



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

107



BODLEIAN LIBRARY
OXFORD









BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME XIX.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(ÉLECTIONS DU 17 JUIN 1842.)

| | |
|-------------------------|---|
| <i>Président.</i> | M. CUNIN GRIDAINE, ministre de l'Agriculture et du Commerce. |
| <i>Vice-Présidents.</i> | { M. ROUX DE ROCHELLE, ancien ministre de Fr. aux Ét.-Unis. M. le baron ROGER, membre de la Chambre des Députés. |
| <i>Scrutateurs.</i> | { M. DROUVE DE LHUYS, directeur au ministère des Aff. Étrangères. M. COCHELET, ancien consul-général en Égypte. |
| <i>Secrétaire.</i> | M. ANSART, professeur de l'Université. |

Liste des Présidents honoraires de la Société depuis son origine.

MM.
Le marquis de LAPLACE.
Le marquis de PASTORET.
Le vicomte de CHATEAUBRIAND.
Le comte CHABROL DE VOLVIC.
BÉQUY.
Le baron ALEX. DE HUMBOLDT.
Le comte CHABROL DE CROUSOL.
Le baron CUVIER.
Le baron HYDE DE NEUVILLE.
Le duc de DOUDRAUVILLE.
J.-B. EYRIÈS.

MM.
Le comte de RIGNY.
DUMONT D'URVILLE.
Le duc DECAZES.
Le comte de MONTALIVET.
Le baron de BARANTE.
Le lieutenant-général PELET.
GUIZOT.
DE SALVANDY.
Le baron TUPINIER.
Le comte de LAS CASES.
VILLEMAIN.

Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.

MM.
Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.
H. S. TANNER, à Philadelphie.
W. WOODBRIDGE, à Boston.
Le major EDWARD SABINE, à Limerick.
Le colonel POINSETT, aux États-Unis.
Le col. d'ABRAHAMSON, à Copenhague.
Le professeur SCHUMACHER, à Altona.
DE NAVARRETE, à Madrid.
Le docteur RRINGANUM, à Berlin.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.
Le professeur RAYN, à Copenhague.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.
AINSWORTH, à Edimbourg.
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.

MM.
Le comte GRABERG DE HEMSÖ, à Florence.
Le colonel LONG, aux États-Unis.
Sir John BARROW, à Londres.
Le capitaine MACONOGHIE, à Sidney.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.
P.-S. DU PONCEAU, à Philadelphie.
Le capitaine G. BACK.
F. DUBOIS DE MONTFRAUX, à Neufchâtel.
Le cap. John WASHINGTON, à Londres.
Le col. Ferdinand VISCONTI, à Naples.
P. DE ANGELIS, à Buénos-Ayres.
Le docteur KRIBCK, à Francfort.
Adolphe ERMAN, à Berlin.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Deuxième Série.

Tombe Dix-neuvième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—
1843.

Soc. 2017 . e . 85
1343

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 6 janvier 1843.)

Président. M. JOMARD.
Vice-Présidents. MM. ROUX DE ROCHELLE, PUILLOU-BESLAYE.
Secrétaire-général. M. BERTHELOT.

Section de Correspondance.

| | |
|-------------------|------------------|
| MM. Bajot. | MM. C. Moreau. |
| Barbié du Bocage. | Noel-Desvergers. |
| Callier. | D'Orbigny. |
| Cochelet. | Texier. |
| Dubuc. | Thomassey. |
| Jaubert. | Warden. |
| Lafond. | |

Section de Publication.

| | |
|-----------------------|-------------------------|
| MM. Albert-Montémont. | MM. De Larenaudière. |
| Ansart. | De Montrol. |
| D'Avezac. | Le vicomte de Santarem. |
| Denaix. | Ternaux-Compans. |
| Desjardins. | Vivien. |
| Guignaut. | Le baron Walckenaer. |
| Baron de Ladoucette. | |

Section de Comptabilité.

| | |
|--------------------------|-----------------|
| MM. Le colonel Corabœuf. | MM. Isambert. |
| Dausy. | Le baron Roger. |
| Eyriès. | De la Roquette. |

Membres adjoints de la Commission centrale.

| | |
|---------------|-------------------------|
| MM. Conteaux. | MM. De Froberville. |
| Cortambert. | Imbert des Mottelettes. |
| Couthaud. | |

Comité chargé de la publication du Bulletin.

| | |
|-----------------------|-------------------|
| MM. Albert-Montémont. | MM. Cochelet |
| Ansart. | Dausy. |
| D'Avezac. | Jomard. |
| Barbié du Bocage. | De la Roquette. |
| Berthelot | Roux de Rochelle. |
| Callier. | Texier. |

M. Chapellier, notaire honoraire, trésorier de la Société, rue de Seine.
M. Noiroi, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Université, n° 23.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE EN CALIFORNIE,

lu à la séance générale du 30 décembre 1842,

PAR M. DUFLOT DE MOFRAS,

Membre de la Société.

On désigne sous le nom de *Californie* l'immense territoire situé au nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, et dont les bords sont baignés par le grand Océan Pacifique. Ce pays embrasse une étendue de côtes de près de cinq cents lieues, comprises entre les 23° et 42^{ème} degrés de latitude; il a pour limites au sud et à l'ouest la mer, à l'est le golfe de Cortez, le Rio Colorado et la Sierra Nevada, chaîne qui court parallèlement aux

Montagnes Rocheuses, et enfin au nord le territoire arrosé par le Rio Colombia et ses affluents.

Cette province est naturellement divisée en deux parties bien distinctes, la vieille ou basse, et la haute ou nouvelle Californie. La première, formée par la presque île qu'explora Fernand Cortez en 1535, est couverte de montagnes arides d'un aspect sauvage, habitées naguère par des tribus barbares, et où il a fallu, pour fonder des missions, tout le courage et toute la persévérance des jésuites. Le terrain dans cette partie de la Californie est rarement propre à la culture; il ne produit que des dattes, des figues, des oranges et de la canne à sucre. On y exploite quelques mines d'argent et les bancs de perles de la mer Verte; mais ces bancs sont aujourd'hui presque épuisés. Les côtes offrent plusieurs points de refuge aux navigateurs, entre autres le Puerto Escondido et la baie de la Magdalena.

La nouvelle Californie commence au port de San Diego par le 32° degré, et présente une ligne non interrompue de missions, de *pueblos* et de *presidios* qui remonte vers le nord pendant près de deux cents lieues. Les autres ports principaux sont ceux de Monte Rey, de la Bodega et de San Francisco, l'un des plus beaux du monde. Tous les points habités, séparés les uns des autres par des espaces de huit à dix lieues, se trouvent situés près de la mer, sur une zone assez étroite. L'aspect du pays est des plus riants; il se compose d'une suite d'immenses vallées où on cultive le tabac, le chanvre, le coton, la vigne, l'olivier, les orangers et tous les fruits d'Europe. La qualité des vins n'est pas inférieure à celle des vins d'Espagne, et les céréales y donnent des résultats inconnus partout ail-

leurs : le blé rend jusqu'à cent vingt pour un , les légumineuses et le maïs quinze et seize cents pour un , et encore les colons sont-ils loin de tirer du sol tout le parti qu'il pourrait offrir, s'il était soumis à une culture plus intelligente et exploité avec des instruments aratoires perfectionnés.

La température de la Haute Californie ne diffère pas de celle du royaume de Valence et des plus belles provinces de l'Italie ; les vents du nord-ouest y tempèrent les chaleurs de l'été, et ceux du sud adoucissent les rigueurs de l'hiver. Le pays abonde en bois de construction et de matière ; d'épaisses forêts couvrent les collines intérieures et la plupart des rivages. Le laurier royal , l'arbousier , le sycamore , le platane , le frêne , les diverses espèces de chênes , les saules , les peupliers , s'y élèvent à côté des arbres gigantesques de la famille des conifères. Les cèdres , les sapins , les cyprès , les pins blancs , jaunes , rouges surtout , atteignent une hauteur prodigieuse ; quelques uns n'ont pas moins de quatre-vingts mètres de haut. Les forêts sont remplies d'arbustes épineux chargés de fruits semblables aux groseilles, de fraises sauvages et de racines bulbeuses qui servent d'aliment aux Indiens. On y rencontre aussi la *yedra* , arbrisseau dont les propriétés vénéneuses produisent des effets analogues à ceux du mancenillier. Il suffit, en effet, de passer à cheval , même à une assez grande distance de cet arbrisseau , pour en ressentir instantanément l'action délétère , qui se manifeste par une enflure générale du corps , parfois mortelle chez les enfants.

Quelques plaines de la Haute Californie ont cent lieues de long sur une largeur qui varie de quinze à vingt. Lorsque les pluies ont été abondantes, il n'est pas rare de voir l'herbe y atteindre une hauteur de dix

pieds. Au milieu de ces pâturages paissent en liberté d'immenses troupeaux de chevaux, de moutons, de bêtes à cornes, des bandes nombreuses d'antilopes, de daims, de chevreuils et de cerfs. Cette dernière espèce est particulière au pays ; la taille du cerf californien égale celle d'un grand cheval, et ses bois ont souvent six pieds d'écartement et huit de hauteur. Le lion d'Amérique y est inconnu ; l'ours gris et brun, le chien des prairies, le chat sauvage, y sont en revanche très communs. Dans les rivières habitent les loutres d'eau douce et les castors ; les côtes abondent en baleines, phoques de toute espèce, éléphants et tortues de mer ; des bancs de sardines viennent s'échouer sur les plages, et le Rio del Sacramento fourmille d'énormes saumons. Ce fleuve, le seul navigable de toute la Californie, sort du lac Masqué auprès de la Sierra Nevada, et se jette au fond de la baie San Francisco. Parmi les reptiles, d'ailleurs peu nombreux, on ne trouve guère de venimeux que le serpent à sonnettes, dont la taille est petite, le naturel craintif, et qui fuit l'homme au lieu de l'attaquer. Quant aux oiseaux, on remarque particulièrement le colibri, la perdrix huppée, diverses espèces de canards et d'oies sauvages, des goëlands, des hérons gris et blancs, des alcyons, des pélicans, des éperviers, des vautours noirs et de grands aigles bruns à tête blanche.

Le sol recèle de véritables richesses minérales inexploitées ; on y trouve des mines d'or, de cuivre, de plomb, d'argent et de houille, des marbres de différentes couleurs, des ocres jaunes et rouges, que les Indiens emploient à se teindre le visage, et des pierres obsidiennes qu'ils taillent en pointe, et dont ils se servent pour armer leurs flèches. Bien que de nom-

breuses sources d'eaux chaudes et d'asphalte soient des indices de la constitution volcanique du sol, les tremblements de terre ne sont pas très fréquents, les secousses en sont faibles, et presque toujours isolées. Pendant un séjour d'une année nous n'en avons senti que deux.

A une petite distance de la côte apparaissent divers groupes d'îles inhabitées, couvertes de beaux pâturages, et où les bâtiments américains et russes vont chasser les veaux marins et les loutres de mer. Dans le canal formé par la terre ferme et les îles de Santa Barbara, la surface de la mer présente d'immenses taches noirâtres produites par l'écoulement des sources de bitume situées sur le rivage, et dont l'odeur se fait sentir à plusieurs lieues au large.

Fernand Cortez fut le premier qui explora militairement la Californie. Après lui, plusieurs expéditions de découvertes par terre et par mer se dirigèrent vers cette province, par ordre des vice-rois de la Nouvelle-Espagne. Ces expéditions étaient accompagnées de religieux qui fondaient successivement des missions en avançant vers le nord. Le nombre de ces établissements jusqu'à nos jours s'est élevé à 43; mais il est certain qu'il eût été plus considérable si le gouvernement de Mexico n'avait pas paralysé les efforts des missionnaires en leur enlevant l'administration temporelle.

Sous le régime espagnol, une savante combinaison de missions et de *presidios* arrêtait les déprédations des Indiens, et répandait parmi leurs tribus sauvages les bienfaits du catholicisme et les lumières de la civilisation; la ligne stratégique, qui comprenait une étendue de plus de douze cents lieues, commençait à

Monte Rey , dans la Haute Californie , et descendait du nord au sud jusqu'à San Diego. De là, elle envoyait un double embranchement pour ceindre les deux côtes de la Basse Californie , puis , traversant le Rio Colorado , elle longeait le Rio Gila , passait la Sierra Madre , et après avoir protégé le Nouveau-Mexique et le Texas , elle venait finir à l'extrémité des Florides , coupant ainsi l'Amérique dans toute sa largeur , et mettant en communication les bords de l'Atlantique avec ceux de la mer du Sud. En dedans de cette ligne , les infatigables missionnaires appelaient les colons , fondaient des *pueblos* , villages composés d'Indiens convertis , et leur enseignaient la culture des terres , l'exploitation des mines et les arts mécaniques. Ces divers points étaient reliés entre eux et formaient un système complet de colonisation et de défense. Les jésuites , les premiers , eurent la gloire de concevoir et d'exécuter en partie ce plan admirable , si digne des vastes entreprises de cette corporation à jamais illustre. Plusieurs religieux payèrent de leur sang leur dévouement apostolique ; les Indiens les firent périr dans d'affreux supplices. Puissamment protégés par un petit-fils de Louis XIV , Philippe V , et plus tard par le marquis de Croix , vice-roi du Mexique , les jésuites conservèrent l'administration des missions jusqu'en 1767. A cette époque , ils en firent cession aux Franciscains et aux Dominicains , qui continuèrent l'œuvre de leurs prédécesseurs avec tout le zèle que la religion seule peut inspirer. Ce sont eux qui dirigent encore aujourd'hui les établissements que l'esprit de dilapidation a laissés subsister.

Ces missions sont toutes construites sur un plan analogue. L'une des plus vastes , celle placée sous

l'invocation de saint Louis , roi de France , s'élève à quelques lieues de la mer , dans une vallée délicieuse , au bord d'une petite rivière , dont le cours fertilise des jardins , des vignobles , des vergers ; le bâtiment quadrilatère présente une façade avec galerie couverte de près de cinq cents pieds. L'église , qui peut contenir plus de trois mille personnes , occupe un des côtés ; le centre de l'édifice est formé par une cour carrée , entourée d'arcades comme un cloître , plantée d'arbres et ornée de fontaines jaillissantes. Ces bâtiments d'une architecture simple sont construits avec une grande solidité ; ils renferment les cellules des moines , les ateliers des charpentiers , forgerons , tonneliers , tailleurs , les métiers à tisser , et des filatures de laine et de coton , où se fabriquent les étoffes destinées à habiller les Indiens convertis , et à attirer ceux des tribus idolâtres. Les infirmeries et les écoles sont situées dans les parties les plus paisibles de l'établissement. L'enseignement s'y exerce d'une manière patriarcale ; les enfants des indigènes , mêlés à ceux de race blanche , y viennent recevoir les premiers éléments de l'éducation , du chant et de la musique. Les Indiens ont pour cet art une aptitude naturelle si extraordinaire , que dans les fêtes religieuses , qui se célèbrent avec la plus grande pompe , au son des cloches et au bruit de l'artillerie , ils touchent de l'orgue , jouent de tous les instruments et entonnent le plain-chant avec une justesse qu'on trouve rarement dans les villages d'Europe. Les Franciscains tenaient à honneur de posséder dans chaque mission une bonne troupe de musiciens ; ils apportaient le plus grand soin à sa composition , et avaient donné aux exécutants une sorte d'uniforme. Quel ne fut pas notre étonnement d'en-

tendre à la mission de Santa Cruz , pendant le défilé d'une procession , la troupe des musiciens indiens jouer les deux airs populaires en France de la *Marseillaise* et de *Vive Henri IV!*

Autour de la mission sont groupés les bâtiments d'exploitation , le corps-de-garde des soldats, les hangars, les magasins, les cabanes des néophytes et les maisons de quelques colons blancs. Avant que l'administration civile eût été substituée dans les missions à l'administration toute paternelle des religieux , le personnel de chacun de ces établissements se composait de deux moines, relevant de la préfecture apostolique de Monte Rey , aujourd'hui érigée en évêché. Le plus âgé s'occupait de la gestion intérieure et de l'instruction religieuse ; le plus jeune , de la direction des travaux agricoles. Les Indiens baptisés étaient divisés en escouades de travailleurs , commandées par leurs caciques ou alcades. Chaque dimanche après la messe, le moine distribuait les travaux de la semaine , et le samedi suivant, les alcades venaient lui rendre compte de leur exécution. C'était en ne reculant devant aucune fatigue et en prêchant partout d'exemple , que les religieux stimulaient les Indiens au travail ; il y a quelques mois à peine, le R. P. Cavallero, président des Dominicains, est mort au milieu de ses néophytes la charrue à la main.

Plusieurs missions, entre autres celles de San Gabriel, San Diego et San Luiz, comptaient chacune jusqu'à trois mille Indiens , répartis dans quinze ou vingt fermes. Le nombre des bestiaux appartenant à ces établissements était immense. En 1836 , la mission de Saint-Louis possédait 80,000 bêtes à cornes, 10,000 chevaux et plus de 100,000 moutons ; elle récoltait 12,000

fanègues de céréales; celle de Saint-Gabriel avait 105,000 bœufs, et envoyait à Lima des chargements entiers composés de suif et de cuir, valant plus de 200,000 piastres fortes. La plus équitable répartition des produits de la mission avait lieu sous le régime des moines. Les Indiens savaient que leur bien-être s'accroîtrait en raison de leurs travaux; ils comprenaient parfaitement qu'ils étaient toute la famille du missionnaire, ils le voyaient partager leurs fatigues, se vêtir d'une robe de laine grossière tissée de leurs mains, se nourrir des mêmes aliments, et se refuser souvent le nécessaire pour consacrer le fruit de ses économies à l'embellissement des chapelles. Aussi leur respect pour les bons pères était-il extrême: ils écoutaient leurs instructions avec une attention religieuse, recherchaient leur approbation, et les regardaient comme des êtres presque surnaturels.

L'hospitalité, dans sa plus noble expression, était et est encore exercée dans les missions. Les étrangers, les Français surtout, y sont accueillis avec cordialité. En 1831, deux de nos missionnaires, MM. Bachelot et Short, chassés des îles Sandwich par les intrigues des méthodistes, et jetés sans secours sur la côte de la Californie, furent reçueillis par les Franciscains espagnols; ils y séjournèrent plusieurs années, et la manière dont ils exercèrent leur saint ministère leur valut les regrets de tous les habitants.

Lapeyrouse fut le premier voyageur français qui relâcha en Californie. Il y fut reçu, en 1787, par les missionnaires, qui lui rendirent les plus grands honneurs. Plusieurs vieux Indiens se rappellent encore avoir vu cet illustre et infortuné navigateur, qui laissa parmi eux des traces de sa libéralité.

Sous l'administration temporelle des missionnaires , le nombre des Indiens travailleurs s'élevait à plus de trente mille ; sous celle des alcades, il est de cinq mille à peine. Les tribus encore sauvages forment une masse d'environ 20,000 âmes ; on compte 4 000 individus de race espagnole et 1,000 étrangers.

L'autorité du gouverneur , résidant à Monte Rey , s'étend sur toute la province ; mais l'administration des districts se subdivise en trois sous-préfectures , celle du Pueblo de Nuestra Señora de los Angeles , de Santa Bárbara et de San José. Le reste de la population est réparti dans les fermes et les missions, transformées en véritables villages. La plupart des *presidios* ou anciens points militaires sont détruits ; ceux de Notre-Dame-de-Lorette , de Saint-Joseph , de San Diego , de Santa Bárbara , de Monte Rey , de San Francisco , n'offrent plus que murs en ruines , à peine gardés par quelques soldats du pays.

Les mœurs des colons sont celles de l'Amérique espagnole. Quant aux indigènes , un instant améliorés par l'influence salutaire des missionnaires , à mesure que cette influence s'est affaiblie , ils ont repris leur vie nomade et leurs anciennes habitudes. Quelques tribus , il est vrai , se livrent encore à la culture des terres , qu'ils ont apprise des religieux ; mais c'est toujours dans les produits de la chasse et de la rapine que le plus grand nombre cherche et trouve ses moyens d'existence.

En résumé , la Nouvelle-Californie nous semble appelée à un avenir immense , surtout si l'Amérique équinoxiale vient à être traversée par un canal ou un chemin de fer. Ce territoire peut nourrir plusieurs millions d'habitants ; il offre à la colonisation des

ports magnifiques, d'excellents bois de construction et des terrains fertiles ; sa position géographique le met en rapport avec les départements occidentaux du Mexique, les États de l'Amérique du Sud, les comptoirs américains, anglais et russes de la côte nord-ouest, les îles Sandwich, les Marquises, et autres groupes du grand Océan, et enfin avec les Philippines et la Chine. Mais pour que cette colonisation ne soit point éphémère, c'est moins à des soldats qu'à des missionnaires que la tâche doit être confiée : le sabre sans le catholicisme est impuissant à rien fonder de durable. En Amérique et dans les Indes, la croix de bois de quelques pauvres religieux avait conquis plus de provinces à la France et à l'Espagne que l'épée de leurs meilleurs capitaines !

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE DANS LE CHILI ET AU CUSCO,

PATRIE DES ANCIENS INCAS ;

Lui à la Séance générale du 30 décembre 1842,

PAR CLAUDE GAY.

Pendant quelque temps l'Amérique espagnole a attiré presque à elle seule l'attention de l'Europe entière : c'est lorsque, se battant pour s'affranchir du joug espagnol, elle semblait faire cause commune avec les principes de l'époque, et cherchait presque involontairement à développer ce germe de liberté que les gou-

vernements absolus tâchaient de plus en plus d'étouffer. La lutte qu'elle eut à soutenir fut terrible: depuis le Mexique jusqu'au cap Horn, on se battit avec ce courage que donnent le désespoir et la conscience de son droit; et, après de grandes pertes et de grands sacrifices, cette immense contrée parvint à proclamer son indépendance, titre protecteur qui changea totalement sa position politique en exerçant une haute influence sur sa position sociale. C'est alors que se constituèrent ces nombreuses républiques qui, par leurs richesses, leurs belles positions, et l'admirable fécondité de leurs vastes terrains, doivent attirer une autre fois l'attention de l'Europe, et offrir à son commerce, à son industrie, et surtout à sa croissante population, des ressources immenses, susceptibles d'extirper sa misère, et dignes sous ce point de vue de réveiller les sentiments philanthropiques de nos mandataires. Encore quelques années, et l'Amérique, débarrassée de ses mouvements révolutionnaires, et enrichie de nos arts et de notre industrie, occupera dans les destinées humaines cette place que la nature, si prodigue dans ses bienfaits, semble lui avoir depuis longtemps réservée.

Parmi ces républiques, il en est une, le Chili, qui, prenant un vol extrêmement rapide dans toutes les branches de la civilisation, paraît devoir bientôt se soustraire aux préjugés nationaux, et se mettre au niveau des progrès de la vieille Europe. Émancipée depuis plus de vingt ans du gouvernement espagnol, elle a dû subir ces phases de révolutions et même d'anarchie qui sont les conséquences de ces grands mouvements politiques; mais grâce à l'esprit d'ordre et de tranquillité, l'équilibre s'est bientôt rétabli, et ce pays,

qui naguère était presque regardé comme une province du Pérou , joue aujourd'hui un rôle de premier ordre , et offre au Nouveau-Monde un magnifique exemple de progrès et de prospérité.

Tout en effet semble favoriser l'avenir de ce fortuné pays. Sa position géographique et ses riches produits agricoles attirent sur ses côtes tout le commerce de l'étranger , et ont fait de Valparaiso un entrepôt général où viennent se pourvoir tous les commerçants des républiques voisines. Ses riches mines d'or, d'argent et de cuivre augmentent journellement ses ressources , et son industrie , quoique naissante , semble vouloir prendre une part très active à cette grande régénération. La forme et la disposition du terrain ne contribueront pas moins au développement de cette industrie : baigné sur toute sa longueur par une mer profonde, avec des ports grands et sûrs, il possède de plus de grandes rivières qui, déchaînées du haut des Cordillères, portent avec elles une rapidité et par conséquent une force motrice immense, incalculable , élément de richesse extrêmement important , et préférable quelquefois à celui que nous donnent ces grandes machines à vapeur, dont les avantages sont souvent balancés par les dépenses d'achat, d'entretien, de réparations et de combustible. Le gouvernement lui-même ne reste pas indifférent à cette grande œuvre : plein de moralité et de bonnes intentions, il a donné un fort développement à son organisation intérieure , et a porté son crédit à une hauteur telle, que bientôt il marchera presque de front avec les nations les plus favorisées de l'Europe ; exemple unique dans l'Amérique espagnole , et qui à lui seul résume toute l'histoire de ses progrès et de son avenir.

Les grandes questions sociales, celles qui sont du domaine de l'instruction populaire, et qui tendent à améliorer la condition de la masse des habitants, n'ont pas été négligées. Tous les jours on multiplie les écoles primaires, et dans leur intérêt on a fondé à Santiago une école normale, dont les jeunes élèves doivent recevoir une instruction toute spéciale, pour diriger plus tard celle des classes inférieures. Les établissements littéraires et scientifiques ne sont pas moins dignes de sa bienveillante attention. Dans les provinces on trouve quelques lycées avec des professeurs nationaux ou étrangers d'un mérite bien reconnu, et dans la capitale on voit un bon nombre d'établissements que ne désavouerait point notre haute illustration. Lorsque quelques années seulement ont suffi pour enrichir cette capitale d'excellentes pensions, d'une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie, d'un cabinet d'histoire naturelle, qui ne serait même pas déplacé dans nos grandes villes de province, d'un superbe jardin d'acclimatation et d'une grande université qui doit veiller à tout ce qui est relatif à l'instruction; lorsqu'on voit, dis-je, des sociétés d'agriculture et de bien public s'établir et des journaux spécialement consacrés, les uns à la littérature, d'autres à la législation, à l'agriculture, etc., on peut prévoir avec certitude la haute position que doit avoir bientôt cette riche et heureuse contrée.

Voué depuis ma plus tendre jeunesse à l'étude des sciences naturelles, et désirant mettre à profit le fruit de ces études, je choisis cette république comme une des plus intéressantes et des moins connues, et pouvant par là alimenter ma vive et séduisante curiosité. Mes premiers travaux n'eurent pas tout le succès que

j'ambitionnais ; ils se ressentaient beaucoup de cette inexpérience qui , dans les premiers temps, accompagne le voyageur dans les pays lointains, et l'oblige à faire un véritable apprentissage dans la manière dont il doit diriger ses travaux et ses recherches. Malgré tout , le gouvernement ne resta pas étranger à mes efforts ; il voulut au contraire s'associer à la réussite de cette vaste entreprise , en me donnant de fortes lettres de recommandation pour les autorités provinciales, et en payant de plus toutes les dépenses que devaient nécessairement m'occasionner tous ces voyages. Dès lors ma position devint tout autre ; elle me mit à même de parcourir le pays avec la plus grande facilité , et d'obtenir de chaque administration tous ces renseignements si nécessaires pour la géographie politique , et que la plupart des gouvernements américains , malheureusement un peu trop timides et trop soupçonneux , se font le plus souvent scrupule de donner aux voyageurs.

Ma première course eut lieu dans la province de Colchagua , située au sud de celle de Santiago. San Fernando, sa capitale, fut en quelque sorte mon quartier général , et c'est de là que je dirigeais mes courses , qui se faisaient toujours sous les auspices de son digne et généreux intendant. Deux fois je franchis ces orgueilleuses Cordillères qui longent toute cette république et la séparent de Buénos-Ayres , et une troisième fois j'escaladai le grand volcan de Talcáregue , placé au centre même de ces Cordillères. Cette ascension fut pénible et fatigante ; mais, arrivé au sommet du volcan, nous oubliâmes bien vite toutes ces fatigues pour jouir à une hauteur bien supérieure à celle du Mont-Blanc du magnifique panorama qui se dessinait

devant notre vue singulièrement étonnée. Il représentait des vallées aussi profondes qu'accidentées, des pics extrêmement élevés et d'une structure hardie, bizarre, capricieuse, donnant lieu à des pyramides, des aiguilles, des dômes de mille formes, de mille couleurs, et couronnés de grands amas de neige, dont l'éblouissante blancheur contrastait singulièrement avec la couleur sombre et foncée des roches et des cavernes, et rehaussait encore plus le mérite du tableau. Celui-ci, vraiment magique, était animé par un grand nombre de bruyantes cascades et par des troupeaux de guanagues ou par ces viscacha, chevrotains et autres animaux qui fréquentent une bonne partie de l'année ces hautes et froides solitudes.

De retour de ce dernier voyage, qui m'offrit d'abondantes récoltes au profit des sciences naturelles en général et de la botanique en particulier, j'allai visiter le grand lac de Taguatagua, orné par la nature de ces îles flottantes que l'industrie chinoise est parvenue à créer dans les grands bassins de la Chine. En étudiant ces singulières îles, vraie création ébauchée, je pus m'assurer qu'elles n'étaient composées que de typha, arundo et autres roseaux qui croissent sur le rivage; toutes ces tiges entrelacées de mille manières forment une espèce de tissu, qui bientôt peut recevoir quelques plantes aquatiques, et par suite des plantes terrestres, et même quelques arbustes. Ces îles ou chivines, comme les appellent les habitants, tiennent d'abord au rivage, et plus tard elles en sont détachées par la fureur des vagues; et dès lors isolées, elles voguent sur le lac en suivant la force et la direction des vents. J'ai eu occasion d'en visiter plusieurs; elles contenaient un grand nombre de nids d'oiseaux aquatiques,

et quelquefois des vaches, bœufs ou moutons qu'un bon et abondant pâturage y avait attirés.

Les nombreux et intéressants travaux que je fus à même d'exécuter dans ces différents voyages obtinrent un résultat tel qu'ils me suggérèrent l'idée de revenir en France pour me procurer tous les instruments scientifiques qui pouvaient donner plus de généralité à mes recherches, et me faire bien apprécier les rapports qu'ont en général les sciences physiques avec les sciences naturelles proprement dites. Ce retour eut en effet lieu vers la fin de 1831 ; et après avoir fait construire par les meilleurs artistes cette belle collection de boussoles d'inclinaison, de déclinaison, d'intensité et de variations diurnes, et plusieurs autres instruments relatifs à la physique terrestre et à l'astronomie, instruments qui allaient mettre plus d'ensemble à mes travaux, et que je devais encore à la généreuse illustration du gouvernement chilien, je retournai dans ce lointain pays avec la ferme résolution de bien l'étudier, et le parcourir pour pouvoir le faire connaître un jour dans toute son étendue.

Je ne parlerai point à la Société de toutes les courses que j'ai pu faire depuis ce retour, et encore moins de la grande série d'observations de météorologie et de physique terrestre qui, pendant huit ans, et au moins sept fois par jour, se sont continuées sans aucune espèce d'interruption ; il me suffira de lui dire que je n'ai pas laissé une province, un seul petit département sans l'avoir parcouru et étudié dans tous ses détails, et que, de plus, je mettais à contribution toutes les personnes curieuses et intelligentes pour obtenir toutes ces notions qui sont au-dessus du pouvoir et de la bonne volonté du voyageur. Maintenant,

je lui demanderai la permission de l'entretenir un moment sur ces fiers et orgueilleux Araucaniens, peuple à jamais célèbre, qui fournit à Ercilla le thème de cette belle épopée, dont s'enorgueillit encore la littérature espagnole. Le long séjour que j'ai fait parmi eux m'a mis à même de les étudier sous tous les points de vue, et de pouvoir donner des renseignements susceptibles de les bien faire connaître.

L'Araucanie forme une grande province enclavée même dans le territoire chilien, et située entre les 36° 50' et 39° 33' de latitude S. et 75° 40' et 74° 2' de longitude O. de Paris. Les habitants n'appartiennent pas exclusivement à la race araucanienne; on y trouve encore des Puelches, des Picuntos et des Huilliches; mais en général ce sont les premiers de ces Indiens qui sont les plus nombreux; et sous ce point de vue, ils ont imprimé leur physionomie en imposant au pays le nom de leur nation, et aux habitants leurs mœurs, leurs coutumes et même leur langage. Tourmentés par un vif amour de la liberté, ils ont conservé jusqu'à présent une indépendance que ni la politique espagnole ni ses armes redoutables n'ont pu encore entamer. Toujours disposés à la guerre, et à défendre à toute outrance leurs droits et leurs frontières, ils ont osé faire face à leurs terribles ennemis, et par leur valeur et leur constance, ils ont pu jusqu'à présent conserver un terrain que, dans les premières années de la conquête, l'étonnement et la surprise leur avaient momentanément enlevé. Leurs armes consistent seulement en une lance ordinairement très longue; ils s'en servent avec beaucoup d'adresse et de courage, au point qu'ils attaquent avec un grand avantage la cavalerie chilienne; mais par contre, ils deviennent pru-

dents et craintifs devant les fantassins, et surtout devant l'artillerie, qu'ils redoutent, et qu'ils fuient même quelquefois.

Cet amour héréditaire qu'a l'Araucanien pour la liberté et l'indépendance a donné à ses habitudes un caractère de stabilité que trois siècles de contact avec la race espagnole n'ont pu encore effacer. Ce sont toujours les mêmes habillements, la même langue, cet amour décidé pour l'éloquence, seul plaisir d'esprit qui puisse attirer leur attention, parce qu'il doit souvent décider du sort de leur vie. Car l'éloquence chez eux est un talent de première nécessité ; elle leur donne de la considération, un certain respect, la préférence dans les emplois supérieurs, dans les parlements et même dans la nomination d'un cacique ou d'un guendungu, chef militaire. Ennemis des villes et des villages, ils construisent leurs cabanes dans les endroits les plus isolés, pour jouir ainsi d'une parfaite solitude. Cependant ils sont d'un caractère communicatif et social ; ils aiment à se réunir pour se livrer à leurs amusements, ou assister à certaines cérémonies de peine ou de plaisir. A l'époque de la culture des terres ou de la récolte des fruits, ils travaillent en commun, s'aident mutuellement, et terminent leurs travaux par de grandes orgies, et quelquefois par des jeux nationaux.

Extrêmement adonnés à l'ivrognerie, ils font leurs boissons ou poulco avec différents fruits ou céréales ; et comme une force irrésistible les porte à tout boire et à ne rien garder, ils s'invitent réciproquement, et ne se séparent qu'après l'avoir entièrement terminé. Leur nourriture est simple et nullement épicée. Les Puelches se nourrissent une partie de l'année des fruits

du pin du pays (*araucaria*), qu'ils récoltent en abondance dans les Cordillères et sur les montagnes de Nahuelbuta ; et les gens de la côte cultivent quelques légumes européens, et surtout des fèves et de la graine de lin, qu'ils aiment beaucoup. Ils préfèrent la viande de jument et de poulain à celle de vache et de mouton, et dans leurs voyages, et même chez eux, ils font usage d'une farine qu'on obtient avec l'orge rôtie, et qui, délayée avec de l'eau froide ou chaude, est connue sous le nom de houlpo ; c'est elle aussi qui fait la seule provision de guerre lorsqu'ils se voient obligés de se mettre en campagne.

Ils ont une religion très simple qu'ils professent même avec la plus grande indifférence. Les seuls monuments religieux que j'ai eu occasion de voir sont des peoutoués, espèces de fétiches naturels représentés par des rochers accidentés ou par un chemin étroit coupé naturellement sur la pente d'une montagne : placés dans des endroits très écartés, ils ne les vénèrent que par occasion, et lorsqu'ils vont les consulter pour savoir s'ils doivent vivre longtemps. A cet effet, ils font certaines expériences que dicte la forme ou la nature du peoutoué, et la réussite de cette expérience leur donne la solution du problème. Du reste, ils sont tout-à-fait sans culte, et ne manifestent d'autres sentiments religieux que celui de jeter, avant de boire, une partie de la chicha ou boisson contenue dans le verre, cérémonie toute passive, qui nous rappelle jusqu'à un certain point ces sortes de libations que faisaient les anciens Romains dans des circonstances à peu près semblables.

L'idée d'une vie éternelle ne leur est pas étrangère ; ils croient à l'immortalité de l'âme, et la mort n'est

pour eux qu'un voyage d'outre-mer pour aller habiter des îles plus ou moins agréables. Ils n'ont ni prêtres ni ministres religieux, mais des doungoubé ou devins, et des machis, espèces de médecins, dont les devoirs sont de chasser le grand huecuvu, esprit malfaisant, et cause première de toutes les maladies qui affligent le genre humain. Pour arriver à ce but, ils emploient le bruit des tambours, les houras des enfants, les cris de douleur et d'excitation des parents, enfin tout ce que peuvent inventer la frayeur et la crainte. Le machi, de son côté, conjure le huecuvu, soit en suçant la partie malade du souffrant, soit en chantant au son de la huassa des couplets de plaintes et de malédictions; quelquefois encore, pour apaiser la ténacité de sa colère, il immole un animal à livrée noire, et suçant son cœur tout palpitant, il en asperge le malade et tout ce qui l'entoure.

Cette cérémonie, toute superstitieuse, n'obtient pas toujours les résultats désirés; assez souvent le malade meurt, et dans ce cas on fait venir un doungoubé ou devin pour qu'il fasse connaître l'auteur de cette mort; car cet événement n'est jamais naturel pour eux: il est occasionné par quelque personne de la tribu, esprit malfaisant, véritable sorcier dont la société doit faire une prompte et terrible justice! Il y a de ces doungoubé d'une réputation telle, qu'on va les consulter quelquefois à plus de cent lieues; à cet effet, on leur porte un peu des sourcils, des ongles, de la langue et de la plante des pieds du défunt, et avec ces faibles débris, qui deviennent bientôt le sujet de cérémonies toutes fort ridicules, le devin, d'un ton doctoral, dénonce le prétendu malfaiteur, véritable arrêt de mort qu'il doit subir au milieu d'un grand feu, et aux cris de cette foule pleine

d'audace et d'irritation. Jamais je ne pourrai oublier les horreurs que dans une pareille circonstance on fit souffrir à une pauvre et vieille femme qui, au dire du devin, se trouvait impliquée dans la mort d'un gulmen ou noble du pays ; ses souffrances durèrent plus d'une demi-heure, et ce ne fut qu'après ce temps qu'on la jeta dans un grand brasier, où elle fut bientôt réduite en cendres.

La position malheureuse de ces superstitieux sauvages n'a rien cependant qui doive nous étonner ; car si nous ouvrons nos propres annales , nous verrons que ces mêmes croyances et préjugés existaient chez les anciens Juifs , qui étaient persuadés que le démon seul tourmentait les épileptiques , et quelques uns parvenaient , disait-on , à faire sortir des couleuvres , vipères et autres reptiles du corps des ensorcelés. Et sans remonter à cette vieille époque, n'a-t-on pas vu au xvii^e siècle, en Angleterre et en Allemagne, des milliers de personnes brûlées vivantes , parce qu'elles étaient soupçonnées d'avoir des intelligences secrètes avec les diables ? et même ces croyances n'existent-elles pas encore dans certaines parties de l'Europe , où les prières et les amulettes sont encore en grande vénération ? Ainsi , ces coutumes barbares n'appartiennent pas seulement à ces sauvages , puisque les nations les plus illustres en signalent encore de fortes traces. Il en est de même des autres coutumes ; et lorsque le voyageur philosophe étudiera les mœurs des Indiens sous un point de vue rationnel et comparatif , il verra que notre intelligence, presque instinctive à cet égard, a marché à peu près sur le même plan dans les premières phases de notre civilisation.

Après avoir terminé les voyages que j'avais à faire

dans cette belle république, après en avoir levé la carte, et récolté en abondance tous ces objets qui doivent nous servir pour publier son histoire naturelle, j'allai me fixer à Santiago, sa capitale, pour me livrer à des recherches de géographie politique. Le gouvernement, toujours prêt à faciliter mes travaux, fit mettre à mon entière disposition les archives de l'État et celles de chaque administration, de sorte qu'il me fut possible d'obtenir tous ces vieux documents, lesquels, réunis aux modernes que je possédais déjà, me mettront à même de faire connaître la statistique de ce pays sous un point de vue tout à la fois historique et comparatif. En raison de ma belle position, je ne négligeai point tout ce qui était relatif à l'histoire, presque totalement ignorée de cette nation; et pour rendre ce travail aussi complet que possible, j'allai passer plusieurs mois à Lima, pour faire d'autres recherches dans les archives de la vice-royauté, qui, jusqu'à l'époque de l'indépendance, avait été le dépôt général de toute la correspondance politique et administrative du gouvernement chilien. La présence au Pérou de l'armée chilienne, qui s'était en quelque sorte rendue maîtresse de cette république, et l'influence de son illustre général Don Manuel Bulnes, facilitèrent d'une singulière manière ces sortes de recherches, et augmentèrent considérablement mes collections de documents, du plus haut intérêt et de la plus grande authenticité. A cette époque, je possédais, à part ces documents, quinze histoires manuscrites et inédites sur le Chili, et depuis cette époque j'ai pu élever ce nombre jusqu'à celui de vingt-deux.

Dans quelques courses scientifiques que je fis aux environs de Lima, j'eus occasion de visiter un petit

nombre de monuments antiques, précieux restes d'industrie et de civilisation péruvienne, qui nous font regretter l'espèce de vandalisme qui animait à cette époque reculée la superstitieuse bravoure du peuple conquérant. Ces monuments, dignes de toute admiration, se trouvent en bien plus grande abondance dans l'intérieur du pays; ils fourmillent dans les vallées voisines du Cusco, et les fondements mêmes de cette grande ville en sont entièrement composés. Quoique tout-à-fait étranger aux sciences archéologiques, cependant un pouvoir presque magique me porta vers ces lointaines régions dans le but de visiter au moins, à titre de curieux, ces précieux débris d'une puissance à jamais célèbre. Je sortis donc de Lima, accompagné de trois domestiques ou préparateurs, emportant avec moi mes boussoles de déclinaison, de variation et d'intensité magnétique, un bon sextant, deux chronomètres et plusieurs autres instruments de physique terrestre et de météorologie. Après quatre jours de marche, nous franchîmes la première Cordillère par le col de Tingo, élevé de 4,815 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous y éprouvâmes ce singulier malaise, effet de la grande raréfaction de l'air, et connu en Amérique sous le nom de soroche, pouno, etc. On ne peut mieux le comparer qu'à un véritable mal de mer; ce sont les mêmes symptômes, les mêmes souffrances, douleurs de tête, vomissements, et un abattement tel qu'il rend la vie presque à charge, et m'empêchait d'aller consulter mes baromètres et thermomètres qui n'étaient qu'à deux pas de moi. Ce malaise me dura quelque temps; mais dans la suite, je finis par m'habituer à cette rareté de l'air, et je pus faire osciller mes aiguilles d'intensité à une hauteur de

4,685 mètres, et exécuter plusieurs autres travaux de physique terrestre sans en être sensiblement incommodé.

Après avoir franchi la première Cordillère, nous suivîmes une route de plus de cent soixante lieues, constamment entrecoupée d'affreuses vallées et de hautes montagnes, et dont les limites extrêmes de hauteur oscillaient entre celle du col de Tingo et celle du pont de l'Apuricnac, qui est de 1,994 mètres. Nous visitâmes successivement Tarma, dont les environs me signalèrent encore des restes de ce grand chemin qui, du temps des Incas, joignait la capitale du Quito à celle de Cusco; Guancavelica, avec ses riches mines de mercure; Ayacucho ou Guamanga, qui donna définitivement l'indépendance au Pérou; Andahuayla et Abancay, si justement renommés par la beauté et la bonté de leurs sucres; enfin le Cusco, où nous arrivâmes après un mois d'un voyage extrêmement pénible à cause de l'aspérité du chemin et de la rapidité de ses pentes.

Il me serait impossible de décrire ici les émotions presque religieuses que j'éprouvai lorsqu'en descendant du haut de la porte de l'aqueduc, j'aperçus cette ville qui déjà me rappelait la grandeur d'un peuple vertueux, entièrement éteinte. La vallée qui s'étend au loin n'offre rien de bien intéressant; au contraire, dénuée d'arbres et presque de végétation, bordée de montagnes frappées de la plus affreuse aridité, elle présentait un paysage plein de tristesse et de monotonie. On a peine à concevoir comment les Incas ont pu s'établir dans un endroit si sauvage, lorsque des vallées voisines pleines de sites de toute beauté auraient dû les inviter à un choix plus riant et plus digne de

leur haute position ; on s'en étonne bien plus encore lorsqu'on voit les travaux qu'ils firent exécuter pour vaincre la nature et embellir une ville dont le principal mérite était en quelque sorte l'irrégularité du terrain. Le Cusco, adossé en effet sur le penchant d'une colline, et à une hauteur absolue de 3,499 mètres, présentait dans le principe une ville sans ordre et sans plan. Des rues très étroites conduisaient de la place au temple des Vierges ou Acllas, aujourd'hui monastère de Santa-Catilina, et au temple du Soleil, dont la base a servi de fondement au couvent de Santo-Domingo. A l'extrémité de ce couvent, on voit encore une espèce de terrasse dont le mur est d'un fini jusqu'ici inconnu en Europe. Les pierres sont si bien superposées et si bien unies, qu'il serait difficile de passer la pointe d'un canif dans le plan de jonction. Les murs des rues, quoique moins bien achevés, n'en sont pas moins surprenants à cause surtout de l'enchevêtrement des angles sortants et rentrants qui terminent le pourtour des pierres, et qui donne à la masse un certain air cyclopéen. Mais c'est au sommet de Sarsahuaman, colline qui domine la ville, qu'il faut aller admirer ces gigantesques forteresses, construites, non avec des pierres ni des roches, mais avec de véritables rochers singulièrement taillés, et placés de manière à pouvoir encore résister une longue suite de siècles aux injures du temps et des hommes ; c'est aussi du sommet de cette colline remplie de monuments d'une forme bizarre, incompréhensible, que l'on peut jeter un regard d'ensemble sur toute la vallée et sur toute la ville, disposée en amphithéâtre, avec des rues souvent tortueuses, cas fort rare en Amérique, et ses superbes églises, riches en grandeur et en sculpture, et que ne

désavoueraient pas nos plus belles villes d'Europe. Malheureusement, ces monuments, qui surpassent presque en beauté tout ce qu'on peut voir dans ce genre en Amérique, commencent à vieillir, et de plus à se ressentir de l'espèce d'indifférence avec laquelle on les regarde.

Si maintenant, poussé par la curiosité ou par esprit d'observation, on parcourt les environs du Cusco, et même une partie de son département, les monuments antiques se présenteront bien plus frais et bien plus nombreux : c'est que, placés à une certaine distance de toute civilisation, les matériaux dont ils sont construits ne peuvent donner aucune prise à l'avidité de l'habitant, et alors leur solide et colossale structure se charge avec succès de cette intéressante conservation. C'est ainsi qu'entre Abancay et Sañhuita, dans un endroit appelé Coyastiana, j'ai vu des maisons de plaisance presque entières creusées dans le roc, et entourées d'autres pierres isolées, avec des figures représentant des singes, des crapauds, des renards, des couleuvres, des plans de ville, des dessins géométriques, etc. ; dans d'autres endroits, comme à Curahuassi, qui était le jardin botanique des anciens Incas, Limatambo, non moins renommé par ses plantes médicinales, Zurita, Oropessa, etc., on voit de grandes forteresses, citadelles, andennes, et même des villes à demi ruinées, quelquefois très grandes, et placées au sommet des collines, en général dépourvues d'eau jusqu'à plus d'une lieue à la ronde ; singularité bien notable, dont aujourd'hui encore les habitants ne peuvent se rendre raison. La vallée d'Urubamba n'est pas moins remarquable par la présence de ces sortes d'antiquités. Extrêmement fertile et pittores-

que , jouissant d'un climat doux et serein , elle attira dès le commencement l'attention des anciens Incas , qui y firent construire ces beaux palais et châteaux , pour y passer une partie de l'année. C'est dans la même vallée , et à une petite distance d'Urubamba , que se trouve Ollaytaytambo , petit village tirant son nom du fameux général Ollaytay , qui , du temps de l'Inca Tupac-Inca-Yupanqui , eut l'audace d'enlever une Gnusta ou fille de l'Inca , vouée au culte du Soleil. Ce grand sacrilège , alors sans exemple dans les annales de Cusco , fit une telle sensation , que Ollaytay , obligé de se sauver , alla se retirer à l'endroit qui porte son nom , où , pour se défendre , il fit élever des forteresses qui surpassaient presque tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Ni savants ni voyageurs n'ont encore parlé de ces beaux monuments , dont quelques uns sont presque encore intacts. Garcilasso et les autres historiens n'ont même pas connu ce fait. d'une haute portée dans l'histoire des Incas ; il n'a été conservé que par tradition , et il n'y a pas longtemps qu'un curé de Sicuani , Don Antoine Valdès , en fit le sujet d'une espèce de mélodrame intitulé : *les Rigueurs d'un père* , et écrit en langue quechua. Enfin , un autre pays , digne aussi de l'attention de l'historien et de l'archéologue , c'est Vilcobamba , dernier retranchement des Incas contre le pouvoir des Espagnols. Situé à une très grande hauteur , il abonde encore en forteresses , andennes ; et c'est aux environs que l'on trouve la mystérieuse Choquiquiraou , ville immense , embellie de beaux édifices , de superbes colonnes , et que le hasard naguère fit découvrir. Malheureusement ensevelie sous une forte végétation , elle est devenue le repaire des ours , des jaguars et d'autres animaux non moins féroces.

Les Indiens du Cusco sont à peu près civilisés ; ils obéissent aux lois du gouvernement péruvien , et contribuent aux besoins de l'État par un tribut qu'ils paient depuis quinze jusqu'à soixante ans ; ils parlent très rarement l'espagnol , et toujours le quechua , qui est leur langue naturelle. Quoique quelques uns tiennent un rang distingué , cependant ils appartiennent en général à une classe assez misérable et chargée du travail le plus grossier. Ceux de la campagne sont ou bergers ou agriculteurs ; les premiers vivent dans des régions extrêmement élevées , occupés du soin de leurs troupeaux de moutons et du travail de la laine. Quoique constamment à une hauteur de 10 à 14,000 pieds , cependant ils ne sont nullement incommodés de la grande rareté de l'air ; ils marchent et courent avec autant de facilité que nous dans les plaines basses : aussi trouve-t-on dans ces régions les villes et les villages les plus élevés de notre globe ; Ocoruro à 4,232 mètres de hauteur absolue : Condoroma à 4,343. On voit quelques maisons de poste , celle par exemple de Rumihuassi , qui s'élèvent jusqu'à 4,685 mètres , et des maisons de bergers jusqu'à 4,778 mètres , c'est-à-dire presque à la hauteur du Mont-Blanc , qui est la montagne la plus élevée de l'Europe. A ces grandes hauteurs , l'agriculture n'a plus de prise sur les plantes de l'Europe ; la pomme de terre , le blé , n'y prospèrent plus , et on n'y cultive que l'orge , qui ne fleurit jamais , et s'élève à peine à la hauteur d'un demi-pied. Les Indiens agriculteurs habitent les plaines ou endroits peu élevés , où ils s'occupent exclusivement de la culture des terres. Comme les Indiens pasteurs , ils aiment passionnément les chants nationaux , et surtout ces touchantes et mélancoliques yaviries , qui

donnent tant de sensibilité à l'âme et de tendresse au cœur; l'effet qu'elles produisent sur eux est prodigieux; on ne peut que le comparer à celui que produit le ranz des vaches sur le cœur du Suisse hors de sa patrie; ils les chantent chez eux, ils les chantent en voyages, et souvent j'ai vu de jeunes demoiselles les chanter pendant que les hommes étaient occupés à labourer la terre: on croirait qu'elles le font pour les exciter au travail, et pour leur en faire oublier les peines.

Le Pérou, comme le Chili, a aussi ses Indiens barbares et tout-à-fait indépendants. En raison de la vaste étendue de cette république, ces Indiens y sont incomparablement plus nombreux, et habitent tous sans exception ces immenses forêts vierges, cause première de cette indépendance. Ceux que j'ai visités, savoir, les Chahuaris, les Tuyunires, les Paucartambinos, etc., ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec les Araucaniens. Ils sont traitres, méfiants, et on ne trouve jamais chez eux cette fierté et cette bravoure qui caractérisent à un si haut degré les Indiens du Chili. Armés seulement de la flèche, ils s'en servent, suivant sa forme ou sa longueur, pour la pêche, pour la chasse ou pour la guerre; ces dernières sont le plus souvent dentelées et même quelquefois empoisonnées. Les Chahuaris se couvrent le corps avec une espèce de chemise d'un coton particulier au pays, et qu'ils tissent eux-mêmes; les autres sont tout-à-fait nus, se barbouillent de mille couleurs, et ornent leur figure par de gros morceaux de bois qu'ils mettent au cartilage inférieur des oreilles et au-dessous de la lèvre inférieure. Aux commissures de ces lèvres, ils plantent de petits tuyaux de canne avec de longues plumes peintes, et quelquefois festonnées. Du reste, cette figure est sans expression,

sans physionomie ; elle ne signale véritablement que des traits. Leur intelligence est assez bornée ; ils ne savent compter que jusqu'à quatre , et ils ne manifestèrent aucune surprise en voyant quelques dessins que je fis devant eux. Leur langue est douce , agréable et cadencée ; elle varie à l'infini ; mais ce qu'elle présente de particulier , c'est que les noms de toutes les parties du corps commencent par la même syllabe ; ainsi , la syllabe hua caractérise les Paucartambinos : huacu , la tête ; huanamu , le nez ; huaquista , la bouche , etc. Chez les Chahuaris , c'est la syllabe pi : piguito , la tête ; pigrimari , le nez ; pichera , la bouche , etc. Cette tribu offre une autre particularité bien notable : séparée en deux , la nouvelle conserva sa langue mère , mais changea la première syllabe de ces parties du corps : ainsi , au lieu de pi , c'est ni : niguito , la tête ; nigrimari , le nez ; nichera , la bouche , etc. D'après cela , on voit que cette singulière construction , digne de fixer l'attention des philologues , donne un air de famille à la tribu , et leur sert en quelque sorte de blason. Leurs habitudes sont toutes sauvages , et à part le caractère , on trouve dans ces habitudes une grande analogie avec celles des Araucaniens , éloignés de plus de huit cents lieues : ce sont les mêmes préjugés , les mêmes croyances ; ce sont encore les sorciers ou esprits malins qui occasionnent les maladies , et des siripigaris ou médecins occupés à les chasser du corps par des succtions , par des cris , par des chants , et par tous ces moyens que nous avons vu pratiquer en Araucanie ; nouvelle preuve qui vient à l'appui de notre opinion sur l'identité de cet instinct universel qui , dans le commencement de nos sociétés , a présidé à la marche et au développement de notre civilisation.

De retour au Cusco , après une absence de plus de deux mois, je m'occupai à faire encore quelques recherches de statistique , à lever le plan de la ville et à dessiner plusieurs anciens monuments. Ensuite je me mis en route pour Arequipa en passant par un chemin dont la plus petite hauteur a été de 3,189 mètres, et qui s'est élevé insensiblement jusqu'à celle de 4,943. C'est dans ces régions élevées que se présentent, sur une échelle vraiment magique, tous ces phénomènes relatifs à la météorologie. Tous les jours, depuis une heure jusqu'à cinq heures du soir, l'atmosphère est continuellement embrasée par d'immenses éclairs, et tourmentée par des pluies de grêles et par des coups de tonnerre dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Le voyageur, d'un pas inquiet et silencieux, parcourt quelquefois avec danger, mais toujours avec crainte, ces mornes solitudes que le manque de végétation rend encore plus mélancoliques. Nous mêmes quinze jours pour arriver à Arequipa, ville qui du haut du chemin de Cangallo nous fit l'effet d'une ville ruinée et placée dans un désert de sable au milieu d'une véritable oasis. D'Arequipa, je pensais retourner au Chili par la Bolivie, Salta et le Tucuman; malheureusement les bruits de guerre m'empêchèrent d'exécuter ce grand voyage; je ne pus pas non plus traverser le vaste désert d'Atacama à cause de la grande sécheresse de l'année; je me vis donc obligé de m'embarquer une seconde fois pour le Callao, et de là pour le Chili, où j'arrivai après une absence d'un peu plus d'une année. J'allai passer encore quelque temps à Santiago, pour y terminer mes travaux historiques et statistiques, et ensuite je revins en France, pour publier, à l'aide de quelques savants collaborateurs et de mes nombreux

manuscrits , une bonne histoire physique et politique de la république du Chili. Le gouvernement chilien , que l'on trouve toujours prêt lorsqu'il s'agit de l'illustration de son pays , a bien voulu faire les frais d'une grande édition en langue espagnole ; tout me fait espérer qu'une édition en langue française se publiera en même temps.

Exposé des travaux de l'expédition américaine pendant les années 1838, 39, 40, 41 et 42, lu à l'Institut national de Washington par son commandant Charles WILKES, Esq.

(Analyse par M. DAUSSET.)

Le premier voyage scientifique exécuté par les Américains a été terminé cette année ; le capitaine Wilkes est rentré le 9 juin à New-York , après plus de 4 ans d'absence. Il a lu, le 20 du même mois, à l'Institut national de Washington, une Notice très étendue sur cette expédition. Nous allons donner un extrait de cette Notice , car ce voyage est un des plus importants qui aient été entrepris, et il se rattache en outre à la grande découverte du continent antarctique. P. D.

EXPÉDITION AMÉRICAINE.

L'expédition partit de la Chesapeake, le 18 août 1838 ; elle était composée de deux sloops, *le Vincennes* et *le Peacock* ; d'un brick, *le Porpoise* ; de deux schooners, *Sea-Gull*, *Flying-Fish*, et d'une gabare, *le Relief*. Ce dernier bâtiment, destiné à transporter les supplé-

ments de provisions, fut envoyé directement à Rio-Janeiro, tandis que les cinq autres touchèrent d'abord à Madère, où les observations furent commencées, et ensuite aux îles du cap Vert avant de se rendre à Rio. Dans ces traversées, on rechercha diverses vigies qui avaient été indiquées par des navigateurs, et dont on ne trouva aucune trace (1). L'expédition resta à Rio-Janeiro depuis le 24 novembre 1838 jusqu'au 6 janvier 1839; de ce point elle se rendit au Rio-Négro, où elle arriva le 27 et où elle resta six jours; puis, après avoir doublé le cap Horn, elle mouilla, le 16 février, au Port Orange, sur la Terre de Feu. Ici l'expédition se divisa : *le Peacock* et *le Flying-Fish* furent envoyés dans l'O. vers le point où Cook avait dépassé le 60° degré de lat., et qui se trouve par environ 107° de long. O. ; *le Relief*, avec les naturalistes de l'expédition, devait pénétrer dans le détroit de Magellan, par le passage de Breck-Nock (2), et revenir ensuite au port Orange ; *le Vincennes* fut laissé au port Orange, et M. Wilkes, avec *le Porpoise* et *le Sea-Gull*, partit le 24 février, pour explorer la mer Antarctique entre les îles Powells et la terre de Palmer. Il visita environ 30 milles de cette côte jusqu'au point où elle tourne vers le S.-S.-E., et auquel il donna le nom de cap Hope ;

(1) M. Wilkes indique que la méthode suivie pour explorer les positions où des vigies avaient été annoncées, était d'établir les cinq bâtiments en ligne droite à 4 ou 5 milles l'un de l'autre, et de courir ainsi pendant 50 à 60 milles, de manière à passer sur la position indiquée. D'après cette manière d'opérer, il est évident qu'aucun danger hors de l'eau ne pouvait échapper ; mais on n'en peut pas dire autant des bancs qui restent à quelque profondeur au-dessous de la surface, et qu'il est bien difficile de distinguer s'ils ne brisent pas.

(2) Ce passage est situé à l'extrémité S.-E. de la Terre de Feu, et conduit dans le détroit de Magellan en passant par l'un des détroits situés à l'E. et à l'O. de l'île Clarence.

cecap est haut et couvert de neige comme toutes les terres de cette contrée ; on visita ensuite les îles Shelland, et on rectifia la position de quelques pointes , autant que le permit le temps, qui fut presque constamment mauvais pendant les 36 jours qu'on resta dans ces régions glacées (1).

La mission du *Peacock* et du *Flying-Fish* avait principalement pour but de s'assurer si la barrière de glace s'était avancée vers le N. depuis Cook. Le résultat de cette croisière, où les deux bâtiments coururent de grands dangers, jettera un grand jour sur l'état de la glace dans ces parages. *Le Peacock* se rendit ensuite à Valparaiso , et *le Flying-Fish* revint au port Orange.

Le Relief n'était pas arrivé au rendez-vous lorsque M. Wilkes revint de son expédition dans les glaces avec *le Porpoise* et *le Sea-Gull* ; il laissa donc dans ce port ce dernier bâtiment avec *le Flying-Fish*, et se dirigea avec *le Porpoise* sur Valparaiso, qu'il atteignit le 15 mai. Là il apprit que *le Relief*, ayant perdu toutes ses ancres devant l'île Noire , avait abandonné ses recherches et s'était dirigé sur Callao, ne voulant pas se risquer à mouiller à Valparaiso dans la saison des vents de N. Le 19 mai, *le Flying-Fish* arriva ; il s'était séparé du *Sea-Gull* le 29 avril, au large du cap Horn, et depuis ce moment on n'a plus entendu parler de ce dernier bâtiment. Cet événement malheureux fut une grande perte pour l'expédition.

Le 6 juin, on atteignit Callao, d'où le capitaine Wilkes résolut de renvoyer *le Relief* en Amérique, en

(1) La même côte avait été explorée l'année précédente par M. d'Urville, et la carte qu'il en avait dressée a été publiée en janvier 1838.

lui faisant déposer les provisions de l'expédition aux îles Sandwich et à Sydney.

Le 12 juillet, *le Vincennes*, *le Peacock*, *le Porpoise* et *le Flying-Fish* quittèrent Callao et se dirigèrent sur l'archipel des Pomotou, pour l'examiner; quelques notes données par l'amiral Krusenstern leur servaient de guide. L'île Clermont-Tonnerre fut la première qu'ils visitèrent; la position qu'on obtint pour cette île s'accorda avec celle de M. Duperrey; il en fut de même pour l'île Serle. On constata qu'il n'existe aucune île entre Clermont-Tonnerre et Serle, que l'on vit en même temps du haut des mâts, et dont la distance fut obtenue, et par le loch perpétuel, et par des observations. Les îles de ce groupe, dont le contour fut exploré avec des embarcations et sur lesquelles on descendit, sont au nombre de 28; le capitaine Wilkes observa sur l'île Peacock l'éclipse de soleil du mois de septembre 1839.

Les îles qui se trouvaient hors de la route des bâtimens furent visitées l'année suivante; on en parlera plus tard; les chronomètres donnèrent la longitude de la pointe Vénus avec exactitude. On leva les plans des ports de Matavaï, Papoa, Tanoa et Papeïti; des observations de marées prouvèrent que lorsque les vents généraux ne soufflent pas, elles suivent les lois ordinaires.

Les navigateurs qui nous ont précédés, dit M. Wilkes, ayant annoncé que le corail paraissait croître sur le banc du Dauphin, je portai mon attention sur ce point. Les sondes me parurent ne donner qu'un résultat peu satisfaisant. Désirant donc établir une marque à laquelle on pût rapporter les observations futures, je fis établir sur la pointe Vénus un pilier en pierre,

dont l'élevation du sommet au-dessus du niveau des sondes prises sur le banc du Dauphin, fut exactement déterminée ; une ligne tracée sur la pierre indique dans quelle direction ces sondes ont été prises. La pierre fut placée par les chefs, sous la protection du Tabou ; elle est enfoncée de 4 pieds dans le sol ; on peut donc espérer que les navigateurs futurs trouveront là un moyen exact de comparer leurs observations avec les précédentes.

Des excursions furent faites sur la montagne du lac et sur divers autres pics. *Le Peacock* resta à Papetti, pour quelques réparations. *Le Porpoise* fut détaché, pour déterminer quelques îles et récifs que l'on dit exister entre Otaïti et les îles des Navigateurs. *Le Vincennes* se dirigea vers le même groupe, en passant à travers les îles de la Société, et visita en passant Eiméo. Les deux bâtiments se rejoignirent à l'île Rose, la plus E. des îles des Navigateurs. Après avoir exploré ensemble les îles orientales du groupe, *le Porpoise* fut envoyé pour lever l'île Savaii, et pour mettre à terre sur cette île et sur celle d'Upolu des officiers qui devaient observer les marées. *Le Vincennes* mouilla dans le port de Pago-Pago, sur l'île Tutuilla, où il fut rejoint par *le Peacock* et *le Flying-Fish* ; ces deux bâtiments furent ensuite détachés pour aller explorer l'île Upolu. La reconnaissance de ces îles, de leurs ports et des récifs qui les environnent, a été faite avec beaucoup de détails, et ce qui n'avait pas pu être fait cette année, fut complété l'année suivante par une partie de l'expédition qui fut envoyée dans ce but.

Le 10 novembre, tous les bâtiments de l'expédition se réunirent au port Apia, et comme il était trop tard pour espérer pouvoir reconnaître les îles Fiji, le capi-

taine Wilkes fit route pour Sydney, où il arriva le 28 novembre. Le 29 décembre 1839, l'expédition quitta Sydney pour s'avancer vers le pôle, Les personnes chargées des observations scientifiques pouvant être plus avantageusement employées à la Nouvelle-Zélande que dans les glaces, elles furent laissées à Sydney, avec l'ordre de rejoindre l'expédition à la baie des Iles.

Nous laisserons parler ici le capitaine Wilkes lui-même, nous réservant de discuter plus loin le point si intéressant de la première découverte (1).

« En parlant de notre croisière dans les glaces, il est nécessaire que j'entre ici dans quelques détails non seulement pour soutenir nos droits à la première découverte, mais encore pour répondre à une accusation portée à tort par le capitaine Ross, lorsqu'il a dit qu'il avait passé sur un point de l'Océan où j'avais annoncé qu'il existait une terre.

« Le but que je me proposais était d'atteindre la plus haute latitude possible entre les méridiens de 160 et 45° E. en allant de l'E. à l'O.; tels étaient en substance les ordres que j'avais donnés aux différents bâtiments, et le rendez-vous en cas de séparation était le long de la barrière de glace par 105° de longitude E. (2)

(1) Il était en effet d'une impartiale justice de donner textuellement le rapport de M. Wilkes; nous trouvons dans les journaux américains qui contiennent le procès qu'il a eu à subir des détails que nous donnerons plus loin, et qui éclairciront beaucoup les faits ils établiront, je crois, d'une manière certaine, que si le 22 janvier une circonstance fortuite avait forcé l'expédition américaine à s'éloigner de ces parages, il ne résulterait de cette expédition aucune certitude sur l'existence du continent austral, tandis que les équipages de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* avaient mis pied à terre dessus le 21.

(2) Toutes les longitudes données ici sont rapportées au méridien de Greenwich.

D'après l'expérience que j'avais eue des glaces dans la première année, j'avais résolu de laisser chaque bâtiment libre de sa manœuvre, aussitôt que nous aurions atteint les glaces. Le 2 janvier nous perdimmes de vue le *Flying-Fish*, et le 3 le *Peacock*. Le *Vincennes* et le *Peacock* atteignirent la barrière le 11 janvier, par $64^{\circ} 11'$ de latitude S. et $164^{\circ} 53'$ de longitude E.; ils furent séparés le lendemain par la brume. Le *Peacock* atteignit les glaces le 15, et le *Flying-Fish* le 21 janvier.

• La coloration de l'eau fut bientôt remarquée, et on aperçut un grand nombre de phoques et de pingoins; mais aucune apparence de terre jusqu'au 15, 16 et 17, par 160° de longitude E. et $66^{\circ} 30'$ de latitude S.

• Le *Peacock*, le *Porpoise* et le *Vincennes* sont d'accord là-dessus, quoique plusieurs personnes doutassent de l'existence de la terre, la considérant comme une trop bonne nouvelle pour être vraie.

• Dans la matinée du 19 janvier, la terre fut reconnue positivement à bord du *Vincennes* et du *Peacock*, quoiqu'on en fût éloigné de plusieurs milles (1).

• En essayant d'atteindre la terre, le *Peacock* éprouva un grave accident le 24 janvier; il avait eu la veille une sonde de 320 brasses (585 mètres) fond de vase bleue et de gros gravier. L'avarie était si forte que ce bâtiment fut obligé de retourner sur-le-champ à Sydney, où il arriva le 21 février. Quand on l'examina, on trouva qu'il était miraculeux qu'il eût gagné ce port (2).

(1) Voyez plus loin la discussion à ce sujet.

(2) On se demandera peut-être comment, dans une circonstance aussi périlleuse, le *Peacock* se dirigea sur Sydney lorsqu'il avait sur sa route, 200 lieues avant, Hobart-Town, qui pouvait lui présenter toutes les ressources nécessaires.

• *Le Flying-Fish* ayant rencontré un temps trop dur pour rester plus longtemps dans ces parages, retourna vers le nord le 5 février.

• *Le Vincennes* et *le Porpoise* continuèrent de longer la glace jusque par 97° de longitude E. voyant le terre et s'en approchant de temps en temps, depuis 10 milles jusqu'à $\frac{3}{4}$ de mille, selon que la banquise le permettait.

• Le 29 janvier, nous entrâmes dans ce que j'ai nommé baie Piners, la seule place où nous eussions pu débarquer sur des rochers nus ; mais nous fûmes repoussés par un de ces coups de vent soudains qui sont ordinaires dans ces mers. Nous sortîmes de cette baie en sondant par 30 brasses. Le coup de vent dura 36 heures, et après avoir échappé plusieurs fois de très près à nous briser contre les glaces, nous nous trouvâmes à 60 milles sous le vent de la baie. Comme il était alors probable que la terre que nous avions découverte était d'une grande étendue, je pensai qu'il était plus important de la suivre vers l'O. que de retourner pour débarquer à la baie Piners, ne doutant pas d'ailleurs que nous ne trouvassions l'occasion de le faire sur quelque point plus accessible. Je fus cependant trompé dans cette attente, et la banquise nous empêcha constamment d'approcher de la terre.

• Nous rencontrâmes sur la limite de la banquise de grandes masses de glace couvertes de vase, de roches et de pierres, dont nous pûmes prendre des échantillons aussi nombreux que si nous les avions détachés des rochers eux-mêmes. La terre couverte de neige fut aperçue distinctement en plusieurs endroits, et entre ces points, les apparences étaient telles qu'elles ne laissèrent que peu ou même aucun doute dans mon

esprit qu'il n'y eût là une ligne continue de côtes qui méritât le nom que nous lui avons donné de continent antarctique.

• Lorsque nous atteignîmes le 97° degré E., nous trouvâmes que la glace se dirigeait vers le nord ; nous la suivîmes dans cette direction , et nous arrivâmes , à quelques milles près au point où Cook avait été arrêté par la barrière de glace en 1773. Ici le temps devint si mauvais et la saison était si avancée, que je pensai que ce serait perdre son temps que d'essayer à s'avancer à l'O. En conséquence, le 23 février je me dirigeai sur la Nouvelle-Zélande, puis ensuite je préférai me rendre à Sydney, où je trouvai *le Peacock* en réparation. C'est alors que j'appris que l'on avait eu connaissance à Sydney du récit des découvertes faites par le baleinier anglais Balleny , à l'est et tout près du point où nous avions atteint la banquise, c'est-à-dire par 165° de longitude E. et un peu au S. de notre latitude.

• Nous apprîmes aussi que le capitaine Ross était parti d'Angleterre et qu'on attendait son arrivée. Dans le rapport que j'envoyai au gouvernement, j'annonçai que la découverte avait été faite le 19 janvier 1840, jour où je fus convaincu de l'existence de la terre, par 154° 30' de longitude E. Dans une dépêche suivante , datée de la Nouvelle-Zélande , et après que j'eus reçu les rapports de tous les bâtimens, je trouvai que nous pouvions réclamer la découverte de la terre jusqu'à 160° E., et quelques jours avant le 19 : c'est ce que je fis.

• Pendant notre excursion et tandis que nous longions la barrière de glace , j'avais préparé une carte sur laquelle j'avais tracé la terre, non seulement où nous avions déterminé positivement son existence , mais encore dans les points où les apparences indiquaient

qu'elle devait se trouver ; elle formait ainsi une ligne continue entre 160° et 97° de longitude E. J'avais une copie de cette carte sur laquelle on avait placé la terre supposée vue par Balleny, par 165° E. Cette copie, avec mes notes, expériences, etc., fut envoyée au capitaine Ross par l'entremise de sir George Gipps, à Sydney, et j'ai appris depuis que le capitaine Ross l'avait reçue à son arrivée à Hobart-Town, quelques mois avant son départ pour le S. »

(M. W. rapporte ici la lettre qu'il écrivit au capitaine Ross; elle n'apprend rien de nouveau, si ce n'est que la baie Piners dont il a été question ci-dessus, se trouve par 140° E. (137° 40 E. de P.), par conséquent, au point où M. d'Urville débarqua le 21 janvier. Cette baie est donc formée au S. par la terre, et à l'O. par la banquise qui, dans cet endroit, court au N.-E., et à travers laquelle l'*Astrolabe* tenta vainement de pénétrer.)

» Comme je l'ai remarqué ci-dessus, j'avais placé sur ma carte originale la position supposée des îles ou de la terre Balleny, par 164 et 165° de long. E., et c'est cette carte que j'avais envoyée au capitaine Ross. Je suis très étonné qu'un navigateur aussi habile que ce capitaine, lorsqu'il trouva qu'il avait passé sur cette position, n'ait pas examiné les rapports sur nos découvertes, qui ont été publiés dans les journaux de Sydney et d'Hobart-Town. S'il avait considéré les routes suivies par les bâtiments de l'expédition, routes qui étaient tracées sur la carte qui lui a été envoyée, il aurait vu sur-le-champ que cette partie n'a jamais été marquée comme faisant partie de nos découvertes; et il n'aurait pas avancé cette assertion étrange, qu'il avait navigué dans une mer libre là où j'avais marqué une terre.

• Si on examine la carte de la route du capitaine Ross, on verra qu'il ne s'est pas approché de nos positions assez pour en déterminer les erreurs ou en vérifier les résultats. Je suis loin d'imputer au capitaine Ross aucune mauvaise intention, et je n'avais aucun droit d'attendre que la route de notre expédition et que nos découvertes fussent tracées sur sa carte ; mais il y a quelque chose de bizarre à y voir figurer les découvertes des autres, quoique beaucoup moins importantes, tandis que celles de l'expédition américaine sont omises, quoiqu'il connût nos opérations beaucoup mieux que celles des autres (1).

• Une des circonstances les plus remarquables de cette campagne, fut la rencontre des bâtiments français qui cherchaient aussi à faire des découvertes sur ces côtes de glace, et le refus de leur commandant de communiquer avec nous.

• Le 30 janvier, le *Porpoise* découvrit deux bâtiments que l'on prit d'abord pour le *Vincennes* et le *Peacock* ; mais bientôt on reconnut que ce n'étaient pas eux, lorsqu'on vit hisser le pavillon français. Le *Porpoise* étant au vent, arriva dans l'intention de parler et de faire les salutations d'usage lorsqu'on arbore le pavillon ; il s'approcha donc, et était à portée de voix quand le bâtiment français fit de la voile et refusa d'entrer en

(1) Ce fait de l'indication de la terre Adélie sur la carte polaire, sur laquelle l'amirauté anglaise a fait tracer les découvertes du capitaine Ross, s'explique très facilement par cette circonstance que les découvertes de M. d'Urville, reçues au mois de juin 1840, étaient publiées au Dépôt de la marine au mois de juillet suivant, tandis que nous n'avons encore aujourd'hui sur celles du capitaine Wilkes que la mappemonde jointe à ce rapport, où les routes et les terres vues ne sont tracées que d'une manière un peu vague.

communication. Cette circonstance remarquable de la rencontre de deux expéditions nationales dans des parages si peu fréquentés, et ayant évidemment le même but, n'est pas mentionnée dans le rapport officiel français. Il est inutile de dire pourquoi.

• De Sydney, le *Vincennes* se rendit à la Nouvelle-Zélande, où le rendez-vous avait été donné aux autres bâtiments; le *Peacock* seulement, en raison de ses réparations, devait rejoindre à Tongatabou. Le *Porpoise* et le *Flying-Fish* étaient déjà à la baie des Iles, ainsi que tous les savants qui avaient été laissés à Sydney. En quittant la baie des Iles, on se rendit à Tongatabou, où on arriva le 24 avril, après avoir passé au milieu des Iles Kermadec. Les travaux dans les Iles des Amis eurent à souffrir de la guerre qui avait lieu entre les chrétiens et les païens.

• Le 2 mai, le *Peacock* rejoignit l'expédition, qui, le lendemain, fit voile pour les Iles Fiji. Le 6, on reconnut l'Ile Turtle; le 7, le *Porpoise* passa en dehors de l'Ile Ongea, pour reconnaître la partie E. des Iles. Le *Vincennes*, le *Peacock* et le *Flying-Fish* pénétrèrent dans l'intérieur du groupe et vinrent mouiller dans le port de Lebouka, Ile d'Ovelou. Les quatre bâtiments s'occupèrent de la reconnaissance de ce groupe jusqu'au 11 août. 154 Iles et 50 récifs détachés furent explorés, ainsi qu'un grand nombre de ports. Un événement malheureux signala la fin de ce travail: deux jeunes officiers, le lieutenant Underwood et le midshipman Wilkes Henry, furent massacrés.

• Le havre de Lebouka ayant paru convenable pour établir un lieu de ressources pour nos bâtiments, on y planta un jardin qui fut laissé aux soins d'un respectable Américain qui réside dans ce lieu, et qui a gagné

l'amitié des naturels. Pendant le séjour de l'expédition dans ces îles, le capitaine anglais Belcher y vint avec deux bâtimens chargés aussi d'une mission d'exploration, et on put comparer les aiguilles d'intensité magnétique avec les siennes.

• En quittant le groupe, on apprit qu'un bâtiment baleinier avait fait naufrage auprès de l'île Turtle; *le Porpoise* fut envoyé pour chercher l'équipage; il nous rejoignit à Vavao, la plus N. des îles des Amis. De là on se dirigea sur les îles des Navigateurs, et ensuite sur les Sandwich. *Le Flying-Fish* resta quelques jours en arrière pour examiner un récif; *le Vincennes* et *le Peacock* continuèrent leur route au N., en recherchant quelques îles ou récifs qui étaient indiqués sur cette route, et dont quelques uns furent trouvés et d'autres non. On atteignit au commencement d'octobre le port d'Honolulu dans l'île d'Oahu. De nouvelles observations de toute espèce y furent faites; plusieurs ports furent levés d'après le désir qui en fut exprimé par le roi. Les relations les plus amicales existèrent toujours avec les missionnaires, le gouvernement et le peuple.

L'engagement de l'équipage étant terminé à cette époque, il en contracta un nouveau pour dix-huit mois, afin de me mettre à même, dit M. Wilkes, de compléter mes instructions.

Comme la saison était trop avancée pour essayer quelque opération sur la côte N.-O. d'Amérique, le capitaine Wilkes envoya, vers le commencement de décembre, *le Peacock* et *le Flying-Fish* aux îles des Navigateurs, pour examiner la côte S. de l'île Opolu, et pour faire une enquête sur le meurtre d'un marin américain dont on avait informé notre consul. De là, ce bâtiment devait visiter les groupes Ellice, Peysters et King's-mill,

et les îles Strong et Ascension , pour rechercher où avait naufragé le brick *Waverly*, et retrouver le capitaine et l'équipage , ainsi que les capitaines Carteret, Dorsett et d'autres qu'on supposait s'être perdus sur les Pescadores ; enfin ils devaient revenir à la côte N.-O. avant le 1^{er} mai, en passant sur différents points où on avait signalé des récifs. La majeure partie de ces instructions a été accomplie.

Le Porpoise fut envoyé en même temps aux îles Pomotou , pour rechercher quelques îles qui étaient douteuses. On devait débarquer sur une des îles de corail avec un appareil à forer, afin de connaître la nature du sol inférieur ; de là , il devait aller à Tahiti, pour examiner l'état de notre commerce, et revenir ensuite à Oahu en passant par les îles Flint et Penrhyn. Ces instructions furent exactement remplies.

Le Vincennes quitta Oahu le 3 décembre pour aller à Hawaii. L'intention de M. Wilkes était de faire des observations du pendule sur le sommet de Mouna-Loa, à 13 ou 14,000 pieds (environ 4,000 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Il passa, en effet, trois semaines sur la crête du cratère et y fit de nombreuses observations du pendule ; il essaya d'en faire de semblables au pied de la montagne, mais il ne put y parvenir ; il tenta d'en faire dans un autre endroit auprès de la mer, mais ce fut encore en vain. Il attribue ce non-succès à un mouvement de trépidation produit par l'action de la lame. S'étant enfin établi à 1/2 mille dans l'intérieur, il eut la satisfaction de faire de bonnes observations. Ces retards l'empêchèrent d'aller visiter les Marquises. Pour employer le temps, il visita Mauï, mouilla à Lahaina, qui est la résidence du roi. *Le Vincennes* resta une semaine à Lahaina, et en partit le 17 mars. Le

lendemain il arriva à Oahu, où *le Porpoise* le rejoignit. Après avoir renouvelé leurs provisions et freté un autre brick, *le Wave*, comme conserve, l'expédition repartit le 6 avril, et arriva le 27 à l'entrée de la Colombia.

Comme il n'était pas possible de franchir la barre à cause des brisants, M. Wilkes se dirigea sur le détroit de Juan de Fuca, où il arriva le second jour, et alla mouiller dans le port Discovery de Vancouver. Après un court séjour dans ce lieu, il remonta le détroit de l'Amirauté et le Puget's sound jusqu'à Nisqually, où *le Vincennes* mouilla. *Le Porpoise* fut envoyé pour explorer la partie nord de ces détroits, qui sont imparfaitement connus. Deux expéditions furent organisées par terre : la première traversa la chaîne de montagnes qui se trouve au nord du mont Ranier, gagna ensuite la Colombia auprès de la rivière Piscouse, se rendit de là à Ohanagan et à Colville, établissement de la compagnie d'Hudson sur la Colombia, puis traversant vers le sud, elle visita l'établissement des missionnaires à Chimikaine auprès de la rivière Spokane, Lapwai sur le Kooshooke et la rivière de Walla-Walla, enfin elle atteignit de nouveau la Colombia. Le retour à Nisqually s'effectua par la rivière Yakema, et la passe à travers les montagnes. La seconde expédition gagna la Colombia par la route de Cowlitz, visita le fort Vancouver, le Walla-Walla, et s'avança vers l'est jusqu'à la station des missions sur le Walla-Walla, revint par terre au fort Vancouver, et de là se rendit à l'établissement des missionnaires américains dans la vallée du Willamette.

Le 27 juillet, la reconnaissance de la partie sud du Puget's sound, et toutes les observations du pendule et autres étant achevées, *le Vincennes* quitta le détroit de

Juan de Fuca pour rejoindre *le Porpoise*, et continuer les reconnaissances vers le nord. Un détachement fut envoyé pour explorer la rivière Chikilis et le havre de Grey, situé sur les côtes de la mer à environ 40 milles au nord du cap Disappointment. *Le Vincennes* mouilla dans la rade du New Dungeness, où il fut rejoint par *le Porpoise*. Les travaux de reconnaissance furent continués vers l'est dans le détroit de Johnstone, autour de l'île Vancouver et dans le golfe d'Arro. Là le capitaine Wilkes apprit la perte du *Peacock* à l'entrée de la Colombia, ce qui le força à revenir dans cette rivière. Transportant son pavillon à bord du *Porpoise*, il entra avec lui dans la rivière, et trouva l'équipage du *Peacock* campé à Astoria. *Le Vincennes* fut expédié à San Francisco, pour explorer ce port et la rivière Sacramento.

Pour remplacer *le Peacock*, le capitaine Wilkes fit l'acquisition d'un brick qui se trouvait alors dans la rivière, et auquel il donna le nom d'*Oregon*. Avec ces deux bâtiments, il continua ses travaux jusqu'aux cascades de la Colombia, à 120 milles de son embouchure, et reconnut aussi le Willamette jusqu'aux chutes.

Un nombreux détachement fut expédié du fort Vancouver vers la Californie, en passant par la vallée de Willamette, le pays d'Umqua et de Shasty, et en suivant le Sacramento depuis sa partie supérieure jusqu'à son embouchure dans le port San Francisco, où le détachement rejoignit l'expédition à la fin d'octobre.

Le 12 octobre, M. Wilkes quitta définitivement la Colombia. *Le Flying-Fish* reçut ordre d'explorer la côte vers le sud, tandis que les deux bricks *le Porpoise* et *l'Oregon* se rendraient directement au port San Fran-

risco, où ils arrivèrent le 20; ils y trouvèrent *le Vincennes*, et achevèrent la reconnaissance de la baie. Le Sacramento fut remonté jusqu'à 170 milles de son embouchure, et de nombreuses séries d'observations astronomiques, magnétiques, etc., furent exécutées.

Le 1^{er} novembre, on partit de San Francisco, et M. Wilkes jugea à propos de toucher aux îles Sandwich, à cause de l'état de santé dans lequel se trouvait l'équipage du *Peacock*. Il dirigea sa route de manière à passer sur quelques points où on avait annoncé l'existence de quelques îles et d'écueils, mais on n'en aperçut aucune apparence.

Le 18 novembre, on mouilla à Oahu, où l'on fut reçu de la manière la plus amicale par les naturels aussi bien que par les étrangers qui y habitent. Après y avoir complété les provisions, on en partit le 27, pour revenir en Amérique.

M. Wilkes aurait bien désiré visiter le Japon; mais les retards occasionnés par la perte du *Peacock*, ainsi que les engagements pris avec l'équipage, le forcèrent à renoncer à ce projet. Le lendemain du départ d'Oahu, *le Porpoise* et *l'Oregon* furent détachés avec l'ordre de rechercher et d'explorer les îles, écueils et récifs qui sont au nord-ouest des Sandwich et vers les côtes du Japon. *Le Vincennes* et *le Flying-Fish* examinèrent soigneusement les points où l'on a indiqué des îles ou des récifs sur la route directe des Sandwich aux Indes orientales. Une seule fut trouvée : c'est l'île Wakes. On atteignit les Ladrões le 29 décembre. On passa sur la position de plusieurs récifs prétendus, entre les Ladrões et les îles Bashée, et enfin l'expédition arriva à Manille, où de nouvelles observations furent faites.

Le Flying-Fish, qui avait reçu ordre de visiter les îles Strong et Ascension dans les Carolines, vint à Manille par le détroit de San Bernardino.

L'intention du commandant étant de passer par les îles Sooloo, il obtint du capitaine du port de Manille tous les renseignements que l'on pouvait avoir sur cette partie. Mais ces renseignements étaient bien douteux, et il n'y a peut-être aucun point où l'on ait reconnu autant d'erreurs : aussi l'expédition a pu faire plus de découvertes et de corrections dans ces parages que dans aucune autre partie de même étendue où elle ait passé. Le détroit de Mindoro était très mal décrit, plusieurs îles étaient entièrement omises, d'autres mal placées, etc. Ce passage a été exploré, et on a reconnu qu'avec une attention ordinaire il était sur et praticable. De là on prolongea la côte de Panay jusqu'au détroit de Basilan, et on gagna ensuite les îles Sooloo, où l'on mouilla dans la rade Soong. Des communications furent établies avec le sultan de Sooloo; M. Wilkes fit avec lui un traité par lequel le sultan s'engagea à protéger la vie et les propriétés des Américains en cas de naufrage et fixa les droits à recevoir sur les navires et les marchandises. On fit également plusieurs corrections aux cartes de ce groupe, et on visita l'entrée occidentale de la mer à laquelle on a imposé le nom de ces îles. Le détroit de Balabac fut examiné, une carte de son entrée a été dressée, dans le but de faciliter la navigation pour aller en Chine et aux îles Philippines à contre-mousson, en passant par ce détroit au lieu de prendre le passage de Palawan, qui est toujours dangereux.

Du détroit de Balabac l'expédition gagna Sincapour ; l'état du *Flying-Fish* ne permettant pas de l'emmener

plus loin, il fut vendu. Le 26 février, on quitta Singapour. En traversant le détroit de Rhio on prit de nombreux relèvements pour s'assurer de l'exactitude des cartes, on traversa ensuite le détroit de Banca et celui de la Sonde. Les deux bricks *le Porpoise* et *l'Oregon* se séparèrent alors du *Vincennes* et se dirigèrent sur les États-Unis, en touchant à Sainte-Hélène et à Rio-Janeiro. *Le Vincennes* s'arrêta au cap de Bonne-Espérance et à Sainte-Hélène, et, le 9 juin 1842, il rentrait à New-York après une absence de 3 ans et 10 mois.

Après avoir esquissé ainsi l'itinéraire de l'expédition, nous allons donner un état de tous les résultats qui ont été obtenus dans les différentes parties. Nous ne ferons que traduire exactement le rapport de M. Wilkes, car il nous a paru important d'indiquer tous les travaux qui ont été faits. Si, comme on a lieu de l'espérer, l'exactitude de ces travaux égale leur étendue, on devra convenir que cette expédition est certainement une des plus importantes qui aient été entreprises pour l'avancement des sciences, et les États-Unis d'Amérique entreront dans la carrière d'une manière capable d'exciter l'émulation de toutes les grandes nations. Le congrès, en arrêtant qu'on prendrait pour modèle de la publication des résultats de cette expédition celle du premier voyage de *l'Astrolabe*, a montré qu'il sentait le nécessité de donner à cet important ouvrage tout le développement dont il est susceptible.

« A tous les points de station importants, un observatoire a été établi, la longitude a été déterminée par le moyen des étoiles culminantes, et des observations correspondantes ont été faites à l'Université de Cambridge (Massachusetts), par M. Boudet, et à Washington, par le lieutenant Gillis.

» Les latitudes ont été déduites de hauteurs circum-méridiennes du soleil ou des étoiles.

» Les différences de méridiens ont été obtenues pendant toute la route par les chronomètres, en partant des points principaux bien déterminés. Par un système de comparaison continue, tous les chronomètres de la division ont pu être ramenés à fournir un seul résultat. Leur marche a été satisfaisante pendant tout le voyage; deux seulement (sur 29) se sont arrêtés.

» On a saisi toutes les occasions favorables pour déterminer la véritable position des îles, des récifs, etc., par des observations faites à terre.

» Nos travaux hydrographiques ont été très étendus; nous avons maintenant 180 cartes presque prêtes à graver; il est probable que nous en aurons encore beaucoup plus lorsque toutes les îles, havres, écueils et récifs qui ont été examinés et levés seront dessinés. Des instructions nautiques accompagneront ces cartes. La plus grande partie de ces cartes seront nécessaires à nos baleiniers et à beaucoup de nos bâtiments qui font le commerce des Indes orientales. Dans toutes nos explorations, notre but principal a été d'obtenir des résultats utiles. On a donc porté une attention particulière pour savoir où on pouvait se procurer du bois, de l'eau et toute espèce de rafraichissements. Les mouillages ont été examinés et levés, et on a noté le caractère des habitants et l'espèce de traitement qu'on pouvait attendre d'eux. Dans l'exécution de tous ces travaux, nous nous sommes principalement attachés aux parties qui étaient inconnues, et nous nous sommes toujours portés sur les points nouveaux, à moins que nous n'ayons eu quelque raison de soupçonner l'exactitude de ce qui avait été fait par nos prédéces-

seurs. Des vues de tous les caps et de toutes les entrées de ports ont été prises et paraîtront sur nos cartes. Leur nombre est de plus de 500.

• Des données intéressantes pour la topographie des îles ont été obtenues, et plusieurs cartes géographiques importantes seront le résultat de nos travaux; quelques unes d'elles sont déjà en cours d'exécution.

• Relativement au magnétisme, des observations d'inclinaison et d'intensité ont été faites dans 57 stations; et dans tous les points où l'on est resté suffisamment longtemps, on a observé la variation diurne. L'inclinaison a été observée souvent en mer, et on a toujours eu soin de tenir pendant ces observations le navire le cap au N. ou au S.. On a essayé plusieurs fois d'observer l'intensité en mer, par des oscillations horizontales et verticales; mais je n'ai jamais été satisfait de ces observations. Le seul instrument avec lequel je crois qu'il soit possible d'obtenir l'intensité en mer, est celui de Fox, et malheureusement nous ne l'avions pas. Les observations de variation ont été faites deux fois par jour. Des plaques de Barlow étaient appliquées aux compas. On débarqua toujours sur les îles qui présentaient une position favorable pour ce genre d'observation, et on y obtint plusieurs séries, soit pour l'inclinaison, soit pour l'intensité.

• Pour déterminer le pôle magnétique sud, nous avons des observations de déclinaison qui vont de 35° E. jusqu'à 59° O., entre les longitudes de 97° et 165°, et presque sous le même parallèle, ce qui fournira de nombreuses lignes qui convergeront vers ce point. La plus grande inclinaison que nous avons observée a été de 87° 30'. Le sommet du Mouna-Loa,

élevé de 13,400 pieds(4,084 mètres) au-dessus du niveau de la mer, a été une de nos stations **magnétiques**.

» Les observations du pendule ont été faites à **6 stations**, dont une sur le sommet du Mouna-Loa, et une au pied.

» Des journaux météorologiques complets ont été tenus pendant toute la durée de l'expédition. Les heures des observations étaient 3 et 9 h. du soir, et à 3 h. et 9 h. du matin. On observait à ces instants la température en haut du mât. Celle de l'air et de l'eau était notée d'heure en heure, pendant tout le temps, à la mer comme dans les ports. Lorsqu'on était à terre, on observait la température des sources, des puits et des caves, afin d'avoir la température moyenne du climat.

» Les époques des météores périodiques, en août et novembre, ont été attentivement surveillées dans chaque quartier du ciel, par six observateurs à la fois. Plusieurs observations ont été faites sur la lumière zodiacale.

» L'aurore australe a été fréquemment observée. De nombreuses observations ont été faites, en faisant couler dans l'eau un objet blanc, pour donner quelque idée de la profondeur à laquelle les rayons solaires pénètrent l'Océan.

» Les marées ont été suivies avec attention, et en plusieurs points en même temps. On a obtenu aussi des informations très intéressantes, relativement au flux et au reflux subit que l'on remarque quelquefois dans les îles de la mer du Sud.

» La température de l'Océan à diverses profondeurs a été obtenue fréquemment. En faisant cette expérience tous les jours, à 100 brasses(183 mètres) de profondeur,

dans la traversée des Indes aux États-Unis, on a obtenu quelques résultats intéressants. On a trouvé, par exemple, sous la ligne, une couche d'eau large de 200 milles environ, plus froide de 23° Fahr. (12° 8) que la surface, et plus froide de 10° Fahr. (5° 6) qu'au N. et au S.; en sorte qu'on pourrait dire qu'il existe une espèce de rivière sous-marine au milieu de l'Océan, et qu'elle coule le long des côtes d'Europe et d'Afrique, obéissant aux lois qui régissent les courants atmosphériques.

• Les réfractions, les halos et les parhélies ont été notés, ainsi que les circonstances de leur apparition, telles que l'état du baromètre, du thermomètre et de l'hygromètre; on les a en même temps dessinés.

Les limites des vents généraux, variables et périodiques, ont été fixées avec soin, en même temps que leur direction et leur force.

• Les courants de l'Océan ont été déterminés souvent au moyen du loch, particulièrement le long des côtes. Sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, on a remarqué, entre Sydney et la terre de Van-Diémen, un courant que la température fait reconnaître facilement. Des observations thermométriques sont donc indispensables sur ces côtes comme sur celles des États-Unis, quoique sur une échelle plus petite, pour faciliter la navigation. Ce courant a quelquefois une très grande vitesse; et suivant la saison et le vent, on le rencontre à une plus ou moins grande distance de la côte. Les bâtiments qui vont d'Hobart-Town à Sydney raccourciraient donc leurs traversées en s'éloignant de la côte.

• Pour la botanique, environ 5,000 espèces ont été recueillies, et de trois à cinq spécimens de chacune d'elles ont été envoyés ici desséchés. Cela seul suffit pour

montrer le zèle de M. Rich et des autres botanistes de l'expédition. Environ 100 plantes vivantes ont été apportées dans des caisses, et parmi elles sont plusieurs fruits de l'Inde que l'on trouve rarement dans les collections en Europe. Elles sont maintenant confiées aux soins de M. Brackenridge, aide-botaniste et horticulteur de l'expédition, et tout fait espérer que son zèle et son habileté parviendront à faire développer plusieurs des graines apportées, afin de compléter l'histoire de ces espèces. Des sections de tiges et des spécimens de bois ont été conservés, et promettent de former une collection intéressante sous le point de vue de la science : tels sont les *geranium arborescens*, *rubus*, *pipers*, *ferus* etc., et déjà des semences de fleurs, d'arbres, de végétaux, etc., envoyées à différents temps par l'expédition, ont été distribuées. La géographie botanique, tant terrestre que marine, a été spécialement étudiée, et on pourra remarquer des résultats très intéressants sous le rapport de la distribution des plantes sur le globe.

• Enfin une très belle collection de dessins relatifs à la botanique est due à M. Agate.

• La géologie et la minéralogie ont donné lieu aussi à des recherches très importantes. Dans toutes les contrées que nous avons visitées, on a dessiné tous les phénomènes géologiques remarquables et on a pris des échantillons de tous les minéraux, des fossiles et des eaux minérales que l'on a remarqués. M. Dana, qui était chargé de cette partie du travail, s'est livré avec un grand zèle à l'étude des crustacés, et particulièrement à celle des espèces microscopiques qui habitent le milieu de l'Océan, branche de recherches jusqu'ici très négligée. Environ 1,100 espèces ont été figurées,

et parmi elles on en trouve plusieurs nouvelles qui tendent à enrichir non seulement cette branche de la zoologie, mais en général l'anatomie et la physiologie. La grande étendue des récifs de l'immense groupe des îles Fiji a offert particulièrement un vaste champ à ces recherches; plusieurs faits ont été constatés, qui jetteront un grand jour sur la formation et la configuration des récifs et des îles de corail, sur lesquelles des idées erronées avaient prévalu jusqu'à ce jour. Plusieurs des animaux qui forment ces coraux sont microscopiques, et les zoologistes ont eu bien rarement l'occasion de les dessiner en vie. On a fait à peu près 100 feuilles de dessins de ces animaux.

• La philologie n'a pas obtenu des résultats moins intéressants. Non seulement on a recueilli des vocabulaires, mais encore on a reconnu la structure fondamentale de diverses langues, afin de déterminer leur classification, et d'établir aussi certains faits qui tendent à éclairer l'histoire des migrations des peuples et l'origine de leurs langages. On a trouvé à Rio-Janeiro une occasion de recherches d'un grand intérêt en interrogeant les esclaves amenés d'Afrique. Il est vraiment étonnant qu'un champ de recherches si faciles ait été si longtemps négligé. On a pu obtenir par ce moyen quelques informations sur la géographie de l'Afrique.

• Les différents groupes de l'océan Pacifique offrent un champ plus vaste aux recherches sur les diverses langues des insulaires; il a été exploité avec soin, et de nombreuses informations ont été obtenues sur leur système de mythologie, etc. Dans une des îles du groupe Kings-mill, on a pu se procurer l'histoire complète de sa colonisation et de l'origine de la population.

Nos recherches jetteront aussi une grande lumière sur les langues des naturels de l'Australie, matière qui a quelque importance et qui forme un point remarquable dans l'histoire de l'espèce humaine.

» A Manille, un respectable prêtre nous donna une très ancienne édition de la grammaire tagale, qui contient une notice complète sur ce langage et sur la méthode de l'écrire. On croit qu'il n'existe aucun manuscrit dans cette langue. A Sincapour, la mission américaine nous procura une collection de manuscrits malais et bugis, que l'on regarde comme la plus importante qui soit jamais venue des Indes, celle de sir Stamford Raffles ayant été, comme on sait, détruite par le feu dans son transport en Angleterre.

» M. Hale, qui était spécialement chargé de ces recherches, est resté sur le territoire d'Oregon, et en a visité les différentes tribus. Ses travaux ne pourront cependant s'étendre au N. de manière à renfermer toute l'étendue du territoire, à cause des guerres des Indiens. Mais les résultats de l'expédition seront encore accrus par les services qu'il pourra rendre dans la route qu'il parcourt, et ils serviront à résoudre le problème de l'origine de la population américaine.

» Des collections considérables de toute espèce ont été rapportées : des oiseaux, des poissons, des quadrupèdes, des reptiles, etc., de tous les pays parcourus, ont été soigneusement recueillis. Des notes ont été faites sur chaque espèce et sur chaque individu, afin qu'aucun doute ne puisse s'élever plus tard sur son origine. Ces matériaux contribueront puissamment à faire connaître la distribution sur le globe des productions terrestres et marines. C'est à MM. Peale et Pickering, naturalistes, qu'on doit ces importants travaux.

• Quelques faits intéressants ont été aussi obtenus relativement à l'histoire physique de l'homme.

• La conchyliologie a été suivie avec un grand zèle par M. Couthouy, jusqu'en décembre 1839, époque à laquelle il est tombé malade ; ces recherches ont été continuées par MM. Pickering, Deale, Dana et Drayton, du corps scientifique, et par plusieurs officiers de la division. On ne peut pas estimer d'une manière exacte le nombre de coquilles obtenues, le catalogue des différents bâtiments n'étant pas encore donné. Les mollusques et les zoophytes sont aussi très nombreux.

• Pendant le voyage, les naturalistes eurent deux fois l'occasion de visiter, dans la saison la plus favorable, la chaîne des Andes, quelques jours avant qu'elle fût couverte de neige, d'abord au Chili et ensuite Pérou.

• On a plus de 2,000 feuilles de dessins, peintures ou esquisses, relatives aux diverses branches de l'histoire naturelle, comprenant des portraits, des costumes, des détails de botanique, etc. ; beaucoup de feuilles contiennent plusieurs sujets, ce qui augmente de beaucoup le nombre des objets représentés. On a eu soin de ne pas dessiner les animaux qui avaient déjà été figurés. Cette ample collection témoigne assez du zèle et de l'activité de nos deux artistes, MM. Drayton et Agate; leur habileté est bien connue, et n'a pas besoin de mon témoignage. Je me plais à dire ici que la plus grande harmonie a toujours existé entre les savants de l'expédition (à l'exception d'un seul) et moi, et qu'ils ont coopéré avec le plus grand accord aux recherches de toute espèce. Le zèle avec lequel ils ont tous accompli les devoirs de leur mission, a contribué

grandement à l'accroissement des résultats que nous avons obtenus.

» Si on examine sur la carte la route que nous avons parcourue, on verra que presque tous les points importants de la partie S. du globe ont été visités. On a formé, en les parcourant, une vaste collection des instruments et des objets manufacturés dans chaque pays; cette collection, classée par ordre géographique, présentera l'état de civilisation et de l'industrie de tous les peuples que nous avons visités.

» Les découvertes de l'expédition sur le continent antarctique s'étendent depuis 160° de long. E., jusqu'au 97°, et notre pays peut justement s'en glorifier, car nous avons précédé les Français de quelques jours (1). Il reste à savoir si nous ne pouvons pas être regardés comme étant les premiers qui aient découvert une terre dans ces parages; car le rapport du capitaine Ross, du moins celui qui est venu à notre connaissance, ne fait aucune mention des îles Balleny, quoiqu'il les ait représentées sur sa carte (2).

» Plusieurs petites îles et des récifs dangereux ont aussi été découverts. Sur une de ces îles, entre autres, les habitants n'avaient jamais vu d'hommes blancs. Il

(1) Voir à ce sujet la note à la suite de cette analyse.

(2) Il ne nous semble pas possible d'élever de doute sur la découverte du capitaine Balleny. Son journal a été publié, sa route a été tracée sur la carte polaire donnée par l'*Hydrographical office*. Il peut rester quelque incertitude sur la longitude de ces îles; mais si des documents pareils étaient reconnus faux, il ne serait plus possible de se fier à rien; et si on arguait que le capitaine Balleny aurait pu être trompé par les apparences, que deviendraient les découvertes du capitaine Wilkes lui-même, qui n'a constaté que par la vue l'existence des terres?

est impossible de mentionner ici toutes celles qui ont été recherchées en vain dans la position qu'on leur assignait ; la publication du voyage les fera connaître.

• Les renseignements relatifs au commerce en général, et à celui de l'Amérique en particulier, sont considérables. Nous nous sommes procuré la statistique de tous les pays que nous avons visités. Enfin, nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait être utile à l'accroissement de notre commerce.

• Nos explorations seront d'une grande utilité pour nos baleiniers, non seulement en diminuant le nombre des dangers qui les inquiétaient, et en leur fournissant des cartes et des instructions nautiques, mais encore en leur indiquant de nouveaux champs de pêche, et les points où ils peuvent se procurer les rafraichissements dont ils peuvent avoir besoin.

• Les équipages ont toujours joui d'une excellente santé, malgré les vicissitudes des températures auxquelles ils ont été soumis. J'attribue ce fait principalement à l'absence des liqueurs spiritueuses, même lorsque leurs travaux les tenaient le plus exposés. Je suis heureux de pouvoir assurer que cette partie de la ration n'est pas nécessaire, et rend au contraire le service beaucoup plus difficile, en affectant ou détruisant même le moral. Du café chaud était donné à l'équipage, pendant tout le temps que nous avons été dans les glaces, chaque fois qu'il était de service, et on a trouvé cet usage très salutaire. On prenait grand soin aussi que les bâtiments fussent bien aérés, et les vêtements tenus bien secs.

• Nous avons tous sujet d'être reconnaissants envers la Providence, qui nous a protégés constamment au milieu des dangers dont nous étions entourés, et nous

a ramenés sains et saufs au logis. Je désire que les officiers et les équipages, avant d'être dispersés dans les quatre coins du monde, reçoivent l'expression de la gratitude publique. Quant à moi, j'ai la confiance que quelques semaines ne s'écouleront pas sans que l'examen de ma conduite, que j'appelle de tous mes vœux, n'ait eu lieu. J'en attends le résultat sans crainte, car j'ai la conscience intime d'avoir toujours fait mon devoir, et d'avoir établi l'influence morale de notre patrie partout où notre pavillon a flotté.»

SUR LA DÉCOUVERTE *du continent austral par l'expédition américaine.*

Après avoir donné aussi exactement que possible l'analyse du rapport de M. Wilkes, et avoir admiré l'immense étude des travaux de l'expédition qu'il commandait, nous croyons devoir examiner ici impartialement la question de la priorité de la découverte du continent austral. Il a été beaucoup parlé, en effet, d'un procès qui aurait été intenté au capitaine Wilkes; il était accusé, disait-on, d'avoir falsifié ses journaux, afin de porter la date de sa découverte avant celle de M. d'Urville. Il était important de vérifier les faits; or j'ai pu me procurer deux numéros du 27 août et du 3 septembre du journal intitulé *New-York Weekly Tribune*, dans lequel se trouvent d'une manière fort étendue les détails de ce procès. Nous croyons devoir donner un extrait de ce qui est relatif à l'époque de

la découverte. Nous ne connaissons pas, il est vrai, l'issue de ce procès ; mais les déclarations des officiers nous semblent suffire pour l'objet que nous nous proposons.

Le capitaine, ou plutôt le lieutenant Wilkes, car un des griefs qu'on lui reproche est d'avoir pris le titre de capitaine qui ne lui appartenait pas, a été cité devant une cour martiale, assemblée à bord du bâtiment des États-Unis *North Carolina*, pour répondre à des accusations portées contre lui par le docteur Guillon, chirurgien d'un des bâtiments de l'expédition (le brick *le Porpoise*) et par le lieutenant Pinkney commandant le *Flyng-Fisk*.

Les charges, au nombre de onze, se rapportaient principalement à des abus de pouvoir vis-à-vis MM. Guillon et Pinkney : nous ne nous y arrêterons pas. Le sixième chef d'accusation était : « Conduite scandaleuse tendant à détruire la moralité. » A l'appui de cette accusation, on citait que « M. Wilkes, dans son rapport au secrétaire d'État de la marine, en date du 11 mars 1840, avait énoncé une fausseté constante et délibérée en disant : *Dans la matinée du 19 janvier, nous vîmes la terre au sud et à l'est, ainsi que plusieurs indications qui prouvaient sa proximité, comme des pingouins, des veaux marins, une eau décolorée; mais une barrière impénétrable de glace nous empêcha d'en approcher, ledit Wilkes sachant bien que la terre au sud et à l'est n'avait pas été vue ce matin comme il le dit.* »

Par rapport à cette charge, le juge avocat (l'accusateur) avance qu'il établira les faits suivants :

Que la terre n'a pas été vue à bord du *Vincennes* le 19 janvier ;

Que quand l'officier de quart rapporta au lieutenant

Wilkes qu'il croyait voir la terre , celui-ci reçut cette annonce avec tant d'indifférence qu'elle fut bientôt oubliée ;

Que le lieutenant Wilkes ne songea à prétendre avoir vu la terre le 19, que lorsqu'après son arrivée à Sydney, il eut appris qu'une autre nation avait annoncé l'avoir découverte dans l'après-midi du 19 ;

Qu'ayant rencontré le 26 un autre bâtiment de l'expédition, et ayant conversé avec l'officier commandant relativement aux découvertes faites, il ne fit aucune mention de cette découverte du 19 ;

Qu'ayant plus tard rencontré le même officier à la Nouvelle-Zélande, celui-ci lui exprima son étonnement de ce que lui Wilkes n'avait pas parlé de cette découverte dans la conversation qu'ils avaient eue ensemble le 26 janvier ;

Que le commandant du *Peacock*, relativement au 19 janvier, avait pensé d'abord avoir vu la terre ; mais qu'après un examen plus attentif, il avait été convaincu qu'il s'était trompé, et que ce n'était qu'une montagne de glace, et en conséquence il avait ordonné à l'officier d'effacer la mention qui avait été faite sur le livre de loch, et d'y substituer qu'on avait vu une montagne de glace ;

Que si la terre a été vue par le *Peacock* ce jour-là, ce ne fut que dans l'après-midi ;

Enfin que la terre a été découverte par deux officiers du *Peacock* le 16 janvier 1840, mais que leur rapport sur cette découverte fut traité avec dédain.

Sans doute on ne peut pas regarder comme prouvées toutes les assertions de l'accusateur ; mais nous allons rapporter ici les principales dépositions des témoins qui sont relatives à la découverte de la terre, soit le 19,

soit le 16 , soit même le 13 janvier, afin de bien constater les faits.

Le lieutenant Alden du *Vincennes* dépose : « Dans la matinée du 19 janvier 1840, le lieutenant Case était de quart de 8 heures à midi. Je n'ai jamais entendu rien dire relativement à la découverte de la terre, jusqu'après notre arrivée à Sydney. Aussitôt après notre arrivée , nous entendîmes dire que les Français avaient découvert la terre dans l'après-midi du 19 janvier. Le lieutenant Wilkes était alors à terre. Lorsqu'il revint à bord, je le reçus à l'échelle et lui fis la remarque « *que les Français nous avaient devancés.* » Oh ! non , me répondit-il ; est-ce que vous ne vous rappelez pas que vous m'avez annoncé des apparences de terre le 19 au matin ? Je lui dis que je ne pouvais pas me le rappeler dans le moment, mais que j'examinerais le livre de loch. Cet examen me convainquit d'abord que j'avais été de quart ce matin-là qui était un dimanche ; et ce fait, réuni à quelques autres circonstances, me convainquit que j'avais appelé son attention sur quelque chose qui semblait être la terre (*that looked like land*).

• Voici comment cela se passa. Le temps avait été brumeux toute la matinée ; un peu après 8 heures, j'entendis le bruit de la mer qui brisait contre une montagne de glace peu éloignée du bâtiment. J'en prévins le lieutenant Wilkes qui monta sur le pont. Le brouillard s'éleva petit à petit, de sorte que nous pûmes voir les glaces, et bientôt après le temps devint assez clair. M. Wilkes regarda tout autour et donna quelques ordres relativement à la route du bâtiment. Je portais alors mon attention vers le sud ; et comme il était sur le point de descendre, je lui dis : Voici quelque chose par là (en lui indiquant de quel côté)

qui a l'air de la terre. Il ne répondit rien, me parut traiter cette annonce avec négligence, et descendit. »

D. Vous dites que vous avez appelé l'attention du lieutenant Wilkes sur une apparence de terre vers le sud, le 19. — Croyez-vous que c'était la terre?

R. D'après ce que je sais maintenant, ce ne l'était pas.

D. Le croyiez-vous lorsque vous le lui avez dit?

R. Non, je ne le croyais pas, car j'aurais marqué ce fait sur le journal si j'avais eu quelque confiance.

D. Ces apparences de terre ont-elles été vérifiées plus tard?

R. Oui, nous avons été très certains de voir la terre le 28 au matin : je la vis étant de quart. Mais avant que nous puissions nous satisfaire entièrement, nous en fûmes repoussés par un coup de vent : nous étions alors bien loin de notre position du 19, environ 14° ou 400 milles plus à l'ouest.

D. Avez-vous été souvent trompés par ces apparences de terre?

R. Pas plus que tous ceux qui naviguent ne le sont généralement. Jusqu'au 25 janvier, je regardais l'existence de la terre dans ces régions comme très douteuse. Ce jour-là, le lieutenant Underwood étant monté au haut des mâts, dit en descendant que certainement il y avait une terre au sud et à l'ouest. Nous étions alors 200 milles environ à l'ouest de la position du 19.

D. Essayait-on de sonder le 19 ou de se rapprocher de la terre?

R. Au contraire, je reçus l'ordre de tenir le navire au large, et aucune sonde ne fut prise que je sache. Le soir nous vîmes le *Peacock* se diriger vers le S.-O.

D. L'atmosphère était-elle plus claire le 25 et le 28?

R. Le 25 était un jour délicieux, admirablement clair; le 28, je découvris la terre lorsqu'on était à prendre un ris dans le hunier. Je l'annonçai au lieutenant Wilkes; il regarda quelque temps, et dit: « Il n'y a pas d'erreur là-dessus, c'est la terre. » Avant qu'on n'eût achevé de prendre le ris, le navire fut chassé par un coup de vent et une tempête de neige. Mes remarques sur le livre de loch sont: « A 9 heures 45 minutes découvert la terre au S.-S.-E., ou ce qui présente l'aspect le plus prononcé d'une terre élevée et couverte de neige. »

D. Indiquez-nous la latitude et la longitude du *Vincennes* le 19, le 25 et le 28?

R. Les voici d'après le journal:

A midi le 19 long. 154° 27' 45" lat. 66° 19' 15"

— le 25 — 147 42 — 67 4 37

— le 28 — 140 24 43 — 66 32 45

D. Quelle démarche le lieutenant Wilkes fit-il pour demander le secret de ces découvertes avant que vous arrivassiez à Sydney?

R. Un jour ou deux avant notre arrivée il appela tout le monde sur le pont, fit un discours dans lequel il parla du brillant succès que nous avions eu, et nous enjoignit à tous de garder le secret jusqu'à ce que notre gouvernement fût informé de cette découverte, attendu que c'était à lui qu'appartenait le droit de la faire connaître, et pour que si quelque bénéfice pouvait en résulter, ce fût notre pays qui en profitât. Tel fut le fond de son discours.

D. Dites-nous, s'il vous plait, si après qu'on eut eu connaissance que les Français avaient découvert la terre le 19, il n'y eut pas une publication faite à Syd-

ney, annonçant que les Américains avaient aussi reconnu la terre le 19 au matin, et que cette publication a été faite à la connaissance du lieutenant Wilkes (1) ?

R. Cela est vrai. Les deux annonces eurent lieu le même jour ; le document américain fut écrit par le consul d'Amérique. J'étais dans la chambre occupé à la rédaction des cartes, et j'entendis le consul en faire la lecture en présence du lieutenant Wilkes.

D. Voyez sur le livre de Loch si, le 19, il n'est pas marqué qu'on vit des phoques, des cailles (*quails*), des pingouins, des pétrels, etc.

Le témoin lit le journal du dimanche 19 janvier 1840 ; il est dit qu'on vit un phoque, un pingouin et une espèce de pétrel dans la matinée, et le soir un albatros, un pétrel et deux baleines (*sperm whales*).

Ici un membre de la cour fait observer qu'on ne voit jamais de baleines quand on est sur les sondes.

Le lieutenant Ringgold, qui commande le *Porpoise*, est ensuite interrogé : c'est lui qui, le 26 janvier, rencontra le *Vincennes*.

On lui demande :

D. Avez-vous eu (le 26 janvier) quelque conversation avec le commandant du *Vincennes* ?

R. Oui, une ou deux questions. Il venait très frais alors, la communication eut lieu par le télégraphe. Il me donna la comparaison du chronomètre étalon, et je crois qu'il me dit avoir parlé au *Peacock* quelques jours avant.

D. Vous annonça-t-il alors qu'il avait découvert la terre le 19 ?

(1) C'est dans le *Sydney-Herald* du 13 mars 1840 que se trouvent ces deux annonces dont nous avons donné la traduction dans les *Annales maritimes*, année 1840, partie non officielle, tome II, p. 839.

R. Non. Après être arrivé à la Nouvelle-Zélande, j'entendis dire qu'il m'avait demandé si j'avais vu la terre. Mais comme j'avais cru entendre si j'avais besoin de quelque chose, j'avais répondu, *de rien*. Le lieutenant Wilkes me dit la même chose lorsque je lui témoignais de l'étonnement de ce qu'il ne m'avait pas parlé le 26 de sa découverte du 19.

D. N'aviez-vous pas vu la terre avant le 26 janvier ?

R. Je suis persuadé que j'ai vu la terre le 13 janvier 1840, mais je ne fis pas de rapport là-dessus. J'en vis environ cent phoques et l'eau très décolorée ; je tuai deux phoques, et sondai aussi bien que je pus. J'avais, je crois, 287 brasses, mais je ne pus atteindre le fond : nous étions alors plus près de la position de Balleny que nous ne nous en soyons jamais trouvés.

Le lieutenant Ringgold lit ensuite l'extrait suivant du rapport sur la croisière du *Porpoise*, qu'il remit au lieutenant Wilkes à la baie des Iles

« Dans la matinée du 16, on vit des apparences très prononcées de terre. Voici ce qui est porté sur mon journal :

» A 6h 30' P. M. monté en haut du mât. Le temps était très clair, l'horizon net, les nuages minces ; j'entendis le bruit des pingouins ; et peu de temps après, j'en vis un, ainsi qu'un grand phoque.

» Étant au haut du mât, je vis par-dessus un champ de glace un objet large, arrondi, de couleur foncée, et qui ressemblait à une montagne éloignée. Les montagnes de glace étaient toutes d'un éclat brillant qui contrastait avec ce point. Je restai pendant une heure pour voir si le soleil, en baissant, ne ferait pas changer la couleur de cet objet ; mais il resta toujours le même, ayant un nuage blanc au-dessus, comme on

en voit ordinairement au-dessus des terres hautes. Au coucher du soleil, l'aspect resta le même. Je pris le relèvement exact, me proposant de l'examiner de plus près aussitôt que le vent le permettrait. Je suis fortement d'opinion que c'était une île entourée d'un immense champ de glace qui était alors en vue. » (Extrait du livre de loch.)

« A 7^h nous découvrîmes ce que l'on suppose être une île; elle restait au S. 1/4 S.-E., un grand nombre de glaces plates en vue. *Signé J. North.* » (Extrait du livre de loch.) M. North était l'officier de quart.

D. Avez-vous fait un rapport sur votre découverte de la terre le 13 janvier ?

R. Je rapportai simplement que j'avais vu des indications de terre. Voici ce que je disais :

« Le 12 janvier fut employé à tâcher de rallier *le Vincennes*; n'ayant pu y réussir, je me dirigeai vers l'ouest à 10^h du soir. Le lendemain je pénétrai dans une coupure formée par la barrière dans le dessein de l'examiner de près, et d'observer l'inclinaison de l'aiguille.

»En approchant de la glace, on vit un certain nombre de phoques qui étaient dessus; je parvins à en prendre un couple dont les peaux furent plus tard placées à bord du *Peacock*. De hauts sommets de glace et la brume qu'on voit ordinairement sur les terres élevées étaient visibles tout le long de l'horizon du côté du sud. »

D. Pensez-vous que l'apparence de terre que vous vîtes le 13 confirme la découverte que l'on dit avoir été faite le 19 par *le Vincennes* ?

R. Les apparences de terre étaient si prononcées que je m'attendais à chaque instant à la découvrir. Un autre fait qui vient corroborer notre opinion, est la

nouvelle que nous reçûmes plus tard des découvertes du capitaine anglais Bølleny l'année précédente : nous trouvâmes que nous étions sur la même route que lui quand il découvrit la terre dans cette partie.

Le juge-avocat, ayant lu une partie de l'exposé fait par le lieutenant Wilkes à l'Institut de Washington, et le conseil de M. Wilkes ayant élevé des objections à ce sujet, le juge-avocat répliqua qu'il a présenté cet exposé pour prouver que l'intention de M. Wilkes était de ne point admettre les dires de M. Ringgold sur les apparences que cet officier avait vues le 15 et le 16, parce qu'il voulait s'attribuer à lui-même l'honneur de la découverte, quoiqu'en réalité les apparences vues par le lieutenant Ringgold étaient beaucoup plus prononcées que celles qui furent aperçues par les officiers du *Vincennes*.

Vient ensuite un autre interrogatoire qui se rapporte évidemment à un officier du *Peacock*, que commandait le lieutenant Hudson, mais dont nous ne trouvons pas le nom, parce que cet interrogatoire se confond avec celui du lieutenant Case du *Vincennes*.

D. Avez-vous vu des apparences de terre, telles que des pingouins, des phoques, et l'eau était-elle décolorée ?

R. Mes notes sur le journal portent que je vis un pingouin et une espèce de pétrel.

D. Quelle note inscrivîtes-vous sur le journal et qu'est-ce qui y est resté ?

R. D'abord je parlai au lieutenant Hudson, et j'écrivis sur le livre de loch. « Fortes apparences de terres. » Je reçus ordre ensuite d'effacer cela et de mettre qu'il avait été reconnu que c'était une montagne de glace. C'est le lieutenant Hudson qui donna cet ordre. La

montagne de glace nous restait entre le sud et l'ouest.

D. Vous dites qu'il fut porté sur le journal d'après les ordres du lieutenant Hudson, que c'était une montagne de glace; croyiez-vous alors vous-même que c'était la terre ?

R. Oui ; et je le crois maintenant encore, car cela fut confirmé par la sonde que nous eûmes quelques jours après.

D. Combien de temps, après le 19, le *Peacock* prit-il cette sonde, et quelle était la profondeur ?

R. C'était le 23, et par 380 brasses ; on n'essaya pas de sonder le 19.

D. Quelle était l'espèce de fond que l'on obtint ?

R. Je ne me le rappelle pas maintenant ; mais il y avait une pierre, et on salua le navire à cette occasion (*on which we cheered ship*). On regardait cela comme la preuve que nous touchions à la terre.

D. Quelle était la position du *Peacock* le 23, par rapport au *Vincennes*, et aussi sa position absolue ?

R. La différence entre les deux bâtiments était d'environ 2 degrés en longitude et 8 milles en latitude. À ces latitudes, le degré de longitude n'a guère que 25 milles. Par l'estime et d'après le journal, la position du *Peacock* était, le 19, long. 153° 40' E., lat. 66° 22' et le 23, long., 151° 43' et lat. 66° 30'. Ce qui donne 8 milles de différence vers le sud.

D. A-t-on sondé plusieurs fois le 23 ?

R. Non, à ma connaissance.

Le lieutenant Reynolds (à bord du *Peacock*) dit avoir vu la terre le 16 à 11 heures, du haut du mât ; il resta près d'une heure à la regarder avant d'en parler. Je la vis, dit-il, avec une lorgnette (*spy-glass*), et fus convaincu que c'était la terre. Je la fis remarquer à l'officier

de quart, mais il ne crut pas que c'était la terre, et il n'en fut pas fait mention sur le journal. Le témoin est encore convaincu qu'il a vu la terre.

Telles sont les différentes dépositions faites devant le conseil de guerre, relativement à la découverte du continent austral par l'expédition américaine. En résumant tous les faits, on voit que le lieutenant Ringgold, du *Porpoise*, croit avoir vu la terre le 13 janvier; cependant il en était si peu certain, qu'il dit lui-même : *les apparences étaient si fortes que je m'attendais à chaque instant à voir la terre.*

Le 16, il croit encore la voir à bord du *Peacock*; le lieutenant Reynolds croit aussi la voir; cependant l'officier de quart ne croit pas que ce soit elle.

Le lieutenant Wilkes ne croit pas lui-même que la terre ait été constatée le 16, car ce n'est que le 19 qu'il dit qu'on a eu la certitude que l'on voyait la terre; cependant il est bien prouvé que l'on n'eut ce jour-là qu'une apparence très fugitive. Il est vrai qu'on attribue à M. Wilkes le désir de s'attribuer exclusivement l'honneur de la découverte de la terre, ce qui l'aurait porté, dit-on, à regarder comme douteuses les observations que les autres avaient faites avant lui. Mais n'est-il pas évident d'après toutes ces dépositions que, jusqu'au 28 janvier, on n'avait aucune certitude de la découverte de la terre; que si quelques officiers croyaient l'avoir vue, d'autres étaient persuadés que c'était une illusion; enfin que, comme je l'ai avancé, si, le 22 janvier, une circonstance imprévue avait forcé l'expédition américaine à s'éloigner de ces parages, il ne serait résulté de cette expédition aucune certitude de l'existence

d'un continent austral, tandis que le 20, les équipages de *l'Astrolabe* et de *la Zélée* avaient mis pied à terre dessus, en avaient déterminé la position et rapporté des échantillons.

Il me paraît au reste bien surprenant que les Américains n'aient pas songé à publier les observations mêmes qui sont consignées sur les journaux de bord et à donner la position des points d'où l'on dit avoir vu la terre, car on pourrait au moins vérifier plus tard si la terre existe dans la direction où on dit l'avoir vue.

Les cartes qui constatent les découvertes de M. d'Urville ont été publiées au mois de juin 1840; celle qui donne les découvertes faites par le capitaine Ross, en janvier 1841, était publiée en juillet de la même année, et nous n'avons encore, pour nous faire une idée des résultats de l'expédition américaine, que le tracé assez grossier qui se trouve sur la mappemonde, joint à l'exposé lu par M. Wilkes à l'Institut national de Washington, et dont nous avons donné l'analyse ci-dessus. C'est ce tracé qui nous a servi pour porter sur la petite carte polaire ci-jointe la partie ouest du continent austral. Les routes des bâtiments sont indiquées sur la mappemonde, mais aucune date n'y est marquée, en sorte qu'on ne peut dire où étaient *le Vincennes*, *le Peacock* et *le Porpoise*, le 13, le 16 et le 19 janvier. Une carte à plus grand point a, il est vrai, été envoyée par M. Wilkes au capitaine Ross; mais c'est justement d'après cette carte que ce dernier annonce avoir navigué librement sur un point où la terre était indiquée par M. Wilkes. Ce n'était, répond M. Wilkes, qu'une ligne tracée pour rejoindre les îles Balleny à nos découvertes. Mais la meilleure réponse aurait été évidemment la publication de la carte elle-même avec

l'indication exacte des parties vues par chaque bâtiment. Espérons que cette publication ne se fera pas attendre , et qu'elle portera un tel caractère d'authenticité qu'il sera impossible d'élever le moindre doute sur son exactitude.

P. DAUSSY.

DESCRIPTION des sources thermales nommées Los Banos et du volcan de Taal, dans les environs de Manille.

(Extrait d'une lettre de M. de Lamarche, ingénieur-hydrographe à bord de l'*Érigone*, membre de la Société de géographie.)

LOS BANOS.

Ces bains sont les plus remarquables des sources thermales des Philippines ; ils sont situés sur le bord de la lagune d'où s'échappe la rivière de Passig, qui longe les murs de Manille. On avait jadis profité des vertus de ces eaux pour établir auprès d'elles un hôpital ; des bassins avaient été creusés , maintenant il ne reste plus que des ruines.

Il y a deux sources distantes l'une de l'autre de 6 à 7 mètres ; leur origine apparente est à 10 mètres des eaux de la lagune. A 500 mètres environ dans le Sud, s'étend de l'E. à l'O. une chaîne de montagnes, hautes, accidentées, couvertes de fort beaux bois. Le rivage n'offre rien de remarquable ; il est entouré d'une bordure de sable et de graviers d'une quinzaine de mètres , puis vient la terre avec la belle végétation qu'on rencontre dans ce pays.

La plus remarquable de ces sources s'échappe vivement en une cascade limpide de 33 centimètres de largeur sur 3 de profondeur. J'estime la vitesse de l'écoulement de 3 mètres par seconde.

Voici les indications du thermomètre. Le 21 octobre

1842, à 4 heures du soir, temps couvert, orageux, petite brise de N.-E., température extérieure 29°,4, température de l'eau de la lagune, à une encablure du rivage, 30°,5.

Au bord de la lagune, à 5 mètres de distance de l'embouchure du courant d'eau chaude, 31°,2 à l'O., 30°,4 à l'E.. à l'embouchure même le thermomètre plongé dans la vapeur épaisse qui se dégage, indique 33°. Cette vapeur n'exhale aucune odeur sensible, l'eau qui est au-dessous indique 70°. En remontant de ce point à la source même qui en est à 10 mètres, et faisant deux stations équidistantes, on a 77° et 81°,2, puis enfin à l'endroit où l'eau sort de terre 82°,5.

Ces observations ont été répétées avec soin, avec un thermomètre bien comparé.

Cette eau est limpide, elle est fortement sulfurée; j'en ai rempli un flacon.

La 2° source, beaucoup moins rapide et moins considérable, donne pour plus haute température 59°,5; j'estime sa vitesse à 1^m,5; elle sort d'une cuve en pierre carrée, de 2 mètres de côté, renfermant à 1 mètre de profondeur une eau tranquille à 60° de température.

VOLCAN DE TAAL.

Le volcan de Taal se trouve sur une île située au milieu de la lagune de Bongbong : celle-ci communique par une petite rivière à la baie comprise entre Luçon et Mindoro. La lagune a environ 10 lieues de tour, et est enceinte de terres élevées et montagneuses : sa profondeur varie de 20 à 100 pieds ; les eaux en sont potables ; les poissons y vivent, mais elle est loin d'être pure.

L'île court du N.-E. au S.-O. longue d'une lieue environ et un peu moins large ; près d'elle sont deux autres îlots, anciens volcans aujourd'hui éteints.

A deux encablures environ du rivage, quoique la brise ne vint pas du côté de l'île, nous sentîmes une odeur sulfureuse très prononcée. Sur le bord seulement peu de végétation, quelques arbres ; à la plage gravier noir formé de laves et de matières calcinées. Cette ceinture étroite renferme une montagne nue, pierreuse, grise, calcinée, de pente rapide, sillonnée de larges fissures perpendiculaires à la crête qui court N.-E. et S.-O.

Nous montâmes au point le plus bas de la crête, et arrivés là nous pûmes embrasser d'un coup d'œil l'intérieur de ce magnifique volcan. La hauteur de notre point d'observation est, par des mesures barométriques, de 106 mètres au-dessus du niveau de la lagune. Le point le plus haut peut être plus élevé de 50 mètres.

Le cratère sur lequel nous nous trouvions est circulaire ; son diamètre m'a paru d'un mille et demi, la paroi intérieure est presque verticale. L'aspect de cette face est uniforme, de cette même couleur grise qui revêt toute la montagne. Le sol est tantôt déchiqueté et comme formé de fragments superposés par des cristallisations irrégulières, tantôt il ressemble à une nappe de liquide solidifiée au moment où la brise en aurait ridé la surface. Le fond de cette espèce de chaudière volcanique est plus élevé que les eaux de la lagune d'une trentaine de mètres (estime très grossière), ce qui fait, d'après notre hauteur barométrique, 75 mètres environ pour la profondeur du cratère.

En bas s'élève une seconde enceinte montueuse moins régulière que celle en haut de laquelle nous

sommes, et s'élevant environ au $\frac{1}{5}$ de la profondeur totale. Elle enferme environ la moitié du terrain. L'autre moitié, comprise entre les deux enceintes, est plate et unie, elle se divise en deux parties; la plus grande est un sol gris paraissant solide, la plus petite est un lac à surface calme. Ce lac a à peu près un mille de long sur 0,2 de large. La couleur générale du liquide est jaune, parsemée de quelques taches noires qui se forment très vite, restent en place quoique douées d'un léger mouvement d'ébullition, croissent, puis disparaissent peu à peu.

Du côté du lac, la seconde enceinte s'abaisse par une pente plus douce que par les autres parties; elle y est aussi moins continue, et le liquide baigne plutôt les pieds de petits monticules intérieurs, dont nous n'avons pas encore parlé. Ces monticules sont à des distances irrégulières, enfermés dans la seconde enceinte; chacun est un petit cratère, c'est réellement là qu'est le volcan. Le plus remarquable d'entre eux est régulier, circulaire, il est en petit toute la montagne sur la crête de laquelle nous sommes; seulement sa hauteur est celle de l'enceinte du fond, et de sa bouche s'échappent des tourbillons d'une fumée blanche, sulfureuse, épaisse, et qui s'élance avec plus ou moins de vivacité. Le bouillonnement intérieur se fait entendre de temps à autre, et le bruit passe successivement par tous les degrés de force. Le jour de notre visite le volcan était calme, mais il n'en est pas toujours ainsi, et le plus souvent ses fumées se voient à 10 et 15 lieues. Néanmoins depuis longtemps, il n'est question ni de flammes, ni d'éruptions; pourtant quelques uns de ces petits cratères internes semblent baver la lave; outre celui dont j'ai parlé il y a çà et là des ex-

croissances que je présume sujettes à changer de forme, des cavités temporaires d'où sort aussi de la fumée, mais avec moins de force et plutôt en serpentant qu'en tourbillonnant, et enfin entre ces champignons ignés, des taches de diverses couleurs probablement dues à des fusions de sulfures et entre autres des petites veines rouges. J'ai compté neuf de ces cheminées.

Cette description, tout imparfaite qu'elle est, peut donner une idée des tentations que j'ai eues de descendre ; la chose a été faite autrefois, mais aujourd'hui, à notre grand désespoir, il y a impossibilité complète. J'ai été réduit à ramasser humblement sur la surface externe du volcan des échantillons du sol ; ils renferment, je crois, principalement du soufre, du fer et de la chaux.

La veille de notre arrivée à Taal, le 24 octobre 1842, étant à 2 lieues de ce village, à 9^h 30^m du matin, nous ressentîmes une secousse de tremblement de terre. Les oscillations étaient très fortes ; elles suivaient la direction E. et O., et j'estime leur durée à 2 minutes.

Dix minutes après, nous sentîmes une seconde secousse moins forte dont j'estimai la durée à 28 secondes ; et enfin la nuit, à 2^h 1/2, une troisième oscillation moins sensible encore.

Le temps avait été beau les jours qui précédèrent le tremblement de terre ; le lendemain il y eut une forte averse de midi à 2^h ; aucun bruit n'avait annoncé ce phénomène ; le volcan était comme à l'ordinaire. Quelquefois, au contraire, témoin le 2 août de cette année, on entend dans toute la province des bruits souterrains qui ne sont suivis d'aucun effet. Ces trois secousses ont été ressenties, à la même heure et avec la même force, depuis Taal jusqu'à Manille.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 6 janvier 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Secrétaire donne communication de celui de la séance générale du 30 décembre.

M. le Président dépose sur le bureau une lettre qui lui a été adressée par une personne qui désire concourir au prix proposé par S. A. R. le duc d'Orléans pour la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. Cette lettre sera renvoyée à la prochaine commission du concours.

M. le Président annonce que les deux places vacantes dans la Commission centrale, par suite du décès de M. le contre-amiral d'Urville et de M. Edwards, se trouvent remplies par la nomination de M. Thomassy, qui a obtenu la majorité des suffrages à la séance générale, et par celle de M. Desjardins, le plus âgé des quatre concurrents qui ont obtenu dans la même séance un nombre égal de suffrages.

La Commission centrale, conformément à ses statuts, procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1843, et elle nomme au scrutin :

Président : M. Jomard.

Vice-présidents : MM. Roux de Rochelle et Boblaye.

Secrétaire : M. Berthelot.

L'assemblée nomme ensuite au scrutin, et à l'unanimité, MM. Cortambert et de Froberville à deux places vacantes de membres adjoints de la commission centrale.

Enfin la composition des diverses sections est arrêtée ainsi qu'il suit, savoir :

Section de correspondance.

MM. Bajot, Barbié du Bocage, Callié, Cochelet, Dubuc, Jaubert, Lafond, César Moreau, Noël-Desvergers, d'Orbigny, Texier, Thomassy et Warden.

Section de publication.

MM. Albert-Montémont, Ansart, d'Avezac, Denaix, Desjardins, Guigniaut, de Ladoucette, de Larenau-dière, Montrol, de Santarem, Ternaux, Vivien, Walckenaer.

Section de comptabilité.

MM. Corabœuf, Daussy, Eyriès, Isambert, de Laroquette, baron Roger.

M. le Président annonce que la souscription au monument d'Urville s'élève aujourd'hui à la somme de 4,970 fr. 50 c.

Séance du 20 janvier 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de l'instruction publique écrit à la

Société qu'il vient de lui accorder pour sa bibliothèque un exemplaire du Voyage en Perse, en Arménie et en Mésopotamie, publié par M. Ch. Texier.

M. Demidoff adresse de Saint-Petersbourg à la Société une note de plusieurs voyages anciens et modernes publiés sur l'Oural, et lui renouvelle ses offres de service.

M. le conseiller de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne, remercie la Société de l'envoi du dernier volume de son Bulletin.

M. Constant Sicé remercie la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et lui adresse la suite de l'annuaire statistique des établissements dans l'Inde, publié par ses soins.

M. Laury, admis récemment dans la Société, lui adresse aussi ses remerciements.

MM. Cortambert et de Froberville, nommés membres adjoints de la Commission centrale, annoncent qu'ils feront leurs efforts pour répondre à sa confiance et concourir à ses travaux.

M. le Secrétaire donne lecture de la liste des ouvrages offerts à la Société.

M. d'Avezac présente de la part de M. Loëvenstern un exemplaire de son Voyage au Mexique, faisant suite à sa dernière publication sur les États-Unis.

La Commission vote des remerciements aux auteurs et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Desjardins communique une lettre de M. le professeur Zipser, de Neusohl, en Hongrie, dans laquelle ce savant offre de lui adresser pour le Bulletin de la Société, dont il apprécie tout le mérite, un rapport sur son voyage récent en Slavonie et aux confins militaires de l'Autriche. M. Zipser, qui vient d'envoyer

à plusieurs établissements scientifiques une collection des minerais de la Hongrie, se ferait également un plaisir d'en adresser quelques échantillons à la Société.

La Commission centrale accepte les offres de M. le professeur Zipser, et elle charge M. Desjardins de lui transmettre ses remerciements.

M. Roux de Rochelle annonce à la Commission centrale la perte que la Société a faite de M. Eugène Vail, l'un de ses membres; et pour rendre hommage à sa mémoire, il fait l'analyse du dernier ouvrage que M. Vail a publié sur l'état des sciences et des lettres aux États-Unis d'Amérique, et sur le mérite des principaux écrivains qui les ont cultivées.

Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Jomard donne lecture d'un mémoire géographique que lui a adressé M. Chedufau, ancien médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, relatif à la carte d'une partie de l'Arabie, dressée par MM. Galinier et Ferret, d'après les notes fournies par lui-même et par M. Mary.

Les trois sections de la Commission centrale se sont réunies avant la séance pour s'occuper de leur organisation; elles ont nommé, savoir :

La section de correspondance : M. A. Cochelet président; M. Thomassy secrétaire.

La section de publication : MM. Guigniaut président, M. d'Avezac secrétaire.

La section de comptabilité : M. de Laroquette président.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 janvier 1843.

M. THOUVENEL.

Séance du 20 janvier.

M. AGUESSE, homme de lettres.

M. le vicomte de BARRUEL BEAUVERT.

M. Claude GAY.

M. NOËL, agent consulaire de France à Zanzibar.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 6 et 20 janvier 1843.

Par M. de Démidoff: Voyages dans la Russie méridionale, tome IV, observations scientifiques. Paris, 1843, 1 vol in-8.

Par M. J. Lowenstern: Le Mexique, souvenirs d'un voyageur. Paris, 1843, un vol. in-8.

Par M. Stanislas Julien: Simple exposé d'un fait honorable odieusement dénaturé dans un libelle récent de M. Pauthier, suivi de la réfutation de sa dernière réponse, etc. Paris, 1842, 1 vol. in-8.

Par M. Constant Sicé: Annuaire statistique des établissements français dans l'Inde, pour l'année 1842, Pondichéry, 1842, 1 vol. in-8.

Par les Éditeurs: Nouvelles Annales des voyages, décembre. — Annales maritimes et coloniales, décembre. — Annales des sciences géologiques, octobre. — Recueil de la Société polytechnique, novembre et décembre. L'Investigateur, décembre. — L'Écho du monde savant.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

SECOND VOYAGE
A LA RECHERCHE DES SOURCES DU FLEUVE BLANC.

(Suite) (1).

LETTRE de M. D'ARNAUD à M. JOMARD, *membre de l'Institut.*

Du Kaire, le 12 janvier 1843.

..... Son Altesse le vice-roi d'Égypte m'a laissé pressentir que je prendrais derechef le commandement d'une nouvelle expédition pour aller encore à la découverte des sources du Nil-Blanc : elle veut absolument en avoir le dernier mot. Je vais mettre à profit

(1) Voyez le Bulletin de juillet, août et septembre 1842 (relation du premier voyage), et le Bulletin de novembre.

les quelques instants que j'aurai de libres pour continuer la relation de nos découvertes sur le cours du Bahr-el-Abiad, qui résumera les notes de tous les membres de l'expédition, et l'accompagner de cartes fondées sur nos observations astronomiques, de planches, etc. Voici, en attendant, quelques mots sur ces peuplades intéressantes, accompagnés d'une petite carte résumant nos découvertes, et la traduction, en lignes pointées, des renseignements que nous ont transmis les naturels sur les sources de ce fleuve béni.

Le Bahr-el-Abiad, depuis sa jonction avec le Bahr-el-Azraq, à la pointe de l'île du Sennâr, par $15^{\circ} 33'$ de latitude nord et $29^{\circ} 51'$ de longitude est, jusqu'au $4^{\circ} 42' 42''$ de latitude nord et $29^{\circ} 18'$ de longitude est, que nous avons visité, présente un développement de 518 lieues de 25 au degré. Entre ces deux limites, on compte environ deux cents îles, en majeure partie submergées pendant l'inondation périodique; trois d'entre elles ont environ 30 milles de longueur chacune. Par $9^{\circ} 11'$ de latitude nord et $28^{\circ} 14'$ de longitude est, se trouve l'embouchure du Saubat, qui a encore deux dérivations assez considérables plus au nord; il vient de l'est, et porte au Nil-Blanc près de la moitié des eaux que fournit ce fleuve. Jusqu'ici nous avons marché dans une direction générale S.-S.-O.; à partir de ce point, on fit voile vers l'ouest quelques minutes nord, et l'on arriva dans un grand lac très poissonneux, situé par $9^{\circ} 17'$ de latitude nord et $26^{\circ} 47'$ de longitude est, et renfermant des îles; sa surface augmente considérablement au *maximum* de la crue périodique du fleuve. Dans ce grand lac, une autre rivière, venant de l'ouest, vient verser ses eaux. Ne serait-ce pas le Keilak ou Misselad de Browne?

Cette rivière, le Saubat, et ses dérivés, sont les seuls affluents découverts jusqu'ici qui joignent leurs eaux à celles venant du sud ou du vrai Nil. Enfin, à partir de ce point, le lit du fleuve devient plein de sinuosités (*Kourdah* de Selim-Binbachi), et il prend une direction générale sud-est jusqu'au terme de notre voyage (1).

La division naturelle des divers peuples qui habitent les rives du fleuve Blanc, et d'après leurs idiomes, nous offre quatre groupes bien distincts : les *Arabes nomades*, les *Schelouks*, les *Dinka* et les *Barry*, dont trois d'entre eux se subdivisent encore en tribus qui ont leurs intérêts à part, ainsi qu'il suit :

| | | |
|----------------------|---|----------------------|
| Mahamoudiés. | } | Idiome arabe. |
| Cababiches. | | |
| Hassanats. | | |
| Hassanyés. | | |
| Djemelyés. | | |
| Bagaras. | } | <i>Id. schelouk.</i> |
| Schelouks. | | |
| Dinkas. | | |
| Nouerrs. | | |
| Kyks. | | |
| Bendouryals. | } | <i>Id. dinka.</i> |
| Thutni. | | |
| Ehorr. | | |
| Heliabs. | | |
| Chirs. | | |
| Elliens. | } | <i>Id. barry.</i> |
| Bambar. | | |
| Bokò. | | |
| Barry. | | |

Les *tribus* comprises dans la première division du tableau ci-dessus habitent les deux rives du fleuve ; ce sont des pasteurs nomades ayant des troupeaux de

(1) Voyez la relation du premier voyage. Le mot *Kourdah* n'avait pas jusqu'ici reçu d'application ; d'après M. d'Arnaud, il répondrait au sens de *couds*. (N. du R.)

chameaux , bœufs , moutons , etc. ; ils ont aussi quelques mauvais chevaux qu'ils tirent du Kourdofan. Ils ensemencent un peu de dourah dans l'intérieur , à la faveur des pluies tropicales , et ce grain , avec le lait de leurs troupeaux , sert à leur nourriture. Ils changent leurs parcs suivant la saison , et s'évitent ainsi des contrariétés qu'ils seraient à même d'éprouver sans cette précaution. D'après cela , comme on le devine , leurs demeures ne peuvent être que des tentes , et leur commerce un échange de bestiaux et d'esclaves contre quelques toiles grossières de coton servant à faire des chemises à larges manches , leur unique vêtement. Leurs usages domestiques offrent des particularités fort curieuses.

Les Schelouks. — Ce peuple nombreux et plein d'astuce habite la rive gauche sur un développement de cent milles environ. Sa population peut être évaluée sans crainte d'exagération à *un million*. Ils sont pasteurs aussi ; quoique favorisés d'un beau territoire , ils ensemencent très peu de grain de dourah , préférant vivre des graines des plantes qui croissent naturellement dans les terrains marécageux qui les avoisinent , de la pêche , leur plus grande occupation , enfin de rapines exercées sur les tribus des environs. Ils descendent , à cet effet , le fleuve avec leurs pirogues (qu'ils manient avec beaucoup d'habileté) , jusque sous le 14° de latitude , et naguère jusqu'à la pointe de l'île de Sennâr ; les grandes îles boisées qui se trouvent dans ces parages leur servent de repaires. La réputation qu'ils ont d'être cruels et de mauvaise foi a empêché jusqu'ici toute relation suivie avec eux. Ils ne connaissent encore le luxe d'aucun vêtement. Ce peuple reconnaît comme son souverain un mek , nommé actuellement Niedak ,

qui jouit d'une grande autorité. L'objet de leur vénération est *Niécamá*, qui se présente à eux sous la forme d'un arbre. Ils habitent de jolis villages, chacun de 300 à 400 toucouls (habitation de forme cylindrique), en terre, recouverts en paille, très peu espacés les uns des autres, et étalés le long de la rive sur une, deux et même trois rangées.

Les *Dinkas* et les diverses autres tribus qui parlent à peu près le même langage sont essentiellement pasteurs de troupeaux de bœufs, moutons et chèvres seulement. Ils ne s'approchent des rives du fleuve que lorsque l'ardeur du soleil a desséché toute l'herbe de l'intérieur. Ils sèment très peu de dourah, et vivent, ainsi que les Schelouks, de graines qu'ils récoltent en faisant paître leurs troupeaux au milieu des troupes d'éléphants dans les pâturages où vivent ces derniers. Une partie se livre aussi à la pêche fluviale et à la pêche des marais. L'influence des lieux qu'ils habitent se fait sentir sur leur corps : ils ont un aspect maladif, et leur nudité est laide à faire peur. La plupart de ces tribus sont néanmoins guerrières. Les bœufs ont de très grandes cornes ; ils rappellent le bœuf des anciens Égyptiens. Chaque troupeau en a un qui est fêté et honoré de tous les habitants de la contrée.

Ils habitent aussi des cabanes en terre et paille, de diverses formes, *éparses* en général ; mais la majeure partie des habitants vivent au milieu de leurs troupeaux dans les parcs ; ils y dorment tous pêle-mêle dans les cendres chaudes provenant de la combustion du fumier de leurs bestiaux ; ce qui a, entre autres buts, celui de produire de la fumée pour les garantir des moustiques, qui sont nombreux et inquiétants. Ils nous ont présenté, à notre passage, des bœufs à satiété, et

des dents d'éléphants en échange contre des verroteries ; ils le font surtout depuis qu'ils savent que nous désirons ces défenses, qui n'étaient employées auparavant qu'à faire des bracelets et des piquets où ils attachaient leurs animaux.

Les dernières tribus, désignées par l'idiome *Barry*, sont, comme les autres riverains, pasteurs ; ils s'occupent de la pêche ; ils sont agriculteurs et guerriers : aussi remarque-t-on avec plaisir, en entrant dans leur pays, de belles moissons pendantes sur tout le terrain qui les environne et qu'entrecoupent en tous sens des canaux naturels. Les bienfaits de l'agriculture et le petit trafic qu'ils font avec leurs voisins de l'Est, leur procurent une vie plus douce, et cette fierté libre qu'accompagne si bien leur haute et belle stature (1). Ils exploitent au pied de toutes les montagnes un très bon minerai de fer et très abondant ; avec le fer, ils fabriquent des instruments agricoles, des lances et des flèches pour leur usage et pour échange ; ils se servent de flèches empoisonnées. Ils habitent encore des villages formés de toucouls, établis sur les rives, dans l'intérieur des terres et sur les montagnes. Excepté leur grand chef Lacono, qui était vêtu d'une chemise en toile bleue de coton et d'un milaléh les jours d'audience, tous les autres sont nus, le corps oint d'une pommade rouge à l'oxyde de fer. Le sexe, plus décent ici qu'ailleurs, porte à la chute des reins une ceinture à filets en coton parfaitement travaillée, et d'un joli effet. Comme on le voit, l'intérêt allait croissant ; mais à peine étions-nous entrés dans la vallée, formée par de grandes chaînes de montagnes, que le lit du fleuve

(1) Le texte porte 7 pieds.

devint tout à coup hérissé de rochers et d'îlots syénitiques, qui nous empêchèrent (vu les basses eaux de la saison) d'aller plus en avant. Un séjour dans ces pays, afin d'attendre la saison convenable et de continuer à la faveur des hautes eaux, était indispensable; mais, n'étant pas organisés à cet effet et ayant des ordres contraires, nous nous en retournâmes.

Dans les hautes eaux, le fleuve serait encore navigable au moins une trentaine de lieues, c'est-à-dire là où se réunissent différentes branches, dont la plus considérable vient de l'Est et passe au bas d'un grand pays nommé Berry, à quinze journées plus à l'Est de la montagne Bellénia. C'est du marché de Berry que viennent des hommes rouges, et qu'ont été apportés les vêtements du roi des Barry. Je présume que ce sont des Sydamiens qui ont reçu ces vêtements par les caravanes d'*Enarea* et de *Fadassi*, et qui les ont apportés jusqu'à ce marché. Ce qui précède prouve d'une manière assez évidente que l'hypothèse généralement adoptée, que les sources du fleuve viennent de l'Ouest, est mal fondée. Je termine ici, malgré le projet que j'avais fait, en commençant, d'en dire davantage sur ce fleuve, qui doit devenir encore la route de nombreuses découvertes.

Je vous remercie, monsieur, d'avance de la protection que vous promettez à mes publications sur le fleuve Blanc..... (1).

Veillez agréer, etc.

D'ARNAUD.

(1) Voir la carte jointe au présent Bulletin.

Remarques au sujet de la lettre précédente.

On a vu dans le Bulletin de novembre 1842 que la seconde expédition égyptienne sur le Bahr-el-Abiad s'était arrêtée au 4^e degré 42 minutes latitude nord, à peu près sous le méridien du Kaire, et qu'en ce point, la profondeur du fleuve étant trop petite, les barques avaient dû redescendre. La lettre de M. d'Arnaud, du 12 janvier, nous fait connaître en cet endroit l'existence de roches granitiques et d'un mont *Bellenia* ou *Ballenia*, et même elle ferait croire à de grandes chaînes de montagnes situées au même lieu, ce qui peut modifier l'opinion récemment conçue au sujet des Montagnes de la Lune; celles-ci ne seraient peut-être que reculées dans le sud-est.

Je ferai remarquer un autre point important, c'est que 30 lieues plus loin, le principal bras paraît venir de l'est à 15 journées au-delà. Il s'ensuivrait que le Nil-Blanc prend sa source dans la même région que le Nil-Bleu, seulement plus au midi. A la vérité, cette opinion ne repose que sur le récit des indigènes, comme on le voit par la carte jointe à cette lettre; l'on ne pourra donc se former une opinion décisive qu'après la troisième expédition.

Le Saubat, d'après M. d'Arnaud, fournit au fleuve Blanc près de la moitié de ses eaux; si cette assertion est fondée, elle viendrait à l'appui de la direction supérieure du Bahr-el-Abiad; il en est de même des autres affluents de la rive droite. Cependant d'autres rapports de voyageurs récents disent que la crue du Nil est alimentée par les eaux pluviales du

Darfour et du Waday, à ce point que dans l'année 1857, année où il avait plu très peu au Waday, le Nil resta très bas, et qu'il y eut disette.

On fera probablement des objections contre le chiffre attribué à la population des Schlouks (ci-dessus page 92); toutefois, je dois faire observer que, depuis le Sennâr, la population est excessivement dense; tous les voyageurs s'accordent à ce sujet; le fait n'est pas limité à cette partie de l'Afrique; on l'observe dans le Barnou, dans le Darfour, dans le Waday, etc., et aussi dans l'ouest, dans la Sénégambie, le long du Dhioliba; Mungo-Park et Gaillié l'ont également observé. Le Darfour seul compte plusieurs millions d'individus. La taille colossale des Barry (les Behrs) sera jugée encore moins admissible; en tout cas, il est nécessaire d'attendre des éclaircissements, pour se former une idée juste de la réalité et de la *généralité* du fait.

Relativement à la carte ci-jointe, je n'ai pas besoin d'ajouter combien elle présente d'indications neuves et curieuses qui doivent faire désirer vivement la publication des cartes de détail annoncées par le voyageur.

JOMARD.

Sur les sables aurifères de MOHAMMED-ALI-POLIS.

(Extrait d'un rapport de feu M. Lefèvre, communiqué
par M. COCHELET.)

Un rapport avait été demandé par le vice-roi d'Égypte à la Commission spéciale assemblée à Fazangoro,

sur les diverses méthodes d'exploitation applicables aux sables du torrent dit *Cor-el-Adi*. On avait cru reconnaître, en cette localité, le prolongement de la couche de *Cascalho* jusqu'à une demi-heure de chemin du Nil-Bleu, près du village de Keri. M. Lefèvre vérifia que cette opinion n'était pas fondée. Avec MM. Boréani et d'Arnaud, il établit un lieu d'expérience près de la nouvelle ville appelée *Mohammed-Ali-Polis*, du nom du vice-roi. Cette localité est pauvre en or; il y a un terrain récent contenant de l'or en poudre d'une finesse extrême, qui échappait aux laveurs; alors, on eut recours à l'amalgamation. M. Lefèvre a fait faire jusqu'à trente-trois lavages. Dans l'île, en face de Chambroux, et à une heure au S.-E. de Keri, les résultats ont été avantageux; il faut opérer sur les bords, là où la couche de *Cascalho* est apparente. Cette couche aurifère repose sur la diorite, roche constituante de la contrée; elle existe sur les deux rives depuis Fazoqlo jusqu'à deux heures et demie au-dessus de Keri, c'est-à-dire à 22,000 mètres; la puissance de cette couche varie de 3 à 7 mètres, elle est recouverte par le sol végétal de 1 à 3 mètres. Les sables sont adhérents aux galets à *Cor-el-Adi*; ailleurs ils ne le sont pas, il suffit d'un simple criblage sur les lieux.

La sébille circulaire faisant perdre de l'or, même celle du Mexique qui porte un petit cône renversé, on se sert de la *sébille allongée*, qui est préférable. Les indigènes font usage de cette dernière, ce qui est une preuve de leur tact. M. Lefèvre a supprimé l'épuration, et l'a remplacée par l'amalgamation dans des tonneaux contenant du mercure, comme à Freyberg, et mus par l'eau (qui aura servi aux bolinites). On verse sur un crible métallique, placé au-dessous d'un réservoir d'eau.

Noms de plusieurs lieux situés près de Mohammed-Ali-Polis, où se trouvent des sables aurifères plus ou moins riches.

Keri, village ; Cor-el-Adi, torrent, à son embouchure (la tente de Mohammed-Ali a été dressée en face de Cor-el-Adi, à l'époque de son voyage en 1838) ; Chambroux, île en face ; les Bolinites ; île près des Bolinites ; cataracte en face d'Abrouda ; torrent sur la rive orientale ; montagne de Fadoca, 1^{er} torrent et 2^e torrent. Trente-trois points sont signalés par M. Lefèvre.

COURSE de M. LEFÈVRE aux monts Akaro et Fadoca.

On visite la montagne de Cassan, le torrent El-Cantochi, le cheikh Aboutzaroi (Tomoul) ; les montagnes *Ragruques (sic)*, et autres encore plus hautes, paraissent être le lieu primitif du départ des pépites d'or ; celles-ci sont presque anéanties dans leur trajet au milieu des cailloux charriés par les eaux. Là, ces pépites sont beaucoup plus fortes qu'au lieu de l'exploitation, d'autant plus grosses et moins usées qu'elles viennent de plus haut ; cela est même sensible à la montagne Akaro et à la montagne Fadoca.

Parmi les habitants des deux chaînes principales des montagnes séparées par le Toumat, ceux de la rive orientale ont peu d'or et beaucoup de fer ; ceux de la chaîne occidentale n'ont que de l'or et en abondance ; ils ont de l'aisance.

Le Toumat, au-dessus de Cassan, a de l'eau toute l'année ; les bords sont peu élevés (1^m environ) ; ils sont d'une belle végétation et cultivables. M. Lefèvre

proposait le plan de recherches qui suit : 1° Se porter sur le Toumat vers Cassan , le remonter, explorer la rive occidentale, le torrent El-Cantochi, les montagnes Bénichangoul et Doul (on dit que là réside le *Dieu de l'or*) ; aller à Fadassy, qu'on dit être le grand bazar de l'Afrique centrale (très bon fer en cet endroit ; les habitants y apportent leur poudre d'or, la font fondre, et la transforment en anneaux pour le commerce ; on y fabrique des lances et autres armes des noirs).

Enfin, revenir en étudiant le versant occidental de la chaîne du Bertha (Bertât ?).

N. B. L'auteur du rapport que nous venons d'analyser, M. Lefèvre, a succombé aux fatigues de la mission qu'il remplissait dans le Fazoqlo. Ce jeune géologue avait fait précédemment un voyage minéralogique très intéressant dans l'Égypte supérieure sur les bords de la mer Rouge et au mont Sinai. La collection dont il a enrichi le Muséum d'histoire naturelle est une des plus belles qu'on ait rapportées : son second voyage aurait procuré de plus importantes découvertes. Instruit, laborieux, infatigable, plein de sentiments nobles et élevés, il avait mérité la confiance et l'estime générales. Sa mort précoce a excité de vifs regrets. Le souvenir de ce voyageur distingué méritait d'être rappelé à cette occasion dans notre Recueil périodique.

OBSERVATIONS *météorologiques faites au Kaire*

PAR M. DESTOUCHES.

(Article communiqué par M. JOMARD.)

Les tables ci-après, soigneusement dressées par M. Destouches, démontrent que le climat de l'Égypte

n'a point sensiblement changé depuis quarante ans. Elles confirment de plus le fait annoncé par les voyageurs de l'expédition française en Égypte, qu'il pleut au Kaire environ 13 jours par année, moyennement. En effet, la moyenne des 6 années 1835 à 1840 a été de 13 jours de pluie, et la moyenne des 7 années 1835 à 1841 a encore été de 13 jours (1).

La température n'a pas varié davantage; la moyenne des 6 années et la moyenne des 7 années a été également de 23° 3'; la pression atmosphérique moyenne a été de 760 millim. pendant les années et pendant les 7 années, et pendant l'année 1840, elle a été aussi de 760; elle n'a été de 759 que deux années sur sept.

J—D.

(1) Voyez le Bulletin, numéros 69 et 70, page 192, où l'opinion contraire du maréchal Marmont a été combattue.

Récapitulation générale des six années.

(103)

| ANNÉES. | BAROMÈTRE. | THERMOMÈTRE. | HYGROMÈTRE. | VENTS. | | | | | | | | PLUIE. <small>mm</small> | ÉTAT DU CIEL. | | | | | | TREMPEMENT DE TERRE. | | |
|----------------------------|------------|--------------|-------------|--------|------|--------|------|-----------|-------------|----------|------------|-----------------------------|---------------|--------|--------|--------|-------------|----------|-------------------------|---------|--------|
| | | | | NOUD. | EST. | OUEST. | SUD. | NORD-EST. | NORD-OUEST. | SUD-EST. | SUD-OUEST. | | KANSIN. | ORAGE. | CARRE. | PLUIE. | BROUILLARD. | COUVERT. | | NUAGES. | CLAIR. |
| 1835 | 759 | 22,4 | 57 | 448 | 55 | 116 | 58 | 181 | 124 | 14 | 101 | 5 | 0,0589 | 5 | 1 | 16 | 16 | 118 | 185 | 752 | 2 |
| 1836 | 760 | 22 | 58 | 501 | 27 | 131 | 76 | 126 | 161 | 2 | 75 | 18 | 0,0251 | 4 | 2 | 5 | 31 | 119 | 227 | 716 | 2 |
| 1837 | 760 | 23 | 52 | 535 | 27 | 167 | 23 | 156 | 140 | 1 | 66 | 13 | 0,0501 | 3 | 2 | 19 | 39 | 79 | 277 | 680 | 2 |
| 1838 | 760 | 22,4 | 56 | 545 | 34 | 150 | 17 | 147 | 141 | 1 | 71 | 15 | 0,0271 | 2 | 2 | 11 | 25 | 66 | 276 | 731 | 2 |
| 1839 | 760 | 22,1 | 56 | 560 | 22 | 144 | 51 | 95 | 155 | 10 | 58 | 7 | 0,0079 | 2 | 2 | 8 | 15 | 93 | 259 | 750 | 2 |
| 1840 | 760 | 22,1 | 59 | 387 | 67 | 163 | 21 | 215 | 144 | 16 | 87 | 3 | 0,0286 | 1 | 1 | 17 | 30 | 96 | 302 | 653 | 2 |
| Moyenne des 6 années... | 760 | 22,3 | 56 | 496 | 39 | 141 | 41 | 153 | 144 | 7 | 76 | 10 | 0,0381 | 2,5 | 1/3 | 13 | 26 | 95 | 254 | 709 | 1/3 |

Résumé des sept années.

| ANNÉES. | BAROMÈTRE. | THERMOMÈTRE. | HYGROMÈTRE. | VENTS. | | | | | | | | PLUIE. | ÉTAT DU CIEL. | | | | | | TEMPÈLEMENT DE TERRE. | | |
|-------------------------------|------------|--------------|-------------|--------|------|--------|------|-----------|-------------|----------|------------|--------|---------------|--------|--------|--------|-------------|----------|-----------------------|---------|--------|
| | | | | NORD. | EST. | OUEST. | SUD. | NORD-EST. | NORD-OUEST. | SUD-EST. | SUD-OUEST. | | KAMSIN. | ORAGE. | GRÊLE. | PLUIE. | BROUILLARD. | COUVERT. | | NUAGES. | CLAIR. |
| 1835 | 750 | 22,4 | 57 | 416 | 55 | 116 | 58 | 181 | 124 | 14 | 101 | 5 | 0,0699 | 5 | 1 | 16 | 16 | 118 | 165 | 752 | . |
| 1836 | 760 | 22 | 58 | 501 | 27 | 131 | 76 | 125 | 161 | 2 | 75 | 18 | 0,0251 | 4 | . | 5 | 31 | 119 | 227 | 716 | . |
| 1837 | 760 | 23 | 52 | 535 | 27 | 147 | 23 | 156 | 140 | 1 | 66 | 13 | 0,0601 | 1 | . | 19 | 39 | 79 | 277 | 680 | 2 |
| 1838 | 760 | 22,4 | 56 | 545 | 34 | 150 | 17 | 147 | 141 | 1 | 71 | 15 | 0,0270 | 2 | . | 11 | 35 | 66 | 276 | 731 | . |
| 1839 | 760 | 22,1 | 56 | 560 | 22 | 144 | 51 | 95 | 155 | 10 | 58 | 7 | 0,0079 | 2 | . | 8 | 15 | 93 | 259 | 720 | . |
| 1840 | 760 | 22,1 | 59 | 387 | 67 | 163 | 21 | 215 | 144 | 16 | 87 | 3 | 0,0286 | 1 | 1 | 17 | 30 | 96 | 302 | 653 | . |
| 1811 | 759 | 22,4 | 58 | 329 | 88 | 163 | 39 | 231 | 108 | 13 | 124 | 7 | 0,0094 | 6 | . | 12 | 27 | 92 | 352 | 613 | . |
| Moyennes des 7 années..... | 760 | 22,3 | 57 | 472 | 46 | 145 | 41 | 164 | 139 | 8 | 83 | 10 | 0,0297 | 3 | 2/7 | 13 | 27 | 95 | 268 | 695 | 2/7 |

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE.

NOTICE RÉDIGÉE D'APRÈS M. CHÉDUFAU, PAR MM. GALINIER
ET FERRET.

Observation préliminaire.

On doit à M. Chédoufau, médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, et à M. le lieutenant-colonel Mary, premier instructeur de l'armée, aide-de-camp du généralissime Ahmed-Pacha, une suite d'observations et de reconnaissances précieuses qui ont servi à fixer assez exactement la position des lieux d'une partie de l'Hedjâz et de l'Acyr. Pendant plus de huit ans, ils ont recueilli des observations suivies, au milieu d'une guerre acharnée et de grandes fatigues. Aujourd'hui que les événements ont fait rentrer sur les bords du Nil les troupes égyptiennes qui occupaient l'Arabie depuis une trentaine d'années, il est permis de craindre que les portes de cette vaste péninsule soient fermées pour longtemps aux investigations de l'Europe savante. L'empire Ottoman n'y exerce et n'y exercera toujours qu'une puissance nominale : comment protégerait-il les excursions des voyageurs ? Le fanatisme des Wahabis, le caractère intraitable des habitants du Nedjd, de l'Acyr et même de l'Hedjâz sont des obstacles tels qu'il est impossible de prévoir quand il se présentera des circonstances favorables pour les découvertes. Aussi doit-on une grande reconnaissance à M. Chédoufau pour les notions précises qu'il a rapportées du pays, et qu'il a libéralement communiquées (1). Outre les lieux déterminés par des relevés à la boussole, et les distances par heures de mar-

(1) C'est par M. Fresnel que j'ai reçu en 1835 une esquisse de carte de l'Acyr, sans qu'il m'ait dit de qui il la tenait. Je conjecture aujourd'hui qu'elle était la copie d'un tracé dû à MM. Chédoufau et

che, MM. Chédoufau et Mary ont recueilli beaucoup d'itinéraires qui ont permis de placer sur les cartes un grand nombre de positions ignorées. On sait qu'il y a peu d'années encore, le nom même de la province était inconnu : Burokhardt avait seulement cité une d'Acyr tribu ainsi nommée.

En admettant que d'ici à longtemps il ne sera pas possible aux Européens de faire en Arabie des opérations topographiques, il importe de recueillir, rédiger et publier toutes les observations fruit du séjour des Égyptiens dans la péninsule. C'est à ce titre que les notes que j'ai reçues de M. Chédoufau, et qu'il a communiquées à MM. Galinier et Ferret, capitaines d'état-major, me paraissent dignes d'être reproduites. Elles ont servi à composer une nouvelle carte de l'Acyr et de partie de l'Hedjaz, plus riche de positions que celles qui avaient paru, et dont je donnerai un aperçu d'après les notes que M. Chédoufau m'a transmises. Cet aperçu comprend d'ailleurs des renseignements intéressants sur la topographie du pays et sa géographie physique (1). Le cours des eaux a fait l'objet particulier des études de M. Chédoufau, qui a noté tous les lieux par où passent les torrents, et quant à la configuration du sol, il a pu, à l'aide de ses notes et de ses souvenirs, en construire au Kaire une sorte de relief, qui a subi l'épreuve de l'examen fait par plusieurs indigènes en état d'en apprécier l'exactitude.

JOMARD.

Mary; elle a été la principale base de la carte que j'ai publiée en 1839; Voy. *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, accompagnées d'une carte de l'Acyr et d'une carte générale de l'Arabie. Paris, F. Didot, 1839.

(1) Nos remarques sur la géographie du S.-O. de l'Arabie se trouvent confirmées par les observations de M. Chédoufau, ainsi que par le travail de MM. Galinier et Ferret.

Montagnes.

La direction générale de la portion de la chaîne arabe comprise dans la carte est du N.-O. au S.-E. Elle divise l'Arabie en deux versants : le versant occidental , dont les eaux se perdent généralement dans les sables en se dirigeant vers le N.-E. La direction de ce dernier versant rend impossible, comme l'a bien fait observer M. Jomard , une deuxième chaîne parallèle à la première , et située à 2 degrés plus loin vers l'E. (1)

Les flancs de la chaîne arabe, très abruptes du côté de la mer, sont très peu inclinés vers le Nedjd. De ces montagnes se détachent dans le Tehamah, et dans le désert qui s'étend vers l'orient, des rameaux qui forment des vallées où coulent des sayls, se perdant la plupart dans les sables.

Du côté de la mer Rouge, il est très difficile de franchir les montagnes de la chaîne arabe ; cependant, à l'endroit où le sayl qui passe à Zemah prend sa source, la chaîne qui s'abaisse brusquement forme un passage praticable aux troupes et aux voitures de l'artillerie de campagne ; ce passage de Gebel-Kara (ou Qora), d'un accès plus difficile, n'est accessible qu'aux hommes et aux bêtes de somme. Dans tous les autres endroits les Gabyles ne communiquent avec les Tehamah que par des sentiers très roides, ou même des escaliers taillés dans le flanc de la montagne.

On n'a jamais fait des observations pour déterminer la hauteur de la chaîne arabe ; cependant on peut

(1) Voy. *Études géographiques et historiques sur l'Arabie.*

croire que son élévation doit être considérable, puisque nous avons connu des personnes qui y ont vu de la glace au mois d'avril ; elles y ont souffert un froid excessif. M. Chédufau et M. Mary, qui sont restés huit ans dans ces montagnes, n'y ont jamais vu de la neige dans aucune saison ni de la glace en été.

Sayls ou Seyls.

Tous les sayls de Tehamah prennent leurs sources dans la chaîne arabique, se dirigent presque tous du N.-E. au S.-O., et se perdent dans les sables quelques lieues avant d'arriver à la mer.

Le sayl de Haly descend des montagnes de l'Acyr, reçoit par sa rive droite quatre petits affluents qui coulent dans les montagnes de Redjal-elma, et se dirige du S.-E. au N.-O. jusqu'à Haly ; il disparaît à cinq ou six lieues de ce village : c'est le seul où l'on trouve de l'eau en été ; grossis par la pluie de l'hiver, tous ces sayls débordent quelquefois, forment de grands lacs, coupent les communications des caravanes, emportent les cabanes des Bédouins, et les forcent à chercher un refuge dans les montagnes.

Sur le versant oriental, nous voyons le sayl de Tarabah qui se sépare au-dessous de Kourmah⁽¹⁾ ; le sayl de Therad qui se jette dans le lac de Warada ; le sayl Raniyah⁽²⁾, qui disparaît dans la plaine de Mires⁽³⁾ ; et enfin le sayl Bischeh, qui descend des montagnes de l'Acyr, et se dirige vers l'entrée de la vallée de Dawacir ; quoique grossi par des grands affluents, le colonel Mary prétend qu'il n'a jamais vu beaucoup d'eau dans son lit : c'est parce que ses eaux s'infiltrèrent à travers les sables, rencontrent une couche perméable, et prennent sans doute

(1) Ou Kharma.

(2) Ou Ranyah.

(3) Miver.

un cours souterrain. Aussi rencontre-t-on dans les environs une foule de puits, où les Bédouins trouvent de l'eau dans toutes les saisons. Des Arabes ont assuré à M. Chédoufau que ce sayl reparait plus loin à la surface pour se jeter dans un lac appelé Salomé ; il en sort, disent-ils, pour se rendre dans le golfe Persique, en disparaissant et reparaissant plusieurs fois. Ce récit semble confirmer les conjectures de M. Jomard, qui a fait remarquer l'importance du courant de Bicheh, celle de ses trois affluents, sa direction conforme à celle de l'Aftan, et l'absence d'obstacles connus entre les montagnes de l'Aoyr et le golfe Persique.

Lieux principaux du Tehamah.

La ville la plus importante de Tehamah-el-Cham est Djedda ; placée à dix-huit lieues de la Mecque, et à l'entrée du territoire sacré, elle fait un commerce considérable avec l'Égypte, Moka, les Indes, l'intérieur de l'Arabie et la côte orientale de l'Afrique. Cette ville est bien bâtie ; mais les grandes chaleurs, que ne tempèrent jamais les pluies des tropiques, en rendent aux Européens le séjour presque insupportable en été. Son port est assez sûr, mais il est entouré de bancs de coraux qui en rendent l'entrée difficile et dangereuse,

Le mur qui entoure Djedda est flanqué de tours ; le canon le détruirait facilement, mais il suffit pour mettre cette ville à l'abri des invasions des Bédouins ; il est divisé en parties inégales par des pierres en saillies, qui indiquent l'espace que chaque famille doit défendre en cas d'attaque. Cette mesure, qui dans les moments critiques oblige tous les habitants à prendre les armes, a suffi à repousser les attaques de Ebn-

So'oud, qui vint en 1817 l'assiéger à la tête de 60,000 hommes.

Le port de Goufoudah a peu d'importance, et ne peut recevoir que les petites barques; il ne commerce qu'avec Djedda, Moka et les Cabyles de l'intérieur; son commerce consiste principalement en grains, raisins, sels, beurre, dattes, toiles, etc. Les marchandises de l'Yémen et de l'Inde n'y arrivent jamais directement, et les denrées qui viennent de ces contrées y sont beaucoup plus chères qu'à Djedda.

Saadia, situé sur le sayl de ce nom, est remarquable, parce que c'est le rendez-vous de tous les pèlerins persans qui sont tenus de se purifier avant d'entrer dans la Mecque. On y remarque un grand puits construit par de riches personnages persans, et où l'on trouve de l'eau en toute saison.

A six heures de Lith, à Safra, dans la direction du sayl Salem, se trouve, au milieu d'un petit bois, une source bouillante d'eau minérale à laquelle de temps immémorial les Arabes attribuent des propriétés bienfaisantes. Elle guérit, dit-on, les maladies chroniques des viscères du bas-ventre, et celles de la peau; cette source, qui, d'après les renseignements qui nous ont été fournis, semble emprunter sa haute température à des couches très profondes de la terre, mérite de fixer l'attention du géographe et des physiiciens; elle servirait peut-être à résoudre un problème de climatologie important, en nous éclairant sur l'ancien état thermométrique du Globe.

Lieux principaux du versant oriental.

Dans les environs de Kalakh, Beyda et Kamra, les Bédouins trouvent pendant l'hiver de l'eau et des pâtu-

rages abondants. Dans ceux de Tarabah et de Kourmah, on rencontre plusieurs villages bâtis en pierre, des champs où l'on cultive le blé et l'orge, des bois de dattiers, et un grand nombre de puits où les Arabes trouvent, tant en été qu'en hiver, de l'eau en assez grande abondance. Ces points importants sont gardés par des forteresses carrées, qui renferment des garnisons pour s'opposer au pillage des Bédouins, et assurer de ce côté le commerce du Nedjd dans l'Hedjâz et l'Yémen.

La forteresse de Tarabah, qui a la forme d'un carré de 220 pieds de chaque côté, est défendue seulement par 50 hommes de cavalerie mograbine; c'est là que sont déposés les ôtages que les Turcs prennent quelquefois parmi les Bédouins, pour s'assurer de leur fidélité.

Le point d'El-Boukay tire son importance d'un vaste puits qui a 220 pieds de circonférence, et plus de 40 de profondeur. Été comme hiver, il contient une quantité d'eau assez considérable pour en fournir à une nombreuse caravane. Situé au pied d'un monticule, dans une vaste plaine aride, c'est le seul endroit où le voyageur puisse se désaltérer en allant de Kourmah à Ranyah, pendant un espace de plus de trente lieues. Les environs de Warada, où se perd le sayl de Ranyah, ne présentent aucune trace de culture; cependant les pluies d'hiver y font germer les graines des plantes sauvages, raniment les buissons, et forment dans les bas-fonds des tapis de verdure qui réjouissent la vue. Les Bédouins trouvent à Kourmah de l'eau en toute saison : elle est conservée, soit dans le lit du torrent, soit dans les puits qu'on trouve en assez grand nombre, soit enfin dans un canal latéral d'environ 175

pieds de long, 15 de large et 20 de profondeur. On remarque dans cet endroit une grotte taillée dans le roc; elle offre l'aspect d'un vaste salon ouvert au nord, au sud et à l'ouest, avec des chambres sur les côtés. Une caravane nombreuse peut y trouver un abri contre les rayons du soleil. Au nord du lac Warada se trouvent trois montagnes coniques que les soldats de l'armée de Mohammed-Ali ont comparées aux pyramides d'Égypte, lorsqu'ils ont passé par ce désert pour réprimer les Bédouins : on les nomme *Djebel Consolyé*.

Au midi de Ranyah, et dans la vallée du sayl de ce nom, se trouve une forêt de 16,000 dattiers, dont l'intérieur est cultivé, et produit de l'orge et du blé. Elle est entourée de douze villages fortifiés, destinés à la préserver du pillage. En dehors encore, et du côté de l'est et sur une petite éminence, on voit une forteresse carrée qui sert à repousser les Bédouins, et à couvrir les communications du Nedjd à l'Hedjâz, et à l'Yémen.

Comme on le voit, ce vaste désert n'est pas tout-à-fait aride et inculte; dans plusieurs endroits on y trouve de l'eau en toute saison; aussi est-il fréquenté par un grand nombre de tribus. Les principales sont : 1° la tribu des Gahtân, qui s'étend dans la partie du désert comprise entre les montagnes Consolyé, Warada et Raghwa; quelquefois ces Bédouins vont chercher du pâturage jusque dans le Nedjd et la vallée de Dawacir : cette tribu, l'une des plus riches et des plus puissantes du désert, possédait autrefois jusqu'à 80,000 chevaux; 2° la tribu de Muster, s'étendant entre Tarabah, Ranyah et le Nedjd. On la rencontre aussi quelquefois dans les environs de Medina; 3° les tribus

de Roska et Oulegel sont ordinairement alliées, et se trouvent au nord de Husseira et Manscheria.

Les tribus de El-Begoum, de Ebn-el-Harret (1) et Es-ben sont ennemies des précédentes, et occupent l'espace compris entre les montagnes de l'Hedjâz et une ligne qui irait de Ranyah à Tarabah.

Tous ces Bédouins sont d'une sobriété extrême ; quelques dattes trempées dans le beurre fondu suffiraient à la nourriture d'un homme. Nous en avons connu qui ont vécu pendant six mois avec le lait d'une chamelle. Généralement, la somme de leurs aliments ne dépasse pas par jour 7 à 8 onces. Leurs domaines consistent dans un terrain assez vaste pour suffire à la nourriture de leurs troupeaux. L'espace entier étant nécessaire pour leur subsistance annuelle, quiconque y ampiète est censé violer la propriété, et il y a guerre. Dans ce cas, les tribus ennemies se cherchent, s'abordent et s'attaquent. Le premier choc donne ordinairement la victoire, et les vaincus fuient à pas précipités jusqu'à ce que la nuit les dérobe à la poursuite des vainqueurs. Lorsqu'elles veulent faire la paix, on compte les morts de part et d'autre, et celle qui a le plus souffert exige le rachat du sang pour la différence dans le nombre des morts. Ces guerres par elles-mêmes ne donnent pas lieu à une grande effusion de sang ; mais les conséquences en sont terribles, parce qu'il en reste toujours des motifs de haine qui perpétuent les dissensions. Toutes ces tribus vivent sous la tente, et sont en apparence soumises à Mohammed-Ali, qui leur impose un tribut considérable ; lorsqu'elles refusent à payer, elles sont réputées rebelles, traitées comme des ennemis dangereux, et l'on dirige contre elles une colonne expéditionnaire avec ordre de

(1) Ou Hareth.

les poursuivre et de les piller ; c'est ce que l'on appelle faire un *garouak*.

Districts de la chaîne arabique.

Les districts de Taschef (1), Béni-Soufia (2), Béni-Tham (3), Béni-Saad et Nascera s'étendent sur le plateau de la chaîne arabique ; ils sont assez bien cultivés , et produisent de l'orge , du blé , du raisin , des pêches , des mûriers et des grenadiers. Ils ne font aucun commerce avec la côte ni avec les Cabyles environnans ; les produits suffisent à leur subsistance ; ils paient un tribut à Mohammed-Ali, et sont sous la dépendance du grand chérif de la Mecque depuis que les troupes égyptiennes ont abandonné le Hedjâz. .

Les districts de Béni-Malek , de Zahran et de Raghdan sont aussi fertiles et bien cultivés ; on y trouve une quantité de raisins secs , de l'orge , et d'excellentes amandes. Béni-Malek produit un blé d'une qualité supérieure ; son grain plus long , et d'une couleur plus foncée que celui d'Europe , donne une farine agréable au goût et à l'odorat. On peut en faire des pâtes meilleures que celles de Naples. Le vice-roi d'Égypte , en ayant reconnu la supériorité , en fait acheter annuelle-50 ardebs pour sa consommation particulière.

Le district de Ghamid , un des plus fertiles de l'Hedjâz , produit comme tous les autres de l'orge , du blé , des fruits excellents. On trouve encore dans les montagnes de Ghamid un café d'une qualité supérieure , que tous les Arabes estiment beaucoup plus que celui de Moka , qui est si renommé en Europe ; son grain plus rond , et d'une couleur verte plus foncée que celui de Moka , donne par la pression une sub-

(1) Ou Thachif. (2) Ou Soufyân. (3) Ou Fahm.

stance huileuse d'un goût et d'une odeur agréable. Les montagnes de Ghamid n'en produisent par an que de 100 à 150 quintaux; les habitants de Ghamid le gardent pour eux, et le paient trois fois plus cher que le café ordinaire. On ne le trouve jamais dans le commerce ; mais le colonel Mary, quoique loin de la France, toujours plein de zèle quand il s'agit des intérêts de sa patrie, a fait cadeau à nos colonies de ce café délicieux. On l'y cultive maintenant avec un soin extrême, et nous espérons que dans quelque temps on en apportera en France, où on pourra l'apprécier et en jouir.

Les districts de Schoumran, Belgarn et Béni-Amr sont mal cultivés. La population peu nombreuse y est pauvre et misérable. Ce sol, d'une nature sablonneuse, est peu fertile, et les habitants sont obligés d'aller chercher souvent dans les provinces voisines les produits nécessaires à leur existence.

Les autres districts jusqu'à l'Acyr, Benischer, Belasmar (1) sont assez fertiles. Celui de Benischer est un des plus considérables; il produit beaucoup de grains et de fruits; les habitants de ce district s'adonnent généralement à la bestialité.

Province d'Acyr.

L'Acyr se compose de plusieurs districts, dont quatre sont situés sur le plateau de la chaîne arabique, savoir : *Roufeyda*, *Rabiah*, *Alckam* et *Béni Moughayd*. A l'est se trouve la grande division de Béni-Malek, et à l'ouest, au pied de la chaîne, se trouve celle de Redjal-elma. Toutes ces provinces, désolées par la guerre depuis 1834, sont peu

(1) Ou Bell-Akmar,

fertiles et mal cultivées ; les habitants en sont braves et intrépides dans les combats. Armés seulement de la *simbre*, de la lance et du fusil à mèche, ils ont résisté opiniâtrément jusqu'à présent aux armées de Mohammed-Aly ; n'ayant aucune connaissance des principes de l'art militaire, et propres seulement à une guerre de partisans, ils sont toujours sûrs d'être battus s'ils attaquent des troupes disciplinées en position. Mohammed-Aly a dirigé contre eux onze expéditions, et a toujours été victorieux ; mais il n'a pu profiter de ses victoires, parce que son armée a toujours agi sans plan de campagne bien arrêté, et sans avoir ses communications assurées sur les derrières ; les difficultés de se procurer les vivres nécessaires dans le pays, l'impossibilité de se recruter, et la crainte d'avoir la retraite coupée, ont forcé toujours les troupes égyptiennes à se retirer, afin d'éviter par là une déroute complète.

C'est dans la province de Redjal-elma que se trouve la citadelle de Reda (1), qui a la forme d'un grand rectangle ayant 100 pieds de long sur 46 de large. La hauteur des murs est de 46 pieds ; en avant se trouvent, du côté de la mer, cinq tours crénelées d'environ 38 pieds de hauteur qui en défendent l'approche. Placée dans une gorge étroite au pied des montagnes, cette forteresse ne protège aucune communication, ne garde aucun passage, et ne domine aucune position importante ; elle sert seulement à cacher les trésors et les esclaves du chef de l'Acyr, et à ajouter à la force morale de ses soldats, qui la considèrent, en cas de défaite, comme une retraite assurée contre les troupes de Mohammed-Aly.

Il est certain que les habitants de l'Acyr auraient

(1) Ou Ghadda.

été obligés de céder enfin aux armes de Mohammed-Aly ; mais les circonstances critiques où se trouvait ce prince l'ayant obligé de concentrer ses forces pour défendre ses propres États, il leur a accordé une paix honorable, par laquelle le petit royaume d'Acyr se trouve augmenté des provinces de Belasmar, de Belahmar et de Khamys-Michet.

Lettre de M. ROCHET D'HÉRICOURT à M. D'AVEZAC.

Moka, le 26 mai 1842.

MONSIEUR,

Je viens remplir mes engagements envers vous en vous adressant aujourd'hui une partie des observations que j'ai recueillies en Égypte et le long du littoral arabe dans une lente navigation. L'intérêt que vous daignez prendre à mes travaux me fait espérer, monsieur, que vous ne lirez pas sans plaisir un aperçu du commerce de la mer Rouge, et de la situation politique dans laquelle se trouvent les côtes de l'Arabie.

Je viens de confirmer par une nouvelle expérience les renseignements que j'ai recueillis dans mon premier voyage sur le commerce de la côte orientale du golfe Arabique. Ce commerce n'est pas assez riche pour attirer la France par l'appât de grands bénéfices ; il n'a qu'une importance de position, si je puis ainsi m'exprimer. Mais comme, dans le cas où le gouvernement du Roi voudrait relier Bourbon et nos

possessions indiennes à la Méditerranée par une ligne de bateaux à vapeur qui longerait la mer Rouge , on ne saurait rassembler assez d'indications sur la région commerciale que la nouvelle route serait destinée à parcourir, j'espère, monsieur, que vous daignerez accueillir, ainsi que la Société de géographie, avec quelque intérêt, le peu de lumières que je puis apporter à la question.

Les trois points commerciaux que présente la côte orientale de la mer Rouge sont Djedda, Hodéïda et Moka; la première de ces villes possède une population de 15 à 18,000 âmes; et grâce au voisinage des villes saintes, elle voit aborder dans son port la plus grande partie des pieux pèlerins que la foi musulmane appelle annuellement au tombeau du prophète. Ces circonstances font de Djedda le premier marché d'importation de l'Arabie. Les navires indiens qui apportent des pèlerins viennent chargés de sucre brut, de riz, d'épiceries, de cotonnades imprimées, de toiles de coton blanc, de grossières soieries, de la coutellerie, et de la verroterie grossière.

D'après les informations que j'ai prises, il paraît qu'il vient annuellement à Djedda 5 à 6,000 quintaux de sucre, provenant de Java et du golfe du Bengale; la première qualité se vendait, à mon passage, 9 talaris $1/2$ le quintal

La deuxième qualité, 7 talaris le quintal;

La troisième *id.* 5 *id.* $1/2$ *id.*

Il y a en sus 12 p. 0/0 de droit de douane; le quintal de sucre est de 100 livres de 16 onces; l'acheteur retient 25 livres pour la tare.

Quoique la consommation du riz soit bien diminuée depuis que Méhémet-Aly a retiré ses troupes de l'Ara-

bie, il arrive encore chaque année à Djedda 100,000 sacs, pesant 297 1/2 chaque, à raison de 3 talaris le sac.

En fait d'étoffes de coton, la consommation de l'Arabie est alimentée par l'Inde; les Arabes emploient à leurs habillements ces cotonnades, ainsi que quelques soieries qui viennent de la Chine en passant par l'Inde.

Chaque année, Djedda reçoit pour un million de talaris de cotonnades, dont la majeure partie sont imprimées. Les dessins que les Arabes préfèrent sont à petites et larges raies. Les toiles sont de qualités diverses, et sont fabriquées au Bengale par des Banians, sujets indous des Anglais.

La coutellerie et la verroterie sont de fort peu de valeur, et proviennent de marchandises grossières de ce genre, que l'Allemagne écoule dans tout l'Orient par le canal de Trieste.

Les Persans qui vont aux villes saintes apportent à Djedda des tapis de leur pays; je crois pouvoir fixer à 300 le chiffre des tapis dont ils viennent se défaire sur les marchés de l'Arabie Déserte et Heureuse; ces tapis sont de différentes grandeurs et de qualités diverses; les plus grands ont en général 4 mètres de long et 2 de large, et les plus petits ont 2 mètres de long et 1 mètre 1/2 de large; en suivant l'échelle des qualités, les prix varient de 5 à 50 talaris.

On se tromperait beaucoup si, se faisant de la race arabe une idée générale et exclusive, on la croyait tout-à-fait homogène dans ses goûts, dans ses qualités, dans ses habitudes, et si l'on attribuait, par exemple, aux habitants de toutes les régions de la péninsule arabe, les mœurs nomades, l'instinct paresseux

des tribus qui en habitent la partie septentrionale , ou bien les passions fanatiques et belliqueuses de la population centrale. En jugeant les Arabes d'après ces fausses préventions , on se méprendrait sur les aptitudes commerciales d'un grand nombre d'entre eux. Ceux qui s'adonnent au commerce déploient beaucoup d'activité et d'habileté, et parviennent souvent à acquérir des richesses considérables. La plupart de ces trafiquants n'appartiennent pas à la population des côtes : ce sont en général des propriétaires de l'intérieur, qui viennent grossir leur fortune dans les opérations mercantiles. Tantôt ils envoient dans l'intérieur des caravanes chargées de marchandises étrangères, tantôt après avoir acheté sur les lieux les productions du pays, ils les réunissent, et les font arriver sur les marchés d'exportation.

Il serait très difficile , pour ne pas dire impossible , de savoir sur quels capitaux ils agissent, car leur manière de vivre , simple et frugale , dissimule complètement leur fortune. Le nombre de ces trafiquants , sur la côte orientale du golfe Arabique , peut s'élever à 6,000.

Les négociants arabes sont très tolérants en matière de religion ; leur défaut le plus saillant , qui leur est commun du reste avec tous leurs compatriotes, et dont il faut se méfier surtout dans les affaires, est l'habitude du mensonge ; ils n'ont aucune bonne foi, et les tromperies les plus fortes n'éveillent pas dans leur conscience le moindre scrupule.

Le commerce étranger est représenté à Djedda , comme sur tous les points importants de la mer Rouge, par des négociants indous connus sous le nom de bannians ; il y en a , à Djedda , Hodéïda , Oléïa et Moka , en-

viron 400 ; leurs opérations ne dépassent pas le cercle des ports de mer ; ils ne s'occupent pas de commerce intérieur, qui est l'affaire exclusive des trafiquants indigènes. Ils sont aujourd'hui les maîtres du commerce maritime de la mer Rouge.

Depuis que Méhémet-Aly a évacué l'Arabie, Djedda obéit à un pacha nommé Osman, qui a reçu son investiture de la Porte. Avidé de richesses, cet homme n'obéit qu'à ses propres inspirations, et emploie une foule de moyens illicites pour multiplier sa fortune ; il abuse du pouvoir que lui a confié le sultan, et ne suit pas une politique propre à favoriser les ressources commerciales de l'Arabie déserte.

Hodéïda et Moka sont les deux ports par lesquels les productions du Yémen prennent leurs débouchés. Les plus importantes de ces productions sont le café, le séné, la gomme arabique, la garance, la soude brute, l'encens, et des peaux de bœufs. Les marchandises qui viennent des Indes, importées à Moka et à Hodéïda, sont les mêmes que celles que reçoit Djedda, seulement elles arrivent en moins grande quantité dans les deux premiers de ces ports.

Il est très rare que le café exporté d'Hodéïda et de Moka soit conduit directement sur les marchés d'Europe ; il prend d'abord la route de l'Inde, où les négociants anglais s'en chargent pour l'occident. On voit chaque année dans la mer Rouge deux ou trois bâtimens américains qui viennent y faire l'approvisionnement de l'Amérique en café de l'Yémen.

En résumé, la valeur des importations de l'Arabie par la mer Rouge, dépasse considérablement celle des exportations. Après avoir vendu leurs épiceries, leurs sucres, leurs cotonnades imprimées, leurs toiles

blanches, leurs grossières soieries, de la coutellerie et de la verroterie grossière, les banians renvoient dans leur pays les productions naturelles de l'Arabie, ainsi que de fortes sommes en talaris, pour solde de leurs marchandises.

A ne les considérer qu'en eux-mêmes, les banians de la mer Rouge forment une des plus curieuses associations commerciales qu'il soit possible de voir; on dirait une communauté religieuse appliquée au commerce. Chacun d'eux a apporté primitivement une mise de fonds, pour laquelle il a droit à une part proportionnelle sur les profits généraux; ils vivent en commun; la loi de la division du travail préside à l'organisation de leur société; à chaque membre est assignée une fonction spéciale, une tâche précise. Les uns s'occupent de l'administration intérieure, et parmi eux il en est qui descendent aux détails les plus infimes de l'économie domestique, comme, par exemple, les soins des appartements et la préparation de la nourriture. De ceux auxquels les occupations mercantiles sont dévolues, les uns conduisent les grandes opérations, font des voyages, surveillent la pêche des perles fines dont ils ont le commerce exclusif; les autres sont chargés de la vente en détail; ils débitent leurs marchandises dans les boutiques des bazars aussi bien que chez eux. Du reste, une hiérarchie réglée détermine la distribution des fonctions parmi les membres, et fixe la dignité des rangs. Au sommet de l'association est le trésorier, qui est nommé par les membres de la société. Les banians déploient dans les affaires beaucoup d'habileté, et j'ajouterai même beaucoup de ruse; mais leur caractère doux et inoffensif les fait aimer des indigènes; ils observent très sévère-

ment leur religion dans ses moindres pratiques. L'esprit de bienveillance universelle que ce culte répand sur toute la nature vivante, s'accommode parfaitement avec l'islamisme; les musulmans voient de bon œil les habitants traiter les animaux avec les plus grands égards, et subvenir, par exemple, le samedi, à la nourriture de tous les chiens errants; ils semblent obéir volontiers sur ce point à leur influence, J'ai remarqué qu'à Moka les habitants ne frappent jamais leurs bœufs, et j'ai appris que c'est par déférence pour les vieux scrupules de leurs hôtes indous.

Les revenus des douanes sont loin d'avoir augmenté depuis mon premier voyage; le mouvement commercial aussi bien que celui de la navigation ont également diminué; il parait, d'après les renseignements que j'ai pris, qu'en 1841, il est sorti de Djedda 18 gros navires, d'Hodéïda 7, et de Moka 9; en 1842, il est sorti de Djedda 14 gros navires, d'Hodéïda 5, et de Moka 7.

On ne peut se dissimuler, du reste, que la situation politique de l'Arabie méridionale est loin d'être propice au développement des ressources commerciales de cette contrée. La culture des terres fertiles du Yémen ne sera jamais florissante, tant que les tribus auxquelles elles appartiennent, séparées par des rivalités sanglantes, livrées à la merci de petits chefs dont l'ambition ne connaît ni frein ni repos, ne jouiront pas, à l'abri d'un pouvoir fort et respecté, d'une sécurité tutélaire. Il eût été à souhaiter que Méhémet-Aly Pacha, eût pu poursuivre dans l'intérieur de l'Arabie son œuvre de conquête; seul il eût été assez puissant pour faire succéder un peu d'ordre à cette anarchie, aujourd'hui plus profonde que jamais. L'imam de

Sana, celui des chefs de l'Yémen qui a le plus de pouvoir, ne saurait contenir tous les éléments de discorde, de guerre, de rapine, qui fermentent dans l'Arabie-Heureuse. Aujourd'hui une tribu, commandée par un chef arabe nommé Ali Amède, et qui habite les montagnes situées à l'est de Hodéida et de Moka, par où les productions de l'Arabie méridionale doivent passer pour se rendre à la mer, est en guerre acharnée avec le chérif Husen, gouverneur d'Oléfa, Hodéida et Moka; du reste, le chérif Husen lui-même emploie les moyens les plus violents pour arracher le dernier écu des négociants qui sont sous sa dépendance. A Moka, il a fait emprisonner les uns après les autres tous les riches négociants, et a fait rançonner chacun de 50 à 150,000 fr. (30,000 talaris), selon la fortune de chaque individu : cette mesure inhumaine a fait quitter Moka à tous les richards, et l'on ne voit aujourd'hui dans les rues que des malheureux affectés de la plaie du Yémen, ainsi que des soldats bédouins déguenillés, qui volent et insultent à chaque instant les étrangers aussi bien que le restant de la population; aussi cette ville présente le tableau le plus désolant des vicissitudes humaines sous un pouvoir effréné, et ces habitants, aussi bien que ceux d'Hodéida, de Djedda et de Yambo, regrettent hautement le gouvernement de Méhémet-Aly.

On rencontre à Hodéida et à Moka quelques Saumalis qui viennent de Barbara et de Zeyla, ainsi que des Danakiles de Toujourra, de Bayéta et de Dayloule. Les Saumalis ont des rapports assez fréquents avec l'Arabie-Heureuse. Quoique les banians envoient des navires spéciaux à Zeyla et à Barbara pour exporter de ces marchés la plus grande partie des productions

africaines que les Saumalis y réunissent, ceux-ci sont encore un petit commerce avec l'Arabie méridionale ; ils apportent à Moka et à Hodéïda des gommés, de l'ivoire, du musc de civette, des plumes d'autruche, des peaux d'animaux féroces, des esclaves, du beurre, des nattes tissées avec des feuilles de palmier, et viennent y acheter des toiles, de la coutellerie et de la verroterie grossière, ainsi que du cuivre et du zinc.

Voilà, monsieur, des détails que j'ai cru mériter d'être portés à votre connaissance, ainsi qu'à celle de la Société de géographie, à qui je vous aurai obligation de vouloir bien les communiquer. Jusqu'à présent, je n'ai eu dans mon voyage aucun accident digne de remarque ; les nombreuses stations quotidiennes que je fis le long de la côte orientale de la mer Rouge, m'ont fourni l'occasion de ramasser en plusieurs endroits beaucoup d'échantillons géologiques, et m'ont confirmé de nouveau dans ma première opinion, que ce terrain est un terrain de soulèvement, de productions volcaniques. A mon retour en France, j'apporterai avec moi les nombreux échantillons que j'ai ramassés en différents lieux ; ils serviront à décider cette question.

Je m'embarquerai demain pour Toujourra ; là commencent les grandes difficultés, les dangers, les fatigues ; j'espère en sortir heureusement. Mais, vous le dirai-je, monsieur, ce qui m'inquiète le plus, ce n'est pas la sauvage désolation des lieux que je dois parcourir avant d'arriver au Choa, ce n'est pas la barbarie de leurs populations nomades : ce qui m'inquiète, ce sont les tracasseries que le gouverneur d'Aden, M. Haines, ne manquera pas de me susciter, si j'en dois croire les bruits qui m'en sont venus de tous côtés, et ici princi-

palement, par des habitants même de Toujourra. Si j'ai le bonheur de traverser sain et sauf le pays d'Adel, la première lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire sera consacrée à cette contrée, et datée probablement d'Angobar; je vous adresserai alors la suite de mes observations sur le golfe Arabique, conjointement avec les observations que je recueillerai dans le pays d'Adel, et qui auront dans les sciences le mérite d'arriver les premières sur une contrée complètement inconnue jusqu'à ce jour. Je me propose aussi de faire une étude précise des communications commerciales et géographiques qui, dans l'état actuel, relie l'intérieur de l'Afrique à la mer; j'étudierai le lac d'Aoussa qui n'est éloigné de l'océan indien qu'à vingt-cinq lieues, et qui reçoit les eaux d'un grand fleuve nommé Avouache, dont j'ai vu les sources au fond du royaume de Choa; on n'a encore aucune donnée sur le cours de ce fleuve qui, je l'espère, et s'il m'est permis d'en juger d'après son apparence dans les lieux où je l'ai déjà vu, pourra, dans l'avenir, offrir au commerce une grande voie navigable, facile et économique. Je ne vous parle pas, monsieur, de l'observation des mœurs des populations que je vais visiter; elle m'occupera spécialement. Enfin, le pittoresque ne sera pas non plus oublié dans mon voyage; j'en ai pour-garant le meilleur et le plus fidèle des dessinateurs, un daguerréotype.

Veillez agréer, etc.

Signé : ROCHET D'HÉRICOURT.

EXTRAIT d'une lettre de M. P. DE LAPORTE à son père.

(Communiqué par M. JOMARD.)

Tunis, le 10 décembre 1842

A propos d'antiquités, on vient de faire une découverte bien précieuse dans cette régence du côté de Naf, dans un lieu dit Mohammed-Bey, près de Magarao et Moctar, à 2 journées 1/2 de Tunis.

Deux Allemands, MM. Honneger et Motler, l'un architecte et l'autre négociant, partirent dernièrement ensemble pour ledit endroit, accompagnés de plus de vingt charrettes chargées de pioches, de piques, etc.

Arrivés sur les lieux, ils commencèrent leurs fouilles. Au premier coup de pioche, ils découvrirent une inscription punique d'une admirable conservation : c'était une pierre tumulaire. Ils continuèrent leurs fouilles, et en trouvèrent, à la file les unes des autres, quatre-vingts. Les 79^e et 80^e sont deux belles et grandes inscriptions, moitié en caractères *puniques* et moitié en *latin*. Ils découvrirent aussi quarante bas-reliefs très curieux, et quelques uns avec des inscriptions puniques au bas.

Vers le milieu de l'endroit où ils commencèrent à fouiller, ils rencontrèrent une voûte qu'ils percèrent. D'abord ils crurent que c'était une citerne ; mais leur étonnement fut grand, une fois descendus, de voir que c'était un tombeau. Voici les détails que l'on m'a donnés :

Le tombeau est carré ; au milieu se fait remarquer

un cercueil en plomb, placé par terre. Du côté de la tête une niche est ménagée dans le mur, et dans cette niche, on a trouvé un vase en verre couvert en plomb qui contenait des ossements. Des deux côtés du vase, il y avait des lampes sépulcrales; puis entre ces lampes étaient intercalés deux couteaux (dont les manches étaient pulvérisés). Du côté opposé à ce mur était une porte, et des deux autres côtés trois niches, dans chacune desquelles se trouvaient des lampes sépulcrales. Les exploitants ont transporté tous ces objets à Tunis; mais n'étant pas tombés d'accord lors du partage, le consul d'Angleterre, sous la protection duquel ils se trouvent, leur a remboursé 6,000 piastres de Tunis qu'ils avaient dépensées; il a obtenu le tout des parties en désaccord, et il va envoyer la collection à Londres.

**MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE RENÉ CAILLIÉ
A MAUZÉ, SA VILLE NATALE.**

Une solennité imposante a eu lieu le 26 juin de l'année dernière dans la petite ville de Mauzé, ville natale de René Caillié. Cette cérémonie intéresse le progrès des découvertes, comme un puissant stimulant pour ceux qui voudraient marcher sur les traces du courageux explorateur de l'Afrique; à ce titre, le récit de cette fête commémorative a sa place marquée dans nos annales. Le retard que nous avons mis à la publier a son excuse dans l'abondance des matières et le progrès croissant des découvertes géographiques.

On a vu dans le Bulletin de juillet 1842 que le

monument de Pont-Labbé élevé en l'honneur de Caillié, et auquel a pris part la Société de géographie, a été inauguré le 7 novembre 1841. Dès ce temps la Société de statistique des Deux-Sèvres avait pris l'initiative pour élever un buste en bronze à la mémoire du voyageur, dans la ville même de Mauzé, où il a pris naissance. En 1840, la ville de Niort vota une somme de 600 fr., indépendamment des souscriptions particulières, et le maire de Mauzé fit circuler dans la commune l'annonce de la souscription. Le conseil général des Deux-Sèvres et tout le département s'y associèrent. M. Suc, sculpteur de Nantes, fut chargé du modèle. Le ministre de l'intérieur accorda les marbres, celui de la guerre autorisa les officiers du génie à faire les travaux accessoires; enfin, M. de Saint-Georges, préfet du département, prit une part active à l'exécution du monument. Tous les préparatifs étant terminés, ce magistrat prit un arrêté au mois d'avril dernier pour l'inauguration solennelle, arrêté dont les considérants font ressortir l'utilité des hommages publics que l'on décerne aux hommes de dévouement et de courage, et qui règle toutes les parties de la cérémonie fixée au 26 juin suivant. L'espace ne permet pas d'insérer ici cette pièce, ni les relations qui ont paru dans les journaux du pays; toutefois, nous en extrairons les principaux détails (1).

Dès le matin du dimanche, une foule immense s'était rendue des villes, des bourgs et des villages voisins, attirée par une vive curiosité et par le désir de venir rendre hommage au célèbre voyageur qui a illustré sa

(1. Voyez *la Revue de l'Ouest*, 28 juin 1842; *le Mémorial de l'Ouest*, 30 juin, et 3 juillet; *le Rochefortin*, 7 juillet, etc.

ville natale. Deux jours avant, les routes de Niort, de la Rochelle, de Rochefort étaient couvertes de voitures, amenant à Mauzé, de dix lieues à la ronde, tous les habitants des environs. Chacun attendait avec impatience le jour de la solennité. On a vu que le gouvernement s'était associé avec empressement à cette œuvre de reconnaissance nationale ; le ministre de l'instruction publique, en élevant le taux de la pension de la veuve du voyageur à 1,500 francs, donna encore une bourse à son fils dans un collège royal. A midi, les principales autorités du département, le préfet, les autorités judiciaires, civiles et militaires, le général commandant la subdivision, les membres de la Société de statistique, les membres du conseil général et du conseil d'arrondissement de Niort, les maires et les conseillers municipaux du canton de Mauzé, revêtus de leurs insignes, un grand nombre de maires de la Charente-Inférieure et d'ecclésiastiques des environs, un nombreux état-major formé d'officiers de l'armée, de la marine royale et de la gendarmerie, les députations des gardes nationales du canton, les ingénieurs des ponts et chaussées et des eaux et forêts, etc., etc., se trouvaient réunis. Le cortège se mit en marche, escorté par des détachements de la garde nationale de Mauzé et du 2^e régiment de dragons, précédés de la musique du régiment en garnison à Niort. Il se rendit sur le pont, emplacement du monument, après avoir parcouru une rue de près d'un quart de lieue, à travers les flots d'une foule de spectateurs. Toutes les fenêtres, les toits même étaient garnis de curieux. Des deux côtés du pont, sur les deux rives du Mignon, s'élevaient d'immenses gradins, pavoisés de drapeaux tricolores, de signaux de la marine et recouverts de

RAPPORT sur la nouvelle carte topographique des États continentaux du roi de Sardaigne.

Par M. le colonel CORADOUF.

La Commission centrale a bien voulu me charger , il y a quelques mois , de lui rendre compte de la publication d'une carte topographique des États continentaux du roi de Sardaigne , dont un exemplaire de la première livraison venait d'être offert à la Société par M. le chevalier de Saluces, quartier-maître-général, commandant le corps royal d'état-major sarde. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché , à mon grand regret , de remplir avec promptitude une tâche qui m'offrait un intérêt personnel , en ce qu'elle me donnait occasion , par l'examen des opérations fondamentales de cette carte , de présenter de satisfaisantes comparaisons entre les résultats de ces opérations et ceux des travaux géodésiques d'une semblable importance que les ingénieurs géographes français ont exécutés dans les mêmes contrées pendant les années 1806 , 1808 , 1809 et 1811.

La première livraison de cette publication est accompagnée d'un opuscule in-4° de 39 pages intitulé : *Cenni intorno alla formazione della carta topografica degli stati di S. M. il Re di Sardegna in terra ferma , opera del R. Corpo di Stato Maggiore generale.* C'est un exposé des opérations géodésiques fondamentales et des divers procédés mis en usage pour la confection de cette carte , dans lequel nous avons puisé tous les documents propres à faire apprécier le mérite de cette belle entreprise.

Dès l'année 1815, MM. les officiers du corps royal d'état-major furent chargés d'exécuter dans différentes parties du royaume des travaux topographiques, lesquels, bien qu'entrepris pour un objet spécial, furent dirigés néanmoins avec l'intention de former par la suite une carte générale rigoureusement exacte, et dressée à une échelle d'une grandeur susceptible de bien exprimer les nombreux accidents de terrain d'une contrée encombrée comme elle est de montagnes et de collines des formes les plus variées. Ces divers travaux furent appuyés sur de petites triangulations spéciales relevant de petites bases séparées et appropriées au but particulier qu'elles avaient à remplir, savoir, l'assemblage de toutes les feuilles comprises dans leurs relèvements respectifs. Mais, seules et sans liaison les unes avec les autres, à cause de la rareté de points intermédiaires qui eussent une position bien déterminée, ces triangulations ne pouvaient pas être coordonnées entre elles.

• Depuis l'année 1816, dit l'auteur de l'exposé, on
 • avait reconnu le besoin d'une triangulation du pre-
 • mier ordre pour servir de fondement à tous les tra-
 • vaux topographiques. De puissantes raisons firent
 • remettre à d'autres temps l'accomplissement de ce
 • projet ; et à peine pouvait-on espérer d'en voir cou-
 • mencer l'exécution lorsque l'heureuse opportunité
 • s'en présenta par les travaux qui furent entrepris,
 • d'une part en France, de l'autre dans les États autri-
 • chiens, pour la mesure de l'arc du parallèle moyen,
 • qui s'étend de la tour de Cordouan jusqu'à Fiume et
 • Orsova. Le gouvernement impérial et royal s'enten-
 • dit avec le gouvernement sarde sur le moyen de rem-
 • plir le vide que laissaient les États du roi de Sardai-

gne. Une Commission mixte fut formée des officiers des corps respectifs de l'état-major général et des astronomes, directeurs des observatoires de Turin et de Milan.

Appuyée sur le côté *Colombier-Granier* qui termine le grand réseau français, sur les confins de la Savoie, la Commission établit une nouvelle chaîne trigonométrique qui, s'élevant, traversant et descendant la grande chaîne des Alpes, pour suivre le dos de ses contre-forts latéraux, parvint insensiblement dans les plaines de la Doire et du Pô, pour se diriger de là, et parvenir finalement non loin de la rive gauche du Tesin jusqu'à la base de la Lombardie, mesurée en 1800 par le chevalier Oriani, près de Soma et Busto.

Cet énoncé des travaux trigonométriques de la Commission austro-sarde a besoin d'une rectification que nous croyons devoir présenter pour conserver à chacun la part qu'il a eue dans la formation de la chaîne de triangles de l'arc du parallèle moyen qui s'étend depuis la tour de Cordouan jusqu'à Fiume. La Commission mixte a rempli le vide que les États du roi de Sardaigne laissaient dans cet enchaînement, à l'aide d'une chaîne de seize triangles, qui, partant du côté *Colombier-Granier*, sur les confins de la Savoie, s'arrête en Piémont, au côté *Superga-Massé*, lequel fait partie du grand réseau trigonométrique que les ingénieurs géographes français ont étendu sur la haute Italie dans les années qui se sont écoulées depuis 1805 jusqu'en 1813. Ce réseau, qui a pour côté de départ la base que le chevalier Oriani a mesurée en 1800, près des rives du Tesin, est lié avec la base de Beccaria en Piémont, avec celle de Boscowich, près de Ri-

mini, avec deux bases que le général baron de Zach a mesurées avant 1806, dans les anciens États vénitiens, et enfin a été porté à l'est jusqu'à Fiume. Le prolongement de la nouvelle chaîne de la Commission mixte, depuis le côté *Superga-Massé* jusqu'à la base du Tésin, est donc pris dans les travaux trigonométriques exécutés antérieurement par les ingénieurs-géographes français, ainsi que le prolongement jusqu'à Fiume du reste de la chaîne de triangles de l'arc du parallèle moyen (1).

• Le travail de la Commission mixte fut considéré en
 • Piémont sous le point de vue de pouvoir concourir à
 • la fois à la vérification ou rectification de la mesure
 • du degré du méridien de Turin, et à l'établissement
 • d'une triangulation générale, embrassant toute l'é-
 • tendue des États continentaux du royaume de Sar-
 • daigne.

• C'est en 1826 que l'on prit toutes les mesures né-
 • cessaires à l'exécution d'un projet de triangulation
 • générale, basée sur les opérations de la Commission
 • mixte. On eut d'abord la pensée de remesurer et de
 • prolonger jusqu'à Superga et au château de Rivoli
 • l'ancienne base du P. Beccaria, si favorablement
 • située au centre du Piémont et des Alpes, sous les
 • murs de la capitale, et dont la liaison opérée par les
 • ingénieurs-géographes français avec le grand réseau
 • trigonométrique provenant de la Lombardie, a si-
 • gnalé dans la mesure primitive une erreur qu'il eût

(1) On peut consulter l'ouvrage que la Commission mixte a publié à Milan sous le titre de : *Opérations géodésiques et astronomiques pour la mesure d'un arc du méridien*, et l'ouvrage suivant : *Mesure d'un arc du parallèle moyen*, par le colonel Brousseau, 1 vol in-4. Limoges, 1839.

» été important de déterminer avec exactitude par une
 » mesure immédiate. Quoique cette entreprise dût être
 » examinée et accueillie , le projet demeura sans exécu-
 » tion, et l'on fut obligé de recourir à un autre expé-
 » dient.

» Dans cet état de choses, l'adoption pour base de la
 » longueur du côté *Colombier-Granier*, communiquée
 » par les Français, devint indispensable, et on l'accepta
 » avec d'autant plus de confiance que les erreurs qui
 » pourraient survenir seraient infailliblement décou-
 » vertes par la liaison du réseau principal avec les bases
 » et les côtés intermédiaires déjà connus, et parce que
 » les renseignements ultérieurs donnés par le colonel
 » Brousseau, relativement à la concordance des sept
 » bases mesurées en France en ont confirmé la bonté,
 » au moyen d'une légère correction donnée par la base
 » de Bordeaux, correction dont on tint compte dans
 » tous les calculs. » Nous devons ajouter que la chaîne
 de triangles du parallèle moyen, calculée sur la base
 de Bordeaux, donne, pour la longueur de la base du
 Tésin. 9999^m.46 (1)

| | |
|----------------------------------|---------------------|
| Cette même base, selon la mesure | |
| de M. Oriano. | 9999 25 |
| Différence. | 0 ^m , 21 |

Une telle concordance devait inspirer la plus grande confiance sur la détermination de la longueur du côté *Colombier-Granier*, pris pour base de la triangulation générale.

En effet, dans le projet formé pour l'exécution de cette triangulation, on admit en principe que les côtés

(1) Mesure d'un arc du parallèle moyen, par le colonel Brousseau, p. 178, tri. n^o 23.

du grand réseau trigonométrique du parallèle moyen traversant la Savoie et le Piémont, présentaient toute la précision désirable pour servir de fondement aux futures déterminations géodésiques, et à la formation de tous les réseaux trigonométriques sur la superficie entière des États continentaux de S. M.

C'est donc d'après ce système que furent dirigés et distribués les divers réseaux trigonométriques du 1^{er} Ordre, lesquels, en atteignant la frontière, ont été liés aux triangulations exécutées dans les États limitrophes de France, de Suisse et d'Italie.

Des triangulations du 2^e Ordre, établies sur celles du 1^{er} furent exécutées avec le même soin. On doit accorder à ces triangulations secondaires la même confiance qu'à celles du 1^{er} Ordre, dont elles ne diffèrent que par une moindre extension dans la longueur des côtés ; souvent elles émanent de plusieurs données qui ont une origine diverse ; les différentes valeurs qui en résultent pour des côtés communs s'accordent toujours dans les limites d'une tolérance raisonnable.

Des triangles d'un ordre inférieur furent dérivés de la triangulation secondaire.

On choisit pour signaux, autant que cela a été praticable, des objets stables, élevés et d'un facile accès, comme tours, clochers, chapelles, ermitages, etc. ; mais comme il arrive rarement dans de semblables opérations de rencontrer toutes les conditions désirables, on fut obligé souvent de recourir à des signaux artificiels et pyramidaux à base carrée de 3 mètres de côté et de 5, 6 et 7 mètres de hauteur, en raison des distances respectives d'où ils devaient être aperçus, construits et élevés en murs à pierres sèches, en bois ou gazon, selon les localités ; mais partout, tou-

jours, avec une exacte régularité et une solidité suffisante. Les lieux de leur emplacement furent toujours clairement indiqués sur le terrain avec des repères rattachés aux quatre faces du signal ; le tout enregistré avec des esquisses d'accidents particuliers, au moyen desquels il ne sera pas difficile dans l'avenir d'en trouver le centre.

Toutes les observations pour la mesure des angles ont été faites avec deux excellents théodolites de Reichembach et de Gambey, de 23 centimètres de diamètre, aux trois sommets de chaque triangle, au nombre de deux, trois, quatre et cinq séries de dix répétitions chacune, selon l'importance du réseau auquel il appartient. En général, dans la composition des triangles, on a cherché les conditions les plus favorables que pouvaient offrir les dispositions naturelles des sites, et l'on n'a admis aucun angle inférieur à 30 degrés sexigésimaux ni supérieur à 120.

L'orientation de chaque réseau s'obtient à l'aide des observations azimuthales faites à l'observatoire royal de Turin sur la mire méridienne de Cavoretto, à 4,480 mètres de distance, et sur le centre de la coupole de Superga, vérifiées sur les signaux de Soglio, de Civrari et Freidour, et, de cette station originaire, transportées successivement sur les suivantes jusqu'à celles du Mont-Cénis et du Colombier, où elles arrivèrent peu dissemblables des observations qui y furent faites directement au temps de la mesure de l'arc du parallèle moyen, ainsi qu'on le verra.

Tous les calculs doublement effectués et vérifiés réciproquement par des personnes diverses ont été exécutés sur les formules connues de Legendre et de Delambre, dans la supposition que la terre est un el-

lipsoïde de révolution, et les principaux éléments dont ils dépendent sont les suivants :

| | |
|--|-----------------------------|
| • Côté Colombier-Granier, réduit à la température zéro et au niveau de la mer | 48208 ^m , 10 |
| • Azimuth du centre de la coupole de Superga vu de l'observatoire royal, et compté du sud à l'ouest. | 260°, 53', 00" |
| • Demi-grand axe de la terre, ou rayon de l'équateur. | 6376986 ^m |
| • Demi-petit axe de la terre, ou rayon du pôle. | 6356323 ^m |
| • Aplatissement | 0,00324 = $\frac{1}{308,4}$ |
| • Carré de l'excentricité | 0,0064695 |
| • Rayon de l'ellipsoïde osculateur du Piémont | 6366745 ^m |

Nous devons observer que la longueur du côté Colombier-Granier, mentionnée ici de 48208^m, 10, comme provenant de la triangulation française dérivée de la base de Bordeaux, n'est pas conforme à celle qui est donnée par la chaîne du parallèle moyen, dérivée également de cette même base, savoir : 48210^m, 36 (1) véritable valeur du côté Colombier-Granier que la triangulation sarde aurait dû employer. Le gouvernement français fit exécuter, en 1803 et 1804, des opérations géodésiques dans la Savoie, pour servir de fondement aux levés topographiques entrepris alors dans cette province. Les sommets du Colombier et du Granier entrèrent dans le réseau trigonométrique du 1^{er} Ordre qui avait pour côté de départ la distance de la tour

(1) Voyez la page 294 de la 1^{re} partie de la Nouvelle description géométrique de la France, et la page 162 de l'ouvrage du colonel Brousseau sur la mesure d'un arc du parallèle moyen.

de Chandieu à la tour de Montellier, donnée par la triangulation de Cassini. Plus tard, ce même côté Chandieu Montellier ayant fait partie de la chaîne trigonométrique du parallèle moyen, on a calculé de nouveau les triangles de la Savoie, en partant de la longueur de ce côté, donné par la base de Bordeaux, et l'on a trouvé pour la valeur du côté Colombier-Granier (de 1803 à 1804), le nombre $48208^m,10$ (1) qui est précisément celui que la triangulation sarde a pris pour donnée de départ. La différence $2^m,36$, entre les deux résultats, provient, en grande partie, de ce que, sur chacune de ces deux sommités, on peut-être seulement sur l'une d'elles (le Colombier), le point géodésique établi en 1811 ou postérieurement n'a pas coïncidé de position avec celui de la triangulation formée en 1803 et 1804; il semblerait donc qu'on aurait commis une méprise dans l'adoption de la donnée du départ de la triangulation sarde. Au reste l'erreur $2^m,36$ dont cette donnée est affectée n'offre d'autre inconvénient que de soumettre à une rectification proportionnelle les longueurs des côtés dont la notice offre la comparaison avec les résultats provenant des triangulations limitrophes de la France, de la Suisse et d'Italie, si l'on veut que cette comparaison soit rapportée à des valeurs du parallèle moyen dérivées de la base de Bordeaux.

En tenant compte de l'excès sphérique, les triangles du 1^{er} et du 2^o Ordre serment, pour le plus grand

(1) Voy. la page 274 de la première partie de la Nouvelle Description géométrique de la France : la triangulation de la Savoie s'y trouve mentionnée, parce qu'elle a servi à déterminer la position géographique et l'altitude du Mont Blanc.

nombre , à moins de 5 secondes (sexagésimales) quelques uns se maintiennent entre 10 secondes , et il arrive rarement qu'ils dépassent cette limite. Toutefois des anomalies considérables se sont offertes dans quelques triangles, dont l'erreur s'est élevée jusqu'à 15 secondes , sans qu'on pût en découvrir la cause , malgré toutes les vérifications répétées. L'auteur de la notice les attribue, avec raison, à l'effet des inexplicables singularités des réfractions. Des anomalies analogues se sont manifestées quelquefois dans la triangulation de la nouvelle carte de France.

Le centre du grand cercle vertical, de l'observatoire de Turin , dont la latitude est fixée définitivement à $45^{\circ} 04' 08'' 06$, et la longitude à $5^{\circ} 21' 24'' 75$, à l'est de l'observatoire royal de Paris, sert d'origine aux coordonnées géographiques de tous les points géodésiques de la triangulation sarde. La position géographique d'un sommet de triangle tant du 1^{er} que du 2^e Ordre, résulte des latitudes, des longitudes et des azimuths des deux autres sommets du triangle, et représente la moyenne des diverses valeurs obtenues.

Quant à la détermination des altitudes, voici ce qu'en dit la notice :

« Par le manque de temps, les observations des distances zénithales sont en petit nombre, et l'on n'a que très peu d'altitudes déterminées par des mesures géométriques. Elles auraient été d'ailleurs affectées des déviations du fil à plomb occasionnées par l'inégalité des densités des couches terrestres, et par les attractions locales si communes dans des sites tels que les Alpes. Ne pouvant faire marcher de front les deux méthodes généralement usitées, pour arriver à la connaissance des hauteurs des points au-dessus du

• niveau de la mer, celle du baromètre, bien qu'ap-
 • proximative, par le défaut d'une quantité suffisante
 • de stations répétées, parut néanmoins mériter la
 • préférence, parce qu'elle n'expose pas à la propa-
 • gation des erreurs. Le baromètre servit donc presque
 • toujours dans la mesure des hauteurs et des dépres-
 • sions que l'on put recueillir. L'attention avec laquelle
 • les longueurs de la colonne de mercure furent prises,
 • et le choix des meilleures circonstances météorologi-
 • ques qui ont accompagné ces observations, font es-
 • pérer que toutes les élévations déduites de cette ma-
 • nière ne sont pas très éloignées de la vérité. Elles
 • furent conclues le plus souvent d'observations simul-
 • tanées faites sur les lieux, et rigoureusement calculées
 • au moyen d'autres observations correspondantes
 • faites à l'établissement du Corps Royal, ou aux ob-
 • servatoires de Gènes et de Genève, selon la plus ou
 • moins grande proximité des points, à l'aide des tables
 • d'Oltmanns, en ayant égard aux variations des
 • températures de l'atmosphère et de la colonne de
 • mercure, à la capillarité des tubes et aux autres cor-
 • rections nécessaires. On recourut rarement, comme
 • données subsidiaires de calcul, à la hauteur moyenne
 • du baromètre et à la température probable au niveau
 • de la mer. Chaque fois que cela a été possible, on a
 • comparé les cotes provenant des observatoires men-
 • tionnés ci-dessus et considérés séparément; souvent
 • on eut des nombres sinon tout-à-fait concordants, au
 • moins assez rapprochés et satisfaisants. Les plans de
 • comparaison des lieux du baromètre à l'établissement
 • de l'état-major général dans le palais Carignan et aux
 • observatoires de Turin, de Gènes et de Genève, sont
 • respectivement à 261^m,6; 284^m,8; 45^m,0 et 407, 0
 • au-dessus du niveau de la mer. »

• Quoique l'on ait pris toutes les précautions imagi-
 • nables pour transporter sur la cime des montagnes
 • de bons baromètres bien comparés avec divers mo-
 • dules excellents , il advint pourtant à différentes re-
 • prises qu'ils furent brisés ou altérés de manière à ce
 • que les observations ne purent être faites ; et pour
 • rendre hommage à la vérité, il convient de confesser
 • qu'une semblable lacune involontaire laissée dans la
 • recherche des altitudes des points du 1^{er} et du 2^e Or-
 • dre , ne peut que devenir sensible par la suite , soit
 • dans les discussions physiques et géologiques con-
 • cernant les Alpes et les Apennins , soit dans les ques-
 • tions militaires et commerciales. Il est donc à désirer
 • qu'une si importante lacune soit un jour remplie , au
 • moins en partie au moyen de deux grands nivelle-
 • ments géométriques et barométriques conduits con-
 • temporairement dans le sens longitudinal et perpen-
 • diculaire auxdites chaînes principales, et susceptibles
 • de faire connaître leurs propres corrélations de hau-
 • teurs avec les plages de la Méditerranée prises à
 • l'embouchure du Var, de la Magra et du Pô. Cet
 • important travail concourrait en même temps à
 • répandre une grande lumière sur une intéressante
 • question, qui, jusqu'à présent, n'est pas suffisam-
 • ment éclaircie, et conduirait à établir en grand le
 • degré de précision à attribuer à l'une comme à l'autre
 • des deux méthodes de mesurer les hauteurs, aujour-
 • d'hui également préconisées et en apparence plau-
 • siblement soutenues. »

Nous savons, par notre propre expérience, quelles
 sont les rudes fatigues à supporter, les nombreuses
 difficultés à surmonter lorsque l'on exécute des travaux
 géodésiques dans les hautes régions montagneuses ; et,

en considérant l'espace de temps très limité durant lequel, pendant la belle saison, les sommets dont l'altitude dépasse 3000 mètres sont accessibles aux observateurs, nous concevons que les chefs d'opération aient cherché à abrégé la durée de leurs stations dans ce triste et pénible séjour, en n'y faisant pas assez, peut-être, de ces observations mises en dehors de celles qui leur étaient imposées : le temps aura donc manqué souvent à la mesure des distances zénithales, qui d'ailleurs n'était pas obligatoire. Puisque les chefs d'opération étaient munis de baromètres, il est fâcheux qu'on n'ait pas saisi cette occasion de faire marcher de front les deux méthodes de déterminer les différences de niveau : en se contrôlant, elles se seraient prêté un mutuel appui, et on n'aurait pas à regretter les lacunes qui existent par suite des accidents survenus aux baromètres. A la vérité cela aurait augmenté un peu la durée des stations ; mais dans une entreprise de cette importance, la question du temps devant être une chose secondaire, le retard qui en serait résulté dans l'accomplissement des opérations géodésiques aurait été grandement compensé par le nombre des précieux documents que l'on aurait obtenus. En donnant la préférence à la méthode barométrique, n'était-ce pas limiter la détermination des altitudes des sommets de triangles aux seuls points du 1^{er} et du 2^e Ordre, et par conséquent renoncer à obtenir celles des points trigonométriques d'un ordre inférieur, ordinairement plus nombreux, sur lesquels le 3^e angle du triangle est conclu ? La méthode géométrique, au contraire, aurait tout embrassé en donnant avec exactitude les différences des points du 1^{er} et du 2^e Ordre à l'aide des distances zénithales réciproques, et celles des points d'un ordre inférieur

qu'on obtient avec une approximation suffisante, par des distances zénitales non réciproques. Quant aux erreurs dont ces observations auraient pu être affectées par la déviation du fil à plomb, effet des attractions locales, elles n'auraient guère dépassé les unités de secondes, et leur influence dans les résultats des différences de niveau n'aurait été en définitive d'aucune importance. Les nivellements géodésiques du 1^{er} Ordre que l'on a exécutés en France sur les Pyrénées et sur les Alpes de nos frontières de l'est, toutes montagnes comparables en altitudes à celles des stations les plus élevées de la triangulation sarde, ont offert dans leur comparaison avec d'autres nivellements du 1^{er} Ordre tout-à-fait indépendants, un accord très satisfaisant, qui démontre que si les causes d'altération de la nature de celles dont nous venons de parler ont existé, leur influence dans les résultats n'est pas sortie du moins de l'étroite limite connue des erreurs inévitables. Dans un nivellement géodésique bien exécuté, la propagation des erreurs n'est pas à craindre, parce que les moyens de vérification qu'offrent les observations mêmes permettent de constater les anomalies qui se manifestent et de les éliminer. Enfin l'exactitude de la méthode géométrique de déterminer les différences de niveau est suffisamment démontrée par les nivellements géodésiques de la nouvelle carte de France : ils ont soutenu avec avantage les diverses comparaisons qui en ont été faites avec des nivellements spéciaux qui s'y sont rattachés, tels que ceux que l'on a exécutés dans les nombreuses études des lignes projetées des chemins de fer.

La situation des travaux trigonométriques en Piémont, à l'époque de la publication de la première

livraison de la carte, faisait espérer que dans deux années la détermination de tous les clochers des villes et de presque tous ceux des chefs-lieux sera achevée. Dans son état actuel, la triangulation embrasse plus de six cents points qui ont été obtenus par plus de mille trois cents triangles, lesquels se vérifient mutuellement et ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'exactitude. Les stations destinées à compléter les réseaux du 1^{er} et du 2^e Ordre, et à couvrir le reste de la superficie du royaume, sont choisies et signalées; elles se réduisent à environ soixante-six, compris celles que l'on doit faire le long de la frontière de la Lombardie, et vers les sources de la Toce et de la Sésia.

La notice renferme des comparaisons entre les résultats de la triangulation sarde et ceux qui proviennent des opérations géodésiques des États limitrophes. Nous allons en offrir quelques unes, en ayant soin de rectifier proportionnellement les longueurs des côtés des triangles du Piémont, de la différence—2^m,26 que nous avons mentionnée plus haut.

Du côté de la frontière du royaume Lombardo-Vénitien, un grand nombre de stations n'étaient point encore terminées; on n'avait pour le moment d'autres points de comparaison que ceux qui ont été choisis antérieurement dans le Piémont par les ingénieurs-géographes français, lors de la liaison qu'ils ont opérée de la base du Tésin avec celle de Beccaria. Nous ferons observer que cette partie des comparaisons, telle qu'elle est établie dans la notice, est fautive en ce que les longueurs des côtés des triangles des ingénieurs français n'y sont point exprimées en valeurs provenant de la base du Tésin, comme elles doivent l'être, mais bien en valeurs dérivées de la chaîne du parallèle moyen, calculée primitivement sur le côté Bort-Her-

ment de la chaîne de la méridienne de Dunkerque, lequel côté est affecté, comme on le sait, d'une erreur de 4^m,62.

Voici les véritables valeurs respectives des deux triangulations que l'on doit comparer :

| DESIGNATION DES CÔTÉS. | CÔTÉS EN MÈTRES selon la triangulation | | DIFFÉRENCES. |
|---|---|--|--------------|
| | SARDE, base de Bordeaux. | de la LOMBARDIE, base du Tésin. | |
| Crés (paradis). — Novare (clocher de San-Gandenzio) | 47821,60 ^m | 47820,66 ^m | — 0,94 |
| Busto (clocher de la colleg.) — Vigevano (tour de la ville) | 32782,70 | 32782,04 | — 0,66 |
| Vigevano. — Tortone tour sur les ruines de l'ancien fort) | 47066,40 | 47064,91 | — 1,49 |
| Tortone. — Antola (mont), signal. . . | 41802,71 | 41800,77 | — 1,94 |
| Antola. — Penice (mont), signal. . . | 26974,16 | 26973,58 | — 0,58 |

Résultats comparés avec ceux de la triangulation Suisse.

| DÉSIGNATION DES CÔTÉS. | VALEURS DES CÔTÉS selon la triangulation | | DIFFÉRENCES. |
|--|---|------------------------------|--------------|
| | SARDE, base de Bordeaux. | SUISSE, base d'Arberg. | |
| Genève (tour sud). — La Dôle (mont), signal. | 25237,05 ^m | 25234,87 ^m | — 2,18 |
| La Dôle. — Bougi, signal. | 20795,70 | 20794,94 | — 0,76 |
| La Dôle. — Mont-Tendre, signal. . . . | 24806,21 | 24805,23 | — 0,98 |
| Mont-Tendre. — Bougi. | 12720,29 | 12720,12 | — 0,17 |
| Mont-Tendre. — Gourze (centre de la tour) | 34320,16 | 34318,63 | — 1,53 |
| Bougi. — Gourze. | 29660,63 | 29658,41 | — 2,22 |
| Molasson (mont), signal. — Oldenhorn (mont), signal. | 29028,60 | 29026,13 | — 2,47 |
| Oldenhorn. — Catogne (mont), signal. | 31616,88 | 31611,18 | — 5,70 |

La suite à un prochain numéro.

NOTE

SUR LA DÉCOUVERTE des îles Bonin (Bonin-Sima) en 1639
(d'après un opuscule de M. Siebold).

On doit au célèbre voyageur M. de Siebold une découverte extrêmement intéressante faite dans les archives de l'ancienne Compagnie des Indes orientales. On connaît les voyages du grand navigateur Abel Jansen Tasman vers le Zuidland (la terre du Sud) en 1642. On sait que, parti de Batavia le 14 août, il découvrit la Terre de Diemen, la Nouvelle-Zélande, et revint à Batavia, le 15 juin 1643, par la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Guinée; depuis, en 1644, il acheva la reconnaissance de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Mais ce qu'on ignorait, c'est que, dès 1639, Tasman le premier avait exploré l'océan Pacifique dans l'hémisphère boréal et découvert les îles Bonin (Bonin sima). M. de Siebold avait déjà conjecturé, d'après une très ancienne carte marine, qu'au commencement du XVII^e siècle, les navigateurs hollandais avaient connaissance de ces îles. En effet, cette carte contient le groupe d'îles avec les noms de *Engel* et de *Gracht*, et elle porte les noms de Mathieu Quast et d'Abel Jansen Tasman; elle avait été communiquée par M. Jacob Swart, d'Amsterdam, auteur de l'ouvrage intitulé : *Verhandelingen en berigten betrekkelijk het zeewezen en de zeevaarkunde*, c'est-à-dire *Dissertations et Rapport sur la marine et la navigation*. Or, à la fin de l'année dernière, M. de Siebold, en explorant les anciennes écritures de la Compagnie, de concert avec M. P.-L. de Munnick,

conservateur des archives, trouva une lettre du 1^{er} janvier 1640, du gouverneur-général Anthonio Van Diemen, portant cette annotation : *Découverte à l'est du Japon par deux flûtes*, et, en même temps, le *Journal ou Mémoires du commandeur Mathieu Quast*, allant par ordre de MM. le gouverneur général et les conseillers des Indes, avec les flûtes Engel et Gracht, à la découverte des îles d'or et d'argent situées à l'E., environ 37 degrés 1/2 latitude Nord (40 pag. f^o), avec les dessins du pays reconnu (1), les décisions du conseil de l'équipage (2), et autres documents, tous signés par Mathieu Quast et Abel Jansen Tasman. M. de Siebold remarqua la conformité de ces reconnaissances avec celles de Tasman qu'a données Valentyn (3). Ensuite il vit dans un recueil officiel de documents envoyés à Amsterdam, le 8 janvier 1640, par le gouverneur général et le conseil des Indes aux administrateurs de la Compagnie, qu'il se trouvait, avec le journal de mer, la carte originale des découvertes à l'E. du Japon.

Il ne pouvait plus rester, à la vue de ces pièces authentiques, aucun doute sur la réalité des découvertes dont il s'agit; il est donc établi maintenant que Mathieu Quast et Abel Jansen Tasman ont les premiers découvert et décrit les îles *Bonin-Sima*.

Dans l'écrit substantiel que M. de Siebold a consa-

(1) Parmi les dessins se trouve la figure d'un poisson long de 5 pieds, large de 7.

(2) En voici le titre : *Copie des résolutions du commandeur Mathieu Quast et du conseil des équipages Engel et Gracht*, pendant le voyage en destination de Batavia à la découverte de quelques nouveaux pays situés à l'est du Japon, commençant du 3 juin 1639, jusqu'au 15 novembre suivant.

(3) Oud en Nieuw Oost-India, 4^e vol., 3^e part., 2^e sect.

cré à l'historique de la découverte, on trouve l'extrait des instructions données à Mathieu Quast par le célèbre gouverneur Anthonio Van Diemen, où l'on voit que l'expédition devait chercher les îles d'or et d'argent à 400 milles E. du Japon par 57 degrés 17² latitude N., but principal de l'exploration, puis profiter de la mousson S.-E. pour atteindre Formose et reconnaître les îles des Larrons. Ensuite vient le récit de la navigation dont je vais présenter l'analyse.

Partis le 2 juin de Batavia, les bâtiments se trouvèrent le 22 à la hauteur des Philippines, explorèrent Luçon à l'O. et au N.-O. ; les 9 et 10 juillet ils firent de l'eau à la côte E. : ils étaient le 11 à 16° 45' lat. N., à l'E. de Poulo-Timaon. Or, il existe une ancienne carte de J. Van Keulen, avec une baie sous le nom de *Quast's Waterplaats*, sur la côte orientale de Luçon (l'aiguade de Quast) : elle s'appelle aujourd'hui baie de Davilacan et gît par 16° 43' : ainsi le nom de Quast a disparu dans les nouvelles cartes, mais les archives de la Compagnie l'ont conservé. Le 17, ils trouvèrent des récifs à 178 milles du cap Spiritu-Sancto, l'*écueil d'Engel* : ce sont ceux que Douglas reconnut en 1789 ; le 20, ils virent l'île des Mouettes par 25° 3' (*latit. estimée*) : c'est l'île Arzobispo des Espagnols ; probablement elle tire son nom d'un rocher à pic de la forme d'une mitre d'évêque ; le 21, par 26° 38', ils virent un grand nombre d'îles et leur donnèrent le nom d'*Île de l'Engel* et d'*Île du Gracht* : la première consiste dans le groupe méridional de Bonin-Sima et celui de Baily, marqués sur la carte de l'amiral Lutké par 27° 37' lat. N. ; l'autre est la deuxième des îles Bonin, nommée par Becchey en 1827 *Pael Buckland* et *Stapleton* ; Lutké place l'île centrale du groupe par 27° 5' lat. N. ; or, les

navigateurs hollandais avaient trouvé l'île du Gracht par $27^{\circ} 4'$ lat. N. Les longitudes sont également d'une grande exactitude : $142^{\circ} 28'$ E. de Greenwich pour $142^{\circ} 28'$ (Lutké), et $142^{\circ} 20'$ pour $142^{\circ} 24'$. Ce n'est pas tout : croyant à tort que le C. Beechey avait relevé tous les îlots du groupe de Baily, l'amiral Lutké ne l'a pas visité ; de manière que le journal de Quast et Tasman, après deux siècles, donne plus de détails que les modernes relèvements. Au reste, les observations des Japonais sont d'accord sur le grand nombre d'îlots et de rochers de ce groupe. Nos navigateurs virent, le 22 juillet, d'autres groupes au N. $1/4$ O. des îles Bonin, qui correspondent à l'îlot de Kater et au groupe de Parry. Le 4 août, ils étaient à 200 milles à l'E. du Japon; le 24. par $37^{\circ} 30'$ lat. N., ils en reconnurent la côte orientale, au pays de Moet, mais aussitôt ils mirent encore une fois le cap à l'E. Voulant à toute force découvrir les îles d'or et d'argent, on mit en œuvre les peines et les récompenses, et les mesures les plus énergiques pour y parvenir. Il fut défendu sous peine des garcettes de dormir pendant le quart, et même, plus tard, sous peine de mort. Ils naviguèrent ainsi jusqu'au 24 septembre sans découvrir aucune terre, se trouvant alors par la latitude de 38° et en longitude jusqu'à 600 milles à l'E. du Japon ; alors on décida de courir 300 milles à l'O. sous le parallèle de $38^{\circ} 40'$. Le 15 octobre, après cette nouvelle course, le conseil résolut de doubler le Japon au N. et d'atteindre la Corée ; mais la saison était avancée, les bâtiments faisaient eau de toutes parts, les manœuvres et les voiles étaient en pièces, le scorbut ravageait les équipages, 38 hommes étaient malades et 22 étaient déjà morts, tout le monde était épuisé : alors on gouverna droit au S.-O. sur la

côte du Japon, et le 1^{er} novembre on découvrit la terre, avec une grande baie et une haute montagne par 34° 54', position parfaitement exacte du cap *takutsuka-Jama*, d'après la nouvelle carte de M. de Siebold. La baie est celle d'*Iedo*, et la montagne qui la termine est le volcan *Foézie*, élevé de 3,793 aunes(1). Or on possède un journal des Néerlandais de Decima (Dezima) du 25 décembre 1639, portant que deux vaisseaux commandés par Mathieu Quast avaient été aperçus près de Iedo, envoyés de Batavia pour découvrir l'île d'or, à quatre cents milles est du Japon. Le 13, l'expédition reconnut l'île japonaise de *Kinsu*; on embouqua le détroit de *Van-Diemen*; on vit l'île de *Tanegasima*, le volcan *Jakunosima*, la baie *Kagosima*, et au milieu le volcan *Mitake* (encore en éruption aujourd'hui), avec la capitale de *Satzuma*, les îles *Meatima*, le groupe le plus occidental des *Sept Sœurs*, et enfin on jeta l'ancre le 21 à Tayouwan (Formose).

Peu après, Mathieu Quast partit pour une autre expédition. En 1641, il commandait le blocus de Goa, et Tasman commandait la croisière devant *Cambodia* jusqu'en 1642. Tel est en abrégé le récit tiré du journal de l'expédition néerlandaise de 1639, voyage qui fait honneur au courage et à l'habileté de ces deux hommes de mer.

On sait que la recherche des îles d'or et d'argent a été entreprise plus d'une fois d'après les cartes espagnoles, où l'on trouve les *Rica-de-Plata*, *Rica-de-Oro*. Ce qui a lieu de surprendre, c'est que ces noms figurent encore dans des cartes anglaises récentes.

Quoi qu'il en soit, à défaut de ces îles introuvables, celles de l'*Engel* et du *Gracht* sont une importante dé-

(1) Environ 2,160 mètres.

couverte, et peuvent devenir une véritable mine d'or pour le commerce comme un point de relâche pour les baleiniers. On doit donc un hommage éclatant de reconnaissance à Mathieu Quast et à Abel Jansen Tasman, ces grands navigateurs si longtemps méconnus, même de leurs compatriotes (1). Nous devons aussi féliciter ici M. de Siebold de nous avoir révélé l'histoire de leurs découvertes dans la partie nord du Grand-Océan.

JOMARD.

SUR LE TERRITOIRE D'EDD, LA BAIE D'HAYCOCK ET LA
CÔTE VOISINE.

(Notes extraites du journal du capitaine BROQUANT.)

Nous nous dirigeâmes successivement sur Asabe, Beiloul, Rassafoulé, etc., pour entrer en relation avec les indigènes, et toujours nos communications furent infructueuses. Les habitants, disséminés sur la rive, fuyaient à notre approche, ou ne nous abordaient qu'avec la plus grande défiance et la plus grande crainte. Il n'en fut pas ainsi à Edd. Cette peuplade, plus civilisée, nous reçut très amicalement, et nous pûmes avec elle entamer quelques négociations. Toutefois rien ne fut conclu; car, bien que ce territoire appartint exclusivement au chef de la localité (c'était l'héritage de ses pères), il ne pouvait ou il ne vou-

(1) On a l'obligation au docte M. Eyriès d'avoir le premier exposé en France les titres de Tasman, comme grand homme de mer, et d'avoir proposé le nom de Tasmania pour la terre de Diemen. On sait que l'amiral Krusenstern a surnommé Tasman le plus grand navigateur du xviii^e siècle.

lait cependant terminer avec nous aucun marché sans avoir préalablement consulté ses alliés , mesure qu'il nous disait être uniquement de pure forme, et pour ne pas rompre avec eux une vieille intimité à laquelle il croyait devoir cette condescendance. Le temps qu'il nous demandait n'aurait pas été un obstacle à la prolongation de notre séjour, si nous eussions été persuadés de la véracité de ce qu'on nous alléguait ; mais, ne pouvant accorder qu'une demi-confiance à des gens que nous connaissions si peu, nous lui promîmes de le visiter à peu près à l'époque qu'il nous avait déterminée, et nous fîmes voile pour Massawa.

Nous touchâmes encore à Amphila et sur les derrières d'Anesley, afin de nous y assurer au pouvoir de quels chefs étaient soumises les différentes populations, et jusqu'où chacun d'eux étendait ses droits de propriété. Enfin nous jetâmes l'ancre à Massawa.

Chef d'une grande partie de la côte, le naïb d'Arkecko pouvait nous être d'une grande utilité. Nous nous rendîmes chez lui, nous lui fîmes quelques ouvertures sur ce que nous avions entrepris à Edd, sans trop lui manifester le désir que nous aurions de posséder exclusivement ce point. Il fut décidé que son fils nous accompagnerait ; mais quelques particularités de la politique de son pays avec le gouvernement de Massawa firent que le gouverneur de cette dernière place ne voulut jamais permettre l'embarquement de ce chef sur un bateau arabe, pour nous accompagner dans une nouvelle exploration.

Le port d'Haycock, qui n'est éloigné de Edd que de cinq lieues (et que nous avons fait comprendre dans la cession), est un des plus beaux ports de la mer Rouge. Les voies de communication avec l'intérieur

sont de deux journées plus courtes que les moins longues qui s'effectuent aujourd'hui, puisque les habitants ne mettent que quatre jours pour se rendre à Adoua, résidence du roi Oubi, et le point le plus commerçant de l'Abyssinie.

Le pays est sain, la terre plus fertile que partout ailleurs sur ce littoral, et par une heureuse disposition géographique, les influences du climat sont plus favorables là que sur tout autre point. La navigation peut se faire en tout temps, et avec succès, de là vers tous les ports de la rive asiatique de cette mer. Le rivage est on ne peut plus convenable à la conservation des produits de ces contrées; car, bien que les pluies soient périodiques dans les plaines avancées de quelques milles dans l'intérieur, les bords de la mer en sont exempts, et par cela même rendent le climat très propice aux nombreux mouvements de toutes les graines qui font les richesses de ces pays.

Le territoire concédé est compris entre l'île de Coordomeat et la roche dite White-Quoin-Hill qui se trouve au sud d'Haycock, sur une profondeur (à partir de Edd) de trois lieues dans l'intérieur. Ce territoire, d'origine volcanique, est arrosé par une foule de sources. Il est recouvert d'une épaisse couche de terre végétale et susceptible de la plus grande fertilité. Les terres légères du bord de la mer contiennent une petite quantité de sel fixe; mais après les premières lignes de montagnes, le café même vient sans culture. Les chameaux, les dromadaires, les mules, etc., peuvent parcourir tout le pays avec la plus grande facilité. Les bœufs peuvent venir de l'intérieur sans éprouver la moindre fatigue, ce qui donnerait au commerce des cuirs et des suifs une extension qu'il n'a pu avoir jus-

qu'à ce jour; car les routes étant beaucoup plus longues par les autres voies, les cuirs ne peuvent arriver aux ports de mer qu'après avoir coûté des frais considérables. D'un autre côté, si l'on faisait venir de l'intérieur, pour les abattre aux lieux d'embarquement, des animaux maigres et exténués de fatigue, on n'obtiendrait que des cuirs inférieurs, et dont le prix de revient, à bord, différerait peu du prix de ceux qui seraient arrivés par voie de transport. Les habitants de Edd sont industriels; comme tous les peuples d'Afrique, ils sont marchands par excellence; mais, ne possédant aucune ressource, ils n'ont pas le moyen de faire diriger les caravanes de l'intérieur sur leur pays. Leur unique commerce est celui des esclaves, qu'ils vont vendre à Moka, où ils se procurent les objets nécessaires pour en acheter d'autres, aussi bien que les étoffes avec lesquelles ils s'habillent.

Ils élèvent à quelques milles dans l'intérieur des troupeaux aussi nombreux que leurs besoins l'exigent; ils font une très grande consommation de beurre, de miel et de fromage, que le pays produit abondamment; et, comme le rivage est très poissonneux, ils ont ainsi tous les moyens de satisfaire aux premiers besoins de la vie.

Ils feraient tout ce qui dépendrait d'eux pour se procurer un état plus prospère, et pour donner essor au luxe qu'ils aiment chez leurs femmes; aussi, ils nous disaient qu'ils nous reverraient avec bonheur; que nous pouvions compter sur le dévouement de tous les habitants, et que peu de jours après notre arrivée, nous verrions de nombreuses populations venir se grouper autour de nous.

Les limites de ces notes ne me permettent pas d'en-

trer dans l'historique de mes différents voyages sur les côtes occidentales de la mer Rouge ; je les terminerai par quelques observations nautiques sur Edd.

Mon opinion sur l'excellent travail de M. Moresby était depuis longtemps fixée ; mais j'avais besoin de voir plusieurs fois les choses pour apprécier toutes les inexactitudes de ses prédécesseurs.

Nous remarquâmes avec satisfaction que M. Moresby avait apporté le plus grand soin dans son hydrographie ; et si quelques particularités lui ont échappé , elles sont en bien petit nombre , et tiennent plutôt à la localité et au détail qu'au travail en général.

Le groupe de Coordomeat, dans le nord de Edd, est plus à l'est qu'il n'est marqué sur le nouveau plan.

Le passage entre la plus ouest de ces îles et le continent africain n'est pas libre , comme l'indique la même autorité. Il y a 5 milles environ de la plage à l'île la plus voisine ; la partie de cette plage la plus rapprochée de la plus petite île du groupe , peut être aisément reconnue par quelques arbrisseaux et quelques touffes de verdure , nourris par une petite rivière qui se jette à la mer ; à 2 milles environ de cette petite rivière , et sur la ligne droite qui passe par son embouchure et la plus petite des îles , se trouve une roche qui n'est recouverte que par 4 pieds d'eau. Cette roche est d'autant plus dangereuse que l'œil ne peut l'apercevoir comme la plupart des dangers de la mer Rouge , car les eaux de la rivière teignent la mer au-delà de cet écueil.

Le groupe de Coordomeat n'a passa plus grande longueur dans le sens indiqué par la nouvelle carte , mais bien dans une position orthogonale ; c'est-à-dire que la plus grande des îles se trouve à l'est des petites .

comme aussi le récif indiqué à l'ouest de la grande se prolonge dans la direction du nord.

A partir de la petite rivière dont nous parlions plus haut, la côte jusqu'à Edd suit à peu près le S. 11° E., sur une distance de 10 milles; le rivage est sain, et peut être approché jusqu'à deux brasses sans le moindre danger.

La côte, à partir de la seconde baie de Edd, se dirige d'abord à l'est; puis, avec une légère courbure, elle prend la direction sud-est jusqu'à Haycock, qui est éloigné de la pointe de Edd de 13 milles.

Sur toute cette étendue on peut laisser tomber l'ancre sur des fonds de vase dont le brassage varie suivant la proximité de terre, et est toujours convenable, puisqu'il est encore de 12 à 14 brasses à plusieurs milles au large.

Il n'y a pas de nécessité qui puisse obliger un grand bâtiment à passer entre l'île de Coordarlee et le continent. Ce passage est parsemé de coraux qui rendent le fond très inégal, font varier les sondes de 2 à 12 brasses, et engageraient les ancres si le calme obligeait à les y laisser tomber.

Si, la nuit, on se trouvait naviguant dans ces parages, et que le temps fût obscur, il faudrait avoir beaucoup d'attention pour éviter la roche qui se trouve à 3 milles dans le nord-est de Coordarlay. Cette roche serait d'autant plus à craindre que la mer ne brise pas dessus, que la sonde ne peut pas l'indiquer, puisqu'il y a autant d'eau à son pied qu'à une assez grande distance, et enfin que dans les plus grandes marées son sommet couvre presque entièrement.

La rive africaine de la mer Rouge n'est pas, comme la rive asiatique, en butte aux violentes rafales du sud

et du sud-est que l'on ressent du 15 octobre au 15 janvier dans la partie sud de cette mer. A Edd et à Haycock, ces brises sont plus modérées; mais, dans tous les cas, les bâtiments en mouillage ne courent aucun danger. La baie de Edd n'est pas aussi abritée que celle d'Haycock; mais dans l'une comme dans l'autre de ces rades, les navires sont très en sûreté.

Les communications sont on ne peut plus faciles; il n'y a aucune barre à franchir avec les canots ou les chaloupes, et les plus grands bâtiments peuvent y mouiller à portée de voix. Le port d'Haycock cependant est à tous égards préférable à celui de Edd; il est plus profond, et les bâtiments pourraient dans certains endroits s'amarrer à toucher la terre.

Dans toute la baie d'Haycock, et à partir de cette baie vers Edd, les sondes varient de 6 à 8 brasses, et diminuent successivement jusqu'à 4, profondeur que l'on trouve très près du rivage. En se dirigeant sur l'autre côté de la baie, c'est-à-dire vers Jibbel-Abbate, les sondes sont plus grandes, et varient de 12 à 20 brasses jusque très près des îles volcaniques, où l'on trouve encore ce brassage. De Haycock à White-Quoin-Hill, il n'y a pas un seul danger caché; les quelques roches qui existent sont très apparentes; on peut mouiller sur toute l'étendue de cette côte quand les circonstances le commandent: partout on trouve des fonds convenables de 12 à 14 brasses.

Note du Rédacteur. L'acquisition du territoire d'Edd (pays qui a une vingtaine de lieues de longueur), par une compagnie de commerce française, a fait assez de bruit dans le temps pour qu'on désirât avoir des détails sur ce quartier de l'Abyssinie, dont on ignorait presque la position et le nom, il y a peu d'années encore: ceux que M. le capitaine Broquant a bien voulu communiquer nous ont paru assez neufs pour trouver ici une place. J.-D.

OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES SUR QUELQUES PARTIES
DE L'YÉMEN

(recueillies à Hèz pendant les mois de janvier et février 1842).

Par M. PASSAMA, lieutenant de vaisseau (1)

L'Yémen est naturellement divisé en deux parties bien distinctes : le Téhâma et la région montagneuse, parsemée tantôt de pays très fertiles et tantôt de provinces qui fournissent à peine à leurs habitants les choses les plus nécessaires à la vie.

§ 1^{er}. TÉHAMA.

La partie du Téhâma dont je vais m'occuper est celle qui est gouvernée par le chérif Hussein d'Abu-Arisch. Elle s'étend du S.-S.-E. au N.-N.-O le long de la mer, est bornée au N. par l'Hedjâz, à l'E. par la région montagneuse, au S. par les Subeihi (tribu indépendante) et à l'O. par la mer Rouge, ayant 69 lieues de longueur du N. au S., et une largeur variable de 6 à 9 lieues. Ce pays ayant été déjà l'objet d'études spéciales, je me contenterai d'indiquer les villes gouvernées par un dolah ou chérif (dans lesquelles se trouve nécessairement une garnison), et de quelques remarques sur les lieux que j'ai visités. Ces villes sont, dans l'intérieur, Abu-Arisch, résidence du grand chérif (ville ouverte dans laquelle on construit une citadelle en briques); Sabbia, au N.-E. d'Abu-Arisch, et près des montagnes; Zédia, au S.-E. de Lohéïa; El M'Arôua, au S.-S.-O. de Zédia; Bet-el-Faki, entourée

(1) Plusieurs parties de ces observations ont été publiées; mais nous avons craint, en les supprimant tout-à-fait, de tronquer un travail intéressant.

de vieilles murailles ; Zora, Badjel , près du pays de Saafan ; Zébid, Hès, Abdoëin et Mouza ;

Et sur la mer Rouge :

Djésane ou Djézane, grand village avec une vieille citadelle ; Lohéïa, Hodeïda et Moka (El-Mokha).

Pour aller de Moka à Hès, on passe par les lieux suivants : Yakhtoul, Rouba, Rouès, Zahari, Fédjéra, Mochich, Daboulia et Guinani. Ce trajet est de 47 milles (estimant à 25 milles la journée d'un chameau légèrement chargé).

Yakhtoul est à 7^m¹¹,9 au N. 1/2 O. de Moka ; Rouba, à 4^m,8 N. d'Yakhtoul ; Rouès, à 1^m,5 N. de Rouba ; Zahari, à 2^m,3 N.-N.-O. de Rouès ; Fédjéra, à 5^m,7 N. 1/2 O. de Zahari ; Mouchich, à 5^m,8 N. 1/2 O. de Fédjéra ; Guinani, à 11^m,0 N. 1/4 N.-E. de Mouchich ; Hès, à 8^m,0 E. de Guinani.

Yakhtoul est un misérable village de 200 cases en paille, entourées de dattiers, n'ayant qu'une tour et une mosquée en maçonnerie, et Rouba un groupe de 200 dans une datterie.

Placé à vingt minutes de la mer, Rouès est un village de 60 cases terminé au sud par une jolie mosquée à deux dômes. On y trouve du poisson salé, des poules, des œufs et du pain aux oignons ; mais l'eau y est très saumâtre.

Zahari, qui porte le nom de cette côte, est habité par 100 individus qui s'adonnent à la pêche sur des catimarens ; et Hedjéra une grande baie, au N.-E. de laquelle est un café.

Mouchich, grand village à dix minutes de la mer, se compose de 250 maisons en paille et 2 blanches mosquées. La première, placée sur une hauteur, est

à deux dômes et a plus de 800 ans d'existence ; tandis que l'autre, joli édifice bâti par Dureib, est au milieu du village et contraste singulièrement par son élégance avec les chétives cabanes qui l'entourent. Il possède une douane et trois cafés, est très animé par le va-et-vient des caravanes, et son commerce consiste en jardinage et poisson que l'on porte à Zébid. On peut s'y procurer des vivres de toute espèce, mais l'eau y est détestable. Mouchich est entouré de jardins dans lesquels on cultive des oignons, des raves, du millet sorgho, le cotonnier herbacé, le vacoua et beaucoup de doums. Une ancienne embouchure de torrent y forme près de la mer un fort joli bassin, dans lequel l'océan entre à marée haute, et qui sert de refuge à 30 pirogues de pêche et 300 catimarons. C'est à Mouchich que Niébuhr a cru pouvoir placer le Mésa de Moïse.

Guinani est un mauvais village de dix cases habitées par une quinzaine d'individus fort misérables. On n'y trouve que du kicher.

Hès (ville).

Placée à l'entrée d'une vallée, sur la route militaire de Zébid à Moka, à la jonction de celles d'Houden et de Charab, entre le Djebel-Deubas et le Djebel-Barachi, à 16 lieues environ au N.-N. E. de Moka, et 6 à 7 lieues au S.-O. de Zébid, à deux journées d'Houden et à une grande journée de Charab ; Hès est bâtie sur un exhaussement du terrain qui, des plaines arides du Téhâma, s'élève graduellement vers le pied des montagnes. Construite comme toutes les villes d'Yémen, elle compte 500 maisons en pierre et boue (rarement enduites de chaux) ; 250 en paille (ayant la forme d'un cylindre sur lequel serait posé un cône) ; 21 mos-

quées ; 20 cafés ou caravansérails ; 2,000 ânes (1.) de population (les femmes et les enfants non compris) . et une banlieue de 12 villages habités par 3,000 individus (2). La grande mosquée, qui tombe en ruines, a été bâtie il y a plus de 800 ans, par Ali-ben-Omar-el-Moutah, et la plus remarquable, en l'honneur d'un ouali ou saint de l'Hadramaut, nommé el Ghaméri. Le château du chérif, édifice carré de 13 mètres de côté sur 13,50 de hauteur, est entouré de tours rondes, et remonte sans doute aux premiers temps de l'islamisme, si on en juge par l'état de délabrement dans lequel il est aujourd'hui (malgré les nombreuses et récentes restaurations qu'on lui a fait subir). Dans son intérieur est une cour, autour de laquelle sont disposés, sur deux étages, les appartements de ce gouverneur et d'une partie de ses soldats. Entrant par son unique porte, située à l'angle du N.-E., on pénètre dans cette cour, à gauche de laquelle est un escalier communiquant avec tous les appartements du château, et sur la face intérieure de l'O., quatre inscriptions presque indéchiffrables rappelant la généalogie d'un descendant d'Abou-Taleb. Il est percé d'un grand nombre de fenêtres en ogive de sept formes différentes, desquelles partent des corniches bizarres faites avec des briques peintes à la chaux. Hès possède peu de chevaux, de 3 à 400 ânes, 300 bœufs, 800 moutons ou chèvres, beaucoup de chiens-chacals, 5 massaras ou moulins à huile de sésame, 10 moulins à café, 2 fabriques d'indigo, 3 teintureries, 10 fabriques de jarres, pots et tasses de toute forme et de toute grandeur (dont elle fournit une bonne partie de l'Yémen),

(1 et 2) Hommes en état de porter les armes.

et une douane dans laquelle on voit tous les lundis , jour de marché , du café , du beurre fondu , du miel , du sésame , etc. , en abondance .

Quoiqu'il passe par cette ville près de 200,000 livres de café en coque , ses revenus ne s'élèvent qu'à 5,264 talaris ou 28,952 francs (provenant des droits que la douane prélève sur le café préparé à Hès , des entrées et sorties , d'un impôt sur le sel , le bétail et les boutiques) ; plus , le dixième de tous les produits de la terre , et un faible droit sur les objets fabriqués en ville . Hès est gardée par 300 soldats , dont 15 cavaliers armés de deux pistolets et un sabre ; 80 montés sur des dromadaires , ayant fusil à mèche , sabre et djambia , et 205 fantassins armés d'une lance , un djambia , et quelquefois d'un casse-tête . Elle est divisée en plusieurs parties par des terrains cultivés ou des cimetières ; ses rues sont étroites et tortueuses comme celles de toutes les villes orientales , et il faut une demi-heure pour en faire le tour ; elle est entourée au N. et à l'E. par des champs d'indigo , sésame , etc. , et dans sa partie sud par un bois de dattiers qu'habitent de nombreux corbeaux . Ses habitants présentent deux types bien tranchés : les Arabes indigènes à couleur brun foncé , cheveux lisses , quelquefois bouclés ; et , ceux provenant de race esclave , qui ont conservé la peau noire et les traits africains de leurs pères (se croisant rarement avec des Arabes indigènes) . On y voit fort peu d'esclaves . Ces derniers sont toujours émancipés à la mort de leur maître , qui croit en agissant ainsi faire un acte méritoire aux yeux de Dieu .

L'importance actuelle de Hès est due à sa proximité des montagnes qui lui envoient leurs produits ,

mais surtout du café. Celui qui se récolte à Djébel-Ras, Charab, Houden, Habech, Bellad-Anss ou Anès aux environs de Saana, une partie de celui du Djébel-Ruéma, et quelquefois de Tès, ainsi que la coque de Safan passent par cette ville, qui donne, en échange, à plusieurs de ces pays les produits de son industrie.

De Hès à Messaguet on compte 3 heures; de Messaguet à Guerraé, 2^h 1/2; et de Guerraé à Zébid, 2^h 1/2.

Zébid, ancienne capitale du Téhâma, est une des villes les plus importantes de l'intérieur par sa position centrale dans cette vaste plaine; elle est entourée de murailles garnies de tours, et on y entre par quatre portes placées aux quatre points cardinaux: Bab en Chébarék, au N.; Bab en Kourtoum, à l'E.; Bab en Naghlé, au S.; et Bab en Saham, à l'O. La citadelle placée à l'angle du N.-E. est habitée par le gouverneur, chérif Radja (cousin-germain d'Hussein). Elle possède 1,000 maisons en pierre, une population de 7 à 8,000 âmes, une garnison de 2,800 soldats (dont 2,000 dans la ville, et 800 hors de ses murailles), et 300 mosquées. La plus grande est un édifice carré de 30 mètres de côté soutenu à l'intérieur par 56 colonnes en briques. C'est une des villes manufacturières du Téhâma; elle possédait autrefois des écoles célèbres, et une bibliothèque qui n'existe plus aujourd'hui.

Physionomie du Téhâma, ses produits, sa température et son gouvernement, etc.

Le Téhâma, grande plaine sablonneuse, parsemée

d'arbustes rabougris (1) et d'acacias épineux, est couverte de dattiers et de doums dans le voisinage des montagnes, et sur plusieurs points de la côte de Zahari (2). Quoique la partie cultivable commence à petite distance de la région montagneuse, les villes et les villages y sont entourés de jardins arrosés par l'eau saumâtre des puits. Quand on approche des montagnes, on est agréablement surpris de l'effet pittoresque des terres cultivées; ces champs, en forme de bassins élevés au-dessus du sol (pour que les eaux du mattar (3) ne puissent les envahir), sont séparés par des fossés ou des lits de torrent, et montent graduellement à mesure qu'ils s'avancent vers cette région. Ces fossés ou torrents, coupés de distance en distance par des barrages en maçonnerie, concourent à la fertilisation des terres en élevant les eaux au-dessus du niveau des terrasses. Les produits du Téhâma sont : le sésame (*semsem*), l'indigo (*anile*), le cotonnier herbacé, celui de l'Inde; cinq variétés de sorgho (*Baïni*, *Manzala*, *Hadjéné*, *Jowari* et *Harba*) appartenant toutes au genre *sorghum vulgare*; deux espèces de maïs (*doura*, *end*); le douqn (*panicum spicatum*); le jujubier, le vacoua, l'oignon, etc.; et, à l'état sauvage, le palma christi, une espèce de ouatier (*asclepias gigantea*), dont le charbon sert à fabriquer la poudre; le kanas (*ficus syriacus*) employé comme

(1) La plupart appartiennent à la famille des chénopodées, et servent à fabriquer le hotam, savon d'Yémen.

(2) Nom de la côte depuis Moka jusqu'à Abu-Arisch. On voit sur cette côte beaucoup de cases au milieu des datteries; elles ne sont habitées qu'à l'époque de la récolte des dattes, alors que l'Arabe croit devoir veiller sur son bien.

(3) Saison des pluies.

abri dans les cafétérias, une espèce de tamarix, et, au pied des montagnes, le salap, plante filamenteuse dont on fait les sacs à café.

Les mesures arabes varient dans chaque localité, mais elles peuvent presque toujours être facilement réduites à celles de Hès; je citerai donc ces dernières, destinées à servir de base à tout calcul de conversion, et je les intitulerai mesures du Téhama, bien qu'elles ne soient réellement propres qu'à la ville et à la province de Hès.

Mesures de longueur.

Le dra ou coudée équivaut à 0^m,66: c'est une mesure en fer divisée en quarts et demi-quarts.

Le baha ou brasse vaut 3 coudées $1/2$, 2^m,31 (1): c'est un bâton rond divisé en coudées et parties de coudée.

Lemaaz, 40 brasses ou 92^m,40: c'est une corde divisée en brasses et fractions de brasse.

Mesures itinéraires.

La mesure itinéraire est la journée du chameau, estimée à 12 ou 13 heures de marche; l'unité est l'heure de chameau, ou le chemin que fait cet animal pendant une heure.

Les costumes du Téhama diffèrent peu de ceux des montagnes. Les enfants n'y portent d'ordinaire aucun vêtement jusqu'à l'âge de 3 et 4 ans; alors on leur donne le çaiffa ou azime, grande toile de coton qui

(1) Cette mesure vaut précisément 4 pyks beladi du Kaire, et la suivante en vaut 160; la brasse égale juste les $3/5$ du qassab du Kaire, qui vaut 3^m,85, ou bien celui-ci fait une brasse de Hès et deux tiers; ces rapports sont très remarquables. (N. du R.)

leur entoure le corps au-dessus des hanches et tombe au plus jusqu'aux genoux. Les personnes plus aisées le retiennent par une ceinture en étoffe ou une corde en *naba* (espèce de lawsonia). Le çaiffa et le turban, appelé çoumada, composent l'habillement ordinaire du peuple d'Yémen. Les jours de fête, ils y joignent cependant une petite veste sans collet, garnie de liserés de diverses couleurs. Le çoumada, généralement bleu, est une étoffe coupée en triangle scalène. Il est serré par trois cordons dont les bouts retombent sur les épaules avec une négligence gracieuse. Certains Arabes de condition portent aussi la grande chemise à larges manches, serrée au corps par une ceinture, un turban à la turque, un manteau noir, des sandales et un morceau d'étoffe jeté sur l'épaule gauche, dans lequel ils ramassent le catte, ces feuilles dont ils sont si friands.

Les femmes ont pour tout habillement une grande chemise, un large pantalon serré à la cheville du pied, et sur la tête un mouchoir nommé amama qui retombe sur leurs épaules. Le pantalon est quelquefois remplacé par le fouta, morceau d'étoffe serré aux reins et venant jusqu'à mi-jambe. Elles laissent croître leurs cheveux et les relèvent derrière la tête. Quoiqu'il ne soit pas rare de voir des femmes assez blanches dans le Téhama, peu d'entre elles sont jolies. Les dames de condition ne sortent que la nuit, enveloppées du mélayé; mais celles du peuple, véritables bêtes de somme, y sont aussi libres qu'elles le seraient dans un pays chrétien.

La saison des pluies se divise en *mattar-el-karif* et *mattar-el-séif*. Le 1^{er} a lieu à Hès, pendant les mois de juillet, août, septembre, et le 2^e en avril. C'est alors que les eaux remplissent les lits des torrents, et fertili-

sent les parties cultivables du Téhama. La position de Hès, par rapport aux montagnes environnantes, étant mauvaise sur la carte de Niebuhr, je l'ai déterminée par une triangulation, et j'ai obtenu les distances suivantes :

A Djébel-Ras, 16,000 mètres ; à Deubas, 7,985 mètres ; à Marir, 13,464 mètres ; à Maksa, 8,630 mètres.

Le château de cette ville est élevé de 14 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La température moyenne de Hès pendant les mois de janvier et février a été de 33° centigrades à midi, 25° à minuit, et de 25° à 5 h. 1/2 du matin (moment du plus grand refroidissement). Les montagnes des environs sont généralement couvertes de nuages jusqu'à 11 heures ou midi, et disparaissent à 2 heures du soir sous une couche épaisse de poussière quand soufflent les forts vents du sud.

Le Téhama est gouverné par Hussein-ben-Mohammed-ben-Ali El-Hâïdar, chérif d'Abou-Arisch. Mohammed-Ali, forcé d'évacuer l'Yémen, l'établit son lieutenant dans ce pays, ordonnant aux populations de le considérer comme tel, et de lui obéir comme à lui-même. Devenu souverain du Téhama, Hussein a donné tous les gouvernements importants à ses frères ou à des parents, a organisé une armée de soldats mercenaires pour faire reconnaître son autorité, et s'est allié avec les Beny-Assiks. Il vit en paix avec les tribus qui limitent son territoire ; mais son ambition semble devoir le porter à rompre bientôt avec l'iman de Saana, dont il convoite les provinces montagneuses, voisines de Hès et de Mokha.

(La suite à un prochain numéro.)

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENTE DE M. JOMARD.

Séance du 3 février 1843.

M. Aguesse et M. le vicomte de Barruel-Beauvert, admis récemment dans la Société, lui adressent leurs remerciements. M. de Barruel, qui est sur le point de partir pour l'Amérique centrale, espère que sa position lui permettra de faire d'utiles communications à la Société.

M. le commandant Delcros écrit à la Commission centrale pour lui offrir, de la part de l'auteur, M. de Lafolie, l'extrait d'un mémoire sur la triangulation et le nivellement topographique de Paris. M. Delcros espère que la Société recevra cette communication avec intérêt, et qu'elle la jugera digne d'être publiée dans son Bulletin ou dans le recueil de ses Mémoires; ce travail, qui a reçu l'approbation de M. le colonel Puisant, est destiné à servir de base pour toutes les rectifications planimétriques et hypsométriques à exécuter sur toute l'étendue de la ville de Paris. Cette communication est renvoyée au Comité du Bulletin.

M. Jomard annonce l'arrivée à Paris de MM. Galinier et Ferret, capitaines d'état-major, qui ont levé et dressé la carte d'une partie de l'Abyssinie. Ces officiers sont recommandés par le docteur Clot-Bey et par M. Chedufau.

Le même membre communique plusieurs lettres qu'il a reçues d'Égypte , et entre autres une de M. Chedufau sur la dernière épizootie. Ce dernier demande à être admis dans la Société , et il annonce le projet de publier ses notes sur l'Arabie.

M. Cochelet rappelle à cette occasion une lettre qu'il a adressée d'Alexandrie, en 1840, au ministre de la guerre , pour lui recommander les importants travaux géographiques exécutés en Arabie par MM. Chedufau et Mary pendant les huit années d'occupation de ce pays par l'armée du vice-roi. M. Cochelet est prié de remettre une note à ce sujet au Comité du Bulletin.

M. Jomard annonce qu'une députation de la Commission centrale présidée par M. le ministre de l'agriculture et du commerce, président de la Société , a été admise à l'honneur de présenter au Roi le 4^e et le 6^e volume du recueil des Mémoires. S. M. a bien voulu exprimer à la députation le vif intérêt qu'Elle prend aux travaux de la Société et aux progrès des sciences géographiques.

M. Jomard rend compte ensuite de la réunion du Comité du Bulletin, qui a eu lieu avant la séance, ainsi que des mesures qui ont été prises pour donner un nouvel intérêt à la rédaction de ce recueil.

M. Berthelot ajoute qu'il s'empressera de mettre à la disposition du Comité du Bulletin les numéros de la gazette de Venezuela, dans lesquels on peut puiser d'utiles renseignements sur plusieurs contrées de l'Amérique méridionale. Il communique à ce sujet quelques détails statistiques qui sont renvoyés au Comité du Bulletin.

M. Ternaux-Compans fait hommage à la Société d'une notice qu'il vient de publier sur la Guyane française ; il annonce qu'il se propose d'entreprendre

incessamment un voyage dans cette contrée , et qu'il recevra avec reconnaissance les instructions de la Société. M. le président invite la Section de correspondance à rédiger une série de questions , qui sera remise à M. Ternaux avant son départ.

M. Roux de Rochelle présente une analyse étendue de l'ouvrage de M. Albert Gallatin , sur les tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Cette intéressante communication est renvoyée au Comité du Bulletin.

La Commission centrale nomme au scrutin les membres des deux commissions du concours pour le prix d'Orléans et pour le prix annuel de la Société. La première sera composée de MM. Eyriès , Jomard et Roux de Rochelle , et la seconde , de MM. Berthelot , Daussy , Eyriès , Jomard et Walckenaer.

M. le Président annonce , au nom de la Commission du monument d'Urville , que le caveau destiné à recevoir les restes mortels du contre-amiral d'Urville et de sa famille est terminé , et que la translation aura lieu le mercredi 8 février , à huit heures et demie du matin , au cimetière du Mont-Parnasse.

Séance du 17 février.

M. le Ministre de l'agriculture et du commerce , Président de la Société , lui écrit que , par décision du 4 février , il vient de lui accorder une allocation de mille francs pour subvenir à une partie des frais de publication que ses travaux exigent. M. le ministre a pensé qu'en aidant les voyages d'exploration et de découvertes , la Société contribuait en même temps à l'extension de nos relations commerciales , et que sous ce point de vue , ses travaux lui paraissaient se rattacher aux intérêts que le département du commerce a

pour mission de surveiller et de protéger. La Commission vote des remerciements à M. le ministre , et elle charge la Section de publication du soin de remplir ses intentions.

L'Académie royale des sciences de Munich adresse à la Société les tomes I, II et III de ses *Mémoires* et les *Bulletins* de ses séances. M. Martius joint à cet envoi un de ses *Mémoires* publié en 1841. M. Desjardins est prié de rendre compte de ces publications.

M. de La Roquette communique deux lettres de M. le professeur Rafn , annonçant l'envoi du tome XI du recueil des *Scripta historica Islandorum* , publié par la Société royale des antiquaires du Nord , ainsi que de deux ouvrages de M. Vedel Simonsen sur l'histoire de la ville d'Odensée et du château de Hagenskov en Fionie.

La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs , et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. le secrétaire de la Société royale asiatique de Londres remercie la Société de l'envoi du dernier volume de son *Bulletin*.

M. Jomard communique une Note sur la découverte récente faite par M. Honegger des restes d'une ville antique située à Maghraoua , à deux journées et demie de Tunis , et il donne quelques détails sur les résultats qu'ont produits les premières fouilles. M. Honegger , aidé d'un grand nombre de travailleurs , a retiré des ruines un grand nombre de pierres tumulaires couvertes d'inscriptions dites puniques , et plusieurs d'inscriptions latines , intercalées entre les lignes des premières , une grande quantité de monnaies puniques , de lampes , de vases de verre avec des bagues en

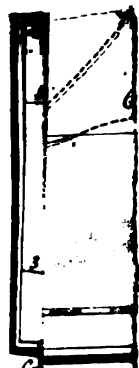
or, etc., etc. Par suite des différends qui se sont élevés au sujet du partage entre M. Honegger, auteur de la découverte, et M. Moller, autre voyageur allemand qui avait fait les frais de l'expédition, ces précieux objets sont devenus la propriété du consul anglais sir Thomas Reid, qui doit bientôt les expédier en Angleterre.

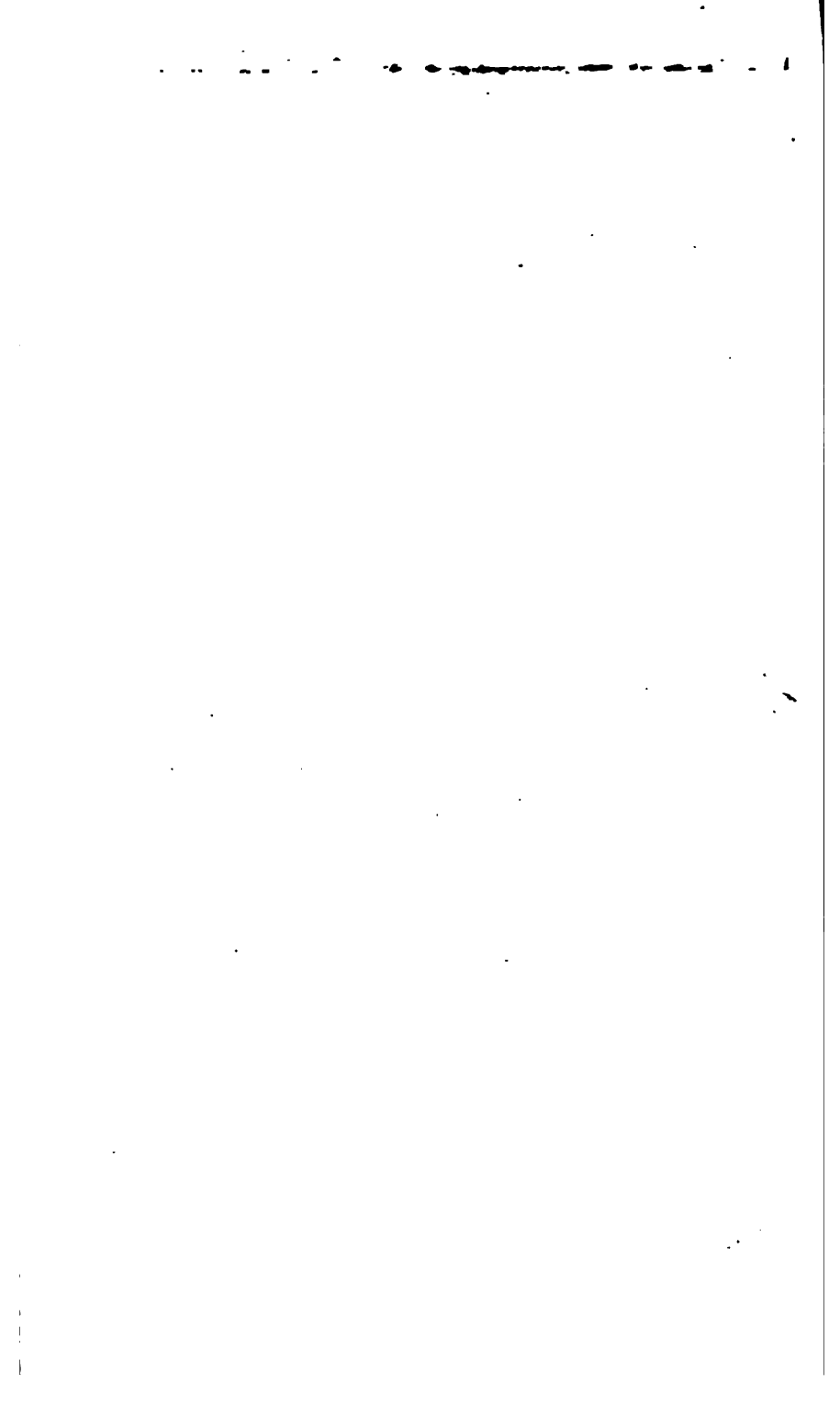
M. Jomard annonce ensuite qu'un célèbre coureur norvégien, qui a déjà parcouru une partie de l'Europe et de l'Asie, vient de se rendre en Égypte avec le projet d'aller à la découverte des sources du Nil-Blanc, à partir du point où s'est arrêtée la seconde expédition égyptienne. M. Jomard donne des détails curieux sur sa manière de voyager.

M. Passama, officier de marine qui était embarqué sur la *Prévoyante*, lors de l'expédition sur les côtes de la mer Rouge, lit une Notice géographique sur quelques parties de l'Yémen qu'il a visitées. La Commission centrale écoute cette lecture avec beaucoup d'intérêt, et prie M. Passama de communiquer un résumé de ses travaux au comité du Bulletin.

M. le Président annonce que la translation des restes du contre-amiral d'Urville, de sa femme et de son fils a eu lieu le mercredi 8 février, en présence de la Commission du monument, et de plusieurs autres membres de la Société, ainsi que des officiers de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* présents à Paris. Ces restes ont été déposés dans le caveau que la Société a fait construire au cimetière du Mont-Parnasse, en même temps que ceux d'un autre fils de Dumont d'Urville, mort il y a quelques années. Les artistes s'occupent des dessins du monument.

(La liste des Membres admis dans la Société et des ouvrages offerts, au numéro prochain.)





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ANALYSE d'un ouvrage de M. GALLATIN sur les tribus indiennes qui résident aux États-Unis et dans les possessions britanniques à l'E. des montagnes Rocheuses.

(Lue à la Société de géographie le 3 février 1843,
par M. ROUX DE ROCHELLE.)

L'étude comparative des langues a toujours été regardée comme un moyen d'apprécier les rapports ou les différences d'origine qui subsistent entre les diverses nations. Un premier travail sur ce genre de rapprochements fut publié en Russie par Adelung et Water, sous les auspices de l'impératrice Catherine; il embrassait un grand nombre de langues. D'autres recherches ont été faites depuis, et le savant M. Balbi en a fait connaître le résultat.

De semblables documents ont été recueillis en Amérique, et surtout aux États-Unis, par plusieurs hommes éclairés, qui se sont occupés des monuments, des idiomes et des traditions des peuples indiens. Nous remarquons M. Albert Gallatin au nombre de ces hommes distingués. Il a comparé entre eux les langages des nations qui nous occupent. Son travail fut commencé en 1823, à la demande de M. Alexandre de Humboldt; et M. Gallatin lui adressa, quelques années après, un premier essai, qui fait aujourd'hui partie de l'ouvrage que nous analysons.

Pour connaître les différents vocabulaires des Indiens de l'Amérique du Nord, l'auteur a eu recours aux relations des voyageurs, aux travaux des missionnaires et des interprètes, à toutes les bibliothèques où il pouvait trouver des secours. Les notions qu'il s'est procurées s'appliquent à une grande partie de ces vastes régions, depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'aux montagnes Rocheuses. Les contrées situées à l'occident de cette ligne ne sont pas comprises dans ses recherches; d'autres savants pourront les explorer ultérieurement.

Les nations indiennes dont s'est occupé M. Gallatin se partagent en quatre-vingt-une tribus, qui ont des dialectes particuliers; mais de nombreuses analogies entre leurs différents langages permettent d'en affilier plusieurs les unes aux autres et de les grouper en vingt-sept familles. On regarde comme appartenant à une même famille les tribus dont les idiomes ont assez d'affinités pour qu'elles puissent se comprendre, et pour que la plupart des mots qu'elles emploient paraissent dériver d'une source commune. Nous trouvons dans l'ancien monde différents exemples de ces simi-

litudes , et , pour nous borner à une seule citation , nous remarquons que l'on peut ranger dans une même famille l'allemand , le hollandais , le danois et le suédois.

On ne compte , sous le rapport de la langue , que huit familles dans les territoires occupés par l'Amérique anglaise et par les États-Unis ; ce sont : les Esquimaux , les Athapascas , les Black-Foot , les Sioux , les Algonkins , les Iroquois , les Chérokees et les Mobiliens. Les dix-neuf autres familles d'Indiens sont placées à l'ouest des montagnes Rocheuses.

La différence des dialectes que l'on remarque entre les nations indiennes s'explique aisément , même lorsqu'on leur attribue une commune origine , par la nécessité où elles ont été de se séparer les unes des autres , et de se former en communautés indépendantes.

Les peuples non civilisés de l'ancien continent se trouvaient dans une situation semblable : ils altéraient et changeaient leurs langues primitives à mesure qu'ils se dispersaient. Soit qu'ils vécussent de chasse ou de pêche , ou des productions spontanées de la terre , ils perdaient leurs relations originelles en s'éloignant , en vivant à de longues distances ; et lorsque de nouveaux besoins ou de nouvelles idées les portaient à étendre leur vocabulaire , chacune de ces familles , séparées les unes des autres , créait à son gré les mots qui lui paraissaient nécessaires. Ainsi les héritiers d'une langue primitive pouvaient successivement y introduire de nouveaux mots qui n'avaient entre eux aucune analogie ; et lorsque la langue première était pauvre , comme on peut naturellement le présumer , le fond disparaissait , pour ainsi dire , sous le grand nombre de mots

accessoires et supplémentaires qui devaient l'accroître, afin de le proportionner au développement progressif des facultés intellectuelles. Cette cause générale d'altération a produit des effets analogues dans l'ancien et dans le nouveau monde, et, en appliquant ces remarques à la différence des vocabulaires que l'on trouve chez les Indiens de l'Amérique du Nord, nous devons ajouter que, si leurs nomenclatures et leurs variétés de mots sont très nombreuses, ces peuples ont néanmoins conservé la similitude de leurs constructions et de leurs formes grammaticales.

Toutes les langues d'Amérique, du moins toutes celles que l'on connaît en ce moment, depuis l'Océan arctique jusqu'au cap Horn, ont un caractère qui leur est commun, et qui paraît différer de celui des idiomes de l'ancien continent. Cette remarque a été faite par M. Pickring; elle l'avait également été par M. Du Ponceau, dont on connaît les ingénieuses et philosophiques recherches sur les dialectes indiens. Du reste, nous n'avons pas à nous occuper de ceux de l'Amérique du Sud, et ceux de l'Amérique du Nord sont les seuls objets de nos recherches.

La famille des Eskimaux est la plus septentrionale: ils sont répandus sur toutes les côtes d'Amérique, au N. du 50° degré de latitude, depuis les rives orientales du Labrador et du Groënland jusqu'au détroit de Behring et à la presqu'île d'Alaska; on en trouve même quelques peuplades dans les parages voisins du mont Saint-Élie. Une tribu de cette famille habite l'extrémité N.-E. de l'Asie, et M. Gallatin pense qu'elle appartient à la même race que les Eskimaux du nord de l'Amérique.

L'identité de langage sur une si grande étendue de

côtes est un phénomène remarquable. Ces peuples chassent pendant la courte saison de l'été, et ils tirent de la pêche tous leurs autres moyens de subsistance. On les divise en orientaux et occidentaux, et quelque nombreuses que soient les différences de leurs idiomes, et même celles des tribus dont cette grande famille se compose, on reconnaît néanmoins la communauté de leur origine.

On peut remarquer chez les Eskimaux d'orient trois dialectes principaux : celui des côtes du Groënland, celui des côtes du Labrador, et celui qui s'étend depuis le nord et l'occident de la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de Makenzie.

Il était naturel de rechercher, d'après la position géographique des Eskimaux, de quels pays ils étaient originaires, et s'ils furent primitivement une colonie venue des régions septentrionales de l'Europe ou de l'Asie. L'origine européenne pourrait s'expliquer par les communications fortuites ou volontaires qui ont eu lieu à plusieurs époques entre la Norvège, l'Islande et le Groënland. Nous voyons en effet que, vers la fin du ix^e siècle, un établissement fut formé en Islande par les Norvégiens, et qu'ils trouvèrent cette île habitée par une nation sauvage que les conquérants anéantirent.

Le Groënland fut découvert dans le x^e siècle par les Islandais, et tous ceux qui s'établirent sur ses côtes conservèrent des relations avec leur pays natal, jusqu'au moment où les glaces amoncelées sur la côte orientale du Groënland la rendirent inaccessible.

Dans cet intervalle de temps, un Islandais chassé par la tempête découvrit le Vinland, qui paraît être l'île de Terre-Neuve; mais on n'y forma qu'un établis-

sement temporaire, pendant lequel on fut en guerre avec une nation sauvage qui occupait l'intérieur du pays.

Ainsi, les anciennes traditions du nord de l'Europe ne se rapportent qu'à des époques où l'Islande et les côtes N.-E. de l'Amérique avaient une population qui leur était propre : les Eskimaux occupent encore aujourd'hui les mêmes côtes, et M. Gallatin pense qu'ils ont la même origine que les autres Indiens de l'Amérique du Nord. La couleur, les traits sont essentiellement les mêmes, et la différence, l'infériorité de leur stature peut être attribuée à la rigueur du climat. Quoique les vocabulaires soient différents, les formes grammaticales se ressemblent; elles offrent, comme nous l'avons remarqué, un trait de famille commun aux différentes nations américaines.

Les Eskimaux occupent au N. une longue plage d'environ 100 milles anglais de largeur; leurs habitudes, leur genre de vie les retiennent dans cette limite. Quant aux peuples situés à l'O. des montagnes Rocheuses, ils forment également, le long des côtes de la mer Pacifique, une zone de population qui ne franchit pas ces montagnes, et qui est entièrement distincte des familles indiennes dont nous nous occupons ici.

Au midi des Eskimaux, et entre la baie d'Hudson et les montagnes Rocheuses, s'étendent les nombreuses tribus des Athapascas : elles appartiennent à une même famille, à l'exception d'une seule enclave où une autre tribu paraît s'être transplantée.

Le territoire des Algonkins est situé au midi des Athapascas, de la baie d'Hudson, et des Eskimaux du Labrador. Cette grande famille indienne est la plus

considérable de toutes, et celle où les tribus sont les plus nombreuses. Elle occupait, à l'époque des découvertes des Européens, toutes les contrées situées au nord du lac Winnipeg, et sur les deux rives des lacs Supérieur, Michigan et Huron; elle s'étendait sur les bords du fleuve de Saint-Laurent, et le long du littoral atlantique jusqu'à la Floride, ainsi que sur les rives orientales du Mississipi, depuis sa source jusqu'à l'embouchure de l'Ohio.

Les Iroquois, enclavés au milieu du territoire des Algonkins, se partageaient en deux grandes divisions séparées l'une de l'autre par les lacs Erié et Ontario: les Hurons et les Indiens neutres étaient au nord, et la confédération connue sous le titre des Cinq Nations était au midi. Les Algonkins étaient plus nombreux; mais les Iroquois étaient plus puissants, et leur intelligence supérieure donnait une haute idée de celle des hommes rouges.

Les familles indiennes placées plus au midi étaient celles des Catawbas, des Chérokées, des Creeks, des Séminoles, des Choctaws et des Chikassas.

Les Chérokées étaient la nation indienne la plus avancée dans la civilisation; et nous avons à remarquer ici un phénomène littéraire qui devait avoir une grande influence sur les progrès ultérieurs de leur ordre social: nous voulons parler de l'invention d'une écriture, adaptée à la langue de cette nation.

Un Chérokée, nommé Séquoya, ayant vu quelques livres dans les écoles des missionnaires, apprit que les caractères d'écriture représentaient des mots dans la langue parlée. Pour adapter à sa propre langue un procédé et un genre de signes analogues, il voulut d'abord avoir un caractère pour chaque mot; mais un.

si grand nombre de figures en aurait rendu l'usage impossible.

Ayant ensuite reconnu que les mêmes syllabes se représentaient plusieurs fois dans des mots différents, il imagina d'avoir un alphabet syllabique ; et le nombre des caractères appliqués aux différentes syllabes et propres à les représenter, se réduisit à quatre-vingt-cinq. Chaque syllabe chérokée finit par un son vocal ou nasal, et les combinaisons de chaque consonne avec l'un ou l'autre son n'excèdent pas ce nombre total.

Dans nos langues européennes, les combinaisons des consonnes avec les voyelles sont beaucoup plus nombreuses, soit parce que la place des voyelles est moins uniforme, soit parce que leur intonation varie dans nos diphthongues et dans nos diverses prononciations nasales ; mais comme quatre-vingt-cinq caractères suffisaient au système syllabique des Chérokées, cette nation a pu avoir dans sa langue une écriture assez complète pour transmettre toutes les idées que l'on voulait exprimer ; et l'un des premiers usages de cette belle découverte a été l'enseignement du nouveau mode d'écriture, et la publication de la gazette *le Phénix*, qui a pu circuler dans les villages des Chérokées, et y trouver bientôt un grand nombre de lecteurs.

Nous avons déjà fait remarquer que chacune des nations indiennes comprenait différentes tribus : celles-ci se subdivisaient elles-mêmes en plusieurs classes ou familles particulières que l'on cherchait à conserver : l'Indien qui voulait se marier cherchait sa femme dans une autre famille, et le nombre de ses enfants se partageait ensuite entre celle du père et celle

de la mère. Chaque tribu portait un nom particulier : ainsi l'on avait chez les Hurons la tribu de l'ours, celle du loup, celle de la tortue.

Les Indiens situés à l'ouest du Mississipi se partageaient en deux grandes familles, celle des Sioux, celle des Black-Feet ou pieds noirs ; et chacune de ces familles comprenait un certain nombre de tribus. Toutes n'avaient pas le même genre de vie : les travaux de l'agriculture étaient plus avancés dans les plaines du midi ; le gibier, plus abondant dans les forêts du nord, fournissait aux peuples chasseurs d'autres moyens de nourriture, et l'on fumait celui qu'il fallait conserver ; le poisson des lacs et des rivières offrait les mêmes ressources et subissait les mêmes moyens de conservation.

La chasse n'était pas abandonnée par les nations qui avaient un commencement d'agriculture ; elle était même la seule occupation que les hommes crussent convenable à leur dignité ; tous les travaux des champs et toutes les occupations de l'intérieur et de la famille étaient abandonnés aux femmes. Les hommes résidaient quelques mois dans leurs villages ; ils consacraient à la chasse des bêtes fauves la saison de l'hiver, et passaient le reste de l'année dans une extrême oisiveté, ou à la chasse des buffalos, dont les troupeaux se composent quelquefois de plusieurs milliers.

On remarque moins de férocité chez les Indiens placés à l'ouest du Mississipi. Les prisonniers de guerre qu'ils ont faits ne sont plus torturés ni mis à mort ; ils deviennent serviteurs de leurs maîtres, et quelquefois ils sont adoptés dans la tribu, et ils en partagent la destinée. Le premier exploit d'un guerrier

est de faire un prisonnier vivant; le second de frapper son ennemi d'une lance ou d'un tomahac; le dernier est de l'atteindre d'un coup de flèche ou d'une arme à feu.

L'ouvrage que nous parcourons entre dans de nombreux détails sur les guerres que les Indiens placés à l'est du Mississipi ont eues à soutenir contre les Européens, soit pour les repousser de leur territoire, soit comme auxiliaires de la France ou de l'Angleterre dans les guerres, ouvertes en Amérique entre les deux nations. L'auteur passe ensuite à d'autres considérations sur la nature du sol dans les régions occupées par les Indiens, sur leurs grandes divisions en forêts ou en prairies, sur les divers genres de vie qui résultent de la différence des localités. Il s'arrête à quelques remarques sur la comparaison des températures entre l'est et l'ouest des États-Unis, et entre les côtes d'Europe et celles de l'Asie orientale, qui sont placées sous la même latitude; il recherche la cause de la différence ou de la similitude de leurs degrés de chaleur. Si le froid des hivers est plus vif sur les côtes orientales des États-Unis, l'auteur l'attribue en grande partie à l'action des vents nord-ouest, qui viennent des régions glacées et qui participent de leur extrême froidure; si la chaleur de l'été est plus grande, c'est parce que l'action du soleil y est renforcée par la chaude température que les vents alisés ont contractée sous les tropiques.

L'auteur a rectifié dans la carte jointe à son ouvrage, et d'après les observations faites par le général Ashley sur la chaîne des montagnes Rocheuses et sur différentes rivières qui y prennent leur source, plusieurs positions géographiques et quelques tracés de rivières

qui n'avaient pas été indiqués avec exactitude. Il revient ensuite à la principale question qu'il s'était proposé de traiter ; il insiste sur l'identité des formes grammaticales, qui caractérise les différentes langues d'Amérique ; et il pense, d'après la variété de leur nomenclature, qu'il faut chercher dans des temps très anciens les époques où ces nations se sont séparées les unes des autres. L'auteur admet que le centre de l'Asie a pu être le berceau du genre humain ; il lui parait probable que les premiers habitants de l'Amérique sont venus du nord-est de l'Asie par le détroit de Behring ; enfin il suppose que, si cette migration s'est opérée environ mille ans après la population de l'ancien monde, les quarante ou cinquante siècles qui se sont écoulés depuis ont dû suffire, non seulement pour que les habitants occupassent de proche en proche toutes les parties de l'Amérique, mais pour qu'ils subissent dans leur ordre social, dans leurs révolutions, dans leurs langues, toutes les transformations qui ont mis les différents peuples du Nouveau-Monde dans l'état où ils se trouvaient lorsque les Européens en ont fait la découverte.

La population s'est répandue, partout où la terre et les rivages des eaux offraient des moyens de subsistance ; elle a continué de s'accroître par les mêmes causes ; et les progrès de l'ordre social se sont manifestés les premiers dans les régions qui paraissaient les plus favorables à ce développement.

L'auteur pense qu'il n'est pas besoin de recourir à l'emprunt d'une civilisation étrangère, pour expliquer celle que les Européens trouvèrent dans plusieurs contrées de l'Amérique. On peut attribuer celle du Mexique et du Pérou aux progrès naturels de l'intelligence

humaine, qui tend à conduire à l'état social les peuples les plus sauvages, et à les rendre à la fois moins barbares et plus éclairées.

En suivant cette hypothèse, on conçoit aisément que la civilisation du Mexique put se propager chez les nations voisines, et que celles-ci eurent à leur tour des institutions civiles qui modifièrent leurs habitudes premières. Les différents peuples dont le Mexique avait favorisé les progrès purent ensuite devenir pour lui de plus dangereux voisins. Armés des forces qu'ils en avaient reçues, ils les tournèrent quelquefois contre lui : ils exercèrent sur ce pays un mouvement de réaction ; et l'on peut ainsi s'expliquer comment le Mexique fut envahi à diverses reprises, par d'autres nations américaines qui lui devaient les premiers éléments de leur puissance, et comment la dynastie de ses rois et quelques unes de ses institutions changèrent à plusieurs époques.

Ce système d'une civilisation commencée et développée sur différents points de l'Amérique paraît préférable à la supposition, que les principes de l'ordre social et ceux des arts les plus utiles ont été importés en Amérique par des étrangers. Un tel système ne s'accorde-t-il pas d'ailleurs avec toutes les observations que l'on a pu recueillir dans l'ancien monde sur la création des arts, et sur la marche et les progrès de la société ? Les habitants y avaient vécu dans l'état sauvage : ils en sont graduellement sortis par l'impulsion naturelle de la raison, et il a suffi que quelques hommes d'une intelligence supérieure se soient rencontrés par intervalles, pour accélérer ces mouvements progressifs, et pour imprimer aux esprits une action

qui fit sortir les peuples de la longue enfance où ils avaient été retenus.

Nous trouvons , il est vrai , dans différentes parties de l'Amérique , des monuments , des inscriptions figurées , des formes de calendrier , des mythes religieux , analogues à ceux de quelques anciens peuples de l'autre continent ; mais l'auteur n'y voit rien qui nous oblige à recourir à l'hypothèse d'une importation étrangère. Le développement graduel des facultés des hommes , placés dans des circonstances semblables , lui suffit pour expliquer ces analogies.

Les Indiens ne connaissent pas l'origine de ces *tumuli* , de ces longues levées de terre diversement tracées , et que l'on a souvent prises pour des lignes de fortification. Ces monuments paraissent remonter au-delà du XIII^e siècle , si l'on en juge par les couches ligneuses et concentriques des arbres qui ont crû sur ces hauteurs , formées ou du moins façonnées par le travail des hommes. Si ce sont des retranchements élevés par leurs mains , ils diffèrent beaucoup des moyens de défense dont les Indiens font usage aujourd'hui , et de ces enceintes de palissades qu'ils élèvent autour de leurs villages pour résister aux attaques d'un ennemi. Ces anciennes levées , que l'on remarque surtout dans les vallées de l'Ohio et dans plusieurs contrées voisines , sont attribuées par M. Gallatin à quelques peuples agriculteurs , venus des régions de l'ouest , et nous ajouterons qu'elles avaient sans doute différentes destinations : les unes pouvaient être des lignes de défense ; d'autres servaient de digues contre l'invasion des eaux dans les plaines traversées par de grands fleuves ; plusieurs s'élevaient comme des lignes de démarcation entre différentes tribus ; d'autres enfin étaient évidem-

ment des tombeaux, communs à des familles, et même à des tribus et à des peuplades entières.

Ces ouvrages n'attestent pas une civilisation plus avancée que celle qui fut remarquée par les Européens à l'époque de leurs premières découvertes. Ceux-ci aperçurent alors en Amérique, non seulement les progrès que les Mexicains et les Péruviens avaient faits dans l'état social, mais encore quelques autres centres de demi-civilisation situés dans l'Amérique du Nord, entre le Mississipi et l'océan Atlantique, et dans l'Amérique du Sud, sur les côtes du Chili et chez les Araucaniens : ces peuples avaient un commencement d'agriculture, et ils étaient unis entre eux par de communes institutions.

Comme il ne nous est resté aucune tradition certaine des événements historiques qui avaient précédé chez les Indiens l'époque de l'invasion de leur pays par les Européens, nous ne pouvons faire que des conjectures plus ou moins plausibles sur l'origine de leurs anciens monuments. L'auteur ne pense pas qu'il faille les attribuer aux Scandinaves, qui formèrent dans le moyen âge quelques établissements sur les côtes du Groënland, et qui paraissent avoir également reconnu Terre-Neuve, et peut-être quelques rivages du golfe de Saint-Laurent ou des mers adjacentes. Il regarde ces monuments comme les vestiges de l'occupation d'un peuple qui venait de l'ouest, et qui avait fait quelques progrès dans les arts. Ce peuple n'eut qu'une existence passagère, et il fut ensuite accablé et détruit par d'autres nations plus sauvages qui étouffèrent les germes de l'industrie et de la civilisation. Leurs invasions venaient communément des contrées incultes occupées par les peuples chasseurs. On a remarqué que ceux-ci

persistaient plus longtemps dans leur barbarie, tandis que les nations du midi, insensiblement attirées vers un genre de vie plus sédentaire, cultivaient autour de leurs villages du maïs, quelques légumineuses, des courges, des patates, des melons d'eau, du tabac. L'auteur regarde le maïs comme venu des plaines élevées ou *pampas* de la zone torride; il croit que cette culture s'introduisit ensuite dans les îles du golfe du Mexique, d'où elle gagna les rivages et les contrées de l'Amérique du Nord.

L'agriculture, qui n'a fait de progrès que chez quelques nations indiennes, est le seul moyen qui puisse les conduire à un ordre social plus avancé; elles en ont déjà fait l'épreuve, et les peuplades aujourd'hui forcées de quitter les territoires qu'elles occupaient à l'est du Mississippi et dans les Apalaches, pour chercher de nouveaux établissements à l'ouest de ce fleuve et vers les montagnes Rocheuses, n'auront pas même l'espérance de se conserver, si elles ne deviennent entièrement agricoles.

Remarquons néanmoins qu'une si grande révolution dans leurs mœurs ne peut être opérée que par le secours du temps : les habitudes des hommes faits ne peuvent pas changer; ce succès n'est réservé qu'à la génération naissante, et il ne peut être le fruit que de l'éducation et de l'enseignement des missionnaires et des autres hommes qui se voueront sincèrement à cette œuvre de piété et d'humanité. Le sort des Indiens ne peut pas être longtemps indécis : chasseurs, ils s'éteindront; cultivateurs ils se maintiendront peut-être; et ceux que l'on a expatriés et transplantés dans les régions de l'ouest pourront, en se civilisant davantage, devenir les pères d'une population beaucoup

plus nombreuse ; si du moins on ne vient pas encore leur arracher les nouveaux établissements où ils sont relégués, et qu'ils sont venus chercher avec tant de regrets.

Les nombreuses observations que l'auteur a faites pour prouver les affinités qui subsistent entre les différentes nations d'Amérique, et pour établir qu'elles ont dû à elles-mêmes, et sans emprunter des secours étrangers, la formation de leurs langues, nous conduisent à la comparaison de leurs vocabulaires, et des combinaisons de mots auxquelles elles ont eu recours, afin d'exprimer leurs sentiments, leurs actions et les diverses nuances de leurs pensées. On peut ici reconnaître qu'il existe dans toutes les sociétés humaines certains principes de grammaire générale qui tiennent au progrès naturel de toutes les intelligences, et à la nécessité de se faire comprendre. Ainsi, l'on a partout un égal besoin de noms pour exprimer les choses, ou pour en peindre les qualités ; de verbes pour représenter les actions, de mots pour distinguer les personnes, d'autres pour indiquer les genres, les nombres ou les temps. Ces différentes transitions que les mots subissent sont exprimées par d'autres syllabes, qui tantôt s'incorporent aux mots primitifs, tantôt en varient la désinence ; quelquefois ces syllabes distinctives se séparent du mot ; souvent elles y sont inhérentes. On ne doit pas s'attendre à trouver des méthodes invariables dans des idiomes barbares, incomplets et proportionnés à l'imparfaite intelligence de tant de tribus sauvages ; cependant elles ne sont pas arbitraires, et l'observateur qui les étudie avec soin parvient à ramener à des règles générales la formation et le système de chacun de ces idiomes particuliers.

C'est ce qu'a fait M. Gallatin dans le savant ouvrage qu'il a publié; il s'est aidé des vocabulaires que l'on avait recueillis dans différentes parties de l'Amérique, il les a rapprochés, comparés et analysés, avec un esprit d'observation si actif et si pénétrant, qu'il a pu faire ressortir avec évidence tout ce qu'ils ont d'analogue ou de dissemblable, et qu'il est parvenu à l'aide de ce rapprochement à les classer par tribus, par nations, par grandes familles.

Il nous serait impossible d'entrer dans les détails d'un système d'analyse si étendu, si méthodique, et appliqué à un si grand nombre d'exemples. Cette science polyglotte ne se décompose point; on ne pourrait pas la réduire à de simples résumés, sans lui faire subir des altérations; et il faudrait avoir longtemps étudié soi-même des questions si complexes, pour parvenir à les simplifier. L'auteur a consacré à cet examen vingt années de sa vie; on n'en sera point surpris, si l'on cherche à le suivre dans un dédale si obscur, si mystérieux, dont il était très difficile de parcourir les nombreux détours, et où l'on est heureux d'avoir rencontré un si excellent guide.

Parmi les écrivains et les observateurs éclairés qui ont été consultés par M. Gallatin, on retrouve souvent le nom de M. Du Ponceau, qui s'est occupé comme lui, et avec beaucoup de succès, de recherches traditionnelles et philologiques sur les nations indiennes de l'Amérique du Nord. M. Gallatin, en citant plusieurs fois avec éloge les recherches et les travaux de son ancien ami, rend hommage en même temps aux lumières d'un savant, aux vertus d'un homme de bien, empressé comme lui de consacrer sa vie entière au bien-être d'une patrie adoptive qui les place l'un et

l'autre au nombre de ses hommes illustres et de ses meilleurs citoyens.

Il est à désirer que les travaux publiés jusqu'à ce moment sur les différentes nations de l'Amérique du Nord, puissent être continués et conduits à terme, par de nouvelles recherches sur d'autres langues indiennes, qui ne nous sont pas encore connues, et qui sont usitées chez les nations placées entre les montagnes Rocheuses et le Grand Océan.

Lorsque nous voyons les Indiens d'Amérique, constamment refoulés vers l'ouest, s'affaiblir si rapidement, et courir le risque prochain de disparaître et de s'anéantir, nous pouvons prévoir que tous les idiomes de ces nations qui penchent vers leur ruine, entreront peut-être bientôt dans la classe des langues mortes, et que leur étude n'aura pour les voyageurs aucune utilité pratique. Mais il y aura toujours, dans la république des lettres, un certain nombre d'hommes studieux qui aimeront à s'occuper des vicissitudes éprouvées par la grande famille humaine. On continuera de rechercher par quelles transitions, par quels développements progressifs, les peuples des différentes contrées du globe sont arrivés, sous le rapport de l'intelligence et à travers les révolutions des siècles, jusqu'à la situation où ils se trouvent aujourd'hui. On lit encore dans les annales du passé l'avenir qui leur est réservé; et l'étude de leurs traditions, celle de leurs destinées futures, sont étroitement liées l'une à l'autre.

Ces recherches, ces travaux utiles, sont dignes d'occuper les hommes qui, après avoir parcouru pendant de longues années le cercle des affaires publiques, et après s'y être entourés d'une juste considération, n'ont pas perdu dans cette vie active le goût des sciences et

des lettres qui avaient occupé leur jeunesse. Rendus à leurs loisirs littéraires, ils y trouvent encore quelques charmes pour leurs vieux jours : un petit nombre y rencontre la gloire ; les autres se bornent aux jouissances que procure l'étude elle-même ; et s'ils sont moins aperçus, peut-être ils sont plus heureux.

ANALYSE d'un ouvrage de M. EUGÈNE VAIL, lue à la Société de géographie dans la séance du 20 janvier 1843.

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

La Société de géographie vient de faire une douloureuse perte : nous avons accompagné aujourd'hui les obsèques de M. Eugène Vail que vous aviez associé à vos travaux, et nos adieux et nos regrets lui ont été exprimés sur sa tombe. Pour rendre plus dignement hommage à sa mémoire, permettez-nous de vous offrir l'analyse du dernier ouvrage qu'il a publié sur l'état des sciences et des lettres aux États-Unis. Peut-être un tel sujet paraît s'écarter du but de vos recherches habituelles : néanmoins si l'étude de la géographie, au point où elle est parvenue, ne se borne pas à une stérile description de la terre, et si vous accueillez avec intérêt les relations des voyageurs qui, en visitant une contrée, se sont attachés à connaître les mœurs des peuples qui l'habitent, refuseriez-vous votre attention à quelques remarques sur les progrès et les développements de notre intelligence ? Un vif sentiment de curiosité nous fait aimer la peinture de ces sociétés nais-

santes qui n'ont que des coutumes barbares, et dont les institutions informes s'écartent des nôtres; mais sans doute les perfectionnements de l'ordre social sont encore plus dignes de nos recherches. La race humaine tend à s'améliorer, à grandir sans cesse; et pour en offrir la preuve, nous allons mettre sous vos yeux les progrès intellectuels de la nation à laquelle M. Vail a consacré ses travaux. Dans cette analyse, nous chercherons moins à répéter ses paroles qu'à saisir l'esprit de son ouvrage, en y mêlant quelques observations qui tiennent au fond du même sujet, et où nous avons cru pouvoir exprimer notre propre opinion.

Pour apprécier avec justesse le degré de mérite des savants et des hommes de lettres qui honorent les États-Unis, il faudrait avoir fait une longue étude de leurs productions les plus importantes; et leurs talents sont si divers, leur nombre est déjà si considérable, quoiqu'ils appartiennent à une jeune nation, que vous ne pouvez pas, messieurs, attendre de nous un examen approfondi; mais il se trouve, dans chaque pays où les lumières se sont répandues, un certain nombre de sommités littéraires auxquelles tous les regards vont s'attacher: ce sont là les noms que l'on aime à retenir, ceux qui fixent le rang intellectuel de leur pays et de leur siècle.

Si nous cherchons le caractère distinctif de la littérature des États-Unis, en remontant à l'époque où des colonies anglaises vinrent s'établir sur le littoral d'Amérique, nous remarquons un caractère religieux dans les premiers ouvrages qui attirent notre attention. La plupart des colons qui se sont réfugiés dans cette contrée étaient persécutés en Europe pour leur croyance: leurs apôtres les ont conduits dans ce lieu d'exil, et la

liberté des opinions y a fait naitre d'autres religions , qui dérivaiient presque toutes d'une même source. Chacune d'elles a eu ses disciples. Les ouvrages dogmatiques et de controverse se sont multipliés , et ce furent les principales questions dont s'occupèrent les écrivains de cette ancienne époque. On peut citer parmi eux Cotton-Mather , Hooker , Scheppart , Roger-Williams ; mais si leurs ouvrages sont encore recherchés par les théologiens et les érudits , ils ont laissé de trop faibles traces en littérature , pour que nous ayons à nous y arrêter.

Le plus grand nom qui appartienne à cette ancienne époque politique et religieuse est celui de Guillaume Penn : il fonda , il agrandit , sans verser le sang des indigènes , la colonie qu'il vint fonder sur les bords de la Delaware ; et l'on peut citer comme un modèle d'éloquence et d'humanité la lettre qu'il adressa en 1681 aux chefs indiens de cette contrée , pour régler avec eux ses rapports d'amitié.

Lorsque les différentes colonies anglaises eurent été constituées , chacun de ces établissemens eut quelques écrivains qui s'occupèrent des annales de leur pays , soit qu'ils eussent à rendre compte de leurs fréquentes guerres avec les sauvages , soit qu'ils examinassent les progrès de la culture , de la population et de l'industrie , les actes de l'administration , les besoins des habitans , et leurs rapports avec la métropole. Plusieurs colonies eurent des histoires séparées ; leur réunion ne pouvait pas en avoir encore : chacune d'elles avait des intérêts distincts ; elles ne formaient pas une confédération : leur littérature et celle de l'Angleterre tenaient à la même tige ; elles ne vinrent à se

séparer que lorsque les colonies songèrent elles-mêmes à un démembrement politique.

Dès cette époque, la littérature américaine put avoir un caractère distinct, et la première carrière que plusieurs hommes parcoururent avec éclat fut celle de la politique et de l'éloquence. Ce fut en effet par la puissance du génie et de la parole qu'ils entraînaient trois millions d'hommes à embrasser la même cause, à se lever en armes pour conquérir leur indépendance, et pour se placer au rang des nations. Remarquons ici l'empire qu'exercèrent sur leurs compatriotes quelques hommes dont le nom sera toujours vénéré, tels que Patrick-Henri, John-Adams, Hamilton, Jefferson, et d'autres illustres fondateurs de l'indépendance. Patrick, homme de la nature, ne sait mêler aucun art à son éloquence; elle entraîne, son but est rempli. Adams a étudié l'histoire des anciennes républiques: il fait à son pays l'application de ses connaissances; Hamilton, formé aux luttes du barreau, s'est préparé aux discussions de la tribune; Jefferson va devenir célèbre en rédigeant pour son pays la déclaration de l'indépendance. A côté de ces personnages illustres, Franklin s'était déjà élevé au rang des grands hommes par l'éclat de ses découvertes. Il consacra ensuite son génie et son habileté au service de sa patrie; et un homme plus éminent encore, Washington, allant à la gloire par le patriotisme et la vertu, dominait tous ses contemporains, et attachait sa destinée à la cause sacrée de son pays, dont il devint le plus illustre défenseur.

La plupart des hommes qui veillaient alors à la fortune publique ont laissé des ouvrages qui témoignent à la fois de leur amour pour la patrie et de leur mé-

rite littéraire : ils surent bien faire et bien dire ; ils prouvèrent par leur exemple que ces deux qualités doivent se réunir.

Heureux les hommes qui brillent par de tels avantages ! Eux seuls conçoivent bien toute l'étendue, toute la portée de leur mission littéraire. Car, messieurs, nous ne pouvons point oublier que cette mission est sainte ; qu'elle doit tendre à éclairer les hommes, à les rendre meilleurs, à les servir ; que les lettres viendraient à dégénérer si l'on n'en faisait qu'une futile application, et qu'il n'y a d'inspirations vives ou sublimes que celles qui naissent au fond du cœur, ou dans les plus hautes régions de l'intelligence.

Les États-Unis d'Amérique ont été appelés par leurs fondateurs à d'assez grandes destinées pour qu'une belle et féconde littérature puisse s'y développer : elle est fille de l'indépendance, de la prospérité publique, de la liberté d'opinions ; et s'il faut, pour l'animer encore, les grands spectacles de la nature, ses aspects les plus divers, et le tableau des différents degrés de la civilisation, elle a sous les yeux cet éclat et cette variété d'images.

Parmi les branches de haute littérature qui se sont développées aux États-Unis depuis leur indépendance, l'histoire parait occuper le premier rang. Celle de Ramsay est une des plus importantes et des plus utiles à consulter sur les grands événements de cette époque. Plusieurs États ont leurs historiens particuliers : M. Holmes, dont l'ouvrage est très récent, a embrassé l'histoire de la confédération entière ; celle de Washington, par Marshall, comprend aussi tous les événements de la révolution et de la guerre d'Amérique ; et le même

genre de mérite se retrouve dans l'ouvrage de M. Sparcks sur la vie et la correspondance d'un héros qui fut tellement identifié à tous les actes de cette guerre mémorable , que son histoire devient celle de son pays.

Les questions qui s'élevèrent , à l'époque de l'indépendance américaine , sur la forme de gouvernement à adopter, firent naître différentes théories de législation et d'ordre social qui éclairèrent cette grande discussion , mais qui ont eu moins d'intérêt depuis que les bases de la constitution fédérale ont été fixées. Tel est souvent le sort des écrits destinés à simplifier et à résoudre une question difficile : ils ont une importance momentanée . mais on les néglige lorsqu'on en a recueilli le fruit.

Les voyages dans les contrées de l'ouest furent constamment encouragés aux États-Unis ; on les regarde comme un moyen de préparer de nouveaux établissements ; et ce genre de recherches nous a valu de bonnes relations , au nombre desquelles nous remarquons celles de MM. Long , Pike , Lewis et Clarke , Wilkes et Schoolcraft. M. Washington Irving a publié un intéressant ouvrage sur les expéditions que M. Astor avait fait entreprendre , par mer et par terre , pour former un établissement sur les rives de la Colombia. Le même auteur a recueilli et a mis en œuvre les plus précieux documents sur la vie et les découvertes de Christophe Colomb , sur celles des compagnons de ce grand homme , et sur tous les monuments de leurs travaux. Esprit aussi varié que fécond, il continue d'enrichir son pays de ses beaux et ingénieux ouvrages. Le nom de M. Fenimore Cooper lui est souvent associé : il a peint avec supériorité les mœurs de la vie sauvage, d'après les observations qu'il avait faites lui-même

dans les pays occupés par les Indiens ; et il nous a également retracé tous les grands spectacles de l'Océan, et les scènes les plus animées de la guerre maritime et de la navigation.

L'histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle a été publiée par M. Prescott, et le succès mérité qu'a obtenu cet écrivain l'a encouragé à entreprendre l'histoire de la conquête du Mexique, grand événement qui devait changer les destinées du Nouveau-Monde, préparer aux Européens d'autres découvertes, ouvrir au commerce un champ immense, et rapprocher par la navigation les différents peuples de la terre.

On cherche à recueillir les traditions des anciens habitants de l'Amérique, et plusieurs philologues, au nombre desquels nous aimons à citer MM. Du Ponceau et Gallatin, se sont particulièrement occupés des langues que parlaient les aborigènes. M. Heldwaker a fait d'autres recherches sur les antiquités américaines ; et nous devons à ces savants et à leurs émules d'importantes publications sur des objets qu'il sera bientôt plus difficile d'observer, lorsqu'on ne retrouvera plus que dans les régions de l'ouest la race des anciens habitants de l'Amérique.

Les travaux géographiques et hydrographiques de M. Hasler sont dignes d'être honorablement rappelés ; ceux de Bowditch, traducteur et annotateur de la *Mécanique céleste* de La Place, lui ont assigné dans les sciences un rang distingué ; Fulton a mérité la reconnaissance des Américains et celle des autres nations commerçantes et maritimes, par l'application de la vapeur à la navigation.

La géologie et les différentes branches de l'histoire naturelle sont cultivées avec zèle et avec succès aux

Etats-Unis, et cette étude, encouragée dans chacun des États de la confédération, tend à leur faire mieux connaître les richesses de leur territoire.

Nous comptons aujourd'hui parmi les orateurs américains MM. Clay, Daniel Webster, Everett, Quincy-Adams, et nous retrouvons dans leurs harangues, tantôt la fécondité des pensées et la justesse du raisonnement, tantôt les mouvements et la chaleur de l'éloquence; ici le naturel des idées et l'élégance du style, là une vaste érudition et toutes les ressources d'un esprit très cultivé. Nous ne citons ici que quelques noms, mais la tribune américaine a toujours eu des hommes remarquables. C'est là peut-être le point le plus brillant de leur littérature : il semble que le talent qui se consacre à l'utilité publique soit, comme il mérite en effet de l'être, plus vivement et plus heureusement inspiré.

Il est d'autres carrières où plusieurs Américains se sont distingués par leurs ouvrages, tels que Barlow, auteur du poème de *la Colombiade*; Halleck, qui a chanté dignement la mort de Bozzaris, un des héros de la Grèce moderne; Madame Sigourney, dont les poésies respirent la sensibilité, le génie et la grâce.

L'ouvrage où M. Vail a consacré la mémoire des écrivains qui ont honoré son pays renferme une nomenclature beaucoup plus étendue, et c'est à regret que nous la restreignons ici; mais un rapport ne peut être qu'un extrait, et nos omissions ne tendent point à déprécier les noms que nous avons passés sous silence. On les retrouvera dans l'ouvrage de M. Vail; et si cet ouvrage n'est pas complet et n'embrasse pas toutes les parties de la littérature américaine, nous le regardons du moins comme très utile à consulter par

les hommes accoutumés à suivre avec intérêt les progrès intellectuels d'une nation qui occupe un rang si élevé, et qui a déjà produit des littérateurs et des savants si recommandables.

La renommée des hommes qui impriment à leurs travaux le caractère du talent et du génie nous paraît être la moins périssable de toutes : elle survit à la puissance des empires, et quelles que soient les vicissitudes de ces grands corps qui s'élèvent et qui tombent, les esprits qui les ont éclairés sont vainqueurs de la mort : ils passent à la postérité.

Nous n'étendrons pas davantage nos observations sur un sujet si important et sur l'ouvrage que M. Vail a publié. Il était digne de son patriotisme et de ses lumières d'honorer les Américains qui ont concouru par leurs travaux littéraires ou scientifiques à la prospérité et à l'illustration de leur pays ; et lui-même il aurait pu prendre place dans cette énumération s'il était permis à un auteur de parler de lui, et de deviner et de transcrire l'opinion de ses lecteurs.

ASTORIA : *Voyages au-delà des Montagnes Rocheuses*,
par WASHINGTON IRVING, traduction de l'anglais par
P. N. GROLIER (2^e édition) (1).

Peu de temps après la conquête du Mexique, des vaisseaux espagnols, construits dans les ports de l'O-

(1) Cet ouvrage en 2 vol. in-8°, Paris, 15 fr., se trouve chez Allouard, libraire, quai Voltaire.

céan Pacifique , découvrirent les côtes de la Californie , et s'élevant vers le nord , arrivèrent successivement jusqu'au 45° degré de latitude. En 1579 , Francis Drake parvint à peu près au même point ; mais aucun navire européen n'avait encore sillonné les mers qui s'étendent au nord de ce parallèle , lorsqu'au commencement du dix-huitième siècle , les Russes , partis du Kamtschatka , reconnurent la partie la plus septentrionale du continent américain. De leur côté , les Espagnols , en 1775 , s'avancèrent jusqu'au 58° degré de latitude nord. Toute la côte nord-ouest d'Amérique avait donc été reconnue , mais d'une manière fort imparfaite , lorsque Cook , avec sa persévérante exactitude , l'explora jusqu'au 70° degré. Il faut même remarquer , pour l'honneur de cet infortuné navigateur , qu'il ne connaissait point les dernières découvertes des Espagnols ; car elles étaient tenues secrètes par la politique jalouse du cabinet de l'Escurial.

La publication des travaux de Cook et de ses successeurs en commandement ayant appris au monde commercial l'énorme quantité de loutres marines qui se pouvaient recueillir sur la côte nord-ouest d'Amérique , et le prix élevé que les Chinois attachaient à cette pelletterie , une multitude de vaisseaux marchands parurent dans ces parages jusqu'alors abandonnés. Un d'eux , le capitaine Gray , de Boston , découvrit , en 1792 , l'embouchure d'un vaste fleuve , qu'il appela Colombia , du nom de son navire. Ayant ensuite rencontré le capitaine Vancouver , il lui communiqua sa découverte , et celui-ci fit explorer la rivière jusqu'à plus de 120 kilomètres de son embouchure.

Jusqu'alors on n'était arrivé que par mer sur ces rives lointaines ; mais en 1793 , un Anglais , sir Alexan-

der Mackenzie , traversa tout le continent américain , et atteignit l'Océan Pacifique par 52° de latitude. Dix ans après, MM. Lewis et Clarke entreprirent une semblable expédition par ordre du gouvernement des États-Unis. Partis de Saint-Louis en 1804, ils remontèrent le Missouri, franchirent les défilés des Montagnes Rocheuses, découvrirent et explorèrent les eaux supérieures de la Colombia, et descendirent cette rivière jusqu'à son embouchure dans l'Océan Pacifique.

Cependant aucun établissement permanent n'avait encore été fondé sur la côte entre le port espagnol de San-Francisco, qui se trouve par 37° 40' de latitude nord, et le fort russe de Sitka (ou Nouvelle-Archangel), situé par 57° 2', lorsqu'en 1810, un négociant des États-Unis, M. Astor, résolut de s'emparer de tout le commerce de ces immenses régions. Dans son plan, à la fois simple et gigantesque, il voulait fonder un comptoir à l'embouchure de la Colombia, jeter des postes de *trappeurs* sur tous les cours d'eau tributaires de ce fleuve immense; approvisionner ces établissements divers par des expéditions maritimes et par des caravanes qui traverseraient les Montagnes Rocheuses; enfin porter directement en Chine les fourrures recueillies par ses nombreux agents.

Pour exécuter ce dessein, un bon navire, *le Tonquin*, mit à la voile de New-York, toucha aux Iles Sandwich, et, étant parvenu, non sans périls, à franchir la barre de la Colombia, déposa sur ses rives les fondateurs d'Astoria.

En même temps, une soixantaine de hardis aventuriers remontaient le Missouri jusqu'au village des Aricaras, achetaient des chevaux à ces sauvages cavaliers. s'engageaient dans les prairies immenses, dans les dé-

sorts sablonneux qui s'étendent entre le Missouri et les Montagnes Rocheuses, franchissaient ces importantes barrières; puis, après s'être embarqués sur les rivières torrentueuses qui se précipitent vers l'ouest, après avoir perdu leurs canots, après avoir lutté pendant des centaines de lieues contre les fatigues, contre la faim, contre le froid, parvenaient enfin à rejoindre leurs compagnons à l'embouchure de la Colombie.

Washington-Irving, que l'on aime à suivre dans l'intéressante relation de ses voyages, ne cesse pas un instant d'animer cette longue marche. Jamais, dans son récit, on ne perd de vue le paysage qui s'étend au loin, les scènes qui lui donnent la vie. Il semble qu'on fasse partie de l'entreprenante caravane. On s'associe aux perplexités du commandant, aux alarmes des voyageurs; on assiste aux entrevues cérémonieuses des chefs, aux fêtes guerrières des Indiens; on s'étonne de leur science équestre; on redoute les complots de désertion, les rencontres funestes des pirates de terre ou des ours gris; on tremble sur le sort des trainards, sur l'incendie des bagages, sur la perte des canots; et quand on arrive à la catastrophe de l'entreprise et à l'abandon de l'établissement, il semble que l'on supporte avec plus de découragement que M. Astor lui-même la ruine de ses espérances.

Mais, en même temps que l'habile écrivain intéresse ainsi ses lecteurs, il ne néglige aucune occasion de les instruire. Observations politiques et morales, recherches historiques et géographiques, détails relatifs à l'histoire des minéraux, des animaux, des plantes, il met tout en œuvre pour réunir sans cesse l'utile à l'agréable, et son style, toujours souple, toujours élégant, se moule de lui-même sur sa pensée et la fait

avantageusement ressortir. Félicitons le traducteur d'un bon ouvrage, de l'avoir fait passer dans notre langue avec une si heureuse fidélité. (X.)

NOTES sur la république du Centre de l'Amérique.

(Extrait d'un voyage inédit fait au Mexique en 1832, 1833.)

Si le canal de communication entre les deux mers était exécuté, le lac de Nicaragua et ses eaux deviendraient une source inépuisable de richesses pour le pays, en le rendant pour ainsi dire la grande route et le dépôt du monde commercial. Sous ce rapport, la république du Centre a la situation la plus belle et la plus heureuse, et possède des avantages réels sur toutes les nations. Située au milieu des deux Amériques, entre les républiques de Colombie et du Mexique, baignée par l'Atlantique et le Grand-Océan, elle se trouve être le centre naturel des relations qui pourront s'établir entre les diverses nations de l'Ancien et du Nouveau Monde. Elle offre plus de ports que les autres nouvelles républiques, est traversée par un grand nombre de rivières, et la diversité de sa température, brûlante sur les côtes, et au-dessus de glace sur le sommet des Andes qui la divisent, y fait croître toutes les productions du globe.

Guatemala n'est pas moins, dans ses ports que dans ses rivières, favorisée de la nature. Au nord, elle possède Golfo, Omoa, Truxillo, San Juan et Matina; au sud, Sonsonate, Nicoya, Realexo, Conchagua, Acajulla, ou Port de la Liberté, et Iztapa, ou Port de

l'Indépendance. Ce fut dans ce dernier qu'Alvarado le Conquérant construisit des bâtiments de guerre. Il n'est qu'à 15 lieues de l'ancienne capitale, et fut pendant longtemps fréquenté. Le port de Talebra, dans l'Etat de Nicaragua, n'est pas encore ouvert; mais le rapport des ingénieurs qui l'ont visité dit qu'il peut aisément contenir 200 navires; qu'il a de 10 à 12 brasses d'eau à 50 verges de la côte, et un bon fond de sable; qu'il est entouré de beaux bois de construction; qu'il offre une excellente aiguade, et que ses environs nourrissent une très grande quantité de bêtes à cornes; que son embouchure est d'une lieue et demie, divisée en trois canaux, par autant d'îlots; que ses entrées ne présentent aucun danger, et qu'enfin son intérieur est à l'abri de tous les vents.

Il a été dit que toutes les productions du globe croissent à Guatimala. L'expression est loin d'être exagérée; en effet, on y remarque :

1° Parmi les objets de commerce :

Le coton, l'indigo, la cochenille, le sucre, le riz, le cacao, la vanille, le goudron, le brai, la salsepareille, la panelle, le baume noir, le baume vierge, le baume cativo, le baume de copahu, le *balsamito*, l'opium, la térébenthine, le carthame, l'orge, le froment, la farine, la fécule des Incas, celle des *Pampas* et d'autres; les *mehas de Papelillo* (sorte d'allumettes naturelles), le chanvre, l'aloës-pite, la soie végétale (*seda silvestre*), les épices, le tabac, le café qui réussit fort bien à Honduras, les laines, les peaux de divers animaux, etc.

2° Parmi les bois de construction, d'ébénisterie et de teinture :

Les cèdres, les pins, le *pinavete*, les chênes blanc et vert, le *guapinol*, le *quebracho*, le *güiligiüste*, les *ceibas*,

le *madre-cacao*, le rouvre, l'acajou (il est si abondant qu'on en fait des navires), le *ronron* (espèce de bois dur, noir et rouge pour meubles), le grenadille, l'armardier, le mûrier, le *melon* (bois de couleur jaune d'or pour meubles), l'ébène, le gayac, le bois du Brésil, le campêche et autres.

3° Parmi les plantes médicinales :

Les pommes de cyprès, les roses, *bejuco de estrella*, l'ipécacuanha, la valériane, les salsepareilles, le gingembre, le millepertuis, la malaguette, la capillaire, la joubarbe, l'astragale, les fleurs d'oranger et de citronnier, la piloselle, le *caujura*, le *cubalonja*, le *lanten*, l'*ageujo*, le *havilla*, l'*épasote*, les camomilles, les pavots, la casse, la chicorée sauvage, la muscade, etc. Parmi ces plantes médicinales, le *guaco* ou huaco doit tenir un rang distingué, puisque c'est un antidote contre la morsure des serpens les plus venimeux. Machée et appliquée ensuite sur la partie mordue, cette plante détruit l'influence que le venin a pu exercer sur le système (1).

4° Parmi les plantes potagères, les fruits et les grains :

Tout, et en abondance, ce que l'Europe et les colonies produisent, à l'exception de la vigne, dont le gouvernement espagnol avait prohibé la culture. On

(1) En 1833, le docteur Chabert, médecin en chef des armées mexicaines, fit l'essai des vertus de cette plante dans les cas de fièvre jaune et de choléra asiatique à la Vera-Cruz, en l'administrant en décoction. Dans plusieurs cas, il réussit parfaitement à arrêter le cours de ces horribles maladies. Fier, et à juste titre, des succès de sa découverte, il envoya du *huaco* à Bordeaux, sa ville natale, pour y combattre l'épidémie qui a fait le tour du monde. — Je ne sais si la Faculté bordelaise a obtenu des résultats satisfaisants.

s'en occupe actuellement, et les premiers essais ont été très satisfaisants.

3° Parmi les minéraux :

L'alun, l'ambre, l'antimoine, l'ardoise, l'argile, l'argent, l'arsenic, le caillou (guijarros), la chaux, la couperose, la craie, le cristal de roche, le cuivre, le fer, le grenat, le kaolin, la magnésie, le mercure, l'ocre, l'opale, l'or, le pétrole, la pierre ponce, le plâtre, le plomb, le porphyre, le quartz, le soufre, le spath, le talc, le vitriol, des pierres de beaucoup d'espèces, des terres de tous genres, des sels, etc.

6° Et enfin parmi les animaux :

Les chevaux, mules, ânes, bœufs, moutons, chèvres, cochons, en un mot des bestiaux de toute espèce s'y trouvent en grand nombre dans l'état sauvage et dans l'état domestique. Beaucoup d'oiseaux d'une grande variété de plumage et de chant; dans leur nombre est le *quetsal*, qui appartient au pays et est fort rare même dans les autres contrées de l'Amérique; les poissons de mer et d'eau douce, ainsi que les coquillages, qui sont d'un goût exquis. On trouve également sur les côtes une très grande abondance de tortues, de *murex* et de perles dont on pourrait, si la pêche était une fois organisée, faire un commerce considérable et très lucratif. Les abeilles sont aussi en grande quantité, et pourraient, si on en soignait les essaims, devenir extrêmement productives et fournir au commerce beaucoup de miel et de cire.

On voit par ce qui précède que la république du centre de l'Amérique peut offrir au commerce étranger des productions qui sont pour les Européens d'une très grande valeur.

Les principaux articles de l'exportation pour la

France seraient : le coton , le cacao , l'indigo , qui est d'une qualité supérieure , la cochenille , qui est la plus estimée (5 millions d'arbustes à cochenilles avaient été plantés de 1823 à 1827) , l'acajou , l'ébène et autres bois d'ébénisterie ; les bois de construction et ceux de teinture.

Les riches pâturages de Guatimala , qui sont perpétuellement verts , nourrissent d'immenses troupeaux , et les peaux forment un article considérable d'exportation. On doit aussi compter dans les objets bons à introduire en France , les écailles , la pourpre et les perles.

Les bâtiments français , allant chercher les articles ci-dessus mentionnés , pourraient porter , dans les ports de l'Amérique du centre , des cargaisons assorties des produits de notre industrie , des vins et des huiles ; on assure que ces articles , transportés d'abord en petite quantité , seraient certains d'y trouver un bon marché. En y envoyant leurs bâtiments même sur lest , nos armateurs seraient amplement récompensés de leurs entreprises par les bénéfices que le bas prix des objets d'exportation leur assurerait à leur retour en France.

La principale navigation de la république est celle de cabotage avec San Blas au Mexique , Panama en Colombie , et Lima au Pérou. La ville de Grenade et celle de Guatimala sont des places d'une très grande activité commerciale. Les changements qui se sont opérés ne peuvent manquer , si la république conserve sa tranquillité , d'exciter l'industrie des habitants , et de faire fleurir le commerce d'un pays si avantageusement situé et possédant des ressources d'agriculture si vastes et si variées.

La république du centre de l'Amérique est composée

de cinq États, qui sont : Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica.

L'État de Guatemala, ayant pour capitale la ville de Guatemala, qui est en même temps celle de la république, se subdivise en treize districts, savoir :

Sacatepequez, Chilmaltenango, Solola, Totonicapam, Güegüetenango, Quesaltenango, Suchitepequez, Escuintla, Chiquimula, San Agustín, Vera-paz, Salama, Pelén.

L'État de Salvador, capitale San Salvador, est divisé en quatre départements :

San Salvador, Sonsonate, San Miguel, San Vicente.

L'État d'Honduras, dont la capitale est Comaiagua, se compose de douze districts :

Comaiagua, Tegucigalpa, Choluteca, Nacaome, Cantarranas, Juticalpa, Gracias, Llos Llanos, Santa Barbara, Truxillo, Lloro, Segovia.

L'État de Nicaragua est formé de huit districts et a pour capitale Léon. Ces huit districts sont :

Léon, Granada, Mañagua, Realexo, Subtiava, Masaya, Nicaragua, Matagalpa.

L'État de Costa Rica est aussi subdivisé en huit districts; San José en est la capitale :

San José, Cartago, Ujarras, Boruca, Iscan, Alajuela, Eredia, Bagases.

Guatemala était la capitale de la république. Depuis quelques années le siège du gouvernement fédéral a été transporté à San Salvador. Elle est située dans une superbe plaine, sous la latitude 14° nord. Elle est grande, bien bâtie, a une université, de nombreux couvents et églises, et une population estimée de 30 à 40,000 habitants. Elle fut fondée, en 1773, après le tremblement de terre qui détruisit Antigua ou la Vieille Gua-

timala à la distance de 40 kilomètres, et qui, parmi ses ruines, renferme encore 15,000 âmes. Antigua elle-même avait remplacé la ville bâtie à 4 kilomètres de distance par Alvarado, qui fut renversée, déjà florissante, en 1541, par des torrents d'eau qui sortirent du sommet du volcan au pied duquel elle était placée, et qui, dans leur course rapide, entrainèrent tout devant eux. La veuve d'Alvarado elle-même fût victime de cette calamité.

Léon, la capitale de l'État de Nicaragua, est sur le bord nord-ouest du lac du même nom, près de la Pacifique, qu'on voit de la montagne San Pedro, au dehors de la ville, et d'où le bruit de la mer est entendu très distinctement, quoique la distance soit de quatre lieues. Le climat en est chaud, mais la ville est saine; les administrations publiques y sont fixées; elle possède une cathédrale, une université et trois couvents. Sa population, y compris celle des paroisses environnantes, est de 32,000 habitants.

Les villes les plus considérables, après Guatimala et Léon, sont : Granada, Nicaragua, Masaja et San Salvador; la Conception est un petit endroit près des ruines portant le même nom; Santa Fé est aussi une petite ville au milieu de l'ancienne province de Veragua; Santiago, ville de peu d'importance dans le centre de la province de Costa-Rica ou Riche-Côte, ainsi nommée d'après les mines qui s'y trouvent, mais qui ont été abandonnées à cause de la difficulté de les exploiter; Valladolid, également peu considérable, est située dans la belle vallée de l'État d'Honduras, à environ 30 lieues ouest de Santiago. Ces deux dernières villes faisaient autrefois beaucoup de commerce, mais sont peu actives aujourd'hui. A peu près à 25 lieues sud-est de

Guatimala , se trouve Sonsonate ou la Trinidad, qui est le principal port sur la Pacifique pour les bâtimens employés aux communications commerciales entre Panama , le Pérou et Guatimala ; Omoa , à l'extrémité de la baie du même nom , est seulement un village habité principalement par des nègres et défendu par une forteresse ; plusieurs négocians y résident , et la situation en est favorable au commerce. Zacapa , grand village dans l'intérieur , sur la route d'Omoa à Guatimala , contient 6,000 habitans de toutes couleurs.

La république du centre de l'Amérique est comparativement plus peuplée que le Mexique , la Colombie , le Pérou , le Chili , Buenos-Ayres et Haïti , et possède par lieue carrée plus d'habitans qu'aucune de ces nouvelles puissances. En effet , sa population est évaluée de 1,500,000 à 2,000,000 d'individus parmi lesquels on compte 12,000 Africains seulement ; le reste se compose de blancs venus d'Espagne , de beaucoup d'Indiens et de métis. Il est à présumer que le nombre des habitans s'accroîtra rapidement , si on en peut juger d'après la salubrité générale du climat et l'extrême fécondité des femmes. De plus , les terres sont fertiles , les vivres à bon marché et les impôts beaucoup moins forts qu'à la Nouvelle-Espagne , et chez les autres nations d'Amérique et même d'Europe.

Pour encourager l'immigration , et afin d'augmenter encore plus rapidement par ce moyen la population peu proportionnée à l'étendue du territoire , le gouvernement avait promulgué , le 22 janvier 1824 , une loi accordant à chaque étranger non marié qui viendra s'établir dans la république , 1,000 varas de terre carrées , et le double s'il est marié ; en outre , remise de

tous droits à l'entrée sur ses effets et ustensiles, et franchise de tous impôts pendant vingt ans.

Guatemala est divisée en *tierras calientes* et *tierras frias*.

Dans les terres chaudes comme dans les terres froides, il règne pour ainsi dire un printemps perpétuel. Les champs et les arbres sont toujours verts; les orangers, qui y croissent sans culture, offrent toujours et à la fois tous les degrés de la végétation. Quelques branches sont chargées de fleurs épanouies, d'autres présentent de tendres boutons qui commencent à paraître : quelques unes ont des fruits déjà formés et d'un vert obscur, tandis que d'autres offrent des oranges plus avancées et d'une couleur vert-jaunâtre, et d'autres branches enfin sont ornées des mêmes fruits parfaitement mûrs, d'un parfum et d'une suavité exquise.

Le gouvernement de la république du centre de l'Amérique est populaire, fédéral et représentatif. Sa constitution est basée sur celle des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Le pouvoir législatif appartient à un congrès fédéral formé d'une Chambre des représentants élus par le peuple pour deux ans, et d'un sénat dont les membres sont également choisis par le peuple, mais pour quatre années.

Le renouvellement de la Chambre se fait par moitié tous les ans, et celui du sénat tous les deux ans. La même personne ne peut être élue plus de deux fois de suite.

La Chambre des représentants a dans ses attributions la discussion des lois d'un intérêt général pour la république, l'organisation de l'armée nationale, la fixation des dépenses de l'administration fédérale, l'é-

ducation publique, les règlements relatifs au commerce, la valeur des monnaies, et l'étalonnage des poids et mesures; elle déclare la guerre et fait la paix.

Chaque député représente 30,000 individus.

Au sénat, formé de deux sénateurs élus par chacun des cinq États de la confédération, appartient la sanction des lois, la présentation aux principaux emplois de la république et la surveillance de la conduite des officiers publics; il a aussi le droit de faire connaître son opinion au pouvoir exécutif dans tous les cas de nature grave.

Un président et un vice-président forment le pouvoir exécutif. Ils sont élus par le peuple pour quatre ans et ne peuvent être réélus qu'une seule fois.

Le président fait exécuter les lois, négocie avec les puissances étrangères, signe les traités de l'avis et avec le consentement du sénat, commande en chef la force armée, et nomme les fonctionnaires publics de la fédération.

Le vice-président préside le sénat, et remplace le président dans tous les cas prévus par la loi.

Le pouvoir judiciaire est confié à une cour suprême dont les membres sont élus par le peuple, et renouvelables par tiers; mais ils peuvent être réélus indéfiniment. Leur temps de service est de six années. Cette cour suprême connaît en dernier ressort des causes qui se rapportent à la constitution, juge le président, le vice-président, les sénateurs, les ambassadeurs, les secrétaires d'État, etc.

L'administration fédérale se compose d'un ministre chargé des affaires de l'intérieur et de l'extérieur, d'un ministre des finances, et d'un troisième ministre de la guerre et de la marine.

Chaque État de la Confédération a un gouvernement particulier, formé d'un gouverneur, d'un vice-gouverneur, d'un conseil, d'une assemblée et d'une cour supérieure de justice. Ils sont tous nommés par le peuple.

Le gouverneur et le vice-gouverneur sont élus pour quatre ans, et ne sont point éligibles une seconde fois sans une interruption du même nombre d'années. Le gouverneur veille à l'exécution des lois, nomme les officiers publics et commande les troupes.

Le vice-gouverneur préside le conseil, et remplace au besoin le gouverneur.

Le conseil donne ou refuse sa sanction aux lois, avise le pouvoir exécutif, et propose aux premiers emplois.

L'assemblée présente les lois, ordonnances et règlements, vote les dépenses de l'administration, décrète les impôts et fixe la levée des troupes, d'accord avec le congrès fédéral.

La cour supérieure rend la justice en dernière instance.

Par la constitution fédérale, ainsi que dans tous les nouveaux gouvernements formés des anciennes provinces espagnoles, la religion catholique romaine est reconnue religion de l'État, et l'exercice public de toutes les autres est défendu. Le territoire est divisé en un archevêché dont le siège est à Guatemala, et trois évêchés qui sont Santa-Fé, Santiago et San-Salvador.

Les codes pénal, civil et de procédure, et la juridiction sont encore généralement les mêmes que du temps du gouvernement espagnol.

La traite des noirs est défendue par la constitution , et l'esclavage aboli.

La république du centre de l'Amérique entretient aujourd'hui des rapports avec toutes les puissances du globe , qui ont accredité auprès d'elle des représentants ayant presque tous le titre de consuls généraux chargés d'affaires. Des consuls particuliers et des vice-consuls résident dans les différents ports.

La comptabilité de l'Amérique centrale est d'après le système espagnol, et serait susceptible peut-être de grandes améliorations.

Ses revenus se composent des droits de douane , de la régie des tabacs , de la fabrication des poudres, des impôts sur les métaux et des contributions indirectes. Ils se montent ordinairement , par an , à 6,000,000 de dollars (31,500,000 fr.).

Ses dépenses sont calculées de 4 à 5 millions de dollars (21,000,000 à 26,250,000 fr.).

Une caisse d'amortissement, qui est en pleine opération, diminue progressivement le total de la dette qu'elle a été obligée de contracter pour fortifier les points les plus importants de son territoire, et fait espérer sa parfaite extinction dans peu d'années.

On ne s'est pas encore occupé sérieusement de la statistique du pays, et cette circonstance rend difficile la répartition exacte des contributions: aussi est-elle très défectueuse.

Le pied de paix de la force militaire de Guatemala est de 4,000 hommes de troupes de ligne, artillerie, cavalerie et infanterie, et de milices qu'on peut évaluer à environ 30,000 de toutes couleurs.

Quant à la marine militaire, elle est encore trop faible pour qu'il en soit fait mention.

Il existe deux universités : l'une à Guatimala, la seconde à Léon. Un assez grand nombre d'écoles normales ont été récemment établies.

Le gouvernement, sentant combien un collège de minéralogie serait utile dans un pays si riche en mines, en a établi un vers 1826, modelé sur celui formé à Mexico, sous le règne de Charles III. Il a demandé alors au gouvernement mexicain, et en a obtenu un élève de son collège pour venir remplir la chaire de professeur dans cette nouvelle institution publique.

En résumé, d'après la position géographique de la république au centre du vaste continent américain, ayant à l'ouest l'Asie, et à l'est l'Europe et l'Afrique, et d'après les avantages de son sol et de son climat qui lui donnent en abondance toutes les productions des régions tempérées et torrides, si Guatimala parvient à faire disparaître pour toujours les causes de ses dissensions intérieures et à établir une union parfaite et durable entre les différents membres qui forment son corps politique, tout semble se réunir pour favoriser sa prospérité, l'augmentation rapide de sa population et de son importance nationale.

HERSANT, ex-consul de France à Saint-Louis de Potosi et Tampico, actuellement consul à Palma de Mayorque.

NOTICE géographique sur quelques parties de l'Yémen,
par M. PASSAMA, enseigne de vaisseau (1).

§ II. RÉGION MONTAGNEUSE.

La région montagneuse s'étend du nord au sud, de

(1) Voy. la première partie de cette Notice dans le Bulletin précédent.

l'Hedjaz au golfe d'Aden ; est bornée au N.-E. par les Beni-el-Mourra, à l'E. par le désert, au S.-E. par l'Hadramant, et à l'O. par les États du chérif d'Abu-Arish. Elle se compose d'un grand nombre de tribus indépendantes et de l'imanat de Saana (dont l'influence embrassait jadis toute l'Arabie-Heureuse). L'empire des imans, qui, au temps de Niébuhr, allait du nord au sud, des frontières nord du Bakil aux villes de Tès et d'Aden, et qui du Bellad-el-Djof ne s'arrêtait qu'à la mer Rouge, a vu sa puissance diminuer par des révoltes successives, et ne comprend aujourd'hui en réalité que les environs de Saana, bien que l'iman soit reconnu souverain des pays situés entre les frontières sud du Bakil et la ville de Tès (moins le pays de Saafan); de sorte qu'on peut considérer actuellement comme grandes divisions de cette partie de l'Yémen les États de l'iman au sud; les grandes tribus d'Hadched et de Bakil au centre; et, au nord, le Béni-Yam et l'Assyr, plusieurs des petites tribus étant enclavées dans les domaines de l'iman, et les autres, trop faibles, trop divisées ou trop éloignées du centre d'action, pour exercer une influence réelle sur l'Arabie-Heureuse. Dans tout ce qui va suivre, je continuerai à exposer ce que j'ai pu apprendre pendant mon séjour à Hès de la bouche même des habitants de ces divers pays; si je suis incomplet, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir placé des jalons qui pourront guider plus tard de plus heureux que moi.

États de l'iman. — Les États de l'iman sont bornés au N. par le Bakil, à l'E. par le pays de Djof et l'Hadramant, et à l'O. par les États du chérif et le pays de Saafan. Ils ont 50 lieues environ d'Hamada à Tès, et 32 de l'E. à l'O., à la hauteur de Saana, renfermant

dans cet espace les plus riches provinces de l'Yémen. El-Mahadi, iman régnant, parvenu au trône en 1841 par le meurtre de son prédécesseur (1), est forcé de favoriser ceux qui l'ont élevé au pouvoir, et fait ainsi beaucoup de mécontents. De là, des trames ourdies par ces derniers, et des révoltes fréquentes qu'il ne peut comprimer. Les Zou-Mohammed, Zou-Husseïn, Arzab et Nehm, tribus au N. de Saana, et à l'E. du Bakil, ne lui obéissent plus, et font des excursions jusqu'à sa capitale; tandis que d'autres petits chefs qui en sont très éloignés se gouvernent eux-mêmes, et ne paient aucun impôt à l'iman. Tels sont ceux d'Houden, Dafdaf et Habèch au S.-O. de Saana et sur les frontières du Téhama.

Saana (ville).— Saana, résidence des imans, grande et ancienne ville, la première de l'Yémen par sa beauté et son importance manufacturière, est bâtie sur le versant d'une colline. Elle est fermée par une muraille restaurée tous les ans après les grandes pluies, et sur laquelle sont placés trente canons en mauvais état. Le château de l'iman, double de celui de Hès, est entouré de murs, réunis par des tours servant de logement aux 500 soldats qui en forment la garnison. Elle est de forme ronde; il faut vingt minutes pour en faire le tour, et on y entre par quatre portes placées, comme à Zébid, aux quatre points cardinaux, Bab-Chami, Bab-el-Gharbi, Bab-el-Yémani et Bab-el-Chargui (2). On y voit plus de 400 maisons à quatre étages et entou-

(1) El-Mahadi, pour monter sur le trône des imans, a fait assassiner son prédécesseur et parent, en le faisant traitreusement frapper par derrière, tandis qu'il se rendait à son jardin. De pareils actes ne sont pas rares dans l'histoire de l'Yémen.

(2) Qui répondent au nord, est, sud et ouest.

rées de tours , 30 mosquées , 4 bains publics , et plus de 100 cafés et caravensérais. La grande mosquée, dont le minaret a , dit-on , 120 pieds de haut , est éclairée par 350 lampes et couverte aux deux tiers de tapis de Perse. L'eau est conduite dans les 500 citernes de cette ville par des canaux en maçonnerie , et les puits y sont si larges que six personnes peuvent puiser de l'eau en même temps dans chacun d'eux. Lesjuifs , au nombre de 500 , y monopolisent l'industrie. On y fabrique des étoffes de coton , des bourhi ou narguilés , des gargoulettes fort élégantes , des fusils et des djambia (enjolivés d'or ou d'argent). C'est la seule ville de l'Yémen où on dore l'argent. Saana est gardée par 7,000 soldats , y compris les 500 de la citadelle. Elle est entourée de montagnes parmi lesquelles sont : les Djébels Ouadi-Daar et Taëba. On y boit du café et du kicher , et c'est dans ses environs , où les jardins abondent , que se récolte le meilleur café de tout l'Yémen.

Houden , Eudden ou El-Haïden (ville). — Houden est bâtie au pied du mont Dafdaf , au sud de Djébel-Manihat , à l'ouest d'Ourèch et au nord de Ouadi-Dour. Elle renferme plus de 100 maisons à trois ou quatre étages , soigneusement blanchies à l'extérieur , une citadelle garnie de tours , dans laquelle demeure cheik Kattandrata , gouverneur de la province , deux mosquées , une maison de bains et neuf cafés. Elle est traversée par le Ouadi-Anna , dont les eaux sont conduites dans la grande mosquée par un canal en maçonnerie. A deux heures d'Houden , est le Ouadi-Dour , source d'eaux chaudes au pied de la montagne de ce nom , et qui passe près de la ville. Le climat de cette ville étant funeste aux étrangers , les Arabes attribuent un principe malfaisant aux eaux du Ouadi-Anna , dont ils font

leur seule boisson (1). Plusieurs montagnes des environs d'Houden ont de la glace sur leur sommet en décembre et en janvier.

Pays d'Habèch. Au nord d'Houden est le pays d'Habèch, contrée montagneuse, abondante en café, et gouvernée par quatre chefs qui se réunissent pour débattre les intérêts généraux du pays (depuis qu'ils n'obéissent plus à l'iman). Il est habité par les Bèni-Aouèt, peuple travailleur qui fait les semis de café pour tout le sud de l'Yémen. C'est de Masnaë, petite forteresse de ce pays, que sont issus les Ali-Saad dont l'histoire, depuis 1799, est si intimement liée à celle du sud de l'Yémen.

Grande tribu de Bakil. La tribu de Bakil est bornée au S. par les États de l'iman, remonte vers le N. le long du pays d'Hadched qu'elle limite à l'E. et au N., s'étend à l'O. jusqu'aux Bèni-Hassan et à Téhama; elle est gouvernée par deux chefs nommés Ghézéïland et Achaïf; le premier habite le Bellad-Mahamoudi, et l'autre le pays d'Husséni; ils sont chefs par droit de succession, vivent en paix avec le Hadched et Yam, et sont sous la protection de l'iman de Saana. Les points du Bakil qui touchent le Hadched, sont (2) : Barrad, Suk-el-Harf, Mérasse, Hoth, Hobbela, Hummeran, Doom, Mohammed, Aram, Abu-Chrisa, Maribba; et de là, vers l'O., Ghoula-ibn-Hussein, Azarié et Bet-ibn-Schemsan. Ceux qui forment les limites des États de l'iman sont, en partant de Djébel-Zéïat et allant vers l'O. : Djébel-Zéïat, Réda, Attal, Mahamma, Uschech et Doffer-Bellad Hadjé, Djébel-Ouréda au sud

(1) Ils croient qu'elles contiennent du mercure.

(2) Voy. la carte de Ni buhr.

de Doffir et Habur-Ghamer , et Djébel Chaar au nord de cette même ville.

Tribu d'Hadched. La tribu d'Hadched , entourée au S.-O. , au S. , à l'E. et au N. par le Bakil , est bornée à l'O. par le Téhama ; les Béni-Chéisan , Béni-el-Mareb et le pays de Séhan. Elle est gouvernée par un Féki , nommé Achmed , résidant à Chadoub , forteresse du mont Tibi , et peut mettre 4,000 hommes sous les armes. La souveraineté y est éligible (en cas de non-postérité mâle) ; hors ce cas , le pouvoir s'y transmet de père en fils ; l'eau y est rare ; c'est un pays montagneux et fort peu productif.

États du Makkrami. Les États du Makkrami comprennent le pays de Saafan , l'ancien Harras , la ville de Taèba , le Ouadia , le Nédjeran , les déserts qui le séparent de l'Hadjemam , et ce dernier pays qui s'étend jusqu'au golfe Persique , et forme la limite sud des Wahabites.

Saafan , l'ancien Harras et Taèba , qui appartiennent aujourd'hui au Makkrami , chef de Nédjeran , furent conquis en 1763 sur l'iman de Saana par le chef de cette dynastie. Achmed-Indi , gouverneur actuel , réside à Matoua , citadelle bâtie au sommet d'une montagne du pays de Saafan. Le nord de cette forteresse (qui , sous le premier Makkrami , a résisté à toutes les forces de l'iman de Saana) était inconnu au voyageur Niébuhr. Les Béni-Sam m'ont assuré que 15 hommes peuvent s'y défendre pendant une année contre toutes les forces de ce prince. On ne voit que peu de villages sur les montagnes de Saafan , tandis que l'ancien Harras , qui est plus fertile , contient : à quatre heures de Matoua Ménagha , petite ville avec un marché le vendredi ; à une demi-journée au N. , Suk-el-Robo avec

un marché le lundi, et Samhar, petit village près du Ouadi-Laassan : plusieurs petites tribus y habitent quelques villages.

Nédjeran (tribu d'Yam). Le Nédjeran est borné au N. au N.-O. et à l'O. par la tribu d'Assyr, au S.-O. par le pays de Sahar, au S. par le Bakil, et s'étend à l'E. jusqu'aux déserts qui le séparent de l'Hadjeman; il a 5 journées de marché, ou 80 à 35 lieues du N. au S., et 8 journées, ou 60 à 55 lieues de l'E. à l'O. C'est un pays généralement montagneux, dont la plus grande partie est renommée pour sa fertilité (1). Il est traversé de l'O. à l'E. par le Ouadi-Féjeran, rivière formée par plusieurs cours d'eau venant des Djébels Sabar, Mahidi, Moukebal, Raz Ouadimour (près de Dougma), et va se perdre dans les sables à 2 journées à l'ouest du Nédjeran. Les principales montagnes de ce pays sont : les Djébels El-Maharra, Mounadzer, Meddam ou Oummeddam (montagne du sang), Hamdaï, Zât-Ali, Marouan, Chouk, Bouth, Houbonné, Souroum, Loudjia ou Loudia, Aïma, Féra, El-Gam, Shaën, Barach, Ouria et Salah. — Chouk, Bouth, Aïma, Féra et El-Gam ont de l'eau en abondance et nourrissent beaucoup de bétail. — Oummeddam, Barach et Ouria ont (dit-on) leurs sommets couverts de neige, trois mois de l'année. Le Nédjeran produit beaucoup de blé, du maïs, de l'avoine, du coton, des dattes, des raisins, des grenades..... etc., plusieurs fruits d'Europe, tels que la pêche, l'abricot, et possède de nombreux

(1) Des Yamis m'ont assuré que le blé y est si abondant que pour un talari un homme en a assez pour sa consommation annuelle. J'observerai que les Arabes mangent fort peu de pain fait avec de la farine de blé.

jardins arrosés par l'eau des puits. On estime la population du Nédjeran à 80,000 âmes, dont 20,000 en état de porter les armes. Beddrr, sa capitale, ville de 5,000 hommes (1), bâtie sur une montagne du même nom, construite en pierre et en paille, et entourée de tours à plusieurs étages, réunies par une muraille, est le lieu de résidence d'Hassan-ben-Mohammed, El-Makkrami, chef des Béni-Yam : c'est un homme d'une cinquantaine d'années, très aimé de son peuple qu'il gouverne depuis trois ans. Il vit en paix avec tous ses voisins, excepté avec Alghèn-Mondatsil, chef de l'assy, qui a voulu le soumettre.

Les autres villes, ou grands villages, sont presque toutes sur les bords du Ouadi-Médjeran, et s'étendent par conséquent de l'O. à l'E. Les principales sont : Ouadi, ville célèbre par ses fabriques d'armes, El-Moylaaf, Al-Okala, Akam, Boughbar, Dafgha, Medjoffi, Al-Zor, Ichbahan, Al-Mogatha..... etc., sur la rive droite, et Al-Ridjéla, El-Ghabel, Al-Djourba, Al-Jazhan, Al-Chofa, Shalooua, Al-Bourraan et El-Ghareh au sud du même Ouadi. Toutes ces villes sont à environ deux heures de distance les unes des autres, et plusieurs sont ceintes de murs.

On voit encore dans le Nédjeran les ruines d'une ville nommée El-Ghabel, dont il ne reste que des pans de murailles, des meules de moulin, etc. D'après la tradition arabe, elle fut jadis habitée par les Béni-Hilal, tribu infidèle. Dieu leur ayant envoyé un prophète du nord de l'Arabie pour les convertir, ils le tuèrent, et la ville fut foudroyée en punition de ce crime (1).

(1) En état de porter les armes.

(2) Il n'existe pas de ville appelée Nédjeran, comme l'assure Niebuhr. Le nom d'El-Ghabal, ville des Béni Hilal, était inconnu à ce célèbre voyageur.

Le Nédjéran est un pays sain, excepté après la floraison des dattiers, où il y règne des fièvres. Pendant ce mois d'infection, les habitants qui se sentent incommodés se rendent à Ouadia. C'est alors que commencent les grandes pluies qui tombent sans interruption pendant les mois de décembre, janvier et février (1). Les montagnes de ce pays renferment des tigres, des panthères, beaucoup de loups, des chamois, de grandes gazelles, des autruches, des aigles rougeâtres, des pigeons, des corbeaux, etc.

Les Béni-Yam du Nédjéran constituent, à mon avis, la plus belle race de l'Yémen : grands, bien faits, ayant de remarquables figures dont l'expression est relevée par de beaux cheveux d'ébène retombant en boucles sur leurs épaules; ils sont fiers, délicats et pleins de savoir-vivre; courageux jusqu'à la témérité, ils semblent nés pour la guerre. Les femmes de ce pays portent un pantalon blanc, une grande chemise, un manteau noir, et se couvrent la tête d'un mouchoir de même couleur.

D'après M. Noël, les Béni-Yam du Nédjéran parlaient presque l'arabe littéral.

Pays de Ouadia. Le Ouadia commence à une journée, ou 6 à 7 lieues au nord de Beddr. Il a été pris à la tribu d'Assyr par le Makkrami en 1841. La ville de ce nom, située dans un terrain fertile, est entourée de nombreux villages. Au nord du Ouadi-Nédjéran et dans le pays de Ouadia, sont : les Ouadi-Habouna, Ouadi-Beddr et Ouadi-Douasser. Le Ouadi-

(1) Comme on le voit, la saison des pluies n'a pas lieu dans le Nédjéran à la même époque qu'à Hès.

Habouna prend sa source dans le Ouadia, et le Ouadi-Beddr sur le Djébel-Samhan.

Pays compris entre le Nédjeran et l'Hadjeman. Le désert qui sépare le Nédjeran de l'Hadjeman est borné au S.-O. par le premier de ces pays et s'étend dans le N.-E. de 120 à 140 lieues (20 journées); il est habité par les Béni-el-Mourra, Bédouins nomades vivant du produit de leurs nombreux troupeaux et couchant sous des tentes en étoffe de laine. Ce sont aussi des Béni-Yam, bien qu'ils portent un nom particulier.

Bellad-Hadjeman. Le Bellad-Hadjeman qui commence par conséquent à 20 journées au N.-E. du Nédjeran, est borné au N.-O. et au N. par les Béni-Saouhout (Ouahabittes), à l'E. par le golfe Persique et le Douasser, au S. par le désert, et au S.-O. par les Béni-el-Mourra. Il est habité par des tribus vivant sous des tentes et formant une population de 9,000 âmes (sous la protection du Makkrami-el-Mouraddaff, chef de l'Hadjeman); il peut mettre 3,000 hommes sur pied. Il paie le dixième des produits au Makkrami, et lui fournit un contingent de troupes quand ce dernier est en guerre. Le pouvoir s'y transmet de père en fils. Ce pays est généralement montagneux, et, de même que dans le Téhama, on cultive le blé, le maïs, l'avoine, etc., dans les terrains fertiles. Les habitants de l'Hadjeman ont un dialecte qui diffère de celui du Nédjeran. Les hommes y portent un pantalon, une chemise serrée par une ceinture et le çoumada. Les femmes sont vêtues d'une chemise, d'un manteau rouge ou blanc, se couvrent la tête d'un mouchoir de couleur noire et tressent leurs cheveux qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Les habitants de l'Hadjeman sont armés, le plus souvent, d'une lance et d'un sabre,

car ils ne possèdent que quelques poignards et fort peu de fusils ; mais en revanche ils ont beaucoup de chameaux , de dromadaires et de chevaux : aussi ne se battent-ils jamais à pied. Ils se couvrent de cuirasses de fer, et sortent presque toujours vainqueurs de leurs combats, où ils sont excités sans cesse par la présence de la fille du cheik qui, prêchant de parole et d'exemple , leur donne à choisir entre la honte ou la victoire.

NOTICE sur le premier Makkrami (1).

Vers l'année 1750, sous le règne de l'iman El-Mahadi, le Makkrami, allant de Moka à la Mekke, rencontra entre la première de ces villes et Zébid, un cheik Béni-Yam, nommé Ibn Sébb, qui allait aussi faire son pèlerinage. Ibn Sébb le prit en amitié et le conduisit à Nédjeran, où Makkrami ouvrit une école. Il eut bientôt de nombreux élèves, et se fit tellement aimer des habitants, qu'ils lui bâtirent une mosquée, une maison, et le marièrent ensuite. Ne pouvant plus suffire au nombre d'élèves qui lui arrivaient de toutes parts, il quitta sa première résidence et fut s'établir à Beddr, qui formait alors la limite du Nédjeran et de la tribu d'Assyr. Sa grande réputation de sainteté lui valut les bonnes grâces des habitants du pays, qui faisaient tous le voyage de Beddr pour le voir et lui porter des présents volontaires. Il acquit ainsi une fortune considérable, et il fut porté au pouvoir douze ans après son arrivée à Nédjeran. Sûr de l'attachement de ce peuple guerrier, il se mit à la tête des Béni-Yam

(1) Raconté par un Binayan du Nédjeran.

(Nédjeran et Hadjeman), et, fort de son armée de 12,000 hommes, il traversa le nord de l'Yémen, de l'E.-N.-E. à l'O S. O., en 1763; pilla Abou Arisch, Lohéta, Hodéida, Bèt-el-Faki, Zébid, Hès, Djébel Barachi, et s'empara successivement de Saafan, Harras, Ménagha et Taëba. Il laissa son frère Achmed gouverneur à Saafan, et revint dans le Nédjeran en traversant les grandes tribus d'Hadched et de Bakil. Les Béni-Yam m'ont assuré que le Makkrami était originaire de l'Inde; mais je n'oserais le certifier, cet homme ne parlant que l'arabe quand il arriva dans le Nédjeran.

Grande tribu d'Assyr. Je devrais m'abstenir de mentionner la tribu d'Assyr qui est la mieux connue; mais comme je l'ai comprise dans mes grandes divisions de la partie montagneuse, j'en dirai cependant quelques mots, quoique je n'aie jamais vu aucun habitant de ce pays, et que les seules choses que je possède m'aient été données par des Béni-Yam.

Cette grande tribu, dont le nord confine à l'Hedjaz, commence à trois journées au N.-N.-E. d'Abou-Arisch, et s'étend dans l'E. $\frac{1}{4}$ N.-E. jusqu'à Ouadia. Outre les pays de Ghauland à l'O. du Nédjeran, et Kaghtan à quatre journées (24 à 25 lieues) au N. de ce même pays, la tribu d'Assyr en possède plusieurs autres, dont les suivants, tous au N.-N.-O. du Nédjeran, et séparés les uns des autres par une journée de distance (de 6 à 7 lieues), sont :

Les Béni-Chouralf, plusieurs grands villages; Chamghan, plus de 30; Obyda, plusieurs villages; Chhaaraan, plus de 60; Assyr, montagnes fortifiées et très peuplées; Arrozaïda, Almaa, Al Moughait, Zaarban, Ghameuth, Bécher, Al Djahader, Al Souhéi, Oumtaër, Adouan, Nahès, et le désert ensuite.

Le pays de Kaghtan renferme plus de 80 villages, et doit être placé entre Chhaaraan et Assyr.

ITINÉRAIRES (1).

De Hès à Charab. De Hès à Naghlé (village) une journée; de Naghlé à El-Falak (village) une heure et demie, et d'El-Falak à Djébel-Charab une heure.

Le village d'Annachmed est au sommet de cette montagne. De ce lieu partent deux routes, dont une conduit à Houden et l'autre à Tès par Dousoffal. Le Djébel-Charab produit du café; mais les plantations y sont négligées: aussi sa qualité est-elle classée après le Djébel-Ras et Houden.

De Hès à Djébel-Ras. De Hès à Marir trois heures; de Marir à Cheik-Hyacin cinq heures, et de la maison du Cheik au sommet de la montagne cinq heures.

On part ordinairement de Hès le matin et on stationne au village de Cheik-Hyacin. Cette montagne, une des plus fertiles de l'Yémen, est arrosée par le Ouadi-Zébid qui la contourne au N. et se dirige vers la ville de ce nom; elle est élevée de 1,149 mètres au-dessus du niveau de la mer.

De Hès à Houden. De Hès à Marir trois heures; de Marir à El-Makla six heures.

En partant de ce lieu, on gravit le mont Baadèn

(1) J'ai laissé les itinéraires tels qu'ils m'ont été donnés par les Arabes, l'estimation des distances par ce moyen pouvant conduire à de très grandes erreurs. La manière de voyager des Arabes piétons m'étant connue, je crois pouvoir assimiler cette heure de marche à celle d'un chameau légèrement chargé. L'Arabe n'est jamais pressé, est très causeur, et pêche rarement par trop de fatigue.

situé entre les Djébel, Aakbey et Matouafi. Il faut sept heures pour monter cette montagne et cinq pour en descendre. Au pied du versant E. se trouve un café nommé Ouhafat, après lequel on monte pendant quatre heures le Djébel-Attourba. Cette montagne aride est composée de roches noires, et tellement à pic qu'il faut cheminer quatre heures pour arriver à sa base. Au pied de son versant E. est un café portant le même nom, à partir duquel la route suit les bords des Ouadis-Masroub et Moha, et on arrive à Houden après quatre heures de marche. Hès et Houden sont presque E. et O.

De Hès à Saafan (montagne). De Hès à Zébid une journée; de Zébid à Bet-el-Faki une journée; de Bet-el-Faki à El-Mansouria deux heures; on stationne à El-Hussénia entre ces deux points; d'El-Mansouria à El-Ghalifa une demi-journée; d'El-Ghalifa à Badjèl une demi-journée; de Badjèl à El-Bahaih une demi-journée; d'El-Bahaih à Samhar une journée.

Samhar est sur les bords du Ouadi-Harras et au pied du Djébel-Saafan.

De Saafan à Beddrr. Saafan, montagne fortifiée, abondante en café; Ménagha, petite ville à six heures de Saafan; El Exxe, café et caravensérai, dans le pays d'Emma; Mafhagke, café et caravensérai, dans le pays d'Emma; El Ghamiz, café et caravensérai sur les frontières de l'Emma et du Bellad-Hadour (pays séparés par une montagne); Mattna, village du Bellad-Hadour (lieu de marché); Taëba, grand village; Regga, café dans le Bellad-Hamdan; El-Ghattab, café dans le Bellad-Hamdan; Théffan, village avec marché dans le

Bellad-Arhab; Reïda, café de Bellad-aïal-Seurèi; El-Ghoula, village avec marché; Dammaagg, café dans le pays de Bakil; Hoth, grand village avec marché et des fabriques d'armes; Abouchouïa, café; Thalèb, café du Bellad Soufian; Barkan, café du Bellad-Soufian; El-Améchia, café dans un lieu stérile entre Soufian et le Bellad-Hamour; El-Gharèb, café de Bellad-Hamour (limite nord de la tribu de Bakil); El-Hammam, village avec marché dans le même pays; Kouddat, village avec marché dans le même pays; Saade, ville du Bellad-Sahar, résidence d'un iman nommé Saagg-ben-Abbas et où se tient un marché toutes les semaines.

Mouchour, café du Bellad, Al-Ouaile; Marouan, café à la limite du pays d'Al-Ouaile et du Nédjeran; Bellad-Nédjeran, tribu d'Yam.

Tout ce qui va suivre est dans le Nédjeran.

Eshchara, café; El-Jeuffa, El-Ghamenk et Beddr.

Tous ces lieux ont entre eux une demi-journée de distance (excepté Saade et Nouchour qui sont éloignés d'un jour).

De Rhéma à Saana. De Rhéma à Béni-Charab une journée; de Béni-Charab à Ouadi-Manama une journée. On peut aller de ce lieu à Saana en passant par Taèba; de Ouadi-Manama à Adjir une journée; d'Adjir à Seihan une journée; de Seihan à El-Hémé une journée; d'El-Hémé à El-Gamiz une journée; d'El-Ghamiz à El-Exxe une journée; d'El-Exxe à Boaal une journée; de Boaal à Mattna une journée; de Mattna à Saana une journée.

Rhéma, Charab, Ouadi Manama sont des montagnes fortifiées, et Adjir un café au pied d'une mon-

tagne. Séikan est une petite ville avec marché ; El-Hémé et El-Ghamiz, deux villages avec marché au sommet d'une montagne ; et Boal, une ville avec marché sur le versant d'une montagne.

De Saana à Nédjeran. Une route qui conduit directement de Saana dans le Nédjeran passe par les lieux suivants (séparés entre eux par une journée de marche) : Saana, Délfan, El Ghoula, Hoth, Sidja, Makaya-el-Hammar, El-Améchia, El-Hadda, Marèb, Eschat, Dalma, Saade, Nouchour, Chouk, et Nédjeran.

Montagnes de l'Yémen, leur formation, leurs produits. Les montagnes de l'Yémen courent généralement du S.-S.-E. au N.-N.-O. ; elles sont habitées par des juifs et les descendants des anciens Arabes ou Hymiarites (désignés plus souvent sous le nom de Djébélis ou Bédouins). Plusieurs, telles que le Djébel-Sabèr (exploré par M. Botta) et le Djébel-Ras (aux environs de Hès), sont d'une fertilité remarquable ; mais dans certaines provinces du nord où l'eau est rare, elles sont aussi désolées que celles de Socotora et de la côte Somali. Les versants O. de celles contiguës au Téhama sont noirs et raboteux, paraissent de formation volcanique, et sont terminés par des sommets singulièrement découpés, sur lesquels on ne voit aucune trace de végétation. Entre Hès et Moka sont les Djébels Mouza, Hamoul, Heuchki, Khaaïzi, Djouma, Madja, Hachi, Abbéci, Zéidi, Barachi, et le Djébelenn, montagnes situées à 7 ou 8 lieues de la mer Rouge, dont elles suivent la côte E. presque parallèlement, excepté le Djébelenn, montagne de sable qui n'en est qu'à cette demi-distance et qui forme (avec un tas d'ossements placés sur la route de Rouès à Mouchich) la séparation des provinces de Hès et de Moka. Le Djébel-

Deubas (1) que j'ai visité, est une montagne noirâtre, à versants très rapides et à sommets pointus; composée de granit gris et de roches ferrugineuses sillonnées par de larges coulées de lave. On n'y trouve que l'arbre à myrrhe, celui qui produit l'encens, du salep, un lycopode et une espèce de bann; tandis que celles des environs de Hès qui produisent du café, joignent beaucoup de nos fruits d'Europe à ceux des pays intertropicaux, tels que la mangue et la banane. Outre les produits dont j'ai déjà parlé à propos du Téhama et du Nédj-ran, on récolte dans les montagnes beaucoup de citrouilles, des melons, des pastèques et des fèves; du séné, du héné (qui sert à teindre en rouge), l'*aloes vulgaris*, et on y élève des vers à soie (qui mangent la feuille du rouca) (2). Pour leurs travaux agricoles, ils emploient une charrue, trois pioches (dont une pour le dattier), une petite hache, une faucille, et un bâton pour battre les grains. Les montagnes de Karkari dont parle M. Bréon (3) n'ont jamais existé, pas plus que les noms des lieux où on fait les semis de café. Le Djébel-Takar, et non d'Akar, ne s'étend pas loin de Doussoufal, et conséquemment ne peut pas aller jusqu'à Outhouma, comme l'assure ce voyageur: il gèle sur quelques montagnes pendant les mois de décembre et de janvier, et, d'après certains Arabes, il y a même des sommets sur lesquels il neige tous les ans. La température doit évidemment y être plus douce que dans le Théama: aussi les Djébelis, habitués à des

(1) Le sommet du nord est élevé de 849 mètres au-dessus de la mer.

(2) La soie d'Yémen est de qualité inférieure.

(3) Envoyé dans l'Yémen en 1823 pour y récolter du café destiné à renouveler l'espèce dans nos colonies.

travaux pénibles, sont-ils moins énervés que les habitants du Téhama qui, subissant l'influence de leur climat, semblent appartenir à une race différente. On y trouve de jolis insectes et plusieurs espèces de coquilles terrestres.

Ouadis. Les Ouadis, pendant la saison sèche, se perdent dans le sable à petite distance des montagnes d'où ils descendent (suivant la direction de l'ouest, dans la partie occidentale de cette région, et celle de l'est du côté opposé). On ne voit dans le Téhama que les traces laissées par leurs eaux, lors de la saison des grandes pluies. C'est sur les bords des Ouadis ou dans les régions tempérées des montagnes que vient la précieuse fève de Moka (espèce unique), mais dont la grosseur et la couleur varient dans les diverses localités.

Les principaux lieux de l'Yémen, dont la culture la plus importante est celle du caféier, sont :

La grande tribu d'Assyr : Chérès, Maribba, Meljam et Ouacraph dans le Bakil ; les djébels Kaukeban, Laa, El-Soudé, Hérouse, Battné, El-Harf, El-Gafélé, Masouar et le ouadi Zaar dans le Maghareb ; les djébels Rhéma et Salfé dans la province d'Houtouma.

Saafan et Harras, près de Bèt-el-Faki ; les djébels Chaami, Assonga, Hodda, Haari et Roa, près de Saana. Dans le bellad Anès, principalement sur le djébel Bètnaser, le bellad Houssab-el-Ala, le djébel Khaulan dans le pays de ce nom ; les environs d'Houden, le pays d'Habèch, le djébel Charab, les monts Baadèn et Ras ; aux environs de Tès, surtout sur le djébel Saber, sur les djébels Cheiat, Doufan, Bétat ; dans le pays de Kattaba à trois journées au nord d'Aden, et sur quelques pays voisins de la côte sud de l'Yémen.

EXAMEN de la triangulation et du nivellement topographique de Paris , par M. DE LAFOLLIE.

L'objet du travail de M. de Lafollie était la détermination géodésique des principaux monuments de l'intérieur de Paris , de manière à obtenir aussi exactement que possible leurs distances relatives , les coordonnées géographiques de chacun d'eux , en même temps que leurs hauteurs absolues au-dessus du niveau de l'Océan (marée moyenne).

M. de Lafollie a présenté dans un mémoire tous les détails relatifs à son opération, qu'il a effectuée sans le secours d'aucune donnée étrangère, si ce n'est la hauteur du sommet du Panthéon au-dessus de l'Océan , qui lui a servi de point de départ pour ses hauteurs absolues , et telle qu'elle est adoptée au Dépôt de la guerre , pour les opérations relatives à la nouvelle carte de France , exécutée par MM. les officiers du corps royal d'état-major. Il a donc dû faire précéder toutes ses observations de la mesure sur le terrain d'une base, d'une dimension convenable , dont la longueur a été obtenue au moyen de trois règles de l'administration des ponts et chaussées , et en tenant compte des circonstances atmosphériques et locales , à l'influence desquelles on doit avoir égard dans ces sortes d'opérations.

M. de Lafollie aurait pu éviter cette mesure directe d'une base , opération assez pénible et toujours délicate, en partant d'un côté à son choix, dont il eût trouvé la valeur dans les résultats consignés au Dépôt de la guerre.

Les observations angulaires ont été obtenues avec un théodolite de 0^m.25 de diamètre, et les distances zénithales avec un cercle répétiteur de Lenoir de 0^m.20 de diamètre.

Le résultat du travail de M. de Lafollie présente une soixantaine de points, comprenant les principaux monuments de l'intérieur de Paris, qui se trouvent ainsi déterminés de position et de hauteur.

La triangulation des anciens ingénieurs-géographes et des officiers du corps d'état-major a donné des résultats analogues, pour trente-six points seulement de l'intérieur de Paris. La plupart de ces points, anciennement déterminés, se trouvent compris dans la nouvelle détermination de M. de Lafollie; il a donc été facile d'obtenir une juste appréciation du travail dont on rend compte, par la comparaison de ses résultats avec ceux qui font partie de la triangulation fondamentale de la nouvelle carte de France, exécutée sous la direction de M. le lieutenant-général Pelet, qui a su lui donner déjà, depuis plusieurs années, une si grande impulsion.

La comparaison est toute favorable au travail de M. de Lafollie, et le tableau comparatif joint à cette note, en mettant en évidence l'accord qui existe entre les anciens et les nouveaux résultats, fait connaître l'exactitude et l'excellence des méthodes avec lesquelles M. de Lafollie a opéré; néanmoins une différence notable, et qui dépasse la limite des erreurs que peuvent comporter ces sortes d'opérations, se fait remarquer dans les deux valeurs qui représentent la latitude de la tour de Saint-Nicolas-des-Champs. Cette différence qui va jusqu'à 1^e centésimales, c'est-à-dire à 20 mètres, ne peut s'expliquer que par une non-identité dans les

points observés dans les deux circonstances, ou par une erreur de copie dans la mise au net de l'extrait du mémoire de M. de Lafollie; la comparaison des longitudes offre aussi quelques différences, dont la plus forte va jusqu'à 1",2, c'est-à-dire près de 8 mètres (la seconde centésimale n'ayant qu'une valeur d'environ 6",5 sur le parallèle de Paris).

Malgré les différences qui viennent d'être signalées, l'ouvrage de M. de Lafollie est une opération qui mérite d'être citée très favorablement, et présente ce qu'il y a de plus complet sur la triangulation de l'intérieur de Paris.

Pour rendre ce résultat encore plus complet, on a inscrit dans le tableau comparatif les coordonnées géographiques et les altitudes de quelques points remarquables de la capitale; et l'on a également comparé les évaluations de la distance du Panthéon à quelques autres monuments.

COUTHAUD;
Capitaine d'état-major.

Distance du Panthéon (dôme) aux monuments suivants.

| | Selon | |
|--|---------------------------|------------------|
| | le Dépôt de la guerre. | M. de Lafollie. |
| | <small>m</small> | <small>m</small> |
| Invalides (la boule) | 26 55,5 | 26 55,4 |
| Pyramide de Montmartre (sur le méridien de l'Observatoire). | 46 65,2 | 46 64,3 |
| Saint-Sulpice (tour nord). | 10 40,3 | 10 4 0,1 |
| La Salpêtrière (dôme) | 15 47,0 | 15 46,4 |
| Saint-Paul ou collège Charlemagne (dôme) | 14 52,6 | 14 54,6 |
| Hôtel-de-Ville (clochetou). | 12 30,0 | 12 30,1 |
| Notre-Dame (tour de la tour du sud). | 7 97,2 | 7 97,2 |

TABLEAU comparatif des coordonnées géographiques de quelques monuments de Paris.

| NOMS DES POINTS. | LATITUDE selon | | LONGITUDE selon | | ÉLEVATION au-dessus de l'océan selon | |
|---|---------------------------|-----------------|---------------------------|-----------------|--------------------------------------|-----------------|
| | le Dépôt de la guerre. | M. de Laffolie. | le Dépôt de la guerre. | M. de Laffolie. | le Dépôt de la guerre. | M. de Laffolie. |
| Le Panthéon (dôme). | 54 27 42,6 | 54 27 42,5 | -0 01 06,8 | 0 01 07,3 | 143,8 | 143,8 |
| Ecole Militaire (paratonnerre). | 28 13,6 | 28 13,67 | +0 03 68,7 | 0 03 69,7 | 72,5 | 72,5 |
| Pyramide de Montmartre (le sommet). | 32 03,5 | 32 03,7 | 0 00 00,0 | 0 00 00,0 | 120,7 | 120,9 |
| Saint-Paul ou collège Charlemagne (sommet de la lanterne) (dôme). | 28 35,3 | 28 35,5 | -0 02 76,3 | 0 02 77,5 | 91,5 | 91,6 |
| Colonne Vendôme (sommet de la colonne ou pied de la statue). | 29 79,1 | 29 79,2 | +0 00 78,9 | 0 00 79,0 | 73,8 | 74,3 |
| Saint-Eustache (la lanterne) (le sommet). | 29 33,7 | 29 33,7 | -0 00 95,3 | 0 00 95,8 | 93,6 | 93,6 |
| Invalides (dôme) (la boule). | 28 40,8 | 28 40,3 | +0 02 66,8 | 0 02 67,6 | 136,0 | 135,7 |
| Hôtel-de-Ville (lanterne) (la boule). | 28 57,3 | 28 57,4 | -0 01 73,6 | 0 00 74,3 | 77,4 | 77,2 |
| Noire-Dame (tour sud) (touraille de l'escalier). | 28 19,5 | 28 19,3 | -0 01 39,1 | 0 01 39,6 | 101,76 | 101,6 |
| Chambre des Députés (fronton N.). | 29 21,0 | 29 20,9 | +0 01 97,5 | 0 01 98,1 | 61,5 | 62,2 |
| Salpêtrière (dôme) (boule du clocheton). | 26 62,1 | 26 62,0 | -0 03 06,9 | 0 03 08,0 | 90,3 | 89,7 |
| Saint Sulpice (tour N.) (balastrade). | 27 97,5 | 27 97,4 | +0 00 27,0 | 0 00 26,9 | 107,3 | 107,3 |
| Tuileries (dôme) (balastrade de la plate-forme). | 29 20,3 | 29 20,4 | +0 00 56,4 | 0 00 56,5 | 72,7 | 73,1 |
| Val-de-Grâce (dôme) (boule qui termine la lanterne). | 26 80,0 | 26 79,9 | -0 00 61,1 | 0 00 61,4 | 116,1 | 114,3 |
| Saint-Nicolas-des-Champs (le sommet). | 29 57,1 | 29 59,3 | -0 01 91,7 | 0 01 90,8 | 70,8 | 70,8 |

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 5 mars 1843.

M. le Ministre de la guerre écrit à la Société, le 23 février 1843, pour lui annoncer que, par décision du 19 décembre dernier, il lui a accordé une allocation de 1,500 francs pour concourir à la publication du vocabulaire et de la grammaire berbères de Ventura. M. le Ministre prend un vif intérêt à l'impression de ce travail, qu'il regarde comme très utile à notre établissement en Algérie.

Par une seconde lettre, M. le Ministre adresse à la Société un exemplaire du tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1841, que vient de publier son département.

M. Vandermaelen écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire d'une carte administrative et industrielle de la Belgique en 9 feuilles, qui vient de paraître dans son établissement. — Renvoi à M. Barbié du Bocage pour un rapport.

M. Bauer-Keller adresse un exemplaire de la carte en relief de la Suisse qu'il vient de publier, et il appelle l'attention de la Société sur ce nouveau genre de cartes qu'il signale comme utile à l'étude de la géographie physique. — Renvoi à M. Jomard pour un rapport.

M. le baron de Capellen offre à la Société **plusieurs** cartes du Japon et de la Corée, publiées par **M. Siebold**. — Renvoi à **M. Daussy** pour un rapport.

M. Raulin dépose sur le bureau deux **exemplaires**, dont un colorié géologiquement, d'une carte **géognostique** du plateau tertiaire parisien, et **M. Enfantin** fait hommage de la carte qui accompagne son **ouvrage** sur la colonisation de l'Algérie.

Madame Arthus Bertrand adresse un **exemplaire** de la Description historique et géographique des îles **Marquises** ou **Nouka-Hiva**, publiée par **MM. Vincendon-Dumoulin** et **Desgraz**. — Renvoi de l'ouvrage à **M. Eyriès** pour un rapport, ainsi que d'une carte de l'archipel des **Marquises**, accompagnée d'une notice **explicative**, offerte par **M. Barbié du Bocage** au nom de **M. Blumenthal**.

La Commission centrale vote des remerciements aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la Bibliothèque.

M. Jomard donne lecture d'une nouvelle lettre qu'il a reçue de **M. d'Arnaud**, à la date du Caire, le 12 janvier 1843. Cette lettre, qui est relative à la dernière expédition aux sources du Nil-Blanc, contient des détails intéressants sur les peuplades de ces contrées, ainsi que des renseignements curieux fournis par les naturels. Cette lettre est accompagnée d'une carte du cours du **Bahr-el-Abiad**, sur laquelle sont tracées les nouvelles découvertes. — Renvoi au comité du Bulletin.

Le même membre communique une lettre de **M.-Prisse**, vice-président de l'Association littéraire d'Égypte. **M. Prisse** informe la Société de son prochain voyage à **Mandera** dans l'île de **Méroé**, et lui exprime le désir de recevoir ses instructions; il espère pouvoir observer dans ce lieu les antiquités qu'on y a déjà si-

gnalées. — Renvoi de cette demande à la section de correspondance.

M. Jomard fait hommage au musée de la Société d'une collection d'objets ethnographiques, recueillis pendant le cours du dernier voyage aux sources du Nil-Blanc.

M. Roux de Rochelle rappelle à cette occasion la proposition qu'il a faite précédemment de prendre des mesures pour le classement et la conservation des divers objets que la Société a déjà reçus pour son musée. Cette proposition est prise en considération et renvoyée à la section de comptabilité.

M. Desjardins communique une lettre qu'il a reçue de M. le professeur Zipser de Neusohl en Hongrie. Ce savant lui annonce pour la Société l'envoi d'un Mémoire sur la Slavonie et sur les confins militaires slavo-sirmiens, ainsi que divers échantillons des minerais de la Hongrie. M. Zipser recommande à la Société, comme un correspondant zélé, M. de Kubingi, président de l'assemblée générale des naturalistes hongrois réunis à Temeswar.

M. Hersant, consul de France aux Iles Baléares, adresse à la Société une notice sur la république du Centre-Amérique, extraite d'un voyage inédit qu'il a fait au Mexique en 1832 et 1833. M. Hersant offre également à la Société de faire pour son Bulletin la traduction d'une notice intéressante qui vient de paraître sur les Iles Baléares. Il a rédigé lui-même des notes statistiques très complètes sur cet archipel, et il se fera un plaisir de les mettre à la disposition de la Société.

La commission centrale accepte avec empressement les offres de M. Hersant, et elle renvoie ses communications au comité du Bulletin.

M. Guigniaut, président de la section de publication, à laquelle avait été renvoyée la lettre de M. le ministre du commerce, qui fait don à la Société de mille francs pour ses publications, annonce que cette section s'est réunie avant la séance pour examiner de nouveau le projet formé depuis longtemps par la Société, de publier le vocabulaire et la grammaire berbères de Venture. La section a été unanime sur l'utilité et l'opportunité de cette publication, à laquelle MM. les ministres de la guerre et du commerce veulent bien prêter leur concours en couvrant la presque totalité de la dépense évaluée dans un devis de l'Imprimerie Royale. M. le rapporteur ajoute que les épreuves seront revues par M. Jaubert. Ce devis, ainsi que le specimen, sont mis sous les yeux de l'assemblée. M. Guigniaut propose en conséquence, au nom de la section, d'ordonner l'impression immédiate de cet ouvrage dans le recueil des Mémoires de la Société. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. le capitaine Couthaud rend un compte favorable de la triangulation et du nivellement topographique de Paris par M. de Lafollic. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac termine la séance par la lecture d'un fragment de sa notice sur les Iles fantastiques de l'Afrique.

Séance du 17 mars 1843.

M. Russegger écrit à la Société pour lui faire hommage de la carte de ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, ainsi que de deux exemplaires (dont l'un colorié géologiquement) de sa carte d'une partie de la chaîne du Taurus.

M. Warden adresse une note sur la Colonie des Noirs libres de Liberia. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Albert-Montemont offre, de la part de **M. J. Lebrun**, deux exemplaires de la Biographie de **M. le contre-amiral d'Urville**, et **M. Ansart** présente, au nom de **M. Grangez**, une carte spéciale des voies navigables qui mettent en communication Paris, le nord de la France et la Belgique.

M. le vicomte de Santarem, chargé par l'Institut historique du Brésil d'offrir à la Société deux cahiers de son journal, annonce que ces cahiers contiennent, comme les précédents, de précieux documents pour l'histoire et la géographie de cette contrée. — **M. de Santarem** est prié d'en rendre compte.

M. Berthelot fait hommage d'un nouveau volume de son histoire générale des Iles Canaries, qui contient la géographie botanique de ces Iles.

La commission centrale vote des remerciements aux auteurs et donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Jomard fait les communications suivantes :

1° Extrait d'une lettre de **M. Pacifique Delaporte** à Tripoli, sur les découvertes faites à deux journées et demie de Tunis, par **M. Honegger**, et mentionnées dans la précédente séance. — Renvoi au comité du Bulletin.

2° Notice de **M. de Siebold** sur une relation inédite du voyage fait en 1636 par **Matthieu Quast** et **Abel Tasman**, à l'est du Japon, laquelle prouve que ces navigateurs ont les premiers découvert et décrit les Iles **Bonnin** (ou **Boninesima**). Le président rappelle à cette occasion que l'on doit à **M. Eyriès** d'avoir apprécié le mérite et les services de **Tasman** comme grand navigateur.

M. Eyriès fait observer, au sujet de cette dernière communication, qu'il a, en effet, le premier appelé l'attention des savants sur les travaux et les découvertes de Tasman, dans un mémoire qu'il a publié en 1814, et qui a été lu par M. Walckenaer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il se félicite de voir ses conjectures confirmées aujourd'hui par la publication des documents conservés dans les archives du gouvernement neerlandais.

M. Jomard annonce ensuite qu'en exécution de la décision de la commission centrale, le manuscrit de la grammaire et du dictionnaire berbères de Venture a été envoyé dès le 4 de ce mois à l'Imprimerie Royale. Il espère que rien ne sera négligé pour accélérer une publication si utile et si impatiemment attendue. Il ajoute que M. Stanislas Julien s'occupe de traduire un voyage chinois dans l'Asie centrale sous Kien-Long avec la synonymie des noms de lieu. Enfin le même membre communique le portrait du sultan Taïma, frère du sultan régnant au Dar-Four.

M. Eyriès rend compte de la première partie de l'ouvrage de MM. Dumoulin et Desgraz sur les îles Marquises. Renvoi au comité du Bulletin.

M. le secrétaire général donne lecture de la Notice sur la république du Centre-Amérique, adressée à la Société dans la séance précédente par M. Hersant. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Thomassy lit une Notice sur l'état des connaissances géographiques au xv^e siècle, et sur les relations de Gerson, chancelier de l'Université de Paris, avec Pierre d'Ailly, dont il croit que la cosmographie et le *Compendium geographice* déterminèrent Christophe Colomb à tenter la découverte du Nouveau-Monde.

M. Daussy, au nom de la commission du concours au prix annuel pour la découverte géographique la plus importante, fait connaître verbalement les conclusions de son rapport.

M. Roux de Rochelle, au nom de la commission du prix d'Orléans, annonce que le concours pour ce prix restant ouvert jusqu'au 1^{er} avril, il ne pourra faire connaître les conclusions de la commission que dans une prochaine séance.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 février 1843.

M. CHEDUFAU.

Séance du 17 février.

M. MERMILLIOD, membre de la Chambre des députés.

M. J. PASSAMA, enseigne de vaisseau.

M. le chevalier Louis-Antoine-Albert PIÉYRE.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 février.

Par M. G. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant les guerres de l'indépendance, 15^e à 24^e livraison, in-8.

Par M. Ternaux-Compans : Notice historique sur la Guyane française. Paris, 1843, 1 vol. in-8.

Séance du 17 février.

Par l'Académie royale des sciences de Bavière : Abhandlungen der mathematisch Physikalischen classe der König : Bayerischen Akad : der Wissenschaften. Erster, Zweiter und Dritter Bands. München, 1829-1841 in-4^o. — Gelehrte Anzeigen, Herausgegeben von Mitgliedern der Kön : Bayerischen Akad : der Wissenschaften. Funfzehnter Band. N^o 1-22, in-4^o.

Par M. de Martius : Die Kartoffel-Epidemie der letzten Jahre oder die Stockfäule und kaude der Kartoffeln, geschildert und in ihren ursachlichen Verhältnissen, erortert von C. F. Ph. von M. München, 1842, broch. in-4°.

Pur la Société royale des antiquaires du nord : Scripta historica islandorum de rebus gestis veterum borealium, latine reddita et apparatu critico instructa, curante soc : reg : antiq : septentrionalium. Volumen XI. Hafniæ, 1842, in-4°.

De Königlichche Gesellschaft sur Nordische Alterthumskunde Jahresversammlung, 1842, Copenhagen. broch. in-8°.

Par M. Vedel-Simonsen : Bidrag Odense Byes ældre Historie. Odense, 1842, 1 vol. in-8°.

Samlinger til Agenskov Hots nuværende Frederiksgaves, Historie. Odense, 1842, 1 vol. in-8°.

Par M. le directeur du Spectateur militaire : Carte pour servir à l'intelligence de l'histoire régimentaire et divisionnaire de l'armée d'Italie en 1796, 1 feuille.

Par les auteurs et éditeurs : Bulletin de la Société de géologie, tome XIV, feuilles 1 à 4. — Annales des sciences géologiques, novembre. — Journal des missions évangéliques, janvier et février. — Mémorial encyclopédique, décembre et janvier. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers, n° 5 de 1842. — Revue scientifique, décembre. — Annales maritimes, janvier. — L'Investigateur, janvier. — L'Écho du Monde savant.

(La suite de la liste des ouvrages offerts, au numéro prochain.)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

*EXTRAIT d'un journal de voyage fait en 1834 et 1835
par M. COCRELET, ancien agent et consul général de
France, en Valachie et en Moldavie, pour servir à l'iti-
néraire de ces deux principautés.*

On a des itinéraires de tous les pays de l'Europe, mais celui de la Valachie et de la Moldavie est encore peu connu. C'est le motif qui nous a engagé à mettre dans le Bulletin de la Société de géographie que nous sommes chargé de rédiger, l'extrait de notre Journal de voyage dans les principautés du Danube, qui contient quelques observations sur l'aspect du pays. Nous y avons aussi intercalé des réflexions sur le commerce que la France peut y faire, afin de répondre à la pensée si juste de l'honorable président de la Société de géographie, M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce, dans son discours de fin d'année, où il est dit « que la géographie était appelée

» à concourir, dans sa sphère, au progrès de la civilisation en-
 » nous révélant l'étendue et les ressources de ce domaine terrestre
 » que l'homme a pour destination de féconder et d'embellir, et
 » qu'elle favorise en même temps les progrès de la nation en per-
 » fectionnant, en éclairant par ses observations l'agriculture et le
 » commerce, désormais les gages les plus assurés de la grandeur et
 » de la moralité des peuples. »

Après un voyage long et pénible, dans la rigueur de l'hiver, à travers l'Allemagne, la Hongrie et la Transylvanie, je partis d'Hermanstadt le 11 décembre 1834, avec 6 chevaux de louage qui me conduisirent jusqu'à la frontière valaque. Pendant une station et demie, je voyageai sur une belle route unie, jusqu'au dernier village des anciennes colonies saxonnes, après lequel on commence à gravir les monts Karpats. Je m'arrêtai à la tour Rouge pour faire viser mon passeport par le commandant autrichien qui habite une jolie maison située pittoresquement sur la hauteur au-dessus du village. J'arrivai à midi à la quarantaine. Le directeur fit aussitôt conduire ma voiture jusqu'à la grille en bois qui sépare la Transylvanie de la Valachie. On détela mes chevaux, et on poussa ma voiture de l'autre côté de la grille, où elle fut aussitôt saisie par plus de 50 vigoureux Valaques, soldats, paysans, postillons, qui avaient été envoyés par l'autorité, prévenue de mon arrivée, et qui voulaient tous mettre la main à l'œuvre pour faire preuve de zèle, et afin d'obtenir une récompense. Aussitôt que les petits chevaux valaques furent attelés, nous gravâmes à travers la montagne un chemin rude, escarpé et bordé de précipices, sur lequel on avait placé des garde-fous dans les endroits les plus périlleux, ce

qui paraissait bien nécessaire en voyant l'inscription indiquant le lieu où la voiture d'un général russe a roulé dans l'abîme. Ce ne fut qu'à trois heures que j'arrivai avec toute mon escorte à la première poste nommée Kineni. Je trouvai là un jeune officier valaque, élégant, parlant bien le français, et portant un uniforme dont la coupe avait beaucoup de ressemblance avec la petite tenue des officiers russes. Il visa mon passeport, et me combla de prévenances. Le directeur de la poste m'offrit à dîner, et fit mon décompte des stations jusqu'à Bucharest. Je lui remis 12 ducats pour 12 chevaux ; mais comme ceux-ci ne se trouvaient pas à l'écurie et dans les environs, on attela 20 bœufs par forme de compensation. Ce fut avec ce pesant attelage que je fis, au milieu des montagnes et par des chemins très difficiles, trois stations, depuis cinq heures du soir jusqu'au lendemain 12 décembre à une heure de l'après-midi, où j'arrivai au monastère d'Argisch. Je fus reçu dans ce couvent avec de grands honneurs. Du plus loin qu'on avait aperçu ma voiture et mon escorte, on avait mis toutes les cloches en branle. Je croyais que j'allais assister à une de ces grandes cérémonies religieuses de l'église grecque qui se renouvellent si souvent, mais je fus bientôt détrompé. Lorsque mes 20 bœufs entrèrent à pas comptés dans la vaste cour du couvent, je trouvai tous les religieux rangés à la porte de leur église, qui m'attendaient; l'évêque était à Bucharest, ce que je regrettai beaucoup, parce qu'il m'avait été signalé comme le prélat le plus distingué de l'église grecque dans les principautés du Danube; mais un archimandrite qui parlait le français m'invita à assister à la courte prière qui allait être faite à mon intention. Je rendis grâce au

ciel de m'avoir fait arriver sain et sauf au cœur de l'hiver, dans un pays si éloigné, et où on me faisait un si bon accueil. L'archimandrite m'installa dans les appartements de monseigneur. On m'apporta d'abord des confitures et un verre d'eau fraîche, selon l'usage du pays. L'économe me servit ensuite lui-même un bon dîner, composé de riz, d'une volaille bouillie, et surtout d'excellentes truites qu'on pêche dans les environs. Le repas étant terminé, je fis mes ablutions dans un bassin en cuivre très artistement travaillé, et j'allai visiter le monastère fondé depuis trois siècles par un prince de la Valachie, dont on voit le tombeau et le portrait dans l'église, ainsi que ceux de ses enfants et de son gendre. A deux heures, je montai dans ma voiture, qui était cette fois attelée de 12 chevaux, aussi bons qu'on peut les avoir en Valachie. Les religieux me comblèrent de soins et de bénédictions. Au moment où je partis, les cloches du couvent sonnèrent de nouveau à toute volée. Je fis observer au chef de mon escorte, qui était le frère de l'ispravnik ou préfet de Pitesty, que ces honneurs me paraissaient très exagérés; mais il me répondit fort obligeamment qu'on ne saurait trop faire pour l'agent de la France.

Les ennuis et les longueurs du voyage recommencèrent à cause de la difficulté des chemins et de la lourdeur de ma voiture. Ce n'est qu'à sept heures du soir que nous arrivâmes à Maintschesty, où nous prîmes du thé dans une pauvre cabane, et nous ne fûmes à Pitesty qu'à deux heures du matin. En descendant de voiture, je fus reçu à la portière par un homme de bonne mine, portant l'uniforme, le chapeau et l'épée comme ceux de nos sous-préfets, à l'exception de la broderie, qui, au lieu d'être une guirlande de chêne,

était en olivier comme celle des consuls de France et en argent. Ce personnage était l'ispravnik ou préfet du Pitesty. Il m'installa dans son salon, où je trouvai un magnifique souper parfaitement servi, et pour moi seul; car malgré mes plus vives instances, le préfet ne voulut pas s'asseoir. Sa fille, qui parlait assez bien le français, me servit d'interprète pour remercier son père de son obligeante réception.

Je partis le lendemain à neuf heures. L'ispravnik était encore en uniforme. Il m'accompagna avec cinq hommes d'escorte jusqu'à la frontière de son district. J'arrivai à midi à la station de Kintichinik, et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que j'entrai à Bucharest.

Le pays que je venais de parcourir en Valachie au milieu de l'hiver était triste. Les masures que l'on apercevait à de rares intervalles étaient dans l'état le plus misérable, et n'étaient souvent éclairées que par des lucarnes bouchées avec du papier huilé. Les hommes, couverts d'un feutre brun fabriqué dans le pays, étaient agiles, bien constitués; ils avaient presque tous leurs poitrines nues, malgré la rigueur de la saison. Les femmes et les enfants se montraient rarement. Le silence de la nature était seul interrompu par les cris des paysans valaques qui faisaient l'office de postillons ou souroudjous.

Un spectacle bien différent m'attendait en entrant à Bucharest. C'était un dimanche, et l'heure de la promenade. Il y avait une grande affluence de calèches viennoises, parcourant dans tous les sens des rues très sales; les voitures étaient remplies de jeunes et jolies femmes, mises avec la dernière élégance, et d'après la mode parisienne, à laquelle, dans tous les pays du monde, les classes élevées de la société paient un

large tribut. Ces dames étaient accompagnées d'une foule de jeunes Valaques aussi avec le costume fashionable européen. On aurait pu se croire dans une grande capitale de l'Europe, si le contraste du luxe et de la misère n'avait été trop choquant.

Après avoir parcouru quelques rues boueuses, mal pavées dans quelques endroits, plus mal planchées dans d'autres, où de forts rondins de bois mis en travers faisaient faire des soubresauts effroyables à ma voiture, j'arrivai à la maison consulaire de France. M. Alfred Mimaut, consul à Yassy, qui gérait le poste, m'y attendait, et m'y installa avec la plus grande obligeance. Un excellent dîner était préparé et fut servi à l'instant. Je me trouvai aussitôt entouré des doyens de cette famille française expatriée, qui était de près de cent personnes, et dont j'allais devenir le protecteur. Elle se composait principalement de jeunes gens instruits qui exerçaient la profession de gouverneurs des enfants des grands boyards, et de demoiselles, la plupart fort distinguées, qui étaient chargées dans les mêmes maisons de l'éducation des jeunes filles.

Dans toutes les résidences de l'empire ottoman, l'arrivée d'un consul, surtout lorsqu'il est l'agent d'une des grandes puissances de l'Europe, est en quelque sorte un événement pour la ville qu'il va habiter. On lui fait des prévenances, on lui rend des honneurs inconnus dans les autres pays de l'Europe et du Nouveau-Monde; mais c'est surtout à Bucharest que l'urbanité valaque se montre dans tout ce qu'elle a de plus aimable et d'hospitalier. Après avoir fait une visite officielle à l'hospoder Alexandre Ghika, prince régnant de la Valachie, je rentrai à la maison consulaire, où je reçus immédiatement celle de tous les

ministres et de plus de deux cents personnes, grands bano, grands dvornik, grands logothètes, grands spathar, grands postelnik, grands vestiar, grands camaraches, qui sont les nobles de première classe; grands klutzer, pacharnick, et comisse, seconds vestiar, postelnick, logothètes ou nobles de seconde classe; stolnik, serdar, maidelnitzer, sludjer ou nobles de troisième classe. A l'exception de quelques grands boyards, qui portaient encore avec beaucoup de dignité l'ancien et imposant costume valaque, tous ces personnages, qui étaient presque tous membres du divan suprême civil et criminel, ainsi que des tribunaux de première instance, avaient des uniformes chamarrés d'or et d'argent, taillés sur la coupe des nôtres; mais ce qui m'étonna au dernier point, ce fut de les entendre s'exprimer en bon français, et parler de la France comme s'ils y avaient tous été. Je me félicitai d'être le représentant de mon pays chez un peuple où j'aurais de si fréquentes occasions de m'entretenir dans la langue de mon pays de tout ce qui fait battre le cœur quand on est loin de sa patrie. Pendant un séjour de trois années à Bucharest, j'éprouvai à cet égard les plus douces jouissances. Je me rappellerai toujours cette mission qui m'a laissé les souvenirs les plus agréables, et de vrais amis.

Moins d'un an après mon arrivée à Bucharest, je me rendis à Yassy pour faire ma visite au prince régnant de la Moldavie, près duquel j'étais aussi accrédité; mais afin d'utiliser mon voyage dans l'intérêt du commerce de la France, et après m'être assuré que celui-ci pouvait s'ouvrir des débouchés avantageux dans les principautés par la voie de mer, je résolus d'aller à Ibraïl et Galatz, ports de la Valachie et de la Moldavie sur le Danube.

Je partis de Bucharest, le 13 septembre 1835, à huit heures du matin, me dirigeant sur Ibrail par Kalara-che. Cette fois, j'avais une voiture forte et légère, capable de résister à la vitesse avec laquelle on voyage. Un ancien et fidèle janissaire du consulat, l'Albanais Yany, m'accompagnait. Il était sur le siège, armé de son long et beau fusil à incrustation qu'il tenait debout entre ses jambes, toujours prêt à s'en servir; il avait dans sa large ceinture ses deux pistolets et son yata-gan. Je pouvais me reposer de tout sur lui. Jamais aucun serviteur européen n'a veillé avec plus de sollicitude sur son maître que cet homme de l'Albanie, zélé, dévoué et courageux, veillait sur moi. Après avoir parcouru rapidement les étapes de Tingai, Droumou-Scourt, Obilesti, Barangani et Koordela qui n'offrent rien d'intéressant, j'arrivai à Kalarache à quatre heures du soir.

Kalarache est la résidence d'un ispravnick ou préfet. C'était une bourgade composée d'une seule rue, et appartenant à un monastère. Elle n'avait alors de l'importance que par sa situation en face de Silistrie, forteresse turque qui était encore occupée par 2 bataillons russes, de l'artillerie et 200 Cosaques. Cette occupation touchait à son terme.

J'avais prié le prince régnant de m'éviter sur ma route l'ennui des réceptions officielles; mais je ne pus me dérober à l'hospitalité bienveillante des Valaques, qui saisissent toutes les occasions de bien recevoir les étrangers, et surtout un consul. L'ispravnick me logea chez un des deux fermiers de Kalarache, qui me donna pour la nuit une petite chambre très propre où je couchai sur un bon divan, après avoir fait un excellent souper.

Il y a à Kalarache un établissement de quarantaine bien tenu, et qui était susceptible d'agrandissement. 150 hommes de la milice valaque, ayant très bonne mine et bien exercés, étaient casernés chez l'habitant, qui se plaignait, parce qu'il n'avait que deux chambres pour lui et sa famille. L'ispravnick, qui savait que j'étais un ancien préfet, me fit ses condoléances à cet égard; il me parla d'un hôpital pour la milice, et de divers autres projets, comme on cause d'administration avec un ancien collègue, et afin de m'intéresser auprès de l'hospodar en faveur de son chef-lieu, ce que je lui promis. Je remarquai quelques constructions nouvelles. On commençait à se servir de briques pour recouvrir les maisons: on s'apercevait enfin d'un mouvement ascendant.

Le lendemain à six heures du matin, j'étais en voiture. Dix chevaux harnachés avec des cordes étaient attelés. Deux souroudjous ou postillons se tenaient près d'eux le bonnet à la main, et attendaient respectueusement l'ordre du départ. Quand Yani l'eut donné, ils firent le signe de croix, sautèrent lestement sur leurs montures, sans étriers et sans selles, et partirent comme le vent, en animant leurs chevaux de la voix et du geste. C'est ainsi que j'arrivai rapidement aux étapes de Słota, Slobozia, Sinen, Bertesti, Roma, Frumossika jusqu'à Ibraïl.

Rien de remarquable ne s'était offert sur ma route. J'avais traversé de vastes plaines qui paraissaient d'une grande fertilité, et qui étaient couvertes de fleurs des champs, mais où il n'y avait d'autres habitations que les maisons de poste, si on peut donner ce nom à quelques misérables cabanes qui se transforment quelquefois en véritables huttes presque au niveau de

la terre, comme celles situées au milieu d'une plaine immense à perte de vue, avant d'arriver à Ibraïl, et qu'on décore du nom de maisons de poste. J'avais quitté le Danube à Kalarache, et aperçu sur ma route la chaîne des Balcans. Entre Slobozia et Sinen, on traverse une petite rivière. Il y avait là une quantité innombrable d'alouettes qui faisaient retentir l'air de leurs chants. Partout ailleurs le silence de la nature ne fut interrompu que par les cris des souroudjous. Je rencontrai çà et là quelques troupes de Cigains connus en Europe sous le nom de Bohémiens, restes de ces peuplades venues de l'Asie ou de l'Égypte il y a quelques siècles, vivant en Valachie et en Moldavie dans l'état nomade le plus misérable ou dans l'esclavage, se fixant sous des tentes, parcourant les villes et les villages pour apporter du charbon ou faire toute espèce d'ouvrages en bois ou en fer. C'était un spectacle à la fois hideux et repoussant que celui de la rencontre de ces groupes inoffensifs d'hommes, de femmes et d'enfants au teint brun, aux yeux ardents, et quelquefois fiers, aux membres décharnés, couverts de guenilles. Les enfants couraient comme des troupes de singes autour de ma voiture pour demander des *paras*, la plus petite monnaie du pays, et fuyaient après les avoir ramassés, tant l'aspect du janissaire les épouvantait. Il faut espérer que la philanthropie européenne, qui poursuit l'œuvre de l'abolition de l'esclavage des noirs, songera un jour à l'esclavage des Cigains, dont le nombre, dans les deux principautés de Valachie et de Moldavie, dépasse le chiffre de 250,000.

Il était quatre heures du soir lorsque j'arrivai à Ibraïl ou Ibraïtow. Un employé et deux Albanais

m'attendaient à l'entrée de la ville, et me conduisirent au logement qui m'avait été préparé chez M. Paraskava, qui afferme la ville et le territoire, moyennant une redevance fixe qu'il paie au gouvernement. Le maître de police m'attendait aussi pour prendre mes ordres. Il fut bientôt rejoint par M. Slatiniano, ispravnick de la ville, qui s'excusa de ne pouvoir me loger chez lui. J'avais connu M. Slatiniano à Bucharest. Il était le neveu du grand vornik Georges Philipesco avec lequel j'étais intimement lié, et qui était alors le boyard le plus majestueux, le plus hospitalier et le plus populaire de la Valachie.

C'était une bonne fortune pour moi que de trouver dans un port sur le Danube, à trois journées seulement de la mer Noire, un fonctionnaire public comme M. Slatiniano. Il était impossible d'être plus Européen civilisé et plus affable. Il était animé des meilleures intentions pour la prospérité de la ville qu'il administrait, et le commerce en général.

Le lendemain, M. Slatiniano m'accompagna partout, me donna des renseignements sur tout, et me fit part des projets d'agrandissement et d'embellissement qui avaient été adoptés pour le port de la Valachie sur le Danube.

Ibrail, dont la population n'était en 1850 que de 800 âmes, comptait alors 6,000 habitants, et pouvait encore recevoir un grand accroissement. On devait au printemps faire une place carrée, nommée Saint-Archange-Michel au milieu de laquelle serait l'église, et qu'on entourerait de maisons bâties sur un plan uniforme, ayant des boutiques et des galeries couvertes. Les rues Kiseleff, de Silistrie et d'Yassy devaient aboutir à cette place. Une ancienne mosquée, apparten-

nant à M. Slatiniano , devait être transformée en magasin , avec la bourse au-dessus. Le bâtiment de la quarantaine , qui était en bois , devait être bâti en briques.

Le port d'Ibraïl a 10 à 12 pieds d'eau à l'ancre , et 15 vers le milieu. Il y a eu des époques où on y comptait 90 bâtiments. On percevait un droit d'ancre de 12 piastres ou près de 5 francs au profit de la ville par navire. Quand le quai qui était projeté serait terminé , on devait supprimer le droit d'ancre , et le remplacer par celui de tonnage. Il y avait alors 8 bâtiments anglais en quarantaine qui étaient venus faire des chargements de bois et de blés. Aucun bâtiment français ne s'était montré depuis longtemps. Je suis monté sur un petit navire de 100 tonneaux , construit en Valachie. Il avait déjà fait voir dans la Méditerranée le pavillon national que les principautés sont autorisées à arborer , et il avait été bien accueilli. Il montrait fièrement sur sa flamme le nom de son propriétaire , le boyard Villara.

En 1833 , il était entré à Ibraïl 384 bâtiments , d'un tonnage de 45,000 tonneaux , et ayant 4,600 hommes d'équipage. Il n'y en avait eu aucun sous pavillon français , et cependant nous pourrions faire un grand commerce par Marseille , et à des prix modérés , des mêmes produits que nous tirons d'Odessa. La Valachie , qui est un des plus fertiles pays de l'Europe , abonde en toutes espèces de grains , mais particulièrement en blé de Turquie , en froment , en millet et en orge. La Valachie , qui est très riche en excellents pâturages , possède et nourrit plus de 5 millions de têtes de moutons , sans compter les immenses troupeaux qui descendent chaque année des montagnes de la Transylva-

nie. Les meilleures races se trouvent dans les districts d'Ialowitz, Ilfow, Teolaman et de la petite Valachie. Quoique la qualité de ces laines ne soit que la seconde, on l'achète à des prix tellement inférieurs, qu'il y a de grands bénéfices à faire. Le chanvre croît en abondance ; il est d'une excellente qualité : on l'aurait à des prix très modiques. On expédie de fortes parties de graines de lin à Trieste et à Londres. Des graines propres à la teinture croissent abondamment dans les champs de la Valachie. Une énorme quantité de peaux de lièvres s'expédie principalement à Trieste par mer, et à Vienne par terre. La qualité des suifs est excellente. Il s'en expédie beaucoup à Constantinople et en Angleterre. Les montagnes qui séparent la grande et la petite Valachie de la Transylvanie sont couvertes de superbes forêts qui renferment une immense quantité de bois de construction de première qualité, et propres à la marine (1). Elles recèlent des mines de charbon de terre, de soufre, de vif-argent, de cuivre et de fer. Les salines présentaient un revenu de 3,412,252 piastres qui tendait à s'accroître. Enfin, la Valachie produit de la soie, du miel, de la cire, du sel gemme. Elle nous offre donc tous les éléments d'un vaste commerce d'exportation qui offrirait de grands bénéfices. On l'évaluait alors de 12 à 13 millions de piastres turques (2).

(1) Un boyard distingué, le grand logothète Stirbey, qui donne dans son pays l'impulsion à tout ce qui est utile, avait déjà fait quelques envois pour son compte à Marseille sur un bâtiment qu'il avait fait construire avec les bois de ses forêts.

(2) Depuis qu'Ibraïl a été déclaré en 1836 un port d'entrepôt, sa navigation a pris une certaine extension. En 1839, il y est entré 449 bâtiments, et pas un seul sous pavillon français.

Celui d'importation offrirait à peu près la même balance. La France participe peu directement à ce commerce, qui se fait par des négociants connus sous le nom de Lepsikains, qui tirent à grands frais de Leipsick, et vendent aux Valaques à de hauts prix, des cargaisons de toiles, de soieries, de cotonnades et de draps, qui seraient de meilleure qualité et moins chères en venant directement par mer de la France. Ses objets de goût et de mode, ses parfumeries, sa bijouterie fine, ses gants, ses souliers en soie et en peau pour femmes, ses bas de soie et de coton, ses livres, son papier, et quelques parties de draps de première qualité, sont particulièrement recherchés en Valachie. Il y a à Bucharest quelques magasins français où l'on trouve des assortiments de ces marchandises.

D'après les renseignements que je pris à Ibraïl, j'acquis la certitude que le commerce d'exportation et d'importation de la France avec la Valachie était encore à créer, et que notre navigation y était nulle.

J'allai voir près d'Ibraïl un petit monument surmonté d'une croix sur un croissant, avec la couronne et les aigles russes, bâti par M. de Blaremborg, officier du génie, beau-frère du prince régnant, pour perpétuer le souvenir de la prise d'Ibraïl en juin 1828, et pour rappeler qu'un boulet était tombé dans cet endroit, près de l'empereur de Russie, le grand-duc Michel, commandant en personne. On y a fait aussi mention du traité signé à Andrinople le 3 septembre 1829, en vertu duquel la forteresse d'Ibraïl a été rasée, et ne pourra jamais être reconstruite. Il n'en reste plus aucuns vestiges. Le cimetièrre qui est vis-à-vis, et qui contient les ossements de plus de dix mille Turcs et Russes tués, les uns en se défendant, les autres en faisant sauter la mine

et en montant à l'assaut , rappelle ce beau fait d'armes.

Je partis d'Ibraïl le 16 à quatre heures du soir pour aller coucher à Galatz , port de la Moldavie sur le Danube , qui est éloigné seulement de 2 lieues. L'obligeant M. Slatiniano voulut m'accompagner jusqu'au Seret , petit fleuve assez rapide qui sépare les deux principautés. Je trouvai sur la rive valaque l'agent consulaire de France à Galatz , M. Sacchetti , qui , prévenu de mon arrivée , m'attendait en uniforme. Je n'eus pas assez d'expressions pour remercier le préfet d'Ibraïl de son excellent accueil , et je fis des vœux pour la prospérité future de la ville dont il était le créateur , comme le duc de Richelieu l'avait été d'un port voisin.

On passe le Seret sur un bac. En entrant en Moldavie , le terrain est accidenté , la végétation est plus vigoureuse. Le paysage est moins monotone qu'en Valachie ; on aperçoit Galatz à une assez grande distance. M. Sacchetti voulut absolument me conduire chez lui et me présenter à sa charmante famille. Madame Sacchetti était une jeune et jolie femme de Salonique qui me fit les honneurs de sa maison avec une grâce et une amabilité parfaites.

Le lendemain , après avoir reçu le perkalab ou ispravnik , le président du tribunal de commerce , et les vice-consuls d'Angleterre et de Grèce , je me rendis sur le port , et je parcourus la ville , afin de me rendre compte du mouvement de la navigation et du commerce. La parfaite connaissance que M. Sacchetti avait de leurs intérêts rendit ma tâche facile.

Le mouvement de la population était beaucoup plus considérable à Galatz qu'à Ibraïl. On y comptait alors 18,000 âmes. Une foule de marins génois , grecs et ioniens remplissait la rue commerciale où l'on mar-

chait sur des poutres. La plupart des maisons étaient en bois, couvertes avec des planches. Il y en avait plusieurs près du port construites en briques, avec des magasins voûtés. La quarantaine sur le quai était dans l'état le plus misérable. On avait le projet d'en construire une sur une vaste échelle, ainsi qu'une caserne pour délivrer les habitants des logements militaires. On avait beaucoup de peine à trouver des maisons convenables. Celle du perkalab, M. Cousa, et de M. Xeno, vice-consul de Grèce, sont dans une charmante situation. Le vice-consul d'Angleterre venait d'en bâtir une.

Le mouvement du port de Galatz avait été en 1833 de 236 bâtimens jaugeant 28,060 tonn. avec 3,140 h. d'équipages. Comme à Ibrail, aucun bâtiment français ne s'était encore présenté. Quoique la navigation eût été à l'avantage de ce dernier port en 1833, le mouvement commercial qui se faisait remarquer dans celui de Galatz semblait un indice de la prééminence qui lui était réservée (1).

On tire d'ailleurs de la Moldavie les mêmes produits que de la Valachie. Les blés durs y sont cependant d'une qualité supérieure. La Moldavie approvisionne la marine turque d'une grande partie des bois qui lui sont nécessaires, et même de ses mâts. Ceux-ci sont certainement inférieurs à ceux de la Volhinie et de la Podolie; mais ces provinces en ont tant fourni, qu'elles

(1) En 1837, il est entré dans le port de Galatz 528 navires; il n'y en a eu en 1838 que 400; mais le revenu de la douane, dont le chiffre n'était en 1834 que de 14,000 ducats, s'était élevé, en 1838, à plus du double, quoique les droits d'exportation et d'importation fussent restés les mêmes. La ville de Galatz, érigée en place d'entrepôt et port franc, a été dotée de diverses améliorations propres à la sécurité des commerçants.

sont en quelque sorte épuisées, et la Russie le sentait si bien, qu'elle avait chargé un officier du génie d'examiner les ressources des principautés en bois de mûture. Le commerce des huiles, des suifs et des cires de la Moldavie est aussi l'objet d'un grand débouché par le port de Galatz. Il y a même une cire verte dont il se fait un débit assez considérable. Le sel gemme est également un des produits de la Moldavie. Là encore, comme à Ibrail, notre commerce était entièrement nul. A l'exception de notre agent consulaire, qui était négociant, aucune maison française n'était établie à Galatz, dont le commerce est surtout livré aux Grecs. Là, peut-être plus encore qu'à Ibrail, il y a cependant des relations avantageuses par mer à ouvrir pour notre commerce d'importation et d'exportation. Pourquoi Marseille n'y prend-il aucune part, lorsque le pavillon sarde venant de Gênes est celui qui se montre le plus dans les deux ports des principautés ?

Je partis de Galatz, le 19, à six heures du matin. Je changeai de chevaux à Piuco, Fontani, Forchessi, et je m'arrêtai à midi pour dîner à Tekutche. J'avais remarqué le changement du paysage depuis que j'étais entré en Moldavie. Pendant toute la première poste on voyage au milieu de petites collines, puis après on trouve de beaux pâturages avec de nombreux troupeaux. Les villages sont mieux bâtis. Entre la seconde et la troisième poste, on côtoie le Seret, près duquel la dernière est située. Il y a devant celle de Tekutche un petit bois, au pied de quelques collines. La poste de Berkethe, qui vient ensuite, est située dans un bourg où l'on voit, surtout en sortant, quelques maisons de boyards moldaves proprement tenues. Ceux-ci s'occupent davantage de leurs propriétés où ils ha-

bitent, tandis que les boyards valaques en abandonnent la gestion à leurs régisseurs qui les trompent. Je changeai de chevaux à Paraskira, et je couchai à Berlade, dans une jolie maison appartenant au starost d'Autriche. Je partis le lendemain à six heures du matin. Je traversai rapidement les relais de Strimptura, Decolina, Babari, jusqu'à Vasloni, petite ville située sur une colline où il y a des maisons de boyards d'assez bonne apparence, et dont les environs sont bien cultivés. Les postes de Toleshna, Vucheslé, Stiritcia et Bordé, qui viennent ensuite, sont situés entre deux chaînes de collines. A Bordé, on aperçoit Yassi qui se présente également sur une hauteur, et on y arrive par une route escarpée. J'y entrai à quatre heures du soir le 20 septembre, après avoir fait, depuis Bukarest, 30 postes d'Allemagne ou 120 lieues de France.

Je descendis à la maison consulaire qui appartenait à la France, et où le gérant du consulat, M. Blanc-Duclos, m'avait préparé un logement. Après avoir fait une visite au prince Stourdza, hospodar de la Moldavie, et reçu immédiatement en son nom celle de son postelnick, ou secrétaire d'État des affaires étrangères, le prince Soutzo, je vis les principaux boyards, comme à Bukarest. En faisant avec eux un échange de politesses, je parcourus la ville et ses environs dans tous les sens. Je reconnus que, sous le rapport du confortable et des alentours, le séjour d'Yassi était préférable à celui de Bucharest. La promenade de Copeau, rendez-vous journalier de la bonne compagnie qui s'y rend dans de beaux équipages, l'emporte de beaucoup sur celle de Christoski. Il y a quelques quartiers de la ville très propres et ornés de magnifiques hôtels appartenant à de grands boyards. La ville haute surtout présente de loin

un joli coup d'œil à cause de ses églises et d'un grand nombre de belles maisons nouvellement construites, dont la transparence blanche se dessine sur le fond des collines. Parmi ces beaux hôtels, on remarque principalement celui de M. Rosnovano, président du divan princier, qui l'a fait bâtir à une époque où il avait toutes les chances de devenir prince régnant; celui de M. Constantin Pascal, beau-père du secrétaire d'État des affaires étrangères, et celui aussi du prince Calimachi. En face du consulat, qui était sur le point de s'écrouler, faute de subsides pour le réparer, on voit le superbe hôtel de M. Aleco Ghika, ministre de l'intérieur, qui nous faisait rougir de l'état de délabrement dans lequel était la modeste maison de la France. A peu de distance de cette demeure on voyait les ruines de l'ancien palais des hospodars, qui a été brûlé lorsque l'ancien prince Stourdza régnait (1). Ces ruines, par leur aspect grandiose, donnaient une idée de ce qu'étaient dans les temps anciens la puissance et la représentation des hospodars qui, pendant leur règne éphémère, vendaient les emplois, influençaient les jugements, et cherchaient tous les moyens possibles de s'enrichir, pour se faire des partisans, et surtout acheter des protecteurs à Constantinople.

J'allai à Sokola visiter la campagne du prince régnant actuel. Je traversai un jardin à l'anglaise bien dessiné. Il y a des eaux vives. On construisait à mi-côte un château qui devait être d'une très grande étendue. De la hauteur on a une très belle vue; d'un côté on aperçoit la ville et de l'autre on domine une vallée. En face, on voit le couvent de Sokola, qui est aujour-

(1) Ce palais a été rétabli, et sert aux diverses administrations.

d'hui un séminaire pour le jeune clergé grec, et de jolies maisons de campagne situées sur le penchant de la colline.

J'allai voir aussi le beau château de Stinka, appartenant à M. Nicolaki Rosnovano. C'est une demeure princière dans une magnifique situation. Le domaine est très étendu, et s'étend en Bessarabie. Je fis une visite au Pruth qui est près de Stinka, et qui sépare la Moldavie du vaste empire de Russie. Je fus étonné de voir une rivière avec autant de renommée, si étroite, si basse, si peu encaissée, et qu'on passe sur un petit pont de bateaux. Comme j'avais mis le pied en Russie sur sa frontière du nord à Abo, en Finlande, sur celle de l'est à Macarief près de l'Asie, je voulais aussi le poser sur celle du midi; mais je ne pus pas aller plus loin qu'aux murs de la quarantaine sans courir le risque d'être assujéti par la police russe, par les douanes et par les employés de la santé à une foule de formalités.

Je me trouvai à Yassi lors de l'ouverture d'un petit théâtre français, où la bonne société se réunissait. La troupe française se disposait aussi à exploiter Bucharest pendant un partie de l'année.

La société d'Yassi, quoique moins francisée que celle de Bucharest, parce que les Moldaves fréquentent moins nos colléges que les Valaques, se distingue comme celle-ci par son goût très prononcé pour nos modes. Notre librairie y trouvait un grand débouché. Les livres qui ont rapport à l'éducation de la jeunesse sont surtout recherchés. Il faut dire aussi que nos romans sont lus avec avidité.

Le prince régnant, élevé par un Français, s'exprime parfaitement dans notre langue. La princesse, fille de

prince de Samos, Vogorides, est fort agréable. Le dîner auquel j'assistai fut parfaitement servi à l'euro-péenne, et avec un grand luxe. J'admire la belle galerie de tableaux qui décore l'habitation du prince. Elle a été achetée, dit-on, à très bas prix d'un juif qui l'avait apportée de la Pologne, à la suite de la dernière révolution qui a dépouillé tous les palais.

Il y avait à Yassi trois maisons d'institution française, dont deux pour les demoiselles et une pour les jeunes gens. Quoiqu'elles fussent parfaitement dirigées, elles avaient quelque peine à se soutenir dans un pays où les riches boyards préfèrent que leurs enfants soient élevés chez eux ou dans les universités étrangères. J'avais fait la même remarque à Bucharest, où il y avait aussi deux maisons tenues par des dames françaises.

Tous ces essais d'éducation, infructueux souvent pour ceux qui les font, sont un hommage éclatant rendu à notre langue. C'est surtout à Bucharest, au collège de Saint-Sava, fréquenté par plus de 500 élèves, qu'elle exerce son pouvoir, car le programme des études fait mention sur six classes de cinq cours en français suivis par presque tous les jeunes gens, indépendamment des enfants de boyards qui sont élevés à Paris ou dans leurs familles par des instituteurs français. Il n'y a aucune ville de l'Europe, même à Varsovie et à Pétersbourg, où la langue française, qui est partout celle de la bonne compagnie, soit d'un usage aussi général qu'à Bucharest.

Je pus me convaincre, avant de quitter Yassi, du désir de l'administration moldave d'entreprendre de grands travaux pour l'embellissement des villes, ainsi que pour rendre leurs communications plus faciles. Il était question de paver les rues d'Yassi, de faire des

chaussées aux environs, de construire des ponts en bois et en pierre. L'impulsion était déjà donnée. L'intérêt des boyards, membres de l'assemblée générale, qui habitent la province, était un garant qu'ils appuieraient de leur vote les projets qui doivent lier plus facilement entre elles et avec la capitale les villes des districts où ils résident.

Voulant revenir à Bucharest avant l'hiver, qui est très rigoureux et très long dans les principautés du Danube, je quittai Yassi le 7 octobre, me dirigeant par Fokchani. Je parcourus jusqu'à Tekutche les douze postes que j'avais faites en venant de Galatz. Après avoir changé de chevaux à Fourcheni, j'arrivai à Fokchani où étaient encore l'état-major et les hôpitaux russes. J'en partis immédiatement, et après avoir traversé la poste de Koukou, j'allai dîner à Rimnik où j'arrivai le 8 à une heure. Je me fis conduire à l'habitation de M. Constantin Nicholesko qui était absent. Je parcourus son petit castel bâti à l'antique. Après un modeste repas, préparé par le janissaire, j'allai, sans m'arrêter, jusqu'à Bucharest en changeant de chevaux à Kilmiou, à Bouzeou, à Kalmatznek, à Marginoni, à Ourzitzeni, à Movilitza et à Sindrileta; je venais de traverser des pays de plaines, de marécages, tristes et souvent incultes. A Movilitza, je passai la Yolomitza, sur un pont de bateaux. J'avais fait d'Yassi à Bucharest par Fokchani 24 postes d'Allemagne ou 96 lieues de France. Ma tournée avait été de 216 lieues. En France on n'appelle pas cela un voyage, car c'est la distance de Paris à Marseille, où l'on se rend en trois jours dans de bonnes malles-postes, et en trouvant sur toute sa route le confortable de la vie; mais en Valachie et en Moldavie, malgré la rapidité et la sûreté avec lesquelles

en voyage , malgré l'hospitalité bienveillante que l'on reçoit partout de la part des autorités et des boyards , une pareille tournée est une fatigue pour le corps et récréée peu l'esprit. La Valachie , de ce côté , n'offre presque toujours que des plaines nues et sans bornes , où l'œil fatigué cherche en vain dans l'éloignement un monticule et un arbre pour s'y reposer. En Moldavie , au contraire , le site est varié , on chemine à travers des collines , des vallons et des plaines. Elle est arrosée par une infinité de petites rivières qui la traversent du nord au sud , qui se rencontrent dans leur cours , qui se joignent ; se divisent puis se confondent encore et vont porter leur tribut au Danube. Les plus importantes sont la Bistritza , la Moldava et le Seret qui les reçoit la première près de Bakou , la seconde à Roman , le Byrlat , le Bæchluc , la Schila et le Ruth qui reçoit ces deux dernières ainsi qu'une infinité de petits ruisseaux. Ces petites rivières ne servent pas à la navigation. Le commerce pourrait cependant les utiliser , mais il préfère les transports par terre , dont les voies sont faciles l'hiver , à cause du traînage , et peu coûteuses. Elles seraient fort utiles cependant pour le flottage des bois de construction et propres à la marine. Les forêts de Kodrou ou de Boukoli non loin de Dubozard , celle de Kodrou-Yassoule , celle de Godrouhertz à cinq lieues environ de Tchernowitz et celle dans les environs de Piatra offrirait de grandes ressources à notre marine.

Je pus me convaincre en Moldavie comme en Valachie de l'avantage qu'il y aurait pour notre commerce à s'y ouvrir des débouchés directs par mer , soit pour les objets d'exportation , soit pour ceux d'importation , surtout si l'idée de rétablir le canal de Rissova à Kustendji , sur la mer Noire , afin de se passer de

l'embouchure toujours difficile de Soulina , peut recevoir bientôt son exécution. L'argent est plus abondant en Moldavie qu'en Valachie et l'aisance y est plus grande; cela tient, comme je l'ai déjà dit, à ce que les boyards moldaves passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres, qu'ils administrent et dont ils tirent de grands revenus, tandis que les boyards valaques, à peu d'exceptions près, résident toute l'année à Bucharest, où ils sollicitent les faveurs du prince régnant, afin d'obtenir les emplois, et abandonnent ainsi leurs propriétés à des subalternes qui font leurs affaires avant celles des véritables propriétaires.

Maintenant les principautés de Valachie et de Moldavie vivent sous un régime régulier. Elles ont chacune un prince régnant dont la dignité est viagère. Elles ont une représentation nationale qui surveille les actes de ces princes, discute les projets qui lui sont présentés au nom du gouvernement et examine le budget. Elles ont deux cours suzeraine et protectrice, dont l'une surtout contrôle ces actes, et qui peuvent déposer les hospodars dont l'administration aura été reconnue arbitraire et vénale. L'état des choses était bien différent autrefois: la Porte nommait, pour deux ou trois ans au plus, des princes grecs qu'elle dépossédait selon sa volonté. Ils arrivaient à Yassi et à Bucharest, couverts de dettes. Leur unique occupation était de s'enrichir par tous les moyens possibles. Souples et rampants à Constantinople, où ils achetaient les faveurs du divan par de riches présents, ils étaient fiers et arrogants dans leurs capitales, où tout devait ployer sous leur volonté. Les richesses des principautés allaient à Constantinople, ou étaient entassées dans les coffres des

hospodars, qui se ménageaient ainsi des ressources pour l'avenir en cas d'une disgrâce, toujours infaillible après un certain temps, parce que le divan avait intérêt à les changer souvent, afin de se faire payer leur avènement. Chaque district avait aussi ses petits tyrans, qui suivaient l'exemple des hospodars en faisant affluer jusqu'à ceux-ci l'argent des provinces et en s'en réservant une partie qu'ils enfouissaient également. Il n'y avait donc aucune circulation des capitaux; on craignait même de les montrer : partant, point d'échange et point de commerce. Un pareil état de choses ne peut plus exister, quel que soit l'avenir réservé à ces pays. La Valachie et la Moldavie ont donc, dans leur organisation politique actuelle, malgré son imperfection, dans l'esprit national des hautes classes et dans l'intelligence du peuple, une garantie de civilisation, d'ordre et de prospérité qui doit réagir sur tous les intérêts matériels des deux principautés, et leur ouvrir par l'agriculture et le commerce des sources abondantes de richesses (1).

Résumé de l'itinéraire de Bucharest à Yassi, capitales de la Valachie et de la Moldavie, par Ibraïl et Galatz, ports de ces deux principautés sur le Danube.

De Bucharest à Tengai.

- à Droumon-Scourt.
- à Obilesti.
- à Barangani.
- à Koordela.
- à Kalarache (en face de Silistrie).
- à Sota.

(1) Le choix judicieux fait par l'assemblée générale à Bucharest, à la fin de l'année 1842, de M. Georges Bibesco, pour gouverner la Valachie, est une nouvelle garantie d'un avenir prospère. Élevé en France, instruit, actif, juste, et surtout intègre, la Valachie peut tout espérer de l'administration de cet ancien secrétaire d'État des affaires étrangères en 1835, qui était alors animé des meilleures intentions pour son pays.

- De Bucharest à Slobozia.
— à Sinen.
— à Bertesti.
— à Roma
— à Frumossika.
— à Ibraïl (port de la Valachie sur le Danube , à
trois journées de la mer Noire .
— à Galatz (port de la Moldavie sur le Danube à
trois journées de la mer Noire) .
— à Pineo.
— à Fonteni.
— à Forchessi.
— à Tekutche.
— à Berkethe.
— à Parashwa.
— à Berlade.
— à Strimptura .
— à Docolina.
— à Babari.
— à Vasloni.
— à Teleshna.
— à Vuchesle.
— à Stiritcia.
— à Borde.
— à Yassi.

30 postes d'Allemagne ou 120 lieues de France.

Retour d'Yassi à Bucharest par Fockani.

- à Tekutche (on parcourt les 12 postes désignés
ci-dessus) .

De Tekutche à Fourcheni.

- à Fokchani.
— à Koukou.
— à Rimnick
— à Kilmiou.
— à Bouzeou.
— à Kalmatzuck.
— à Marginoni.
— à Ourzitzeni.
— à Movilitza.
— à Sindrilita.
— à Bucharest.

24 postes d'Allemagne ou 96 lieues de France.

ILE DE MADAGASCAR.

RECHERCHES SUR LES SAKKALAVA ,

PAR M. V. NOEL.

(1^{er} article.)

§ 1^{er}. *Des pays sakkalava.*

Les pays Sakkalava proprement dits ont pour bornes : au S. , la baie de Saint-Augustin, au N. la rivière Bali, et à l'E. les montagnes des Vohitsianghombé et des Betsiléo au N.

Les provinces Sakkalava, originaires ou conquises, étaient, avant la conquête de Bouéni et d'Ankara par Radama, roi des Hova, au nombre de six. L'intérieur de ces diverses provinces nous étant peu connu, nous choisirons l'embouchure des fleuves qui les traversent en général de l'E. à l'O., pour servir entre ellesde lignes de démarcation.

La province d'*An-Sakkalava*, aujourd'hui habitée par les Andraï-youla et d'autres tribus dont nous ignorons le nom, avait pour capitale Féhérenga. Ansakkalava est bornée au S. par le fleuve Sakkalava, que nous supposons être l'Ivongoulabé (rivière de la baie de Saint-Augustin), et l'Ivongou-mainthi au N.

Les tribus ou familles de Sakkalava de Féhérenga, dont les noms se sont conservés jusqu'à ce jour, sont

celles des *Zaza-bouti*, les *Andra-rasé*, les *Touhi-touhi*, les *Vanga-vatou*, les *Andra-bala*, les *Andra-sili*, les *Andra n'doutou*, les *Andra-tsoukou*, les *Anti-avaratsi*, les *Andra-mahéva*, les *Andra-rangoïki*, les *Andra-ratelou*, les *Ansi-ambahé*, les *Anti-bétouéra*, les *Mahéré-houhou*, les *Kouaré*, les *Salama*, les *Tsi arana-andrian-naha-ombé*, et les *Sakouambé*.

Le royaume de Ména-bé ou Ménabé, ainsi appelé du fleuve de ce nom, s'étend de l'Ivongou-mainthi à la baie Ambara-varan' tani (ouverture dans les terres), qui nous paraît être la rivière Paraceyla d'Owen. La capitale de Ménabé est indifféremment appelée Androufoutsi (Soleil blanc) en mémoire sans doute d'Andrien - dabé - foutsi, fondateur de la dynastie des Zafi-voulaména ou Ménabé, qui semble avoir été le nom de cette ville avant la conquête de la province par ces derniers. Ménabé est à dix à douze lieues de la côte O., et placée sur la rive gauche du fleuve Ménabé, qui va déboucher dans la baie Mouroundava. Cette capitale contient environ 2,000 cases, et une population de près de 10,000 âmes. L'habitation royale est composée de 15 à 20 grandes cases entourées d'un fossé profond et d'un triple rang de palissades; chacune des pièces de bois qui composent les palissades est surmontée d'un fer de zagaie. Indépendamment de ces fortifications intérieures, la ville est défendue par un fossé plus large et par un entourage plus fort que ceux dont nous venons de parler; on y remarque des portes en bois qui n'ont pas moins de 15 pieds de hauteur (1).

(1) Voyez pour plus de détails le voyage à Madagascar de M. Leguével de Lacombe, tome II, ch. XI.

Le royaume de Ménabé est arrosé par trois grands fleuves : l'Imania ou Ménabé dont nous avons déjà parlé, le Manambala, et le Manamboulou. Les monts Tangouri, célèbres dans les traditions madékasses, la grande et belle vallée de Bélissa, au dire des missionnaires anglais la plus fertile de Madagascar, le lac d'Imania et son charmant flot de Nossi-Saka, sont les lieux les plus remarquables du Ménabé. Le reste de son immense territoire consiste en vastes plaines où paissent d'innombrables troupeaux, et en forêts profondes où l'homme n'a jamais pénétré. Tous les produits des autres provinces de Madagascar abondent dans le Ménabé, et beaucoup d'arbres, entre autres le tamarinier, ne croissent que dans cette partie de l'île.

Les Sakkalava du Ménabé sont, physiquement parlant, la plus belle race de Madagascar; ils sont grands et robustes; leurs membres sont bien faits, musculeux et forts; leurs traits sont réguliers, quoique leur couleur soit plus foncée que celle des autres tribus; leurs yeux sont noirs, et leur regard vif et perçant; ils ont un aspect fier, imposant, doux et prévenant à la fois; leurs mouvements sont libres, pleins de grâce et de dignité. Tous les voyageurs s'accordent à louer le caractère des Sakkalava, dit M. Eugène de Froberville. Indolents pendant la paix, ils sont prompts à prendre les armes pour défendre leur pays; ils sont braves, énergiques et résolus. Les qualités morales de ce peuple le font aimer des étrangers. Quoique plein de sagacité, le Sakkalava est moins rusé et moins menteur que les autres Malgaches, et surtout que les Ilova.

• Toutes les familles princières de Madagascar, con-

• tinue le même auteur, et celle même qui règne ac-
 • tuellement à Tananarivou, assurent qu'elles sont
 • originaires du Ménabé. En effet, ces peuplades ont
 • été longtemps les plus puissantes de Madagascar; elles
 • ont tenu les Hova sous leur domination, et lorsque
 • ces derniers ont étendu leurs conquêtes chez tous
 • leurs voisins, les Sakkalava du Ménabé les ont re-
 • poussés de leur territoire (1). »

La province d'Ambongou, ainsi nommée des nom-
 breuses montagnes (bongou) qu'elle renferme, est
 bornée au S. par le Manambongou et le Bali au N.
 Ce pays était occupé avant l'arrivée des Sakkalava par
 les Anti-angandron, fraction de la tribu des Hova, les
 Draka-vonavou, les Tsabendia, les Draka-ankadia et
 les Tsiahondiki. Les habitants actuels, la plupart d'o-
 rigine sakkalava, sont connus sous le nom générique
 d'Anti-ambongou. Le pays d'Ambongou est gouverné
 par Tafiki-Androu, prince de la même famille que
 Tsi-Falangni, roi actuel du Ménabé. Les Anti-ambon-
 gou ressemblent à leurs congénères de la côte O.;
 mais ils sont inhospitaliers et presque sauvages.
 Lorsque deux Anti-ambongou se rencontrent hors
 d'un village, ils ne s'abordent jamais, et se conten-
 tent de s'adresser de loin les questions d'usage sur
 leurs santés respectives, sur le lieu d'où ils vien-
 nent, sur celui où ils se rendent et le but de leur
 course. Tout en se prodiguant ces témoignages d'in-
 térêt, ils se surveillent réciproquement, la main sur
 la corde de leur arc, prêts à lancer leur flèche au
 moindre geste menaçant, et s'observent avec défiance

(1) Notice géographique et historique sur l'île de Madagascar,
 page 15.

jusqu'à ce qu'ils soient séparés l'un de l'autre par quelque obstacle naturel. Leur pays est composé de plaines immenses et de vastes forêts qui s'avancent au loin dans l'intérieur. Radama n'a jamais osé attaquer les Sakkalava d'Ambongou ; Ranavabou , sa veuve actuellement sur le trône d'Ankova , envoya contre eux des forces imposantes , après la déposition d'Adrian-Souli , roi des Sakkalava du N. en 1837 ; mais les troupes de cette reine obtinrent si peu de succès pendant cette campagne , que le mépris inexplicable que les Sakkalava comme les autres nations de l'île affectent contre les Hova depuis les temps les plus reculés , semble s'en être encore accru. Les sanglantes persécutions qui signalèrent l'avènement au pouvoir de la veuve de Radama forcèrent un grand nombre d'officiers hova à chercher un asile assuré dans la province d'Ambongou. Le trait suivant , qui nous a été affirmé par des officiers français , qui en 1841 ont visité Ambongou , démontre jusqu'à quel point les Sakkalava de ce pays ont confiance en leurs forces. Lorsque Ranavalou envoie des troupes contre Tafiki-Androu , celui-ci s'informe d'abord de leur nombre et du chef qui les commande. Il dirige alors contre eux un nombre égal de ses sujets , conduit par un chef d'un rang équivalent à celui du commandant ennemi. Cette conduite toute chevaleresque , dont on s'étonne de trouver un exemple chez ce peuple presque barbare , n'a pas nui jusqu'à présent au succès de ses armées.

Le pays de *Miari* a pour limites au S. la rivière Bali , et au N. le Bét sibouka , grand et rapide fleuve qui descend d'Ankova , et que l'on peut remonter en bateau jusqu'à quatre journées de navigation vers le S. Les Sakkalava donnent encore aux Bét sibouka les noms d'Adrian-manhivi-bé (seigneur très majestueux), et

de Vatou-allouha (lanceur de pierres). Le **Mahétsakam'pansava** (eau d'argent), rivière qui découle du **Bétsibouka**, ou se jette dans ce fleuve à quatre journées de son embouchure, a donné son nom à l'une des capitales des **Sakkalava** du nord avant la conquête de **Bouéni** par ceux-ci. **Miari** est le pays des **Sanangatsou**, mot qui signifie les aborigènes. Seraient-ce les **Vazimba**? C'est une question que nous ne pouvons nous charger d'éclaircir (1).

Le royaume de **Bouéni**, ancienne patrie des **Manangadabou**, des **Houndzati**, des **Mozinghi** et des **Anti-allaoutsi** (gens d'outre-mer) connus des Européens sous le nom corrompu d'**Antalotes**, est compris entre le **Bétsibouka** au S., le **Sambéranou** au N., et à l'E. les montagnes d'**Antsianaka**. Les villages de **Marou-vouhai**, **Bélingo**, **Angalavori**, **Mozangai**, **Ampanpatouka** (corruption de **Am-bava-bétsibouka**, dans la bouche du **Bétsibouka**) et les rivières **Madzamba** et **Mandzara** appartiennent à ce pays. **Mozangai**, ville arabe en assez mauvais état, est située sur le côté N. de la baie de **Bombétok** (ou **Ampanpatouka**). **Bombétok**, sur le côté méridional et au fond de la même baie, est maintenant un misérable village. **Bouéni**, dernière capitale du royaume de ce nom ou de **Sakkalava** du N., est une ville de 600 maisons entourée de palissades surmontées de fers de zagaies. Elle est remarquable par l'habitation royale, véritable forteresse en bois, dont les doubles palissades ont plus de 20 pieds d'élévation. Elle est située sur la rive gauche

(1) Voyez le mémoire de M. E. de Froberville sur cette race curieuse qui paraît s'être éteinte à Madagascar. Bulletin de la Société, numéro de mai 1839.

du Belsibouka à quelques journées dans l'intérieur. Marou-vouhai, également situé sur la rive gauche de ce fleuve, et capitale des Sakkalava du N. au temps de Benyowsky, n'est à présent qu'un chef-lieu de district.

Le royaume de Bouéni est après le Ménabé le pays le plus riche en troupeaux; il est boisé, marécageux, abonde en racines nutritives. Les Arabes affluent dans les ports de ce royaume, où ils font un commerce d'importation d'une certaine importance. Les habitants de Bouéni ne sont que le rebut des Sakkalava d'Ambongou et du Ménabé. Ils sont moins belliqueux, ont un caractère féroce, une haine profonde contre les étrangers, et un goût prononcé pour le meurtre et le pillage.

La province ou plutôt le royaume d'Ankara prend son nom de la célèbre forteresse naturelle d'Ankara, dans laquelle le brave Tsi-Mibarou, roi de ce pays, a tenu si longtemps les Hova en échec. Le territoire d'Ankara occupait l'espace compris entre le Sambé-ranou, rivière de la côte N.-O., le cap d'Ambre et Vohémarou sur la côte E. de l'île. La principale tribu de cette province est celle des Antandrouna, de laquelle est issue la famille royale, qui, à l'imitation des rois sakkalava sans doute, prend le titre de zafi-voula-foutsi (fils de l'argent). Depuis Adrian-nihivia-ni arrivou, l'un des rois des Sakkalava du N., lequel établit pendant quelque temps le siège de son empire dans Ankara, l'administration de cette principauté a été entièrement abandonnée à ses anciens souverains les Zafi-voula-foutsi, et ces derniers ont plus d'une fois protesté les armes à la main contre la suzeraineté que les rois sakkalava s'arrogeaient à leur égard.

La belle baie d'Ambava-touba (baie de la forteresse) la fertile mais insalubre Nossibé, récemment occupé par la France, la verdoyante Nossi-fali, l'inculte Nossimitsiou, où s'est réfugié Tsimiharou roi d'Ankara, le pittoresque îlot d'Ankaréha (petit Ankara), et l'admirable port d'Ampamounti (baie de Diégo-Suarez) sont les lieux les plus remarquables de ce pays.

Il est à regretter que M. Passot, qui a visité la forteresse d'Ankara, vulgairement appelée *Trou de Tsimiharou*, n'ait pas mieux fait connaître ce magnifique ouvrage de la nature. Notre départ sur la *Dordogne* lors de l'excursion de cet officier à la Grande Terre, nous a malheureusement empêché de vérifier par nous-même les merveilles que l'on raconte de ce lieu. Nous croyons toutefois devoir reproduire la description que nous en a faite un Sakkalava Antalote, actuellement attaché au roi de l'île Mayotte, jeune homme avec lequel nous avons fait un voyage de cette dernière île à Bourbon, et dont nous avons eu souvent occasion d'éprouver la véracité. — D'après lui, Ankara est une montagne taillée presque à pic à l'intérieur comme à l'extérieur et semblable au cratère d'un volcan dont la circonférence serait à l'extérieur de neuf milles et à l'intérieur de six. Son élévation et les innombrables anfractuosités de ses rochers la rendent inaccessible ; l'espace compris entre les murailles gigantesques du cratère est une plaine arrosée par un courant d'eau qui se fait jour à travers les fentes des rochers, et fertilise des champs parsemés de maisons et couvert de nombreux troupeaux. La seule entrée que la nature ait pratiquée à cette enceinte, si l'on en excepte une voie presque impraticable au-dessus des rochers, voie dont les possesseurs du fort avaient seuls le secret, est une voute

sombre d'un mille de long, tantôt large et béante, tantôt rétrécie et anguleuse, quelquefois d'une élévation prodigieuse, et en plusieurs endroits donnant à peine passage à un homme couché : catacombe sans fin, labyrinthe effrayant, dont nul autre fil que la pratique des lieux ou la main officieuse d'un ami ne saurait faire trouver l'issue. Ce n'est qu'après une pérégrination d'une heure et demie dans cet abîme, après avoir erré dans de vastes solitudes et s'être traîné parmi les décombres comme un reptile, que l'on parvient enfin à l'extrémité intérieure du passage souterrain, où un seul homme peut passer de front. Plus formidable cent fois que les Thermopyles et les Portes-de-Fer, devenues célèbres dans nos fastes militaires, aucun ennemi n'eût osé s'aventurer dans ce passage dont deux hommes pouvaient interdire l'entrée à toutes les armées du Madagascar. Aussi les Hova se bornèrent-ils, sous Radama et Ranavalou, à en assiéger l'avenue de manière à interdire aux Antankara toute communication avec l'extérieur. Mais des sorties dirigées à propos par Tsiarana ou son fils Tsimiharou, et la fertilité de la plaine intérieure, suffisante pour nourrir une garnison de 1,000 hommes avec leurs familles, rendirent vains tous les efforts des ennemis. La puissance des conquérants de la plus grande partie de Madagascar paraissait donc destinée à échouer éternellement contre Ankara; mais l'adresse vint à leur secours : un traître fut acheté, et l'endroit faible du fort fut indiqué. Ils firent garder l'entrée de la voûte, élevèrent laborieusement des planches et des poutres sur les rochers, et quand tout fut en état, ils attaquèrent les villages voisins. Braves jusqu'à la témérité, Tsimiharou et ses intrépides frères n'hésitèrent pas à sortir d'An-

kara avec leur monde pour voler au secours de leurs compatriotes. Mais ils étaient à peine engagés dans la voûte dont nous avons parlé que les Hova escaladèrent le fort par le chemin rendu par eux praticable, coururent à l'issue intérieure du passage, afin d'empêcher le retour des Antankara, et s'emparèrent des femmes, des enfants et de toutes les richesses de ces derniers. Cependant Tsimi-harou et ses compagnons, dès qu'ils sont sortis de leur refuge, se voient entourés d'une armée considérable d'Hova. Après plusieurs actions où ce prince déploie sa valeur ordinaire, ne pouvant résister au nombre toujours croissant des ennemis, il veut faire rentrer son monde. Mais la vue du pavillon blanc de Ranavalou qui flotte sur les hauteurs d'Ankara lui apprend son malheur, et il ordonne la retraite vers le rivage de la mer, où, blessé de plusieurs balles, emportant le cadavre de l'un de ses frères et les corps sanglants de deux autres dangereusement blessés, il s'embarque pour Nassi-Mitsiou avec les débris de son armée.

Quoique par ses anciens habitants et par sa position qui la rattache au groupe des Comores, Mayotte ne puisse être considérée géographiquement comme un pays malgache, la possession de cette île par le roi Sakkalava Andrian-Souli, et sa population presque entièrement composée d'Anti-bouéni, émigrants dont l'histoire n'est qu'un épisode de celle de leurs congénères de la Grande Terre, nous ont décidé à la comprendre dans le nombre des pays Sakkalava. Nous en dirons donc quelques mots.

Située à l'entrée septentrionale du canal de Mozambique, par 12° 45' lat. S. et 42° 55' long. E., cette île remarquable a environ 8 lieues de longueur sur 4 dans

sa plus grande largeur. On peut dire que Mayotte n'était pas connue avant l'exploration de la gabarre du roi *la Prévoyante*, en 1840; jusqu'alors elle est restée marquée sur tous les routiers du canal de Mozambique comme absolument dépourvue de bons mouillages. Cette circonstance cessera de nous étonner si nous réfléchissons que cette île est hérissée au N., à l'E., et en partie à l'O., d'un réseau de récifs et de brisants redoutables et qu'elle était habitée avant l'arrivée des Sakkalava par un peuple sauvage, fanatique, inhospitalier et sans industrie; les seuls Européens qui la fréquentaient étaient des négriers espagnols et portugais qui avaient le plus grand intérêt à cacher leurs repaires. Quels ne durent pas être l'étonnement et la satisfaction de *la Prévoyante*, lorsqu'après avoir franchi le récif E. de cette île dans un chenal de trois encablures de large, elle se trouva comme par enchantement dans une rade immense, dont les eaux paraissaient à peine ridées par les vents qui soulevaient les flots derrière elle, et quand, s'avançant vers l'état fortifié d'Andzaoudzi, elle découvrit ces passes tortueuses au milieu des coraux, et ces nombreux flots si favorables à la défense.

Notre but ne peut être ici de faire une description hydrographique de Mayotte: cette tâche a été remplie avec talent par les commandants français qui se sont succédé à la station de cette île. Nous dirons seulement un mot de son sol et de quelques points qui nous paraissent mériter d'être mentionnés.

Mayotte est d'un aspect très pittoresque: une série de montagnes isolées ou pitons élèvent leurs sommets nus et rougeâtres, et semblent signaler au loin une terre désolée, mais les flancs de ces mêmes monta-

gucs, les nombreuses vallées, et les plaines où les pluies apportent, au détriment des lieux élevés, toute la terre végétale et où serpentent de nombreux cours d'eau, resplendissent de la végétation la plus variée et la plus luxuriante. Nous citerons parmi les lieux remarquables de l'île : dans le S., la baie Bouéni au pied d'un joli lac, et Tchilingoni, l'ancienne capitale, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murailles des pierres tumulaires couvertes d'inscriptions arabes et des débris de mosquées. Entre Tchilingoni et Bouéni s'étendent de belles plantations de cocotiers appartenant à des Comorois et à quelques Sakkalava. La presqu'île de Choa sur la côte E. est formée d'une réunion de hautes collines, d'une fertilité extrême, et entièrement peuplées d'Anti-bouéni. Il suffirait de creuser un fossé vers la partie S. de Choa pour l'isoler de la grande île. Andzaoudzi a environ 600 mètres à l'est de Choa est un îlot rocheux, stérile, tombant à pic dans la mer excepté à l'O., et entouré d'un mur flanqué de tours crénelées; il contient quelques puits d'eau saumâtre et pourrait loger une garnison de 2,000 hommes. Le roi de Mayotte, le sultan Andriau Souli, qui y fait sa résidence, doit avoir avec lui plus de 1,000 individus de la province de Bouéni, dont les principaux habitent des maisons en pierres assez bien construites. Les passes de la rade formée par les récifs sont situées de manière que l'un de ces deux derniers points ne pourrait être attaqué par le N. sans essuyer le feu de batteries que l'on pourrait élever sur deux petites îles placées à 2 ou 300 mètres au nord d'Andzaoudzi et sur trois autres plus rapprochées de Choa. Dans une attaque par le S., ces divers points croiseraient leur feu avec celui de l'île Bouzi, située à 1,500

mètres au sud d'Andzaoudzi et sous le canon de laquelle un bâtiment ennemi serait obligé de passer. Après ces points et plusieurs autres, susceptibles de devenir dans des mains européennes d'une grande importance militaire, le lieu le plus intéressant de Mayotte est sans contredit Pamanzi, île assez stérile qui s'étend de l'îlot d'Andzaoudzi avec lequel elle communique à marée basse, à la chaîne E. des récifs. Pamanzi est plat vers la mer, et s'élève graduellement jusqu'au cratère d'un magnifique volcan éteint, au fond duquel est un lac d'environ 600 mètres de circonférence et de 2 mètres de profondeur, dont les eaux noires et huileuses ont une odeur de soufre très prononcée; elles lavent parfaitement le linge, et sont vantées par les habitants comme souveraines contre les affections cutanées.

§ II. *Types et caractères physiques chez les Sakkalava du Nord.*

—

Les Malgaches qui habitent la province de Bouéni, naguère encore siège de l'empire des Sakkalava du N., et ceux qui peuplent Nossi-bé et Mayotte, ne paraissent avoir aucun type particulier. Successivement subjugués par les Antankara, les An-tcianaka, les Hova, les Antankai, les Arabes Mozanghi et les Sakkalava, leurs traits ont conservé quelque chose du type de ces divers peuples. Chez quelques individus cependant, chez les Antalotes surtout, il est encore possible de reconnaître la figure noble et régulière des Arabes leurs ancêtres; chez d'autres au contraire, mais principalement dans la classe des Andevou ou esclaves pro-

venant d'achat, le type des nègres de Mozambique semble prédominer.

Le seul type que l'on puisse considérer comme pur au milieu de cette confusion est le type sakkalava parce que les nobles de cette nation ont toujours dédaigné de s'allier aux vaincus. Au reste, nous n'avons pu voir que peu d'individus de cette race intéressants sur laquelle a pesé tout le poids de la guerre que les trois derniers rois des Hova ont faite aux Anti-bouéni et dont les restes se sont réfugiés dans les autres pays sakkalava. Il faudrait avoir visité Amboungou, où Tafiki-androu, frère utérin d'Andrian-Souli, roi de Mayotte, brave depuis dix-sept ans les armées disciplinées de Radama et de Banavalou; il faudrait avoir vu le Menabé, cette terre classique des Sakkalava; il faudrait, enfin, avoir vécu avec ces peuples indomptables pour trouver peut-être dans leur conformation le secret de leur origine et de leur supériorité sur les autres tribus madécasses.

Quoi qu'il en soit, les individus que nous avons entendu vanter pour la pureté de leur origine sakkalava, Mangala, ministre de Tsi-ouméi-kou; Nahikou, l'un des ministres du roi de Mayotte; Fionzouna, frère de sang de ce dernier et Bagarinquoussi, tous deux également ministres d'Andrian-Souli; enfin, ce prince lui-même et ses cinq enfants; tous ces Sakkalava, disons-nous, nous ont paru présenter les caractères suivants: le front large et haut, la tête se rétrécissant en pointe vers l'occiput, les pommettes saillantes et très éloignées l'une de l'autre; les yeux petits et spirituels, le nez petit, quoique légèrement épaté, les lèvres un peu épaisses, mais jolies, les dents bien rangées et d'une blancheur remarquable, mais assez sensiblement pro-

tubérantes dans leur ensemble ; les cheveux crépus sans être laineux, la barbe rare, les épaules larges, la poitrine plate, la taille svelte et longue, la partie subjacente aux reins très charnue, le gras des jambes peu marqué, la charpente osseuse grêle et couverte de chair, les pieds et les mains délicats, la stature moyenne, et la couleur flottant entre le café au lait et le chocolat.

Parmi les Anti-bouéni, les individus qui ont le type que nous venons de décrire reçoivent de cette circonstance un nom particulier, *Ampittihi* (quasi cerebro magno præditus), et cette qualité est considérée comme un brevet de capacité et de noblesse.

Si ce que nous avons observé chez la reine Tsi-ouméi-kou, petite-fille d'Adrian-mongori-arrivou, sœur d'Andrian-souli, et chez Tsimandrouhou, fils de Maka fils d'Andrian-mihavoutsi-arrivou, devait toujours se reproduire, nous devrions en conclure que le croisement des races sakkalava et anti-bouéni n'est pas à l'avantage de l'espèce humaine. En effet, quoique ces deux Voula-ména tiennent encore, la première de sa mère Taoussi, et le second de son père Maka, plusieurs traits distinctifs de la race sakkalava noble, ou *ampittihi*, cependant leur teint plus noir, leur œil jaune, grand et hébété, leurs lèvres difformes et avancées, composent une physionomie dont l'expression indéfinissable de niaiserie et de brutalité contraste singulièrement avec la figure intelligente de Nahikou, l'air de bonhomie et de franchise d'Andrian-souli, et les traits délicats des fils de ce prince, où sont empreints à la fois la réflexion, la bonté et l'espièglerie.

§ III. *Histoire des peuples sakkalava.*

L'origine des Sakkalava, comme celle des autres races de Madagascar, est couverte jusqu'à ce jour de mystère. Leur célébrité date du règne d'Andrian-dahé-foutsy (le roi blanc), dont les ancêtres auraient péri par un naufrage sur la côte de Mahafali entre Féhérengea et Faridifai (fort Dauphin). D'après le témoignage de Drury, le fils de ce prince, appelé pendant sa vie Tamonongou-arrivou, régna dans le Ménabé jusqu'à un âge très avancé, et mourut en 1718.

La dynastie fondée par Andrian-dahé-foutsy est appelée Zafi-voula-ména (fils de l'or), nom qui ne nous a paru qu'une altération de celui de Zafi-ra-émina (fils de Émina, mère de Mahomet), que les anciens matelots de la côte E. de l'île prenaient en raison de leurs prétentions à la descendance du Prophète.

Andrian-dahé-foutsy fut le conquérant du Ménabé, appelé avant lui Ansakoua-bé. Si nous ne nous trompons pas dans notre calcul, il dut se fixer dans ce royaume vers 1650, et mourut dans la capitale du même pays vers 1690. Le tombeau de ce prince célèbre est situé à quelques lieues de cette ville. Il fut extrêmement aimé de ses sujets, et reçut des anciens du peuple après sa mort, le surnom d'Andrian-hanninga-arrivou (le roi regretté du peuple).

Son fils aîné, Andrian-mandressou-arrivou (le vicieux) lui succéda dans le Ménabé, s'empara du pays d'Amboungou ou Ambouni-bé, refoula les Antankandrou dans les montagnes d'Ankova, et les força à lui payer tribut. Andrian-mandressou-arrivou eu

deux fils, Andrian-magné-ri-arrivou (celui qui dompte) et Andrian-mandissou-arrivou (qui renverse). Le premier succéda au trône du Ména-bé, et eut à comprimer de nombreuses révoltes dans ce pays et dans celui d'Amboungou. Le second traverse le fleuve Bali, à la tête d'une armée sakkalava, inonde comme un torrent le pays des Sanangatsou, ne s'arrête dans sa marche envahissante qu'auprès du Mandzàra, fleuve dont l'embouchure est à environ huit lieues au N. de Bombétoc, et s'établit dans un lieu qu'il appelle *Tangai* (j'ai atteint mon but). Andrian-mandissou-arrivou est le fondateur du royaume de Bombétoc ou des Sakkalava du Nord.

Le fils de ce prince, Andrian-ambouni-arrivou (qui surpasse) pacifia le pays de Miari, que son père avait laissé en état révolté, vainquit les peuples de Bouéni, les Hova et les Autsinianaka, et ne laissa à ces derniers que le lac Mongori et les petites îles qui se trouvent au milieu. Après avoir défait une armée d'Antandrouna et d'Antankara, commandée par l'un des ancêtres du roi actuel d'Ankara, Andrian-ambouni et ses guerriers retournèrent à Tangai; mais ce prince transporta peu après le siège de son gouvernement à *Mahetsakam'pandzava*, ville qu'il éleva vers la jonction de la rivière de ce nom et du Bé-tsi-bouka, à quatre journées de l'embouchure de ce fleuve. Andrian-ambouni fonda aussi la ville de Marou-vohai. Plusieurs guerres contre les Hourzati, tribu musulmane de Bouéni, et contre les Mozanghi, peuple commerçant qui donna son nom à la ville de Mozangai, eurent lieu pendant son règne. Ces guerres furent conduites avec tant de cruauté par l'un des fils d'Andrian-ambouni, que ce jeune prince en reçut

après sa mort le surnom d'*Andrian-mahatindri-arrivou* (le cruel).

Andrian-ambouni-arrivou étant mort à *Mahétsaka* *pandzava*, l'aîné de ses fils, *Andrian-nihiviana-arrivou* (le redouté) succéda à sa puissance. *Andrian-nihiviana* remporta une victoire signalée sur les *Antankarana* gouvernés alors par la reine *Souz*, et fit de la forteresse d'*Ankara* le siège de son gouvernement. *Mahétsaka* à l'absence de ce prince ayant occasionné des troubles sérieux dans le pays de *Bouéni*, où l'un de ses frères, *Andrian-nahillitsi-arrivou* (le détesté) poussait la barbarie jusqu'à faire ouvrir le ventre des femmes, *Andrian-nihiviana* remit *Ankara* entre les mains de la reine *Souz*, après avoir chassé *Nahillitsi* de *Marou-vouhaï*, et revint dans cette capitale jusqu'à sa mort. *Nihiviana* perdit plusieurs enfants ou n'en eut jamais. En lui finit cette série de princes qui continuèrent avec tant de bonheur l'œuvre d'*Andrian-dahé-foutsy*.

Andrian-nahillitsi-arrivou était mort à *Amboung* et n'avait laissé qu'une fille nommée pendant sa vie *Vabini*; *Andrian-mahatindri* n'avait laissé que deux filles.

Un fils de l'une des filles d'*Andrian-mahatindri-arrivou* succéda à *Andrian-nihiviana-arrivou*. Il ne régna que peu de temps sur les *Sakkalava* du N., et cette circonstance lui a valu le nom posthume d'*Andrian-niuhatsi-arrivou* (roi sans attributs, ou roi inconnu).

Un fils d'une autre fille de *Mahatindri* monta aussi sur le trône de *Bouéni*, et s'efforça de porter remède aux maux qui avaient suivi la mort d'*Andrian-nihiviana-arrivou*. Ce prince est connu sous le nom d'*Andrian-mandahitsi-arrivou* (l'organisateur).

La mère de ce dernier succéda à son fils ; elle offrit

le premier exemple d'une femme élevée à la suprême puissance chez les Sakkalava du Nord. Elle n'eut qu'à jouir des bienfaits de l'administration de son fils, et la profonde paix qui régna pendant son règne lui fit donner le nom d'Andrian-magnina-arrivou (la reine à la paix).

Le second fils d'Andrian-magnina-arrivou fut appelé à lui succéder, et son règne fut paisible comme celui de sa mère. L'habitude qu'il avait de prendre conseil des vieux serviteurs d'Andrian-nihiviani-arrivou, lui fit donner le surnom d'Andrian-mangaraka-arrivou (le roi qui prend conseil).

Une sœur d'Andrian-niouhatsi-arrivou succéda à Mangaraka ; mais cette princesse régna à peine depuis quatre mois quand elle abdiqua en faveur de Vahini, fille de Nahilitsi, père d'Andrian-nihiviani-arrivou.

La première reçut, en raison de cet acte, le nom posthume d'Andrian-mihavoutsi-arrivou (la reine qui refuse de régner).

Le règne de Vahini ne fut marqué que par quelques désordres qu'encourageait l'impunité accordée aux coupables par cette princesse. Les Sakkalava de Bouéni lui surent bon gré de cette tolérance, et l'appelèrent à sa mort Andrian-mamélougni-arrivou (la reine clémente).

Tsi - maloumou, frère d'Andrian-souli, et fils d'Ouzza, fils unique de Vahini, succéda à celle-ci. Ses succès contre les Hova (1) et contre Makka, fils d'An-

(1) Le premier acte d'agression des Hova contre les Sakkalava du Nord eut lieu pendant le règne de Tsi-maloumon, et vers la fin du règne d'Andrian-ampouini-éméré, père de Radama. Les Hova s'avancèrent

drian-mihavoutsi, qui lui disputait le pouvoir, lui
rent donner à sa mort le nom d'Andrian-maness
arrivou (le roi qui met en déroute).

Tsilevalou (appelé depuis sa conversion à l'is
misme Andrian-souli) succéda à son frère vers 182
et soutint jusqu'en 1837, époque à laquelle il fut d
posé par ses propres sujets, une lutte acharnée co
tre les Hova. Andrian-souli est maintenant roi
Mayotte.

Houantitsi, après sa mort, Andrian-mongori-ar
vou (la reine inébranlable) , parce qu'elle se mainti
sur la Grande Terre, régna jusqu'en 1839.

Tsi-ouméi-kou, fille de Taoussi, fille de Houantitsi
et aujourd'hui réfugiée à Nossi-bé, est la derniè
titulaire du royaume de Bouéni ou des Sakkalava
du Nord.

Nous terminerons ce chapitre par la comparais
de la liste des rois sakkalava dont nous venons de pa
ler avec celle que nous a communiquée M. Guillain
officier distingué qui a commandé pendant longtemp
station de Nossi-bé. Nous observerons seulement qu
notre liste a été dressée sous la dictée d'un Sakkalava

jusqu'à Bélingo, lieu situé à quelques journées au S. de Marou-
hai; mais ils furent repoussés avec perte. Si l'on en croit les S
kalava, le seul butin que le roi d'Ankova fit sur eux pendant ce
expédition consista en un âne noir. A la vue du noble animal, A
drian-ampouini s'adressant à ses sujets, s'écria: « Nous avons conq
un âne sur les Sakkalava, leur pays nous est destiné! » Quelque h
reux que fût ce présage pour la grandeur future des Hova, le
roi mourut le lendemain, et les Sakkalava affirment que ce fut
joie. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette dernière asserti
nous paraît un ornement inspiré par l'orgueil des Anti-bouéni, et le
haine pour leurs puissants rivaux. Andrian-ampouini mourut
1810, à Tananarivou, capitale de ses États.

parfaitement instruit de l'histoire de son pays, Nahikou, principal conseiller du roi de Mayotte, et que celle de M. Guillain a été écrite sur les renseignements fournis par diverses personnes, tant Arabes qu'Anti-Bouéni.

NAHIKOU.

1. Andrian-Dâbé-Foutsiou Andrian-Hannoga-arrivou.
2. Andrian - Mandrèssou - arrivou.
3. Andrian-Magoëtri-arrivou.
4. Andrian-Mandissou-arrivou.
5. Andrian-Ambouïni-arrivou.
6. Andrian-Nihivia-ni-arrivou.
7. Andrian-Nahiliti-ni-arrivou.
8. Andrian - Niouhatsi - ni-arrivou.
9. Andrian-Mandāhitsi arrivou.
10. Andrian-Maguina-arrivou.
11. Andrian-Mangāraka-arrivou.
12. Andrian-Mihavoūtsi-arrivou.
13. Andrian - Mamélougni - arrivou.
14. Andrian-Manèssé-arrivou.
15. Tsilévalou ou Andrian-Souli.
16. Tsi-Oumēi-Kou.

M. GUILLAIN.

6. Adrianévénéarrivou.
8. Andrianéotsiarrivou.
9. Andrian-Mandalatsarrivou.
10. Andrian-Magui-arrivou.
11. AndrianManharaka-arrivou.
12. Andrianmivoutsu arrivou.
13. Andrianmamélouiarivou.
14. Andriamanéciarrivou.
15. Andrian-Souli.
16. Tsoumék.

(La suite à un prochain numéro).

ILES MARQUISES ou NOUKA-HIVA : Histoire, géographie, mœurs et considérations générales ; d'après les relations des navigateurs et les documents recueillis sur les lieux, par MM. VINCENDON-DUMOULIN et G. DESGRAZ. Paris, 1843, 1 vol. in-8° avec cartes; chez Arthus-Bertrand.

On sait que le navigateur espagnol Alvaro Mendaña de Neyra, parti de Callao, port du Pérou, découvrit,

le 21 juillet 1595, plusieurs îles dans le Grand Océan S. de l'équateur, et qu'il les nomma les **Marquises**. **Mendoça**, en l'honneur du vice-roi du Pérou. C soixante-dix-neuf ans s'écoulèrent avant qu'un a navire vint les reconnaître. Enfin, le 6 avril 17 Cook les visita, et ajouta aux quatre îles trouvées **Mendaña** un rocher inculte et escarpé.

Après lui, les navires du commerce de différe nations se montrèrent plus fréquemment dans ces rages; nous ne ferons mention que de ceux qui a mentèrent le nombre des îles connues. En 17 Ingraham, capitaine du *Hope* de Boston, découvri mois de mai cinq nouvelles îles, au N.-O. des p mières. Étienne Marchand, capitaine du *Solide* Marseille, les aperçut au mois de juin suivant. Cha de ces marins imposa des noms à ces terres, et comme Mendaña et Cook des rapports avec les ha tants.

Depuis le commencement du XIX^e siècle l'archi des Marquises (1) fut beaucoup plus fréquenté qu' paravant par une suite naturelle du développem que la navigation avait pris chez tous les peuples ma times, et la géographie s'enrichit d'une grande qu tité d'observations sur ces îles lointaines et sur le habitants.

Les insulaires sont décrits par tous les navigate comme présentant en quelque sorte le beau idéal l'espèce humaine. Ils sont généralement de ta

(1) L'archipel se compose de deux groupes; celui du S.-E. c prend, en allant du S. au N., Fatou-Hiva, Taouata, Mot Hiva-oua et le rocher Fetou-Houkou; celui du N.-O. comp Houa-Poou, Nouka-Hiva, Houa-Houana, les rochers Motou-Hi îles Hiaou, Fetou-ou-hou, et l'île de Corail, simple atollon de s

moyenne, très bien faits. Leur corps et leurs membres sont dans une harmonie parfaite; leur taille est svelte; leurs mouvements sont agiles et gracieux, leurs mains petites et bien faites; l'usage de marcher sans chaussures déforme leurs pieds.

Leur visage plus ovale que rond, leur front haut, leurs grands yeux noirs, ornés de longs cils et pleins de vivacité, leur nez souvent aquilin, peu épaté, leur bouche, leurs lèvres, les pommettes de leurs joues remarquables par leur juste dimension et leur proportion avec le reste des traits, donnent à l'ensemble de leur physionomie une régularité agréable. Leurs dents sont belles, blanches, brillantes, les incisives larges. L'expression de leur figure est douce et gaie. Les hommes partagent avec les femmes l'avantage de ces mouvements aimables de la face qui ont un charme inappréciable, et qui distinguent particulièrement ces insulaires. George Forster a dit avec raison que les jeunes gens de ces îles (1) sont ordinairement très beaux, et qu'ils fourniraient d'excellents modèles aux peintres et aux statuaires.

Les cheveux noirs de ces insulaires sont relevés en deux touffes sur le sommet de la tête, dont la plus grande partie est rasée. Cette coiffure leur donne, au premier aspect, un air étrange; mais la recherche apparente de cet arrangement ne tarde pas à plaire; elle s'allie également bien à un visage jeune, et à la figure sévère et un peu sauvage des hommes plus âgés.

La stature des femmes est moyenne. Leurs cheveux noirs, un peu durs au toucher, et quelquefois légère-

(1) Tome II, p. 16.

ment frisés,⁸ sont frottés d'huile de coco, et relevés derrière la tête, ou flottent sur les épaules, et sont retenus alors sur le front par un cordon de couleur rouge, fait de filaments de vaquois ou par une bande de *tapa*, étoffe fabriquée de l'écorce du mûrier à papier. Le regard de ces femmes est doux, leur physionomie animée d'une expression de gaieté; leurs yeux sont vifs, grands, et souvent relevés en dehors. Leur bouche serait appelée moyenne en France; elle est petite en Océanie; leur nez n'est ni trop gros ni trop épaté; un front découvert; les pommettes des joues modérément écartées, encadrent à merveille ces nobles physionomies, qui l'emportent par leur agrément sur toutes celles des femmes des autres terres de l'Océanie.

Le teint de ces insulaires ressemble à celui des Arabes de l'Algérie; il est plus ou moins foncé suivant la condition des individus. On remarque parfois chez les hommes, et surtout des femmes, dont la peau est presque aussi blanche que celle des Européens; mais cette nuance est factice; elle s'obtient au moyen de la préparation de la racine d'une plante.

Le plus souvent, la couleur de la peau chez les hommes disparaît sous la couche noirâtre d'un tatouage compliqué qui étend ses longues lignes spirales sur toutes les parties du corps. Soit que cette opération ait pour but de rendre la peau moins sensible aux piqûres des insectes ou aux intempéries de l'air, soit qu'elle serve de signe distinctif et d'ornement aux chefs et aux guerriers renommés, elle est générale chez tous les peuples de l'Océanie, qui la désignent sous différents noms.

Au premier coup d'œil, cette peinture bizarre étonne

on s'y accoutume bien vite, et l'on finit même par admirer la variété et la régularité qui président aux traits dont elle est composée. Les femmes sont également tatouées, mais seulement sur les bras, les mains, le bas des jambes, les lèvres, le lobe des oreilles. Les figures de ces fantasques enjolivements diffèrent entièrement de celles qui sont employées pour les hommes.

Un seul fait a pu être constaté relativement à cette parure étrange, c'est que les chefs et les guerriers célèbres sont ceux dont le corps est le plus complètement tatoué. Les gens d'une condition moins relevée le sont moins; enfin, beaucoup d'insulaires, toujours de la basse classe, ne les ont pas du tout. Un des effets du tatouage étant de voiler en quelque sorte la nudité des sauvages, il en résulte que les derniers paraissent moins vêtus que les autres.

Les chefs et les prêtres composent la première classe de la population, ou celle des *Taboués*; elle comprend les *Atouas*, sorte de personnages auxquels on attribue une sorte de participation à la puissance des divinités nationales, toutes désignées par le nom d'*Atouas*. Il y a au plus un ou deux de ces individus sur chaque île; leur vie solitaire et contemplative impose aisément à leurs crédules compatriotes. Ceux-ci croient qu'un *Atoua* vivant possède un pouvoir surnaturel sur les éléments, peut donner de riches récoltes ou frapper la terre de stérilité, infliger des maladies, frapper de mort. Des victimes humaines leur sont parfois sacrifiées pour détourner les effets de leur colère. Leur puissance n'est pas toujours héréditaire.

Les *Akaïkis* ou *Kakaïkis* sont les chefs civils. Leurs femmes portent le titre d'*atepéion*. Ces personnages ne jouissent d'aucune marque extérieure de respect. Ils

ment frisés, sont & eux-mêmes les
derrière la tête, et la pagair
retenus alors sur famil'
rouge, fait de isor
de *tapa*, éto
pier. Le r.
nomme s.
sont v. e et de su
leur maisons sont invio.
bour. arce qu'on leur attribue une origi
pe. concours de la population leur est ass
& dans certains grands travaux. Afin de l'obte
is invitent leur monde à une fête, et adresser
l'assemblée leur demande, qui est presque touj
satisfaite.

C'est parmi les *Taouas* que sont choisis les *Atouas*. Ces *Taouas*, qui sont les sorciers et les médecins, recourent dans leurs opérations à toutes les simagrées à toutes les jongleries en usage parmi leurs semblables chez les peuples ignorants. Ils exercent une grande influence sur les Noukahiviens; tous deviennent *Atouas* après leur mort; quelques uns même le sont leur vivant, ainsi que nous venons de le dire. Quand il en meurt un, on sacrifie à ses mânes un nombre plus ou moins grand de victimes humaines. Pour se procurer, on parcourt la nuit les vallées voisines afin d'y faire des prisonniers que l'on immole.

Les *Tahounas* ou *Touhounas*, véritables prêtres de dieux, sont plus nombreux, mais moins redoutés que les *Taouas*. Leur emploi n'est pas héréditaire; il exige un noviciat, et consiste principalement à offrir des sacrifices aux *Atouas*, à s'acquiescer des cérémonies du culte, à chanter les hymnes sacrées, à battre le tambour aux jours solennels, aux funérailles, dans les opé

chirurgicales

en quoi

des

ne

ils sont

appartiennent aux *Tahouas*.

On n'admet à cet emploi que ceux qui ont tué un ennemi dans un combat avec la tête, appelé *ouhou*, duquel leur nom dérive. Les *Tahouas* ont le droit d'assister aux festins des *Taouas* et des *Tahouas*.

Il est difficile d'assigner un rang aux *Toas* : ce sont les chefs illustrés par leurs prouesses. Ce titre paraît être purement nominal ; il n'en résulte d'autre droit que celui de marcher le premier au combat.

Les *Noti-kaha* ont le pouvoir de jeter des malédictions nommées *kaas* ; ils participent à plusieurs des attributions dont jouissent les *Touas*.

Les classes non tabouées comprennent tous les individus de la condition la plus basse, ceux qui ne possèdent pas de terres et qui n'ont pas la réputation de guerriers accomplis ou de constructeurs habiles. Ces classes sont les plus nombreuses ; parmi elles on remarque :

Les *Peïo-Pekeïos*, qui reçoivent leur subsistance des chefs près desquels ils remplissent des fonctions serviles, cultivent les terres, récoltent les fruits, préparent les aliments, et en prennent leur part.

Les *Avérias* pourvoient à leur subsistance en allant à la pêche : ils forment la population maritime par excellence ; la pêche est leur seule industrie.

Les *Hokis* ou *Kaïouas* sont une espèce de troubadours nomades ; ils vont de tribu en tribu chercher leur

émigrations des Nou-
velles.

diffèrent pas des
aste. Les insu-
rent pour leurs
occupant
ouas.

firmi-

des

as

salaira. Dans les grandes fêtes, ils remplissent les rôles de danseurs ; ils sont à la fois poètes, musiciens, improvisateurs et chorégraphes. Soigneux de leur personne, ils blanchissent leur peau avec le suc du papou. Ils ne jouissent d'aucune considération par un effet de leurs habitudes efféminées.

Enfin, les *Hohouas* sont placés encore au-dessous des *Hokis*. Ils tirent leur subsistance de la terre ; c'est dans leurs rangs que l'on prend la plupart des victuailles réclamées par les *Taouas*.

La propriété des terres, entièrement dévolue à la classe tabouée, est concédée quelquefois aux personnes qui excellent à construire des pirogues ou à fabriquer des armes de guerre et des instruments de pêche. Cette concession les élève ; ils participent aux avantages de la classe tabouée.

Les traditions de ces peuples sont contenues dans les hymnes sacrés des Tahounas. Ces chants racontent l'origine de l'archipel ; ils énumèrent les noms de quarante-quatre îles indépendamment de Nouka-Hiva. Dans ce nombre, plusieurs se rapportent évidemment à quelques unes du groupe de Taïti et du groupe de Pomotou.

Une des traditions relatives à ces îles étrangères au groupe de Noukahiva, rapporte l'introduction du cocotier. D'autres récits concernent les visites des dieux des autres îles. On trouve dans ces traditions la cause qui faisait appeler les premiers navigateurs des *Atouas*. Ce nom est donné maintenant à tous les Européens, quoiqu'ils aient considérablement perdu aux yeux des Noukahiviens de leur ancien prestige. Les visites des différents navigateurs sont donc citées dans ces chants.

On y trouve aussi la mention d'émigrations des Noukahiviens ; elles ont été assez fréquentes.

Les maisons destinées au culte ne diffèrent pas des autres , seulement leur entrée est plus vaste. Les insulaires ne montrent pas beaucoup de respect pour leurs idoles ; ils ne les regardent que comme n'occupant qu'un rang inférieur dans la hiérarchie des Atouas.

Les Noukahiviens sont exposés à de graves infirmités, qui résultent de leur genre de vie ; ce sont des inflammations des organes respiratoires, des affections du foie, des rhumatismes douloureux qui contractent leurs membres, l'hydropisie, des maladies cutanées, les scrofules, les ophthalmies. Le massage pratiqué par les Taouas parait être regardé, indépendamment de son but religieux, comme un moyen thérapeutique.

Les cérémonies des funérailles sont accompagnées d'un festin ; chez les classes élevées, au bout d'un temps plus ou moins long (ordinairement une année), une seconde fête a lieu. Le corps qui a été placé dans un cercueil, et est resté exposé dans une case particulière, est réduit alors à l'état de squelette ; les os sont empaquetés avec soin.

A la mort de chaque chef important, des victimes humaines sont immolées ; on va les prendre dans les tribus voisines. C'est de ces enlèvements que les guerres de tribu à tribu tirent leur origine.

La possession de certains terrains, l'esprit conquérant de quelques tribus, sont aussi des causes de guerre ; c'est à peu près l'état permanent de ces îles.

L'anthropophagie y existe encore, mais elle parait avoir beaucoup diminué. Il est probable que ces repas monstrueux n'ont lieu que lorsque les dieux ne réclament pas de victimes, et que dans ce cas les guerriers

mangent leurs prisonniers. Les femmes sont exclues de ces festins. Un vieux chef témoigna de la manière plus expressive, devant les auteurs du livre que nous examinons, le plaisir qu'il avait eu de manger un jeune enfant.

Des formalités précèdent la rupture de la paix. Des sacrifices humains sont offerts aux divinités, pour les rendre favorables. Avant l'introduction des armes à feu, la manière de combattre différait de celle qui est en usage aujourd'hui ; elle consistait dans des escarmouches prolongées. Les troupes ennemies se plaçaient sur des coteaux séparés par une vallée ; un ou deux chefs les plus braves, parés de leurs costumes les plus magnifiques, s'avançaient en dansant vers leurs adversaires, et les défiaient, par des grimaces, des contorsions et des gestes outrageants, d'en venir à une lutte personnelle. Aussitôt un nombre plus considérable de leurs antagonistes se détachait pour les poursuivre. A leur tour ceux-ci étaient forcés de se retirer devant des forces supérieures : c'était comme une partie de barres qui continuait sans interruption au milieu d'une grêle de pierres et de javelots. Les insulaires savaient éviter ces projectiles avec une agilité merveilleuse. Si par hasard un guerrier était atteint et tombait, aussitôt les ennemis accouraient, l'assommaient sans miséricorde et emportaient son corps en triomphe. Cet enlèvement devenait le signal d'une mêlée très vive. L'honneur exige que le corps des hommes tués ne reste pas au pouvoir des ennemis, qui les offriraient à leurs dieux ou qui les mangeraient, en réservant leurs têtes et leurs cheveux pour en faire des trophées. Ces crânes décoraient les cases des guerriers renommés, qui, par dérision, leur appliquent des yeux de nacre, un nez de

bois et des dents de cochon. Ils insultent ainsi à leurs adversaires, et s'enorgueillissent de la prouesse de leur bras, qui a brisé les os de ces crânes.

Aujourd'hui les combats ont perdu leur caractère primitif. Des coups de fusil tirés à l'improviste atteignent plus sûrement un ennemi que ne le ferait une pierre ou un javelot. Dans les grandes batailles, les sauvages, encore peu expérimentés, tirent de trop loin leurs armes, tant ils en redoutent l'effet de la part de leurs adversaires.

Un homme est-il renversé par une balle, la débandade devient générale dans son parti. Les affaires sont bien plus meurtrières qu'elles ne l'étaient avec l'ancienne manière de se battre; on est plus sûr de tuer quelqu'un; et ce résultat peut être considéré comme une des causes principales du décroissement de la population dans l'archipel.

Les prisonniers de guerre ne sont pas toujours immolés. Un chef, un tahouna, peuvent leur sauver la vie; dans ce cas ils les adoptent. Le prisonnier devient membre de la tribu ou de la famille qui le reçoit dans son sein; il la suit même à la guerre contre ceux avec lesquels il marchait autrefois.

Suivant un usage reconnu partout, un homme qui a épousé une femme d'une tribu voisine peut circuler librement entre les deux vallées, lorsqu'elles sont en guerre l'une contre l'autre. Sa personne est respectée, surtout s'il tient aux chefs par des liens étroits. Il porte les propositions de paix ou annonce la déclaration de guerre. Des navigateurs étrangers ont même eu recours à l'intervention de ces personnages privilégiés pour ouvrir des négociations au milieu des hostilités qu'ils

avaient commencées par représailles de dommages causés par les insulaires.

Dans leur civilisation imparfaite, l'indépendance de l'individu est complète ; aucune loi civile ne soumet sa conduite à des règles fixes, aucune peine déterminée ne punit une offense. Il en résulte que l'homme se laisse guider uniquement par ses passions, bonnes ou mauvaises ; les devoirs de la parenté sont les seuls qu'il reconnaisse. Cet état, qui est l'objet des vœux de quelques Européens, parce qu'ils n'en ont pas fait l'épreuve, admet cependant une modification qui pourrait lui ôter beaucoup de son charme pour les rêveurs dont il flatte les idées bizarres.

Le sens commun des insulaires, aidé de l'expérience, ne tarda pas à reconnaître qu'un frein devait être imposé aux mauvaises passions ; ils le prirent dans les croyances religieuses. Il est désigné par le nom de *tabou*, et en usage dans toutes les îles du Grand Océan parlant la même langue, depuis l'archipel des Carolines jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Le mot de *tabou* signifie une chose sainte et consacrée, à laquelle il n'est pas permis de toucher, et qu'il est même parfois défendu de regarder. Il indique ainsi une interdiction complète de porter les mains et même, dans certaines occasions, les yeux sur la chose ou sur la personne tabouée. La durée du tabou varie souvent.

Les *taounas* ou prêtres ont la prérogative de prononcer le tabou. C'est grâce à ses effets que la propriété, base de toute société, a pu se constituer chez ces insulaires. Il reçoit toute sa force du caractère divin qui lui est attribué, car on le regarde comme l'expression manifeste de la volonté des dieux : expression

révlée aux prêtres par la divinité, et qu'ils annoncent.

Les privilèges des hautes classes sont garantis par le tabou ; seul il assure ce qu'ils possèdent contre les attaques et les empiétements des classes inférieures, qui, naturellement, envient un bien-être dont elles ne jouissent pas. Toutefois, cette règle ne suffit pas toujours pour préserver entièrement la propriété des terres de tout envahissement : quelquefois le plus fort s'empare des biens du faible, un parent puissant de ceux d'un enfant. Alors la violence décide la question du droit légal, et l'homme qui l'emporte rentre dans la classe tabouée, à laquelle il appartient presque toujours. M. Roquefeuille, navigateur français, qui visita l'archipel de Noukahiva en 1817, raconte, dans la relation de son voyage, un fait de ce genre : « J'ai été » témoin, dit-il, d'un différend excité par les prétentions injustes d'un oncle sur une portion de terre de son neveu. On avait tenu de bonne heure une espèce » de conseil de famille qui n'avait rien décidé, il venait » de finir quand nous arrivâmes. Outre les parents et » les amis, de part et d'autre, les habitants de cette » partie de la vallée étaient réunis en divers groupes ; » presque tous étaient armés de leur grand bâton ; » quelques uns avaient des sagaies ou lances de bois » dur. On se disputait, on se faisait des reproches ; de » temps en temps la querelle s'échauffait, jusqu'à faire » croire qu'on allait en venir aux mains ; mais tout se » passa sans effusion de sang. Les seuls coups portés le » furent par une tante de l'enfant à un de ses cousins : » celui-ci eut le dessous, ce fut l'affaire d'un moment ; » cette femme, encore jeune et d'une grande taille, » soutenait, ainsi que sa sœur, les intérêts de son

» neveu : toutes deux faisaient très bien leur partie a
 » milieu de ce vacarme, et n'y paraissaient pas dépla
 » cées. Lorsque la querelle s'échauffait le plus, on
 » voyait plusieurs des compétiteurs abattre les buisson
 » avec leurs bâtons, comme pour essayer la force de
 » leurs bras, ou pour dégager le champ de bataille
 » Quelques hommes, et beaucoup de femmes étaient
 » simples spectateurs et se tenaient, pour la plupart
 » un peu à l'écart. Aucun d'eux cependant ne témoi
 » gnait de crainte dans le cas qu'on en vint aux mains
 » Les protecteurs de l'enfant étant les plus nombreux
 » son adversaire parut se relâcher d'une partie de ses
 » prétentions. Néanmoins, au bout de quelques jours
 » ayant pris des mesures dont il espérait plus de succès, il
 » revint sur les terres de son neveu. Cette nouvelle ten-
 » tative n'eut pas un meilleur succès. Mais dans la nuit,
 » les partisans de l'opprimé s'étant réunis, à l'insu de
 » l'usurpateur, celui-ci n'osa tenter le sort des armes,
 » et on le chassa de nouveau du terrain, dont il se
 » bornait alors à demander une partie. Ses projets
 » iniques ayant complètement échoué de ce côté, il se
 » tourna contre un de ses frères plus âgé que lui et
 » aveugle, qui, après l'avoir secondé dans ses tentatives
 » contre leur neveu, ne se trouvant pas aussi bien
 » appuyé que l'enfant, fut obligé de se réfugier dans
 » un coin de sa terre, et d'abandonner le reste de sa
 » propriété à son cadet (1). »

Il est à remarquer que le chef principal ne prit
 aucune part à cette querelle. Les parents ou amis du
 défunt s'en mêlèrent seuls.

(1) *Voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818*
 et 1819, tome I, page 318.

Le tabou, dont Cook a parlé le premier, est, comme on l'a vu précédemment, imposé par les prêtres, qui, probablement, se concertent avec les chefs. Noukaliiva est peut-être l'île del'Océanie où il a le plus d'extension et de force, et en même temps il y offre des variations infinies. Il change de forme de vallée à vallée, de tribu à tribu; à chaque grande solennité, un nouveau tabou est proclamé, et les restrictions qu'il ordonne sont souvent aussi rigides que singulières. Ainsi l'enceinte des lieux sacrés, la maison des chefs, les cases destinées à des festins particuliers, les morais ou monuments funéraires, les objets appartenant aux classes supérieures sont taboués pour les classes inférieures.

La tête de l'homme est tabouée : rien ne doit passer par-dessus, elle ne doit pas être touchée. On a vu des femmes refuser de monter sur la dunette d'un navire, afin de ne pas passer sur la tête des chefs qui s'y trouvaient. Les nattes, les effets, les ustensiles d'un chef sont taboués pour toute autre personne, elle ne peut y toucher. Si un homme taboué se couche sur la natte d'un individu qui ne l'est pas, celui-ci ne peut plus s'en servir pour dormir; il doit l'employer à un autre usage.

Les rigueurs du tabou pèsent principalement sur les femmes : elles ne peuvent pas entrer dans les pirogues; c'est pour cela qu'on les voit toujours arriver à la nage le long des navires. Elles ne mangent pas de tous les mets permis aux hommes; elles ne prennent pas leurs repas avec eux, tandis que ceux-ci ont toute liberté d'action envers les femmes. Ils entrent dans leurs cases, mangent leurs provisions, s'emparent de leurs ustensiles sans le moindre scrupule.

Indépendamment de ces tabous particuliers, il y a

des tabous généraux qui empêchent de manger pendant un certain temps de tel ou tel aliment. Lorsque les cochons deviennent rares, un tabou défend de les vendre, et il est fidèlement exécuté.

« En faisant nos courses dans la vallée, disent nos auteurs, nous remarquâmes les regards de mécontentement que les insulaires nous lançaient, lorsqu'en caressant leurs enfants, nous venions à toucher leurs têtes; les enfants eux-mêmes nous regardaient alors d'un air courroucé. »

Le mariage des chefs est la cause fréquente de tabous bienfaisants qui cimentent la paix entre deux tribus. La fille d'un chef d'une tribu, ayant épousé le chef d'une autre tribu, tout l'espace qu'elle avait parcouru à la rencontre de son mari avait été taboué. Aucun combat ne pouvait plus se livrer sur ce terrain. Cette défense ne se bornait pas à la durée de la vie de cette femme, elle devait lui survivre; car on supposait que son esprit devait, après sa mort, errer sur les lieux où elle avait vécu, et qu'il tirerait une vengeance terrible de toute infraction offensante pour sa mémoire. Mais ce tabou n'existait pas dans le cas où le chef aurait renvoyé sa femme chez ses parents.

Le blanc est adopté pour marquer le tabou. Ainsi les lieux sacrés sont entourés d'une bandelette de cette couleur. A l'époque des funérailles, les insulaires se vêtent de blanc. Quand il survenait des voies de fait entre eux et les équipages des navires européens, l'envoyé qui venait pour demander la paix se faisait reconnaître par un morceau de tapa blanc et la plante du kava, *piper mephyticum*, symbole certain d'intentions pacifiques.

Cependant on remarque, dans les enclos où sont

cultivés les végétaux comestibles, sur le tronc de quelques arbres et dans les monuments funéraires, un autre signe du tabou. Il consiste en une poignée d'herbes sèches, dont nos auteurs ignorent le nom. On aperçoit ces signes dans divers endroits; la manière dont ils sont disposés fait conjecturer que leur destination est d'indiquer la prohibition des choses alimentaires d'un usage habituel.

Un des effets les plus puissants du tabou se révèle à certaines époques de l'année, qui amènent de grandes réjouissances dont la cause est inconnue; elles sont fréquentes, chaque vallée a la sienne. Tant qu'elles durent, un tabou solennel protège les étrangers qui viennent y assister; une trêve générale suspend toute espèce d'hostilité. Les tribus ennemies viennent participer sans la moindre crainte aux plaisirs de ceux qu'ils combattaient la veille et qu'ils combattraient encore dans peu de jours. Les étrangers prennent part au repas et aux divertissements, confondus avec les hommes de la tribu qui en fait les frais; mais ils partent ordinairement la nuit du troisième jour: il parait que c'est le terme fixé à la durée de la paix temporaire. Suivant des Européens qui ont séjourné dans l'archipel de Noukahiva, ces fêtes ont lieu à l'époque de la récolte des fruits à pain et à la ratification de la paix entre deux tribus. La description de ces fêtes ne peut qu'intéresser vivement les hommes qui ont consacré leurs veilles à l'étude de l'histoire de la civilisation.

Malgré la nudité à peu près complète des insulaires, elle ne frappe pas les navigateurs qui arrivent chez eux, à cause du tatouage, dont on peut dire qu'il donne à leur peau l'apparence d'être couverte d'un vêtement. Les Noukahiviens portent ordinairement autour des

reins une ceinture étroite et faite de l'écorce du *muri* à papier; un bout passe entre les cuisses et pend p devant. Ils ont aussi diverses sortes de parures; ce du guerrier, dans les jours d'apparat, fait ressortir la manière la plus avantageuse les belles formes de peuple.

L'habillement des femmes est fort simple: le *pahi* bandeau étroit, ceint leur front; l'*ahouaki*, fait d'une étoffe plus forte que le *pahi*, serre leurs reins et descend jusqu'aux genoux. Un manteau, qui est tout simplement une pièce d'étoffe carrée jetée négligemment sur une épaule ou sur la tête, cache tout le corps sous ses replis, à l'exception d'un bras constamment exposé à l'air; mais ce vêtement ne sert que pour atténuer l'effet des rayons du soleil ou pour se garantir de la fraîcheur du soir. Un collier de fleurs entoure le cou. Les cheveux noirs, bien imprégnés d'huile de coco, sont noués en touffes bien serrées contre la tête. L'amiral Krusenstern dit qu'il a vu à ces femmes des éventails en forme de losange ou de demi-cercle; ils sont faits de brins de chaume très artistement tissus et teints en blanc avec la chaux de coquilles calcinées.

Tous les jours elles oignent leur corps d'huile de coco à laquelle elles mêlent une poudre jaune obtenue de la baie d'une plante nommée *papa*. Cette préparation assouplit leur peau et lui donne une couleur blanche et lustrée, mais en même temps une odeur désagréable à laquelle on ne peut s'habituer qu'à la longue. La curiosité qu'elles témoignent pour examiner la couleur de la partie du corps des Européens cachée par les vêtements, vient de ce qu'elles supposent que sa couleur blanche n'est pas naturelle.

Hommes et femmes se baignent fréquemment dans

les flots de la mer soulevés par le ressac. C'est dans cette lutte avec les vagues que les insulaires déploient une agilité, une souplesse, une vigueur très remarquable. Ils se plongent aussi dans les ruisseaux voisins de leurs cases.

Leur industrie, appropriée à leurs besoins peu nombreux, n'emploie que des instruments grossiers. Une pierre dure usée par le frottement sert de hache et de marteau. Des outils pointus faits avec la nacre des huîtres perlières; d'autres coquilles tranchantes, des dents de requin tenaient jadis lieu, les unes de vrilles et de tarières, les autres de scies. Aujourd'hui que les instruments de fer sont introduits, chaque Noukahivien possède au moins une hache avec des morceaux de cercle de fer; on en fait depuis longtemps des scies.

Les détails donnés par les auteurs sur l'industrie des Noukahiviens montrent que sous tous les climats le génie de l'homme peut produire pour se nourrir, se loger, satisfaire à ses différents besoins.

La température des îles Marquises est celle de toutes les terres situées entre les tropiques. Les pluies sont abondantes, et les coups de vent fréquents de novembre en avril. Quelquefois une longue sécheresse qui vient nuire à la récolte des fruits à pain cause des malheurs affreux. C'est dans ces temps de disette que les insulaires assouvissent leur faim en se dévorant entre eux.

Pendant la plus grande partie de l'année, l'atmosphère est d'une pureté remarquable; le soleil brille de tout son éclat, et la chaleur devient insupportable dans les lieux qui ne sont pas ombragés par des arbres, ni rafraîchis par le souffle des brises du large. La température moyenne est de 25 à 26 degrés. Tous les

navigateurs se sont accordés à représenter cet archipel comme très salubre.

D'après le témoignage unanime des observateurs, le terrain des îles Marquises, de même que celui de la plupart de celles de l'Océanie, est volcanique. Les sommets des montagnes présentent des rangées de colonnes basaltiques complètement nues; mais leurs flancs sont couverts de la plus riche verdure, et une fécondité admirable se déploie dans les vallées qu'arrosent des ruisseaux limpides. La végétation y est si vigoureuse qu'elle souvent des broussailles épaisses arrêtent la marche du voyageur; il n'arrive qu'avec peine sur les hauteurs. Dans les endroits découverts, des plantations entourées quelquefois d'enceintes annoncent la fertilité du sol, qui, presque sans culture, fournit abondamment aux besoins des habitants.

Le cocotier, l'arbre à pain (*artocarpus edulis*), le bananier, le vaquois (*pandanus odoratissimus*), la patate, l'igname, le taro, le piat (*tacca pinnatifida*) sont les végétaux qui sont la base de la nourriture. La canne à sucre est aussi indigène de ces îles. Probablement le café y réussirait; on y a trouvé le cotonnier, l'oranger et le citronnier s'y multiplieraient facilement, on pourrait y cultiver le riz. Le goavier, l'évi (*spondias cytherea*) sont des arbres communs, de même que le filao, dont le bois est très dur, la ketmie à feuille de tilleul (*hibiscus tiliaceus*) avec l'écorce duquel les insulaires fabriquent leurs vêtements; le *gardenia floridana* qui a une fleur magnifique, et l'*aleurites triloba*, qui produit une noix huileuse connue sous le nom de noix de Bancoul. On a semé du tabac qui a poussé à merveille. Les insulaires l'aiment beaucoup. Le bois de sandal

autrefois si commun, que des quantités considérables étaient exportées, a presque entièrement disparu.

Les mammifères sont peu nombreux. Les cochons y ont été apportés ainsi que les chats ; la chair des premiers est excellente. On ne sait si les rats sont indigènes ; quant au chien, on l'a vu dans ces îles depuis qu'elles sont connues. La chèvre, le mouton, le bœuf et le cheval prospéreraient tout comme dans d'autres îles de l'Océanie.

La poule est encore rare. Il est étonnant que les Anglais établis à Noukahiva n'aient pas songé à former des basses-cours, dont les produits trouveraient un débouché facile.

Les lézards et les serpents ne sont pas nuisibles. Le poisson n'est pas très abondant, et les insectes ne sont pas communs.

L'état social des Noukahiviens est celui de l'enfance des sociétés. La nature ayant assuré abondamment leur subsistance sans qu'ils se donnent beaucoup de peine, ils sont oisifs, indolents et insoucians. Leurs désirs, leurs besoins sont bornés ; on peut louer leur sobriété. Ils sont généralement hospitaliers, très affectueux, très tendres, très caressants pour leurs enfants ; ils ont du respect pour les vieillards, de la déférence pour les femmes ; ils ont l'esprit actif et pénétrant, le caractère vif, léger, enjoué. Les femmes sont douces, attachées, dévouées. M. Dumoutier, chirurgien-major de l'*Astrolabe*, pense que parmi les peuples de l'Océanie, aucun ne lui a paru mériter autant que les Noukahiviens la qualification naïve de grands enfants.

Quoique l'enfance soit, suivant l'expression des romanciers, l'âge le plus aimable de la vie, les obser-

vateurs y ont démêlé des germes d'inclinations qui plus tard, si elles ne sont pas étouffées soigneusement, produiront des défauts et même des vices. Notre inimitable fabuliste n'a-t-il pas dit que l'enfant est sans pitié? Rien chez les Noukahiviens ne s'opposant au développement des mauvais penchants, il en résulte qu'chez ces insulaires l'homme de la nature est d'une laideur effrayante; ils sont cruels, impitoyables, vindicatifs, avides, envieux, dissimulés. Plusieurs voyageurs ont pensé que leurs vices se sont développés depuis que les Européens les fréquentent davantage. Ils ont remarqué que la crainte seule les empêchait, dans plusieurs occasions, d'être les agresseurs; il en est toujours de même chez les hommes bornés et ignorants, et souvent chez tous ceux qui ont de mauvais desseins. Les insulaires se mangent les uns les autres. S'abstiendront-ils de massacrer et de dévorer les infortunés qu'un naufrage jette sur leurs côtes? Des exemples nombreux ont prouvé que plus d'un Européen échappé à la fureur des flots était devenu la proie de ces barbares.

Depuis que l'archipel des Marquises est mieux connu on a observé que la population y a beaucoup diminué. J.-R. Forster, qui accompagnait Cook dans son second voyage autour du monde, de 1772 à 1775, dit : « Les cinq *Marquises* sont très peuplées, car les insulaires cultivent et habitent toutes les pentes des coteaux. Et un peu plus loin il estime leur population et celle des îles basses qui s'étendent au sud de cet archipel jusqu'à celui de la Société, à 1 million d'âmes. Quoiqu'il soit évident que cette évaluation soit exagérée, il est évident d'après les témoignages de tous les voyageurs qui ont abordé aux îles Marquises, que le nombre des habitants est singulièrement réduit de ce qu'il était a

commencement du XIX^e siècle. Nos auteurs en ont expliqué les causes. Une des principales est la guerre à peu près continuelle que se font les tribus de chaque île. Les ambitieux, et où n'y en a-t-il pas ? ne sont pas contents de ce qu'ils possèdent ; ils veulent dépouiller leurs voisins, ils sont sûrs de trouver des gens prêts à les suivre aveuglément.

Ceux des îles Marquises ont trouvé dans les armes à feu des moyens efficaces de combattre. Le récit des événements survenus à diverses époques explique suffisamment les causes de la dépopulation toujours croissante jusqu'à nos jours.

La venue des vaisseaux de diverses nations a amené dans l'archipel des Marquises des gens qui, par des motifs différents, s'y sont fixés. Ce sont surtout des matelots des États-Unis de l'Amérique du Nord et de l'Angleterre. Des missionnaires de ces deux pays ont aussi essayé d'y prêcher l'Évangile.

Le pavillon français s'y est montré plus rarement que les autres ; depuis quelques années il y a paru plus fréquemment.

Le 2 août 1838, M. Dupetit-Thouars, capitaine de vaisseau, commandant la frégate *la Vénus*, atterrit à l'île de Taouata. Cet officier, qui porte un nom également cher aux marins et aux botanistes, avait reçu à son bord MM. Devaux et Borgella, missionnaires français, qu'il devait déposer dans ces îles. Yotété, un des chefs de Taouata, accompagné de deux autres et d'un enfant, son fils, qu'il offrit de laisser en otages, monta hardiment sur la frégate, et fit connaissance avec les missionnaires ; il avait déjà près de lui M. Stallworthy, parti d'Angleterre en 1834.

Yotété revint plusieurs fois avec sa femme. Les

bonnes dispositions qu'il montra décidèrent les deux missionnaires français à fixer leur résidence près de lui. Instruit de leur dessein, il leur offrit une partie de sa case pour les loger en attendant qu'ils en eussent une à eux, et leur donna un terrain assez grand pour y bâtir une maison et y faire un jardin.

Le 9 août *la Vénus* appareilla, laissant derrière elle de nombreux souvenirs parmi les insulaires, que les jeunes marins avaient comblés de cadeaux en verroterie et autres objets également précieux pour eux.

Le 26 du même mois, *l'Astrolabe* et *la Zélie*, suivant les ordres de M. Dumont d'Urville, laissèrent tomber l'ancre sur la baie de Taio-Haé dans l'île de Nouka-hiva. L'expédition, après avoir accompli plusieurs travaux importants, remit à la voile. Les Français avaient trouvé à Nouka hiva un grand nombre d'Européens, la plupart Anglais, déserteurs des bâtimens qui les avaient amenés; les autres étaient des condamnés échappés des colonies pénales de l'Australie. Fixés parmi des sauvages, ils n'ont pas dû exercer une influence salutaire sur leur caractère. Leur subsistance était assurée par des concessions de terrains que leur avaient faites les chefs. La culture des patates, des ignames et du taro, non seulement suffisait à les nourrir, mais aussi les mettait à même d'en approvisionner les navires marchands qui fréquentaient ces parages. Suivant le rapport de l'un de ces étrangers, une douzaine de bâtimens avaient relâché dans ce port depuis le commencement de l'année; deux étaient encore sur rade; les vaisseaux de guerre paraissaient plus rarement.

Le brick *le Pylade*, commandé par M. Bernard, se présenta le 20 mars devant Taouata. Yotété n'ava

plus sa première bienveillance pour les missionnaires. Flottant entre eux et les Anglais, il paraissait ne songer qu'à recevoir leurs cadeaux sans se soucier du but de leurs efforts ; il ne croyait plus à la loi du *tabou*, mais il n'en voulait suivre aucune autre, de sorte que la vallée de Vahitalou, qui lui obéissait, se montrait peu disposée à changer ses mœurs et ses croyances. Celle d'Hanété, située à l'est, et celle de Poussy semblaient mieux disposées en faveur du christianisme ; M. Ceret, missionnaire français, y demeurait ; mais les résultats de ses pieux travaux et de ceux de ses confrères n'étaient pas considérables. En 1841, ils n'avaient encore baptisé que trente-cinq personnes dans tout l'archipel.

Le 2 mai, l'équipage descendit à terre pour célébrer la Saint-Philippe. La première pierre de l'établissement des missions fut posée ; il reçut le nom de Sainte-Amélie, patronne de la reine des Français. Le *Te-Deum* fut chanté ; les salves d'artillerie du *Pylade* se joignirent aux chants religieux. Yotété, ivre de joie, s'écriait que lui et son peuple se mouraient d'admiration.

Le *Pylade* ayant fait voile pour Houpoou, île au N.-O. de Taouata, communiqua sous voile avec les missionnaires, parce qu'il n'aperçut pas un mouillage sûr. Heato, chef de Houpoou, avait bien accueilli, nourri et logé les missionnaires. Une maison venait d'être achevée sur les plans qu'ils avaient donnés, et M. Bernard acquit pour eux un terrain autour de leur demeure.

Le 5 mai, le *Pylade* était à l'ancre dans la baie de Taiohaé. Les prêtres français établis à Noukahiva vinrent aussitôt annoncer que Moana, chef dont on avait souvent entendu prononcer le nom pendant la relâche de l'*Astrolabe* et de la *Zélie*, était de retour de son

long voyage sur un navire anglais. Moana avait çèrement embrassé le christianisme ; voyant l'inutilité de ses efforts pour engager son peuple à suivre son exemple, il s'était éloigné en menaçant ses sujets de revenir à la tête de plusieurs vaisseaux de guerre pour les contraindre à se convertir. Quand les deux bâtiments français se présentèrent, les Noukahiviens, effrayés, demandèrent s'il n'était pas à bord ; ils ne se rassurèrent qu'après avoir reçu une réponse négative.

Moana avait poussé sa course jusqu'en Angleterre. Sa volonté de corriger la mauvaise habitude de ses peuples avait échoué contre leur obstination. L'enceinte de la maison des missionnaires était constamment violée, et tout leur mobilier mis au pillage. M. Bernard vint s'embarquer à deux encablures de la case de Moana, exigea de ce chef que les effets nécessaires fussent rendus, et accorda la nuit pour que les chefs pussent délibérer. Le lendemain, les officiers de l'état-major, étant venus chercher une réponse, virent les insulaires armés descendant des montagnes voisines. Le son des conques de guerre, le bruit des tambours, les explosions d'armes à feu retentissaient de toutes parts. On eut bientôt la certitude qu'un général apens avait été projeté pour enlever les officiers et les garder en otage dans l'intérieur ; mais comme les préparatifs pour l'exécution du complot n'étaient pas achevés, les Français purent retourner à bord. Un nouveau délai fut accordé aux insulaires jusqu'à cinq heures du soir, et en même temps la mer fut déclarée *tabou* jusqu'à ce terme, afin d'empêcher l'arrivée de quatre cents indigènes qui devaient arriver par eau de la vallée.

A quatre heures et demie, Moana rapporta tout

qui avait été demandé. Le 4 mai, un grand dîner à bord du *Pylade* réunit les chefs des différentes tribus de l'île, et la paix générale fut cimentée entre elles. Ensuite le brick regagna Taouata, où il retrouva tout en bon ordre.

En 1842, M. Dupetit-Thouars, parti de Valparaiso, arriva le 26 avril en vue de Fatou-Hiva; île la plus méridionale de l'archipel. Le lendemain, il en visita toute la côte occidentale, et eut quelques relations avec les indigènes; le 28, il mouilla dans la baie de Vaitahou. Aussitôt M. François de Paule, supérieur de la mission établie dans cette île, vint à bord; le lendemain il reparut avec Yotété, et traduisit au contre-amiral français le récit de ce chef. Ce dernier était dans les transes. Un navire nord-américain manquant de vivres, avait voulu aborder à Fatou-Hiva; les insulaires l'avaient accueilli à coups de fusil, et tué un matelot; s'étant ensuite présentés devant Taouata, ces étrangers furent dépouillés de leurs vêtements, et privés de leur canot par les insulaires.

Ayant ensuite trouvé à s'embarquer sur un baleinier venu en relâche, ils avaient, avant leur départ, réclamé contre les actes de brigandage exercés envers eux, et menacé Yotété de la vengeance de leur gouvernement. Éclairé ensuite par les missionnaires et les capitaines venus en relâche, ce chef conçut de vives inquiétudes sur les suites possibles de cette mauvaise affaire. « Il me pria, dit le contre-amiral dans son rapport adressé au ministre de la marine, de le pro-
 » léger, et de débarquer, lorsque je partirais, une par-
 » tie de mon équipage et des canons de la frégate. Je
 » lui répondis que j'y consentirais s'il voulait reconnat-
 » tre la souveraineté de sa majesté Louis-Phillippe, et

» prendre le pavillon français. Il accepta avec empressement ces propositions, et nous convint que la déclaration de prise de possession aurait lieu le 1^{er} mai, jour de la fête de sa majesté Louis Philippe, et qu'aussitôt le pavillon français serait arboré sur l'île Taouata. »

Au jour fixé, la cérémonie de prise de possession fut accomplie avec toutes les cérémonies d'usage. Le lieu où l'établissement français serait fondé fut fixé par un concert avec Yotété ; les travaux furent à l'instant commencés.

Le 5 mai, M. Dupetit-Thouars fit une excursion sur Hivaoa, dont les chefs reconnurent la souveraineté au roi des Français, et consentirent à recevoir une garnison.

De retour à Taouata, M. Dupetit-Thouars se disposait à quitter cette île, quand un événement fortuit exigea qu'il menaçât Yotété de ne plus le considérer comme roi, s'il ne livrait pas un insulaire qui avait voulu tuer un Espagnol et un Anglais. Pressé de partir, M. Dupetit-Thouars emmena comme otage le fils aîné d'Yotété.

En passant il atterrit à Houapouou, et apprit que les missionnaires avaient été forcés de s'embarquer depuis près de trois mois, et qu'au moment de leur départ ils avaient été pillés. Le nombre de leurs prosélytes était d'une douzaine, très attachés à la foi qu'ils avaient embrassée.

Le 31 mai, le contre-amiral mouilla dans la baie de Taiohaé. Le roi, invité à venir à bord, y arriva bientôt. Il accueillit la proposition de reconnaître la souveraineté du roi des Français, de permettre la construction d'un fort et des bâtiments nécessaires pour un établi-

sement, et de conclure la paix avec les autres chefs de l'île. Le 2 juin, la cérémonie de prise de possession fut accomplie, et tous les chefs reconnurent le roi des Français pour leur souverain. Les constructions furent commencées à l'instant.

Le 4, la corvette *la Triomphante* mouilla sur la rade; elle venait de Valparaiso, et en dernier lieu des îles Gambier, où elle avait porté les présents de la reine des Français, qui furent accueillis avec enthousiasme. Nos missionnaires y ont obtenu des succès très satisfaisants.

Le 7, un autre navire français arriva; il apportait des vivres qui assuraient la subsistance de la colonie jusqu'au 1^{er} janvier suivant. Il y avait aussi à bord un étalon et deux juments pleines. M. Dupetit-Thouars en fit présent à Moana, qui se montre toujours dévoué à nos intérêts. La paix entre lui et les autres chefs fut consolidée. Le contre-amiral, après avoir pris d'autres mesures propres à assurer la prospérité de nos établissements, rédigea le rapport de ses opérations, qui est daté du 18 juin 1842.

C'est par cette prise officielle que nos auteurs terminent le récit des événements arrivés aux îles Marquises depuis qu'elles ont été découvertes. Le dernier chapitre de leur ouvrage est consacré à des considérations générales sur les colonies européennes dans les diverses parties du monde, surtout dans l'Océanie. Ils pensent que celle que nous venons de fonder dans l'archipel des Marquises est un point militaire, un poste avancé qui sera utile à la France pour veiller sur son commerce et défendre ses intérêts. Ils développent cette idée en hommes qui connaissent bien la matière dont ils traitent.

On leur doit des remerciements pour avoir pu leur livre, qui présente un résumé très intéressant de tout ce qui a été publié sur l'archipel qu'eux-mêmes ont visité. Trois cartes qu'ils ont levées et dessinées facilitent l'intelligence de leurs récits.

A propos de cette carte, nous devons, d'après le vœu de la Société de géographie, faire mention de celles que M. Blumenthal, jeune géographe, a publiées pour une de nos revues littéraires. Elle est dignes des éloges pour la netteté et l'exactitude du dessin, et nous augurer favorablement des travaux futurs du jeune auteur. M. Ch. Picquet est cité parmi les personnes qui l'ont aidé de leurs conseils : il ne pouvait mieux en dresser pour en recevoir d'excellents. E.-S.

NOTE de M. COCHELET sur une carte de l'Arabie, dressée par MM. FERRET et GALINIER, capitaines d'état-major, d'après les indications de MM. CHÉDUFAN et MARI.

Au commencement de l'année 1841, deux Français, MM. Chédoufau, médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, et Mari, premier instructeur de cette armée, lieutenant-colonel et aide-de-camp du général en chef Achmet-Pacha, remirent à M. Cochelet, alors consul-général en Égypte, en Syrie et en Arabie, une carte de l'Arabie, dressée par MM. Ferret et Galinier, en le priant d'adresser cette carte au gouvernement.

MM. Chédoufau et Mari, pendant un séjour de plusieurs années en Arabie, avaient fait, au milieu des marches et des contre-marches continuelles de l'armée égyptienne, des observations sur les localités qu'aucun Européen n'avait pu visiter.

ropéen n'avait jamais pu et ne pourra jamais faire comme eux ; car il est probable que les mêmes positions et les mêmes circonstances ne se retrouveront plus. Ils avaient en outre recueilli à Djedda, soit auprès des Arabes qui ont parcouru l'intérieur de l'Hedjâz, soit auprès des chefs de l'Acyr que les malheurs de la guerre y avaient amenés, des renseignements que leur connaissance parfaite de la langue arabe leur permit de traduire en français. Ils avaient donc beaucoup de matériaux pour la confection d'une meilleure carte de l'Arabie, lorsqu'un heureux hasard amena à Djedda, où ils se trouvaient alors, MM. Ferret et Galinier, officiers distingués de l'état-major de l'armée française, envoyés par le ministre de la guerre dans le but de travailler à se procurer de nouvelles connaissances géographiques. Ils furent bientôt en rapport, et c'est de concert que la nouvelle carte fut conçue. Elle est sur la même échelle que celle qui a été dressée en 1838, d'après les reconnaissances des officiers de l'armée égyptienne et celle de la mer Rouge de Moresby ; mais elle est augmentée d'une foule d'indications de lieux sur la chaîne de l'Yémen et de l'Hedjâz. Elle fait donc faire un grand pas à la géographie de l'Arabie, et sous ce rapport ses divers auteurs méritent d'être signalés à la reconnaissance de la Société de géographie.

NOUVELLES D'ÉGYPTE.

LETTRE

Du consul général de France à M. Jomard.

Alexandrie, le 20 mars 1833.

MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE ,

Entrant à peine dans la convalescence d'une longue maladie que je viens d'éprouver cet hiver au Caire, je me vois forcé d'emprunter le secours d'une amie, pour vous donner signe de vie et me rappeler à votre bon souvenir. Le silence que j'ai dû forcément garder m'a été d'autant plus pénible que j'avais à faire part d'une découverte récemment faite, découverte d'un haut intérêt pour tous les amis de la science et plus particulièrement encore pour vous, mon cher et cher collègue, qui vous êtes plus spécialement occupé de l'ancienne Alexandrie.

Vous savez qu'il existe à l'est de cette ville, et à la droite de la route de Rosette, un petit lac qui est séparé du lac Mariout que par le canal de Mahmoud. Ses eaux viennent presque baigner l'enceinte de l'ancienne ville. En se retirant dernièrement, elles ont fait à découvert, tout auprès d'une chaussée antique que vous aurez remarquée, et à 500 mètres environ de la route de Rosette, les vestiges fort apparents d'un temple soutenu par des colonnes de granit et de deux statues colossales de la même matière, dont l'exécution est parue fort soignée. C'est à M. le colonel Galice-Baudouin, directeur général du génie en Égypte, que je dois l'indication de ces restes précieux. Cet officier supérieur, auquel la nature de ses travaux a permis d'étudier plus spécialement les localités, a remarqué que l'emplacement de ce temple correspondait exactement

avec l'issue de l'une des larges voies qui sillonnaient Alexandrie.

Ce temple avait 30 mètres de longueur. On retrouve encore sur l'emplacement même les fûts granitiques de 14 colonnes; mais le plus long de ces débris n'a guère que 4 mètres.

Les dimensions des statues sont les suivantes :

Coiffure, 1 mètre 60 centimètres;

Longueur du visage depuis les sommités frontales jusqu'au menton, 80 centimètres;

Profondeur de la statue à la poitrine, 1 mètre 20 centimètres.

Il est à regretter que le monolithe dans lequel elles avaient été taillées soit aujourd'hui brisé en sept ou huit fragments épars.

L'espèce d'ornement qui couronnait l'une des statues semble indiquer qu'elle était l'effigie de Jupiter Ammon.

M. Thibaut, l'un des compagnons de M. d'Arnaud, dont je vous ai déjà entretenu, vient de repartir pour entreprendre un nouveau voyage dans l'Afrique centrale. J'ai reçu de lui, ces jours derniers, une lettre datée des confins de la Nubie, d'où il se propose, me dit-il, de pénétrer dans le Darfour. M. Thibaut m'annonce par la même lettre la mort d'un voyageur suédois qui, célèbre déjà par ses excursions pédestres, s'était proposé de remonter jusqu'aux sources du Nil-Blanc en suivant à pied les contours du fleuve. Atteint par la dysenterie à Assouan, ce voyageur a succombé dans les premiers jours de février.

Ahmet-Pacha du Sennar a dirigé quelques reconnaissances vers la partie supérieure du Nil-Blanc.

CAFFA , ENAREA ,

*Renseignements donnés par le djellab Abd-el-K
natif de Gondar, âgé de dix-huit ans, le 15 f
1843 (communiqué par M. Jomard).*

Je suis né à Gondar, et j'ai quitté cette ville environ dix mois. J'ai fait le voyage de Caffa avec un patron, qui échangeait de la coutellerie pour du bois et de l'ivoire. Pour aller de Gondar à Caffa, nous avons mis quinze jours. Voici nos principaux points de destination : Azaza, Nedeta à une journée d'Azaza, Khaar, Gommenza, Karaliou, Naderid, Agamna, Dabameck et Dambaga.

Caffa est à peu près grand comme Khartoum. Un grand marché s'y tient le samedi. Il y a aux environs, à une heure de marche, un village qui s'appelle Amari mari : c'est le seul que l'on y trouve.

Je suis aussi allé à Narea, qui est à peu près de la même grandeur que Caffa. Cette ville se trouve à deux jours de Gondar. Le pays est très montagneux. La ville est située sur une petite rivière appelée Temza, qui coule de l'est vers le sud-est.

Narea est complètement isolée. Cette ville est habitée, ainsi que celle de Caffa, principalement par des chrétiens. Les marchés s'y tiennent le vendredi.

EXTRAIT d'une lettre de M. le docteur PERRON, directeur de l'École médicale, à M. JOMARD.

Au Caire, 10 mars 1843

Son Altesse le vice-roi va faire partir 10 à 12,000 hommes avec le sultan Abow-Madyan, pour le f

rentrer au Dâr-For. J'ai vu le sultan il y a quelques jours ; il pense en effet partir bientôt , et a plein espoir de recouvrer la souveraineté du Dâr-For. Il croit d'ailleurs avoir un parti puissant dans son pays , et il est persuadé qu'avec des troupes armées d'armes à feu , il sera facile d'avoir bon compte des 40 ou 50000 hommes à flèches et lances que le sultan actuel du Dâr-For pourra bien opposer aux troupes dont Son Altesse le fait accompagner. Il y a peut-être quelque chose de peu favorable à l'expédition ; c'est qu'elle est tout entière , à ce qu'il parait , composée de troupes peu régulières , c'est-à-dire d'Arnaoutes pillards et tueurs. Mais ce sera peut-être un moyen de terminer plus vite , c'est-à-dire par la peur , la restauration d'Abow-Madyan , et peut-être par là y aura-t-il moins de sang répandu pour accomplir l'œuvre ; car dès que les Fôriens verront que le souverain qu'on leur ramène est de la race de leurs princes , ils feront peu de résistance.

Abow-Madyan , rendu au Dâr-For , essaiera certainement des réformes , et jettera dans le Soudan oriental des germes de développement ; providentiellement , cette tentative de restauration doit réussir..... Vous vous rappelez sans doute ce que nous disions l'an passé ; nous pressentions que le Dâr-For était la porte par laquelle la civilisation devait faire son entrée au Soudan. Je suis persuadé qu'Abow-Madyan fera , au profit du progrès de son pays , tout ce qui lui sera possible. Je lui ai beaucoup parlé de ce qu'il me paraissait pouvoir tenter. Je lui ai même persuadé de demander par la suite à S. A. de lui permettre d'envoyer des sujets du Dâr-For à nos écoles d'Égypte.....

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JONARD.

Séance du 7 avril 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des missions évangéliques, annonce que M. le missionnaire Lacroix, qui a résidé vingt-trois ans aux Indes orientales, donnera plusieurs séances sur l'état religieux et moral de ce pays et sur les travaux des missionnaires qui y sont établis ; il adresse plusieurs lettres d'invitation pour les membres qui voudraient assister à ces séances.

M. Vandermaelen adresse un exemplaire du Mémoire qui accompagne la carte minière de la Belgique dont il a fait hommage à la Société ; il joint à cet envoi la carte limitrophe de la Belgique et de la Hollande construite d'après le dernier traité conclu entre ces deux royaumes.

M. Enfantin écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son ouvrage sur la colonisation de l'Algérie.

M. Noël Desvergers offre à la Société une boussole chinoise pour son musée.

La Commission centrale vote des remerciements aux auteurs et aux donateurs.

M. Roux de Rochelle, au nom de la Commission du concours pour le prix d'Orléans, fait un rapport verbal sur le seul Mémoire envoyé à la Société, et relatif à l'importation de la vannerie indienne ; il conclut à ce qu'il soit accordé une médaille d'encouragement à l'auteur de cette importation, et propose que le sujet de prix soit prorogé jusqu'en 1846.

M. le Président rappelle la proposition qu'il a faite dans une séance précédente au sujet de la rédaction de la table des matières du Bulletin, et il annonce que plusieurs personnes ont offert de se charger de ce travail. Après diverses observations, la Commission centrale accepte les offres désintéressées de M. de Froberville, et décide qu'il sera prié de communiquer son plan au comité du Bulletin.

M. d'Avezac rend compte du commentaire géographique sur l'*Exode* et les *Nombres*, offert à la Société par M. le comte Léon de Laborde. Son rapport est renvoyé au comité du Bulletin.

La Commission centrale fixe au mois de mai sa séance générale ; sur son invitation, M. Berthelot se charge de lire dans cette séance l'éloge de M. le contre-amiral d'Urville.!

Séance du 21 avril 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société philosophique de Philadelphie adresse ses remerciements à la Commission centrale pour l'envoi de son Bulletin.

M. Jomard donne communication de sa correspondance d'Égypte. M. Gauttier d'Arc lui annonce un

voyage fait à Énaréa par un jeune Djellab de Gondar et la découverte des restes d'un temple avec des statues colossales sur la route d'Alexandrie à Rosette. M. le docteur Perron donne des détails sur l'expédition du sultan Abou-Madyân, qui part pour reconquérir le trône du Dâr-Four. — Renvoi au Bulletin.

Le même membre annonce le retour à Paris de M. Fontanier qui vient de passer plusieurs années dans l'Inde. Sur l'invitation de M. le Président, ce voyageur a promis de préparer une lecture pour la séance générale.

M. d'Eichthal lit une note sur quelques ressemblances de mots qui existent entre le copte et les dialectes des Harargues et des Mandingues.

M. Thomassy donne communication des instructions qu'il a rédigées, au nom de la section de correspondance, pour M. Prisse qui va se rendre dans la province de Méroé, et pour M. Ternaux qui se propose d'entreprendre une exploration de la Guyane française.

M. le Président rappelle les divers rapports qui sont à l'ordre du jour, et il invite les membres qui en sont chargés à les communiquer le plus tôt possible à la Commission centrale.

M. Jomard lit une notice sur l'état passé et actuel de la mer de Harlem, notice qu'il avait demandée pendant son dernier voyage en Hollande, et dont il est redevable à M. le baron de Capellen. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 17 mars 1843.

M. Ernest GRANGEZ.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 mars.

Par M. le ministre de la guerre : Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie en 1841, 1 vol. in-fol.

Par M. Enfantin : Carte de l'Algérie ; plan de colonisation , une feuille.

Par M. le baron Van der Capellen : Karte von Japanischen Reiche nach originalkarten und astronomischen Beobachtungen der Japaner. Die Inseln Kiu Siu, Sikok und Nippon Dem Kaiserl. Russ. admiral von Krusenstern aus Hochachtung und Dankbarkeit gewidmet von von Siebold. 1840, une feuille. — De Baai van Nagasaki Opgenomen door Ph. Fr. von Siebold. 1828, une feuille. — Straat Van der Capellen , une feuille. — Karte von der Koraischen Halbinsel (*Koraïvi Tsjosjon*) Nach einem japanischen originale. 1840, une feuille.

Par M. G. Roberts : De Dehli à Bombay, fragment d'un voyage dans les provinces intérieures de l'Inde en 1841, publié par la Société orientale. Paris, 1843, broch. in-8.

Par madame Arthus Bertrand : Iles Marquises, ou Nouka-Hiva. Histoire, géographie, mœurs et considérations générales, d'après les relations des navigateurs et les documents recueillis sur les lieux par MM. Vincendon-Dumoulin et C. Desgraz. Paris 1843, 1 vol. in-8, et 4 cartes.

Par M. Blumenthal : Notice et carte des Iles Marquises, broch. in-8.

Par M. Victor Raulin : Nouvelle carte des environs de Paris, dressée par V.R., d'après les cartes les plus récentes, et notamment d'après la nouvelle carte de France

publiée par le Dépôt général de la guerre. Paris, 1843, une feuille. — Carte géognostique du plateau tertiaire parisien, par M. V. R. Paris, 1843, une feuille.

Par M. Vandermaelen : Carte administrative et industrielle, comprenant les mines, minières, carrières, usines, etc., de la Belgique, dressée par les ingénieurs des mines, publiée sous la direction de l'ingénieur en chef Cauchy, par ordre du ministre des travaux publics. Bruxelles, 9 feuilles.

Par M. Bauerkeller : Carte en relief de la Suisse et des pays limitrophes. — Introduction à la connaissance des montagnes, des vallées, des lacs et des rivières de la Suisse et des pays limitrophes, pour servir à l'explication de la carte en relief de Bauerkeller, par J. Bach. Paris, 1842, broch. in-8.

Par M. Bache : Observations of the magnetic Intensity at twenty-one stations in Europe. Philadelphia, broch. in-4.

Séance du 17 mars.

Par M. Isidore Lebrun : Biographie du contre-amiral Dumont d'Urville. Caen, 1843, broch. in-8.

Par M. Ernest Grangez : Carte spéciale des voies navigables qui mettent en communication Paris, le nord de la France et la Belgique, indiquant la navigation naturelle, artificielle et maritime, le flottage en train, l'emplacement de toutes les écluses, celui des barrages établis pour la perception des droits de navigation; le tracé des chemins de fer avec un tableau synoptique comprenant les principaux renseignements qui peuvent intéresser le commerce et le guider dans la direction des transports. Paris, 1843, 2 feuilles.

Par M. Russegger : Übersichts Karte zu den Reis-

in Europa, Asien und Afrika Unternommen von dem K : K : Oesterreich : Bergrathe Joseph Russegger in den Jahren von 1835 bis 1841. Wien, 1842, 1 feuille.

—Karte des Taurus und seiner Nebenzweige in den Paschaliken Adana und Marasch, nebst dem angrenzenden Theile des Paschalikes von Aleppo. Nach den Bestimmungen des K : K : Bergrathes J. Russegger. Wien, 1842, 1 feuille. — Geognostische Karte des Taurus und seiner Nebenzweige in den Paschaliken Adana und Marasch, etc. Wien, 1842, 1 feuille.

Par M. Berthelot : Histoire naturelle des îles Canaries, tome III, 1^{re} partie, contenant la géographie botanique, 1 vol. in-fol.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles annales des voyages, janvier et février. — Annales maritimes et coloniales, février. — Recueil de la Société polytechnique, janvier. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, février. — Journal d'éducation populaire, janvier et février. — Mémorial encyclopédique, février. — L'Écho du monde savant.

Séance du 7 avril.

Par M. Vandermaelen : Statistique de la Belgique, mines, usines métallurgiques, machines à vapeur. Rapport au roi, par M. Desmazières, ministre des travaux publics. — Carte des limites entre la Belgique et la Hollande. 8 feuilles.

Par M. Passama : Description de 500 milles de la côte sud d'Arabie, depuis Ras-Bab-el-Mandeb jusqu'à Misenat, par le capitaine Haines, traduit de l'anglais par M. J. Passama, enseigne de vaisseau. Paris, 1843, broch. in-8.

Par M. Infantin : Colonisation de l'Algérie. Paris, 1843. 1 vol. in-8.

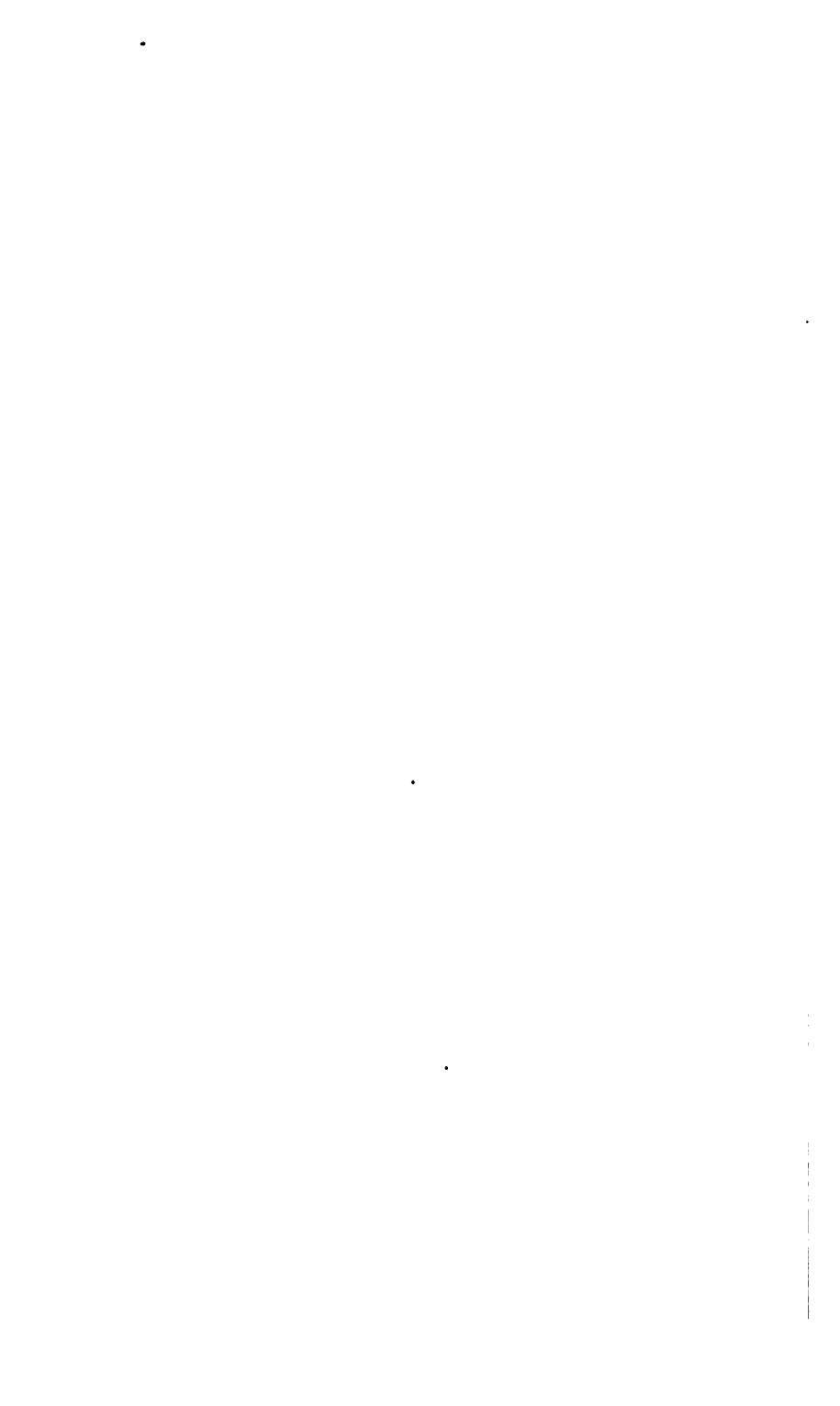
Séance du 21 avril.

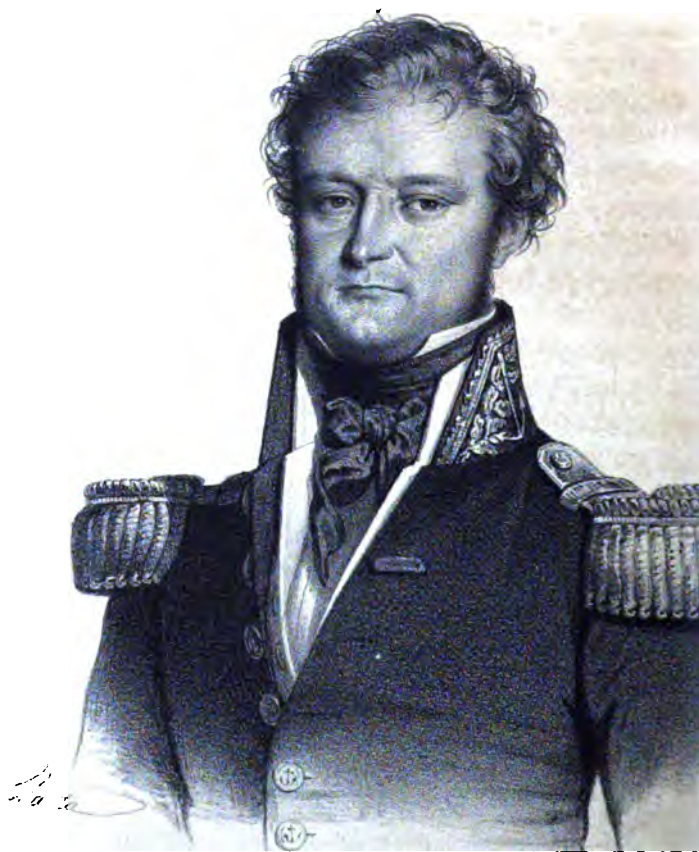
Par la Société philosophique américaine de Philadelphie : Transactions , vol. VII , new series , part II. Philadelphia , 1842 , in 4. — Proceedings of the am. P. Society. 3 n^{os}.

Par l'Académie royale des sciences de Rouen : Procédés analytique des travaux de l'Académie pendant l'année 1842. Rouen , 1843. 1 vol. in-8.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'indépendance : 21^e à livraison , in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Bulletin de la Société géologique de France , tome XIV , feuilles 9 - 12. Boletín enciclopédico de la Sociedad economica amigos del país. Valencia , 1842-43. 5 n^{os}. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers , n^o 6 , 13^e année n^o 1 , 14^e année. — Nouvelles annales des voyages et des découvertes. — Annales des sciences géologiques , février. L'Investigateur , journal de l'Institut historique , mars.





DUMONT



DURVILLE

Contre-Amiral

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, fait au nom d'une commission spéciale par M. DAUSSY.

MESSIEURS,

La commission centrale avait chargé MM. Berthelot, Eyriès, Jomard, Walckenaer et moi d'examiner la question du prix annuel; je viens vous rendre compte aujourd'hui de cet examen.

Je vous ferai d'abord observer qu'il est bien difficile dans un semblable rapport d'éviter de répéter ce qui a été dit précédemment. Un voyage, en effet, surtout un voyage digne de la récompense solennelle que vous donnez à l'auteur de la découverte la plus importante, embrasse toujours plusieurs années. Attendra-t-on qu'il soit entièrement publié pour le couronner? On

risquera par là de laisser perdre cet intérêt qui s'attache toujours à une nouvelle découverte, chez nous tout où les impressions s'effacent si rapidement. De nouveaux travaux, de nouveaux noms auront été connus dans l'intervalle; il faudra bien en parler. Plus on attendra donc pour décerner le prix, plus on risque ou de paraître arriéré, ou d'empiéter sur les rapteurs futurs. En cela, comme en tout, une juste mesure doit être gardée. Sans doute on ne doit pas se hâter de couronner un voyageur dont les travaux s'effacent peut-être un jour sous les coups de la critique; aussi on ne doit point attendre pour regarder avec attention constantes des découvertes importantes qu'une publication officielle et nécessairement lente ait eu lieu. Ce fut le principe qui a guidé la Société lorsqu'elle a institué un intervalle entre l'époque d'un voyage et celle où elle croit pouvoir le couronner. Cet intervalle de deux années paraît un peu long peut-être, si la durée du voyage ne permettait quelquefois de le raccourcir. Quoi qu'il en soit, la commission du prix n'avait à s'occuper chaque année que des voyageurs qui, en 1840, exploreraient le globe et dont les travaux ont le plus étendu nos connaissances géographiques; mais cependant les explorations, commencées en 1840 et continuées en 1841, nous ont paru pouvoir s'y trouver comprises.

Tous les voyages ne produisent pas également ces découvertes inattendues qui viennent soulever un coin du voile qui nous dérobe la connaissance entière du globe que nous habitons; souvent leur résultat, c'en est un très important, ne consiste qu'à nous donner une description plus exacte de ce que nous connaissions déjà, ou à rechercher dans les lieux occupés aujourd'hui par de nouvelles populations les traces d'

les populations anciennes y ont laissées : telles sont les principales recherches qu'offre aujourd'hui aux voyageurs, l'Asie, ce berceau du genre humain. Indépendamment des parties qui restent à reconnaître, on pourrait même dire à découvrir, au centre de cette immense contrée, on y trouve encore une vaste carrière pour déterminer par des observations rigoureuses les positions exactes des lieux, pour en donner la description détaillée, et rechercher sous des ruines et au milieu d'une population nouvelle les traces de ces anciens empires qui jadis ont dominé le monde. C'est dans cette catégorie que l'on doit placer les intéressants voyages de M. Ainsworth, qui déjà, en 1836, avait parcouru la Syrie et la Babylonie avec l'expédition qui, sous la direction du colonel Chesney, a reconnu le cours de l'Euphrate. Retourné en Turquie en 1839, M. Ainsworth parcourut d'abord l'Asie-Mineure. La date de ces travaux sortant de nos limites, nous ne pouvons pas nous y arrêter; mais il fit pendant l'été de 1840 une excursion chez les Chaldéens, ces anciennes tribus chrétiennes qui, protégées par des montagnes d'un accès difficile, ont pu conserver leur indépendance au milieu des hordes qui les environnent. M. Ainsworth a déterminé par des observations astronomiques les latitudes de plusieurs villes, ainsi que les hauteurs de plusieurs montagnes, dont l'une, le Pic de Rowandiz, s'élève à 5,221 mètres au-dessus du niveau de la mer : il a visité les bords du lac Urumiah, dont l'élévation est d'environ 1,500 mètres. Nous remarquerons en passant qu'il trouva établi dans la ville d'Urumiah, sur les bords du lac, cinq missionnaires américains avec leurs femmes et leurs enfants, s'occupant à instruire les jeunes Chaldéens. Le voyage de M. Ainsworth nous a paru mériter

d'être cité parmi ceux qui sont venus augmenter les connaissances : sa relation a déjà été publiée en français, mais, comme le dit l'auteur lui-même, ce n'est qu'une esquisse, et il est à désirer qu'une publication complète de toutes ses observations vienne bientôt enrichir nos collections et nous fournir des données précises sur ces contrées bien peu connues encore.

Nous devons signaler aussi le voyage de MM. Teyssier de La Guiche et de Labourdonnaye dans l'Arménie, le Kurdistan et la Perse. Commencé en 1839 et achevé en 1840, ce voyage a eu pour résultat de nous faire connaître les principales routes du Kurdistan et les hauteurs des plateaux de ce pays et de la Perse jusqu'à Hamadan, où ces messieurs perdirent leur dernier baromètre ; on leur devra aussi la description exacte et détaillée de plusieurs villes importantes et de monuments anciens peu connus.

L'Afrique offre de son côté un vaste champ à de nouvelles découvertes. Le centre de cette partie du monde est encore caché à nos yeux : aussi cherche-t-on à y pénétrer par différentes voies. C'est principalement vers l'Abyssinie que se dirigent aujourd'hui nos tentatives ; plusieurs voyageurs ont, en 1840, visité ce pays et en ont rapporté des documents précieux. Le rapporteur de la commission de l'année dernière nous a entretenus des travaux de notre savant collègue M. Antoine d'Abbadie ; je n'ai qu'à ajouter que ce téméraire voyageur a continué ses recherches, en 1841, malgré les accidents qu'il a éprouvés et qui eussent pu être tout autre que lui. Quoiqu'il ait eu soin de nous tenir par ses lettres au courant de ses travaux, ce sera qu'à son retour que l'on pourra juger de toute son importance.

Un autre de nos collègues, M. Rochet d'Héricourt, a terminé en 1840 un premier voyage dans la même contrée ; sa relation, publiée en 1841, nous fait connaître le pays d'Adel et le royaume de Choa. Dépourvu d'instruments, M. Rochet n'a pu donner à ses déterminations une exactitude rigoureuse ; mais il a rapporté sous le rapport de la description topographique et géologique des documents d'un grand intérêt sur un pays où aucun géologue n'avait encore pénétré. M. Rochet est retourné en Abyssinie, muni d'instruments qui lui ont été confiés par l'Académie des sciences, et nous devons espérer que ses travaux auront cette fois tout le succès que mérite un zèle à toute épreuve.

Nous croyons devoir citer encore, parmi les voyages qui ont eu pour but d'étendre nos connaissances en Afrique, l'expédition du capitaine de la marine égyptienne, Sélim Bim-Bachi, qui, en 1840, à la tête d'une flottille composée de plusieurs petits bâtiments, et portant 400 hommes de troupe et des canons, remonta le Bahr-el Abiad jusqu'à une latitude estimée de 6 degrés. Cette expédition nous a fourni des données fort importantes sur le cours supérieur du Nil et sur les peuples qui en habitent les rives : nous nous y arrêterons peu cependant, attendu qu'une seconde expédition a eu lieu depuis, et qu'elle a pénétré encore plus haut. Le compte qui vous sera rendu plus tard de cette dernière doit nous dispenser de nous étendre sur celle qui a eu lieu en 1840.

Dans l'Amérique septentrionale, M. de Löwenstern a su, en parcourant le Mexique, découvrir de nouvelles traces des antiques populations, et décrire des monuments importants oubliés et perdus au milieu des forêts.

Les travaux de M. Gay dans l'Amérique méridionale

ont duré huit ans et vous ont déjà été signalés ; le Chili a été exploré par lui avec un soin et un détail qui laisseront sans doute peu de chose à désirer. En 1840, il étendit ses recherches jusqu'au Pérou, il a visité la célèbre ville de Cusco dont il a levé le plan, il a en outre décrit beaucoup d'autres ruines intéressantes et qui étaient tout-à-fait inconnues.

Mais c'est principalement dans l'Océanie que nous trouvons deux voyages dont les résultats ont apporté de notables augmentations à nos connaissances dans des parages regardés jusqu'ici presque comme inaccessibles ; je veux parler des deux expéditions américaine et anglaise qui, sous la direction du lieutenant Wilkes et du capitaine Ross, ont été scruter le pôle antarctique et ont développé à nos yeux ce fameux continent austral, si longtemps l'objet des recherches des navigateurs les plus intrépides. Déjà, il y a deux ans vous avez couronné ici l'importante découverte que notre célèbre et infortuné compatriote Dumont d'Urville fit de ce continent où il mit le premier pied à terre. Le lieutenant Wilkes revendique aussi l'honneur de cette découverte. Se trouvant, en effet, à la même époque dans les mêmes parages, il vit ou crut voir la terre le 19 janvier comme d'Urville : d'autres officiers de son expédition croient même l'avoir vue quelques jours auparavant ; mais ces aperçus vagues, dans des régions où l'on est si sujet à des illusions de ce genre, n'étaient pas même suffisants pour convaincre tous ceux qui les voyaient de l'existence de la terre ; comme, en outre, on n'a indiqué jusqu'à ce moment ni les positions où ces relèvements ont été pris, ni leur direction on ne peut pas vérifier si à ces époques il était possible de voir la terre. Au reste, les dépôts de plusieurs

officiers prouvent que ce ne fut que le 28 janvier que tout doute fut levé à cet égard, et déjà le 21 les équipages de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* avaient débarqué et fait flotter le pavillon français sur ces plages glacées.

Laissons au reste ces discussions qui ne peuvent rien faire à la réputation de ces deux habiles marins ; ils ont l'un et l'autre découvert le nouveau continent austral : d'Urville y a descendu, mais Wilkes en a reconnu une plus grande étendue. Il n'est pas à croire que les trois grandes puissances maritimes du globe soient jamais tentées de se disputer la possession de ce pays, et la terre Adélie de d'Urville, le continent austral de Wilkes et la terre Victoria de Ross, ne seront de longtemps, je pense, visités que par les phoques et les baleines et par quelques uns de ces intrépides marins qui s'élancent audacieusement au milieu des glaces pour poursuivre ces habitants de l'Océan.

Au reste, l'expédition du lieutenant Wilkes ne se distingue pas seulement par ses découvertes vers le pôle, elle a eu encore d'importants résultats pour l'hydrographie par l'exploration détaillée de plusieurs groupes de la mer du Sud. Nous ne connaissons encore ces travaux que par le rapport que M. Wilkes a lu le 28 juin dernier à l'Institut national de Washington, et dont une analyse a été donnée dans votre Bulletin du mois de janvier dernier ; mais ce rapport suffit pour faire juger de l'importance des résultats qui ont été obtenus. Pourvu de grands moyens d'exploration, ayant sous ses ordres cinq bâtiments, M. Wilkes, dans une première pointe vers le sud avait comme d'Urville tenté de s'approcher du pôle sur les traces de Weddell, mais comme lui il avait été arrêté par des glaces infranchissables. Ayant ensuite parcouru le Grand-

Océan, exploré les îles des Navigateurs, et relâcha à Sydney, il attaqua une seconde fois les glaces polaires en janvier, février et mars 1840, et reconnut le continent austral sur une étendue de près de 60° de longitude; puis après s'être réparé à Sydney et à la Nouvelle-Zélande, il alla explorer les îles des Amis, les îles Vanuatu, les Pomotou et les Sandwich, où d'importantes observations furent faites sur le sommet du Mouna-Roa. L'expédition se rendit ensuite à la côte occidentale d'Amérique, dont elle reconnut en détails une partie au nord et au sud de l'embouchure de la Colombia. Plusieurs détachements firent des excursions par terre; un autre alla des bords de la Colombia à San-Francisco, où les bâtiments s'étaient donné rendez-vous. L'expédition partit ensuite de ce port pour traverser la partie septentrionale du Grand-Océan, en visitant sur sa route tous les points où on avait indiqué des îles ou des récifs; puis rentrant dans le grand archipel Indien, doublant l'île de Luçon par le nord avec deux bâtiments, tandis que les deux autres traversèrent les Philippines par le détroit de San-Bernardine, elle se réunit encore une fois à Manille; des travaux importants furent exécutés dans les détroits de Mindoro et de Basilan, dans les îles Sooloo et le détroit de Balabac. M. Wilkes gagna ensuite Sincapour, traversa les détroits de Banca et de la Sonde, et après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, rentra à New-York le 9 juin 1841, après une absence de près de quatre ans. Quand on examine l'étendue de ces travaux, on ne peut qu'admirer un tel résultat, et le voyage du lieutenant Wilkes, même indépendamment de la découverte du continent austral, est certainement un des plus remarquables qui aient été exécutés.

Pendant que la France et les États-Unis cherchaient ainsi à l'envi à agrandir le cercle de nos connaissances, l'Angleterre préparait une expédition qui, bien que dirigée vers un but spécial, celui de faire des observations magnétiques, devait néanmoins conduire à une découverte d'une haute importance. La direction en fut confiée au capitaine James Ross, déjà bien connu par les travaux qu'il avait faits dans l'expédition qui, en 1831, sous la conduite de son oncle sir John Ross, avait déterminé le pôle magnétique boréal. Le capitaine Ross partit d'Angleterre à la fin de 1839 avec deux bâtiments, *l'Erebus* et *la Terror* que commandait le capitaine Crozier; il toucha d'abord aux îles du cap Vert, à l'île de la Trinité, où l'on fit des observations magnétiques, à Sainte-Hélène, où on établit un observatoire magnétique; de là au cap de Bonne-Espérance où un semblable observatoire fut installé; ensuite M. Ross se dirigea vers les îles Kerguelen où il fit de nombreuses observations; enfin il arriva à Hobart-Town qui devait être son point de départ pour son excursion vers le pôle magnétique austral, et où il eut connaissance des découvertes des capitaines d'Urville et Wilkes, vers les lieux où il allait tâcher de pénétrer.

Parti d'Hobart-Town le 12 novembre 1840, le capitaine Ross se dirigea vers les îles Auckland où il s'arrêta quelques jours pour faire des observations magnétiques. Le 12 décembre il quitta ces îles et s'avança vers le sud; il toucha à l'île Campbell où de nouvelles observations furent faites: ensuite après avoir passé vers le 63° de latitude entre plusieurs montagnes de glace, il atteignit enfin la limite des glaces compactes le 1^{er} janvier 1841.

« Cette barrière de glace ne présentait, dit le capi-

« taine Ross dans son rapport, aucun des caractères
« formidables auxquels on aurait dû s'attendre d'après
« les récits des Américains et des Français. »

Nous aimons à croire que cette phrase n'a pas été dictée par un esprit de critique ; les diverses années présentent souvent dans ces parages des caractères très différents, et le capitaine Ross en a fait lui-même l'expérience dans la seconde tentative qu'il fit en 1829. Quoiqu'il en soit, après plusieurs essais inutiles il parvint enfin à pénétrer dans les glaces. Ayant parcouru 200 milles au milieu d'elles, il atteignit, le 9 janvier, la mer libre, et put se diriger vers le pôle magnétique. Le 11 janvier, étant par $70^{\circ} 41'$ de lat. S. et 170° de long. E., on découvrit la terre à une distance que l'on déterminée plus tard de 100 milles ou 33 lieues marines. En s'en approchant on voyait s'élever des pics de 9 à 12,000 pieds (2,700 à 3,600 mètres) de haut. Des glaciers qui descendaient de ces sommets se précipitaient à plusieurs milles dans la mer.

Le 12 au matin, le capitaine Ross, accompagné du commandant Crozier, mit pied à terre sur une île capricieuse située par $71^{\circ} 56'$ de lat. S. et $168^{\circ} 40'$ de long. E.

Espérant doubler cette terre par le sud et atteindre ainsi le pôle magnétique, il la prolongea d'aussi loin que possible malgré de violents coups de vents, des brouillards épais et une tempête de neige continue. Il débarqua le 27 sur une seconde île située par 76° de lat. S. et $165^{\circ} 52'$ E. Le lendemain on aperçut une montagne élevée de 12,400 pieds (3,780 mètres) qui jetait une masse considérable de flamme et de fumée. Ce volcan reçut le nom d'Erebus ; il est par $77^{\circ} 32'$ de lat. S. et $164^{\circ} 40'$ de long. E. On vit aussi à l'est de ce

un autre cratère éteint, d'une élévation un peu moindre, qu'on nomma **mont Terror**.

La terre continuait à courir vers le sud ; mais une barrière de glaces vint bientôt s'opposer à tout progrès dans cette direction ; cette barrière présentait une façade perpendiculaire de 150 pieds (45 mètres) d'élévation, elle dérobaient entièrement à la vue tout ce qui se trouvait derrière à l'exception d'une chaîne de montagnes qui s'étendait vers le S.-E. jusqu'à 79° de lat. *L'Erebus* et *la Terror* suivirent cette barrière de l'O. à l'E. pendant plus de 300 milles et atteignirent la latitude de 78° 4', c'est le parallèle le plus élevé auquel on soit arrivé. A 1/2 mille de ces falaises de glace, la sonde donnait 318 brasses fond de vase molle bleuâtre. Mais enfin resserré de plus en plus par la glace nouvelle qui se formait rapidement par une température de 11° au-dessous de zéro, le capitaine Ross fut contraint de s'éloigner de ces parages dangereux. Le 15 février il se trouvait par 76° 12' de lat. S. et 161 de long. E., et s'estimait alors à 160 milles seulement du pôle magnétique, l'inclinaison de l'aiguille était de 88° 40'.

Après avoir achevé tout ce qu'il était possible de faire dans ces hautes latitudes à une époque si avancée, le capitaine Ross fit route pour reconnaître la partie nord de cette terre à laquelle il a donné le nom de **Victoria**, et la suivit jusqu'au 25 février. Étant alors par 70° 40' S. et 163° 40' E. il vit qu'elle se dirigeait brusquement vers le sud-ouest. Il la quitta donc et se rendit à **Hobart-Town**, où il arriva dans les premiers jours d'avril.

Tel est le récit très abrégé de cette importante excursion dans les régions polaires. Le capitaine Ross a découvert et suivi de près une étendue de 500 milles de

côtes dans des parages regardés jusqu'alors comme inaccessibles; il a dépassé de beaucoup les latitudes les plus avancées auxquelles on était parvenu avant ses explorations se sont portées là où aucun autre n'avait pénétré; il a semblé à votre commission, Messieurs, que nul autre n'avait mieux mérité la médaille que vous décernez à la découverte la plus importante; elle a donc cru devoir vous proposer de la lui accorder tout en reconnaissant et proclamant hautement le mérite des découvertes et des beaux travaux du lieutenant Wilkes, et en mentionnant honorablement divers voyageurs dont nous vous avons cité les noms ci-devant.

Après avoir accompli la tâche qui m'avait été imposée par votre commission, permettez-moi, Messieurs, d'ajouter encore quelques mots relatives aux derniers travaux de l'expédition que commandait le capitaine Ross. On savait que cet intrépide marin avait fait une nouvelle tentative pour s'approcher du pôle magnétique dans l'été suivant de ces climats, c'est-à-dire à la fin de 1841 et au commencement de 1842. Quelques journaux avaient annoncé qu'il n'avait pu pénétrer aussi avant que l'année précédente, qu'il avait fait son retour aux îles Malouines et qu'il hivernait. Désirant avoir quelques nouvelles plus positives à vous donner lorsque je viendrais vous proposer de lui décerner votre grande médaille, je me suis adressé au capitaine Beaufort, hydrographe de l'expédition; il a bien voulu m'envoyer une carte polaire dans laquelle se trouve tracée la route suivie par le capitaine Ross en 1841 et 1842, et en même temps une notice de M. le colonel Edouard Sabine, correspondant de la Société, relative aux travaux de l'expédition polaire.

puis son retour à Hobart-Town en avril 1841 jusqu'en novembre 1842. Cette note, qui sera insérée dans le Bulletin (1), contient une lettre du capitaine Ross au colonel Sabine, datée des Malouines — mai 1842, dont je demanderai la permission de vous lire un court extrait.

Le 22 novembre 1841, l'expédition mit à la voile pour reprendre ses opérations vers le pôle antarctique et elle entra dans les glaces par 62° de lat. et 211° 40' de long. E.

Quarante-six jours, ce qui fait la majeure partie de la courte saison navigable de ces parages, furent employés à lutter à travers des glaces compactes que nous parvîmes enfin à traverser, mais nous rencontrâmes bientôt la grande barrière de glace qui arrêta encore une fois notre marche vers le sud. La latitude la plus élevée que nous ayons atteinte est 78° 10'. 6' minutes seulement de plus que ce que nous avons eu l'année précédente. La suite de la barrière a été tracée 130 milles plus à l'est. L'hiver alors était devenu trop dur pour permettre de passer plus loin sous ces hautes latitudes, et nous fûmes obligés de nous diriger sur les îles Falkland. Nous avons eu un rude temps, et la saison a été pénible pour les travaux. Il est vraiment étonnant, néanmoins, de voir combien peu nos bâtiments ont souffert malgré les effroyables chocs qu'ils ont éprouvés au milieu des glaces qui les serraient.

Le 20 janvier, les secousses étaient telles que les mâts craquaient et que nous ne pouvions nous tenir debout, et cela a duré trente-six heures. Je n'aurais jamais cru qu'un bâtiment pût soutenir de tels assauts sans éprouver plus d'avaries. Nous allons remettre ici

(1) Voyez ci-après.

tout en état ; mais je ne veux pas risquer de compromettre la santé des équipages en les conduisant dans un climat chaud, lorsque nous avons encore une saison à passer dans les mers antarctiques pour remplir entièrement nos instructions.

• Si nous n'avions rien fait l'année derrière, nous garderions comme un triomphe d'avoir atteint la latitude de $78^{\circ} 10'$. Nous ne pouvons pas espérer que nos travaux actuels soient estimés autant que ceux de l'année précédente, mais nous avons encore une saison devant nous, et avec les efforts soutenus et le zèle de mes excellents compagnons, nous ne pouvons pas manquer de conduire nos navires aussi loin que nos navires peuvent aller. Mon intention est de chercher à atteindre l'extrémité est de la terre qui a reçu le nom de terre Le Philippe, et d'essayer de la suivre vers le sud. Je suppose que les vents de S.-O. auront débarrassé la côte des glaces qui l'encombraient. Si je ne puis réussir je me contenterai de suivre la route de Weddell et, s'il est possible, de traverser la mer polaire, afin de gagner l'extrémité est de la barrière de glace que nous avons reconnue. Enfin, si ce projet était encore reconnu impossible, nous retournerions vers l'est et nous continuerions l'examen de la côte, des glaces ou de la mer jusque par les plus hautes latitudes que nous pourrions atteindre, et si nous ne pouvons pas trouver un lieu convenable pour hiverner, nous retournerions au cap de Bonne-Espérance vers le milieu d'avril 1841.

Nous faisons des vœux, messieurs, pour que la courageuse persévérance du capitaine Ross soit cette fois favorisée par l'état des glaces et que la Société de géographie, après lui avoir décerné sa grande médaille, pour les importantes découvertes qu'il a faites dans

régions polaires en 1840 et 1841, lui doit encore de nouvelles connaissances sur ces contrées, qui, grâce à ses courageux efforts, semblent sortir de la barrière éternelle des glaces qui les dérobaient à l'avidité humaine.

*Signé : BERTHELOT, EYRIÈS, JOMARD,
WALCKENAER, DAUSSY, rapporteur.*

RAPPORT sur le concours au prix proposé par S. A. R. le duc d'Orléans, pour la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité, fait au nom d'une commission spéciale par M. ROUX DE ROCHELLE.

MESSIEURS,

La commission chargée de vous entretenir du concours ouvert sur le prix d'Orléans ne peut se rappeler qu'avec une émotion profonde la bienveillance dont le prince paré de cet illustre nom honora la Société de géographie. Le prix fondé par notre auguste protecteur est un témoignage de l'amour qu'il portait à la science comme à la patrie. Il désirait exciter entre les voyageurs une heureuse émulation en les encourageant à enrichir la France de quelques découvertes utiles à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité; et s'il n'a pas été donné à ce jeune, brillant et malheureux prince de voir ses vœux s'accomplir, la Société de géographie les regarde et les accepte comme sacrés : c'est une disposition testamentaire qu'elle sera fidèle à suivre, et qui lui fait plus vivement sentir les douloureux regrets d'une si grande perte.

Le concours dont nous nous occupons avait été proposé d'une année à l'autre jusqu'au 1^{er} avril 1843. La question proposée avait une si haute importance qu'elle était digne d'occuper l'attention de tous les bons esprits et des voyageurs les plus éclairés; mais les explorations faites dans des contrées lointaines et souvent inconnues exigent un si long temps, que nous ne pouvions pas espérer de recevoir de nombreux envois : un seul voyageur nous a fait parvenir des échantillons; et c'est de ses travaux que nous allons d'abord vous entretenir.

Le but de M. de Morineau est de montrer les avantages assurés à notre commerce et à notre industrie par l'importation qu'il a faite en France de la vannerie indienne. On comprend sous ce nom un grand nombre de tissus exécutés et entrelacés avec les fibres et les nervures des longues feuilles de différentes plantes. Les Indiens nous en ont offert des modèles; et l'on connaît la dextérité avec laquelle ils fabriquent des nattes, des paniers, des vases, d'autres meubles et quelques parties de vêtement, à l'aide des joncs, des roseaux, des filaments textiles de quelques végétaux indigènes. On leur a vu l'art de les amincir, de les affiner, de les blanchir ou de les teindre en différentes couleurs, de les assouplir et de donner à leurs tissus des formes variées, souvent élégantes, et un degré de flexibilité ou de solidité convenable à l'usage auquel on les destine.

Il était sans doute utile d'emprunter cette industrie à l'étendre, de la perfectionner, et nous avons vu avec intérêt la description des moyens employés pour former en France des établissements où l'on fabriquerait ce genre de tissus.

La première application que l'auteur ait faite

travail de la vannerie indienne a eu lieu à Montendre , arrondissement de Jonzac , département de la Charente-Inférieure. Ce voyageur avait remarqué dans plusieurs parties de l'Amérique et dans quelques îles de l'Océanie différents ouvrages de ce genre : il avait ramené avec lui de l'île de Cuba un matelot très expert dans cette sorte de travail ; et il annonce qu'il sollicita , en 1835 , sous le nom de ce matelot , un brevet d'importation et de perfectionnement de la vannerie indienne. L'établissement qu'il forma , et auquel il consacra une grande partie de sa fortune , acquit bientôt assez d'activité et d'importance pour occuper 200 ouvriers ; et comme il fallait plus d'adresse que de force pour cette manipulation , il put employer des vieillards , de jeunes filles , des enfants , d'autres personnes faibles ou disgraciées de la nature. Le nombre des ouvriers fut ensuite porté jusqu'à 400 ; les gens les plus nécessiteux trouvèrent du travail ; la mendicité disparut de ce canton , et un établissement favorable à l'industrie devint également utile à l'humanité.

La fabrique avait d'abord essayé différents ouvrages ; elle se borna ensuite au genre d'industrie qui pouvait être le plus utile aux hommes des champs. On fit annuellement jusqu'à 60,000 chapeaux destinés à remplacer l'usage de ceux de paille , ayant autant de légèreté et offrant plus de consistance. Cette dernière qualité est due à la supériorité des fibres de la feuille du latanier sur la paille des graminées. Un enduit de gélatine , obtenu par un bain de la substance dissoute où on les trempait , rendait les tissus imperméables. Le bon marché des produits de cette fabrique leur assurait un grand débit : les matelots , les gens de la campagne , pouvaient en faire habituellement usage ; et les perfec-

tionnements qu'éprouva ce genre d'industrie le portèrent à un assez grand point de finesse et de délicatesse pour qu'il fût aussi recherché par les riches.

Le nombre des commandes détermina bientôt l'auteur des mémoires que nous examinons à établir dans le département de la Charente-Inférieure plusieurs succursales de l'établissement de Montendre. Il survint ensuite d'autres concurrences dans les départements de la Gironde, de la Charente, de la Haute-Vienne, du Lot-et-Garonne, du Puy-de-Dôme et du Bas-Poitou. Tous les fabricants n'employaient pas la même espèce de plantes. Le latanier de l'île de Cuba avait été préféré par l'auteur; d'autres recoururent à celui de Guayaquil, ou de l'île de Puna, ou des Philippines. On employait la fibre des feuilles du palmier, de l'aloës, de l'agave, ou d'autres plantes à fibres ou écorces textiles, et on les mettait en œuvre par quelques autres. Le nombre des produits de ces différentes manufactures s'élevait annuellement à plus de 400,000. Ils entrent en concurrence avec ceux qui viennent du dehors, et ils ont déjà diminué l'importation d'une manière sensible. Nous voyons ainsi décroître un tribut que nous avions à payer à l'étranger, et les produits de nos nouvelles fabriques sont même devenus, dans quelques lieux, un article d'exportation : de semblables essais méritent d'être honorablement cités.

L'auteur a voyagé pendant plusieurs années dans différentes parties de l'Amérique et de l'Océanie, particulièrement dans la Haute-Californie et aux îles Sandwich. Il a importé dans cet archipel plusieurs animaux domestiques, et différentes espèces de plantes alimentaires, et d'arbres fruitiers ou forestiers, venus d'Amérique ou d'Europe. A son retour en France, il a

tinué de s'occuper, avec un zèle éclairé, de la théorie et de la pratique de la culture, et des améliorations agronomiques les mieux appropriées au pays où il s'est fixé. Cette habitude de travaux utiles nous porte à recevoir avec plus de confiance ses observations, et nous explique le parti qu'il a su tirer de ses voyages, soit pour être utile aux pays qu'il a visités, soit pour enrichir notre industrie d'un nouveau genre d'importation.

Si nous glissons légèrement sur les services qu'il a rendus à l'étranger, c'est qu'ils s'écartent de l'objet du concours qui nous occupe aujourd'hui. Nous avons à revenir au genre d'industrie dont il annonce que l'importation en France lui appartient; et il nous reste à examiner s'il a rempli les conditions du programme, et si ses travaux géographiques ont, en effet, procuré à la France la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité.

Quelque louables que soient les résultats de ses recherches, nous ne pensons pas qu'ils répondent aux vues que l'auguste fondateur du prix s'était proposées. L'art de la vannerie est si généralement répandu, on y a fait usage d'un si grand nombre de tiges, d'écorces ou de fibres végétales, et il a produit des formes d'ouvrages si variées, si perfectionnées, qu'on ne peut point regarder comme une découverte l'emploi d'une nouvelle substance également propre à ce genre de travaux. Chaque nation fait usage des fibres textiles qui sont à sa portée : l'importation qu'on en fait dans un autre pays peut y modifier cette espèce de main-d'œuvre; elle peut y faire tomber en discrédit d'autres procédés plus imparfaits, et elle mérite l'attention spéciale des sociétés qui s'occupent de l'amélioration des arts utiles et des progrès de notre industrie et de notre commerce.

mais le concours au prix d'Orléans impose de plus des questions à résoudre, des conditions plus à remplir; elles ont été exposées dans nos précédents; nous y avons cité, comme exemple, qu'un des grands voyageurs qui avaient enrichi par leurs découvertes et leurs importations l'agriculture et l'industrie d'une autre contrée; et ces citations, citations honorables, ont eu pour but d'animer la louable émulation les hommes qui essaieront de rendre à notre patrie le même genre de services.

La Société de géographie, ne perdant jamais de l'objet primitif de son institution, a également désiré que les concurrents recueillissent des observations géographiques sur les pays dont ils empruntent d'utiles importations. De semblables remarques ont en effet donné plus de prix à leurs travaux; elles enrichissent le domaine de la science et servent de guide au commerce, lorsqu'il cherche à s'ouvrir de nouvelles routes dans ces contrées, sa carrière mieux éclairée lui devient plus facile à parcourir. Nous cherchons à ne pas séparer l'un et l'autre de mérite, à les faire tourner à l'avantage de la science et à favoriser par d'utiles renseignements les communications à suivre entre les différents peuples.

La Commission dont j'ai l'honneur d'être l'un des membres ne s'est pas bornée à l'examen des Mémoires de M. de Lamoignon, Messieurs, de vous rendre compte. Elle a cherché à connaître si d'autres découvertes et importations rentrant dans les conditions du concours, avaient été faites depuis le dernier rapport qui a été mis sous vos yeux; et vos Commissaires ont dû spécialement rechercher l'expédition faite sous les ordres de M. Jéhu, capitaine de corvette, et commandant la gabare *Prévoyante*, pour extraire de l'Yémen une provision

semences de café, et de jeunes plants de caféier, destinés à renouveler les plantations de nos colonies. Cette utile mission, confiée par M. Jéhenne à M. Passama, enseigne de vaisseau, a été remplie dans les deux premiers mois de l'année 1842, avec autant d'habileté que de succès, quoiqu'elle ait été souvent contrariée par les agents des autorités locales; et M. Passama a réussi à se procurer trois cent cinquante jeunes plants de caféier, et quarante-deux caisses et treize barils de café en coque, qui ont été transportés avec les soins convenables dans l'île de Bourbon. Une importation de même nature, mais beaucoup moins considérable, y avait été faite en 1823 par M. Forsans, commandant de la gabare *la Mayenne*. Ces renouvellements de plants et de semis, faits à l'aide de ceux que l'on tire des meilleurs cantons de l'Arabie, tels que Hès, Houden, Bet-el-Faki, contribuent à rajeunir les plantations coloniales, et leur rendent les qualités premières qui, sans cette espèce de régénération, viendraient à se détériorer.

La mission de M. Passama dans l'intérieur de l'Yémen a été bien secondée par M. Pervillé, naturaliste, qui a fait sur le café d'Arabie un rapport spécial. M. Passama a recueilli lui-même, dans les différentes contrées où il a pénétré, un grand nombre de notions géographiques, de détails historiques, de peintures de mœurs et d'usages, et les communications qu'il vous a faites vous ont paru assez dignes d'intérêt pour être insérées dans votre Bulletin, et pour être honorablement rappelées.

Votre Commission a pensé, Messieurs, qu'il n'y avait pas lieu de décerner cette année le prix d'Orléans; mais elle a remarqué les services rendus à une branche

de notre industrie par l'importation de la vanne dienne, et par les différents établissemens qui ont été formés en France, à l'imitation de celui dont M. Morineau a été le fondateur, et à l'aide des fibres textiles de différentes plantes de la famille des papaveracées. La Commission a vu que les mêmes substances, différemment préparées, pouvaient servir à la fabrication du papier; elle a même eu sous les yeux quelques échantillons de ce genre de travail; et quoique ces essais ne lui aient point paru portés au degré de perfection que l'on doit en attendre, elle les a jugés dignes d'intérêt.

Si plusieurs sociétés qui s'occupent des développemens de notre industrie ont favorablement jugé l'importation faite par M. de Morineau et les récompenses qu'elle a obtenus, la Société de géographie doit tout lui savoir gré d'une amélioration qui est le fruit de ses voyages; et votre Commission a l'honneur de vous proposer de lui décerner une médaille d'encouragement. Elle vous propose encore, Messieurs, de remettre la même question au concours, et de l'ouvrir jusqu'au 1^{er} avril 1846, afin de laisser aux voyageurs tout le temps nécessaire pour tenter de nouvelles découvertes en agriculture, en industrie, ou pour le soulagement de l'humanité, et afin qu'on puisse faire l'application en France ou dans nos colonies.

Les voyages de long cours doivent se multiplier; une navigation qui embrasse les différentes parties du globe donne à l'observateur la facilité de faire des recherches aussi nombreuses que variées; elle offre de nouvelles occasions pour faire voyager les peuples utiles, sans les altérer dans leurs émigrations, et pour les faire arriver immédiatement ou graduellement.

qu'à nous ; car c'est surtout aux emprunts du règne végétal que nous avons à nous attacher. Ce sont là des richesses mobiles , que l'on peut transplanter d'un pays dans un autre, en tenant compte de la qualité du sol, de l'exposition et du climat. On peut même prévoir que de nouvelles importations végétales seront faites d'Amérique ou d'Europe aux îles Marquises et dans celle de Taïti, comme M. de Morineau en a fait aux îles Sandwich. C'est un nouveau champ qui vient s'ouvrir à l'industrie et à l'agriculture ; il peut permettre entre les îles de l'Océanie et de la France quelques échanges de transplantations. Nous ne pouvons trop répéter que les différentes contrées de la terre sont destinées à s'enrichir les unes par les autres. La nature qui sema leurs champs ne répandit point partout les mêmes largesses : chaque région eut sa parure particulière ; mais l'homme vint ensuite dépayser les plantes, et orner d'une végétation étrangère les campagnes qu'il habitait. Son œuvre n'est point achevée ; chaque pays attend de lui de nouvelles acclimations, et les végétaux qu'il désire acquérir sont surtout ceux qui ont des fruits à son usage , des propriétés curatives, des sucs colorants pour la teinture, des bois utiles à la construction des navires, ou aux différentes branches du travail et de l'économie domestique, et qui peuvent, avec les précautions convenables, entrer dans nos grandes cultures, et devenir l'ornement de nos jardins, de nos champs, de nos forêts.

Tel est le genre de conquêtes que peut nous procurer le concours ouvert sur le prix d'Orléans. Jusqu'à présent, un trop petit nombre de voyageurs s'en sont occupés : ce programme a besoin d'acquérir une nouvelle publicité, afin d'animer l'émulation et de susciter

d'autres recherches ; il serait utile de le répandre dans tous nos ports, et de le remettre à tous nos capitaines qui désirent entreprendre une longue navigation afin que dans tous les lieux où ils auront à s'arrêter, soit pour des opérations commerciales, soit pour des observations scientifiques, ou dans quelque autre vue d'instruction, ils consacrent aussi une partie de leurs soins aux recherches qui leur sont recommandées dans ce programme.

Si, dans les années précédentes, nous avons été difficiles sur la délivrance du prix, par respect pour l'auguste fondateur, nous devons aujourd'hui les modifier en son égard à sa mémoire. Nous désirons pouvoir lier à ce souvenir l'idée de quelque grand service rendu à la patrie ou à l'humanité, et rappeler ainsi une des glorieuses pensées qui occupèrent ce prince, pendant sa trop courte apparition sur la terre.

Signé : EYRIÈS, JOMARD, ROUILLÉ,
ROCHELLE, Rapporteur

ÉLOGE du contre-amiral DUMONT D'URVILLE , prononcé dans l'Assemblée générale du 12 mai 1843, par M. S. BERTHELOT , secrétaire-général de la Commission centrale.

MESSIEURS ,

Lorsque des intelligences supérieures viennent à s'éteindre, un usage respectable, et qu'on retrouve chez tous les peuples , parce qu'il prend sa source dans les sentiments du cœur, impose un devoir aux contemporains, celui de rappeler les services des hommes honorables dont ils surent apprécier le mérite; et de l'éloge de leurs talents, de leurs vertus, du souvenir des faits principaux de leur vie, de cet hommage rendu à leur mémoire, ressortent des exemples qui profitent à la génération présente, et retentissent dans l'avenir. C'est dans cette pensée que la Société de géographie a voulu consacrer par un éloge historique le souvenir des travaux d'un illustre navigateur. Je viens remplir aujourd'hui l'engagement que je contractai envers elle, lorsque, m'associant à son vœu, je promis de l'accomplir.

En suivant la marche de ces existences dont il ne nous reste que le souvenir, on se plait à chercher si leurs premiers pas dans la vie n'ont pas été marqués par quelque signe précurseur de leur destinée future; mais celle de l'homme célèbre qui fait le sujet de notre éloge n'indique rien qui ait pu faire entrevoir d'abord la brillante carrière qu'il devait parcourir. Enfant, sa constitution est frêle et délicate, son maintien est calme, son visage pensif; il se plait dans la solitude, aime la

liberté des champs, se récréait avec les plantes et s'absor-
 dans la lecture de l'*Histoire du peuple de Dieu*.
 Le jeune Dumont d'Urville (Jules-Sébastien-Claude)
 avait atteint alors sa septième année : c'était en 1788,
 quatre ans après avoir quitté sa ville natale, Condé-sur-
 Noireau, dans le Calvados, pour venir se joindre à son
 avec sa famille sur les bords de l'Orne, à deux lieues
 de Caen. La révolution française, qui renversait tout
 pour reconstruire sur de nouvelles bases, avait supprimé
 les anciennes juridictions, et le père de d'Urville fut
 destitué de sa charge de bailli de haute justice pour
 pour la ville de Condé et ses seize paroisses, achève sa
 son existence dans les douleurs de l'infirmité. L'enfant
 avait encore sa mère pour le guider. Issu de l'ancienne
 famille des Croisilles et douée d'un caractère mâle et
 viril, cette femme énergique, qui avait osé défendre
 son mari, et l'arracher à la terrible justice du tribunal
 révolutionnaire, fit germer de bonne heure dans le
 cœur du fils les sentiments d'une vertu austère, et elle
 veilla en lui l'instinct des nobles passions. M. de Croisilles,
 vicaire-général de Cambrai et oncle maternel du jeune
 d'Urville, vint alors habiter avec sa sœur, et il se
 voulut se charger exclusivement de l'éducation de son
 neveu. M. d'Urville a raconté lui-même, de la manière
 la plus naïve, ses rapides progrès sous ce digne pré-
 cepteur. « *Le peu que je vauz*, écrivait-il dans ses
 » *moires* (2), *j'en suis redevable à mon bon oncle,*
 » *le savoir était aussi aimable que varié. Au bout de*
 » *ans, je traduisis assez couramment Quinte-Curce et*

(1) Par le jésuite Berruyer.

(2) Ces Mémoires forment un recueil inédit dans lequel M. d'Urville a consigné ses actions et ses remarques journalières jusqu'à sa trente-deuxième année.

« *gile, je sus l'arithmétique et la géographie.* » Le Plutarque et l'histoire de la découverte de l'Amérique devinrent ses livres favoris. A douze ans, il avait lu nos meilleurs poètes et achevait sa rhétorique. Son oncle l'avait amené à Bayeux pour le perfectionner dans ses études. Ce fut là qu'il reçut les premières leçons de grec, et qu'il suivit un cours de mathématiques. Son éducation, dirigée jusqu'alors par des ecclésiastiques, avait eu un but arrêté : on le destinait à la prêtrise. Mais les écoles impériales et l'instruction encyclopédique qu'on y recevait vinrent changer les destinées du jeune élève. D'Urville fut admis au Lycée de Caen, où il termina ses études avant d'avoir atteint sa seizième année.

Tous les classiques étaient épuisés : son esprit, avide d'instruction, demandait d'autres enseignements ; la lecture des voyages d'Anson, de Cook et de Bougainville venait de lui révéler sa vocation, et déjà l'ambition de la gloire parlait à son jeune cœur. Plein de ses rêves d'avenir, il partit pour Brest, et le commandant du vaisseau *l'Aquillon* le reçut à son bord en qualité d'élève de marine. En 1810, M. d'Urville se rendit à Toulon avec le grade d'aspirant de première classe, obtenu à la suite d'un brillant examen. Notre escadre, à cette époque, était réduite à évoluer devant la rade. M. d'Urville profite du temps qu'il passe à terre pour se livrer à ses goûts laborieux. Il met à contribution la bibliothèque de la ville et tous les ouvrages de science et de littérature qu'il peut se procurer ; il suit, sous la direction d'un rabbin érudit, des leçons comparées de grec et d'hébreu, apprend l'italien et l'espagnol, tout en continuant ses exercices d'anglais et d'allemand qu'il avait commencés à Brest,

et acquiert ainsi, par ses connaissances dans les langues, cette solide instruction qui doit l'éclairer plus tard dans les recherches ethnographiques. Mais ses occupations ne se bornent pas à ce genre d'étude : l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle viennent aussi partager ses loisirs ; on le voit tantôt à l'observatoire de la marine, tantôt dans les montagnes qui entourent la baie. L'entomologie et la botanique le passionnent, la botanique surtout, cette compagnie du *promeneur solitaire*, qui le suit dans les bois, au fond des ravins, au bords des précipices et sur les crêtes les plus escarpées : aimable science, que la nature offre à ses adeptes sous les aspects les plus séduisants. Jeune, plein d'ardeur, infatigable dans ses herborisations, M. d'Urville explora une grande partie de la Provence, et réunit ce premier herbier de l'amateur qu'on revoit toujours avec tant de charme.

Cachant sous des dehors acerbes tout ce qu'il avait en lui de bon et de louable, d'Urville semblait fuir une société qui dépensait la vie en folles dissipations. « Faut-il s'étonner, a dit un de ses historiens (1) » qu'il se soit trouvé déplacé au milieu d'un monde qui lui ressemblait si peu ? Faut-il s'étonner que lui, toujours plein de l'éducation sérieuse et puritaine qu'il avait reçue de sa mère, lui, qui parlait plusieurs langues et savait tout Homère par cœur, lui, qui passait ses journées dans l'étude, faut-il s'étonner qu'il se soit pris de quelque dédain pour des camarades qui raillaient sans les comprendre ses goûts laborieux, à une époque surtout où les états-majors de la marine

(1) M. Th. Massot dans son admirable Rapport pour le concours ouvert par l'Académie de Caen pour l'Éloge de Dumont d'Urville.

« disséminés par la révolution, s'étaient quelquefois
 « ouverts, sous l'influence de nécessités impérieuses, à
 « des sujets peu distingués? »

En 1812, M. d'Urville fut nommé enseigne de vaisseau et quitta *le Borée* pour passer à bord du *Donawert*, que commandait l'intrépide Infernet. Sa première navigation ne date pourtant que de 1814. Employé alors sur le vaisseau *la Ville-de-Marseille*, qui avait ordre de se rendre à Palerme pour aller chercher la famille d'Orléans, et la ramener en France, une relâche à Civita-Vecchia lui procura l'occasion de visiter Rome.

Mais la direction donnée à son esprit ne pouvait rester longtemps sans amener des résultats, et le moment était arrivé où cette intelligence devait prendre son essor. Le Ministre de la marine avait confié au capitaine Gautier, commandant *la Chevette*, le relèvement des côtes et des îles de la Méditerranée, pour dresser, d'après des observations rigoureuses, de nouvelles cartes de ce vaste bassin. Trois campagnes hydrographiques avaient déjà offert d'importants résultats; et M. Gautier, en partant au mois de mars 1819 pour sa quatrième exploration dans l'archipel du Levant, demanda un officier d'un mérite reconnu pour compléter son état-major. M. d'Urville fut désigné, et ce choix, justifié par les talents du jeune enseigne, le fut encore par le zèle dont il fit preuve pendant une campagne de neuf mois. Il est curieux de le suivre à ce début, alors que plein d'enthousiasme et d'espérance, il abordait la terre classique des héros, cet inépuisable champ de vicieux souvenirs, interrogeant à la fois et la nature morte et la nature vivante, et faisant (comme on l'a dit) (1) de l'histoire avec des ruines, de la

(1) M. Th. Massot. Rapport sur le concours ouvert pour l'Éloge de Dumont d'Urville.

science avec des fleurs et de l'étude avec toute chose.

De retour à Toulon et riche déjà des connaissances acquises, il ne tarda pas à repartir avec le capitaine Gautier pour procéder à l'hydrographie du détroit des Dardanelles, du canal de Constantinople et de la mer Noire. Durant ce voyage, la gabare *la Chevrette*, selon les expressions de M. d'Urville (1), « fit le tour entier des côtes du Pont-Euxin, promena le pavillon français du Bosphore de Thrace au Bosphore Cimmérien et des bouches du Phase à celles de l'Ister, traversa plusieurs fois la Propontide et termina son exploration au fond du golfe d'Argos. »

Pendant une relâche sur la rade de Milo, un hasard conduisit M. d'Urville vers l'endroit où un pauvre pêcheur venait de découvrir la belle statue antique qui est au Louvre. Ce chef-d'œuvre de l'art, dont l'acquisition devait nous dédommager de la perte d'un autre chef-d'œuvre (2), excita son admiration, et ce fut sous cette impression qu'il rédigea la notice que plusieurs journaux de l'époque s'empressèrent de reproduire. Il en avait remis le manuscrit à M. le marquis de Rivière, alors notre ambassadeur à Constantinople. L'érudition que l'officier de marine manifesta dans cet écrit, les faits historiques dont il s'appuya intéressèrent vivement l'ambassadeur : de si précieux

(1) *Relation de la campagne hydrographique de la gabare la Chevrette, dans le Levant et la mer Noire, durant l'année 1820*, par M. d'Urville, officier de l'expédition (lue à l'Acad. Roy. des Sciences le 22 janvier 1821). *Voy. Journal des voyages, découv. et navig. modernes*, t. IX, p. 279.

(2) *La Vénus de Médicis*.

notions n'étaient pas le fait d'un simple amateur ; M. de Rivière y vit la conviction du savant, et l'appréciation raisonnée de ce que l'antiquité avait produit de plus beau. M. de Marcellus, son secrétaire d'ambassade, reçut l'ordre de se transporter sur les lieux pour acquérir à tout prix la Vénus de Milo, et cette superbe statue, rachetée à un marchand arménien qui s'en était déjà emparé, fut cédée au représentant de la France.

Cet intéressant épisode, qui signala d'une manière si remarquable le passage de M. d'Urville dans l'archipel de la Grèce, fit diversion aux travaux qu'exigeaient les devoirs du service. L'appréciateur des beaux arts, en reprenant son rôle officiel, suivit les opérations hydrographiques qui étaient le but principal de l'expédition ; mais durant les nombreuses stations de la *Chevette* sur les côtes de la mer Noire, l'aimable science vint lui offrir à son tour d'agréables délassements. M. d'Urville recueillit dans ses herborisations tous les matériaux de la *Flore* du littoral, et en entreprit la classification méthodique. Cet excellent travail, souvent consulté par les botanistes, et qui parut en 1822 dans les *Mémoires de la société Linnéenne*, n'a rien perdu encore de son intérêt (1).

Après la dernière campagne du capitaine Gautier,

(1) Voy. *Enumeratio plantarum quas in insulis Archipelagi, ant littoribus Ponti-Euxini, annis 1819-1820, collegit atque detexit. J. Dumont d'Urville. Paris 1822, in-8°, de 135 p.* (Mém. de la Soc. lin. de Paris, t. I). M. d'Urville publia encore, après cette campagne, une *Notice sur les galeries souterraines de l'île de Melos* (Voy. *Annales des voyages*, par Eyriès et Malte-Brun, t. XXVII), et une autre *sur les îles volcaniques de Santorin, et plus particulièrement sur la nouvelle Camini* (voy. Mém. de la Soc. lin., vol. 1, p. 598, 1822).

M. d'Urville ne put rester oisif ; son activité naturelle, l'amour de la science et sa prédilection pour les entreprises lointaines le poussaient vers de plus grandes entreprises. Depuis longtemps un voyage de circumnavigation était l'objet de ses vœux, et le plan qu'il concerta avec des officiers de l'expédition de l'*Uranie* reçut l'approbation de M. Clermont-Tonnerre, alors ministre de la marine. Le commandement de la corvette *la Coquille* fut confié au lieutenant de vaisseau Duperrey, et M. d'Urville, moins ancien en grade, fut chargé de tous les détails du service comme lieutenant en premier.

La corvette partit de Toulon le 11 août 1822, et le 24 mars 1825 elle effectua son retour après avoir traversé sept fois l'équateur et parcouru plus de 2000 lieues dans ses différentes circonvolutions, sans avoir fait d'avaries majeures, sans avoir perdu un seul homme. Les îles Malouines, les côtes du Chili et du Pérou, l'archipel Dangereux et plusieurs autres groupes disséminés sur la vaste étendue de l'océan Pacifique, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Guinée, les Moluques et les terres de l'Australie avaient été tour à tour des points de relâche ou le but de ses reconnaissances. Ses découvertes, les îles Clermont-Tonnerre, Lostange et Duperrey, ses découvertes géographiques. Les grandes collections qu'il rapportait pour le Muséum d'histoire naturelle, furent l'objet d'un rapport particulier des membres compétents de l'Académie des sciences, et ces collections furent pour tout ce qui concernait l'entomologie et la botanique, étaient dues en entier au zèle infatigable de M. d'Urville. Il avait exploré dans ses laborieuses explorations les plages désertes de la baie de la Soledad et les pittoresques vallées d'O-taïti, dont il décrivit l'

es dans la langue de Linné , et les illustra de considérations géographiques à la manière des Humboldt et De Candolle (1). L'archipel des Carolines lui a aussi livré ses richesses , et dans cette Nouvelle-

Les flores d'O-Taïti et d'Oualau , dont M. d'Urville avait réuni les matériaux , sont restées inédites ; celle des îles Malouines a seule été publiée dans les Mémoires de la Société linnéenne, 4^e vol. Nous citons ici deux passages du rapport que M. Mirbel présenta à l'Académie des sciences sur le travail de M. d'Urville.

Le travail que nous examinons est divisé en deux parties : dans la première , l'auteur expose avec cette supériorité d'un homme initié à considérer la nature dans ses phénomènes généraux , la constitution physique, le climat et la végétation du théâtre de ses recherches ; dans la seconde, il donne l'énumération par famille des plantes des Malouines ; il décrit avec autant de précision que d'exactitude vingt-neuf phanérogames nouvelles , et il place souvent , à la suite du nom des espèces déjà décrites , une phrase spécifique plus complète ou quelques observations critiques.

... M. d'Urville a pensé avec raison que, pour faire connaître la végétation d'une contrée, il ne suffisait pas de citer les noms des familles, des genres et des espèces, qu'il fallait indiquer l'abondance ou la rareté des individus, puisque de là résulte l'aspect général du pays. Il a donc imaginé d'exprimer par le chiffre 100 l'espace en arpents qu'il a parcouru, et par le même chiffre l'étendue de chaque station ; de sorte qu'au moyen de deux nombres fractionnaires, il indique la quantité de stations où se trouve chaque espèce, et son abondance ou sa rareté relative dans chacune des stations en particulier. Il a fait l'application de sa méthode à la flore des Malouines. Dans tous les rapports, ce nouvel essai sur les Malouines nous paraît un excellent travail. Nous avons l'honneur de proposer à l'Académie d'en témoigner sa satisfaction à l'auteur et d'en autoriser la publication dans les Mémoires des savants étrangers. » Rapport à l'Acad. le 24 oct. 1835. *Annal. des Sc. nat.*, vol. 6, p. 469.

Les *Annales des Sciences naturelles* contiennent en outre, dans le tome 6, p. 51 (1835), un mémoire très remarquable de M. d'Urville, sous le titre suivant : *De la Distribution des Fougères sur la surface du globe.*

Hollande où la végétation se montre sous de si étranges formes, ses excursions botaniques s'étaient étendues jusqu'au-delà des montagnes Bleues, dans les immenses plaines de Bathurst. Au milieu de ses savantes recherches, l'histoire de l'homme ne resta pas indifférente à ses yeux, et les tribus sauvages de l'Océanie furent l'étude de leurs mœurs et de leur langage, vint même leur fournir un nouvel aliment à ses observations.

La brillante exploration de *la Coquille* avait accru la réputation de M. d'Urville; mais sa noble ambition aspirait à la célébrité comme géographe et navigateur. A peine remis des fatigues de son long voyage, il projeta déjà un nouveau plan de campagne, et son projet fut approuvé. Il part cette fois avec le grade de capitaine de frégate, se proposant de reprendre la suite des opérations commencées par d'Entrecasteaux. Le gouvernement, à cette époque, avait recueilli de nombreuses indications sur le naufrage de l'infortuné *La Recherche*, et le ministre de la marine, en recommandant à M. d'Urville toutes les recherches qui tendraient à élucider les incertitudes sur le lieu du désastre, voulut que la corvette *la Coquille*, dont M. d'Urville reçut le commandement, prît le nom de *l'Astrolabe* en mémoire des navires de la malheureuse expédition.

L'Astrolabe appareilla de Toulon le 25 avril 1826, le 14 juin elle mouillait à Ténériffe, ce caravansérail des navigateurs. En quittant les Canaries, la corvette se dirigea sur l'Australie, et navigua pendant cinquante jours au milieu d'une mer où la tempête ne cessait que pour se reproduire avec plus de fureur. « *Il faut s'étonner de nous avoir trouvé dans de pareilles positions*, disait le commandant dans son rapport à l'Institut, *pour en sentir toute l'importance et l'importance. Je ne crains pas d'exagérer en affirmant que*

ant cette seule traversée, nous avions déjà essuyé deux fois plus de fatigues et de mauvais temps que la Coquille pendant tout le cours de sa navigation. » L'*Astrolabe* partit d'Amsterdam le 15 mai 1800, et arriva à Saint-Paul au milieu de la tempête, et parcourut plus de 3 000 lieues de mer sans toucher nulle part. Le port du Roi Georges sur le continent australien, fut sa première relâche. Après en avoir levé le plan, ainsi que celui de plusieurs autres havres voisins, M. d'Urville remet sous voile, traverse le détroit de Bass, fixe la position des écueils nommés du *Crocodile*; double le cap Hore, et prolonge sa route de l'Australie jusqu'au port Jackson, d'où il se dirigea sur la Nouvelle-Zélande.

Ces deux mois sont employés au relèvement de cette partie de la terre; un tracé de 400 lieues de côtes, la position de plusieurs baies, d'îles, de canaux qu'aucun navigateur n'avait encore visités en détail, furent les principaux objets de stations géographiques répétées jusqu'à quatre fois par jour. Le commandant de l'*Astrolabe* profita de ses nombreuses relâches pour étudier les mœurs des Nouveaux-Zélandais :

Tout anthropophages qu'ils sont, écrivait-il à son capitaine, *je persiste à les regarder comme dignes d'occuper le premier rang dans l'échelle des nations de la Polynésie. Sous les rapports physiques qu'à cause de leur bravoure et de leur intelligence.* Ces paroles, messieurs, n'ont pas été perdues : l'Angleterre, vous le savez, les a recueillies... ..

Après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, l'expédition fit voile pour Tonga-Tabou, et faillit périr sur les récifs qui bordent le canal oriental de cette île. En quittant Tonga, M. d'Urville conduisit sa corvette à travers le canal de Viti, et parcourut pendant vingt jours ce dan-

gereux archipel, déterminant la position de ces petites îles dont plusieurs étaient inconnues avant et dans le cours de cette navigation difficile, le maître le mit encore bien des fois en présence d'un danger presque inévitable. Mais sa persévérance triompha des obstacles, et s'élançant dans un nouveau voyage d'exploration, il alla reconnaître l'archipel des Loyalties pour lier ses opérations avec celles de d'Entrecasteaux. Les noms de Chabrol, d'Halgan, de Tupinier, de trois nouvelles îles, ceux de Bernardin de Saint-Hilaire, de Chateaubriand, Saint-Hilaire, Lefèvre, Aimé Mouton, Rossel, Mackau et Roussin, affectés à des caps ou à des baies de terres découvertes, témoignent à la fois de sa fidélité envers les hommes dont le haut patronage a été favorable à son entreprise, et de sa sincère reconnaissance pour tous ceux qui ont rendu d'importants services aux belles-lettres, aux sciences ou à la navigation. Les noms de Britannia, Lainé, Hamelin et Vauvilliers complètent la reconnaissance du groupe des Loyalties. En s'éloignant de ces parages, M. d'Urville se dirigea vers la Nouvelle-Bretagne, dont il longea la partie australe pour en fixer les positions, et parcourut ensuite la côte de la Nouvelle-Guinée, sur une étendue de 350 lieues sans y laisser la moindre lacune. Là, encore, il eut l'occasion d'inscrire sur ses cartes des noms chers à la France et qui signalent l'entrée du meilleur mouillage du littoral qu'il explora. Le navigateur, en apercevant de plus de 20 lieues au large les monts Brongniart et Cordier, qui s'élèvent comme deux immenses phares, salua la baie de Humboldt, et applaudit à l'honneur rendu au savant.

De la Nouvelle-Guinée, M. d'Urville fit route pour Amboine, et, après une courte relâche dans ce port

sous voile pour recommencer une autre série d'observations sur la côte de la Tasmanie. Mais les événements qu'il acquit à Hobart-Town sur le lieu du naufrage de La Pérouse le déterminèrent à reprendre, et une navigation de quarante-cinq jours à travers des archipels qu'il avait déjà parcourus, le conduisit à Vanikoro, cette île au douloureux souvenir. Elle était sur des roches de coraux, à trois ou quatre toises de profondeur, que gisaient depuis quarante ans les restes du grand naufrage : des ancres, des boulets, des boulets et quelques ustensiles en cuivre et fer corrodés par la rouille et recouverts du ciment qui les pétrifie. — Vous avez vu, messieurs, ces débris qui attestent la fin déplorable de La Pérouse et de ses infortunés compagnons : M. d'Urville, qui les recueillit religieusement pour les rapporter en France, ne quitta pas Vanikoro sans payer à la mémoire de l'illustre navigateur un juste tribut de regrets. Un modeste monument fut élevé par ses soins sur les rochers de Mangadei, non loin du lieu du désastre ; et l'inauguration du pieux cénotaphe, l'*Astrolabe* de cette île, plus heureuse que sa devancière, franchit les dangereux écueils où elle s'était engagée et gagna la mer. — Il avait fallu beaucoup d'audace et un grand dévouement pour s'aventurer ainsi sans cesse dans des passages hérissés de roches à fleur d'eau ; aussi, M. d'Urville eut-il besoin, pour en sortir, du sang-froid dont il était capable, et des habiles manœuvres qui devaient le mettre à l'abri de tout danger.

En s'éloignant de cette île funeste, il chercha un lieu de relâche pour procurer quelques soulagemens à son équipage dont le climat de Vanikoro avait cruel-

lement compromis la santé. Dix-huit hommes restaient à peine sur pied pour manœuvrer la corvette et pourtant M. d'Urville, lui-même encore souffrant, traversa pas l'archipel des Carolines sans utiliser son passage au profit de la géographie. Arrivé enfin à Goulou pour se réparer, il en repartit après vingt-huit jours de repos. La découverte de la petite île de l'Astruc et de l'archipel d'Élivi, la détermination de l'extrémité méridionale du groupe d'Angour, furent les résultats d'une autre exploration qui le ramena successivement sur la côte de la Nouvelle-Guinée, puis de là à Bougainville, d'où il se dirigea sur Célèbes pour relever toutes les positions du détroit qui sépare cette île de celle de Guilolo. Bientôt après, reprenant sa route à travers l'océan des Indes pour se rapprocher du cap de Bonne-Espérance, il opéra son retour en France le 25 mai 1828, après un voyage de vingt-trois mois.

Les soins que M. d'Urville n'avait cessé d'apporter à l'accomplissement de ses instructions pendant cette belle campagne, les succès de ses opérations témoignaient de sa haute capacité. La physique du globe et l'histoire naturelle s'étaient enrichies des plus précieux renseignements, et l'Académie des sciences annonça à la France et à toute l'Europe l'intérêt qui se rattache à la publication des travaux du savant navigateur. Par cette seule exploration, le dépôt de la marine vint augmenter ses atlas de 65 nouvelles cartes. Aux nombreuses collections zoologiques que rapportèrent MM. Quoy et Gaymard, naturalistes de l'expédition, M. d'Urville avait ajouté un magnifique herbier composé de 6,600 plantes rares, la plupart recueillies par lui. — M. Hyde de Neuville, devant les vœux de l'Institut et de tous les amis des sciences, ordonna

lication de l'ouvrage qui devait faire connaître en détail ce beau voyage de circumnavigation, et voulut encore marquer son passage au ministère par un acte de justice et de gratitude en présentant à la signature royale le brevet qui élevait M. d'Urville au grade de capitaine de vaisseau.

Aucune autre carrière venait de s'ouvrir au navigateur : il fallait coordonner les différentes parties de ses observations, s'absorber tout entier à la rédaction, organiser, compiler les connaissances acquises pour les comparer avec celles qui étaient dues à ses propres recherches, et faire ressortir de cette étude la synthèse philosophique qui seule pouvait conduire à l'appréhension des résultats. Cette tâche difficile, M. d'Urville accomplit en moins de quatre mois : dix volumes de la partie historique du voyage de l'*Astrolabe* furent successivement publiés ; la philologie et le texte de l'hydrographie vinrent s'y joindre ; puis d'autres travaux importants, dont la science lui a tenu compte et que seules honnèrent sa facilité de rédaction et l'activité extraordinaire de son esprit.

Mais toutefois, un grand événement vint l'arracher quelque temps à ses occupations littéraires. C'était en 1830 ; les garanties nationales avaient eu leur restauration, Charles X allait expier dans l'exil les fautes de ses ministres. M. d'Urville ne put, dans cette circonstance, s'écarter de la politique ni se soustraire à une destinée qui, à certaines époques de sa vie, le plaça tout-à-coup dans des positions difficiles, inattendues, et qui finit par lui devenir fatale. Simple officier en 1814, il vint chercher à Palerme la noble famille à laquelle était réservé le plus beau trône de l'Europe, et seize ans plus tard, c'est celle qui vient de le perdre qu'il re-

conduit en Angleterre; et cette mission délicate, il la remplit de la manière la plus digne en conciliant ses devoirs avec les égards dus à une grande infortune.

Rendu à ses travaux si mémorablement interrompus, M. d'Urville profite de l'inaction dans laquelle on le laisse pour publier plusieurs excellents mémoires géographiques dont s'enrichit le Bulletin de notre Société. Dans son rapport sur le plan d'un voyage autour du monde, présenté par M. Buckingham, il signale les obstacles qui peuvent entraver cette entreprise, donne une analyse des découvertes modernes, et expose de la manière la plus lucide les instructions qui doivent conduire aux meilleurs résultats dans une nouvelle exploration de l'Océanie. — En 1831, le Bulletin de la Société recueille encore de lui de précieuses notions sur la belle reconnaissance du détroit de Behring par le capitaine Beechey. Ce navigateur, qui visita O-Taïti, s'élevant au-dessus d'un vain amour-propre national, avait déclaré franchement la vérité sur les résultats obtenus par les missionnaires anglicans : assez de voix s'étaient élevées pour préconiser les merveilles qu'ils avaient opérées et la prétendue félicité dont jouissaient leurs prosélytes. Les aveux de Beechey, publiés par un observateur aussi éclairé que M. d'Urville, désabuserent l'Europe, et présentèrent sous son véritable point de vue la parodie de civilisation qu'on faisait représenter à de pauvres sauvages. — Dans son mémoire sur les îles du Grand Océan, qui parut l'année suivante, M. d'Urville posa les bases d'une division ethnographique qui fut adoptée par la plupart des géographes. Ce mémoire, si généralement estimé, n'était pourtant que l'introduction d'un travail d'ensemble dont il s'occupait depuis longtemps et qu'il annonça à

la fin du dixième volume de sa relation de *l'Astrolabe*, c'est-à-dire l'exposé comparatif de 120 mots pris dans les 60 langues océaniques, accompagné de considérations philologiques. — Ce fut encore dans le cours de l'année 1832 que la Société entendit son rapport sur le concours relatif à l'origine des nègres asiatiques, — et peu après un mémoire sur la température de la mer à diverses profondeurs ajouta de nouvelles pages à l'histoire physique du globe. Une publication que les gens du monde ont acceptée comme un livre classique appartient encore à cette époque vraiment remarquable de la vie littéraire du navigateur. On comprendra de suite que je veux parler du *Voyage pittoresque autour du monde*, cette œuvre dont M. d'Urville conçut le plan. Les matériaux qui servirent à la rédaction du premier volume furent choisis par lui, et il composa en outre presque la totalité du second. Plus de 20,000 exemplaires furent vendus de ce livre, qui a popularisé de nos jours les connaissances de géographie générale, et qu'une deuxième édition a rendu presque universel. — Enfin, en 1837, une dernière communication de M. d'Urville nous fit envisager les diverses tentatives faites par ses devanciers dans les mers antarctiques pour se rapprocher du pôle. — A cette époque, son troisième voyage d'exploration était résolu, et toutes ses pensées se reportaient sur la grande entreprise qui, dans l'enthousiasme dont il était animé, lui faisait abandonner sa famille éplorée, ses amis, qu'effrayait son audace, et les études paisibles auxquelles ils l'avaient vu se livrer avec tant d'ardeur. Mais l'illustre marin n'avait pu résister à ce désir incessant de gloire qui tourmente les grands cœurs; ses dispositions étaient faites, et déjà *l'Astrolabe* et *la Zélée* l'attendaient au port.

Le plan d'opérations proposé par M. d'Urville dans ce nouveau voyage avait reçu l'approbation du roi, qui en agrandit le cadre en y rattachant la reconnaissance des mers australes en dedans du cercle polaire. — Aucune tentative de découverte n'avait encore été faite par des marins français dans ces hautes latitudes, et il était réservé à notre pavillon de se lancer à son tour dans cette périlleuse carrière, la seule qui manquait à sa gloire. — A la première annonce d'une pareille entreprise, l'attention se porta vers ces régions mystérieuses dont la nature semble s'être réservé le domaine. On savait d'avance que, dans l'exploration de ces mers glacées, le navigateur avait à courir des chances au-dessus de toutes les prévisions; et, malgré la confiance qu'inspirait M. d'Urville, les craintes d'un désastre faisaient regretter son dévouement. La tribune nationale, l'Académie des sciences et les échos de la presse retentirent de prédictions sinistres qui auraient pu décourager un homme d'une autre trempe; mais le commandant de l'*Astrolabe* avait pour lui sa volonté de fer et cette fortune du marin qui toujours seconda son audace. Il partit, et le 12 décembre 1837, trois mois après avoir quitté la France, il abordait franchement les terres magellaniques, et donnant à pleines voiles dans le fameux canal, il le parcourait sur les deux tiers de son étendue; puis, reprenant sa route au S., il s'avançait avec résolution vers la froide région du pôle.

Tout parut d'abord favoriser sa marche; mais bientôt les redoutables banquises que Cook avait osé braver le premier vinrent lui barrer le chemin. Les deux corvettes, tantôt refoulées vers le N. par ces remparts infranchissables, tantôt engagées dans d'étroits passages,

s'avancent dans l'espoir de pousser plus loin , au risque d'être démolies par le choc des montagnes de glace qui les pressent de toutes parts. L'intrépide commandant lutte avec une persévérance héroïque contre sa mauvaise fortune , et ne recule qu'après avoir épuisé tout ce qui a été donné à l'homme de volonté et de courage pour combattre les éléments. Cependant cette tentative audacieuse ne reste pas infructueuse pour la géographie. Des parties solides , vaguement indiquées dans ces latitudes australes , sont reconnues et déterminées ; la carte en fixe les positions , et le pavillon national salue , à plus de 3,000 lieues de la France , les terres de Louis-Philippe et de Joinville.

M. d'Urville avait parcouru côte à côte , pendant 150 milles , la terrible banquise dont les crêtes s'élevaient à plus de 100 pieds au-dessus des eaux. Durant cinq jours , il était resté bloqué au milieu des glaces , et n'en était sorti que par une manœuvre désespérée à laquelle ses deux corvettes avaient résisté comme par miracle ; mais il devait , à l'avenir , se tenir en garde contre les apparences trompeuses de cette région aux transformations fantastiques et instantanées. Du reste , ses équipages épuisés avaient besoin de ménagements ; l'affreux scorbut commençait à exercer ses ravages , et il était temps de gagner des climats moins rigoureux.

Le 7 avril 1838 , *l'Astrolabe* et *la Zélée* relâchent au Chili pour y déposer leurs malades , et bientôt elles s'élancent de Valparaiso pour visiter encore la belle Océanie et ses innombrables archipels. Aux îles Viti , M. d'Urville conduit ses deux corvettes à travers les écueils de Piva , pour venger nos compatriotes indignement massacrés par le barbare Nakalassé. Le fort où ce chef s'est retranché et le village qu'il protège ,

emportés sans coup férir, sont bientôt réduits en cendres, et le commandant de l'expédition, content de ce facile triomphe, se réjouit de quitter ces bords sans avoir à répandre du sang. Les Nouvelles-Hébrides et Vanikoro n'arrêtent qu'un instant sa marche rapide, tandis qu'il va reconnaître les Iles Salomon, un des points importants que lui recommandent ses instructions. L'exploration d'un des groupes du grand archipel des Carolines l'occupe ensuite pendant quelques jours, et, le 1^{er} janvier 1839, l'*Astrube* et sa fidèle compagne laissent tomber l'ancre sur la jolie rade d'Oumata. Le 20, elles pénètrent dans la Malaisie, et vont mouiller devant la délicieuse Ternate. Mais cette Capoue des Moluques ne les retient que peu de temps, et une série de longues courses, de reconnaissances, de stations et de relâches recommence pour elles. D'abord c'est sur Cerame et les Iles voisines qu'elles se portent; la Nouvelle-Guinée et les ports de la côte septentrionale de l'Australie les reçoivent ensuite; puis la Nouvelle-Guinée et Cerame les revoient encore; Boutong, Célèbes, le détroit de Mangkassar, Samboangan, ont aussi leur tour; mais ne pouvant doubler la pointe de Mindanao pour rentrer dans la Polynésie, elles font route pour Batavia, et après une courte station, elles vont s'amarrer dans la baie de Lampoung: fatale relâche, qui en quelques jours décime des équipages qui avaient bravé tant de climats! La cruelle dysenterie attaque les plus robustes; en vain le chef de l'expédition s'éloigne-t-il de ces parages; l'épidémie le suit à bord, et dix-sept cadavres sont ensevelis dans les flots. Enfin, après une longue et pénible traversée, les deux corvettes arrivent à Hobart-Town, et depuis quelques jours seulement elles étaient au mouillage,

lorsque le commandant se décide tout-à-coup de remettre à la voile. Mais quelle route va-t il prendre en quittant la Tasmanie?... celle des dangers et de la gloire ! Il sait qu'entre le 120° et le 160° méridien aucun navigateur n'a encore pénétré au-delà du 59° parallèle, et la concurrence dans les mers australes de deux expéditions étrangères lui fait craindre de voir ravir à notre pavillon l'honneur de les devancer dans de nouvelles découvertes. Déjà il a coupé la route que Cook suivit en 1773, et il s'est lancé dans des parages qu'il sillonne le premier. Bientôt il touche au cercle antarctique, et navigue en vue des banquises. D'étranges perturbations dans la boussole signalent les approches du pôle magnétique ; l'observation solaire marque 66°, 30' de latitude sud : tout à-coup des indices de terre frappent tous les regards, des roches solides se décèlent sous l'enveloppe de glace qui les couvre, quelques îlots bordent ces promontoires avancés, et les embarcations qu'on y envoie en rapportent des échantillons qui constatent la nature de cette terre granitique. — Alors plus de doute sur ce continent polaire dont l'imposante masse s'étend à l'horizon, et l'illustre découvreur ! en lui donnant le nom de *Terre Adélie*, veut perpétuer le souvenir de la compagne dévouée qui a su, par trois fois, consentir à une longue et pénible séparation pour lui laisser accomplir ses glorieuses entreprises (1).

La découverte des terres polaires faillit coûter cher aux explorateurs : de furieuses rafales vinrent les assaillir dans ces mers dangereuses, et les deux cor-

(1) Voyez son rapport au ministre de la marine. *Annales maritimes et coloniales*, juillet 1840.

velles , acculées entre la terre et les banquises , ne durent leur salut qu'à la hardiesse des manœuvres que réclamait leur situation. Le 30 janvier on recommença à naviguer dans la mer libre, et, trois jours après, on était de retour à Hobart-Town. M. d'Urville quitta bientôt ce mouillage pour se diriger sur les îles Auckland , afin de compléter la série des observations physiques exécutées dans la région antarctique. De là , il fit route pour la Nouvelle-Zélande , dont il parcourut la partie orientale de l'île du Sud, faisant lever les plans des principaux ports ; puis il se dirigea sur la Louisiade pour en explorer la partie méridionale qui était restée inconnue , et les opérations hydrographiques s'étendirent sans interruption jusqu'au cap Rodney de la Nouvelle-Guinée. A partir de ce point, l'expédition fait route à l'ouest, et le commandant veut finir la campagne par un nouveau coup d'audace en franchissant le détroit de Torrès. Mais la fortune , comme lassée de ces succès, semble l'abandonner un instant : les deux corvettes , engagées dans une fausse passe, avaient déjà évité les premiers écueils, lorsque soudain d'autres récifs les arrêtent, et, forcées de mouiller sur un mauvais fond, la marée montante brise leurs amarres, les jette sur un banc de roches, et les laisse à sec en se retirant. Néanmoins, dans cette position critique, un secours inespéré vient seconder les efforts réunis des deux équipages, et le retour de la marée les remet à flot. Dès cet instant, rien n'arrête leur marche ; le reste de la navigation n'est plus pour elles qu'une affaire de temps, et le 6 novembre 1840, elles rentrent à Toulon après une absence de trente-huit mois.

L' Astrolabe et la Zélée déploraient la perte de trente et un hommes que les maladies leur avaient enlevés. La

santé du chef de l'expédition avait eu aussi à subir de cruelles épreuves ; plusieurs fois , durant le voyage , ses officiers avaient craint de le perdre , et il arrivait dans un état alarmant. Une vie languissante semblait désormais son partage ; tout en lui indiquait la souffrance , et sa physionomie , si énergique auparavant , avait perdu cette expression qui en avait fait un type des plus caractéristiques. Ce troisième voyage l'avait épuisé ; et l'enthousiasme qu'inspira son retour , la popularité qu'acquiescent ses travaux et ses découvertes , ne compensèrent que bien faiblement les sacrifices qu'il s'était imposés et tout ce qu'il avait renfermé en lui de douleurs physiques et morales durant cette longue et laborieuse campagne.

Des services aussi éclatants reçurent leur récompense : le brevet de contre-amiral fut expédié à M. d'Urville ; le ministre ordonna la publication du voyage au pôle sud , et les chambres , en votant sans discussion les annuités demandées , donnèrent à cet acte un caractère national. L'approbation des différentes commissions de l'Académie des sciences chargées de présenter leurs rapports sur les résultats de l'expédition , ne se fit pas attendre ; les savants se portèrent en foule à l'orangerie du Jardin des Plantes , envahie par deux chargements de collections ; ils y admiraient surtout la belle série des types moulés sur le vivant et destinés pour le cabinet anthropologique. La profondeur des vues émises par M. d'Urville sur l'origine des peuples océaniques , venait d'acquiescent de nouvelles preuves , et l'étude comparative des races humaines de nouveaux éléments d'observation. Le dépôt de la marine reçut presque le complément de l'hydrographie du globe : soixante-treize cartes , et quarante-deux plans le-

vés pendant la campagne, et parmi ces précieux matériaux figurait l'intéressante cartographie de l'Océanie, de cette région polynésienne où flotte aujourd'hui notre drapeau, les ports de la Nouvelle-Zélande qui peuvent servir de relâche à nos baleiniers, et le périple entier de la Nouvelle-Guinée, de cette île immense qui, par sa situation, son étendue, ses productions et son excessive fertilité, offre plus d'avantage à la nation qui voudra s'y établir, que tous ceux que l'Angleterre a retirés jusqu'ici de ses colonies australiennes.

M. d'Urville vint se fixer à Paris vers la fin de 1841, et y reprit la vie casanière. Souvent tourmenté par des douleurs nerveuses, il voyait peu de monde et s'occupait entièrement de la rédaction de son voyage. Peu communicatif de sa nature, il ne s'entretenait guère qu'avec ses amis les plus intimes. Le sublime spectacle des mers polaires parlait souvent à son imagination et lui inspirait ces élans d'éloquence qu'on retrouve dans ses écrits, mais qui contrastent trop peut-être avec le ton grave et froid de la narration. Nous en citerons un passage : « Sévère et grandiose au-delà de toute expression, ce spectacle, tout en élevant la pensée, remplit les cœurs d'un sentiment d'épouvante involontaire. Nulle part l'homme n'éprouve plus vivement le sentiment de son impuissance. C'est un monde nouveau, mais un monde inerte, lugubre et silencieux, où tout le menace de l'anéantissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance, ne pourraient adoucir ses derniers moments. Il faudrait graver là l'inscription que le Dante place sur la porte de l'enfer :

« *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrante...* »

Mais le séduisant aspect des oasis de l'Océan, de ces îles toutes luxuriantes de verdure, ne l'intéressait pas moins. Il s'animait au souvenir de la Polynésie, des peuplades sauvages qu'il avait visitées et des scènes variées dont il fut le témoin. Il aimait à se rappeler les mœurs, les usages, les moindres coutumes des habitants de sa chère Océanie, car dans tout ce qui concerne l'histoire de l'homme, rien n'était indifférent à ses yeux : « *La description fidèle de la plus petite tribu,* » disait-il, *peut offrir autant d'aliment aux méditations du philosophe que l'histoire d'un grand empire.* »

Ces entretiens familiers le délassaient des études sérieuses auxquelles il se livrait sans relâche, et semblaient retremper sa constitution. Il parlait, il écrivait comme il avait agi, avec sang-froid et hardiesse. Sévère comme son commandement, prompt et saccadé comme son style, son récit rendait bien la succession rapide des événements et les différentes situations de sa vie aventureuse. D'Urville racontant les épisodes de ses navigations reprenait son caractère résolu; toute l'énergie d'une âme stoïque et forte venait ranimer ce corps affaibli par la souffrance et usé avant le temps. C'est qu'alors il se replaçait en présence du danger, il oubliait encore ses douleurs. Ecoutez la narration du marin, lorsque prévoyant la tempête dans le détroit de Magellan, il double si à propos le cap Pourpoise et étonne l'équipage par l'audace d'une manœuvre commandée avec le plus grand calme :

« *Pour éviter des retards fâcheux, je résolus malgré l'obscurité de profiter du vent et de la marée pour m'avancer le plus qu'il me serait possible dans le détroit.* » *Je prolongeai donc, presque à toucher la côte, l'île Élisabeth... et doublant ensuite, à petite distance, le cap*

« Pourpoise, je me trouvai dans un canot large et dégagé
 « où je pouvais subir un coup de vent sans inquiétude.....
 « Mais (ajoute-t-il), lors de l'armement (des deux cor-
 « vettes à Toulon), comme les matelots me voyaient mar-
 « cher pesamment et lentement, à cause d'un accès de
 « goutte que je venais de subir, ils avaient paru bien sur-
 « pris d'apprendre que j'étais leur commandant, et quel-
 « ques uns même s'étaient écriés : Oh ! ce bonhomme-là
 « ne nous mènera pas loin ! Je leur promis dès ce mo-
 « ment, si Dieu lui donnait la vie, que ce bonhomme leur
 « en ferait voir en navigation comme ils n'en avaient ja-
 « mais vu..... Je prévoyais que dans mes tentatives à
 « travers les glaces, il me faudrait souvent avoir recours à
 « des évolutions soudaines et imprévues, et je voulais y
 « préparer nos marins (1).... » Ses intentions furent
 remplies, car au sortir du détroit de Magellan, les équi-
 pages enthousiasmés avaient mis toute leur confiance
 dans leur commandant. Désormais il pouvait raser
 sans crainte les écueils et les roches ; à leurs yeux, le
bonhomme du port de Toulon s'était transformé en loup
 de mer, et dans les périls les plus imminents, ils
 s'imaginaient le voir agir de gaieté de cœur, avec la
 certitude d'en sortir quand il le voudrait.

Déjà les premiers volumes de la relation du *Voyage
 au pôle sud* avaient paru, et sept mois s'étaient à
 peine écoulés depuis le retour de M. d'Urville dans la
 capitale, lorsqu'une catastrophe épouvantable vint le
 ravir à la science et à la patrie consternée... ! . . .

Je m'arrête, messieurs, ma tâche est finie : j'avais
 à vous raconter la vie du navigateur, ses entreprises,

(1) *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, tome I, 1^{re} partie,
 pages 88 et 89.

ses travaux, ses succès; mais pour sa mort je n'ai plus de paroles. Pourquoi viendrais-je aujourd'hui réveiller vos douleurs en vous plaçant encore devant un triste et déchirant spectacle? Ah! souvenez-vous de ce rendez-vous funèbre auquel vous accourûtes tous, alors qu'on cherchait un cadavre parmi tant de débris humains, et que vous n'espérez pas encore pouvoir lui creuser une tombe, et dites-moi si les émotions que vous ressentîtes dans ce jour de deuil peuvent s'exprimer par des mots! — Vous avez assisté aux funérailles de cette famille éteinte, anéantie; vous avez vu le cercueil du conquérant des mers polaires porté sur son char triomphal, et la consternation de ce peuple qui se pressait en foule pour saluer les restes mortels du grand navigateur, lorsque passait en silence ce cortège de députations savantes, de ministres, d'amiraux, d'officiers de tout grade et de fidèles compagnons. — A la vue de cette pompe imposante, je pus alors, dans l'exaltation de ma douleur, me faire l'interprète de vos regrets; mais ici, dans cette enceinte, où Dumont d'Urville reçut la médaille d'or pour ses glorieuses découvertes, devant cette assemblée qu'il présida, je ne puis, je ne dois vous parler que de l'admiration que nous inspire sa vie, de cette réputation si justement acquise et des services rendus à la science. Ces services, je viens de vous les dire; ses talents, ses mérites, vous sûtes les apprécier; ses qualités morales, je les résumerai en peu de mots.

L'homme de mer avait peu l'usage des salons, et s'en tenait avec le monde à une froide politesse; mais si les exigences de l'étiquette gênaient son franc parler et n'allaient pas à ses allures de marin, d'Urville, dans la vie privée, se montrait à cœur découvert. Alors, dans

les épanchements de l'amitié, l'abandon d'une âme ardente venait remplacer cette réserve, cette froideur, qui l'avaient fait trop souvent accuser de fierté et d'humeur difficile. D'Urville était bon et aimant, dévoué et constant dans ses affections : aussi fut-il payé de retour par tous ceux qui vécurent dans son intimité, et auxquels il ne cessa de témoigner son sincère attachement. Il eut des amis qui s'associèrent à sa fortune, l'accompagnèrent dans toutes ses expéditions, partagèrent tous ses dangers, qui le suivirent partout, sous l'équateur, au pôle, et que nous revîmes encore derrière son cercueil pour ne le quitter qu'au bord de la tombe.

Dévoué à son pays et ambitieux de sa gloire, plein d'amour pour les siens, il fut bienveillant pour le matelot, et sut déposer devant lui cet air rigide ou plutôt cette apparence de rudesse que donne le métier. Durant ses longues navigations, le bien-être de ses équipages ne cessa de l'occuper ; il partageait leurs privations et leur donnait l'exemple de la résignation et du courage. Une surveillance assidue plutôt qu'une discipline sévère était à l'ordre du jour. Ce fut ainsi qu'il s'attira le respect et l'affection de tous ses subordonnés, et s'il en fut parmi eux qui, entraînés par des sentiments peu honorables, essayèrent de ternir une si belle réputation, d'énergiques protestations l'ont suffisamment justifiée. Le témoignage de ses frères d'armes, de ses fidèles compagnons, nous le montre tout à ses devoirs, toujours prêt à sacrifier sa vie à l'honneur, réunissant à la fois les qualités les plus admirables et les plus opposées ; la prudence qui raisonne le danger et l'intrépidité qui le brave. « *Pour bien juger un marin, disait Nelson, il faut être marin*

soi-même. » A cet égard la réputation d'homme de mer ne saurait être niée à d'Urville; car ses officiers qui l'ont vu à l'œuvre, ont reconnu sa capacité. Combien de fois ne les a-t-on pas entendus louer l'habileté de leur commandant et ces manœuvres qu'ils qualifiaient *d'intrépides*, et qui les tirèrent souvent d'une position désespérée ?

Oh ! qu'il me soit permis, en terminant, messieurs, d'exprimer un vœu auquel s'associerait, n'en doutez pas, le noble corps de la marine. Émus par un juste sentiment de respect pour la mémoire de celui dont vous couronnâtes les travaux, vous élevez aujourd'hui un monument sur sa tombe, et tous ses admirateurs, applaudissant à votre pensée, vous apportent le tribut de leur hommage et de leur pieuse gratitude. Mais au navigateur qui fit trois fois le tour du monde, qui porta le pavillon français jusqu'aux dernières limites des mers navigables, il faut aussi un monument national : un phare sur la côte de Normandie (1), de ce pays qui le vit naitre et qu'il portait dans son cœur. Si ce vœu peut s'accomplir, *le phare d'Urville* brillera aux yeux du marin comme l'esprit du navigateur; sa lumière, en le guidant au milieu des ténèbres, lui rappellera celui qui parcourut tant de mers lointaines et qui affronta tous les dangers.

(1) La côte de la Normandie est pourvue, nous dit-on, de tous les phares nécessaires à la sûreté de la navigation. Mais nous ne demandons ici que la consécration d'un nom illustre par un acte officiel émané du ministère de la marine. Ce nom, une fois inscrit sur les cartes du Dépôt pour désigner un des feux indicateurs, appartiendra pour toujours à la nomenclature hydrographique.

*APERÇU sur les voyages de M. FONTANIER dans l'Inde,
et sur les travaux géographiques dans ce pays.*

MESSIEURS,

La Société de géographie n'est pas seulement destinée à constater les travaux des voyageurs et des savants, à rassembler et à coordonner les faits qui ajoutent à la connaissance du globe ; elle est aussi une institution philanthropique, et nul ne l'a éprouvée mieux que moi. Il y a quinze ans, j'arrivais d'un long et pénible voyage, inconnu, sans appui, et elle voulut bien m'admettre dans son sein et me nommer membre de sa commission centrale avec le navigateur célèbre dont elle a déploré la perte et dont nous venons d'entendre l'éloge éloquent. Je ne pouvais témoigner ma reconnaissance que par mon attention à transmettre à la Société ou à celui de ses membres qu'elle reconnaît comme son fondateur et son plus ferme soutien, les observations qui me paraissaient mériter son intérêt. Je considérais aussi comme un devoir de me présenter devant elle chaque fois qu'il m'était permis de revoir mon pays. Ce devoir, messieurs, je viens de nouveau le remplir aujourd'hui.

Mon absence a duré huit ans et demi. Je suis parti vers la fin de 1834, chargé par M. le ministre des affaires étrangères de l'observation des provinces méridionales de la Turquie et de la Perse. Dans ce but, je me suis rendu à Bassora, où le titre de vice-consul m'assurait une protection nécessaire dans ces pays. J'y ai résidé jusqu'à la fin de 1837, époque où je

reçus ordre de retourner à Bombay, que j'avais déjà visité en gagnant Bassora, afin d'y compléter les renseignements que l'on demandait. Des circonstances qu'il serait ridicule de dissimuler, quand bien même elles ne seraient pas connues de tous, survinrent et retardèrent mon départ de l'Inde. Les progrès auxquels deux puissances Européennes sont condamnées, faisaient prévoir qu'elles se heurteraient en Asie, et peu après mon arrivée la collision parut imminente. Depuis longtemps le gouvernement cherchait à en prévoir les suites ; et, dès 1830, lorsque j'avais été envoyé à Trébizonde, un ministre que j'ai d'autant plus le droit de nommer qu'il a été plus malheureux, M. de Polignac avait par ses instructions appelé mon attention sur ce sujet. Si je regrettais de voir se prolonger une absence déjà bien longue, l'intérêt, si grand pour moi, des événements politiques me faisait vivement désirer d'en être le témoin. Bientôt après, cet intérêt s'accrut de différens épisodes ; il suffit de citer, parmi les principaux, la rupture de l'Angleterre avec la Perse, l'organisation du service des paquebots entre l'Inde et l'Europe, l'occupation de Karak et de l'Aden, la guerre de la Chine, puis enfin le drame étrange de 1840. Je vis commencer et finir tous ces événements, et je ne pense pas aujourd'hui, si je les ai bien étudiés, avoir perdu les années passées à l'étranger. Trois se sont écoulées à Bombay, que j'ai quitté au commencement de 1841 pour visiter la côte de Malabar ; puis j'ai traversé la presque île pour me rendre sur la côte de Coromandel. Dans l'intervalle des affaires qui m'ont retenu à Pondichéry, j'ai pu faire des excursions à Madras et aux environs. Enfin je me suis embarqué au milieu de 1842, et suis arrivé en France après avoir résidé quelques mois à Bourbon et touché à Sainte-Hélène.

Si j'ai parcouru une vaste étendue de pays, la Société reconnaîtra que le champ des observations qui l'intéressent davantage était fort limité, et que j'ai eu bien plutôt à constater les travaux des autres qu'à en faire moi-même. Une commission célèbre et un grand nombre de savants se sont succédé en Égypte; d'autres qui y résidaient depuis longues années n'attendaient pas un voyageur isolé pour y faire des découvertes. Il y aurait de la présomption à parler de ce pays, lorsqu'aux deux extrémités de la route que j'ai suivie se trouvaient, à Alexandrie, M. Mimault, et, à Thèbes, M. Fresnel. Le désert entre Thèbes et Cosséir où je me suis embarqué, a été décrit par nos ingénieurs et par ceux du pacha d'Égypte. Quant aux villes de la mer Rouge que j'ai visitées, Djedda, Odeida, Moka, j'en suis pas sorti de leur enceinte, et, dans la première, qui seule est digne d'être remarquée, j'ai vu et transmis une carte dont M. Fresnel a, de son côté, envoyé une copie sur quelques parties intérieures de l'Arabie. Cette carte, je me suis empressé de la communiquer aux géographes de Bombay, lorsque j'y arrivai en juin 1835, dans l'espoir qu'elle pourrait aider aux magnifiques travaux que poursuit la marine de l'Inde, et que le gouvernement de ce pays s'empresse de publier dans l'intérêt de la navigation.

Il n'y a, messieurs, dans les recherches géographiques, dans les découvertes des marins, d'autre rivalité, d'autre jalousie, que celles que mettent les gouvernements à faire jouir le monde entier des avantages qu'elles produisent. C'est ainsi que pensait l'amiral sir Charles Malcolm, alors chef de la marine militaire de Bombay, et aujourd'hui l'un des membres les plus distingués de la Société géographique de Londres. Il

s'empessa de me montrer tous les plans, toutes les cartes hydrographiques qui s'élaboraient dans ses bureaux. J'avais, il y a vingt ans, vu commencer en Perse les observations destinées à dresser la carte du golfe de ce nom, et elle était publiée. Celle de la mer Rouge était terminée, mais on ne l'avait pas encore livrée au public ; on avait fini les côtes de l'Inde et la reconnaissance des Maldives et des Laquedives ; quant au golfe Arabique, la plus grande partie des manuscrits avait été envoyée en Angleterre pour y être gravée. Tous ces travaux, basés sur les observations d'officiers dont les noms ont souvent retenti dans cette enceinte, de MM. Moresby, Haynes, Welstead, Cruttenden, étaient suivis dans les bureaux de l'amirauté, sous les yeux du chef, et ce n'était pas un spectacle peu intéressant que de voir des descendants de Portugais, des Parsis, des Indous de diverses castes, convertis en habiles dessinateurs, et contribuant à l'envi à la propagation des connaissances humaines. J'aurais bien désiré, sans doute, pouvoir transmettre à la Société quelques uns des documents que l'on m'avait montrés ; mais la Compagnie des Indes se réserve le privilège de les publier elle-même lorsqu'elle les juge complets, et elle s'acquitte de ce soin avec un tel zèle, et je pourrais ajouter avec une telle générosité, qu'elle mérite à ce sujet une véritable reconnaissance.

Pendant la traversée de Bombay à Bassora, je pus faire quelques observations qui tendraient à infirmer ce que l'on a avancé sur Ormutz. Les montagnes qui forment l'entrée du golfe Persique sont volcaniques, et le basalte sur lequel repose Mascate est remarquable pour la beauté de ses cristaux de feldspath ; lorsqu'après avoir passé le détroit, on entre dans le golfe

de Bender-Abbaz, l'aspect des montagnes ne change pas ; celles d'Ormutz surtout présentent ces accidents abruptes, ces formes dentelées, cette couleur sombre qui les caractérisent. Aussi le savant secrétaire que la Société asiatique de Bombay a perdu, le docteur Heddle, me les indiqua-t-il comme volcaniques ; le voisinage des mines de soufre qui se trouvent à quelque distance de Bender-Abbaz ne lui laissait à ce sujet aucun doute. Le navire qui me transportait jeta l'ancre devant cette ville où il devait débarquer des marchandises, et je profitai du séjour pour faire à Ormutz une excursion. Je débarquai dans une anse à environ deux milles du fort, mais je ne vis aucune des roches qui se trouvent dans les terrains volcaniques. Je trouvai d'abord un banc de sable sur lequel étaient éparse^s de grosses masses de grès à gros grains, puis du grès coquillier en couches, du grès rouge, du calcaire secondaire entre les couches duquel se trouvaient des bancs de ce mica noir si célèbre dans le commerce. Lorsque les Portugais avaient le commerce exclusif de cette partie du monde, les marchandises qu'ils vendaient s'achetaient sur facture, et l'on avait soin, pour donner à ces factures un caractère authentique, de jeter sur l'écriture du mica que l'on ne connaissait alors qu'à Ormutz. Après le calcaire je trouvai du grès schisteux empreint d'une très grande quantité d'oxide de fer, qui donne à la masse des montagnes la teinte rouge-noirâtre, semblable à celle des roches volcaniques. Enfin je cherchai dans un torrent qui descendait des parties les plus élevées de l'île, et n'y vis aucun débris volcanique, mais des fragments roulés de gneiss et de granite. La soude muriatée ne se trouve pas, je crois, dans les terrains d'origine ignée,

mais elle existe à Ormutz. En m'avançant vers les ruines de cette ville, je suivais les bords d'un ruisseau, et dans la vallée on avait pratiqué des divisions semblables à celles des rizières; là on recueillait les eaux venues de la montagne, et l'évaporation laissait une assez grande quantité de sel pour qu'il fût l'objet d'une exportation considérable. Je recueillis les échantillons des roches que j'avais trouvées et les envoyai à Calcutta, afin que de plus habiles décidassent la question sur l'origine de l'île; malheureusement M. Prinsep qui les reçut tomba malade bientôt après, et vint mourir en Angleterre. Il est inutile de répéter ici tout ce que l'on sait déjà sur Ormutz : personne n'ignore qu'elle fut occupée par les Portugais en 1514, et qu'ils en furent chassés en 1622 par les Anglais, qui, sous le schah Abbaz-le-Grand, contractèrent avec les Persans une alliance monstrueuse. Aujourd'hui cette île est à peu près déserte, et ses rares habitants sont des pêcheurs. Des ruines de maisons européennes sont surmontées d'un fort élevé d'une façon ridicule; le gouverneur est un agent de l'iman de Mascate, qui, lui-même, a affirmé au roi de Perse une grande partie de ce littoral.

Ce n'est pas seulement sur les mers environnantes que l'Angleterre étend sa sollicitude; et mon arrivée à Bassora, où j'abordai à la fin de 1835, me conduisit naturellement à parler d'expéditions entreprises dans l'intérieur des terres. Peu de mois après mon installation, le colonel Chesney, chef de la flottille de l'Euphrate, se présenta devant la ville après avoir descendu ce fleuve célèbre. Je m'empressai de communiquer à M. Jomard l'heureuse issue d'une aussi belle tentative, et de lui faire aussi l'histoire du voyage qui suivit, et

dont j'étais moi-même, lorsque nous remontâmes le Tigre, et que Bagdad vit pour la première fois un bateau à vapeur. Les détails que je donnais devaient paraître bien futiles comparés à ceux qu'a fait connaître le colonel, qui, muni de tous les instruments nécessaires, assis sur son banc tant que l'on marchait, ne laissait passer sans l'inscrire, ni la moindre déviation de la boussole, ni le moindre accident du terrain. Je n'ai point à parler ici de cette entreprise sous le rapport politique, mais je puis dire du moins que le colonel Chesney la considérait surtout comme scientifique, comme devant servir de moyen de communication entre les hommes, et d'auxiliaire à la civilisation si inutilement tentée de peuplades barbares. Plein de reconnaissance pour l'accueil qu'il avait trouvé près de la Société, il avait prié le ministre britannique de vous communiquer le résultat de ses observations. J'espère que ce vœu aura été accompli, et que la Société possède la carte complète de l'Euphrate depuis Bir jusqu'à la mer; celle du Tigre depuis son embouchure jusqu'à Mossoul; celles de plusieurs canaux qui joignent le Tigre à l'Euphrate, puis celle du Caron depuis le lieu où il est navigable jusqu'à la mer, de ses diverses bouches dans le golfe Persique et de son grand canal de jonction avec le *Chat-el-Arab*. Cette nomenclature donne le résumé des travaux du colonel Chesney. Pendant qu'il venait du nord pour joindre le golfe de Perse, un jeune aspirant de marine débarquait d'El-Katif, chargé par le gouvernement de l'Inde d'aller lui aussi reconnaître les embouchures de l'Euphrate. Ses travaux furent d'une trop courte durée, car il tomba bientôt victime de l'insalubrité du climat. Il ne fut malheureusement pas seul frappé, et si nous, qui avons échappé au dan-

ger, recevons les félicitations de nos amis, c'est surtout devant une assemblée comme la vôtre qu'il convient que nous exprimions des regrets pour ceux qui ont succombé. On sait quels larges détours fait l'Euphrate avant de se jeter dans la mer. Sorti du pied de l'Ararat, il suit d'abord les anfractuosités des montagnes et les plaines élevées de l'Arménie, puis, formant un vaste cercle, il vient arroser la Syrie, qu'il abandonne pour fertiliser les déserts de la Mésopotamie et les sables de l'Arabie-Pétrée. Ses débordements sont comparables à ceux du Nil, et partout on voit des canaux et des digues pour recevoir ou arrêter ses eaux. A peu de distance au-dessus de Bassora, vers Lemloun, les rives du fleuve sont peu élevées, et, lors de la fonte des neiges, quand il reçoit toutes les rivières, tous les cours d'eau que la sécheresse n'a pas encore taris, une vaste inondation a lieu; les villages et quelquefois les villes sont renversées, des forêts entières de dattiers sont abattues, toute cette masse se précipite vers la mer sans suivre le cours accoutumé du fleuve; l'impétuosité du torrent suspend l'effet des marées; le désert devient un lac immense qui se déverse en partie dans les canaux creusés pour l'irrigation et s'écoule aussi en partie par ces autres canaux antiques que l'histoire attribue à Alexandre, et que l'on nommait *pallacopas*, canaux dont les bords sont nus et arides et qui paraissent utiles seulement à l'époque des inondations. La chaleur brûlante qui suit la fonte des neiges a bientôt décomposé les matières entraînées et puis laissées à sec par les eaux, et le terrain qu'elles ont recouvert devient un foyer de miasmes délétères qu'apporte à Bassora le *chamal* ou vent du N.-O., qui règne constamment pendant l'été. C'est à cette époque que, profitant de la

crue des eaux, le colonel Chesney avait descendu l'Euphrate. Parti pour Bouchir, où de plus grandes ressources l'attendaient pour réparer son navire, il avait débarqué à Bassora deux de ses officiers chargés d'y faire des observations sur la longueur du pendule, le capitaine Estcourt et le lieutenant Murphy. Ces observations se terminèrent heureusement, et les instruments furent de nouveau emballés, pour qu'à son retour en remontant le fleuve, le colonel pût les faire immédiatement embarquer ; puis quelques promenades aux environs suspendirent de temps à autre des travaux que, jusque là, rien n'avait interrompus. Au retour d'une excursion sur le bord de la rivière, M. Murphy fut atteint de la fièvre, qui ne l'abandonna qu'à la mort. En vain le capitaine Estcourt, qui lui-même était convalescent, lui prodigua-t-il tous les secours en son pouvoir ; nous le veillâmes ensemble pendant six nuits qui ne lui apportèrent pas un moment de repos, et ensemble aussi nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure, la pauvre église arménienne de Bassora. Nos domestiques, cependant, quoique nombreux, suivant la coutume du pays, étant successivement atteints, nous fûmes forcés, le capitaine Estcourt et moi, de n'avoir qu'une table, et enfin d'envoyer chercher nos repas tout préparés au Bazar. Enfin le colonel Chesney revint de Bouchir et me prit à bord pour me faire changer de climat, car la fièvre ne m'avait pas épargné ; le jour de notre départ et de notre arrivée furent encore marqués par des funérailles, et, aux approches de l'hiver, cessèrent les symptômes de maladie. Elle reparut l'année suivante, et tous ceux qui m'entouraient furent atteints ; je fus épargné jusqu'après mon départ pour Bombay, mais trois de mes domestiques succombèrent,

et le plus jeune fils de M. Raymond , notre ancien consul , les suivit bientôt dans la tombe.

J'avais pris passage sur un de ces navires légers du pays que l'on nomme Batila, qui ne se hasardent guère en pleine mer, et, profitant des vents dominants, manœuvrent de façon à naviguer à l'abri des terres et à s'assurer toujours un refuge dans le mauvais temps. La côte de la Perse leur en donne la faculté à cause des îles dont elle est semée et qui forment une mer intérieure; cette manière de voyager n'est pas toujours aussi prompte que par les navires européens; mais, si l'on choisit la saison convenable, elle est de beaucoup préférable. Le capitaine est tout simplement un marchand qui va à ses affaires aidé de ses parents et de ses domestiques, et il ne fatigue pas ses passagers en leur imposant ce qu'on nomme la discipline du bord, ou les commentaires non moins redoutables sur cette discipline. On est plus libre, plus à l'aise, et, dans une mer étroite semée de récifs, les dangers sont moindres. Comme on est toujours en vue des côtes, on se réfugie dans le port si le temps est mauvais : les vaisseaux européens, au contraire, battent la mer et se perdent assez souvent. D'ailleurs les vents variables ne règnent que jusqu'à l'entrée du golfe. Dès qu'on a passé les rochers nommés Salamet, on trouve les vents constants et on peut prévoir avec exactitude l'époque de l'arrivée. Nous vîmes en douze jours ainsi de Bassora à Mascate où je m'arrêtai pendant environ une semaine et où je fus de nouveau assailli par la fièvre; en un mois j'étais arrivé presque mourant à Bombay.

Je n'aurai pas la présomption de parler de l'Inde dont toutes les portions que j'ai parcourues ont été et sont tous les jours le sujet des études d'ingénieurs et de géogra-

phes qui les fouillent en tous sens, et dont un de nos compatriotes, M. Tassin, a donné une si belle carte. Ce ne sont pas en effet des descriptions géographiques qui manquent sur ce pays, mais une appréciation juste et impartiale de son état et de ses besoins. Sous ce rapport, que de choses à faire qui se rattachent indirectement à la géographie ! Pourquoi cette impassibilité chez ses habitants qui les fait se soumettre à tous les conquérants et ne s'attacher à aucun ? Pourquoi cette hiérarchie si sévère, et ces castes, ces divisions si distinctes de la société, tandis qu'elle est inhabile à se créer un gouvernement ? Dans l'antiquité, une poignée de Grecs vient les attaquer, de l'autre extrémité du monde connu ; plus tard les princes mahométans d'humeur aventureuse se succèdent pour les surprendre, les dépouiller ou s'imposer à eux. Quelques Portugais qui arrivent, pour ainsi dire, par hasard, fondent chez eux un empire bien plus étendu, bien plus étonnant, et peut-être fondé sur des bases plus solides que celui des Anglais de nos jours. Puis les Portugais disparaissent tout-à-coup, ne gardant que les superbes ruines de Goa, et la vénérable galerie des portraits de ces vice-rois, parmi lesquels don Alphonse d'Albuquerque n'était pas le seul grand génie. Les Anglais leur ont succédé, et sont bientôt après attaqués par les Français qui en une campagne les chassent à peu près du pays ; quelques centaines d'Anglais arrivent et emportent la balance ; le pouvoir des Français est tout-à-coup détruit, et aujourd'hui seulement que notre attention a été portée vers ce pays, nous voyons que les possessions limitées que nous avons connues en 1815 se sont converties en un vaste empire qui s'étend de l'Il-malala au cap Comorin. Ces phénomènes historiques de

toutes les époques ont sans doute des causes diverses; mais la nature et les produits du sol, les conditions du climat, la nourriture et les besoins des populations, ne sauraient leur être étrangers, et leur étude est du domaine de la géographie. C'est qu'en effet la géographie tient de près à tout ce qui intéresse davantage les hommes, soit qu'ils tendent à se rapprocher par le commerce et la politique, soit qu'ils veuillent cultiver la plus belle des sciences, l'histoire. Un voyage dans l'Inde, comme je le conçois, ne saurait être renfermé dans un simple mémoire, et si je prends la liberté de l'indiquer à la Société, c'est dans l'espoir d'appeler l'attention de tant de personnes éclairées dont elle se compose. Peut-être en est-il une que ses goûts porteraient à entreprendre une pareille tâche, à laquelle la tranquillité et le silence du cabinet sont nécessaires, et que ne pourraient supporter ceux qui, par nécessité et même par devoir, mènent dans des pays étrangers une vie active et tumultueuse.

La statistique de Bourbon, publiée par le ministère de la marine, est, je crois, le dernier ouvrage que nous possédions sur cette Ile, et ce genre de publication n'est pas propre à donner une idée de la beauté de sa situation, des charmes de son climat et de l'activité de son industrie. Je n'ai pu connaître jusqu'à quel point sont fondés les reproches d'inexactitude qu'on lui adresse sous d'autres rapports, mais je crains qu'ils ne soient mérités, car le résultat des observations météorologiques qu'elle donne ne s'accorde nullement avec celui qu'obtenait pendant mon séjour un officier d'artillerie.

Quant à Sainte-Hélène, nous n'y sommes restés que

quelques heures pour y prendre de l'eau, et nous les avons, comme tous les voyageurs, employées à visiter la dernière demeure de Napoléon et le lieu où fut sa tombe. Le gouvernement local, par des motifs d'une économie dont chacun peut apprécier la convenance, vient de louer Longwood à je ne sais quel spéculateur. Une meule de foin et une énorme roue sont à la place même où le conquérant de l'Europe rendit le dernier soupir. Nous allâmes aussi visiter la fosse encore béante que nul ne songe à réparer, non plus que la grille qui l'entourait. Une petite inscription renfermée dans un cadre de bois et placée tout récemment, indiquait seule le lieu de la sépulture; on le devait à des officiers d'une frégate espagnole alors dans le port. Nous inscrivîmes nos noms sur les registres des visiteurs, parmi lesquels nous remarquâmes ceux de beaucoup de nos compatriotes, mais nous cherchâmes vainement celui du prince qui était venu recueillir les restes de Napoléon. Nous apprîmes que, par un sentiment de dignité nationale, il n'avait pas voulu se rendre aux lieux témoins d'une si grande infortune; mais il ne voulait pas non plus que rien ne restât pour constater sa présence. Il avait fait enlever des pierres du mur où s'appuyait le lit de mort de l'empereur, et je crus reconnaître l'explication de ses sentiments dans l'heureuse application de trois vers d'Iphigénie transcrits de sa main dans le registre qu'on lui avait présenté :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
 Libre du joug superbe où je suis attaché,
 Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

De Bourbon jusqu'à Nantes, nous ne nous arrêtâmes nulle part, et nous arrivâmes après une traversée rapide de soixante-dix jours.

PROGRAMME.

DES PRIX PROPOSÉS EN 1843.

I. PRIX ANNUEL

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE
EN GÉOGRAPHIE.

La Société offre sa grande médaille d'or au Voyageur qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1841, la découverte jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est Étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découvertes de cette espèce, des médailles d'argent ou de bronze seront décernées aux voyageurs qui auront adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Ils seront portés de droit, s'ils sont étrangers, sur la liste des candidats pour les places de correspondant.

II. PRIX FONDÉ

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Médaille d'or de la valeur de 2,000 francs.

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de deux mille francs au Navigateur ou au Voyageur dont les travaux

géographiques auront procuré à la France ou à ses Colonies, avant le 1^{er} avril 1846, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. R. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

Les Mémoires contenant l'exposé des découvertes doivent être envoyés *franc de port* et sous le couvert du Président de la Société, à Paris, rue de l'Université, 23.

III. NIVELLEMENTS BAROMÉTRIQUES.

Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellements barométriques les plus étendus et les plus exacts faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de cent francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1844.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des éléments des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard, le 31 décembre 1843.

Les fonds de ces deux médailles ont été faits par M. PERRON, membre de la Société.

NOTE du colonel EDWARDS SABINE, correspondant de la Société, sur les derniers travaux du capitaine JAMES ROSS.

L'expédition du capitaine Ross est rentrée à Hobart-Town en avril 1841, au retour de sa première excursion en dedans du cercle polaire. Des extraits du rapport de cet officier, en date du 7 avril 1841, ont été publiés précédemment; ils ont donné des détails sur le succès qu'il a obtenu en pénétrant à travers les glaces qui avaient déjoué tous les efforts de ses prédécesseurs, et en reconnaissant la terre qui git au-delà de ces glaces, et dont il a pu suivre la côte orientale depuis 71 jusqu'à 78° de latitude sud. Ce rapport et la carte qui l'accompagnait ont été envoyés par moi à la Société de géographie de Paris à l'époque de leur publication (1). La présente notice ne doit donc donner que ce qui est relatif à la suite de cette expédition après son retour à Hobart-Town en avril 1841.

Les instruments magnétiques furent débarqués à Hobart-Town, et des observations suivies furent faites à cette station pendant les jours désignés pour cela dans les mois de mai et juin 1841 : c'est-à-dire que les trois éléments principaux du magnétisme, la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité, ainsi que leurs variations d'heure en heure, furent observés à ces époques.

Les observations semblables du mois de juillet ont été faites à Sydney, et celles des mois d'août, septembre, octobre et novembre 1841, à la Baie des Iles,

(1) Voyez le procès-verbal de la séance du 20 mai 1842.

Nouvelle-Zélande, en même temps que les variations horaires et les déterminations absolues.

Le 22 novembre, l'expédition fit voile vers le sud pour reprendre ses opérations en dedans du cercle polaire, elle atteignit les glaces compactes par la latitude de 62° , et la longitude de 148° O. En l'absence de documents officiels, on se fera plus facilement une idée de ses progrès et des difficultés qu'elle rencontra par l'extrait suivant de la lettre qui m'a été adressée par le capitaine Ross; elle est datée de Port-Louis, îles Falkland, mai 1842.

« Quarante - six jours, c'est - à - dire la majeure
 » partie de la courte saison navigable de ces contrées,
 » furent employés à se frayer un passage à travers des
 » glaces très serrées, que nous parvîmes enfin à
 » traverser, et nous atteignîmes la grande barrière de
 » glace qui arrêta nos progrès vers le sud. La plus
 » haute latitude à laquelle nous soyons parvenus est 78°
 » $10'$, six milles seulement au-delà du point où nous
 » avons été dans la dernière saison, et la continuation
 » de la barrière elle-même a été tracée cent trente
 » milles plus à l'est. L'hiver étant devenu trop dur pour
 » nous permettre de continuer de rester plus longtemps
 » dans ces hautes latitudes, nous fûmes obligés
 » de nous diriger sur les îles Falkland aussi promptement
 » que possible. Nous avons eu des temps bien
 » durs, et les travaux de cette année ont été très pénibles.
 » Depuis notre arrivée ici, nous avons débarqué
 » toutes nos provisions et nos munitions, et le navire
 » a été aussi allégé que possible, afin d'examiner les avar-
 » ries qu'il a reçues, mais dont aucune n'est importante.
 » Il est vraiment merveilleux de voir combien peu ce
 » bâtiment a souffert des terribles chocs qu'il a éprouvés

• le 20 janvier, au milieu des glaces serrées qui le
 • frappaient avec tant de violence que les mâts cra-
 • quaient, et que nous ne pouvions nous tenir sur nos
 • jambes, et cela a duré pendant trente-six heures. Je
 • n'aurais pas cru qu'un navire pût endurer de tels
 • chocs sans éprouver des avaries beaucoup plus
 • grandes. Le corps du navire et le gréement ont un
 • peu souffert; mais nous avons ici tout ce qu'il faut
 • pour remettre tout en état, et je ne voudrais pas ris-
 • quer de compromettre la santé de nos équipages, qui
 • est très bonne, en les conduisant dans un climat
 • chaud, avant d'avoir accompli les travaux qui nous
 • restent encore à faire dans la saison prochaine pour
 • remplir mes instructions, et tout ce que je regarde
 • comme assez important pour occuper notre expédi-
 • tion. L'avancement accordé à nos officiers est une
 • preuve suffisante que l'amirauté a regardé favorable-
 • ment nos travaux de l'année dernière, j'espère
 • qu'elle ne regardera pas nos travaux de cette année
 • comme moins dignes de son approbation. Si nous
 • n'avions rien fait l'année dernière, on aurait regardé
 • comme un triomphe d'avoir atteint jusqu'à 78° 10'.
 • Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas espérer que
 • nos travaux de cette année soient regardés avec autant
 • d'intérêt que ceux de l'année précédente l'ont été pro-
 • bablement; mais nous avons encore une année devant
 • nous, et je ne doute pas qu'avec les efforts et le zèle de
 • mes excellents compagnons nous ne parvenions à con-
 • duire nos navires aussi loin que navires peuvent
 • aller. Mon intention est d'essayer d'atteindre la partie
 • est de la terre qui a été appelée terre Louis-Philippe,
 • et de tâcher de la suivre vers le sud, car je présume
 • que les vents de S.-O. qui ont régné auront proba-

• blement dégagé la côte de glaces. Si je ne puis pas
 • réussir à cela, je poursuivrai un projet plus modeste
 • en suivant d'aussi près que possible la route de Wed-
 • dell, et en traversant, s'il est possible, la mer polaire
 • jusqu'à l'extrémité orientale de la barrière que nous
 • avons suivie. Si nous manquions encore ce but, nous
 • tournerions vers l'est, nous continuerions l'examen
 • soit de la côte, soit des glaces, soit de la mer dans
 • les latitudes les plus élevées que l'on puisse attein-
 • dre, et si nous ne pouvons pas trouver un lieu conve-
 • nable pour hiverner, nous reviendrons vers le milieu
 • d'avril 1843 au cap de Bonne-Espérance, où j'espère
 • trouver des lettres de vous. »

Cette remarquable barrière de glace, qui deux fois
 a arrêté les progrès de l'expédition vers le sud, a été
 suivie d'une manière continue sur une longueur de
 430 milles dans une direction presque E. et O. entre
 les latitudes de 78° et 79°. Ce magnifique glacier, car
 tel est le nom qu'on peut lui donner, est appuyé sur
 une chaîne de hautes montagnes que l'on a aperçues de
 loin par la latitude de 79°. Vers son extrémité occi-
 dentale et dans le voisinage du mont Erebus, il pré-
 sente du côté de la mer une face perpendiculaire de
 150 pieds (45^m,7) au moins d'élévation; cette hau-
 teur diminue progressivement jusqu'à 70 ou 80 pieds,
 qui est ce qu'on a trouvé à l'extrémité orientale qu'on
 a atteint en 1843. Les lettres des officiers de l'expédi-
 tion font connaître qu'ils pensaient que ce glacier
 courait parallèlement ou à peu près parallèlement
 à la chaîne de hautes montagnes, dont on avait
 aperçu les sommets vers le sud, et qu'il remplis-
 sait une baie d'une vaste étendue comprise entre une

pointe avancée de la côte, située auprès du mont Erebus et quelque autre cap peu distant probablement du point où ils ont été obligés de quitter leur exploration en 1842. On a vu par l'extrait précédent de la lettre du capitaine Ross, que son dessein était, pour cette saison, de se diriger vers ce point par une autre direction, c'est-à-dire par le S.-E., si toutefois il n'en était empêché par des obstacles insurmontables.

Le premier objet de l'expédition du capitaine Ross est de recueillir les matériaux nécessaires pour la construction d'une carte magnétique de l'hémisphère austral. Dans ce but, en outre de toutes les occasions favorables que l'on peut avoir pour faire des observations, soit à terre, soit sur la glace, la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité sont observées tous les jours à bord des deux bâtiments avec un succès et une exactitude qui ont surpassé tout ce qu'on pouvait espérer.

D'après les derniers avis, datés de novembre 1842, l'expédition était retournée aux îles Falkland après avoir été établie pendant les mois de septembre et d'octobre les instruments magnétiques au cap Horn dans l'anse Saint-Martin. Elle se préparait à partir immédiatement vers le sud.

EDWARDS SABINE.

Woolwich, 30 mars 1843.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENTE DE M. JOMARD.

Séance du 5 mai 1843.

M. Robert Schomburgk écrit de Demerara , le 13 février 1843, qu'il a reçu à son retour d'une mission sur les frontières de la Guyane anglaise, la médaille que la Société lui a décernée pour ses premières explorations dans les mêmes contrées. **M. Schomburgk** attache le plus grand prix à ce témoignage d'approbation , et il prie la Société d'en agréer ses vifs remerciements.

Le Congrès scientifique de France adresse à la Société des lettres d'invitation pour sa 11^e session , qui aura lieu à Angers le 1^{er} septembre prochain.

M. Jomard donne communication d'une lettre de **M. Thibaut**, voyageur en Égypte, datée de la Nubie , du 22 février. Il donne des détails curieux sur les Schlouks et sur la partie supérieure du cours du Nil-Blanc. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. le Président annonce à la Société la perte sensible qu'elle vient de faire de l'un de ses membres les plus zélés , **M. Gauttier d'Arc**, consul - général de France en Égypte. Atteint d'une grave maladie , **M. Gauttier**

d'Arc venait d'obtenir un congé pour retourner en France , et il est mort avant son arrivée à Barcelonne, où ses restes ont été recueillis par M. de Lesseps, son successeur au consulat de cette ville.

M. le Président annonce également la maladie de plusieurs de ses collègues, et entre autres de MM. Walkenaer et Barbié du Bocage. Sur sa proposition et d'après la décision de la Commission centrale, M. Cochelet veut bien se charger d'aller , au nom de la Société, s'informer de leurs nouvelles.

M. Roux de Rochelle présente à la Société une Notice de M. Georges Sumner, de Boston, sur les tribus indiennes qui occupent une partie du territoire des États-Unis d'Amérique ; il est invité à rendre compte de cet écrit. Le même membre offre, de la part de M. Sumner, un ouvrage publié en Angleterre par une Commission spéciale sur l'état sanitaire des classes ouvrières dans la Grande-Bretagne.

M. Noël Desvergers donne des renseignements sur une route récemment ouverte en Italie, entre Rimini et Florence, et qu'il a parcourue l'année dernière. Cette route, qui abrège de longues distances, facilitera beaucoup les relations entre trois États différents.

M. Thomassy, secrétaire de la section de correspondance, appelle l'attention de la Commission centrale sur l'utilité d'une nouvelle série de questions générales faisant suite à celle que la Société a publiée en 1822.

M. de Laroquette rappelle à cette occasion les travaux commencés par la section de correspondance, et M. le Président cite les publications du même genre faites récemment par divers corps savants français et

étrangers. Cet objet est important, et il mérite toute l'attention de la nouvelle section de correspondance , qui est invitée à s'en occuper en s'aidant des travaux antérieurs.

Assemblée générale du 12 mai 1843.

La Société de géographie a tenu sa première assemblée générale de 1843, le vendredi 12 mai, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce. La réunion était nombreuse, et on y remarquait plusieurs savants et voyageurs étrangers.

M. Ansart, secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la dernière séance générale, et donne communication de la liste des cartes et des ouvrages nouvellement offerts à la Société, et déposés sur le bureau.

M. le Président rappelle les noms des membres admis dans la Société depuis la dernière assemblée, et il proclame ceux des nouveaux candidats présentés dans cette séance.

M. Alex. Vattemare, qui depuis plusieurs années cherche à établir des échanges scientifiques entre la France et l'Amérique, et qui a été secondé dans son entreprise par le gouvernement français, écrit à la Société pour solliciter son approbation et son concours. La lettre de M. Vattemare est renvoyée à la Commission centrale.

M. Jomard présente, au nom de la Commission centrale, les quatre premières feuilles de la grammaire et du dictionnaire berbères de Venture. Cet ouvrage, qui paraîtra bientôt, grâce à la munificence de M. le ministre du commerce et de M. le ministre de

la guerre, contribuera à faciliter les relations de l'armée d'Afrique avec les tribus kabaïles, et aidera un jour à ouvrir les portes du Sahara et de l'Afrique centrale.

M. Jomard présente la carte de l'Edrici avec la Mappemonde, en 2 feuilles; le N° 33-34 des monuments de la géographie; la carte du Darfour d'après le voyage du cheikh Mohammed-el-Tounsi, et plusieurs planches du voyage au Darfour.

Le même membre annonce qu'il vient de recevoir de M. Antoine d'Abbadie une lettre datée de Gondar, le 14 décembre 1842. Cette lettre contient des renseignements curieux sur les pays de Caffa, Enarea, Waratta, Limmou, Gomma, etc.; elle est accompagnée d'une esquisse de carte tracée de la main d'un Galla. M. d'Abbadie signale le voyage d'un habitant de Chingeti pour le Maghreb, en partant de Gondar en ligne directe. Ce hardi pèlerin est recommandé à MM. les consuls près des puissances barbaresques. La Société ne peut manquer de s'intéresser à ce voyageur, qui peut rendre d'utiles services à la géographie.

M. d'Avezac annonce qu'il vient de recevoir des lettres récentes de M. Petit et de M. Rochet d'Héricourt, voyageurs en Abyssinie. M. Rochet, dont on avait annoncé la mort, est parvenu enfin à vaincre les obstacles de tout genre qui lui ont été suscités, et il est arrivé heureusement dans le royaume de Choa.

M. Daussy fait un rapport au nom de la Commission du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. Après avoir analysé avec talent et impartialité les principaux voyages scientifiques exécutés dans le cours des deux dernières années, M. le rapporteur conclut à ce que le prix an-

nuel soit décerné à M. le capitaine James Clark Ross , pour ses découvertes dans les mers polaires antarctiques ; il propose également qu'une mention très honorable soit accordée au capitaine Wilkes , chef de l'expédition américaine , qui en 1839 , 40 , 41 et 42 a parcouru l'Océanie et a fait d'importantes découvertes dans les mers australes.

M. Roux de Rochelle fait ensuite un rapport au nom de la Commission du concours au prix proposé par feu S. A. R. M^{gr} le duc d'Orléans , pour la découverte la plus utile à l'agriculture , à l'industrie ou à l'humanité. Après avoir payé un tribut de regrets à la mémoire du prince , protecteur de la Société , et signalé toute l'importance de la question mise au concours , M. Roux de Rochelle examine les travaux qui sont parvenus à la connaissance de la Commission , et exprime le regret qu'ils ne remplissent pas entièrement les conditions du programme. Il conclut toutefois à ce qu'une médaille d'encouragement soit décernée à M. de Morineau pour ses voyages et pour ses importations industrielles , et il propose au nom de la Commission de proroger le sujet de prix jusqu'à l'année 1846 , afin de laisser aux concurrents le temps de remplir complètement les intentions du fondateur.

M. Berthelot , secrétaire général de la Commission centrale , chargé de prononcer l'éloge du contre-amiral Dumont d'Urville , s'est acquitté avec autant de talent que de vérité de cette tâche douloureuse. M. Berthelot a constamment captivé l'attention de l'assemblée en lui racontant la vie si active , si laborieuse et si bien remplie du célèbre navigateur , dont la Société et les sciences déplorent vivement la perte.

M. Fontanier , récemment arrivé de Bassora , où il

remplissait les fonctions de consul de France , présente un aperçu sur ses voyages dans l'Inde, et sur les travaux géographiques dans ce pays. Cette communication est écoutée avec un vif intérêt par l'assemblée.

La Société, aux termes de son règlement, procède au renouvellement des membres de son Bureau pour l'année 1843-1844 ; elle nomme au scrutin :

Président : M. l'amiral baron ROUSSIN , ministre de la marine.

V.-Présidents : M. le baron Benjamin DELESSERT et M. AUG. DE SAINT-HILAIRE, membres de l'Institut.

Scrutateurs : M. MERMILLIOD , député, et M. VIVIEN.

Secrétaire : M. NOEL DESVERGERS.

La séance est levée à dix heures et demie.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 12 mai 1843.

M. Jules LECHEVALIER.

M. le lieutenant-général marquis de SAINT-SIMON , pair de France.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 mai.

Par M. le Ministre de la marine : Tableaux de population , de culture , de commerce et de navigation , formant , pour l'année 1840 , la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises. Paris , 1843 , 1 vol. in-8.

Par M. G. Sumner : Report to her majesty's princi-

pal secretary of state for the home department, from the Poor law commissioners, on an inquiry into the sanitary condition of the labouring population of Great Britain ; with appendices. London, 1842, 1 vol in-8, avec 26 planches.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'Indépendance, 47° à 50° livraison, in-8.

Par les éditeurs : Annales de la propagation de la foi, mai. — Recueil de la Société polytechnique, mars. — L'Écho du Monde savant.

Séance générale du 12 mai.

Par M. le Ministre de la guerre : Nouvelle carte topographique de la France, levée par les officiers du corps royal d'état-major, sous la direction de M. le lieutenant-général baron Pelet. Feuilles 16, les Pieux. — 27, Barneville. — 45, Falaise. — 46, Bernai. — 79, Chateaudun. — 83, Chaumont. — 98, Châtillon. — 160, Nantua. — Tables des positions géographiques, et hauteurs absolues des principaux points des feuilles ci-dessus, in-4.

(La suite des procès-verbaux et de la liste des ouvrages offerts au numéro prochain.)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUIN 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT

sur l'ouvrage de M. le C^m LÉON DE LABORDE intitulé

COMMENTAIRE GÉOGRAPHIQUE SUR L'EXODE ET LES NOMBRES,

fait à la séance du 7 avril 1843,

PAR M. D'AVEZAC.

MESSIEURS,

La géographie sacrée, dans les fastes de laquelle une place d'honneur est assurée au pays qui peut citer les noms de Bochart et de Calmet, semble néanmoins depuis longtemps ne plus compter d'adeptes que par-delà le Rhin ou de l'autre côté de la Manche. C'est donc un phénomène presque étrange que de voir chez nous un homme jeune, un homme du monde, publier

un grand et beau livre de géographie biblique, dans ce majestueux format que la librairie moderne semble avoir oublié, avec une richesse, je dirais presque une prodigalité d'érudition, qui défierait tout le savoir bibliographique de la docte Allemagne.

M. Léon de Laborde a fait hommage à la Société de géographie du volume in-folio qu'il a publié sous le titre de *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*; et vous m'avez chargé de vous en rendre compte. Sans doute il ne s'agit point de vous soumettre une appréciation critique du livre, Quelque attrait qu'aient toujours eu pour moi les études bibliques, mon insuffisance reculerait devant l'épineuse tâche de prononcer comme juge dans des matières où, après avoir beaucoup appris, il reste encore plus à apprendre. Je serai donc, messieurs, simple rapporteur du travail de M. le comte Léon de Laborde, et je circonscrirai la mission que vous avez bien voulu me confier, dans les bornes d'une analyse générale des explications nouvelles qu'il a proposées sur la grande migration des Israélites, depuis l'Égypte jusqu'à la Terre promise, à travers l'Arabie pétrée.

Il ne saurait pourtant m'être permis de passer sous silence l'introduction pleine d'intérêt que l'auteur a placée en tête de son commentaire.

Il était naturel qu'avant d'entrer dans la voie qu'il a choisie, l'auteur jetât un coup d'œil rétrospectif sur les travaux dont le Pentateuque a été l'objet sous le rapport géographique depuis Eusèbe et saint Jérôme jusqu'à Hengstemberg et Robinson; il convenait qu'il passât en revue les matériaux dont il se pouvait aider lui-même : livres, cartes, dessins, exploration personnelle du sol, il n'a rien négligé; et chacune de ces ca-

tégories a été inventoriée de manière à nous faire apprécier l'étendue et la variété des recherches de l'auteur, en déployant, sur chaque détail, une abondance de richesses telle, que la plus studieuse curiosité pourrait s'en trouver effrayée.

Avant toutes choses, il met hors de question et d'examen l'inébranlable autorité des textes sacrés, que n'ont pu encore infirmer les innombrables attaques des impies, tant du siècle passé que du siècle présent, détracteurs ignorants autant qu'audacieux, traités ici avec tout le dédain et la sévérité d'une foi robuste et chaleureuse, sympathique à la foi naïve des anciens temps. Il professe une haute confiance pour les enseignements géographiques d'Eusèbe et de saint Jérôme, confirmés eux-mêmes par la tradition des premiers pèlerins, après lesquels Arculfe, Burchard de Montsion, et les pieux compilateurs venus à leur suite, n'offrent plus une couche aussi pure de l'antique tradition ; et quant aux érudits qui ont mis en œuvre ces matériaux, on ne peut se fier sans réserve à Bochart, Sanson, Spanheim, Reland, d'Anville ; et il faut se tenir encore plus sur ses gardes vis-à-vis de Calmet, de Holstein, de Michaëlis, et de tant d'autres qui se sont traînés dans les mêmes routines.

Mais les modernes ont repris en sous-œuvre les travaux de la géographie biblique ; ils ont scruté la littérature des Juifs de tous les âges, réuni et discuté de nouveau les indications fournies par les Grecs et les Latins ; ils ont surtout étudié les relations de l'Orient : et ici l'auteur, qui nous promet dans un avenir prochain une bibliothèque complète des pèlerinages, croisades et voyages en Terre-Sainte, nous donne un avant-goût de cette utile publication, en insérant

dans ses notes une triple liste générale des relations où la péninsule du Sinaï se trouve décrite ou mentionnée, savoir : d'abord les pèlerinages depuis les premiers temps jusqu'à la fin du xv^e siècle; puis les historiens originaux des croisades; et ensuite les voyageurs modernes depuis le commencement du xvi^e siècle jusqu'à nos jours.

Un autre élément d'étude, ce sont les cartes; et à ce propos l'auteur passe en revue l'histoire entière de l'art cartographique depuis ses premiers rudiments jusqu'à ses productions les plus parfaites. D'abord il affirme que l'antiquité n'a point eu de cartes, et il admet à peine que Ptolémée en ait dressé de pareilles à celles qui ornent aujourd'hui sa géographie; pour ces dernières, il les rapporte seulement au xiv^e siècle. Les vers si connus de Properce (1) ne lui paraissent désigner qu'un tableau couvert de légendes explicatives; mais il concède du moins que les portiques d'Auntun offraient réellement des cartes géographiques. Quoi qu'il en soit, les cartes qui ont pu exister alors n'étaient point en circulation, et le moyen-âge ne les a point connues, car il les aurait copiées; tandis qu'il a recommencé la science géographique, en la consignant presque exclusivement dans des cartes informes, aujourd'hui disséminées partout, et qui, réunies dans un musée, présenteraient la véritable et la meilleure histoire de la géographie pour cette époque. Ceci est une juste appréciation de l'idée qui préside aux efforts d'un savant académicien pour rassembler à la Bibliothèque royale, soit en originaux, soit en copies, le plus grand nombre possible de ces documents. Mais

(1) Cogor et e tabula pictos ediscere mundos, etc.

à côté de cette observation pleine de justesse se trouvent placées quelques paroles de dédain pour les publications qui ont pu être entreprises ou projetées, de collections de cette nature, et elles ont éveillé la susceptibilité des hommes studieux qui, préoccupés de cette question, reconnaissaient le besoin, et se flattaient qu'on sentirait le prix d'un travail d'ensemble sur une matière abordée tour à tour, mais toujours dans des limites trop étroites, par Zanetti, Formaléoni, Zurla, Pezzana, Baldelli, Andrés, Pasqual, Villanueva, de Murr, Heeren, de Guignes, Buache, Walckenaer, Buchon, Tastu, et quelques autres. Il est évident que si l'histoire de la géographie au moyen-âge se trouve principalement renfermée dans les cartes, c'est justement dans ces cartes qu'il faut la chercher; et comme elles sont disséminées, et presque inabordables, c'est rendre un service éminent que d'en mettre l'étude à la portée de tous par une publication collective (1). Il ne peut y avoir de doute à cet égard, et si M. de Laborde l'avait méconnu, c'est que sa plume aurait fait défaut à sa pensée, et nous n'avons garde, pour notre compte personnel, de lui en conserver la moindre rancune (2).

(1) Voir SANTAREM, *Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*, in-8°. Paris, 1842, pp. cij à cvj, à la note.

(2) Le magnifique atlas de M. le vicomte de Santarem, et les belles feuilles par lesquelles M. Jomard a présumé à sa publication, sont assez connus du monde savant pour que je n'aie rien à apprendre à personne à leur égard. Mais en ce qui me concerne, quelques mots d'explication sont indispensables pour donner, des projets auxquels fait allusion M. de Laborde, une idée plus précise que ne le pouvaient faire ses indications.

Ce n'est point la collection entreprise par M. Jomard à la Biblio-

Appréciant successivement les œuvres graphiques des Arabes et des Européens du moyen-âge, l'auteur fixe à la seconde moitié du **xiv^e** siècle l'époque des véritables progrès dans le tracé des cartes, rapidement perfectionné depuis lors par les découvertes et les explorations des voyageurs, par la critique et la sagacité des géographes. De cet examen général revenant à la spécialité de son plan, il parcourt la série des essais cartographiques dont la péninsule du Sinaï a été le sujet, et il met sous les yeux de son lecteur le *fac-simile* des plus remarquables, depuis le planisphère historié de Richard de Haldingham et la perspective cavalière d'Erhard Rewich, jusqu'aux levés de Pococke, de Niebuhr, de Burckhardt, d'Ehremberg, et de Ruppell, jusqu'aux travaux de d'Anville, de la Commission d'Égypte, et du colonel Lapie.

Outre la topographie des lieux bibliques, il en faut aussi connaître l'aspect pittoresque, et le dessinateur

thèque royale que j'avais dessiné de publier : c'est en puisant directement aux sources dont l'accès m'était ouvert dans les principales bibliothèques de l'Europe, que je voulais réunir et faire connaître les monuments cartographiques du moyen-âge, destinés à former, ainsi colligés, l'une des huit séries entre lesquelles sont distribués, dans mon plan, tous les documents géographiques de cette époque. Ma répugnance à voir exécuter cette entreprise en Allemagne, loin d'une surveillance directe que je regarde comme indispensable, avait seule retardé le commencement de ma publication, lorsque des considérations de déférence me portèrent à y renoncer quant à présent, sauf à la reprendre plus tard dans des proportions beaucoup plus modestes que les beaux *fac-simile* de mes savants devanciers; et je m'empressai de mettre à leur disposition, soit les calques inédits que renfermait mon portefeuille, soit les facilités que m'offrait à l'étranger le zèle de mes amis pour faire exécuter de soigneuses copies. Heureux de concourir ainsi pour une faible part à leurs magnifiques productions!

doit ici venir en aide au géographe. M. de Laborde s'est adonné au culte des beaux-arts avec trop de succès pour qu'il ne leur fit point ici une bonne place, et nous y gagnons une revue générale de toutes les *illustrations* (c'est le mot à la mode) qui ont été recueillies en Orient.

A l'étude des lieux vient se joindre celle de leurs productions naturelles, celle des maladies qui y règnent, celle des mœurs qui s'y sont impatronisées; et sur chacun de ces sujets l'auteur annote toujours une multitude d'indications bibliographiques.

Des ouvrages généraux passant aux descriptions spéciales, il en donne d'abondants catalogues; enfin, il jette un coup d'œil sur les voyages les plus récemment accomplis dans cette contrée que lui-même a parcourue; et finissant son introduction comme il l'avait commencée, il fait une profession nette et précise de sa foi aux miracles consignés dans la Bible, et de la respectueuse réserve qu'il s'est imposée dans l'examen des questions qui s'y rattachent.

Venons au corps de l'ouvrage.

Il se compose des versions grecque et latine des dix-neuf premiers chapitres de l'Exode, et des chapitres XXXIII et XXXIV des Nombres, accompagnés chacun d'un commentaire géographique que nous n'avons pas la prétention d'analyser dans toutes ses parties, mais dont nous essaierons de résumer les résultats généraux dans un simple exposé de la route des Israélites depuis l'Égypte jusqu'au Jourdain, d'après le tracé du nouveau commentateur.

Le journal détaillé de leur route, station par station, se trouve, comme on sait, au XXXIII^e chapitre des Nombres; le récit historique du voyage, avec la

narration des événements, est consignée dans les chapitres XII à XIX de l'Exode pour la portion de l'itinéraire qui précède le Sinaï, puis dans les chapitres X à XXI des Nombres pour le surplus : cette seconde partie du voyage est encore rappelée, à titre de souvenir, dans quelques chapitres (notamment I, II et X) du Deutéronome.

Prenons donc pour texte principal l'itinéraire contenu au chapitre XXXIII des Nombres, en annotant, suivant qu'il y aura lieu, les renseignements supplémentaires que peuvent y ajouter les autres textes.

Départ de RA'MSES d'Égypte, le 15^e jour du 1^{er} mois.

Campement à SOKKOT (les tentes).

Campement à ETAM, sur la lisière du désert.

[Détour et] campement près de FY-HE-HHYROT (l'embouchure des Hhyrot ou canaux d'écoulement), en vue de Be'l-Tse-foun, du côté de Magdol.

Passage de la mer.

Trois journées [sans eau] dans le désert d'Etam [ou de Sour].

Campement à MABAN (amertume).

Campement à EYLIM.

Campement sur le bord de la mer.

Campement dans le désert de SYN [qui est entre Eylim et Sinaï].

Campement à DAFQAN [ou Rafaqah, 'Ραφακά].

Campement à ALOUS.

Campement à REFYDIM, où il n'y a pas d'eau. [Moïse en fit jaillir du rocher de Hhoreb, et appela ce lieu Mesah-we-Merybah, c'est-à-dire Tentation et Murmure].

Campement dans le désert de SINAÏ [trois mois après la sortie d'Égypte].

[Départ du désert de Sinaï, le 20^e jour du 2^e mois de la 3^e année, pour aller au désert de FARAN; marche de 3 journées sans repos; fatigue et murmures : Taberah ou embrasement].

Campement à QIBROT-HE-TAWAN (tombeaux de la Convoitise):

Campement à HÉATSEROT [d'où l'on repart pour aller camper au désert de Fâran].

Campement à RETMAN.

Campement à REMMON-FARETS.

Campement à LEBNAH.

Campement à RESSAH.

Campement à QEBELATAH.

Campement au MONT SEFER.

Campement à HĤARADAH.

Campement à MAQHELOT.

Campement à TAĤSAT.

Campement à TAREEH.

Campement à METQAH.

Campement à HĤESMONAH.

Campement à MOSEROUT.

Campement à BENY-YA'QAN [Bérôt Beny Ya'qan Mouserah , c'est-à-dire aux puits des Beny-Ya'qan, près Mouserah, où mourut Aharon].

Campement au mont GADGAD.

Campement à YETĤEBATAH [pays de torrents].

Campement à 'EBRONAH.

Campement à 'ATSŶON-GABER.

Campement au désert de TSIN OU QADES [ou au désert de FARAN près Qades, ou à QADES-BARNE'A, sur la frontière d'Edoum : envoi de douze espions dans le pays de Kana'n et retour. Demande de passage par Edoum, refusée. On était arrivé à ce campement le 1^{er} mois de l'année ; on y séjourna longtemps.]

[Retour en arrière vers le désert par la route de la mer Rouge].

Campement à la montagne de HOR, sur la frontière de la terre d'Edoum ; là mourut Aharon, le 5^e mois de la 40^e année depuis la sortie d'Égypte [le lieu où mourut Aharon s'appelait MOUSERAH]. Le roi kan'aneen de 'Arad dans le midi de la terre de Kan'an, apprit que les Israélites arrivaient [par la route des espions ; il marcha contre eux, et leur fit des prisonniers ; mais il fut ensuite battu, et ce lieu fut appelé HĤORMAH, ou maudit].

[Départ de Hor par la route de la mer Rouge].

Campement à TSALMONAH.

[Le 1^{er} jour du 11. mois de l'n 40^e année, on se trouvait dans la plaine qui est vers la mer Rouge, entre Fâran, Tofel, Laban, Hhatserot et Dy-Zahab, à 11 journées de Hhoreb par la route qui va de ce point à la montagne de Se'yr jusqu'à Qades-Barne'a].

Campement à FOUNON.

Campement à OBOT.

Campement aux 'ITYM ou monticules des 'ABARYM [dans le désert qui est vis-à-vis et à l'est de Mouâb].

Campement à DYBON-GAD [sur le torrent de ZARED].

[Passage du torrent de Zared, après 38 ans d'attente depuis l'arrivée à Qades-Barne'a].

Campement à 'ELMON près des DEBLATAYM [sur le torrent d'ARNOUN, qui est au désert de Qadémot, coulant de chez les Amorréens vers 'Ar, et de là à Bér].

[Départ du désert de Qadémot; on passe par Mattanah, Nahhalyél, et Bamout ou les hauteurs de la vallée qui est au territoire de Mouâb, au commencement de Fisgah, du côté de Yésymon].

Campement aux montagnes des 'ABARYM, en face de Nébou.

Campement dans les campagnes de Mouâb, sur le Jourdain de Jéricho, depuis Beyt he-Yésymot (la maison des Solitudes) jusqu'à ABEL HE-SITHYM (la vallée des Cèdres).

Voilà un relevé aussi exact qu'il nous a été possible de le faire, des indications fournies par les livres de Moïse sur le voyage des Israélites depuis l'Égypte jusqu'à la Terre-Promise.

On aperçoit tout d'abord qu'au point de vue de la construction graphique, cet itinéraire est appuyé, dans son ensemble, sur quatre points à peu près fixes, savoir : le point de départ *Ra'msès* d'Égypte, le point d'arrivée *Abel he-Sithym* sur le Jourdain en face de Jéricho, et deux points intermédiaires, le *Sinai* et *'Atsyon-Gaber*. Il en résulte que la route se trouve ainsi naturellement partagée en trois sections distinctes appuyées chacune sur deux points fixes, l'un de

départ, l'autre d'arrivée; la première de Ra'msès au Sinaï, la seconde du Sinaï à 'Atsyon-Gaber, la troisième de 'Atsyon-Gaber au Jourdain.

Chacune de ces trois sections a ses difficultés propres : dans la première toutefois elles sont beaucoup moindres, et se trouvent à peu près bornées à la détermination du point précis du passage de la mer Rouge; dans la seconde elles consistent principalement à placer non moins de dix-neuf stations distinctes sur un espace limité à une distance de 75 milles géographiques en ligne droite; dans la troisième, elles ont surtout pour objet la détermination du point de Qades et l'éclaircissement de sa triple synonymie avec Fàran, avec Tsin et avec Qades-Barne'a. Exposons successivement, pour chaque section, les données du problème et la solution proposée par le nouveau commentateur.

En premier lieu, il paraît adopter la synonymie donnée par les Septante (1), du nom égyptien de la ville de Ra'msès avec le nom grec d'Héroopolis, auquel a succédé aujourd'hui le nom arabe d'Abou-Kescheyd; et il fait arriver les Hébreux de l'autre côté de la mer Rouge, aux 'Ayoun-Mousày ou sources de Moïse, où les conduisent également presque tous les commentateurs, aussi bien que la tradition locale, malgré la diversité des opinions sur la direction du passage, les uns traçant la route des Israélites par le nord, les autres par l'ouest, ceux-là par le sud-ouest, ceux-ci par le nord-ouest. C'est donc le point où cette route entre dans la mer qu'il s'agit de déterminer, en partant d'Abou-Kescheyd pour aboutir aux 'Ayoun-Mousày. Après

(1) *Genèse*, XLVI, 28, 29.

un premier campement sous des tentes (sokkot), on atteint Etam sur la limite du désert de ce nom, dans lequel se trouvent les 'Ayoun Mousây elles-mêmes; mais au lieu de continuer dans cette direction, on se replie vers Fy he-Hhyrot (l'embouchure des fossés ou canaux d'écoulement) (1), pour camper tout auprès, vis-à-vis de Be'l-Tsefoun, du côté de Magdol (2): tel est du moins, ce nous semble, le sens précis du texte des Nombres (XXXIII, 7); celui de l'Exode (XIV, 2) exige de même, à notre sens, que les Israélites se replient pour venir camper vers l'embouchure des canaux d'écoulement qui sont entre Magdol et la mer, de manière à établir leur campement vers Be'l-Tsefoun, contre la mer. Le nouveau commentateur suppose que Magdol n'est plus ici le nom de la ville bien connue de Magdol au sud de Peluse, mais qu'il doit s'appliquer à quelque localité plus prochaine, comme le Gebel Attaka; il identifie Fy he-Hhyrot avec le château moderne de 'Ageroud, et fait correspondre, comme Eusebe, Be'l-Tsefoun à Soueys; il indique le campement des Israélites à Be'l-Tsefoun même, bien que le texte des Nombres (XXXIII, 8) répète encore que ce fut en face des Hhyrot (3); et tirant une ligne de Soueys aux

(1) 'Επι τὸ στόμα 'Ειρῶθ. (Nombres, XXXIII, 7.) — 'Απανάτι εἰς ἰπάυλιως. (Exode, XIV, 2.) — Au lieu de ἰπάυλιως, qu'il est difficile d'arcorder avec στόμα, je proposerais de lire ἰπάντλιας.

(2) וישב על פי החירש אשר על פני בעלצפון ויחנו לפני מגדל.

(Nombres, XXXIII, 7.)

וישבו ויחנו לפני פיהחירת בין מגדל ובין חים לפני בעל צפון נכחו תחנו על חים.

(Exode, XIV, 2.)

(3) מפני החירת — 'Απέναντι 'Ειρῶθ.

'Ayoun Mousây , il trace ainsi leur route à travers la mer Rouge sur une série de bas-fonds qu'il a lui-même observés. Il place ensuite Marah sur 'Ayn Howarah , Eylim à Ouâdy-Ossaita, Dafqah et Alous dans le Ouâdy Feyran , et Refydim à Ouâdy Boueb , à trois lieues du rocher de Hhoreb , d'où Moïse fit jaillir la source miraculeuse destinée à abreuver ce campement , après lequel on arriva au Sinaï.

Au lieu de passer immédiatement à la dernière section de la route , celle qui s'appuie à ses extrémités sur le Sinaï et sur 'Atsyon-Gaber , occupons-nous auparavant de la dernière portion , qui se rend de 'Atsyon-Gaber au Jourdain , parce que sa construction doit servir à poser d'une manière plus complète les conditions du problème qu'offre à résoudre la portion intermédiaire.

Après 'Atsyon-Gaber , la première station indiquée est celle de Qades , qui devint le principal séjour des Hébreux , puisqu'il s'écoula trente-huit ans entre leur arrivée en cet endroit et le passage du torrent de Zared , un des affluents méridionaux de la mer Morte. Ce fut même , à proprement parler , autour de Qades que s'écoulèrent presque en entier les trente-huit ans , puisque Aharon mourut à la station suivante , Mouserah sur la montagne de Hor , dans le 5^e mois de la 40^e année depuis la sortie d'Égypte. Cette position de Qades a donc une importance particulière dans l'histoire du séjour des Israélites au désert ; elle a en même temps une grande importance géographique pour le tracé de leur itinéraire , parce qu'elle se lie aux indications accessoires les plus nombreuses : ainsi , d'une part elle touche au désert de

Tsin, où même elle y est assise et se confond avec lui (1); et d'autre part elle est voisine du désert de Fâran (2); elle est en même temps sur la limite d'Edoum (3), et d'un autre côté sur les frontières méridionales de Kana'n (4), qui devinrent plus tard celles de la Judée; elle ne peut être éloignée de la montagne de Hor, qui est aussi à la frontière d'Edoum (5), et à portée de laquelle eut lieu le combat de Hhormah (6), pareillement aux confins de Kana'n (7).

Quelques uns ont cru que la position de Qades était en outre déterminée par une double distance d'une journée depuis 'Atsyon-Gaber et de onze journées, depuis le mont Hhoreb : le nouveau commentateur a lui-même admis cette hypothèse; mais elle ne nous paraît pas suffisamment appuyée par les textes où l'on croit la trouver. La journée de distance depuis 'Atsyon-Gaber est uniquement conclue de l'ordre des stations énumérées au chapitre XXXIII des Nombres, et de la supposition que ces stations se succèdent par étapes d'une journée chacune : supposition non seulement gratuite, mais démentie même formellement en quelques cas par une énonciation contraire, comme entre les Hhyrot et Marah, entre le Sinai et les Qibrot he-Tawah, etc.

Quant aux onze journées depuis le mont Hhoreb,

(1) *Nombres*, XXXIII, 36.

(2) *Nombres*, XIII, 27.

(3) *Nombres*, XX, 16.

(4) *Nombres*, XXXIV, 4. — *Josué*, XV, 21, 23.

(5) *Nombres*, XX, 23.

(6) *Nombres*, XXI, 3, 4.

(7) *Josué*, XV, 21, 30.

elles n'existent, ce nous semble, que dans une inadvertance de traduction des deux premiers versets du Deutéronome, qui doivent en réalité, dans notre opinion, se lire ainsi : « Voici les paroles que dit Moïse à tout Israël, par-delà le Jourdain, au désert, dans la plaine du côté de (la mer de) Souf, entre Fâran, Tofel, Laban, Hhatserot et Dy-Zahab, à onze journées de Hhoreb par la route (qui va de Hhoreb à) la montagne de Se'yr (en se prolongeant) jusqu'à Qades-Barne'a; et ce fut le 1^{er} du 11^e mois de la 40^e année » (1). Comme les Israélites avaient quitté Qades avant la mort d'Aharon, qui eut lieu le 5^e mois, il est évident que le passage actuel s'applique à l'une des stations qui suivirent le départ de Hor, quand on rétrogradait par le chemin de la mer de Souf pour contourner le pays d'Edoum (2). Ce point se trouvait sur la route de Hhoreb à la montagne de Se'yr et à Qades, à onze journées de Hhoreb : d'où il suit que Qades était non seulement au-delà des onze journées comptées depuis Hhoreb, mais encore qu'il était au-delà de la montagne de Se'yr, où l'on fut conduit par une marche rétrograde depuis Hor, et qu'il se trouvait même au-delà de Hor, puisque le mouvement rétrograde avait commencé à Qades (3), par suite du refus de passage fait par les Edomites.

(1) La Vulgate elle-même porte : « Hæc sunt verba quæ locutus est Moyses ad omnem Israel trans Jordanem in solitudine campestri, contra mare Rubrum inter Pharan et Thophel et Laban et Haseroth ubi auri est plurimum : undecim diebus de Horeb per viam montis Seir usque ad Cades Barne, quadragesimo auno, undecimo mense, prima die mensis. »

(2) *Nombres* XX, 4.

(3) *Nombres*, XIV, 25. — *Deutéronome*, I, 40.

La montagne de Hor a été placée par M. de Laborde au voisinage des ruines de Pétra, d'après l'autorité d'Eusèbe, et surtout d'après celle des traditions locales, qui désignent encore aujourd'hui le lieu précis où aurait existé le tombeau d'Aharon. En accordant à ces indications traditionnelles une confiance qui peut être contestée sans doute, mais qui peut aussi être soutenue, la portion d'itinéraire entre la montagne de Hor et le Jourdain se trouve établie, dans le travail du nouveau commentateur, d'une manière généralement conforme aux données du problème; mais dans la portion qui précède, une rectification dans la position de Qades nous semble impérieusement réclamée par les conditions de situation relative que nous avons tout-à-l'heure rappelées.

Venons maintenant à la route des Israélites depuis le Sinai jusqu'à 'Atsyon-Gaber; elle doit avoir été faite, comparativement, avec beaucoup de rapidité, puisque le départ eut lieu le 20 du 2^e mois de la 2^e année, et que l'arrivée à Qades eut lieu le 1^{er} mois d'une année non désignée, mais qui est certainement l'année suivante, c'est-à-dire la 3^e, puisque les deux années déjà écoulées complètent, avec les trente-huit ans passés à Qades, le terme prophétique de quarante ans assigné au séjour des Israélites dans le désert. C'est donc neuf mois environ qui furent employés à cette deuxième partie du voyage.

Pendant ce temps, les Hébreux parcoururent un espace qui n'offre, entre les deux points extrêmes qu'une distance de 75 milles géographiques en ligne droite, ou cinq journées communes de marche; cependant ils ne firent pas moins de dix-neuf stations intermédiaires. La plupart des géographes les ont pla-

cées dans leurs cartes en faisant décrire à l'itinéraire de capricieux zigzags à travers toute la péninsule sinaïque; le nouveau commentateur a procédé beaucoup plus simplement, sous l'empire d'une idée fort ingénieuse : adoptant l'opinion de quelques uns de ses devanciers, que la station de Retmah, la troisième après le départ du Sinai, était celle d'où étaient partis les explorateurs envoyés par Moïse dans la terre de Kana'n, lesquels, après quarante jours d'absence, revinrent à Qades rendre compte de leur mission, il a supposé que les Israélites avaient, pour ainsi dire, marqué le pas et piétiné sur place, dans l'attente du retour de ces explorateurs, en sorte que les stations échelonnées entre Retmah et 'Atsyon-Gaber se seraient succédé de trois milles en trois milles. Alors tous les zigzags disparaissent, et le tracé de la route se trouve réduit à des contours qui n'ont plus rien d'extraordinaire. On est séduit par tant de simplicité : mais il reste à vérifier si toutes les conditions du problème sont remplies.

Le chapitre XXXIII des Nombres se borne à une sèche nomenclature des stations successives; et ses stations ne se trouvent, pour la plupart, dénommées que là. Quelques unes cependant sont reproduites ailleurs, avec des indications accessoires qu'il est important de relever : ainsi les chapitres X (12, 53) et XI (1, 3, 4, 34, 35) nous apprennent qu'en quittant le Sinai les Hébreux marchèrent l'espace de trois journées sans se reposer, jusqu'à Tabe'rah ou Qibrot he-Tâwah, d'où ils allèrent ensuite à Hhatserot. Après Hhatserot, le récit des Nombres ne nomme plus que le désert de Fâran, où est Qades. Mais le Deutéronome (X, 6, 7) rappelle que les Israélites étant partis des puits des Bény-Ya'qan, près de Mou-

serah , où mourut (plus tard) Aharon , allèrent de là à Gadgad , et de Gadgad à Yethebatah , pays de torrents. Il est évident qu'ici Mouserah près de Beny-Ya'qan est la même chose que Moserout près de Bény-Ya'qan au chapitre XXXIII des Nombres ; c'est le même nom , sous la forme singulière dans un cas , sous la forme plurielle dans l'autre (1) : or l'indication du Deutéronome , que c'est là que mourut Aharon , implique , sinon une synonymie complète , au moins des rapports de proximité immédiate entre Mouserah ou Moserout , et la montagne de Hor.

Outre cette condition spéciale , le Deutéronome fournit , sur l'ensemble de la route entre le Sinaï et Qades , une donnée générale qui ne doit point être négligée : « Nous partîmes de Hhoreb , » y est-il dit , « et nous parcourûmes tout ce grand et affreux désert que vous avez vu , pour venir à la montagne des Amorréens , comme nous l'avait ordonné Yehowah notre Dieu , et nous arrivâmes jusqu'à Qades-Barne'a. Et je vous dis : Vous êtes arrivés à la montagne des Amorréens ; voilà devant vous la terre que Yehowah votre Dieu vous destine » (2). Vient ensuite le récit de la mission donnée là aux douze espions.

Ce grand et affreux désert portait le nom de F'aran : la Table peutingérienne indique , sur la ligne de Clysmas à Aila , à 120 milles romains de la première et à 50 de la seconde , une station appelée *Phara* , qui détermine

(1) מוסרה : מסרות. — On peut faire une observation semblable sur *Hhatserot* , qui est le pluriel de *Hhatser* ou *Hhatserah* , identique à l'arabe *Hhadhrah* , ainsi que l'a fait remarquer Burckhardt , qui a trouvé un lieu de ce nom dans la péninsule du Sinaï , en un point convenable pour représenter la position de *Hhatserot*.

(2) *Deutéronome* , I , 19 , 20. — Comparez 7 , 8.

très convenablement la limite méridionale de ce désert; Qades était à l'autre bout, vers la frontière de la Terre-Promise, et il était naturel que ce fût de là qu'on fit partir, comme on le fit en effet (1), les douze espions chargés d'explorer le pays, et qu'on les attendit à l'en-droit même d'où on les avait envoyés : l'hypothèse des stations d'attente n'a plus dès lors de fondement; et il est à remarquer d'ailleurs que leur agglomération sur un si petit espace restreindrait à des dimensions bien exigües le *grand et affreux désert*.

Mais je m'aperçois que, me laissant entraîner au-delà du cercle où j'avais circonscrit ma tâche, je me suis risqué à formuler quelques doutes sur certaines parties du tracé de l'itinéraire des Israélites dans l'Arabie-Pétrée, consigné dans le beau volume que vous avez sous les yeux. Ce ne sont que des observations rapides, trop témérairement hasardées peut-être, et dont je suis loin de me dissimuler l'insuffisance, mais qui témoignent du moins de l'intérêt particulier avec lequel j'ai étudié ce volume, au point de vue spécial de la géographie positive. Je ne dois point oublier de dire qu'il contient, outre les diverses cartes insérées dans l'introduction, et que j'ai déjà mentionnées, plusieurs cartes et plans topographiques levés et dessinés par l'auteur avec beaucoup d'habileté et d'élégance.

Outre les matières purement géographiques, son commentaire renferme une foule de notes intéressantes, quelquefois très étendues : je ne puis me dispenser de citer particulièrement celles qu'il a consacrées à la magie, au chameau, aux sauterelles. Un appendice placé à la fin du volume est destiné à le compléter par

(1) *Deutéronome*, I, 19, 22, 23, 24. — *Josué*, XIV, 7.

une analyse raisonnée et des extraits des principales publications, telles que celles de MM. Rüppell, Hengstenberg, Wiener, Robinson et Archinard, qui avaient vu le jour pendant l'impression de l'ouvrage.

Ce mot d'impression me rappelle fâcheusement, au moment où je l'écris, que beaucoup de noms propres sont fautivement imprimés dans le beau livre que nous venons de parcourir ; ces fautes, multipliées, déparent une œuvre typographique qui est d'ailleurs d'une grande beauté.

Vous donnerez, messieurs, dans votre bibliothèque une place distinguée au volume de M. de Laborde, et je ne suis que votre organe en le remerciant ici de nouveau de l'hommage qu'il vous en a fait.

Paris, 7 avril 1843.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES DU NILLAND (1).

1^o HAUTE-ÉTHIOPIE.

I.

Lettre adressée à M. JOMARD par M. Antoine d'ABBADIE.

Gondar, 14 décembre 1842.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir votre lettre du 30 avril, et en même temps une autre de Paris, qui m'apprenait la déplorable catastrophe qui a privé la France de son

(1) Nous nous hasardons à tenter la naturalisation de ce mot, employé par les Allemands pour désigner le bassin du Nil dans son ensemble, et qui a l'avantage d'être aussi intelligible que commode.

prince royal. Cette coïncidence de deux lettres dont les dates sont si différentes peut vous rendre concevable la lenteur d'arrivée de la lettre que je vous ai adressée d'Aylat en date du 3 décembre 1841. En vous rendant compte alors des antiquités de Kahayto, je vous parlais de la croix à anse que je trouvai gravée sur les rochers, et qui m'avait semblé imprimer un caractère égyptien à ces rudes monuments. Aujourd'hui, je viens de retrouver ce symbole mystérieux semé avec profusion dans un manuscrit éthiopien du commencement du xv^e siècle, et il m'est encore impossible de décider s'il est d'origine abyssine ou égyptienne.

Je suis bien sensible à l'esprit d'indulgence et de bonté qui a porté votre Commission à proposer une médaille pour moi; mais je crois n'avoir, dans ce que j'ai jusqu'ici annoncé en France, fait que bien peu de chose pour mériter des suffrages aussi bienveillants.

Une lettre de mon ami, M. le docteur Pruner, du Caire, en me rendant compte des notions recueillies par les Anglais sur les pays au sud de Chawa, me fait croire que d'autres renseignements sur le même sujet pourront ne pas être sans intérêt. Je les tiens d'un Galla en ce moment auprès de moi, et qui est natif de Djömma-Badi. Il fut émancipé dans sa jeunesse, retourna dans son pays, alla de là en Kafa, où il séjourna longtemps, et visita, comme marchand, Waratta, Malo, Dokko, etc. Il est tellement naïf dans ses réponses, que je me suis laissé aller à le croire; mais il est en même temps d'une stupidité éminemment africaine, et comme il ne prie jamais, bien qu'il se dise musulman, il n'a jamais pu m'indiquer où est son kibleh lorsqu'il est dans Koullou, Goba ou Metza.

Avant de commencer le narré de mon *Abba Gouda*, je dois rendre hommage à la sagacité avec laquelle vous avez reconnu, sans quitter Paris, l'existence de deux Limmou chez les Galla. L'un est près d'Önarya, et se confond le plus souvent avec lui; l'autre est dans Horro, dans le voisinage de Sibou.

Le pays nommé Waratta par les Galla est appelé Dawro par les indigènes; c'est sans doute le Dawaro des annales abyssines, pays qui a été soumis au roi Minas, même après la conquête de Grañ, qui lui aussi l'a ravagé. Dawroua signifie habitant du Dawro. Dans ce pays se trouve un lac grand comme la moitié du lac Tzana; on le nomme Tchocha. Tout à côté, et vers l'est, est le mont Boka, sur lequel on va égorger des victimes tout comme les Saho sur leur mont Fardoum. Waratta est un vaste pays, divisé en trois royaumes qui combattent souvent entre eux et puis font la paix pour aller attaquer Kafa. Metzo obéit au roi Aba-Etero; Koullou est régi par Halalo, et le roi Aboussa commande dans Goba. Ce dernier pays est encore paten, ainsi que Koullou. Le lac Tchocha est dans Metzo, qui est généralement chrétien.

Je crois vous avoir déjà parlé du lac qui est au-delà de Kafa, et comme on m'a toujours assuré qu'on ne buvait pas de ses eaux, je l'avais cru salé; mais il n'en est pas ainsi: ses eaux sont douces, mais sacrées; on y sacrifie tous les ans un enfant bien paré qu'on porte en marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture; ensuite on le précipite. Si l'on buvait de l'eau du lac, l'âme vengeresse de l'enfant tuerait le sacrilège. Tout Waratta est un K'walla ou pays bas et chaud: il produit beaucoup de coton. Les gens de Dawro donnent à Kafa le nom de Gomara.

La source du Gwadjab est dans Gamrou, pays des nègres au-dessus de Kafa; la ressemblance de ce nom avec celui de Djeb, dont l'embouchure est sous l'équateur, permet de croire à l'identité de ces deux rivières; mais selon mon informateur, le Gwadjab va dans Goba, et se réunit au Ouma, qui se jette dans le Nil (??). Le Gobe, qui a trois sources, dont deux dans Önarya, se réunit au Gwadjab. L'Ouma arrose sur sa rive droite le pays de Malo, et sur sa gauche celui des Dokko. Les gens du Dokko sont très gros et bien musclés, absolument comme les Sawahily; mais loin d'être nègres, ils sont de couleur mêlée, absolument comme les Abyssins. La langue dokko se rapproche de celle du Waratta.

Kafa est un Daga ou pays élevé et froid. Le kōrhaha y est si abondant qu'on s'en sert pour construire les haies et les maisons. Il n'y a pas de montagnes dans Kafa; sa principale ville est Bonga, la plus grande qui existe en Éthiopie, à tel point qu'il y a marché tous les jours de l'année, chose inouïe en Abyssinie. Les maisons sont en kōrhaha (voyez Bruce), et couvertes avec l'écorce de ce monocotylédon. Kafa est grand comme deux fois le Bagemōdr; il faut un mois pour le traverser. La rivière qui arrose Bonga est le Gölsi, rivière très grande, et qu'on peut comparer au Gwadjab, auquel il se réunit. On y noie les condamnés à mort, ce qui est aussi un usage galla. Les Sōdama (habitants de Kafa) appellent les Gwadjab Godofo.

Gofa, dans le Waratta, est tout près des Dokko et loin du lac Tchocha. Mon Galla compare le froid de Kafa à celui du Sōmen, ce qui suppose une bien grande élévation du plateau. Contrairement à l'usage universel de l'Afrique, on ne sort pas de chez soi le matin à

cause du froid. Il y a dans Kafa plusieurs hautes collines, mais point de montagnes; le peuple est vêtu de cuir comme jadis en Abyssinie. Les riches seulement portent ces vêtements de coton qui sont si communs dans le Waratta. Il faut qu'il existe de bien hautes terres dans la direction de Kafa, car dans le Fogara, comme à Gondar, le vent du sud est bien plus froid que celui du nord.

Au-delà de Koullou est Dokko, qui touche à Koullou et à Goba. Malo touche Dokko et Goba. Les habitants de Malo et de Dokko sont gens de couleur, c'est-à-dire ni blancs ni nègres. Les Djajo vivent dispersés parmi les Malo; ils sont tout-à-fait blancs et amara, mot qui dans la haute Éthiopie est, comme le mot södama, synonyme de celui de chrétien. Le pays des Djajo est loin du côté de la mer, car ils vivent comme émigrés dans le Malo. Du reste, leur teint est comme celui des Arabes, et non d'un blanc pur, comme celui des Européens. La rivière principale du Malo se nomme Götsi, mais ne parait pas être la même que le Götsi de Bonga. De cette ville au Malo, il y a dix à douze jours de route. La langue malo est distincte des langues voisines. Le pays est un K'wala très chaud, et produit en abondance le coton et le sorghum. Le Götsi du Malo, plus grand que celui du Bonga, va dans le pays Souro, qui est peuplé de nègres. C'est dans le Malo que le Gwadjab se joint au Ouma.

De Limmou au Gwadjab, trois journées; du Gwadjab à Bonga, une journée et demie; de Bonga à la frontière du Dawro, huit journées; de Bonga à Wöchay, où demeure Aba-Etero, huit journées; de Wöchay à Goba, quatre journées; de là au Malo, trois journées; de là au pays Dokko, deux journées.

Les Tambaro sont voisins de Djömma-Badi , avec lequel ils sont souvent en guerre ; leurs cheveux sont si longs qu'ils peuvent s'asseoir dessus, ce qui est inouï en Abyssinie, où les plus longs cheveux ne tombent pas plus bas que les seins. Les Tambaro forment l'une des transitions entre les races sémitique et nègre; leur pays est plein de chevaux.

Chez les nègres de Gamro, il n'y a d'autres plantes édules que le *ansat*, le froment et le bakela ou fève. Ils ont beaucoup d'épeautre. Le pays Gamro est très froid.

Gonda est le nom d'un district très froid, où le roi de Kafa exile ses condamnés. S'il pardonne à un exilé, il lui donne des vivres pendant une année, comme compensation d'une sentence présumée injuste. Kafa paie des contributions (principalement en bœufs aux cornes gigantesques) au chef de Djömma, et Waratta est tributaire d'Önarya.

Le lac Tchocha est allongé de l'est à l'ouest ; ses rives sont des collines escarpées. Il n'y entre aucune rivière considérable, et il n'en sort aucune.

Jusqu'ici tout est assez probable ; mais je ne doute pas que toute la Société de géographie ne se récrie en entendant la dernière affirmation de mon vieux Galla, qui veut que l'Ouma, *comme toutes les rivières du monde*, coule, comme le soleil, de l'est à l'ouest. J'eus la maladresse d'en rire : Abba-Goudda s'est fâché, et m'a forcé à clore ma lettre. J'ai l'espérance que si tous ses renseignements ne sont pas confirmés dans la suite, on voudra au moins me tenir compte de toutes les difficultés que j'ai eues à tâcher de faire jaillir la vérité de son confus mélange de langues galla et södama.

Comme appendice à ces renseignements, je joins

la carte autographiée d'un musulman qui a passé un an dans Önarya , et par le principe que ce travail, tout imparfait qu'il est, vaut mieux que rien.

Le principal but de cette esquisse est de donner une idée du petit pays d'Önarya. Le musulman qui l'a faite n'a pas même atteint le Gwadjab, et est ainsi excusable d'avoir placé le Waratta entre Kafa et Djömma-Kaka. Il est tellement difficile de faire esquisser une carte à un Abyssin, que lorsque j'en ai trouvé un qui le voulut faire de son propre mouvement, je l'ai encouragé à continuer son travail, toujours moins confus que les descriptions ordinaires.

Il y a longtemps que j'ai écrit à M. Daussy sur la nomenclature des côtes d'Afrique. J'y expliquais les motifs qui me portaient à identifier l'embouchure du Djab avec celle du Wabi des Szomals et des annales abyssines. J'ai en effet rassemblé les témoignages qui affirmaient qu'il n'y a point de rivière à Madagocho, comme sur la carte de M. Arrowsmith; mais une seule affirmation est plus puissante que plusieurs négations; aujourd'hui, je viens de trouver, dans l'histoire arabe des conquêtes de Grañ, la phrase suivante : « Le Wabi se jette dans la mer des Indes à Magadocho. » Ceci est très positif; mais on est alors embarrassé de la position du Hamara-Weyn des Szomals.

Agréer, monsieur, etc.

II.

*Extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD
par M. G. THIBAUT (Ibrahim Effendi).*

Nubie inférieure, Wadi-Halfa, 22 février 1843.

Je parcours depuis plusieurs années les provinces du Soudan; je me suis appliqué à connaître les tribus

riveraines du fleuve Blanc , jusqu'alors non étudiées ; maintes fois avant les expéditions , j'ai fréquenté les Scheulouks ou Tcheulouks (comme eux-mêmes prononcent) ; bravant la mauvaise foi de ces insulaires , je m'en suis fait estimer. Ces peuples nombreux prétendent être Fungis ; il est certain qu'avant la conquête des Turcs , ils étaient les maîtres du fleuve Blanc ; portés sur de longues et légères pirogues , ils se rendaient jusqu'à Karthoum ; les Arabes Hassenats (Hassaniéh) se plaignaient de leurs déprédations ; maintenant ils sont restreints par le voisinage du gouvernement de Mohammed-Ali. Mais les nomades Arabes Baggaras se ressentent encore de leurs attaques ; les localités surtout protègent leurs courses : il serait difficile de les poursuivre sur les îles sans nombre et boisées du fleuve Blanc. Mon intention était de parcourir dans toute son étendue le territoire de ces peuples , lorsque S. A. Mohammed-Ali me fit l'honneur de me compter au nombre de ses officiers. Mon premier voyage sur le fleuve Blanc fut très circonstancié , les notes prises dans toute la vérité ; mais je n'osai , crainte de ne pouvoir continuer les découvertes , les mettre au jour à cause de plusieurs abus commis par les Turcs. J'en écrivis à M. Cochelet , consul général , qui me donna le conseil de poursuivre mes excursions. Comme je l'avais exposé , il nous manquait des ingénieurs : c'est alors que MM. d'Arnaud et Sabatier furent mandés , et reçus avec plaisir ; nous réunîmes nos travaux.

Malgré les entraves opposées par le gouverneur du Soudan , qui ne voulait point suivre les ordres donnés par Mohammed-Ali , nous nous décidâmes , d'Arnaud et moi , à recommencer nos excursions. Résolus de ne

point dépasser le point reconnu l'année précédente, nous n'avions l'intention que de rendre correct ce que nous avons déjà fait; nous avons lieu de croire à la réussite.

En attendant, ce qui peut être loin, la réalisation de la promesse de S. A. de continuer les explorations, M. d'Arnaud s'occupe de la rédaction de la carte. Nous faisons cause commune, nous réunissons nos efforts. Je lui ai remis toutes les notes non seulement utiles à notre voyage, mais encore celles que j'ai recueillies sur les diverses tribus nomades de l'intérieur. Ces documents pourront être intéressants, tant par la connaissance des localités que par les mœurs d'habitants jusqu'à ce jour ignorés.

G. TRIBAUT.

III.

Lettre adressée à M. JOMARD par M. D'ARNAUD.

Atfet, le 10 mai 1843.

Je vous remercie bien sincèrement, monsieur, de l'accueil que vous avez fait à ma petite carte : je n'aurais pas été jusqu'à aujourd'hui sans vous en témoigner ma gratitude par d'autres notices non moins intéressantes, si l'érection des écluses d'Atfet, où l'on travaille jour et nuit, n'avait absorbé tous mes instants. Je suis seul pour diriger ce travail important, exécuté par les marins égyptiens.

Voici quelques détails que vous me demandez au sujet du tracé *punctué* du fleuve Blanc, au-delà de 4° 42' lat. N. Presque tous les naturels que nous avons interrogés se sont accordés à dire que le fleuve continue

encore la direction S.-E. de 50 à 100 milles ; mais qu'après, il se dirige vers l'E. et N.-E ; ils nous ont fixé un point qui est le marché de *Berry*, où viennent des *gens de couleur cuivrée*, parlant un autre idiome, qui leur apportent des bracelets de cuivre rouge et jaune, des contes-ries, etc., en échange contre des fers travaillés, des dents d'éléphants, bœufs, etc., et qu'ils disent être situés sur la branche principale du fleuve, à 15 ou 20 jours à l'est du point où nous étions. Voilà ce qui m'a paru ressortir de notoire des mille histoires, plus curieuses les unes que les autres, faites au sujet des naturels du *Barry*. Quant à la position de *Bakka-Kolla*, elle résulte de renseignements recueillis à *Basso* par M. Blondeel, consul général de Belgique, et de M. Bayle, voyageur anglais. Ce dernier, si persuadé de ce qu'il avance, est parti il y a trois mois pour aller vérifier l'assertion des naturels, et aller à la recherche (par ce côté) des sources du Nil, qu'il suppose être dans les environs de *Bakka*, selon que vous l'indique ma carte. Son itinéraire, de *Gondar* à ce point, est celui qui est tracé en ligne ponctuée. Je lui ai aussi donné une copie de cette carte. Il est encore un fait d'histoire naturelle qui se rattache à la même question. Vous verrez au Jardin des Plantes des peaux du beau singe à dos noir et à grands poils blancs (nommé en *galla Gorreze*), qui proviennent de près de *Barry*, et qu'on retrouve à *Basso* et *Gondar*, provenant aussi de ce côté. D'après la comparaison que j'ai faite, les peaux des deux provenances sont d'une identité parfaite.

Passons au million des *Schelouks*; il a été évalué ainsi qu'il suit : les villages des *Schelouks* sont établis sur trois rangées de 100 milles de long chacune, à 9 villages par

mille, présentant chacun 300 habitations, occupées par environ cinq individus : ce qui donne pour la population, $100 \times 9 \times 300 \times 5 = 1,350,000$ âmes. Quant à la haute taille des individus, la réponse est dans la mesure prise avec une *vette* graduée. Les observations astronomiques ont été faites avec un cercle à réflexion de Borda, des sextants, un chronomètre de Breguet (n° 105), des horizons artificiels, etc., tous constamment vérifiés.

2° ABYSSINIE.

IV.

*Extraits d'une lettre adressée à M. D'AVEZAC
par M. ROCHET d'Héricourt (1).*

Angobar, le 17 janvier 1843.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser les observations que j'ai recueillies dans mon itinéraire sur la mer Rouge, à travers le pays d'Adel et le royaume de Choa, en vous priant de les commuiquer à la Société de géographie : si ces observations sont peu de chose par elles-mêmes, peut-être, monsieur, vous paraîtront-elles plus dignes d'être appréciées en songeant aux pénibles cir-

(1) La lettre de M. Rochet reproduit, sur les difficultés qui lui ont été suscitées, sur les entraves qui ont été mises à l'accomplissement de son voyage, et qu'il a heureusement surmontées, des détails contenus dans de précédentes lettres datées d'Angolola les 14 et 17 novembre 1842, déjà publiées dans la *Revue de l'Orient* (cahier de mai 1843). Il nous a paru convenable dès lors de borner les extraits à insérer ici, à la partie exclusivement géographique de sa correspondance.

constances au milieu desquelles il m'a fallu les faire, dans une contrée déserte où se promènent quelques tribus de Bédouins plus sauvages que la nature qui les entoure, dans une contrée où les Européens n'arrivent jamais sans danger, et dont une expédition anglaise n'a pu supporter les horreurs et les difficultés, qu'en regrettant la perte de cinq militaires, qui ont été assassinés dans la route, et en dépensant des sommes considérables.

Après être venu à Toujourra, et n'avoir pu obtenir du sultan la permission d'y débarquer, j'ai dû retourner à Moka. J'y ai gagné à force d'argent un Bédouin Danakile du petit village d'Ambabo, situé à trois lieues dans l'ouest de Toujourra; de nouveau j'ai loué une barque qui m'a transporté avec mes colis et le Bédouin à ce village, où je me suis procuré des chameaux et un guide pour le Choa, et je me suis lancé dans les déserts de l'Adel.

Voici deux routes qu'un habitant de Toujourra m'a données. Il a plusieurs fois fait ce chemin: aussi, monsieur, je m'empresse de vous les communiquer: elles pourront, peut-être, avoir quelque utilité pour la géographie de l'Afrique orientale.

1^o Route de Toujourra à Aoussa en passant sur le territoire des Dëbenet; et d'Aoussa au Ouello.

| | | | |
|--------------------------|--------------------|---|------------------|
| 1 ^{re} journée. | Socti. | 5 | lieues communes. |
| 2 ^e — | Gabtima. | 5 | — |
| 3 ^e — | Daffaré. | 4 | — |
| 4 ^e — | Alexitane. | 7 | — |
| 5 ^e — | Aléfanta. | 2 | — |
| 6 ^e — | Gongonta. | 2 | — |
| 7 ^e — | Allouli. | 3 | — |
| 8 ^e — | Karabtou. | 6 | — |

| | | | | |
|--|----------|------------------------------|---|---|
| 9 | journée. | Goureubouasse. | 3 | — |
| 10 | — | Foia. | 3 | — |
| 11 | — | Daka. | 5 | — |
| 12 | — | Hadola. | 5 | — |
| 13 | — | Héïta. | 2 | — |
| 14 | — | Gueriède. | 3 | — |
| 15 | — | Aoussa. | 3 | — |
| 16 | — | Godmodora. | 2 | — |
| 17 | — | Ouanan. | 5 | — |
| 18 | — | Hérolé. | 5 | — |
| 19 | — | Hadobeda. | 4 | — |
| 20 | — | Garani. | 3 | — |
| 21 | — | Mauet. | 5 | — |
| 22 | — | Mogoura. | 4 | — |
| 23 | — | Théau | 3 | — |
| A cet endroit il y a plusieurs sources d'eau bouillante. | | | | |
| 24 | — | Husen-Koma. | 4 | — |
| 25 | — | Hadéïta. | 2 | — |
| 26 | — | Afhasoéïta. | 4 | — |
| 27 | — | Ségahéla. | 3 | — |
| 28 | — | Garentolé. | 5 | — |
| 29 | — | Hâdo. | 3 | — |
| 30 | — | Taréna. | 4 | — |
| 31 | — | Masalou. | 3 | — |
| 32 | — | Huéaitou ou Aouache. | 4 | — |
| 33 | — | Réïme. | 7 | — |
| 34 | — | Inkéhela. | | — |
| 35 | — | Cabâra. | 4 | — |
| 36 | — | Ilégaira ou Ouello. | 2 | — |

(Total. 139 lieues communes.)

2^e Route de Toujourra à Aoussa en passant sur le territoire des Modeïtos, et d'Aoussa au Lasta ou Gafra.

| | | | | |
|-----------------|----------|--------------------|---|------------------|
| 1 ^{re} | journée. | Socti. | 5 | lieues communes. |
| 2 ^e | — | Gabtima. | 5 | — |
| 3 ^e | — | Daffaré. | 4 | — |
| 4 ^e | — | Alexitâne. | 7 | — |

| | | | |
|-------------------------|-----------------------------|---|---|
| 5 ^e journée. | Aléfanta. | 2 | — |
| 6 ^e — | Gongonta. | 2 | — |
| 7 ^e — | Alloulli. | 3 | — |
| 8 ^e — | Gagadé. | 4 | — |
| 9 ^e — | Moutrousse. | 2 | — |
| 10 ^e — | Goloddaba. | 4 | — |
| 11 ^e — | Hallé. | 5 | — |
| 12 ^e — | Margada. | 3 | — |
| 13 ^e — | Amaïélé. | 4 | — |
| 14 ^e — | Afambo. | 4 | — |
| 15 ^e — | Aoussa. | 2 | — |
| 16 ^e — | Godmodora. | 2 | — |
| 17 ^e — | Ounan. | 5 | — |
| 18 ^e — | Hérolé. | 5 | — |
| 19 ^e — | Galatou. | 3 | — |
| 20 ^e — | Hadoïéitou. | 5 | — |
| 21 ^e — | Caraïou. | 6 | — |
| 22 ^e — | Abbako. | 6 | — |
| 23 ^e — | Hœaïtou. | 4 | — |
| 24 ^e — | Hœaïtou ou Aouache. | 4 | — |
| 25 ^e — | Gonna. | 4 | — |
| 26 ^e — | Baria. | 3 | — |
| 27 ^e — | Lhédi. | 4 | — |
| 28 ^e — | Hodelé. | 3 | — |
| 29 ^e — | Thai. | 3 | — |
| 30 ^e — | Gafra ou Lasta. | 2 | — |

(Total. 115 lieues communes.)

Un habitant d'Harrar m'a en outre donné les renseignements suivants :

Route de Farré à Harrar.

| | | | |
|--------------------------|---------------------------------|---|------------------|
| 1 ^{re} journée. | Datara. | 3 | lieues communes. |
| 2 ^e — | Asbauti. | 6 | — |
| 3 ^e — | Malkakoniou ou Aouache. | 5 | — |
| 4 ^e — | Alagnedagui. | 7 | — |
| 5 ^e — | Bordouda. | 4 | — |
| 6 ^e — | Moullou. | 6 | — |

(450)

| | | | | |
|-------------------------|------------|-----------|---|---|
| 7 ^e journée. | Robbé. | | 5 | — |
| 8 ^e — | Hierer. | | 6 | — |
| 9 ^e — | Gourgoura. | | 6 | — |
| 10 ^e — | Nôlé. | | 7 | — |
| 11 ^e — | Harrar. | | 5 | — |

(Total. 60 lieues communes.)

La rivière Tchiatchia, dont j'ai décrit le cours de l'Ouest - Sud - Ouest au Nord - Est, en se rendant à l'Aouache, n'a pas cette direction : elle prend sa source à l'Ouest-Sud-Ouest dans le royaume de Choa, passe par les Kabiles Abitiou-Galla, Abdalla-Galla, Ou-hâfou-Galla, et la province de Choa-Méda, où elle décrit un arc de cercle de quelques lieues; elle prend ensuite la direction de l'Est à l'Ouest-Nord-Ouest et se rend au Nil. J'ai eu lieu de m'assurer de cette vérité dans une excursion que je viens de faire dans les provinces de Choa-Méda, Morote et Marabété.

Veuillez agréer, etc.

ROCHET *d'Héricourt.*

Hauteurs méridiennes observées par M. ROCHET.

| | | |
|--------------------------------|--------------|---------------|
| A Ambabo, le 6 septembre 1842, | 95° 25' 10'' | vers le Nord. |
| .. — , le 7 — , | 95 47 35 | — |
| — , le 12 — , | 97 43 30 | — |
| A Gaubâde, le 5 octobre — , | 74 22 20 | vers le Sud. |
| A Angolola, le 30 novembre — , | 58 43 30 | — |
| — , le 4 décembre — , | 58 7 40 | — |
| — , le 5 — — , | 57 59 40 | — |
| A Angobar, le 27 — — , | 57 27 10 | — |

Note sur les observations précédentes.

M. Rochet a fait ces observations au moyen d'un sextant : c'est tout ce que nous en savons. Rien ne

nous fait connaître de quel horizon il s'est servi : on peut seulement présumer que c'est à l'horizon naturel que se rapportent ses hauteurs ; mais il ne paraît pas avoir tenu compte de la dépression. Les calculs de latitude portés sur son feuillet d'observations ne font non plus aucun emploi du demi-diamètre solaire, ni de l'équation du temps ; la réfraction y est aussi quelquefois négligée, et ils présentent en outre quelques inadvertances dans l'estime des longitudes et de la déclinaison.

Nous ne pensons point cependant que l'on doive laisser de côté ses observations comme sans valeur aucune, mais qu'il convient de les admettre seulement comme des approximations à l'égard desquelles la limite de l'erreur peut jusqu'à un certain point être estimée. En faisant emploi, dans le calcul, du demi-diamètre solaire, les observations de M. Rochet procurent les latitudes suivantes, où nous n'avons garde de tenir compte des secondes :

| | | | |
|-----------|-----|-----|-------|
| Ambabo, | 11° | 44' | Nord. |
| Gaubade, | 11 | 16 | — |
| Angolola, | 9 | 55 | — |
| Angobar, | 9 | 28 | — |

Peut-être ces latitudes sont-elles un peu basses ; mais on voit aisément que l'hypothèse d'une dépression de l'horizon, même peu considérable, exigerait une correction additive de quelques minutes, qui suffirait pour les élever jusqu'au chiffre que semblent exiger les latitudes de Tadjourra et d'Ankobar déterminées par les observations plus précises de l'expédition du capitaine Harris, savoir :

| | |
|------------|----------------|
| Tadjourra, | 11° 46' 35" N. |
| Ankobar, | 9 34 33 |

*Lettres adressée à M. D'AVEZAC par M. le docteur PETIT,
voyageur naturaliste du Muséum.*

Abyssinie, Ouodgérate, frontière Azoubo-Galla,
25 septembre 1842.

MONSIEUR,

Voici bien longtemps que je me promets de vous écrire; mais les occupations et tout ce qui m'est arrivé depuis un an, comme vous le savez, m'en ont empêché. Aujourd'hui que je commence à voir le terme de mon voyage et à être un peu plus libre, je remplis ce que je considère comme un devoir, et je crois ne pouvoir mieux faire que de me dispenser de vous entretenir de moi, pour vous parler un peu des Azoubo-Gallas, que j'ai visités le premier des Européens, et chez lesquels, grâce à mon bonnet de docteur, le vrai passeport en Afrique, je vais aller m'installer, et travailler un ou deux mois à mon aise, quand j'aurai fini ici, ce qui ne tardera pas.

[Dire que je vais revenir, c'est dire que je crois avoir fini mon travail; car, sans cela, malgré la longueur de mon absence, je la prolongerais encore du double, s'il le fallait. Mais, grâce à Dieu, je crois avoir fini, et bien fini; mes résultats en feront preuve. Si j'arrive sans accident à Paris, peu de voyages auront, avec aussi peu de moyens et autant de malheurs, recueilli d'aussi riches matériaux. Je rapporte :

Un album d'histoire naturelle in-folio de grandeur naturelle, colorié, fait sur nature, de 500 sujets, en partie inconnus ou rares;

Un autre de même taille pour les armes, costumes, etc. ;

Quinze volumes de notes sur la médecine, la zoologie, la botanique, les coutumes, etc. ;

Un dictionnaire de cinq ou six langues d'Afrique ;

Plus de 40 000 échantillons de plantes, 2 500 oiseaux, des mammifères, etc. ;

Enfin une collection complète de tout ce qu'on peut emporter d'ici ;

Voilà ce que j'aurai à montrer (1).....]

Les deux fragments que je vous adresse, extraits de mon journal, ont été écrits pendant le séjour que je viens d'y faire, et pendant lequel, outre bien des erreurs géographiques que j'ai relevées et que je vous signalerai un autre jour, j'ai pu assez connaître les mœurs générales de ce pays étrange pour vous assurer que tous les détails, malgré la manière un peu emphatique dont je vous les donne, sont tous authentiques et de la plus exacte vérité. Je les recommande donc à votre attention ; car cette partie du pays galla est bien distincte du vrai pays galla jusqu'ici décrit et un peu étudié, les Edjous, les Boréna et autres, sur la route de Gondar à Ankobar, la seule fréquentée par les Européens ; et de même qu'ici la langue que je commence à parler diffère de la vraie *afane ôréma*, ou langue galla, de même les usages et les mœurs sont distincts et spéciaux. Ni musulmans ni chrétiens (au moins à quelque distance de la frontière), les Azoubogallas ne sont ni Taltals, ni Abyssins, ni Gallas. Remplie de villages ici, la plaine, qui s'étend à 3 jours est-

(1) Le fragment inséré ici entre deux crochets est emprunté à une lettre adressée par le voyageur à sa famille.

sud-est frontière Taltal, et à 8 jours ouest-sud-ouest frontière Edjous-galla, est limitée à 3 jours au sud, direction de la mer, par une chaîne distante de 30 lieues environ du cap Beloule, et habitée jusqu'à la mer par d'autres Gallas nomades, divisés en une foule de tribus, qui ne sont plus Azoubo, comme le marque faussement la carte. Et si déjà le pays des Azoubo, sans religion, sans chef, sans morale, est si difficile à visiter, le pays galla d'au-delà, sans villes, avec ses hordes errantes, est impossible à parcourir.

Autre erreur : il n'y a jamais eu, entre Asscéla et Achanggué, de nègres Doba-changallas : c'est un vaste district, comparable à ceux de Dèsscha, Ouambeurta, Derre, à la frontière Agamé-taltal, et qui, comme eux, est abyssin, et se nomme Dohhoua, dépendant du Ouodgérate.

Il y a bien d'autres erreurs : ce sera pour une autre fois. Revenons aux Azoubo.

Les Gallas.

Je vous transcrirai d'abord ici le récit d'une expédition de pillage exécutée dans la nuit du 12 au 13 août dernier, contre le village de Kouaïtié, voisin de celui-ci. Je laisse parler un Galla de l'expédition.

« Nous avons appris que des hommes de Kouaïtié s'étaient levés pour aller couper des membres virils chez les Taltals; nous aussi nous pensâmes à en faire autant, et à profiter de l'occasion si favorable qui se présentait de couper aussi quelques membres virils, et de rapporter des bestiaux pour la fête de la Maskghale, qui s'approchait, époque à laquelle les guerriers gallas vont conquérir sur les chrétiens d'Abyssinie ces trophées sanglants, gages de leur valeur, sans lesquels

les jeunes filles les repoussent et ne choisissent pas un époux.

» Nous nous réunîmes donc au nombre de trente, et armés de nos lances et de nos bons *sotala* (couteau-sabre galla), nous partîmes pour notre glorieuse expédition, accompagnés des vœux de nos mères, de nos sœurs et de nos fiancées. C'était le soir, et la nuit était sombre; pas une étoile au ciel, pas la moindre clarté de la lune, cachées par des masses de nuages noirs. L'orage menaçait; le tonnerre grondait par intervalles dans les gorges des montagnes du Ouodgérate. Bientôt la pluie tomba avec force, comme c'est l'usage dans le mois d'août, où l'hiver est dans toute sa force. A peine si, à la clarté des éclairs qui se succédaient, nous pouvions trouver notre route au milieu des haies de colkouals, qui, comme des murs toujours verts, entourent de leurs branches carrées et épineuses les immenses champs destinés surtout à la culture du *micHELLA*. A chaque pas nous nous heurtions contre les troncs des gros mimises ou des câpriens disséminés dans la plaine, et dont le feuillage étalé en parasol nous est si agréable dans la saison chaude pour nous reposer sous leur ombrage des fatigues de la route ou des travaux des champs. Alors c'étaient autant d'ennemis qui retardaient notre marche, et qui ne nous permettaient qu'à peine de nous guider à la courte clarté des éclairs. La pluie était effrayante; la plaine était devenue une mare où nous enfoncions jusqu'aux genoux: les routes étaient devenues des torrents; à chaque pas nous tombions dans les trous que la pluie avait creusés. On n'entendait que le bruit de nos pas mal assurés dans cette boue épaisse, interrompu seulement par les coups de tonnerre et les cris des chacals

et des hyènes, qui, ne pouvant pas plus que nous distinguer leur route au milieu de cette nuit profonde, venaient nous heurter à chaque pas. Dans les gorges, on entendait par intervalles le rugissement du lion, le cri saccadé du léopard, réfugiés dans leurs tanières. Les chiens nombreux qui gardaient les villages près desquels nous passions, au lieu de faire retentir l'air à chaque instant de leur cri d'alarme, se taisaient aussi, détournés de leur attentive et incessante surveillance par la fuite de leurs fauves ennemis. Tout était donc silencieux sur la terre, excepté nous, et dans le ciel le tonnerre qui grondait sur nos têtes.

• Enfin l'orage cessa ; mais le matin approchait, et il nous fallait songer à chercher pour le jour un asile, afin de nous soustraire à tous les regards et de pouvoir gagner en silence, la nuit prochaine, le but de nos désirs.

• Nous nous écartâmes donc de la route que nous avions suivie jusqu'alors, et gagnâmes une gorge voisine, dans laquelle des arbres nombreux et touffus formaient une forêt convenable à notre but. Nous nous hâtâmes de nous y rendre avant l'aurore, qui commençait à poindre lorsque nous entrions sous les premiers arbres de la forêt. Accablés par la fatigue, nous nous étendîmes sur l'herbe humide au pied des jasmîns et des gaïacs en fleur ; et tandis que chacun à son tour faisait le guet, de crainte de surprise, et aussi pour nous avertir si quelque voyageur, seul, sans armes, et porteur d'un butin digne de nous, aurait l'imprudence de passer à notre portée, nous nous endormîmes avec délices ; car le repos plus que la faim nous pressait.

• Quand nous nous réveillâmes, le soleil était pres-

que droit sur nos têtes , et sa chaleur avait séché la terre et nos toiles, tout en ranimant nos membres roidis par le froid de la pluie. Alors on pensa à satisfaire un nouveau besoin, celui de la faim, et chacun se hâtant pour un travail dont le résultat devait nous satisfaire tous, les uns allèrent chercher le bois et allumèrent le feu, tandis que d'autres allaient puiser l'eau au ruisseau voisin, pétrissaient la farine dans un cuir tanné, lit et écuelle du voyageur, et après l'avoir mise en boule, la passaient à ceux qui, près du feu, avaient fait chauffer les cailloux roulés du torrent pour cuire le pain au centre, tandis que la braise sur laquelle on le jetait le cuisait au-dehors; puis nous mangeâmes, nous bûmes, et pendant ce frugal repas, nous causions de l'espoir de trouver au village que nous allions surprendre de la bière, du miel, des moutons, des vaches, qui suppléeraient à l'insuffisance du repas du matin; puis on causa de ce qu'on allait faire, des hommes tués dont on enlèverait les dépouilles, du butin que l'on rapporterait au village natal, des fêtes et des chants de joie du retour. Des guerriers qui, comme moi, n'en étaient pas à leur première course, racontèrent les exploits dont ils avaient été les témoins ou les acteurs; ils dirent et leurs marches et leur entrée dans les villages, tantôt surpris sans défense, comme celui que nous allions attaquer, tantôt prévenus et opposant une résistance vigoureuse quelquefois plus forte que l'attaque; ils peignirent et la mort de leurs ennemis et la manière dont il faut entrer dans les maisons, tuer, choisir le butin, et hâter la retraite avant que les cris d'alarme aient amené des défenseurs et des vengeurs; puis ils racontèrent les joies du retour, les chants et les fêtes qui le suivent.

» C'est ainsi que nous passâmes tout le jour , attendant impatiemment le retour de la nuit pour nous remettre en route et atteindre notre but. Enfin le soleil se coucha derrière l'Arare , et peu après survint l'obscurité favorable à notre marche. Nous nous levâmes , et reprîmes plus gaiement notre course , car nous étions reposés , et la proximité du village que nous cherchions ranimait nos forces. La pluie n'avait pas reparu ; la terre était sèche , et nous n'étions plus , comme la veille , obligés de nous couvrir de nos boucliers pour nous mettre à l'abri. Le premier chant du coq vint frapper notre oreille , et nous annonça à la fois que nous étions arrivés , et que l'heure était convenable pour attaquer sans attendre. Celui de nous qui était allé d'avance aux informations et nous avait appris le départ des hommes du village , marchait en avant ; nous le suivions à la file en silence , pour ne pas éveiller l'attention des chiens de garde. Notre guide connaissait parfaitement les lieux , où il avait passé deux jours comme ami et sans exciter de soupçons. Nous entrâmes donc sans peine dans le village , après avoir franchi par une trouée la haie d'épines en branches de rosiers sauvages qui , selon l'usage des habitants de la frontière , forme une enceinte extérieure dans laquelle sont groupées les unes près des autres les maisons , et où l'on renferme la nuit les bestiaux ; d'autres l'avaient escaladée au moyen de longues échelles que nous avons faites le jour dans le bois où nous restâmes cachés. Le départ des hommes avait interrompu la garde habituelle qu'ils font à tour de rôle chaque nuit , trois ou quatre ensemble , s'appelant de temps en temps par le cri destiné à empêcher le sommeil , et auquel répondent successivement les divers

gardiens. Nous glissant comme des léopards entre les huttes serrées les unes contre les autres, nous atteignîmes enfin celle qui était le but de nos désirs, comme appartenant au plus riche du village, et dans laquelle nous devons trouver en abondance du grain, des sels et des toiles. Tandis qu'une partie de nous s'y rendait, les autres avaient ouvert la porte de l'enceinte qui renfermait les bestiaux, et les chassaient devant eux. Quant à nous, nous entrâmes sans peine dans plusieurs maisons : il n'y avait que des femmes et des enfants, qui s'enfuyaient en criant à notre approche, et auxquels, selon l'usage, nous ne fîmes aucun mal ; car pour nous les femmes et les enfants sont sacrés ; nous n'en voulons qu'aux hommes, dont la mort est pour nous un besoin, et nous promet un gage évident de notre victoire. Le sang des femmes et des enfants est une honte, et ce serait un déshonneur de le verser.

Après avoir ainsi pillé plusieurs maisons, nous nous réunîmes pour entrer dans la principale. Des chiens de garde, que notre approche avait réveillés, en défendaient l'entrée, et par leurs cris ils en avaient réveillé les mâtres. Au milieu des voix de femmes, nous distinguions celles de plusieurs hommes : le ciel ne voulait pas que nous rentrions chez nous sans trophées de notre victoire. Cela ranima notre ardeur, et après avoir à coups de lance et de sabre tué ou mis en fuite les impuissants gardiens qui défendaient l'entrée, nous enfonçâmes la porte, et nous nous précipitâmes dans la maison. A la clarté douteuse de quelques tisons presque éteints dans le foyer, nous distinguâmes trois hommes la lance à la main, qui, comme nous, sachant qu'ils n'avaient aucun quartier à attendre, s'apprê-

taient à vendre chèrement leur vie. C'étaient un jeune homme de quinze à dix-huit ans, un homme dans la force de l'âge, un vieillard à cheveux blancs; mais, malgré la différence d'âge et de force, tous trois n'avaient qu'un but, qu'une pensée, celle de mourir en hommes, sans lâcheté et sans honte. Leur contenance était noble; groupés l'un près de l'autre dans un angle du mur, la lance et le sabre en arrêt, silencieux, ils attendaient l'instant de frapper ou de recevoir le coup mortel, et ne prononcèrent qu'un mot au moment où nous nous précipitâmes sur eux, *Mariam!*.... Le combat ne fut pas long : semblables à des lions, nous nous élançâmes sur eux; mais trois de nous tombèrent percés par la lance ou frappés par le sabre. C'était tout ce que pouvaient faire contre nous ces braves défenseurs, que notre nombre devait écraser. Ils tombèrent donc, eux aussi, sous nos coups, et nous les immolâmes sans pitié; car c'était le droit de la guerre, et ils avaient versé le sang des nôtres. Mais ils avaient combattu en guerriers, et nous les tuâmes comme des guerriers, d'un seul coup, sans les faire souffrir, et nous enlevâmes aussitôt leurs membres virils, qui devaient témoigner de notre exploit (1); puis nous nous retirâmes, en emmenant nos trois blessés. C'était un beau coup que celui que nous venions de faire; car outre les bestiaux, les toiles, les sels que nous emmenions, nous avons tué trois hommes, qui étaient morts en combattant. Les blessures de nos compagnons témoignaient que nous n'avions pas eu affaire à des femmes ayant pris la fuite, mais à des braves qui nous avaient

(1) Les trois hommes tués sont une forfanterie du récit; il n'y eut en réalité qu'une seule victime, comme on le verra plus loin.

fait payer cher notre victoire. Nous nous empressâmes de quitter le village , avant que les cris des femmes ou le hasard ramenât les autres habitants du village. Nos blessés pouvaient heureusement nous suivre , et après avoir bandé leurs plaies , nous quittâmes en silence le théâtre de notre exploit.

» Le jour parut que nous étions déjà loin , ayant pu atteindre la forêt où nous avons passé le jour précédent , et où nous devions encore passer celui-ci avant de rentrer triomphants chez nous. Comme la veille , nous y cherchâmes un asile ; mais la pluie et le froid n'avaient pas glacé nos membres ; la joie du triomphe , la vue du butin qui nous entourait , et surtout celle des trois trophées suspendus au fer de nos lances , chassaient le sommeil et provoquaient la joie. Nous immolâmes une vache pour la rendre complète , et tout en mangeant sa chair crue et palpitante ou à peine grillée sur le feu , nous parlâmes de la nuit dernière , et des joies du jour suivant , lorsque nous rentrerions tous dans notre village. La joie et le succès avaient fait cesser toute crainte. Comme la hyène qui a immolé sa victime , nous ne cherchions plus l'ombre et le silence ; mais , comme elle , repus et joyeux , nous chantâmes et célébrâmes notre victoire.

» Ainsi se passa le jour ; et le soir , par un clair de lune magnifique , nous nous remîmes gaiement en marche. Combien cette route , qui , il y a deux jours , nous avait paru pénible et triste , nous semblait belle aujourd'hui ! La nature , qui paraissait alors conjurée contre nous , et , en semant sur nos pas l'effroi et les ennuis de l'orage , avait semblé vouloir nous prédire les dangers que nous allions courir et les peines qu'il nous faudrait essayer ; la nature elle-même semblait

prendre part à notre triomphe, et la douce clarté de la lune, le ciel pur et couvert d'étoiles, participaient en quelque sorte aux joies de notre victoire, aux félicitations que nous allions bientôt recevoir.

» Enfin nous atteignîmes notre village. Comme sa vue nous réjouit ! comme nos cœurs bondirent en apercevant entre les colkouals les toits de chaume sous chacun desquels nous attendaient un parent, un ami, une femme qui veillait, impatiente et rêveuse, en attendant notre retour ! Enfin nous approchâmes, et ne pouvant plus contenir notre allégresse, nous entonnâmes en chœur le chant de triomphe, et nous dansâmes en pleurant de joie. A nos chants, à nos cris, soudain le village sembla renaitre ; nous entendîmes tout s'agiter en tumulte ; mais bientôt, rassurés par le son bien connu de nos voix, par le silence des chiens de garde, qui nous avaient sentis, nous vîmes toutes les maisons s'ouvrir, et chacun se précipiter à notre rencontre.

» Dire ce qui se passa, ce qui se fit dans cette nuit d'allégresse, ce serait superflu..... »

Huit jours après cet événement, le chef du Ouodgérate, Dedjaz-Guébra-Médène, de qui dépend le village qui avait été pillé, descendit pour demander réparation, ou se venger en pillant le pays galla. Il avait avec lui une centaine de lances et trente à quarante fusils : c'était plus qu'il n'en faut pour se faire craindre ou opérer une de ces excursions à un ou deux jours dans l'intérieur, par lesquelles il s'est rendu redoutable.

Selon l'usage, il fallait rendre les bestiaux volés, et payer le prix du sang pour l'homme tué, dont la valeur est de 17 vaches ; mais on s'est dispensé de ce deuxième point par un fait qui peint bien les mœurs

du pays. Le Galla qui avait tué l'Abyssin vint en suppliant demander grâce aux parents de sa victime, non en armes et en costume d'homme, mais comme une femme, revêtu d'une couverture de laine brune attachée sur l'épaule gauche avec une aiguille de fer. Il se jeta ainsi aux pieds des parents, qui dirent : « Nous croyions que notre parent avait été tué par un homme, et alors nous voulions, selon l'usage, sang pour sang ; mais puisque c'est une femme qui l'a tué, nous ne pouvons verser le sang d'une femme. Qu'elle aille en paix ! nous ne voulons pas non plus de prix du sang ; ce serait une honte. »

On renvoya ainsi le Galla, à qui la honte dont il avait consenti à se couvrir publiquement avait sauvé la vie, et ainsi fut évitée une cause de guerre, toujours aussi redoutée des Gallas que des Abyssins ; car les premiers ont une frayeur extrême des armes à feu, et des excursions imprévues dans lesquelles les Abyssins tombent en une nuit sur un village, qu'ils pillent et brûlent sans pitié ; et les Abyssins, surtout les chefs, ne veulent pas pour des motifs légers s'attirer l'inimitié des Gallas, chez lesquels en temps d'invasion, comme celles des Amharas sous Oubié, Marsô, ou des Tigréens sous Cassa, Balgada, etc., ils trouvent un asile et des vivres jusqu'à ce que l'orage soit passé. Ainsi, malgré l'inimitié innée des deux peuples, une peur réciproque et l'instinct du besoin qu'ils ont l'un de l'autre mettent un frein à une guerre d'extermination, qui sans cela aurait lieu et serait la ruine des deux frontières, lesquelles, loin d'être limitrophes, comme elles le sont ici, seraient des déserts inhabités de plusieurs jours de marche, comme je l'ai vu à l'ouest, entre le Chiré et le pays Chankalla.

Fête pour avoir tué un lion.

Les détails d'une fête que donne un chef galla à celui qui a tué un lion, comme celle que donnait hier Abba-Tola (le chef du village où j'étais), et qui m'ont été racontés aujourd'hui, sont pleins d'intérêt et de pittoresque.

Ici, comme en Abyssinie, on ne prend pas la peau de l'animal pour l'offrir au chef, mais on trempe sa toile dans le sang, on la taillade avec la lance ou le sabre pour simuler les traces des griffes, et on l'envoie en cadeau au grand que l'on choisit en quelque sorte pour parrain.

Celui-ci prépare à boire, pour la fête qui va avoir lieu, la bière et le thédje dans des jarres de terre de la capacité d'un demi-tonneau; puis quand tout est prêt, il invite les guerriers célèbres à plusieurs lieues à la ronde. Tous accourent avec empressement à ce rendez-vous de gloire; car, comme aux réunions de nos ancêtres gaulois et francs, ce n'est pas seulement pour boire et manger que l'on se réunit; mais, en présence d'un nombreux auditoire formé de tout ce que le pays a d'illustre en guerriers, on parlera des hauts faits passés, et chacun y vantera ses exploits.

On se rassemble donc au jour indiqué dans la maison du chef qui donne le festin. Chacun y vient en armes, en habits de guerre, avec la lance, le bouclier, le sabre, portant au bras en signes de ses victoires autant de bracelets en chaînette de fer ou d'étain qu'il a tué d'ennemis, ou au poignet des bracelets d'or et d'argent qu'il a reçus en récompense de ses exploits. Ceux qui ont tué des Abyssins ou des Taltals dans les expéditions ouvertes ou dans les courses particulières

en usage d'un pays à l'autre, y viennent les cheveux couverts de beurre, qu'eux seuls ont le droit de porter hérissés sur la tête, et collés par grosses nattes comme les Chohos et les peuples de la côte.

Alors on s'assoit, et l'on apporte une immense jarre de bière ou de thédje. L'on s'apprête à la découvrir, lorsque le vainqueur pour qui la fête a été préparée se lève, et prend la parole.

« Je suis fils de N....., père de N.....; mon village s'appelle N..... Je suis le vaillant guerrier qui ai tué ce lion dont vous voyez le sang sur mon vêtement déchiré par ses griffes. Qui peut citer des exploits pareils aux miens? car la défaite de ce lion n'est pas la seule dont je puisse me vanter. Bien d'autres fois avant cette victoire je me suis fait connaître par d'autres non moins glorieuses. Guerriers qui m'entourez, écoutez-en le récit, et si quelqu'un a plus fait que moi, qu'il se lève, qu'il raconte ses exploits, et l'on jugera qui de lui ou de moi l'emporte en vaillance, qui de lui ou de moi, selon nos usages, a droit de faire verser cette première jarre de boisson, qui ne doit être distribuée qu'au nom du plus vaillant. Je vous défie donc tous de l'emporter sur moi, et je vais en donner la preuve en citant tout ce que j'ai fait. »

Alors le vainqueur du lion commence son long récit; il dit comment, dès qu'il put porter une lance et un sabre, enflammé du désir de se faire connaître et de trouver une compagne digne de lui, il se mit en campagne pour rapporter son premier trophée sanglant, dépouille des Taltals ennemis. Il cite et ceux qui l'accompagnèrent et furent témoins de sa vaillance, et le nom de celui qu'il immola, guerrier lui-même, et

qui, célèbre par ses victoires, compte non pour un seul, mais aussi pour ceux qu'il avait lui-même immolés : vainqueur de dix Abyssins, sa mort compta pour onze. Et au retour de sa première expédition, il l'emportait déjà sur beaucoup d'autres de ses compagnons qui, plus âgés, mais moins heureux que lui, n'avaient tué que des ennemis inconnus, et non célèbres comme le sien par le nombre de ses victoires personnelles. Là ne se bornèrent pas ses succès; dans d'autres courses qu'il cite en nommant les lieux et les témoins de ce qu'il raconte, il compte cent ennemis tués ou par lui ou par ceux mêmes qu'il a vaincus. Suspendus dans sa maison, les membres de ceux qu'il a tués lui-même sont des témoins irrécusables de sa vaillance, et le nom de ceux à qui ces trophées ont été enlevés suffit pour justifier le nombre de ses victimes.

Comme les guerriers gallas vulgaires, il a dédaigné les expéditions isolées, celles dans lesquelles, après des fatigues sans gloire, car tout se passe dans l'ombre, le hasard vous offre un malheureux voyageur, seul, sans armes, que l'on immole par surprise et sans peine. Comme ces lâches, il ne fait pas entrer dans son compte les enfants mâles dont il a avalé et vomis en rentrant au village les membres virils coupés à ces faibles victimes, arrachés avant d'avoir vu le jour du ventre de leurs mères égorgées sans pitié. Ces victoires sont pour lui honteuses; il les méprise, et toutes les siennes ont été remportées au grand jour par la force, corps à corps, sur des guerriers célèbres eux-mêmes par la vaillance. Lassé de ses succès sur des hommes, il a voulu s'essayer sur les bêtes féroces; monté sur son cheval, armé de sa lance et du sabre, il est parti seul pour

combattre un lion signalé dans les environs de son village , et qui avait déjà dévoré des bestiaux et des pâtres qui les gardaient. Sans prévenir personne, pour jouir seul de son triomphe, il est parti, et a trouvé son féroce ennemi ; sans crainte il a lancé sur lui son cheval, et au moment où, plein d'une fureur égale à la sienne, le roi des animaux s'élançait sur lui et renversait son cheval, il lui a plongé sa lance dans la poitrine, et sautant de suite à terre, d'un coup de sabre il lui a coupé la gorge. Son bon cheval a succombé sous les étreintes du lion mourant ; lui-même il peut montrer son bras broyé par la griffe de son ennemi, dont il n'a pu se débarrasser qu'en lui coupant la patte, qui même après sa mort restait enfoncée dans les chairs sanglantes, et qu'il montre avec orgueil à son attentif auditoire qu'il regarde en souriant. Alors il se tait, et promenant les yeux autour de lui pour voir si quelqu'un s'apprête à lui répondre, il s'assoit avec calme, et dit : Puisque, comme je le pensais, personne ici ne l'emporte sur moi, à moi la première de ces jarres, à moi le droit de la faire distribuer aux guerriers qui m'entourent, et qui ont applaudi à mon récit. Versez donc dans les verres de corne, et buvons jusqu'à ce que la jarre soit vide ; puis, que l'on en donne une autre, et que celui qui l'emporte après moi se lève pour dire ses titres, et prouver ses droits à la seconde place.

Il dit, et alors commencent les applaudissements et les cris de joie de ses compagnons, qui ont reconnu la justesse de son récit et admiré en silence le détail de ces glorieux exploits si chers au cœur des turbulents Gallas. Puis le calme se rétablit, et l'on boit en causant à voix basse, en jetant des regards d'admira-

tion sur le guerrier qui a si bien parlé. On apporte ensuite une seconde jarre, et un nouveau guerrier se lève. Il commence par rendre justice à celui qui l'a précédé : au nom de tous il exprime la satisfaction causée par son discours ; puis il commence le sien, et détaille les exploits qui lui méritent la seconde place. On l'écoute avec le même silence, on applaudit de même à son récit, et l'on recommence à boire jusqu'à ce que la jarre soit de nouveau vidée, et remplacée par une troisième.

Commencée au point du jour, la fête se prolonge jusqu'après le coucher du soleil. On vide ainsi dix jarres d'hydromel ou de bière, et alors chacun se disperse, en se rappelant tous ces récits de gloire si bien faits pour animer l'ardeur de ceux qui brûlent d'atteindre à une pareille renommée, et qui n'ayant pu en ce jour prendre la parole, désirent faire parler d'eux en racontant dans une prochaine réunion ce qu'ils auront fait, afin de mériter eux aussi les applaudissements d'un aussi brillant auditoire.....

Agréer, monsieur, l'hommage de ces fragments de mon journal, et l'assurance du profond respect de votre très humble serviteur,

Antoine PETIT, D. M. P.

3^e ÉGYPTE.

VI.

Extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD par M. le docteur CLOT-BEY.

Kaire, 3 décembre 1842.

Je vous ai parlé, dans une lettre précédente, des travaux immenses que le vice-roi avait fait exécuter pour

l'endiguement du fleuve. Beaucoup de gens s'étonnaient de ce que la population presque entière y était employée, et blâmaient le pacha de l'activité, je dirai presque de l'entêtement qu'il mettait à ce que ces travaux fussent promptement exécutés. L'événement a donné raison au chef. Si cette année le Nil n'eût pas été fortement encaissé, l'inondation extraordinaire que nous venons d'avoir, et qui s'est élevée de plusieurs palmes encore au-dessus de la grande inondation de l'année précédente, aurait certainement causé d'affreux ravages en Égypte. Vraiment il y a dans les décisions de cet homme quelque chose de providentiel ! Qui peut lui avoir inspiré l'heureuse pensée de donner la plus grande partie de son territoire à ses hauts fonctionnaires à titre de *odeh* ? Eh bien, cette mesure sauvera le pays dans la triste calamité qui vient de le frapper : l'épizootie qui a enlevé 200,000 bœufs(1) pèse presque toute sur des gens riches ; elle aurait achevé la ruine du fellah ; aujourd'hui, elle est supportée par des gens riches qui peuvent réparer le mal. Cette disposition procure d'autres avantages : le gouvernement n'a plus besoin d'autant d'employés, et retire maintenant l'impôt de ceux mêmes qui ont la gestion des villages. Les fellahs sont moins malheureux, parce qu'ils cultivent les propriétés de gens qui sont intéressés à leur conservation.

Le vice-roi est dans la Basse-Égypte ; il y prend toutes les mesures possibles pour que la prochaine récolte ne soit pas perdue. Il emploie au labourage des terres tout ce qui peut servir, ânes, mulets, chameaux, chevaux, tant ceux de la cavalerie que ceux

(1) La perte actuelle est de 400,000.

de l'artillerie, et les juments même des haras. La première récolte ne souffrira pas, parce qu'à la rigueur la terre pourrait être ensemencée sans être même grattée; mais, nécessairement, la récolte de l'été n'eût pu réussir sans le labour et l'arrosage.

VII.

Lettre adressée à M. JOMARD par M. le docteur CHÉDUFAY.

Caire, 12 mai 1843.

Il vient d'arriver au Caire un phénomène qui a étonné tout le monde. Ordinairement, le Nil, arrivé à sa plus grande hauteur, diminue jusqu'au Noct du 18 au 24 juin; peu après cette époque, les eaux verdâtres viennent augmenter le fleuve, preuve certaine que les pluies ont déjà commencé au Sennar et aux environs. Ces diverses périodes, comme vous le savez, sont exactes, ou du moins ne varient que de quelques jours. Eh bien! cette année il n'en a pas été ainsi: le Nil, dans la nuit du 5 au 6 mai, a augmenté de 3 pouces; jusqu'au 8 mai il a continué à s'élever jusqu'à 8 pouces. Dans la nuit du 8 au 9, le fleuve est rentré dans son état primitif, et continue à diminuer comme si cette augmentation n'avait pas eu lieu.

Fesselt, chef des Wahabites, duquel je vous ai parlé dans ma dernière lettre, est arrivé au Nedjd; il s'est emparé d'une partie du pouvoir. Quelques Casyles et Ben Deheman, chef d'une grande tribu, lui ont fait opposition. Fesselt prépare un corps d'armée pour aller les forcer à le reconnaître comme seul chef de tout le pays. Le grand schérif de la Mecque, et Osman-Pacha, gouverneur du Hedjaz pour le sultan, lui ont

envoyé des lettres pour qu'il se soumit au sultan , ajoutant que sous peu il recevrait le firman de gouverneur du Nedjd. Je pense que Fesselt promettra tout ; mais qu'il gouvernera , comme par le passé , à sa manière , et ne paiera jamais de tribut.

Observations sur la lettre précédente.

L'anomalie qui vient d'être observée dans l'accroissement périodique des eaux du Nil est un fait presque sans exemple. Depuis un temps immémorial, la crue commence en Égypte après le solstice d'été ; pour la latitude du Caire , c'est du 1^{er} au 10 juillet qu'a lieu ordinairement le phénomène : cette année elle s'est fait sentir deux mois plus tôt ; elle a duré 4 jours, et elle a atteint 0^m,22 (10 doigts de la coudée du nilomètre) ; après quoi le fleuve est redescendu et a continué de baisser , comme il arrive toujours au mois de mai jusqu'à l'époque du solstice. Ordinairement le Nil s'accroît d'une manière moins rapide dans le commencement.

Beaucoup de superstitions et d'usages ridicules se sont introduits en Égypte à l'occasion de ce phénomène annuel, dans la vue de prédire quel sera l'exhaussement total ; mais la constance du fait n'en est pas moins certaine , et les exceptions sont très rares ; il a été constaté dès la plus haute antiquité , comme sous l'empire des Arabes. Bruce a cité des secondes crues ; mais ce sont des crues tardives et non des crues précoces : par exemple , celle qui a eu lieu en 1737 , bien après l'équinoxe d'automne , pendant que les eaux étaient en baisse et le pays sous l'inondation ; il a remarqué que le même fait s'était produit au temps de Cléopâtre. Mais il y a une grande différence entre

cette saison et celle du mois de mai, où soufflent les vents du sud.

C'est vers le 17 ou le 18 juin que le Nil commence à croître en Abyssinie, à l'arrivée des vents du nord, qui manquent rarement de souffler à l'époque du solstice (Niebuhr, Forskal, etc.).

Je trouve dans la relation d'Abdellatif qu'en l'an 1200 (596 de l'hégire) la crue a eu lieu vers le 25 juin, et qu'elle avait été précédée, *deux mois auparavant*, par l'apparition d'une teinte verte dans les eaux du fleuve. Cette circonstance se voit très souvent; elle est tout-à-fait distincte de la crue qu'on vient d'observer.

Les observations varient beaucoup sur le temps nécessaire pour que les crues qui ont lieu en Abyssinie et en Nubie deviennent sensibles au Caire. Selon le P. Lobo, la crue se montre en Égypte trois semaines ou un mois après que les pluies ont commencé. Si l'on s'en rapporte à Bruce, le Nil ne commence à croître qu'en juin; cependant le même Bruce apprend que les pluies tombent en Abyssinie d'avril ou de mai à septembre, très faibles d'abord; les mois de juillet et d'août sont les plus pluvieux; les pluies cessent vers le 8 septembre, ou du 8 au 20 septembre. Selon cet auteur, il faut 9 *jours* pour que les eaux des crues parviennent d'Abyssinie en Égypte. Niebuhr semble confirmer cette assertion quand il dit que la crue se fait sentir au Caire vers le 25 juin, et que le Nil commence à hausser en Abyssinie vers le 17 juin. Des écrivains modernes supposent le Nil bien moins rapide.

Il tombe des secondes pluies en Abyssinie au commencement de novembre; l'effet n'en est pas sensible en Égypte.

« L'observation apprend, dit Abdellatif, que la crue » du fleuve, qui commence au mois d'épîphi (le 1^{er} jour

» d'épiphi répond au 25 juin), parvient à son dernier » terme en thoth ou en paopi » (septembre et partie d'octobre) (1). Selon Macrisi, on proclame la crue au Caire depuis le 27 paoni (21 juin) (2).

Il ne résulte de tous ces témoignages aucune observation de l'accroissement du Nil au Caire à l'époque du 5 mai, ce qui n'empêche pas absolument que le fait ait pu avoir lieu autrefois ; mais il doit être bien rare pour n'avoir pas été consigné dans les récits des voyageurs.

J—D.

ANALYSE de la carte du Monténégro, dressée et publiée par le colonel COMTE DE KARACSAJ en 1842.

A chaque publication nouvelle de la carte d'un pays, on doit espérer que la géographie fait un progrès, enregistre une amélioration.

Il suffit de jeter les yeux sur celle de M. de Karacsaj pour voir qu'elle diffère essentiellement, pour l'ensemble comme pour les détails, de toutes celles qui existent de la Turquie européenne sur lesquelles figure le Monténégro. Les cartes spéciales du Cattaro où il s'en trouve une partie sont très inexactes : par exemple, celle du comte Trifon Smechia, gravée et publiée à Venise en 1785. Celle du colonel français Viala, jointe à son ouvrage sur le Monténégro, est très imparfaite ; celle du major russe Twerdoglebow n'existe qu'en Russie et n'est pas gravée ; elle est d'ailleurs fautive, et ne donne qu'une idée approximative de l'étendue du pays soumis au Vladika. La carte de Palma, gravée à Trieste, présente de même un figuré inexact.

(1) Traduction d'Abdellatif par M. de Sacy, pages 332 et 352.

(2) Pline indique une époque beaucoup moins précise : *Incipit crescere nova luna quæcumque est post solstitium.* (Hist. nat., V, 10.)

Les cartes des pays limitrophes du Monténégro ne le renferment point en entier, et laissent toujours un vide à remplir ; celle de la Grèce, de Vaondoncourt, finit à Alessio et Prisread ; et dans celles de Lapie, de Weiss et de Gotta, l'on ne trouve que la copie des fautes antérieures.

La nouvelle carte du Monténégro nous offre une représentation tout autre de ce pays, et elle comprend en même temps une grande partie de l'Albanie et de la Herzegowine, avec toute la province de Cattaro ; en sorte que l'auteur aurait pu l'intituler aussi carte du Cattaro. Nous n'avons encore non plus aucune carte spéciale satisfaisante de ce dernier pays ; la seule qui existe, sur une petite échelle, dressée par le baron de Traux, ne répond nullement aux exigences de notre temps, et elle est fort peu exacte pour les cantons limitrophes.

Tant qu'on ne pourra parcourir le Monténégro avec les instruments nécessaires pour effectuer un levé rigoureusement exact, il faudra se contenter d'une base approximative, et y rapporter ses opérations de détail. La base qui a servi pour la carte actuelle est celle qu'a fournie la triangulation cadastrale de la province de Cattaro : du sommet des montagnes les plus élevées de ce territoire ont été pris des azimuts vers tous les points visibles, jusqu'à une très grande distance dans les pays turks, et beaucoup de ces points ont pu être déterminés avec assez d'exactitude par des intersections. L'auteur s'est procuré ainsi les moyens d'encadrer entre des points fixes le détail des données particulières qu'il avait recueillies avec autant de zèle que de persévérance au milieu de difficultés infinies. La ramification des montagnes et la direction des vallées ont été rectifiées du haut des sommets de la grande

chaîne qui separe le Monténégro du Cattaro ; et une grande quantité de points, surtout des églises, ordinairement indiquées sur des éminences , ont été reportés à leur véritable place. Les vallées de la Zetta , de la Morasscha et de la Zievna, sont pour la première fois exactement tracées.

La gravure de ce travail est due à M. Allodi , élève de l'Institut topographique de Milan , et toute la carte mérite des éloges , en ce qu'elle tend à combler une des lacunes de la géographie moderne de l'Europe. On ne peut que souhaiter de voir le zèle et le talent dont a fait preuve M. le colonel de Karacsay appelés à s'exercer sur un plus grand théâtre.

NOTICE sur le Pèlerinage à Rome et à Jérusalem
de M. le chanoine Joseph SALZBACHER.

L'Italie est depuis longtemps un champ épuisé pour ceux qui cherchent dans les voyages le piquant de la nouveauté. Il en est presque de même de l'Orient depuis que l'établissement des bateaux à vapeur, en le rendant plus accessible, nous a valu une profusion d'ouvrages, où ne manquent ni la profondeur du savant, ni le talent du littérateur, ni l'esprit du touriste. Mais peu de ces livres ont le mérite solide de ces vieilles relations de voyages, dont les matériaux ont été recueillis sous des auspices moins favorables, et qui servent pourtant encore de base aux recherches des nouveaux voyageurs ; rarement ceux-ci y ajoutent des découvertes importantes, des vues nouvelles ou des faits intéressants ; et trop souvent ils cherchent à compenser ce qui leur manque de ce côté par la profusion et l'excentricité des matières qu'ils effleurent.

D'un autre côté, la plus grande illustration littéraire de notre temps, en écrivant son immortel pèlerinage, n'a-t-elle pas laissé à tous ses successeurs une tâche aussi difficile qu'ingrate ?

Il est cependant, à défaut de la nouveauté, à défaut de la magnificence du style, des considérations spéciales qui peuvent recommander encore à notre attention, à notre faveur même, certaines relations nouvelles de l'Orient. Telle est celle que nous devons à M. le docteur Joseph Salzbacher, chanoine capitulaire de l'église métropolitaine de Saint-Étienne de Vienne en Autriche (1).

Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son ordination comme prêtre, notre pieux chanoine entreprit en 1837 un pèlerinage au Saint-Sépulcre. Parti de Vienne, il traverse l'Italie, s'arrête à Rome, visite une partie de la Grèce, passe par Alexandrie, et arrive à la ville sainte. Il a le bonheur de se trouver en ces lieux empreints de tant de souvenirs, dont la majesté historique exerce son empire même sur le profane, et remplit le cœur du croyant de saintes et ineffables pensées ; mais ce sentiment de félicité fut mêlé, pour notre pieux pèlerin, d'une cruelle amertume, au spectacle de la triste position où se trouvaient les gardiens du Saint-Sépulcre, ces Pères de la Terre-Sainte, ces pauvres franciscains, dont l'œuvre hospitalière, manquant des secours de l'Europe, est sans moyens de subvenir aux besoins de son institution, et demeure sans protection ni soutien contre l'inimitié des sectes dissidentes.

(1) Voici le titre de son ouvrage : « *Erinnerungen aus meiner Pilgerreise nach Rom und Jerusalem im Jahre 1837*, » c'est-à-dire : Souvenirs de mon pèlerinage à Rome et à Jérusalem en 1837. 2 vol. in-8°. L. Grund, à Vienne.

Les données de l'auteur sur la situation des catholiques dans l'Orient prêtent à son ouvrage, dans un moment où cette question est si agitée, un intérêt particulier; et ses observations, présentées avec autant de simplicité que de modération, intéressent vivement en faveur de son sujet, d'autant plus qu'il ne se borne pas uniquement à nous faire connaître l'état de l'église catholique dans la Terre-Sainte, mais que ses remarques sur cette matière s'étendent encore aux îles Ioniennes, à la Grèce et à l'Égypte.

Ne voulant pas borner à de simples paroles les témoignages de sa sympathie pour les gardiens des saints lieux, le pieux chanoine, de retour dans sa patrie, a publié les souvenirs de son pèlerinage, uniquement, comme il nous l'apprend dans sa préface, pour en vouer le produit au Saint-Sépulcre. Le ciel a béni cette bonne œuvre (1), et le livre est à sa 1^{re} édition.

L'ouvrage offre d'ailleurs, outre le mérite de sa destination, assez d'intérêt pour être recherché sous d'autres rapports. Nous y remarquons une érudition profonde dans les saints auteurs, et une appréciation juste des lieux nommés dans la Bible et consacrés par la tradition. Les matières sont exposées avec clarté, et les sources citées avec exactitude.

L'ouvrage, accompagné de quelques gravures bien exécutées, contient aussi une généalogie détaillée de la famille d'Hérode, composée avec autant de soin que de précision dans les recherches.

ISIDORE LÖWENSTERN.

(1) Le produit s'est déjà élevé, dit-on, à trente ou quarante mille francs.

NÉCROLOGIE.

PAROLES prononcées sur la tombe de M. Guillaume BARBIÉ
DU BOCAGE, à Ivry, le 23 mai 1843,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Il est des noms consacrés par la science, et dont la considération se transmet de père en fils comme un glorieux héritage. Accoutumés depuis plus d'un demi-siècle à honorer le mérite géographique de la famille Barbié du Bocage, nous avons d'abord apprécié les estimables ouvrages du digne élève de d'Anville, de celui que les auteurs du Voyage pittoresque en Grèce et de l'immortel Voyage d'Anacharsis avaient associé à leurs travaux; et quand cet habile géographe nous fut enlevé, les fonctions qu'il remplissait alors furent partagées entre deux de ses fils. L'un fut nommé professeur de géographie à la Faculté des lettres, et ne survécut que sept ans à son vénérable père; l'autre devint géographe du ministère des affaires étrangères, et c'est autour de son cercueil qu'une commune douleur nous rassemble.

Vous vous rappelez, messieurs, vous qui fûtes ses amis et qui l'entourâtes de votre estime, avec quel zèle éclairé, avec quel attachement à ses devoirs et à son pays, il avait rempli en Orient les fonctions de drogman, avant d'entrer dans la carrière géographique que son père lui avait si honorablement ouverte, et où il devait à son tour s'occuper de toutes les applications de cette science, soit aux questions de limites et de démarcation, soit aux plus importantes discussions de territoire entre les gouvernements. La

géographie sert souvent de guide à la politique et au commerce, de même qu'elle éclaire le voyageur et l'historien ; et toutes les puissances qui ont entre elles des relations occupent des régions si nombreuses, si vastes, si dispersées sur les différents points du globe, qu'un géographe aussi instruit que M. Barbié du Bocage était très digne de l'honorable emploi qui lui avait été confié.

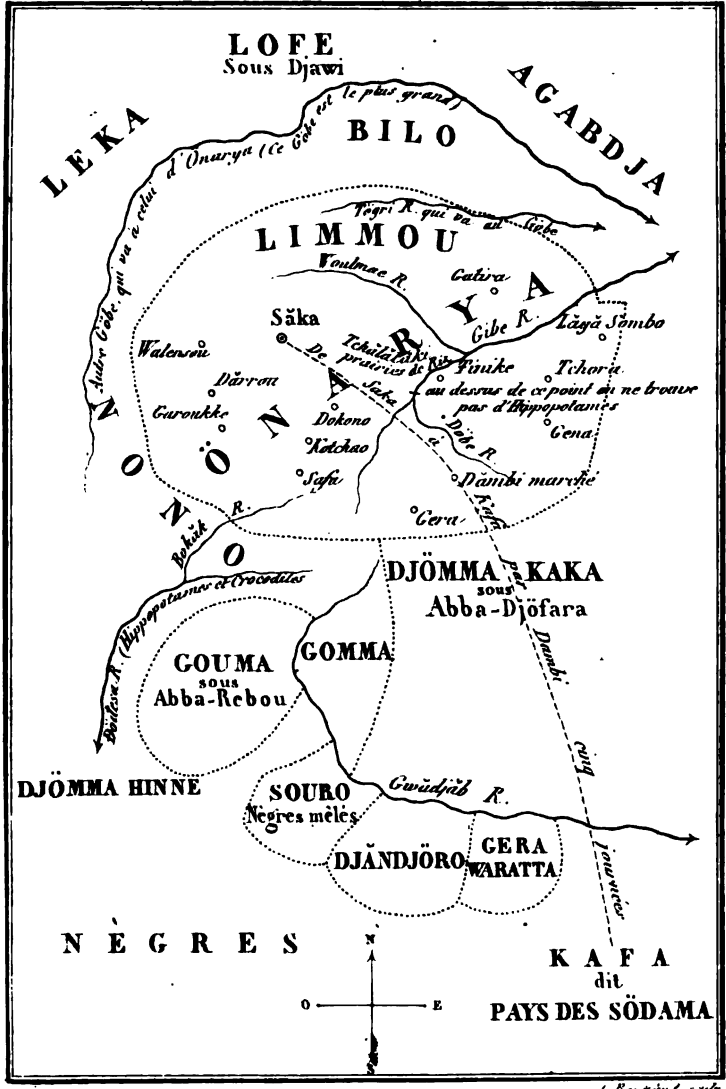
Ce fut également à ses connaissances, à son bon esprit, à sa conduite irréprochable, qu'il dut les fonctions d'examineur des jeunes gens qui se destinaient à la carrière consulaire, et qui devaient s'y préparer par de bonnes études, dans différentes branches de l'histoire naturelle, des mathématiques, du droit maritime et commercial. Entouré de cette jeune pépinière de talents qu'il avait à cultiver et à diriger, il l'aidait de ses conseils, il l'éclairait de ses lumières, il se rendait digne de la reconnaissance et de l'attachement des élèves auxquels il prodiguait des soins si affectueux et si paternels ; et comme il avait été formé à la science et à la vertu par les modèles qu'il avait toujours eus sous les yeux, il transmettait à son tour à ses jeunes élèves, douce espérance de la patrie, le savoir qu'il avait acquis et les plus honorables exemples. La mort l'a surpris au milieu de ses travaux ; et celui que nous venons de perdre, celui que la Société de géographie comptait au nombre de ses membres les plus éclairés, préparait la publication d'un atlas dont presque toutes les cartes sont déjà gravées. L'honneur que cet ouvrage lui aurait fait ne pourra plus, hélas ! s'attacher qu'à sa mémoire.

Il fut heureux par l'affection de sa mère, de son épouse, de ses enfants, de sa famille entière ; mais ce

bonheur, qu'il méritait si bien par son aménité, sa douceur, ses qualités sociales, pouvait-il compenser d'autres sujets d'affliction ? Il avait vu périr tous ses frères, l'un encore dans l'enfance, les autres dans la fleur de l'âge, et déjà entourés, quoique jeunes, d'une grande considération ; il avait vu périr une sœur, ornée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté : aujourd'hui l'aîné de la famille va rejoindre ceux auxquels il avait survécu.

Au milieu de tant de pertes qui sont encore présentes à votre souvenir, comment pouvoir vous peindre la douleur solitaire d'une mère, dépouillée de tout ce qui avait embelli et charmé sa vie ? On a entendu dans Rama, disent les livres saints, des plaintes et des cris lamentables ; Rachel pleurant tous ses enfants, et ne voulant point recevoir de consolations, parce qu'ils ne sont plus.

ESQUISSE DU PAYS D'ÖNARYA
d'après un dessin fait sous les yeux de M. Ant. d'Abbadie
par un abyssin musubuan qui y a séjourné une année.





DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENTENCE DE M. JOMARD.

Séance du 19 mai 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le conseiller de Macédo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, adresse à la Société la 2^e partie du tome XII des Mémoires de cette Académie, le tome VII de la Collection des notices pour servir à l'histoire et à la géographie des nations d'outre-mer, et le discours qu'il a prononcé à la séance de l'Académie du 22 janvier 1843.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein écrit à la Société pour lui offrir les deux dernières feuilles de sa grande carte de l'archipel des Indes. L'ouvrage de M. le baron de Derfelden étant aujourd'hui complètement achevé, M. Daussy est prié d'en rendre compte.

M. le D^r Lüdde adresse la suite de son journal de la géographie comparative, et remercie la Société de l'intérêt qu'elle prend à cette publication.

M. Berthelot communique deux Notices de M. Peuchgaric, capitaine au long cours, l'une sur la naviga-

tion du détroit de Gibraltar aux îles Canaries ; l'autre sur les saisons, vents et courants observés à la côte occidentale d'Afrique et aux îles adjacentes. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. d'Avezac rappelle à cette occasion les beaux travaux de M. le capitaine Bouet , ancien commandant de la station française dans les mêmes parages, et aujourd'hui gouverneur du Sénégal.

M. d'Avezac donne lecture de lettres qu'il a reçues de M. le D^r Petit et de M. Rochet d'Héricourt, qui lui ont écrit, le premier de la frontière des Azoubogalla, le 25 septembre 1842, et le second d'Angobar, capitale du Choa, le 17 janvier 1843. M. d'Avezac ne pense pas qu'il convienne de publier en entier ces lettres, où se trouvent des détails qui ne sont pas exclusivement géographiques ; mais il s'empressera de remettre au comité du Bulletin les fragments intéressants pour la science.

Le même membre communique une Notice analytique de la carte du Monténégro de M. le colonel comte Karacsay, qu'il a remise à la Société dans sa dernière assemblée générale, au nom de cet officier. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Noël Desvergers lit un Mémoire sur l'expédition d'Ælius Gallus en Arabie, et sur l'impossibilité où l'on est de la borner, ainsi que l'a fait M. Gosselin, à la ville de la Mecque, puisque d'après le témoignage unanime des chroniqueurs orientaux, la Mecque n'existait pas à cette époque.

Séance du 2 juin 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard annonce que les membres du bureau ont été reçus par M. l'amiral Roussin, ministre de la marine, nommé récemment Président de la Société. M. le ministre a témoigné à la députation tout l'intérêt qu'il prenait aux travaux de la Société, et a promis de leur prêter son appui.

M. le ministre s'est empressé de transmettre à Londres la médaille que la Société vient de décerner à M. le capitaine James Ross, et il est disposé à mettre à la disposition de la Commission centrale tous les moyens de correspondance que possède le département de la marine pour donner de la publicité au programme du prix fondé par S. A. R. le duc d'Orléans.

M. le Président annonce la perte sensible que vient de faire la Commission centrale dans la personne de M. Guillaume Barbié du Bocage, l'un de ses membres. Une députation composée de MM. Jomard, Roux de Rochelle et Berthelot, est chargée de porter à madame Barbié du Bocage l'expression des regrets de la Société. Cette perte est d'autant plus douloureuse qu'elle rappelle à la Société celle d'un de ses fondateurs, qui avait été l'élève de d'Anville et le seul, et encore celle de M. Alex. Barbié du Bocage, qui, avec son frère aîné, s'efforçait de marcher sur les traces de son père.

M. Roux de Rochelle donne communication du discours qu'il a prononcé sur la tombe de M. Guillaume Barbié du Bocage, à Ivry, le 23 mai. Ce discours est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Jomard communique une lettre de M. Chédoufau , datée du Caire le 9 avril dernier. Il annonce la découverte d'une mine de charbon de terre par M. Ayme-Bey sur la côte d'Afrique (mer Rouge) , vis-à-vis de Râs-Mohammed. Il offre ses services pour la géographie de l'Arabie , dans le cas possible où il retournerait dans la Péninsule , dont il dépeint l'état politique comme peu satisfaisant. Enfin , il donne la généalogie du chef actuel des Wahabis , Fesselt , qui était retenu au Caire avec sa famille depuis la campagne de Derroyéb , et qui vient de s'échapper pour retourner au Nedjd. — Renvoi de cette communication au comité du Bulletin.

M. le D^r Vizer écrit de Comorn en date du 1^{er} février 1843. Après avoir remercié la Société pour l'accueil qu'elle a fait à sa carte du diocèse de Veszprim , il annonce qu'il continue son travail cosmologique et géognostique , et ensuite il exprime le désir que son ouvrage soit présenté au Roi. Il avait prié M. l'ambassadeur d'Autriche de se charger de cette présentation ; mais ses fonctions diplomatiques l'empêchant d'accepter cette mission , M. le D^r Vizer demande si un ou deux membres de la Société pourraient , en son nom , présenter au Roi cet hommage , comme une marque de son profond respect pour le monarque.

M. Rousseau écrit d'Alger le 20 mai , pour annoncer à la Société son prochain départ pour Mogador , où il va remplir les fonctions de drogman près le consulat de France. M. Rousseau offre ses services à la Société , et demande ses instructions. — Renvoi de sa lettre à la section de correspondance.

M. Francis Lavallée , vice-consul de France à la Trinidad de Cuba , accuse réception des derniers envois

que lui a faits la Société, et il lui adresse, 1° deux notices historiques et géographiques sur deux points importants de l'île de Cuba; 2° un plan de la ville de la Trinidad; 3° une carte de l'île divisée en provinces indiennes. D'après le désir de M. Lavallée, ces documents sont renvoyés au comité du Bulletin.

Le même membre ajoute qu'il regrette vivement la perte de la grande carte de l'île de Cuba, qu'il avait adressée précédemment à la Société. Cette carte, d'un prix très élevé, ayant été tirée à un petit nombre d'exemplaires, serait aujourd'hui difficile à remplacer.

L'Académie royale des sciences de Turin adresse à la Société le tome IV (2° série) de ses Mémoires.

La Société Orientale adresse le 1^{er} numéro de sa Revue, et propose à la Société d'en faire l'échange avec son Bulletin. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Desjardins dépose sur le bureau les divers échantillons de roches de la Hongrie, que M. le D^r Zipser vient de lui envoyer pour le musée de la Société. Il est prié de transmettre au donateur les remerciements de la Société.

Séance du 16 juin 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le prince d'Eckmühl adresse ses remerciements à la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et promet de coopérer activement à ses travaux dont il comprend toute l'importance.

M. le colonel Jackson, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, accuse réception de la médaille d'or que M. le Président lui a adressée pour M. le capitaine James Ross; il annonce que cet officier est en route pour l'Angleterre, et qu'il s'empres-

sera de lui remettre à son retour la médaille que la Société lui a décernée comme témoignage d'approbation pour ses périlleux et importants travaux.

M. de Morineau écrit également à la Société pour la remercier de la médaille d'encouragement qu'elle vient de lui accorder pour ses voyages et ses importations industrielles. Tout en regrettant que la distribution du prix d'Orléans soit encore ajournée, il espère, d'ici à l'année 1846, trouver l'occasion d'ajouter quelque nouveau titre à ceux qui lui ont valu l'honorable suffrage de la Société.

M. le secrétaire de l'Athénée des arts adresse à la Société plusieurs billets pour la séance publique du 18 juin.

M. Jomard communique un extrait de sa correspondance d'Égypte. Par la première lettre, M. le docteur Perron, traducteur du voyage au Darfour par le cheik Mohammed-el-Tounsy, annonce qu'il s'occupe du 2^e volume consacré au voyage du Waday; par la deuxième, M. Chédoufau apprend que le Nil a éprouvé au Caire, le 5 mai dernier, une crue subite et imprévue qui a continué jusqu'au 9, après quoi il a baissé et continué à décroître comme à l'ordinaire; par la troisième, M. d'Arnaud répond aux questions qui lui avaient été adressées sur le tracé de la première partie du cours du Nil-Blanc, sur la population des Schelouks et sur la taille des indigènes. — Ces diverses communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle annonce que, conformément au désir de la Commission centrale, les membres du bureau se sont rendus près de madame Barbié du Bocage mère, pour lui exprimer les regrets de la Société à l'occasion de la perte douloureuse qu'elle vient de

faire de M. G. Barbié du Bocage, le dernier de ses cinq enfants. Madame Barbié du Bocage a chargé la députation d'être son interprète auprès de la Commission centrale. M. le Président ajoute qu'il a écrit dans le même sens à madame veuve Guillaume Barbié du Bocage, absente de Paris.

M. le Président communique à la Commission centrale la lettre que M. Alexandre Vattemare lui a écrite pour demander le concours de la Société au sujet du système d'échange qu'il travaille depuis plusieurs années à établir entre la France et l'Amérique. Tout en reconnaissant les avantages que les deux pays peuvent retirer d'un pareil système, la Commission centrale, après délibération spéciale, exprime le regret de ne pouvoir aider M. Vattemare dans l'accomplissement de son utile projet et accepter ses offres désintéressées, la Société comptant déjà de nombreux correspondants en Amérique, et entretenant depuis son origine des relations directes avec les principales Sociétés savantes, dont elle reçoit les publications en échange de ses propres travaux.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 juin 1843.

M. le prince d'ECKMUHL, pair de France.

M. GILLARD, attaché au ministère des Affaires étrangères.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Suite de la séance générale du 12 mai 1843.

Par M. le Ministre de la marine: Voyage autour du monde, exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette de S. M. la *Bonite*: Histoire naturelle, Zoolo-

gie, 11^e livraison. — Voyage autour du monde sur la frégate *la Vénus*, pendant les années 1836-1839. *Physique*, tomes 1 et 11. *Histoire naturelle*, *Zoologie*, 1^{re} et 2^e livraisons. — Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, pendant les années 1837-1840. *Histoire du Voyage*, tome iv. *Physique*, tome 1^{re}. *Atlas pittoresque*, 17^e à 25^e livraison. *Histoire naturelle*, *Zoologie*, 5^e livraison. *Botanique*, 1^{re} et 2^e livraisons. — Cartes hydrographiques publiées au Dépôt de la marine de décembre 1842 à mai 1843. — N^o 976. Carte du golfe du Mexique. — 977-978. Carte du détroit de Malacca. — 979. Carte particulière des côtes de France, département du Var, partie comprise entre la presqu'île de Giens et le Bec de l'Aigle. — 980. Plan de la rade d'Agay (côtes de Provence, département du Var). — 981. Carte particulière des côtes de France, département du Var, partie comprise entre la presqu'île de Giens et le cap Camarat. — 982. Plan de l'île Saint-Pierre (Miquelon). — Routier des Antilles, des côtes de Terre-Ferme et de celles du golfe du Mexique, rédigé au Dépôt hydrographique de Madrid, traduit pour la première fois de l'espagnol en 1829, par M. Chaucheprat; quatrième édition revue sur la dernière publication du Dépôt de Madrid, augmentée de documents traduits de divers ouvrages anglais, par M. Rigault de Genouilly. Paris, 1842, 2 vol. in-8. — Instructions pour les bâtiments qui se rendent du cap de Bonne-Espérance aux côtes S.-O. de l'Australie par J.-S. Roe, traduites de l'anglais par M. Darondeau. Paris, 1842, broch., in-8. — Renseignements nautiques sur Nossi-bé, Nossi-Mitsiou, Bava-toubé, etc. (côte N.-O. de Madagascar), par M. Jehenne. Paris, 1843, broch., in-8.

Par M. le Ministre de l'instruction publique : Voyage dans l'Amérique méridionale , par M. A. D'Orbigny , 63^e à 66^e livraisons. — Description de l'Asie-Mineure , faite par ordre du gouvernement français , par M. Charles Texier , 25^e et 26^e livraisons. — Description de l'Arménie , la Perse et la Mésopotamie , publiée sous les auspices des Ministres de l'intérieur et de l'instruction publique. 1^{re} partie. Géographie , géologie , monuments anciens et modernes , mœurs et costumes par Ch. Texier ; 1^{re} à 4^e livraisons. — Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales , par M. Abel Rémusat , publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Paris , 1843 , 1 vol. in-8. — Histoire et description des voies de communication aux États-Unis , et des travaux d'art qui en dépendent , par M. Michel Chevalier ; tome II , 2^e partie. Paris , 1843 , 1 vol. in-4 , et 1 livraison de l'Atlas.

Par M. Jules Lechevalier : Rapport sur les questions coloniales , adressé à M. le duc de Broglie , président de la Commission coloniale , à la suite d'un voyage fait aux Antilles et aux Guyanes , pendant les années 1838 et 1839 , par M. Jules Lechevalier ; publié par ordre de S. E. l'amiral baron Duperré. Documents et pièces justificatives , tome II ; 2^e partie ; étude de l'émancipation dans les colonies anglaises depuis l'année 1833 jusqu'au 3 décembre 1842.

Par l'Académie royale des sciences de Lisbonne : Historia e Memorias da Academia real das sciencias , tomo XII , parte II. Lisboa , 1839 , 1 vol. in-4. — Collecção de noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas que vivem nos dominios portuguezes ou lhes são visinhas. Publicada pela Academia real das sciencias ; tomo VII. Lisboa , 1841 , 1 vol. in 8.

Par M. de Macedo : Discurso lido em 22 de janeiro de 1843, na sessão publica da Acad. real das sciencias, broch., in-8.

Par M. le comte de Karacsay : Carte du pays de Montenegro, dressée d'après les opérations géodésiques sur les lieux, et les recherches les plus soigneuses, par M. le comte Fedor de Karacsay, colonel au service d'Autriche, 1 feuille.

Séance du 19 mai.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'Insurrection, 51^e à 54^e livraison.

Par M. le docteur Lüdde : Zeitschrift für vergleichende Erdkunde. Magdeburg, 1843, 1 numéro.

Par les Auteurs et Éditeurs : Annales maritimes et coloniales, avril. — Annales de la propagation de la Foi, mai. — Bulletin de la Société géologique de France, tome xiv; feuilles 13-16. — Journal asiatique, mars. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, avril. — Mémorial encyclopédique, avril. — L'Écho du Monde savant.

Séances des 2 et 16 juin.

Par l'Académie royale des sciences de Turin : Mémoire, série seconda, tomo iv, 1 vol. in-4.

Par M. le baron de Derfelden de Hinderstein : Carte des possessions néerlandaises dans le grand archipel d'Asie, feuilles 5 et 6.

Par M. Francis Lavallée : Mapa de la isla de Cuba y tierras circunvecinas. Segun la division de los naturales, con las derrotas que siguió el Almirante Don Cristóbal Colon en sus descubrimientos por estos mares, y

los primeros establecimientos de los españoles ; para servir de ilustracion á su historia antigua. Por Don José Maria de la Torre y de la Torre, Habana, 1841. 1 feuille — Plano topografico, historico y estadistico de la ciudad de Trinidad, que levantaron con permiso superior los agrimensores Don Francisco Lavallée y Don Rafael Febles. Por Don Rafael Rodriguez, 1 feuille.

Par M. Vandermaelen : Notice sur l'établissement géographique de Bruxelles par M. Drapiez. Bruxelles, 1842, broch. in-12.

Par la Société géographique de Francfort : Franckfurter Gemeinnützige Chronik, 1842, in-4.

Par M. Dulaurier : Mémoire, lettres et rapports relatifs au cours de langues malaye et javanaise fait à la Bibliothèque royale pendant les années 1840-41-42, et à deux voyages littéraires entrepris en Angleterre sous les auspices de M. le ministre de l'Instruction publique et de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres pendant les années 1838 et 1840. Paris, 1843, 1 vol. in-8.

Par M. C.-A. Zipser : Neusohl und dessen Umgebungen. Eine Erinnerungsschrift an die dritte Versammlung ungarischer Aertze und Naturforscher zu Neusohl in Niederrungarn im Jahre 1842, zugleich ein Führer für Alle, die diese Gegend besuchen wollen von Dr Zipser. Ofen, 1842, broch. in-8. — Der Badegast zu Sliatsch in Nieder-Ungarn. Ein topographisch-medizinischer Wegweiser für Fremde von Zipser. Ofen, 1828, broch. in-8.

Par M. Pauthier : Supplément aux *Vindicæ Sinicæ*, ou dernière réponse à M. Stanislas Julien. Paris, 1843, broch. in-8.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant la guerre de l'Indépendance , 55^e et 56^e liv.

Par M. Alph. Denis : Affaires d'Orient. Question de Serbie. Paris , broch. in-8.

Par M. Vattemare : Documents, lettres, rapports, etc., sur le système d'échange proposé par M. Vattemare , 4 pièces.

Par la Société royale géographique de Londres : Journal. Vol. XII , 2^e partie , in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Revue de l'Orient, Bulletin de la Société orientale, 1^{er} n^o, mai. — Nouvelles annales des voyages, mai. — Bulletin de la Société de géologie, tome XIV, feuilles 17 à 20. — Annales des sciences géologiques, mars. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, mai. — Recueil de la Société polytechnique, avril. — Journal des missions évangéliques, juin. — Mémorial encyclopédique, mai. — L'Écho du monde savant.

Souscription ouverte dans le sein de la Société de géographie, pour le Monument à élever à la mémoire du contre-amiral DUMONT D'URVILLE.

Liste des Souscripteurs du 25 décembre 1842 au 30 juin 1843.

| | |
|-------------------------------------|--------------|
| MM. LAURY, membre de la Société | 20 |
| Gustave D'EICHTHAL. <i>id.</i> | 20 |
| ROUSSEL. | 10 |
| DUBOUZET, capitaine de corvette. | 30 |
| Le général BEDEAU. | 50 |
| TOTAL. . . | 130 fr. |
| Montant des premières listes. . . . | 4,930 fr. 50 |
| TOTAL GÉNÉRAL. . . . | 5,060 fr. 50 |

TABLE DES MATIÈRES

CONTENS

DANS LE XIX^e VOLUME DE LA 2^e SÉRIE.

Nos 109 à 114.

(Janvier à Juin 1843.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

| | Pages. |
|---|--------|
| Fragment d'un voyage en Californie, lu à la séance générale du 30 décembre 1842, par M. DUFLOT DE MOYRAS. | 5 |
| Fragment d'un voyage dans le Chili et au Cusco, lu à la séance générale du 30 décembre 1842, par M. CLAUDE GAY.. . . . | 15 |
| Exposé des travaux de l'expédition américaine, pendant les années 1838, 39, 40, 41 et 42, lu à l'Institut national de Washington, par son commandant Charles Wilkes. Esq. (Analyse par M. DAUSSY.). | 37 |
| Sur la découverte du continent austral par l'expédition américaine. | 66 |
| Description des sources thermales nommées Los Banos et du volcan de Taal, dans les environs de Manille. (Extrait d'une lettre de M. DELAMARCHE.). | 79 |
| Second voyage à la recherche des sources du Fleuve blanc. — Lettre de M. D'ARNAUD à M. Jomard. | 89 |
| Remarques au sujet de la lettre précédente, par M. JOMARD. | 96 |
| Sur les sables aurifères de Mohammed-Ali-Polis. (Extrait d'un rapport de feu M. Lefèvre, communiqué par M. COCHELET.) | 97 |
| Course de M. LEFÈVRE aux monts Akaro et Fadoka. | 99 |
| Observations météorologiques faites au Kaire par M. DESTOUCHES (article communiqué par M. JOMARD). | 100 |
| Géographie de l'Arabie. — Notice rédigée d'après M. Chédoufau par MM. GALINIER et FERRET. | 106 |
| Lettre de M. ROCHET D'HÉRICOURT à M. d'Arvezac. | 118 |

| | |
|--|-----|
| Extrait d'une lettre de M. P. DE LAFORE à son père. (Communi- qué par M. Jomard). | 128 |
| Monument élevé à la mémoire de René Caillié à Mauzé, sa ville natale. | 129 |
| Rapport sur la nouvelle carte topographique des États conti- nentaux du roi de Sardaigne, par M. le colonel CORASOUFF. . | 134 |
| Note sur la découverte des îles Bosain en 1639 (d'après un opuscule de M. Siebold). | 150 |
| Sur le territoire d'Edd, la baie d'Haycock et la côte voisine. (Notes extraites du journal du capitaine BROQUANT.) | 155 |
| Observations géographiques sur quelques parties de l'Hyémen, par M. PASSAMA, lieutenant de vaisseau (1 ^{re} partie). . . . | 162 |
| Analyse d'un ouvrage de M. GALLATIN sur les tribus indiennes qui résident aux États-Unis et dans les possessions britan- niques à l'Est des Montagnes Rocheuses; lue à la Société de géographie, par M. ROUX DE ROCHELLE. | 177 |
| Analyse d'un ouvrage de M. EUGÈNE VAIL, lue à la Société de géographie, par M. ROUX DE ROCHELLE. | 195 |
| Astoria : Voyage au-delà des Montagnes Rocheuses, par Was- hington Irving, traduction de l'anglais, par P.-N. GROLIER. | 203 |
| Notes sur la république du centre de l'Amérique. (Extrait d'un voyage inédit fait au Mexique en 1832-1833 par M. HERSANT, consul de France.) | 207 |
| Notice géographique sur quelques parties de l'Yémen, par M. PASSAMA, enseigne de vaisseau. (2 ^e article.) | 219 |
| Examen de la triangulation et du nivellement topographique de Paris, par M. De Lafolie. (M. COUTHAUD, capitaine d'état-major.) | 237 |
| Extrait d'un journal de voyage fait en 1834 et 1835 par M. COCHELET, ancien agent et consul général de France, en Valachie et en Moldavie, pour servir à l'itinéraire de ces deux principautés. | 249 |
| Île de Madagascar. — Recherches sur les Sakkalawa, par M. V. NOEL (1 ^{er} article). | 275 |
| Îles Marquises ou Nouka-Hiva : Histoire, géographie, mœurs et considérations générales, d'après les documents recueillis sur les lieux par MM. E. Vincendon-Dumoulin et G. Desgras. (Compte rendu par M. EYRIES). | 295 |

| | |
|---|--------------|
| Note de M. COCHLET sur une carte de l'Arabie, dressée par MM. Ferret et Galinier, d'après les indications de MM. Chédoufau et Mary | 324 |
| Nouvelles d'Égypte. — Lettre de M. GAUTIER D'ARC, consul général de France, à M. Jomard | 326 |
| <i>Caffa, Enarea</i> , renseignements donnés par le djellab Abd-el-Kader (communiqué par M. Jomard) | 328 |
| Extrait d'une lettre de M. le docteur PERRON à M. Jomard. <i>ibid.</i> | |
| Aperçu sur les voyages de M. FONTAINE dans l'Inde, et sur les travaux géographiques dans ce pays. | 390 |
| Note du colonel EDWARDS SABINE, correspondant de la Société, sur les derniers travaux du capitaine JAMES ROSS. | 405 |
| Rapport sur l'ouvrage de M. le comte LÉON DE LABORDE intitulé : <i>Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres</i> , par M. D'AVEZAC. | 417 |
| Nouvelles géographiques du Nilland. | |
| 1° Haute-Éthiopie : | |
| I. Lettre adressée à M. Jomard par M. D'ABRABIE. | 436 |
| II. Extrait d'une lettre adressée à M. Jomard par M. THIBAUT (Ibrahim-Effendi). | 442 |
| III. Lettre adressée à M. Jomard par M. D'ARNAUD. | 444 |
| 2° Abyssinie : | |
| IV. Extrait d'une lettre adressée à M. d'Avezac par M. ROCHET. | 446 |
| Hauts méridiennes observées par M. ROCHET | 450 |
| Note sur les observations précédentes. | <i>ibid.</i> |
| V. Lettre adressée à M. d'Avezac par M. le Dr PETIT, voyageur naturaliste du Muséum. | 452 |
| 3° Égypte : | |
| VI. Extrait d'une lettre adressée à M. Jomard par le Dr. CLOT-BEY. | 468 |
| VII. Lettre adressée à M. Jomard par M. CHÉDOUFAU. | 470 |
| Observations sur la lettre précédente. | 471 |
| Analyse de la carte du Monténégro, dressée et publiée par le colonel comte de Karacsay en 1842. | 473 |
| Notice sur le pèlerinage à Rome et à Jérusalem de M. le chanoine Joseph Salzbacher par M. LÖWENSTERN. | 475 |
| Nécrologie. — Paroles prononcées sur la tombe de M. Guillaume Barbié du Bocage, par M. ROUX DE ROCHELLE. | 478 |

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

| | |
|--|--------------|
| Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, fait au nom d'une Commission spéciale par M. DAUSSY. | 337 |
| Rapport sur le concours au prix proposé par S. A. R. le duc d'Orléans, pour la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité, fait au nom d'une Commission spéciale par M. ROUX DE ROCHELLE. | 351 |
| Éloge du contre-amiral DUMONT D'URVILLE, prononcé dans l'Assemblée générale du 12 mai 1843, par M. S. BERTHELOT, secrétaire-général de la Commission centrale. . . | 361 |
| Programme des prix proposés en 1843. | 403 |
| Procès-verbaux des séances de la Commission centrale, 84, 172, 241, 330, 410 et | 481 |
| Procès-verbal de la séance générale du 12 mai 1843 . . . | 412 |
| Membres admis dans la Société. . . 87, 247, 332, 415 et | 487 |
| Ouvrages offerts à Société. . . . 88, 247, 333, 415 et | <i>ibid.</i> |
| Souscription au monument de M. le contre-amiral Dumont d'Urville. | 492 |

PLANCHES.

Carte d'une partie de l'hémisphère austral, où sont indiquées les nouvelles découvertes.

Carte du Bahr-el-Abiad d'après les travaux de l'expédition égyptienne envoyée à la recherche des sources du Nil-Blanc, par Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte, dressée par l'ingénieur d'ARNAUD, Bin-bachi.

Portrait de M. le contre-amiral Dumont d'Urville.

Esquisse du pays d'Onarya d'après un dessin fait sous les yeux de M. Ant. d'Abbadie par un Abyssin musulman qui y a séjourné une année.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME XX.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(ÉLECTIONS DU 12 MAI 1843.)

| | |
|-------------------------|--|
| <i>Président.</i> | M. le baron ROUSSIN, amiral et pair de France. |
| <i>Vice-Présidents.</i> | { M. le baron DELESSERT, membre de l'Institut. M. Auguste DE SAINT-H LAIRE, membre de l'Institut. |
| <i>Scrutateurs.</i> | { M. MERMILLION, député. M. L. VIVIEN, géographe. |
| <i>Secrétaire.</i> | M. NÔEL DESVERGÈS. |

Liste des Présidents honoraires de la Société depuis son origine.

MM.
Le marquis de LAPLACE.
Le marquis de PASTORET.
Le vicomte de CHATEAUBRIAND.
Le comte CHABROL DE VOLVIC.
BECQUEY.
Le baron ALEX. DE HUMBOLDT.
Le comte CHABROL DE CROUSOL.
Le baron CUVIER.
Le baron HYDE DE NEUVILLÈ.
Le duc de DOUDRAUVILLE.
J.-B. EYRIÈS.
Le comte de RIGNY.

MM.
DUMONT D'URVILLE.
Le duc DECAENS.
Le comte de MONTALIVET.
Le baron de BARANTE.
Le lieutenant-général PRIET.
GUIZOT.
DE SALVANDY.
Le baron TUPINIER.
Le comte de LAS CASAS.
VILLEMAIN.
CORNÉ GRISSAIN.

Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.

MM.
Le docteur J. MEASE, à Philadelphie.
H. S. TANNER, à Philadelphie.
W. WOODBRIDGE, à Boston.
Le lt. col. EDWARD SABINE, à Limerick.
Le colonel POINSETT, à Washington.
Le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.
Le professeur SCHUMACHER, à Altona.
DE NAVARRETE, à Madrid.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.
Le professeur RAPH, à Copenhague.
Le capitaine GRAAN, à Copenhague.
AINSWORTH, à Edimbourg.
Le conseiller ADRIEN BALBI, à Vienne.

MM.
Le comte GRABERG DE HENSÓ, à Florence.
Le colonel LONG, à Philadelphie.
Sir John BARROW, à Londres.
Le capitaine MACDONOCHIE, à Sidney.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.
Le professeur KARL BITTER, à Berlin.
P.-S. DU POUCEAU, à Philadelphie.
Le capitaine G. BACK.
F. DUBOIS DE MONTFERREUX, à Neufchâtel.
Le cap. John WASHINGTON, à Londres.
Le col. Ferdinand VISCONTI, à Naples.
P. DE ANGELIS, à Buénos-Ayres.
Le docteur KRIEGER, à Francfort.
Adolphe ERMAN, à Berlin.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Deuxième Série.

Tomе Vingtième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—
1843.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU

Prévu par le décret du 10 mai 1843.

Président M. LAFAYETTE
Vice-Président MM. RAYON DE ROSSIGNOL, PAILLON-BEAUMONT
Secrétaire général M. FAYAT

Section de Conservation.

| | |
|---|---|
| MM. DE Rocher de Beaumont Caillet Cachet Cochet Cochet Cochet | MM. C. MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO |
|---|---|

Section de Fabrication.

| | |
|--|--|
| MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO | MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO |
|--|--|

Section de Conservation.

| | |
|--|--|
| MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO | MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO |
|--|--|

Section de Fabrication.

| | |
|--|--|
| MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO | MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO |
|--|--|

Section de Conservation.

| | |
|--|--|
| MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO | MM. DE MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO MONTAUDO |
|--|--|

Le Directeur général de la Manufacture de la Monnaie et des Médailles, M. FAYAT, a l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 10 courant.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

QUELQUES MOTS *sur le Danemark, la Suède et la Norvège*
à propos des *Éléments de géographie générale* de
M. Adrien BALBI (1).

Un savant italien, que nous sommes habitués à considérer comme un compatriote, connu par d'importants travaux géographiques publiés en langue française, M. Adrien Balbi, vient de faire paraître en un volume in-12 de 551 pages des *Éléments de géographie générale* que j'ai annoncés d'avance dans mon Rapport à la séance générale de la Société de géographie du mois de décembre 1842. C'est une réduction du grand ouvrage du même auteur, publié précédemment sous le titre modeste d'*Abrégé de géographie*, qui a obtenu, comme

(1) *Éléments de géographie générale*, ou *Description abrégée de la terre*, etc. ; par Adrien Balbi. Paris, 1843. Chez Jules Renouard.

on le sait, un beau et légitime succès, et dont l'éditeur, M. Jules Renouard, prépare en ce moment une quatrième édition.

Je n'ai point l'intention de rendre compte ici de l'œuvre récente de M. Balbi, si bien et si consciencieusement élaborée; je n'en parlerai qu'incidemment, sauf à y revenir plus tard. Consulté par ce savant en ce qui concerne les royaumes de Danemark, de Suède et de Norvège, pays assez mal traités par nos géographes, et sur lesquels je lui avais fourni autrefois quelques informations, j'ai ouvert avec empressement mon portefeuille à M. Balbi et revu les épreuves qu'il a jugé utile de me soumettre, en indiquant en marge les corrections qui me semblaient indispensables. Mais la place par trop restreinte mise à ma disposition ne me permettant pas d'entrer dans certains détails, je réunis, sous forme de lettre, d'autres observations que j'adressai à M. Balbi le 8 octobre 1842. Je complétais ces observations dans des conférences que nous eûmes ensuite. Le savant italien n'ayant adopté qu'une partie des indications que je lui ai fournies, il m'a paru convenable de les reproduire dans le journal de la Société.

Je m'étais proposé d'abord de donner dans ce numéro du Bulletin dont la direction m'est confiée, un aperçu de la géographie des trois royaumes scandinaves, contrées dans lesquelles j'ai résidé pendant plusieurs années, et que j'ai eu le loisir d'étudier en m'aidant des ouvrages et des documents officiels publiés dans ces pays ainsi que des conseils des savants qu'ils renferment. Mais plus j'ai avancé dans mon travail, et plus je suis demeuré convaincu de l'impossibilité de le terminer assez à temps pour ne pas trop retarder la

publication du journal de la Société, qui aurait déjà dû paraître. J'y renonce donc pour le moment.

Je me bornerai aujourd'hui à la publication de ma lettre à M. Balbi, en l'accompagnant seulement de quelques notes, et d'un tableau comparatif de la population de la Norvège, en 1801, 1815, 1825 et 1835, tableau contenant, outre les divisions administratives de ce royaume, la superficie de chacune de ces divisions, la latitude et la longitude des principales villes, etc., etc. Il sera suivi d'un résumé comparatif de la population du même royaume par *stift* ou province, de 1769 à 1835, et d'un tableau de la superficie de chacun des *stifts*, ainsi que du nombre d'individus par mille carré géographique à différentes époques.

Paris, le 8 octobre 1842.

A M. LE CHEV. ADRIEN DE BALBI,

Je vous renvoie, mon cher ami, avec quelques observations, l'épreuve du Danemark, de la Suède et de la Norvège que vous avez bien voulu me communiquer. Je suis malheureusement fort occupé en ce moment, mes livres et mes cartes sont presque tous emballés, je suis donc forcé d'être très succinct.

Sans revenir sur les remarques que j'ai portées sur votre épreuve, je vous dirai d'abord franchement que je ne conçois pas comment vous avez calculé les superficies.

Celle des *îles du Danemark*, de la *presqu'île du Jutland* et des *trois Duchés*, est évaluée par les meilleurs géographes danois, parmi lesquels je citerai en première ligne M. Auguste Baggesen, dont l'ou-

| | | |
|--|----------------------------------|----------|
| vrage a paru à Copenhague en 1840, | Milles carrés allemands. | |
| à environ. | 1,021 | (1) |
| Celle des îles <i>Færøe</i> | 23 1/3 | |
| — de l' <i>Islande</i> | 1,800 | |
| — des <i>Indes occidentales</i> . . . | 8 4/5 | (2) |
| — des établissements à la côte de <i>Guinée</i> | 150 | (3) |
| — des établis. à la côte de Coromandel et au Bengale. { | <i>Tranquebar</i> | 0 7/8 |
| | <i>Serampore</i> | 0 5/8 |
| | du <i>Groenland</i> (4). | inconnue |
| <hr/> | | |
| Total général de la superficie en nombres ronds. | 3,004 m. c. allem. | |
| ou. | 48,044 m. c. g. | |
| Vous l'évaluez à. 341,000 <i>id.</i> | (5) | |

| | |
|----------|--|
| (1) Dont | 235 1/4 mill. c. pour les îles danoises. |
| | 448 1/2 — pour le Jutland. |
| | 164 1/2 — pour le duché de Schleswig. |
| | 153 3/4 — — de Holstein. |
| | 19 — — de Lauenborg. |

Nombre égal. 1,021.

| | |
|----------|--|
| (2) Dont | 4 4/5 mill. c. pour l'île de Sainte-Croix. |
| | 2 — — Saint-Thomas. |
| | 2 — — Saint-Jean. |
| | <hr/> 8 4/5 |

(3) Ces établissements situés entre le 5° 44' et le 6° 15' de latitude N., et le 10° 15' et le 11° 45' de longitude O. de Copenhague, ont, suivant les géographes danois, 30 milles de long sur 5 milles de large, ou environ 150 milles carrés allemands.

(4) Les géographes danois indiquent seulement une étendue de côtes qu'ils évaluent à 300 milles environ du nord au sud, sans parler de la largeur.

(5) Les Danois, comme les Norvégiens, emploient quelquefois le mille allemand de 15 au degré de latitude, du moins dans l'espèce, car le mille de ces derniers est de 8,837 au degré; et les Suédois s'en servent

Je ne suis pas non plus d'accord avec vous relativement à la population du Danemark et de ses colonies.

En effet, les meilleurs géographes nationaux et les relevés officiels que j'ai consultés, évaluent la population à la fin de 1839 :

| | |
|---|----------------------|
| 1° Des îles danoises en Europe, du Jutland et des trois Duchés à. | 2,150,000 hab. (1) ; |
| 2° Des îles Fœrœe à. | 7,400 (2) ; |
| 3° — de l'Islande à. | 56,000 (3) ; |

également, quoiqu'ils fassent habituellement usage du mille de Suède, infiniment plus grand que le mille allemand, puisque 1 mille carré suédois = 2,07 milles carrés allemands. M. Balbi ayant employé le mille géographique de 60 au degré, pour comparer ses évaluations avec les miennes, on doit multiplier le nombre de milles carrés allemands par 16. Même en agissant ainsi, on ne trouvera pour tout le Danemark et ses colonies qu'une superficie d'environ 48,044 milles carrés géographiques. L'énorme différence qui existe ne peut provenir que d'une évaluation de superficie que le savant italien aura peut-être donnée au Groenland ; mais alors sur quelle base ?

| | |
|----------|---------------------------------|
| (1) Dont | 736,000 pour les îles danoises. |
| | 558,000 pour le Jutland. |

| | |
|---------|--|
| Total . | 1,294,000 pour le Danemark proprement dit. |
| — | 353,000 pour le duché de Schleswig et îles voisines. |
| — | 461,000 — de Holstein. |
| — | 42,000 — de Lauenborg. |

Populat. totale
en Europe. 2,150,000.

Je dois faire remarquer toutefois que suivant le dernier recensement de 1834 et 1835, la population du Danemark proprement dit et des trois Duchés s'élevait seulement à 2,029,581 âmes.

(2) D'après le recensement officiel des îles Fœrœe fait en 1801, la population de ces îles ne s'élevait qu'à 5,265 âmes.

(3) La population de l'Islande a éprouvé de grandes variations, dont j'ai indiqué les causes dans mon article *Islande* de l'*Encyclopédie des gens du monde*.

| | | |
|---|----------------|-------|
| Report. | 2,213,400 | |
| 4° — du Groenland à. | 7,500 | (1) £ |
| 5° — des Indes occidentales à. | 43,178 | (2) ; |
| 6° Des établissements sur la côte de Guinée à. | 56,080 | (3) ; |
| 7° De l'établissement de Tranquebar (côte de Coromandel) à. | 23,200 | (4) ; |
| 8° De l'établissement de Serampore ou Frederiksnagor dans le Bengale à. | 12,500 | (5) ; |
| <hr/> | | |
| Total général de la population du Danemark et de ses dépendances. | 2,355,858 hab. | |
| Vous n'élevez cette population qu'à. | 2,125,000 | |
| <hr/> | | |
| Différence en moins. | 230,858 hab. | |
| <hr/> | | |

(1) Sur les 7,500 habitants, 2,000 sont des métis; le nombre des indigènes s'élevait à 10,000 environ lorsque Egède arriva sur cette côte; mais la petite vérole, apportée d'Europe en 1733, en fit périr plusieurs milliers.

(2) En 1835 la population de

| | | | | | | |
|--------------------|--------|----------------|-------|----------------|--------|---------|
| St.-Croix était de | 6,805 | hom. lib. dont | 4,913 | de col., et de | 19,876 | esclav. |
| St.-Thomas — | 8,707 | — | 5,665 | — | 5,315 | |
| St.-Jean — | 532 | — | 425 | — | 1,943 | |
| | <hr/> | | | | <hr/> | |
| | 16,044 | | | | 27,134 | |
| | | | | | <hr/> | |
| | | | | | 16,044 | |

Nombre égal. 43,178.

(3) Dont 56,000 nègres et environ 80 Européens, y compris 70 hommes dans les garnisons des différents forts.

(4) Dont 2,000 pour la ville de Tranquebar, sur lesquels 235 seulement sont Européens. Les troupes du gouvernement de Tranquebar sont de 100 hommes, dont 3 Européens outre le commandant.

(5) Dont 11,200 pour la ville de Serampore, 1,300 habitent le village de Pearapore.

Je n'adopte pas davantage vos divisions administratives du Danemark. Suivant les meilleures autorités telles que Baggesen, Gudme, Gliemann, etc., les possessions de ce royaume en Europe doivent être divisées en cinq provinces :

La première, composée des îles de Sélande (*Siælland*), Fionie (*Fyen*) et Laaland ou Laland-Falster et des petites îles qui en dépendent, forme trois *stifts* (1) subdivisés en 9 *amts* (2) que vous appelez bailliages, et que je nommerai *préfectures*, car l'*amtmand* est surtout un administrateur comme nos préfets. La ville de Copenhague (*Kiøbenhavn*), capitale du royaume, forme avec celle de *Christianshavn*, qui peut être considérée comme un de ses faubourgs, une division distincte.

La deuxième province renferme la presque île de Jutland (*Jylland*) divisée en 4 *stifts*, savoir : Aalborg, Aarhus, Viborg et Vibe, subdivisés en 10 *amts* (3).

La troisième comprend le duché de Slesvig ou Schleswig, divisé en :

1^o 13 villes (13 *stæder*) (4) ;

2^o 8 districts nobles (*adelige districter*).

(1) Les *stifts* (*stifter*) forment ordinairement en Danemark, comme en Norvège, la circonscription d'un évêché; ce sont aussi des divisions administratives subdivisées en plusieurs *amts* (*amter*).

(2) Copenhague, Frédérisborg, Holbek, Sorøe, Præstøe, Bornholm, Odensée (*Odense*), Svenborg et Maribo.

(3) Hjörning, Thisted, Aalborg, Viborg, Randers, Aarhus, Skanderborg, Veile, Ringkjøbing et Ribe.

(4) Apenrade, Burg dans l'île de Femern, Eckernförde, Flensborg, Friedrichstadt, Garding, Haderslev ou Hadersleben, Husum, Slesvig, Sønderborg dans l'île de Alls, Tønder, Tonning et OËrøeskjøbing, dans l'île d'OËrøe. outre la petite forteresse de Friederichsurt.

3° 9 *amts* (*Amtmandskaber*) (1) ; d'autres géographes en comptent 10.

La quatrième province renferme le duché de Holstein (*Holsteen*) divisé en :

1° 14 villes (2) ;

2° 7 districts nobles ;

3° 13 *amts* (3) ; d'autres géographes n'en comptent que 9.

La cinquième province enfin comprend le duché de Lauenborg, divisé en :

1° 3 villes (4) ;

2° Biens nobles formant trois districts ;

3° 4 *amts* (5).

Le relevé de la population des principales villes de Danemark à la fin de 1839 que vous trouverez ci-après, pourra vous être, je crois, de quelque utilité. J'en ai puisé les éléments dans l'ouvrage de Baggesen ; je vous donnerai de semblables relevés pour la Norvège et pour la Suède.

(1) 1. Haderslev ; 2. Apenrade et Lygumkloster ; 3. Norborg et Sönderborg ; 4. Flensborg ; 5. Tönder ou Töndern ; 6. Brestedt ; 7. Husum ; 8. Gottorf, et 9. Hutten. Ces neuf *amts* en forment réellement onze, et ils ont dans leur dépendance les îles et districts de Nordstrand, Pellworm et Femern, ainsi que les districts de Eiderstedt et de Stapelholm.

(2) Altona, Glückstadt, Heiligenhafen, Itzehoe, Kiel, Krempe, Lütjenborg, Neustadt, Oldenburg, Oldealoe, Plön, Rendsborg, Segeberg et Wilster.

(3) 1. Kiel et Cronshagen ; 2. Bordesholm ; 3. Rendsborg ; 4. Plön ; 5. Arensbock ; 6. Eismar ; 7. Neumünster ; 8. Segeberg, Travendal et Reinfeld ; 9. Retwitsch ; 10. Reinbeck ; 11. Tremsbüttel ; 12. Trittau ; 13. Steinborg. De ces 13 *amts*, qui en forment réellement 16, dépendent les districts de Nordre et Sönder Ditmark, le comté de Rantzau, et les Seigneuries de Herzhorn et de Pinneborg.

(4) Lauenborg, Mölln et Ratzeborg.

(5) 1. Steinhorst ; 2. Ratzeborg ; 3. Schwartzbeck et 4. Lauenborg.

| | | | |
|----------------------|------------|------------|-----------|
| Copenhague | 123,000 h. | Aalborg | 7,200 h. |
| Altona | 30,500 | Aarhus | 7,000 |
| Flensborg | 14,000 | Gluckstadt | 6,000 |
| Slesvig | 11,000 | Itzehoe | 5,500 |
| Rendsborg | 10,000 | Roeskilde | 3,000 |
| Odense | 9,000 | Ratzeborg | 2,300 |
| Elseneur (Helsingör) | 7,700 | Lauenborg | 1,100 (1) |

Quant à la Norvège, l'observation verbale que je vous ai déjà faite subsiste encore, du moins en partie. Vous ne distinguez pas, ce me semble, d'une manière assez tranchante la Norvège de la Suède, et je n'approuve pas votre appellation de monarchie *norwégieno-suédoise*. J'aimerais mieux *suédo-norvégienne*, puisque la Suède a sous tous les rapports une importance bien

(1) Dans les autres parties de la monarchie danoise, on trouve peu de villes importantes par leur population.

Les îles *Færøe* ont pour capitale *Thorshavn* située dans l'île *Stromøe*, avec une population de 800 habit.

Reikevig ou *Reykjavik*, capitale de l'Islande, n'a que 700

Le *Groenland* n'a pas de ville.

On peut citer dans les établissements danois aux Indes occidentales :

Christiansted, dans l'île de Sainte-Croix, qui a une population composée de 1,100 blancs, et d'environ 2,300 nègres et de 2,100 hommes de couleur, ensemble 5,000

Caroline-Amélie, dans l'île de Saint-Thomas, dont la population est de 9,500, blancs, hommes de couleur et noirs, et en y joignant les marins et les étrangers d'environ 12,000

On ne cite pas de ville remarquable dans l'île de Saint-Jean.

La même observation s'applique aux établissements danois sur la côte de Guinée.

Tranquebær, chef lieu de l'établissement danois sur la côte de Coromandel n'a que 2,000

supérieure à celle de la Norvège (1). Je ferai relativement à la superficie de la Norvège et à celle de la Suède la même remarque que j'ai déjà faite pour le Danemark. Je ne conçois pas sur quoi vous basez vos calculs. Vous évaluez en effet la superficie de ces deux royaumes à 223,045 mill. c. géogr.

| | |
|---|------------------|
| Et je trouve pour la Norvège. | 5,753 m. c. all. |
| Pour la Suède. | 8,600 — |
| En y ajoutant pour l'île Saint-Barthélemy | 3 — |

Total. 14,356 m.c.all.(2).

Vous différez aussi, et dans une tout autre proportion,

| | |
|---|-------|
| dont 235 Européens, tandis que Porrear en a | 5,000 |
| et Tillali. | 3,000 |

On en donne à *Serampore*, qu'on appelle aussi *Fredriksnagor* en Danemark, et qui est situé dans le Bengale sur la rive gauche de l'Hoogly. 11,200

Je ne parle pas des îles Nicobar, dont la superficie est évaluée à 12 milles carrés allemands, quoique elles soient, depuis 1755, censées appartenir au Danemark qui avait formé un petit établissement à la grande Nicobar. Les Anglais qui s'en étaient emparés pendant la guerre, les avaient à la paix restituées aux Danois. Mais après le malheureux essai de colonisation fait par ces derniers de 1831, à 1834 leur colonisation fut tout-à-fait abandonnée, d'après un ordre royal de l'année 1837.

(1) Je viens de lire dans le tome VIII du *Précis de la géographie universelle* de Malte-Brun, publié en 1829, une note portant que « M. Adrien Balbi désigne la péninsule scandinave sous le nom de monarchie *norvégieno-suédoise*; mais qu'il propose la dénomination de *suddo-norvégienne*, plus douce à la prononciation. » Jusqu'à présent M. Balbi avait persisté à conserver la première dénomination, et je suis heureux d'avoir pu le décider à adopter définitivement celle que je lui ai proposée par un motif un peu plus grave que celui que lui prête Malte-Brun, l'euphonie.

(2) Ces 14,356 milles carrés allemands dont se compose, suivant les auteurs nationaux que j'ai consultés, la superficie totale de la Suède et

en ce qui concerne la population. Celle de la *Norvège* est évaluée dans le dernier recensement officiel arrêté le 29 novembre 1835 à 1,194,812 li.

Celle de la *Suède* était suivant Forsell, qui a puisé ses informations dans les recensements officiels :

en 1825 de 2,771,252
 en 1830 de 2,905,863

Augmentation en 5 ans. 134,611.

En supposant que la population a augmenté en Suède dans la même proportion de 1830 à 1835, on aura pour cette dernière année. . 3,040,474 ci : 3,040,474 (1)

de la *Norvège*, forment un total de 229,696 milles carrés géographiques. La différence n'est donc que de 6,651 milles carrés géographiques. Je dois ajouter que Forsell évalue la superficie de la *Suède* à 3868,16 milles carrés suédois ; et comme, suivant lui : 1 mille c. suédois = 2,07 m. c. allem., il en résulterait que cette superficie serait de 8,007 m. carrés allemands seulement, au lieu de 8,600 à laquelle Riise l'évalue ; et comme d'un autre côté Theodor Sundler, dans le *Jorden*, ne donnant à la superficie de l'île Saint-Barthélemy que 1/2 m. c. suédois ou 1,03 m. c. allemand, il s'ensuivrait que la superficie totale des deux royaumes ne serait que de 13,761 m. c. allemands ou 220,176 m. c. géographiques.

(1) D'après Forsell, la population de la *Suède* a éprouvé les variations suivantes :

| | en 1711. | en 1803. | en 1810. | en 1815. | en 1830. | en 1825. | en 1830. |
|-------------------------------------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|-----------|
| Population de la ville de Stockholm | 53,700 | 72,650 | 65,450 | 72,989 | . | 79,473 | 82,000 |
| Du reste de la Suède. | 1,730,027 | 2,341,490 | 2,304,540 | 2,392,077 | . | 2,691,779 | 2,823,813 |
| Population totale. | 1,783,727 | 2,414,140 | 2,369,990 | 2,465,066 | 2,384,680 | 2,771,252 | 2,905,863 |

On voit par le relevé ci-dessus que de 1810 à 1830 la population

| | |
|--|--------------|
| Report | 4,251,286 h. |
| En y ajoutant pour la population de l'île de Saint-Barthélemy (1). | 16,000 |
| <hr/> | |
| On trouvera pour la population totale des deux royaumes à la fin de 1835. . . | 4,251,286 h. |
| Vous ne portez cependant cette po- pulation qu'à. | 3,866,000 |
| <hr/> | |
| Différence en moins. | 385,286 h. |

Vous ne pouvez omettre dans la Norvège les villes de *Frederikshald* et de *Stavanger*; c'est près de la première, située dans le *Söndénfieldsk* et peuplée de 4,921 âmes, que Charles XII a été assassiné au siège de *Frederiksteen* sa forteresse, et la seconde située dans le *Nordenfieldske* avec une population de 4,857 âmes a un port très fréquenté; ni *Tromsøe*, peuplé de 1,365 âmes, résidence d'un évêque dont la juridiction s'étend sur les *amts* de Nordland et de Finmark, et de l'*amtmand* ou préfet de ce dernier *amt*.

Voici au surplus la population des principales villes

de la Suède a augmenté de 535,873, ou terme moyen chaque cinq ans de 133,968, ce qui s'éloigne peu du nombre que j'ai indiqué plus haut et je ne tiens même pas compte des pertes de territoire que la Suède a éprouvées. Si l'on considère ensuite que, selon toutes les probabilités, la population de la Norvège, ainsi que celle de la Suède, ont continué de s'accroître pendant les huit années qui se sont écoulées de 1835 à 1843, il en résultera que la population totale de ces deux royaumes dépasse aujourd'hui 4,251,286, nombre auquel je me suis arrêté. Theodor Sundler évalue la population de la Suède, en 1836, à 3,025,000.

(1) La population de Saint-Barthélemy, que, dans ma lettre à M. Balbi, j'ai évaluée à 16,000 âmes, je ne me rappelle plus sur quelle autorité, est portée par Riise, géographe danois, seulement à 8,000 âmes, par le Dictionnaire de Piquet à 3,000; par Sundler, écrivain suédois, à 2,000; et par Balbi à 10,000.

de la Norvège, d'après le dernier recensement officiel de 1835 :

| | | | |
|------------------------|--------|---------------------|-------|
| Christiania. | 23,121 | Stavanger.. . . . | 4,857 |
| Bergen. | 22,839 | Kongsberg. | 3,540 |
| Trondhiem ou Dron- | | Tromsøe. | 1,365 |
| theim. | 12,358 | Røraas. | 2,300 |
| Christiansand. | 7,665 | Hammerfest. | 391 |
| Drammen | 7,250 | Vardøe (1). | 153 |
| Frederikshald. | 4,921 | | |

Forsell divise la Suède en 24 län ou districts, et nous fait connaître en même temps que la ville de Stockholm forme un district à part ; vous en trouverez les noms ci-après :

| | | |
|----------------|---------------------|------------|
| Malmö. | Mariestad. | Orebro. |
| Christianstad. | Wenersborg. | Carlstad. |
| Halmstad. | GöteborgouGöteborg. | Falu. |
| Carlskrona. | Wisby. | Gefle. |
| Wexiö. | Stockholm. | Hernösand. |
| Jönköping. | Upsala. | Ostersund. |
| Kalmar. | Westerås. | Umeå. |
| Linköping. | Nyköping. | Piteå. |

Le même géographe suédois, déjà cité, donne ainsi la population des principales villes de Suède :

| | |
|----------------------------|------------|
| Stockholm en 1822. | 74,365 (2) |
| Göteborg (3) — | 16,615 |
| Carlskrona — | 10,636 |
| Norrköping — | 10,043 |
| Malmö — | 8,377 |
| Gefle — | 7,718 |
| Kalmar — | 5,206 |
| Upsala — | 4,499 |
| Lund — | 4,349 |
| Wisby — | 4,080 |
| Carlshamn — | 3,794. |

Voir le tableau de la population comparative de la Norvège, page 20.

(1) M. Balbi l'appelle à tort *Wardøhuus* ; c'est la petite forteresse et non la ville qui porte le nom de *Vardøhuus* ou *Vardøhuus* ; celui de la ville est *Vardø* ou *Vardøe*.

(2) On a vu dans une note précédente que la population de Stockholm, qui ne s'élevait en 1805 qu'à 72,652 âmes était en 1830 de 82,000 ; cette population a dû augmenter depuis, ainsi que celle des autres villes. Sundler évalue, par exemple, la population de Göteborg et de ses faubourgs à 23,320 h., et celle de Norköping à plus de 12,000.

(3) Nous l'appelons en France *Göteborg*.

RÉSUMÉ comparatif de la population de la Norvège, par stift, de 1769 à la fin de 1835.

| NOMS des STIFT. | 1769. | | | 1815. | | | 1835. | | |
|-------------------------|--------------------------------|--|--------------------------------|--------------------------------|--|--------------------------------|--------------------------------|--|---------------------------|
| | VILLES de com- merce. | TOTAL des popu- lations de chaque Stift. | VILLES de com- merce. | DIS- TRICTS RU- RAUX. | TOTAL des popu- lations de chaque Stift. | VILLES de com- merce. | DIS- TRICTS RU- RAUX. | TOTAL des popu- lations de chaque Stift. | DISTRICTS RU- RAUX. |
| Akershus | 34,017 | 281,026 | 315,045 | 45,250 | 333,396 | 378,646 | 38,653 | 332,533 | 371,190 |
| Christiansand | 7,639 | 105,363 | 113,024 | 14,080 | 119,051 | 135,711 | 12,770 | 133,337 | 146,107 |
| Bergen | 15,733 | 116,817 | 130,550 | 18,127 | 135,429 | 153,336 | 16,905 | 142,783 | 159,686 |
| Trondhiem | 9,336 | 86,366 | 95,902 | 11,275 | 127,415 | 138,690 | 12,414 | 127,679 | 140,083 |
| Nordland | 68,820 | 68,820 | 78,453 | 253 | 78,199 | 78,453 | 2 | 68,354 | 68,354 |
| | 64,747 | 658,394 | 725,141 | 88,987 | 794,051 | 883,038 | 80,723 | 804,706 | 883,450 |
| | | | | | | | 113,718 | 934,414 | 1,030,153 |
| | | | | | | | | 1,067,017 | 1,194,812 |

SUPERFICIE de la Norvège par stift, et Résumé comparatif du nombre d'individus par mille carré géographique.

| NOMS DES STIFT. | SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS | | NOMBRE D'INDIVIDUS PAR MILLE CARRÉ GÉOGRAPHIQUE DE 60 AR DEGRÉ. | | | | | |
|-------------------------|--------------------------------|-------------|--|-------|-------|-------|-------|--|
| | allemands. | géographiq. | 1769. | | 1815. | | 1835. | |
| | | | 1769. | 1801. | 1815. | 1835. | | |
| Akershus | 1,431 | 22,896 | 12.8 | 10.5 | 16.2 | 19.6 | 22.4 | |
| Christiansand | 670 | 10,780.15 | 15.5 | 12.6 | 15.6 | 18.1 | 18.1 | |
| Bergen | 729.6 | 11,664.96 | 11.1 | 13.1 | 15.7 | 17.7 | 17.7 | |
| Trondhiem | 944.14 | 13,106.14 | 6.5 | 9.2 | 9.3 | 10.8 | 12.3 | |
| Nordland | 2,051 | 32,816 | 2.1 | 2.4 | 2.1 | 2.5 | 2.9 | |
| | 5,825.21 | 95,385.56 | 7.7 | 9.4 | 9.5 | 11.4 | 12.8 | |

Les deux tableaux ci-contre montrent que la population de la Norvège a augmenté dans les proportions suivantes :

| | |
|---|------------|
| De 1769 à 1801 (32 ans) d'environ | 22 p. 070 |
| De 1801 à 1815 (14 ans) seulement de | 2 p. 00700 |
| De 1815 à 1825 (10 ans) d'environ | 18 p. 070 |
| De 1825 à 1835 (10 ans) | 13 p. 070 |
| De 1769 à 1835 (66 ans) (1) | 65 p. 070. |
| Pendant ces 66 ans l'augmentation a été, savoir : | |
| Dans le <i>stift</i> d'Agershuus de | 62 p. 070 |
| Christiansand | 72 » |
| Bergen | 58 » |
| Trondhiem | 92 » |
| Nordland et Finmark | 39 » |

Le rapport entre la superficie et la population a suivi depuis 1769 à peu près la même proportion entre les *stifts*. Celui d'Agershuus a toujours été comparativement le plus peuplé. La différence comparative entre les *stifts* de Christiansand et de Bergen a peu varié; la population du *stift* de Trondhiem a toujours été inférieure à celle des trois premiers, et enfin le *stift* de Nordland n'a pas cessé d'être comparativement le moins peuplé des cinq *stifts*.

Sous le rapport ecclésiastique, et même sous le rapport administratif, le royaume de Norvège peut être divisé en cinq grandes provinces portant le nom de *stift*, et ayant à leur tête un administrateur appelé *stiftamtmand* et un évêque, résidant tous les deux au chef-lieu du *stift* (2). Chacun de ces *stifts* est subdivisé en

(1) Il y a même des *stifts*, tels que ceux d'Agershuus et de Nordland dont la population a diminué pendant cet intervalle de temps.

(2) Les deux *amt* de Nordland et de Finmark ne forment pas à proprement parler un *stift*, et n'ont point de *stiftamtmand*; cependant on

amt, dont l'administration est dirigée par un *amtmand*, titre qu'on ne peut traduire exactement en français que par le mot *préfet* (1). Le *stiftamtmand* forme avec l'évêque ce qu'on appelle la direction du *stift* (*stifts-direction*) de laquelle ressort tout ce qui concerne les églises, les écoles, les établissements de bienfaisance, enfin toutes les affaires publiques du *stift*; il administre l'*amt* du chef-lieu. Quant aux autres *amts* compris dans la circonscription de chaque *stift*, le *stiftamtmand* n'a pas à s'en occuper, et il n'exerce aucune juridiction sur les fonctionnaires auxquels l'administration en est confiée. Ceux-ci correspondent directement comme lui, pour les affaires de leur *amt*, avec les chefs des différents départements, et comme lui aussi ils font directement au roi, tous les cinq ans environ, des rapports sur la situation économique de leurs *amts* respectifs pendant cette période.

Les cinq *stifts* sont, ainsi qu'on le voit dans le relevé ci-dessus, ceux de :

1° Agershuus, comprenant les *amts* d'*Agershuus*, de *Smaalehnene*, de *Hedemark*, de *Christian*, de *Jarlsberg* et *Laurvig*, de *Buskerud* et la *fogderie* ou district

les désigne souvent sous le nom de *stift* des *Norlands* ou *Norlandene*, et un évêque résidant aujourd'hui à Tromsøe exerce sa juridiction sur ces deux *amts*.

(1) M. Balbi s'est étonné dans son *Abrégé de géographie* de ce que ni l'*Almanach royal de Suède et de Norvège*, ni les géographes qu'il a consultés, n'ont pas indiqué d'une manière distincte les chefs-lieux des 17 bailliages (*préfectures*) de ce dernier royaume. La raison en est fort simple; d'abord parce que plusieurs des *amts* n'ont pas même une seule ville, et ensuite parce que, à l'exception des *stiftamtmand* qui résident toujours dans le chef-lieu du *stift*, qui est en même temps celui de l'*amt* qu'ils administrent, les *amtmand* ou préfets n'ont pas de résidence obligée, qu'ils habitent quelquefois à la campagne et souvent même dans des villes situées hors de leur *amt*.

PERE

| TOUR. | AN 1815. | SUPERFICIE | | | Habitants par mille carré géographique de 60 au degré. | LATITUDE ET LONGITUDE des principales villes. | |
|-------|----------|--|-------------------|----------------------------------|--|---|------------------------------------|
| | | EN MILLES CARRÉS de 15 au degré, d'après | | En milles carrés de 60 au degré. | | Latitude. | Longitude E. du méridien de Paris. |
| | | le profess. Holst. | le capit. Roosen. | | | | |
| 723 | 46427 | 1,891 | 1944,74 | 34115,84 | | | |
| " | " | " | " | " | " | " | |
| 169 | 4574 | 176 $\frac{11}{12}$ | 156,27 | 2500,32 | 27 | 58° 27' 33" | |
| " | " | " | " | " | " | 3° 19' 1" | |
| " | " | " | " | " | " | 3 15 41 | |
| " | " | " | " | " | " | " | |
| 601 | 8434 | 317 $\frac{11}{12}$ | 296,18 | 4738,88 | 23 | 60 23 48 | |
| " | " | " | " | " | " | 2 57 21 | |
| " | " | " | " | " | " | " | |
| " | " | " | " | " | " | " | |
| 854 | 5776 | 363 $\frac{1}{12}$ | 337,22 | 5395,52 | 13 | " | |
| " | " | " | " | " | " | " | |
| " | " | " | " | " | " | " | |
| 252 | 5742 | 281 $\frac{1}{12}$ | 290,51 | 4648,16 | 16 | 62 44 21 | |
| " | " | " | " | " | " | 4 52 44 | |
| " | " | " | " | " | " | 5 26 36 | |
| " | " | " | " | " | " | " | |
| 559 | 6340 | 321 $\frac{1}{12}$ | 329,77 | 5276,32 | 15 | 63 25 53 | |
| " | " | " | " | " | " | 8 52 32 | |
| " | " | " | " | " | " | " | |

| | | | | |
|-----|----------------|----------------|------------------------------|-------------|
| 11 | Rabygdelaugel. | Arendal (4). | } Lister et Mandal | A reporter. |
| " | " | Grimstad. | | |
| " | " | Lillesand. | | |
| " | " | Christiansand. | | |
| " | " | Mandal. | | |
| 16 | Mandal. | " | } Lister et Mandal | A reporter. |
| " | " | Farsund. | | |
| " | " | Flekkefjord. | | |
| 21 | Lister. | " | } Lister et Mandal | A reporter. |
| 39 | " | " | | |
| 489 | " | " | } Lister et Mandal | A reporter. |
| 489 | " | " | | |

| Totaux par amt. | SUPERFICIE (1) | | | Habitants par mille carré géographique de 60 au degré. | LATITUDE ET LONGITUDE des principales villes. | |
|-----------------|--|-------------------|----------------------------------|--|---|------------------------------------|
| | EN MILLES CARRÉS de 15 au degré, d'après | | En milles carrés de 60 au degré. | | Latitude. | Longitude E. du méridien de Paris. |
| | le profes. Holst. | le capit. Kooseu. | | | | |
| " | " | " | " | " | 59° 54' 39" | 8° 24' 3" |
| " | " | " | " | " | " | " |
| 94,832 | 92 | 94 | 1504 | 63 | 59 39 33 | 8 13 2 |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| 65,290 | 75 $\frac{1}{16}$ | 76,01 | 1216,16 | 53 | " | " |
| " | " | " | " | " | 59 11 0 | 8 32 13 |
| " | " | " | " | " | " | " |
| 79,728 | 472 $\frac{2}{16}$ | 447,98 | 7167,68 | 11 | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| 95,477 | 444 $\frac{4}{16}$ | 460,24 | 7363,84 | 13 | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | 59 40 6 | 7 19 12 |
| 76,786 | 218 $\frac{4}{16}$ | 238,46 | 3815,36 | 20 | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| 56,759 | 40 $\frac{10}{16}$ | 41,06 | 656,96 | 86 | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | 59 8 15 | " |
| 67,793 | 252 $\frac{2}{16}$ | 271,77 | 4348,32 | 16 | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | 58 52 30 | 6 38 54 |
| " | " | " | " | " | " | " |
| " | " | " | " | " | 58 44 18 | 6 51 10 |
| " | " | " | " | " | " | " |

rural de l'*amt* de *Bratsberg*, appelée *Nordre-Tellemark*, avec les villes de cet *amt*. Le chef-lieu de ce *stift* est *Christiania*, qui est en même temps capitale de toute la Norvège.

2° *Christiansand*, comprenant l'*Övre-Tellemark*, seconde *fogderie* de l'*amt* de *Bratsberg*, ainsi que les *amts* de *Nedences* et *Raubygdelauget*, de *Lister* et *Mandal*, et de *Stavanger*. Le chef-lieu du *stift* est *Christiansand*.

3° *Bergen*, formé des *amts* de *Nordre-Bergenuus* et *Søndre-Bergenuus*, et de la *fogderie* de *Søndmôr* dépendant de l'*amt* de *Romsdal*. Le chef-lieu du *stift* est *Bergen*.

4° *Trondhiem*, comprenant les deux autres *fogderies* de l'*amt* de *Romsdal* appelées *Nordmôr* et *Romsdal*, ainsi que les *amts* de *Søndre-Trondhiem* et *Nordre-Trondhiem*. Le chef-lieu du *stift* est *Trondhiem*, que dans le reste de l'Europe on appelle assez mal à propos *Drontheim*.

5° *Nordland* ou *Nordlandène*, formé des deux *amts* de *Nordland* et de *Finmark*.

DE LA ROQUETTE.

[Voir le Tableau de la population comparative, etc., joint à ce Cahier.]

NOTICE HISTORIQUE sur le Bureau topographique du
royaume des Deux-Siciles.

Dans une note insérée au numéro du mois de mai 1842 du *Bulletin de la Société de géographie*, sur les travaux hydrographiques exécutés dans le royaume des Deux-Siciles, j'ai annoncé que je consacrerai une notice spéciale au bureau topographique, à la tête duquel se trouve placé M. le colonel Visconti. Je vais, quoiqu'un peu tard, acquitter ma promesse, et c'est dans la lettre qu'a bien voulu m'écrire le savant napolitain que je puiserai mes informations.

Avant l'occupation du royaume de Naples par les Français, en 1806, il existait dans ce royaume une charge de géographe du roi. Elle était remplie par Antoine Rizzi Zannoni, de Padoue, auteur de l'Atlas du royaume de Naples, en 32 feuilles, de l'Atlas maritime des Deux-Siciles, en 25 feuilles, et d'autres ouvrages géographiques. Dès leur installation dans le pays, les Français créèrent un *cabinet topographique*, qui fut attaché d'abord à la maison du roi. Dans les dernières années du règne de Murat, cet établissement, réuni au ministère de la guerre et marine sous le titre de *section topographique*, fut placé sous la direction de Rizzi Zannoni. Ce géographe venait de mourir, lorsqu'au mois de mai 1814 M. Visconti arriva à Naples, et fut nommé son successeur. Quelques mois s'étaient à peine écoulés que, par un décret du 29 septembre 1814, rendu, ainsi que nous l'avons dit précédemment, sur la proposition de M. Visconti, la section topographique fut supprimée. On créa à sa place un *Dépôt général de la guerre*, dont il fut nommé directeur, et on prescrivit

en même temps le levé de la grande carte topographique militaire, à l'échelle de $1/20000^{\circ}$. Un autre décret rendu, le 21 décembre 1815, par le roi Ferdinand I^{er}, confirma le Dépôt général de la guerre, et l'attacha à l'état-major de l'armée. Le préambule de ce décret porte que le Dépôt, où les officiers de l'armée devaient trouver tous les moyens de s'instruire, serait mis à la disposition immédiate du *Conseil suprême de la guerre*, qu'on venait alors de constituer, et qui était destiné à remplacer le ministère de la guerre, dont il avait toutes les attributions. Par l'article 1^{er}, le colonel directeur du Dépôt de la guerre conférait directement avec le conseil suprême; l'article 2 attachait à ce Dépôt un corps royal d'ingénieurs géographes faisant partie de l'état-major de l'armée, et composé d'un colonel, commandant le corps et directeur du Dépôt; d'un lieutenant-colonel ou major, de huit capitaines et de huit lieutenants. En temps de guerre, dit l'article 4, chaque chef d'état-major divisionnaire doit avoir à sa disposition un officier ingénieur-géographe, et plusieurs de ces officiers sont aux ordres immédiats du chef de l'état-major général de l'armée. Les officiers ingénieurs-géographes devaient être tirés de l'école militaire de la même manière que les officiers d'artillerie et de génie (art. 5). Une bibliothèque militaire fut établie au Dépôt pour l'instruction des officiers de l'armée (art. 7). Le levé de la grande carte topographique militaire de tout le royaume, à l'échelle de $1/20000^{\circ}$, fut prescrit par l'article 10. D'après l'article 12, un professeur d'astronomie et de géodésie fut attaché au Dépôt, pour apprendre aux jeunes officiers ingénieurs géographes la géodésie dans toute son étendue, et l'astronomie, en tout ce qui a trait aux opérations géodésiques, et pour

faire des observations astronomiques au Dépôt. Ce professeur fut aussi chargé de la vérification des opérations géodésiques et de la direction des calculs. Conformément aux dispositions de l'article 13, le Dépôt fut partagé en quatre sections, d'après la nature des travaux intérieurs, savoir : 1^o, correspondance et administration ; 2^o, bibliothèque, recueil de cartes, conservation des instruments, mémoires militaires et politiques, traduction en italien des ouvrages étrangers utiles aux militaires, etc., etc. ; 3^o, dessin ; 4^o, gravure. Enfin l'article 16 décide que les ingénieurs-géographes ou militaires qui, du temps de Rizzi Zannoni, appartenaient à la ci-devant section topographique du ministère de la guerre, conserveront leurs emplois. Une imprimerie fut enfin attachée au Dépôt, pour l'impression des œuvres militaires, des ordres du jour, etc., qu'on jugerait nécessaire de publier.

Le conseil suprême de la guerre venait de cesser d'exister, après moins d'une année de durée, lorsque le général autrichien comte de Nugent passa au service des Deux-Siciles, avec le grade de lieutenant-général, et réunit dans sa personne le commandement suprême de l'armée au ministère de la guerre. Il modifia l'organisation du Dépôt général de la guerre en le partageant (décret du 22 janvier 1817) en deux établissements tout-à-fait distincts. L'un reçut le titre de *Bureau topographique*, et l'autre celui de *Dépôt de la guerre* ; mais tous deux furent placés sous la dépendance du bureau de l'état-major, fraction du commandement général qui se confondait alors avec le ministère de la guerre. Le *Bureau topographique* s'occupait uniquement des travaux topographiques, des reconnaissances militaires, ainsi que du dessin et de la gravure de ces tra-

vaux. Au *Dépôt* était confié le soin de réunir, de dresser et de conserver les mémoires, les ouvrages, les projets, les plans, tous les matériaux enfin concernant l'art de la guerre. La bibliothèque, ainsi que la collection des cartes géographiques de toute espèce, la typographie militaire et la calcographie, c'est-à-dire l'impression et la gravure des travaux du bureau topographique entraient dans les attributions du *Dépôt de la guerre*. Dans cette singulière organisation, un colonel de l'état-major dirigeait le Bureau topographique, et un autre le *Dépôt de la guerre*; les officiers ingénieurs-géographes, ne formaient pas un corps particulier, mais faisaient partie du corps de l'état-major, qui devait en fournir au Bureau topographique le nombre nécessaire aux travaux de la carte topographique militaire. On réduisit beaucoup le nombre des ingénieurs géographes non militaires, ainsi que celui des dessinateurs et des graveurs; l'astronomie avec toutes ses attributions fut conservée.

Malgré les vices de cette organisation, le colonel Visconti parvint à faire beaucoup de travaux avec le concours du capitaine-général Nugent, qui appréciait assez bien les opérations topographiques, et aimait à s'en occuper. C'est ainsi qu'on mesura avec la chaîne de Ramsden une base géodésique de 12,417 mètres entre Castelvoturno et Patria; que la grande triangulation du royaume avança considérablement, et qu'on fit toutes les opérations relatives à l'hydrographie de la mer Adriatique dont il a été parlé dans la notice précédente. Le bureau topographique dut également au capitaine-général Nugent une allocation annuelle de 24,000 ducats (101,760 francs). Cette somme, suffisante pour ses travaux, a été grandement réduite depuis, et elle ne s'élève aujourd'hui qu'à 8,000 ducats

(33,920 francs), auxquels on peut ajouter le produit net annuel de l'imprimerie militaire, qui est d'environ 6,000 ducats (25,440 fr.).

Le régime constitutionnel ayant cessé au mois de mars 1821, l'armée fut presque dissoute. On conserva néanmoins le Bureau topographique, mais avec un très petit nombre d'officiers ingénieurs géographes. Cet établissement languit pendant quelques années, et peu de travaux de campagne furent exécutés. Lorsque l'armée eut été réorganisée en 1833 (décret du 21 juin), on réunit sous le commandement d'un directeur-général des corps facultatifs et de quatre généraux inspecteurs, le corps royal d'artillerie, celui du génie, le Bureau topographique faisant partie du génie, et les collèges militaires ou établissements d'éducation militaire. Le Bureau topographique et les collèges militaires sont sous les ordres immédiats d'un général inspecteur, et celui-ci sous ceux du directeur-général. Tel est l'état actuel de cet établissement, appelé : *Reale-Officio topografico*.

Pendant le temps que la Sicile fut séparée du royaume de Naples, c'est-à-dire de 1806 à 1815, le lieutenant-général Bardella fonda à Palerme un *Bureau topographique* qui formait la 3^e section de l'état-major général de l'armée sicilienne. Cet établissement, resté indépendant du Bureau topographique de Naples, ne reçut jamais d'allocations suffisantes; et comme il manquait en même temps d'opérateurs, il en est résulté qu'il a produit peu de chose. On lui doit toutefois une carte de la Sicile en 4 feuilles, réduite d'après celle de Schmettau, dont les planches furent perdues à l'époque de la révolution de Palerme, en 1820. Il renferme une bibliothèque militaire et scientifique,

ainsi qu'une imprimerie militaire, et a été réuni en 1833 (décret du 21 juin) au Bureau topographique de Naples, divisé en 4 sections, dont il forme la 3^e. La 1^{re} section a dans ses attributions les travaux intérieurs ou observations astronomiques faites à l'observatoire de l'établissement, les calculs astronomiques et géodésiques, le dessin, la lithographie et la gravure. L'observatoire astronomique et le cabinet des machines et instruments en dépendent. Ce cabinet, riche en cercles et théodolites répéteurs de Bellet, Gambey, Reichembach, Estel, Brangton, Simne, Bauman, etc., renferme un excellent instrument comparateur des mesures, fait à Londres, en 1840, par le célèbre Simne, et semblable en tout à la *standard scale* de la Société royale astronomique de Londres (1). Le micromètre de cet instrument donne $1/2000^{\circ}$ de la ligne décimale du pied anglais, ce qui équivaut à $1/800^{\circ}$ du millimètre. L'observatoire possède un cercle répéteur fixe de 15 pouces de diamètre, dû à Reichembach; une lunette méridienne de 3 pieds $1/2$, de Fraunhofer; une pendule à compensation, par Jensen et Grimaldi; et trois chronomètres, par Arnold, Pennington et Berthoud. On y trouve aussi tout ce qui est nécessaire pour les observations météorologiques, ainsi que des baromètres, thermomètres, hygromètres, anémomètres, pluviomètres, etc., etc.

La 2^e section est chargée de l'administration, et s'occupe de l'imprimerie, des gravures, des lithographies, et de tout ce qui concerne la typographie. A la 4^e section enfin appartiennent les travaux extérieurs ou de campagne.

(1) Voir le tome XI des Mémoires de cette Société.

La bibliothèque du Bureau topographique n'appartient à aucune des quatre sections. C'est la meilleure des bibliothèques publiques de Naples en ce qui concerne les sciences et l'art militaire. Elle se tient exactement au courant de tout ce qui se publie de mieux en France et en Angleterre, et possède une bonne collection de cartes géographiques de toute espèce. Le nombre de volumes qu'elle contient est de près de 18,000 tomes reliés; tous les militaires ont le droit d'y venir étudier; et ceux qui ne le sont pas le peuvent aussi, mais avec un permis du directeur du Bureau topographique.

Ce bureau, tel qu'il a été organisé par le décret du 21 juin 1833, se compose :

D'un chef ou directeur, qui est un officier supérieur du génie, et depuis quelque temps d'un sous-chef;

De 4 capitaines de génie, chefs de section;

De 4 lieutenants, parmi lesquels un quartier-maître, secrétaire du conseil d'administration;

De 4 élèves, sous-lieutenants du génie;

D'un bibliothécaire à Naples;

D'un sous-bibliothécaire à Palerme; tous les deux officiers de l'armée en non-activité;

D'un astronome, professeur d'astronomie et de géodésie;

D'un astronome correspondant à Palerme, charge supprimée en ce moment, depuis la mort de M. Cacciatore, directeur de l'observatoire royal de Palerme;

De 3 ingénieurs-géographes, non militaires, de 1^{re} classe; d'autant de 2^e classe, et d'un nombre égal de 3^e classe;

De 11 dessinateurs, dont 3 de 1^{re}, 3 de 2^e. et 5 de 3^e classe;

De 9 graveurs, partagés en 3 classes comme les dessinateurs ;

De 10 surnuméraires, dont 6 dessinateurs et 4 graveurs ;

Et enfin de 3 dessinateurs lithographes divisés en 3 classes.

Les ingénieurs-géographes non militaires forment une catégorie provisoire qui doit s'éteindre dans un temps donné, car ils doivent être définitivement remplacés par des sous-lieutenants. En attendant, ils passent successivement dans les classes supérieures au fur et à mesure des vacances jusqu'à leur extinction complète.

On voit par cet exposé qu'il n'y a pour les travaux de campagne que 7 officiers subalternes et 11 ingénieurs non militaires, en tout 18 opérateurs. Ce nombre est un peu restreint, et il le paraîtra davantage si l'on observe qu'il y a toujours quelques malades, et que les jeunes officiers sortant de l'école militaire qu'on attache au Bureau topographique doivent acquérir de l'instruction sur le terrain avant qu'on puisse les employer avec profit à lever à la planchette et aux triangulations. Il paraîtrait qu'il existe aussi d'autres causes qui empêchent les travaux de marcher avec une certaine activité ; mais il est à espérer que le gouvernement napolitain, qui montre des vues assez libérales, secondera le zèle éclairé du savant directeur, emploiera les moyens nécessaires pour les faire disparaître, et que le monde savant ne tardera pas à posséder une carte topographique exacte et complète du beau royaume des Deux-Sicules.

DE LA ROQUETTE.

NOTE sur le percement de l'isthme de Panama.

(Extrait de la *Revue indépendante*, 10 juillet 1843 , p. 158.)

Nous recevons d'un de nos collaborateurs et amis, qui a des relations suivies avec l'Amérique du Sud, la lettre suivante, que nous nous empressons de publier.

« Au moment où l'on s'occupe sérieusement de percer l'isthme de Panama, et de réunir par un canal les deux Océans, j'ai pensé que les nouvelles récentes qui me viennent de ce pays pourraient intéresser vos lecteurs. Voici quelques fragments extraits de notre correspondance de Panama, à la date du 10 mai dernier.

• La compagnie franco-grenadine, qui a obtenu la concession du percement de l'isthme, vient de terminer les travaux d'exploration, qu'elle poursuivait depuis quatre ans, sous la direction de M. Morel, ingénieur français. Mais avant de se mettre à l'œuvre pour creuser le canal qui doit réunir les deux mers, elle a adressé au gouvernement de la Nouvelle-Grenade une demande qu'il vient de soumettre aux chambres, et qui a pour objet de faire déclarer la neutralité absolue de l'isthme de Panama dans tous les troubles ou mouvements politiques, neutralité qui serait mise sous la protection et la garantie des gouvernements français et anglais. Jusqu'à ce que cette demande ait été sanctionnée par le congrès, la compagnie n'entreprendra aucuns travaux; mais il y a tout lieu de croire que les chambres, actuellement réunies, s'empresseront de consacrer par leur vote l'adhésion qui vient d'être sollicitée.

• La notice présentée au mois de janvier dernier à

l'Académie des sciences, et reproduite par les journaux de Paris, vous a déjà fait connaître les résultats les plus saillants des recherches et des explorations faites par la compagnie concessionnaire. Voici quelques détails qui n'ont pas encore été donnés, et dont l'exactitude peut être garantie. La largeur de l'isthme n'est que de 53 kilomètres 97 mètres; la longueur du canal qui doit joindre les deux rivières de Chagres et de Rio-Grande ne dépassera pas 40 kilom. 225 mètres. Le point le plus élevé de la ligne tracée pour le canal se trouve à 10 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Quant à la différence du niveau des deux Océans, il parait qu'elle dépend des marées, qui sont extrêmement fortes. Ainsi, une partie de la journée, l'Atlantique est supérieur à l'océan Pacifique, *et vice versa*; dans une autre partie du jour, il lui est inférieur. Conséquemment, il existe un moment de la journée où les deux mers sont tout-à-fait de niveau. Dans tous les cas, cette différence alternative n'est pas un obstacle pour le percement du canal, qui doit avoir quatre écluses, et dont l'exécution offre très peu de difficultés.

Sur la hauteur de la ville de Moscou et des rivières Moskowa et Oka au-dessus du niveau de la mer, par J. KAMEL.

(Extrait du *Bulletin scientifique de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, tome XI, p. 300.)

Dans ces dernières années, plusieurs physiciens ont cherché à déterminer la hauteur de Moscou au-dessus du niveau de la mer, par le moyen d'observa-

tions barométriques; mais les résultats auxquels ils sont parvenus diffèrent beaucoup les uns des autres. Ainsi, en 1828, M. Erman avait trouvé, d'après les observations du professeur Perwoschtschikoff, 699,84 pieds de Paris (227^m,3); mais M. le professeur Hansteen reconnut bientôt qu'on avait, par erreur, pris pour des toises ce qui était des mètres dans les tables de Gauss; il corrigea donc la hauteur, et la réduisit à 289^p,89 (94^m,2). M. Erman, dans son ouvrage intitulé, *Voyage autour du monde*, 2^e partie, 1^{er} vol., 1835, p. 352, 353 et 406, en prenant pour comparaison les observations de Dantzig et Mittau, donne pour la hauteur du bâtiment de l'Université au-dessus de la mer 380^p2, (126^m,10), mais M. Perewoschtschikoff ayant calculé lui-même ses observations, trouva 285^p,834 (92^m,8).

Nous devons une nouvelle détermination de la hauteur de Moscou aux travaux de M. le chevalier Von Gerstner, qui, pour un projet de chemin de fer, a établi un nivellement depuis l'Amirauté à Saint-Petersbourg, jusqu'à Moscou. Dernièrement, pour l'étude du chemin de fer de Moscou à Kolomna, un nivellement a été exécuté depuis la porte de Twer à travers la ville jusqu'à Kolomna et jusqu'à la rivière Oka, par les ingénieurs de M. Von Gerstner. J'ai assisté à la partie de ce nivellement qui a été fait à travers la ville, et je me fais un devoir de faire connaître à l'Académie la hauteur de quelques points principaux.

L'entrée sous la nouvelle porte érigée à la barrière de Twer à la glorieuse mémoire de l'empereur Alexandre, comme le reconstruteur de l'ancienne métropole, est élevée de 71,65 sashen (1) au-dessus du

(1) La sagène d'après Kelly égale 2^m,134.260;

pavé du milieu de la porte de l'Amirauté, sur la rue Gorochowaja à Saint-Pétersbourg, lequel pavé est élevé de $1^{\circ}, 1/2$ ($3^m, 20$) au-dessus de la hauteur moyenne du cours de la Newa.

Le commencement des boulevards de Twer, auprès de l'ancienne porte, $75^{\circ}, 4$ ($160^m, 90$).

L'entrée du palais du gouverneur, sur la Twerskaja, $72^{\circ}, 739$ ($155^m, 27$).

Le passage sous la porte Woskressenskische, qui conduit de Krasnaja-Ploschstad au Kremlin, à droite de la chapelle de la Sainte-Mère de Dieu, $65^{\circ}, 338$ ($139^m, 43$).

L'endroit de Krasnaja-Ploschstad, où se trouve le monument de Minin et de Poshasky, $66^{\circ}, 807$ ($140^m, 86$).

L'entrée du Kremlin par la porte Sainte ou du Sauveur, $67^{\circ}, 538$ ($144^m, 15$).

Le milieu du nouveau pont sur la Moskwa, au-dessous du mur qui entoure Kitaigorod, $59^{\circ}, 162$ ($126^m, 25$); on a trouvé que ce point était élevé de $5^{\circ}, 72$ ($12^m, 21$) au-dessus du niveau des eaux du fleuve, en sorte que la Moskwa est élevée de $51^{\circ}, 942$ ($110^m, 84$) (1) au-dessus de la Newa, Saint-Pétersbourg, devant l'Amirauté.

Le marché de Tagan est élevé de 67° , et la barrière

d'après le journal des voies de communication (Balbi) $2^m, 1336$;

d'après M. de Prony $2, 1345$;

d'après les tables de réduction de Relcher $2, 1342$;

on peut donc adopter $2^m, 134$ pour réduire les sagènes en mètres.

P. D.

(1) Ces 3 nombres ne s'accordent pas, et il faut supposer une erreur de 3 sash., soit sur la hauteur du pont au-dessus de l'eau, qui serait de $8^{\circ}, 72$ ou une erreur sur le chiffre de $51,942$, ou enfin sur $59,162$ qui devrait être $56,162$, car la différence de $1^{\circ}, 1/2$ dont le sol de l'amirauté est élevé au-dessus des eaux moyennes de la Newa doit être ajoutée à la différence entre l'élévation du pont et la hauteur au-dessus des eaux de la Moskwa.

P. D.

de Pokrow, par laquelle on va de Moscou à Kolomna de 66',925 au-dessus du sol de l'Amirauté. Au confluent de la Moskwa avec l'Oka, qui se jette lui-même dans le Wolga auprès de Nishnij-Nowgorod, le niveau de l'eau a été trouvé, le 21 avril 1837, de 46',277 au-dessus de la Newa devant l'Amirauté; comme à cette époque les eaux de l'Oka étaient au-dessus de leur hauteur moyenne d'environ 1',5 ou 2', on doit les retrancher de la quantité trouvée; il en résultera donc que le niveau de l'Oka est élevé de 44',277 au-dessus de la Newa à Saint-Pétersbourg, et que la Moskwa a une chute de 7',665 depuis Moscou jusqu'à son confluent avec l'Oka.

Sur la différence de niveau entre la mer Caspienne et la mer Noire, par M. HOMMAIRE DE HELL.

(Extrait des Comptes-rendus de l'Académie des sciences,
10 avril, 1843.)

M. Hommaire De Hell présente un mémoire sur la différence de niveau entre la mer Caspienne et la mer d'Azow.

M. Hommaire De Hell cite les discordances que divers observateurs ont trouvées quand ils ont voulu déterminer cette différence.

Ainsi M. Parrot et Engelhart avaient trouvé, en 1812, par des observations barométriques, 54',47 et 55',7.

En 1839, MM. Fuss, Sabler et Savitsch, chargés par l'Académie de Saint-Pétersbourg de faire un travail entre les deux mers, au moyen de distances zéni-

thales , donnent pour premier résultat 53^m,70 , et plus tard 25 mètr., ce qui annonce une grande incertitude. M. Hommaire De Hell a obtenu la même différence par un nivellement immédiat exécuté en 1839 et 1840. Premièrement, en 1839 il remonta la Kouma, qui se jette dans la mer Caspienne, et gagna ensuite les sources du Manitch, qui se jette dans le Don non loin de l'embouchure de ce fleuve. Ce nivellement dura cinq jours, et donna 42^m,66 pour l'élévation des sources du Manitch au-dessus de la mer Caspienne.

L'année suivante, il commença à l'embouchure du Manitch et remonta jusqu'à sa source; ce fut l'ouvrage d'un mois, et le résultat fut, pour la source du Manitch, une élévation de 24^m,356 au-dessus du niveau de la mer d'Azow. En retranchant ce chiffre de celui obtenu dans l'opération de la mer Caspienne, on a pour la différence de niveau entre les deux mers, 18^m,304.

M. Hommaire De Hell conclut que cette différence ne peut pas être attribuée à ce que la Caspienne serait le centre d'une vaste dépression du globe, et qu'elle ne peut provenir que du retrait des eaux de la mer Caspienne, par suite de l'évaporation non compensée par la quantité d'eau que lui versent les fleuves; le Volga et l'Oural ayant notablement diminué de profondeur, en raison des défrichements qui ont eu lieu sur leurs rives.

MM. Arago, Beautemps-Beaupré et Élie de Beaumont ont été nommés commissaires pour examiner ce mémoire.

Observations météorologiques , faites à Hès Yémen ,
Mois de

| DATES. | DEGRÉS DU THERMOMÈTRE | | | | | | | | SITUATION DES VENTS. | | | |
|--------|-----------------------|---------|---------|-------|---------|---------|---------|---------|----------------------|--------|---------|---------|
| | CENTIGRADE. | | | | | | | | | | | |
| | 5 h. m. | 6 h. m. | 9 h. m. | midi. | 3 h. s. | 6 h. s. | 9 h. s. | minuit. | 6 h. m. | midi. | 6 h. s. | minuit. |
| 5 | 23 ^o | 24,3 | 27,5 | 31,5 | » | 26 | » | » | calme. | S. | S. | calme. |
| 6 | 22 | 21,5 | 45 | 53,5 | 39,5 | 32,3 | » | 25 | calme. | calme. | S. | calme. |
| 7 | » | 23 | 29,5 | 35,3 | » | 28 | » | 25,3 | calme. | calme. | S.O. | calme. |
| 8 | 25 | 24,3 | 29,8 | 37 | 33 | 30,3 | » | » | calme. | S. | S. | calme. |
| 9 | » | 25 | 28,8 | 36,5 | 32,3 | 28,3 | » | » | calme. | calme. | S.E. | calme. |
| 10 | » | 26,5 | 28,7 | 37 | 35,2 | 30,7 | » | » | calme. | S.O. | S. | calme. |
| 11 | » | 22,5 | 28 | 37,7 | 35 | 33 | 27,5 | » | calme. | calme. | S. | calme. |
| 12 | » | 21 | » | 37 | » | 29,5 | » | » | calme. | calme. | S. | calme. |
| 13 | 21,5 | 21,5 | 30 | 34,7 | 32 | 28 | » | » | calme. | S. | S. | calme. |
| 14 | » | 20,5 | 30 | 35 | 33 | 29,5 | » | » | calme. | S. | S. | calme. |
| 15 | 21 | 20,5 | 29 | 34,5 | 30 | 29,5 | » | » | calme. | S. | S.O. | calme. |
| 16 | 21,5 | 20,5 | 29,5 | 34,7 | 33 | 28,5 | 26 | 25,5 | E. | calme. | S. | calme. |
| 17 | » | 22 | 30 | 36 | 33,5 | 30 | » | » | E.S.E. | calme. | S.O. | calme. |
| 18 | » | 21 | 28,7 | 34,5 | 33 | 29 | » | » | E.N.E. | calme. | S. | calme. |
| 19 | » | 21,5 | 29 | 34 | 30 | 29,5 | » | » | S. | S.O. | S. | calme. |
| 20 | » | 20,8 | 30,5 | 34,7 | 30,2 | 29 | » | » | calme. | S. | S.O. | calme. |
| 21 | » | 22 | 30,5 | 35,7 | 30 | 29 | 28 | 26 | N.E. | N.E. | N.E. | calme. |
| 22 | » | 21,5 | 30,7 | 34,5 | 30,2 | 29 | 27,5 | 25,5 | calme. | calme. | S. | calme. |
| 23 | » | 20,8 | 29 | 34 | » | » | » | » | calme. | calme. | calme. | calme. |
| 24 | » | 22,5 | 29,7 | 35 | 33 | 30 | 27 | 24 | E.N.E. | E.S.E. | S.E. | S. |
| 25 | 21,5 | 21 | 29 | 34 | 31 | 28 | 25 | 23,7 | calme. | S. | S. | S. |
| 26 | 20,7 | 20 | 29,7 | 35 | 30,2 | 29 | 26,2 | 24 | calme. | S. | S. | S. |
| 27 | » | 21,8 | 30,5 | 37 | 35 | » | » | » | calme. | S. | S.O. | S.O. |
| 28 | » | 19,8 | 30,7 | 36,2 | 35,7 | 32 | 28 | 26 | O. | O. | O. | O. |
| 29 | » | 21 | 28,5 | 34 | 29,5 | » | » | » | S. | S. | S. | S. |
| 30 | » | 20,5 | 29 | 36 | 35 | 31,5 | 29 | 27 | S.O. | S.O. | S.O. | S. |
| 31 | » | 22 | 28,5 | 36 | 33 | 30,5 | » | » | calme. | calme. | S. | S. |

Les trombes formées par la poussière que le vent enlève du sol du Téhama les arrête; et quand elles sont détruites, la poussière reste comme un nuage

(1) Voir la Notice intitulée : *Observations géographiques sur quelques parties de*

par M. Passama, officier de la marine française (1).
janvier 1842.

| ÉTAT DU CIEL. | | | | | | OBSERVATIONS. |
|---------------|---------|-------|---------|---------|---------|---|
| 6 h. m. | 9 h. m. | midi. | 6 h. s. | 9 h. s. | minuit. | |
| beau. | beau. | beau. | nuag. | beau. | beau. | beaucoup de poussière. étoiles filantes, du N. au S. et du N.O. au S.E. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | nuag. | nuag. | nuag. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | nuag. | nuag. | beau. | étoiles filantes, du N.O. au S.E. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | nuag. | nuag. | nuag. | grande poussière. deux étoiles filantes, du N. au S. plusieurs étoiles filantes, du N. au S. le matin, de gros nuages amoncelés sur les montagnes. nuages très bas. la poussière obscurcit le ciel à 3 h. du soir. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| nuag. | nuag. | beau. | beau. | beau. | nuag. | |
| nuag. | nuag. | nuag. | beau. | beau. | beau. | plusieurs étoiles filantes, du N. au S. et de l'E. à l'O. |
| nuag. | beau. | beau. | nuag. | nuag. | nuag. | |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | étoiles filantes du N. au S. poussière, étoiles filantes du N.N.E. au S.S.O. |
| beau. | couv. | couv. | nuag. | beau. | beau. | |
| couv. | couv. | beau. | beau. | beau. | beau. | à 2 h. après-midi plusieurs trombes de poussière s'élevant très haut et durant environ 3 minutes. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beaucoup de poussière. nuages sur les montagnes dans la matinée. |
| beau. | beau. | nuag. | nuag. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | nuages très bas sur les montagnes pendant toute la nuit. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| nuag. | nuag. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| couv. | couv. | nuag. | beau. | beau. | beau. | |

s'élèvent quelquefois à une hauteur prodigieuse quand aucun obstacle ne épais. (Le tout peut durer 20 minutes.)

l'Yémen, t. XIX, pag. 162 et 219 du *Bulletin de la Société de géographie.*

| DATES. | DEGRÉS DU THERMOMÈTRE | | | | | | | SITUATION DES VENTS. | | | |
|--------|-----------------------|---------|-------|---------|---------|---------|--------|----------------------|-------------|-------------|----------------|
| | CENTIGRADE. | | | | | | | | | | |
| | 6 h. m. | 9 h. m. | midi. | 3 h. s. | 6 h. s. | 9 h. s. | minuit | 6 h. m. | midi. | 6 h. s. | minuit. |
| 1 | 25,2 | 28,5 | 36 | 33,5 | 30 | » | » | calme. | calme. | S. | S. |
| 2 | 24 | 30,5 | 37 | 35,7 | 31 | 28 | 24 | N. | N. | N. | N. |
| 3 | 22,7 | 30,2 | 36,7 | 34 | 31,5 | 29 | 24,5 | E. | S. | S. | S. |
| 4 | 22,5 | 29,5 | 34,7 | 30,5 | 29 | 20 | 24,5 | calme. | S. | S. | S. |
| 5 | 22,5 | 30,5 | 37 | 33 | 29,7 | 27,2 | 25,5 | E. | S. | S. (fort). | calme. |
| 6 | 21,5 | 29 | 36,5 | 34 | 30 | 27,5 | » | S.E. | S. (gr.v.) | S. (fort). | S (gr. brise). |
| 7 | 22,7 | 30 | 37 | 34,5 | » | 30 | » | S (gr.v.) | S. (gr.v.) | S. | S. |
| 8 | 24 | 30,5 | 35,5 | 33,7 | 30,5 | 27,7 | 25 | E. | E. | S. | S. |
| 9 | 23,5 | 30 | 33,7 | 32,7 | 29,5 | 27 | » | E. | E. | S.E. | S.E. |
| 10 | 22,7 | 28,5 | 33 | 32 | 29 | » | » | S.E. | S.E. | S.E. | S. |
| 11 | 24 | 30 | 37,5 | 33 | 29 | 26 | 24,5 | N.E. | N. | N. | N. |
| 12 | 24,5 | 29 | 34,7 | 33 | 30 | 27 | 26 | N.O. | calme. | N. | N. |
| 13 | 24 | 28 | 36 | » | » | » | » | N.O. | N.O. | N.O. | N.O. |
| 14 | 25 | 29 | 36,5 | 33,2 | 29 | 27 | 26 | N.O. | N.O. | N.E. | E. |
| 15 | 25,5 | 29,5 | 38 | 33,7 | 31,5 | 29 | 27 | S.O. | S.O. | S.O. | S.O. |
| 16 | 26 | 30 | 37,5 | 35 | 30 | » | » | E. | S.E. | S. | S. |
| 17 | 24,7 | 29,5 | 36 | 33,5 | 30 | 27 | 25,5 | S. | S. | S. | S. |
| 18 | 23,5 | 30,5 | 37 | 33 | 30,7 | 26,7 | 25,5 | S. | S.O. | S.O. | S.O. |
| 19 | 26 | 30,7 | 37,5 | 33,5 | 29,7 | » | 24,7 | S. | S. | S. | S. |
| 20 | 24,5 | 29 | 36,5 | 31 | 28,7 | 26 | 24,5 | S. | S. | calme. | calme. |
| 21 | 21,5 | 28,5 | 36 | 33,5 | 30,7 | » | » | S. | S.O. (fort) | S.O. (fort) | calme. |
| 22 | 23 | 29 | 35,5 | 32 | 28,5 | 26 | 25,5 | N. | N. | N.O. | N.O. |
| 23 | 24 | 28,5 | 34,7 | 31,5 | 27,2 | 26 | 24,7 | N.O. | N.O. | N.O. | N.O. |
| 24 | Arrivée à bord. | | | | | | | vents du N.E. | | | |

Le 12, de 3 à 5 h. du matin, petite pluie. A midi on ne voit pas la base pluie. De 7 à 10, de nombreux éclairs dans l'E et le S.O. A 11 h., minuit 12 et 13. Le 16 et le 19, météores lumineux; le premier du S. au N. et lumière, durant de 3 à 4 secondes.

février 1842.

| ÉTAT DU CIEL. | | | | | | OBSERVATIONS. |
|---------------|---------|-------|---------|----------|---------|--|
| 6 h. m. | 9 h. m. | midi. | 3 h. s. | 9 h. s. | minuit. | |
| couv. | couv. | beau. | beau. | beau. | beau. | du 31 janvier au 1 ^{er} février, temps couvert; montagnes couvertes le matin. |
| couv. | couv. | couv. | couv. | couv. | couv. | il y a des nuages jusque sur les montagnes du S. |
| couv. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | la poussière est telle que par moments on ne distingue rien à dix pas. |
| nuag. | nuag. | beau. | beau. | beau. | beau. | nuages sur les montagnes. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beaucoup de poussière à 3 h. du soir. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | l'air est rempli de poussière; on ne distingue rien à cinquante pas. |
| nuag. | nuag. | beau. | beau. | beau. | beau. | étoiles filantes du S.O. au N.E. |
| nuag. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | étoiles filantes du S.O. au N.E. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | étoiles filantes du N.E. au S.O. |
| nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | |
| nuag. | couv. | couv. | couv. | couv. | pluv. | de 3 à 5 h. du matin, petite pluie. |
| couv. | nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | à 7 h. du matin, pluie de quelques minutes. |
| nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | beau. | beau. | des éclairs dans l'E. et le S.E. |
| nuag. | nuag. | nuag. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | à 9 h. du soir, un météore lumineux de l'O. à l'E. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | grande poussière, éclairs dans l'E. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | poussière, étoiles filantes du N. au S. et du S.O. au N.E. |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | |
| beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | beau. | étoiles filantes du N.O. au S.E. |
| nuag. | nuag. | nuag. | nuag. | pluie. | pluie. | |
| pluie. | pluie. | nuag. | nuag. | pet. pl. | nuag. | |
| | | | | | | pluie de quelques instants. |
| | | | | | | beau. |
| | | | | | | éclairs dans l'E. |

du Djebel Deubas, éloigné de 45 minutes seulement. A 5 h. du soir, petite et 1 h. du matin, pluie fine. A Saafan, pays au nord de Hès, il a plu les 11, l'autre de l'E. à l'O. Hauteur angulaire, 30 degrés environ; traînée de

ILE DE MADAGASCAR.

RECHERCHES SUR LES SAKKALAVA,

PAR M. V. NOEL.

(Suite.)

Les événements qui se sont succédé dans les pays sakkalava, sous le règne de ces trois derniers princes, sont trop importants par leurs résultats pour que nous les passions sous silence, et il ne sera pas hors de propos de consigner ici les renseignements historiques que nous possédons sur Mayotte, île qui est habitée par des Sakkalava, comme nous l'avons déjà dit, et que, par cette raison, nous ne devons pas négliger. Nous croyons toutefois de notre devoir de déclarer que tout ce que nous avons appris sur l'histoire de ces derniers temps nous vient d'un Arabe nommé Ioussouf ben-Moallem-Moussa, homme qui pouvait passer pour un érudit parmi ses compatriotes de la Grande-Comore, qui avait beaucoup voyagé, et avait pour ainsi dire été témoin oculaire de la plupart des faits que nous avons écrits en arabe sous sa dictée, et que nous nous contenterons de traduire textuellement. Nous nous imposons d'autant plus volontiers cette tâche, que pendant le séjour qu'il fit avec nous en 1840, à bord de la gabare *la Prevoyante*, dont le commandant faisait alors l'hydrographie de Nossi-bé, nous lui avons promis de publier sous son nom, à notre retour en France, tous les renseignements dont nous lui serions débiteur. Le bon

comorois éprouvait une joie anticipée et naïve de voir sa narration figurer dans nos livres; mais l'affection qu'il avait vouée aux Français devait lui être funeste; moins d'un an après que nous l'eûmes quitté, il tombait assassiné par les gens de *Mangala*, l'un de ces bandits qui entourent la reine Tsi-ouméi-kou, et la prise de possession de Nossi-bé par la France n'ayant eu lieu que postérieurement à l'exécution du crime, la mort de notre malheureux historien resta invengée. Puisse l'accomplissement de notre promesse encourager quelques uns des habitants de ces contrées éloignées à faire connaître leur pays aux voyageurs de notre Europe, et l'expression de nos regrets, portée à la veuve et aux enfants de Ioussouf, adoucir l'amertume de leur deuil !

Nous traduisons :

Histoire de Mayotte et des Sakkalava depuis l'invasion de Radama dans le royaume de Bouéni, par le cheikh Ioussouf ben el-Moallém Moussa, de la grande Comore (1).

L'île de Mayotte, si l'on en croit les princes d'Anjouan, aurait toujours été vassale des rois de ce dernier

(1) Nous trouvons parmi les dictées de Ioussouf les lignes suivantes sur cette île : Les imams et sultans de Mascate ont depuis longtemps une grande influence dans mon pays natal (Angazidja ou la grande Comore), dit *Ioussouf ben Moalem-Moussa*; cependant ils n'ont jamais eu de prétentions à la souveraineté de cette île, inabordable sur presque toute sa circonférence; leur qualité d'hérétiques ne leur permet pas d'en être les suzerains, et la prière du vendredi (la *Khothba*) s'y fait au nom des différents chefs qui la gouvernent, circonstance qui prouve que ceux-ci se considèrent non seulement comme indépendants de princes étrangers, mais encore comme in-

pays ; mais les Mayottais paraissent n'avoir prononcé la *Khothba* en leur nom qu'à de courts intervalles et lorsqu'ils y ont été forcés par les événements. Pendant le règne du sultan Ahmed, qui gouverna Anjouan de 1760 à 1785, la puissance des Anjouannais avait déjà considérablement souffert des incursions annuelles des Sakkalava dans leur île, et leur autorité sur Mayotte n'était plus qu'illusoire. Mayotte était alors dans un état de troubles continuels ; sa population essentiellement hétérogène et la position de *Tchungoni*, son ancienne capitale, au centre de cette population, laissaient les rois qui y faisaient leur résidence exposés à toutes les conséquences des révolutions que les sultans d'Anjouan ne manquaient pas de provoquer, toutes les fois que les premiers prenaient des allures d'indépendance trop significatives. C'est dans ces circonstances qu'une famille arabe de Zanzibar, famille originaire de l'Oman, s'établit à Tchingoni, où elle acquit bientôt une grande considération par l'emploi qu'elle faisait des richesses que lui procurait son commerce. Le roi de Mayotte donna sa fille en mariage à celui de ses membres qui jouissait de la plus grande influence, jeune homme appelé Salih ben-Mohammed ben-Béehir-el-Mondzary

dépendants les uns des autres. Ces chefs sont de diverses origines ; le plus important par les richesses et la considération est un Arabe appelé Chérif-Ahmed le Hachemite. Un assez grand nombre d'Arabes et des Persans venus originairement de Chiraz, composent la majeure partie de la population soumise à son autorité. Le sultan *Fé-Fombo* est celui qui gouverne la plus grande étendue de territoire, quoiqu'il ne possède que le quart de l'île vers le Nord ; il prend en conséquence le titre de *Mogni-Moukou*, mot qui, dans la langue des indigènes, signifie grand chef. Le sultan *Bana-Fombo* et autres viennent en seconde ligne.

el-'Omany, et dont un des neveux, Saïd-ben Abdallah ben-Béehir el-Mondzary, est maintenant à Zanzibar. Le roi de Mayotte étant mort vers 1790, Salih ben-Mohammed abandonna la secte des *Ibadhites*, qui est celle des Arabes de l'Oman, et embrassa la secte orthodoxe de *Chaféy*, à laquelle appartiennent les Comorois; toutes les voix le désignèrent alors pour remplacer au pouvoir son beau-père.

Le premier soin du nouveau sultan fut de transférer le siège du gouvernement à Andzaoudzi, îlot sur lequel il fit établir les fortifications que l'on y voit maintenant, et c'est à cette mesure sans doute qu'il faut attribuer la durée, inouïe jusqu'à lui, et la tranquillité de son règne. Néanmoins, dit *Joussouf*, les fortifications sont impuissantes contre les trahisons domestiques. Salih ben-Mohammed fut assassiné vers 1815, par les ordres d'un nommé Maouāna-Māddi, Mayottais qui avait toute sa confiance.

Après quelque années de règne, Maouāna-Māddi épousa une femme sakkalava de Mozangai, et fit à cette occasion la connaissance de plusieurs princes sakkalava, et entre autres de Tsi-lévālou, appelé depuis Andrian-Souli. Lors de la conversion de celui-ci à l'islamisme, en 1823, Maouāna-Māddi lui écrivit pour le féliciter à ce sujet, et peu de temps après, lui proposa une convention dont les clauses principales étaient : Que si l'un des deux chefs mourait sans héritier légitime, son pays appartiendrait de droit au survivant; que dans le cas où l'un serait forcé d'abandonner ses États, l'autre devrait employer tous ses moyens pour l'y rétablir, et que s'il ne pouvait parvenir à ce résultat, il devrait admettre le prince dépossédé au partage de la souveraineté de son pays, et lui céder la moitié

de son territoire. L'exécution des articles de cette convention était obligatoire pour les successeurs légitimes des parties contractantes. Les circonstances allaient bientôt permettre à Andrian-Souli de donner des preuves de sa bonne foi.

Après plusieurs campagnes infructueuses contre les Sakkalava du Ména-bé, Radama fit la paix avec le roi de ce pays, le prince Rami-Trāha, dont il épousa la sœur en 1823. Tranquille désormais du côté de ce redoutable ennemi, le seul prince de Madagascar qui lui ait opposé une véritable résistance, le roi d'Ankova dirigea ses armées contre les Sakkalava de Bouéni, dont il envahit le territoire à la fin de la même année. Ses promesses et la présence d'une armée nombreuse et disciplinée, firent accepter sa domination sans combats, et Andrian-Souli se voyant abandonné des siens, fut obligé, au moins en apparence, d'accepter les conditions du conquérant. Mais l'année suivante, les Sakkalava exterminèrent les garnisons hova laissées dans leur pays par Radama; celle de Mozangai seule, commandée par l'habile et intrépide Ramanatéka, depuis roi de Mohelly, parvint à triompher des efforts des assaillants, qu'Andrian-Souli dirigeait en personne. Bien que ce dernier eût défait deux fois les troupes envoyées contre lui par Radama à la suite du soulèvement des Anti-bouéni, la persévérance de son ennemi le lassa à la fin, et il s'embarqua dans les derniers mois de 1825 pour se rendre à Zanzibar, où il sollicita vainement pendant deux ans du sultan de Mascate les secours qu'il jugeait indispensables pour reconquérir ses États sur les Hova. Il se rendit en 1827 à Mascate, et y trouva le sultan Séyid-Saïd ben-Soulthan, lequel était alors sur

le point de partir pour surveiller le siège de Mombaze; ce prince lui promit que dès que cette place serait tombée en son pouvoir, il mettrait à sa disposition la plus grande partie de son monde. Mombaze ayant été pris peu de temps après, Séyid-Saïd retourna à Zanzibar avec Andrian-Souli. Le premier allait remplir l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis du prince malgache, quand la mort de Radama, arrivée au milieu de 1828, vint rendre à l'ancien roi de Bouéni toutes ses espérances, et lui fit refuser une intervention peut-être inutile dans les circonstances actuelles et dans tous les cas dangereux.

Andrian-Souli revint donc à Bouéni comme il en était parti, c'est-à-dire seul et accompagné seulement de quelques fidèles. Il débarqua à la fin de 1828 à *Mourounsauga*, l'un des ports ou baies de la côte des Sakkalava du nord. Les habitants allèrent à sa rencontre, le reçurent en triomphe, et s'insurgèrent de toutes parts. Andrian-Souli se mit à leur tête, et se signala dans différents combats, mais ne put toutefois s'emparer de Mozangai. Le commandant de ce poste, le général Mérisa, se mit bientôt à sa poursuite avec des forces considérables, et marcha sur Mourounsauga. Le roi de Bouéni crut prudent d'éviter l'ennemi, abandonna ce village, et se retira avec son monde dans d'impénétrables forêts, dans un lieu appelé *Barr-mahai* ou *Barr-mahamâi*, non loin de la baie de Bâva-touba. Mérisa n'ayant pu forcer les Anti-bouéni dans leur retraite, retourna à Mozangai, et Andrian-Souli retourna à Moûroun-sānga.

Quelque temps avant ces événements, en 1829, Maouāna-Māddi, roi de Mayotte, fut assassiné par les ordres de sa propre sœur, qui mit sur le trône son fils

Mougni-Moukou, jeune homme de quinze ans. Le fils de Maouāna-Māddi, Bāna-Kōmbo, alors âgé de douze ans, eut heureusement le temps de s'embarquer, se rendit à Mouroun-sanga auprès d'Andrian-Souli, et réclama de ce prince l'exécution du traité qu'il avait conclu avec son père. Quelque difficile que fût sa position, Andrian-Souli n'hésita pas, et confia au fils de son ami une flottille et quelques centaines de Sakkalava. Ces forces jetèrent l'épouvante parmi les habitants d'Andzaoudzi, qui, pour se faire pardonner la faute qu'ils avaient commise en acceptant pour roi Mougni-Moukou, s'empressèrent de le mettre à mort, et de proclamer Bana-Kombo.

Les rigueurs que l'humeur belliqueuse d'Andrian-Souli lui fit exercer sur les Anti-bouéni qui refusaient de marcher à l'ennemi, lui aliéna ce peuple, décidé à goûter enfin, après tant de combats, fût-ce même au prix de son indépendance, quelques instants de repos. Les Anti-bouéni jetèrent les yeux sur la sœur du roi, Andrian-Moungōri-arrivou, et l'éluèrent. Andrian-Souli, après avoir pris conseil des Antalotes et des Sakkalava qui lui étaient restés fidèles, sur ce qui restait à faire, s'embarqua avec eux pour Mayotte, où ils arrivèrent en 1852. Bana-Kombo reçut bien celui à qui il devait son trône, et conformément au traité conclu entre Maouāna-Māddi et le roi de Bouéni, il lui abandonna en toute souveraineté le pays compris entre *Moussappéré* et une baie à laquelle les réfugiés donnèrent en souvenir de leur patrie le nom de *baie de Bouéni*. Quelque amical qu'eût été l'accueil fait à Andrian-Souli par Bana-Kombo, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre ces deux chefs.

Les Sakkalava avaient fertilisé par leurs labeurs des

champs condamnés depuis longtemps à la stérilité par l'insouciance et la paresse des indigènes, et ceux-ci virent avec inquiétude la prospérité des étrangers. Inspirés par la jalousie, ils laissèrent aller leurs bœufs dans les plantations des Sakkalava, dont la longanimité, après des représentations réitérées à ce sujet, finit par se lasser; ils prirent le parti de tirer sur tous les bestiaux qui se trouveraient dans leur limite. Les Mayottais demandèrent alors à Bana-Kombo l'expulsion d'Andrian-Souli; et Bana-Kombo, soit par crainte des habitants, soit qu'il fût alarmé d'avoir à ses côtés une puissance rivale, lui ordonna de quitter l'île avec ses sujets. Andrian-Souli fut d'autant plus étonné de cet ordre, qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour maintenir ses compatriotes dans les bornes d'une excessive modération, circonstance que n'ignorait pas Bana-Kombo. Ses réclamations furent pourtant mal écoutées par celui-ci, et Andrian-Souli lui demanda inutilement, et comme une grâce, de lui permettre de rester dans l'île jusqu'à ce que, la récolte étant mûre, ses compagnons pussent, sans s'exposer à mourir de faim, aller à la recherche d'une terre plus hospitalière. L'inflexibilité de l'ingrat et parjure Bana-Kombo, en même temps qu'elle éteignit dans le cœur d'Andrian-Souli tous les sentiments d'amitié qu'il nourrissait pour le fils de son ancien ami, exaspéra au plus haut degré ses Sakkalava, qui coururent aux armes, désirèrent les Mayottais dans plusieurs rencontres, et se vengèrent de Bana-Kombo en le chassant lui-même de l'île qu'il n'avait pas voulu partager avec leur chef. Bana-Kombo s'enfuit à Mohelly auprès du sultan Ramanatéka, et le pria de négocier la paix avec son adversaire. — Ramanatéka était un prince courageux et un militaire ha-

bile, mais il était cruel, menteur et sans foi. Il était parent de Radama, roi des Hova, et à ce titre, sa mort était jurée par Ranavalou. Les sicaires de cette princesse arrivèrent à Mozangai, que gouvernait alors Ramanatéka, au moment où cet homme remarquable s'embarquait avec soixante officiers ou soldats dont l'existence était également compromise. Les fugitifs abordèrent à Anjouan à la fin de 1828, à l'époque où Andrian-Souli retournait à Mourounsanga, et y furent bien reçus par le sultan Abdallah, qui leur abandonna le quart de son île. Un an après leur arrivée dans ce pays, l'un des frères du sultan, Séyd-Aly, leva l'étendard de la révolte. Ramanatéka, oubliant la généreuse hospitalité d'Abdallah, se ligua avec le prince rebelle, auquel sa coopération procura la victoire. Abdallah étant tombé entre les mains de son frère lui dit : « Le pays est à toi ; ne me tue pas, car je suis ton frère. Ramanatéka te trahira comme il m'a trahi. » Abdallah se rendit à Mozambique. Un navire anglais étant arrivé à Anjouan en 1830, le capitaine demanda où était le sultan Abdallah ; on lui raconta ce qui s'était passé entre ce prince, Ramanatéka et Séyd-Aly, et il dit alors à celui-ci que Ramanatéka était un traître qu'il ferait bien de chasser. Ramanatéka sentit en effet que sa présence à Anjouan devenait importune, il se rendit à Mohelly avec tous les siens, s'imposa comme roi du pays aux habitants, stupéfiés de tant d'audace, entoura de murailles Fombôni la capitale de l'île, se fit musulman, ainsi que ses compagnons, et attendit de pied ferme ses ennemis. — Tel était l'homme entre les mains duquel Bana-Kombo, chassé de Mayotte en 1853, allait remettre ses intérêts. Ramanatéka écrivit à Andrian-

Souli et l'invita à se rendre à Mohelly, ce que celui-ci fit sans balancer. Les deux Malgaches s'entendirent au détriment de Bana-Kombo, et il fut convenu entre eux que Ramanatéka serait mis en possession d'Andzaoudzi, et qu'Andrian-Souli conserverait la souveraineté de la partie de la grande île qu'il occupait. Sur ces entrefaites, Bana-Kombo, du consentement d'Andrian-Souli, était retourné à Andzaoudzi; Ramanatéka renvoya Andrian-Souli à Mayotte, accompagné de trente soldats hova et comorois, commandés par un Hova converti nommé Cheikh Ahmed-Māna-Kouézi, qui s'établit sur l'îlot d'Andzaoudzi, et dit à Bana-Kombo que son maître désirait qu'il allât le trouver avec ses principaux officiers. Bana-Kombo n'eut aucun soupçon et se conforma au désir de Ramanatéka. Dès que les Mayottais furent arrivés à Mohelly, ce prince les fit incarcérer séparément, et envoya à Mayotte une lettre supposée dans laquelle Bana-Kombo lui cédait Mayotte en toute souveraineté. La réponse des indigènes de cette île, qui ne se doutaient en aucune manière de la supercherie, fut qu'ils feraient selon la volonté de Bana-Kombo, et obéiraient désormais à Ramanatéka. L'astucieux Hova rendit alors la liberté à ses prisonniers, et leur dit avec ironie : « Messieurs, je vous rends libres aujourd'hui, parce que ce jour est un jour de joie, et je veux que vous y preniez part. Vous saurez que le sultan de Mayotte, Bana-Kombo, a abdicqué en ma faveur : voici la lettre des habitants qui sanctionne un acte si généreux. » Bana-Kombo dévora son chagrin, et connut, mais trop tard, qu'il avait été le jouet d'un perfide; et Andrian-Souli, qui n'avait voulu que se donner un associé; craignit de s'être donné un

maître impérieux. Bana-Kombo resta quelque temps auprès de Ramanatéka , qui lui promit de le nommer son successeur au trône de Mohelly et de Mayotte. Mais le fils de Maouāna-Māddi connaissait la valeur des promesses du Hova ; il se rendit à Anjouan auprès du sultan Abdallah , qui , après avoir fait la paix avec son frère Séyid-Aly , était remonté sur le trône , et lui abandonna avant de mourir ses droits sur l'île de laquelle il avait été expulsé.

Les appréhensions d'Andrian-Souli au sujet de Ramanatéka furent plus tard justifiées par la conduite de ce dernier. En 1836 (1) , ce prince quitta Mohelly , débarqua secrètement à Mayotte avec des troupes , et chercha à s'emparer traitreusement d'Andrian-Souli. Bien que celui-ci eût l'habitude de faire bonne garde , il faillit être la victime de ce guet-apens , et n'eut que le temps de se jeter dans une pirogue avec l'une de ses femmes , un esclave nommé Makhloug , et son épargne contenue dans un coffre. Les fugitifs étaient arrivés comme par miracle sur la côte Est d'Anjouan , près d'un lieu appelé *Angomadjou* , quand la violence des lames renversa la frêle embarcation. La femme d'Andrian-Souli se noya , la cassette du malheureux prince s'engloutit , et son esclave le déposa mourant sur le rivage.

La nouvelle du naufrage d'Andrian-Souli parvint rapidement aux oreilles du sultan Abdallah , dont les soins le ramenèrent à la vie. Le roi de Bouéni lui

(1) Les Comorois divisent le temps par périodes des sept années lunaires. La première année de chaque période est celle du vendredi , jour saint des musulmans ; la seconde , celle du samedi , et ainsi de suite jusqu'à celle du jeudi , qui est la septième. L'année 1836 était celle du mercredi.

raconta ce qui l'avait forcé à la fuite. Abdallah, extrêmement intéressé aux infortunes d'Andrian-Souli, et outré de la nouvelle perfidie de Ramanatéka, voulut l'aider à se venger de lui. Il fit préparer une flottille, dont il donna le commandement à son frère Séyid-Aly, qui reçut l'ordre de se rendre à Amboungou, où régnait Tāfiki-Androu. Tāfiki-Androu est frère utérin d'Andrian-Souli; mais comme celui-ci ne tenait ses droits au trône de Bouéni que de son père Ouzza, le premier n'était qu'un simple chef. Quand Andrian-Souli partit pour Zanzibar, Tāfiki-Androu se retira à Amboungou avec ceux des Sakkalava de Bouéni qui répugnaient à subir le joug des étrangers, et se fit roi de ce pays. Son poste le plus avancé au nord est Amboukoutou, village situé sur la côte sud de la baie de Bombétoc, en face de la ville de Mozangai, occupée depuis longtemps par les Hova. Tāfiki-Androu se dit aujourd'hui le chef de tous les Sakkalava du nord de la Grande-Terre; et ce n'est pas une prétention sans fondement, puisqu'il est le seul chef sakkalava, si l'on en excepte ceux du Ména-bé, qui ait su se maintenir sur l'île de ses ancêtres, et que d'ailleurs l'émigration a enlevé au pays de Bouéni tout ce qui pouvait se vanter d'appartenir à ce peuple par l'origine. Quoi qu'il en soit, dit le pauvre Ioussouf, quand Tāfiki-Androu vit son frère débarquer dans son pays avec Séyid-Aly, il en ressentit une grande joie. Dès qu'il eut été informé du motif de leur voyage, il leur confia trois cents de ses plus braves soldats, dont il donna le commandement à deux officiers appelés Pilipili et Tsimikiki, et remit à son frère une somme d'argent assez considérable. La flottille d'Abdallah étant retournée à Anjouan, ce prince trouva que les forces qu'elle amenait n'étaient

pas suffisantes pour le but qu'Andrian-Souli se proposait d'atteindre , et conséquemment il s'embarqua avec lui sur un navire américain, pour le port de Mourounsanga où résidait Andrian-Mougōri-arrivou. Cette princesse leva une armée de mille hommes , commandés par le brave Fiounzoūna , l'un de ses chefs les plus distingués , et son plus ferme appui dans les conseils. Ce nouveau renfort se dirigea sur Anjouan , et toutes les troupes sakkalava partirent pour Mayotte. Mais Ramanatéka avait fui à leur approche , et n'y avait laissé qu'une garnison de cinquante hommes qui furent vendus comme esclaves. Trois de ses officiers étaient restés dans l'île; l'un d'entre eux , Māna-Kouézi , fut immédiatement mis à mort; les deux autres, nommés Cheikh-Ahmed et Dādi-Djouma, furent envoyés à Anjouan , et périrent par les ordres de Séyid-Alaouy , fils du sultan du pays. Cependant Andrian-Souli goûtait à peine depuis quelques années les douceurs du repos à Mayotte, lorsque le sultan Abdallah , ayant résolu la ruine de Ramanatéka , fit un appel à son allié. Andrian-Souli se mit à la tête des Sakkalava , et ses forces unies à celles que commandaient Séyid-Aly et Séyid-Housséin, frères du roi d'Anjouan , composèrent une armée de mille hommes environ. Déjà de sanglants combats avaient été livrés , l'île entière de Mohelly était au pouvoir des princes alliés , et il ne restait plus à Ramanatéka que sa capitale. Un désastre vint arrêter le cours des prospérités de ses ennemis : Abdallah avait donné l'ordre d'attaquer Fomboni par mer pendant qu'Andrian-Souli l'attaquerait par terre ; mais une tempête s'éleva pendant cette opération , et le navire sur lequel se trouvaient le sultan Abdallah et ses frères Aly et Housséin ayant

mal manœuvré, alla se briser contre les récifs qui avoisinent le mouillage de cette ville. Les malheureux princes tombèrent vivants au pouvoir de Ramanatéka. Andrian-Souli reconduisit alors les troupes à Anjouan, où l'on apprit peu après qu'ils étaient morts de faim dans leur prison. Séyd-Alaouy fut salué sultan, et il congédia Andrian - Souli qui depuis a toujours régné seul sur Mayotte. Deux ans après l'avènement au pouvoir du prince Alaouy, qui eut lieu en 1837, l'un de ses oncles appelé Séyid - Hassan se liguait contre lui avec Ramanatéka ; mais jusqu'à présent (mai 1840), grâce aux secours d'Andrian - Souli, resté le fidèle allié du fils de celui qui l'accueillit, Alaouy a pu leur résister. — Pendant qu'Andrian-Souli combattait Ramanatéka à Mohelly, les Anti-bouéni, gouvernés par sa sœur, tentaient sur la Grande-Terre de s'affranchir du joug des Hova. Cette reine étant morte en 1838, Tsi-ouméi-kou, qui lui succéda, envoya au sultan de Mascate en qualité de plénipotentiaire, son premier ministre Nahikou. Ce Sakkalava lui proposa la suzeraineté de Bouéni, à la condition qu'il ferait construire sur les côtes de ce pays des forts en pierre qui pussent mettre les habitants à l'abri des attaques des Hova. Comme Nahikou n'avait reçu de Tsi-ouméi-kou aucune lettre qui fût connaître l'objet de sa mission, Séyid-Saïd lui dit qu'il ne pouvait considérer la démarche de sa maîtresse comme officielle. Nahikou partit de Zanzibar sur une corvette du sultan appelée *Karlo*, qui se rendit d'abord à Bourbon et ensuite à Bāvatouba, lieu qui était devenu la limite sud des Anti-bouéni. Le commandant de ce navire, nommé Séyid-Moussallim, engagea Tsi-ouméi-kou à envoyer à Zanzibar une dépu-

tation d'hommes éminents par leur rang, et à faire connaître ses intentions par écrit. Tsi-mandrouhou, petit-fils d'Andrian-Mihavouïsi-arrivou, Tsi-Mihārou, fils de Tsi-Alāna, roi d'Ankara, Tsi-Magnērigni son frère et Bouba-Mahāretsi allèrent dans cette colonie arabe, et remirent à Séyid-Saïd une lettre de Tsi-oumēi-kou qui confirmait ce que Nahikou lui avait dit verbalement. Saïd envoya peu après deux de ses bâtiments de guerre à Bava-Touba avec cent cinquante hommes environ. L'un de ces navires, *le Sultan*, resta seul à Bava-Touba, et l'autre, *le Karlo*, mit immédiatement à la voile. Les Hova, par des attaques dirigées à propos, empêchèrent les Arabes de construire le fort qu'ils avaient reçu l'ordre d'ériger dans la baie de Bava-Touba, pour protéger Tsi-oumēi-kou. Bientôt l'officier qui commandait les Arabes se prit de querelle avec le commissaire des bâtiments; une lutte s'ensuivit, et l'un d'eux fut grièvement blessé au cou. Le capitaine d'un bâtiment arabe qui se trouvait sur rade intervint, fit emprisonner à son bord les deux adversaires, fit rembarquer les troupes arabes sur *le Sultan*, et ordonna le départ pour Zanzibar.

Les Anti-bouéni, abandonnés à eux-mêmes et gouvernés par un enfant, furent acculés par les Hova jusqu'à Barr-mahamā, et furent ensuite forcés de se retirer à Nossi-bé, où ils s'établirent en 1839. —

Ici finit la relation de Ioussouf : peu de mots suffiront pour la compléter. La France prit possession de Nossi-bé le 5 mars 1841; M. Gouhot, capitaine d'artillerie, en fut nommé gouverneur, et parvint, après un combat brillant où il eut à lutter avec vingt Français contre plus de trois cents hommes déterminés, commandés par le rebelle Mangala, à faire respecter la

domination française. Séyid - Hassan chassa son neveu du trône d'Anjouan en 1839, prit le nom de sultan Salem, et fit en 1840 une expédition contre Andrian - Souli, que le courage des Sakkalava de Mayotte fit échouer. La révolte d'Andrian-Avi, jeune Antankara qui s'était déclaré à Mayotte pour le nouveau sultan d'Anjouan, fut étouffée en 1841 par Andrian-Souli. Ramanatéka, appelé Abderrhaman par les Mohillois, mourut dans la même année, et laissa le trône à sa fille Sooūd, enfant d'une dizaine d'années qui gouverne Mohelly sous la régence de sa mère, ancienne femme de Radama et veuve de Ramanatéka; enfin, Séyid-Alaouy, qui, après avoir été vaincu par les meurtriers de son père et par son oncle, s'était réfugié à Mozambique, mourut en 1842 dans cette ville, en léguant ses droits à son fils *Mougnanlâouy* ou Séyid-Hamza.

§ IV. *Des différentes classes chez les Sakkalava et du gouvernement.*

Les Sakkalava de Bouéni sont divisés en six classes; la première est celle des princes du sang royal, appelés *Ampandzâka muheré n'fandzâka*, ou princes habiles à régner; la seconde est celle des simples *Ampandzâka* ou parents éloignés ou douteux des rois: cette caste est presque aussi nombreuse chez les anti-bouéni que celle des chérifs ou descendants de Mahomet parmi les musulmans. Viennent ensuite les *Anaka n'drian* (fils de seigneurs); ils sont les descendants des principales familles qui ont suivi les Voûla-ména dans leurs conquêtes: parmi ces familles, celles des Touhi-

touchi, des Zāza-Bouïti et des Andrabāla ont acquis, par d'éminents services qui leur procurèrent l'alliance des Zafi-voūla-mēna, le titre d'*Ampandzaka*. Les *Anakombé* composent la bourgeoisie, et ce qu'on pourrait appeler la nation; ils sont attachés, soit à des *Ampandzaka*, soit à des *Anaka n'drian* dont ils forment la meilleure milice, et dont ils cultivent les terres. Les *Ampouria* sont les esclaves faits à la guerre, et les *Andévou* les esclaves provenant d'achat. Ces derniers sont employés à la garde des troupeaux et à la culture de la terre; les premiers forment une classe nombreuse également employée aux travaux de l'agriculture.

Royauté et des pouvoirs l'État.

L'*Ampandzaka-mandzaka* ou souverain que les Sakalava du Nord appellent souvent aussi *Zanahari antani*, Dieu sur la terre, est entouré par eux d'une vénération qui ressemble à de l'idolâtrie, et le vulgaire attribue naïvement la création du monde à ses ancêtres. Les diverses parties de son corps et ses moindres actes sont désignés par des noms et des verbes étrangers à la langue commune, mots qui forment un vocabulaire à part appelé *Voūla fāli*, mots sacrés, ou *Voūla n' ampandzaka*, mots princiers. La personne et les biens de l'*Ampandzaka-mandzaka* sont *fali*, sacrés, et il est à remarquer que, bien que les meurtres et les empoisonnements ne soient rien moins que rares parmi les Sakalava du Nord, de souverain à seigneur et de seigneur à vassal, aucun régicide n'entache jusqu'à ce jour l'histoire de ce peuple.

Les fonctionnaires de l'État sont les suivants : le

Ranghitsi ni ampandzaka mana n'tani, ou ministre du roi commandant les forces de terre, sorte de ministre de la guerre et des affaires étrangères ; le *Tali n'oumour* (directeur des mille choses) ou ministre de l'intérieur ; le *Faha télou* (troisième en dignité), grand maréchal du palais, et économiste des biens de la couronne ; et enfin les simples *Ranghitsi n' ampandzaka* ou conseillers du roi, dont le nombre n'est pas déterminé, et s'accroît en raison de la faiblesse du prince.

L'*Ampandzaka-mandzaka* transmet ses ordres au *Ranghitsi ni ampandzaka mana n'tani* ; ce dignitaire au *Talé ni oumour* ; celui-ci au *Faha-télou*, et ce dernier les communique aux *Ranghitsi ni ampandzaka*, qui doivent se rassembler en kabbar ou conseil, et donner leur avis sur la proposition royale. Une fois le conseil entendu, et quelle que soit l'opinion émise par ses membres, si le roi persiste dans sa volonté, ses ordres sont immédiatement exécutoires.

Malgré cette prérogative, nulle part le métier de roi, pour nous servir de l'expression de Louis XIV, n'est plus difficile que chez les Sakkalava. Le mécontentement des grands, quoique silencieux, n'en est pas moins redoutable, et le *Mana-n'-Tani* surtout est à ménager. Une mesure impopulaire, un ordre qui blesse l'omnipotence féodale des barons madécasses, et le *Dieu sur la terre* va vivre dans la retraite comme un simple mortel. Les actes les plus insignifiants, comme les plus importants, l'ensemencement d'un champ royal ou *fali*, un achat de riz pour la maison du roi, l'édification d'une cabane pour sa majesté, de même que les questions de paix et de guerre, et l'administration de la haute justice, nécessitent la formation de

nombreux kabbar et la présence du roi appelé à faire connaître son vouloir suprême, et ne lui laissent aucun repos.

Les kabbar ont ordinairement lieu en plein air, sous un hangar disposé à cet effet. Toutes les classes sont admises dans ces sortes de réunions, et le peuple entier se trouve par conséquent initié au secret du gouvernement. Le héraut du roi, l'*áda-bé*, annonce son arrivée au son d'une coquille nommée *ansivé*, qui forme une espèce de trompe. Les Ampandzaka et les Anakandrian prennent place autour du roi, du Mana' n'Tani, du Talé ni oumouri arrivou et du Faha-télou. Les Anakômbé demeurent à une distance respectueuse, et les Ampouria et les Andévou, quand ils n'appartiennent pas en propre à l'Ampandzaka-Mandzaka, doivent se tenir en dehors du hangar.

Quand le conseil est réuni, le héraut pousse un cri aigu pour imposer silence à l'auditoire. Le roi, par l'intermédiaire du Faha-télou (l'étiquette exigeant qu'il n'adresse directement la parole à nul autre qu'à lui pendant la séance), fait connaître à l'assemblée le motif de la réunion. Lorsqu'un orateur désire parler, il adresse sa demande au Faha-télou, qui la transmet au roi, et, si le prince y adhère, le même officier lui fait signe de parler. L'orateur qui a la parole n'est jamais interrompu jusqu'à ce qu'il ait indiqué qu'il a terminé son discours par les mots : *hefa fiwoulángou-kou*, j'ai fini de parler. Un autre orateur, après en avoir obtenu l'autorisation, prend alors la parole et émet ses propres opinions, sans considérer si elles s'accordent avec celles du préopinant ou si elles sont différentes. Quelquefois, sur l'ordre du roi, l'une des personnes qui composent l'auditoire est ap-

pelée à parler, soit pour donner son avis, soit pour constater un fait, ce dont elle s'acquitte toujours avec une aisance respectueuse. Dans ce cas, si l'orateur *ex abrupto* est un esclave, il doit, quand il a fini de parler, aller se prosterner aux pieds du roi, et, s'il est libre ou noble, en faire le simulacre en prononçant le mot : *kouézi*, je vous salue, mot qui appartient au vocabulaire royal dont nous avons parlé, et dont on ne se sert qu'on parlant au souverain.

Lorsque le roi se trouve suffisamment éclairé, il met fin à la séance royale par ces mots : *hefa kabbâri*, le conseil est fini, ou *hai-nâi*, nous avons pris connaissance; et son départ devient le signal de la dispersion générale. Il arrive pourtant que sa majesté daigne donner ses raisons à l'assemblée par l'organe de son Fâha-lélou, et que le Mana'n'tani et le Tâlé-ni-oumōuri-arrivou défendent la pensée royale; mais ces cas sont rares, et paraissent aux courtisans une dérogation à l'infailibilité du fils de l'or. Pour l'ordinaire, l'Ampandzaka se retire donc avec les siens, et prend en comité privé une résolution définitive.

Quand, dans un kabbar royal, deux partis se trouvent en présence, ils se conduisent l'un envers l'autre avec une circonspection parfaite, et la présence du roi les maintient toujours dans les bornes parlementaires. Mais, dès que ce dernier est rentré chez lui, les cris, les provocations partent de tous côtés, et plus d'une rencontre de ce genre a été ensanglantée. Les ministres et les conseillers du roi sont surtout exposés à la tempête populaire; leurs maisons sont souvent assaillies de pierres et de projectiles moins innocents, et ils sont tenus assiégés jusqu'à ce qu'ils aient promis de faire droit à la demande des mutins. Au reste, une

simple promesse du roi ou la moindre concession fait tout rentrer dans l'ordre.

Si une grande partie des nobles se déclarent contre l'Ampanzâka, ils manifestent leur mécontentement, en choisissant pour eux et leurs vassaux le domicile le plus éloigné possible de la cour. Les principaux d'entre eux se réunissent alors en kabbar, prononcent la déchéance du roi, et élisent à sa place un prince de sa famille. Lorsque celui-ci accepte la royauté, l'ancien roi se voit ordinairement abandonné de tous ses autres sujets; mais ses officiers et ses vassaux immédiats lui restent toujours fidèles, et il conserve à leurs yeux son caractère sacré et indélébile d'Ampanzâka.

Il est probable que ceux qui ont vanté l'éloquence des Sakkalava dans les kabbar n'entendaient pas un mot de leur langue, et quoique nous ne soyons guère plus avancé qu'eux à cet égard, il nous a été facile de nous apercevoir que cette prétendue éloquence n'est que de la volubilité. Les orateurs Sakkalava s'embarrassent fort peu des répétitions, et la substance de tel de leurs discours qu'ils mettent une demi-heure à débiter, pourrait s'exprimer en deux minutes. A moins qu'ils ne soient hors de la présence du roi, ils ne font aucun geste en parlant, tiennent leurs yeux machinalement fixés sur leurs armes ou un objet quelconque, et ressemblent plutôt à des écoliers qui récitent quelques pages apprises par cœur qu'à des hommes éloquents qui cherchent à porter la conviction dans les esprits.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des personnages de la cour dont les emplois ont un caractère politique, et qui, par leur position dans les conseils du prince, sont appelés à jouer les rôles les plus importants. Nous dirons maintenant quelques mots de

divers employés, qui, pour n'être que subalternes et appartenir plus directement au roi, n'en exercent pas moins une certaine influence sur le gouvernement, et de quelques autres presque insignifiants, mais que l'on sera bien aise de connaître pour se faire une idée de la cour des rois Sakkalava.

L'*Ampissikili ni Ampandzaka*, ou devin du roi, est chargé de consulter son art sur l'opportunité ou la sagesse des mesures que croit devoir prendre le souverain, sur le sort des princes et princesses, les noms à leur donner à leur naissance, les remèdes à apporter à leurs maladies, les lieux où se trouvent des trésors, et enfin sur toutes les questions qui intéressent la curiosité des bonnes femmes de notre vieille Europe. L'*Ampissikili* est ordinairement astronome (*ampiassi-anakinta*), et doit faire connaître au roi les jours fastes et néfastes (*Zóvafali*).

Les *Ampiassi-firazanga ni Ampandzaka*, conservateurs royaux des traditions sakkalava, sont des vieillards instruits, dont les fonctions sont d'enseigner au souverain tout ce qui concerne la conduite et les mœurs de ses aïeux (*Atáo ni-ráza*), afin de le prémunir contre d'impopulaires innovations (*Zákatsi-natáo ni ráza*).

L'*Ampitánghé ni Ampandzaka* est chargé de préparer le poison appelé tanguin, et d'éprouver par ce breuvage l'innocence ou la culpabilité des accusés qui comparaissent devant l'*Ampandzaka* pour crime de lèse-majesté (*harratia n'atáo ámi-ni zaka-sároutsi ou fali*) (1), ou de ceux que la partie plaignante soumet à la justice royale.

(1) Mauvaise action commise envers quelque chose de redoutable, ou de sacré.

L'*Ampizávatsi* ou *Ampamouri ni Ampandzaka* est le circonciseur attitré de la cour, et il joint souvent à cette qualité celle de chirurgien et de médecin.

L'*Ada-bé*, à la fois héraut, huissier et aide-de-camp du roi, personnage à long bonnet, chamarré d'argent, et armé d'un bâton d'ébène; le *Moallinou* ou écrivain arabe; l'*Ampihantsamani*, ou barde sakalava chargé de célébrer la grandeur du roi et les hauts faits de ses ancêtres; l'*Ampaha-méhé* ou bouffon, chargé de le faire rire par ses danses licencieuses et ses poses grotesques, vivent avec le fils de l'or dans une sorte d'intimité.

Transmission du pouvoir.

L'histoire des Sakalava du Nord se divise en deux époques différentes l'une de l'autre sous bien des rapports; pendant la première et la plus brillante, comprise entre le règne d'Andrian-Mandtssou-arrivou et celui de son petit-fils Andrian-nihivla-ni-arrivou, mort sans enfants vers 1760 environ, la souveraineté chez ce peuple a été héréditaire dans la ligne directe et à l'exclusion des femmes, mode de succession qui jusqu'à ce jour a subsisté sans interruption chez les Sakalava du Mëna-bé. Pendant la seconde, qui commence à l'extinction de la ligne directe des Zâfi voula-mëna, et, jusqu'à l'avènement de Tsi-ouméi-kou, embrasse trois générations seulement (1), sept princes et trois

(1) Andrian-Souli, prince qui peut être âgé de quarante-cinq ans, est l'arrière-petit-fils d'Andrian-Nahilitsi-arrivou, frère d'Andrian-Nihiviani-arrivou. Tsi-mihârou, roi d'Ankara, homme d'une quarantaine d'années, est aussi l'arrière-petit-fils de la princesse Souz, laquelle était contemporaine d'Andrian-Nihiviani-arrivou. Tsi-mihârou est fils de Tsi-alâna, fils de Lambouinou, fils de Souz.

princesses appartenant à différentes branches de cette famille occupent le trône à tour de rôle.

Ces circonstances et celle de la déposition d'Andrian-Souli par ses sujets en 1832, nous portent à penser que plusieurs des souverains de Bouéni ne sont pas restés au pouvoir jusqu'à leur mort, et que le peuple de ce pays profita des rivalités que la mort d'Andrian-Nihivîa ni-arrivou fit naître parmi les parents de ce prince, pour s'arroger le droit d'élire et de déposer ses rois.

L'admission des femmes au pouvoir chez un peuple de la même origine que les Sakkalava du Mëna-bé, serait restée pour nous un fait entièrement inexplicable, si l'intelligent ministre du roi de Mayotte auquel nous devons la plupart des renseignements que nous possédons sur Madagascar, ne nous eût donné quelques détails à ce sujet. La paternité étant toujours considérée comme douteuse chez les Sakkalava, par suite de l'extrême relâchement des mœurs, le premier roi de la dynastie des Zafi voula-mëna, Andrian-dâhéfoutsi, fit décréter par son conseil que les princes et princesses du sang ne s'allieraient qu'entre eux, et qu'au besoin le prince régnant épouserait sa propre sœur. Cette sage disposition, encore en vigueur de nos jours dans le Mëna-bé, fut mal observée par les Voula-mëna de Bouéni; et les Sakkalava de ce dernier royaume, dans la crainte d'être gouvernés par des princes étrangers au sang royal, établirent, conformément à leurs idées sur l'incertitude de la paternité, que les enfants provenant de princes Voula-mëna et de femmes étrangères à leur famille, ont moins de droits au trône que ceux qui naissent de mères Voula-mëna, quelque obscur que

puisse être le père de ceux-ci, et à quelque sexe qu'ils appartiennent d'ailleurs, et que par conséquent, les femmes pouvaient régner. Les enfants des princes sont appelés *Tsi-mahéré n'fandzaka*, faibles quant au droit de régner, et ceux des princesses, *mahéré n'fandzaka*, nom qui a la signification opposée. Les enfants des princes *Tsi-mahéré* sont déchus de tout droit au trône; les enfants des princesses *Tsi-mahéré* deviennent au contraire *mahéré*, aux droits solides.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CARTE DU MUSÉE BOURBON, A NAPLES.

La Société de géographie vient de recevoir de M. le chevalier de Santangelo, ministre des Affaires intérieures à Naples, un exemplaire du *fac-simile* d'une carte du moyen-âge, dont l'original est conservé au *Museo Borbonico*; la lettre d'envoi, bien que datée du 8 décembre 1842, n'est parvenue à la Société que tout nouvellement, quelques jours même avant la carte. Cette lettre est ainsi conçue :

« La Bibliothèque royale de Naples vient de publier
 • une carte maritime du xv^e siècle, et monsignor
 • Rossi, membre du comité de cet établissement, s'oc-
 • cupe à l'illustrer dans un mémoire qui bientôt sera
 • mis sous presse. Permettez-moi de vous offrir un
 • exemplaire de cette carte, où est tracé avec exacti-
 • tude l'état des connaissances géographiques avant que
 • les talents et le noble dévouement d'un Italien eussent

» chassé les ténèbres qui enveloppaient cette science.
 » Je ne manquerai pas de vous adresser l'ouvrage de
 » monsignor Rossi aussitôt qu'il me sera possible. »


Peut-être le mémoire de M. Rossi est-il déjà imprimé et mis en circulation ; mais comme nous ignorons à quelle époque il nous parviendra , nous croyons opportun de donner ici un premier aperçu du monument géographique dont nous devons une explication complète au savant Napolitain.

L'original est dessiné en travers sur une peau de vélin large de 82 centimètres , et longue de 110 centimètres , non compris une portion qui se prolonge sur la gauche en se rétrécissant , et qui répond au cou de l'animal. La gravure occupe deux planches de format grand-aigle ; elle est signée du nom de G. Rodini , en qui l'on ne peut se dispenser de reconnaître , au seul aspect de ce morceau , un talent paléographique très remarquable.

Le champ de la carte est à peu près le même que celui des deux premières feuilles de l'atlas catalan de 1375 , conservé à la Bibliothèque royale de Paris , et bien connu par le *fac-simile* et la Notice de MM. Buchon et Tastu , publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres dans le 14^e volume des *Notices des Manuscrits* ; c'est-à-dire qu'elle représente en grand détail les rivages de la Méditerranée avec ses dépendances , ceux de l'Océan entre le cap Boyador et les Iles Britanniques , avec les Canaries et les Açores , et en outre quelques indications plus vagues au nord et au sud de ces limites.

Des pavillons armoriés se déploient sur les diverses capitales , et quelques légendes explicatives se lisent sur les espaces nus , où elles remplacent des indica-

tions plus précises : ces légendes sont en langue catalane, dont les formes se retrouvent d'ailleurs empreintes dans toute la nomenclature.

Sans chercher à déterminer avec une grande précision la date du monument, on peut remarquer du moins qu'un pavillon mauresque flotte encore à Grenade, prise par les rois catholiques le 2 janvier 1492; qu'en Chypre est arboré le drapeau des Luzignan, dont les droits passèrent en 1489 à la république de Venise; que la bannière impériale des Comnènes n'a point encore été remplacée à Trébizonde par celle des Turks, qui s'en rendirent maîtres en 1462. Si l'on pouvait considérer comme significative l'absence de tout drapeau dans la Navarre, il y aurait lieu de se souvenir que ce royaume se trouva réuni à l'Aragon le 28 juin 1458 entre les mains de Jean II; mais il faut se garder d'attacher trop d'importance à un indice négatif, qui peut provenir d'un simple oubli. On voit sur Thessalonique et sur Constantinople un drapeau qui semble présenter, sur un champ de gueules, une croix d'or cantonnée de quatre croissants adossés de même. Si l'on pouvait y reconnaître, à raison de ces croissants, l'étendard des Turks, la prise de Thessalonique en 1430, celle de Constantinople en 1453, viendraient fournir une limite chronologique fort importante. Mais il semble plus probable que ce drapeau est celui des Paléologues, dont les quatre  caractéristiques auront été déformés au point de ressembler à des croissants; et dans ce cas la carte serait antérieure à l'année 1413, date de la cession de Thessalonique aux Vénitiens. Ceci n'est au surplus qu'une détermination superficielle et provisoire, en attendant le travail de monsieur Rossi, où nous trouverons sans doute l'éclaircissement de toutes les incertitudes.

On peut juger d'après ce court aperçu de la place qui appartient à la carte du Musée de Naples dans la série des monuments cartographiques du moyen-âge, Il est facile de voir qu'elle ne doit être classée ni parmi les mappemondes systématiques ni parmi les simples portulans, mais bien dans cette catégorie intermédiaire des cartes hydro-géographiques à projection plate, représentant la totalité ou une partie seulement du monde connu, par développement du cylindre osculateur de la sphère terrestre. Nous savons d'ailleurs qu'elle est une production de l'école Catalane, qui rivalisait de mérite et de célébrité avec l'école Génoise et l'école Vénitienne. La carte de Naples prend, dans l'ordre chronologique, le second rang parmi les monuments connus de cette école, dont le plus ancien est la carte royale de 1375 conservée à Paris et décrite par MM. Buchon et Tastu; le troisième rang appartient à celle de Mathias de Villadestes de 1413, conservée autrefois au couvent des chartreux de Val-de-Cristo près Segorbe, où Joaquin-Lorenzo Villanueva l'avait examinée en 1806, mais dont nous ignorons le sort ultérieur; au quatrième rang doit être comptée la carte anonyme découverte en 1789 dans le marquisat de Sobrello en Italie, et décrite dès la même année par le savant abbé Borghi, puis en 1794 par le mayorquin Cladera, qui en fixe approximativement la date vers l'année 1430; au cinquième rang se place celle de Gabriel de Valseca de 1439, conservée à Majorque, insuffisamment décrite en 1789 par Antonio-Raymundo Pasqual, et que M. Tastu a promis de publier; il faut ensuite compter au sixième rang la carte mayorquine signée de Pierre Roselli et datée de 1494, provenant de la Bibliothèque de Jean-Sigfried Meerl, de Nuremberg, et mentionnée plutôt que dé-

crite par Christophe de Murr en 1801 ; enfin la dernière place reste à la carte valencienne en six feuilles de Jean Ortis, acquise en Portugal par le célèbre Perez Bayer, et devenue la propriété de Cladera, qui la décrivit en 1794 en lui assignant une date voisine de 1496. De ces cartes, les unes, comme celle de 1375, donnent la totalité du monde connu ; les autres, comme celle de Naples, n'en offrent que la moitié occidentale.

L'étude de la géographie du moyen-âge est entravée par la dispersion et le défaut de publicité des monuments qui en sont restés. La Bibliothèque royale de Naples et monsignor Rossi en particulier rendent un signalé service au monde savant en mettant en circulation un des curieux échantillons du talent cartographique de nos aïeux.

D'AVEZAC,

Paris, juillet 1843.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 7 juillet 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre de la marine écrit qu'il a fait distribuer dans les ports militaires, suivant le désir exprimé par la Société, les programmes du prix d'Orléans, et qu'il a prescrit les mesures qui pouvaient leur assurer la plus grande publicité.

M. Drouyn de Lhuys annonce, en réponse à une lettre de M. le président, que M. le ministre des affaires étrangères vient d'adresser des lettres aux consuls de France à Tanger, Tripoli, Tunis et Mogador pour leur recommander le nommé Abd-el-Rahmân, de Chingeti, parti de Gondar pour se rendre au Maghreb, à travers l'Afrique septentrionale, voyage dont la nouvelle a été donnée par M. Antoine d'Abbadie.

M. le chevalier de Santangelo, ministre de l'intérieur à Naples, adresse à la Société une carte mari-

time du xv^e siècle , publiée par la Bibliothèque royale de Naples , retraçant l'état des connaissances géographiques au moyen-âge. M. de Santangelo annonce en même temps que M^r Rossi prépare un Mémoire pour accompagner cette carte; il s'empressera d'en adresser un exemplaire à la Société aussitôt qu'il aura paru. M. Jomard rend compte à cette occasion des démarches qu'il a faites depuis plusieurs années pour provoquer la publication de ce curieux document du musée bourbonien.

M. Jéhenne , capitaine de corvette , adresse à la Société , au nom de M. Petit , chirurgien-major de *la Prévoyante* , deux manuscrits qui sont le fruit de ses travaux pendant les divers séjours qu'il a faits à Madagascar. Le premier est un Vocabulaire des langues sakkalave et betsimisarack , et le deuxième un Essai de grammaire sakkalave , suivi de quelques notes historiques sur les peuples de la côte ouest de Madagascar. La Commission centrale accueille avec intérêt ces deux manuscrits , et elle les renvoie à la section de publication.

La Société de géologie adresse la 2^e partie du tome V de ses Mémoires , ainsi qu'une carte géologique du département de l'Aisne , exécutée par M. le vicomte d'Archiac , et éditée par ses soins.

M. le Président annonce que M. Francis Lavallée , vice-consul de France à la Trinidad de Cuba , et l'un des correspondants les plus anciens et les plus zélés de la Société , est présent à la séance ; il offre en son nom plusieurs plans topographiques et hydrographiques faisant partie de l'atlas de l'île de Cuba , par don Rafael Rodriguez ; un Tableau du recensement de la population de cette île en 1841 ; une Notice historique

et géographique sur la ville de San-Juan de los Remedios, ainsi que quatre objets destinés au musée de la Société; enfin, deux imprimés relatifs à un nouveau loch et à un nouvel instrument pour sonder, imaginés par M. Preston, de Londres. Des remerciements sont adressés à M. Lavallée.

M. Jomard fait hommage d'un N° du journal d'Hawaii, imprimé sur les lieux en dialecte hawaïen, et d'un autre document en anglais imprimé au même lieu, qu'il a reçus de M. Richards, ministre américain établi dans ce pays.

Le même membre communique la copie de plusieurs inscriptions puniques recueillies près de Maghrao par M. Honneger, copie qui lui a été remise par M. Delaporte. Il sera fait une copie de cette inscription pour le Bulletin ou pour les archives de la Société.

M. Jomard appelle de nouveau l'attention de la Commission centrale sur la carte réduite de l'Edrisi, annoncée dans le tome IV des Mémoires de la Société, et qu'il a préparée pour la gravure. Cet objet est renvoyé à l'examen de la section de publication.

M. Thomassy est nommé, au scrutin, membre du comité du Bulletin, en remplacement de M. Barbié du Bocage décédé.

La Commission centrale accepte l'échange de la Revue orientale avec le Bulletin de la Société.

M. Noël Desvergers est prié de rendre compte du Recueil d'opuscules géographiques de M. Adrien Balbi, récemment offert à la Société par son fils, M. Eugène Balbi.

Séance du 21 juillet 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard, obligé de faire un voyage pour le rétablissement de sa santé, écrit qu'il regrette de ne pouvoir remplir pendant quelques séances ses fonctions comme président de la Commission centrale. — M. Roux de Rochelle, un des vice-présidents, occupe le fauteuil.

M. E. de Mont-Louis, enseigne de vaisseau de la marine royale, attaché à la station des côtes occidentales d'Afrique, écrit à la Société, en date de Gorée, le 28 mai 1843, qu'il vient d'être appelé au commandement du comptoir d'Assinée, dans le golfe de Guinée, et qu'il espère pouvoir lui fournir d'utiles renseignements sur les points de la côte et de l'intérieur de ces contrées encore si peu connues. La Commission centrale accueille avec empressement les offres de M. de Mont-Louis, et lui vote des remerciements.

M. Roux de Rochelle fait part des nouvelles qu'on a reçues de M. le comte de Castelnau, sous la date du 19 mai 1843; il avait fait une excursion intéressante à Ténériffe, et il se proposait de mettre à profit son séjour au Sénégal pour aller visiter le royaume d'Acker sur la côte d'Afrique; l'expédition devait ensuite se rendre au Brésil.

M. Coulier présente à la Société la 5^e édition de sa Description générale des phares, augmentée de 168 descriptions d'établissements nouveaux. L'auteur annonce qu'il doit la plus grande partie de ces importantes additions à la bienveillance de S. M. l'empereur de Russie, qui a rendu un grand service à la science

en ordonnant, d'après sa demande, une description complète des phares sur toute l'étendue des côtes de ce vaste empire. — M. de la Roquette est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. le Président communique, de la part de la famille de M. Barbié du Bocage, le catalogue des cartes faisant partie de sa collection.

M. Pricot de Sainte-Marie, capitaine d'état-major, présente à la Société sa grande carte de la régence de Tunis, publiée au Dépôt de la guerre, et il annonce qu'il lui communiquera, dans sa prochaine séance, le Mémoire qui accompagne cette carte, ainsi que plusieurs plans de villes qui n'ont pas été gravés. M. le capitaine Pricot est sur le point de retourner à Tunis pour compléter ses travaux géographiques et les étendre, s'il est possible, sur les contrées voisines; il prie la Commission centrale de lui remettre ses instructions.

M. Thomassy fait une communication verbale sur un *Traité de la sphère* de Nicolas Oresme, grand-maître du collège de Navarre sous Charles V. Ce *Traité* encore inédit, et composé d'après les anciens cosmographes, constate la renaissance des études classiques sur la géographie dès le milieu du xiv^e siècle, et mérite d'être cité dans l'histoire de la science.

M. le secrétaire lit un fragment sur les droits civils et politiques des Sakkalava, extrait d'un Mémoire de M. Noël sur l'île de Madagascar. — Renvoi au comité du Bulletin.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 juillet 1843.

M. NICOLAS PARDO PIMENTEL, rédacteur en chef du *Noticioso et Lucero* de la Havane.

Séance du 21 juillet.

M. PRICOT DE SAINTE-MARIE, capitaine au corps royal d'état-major.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 juillet 1843.

Par la Société géologique de France : Mémoires de cette Société, tome V, 2^e partie. — Carte géologique du département de l'Aisne, exécutée et publiée sous les auspices de M. Legrand, sous-secrétaire d'État des travaux publics, par M. le vicomte d'Archiac, éditée par la Société géologique de France, 1842; 1 feuille, à l'échelle de 1/160,000^e.

Par M. J. Fleutelot : La Grèce depuis dix ans, Paris, 1843. Broch., in-8 de 4 feuilles.

Par M. Murray : Hand-Book for travellers in France; being a Guide to Normandy, Brittany; the rivers Loire, Seine, Rhone, and Garonne; the French Alps, Dauphiné, Provence, and the Pyrenees; with descriptions of the principal routes, railways, the approaches to Italy, the chief watering places, etc. With five travelling maps. London, 1843, 1 vol. in-12.

Séance du 21 juillet.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur, N^{os} 1 à 43, in-8.

Par M. Coulier : Description générale des phares,

fanaux et remarques existant sur les plages maritimes du globe, à l'usage des navigateurs, 5^e édition, 1 vol.

Par M. Hamilton : Address to the anniversary meeting of the Royal geographical Society. Broch. in-8.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, juin. — Revista trimensal de historia e geographia ou Jornal do Instituto historico geographico Brasileiro, N^o 10 Julho de 1841. — Boletin enciclopedico de la Sociedad economica de Amigos del pais, N^{os} 3, 4, 1843. — Nouvelles annales des voyages, juin. — Bulletin de la Société de géologie, tome XIV, feuilles 21 à 24. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juin. — Annales de la propagation de la Foi, juillet. — Journal des missions évangéliques, juillet. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers, mars et avril. — L'Écho du monde savant.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGE AU PÔLE SUD ET DANS L'Océanie, sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée, exécuté par ordre du Roi pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840, sous le commandement de M. DUMONT D'URVILLE, capitaine de vaisseau; analysé par M. ALBERT-MONTÉMONT, membre de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris.

Le puissant intérêt qu'éveillent les voyages de long cours, tels que celui dont nous allons nous occuper, s'est encore accru tout-à-coup par la fin si cruelle du célèbre marin qui l'avait accompli. Après avoir, au milieu d'innombrables périls, achevé heureusement son troisième tour du monde, il venait, en 1842, et dans une promenade avec sa femme et son jeune fils, sur un chemin de fer, ensevelir, en une seule et même fois, leur triple destinée sous la catastrophe du 8 mai. Le Roi avait dignement récompensé les éminents services du chef de l'expédition au pôle sud, en le nommant contre-amiral; M. Dumont d'Urville, rentré au foyer domestique, où

il se reposait de tant de fatigues et de dangers sur mer, était occupé de mettre paisiblement en ordre et de publier sa relation, lorsque la mort a subitement fermé une si belle carrière et de si nobles travaux. Toute la France s'est émue à cet affreux désastre : témoin les funérailles de l'illustre amiral, témoin les regrets universels dont la presse a été l'écho ; et la science a surtout déploré la perte irréparable du grand navigateur qui possédait la connaissance intime des divers archipels océaniques, et dont l'intrépide excursion à travers les glaces antarctiques avait acquis une nouvelle gloire à la patrie.

Tandis qu'organe des savants et des sympathies généreuses de la France et de l'étranger, la *Société de géographie* fait tailler le marbre et ciseler le bronze pour élever dans la capitale, au cimetière du Mont-Parnasse, un monument à l'illustre émule de Cook et de Bougainville, comme la ville natale de ce marin lui en prépare un autre ; les compagnons de son voyage en continuent fidèlement la publication sous la direction supérieure de l'un d'eux, M. Jaquinot, capitaine de vaisseau, et par les soins laborieux de M. Vincent Dumoulin, ingénieur-hydrographe de l'expédition. Déjà cinq volumes de l'ouvrage ont paru, et nous en offrirons une rapide analyse, en nous attachant plus particulièrement à l'exposé des résultats que la géographie proprement dite en a recueillis.

Mais avant d'aborder cette esquisse des explorations de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, qu'il nous soit permis de consigner ici quelques détails biographiques sur le brave amiral qui maintenant appartient à l'histoire. Ces courts détails ne peuvent qu'intéresser le lecteur, et nous devons d'autant moins négliger de payer ce

tribut à la mémoire de M. d'Urville, qu'il nous hono-rait de son amitié, et qu'il a bien voulu attacher notre nom à l'un des archipels (1) par lui découverts dans sa dernière circumnavigation.

Dumont d'Urville (Jules-Sébastien-César) naquit, le 23 mai 1790, à Condé-sur-Noireau, département du Calvados. Le nom d'Urville provenait d'un fief noble qu'avait acquis un de ses ancêtres. A deux ans, le futur marin tombait dans un brasier ardent, et devait, par une fatalité bizarre, périr à cinquante-deux dans la fournaise des wagons d'un chemin de fer ! A sept ans, il herborisait sans savoir encore écrire. En 1798, son oncle, M. de Croisilles, vicaire général, alors retiré des honneurs et vivant dans la retraite, lui donnait une première instruction ; et deux années plus tard, le jeune élève traduisait déjà couramment Quinte-Curce et Virgile. Les vies de Plutarque et le théâtre de Racine étaient ses livres favoris. Doué d'une grande mémoire, il récitait sans faute des tragédies entières. A douze ans, il faisait sa rhétorique, et apprenait en trois mois l'algèbre du premier degré. Il s'adonna dès sa première jeunesse à la natation, qu'il aimait avec passion. En 1803, il soutint avec éclat une thèse sur les prolégomènes de la philosophie ; et entré comme boursier à l'école secondaire de Bayeux, il traduisit bientôt les dialogues du philosophe grec Lucien.

Son goût pour la navigation perça aussi de bonne heure, et se fortifia surtout par la lecture des voyages d'Anson, de Bougainville et de Cook. Il osa parler avec un de ses condisciples, qui rêvait d'être sénateur à cinquante ans, qu'à cet âge il serait contre-amiral ; et

(1) Les îles Montémont, situées par 150° 3' E. 11° 17' S.

cet ami, s'il eût vécu, aurait ainsi perdu la gageure de collège.

En 1802, le jeune d'Urville est reconnu par les examinateurs admissible à l'École polytechnique; mais il prend une autre direction, et à dix-sept ans il est reçu aspirant de marine. Le 28 mai 1812, il devenait enseigne de vaisseau; mais sa première navigation ne data que de 1814, sur *la Ville de Marseille*, qui ramena de Palerme en France la famille d'Orléans. Il épousa en 1815 une jeune et belle Provençale, fille d'un horloger de Toulon, ange de grâce et de bonté que la Providence allait rudement éprouver, et qui, dans les mêmes flammes dévorantes du désastre de Meudon, devait mêler si lamentablement sa cendre à celle de son dernier enfant et de son loyal époux.

En 1819, d'Urville accompagnait le capitaine Gautier dans une mission qui avait pour objet le relèvement des côtes de la Méditerranée, et contribuait, par un savant mémoire remis à notre ambassadeur à Constantinople, à faire acquérir pour le musée du Louvre la Vénus de Milo. Dans la même année il obtenait le grade de lieutenant de vaisseau, et songeait dès lors à cette Océanie qu'à trois reprises il devait explorer. Il partit de Toulon le 11 août 1822, à bord de la corvette *la Coquille*, sur laquelle M. Isidore Duperrey allait faire une campagne de trente et un mois et treize jours, comprenant un parcours de plus de 24,000 lieues, lequel valut à la géographie la découverte des îles Clermont-Tonnerre et Lostange, Duperrey et d'Urville, ainsi que diverses reconnaissances sur la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Guinée.

Le 12 novembre 1825, d'Urville, nommé capitaine de frégate, était mis à la tête d'une nouvelle expédition dans

le Grand-Océan, à bord de la corvette *la Coquille*, dont le nom était changé en celui de *l'Astrolabe*, qu'avait porté un des bâtiments de l'infortuné La Pérouse, parce que M. d'Urville avait en même temps mission d'en rechercher les débris naufragés. Partit le 22 avril 1826, *l'Astrolabe* revint à Marseille le 25 mars 1829, après avoir accompli un voyage d'environ 25,000 lieues qui avait duré trente-cinq mois. Le résumé de cette longue et difficile navigation comprend le relèvement de plusieurs havres de la Nouvelle-Hollande, et de 450 lieues de côtes de la Nouvelle-Zélande, l'exploration des îles Viti, alors encore très imparfaitement connues, et de plus de 100 lieues de côtes de la Nouvelle-Bretagne; la découverte de plusieurs îles et le relèvement de près de 400 lieues de côtes de la Nouvelle-Guinée; le tour de la Nouvelle-Hollande, avec la reconnaissance des îles Norfolk, d'Erronan, Fataka; la relâche à Vanikoro, théâtre du naufrage de La Pérouse; enfin de nombreuses et importantes découvertes dans les archipels des Mariannes, des Carolines et dans le détroit des Moluques, etc.

De si beaux résultats ne pouvaient être méconnus par le gouvernement, qui s'empressa de conférer à M. d'Urville le grade de capitaine de vaisseau. Une place vacante à l'Académie des sciences, par le décès de M. Rossel, semblait revenir à l'illustre navigateur; mais le scrutin de la docte compagnie en décida autrement. M. d'Urville se consola de cet échec, en se livrant avec ardeur à l'étude comparée des langues asiatiques et des races humaines de l'Océanie.

C'est au milieu de ces savantes élucubrations que le surprit la révolution de juillet 1830. Chargé par le gouvernement de conduire Charles X à la terre étrangère,

il s'acquitta de sa mission à la double satisfaction du pouvoir nouveau et du pouvoir déchu ; et après avoir entièrement achevé la publication des 24 volumes du voyage de *l'Astrolabe*, il se retira en 1835 à Toulon pour y reprendre ses études favorites. L'amiral Rosamel, alors ministre de la marine, le tira de sa solitude, et lui confia l'expédition dont nous devons actuellement essayer de rendre compte.

Le 7 septembre 1837, les corvettes *l'Astrolabe* et la *Zélée* quittèrent la rade de Toulon. Trois mois après, elles attaquaient le détroit de Magellan, pour le parcourir dans les deux tiers de son étendue, et relever tous les accidents de ce développement de plus de cent lieues de côtes. Vingt-sept jours suffirent à ce travail, pendant lequel on fit plusieurs relâches, et l'on communiqua avec les Patagons. Dans une de ces relâches, le commandant de l'expédition trouva suspendu à un arbre de la plage un petit baril avec un poteau portant l'inscription *Post-office*. Il prit connaissance des papiers que renfermait ce baril, et vit que la première idée de ce bureau de poste en plein vent, due à un capitaine américain, remontait à 1833. Ce n'avait été d'abord qu'une bouteille ; deux ans plus tard un autre navigateur y avait ajouté un poteau avec l'inscription ; et en 1837, un capitaine anglais substituait le baril à la bouteille. M. d'Urville profita de cet établissement ingénieux en le perfectionnant ; il y créa un vrai *bureau de poste* au sommet de la presqu'île Santa Anna. Une inscription qu'il fit mettre en très gros caractères portant ces mots « *Boîte aux lettres*, » pourra sans doute attirer l'attention des navigateurs qui ne voudraient pas mouiller au Port Famine. Il suspendit à un poteau une véritable boîte aux lettres bien conditionnée et doublée

de zinc intérieurement. Du reste, il paratt, d'après une note du voyage, qu'on ne peut mouiller au Port Famine sans apercevoir le poteau en question, dressé sur la colline en face du mouillage. Mais indépendamment de cette boîte, le baril fut rétabli à sa place. Les officiers de l'expédition laissèrent des lettres dans ce bureau en plein air, avec l'espoir, qui s'est réalisé, qu'elles pourraient parvenir de cette manière en Europe, à leurs familles, lorsqu'ils allaient s'aventurer dans le périlleux labyrinthe des glaces antarctiques.

En examinant avec soin Port Famine et ses alentours, M. d'Urville se convainquit de l'excellent choix qu'avait fait primitivement le navigateur espagnol Sarmiento pour établir sa colonie. Dans tout le détroit, ajoute le commandant, nul autre point n'aurait offert les mêmes avantages, soit pour la bonté et la sûreté du mouillage, soit pour les ressources de tout genre qu'on y peut trouver. Nulle part le sol ne paratt susceptible d'y être cultivé avec le même succès. M. d'Urville quitta ce lieu avec la persuasion qu'il serait de nouveau occupé pour ne plus être abandonné, et qu'alors le détroit de Magellan serait plus fréquenté, à cause de la navigation facile et douce qu'il offre, pendant que la traversée des mers du cap Horn est toujours pénible et souvent dangereuse.

Avant le capitaine Cook, nul navigateur n'avait quitté les côtes d'Europe avec le dessein de pénétrer dans les régions antarctiques. On tenait pour constant que des glaces immenses, continues, infranchissables, signalaient au loin les approches du pôle austral, et en défendaient l'accès aux hommes. Sauf quelques tentatives isolées, comme celle d'un vaisseau de Simon de Cordes, qui fut entraîné jusqu'au 64° lat. S., on

avait renoncé à diriger des navigations de ce côté , lorsqu'en 1769 et 1770 , le capitaine Kerguelen découvrit par 50° lat. S. et 70° long. O. un groupe d'îles qui reçut son nom. Ce fut vers cette époque , où le célèbre Cook avait déjà fait ses belles découvertes , que le gouvernement britannique le chargea d'une mission vers les plages australes. Cette mission fut remplie avec une constance et une intrépidité jusqu'alors sans égale. Cook parcourut une étendue de plus de cent degrés en longitude au-delà du parallèle de 60° de lat. S. , et parvint deux fois à une latitude fort élevée , c'est-à-dire en 1773 à 67° 10' par le méridien de 38° E. , et en 1774 à 71° 15' par le méridien de 109° O. Les terres de Sandwich furent l'unique découverte opérée dans cette longue et pénible exploration , qu'aucun navigateur n'osa depuis renouveler jusqu'en 1819, année où la Russie expédia le capitaine Bellinghausen pour exécuter une campagne de découvertes dans l'océan Pacifique et aux mers australes.

Le 22 décembre , au sud de la Nouvelle-Géorgie , le commandant russe découvrit une petite île volcanique par 52° 15' lat. S. , et la nomma *Traversey*. Il atteignit le parallèle de 69° 30', où les glaces compactes durent le faire rebrousser vers le nord. En 1820 , la tentative qu'il renouvela ne le porta que jusqu'à la latitude de 70° S. , à 2 ou 3° à l'est du point où Cook avait lui-même franchi celle de 71°. En poursuivant sa route à l'est , Bellinghausen découvrit par 69° 30' deux îles qui furent nommées *Alexandre I^{er}* et *Paul I^{er}* , mais qu'il n'approcha point , et qui se rattachent vraisemblablement aux terres de *Graham* , un peu plus tard découvertes par *Biscoe*. Le navigateur russe revint à *Cronstadt* en 1821.

Le 19 février 1819, le capitaine anglais Smith avait eu connaissance du groupe de New-South-Shetland, que Bransfield allait également reconnaître. Un autre capitaine anglais, Powell, découvrait en 1821, par 61° 40', les New-South-Orkney. Forster marquait en 1828, par 63° 26' lat. S., 66° 26' long. O., le cap Possession avec la terre de Clarence plus au sud. En 1838, Biscoe trouvait par 64° 45' lat. S., 68° 11' long. O., sa terre de Graham, et par 65° 57' lat. S., 45° long. E. la terre d'Enderby. En février 1832, par 67° lat. S. 74° 18' long. O., il reconnaissait une île très élevée, qu'il nomma île Adélaïde. D'un autre côté, Weddell, en 1823, avait, ce qui est encore douteux, atteint le parallèle de 74° 15' S. par 36° 40' long. O.

Tel était, dans les régions australes, l'état des découvertes géographiques, lorsqu'en janvier 1858, *l'Astrolabe* et *la Zélée* s'élancèrent vers le sud. Elles trouvèrent par 65° une infranchissable banquise, c'est-à-dire un vaste banc, une immense plaine de glace compacte et immobile. Ce merveilleux spectacle frappa les yeux de nos marins, et voici dans quels termes en parle M. d'Urville :

« Sévère et grandiose au-delà de toute expression, tout en élevant l'imagination, il remplit le cœur d'un sentiment d'épouvante involontaire. Nulle part l'homme n'éprouve plus vivement la conviction de son impuissance. C'est un monde nouveau dont l'image se déploie à ses regards; mais un monde inerte, lugubre et silencieux, où tout le menace de l'anéantissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance ne pourraient adoucir ses derniers moments, et il devrait s'appliquer la fa-

meuse inscription de la porte de l'Enfer de Dante : *Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate* ; laissez toute espérance , vous qui pénétrez dans ces lieux . »

Les bords de la banquise , observe M. d'Urville , sont ordinairement bien dessinés , et taillés à pic comme une muraille ; mais quelquefois ils sont brisés , morcelés , et forment de petits canaux peu profonds ou de petites criques dans lesquelles des embarcations pourraient naviguer , mais non les corvettes . Alors les glaces voisines , agitées et travaillées par les lames , sont dans un mouvement perpétuel qui , à la longue , amène leur destruction . La teinte habituelle de ces glaces est grisâtre , par l'effet d'une brume presque permanente . Mais s'il arrive que cette brume disparaisse et que les rayons du soleil puissent éclairer la scène , alors il en résulte des effets de mirage vraiment merveilleux . On dirait d'une grande cité se montrant au milieu des frimas , avec ses maisons , ses palais , ses fortifications et ses clochers . Quelquefois même on croirait avoir sous les yeux un joli village avec ses châteaux , ses arbres et ses riants bocages , saupoudrés d'une neige légère . Le silence le plus profond règne au milieu de ces plaines glacées , et la vie n'y est plus représentée que par quelques pétrels voltigeant sans bruit , ou par des baleines dont le souffle sourd et lugubre vient seul rompre par intervalles cette désolante monotonie .

Après avoir été emprisonnées pendant plus d'un mois au milieu de ces solitudes glacées , les deux corvettes parviennent à se frayer une issue et à regagner la mer libre . Elles vont ensuite explorer d'autres banquises , et durant cette nouvelle exploration , elles découvrent par 63° 17' lat. S. , 61° 18' long. O. , parages

voisins ou peu éloignés des îles New-South-Orkney, une grande terre haute que M. d'Urville nomma *Terre Louis-Philippe*, afin de consacrer le nom du roi qui avait eu la première idée des recherches vers le pôle austral. Pour fortifier l'opinion qu'une chaîne de glaces peut en hiver lier la Terre Louis-Philippe aux îles New-South-Orkney et aux terres Sandwich, M. d'Urville ajoute que, selon lui, la glace ne saurait se former en pleine mer ; mais que les masses de glaces libres, qu'une cause quelconque a pu détacher des terres pour les laisser flotter au gré des vents et des courants, facilitent singulièrement la formation des champs de glaces : « d'abord, ajoute le célèbre marin, en contribuant à diminuer les agitations de la surface, et surtout en donnant un point d'appui aux glaces qui viennent à se former entre leurs flancs, et finissent par s'étendre au point d'aller s'unir aux glaces, dont une autre montagne a été le noyau ; de manière que cet ensemble de petits systèmes glacés peut former une vaste plaine solide, susceptible de lier entre elles des terres fort éloignées les unes des autres. »

Après la découverte de la Terre Louis-Philippe, *l'Astrolabe* et *la Zélée* traversent les îles New-South-Shetland, et viennent déposer leurs malades à la baie de Talcahuano sur les côtes du Chili, où elles arrivent en avril 1838. Elles y font un séjour d'environ deux mois, puis elles reprennent la mer, et se dirigent aux îles Manga-Réva ou Gambier. On atteint ces îles au commencement d'août 1838. On y rencontra des missionnaires français et une population inoffensive. Ces îles, découvertes en 1797 par le capitaine Wilson, qui leur donna le nom de Gambier, amiral anglais, n'avaient plus été visitées depuis lors jusqu'en 1826,

année où le capitaine Beechey y mouilla. En 1834, deux missionnaires catholiques de la maison de Picpus, à Paris, y abordèrent sur un navire anglais, et entreprirent la conversion des naturels au christianisme, tâche dans laquelle ils ont en partie réussi.

Le groupe de Manga-Réva ou Gambier se compose d'une réunion de petites îles hautes, entourées par un immense brisant d'environ 40 milles de circuit, dont le sol est assez élevé pour former une bande verdoyante dans la moitié de son étendue, depuis le N.-O. jusqu'au S.-E., en passant par le nord. Cette bande de récifs laisse en divers endroits des solutions de continuité, ou du moins des espaces où les coraux ne sont pas assez près de la surface des eaux pour en interdire l'entrée à de grands navires. Les deux principales sont celles du S.-E. et du S.-O. Parmi les îles hautes, les seules qui soient habitées et même habitables, sont Manga-Réva, Taravaï, Aka-Marou et Av-Kena. La principale est Manga-Réva, qui n'a guère que 4 milles de longueur sur 1 mille de largeur moyenne. Dans sa partie méridionale seulement, où s'élève le mont Duff, sa largeur atteint 2 milles et demi, ce qui donne à l'île entière la forme de la coquille appelée huitre-marteau. La surface est médiocrement boisée, et les pâturages y dominant. On y trouve assez abondamment de l'eau pour les habitants; mais elle est difficile à faire pour les navires en relâche.

Dans leur état primitif, ces îles ne nourrissaient aucun autre quadrupède que le rat. Les naturels l'affectionnaient, et il devint très nuisible; mais les missionnaires en détruisirent en grande partie la race en amenant avec eux des chats, qui, à leur tour, se sont multipliés au point de devenir incommodes. Les

missionnaires ont aussi introduit les chèvres et les volailles.

Les deux corvettes quittèrent, le 15 août 1838, Manga-Réva, pour voguer vers l'archipel des Marquises ou de Nouka-Hiva, qu'elles atteignirent le 20, après l'avoir aperçu dès le 16. La vue des bâtiments fit arriver à la nage autour d'eux une multitude de jeunes filles qui venaient offrir leurs faveurs. Elles pouvaient avoir de douze à dix-huit ans; il y en avait de plus jeunes. Elles étaient dans l'état de nature, sans autre vêtement que le ceinturon étroit qui leur entoure les reins. En un moment elles eurent envahi les corvettes; mais des filets tendus par l'ordre exprès du commandant les empêchèrent d'avancer, et ce ne fut qu'à la nuit qu'elles furent admises dans les navires.

Les Noukahiviennes, dit la relation, sont généralement plus blanches que dans les autres archipels de l'Océanie. Avec des mains et des pieds bien tournés, une gorge arrondie, des yeux vifs et expressifs, plusieurs passeraient pour jolies en Europe. Les hommes sont mieux encore que les femmes; plusieurs d'entre eux annoncent la vigueur, la force et même l'intelligence. Malheureusement, leur contact avec les Européens leur a fait perdre le peu de qualités qu'ils avaient, et leur a laissé en échange les vices de leurs hôtes. A la suite de la civilisation, les maladies ont aussi étendu rapidement leurs ravages au milieu de ces peuplades qui occupent un degré élevé dans l'échelle des nations polynésiennes. Cette belle race de sauvages est grande, svelte, bien proportionnée; elle a le nez droit, les lèvres médiocrement grosses, les dents fort blanches, le visage ovale; la tête est nue, les cheveux sont noirs; les deux sexes vont, je le répète, entière-

ment nus, sauf le petit maro ou ceinturon. Les lobes des oreilles sont percés pour y loger des ornements, c'est-à-dire le plus souvent une dent de porc. La peau n'est pas plus foncée que celle des Arabes, quoiqu'au premier coup d'œil le tatouage les fasse paraître presque noirs.

Les Noukahiviennes ignorent à peu près les idées de pudeur et de chasteté. S'unir à l'homme par amour, par besoin ou par intérêt, est pour elles un acte sans conséquence, puisqu'à leurs yeux une fille est maîtresse de son corps. Seulement, elles doivent faire partager à leurs parents les bénéfices qu'elles retirent du trafic de leurs charmes, et la femme n'est estimée parmi ces sauvages qu'en raison des petits profits qu'elle procure étant fille, et des passions qu'elle sait éteindre et rallumer lorsqu'elle est devenue femme. Les plus jeunes filles accompagnent leurs sœurs plus âgées dans leurs tendres ébats, pour être, dit le voyage, initiées de bonne heure aux rapports avec l'homme. Voilà l'éducation première du beau sexe des îles Marquises. La natation est la seconde, et il s'y livre chaque jour, par troupes, en joyeuses nuïades qui ont soin de faire beaucoup de bruit pour éloigner le requin, ce redoutable ennemi de la plage noukahivienne, lequel pourrait les attaquer, si elles s'aventuraient en silence sur les flots dont il aime le calme.

Nouka-Hiva et tout le groupe des îles Marquises paraissent fort loin de subir la grande transformation morale déjà opérée à Taïti, aux Sandwich et dans les autres îles de la Polynésie. Les Noukahiviens tiennent à leurs mœurs primitives et à leurs usages: seulement, ils ont sucé nos vices, et ils se prêtent avec ardeur aux désordres de l'ivresse et du libertinage. Ils n'aiment

pas les missionnaires, et disent que leurs guerriers Hapas et Taipiis les tueraient, s'ils changeaient leurs coutumes.

Les Noukahiviens n'allument pas de feu dans leurs cases; ils cuisent leurs aliments sous une hutte basse, ouverte des deux côtés, et dont la fumée s'échappe sans obstacle. Le fruit à pain et le poisson forment leur principale nourriture; les cochons sont nombreux, mais ils sont taboués, c'est-à-dire prohibés, depuis une fête solennelle où l'on en dévora un trop grand nombre. Si un homme est tabou pour une femme, elle ne peut pas mettre la main sur sa tête, ni manger avec lui ou en sa présence. Les pirogues sont tabouées pour les femmes; elles ne peuvent pas y monter: c'est pourquoi les corvettes les virent arriver à la nage, tandis que les hommes étaient dans leurs pirogues. Certains oiseaux, certaines plantes, certains poissons, etc., sont tabous, et les naturels n'y touchent pas. Lorsque les femmes se sont frottées et jaunies avec la racine de curcuma et l'huile de coco, elles sont tabouées jusqu'à ce qu'elles aient été se laver dans l'eau des ruisseaux ou de la mer. Les jeunes filles ont surtout l'habitude de s'envelopper dans des nattes enduites de poussière de curcuma, pour se jaunir ainsi le corps, qui en exhale une odeur nauséabonde, considérée par ces Hébés polynésiennes comme un parfum délicieux.

Six tribus différentes se partagent l'île Nouka-Hiva, qui a donné son nom à l'archipel; ce sont: les Nuhiva ou Tai, les Hapas, les Taipiis, les Ataïoa, les Kai-Homé et les Atoupa. Des guerres continuelles, entremêlées de trêves momentanées, divisent ces tribus.

Les objets de l'usage le plus commun et que l'on rencontre dans toutes les cases sont des nattes, des

gourdes, des tasses en noix de coco, des berceaux pour les enfants, de petits coffres, des jattes en bois et des Calebasses. Un morceau de bois rond et un battoir leur suffisent pour la fabrication de leurs étoffes. On les confectionne en les battant d'une main sur la pièce en bois, tandis que de l'autre main on les étend, et on y jette par intervalles quelques gouttes d'eau pour y entretenir l'humidité. Quand l'étoffe se déchire, il suffit de rapprocher les bords de la déchirure et de la battre pour les réunir.

L'ensemble des îles Marquises, situées par $7^{\circ} 55' 10'' 30'$ lat. S., $141^{\circ} - 143^{\circ} 6'$ long. O., présente une population d'environ 20,000 habitants. Le climat est celui de presque tous les pays intertropicaux, bien que de grandes pluies et des coups de vent se succèdent de novembre à avril. La température moyenne est de 25 à 30° centigrades. L'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le goyavier, sont les principales richesses de ces îles fortunées, devenues aujourd'hui possessions françaises.

Le 3 septembre 1838, les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée* quittent l'archipel des Marquises pour se rendre à Taïti, cette oasis merveilleuse, située par $18^{\circ} 10' - 16^{\circ} 55'$ lat. S., $152^{\circ} - 154^{\circ}$ long. O., et aujourd'hui placée sous le protectorat de la France, ainsi que tout l'archipel de la Société, dont Taïti est la principale île. Elle était dès le 9 en vue des deux navires, qui y jetèrent l'ancre le même jour.

Malgré toutes les prédications des missionnaires, la dépravation morale des Taïtiens et la prostitution des femmes parurent encore à M. d'Urville au-dessous de la vérité. Les chefs, dit-il, sont les premiers à offrir leurs femmes et leurs filles pour un tava ou dollar; et leur

avidité pour l'argent cherche à se satisfaire par les moyens les plus vils et les plus révoltants. D'un autre côté, les missionnaires, dont la puissance y était si grande il y vingt ans, n'ont plus maintenant qu'une ombre d'autorité sur les indigènes, et l'immense église construite en 1823 est presque entièrement abandonnée. A l'arrivée des corvettes, les belles Taitiennes renouvelèrent les scènes des Noukahiviennes auprès des matelots français; le temps de la ferveur évangélique était déjà bien loin de leur souvenir.

Taïti n'est donc plus ce qu'elle était au siècle de Wallis, de Bougainville et de Cook. Ces rivages toujours verts, ces ruisseaux argentés, ces ravins profonds et boisés rappellent sans doute encore la reine de l'Océanie; mais la population innocente, enfantine, douce, naïve et joyeuse, a fait place à une multitude sale et déguenillée, astucieuse et vile, débauchée et vénale. Ainsi donc, encore une fois, les missionnaires ont tout-à-fait manqué à leur mandat.

Papéiti, capitale de l'île et de tout l'archipel, a une apparence de ville. On y trouve un et même plusieurs palais, les consulats anglais, français et américains, avec les pavillons des nations qu'ils représentent; un môle ou quai de débarquement, des hôtels, des boutiques, des enseignes, etc.; en un mot, tout ce qui constitue une cité. Cependant le coup d'œil n'embrasse qu'une seule file de maisons ou cases qui bordent la grève. Le nombre de maisons pourvues de portes et de fenêtres n'est pas considérable. La plupart ne diffèrent en rien des cases ordinaires construites en paille et en roseaux. Chaque habitation a du côté de la campagne un assez grand enclos ou jardin palissadé, ayant une issue sur la grande route de Matavai, cette œuvre

des femmes pénitentes, que les missionnaires avaient surprises en conversations criminelles avec leurs galants, et qu'ils condamnaient à des travaux forcés. Papéiti n'est en réalité qu'un gros village de 1,500 habitants. Les ressources du pays consistent en bœufs, cochons, volailles et fruits; il y a une auberge tenue par un Anglais. Le protectorat de la France introduira, nous l'espérons, de nombreuses améliorations dans cet archipel, en commençant par la suppression des règlements tracassiers des méthodistes anglicans.

M. d'Urville s'éloigna de Taïti le 16 septembre, pour aller visiter Apia, port de l'île Opoulou, que La Pérouse désigne sous le nom d'Oyo-Lava. Cette île semble à M. d'Urville, comme elle avait déjà paru à La Pérouse, bien supérieure à Taïti elle-même, pour la beauté et la fertilité des terres. La côte est couverte de beaux arbres d'une admirable verdure, qui a bien plus de développement qu'à Taïti; partout on y distingue de belles plages de sable, de jolies anses, des villages peuplés et parfaitement ombragés. Du rivage à l'intérieur, le terrain s'élève en pente assez douce pour pouvoir être habité et cultivé, si les indigènes étaient capables de travailler. C'est sous ce rapport surtout, ajoute M. d'Urville, que l'île Opoulou est bien supérieure à Taïti, dont les plages de la base sont seules praticables, tandis que l'intérieur est abrupt et si rocailleux, que la culture en resterait toujours extrêmement pénible, si toutefois elle n'était pas impossible. Les villages, qui ne sont pas des villes, comme l'avait pensé La Pérouse, à moins qu'elles n'aient depuis disparu, sont généralement placés sur les pointes des terres, entourés d'admirables touffes de cocotiers, et souvent traversés par de jolis ruisseaux qui tombent

quelquefois en cascades des montagnes voisines. Des églises ont été nouvellement bâties par les naturels , sous la direction des missionnaires anglais.

« Nos matelots , dit le chef de l'*Astrolabe* , habitués aux faciles beautés de Nouka Hiva et de Taïti , ont voulu ici renouveler leurs galanteries ; mais , à leur grande surprise , ils ont été désappointés. Les femmes , qui d'abord avaient semblé disposées à accepter les propositions des Français , ont refusé ensuite les provocations sérieuses , et elles paraissent se soumettre avec sincérité aux défenses de leur nouvelle religion. Mais elles indiquaient volontiers à nos hommes le chemin d'une tribu voisine , où ces peuplades conservant leurs premières croyances , sont encore toutes disposées à trafiquer des faveurs de leurs femmes , et dès ce moment cette route a été souvent parcourue par les habitants des corvettes. »

M. d'Urville rectifie les noms des îles composant l'archipel des *Sumoa* , dont dépend Opoulou. Il avait dans un autre voyage donné à ce groupe le nom d'Hamoia , d'après les insulaires de Tonga , qui ne prononcent jamais la lettre *s* , à laquelle ils substituent ordinairement la lettre *h*. Opoun s'appelle Olo-Singa ; Leone , To-Hou ; Fanfoue , Féli-Houta. Ces trois îles portent collectivement le nom de *Manoua*. Quant à l'archipel véritable de Samoa , l'île Maouna de La Pérouse est réellement Toutou-Ila ; l'île des Pêcheurs , Ana-Moua ; Oyo-Lava , Opoulou ; puis Manano , Apolina ; et enfin Sevai , que par erreur La Pérouse nomme Poua. On estime la population de ce groupe à 80,000 habitants ; Sevai et Opoulou en contiendraient 25,000 ; Toutou-Ila , 10,000 ; Manano , 7,000 ; Apolina , 3,000. Le groupe de Manoua serait le moins habité. Ces îles ont

châcune un chef ou arii, et sont indépendantes les unes des autres. Elles n'avaient pas de culte avant l'arrivée des missionnaires. De là cette facilité qu'ils ont eue à y faire accepter le christianisme. Auparavant les jeunes filles disposaient librement de leurs charmes, et les hommes avaient autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir. Un des chefs actuels, bien que chrétien, en a encore deux.

Les hommes de cet archipel sont en général grands et bien faits, vigoureux et hardis. Aucun des deux sexes n'a la figure tatouée, mais leurs cuisses sont couvertes de dessins. Leur corps est aussi tatoué fréquemment par des plaies et des cicatrices qui s'accordent mal avec la réputation qu'on leur a faite d'hommes pacifiques. On remarque de plus parmi eux; ce qu'on ne voit pas chez les peuples sauvages, des bossus, des boiteux, et surtout des borgnes. Les filles sont bien proportionnées, en général très jolies, mais avec un air décidé comme les hommes, dont elles ont presque les manières.

Ces insulaires ont des communications avec les îles Viti et les habitants de Tonga. Leurs maisons ou cases et leurs pirogues sont d'une construction élégante et légère. Les cochons abondent dans l'archipel et y sont à vil prix; les poules sont plus rares, quoique peu chères; les coquilles sont très communes. Il existe à Samoa une grande espèce de serpent boa, de 2 à 3 mètres de longueur, mais qui n'est pas dangereux. Une belle espèce de ramier, bonne à manger, fourmille dans les bois.

La partie des naturels d'Opoulou qui ne s'est pas convertie à la religion chrétienne a conservé ses usages primitifs. Elle porte les cheveux longs, quelque-

fois relevés sur le sommet de la tête par un lien de feuilles ou d'écorces de cocotier. Une ceinture étroite sert d'unique vêtement. Le tatouage couvre presque tout le corps. Les convertis ont les cheveux coupés ras ou à la Titus.

De l'île Opoulou les corvettes filent vers l'île Vavao, dont le groupe entier compte environ 6,000 habitants. De là elles vont faire un séjour aux îles Hapai et aux îles Viti. Les Hapayens sont de beaux hommes ; leurs femmes ont aussi des traits réguliers, une belle poitrine et des seins parfaits ; mais elles tendent de bonne heure à l'obésité. Les Vitiens sont également de beaux hommes, bien qu'avec des formes un peu grêles. Ils ont la peau d'un brun jaunâtre, analogue à la couleur de la suie ; leurs cheveux sont crépus, mais moins laineux que ceux des nègres. Le tatouage est ordinaire. Le Vitiien, nu de la tête aux pieds, cache seulement les parties génitales avec une étroite bande d'étoffe. Les femmes ont une ceinture en paille. L'huile de coco est employée à lustrer la peau, et la préserve de la piqure des insectes. Les Vitiens sont encore cannibales, et n'en font pas mystère ; dans leurs guerres ils mangent impitoyablement leurs morts. Les enfants des deux sexes vont entièrement nus, et les jeunes filles ne mettent la ceinture de sayne qu'à l'âge de puberté. La coiffure est très ébouriffée, côté unique vers lequel se porte la coquetterie des Vitiennes ; les barbes de la ceinture tombent jusqu'à mi-cuisse, et c'est la seule concession qu'elles fassent à la pudeur. La polygamie est ici générale ; la sultane favorite est seule exempte des durs ouvrages.

L'archipel des îles Viti est un des plus vastes et des plus nombreux de l'Océanie. La grande quantité d'îles

ou îlots qui le composent, et surtout la multiplicité des écueils qui encombrant ses mers, et souvent réunissent un grand nombre de terres, naguère séparées par les eaux, en font un des points les plus dangereux pour la navigation. Le Hollandais Tasman le découvrit en 1643. Un siècle après, il fut visité par Cook, puis par Bligh, Barber et Wilson; mais en 1827, *l' Astrolabe* en fit seule une reconnaissance suivie et complète.

Cet archipel se compose principalement de deux grandes îles, Viti-Lebou, qui en occupe à peu près le centre, et Vanona-Lebou, qui le limite vers le nord. Ensuite viennent un grand nombre d'îles, dont quelques unes sont encore importantes, et par leur étendue et par leur population. Toutes ces terres sont, du reste, généralement hautes, médiocrement boisées, et paraissent d'une grande fertilité. Sans aucun doute, observe M. d'Urville, elles doivent leur existence aux feux souterrains, et elles ont dû voir leurs sommets couronnés par plus d'un cratère aujourd'hui éteint. Des sources d'eaux chaudes y paraissent abondantes. Les îles basses y sont rares et de peu d'étendue. On dirait, ajoute M. d'Urville, que les polypiers qui en construisent la base ont commencé leur travail tout récemment. La population des îles Viti paraît nombreuse et entreprenante. Presque tout l'archipel est habité; mais les îles voisines des tribus puissantes sont souvent dévastées par des guerres cruelles et incessantes. Les vaincus sont massacrés sans pitié, et ensuite dévorés par les vainqueurs.

Une des croyances des Vitiens, c'est que si un homme ou une fille se livrait à l'acte de la génération avant l'âge de dix-huit ou vingt ans, il mourrait immédiatement. Alors, souvent et malgré leurs désirs, les jeunes

gens restent sages jusqu'à l'époque du mariage ; et à son tour, la jeune fille, si elle se marie, n'appartient qu'à son mari. Dans le cas contraire, elle reste libre de ses volontés, et dispose à son gré de ses faveurs. C'est grâce à cette croyance que la race des îles Viti s'est conservée avec toute sa beauté. Les femmes aiment beaucoup leurs enfants ; la stérilité est rare, et on la regarde comme un grand malheur. La terre ici fournit presque sans travail une nourriture abondante, et les enfants sont une source de richesse en même temps qu'une jouissance vraie pour les parents. On a aux îles Viti un grand respect pour les morts, dont les corps sont déposés dans des morais, mais sans aucune prière ; seulement on cherche à le placer le plus près possible de la maison de l'esprit. Il faut ajouter que, malgré ce respect pour les morts, on tue les vieillards infirmes, et qui ne doivent plus traîner qu'une triste existence. Une fosse est préparée, la victime y descend, et son bourreau l'assomme d'un coup de massue.

Lorsqu'un chef meurt, on immole toujours sur sa tombe plusieurs de ses femmes. Les hommes et les femmes se coupent une phalange du pied ou de la main, pour témoigner de leur douleur à la mort d'un chef ou d'un parent, et ils montrent avec honneur ces horribles blessures.

Comme aux îles Tonga, les habitants des îles Viti font usage du kava, breuvage enivrant qui est employé surtout dans les grandes occasions. Le tabou règne aux îles Viti comme aux îles Tonga ; et c'est le grand prêtre qui l'applique, après avoir consulté l'esprit.

Dans les cas de maladies, les prêtres ou nambetti jouent encore un grand rôle : le malade les fait appeler

et les charge d'aller porter une offrande dans la maison de l'esprit, afin d'en obtenir sa guérison; au cas de mort, l'offrande appartient à l'envoyé, mais il est rare que le malade attende patiemment la mort à la suite des souffrances. Lorsque le prêtre déclare qu'il ne croit plus à la guérison, le malade prie ses parents de l'aider à quitter la vie. On le porte dans une fosse, on le couvre de terre, en ne laissant visible que la tête, puis on l'étrangle, et on immole avec lui ses femmes, si sa fortune lui a permis d'en avoir un certain nombre.

Ajoutons que les naturels des îles Viti, sous un ciel de feu, aiment le farniente et le pratiquent largement. Les femmes sont chargées de tous les soins domestiques; elles cherchent et préparent la nourriture d'igname et de taro, sans que les hommes s'en mêlent. Enfin, comme aux îles Tonga, les Vitiens aiment la musique, ont des tambours et des flûtes, et exécutent des chants qui ne manquent ni d'expression ni d'harmonie. La conque leur sert pour appeler les guerriers aux armes.

En quittant l'archipel Viti, le 29 octobre 1838, M. d'Urville se dirigea vers les îles Salomon, en se livrant, dans sa traversée, à des explorations diverses, telles que la reconnaissance, 1° des terres que Surville appela terres des *Arsacides*, mais qui doivent conserver le nom de *Malaita*, imposé par le premier découvreur Ortega; 2° des terres de *Guadalcanar*, suivies de la chaîne continue des îles de Sesarga, Florida, Buena Vista et Galera, etc.

L'archipel des îles *Salomon*, découvert en 1567 par l'Espagnol Alvaro Mendana de Neira, qui leur imposa ce nom à cause de l'idée qu'il s'était faite de leur ri-

chese, s'étend du nord-ouest au sud-est, sur un espace de 200 lieues, entre 0°-10° latitude S. et 150°-160° longitude E. Il se compose de huit à dix îles principales, et de beaucoup d'autres moins considérables, dont le nombre n'est pas encore définitivement déterminé. La charpente de ces îles, d'après la relation que nous analysons, est presque partout la même : c'est une longue chaîne de montagnes souvent fort élevées, laquelle en forme le centre en courant dans la direction générale du groupe. De beaux versants viennent, par un plan peu incliné, s'étendre jusqu'au rivage, qui généralement se présente bas et souvent garni de palétuviers dont le pied est baigné par l'eau salée. Une végétation active et vigoureuse en couvre la totalité, et ce n'est que de distance en distance que l'on aperçoit de rares intervalles où le sol n'est couvert que de fougères, souvent incendiées par les indigènes. Les principales îles ont de belles plaines surmontées au loin de hauts sommets, d'où descendent de superbes rivières qui fertilisent le sol.

M. d'Urville fait remarquer que les caractères physiques des Salomoniens sont très difficiles à indiquer, parce que si leur ensemble est le même, il existe de nombreuses nuances, suivant les points de l'archipel où vivent les naturels. Ceux de Christoval sont en général petits et faibles, bien que parfaitement constitués. Ceux de l'île Isabelle semblent tenir d'une peuplade moins bien partagée. Ils ont la peau noire, sauf quelques uns qui sont cuivrés. Les cheveux sont crépus et serrés, souvent ébouriffés à la manière des Papous. Le visage porte toujours un air de défiance. Les Salomoniens ne se tatouent point. Ils mâchent le bétel, ce qui noircit leurs dents, lesquelles autrement

seraient très blanches : témoin les dents des femmes qui s'abstiennent de ce végétal.

Le beau sexe salomonien n'est pas mieux traité par les hommes que dans les autres archipels habités par des sauvages. Il est parqué dans la maison des chefs ou founaki, et sert à leurs plaisirs. Il est chargé des travaux du ménage. Un homme n'est pas riche s'il n'a pas beaucoup de femmes. Il paraît avoir pour elles assez d'affection ; mais la possession d'une compagne n'est estimée par lui qu'en raison des plaisirs sensuels qu'elle lui procure ; et un mari, s'il est permis d'employer ce terme en des parages où le mariage n'est qu'un vain mot, s'inquiète peu qu'elle les prodigue à d'autres qu'à lui-même.

Les hommes vont entièrement nus, sauf le maro qui leur entoure les reins ; les femmes sont nues aussi, et elles accumulent sur leurs fesses une si grande quantité d'herbes sèches, recouvertes par un morceau d'étoffe, qu'elles ont des postérieurs monstrueux. Voyez jusqu'où va se nicher la coquetterie ! et que vont dire nos élégantes dont certaine mode ou addition postiche trouve ainsi une rivalité dans les herbes sèches des Salomonniennes ?

L'industrie des Salomoniens ne brille point dans la construction des cases, mais dans les ornements, les armes et surtout les pirogues, qui sont d'une grande légèreté. Le maro est d'une étoffe grossière, qui couvre à peine les parties naturelles. Par compensation à une complète nudité, les Salomoniens se barbouillent la figure et le corps avec de la chaux, et se font des peintures très burlesques. Les armes sont l'arc, les flèches, la lance en bois et le casse-tête. Leurs instruments de musique sont des flûtes, des bamboux

et des chalumeaux, et ils sont tellement musiciens que tous leurs mouvements se font en cadence.

Après la reconnaissance pénible et complète des îles Salomon, les deux corvettes poursuivent leur navigation, et vont explorer les îles *Monte-Verde* ou *Nougouor*, dont le groupe forme un cercle d'îles, d'îlots et de récifs. Les naturels appartiennent au type brun ou cuivré peu foncé. Leur taille est moyenne, leur visage un peu aplati; le nez est large et peu saillant; le front développé, mais fuyant; leurs dents sont d'une éclatante blancheur; enfin leur physionomie est douce et gracieuse. Ils portent les cheveux longs et lisses, flottant sur les épaules ou noués derrière la tête, sur laquelle sont posés de grands chapeaux chinois dont les ailes sont très relevées sur les côtés, et les bords courbés en arc de cercle. Ces insulaires ne se tatouent pas, et un simple maro en tissu de paille est leur unique vêtement, que même ils cèdent, du reste, volontiers pour une bagatelle.

En gouvernant vers les îles Hogoleu, on rencontre les îles *Dunkins*, dont les habitants ont le type carolin, le corps régulier, les membres sveltes, la peau cuivrée, la bouche petite, les dents belles et la physionomie assez agréable. Ils portent la barbe à la juive; leurs cheveux longs, noirs et lisses, sont retroussés en chignon. Le haut de la tête est bien fait, le derrière un peu saillant. On trouve ensuite l'île *Tsis*, petite île volcanique peu élevée, dont le sol est presque entièrement couvert de cocotiers, d'arbres à pain, de pandanus et d'une grande variété de plantes. Elle est entourée d'un récif de corail qui en rend l'abordage difficile. Les naturels sont cuivrés et se teignent la peau.

Les corvettes traversent l'archipel Hogoleu, et après avoir exploré quelques parties des îles Carolines, elles voguent vers les Mariannes, pour aller se reposer à *Gouaham*, qu'elles atteignent le 1^{er} janvier 1839. Elles en repartent le 13, passent au milieu des îles Pelew, touchent à Mindanao, puis à Sanguir, et de là se rendent directement à Ternate, où elles jettent l'ancre le 2 février.

Ternate est, avec Tidor, la plus importante du groupe des îles Moluques, dont Gilolo est la plus grande. Cette île ne compte qu'environ 5,000 habitants, et Gilolo en a le double; mais elle est, comme Tidor, la résidence d'un sultan. Le terrain des Moluques, bien qu'essentiellement volcanique, est riche et fécond; de vastes plaines entourent le pied de ces volcans encore mal éteints, et se couvrent d'une riche végétation. Le volcan de Ternate a aujourd'hui le plus d'activité, et la lave en arrive quelquefois jusqu'à la mer. Malgré ce volcan, c'est l'île de Ternate que les Hollandais ont choisie pour leur principal établissement dans les Moluques proprement dites. Cet établissement dépend du gouvernement général des Moluques, dont le siège est à Amboine. Ternate, Manado, Macassar, Banda, sont les points principaux de ce département, qui embrasse, sous le nom de gouvernement des Moluques, les grandes terres de Célèbes, celles de Céram, de Banda, et les Moluques proprement dites. Le gouverneur est tenu de faire des tournées annuelles dans les diverses parties soumises à sa domination.

Amboine, où les corvettes mouillèrent le 5 février 1839, a sa capitale assise sur une plaine peu étendue derrière un fort, appelé fort Victoria. Elle est à peine visible de la mer; pour y pénétrer on traverse le

fort sur un pont-levis. Les principales rues offrent de belles maisons, et chaque maison a un jardin avec une cour derrière, plantée de beaux arbres fruitiers. Le quartier chinois et le quartier malais sont plus rapprochés de la rivière, dont le lit est très large et qui joint la mer au nord du fort Victoria. Le palais du gouvernement est dans le beau parc de Batou-Cadja, où l'on trouve réunis tous les agréments de la vie, sous le ciel embrasé des Moluques. La population de l'île est évaluée à 50,000 habitants répartis entre les deux presque îles qui forment une résidence de gouverneur, proprement dite. On compte parmi eux un petit nombre d'Européens et de métis qui habitent presque toute la ville; puis des Chinois et des Malais de diverses îles; le reste est composé de purs Amboinais qui ont en grande partie embrassé le christianisme.

Les Amboinais sont naturellement très indolents et très adonnés à leurs plaisirs, comme tous les peuples malais, surtout depuis leur conversion à la religion chrétienne; ils satisfont leur goût effréné pour le vin de Sagouer, que l'île produit en grande abondance. C'est un suc doux et rafraîchissant que l'arbre du même nom donne par incision, et qui par la fermentation se convertit en liqueur âcre et enivrante. La nourriture principale est la moelle de sagoutier, qui, broyée, lavée et séchée, devient une fécule dont on fait des galettes tenant lieu de pain. Le gouvernement hollandais retire des indigènes, outre le bénéfice de son monopole, un impôt personnel, un droit sur la vente du sel, de l'opium, du vin de sagouer et de l'arac. Il les assujettit à toutes les corvées, et ceux-ci les supportent sans murmure, parce qu'ils sont délivrés de la tyrannie de leurs anciens chefs natifs appelés Orang-Kayas. Un

petit nombre d'agents hollandais suffit à tout cela. La garnison d'Amboine n'est guère que de 500 soldats , dont 300 Européens et 200 Malais ou nègres. Ces troupes sont casernées dans le fort ; chaque soldat a une femme avec lui et reçoit pour elle une ration de riz. Ces sortes de mariages temporaires sont tolérées par les mœurs très relâchées de ces colonies , et il est peu d'Européens qui n'aient une liaison de ce genre, qu'il peut rompre à sa guise et sans qu'on y trouve aucunement à redire.

Ici s'arrête la publication du *voyage au pôle sud et dans l'Océanie* ; la relation du séjour à Amboine termine le cinquième volume publié. Nous consacrerons à l'ouvrage un second article quand les derniers volumes auront vu le jour ; mais en attendant, et pour compléter provisionnellement la narration , il nous paraît convenable et même indispensable d'en offrir une idée sommaire, à cause surtout de l'affectation que semblent mettre les journaux et revues britanniques à oublier ou affaiblir le mérite de la dernière expédition de M. d'Urville , spécialement en ce qui touche les régions australes.

Quoique métropole des Moluques , Amboine n'a pas ses magasins bien fournis , et le besoin de vivres conduisit les deux corvettes à Batavia , capitale de toutes les possessions néerlandaises dans l'Inde. On y passa dix jours , puis on se rendit à Singapour , station anglaise dans le même archipel , et qui reçut les corvettes le 27 juin. Elles en repartirent bientôt et s'en furent compléter la reconnaissance des Iles Natunas , Soulou et autres. La saison , la mer et les vents ne permettaient plus de voguer vers Manille ou Macao , ni de se présenter une seconde fois à l'entrée du détroit de

Torrès pour rentrer dans le Grand Océan, au détroit de Macassar; il fallait déjà lutter contre des courants; on vint s'amarrer dans la baie de Lampoung, sur le détroit de la Sonde, rivage perfidement enchanteur de la grande île de Sumatra. Les deux corvettes emportèrent la dysenterie, et elles n'eurent plus à espérer de refuge salutaire que dans la Tasmanie, où elles parvinrent enfin, après une longue et pénible traversée, et après avoir dû jeter à la mer les corps de quatorze matelots et de trois officiers; et des nombreux malades que *l'Astrolabe* et *la Zélée* déposèrent à Hobart-Town, plusieurs encore succombèrent à leurs souffrances.

Quelques jours seulement de mouillage dans ce port suffirent pour rendre la vie aux équipages. Le commandant se décide tout-à-coup de remettre à la voile. Il a appris qu'une flottille américaine et deux navires anglais, voulant tirer profit de la campagne des Français dans les glaces, ont résolu de nouvelles tentatives. Il croit l'honneur national engagé, et s'écrie : En avant ! Aussitôt, les équipages, confiants dans l'étoile de leur chef, obéissent avec joie. Le 1^{er} janvier 1840, les corvettes lèvent l'ancre et s'élancent de nouveau vers le Sud. Parvenues, le 17, sous le 65° parallèle, déjà elles se trouvent enveloppées d'énormes blocs de glace qui menacent de les défoncer ou qui les attirent dans des courants pour les bloquer et les broyer contre des banquises. Cependant, le 19, on aperçoit une terre par 66° 30' lat. S., 138° 2' long. E. Elle se dessine au loin, elle offre l'image de la stérilité, mais semble révéler un continent ou plusieurs terres s'étendant vers le pôle. Les embarcations envoyées par le commandant rapportent des fragments de roche qui ne laissent plus de doute et constatent la nature de cette terre granitique à

laquelle M. d'Urville donne le nom de *terre Adélie*, afin de perpétuer le nom d'une épouse dévouée qui avait consenti trois fois à une longue et cruelle séparation, dans l'intérêt de la science et de la gloire du pays, et qui devait, deux ans plus tard, dans la paix de nos arts et au sein de nos plaisirs tranquilles, se perpétuer d'une autre manière avec son époux et son fils, par un horrible événement !

Les corvettes sortirent des glaces le 1^{er} février, après avoir découvert une seconde terre, qui fut appelée *Clarie*, et en rapportèrent la presque certitude d'avoir surpris la position mystérieuse du pôle magnétique. Elles étaient de retour à Hobart-Town le 17 février.

Le bruit des nouvelles découvertes de M. d'Urville se répandit rapidement par la presse anglaise dans toute l'Australie. Nos rivaux cherchèrent à les lui contester ; mais efforts impuissants ! M. d'Urville est resté avant sa mort possesseur absolu et découvreur unique des terres Louis-Philippe, Adélie et Clarie. Les dernières découvertes de James Ross et de ses compagnons, parvenus ensuite jusqu'au 78°4' de latitude sud, n'ont rien enlevé au mérite de celles du commandant de l'*Astrolabe*. S'il a été moins heureux que ses successeurs, il n'a montré ni moins de lumières ni moins de résolution ; et lorsque le capitaine Ross publiera lui-même sa relation, il s'empressera sans doute de reconnaître les avantages qu'il a tirés de la découverte de la terre Adélie, en ce qu'elle lui indiquait en quelque sorte la nécessité de se rapprocher du pôle austral, et d'aller chercher dans l'est une route qu'on savait, grâce aux découvertes de M. d'Urville, ne pas exister sous le méridien d'Hobart-Town.

Trente mois d'une navigation continue, des travaux

immenses d'hydrographie et de physique, deux cargaisons de collections pour l'histoire naturelle, enfin les résultats de ceux du premier plan du voyage, ainsi que les rappelle une savante biographie de l'amiral d'Urville, publiée par son digne ami M. Isidore Lebrun, ne suffirent pas à cet illustre et intrépide marin pour reprendre la voie directe de l'Europe. Il quitta le mouillage d'Hobart-Town le 25 février, pour se diriger sur les îles Auckland et en achever la reconnaissance encore incomplète. De là il fit route pour la Nouvelle-Zélande, et y opéra le relèvement de toute la côte orientale de l'île du Sud. L'autre île, Ika-Na-Mawi, et l'archipel Loyalty revirent ensuite *l'Astrolabe*, qui les avait explorés déjà en 1827. De la Nouvelle-Zélande on fit voile pour la Louisiade, dont la côte méridionale fut suivie dans tous ses contours. Cette reconnaissance d'une étendue de deux cents lieues a appris que, contrairement à l'opinion reçue, la Louisiade n'est point séparée de la Nouvelle-Guinée.

Le 31 mai 1840, *l'Astrolabe* et la *Zélée* font route à l'ouest, et franchissent audacieusement le dangereux détroit de Torrès. Le 12 juin, elles voguaient sur une mer libre et revenaient par Timor à l'île Bourbon. Enfin, le 6 novembre 1840, elles rentraient à Toulon, après une absence de trente-huit mois, ayant parcouru la moitié des mers qui couvrent le globe, traversé sept fois l'équateur, et pénétré à deux reprises sous le cercle polaire austral. Le 31 décembre, le ministre de la marine expédia le brevet de contre-amiral à M. d'Urville, capitaine de vaisseau depuis onze années; les officiers furent avancés d'un grade, les matelots d'une classe, et plusieurs décorations de la Légion d'Honneur furent distribuées. Ce ne fut qu'au printemps de 1841

que l'amiral vint à Paris pour préparer la publication de sa relation et recevoir de la Société de géographie sa grande médaille d'or, qui allait être aussi décernée, deux ans plus tard, au capitaine James Ross pour ses découvertes vers le 78° parallèle sud. L'infortuné Dumont d'Urville aura ignoré cette justice accordée à son heureux émule, auquel il l'eût rendue avec empressement lui-même, si la catastrophe du 8 mai 1842 ne l'eût enlevé à la science, au pays et à l'amitié.

ALBERT-MONTÉMONT.

TABLE DES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES PRINCIPALES DE LA
RUSSIE, *rédigée par M. STRUVE, directeur de l'observatoire central de Poulkova.*

(Lu à l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg,
le 12 août 1842.)

—

La table des positions géographiques principales de la Russie, que nous allons reproduire, et qui est due aux savantes recherches de M. Struve, astronome, présente l'état actuel de la géographie astronomique de l'empire moscovite. Ce travail authentique des positions russes, établi d'après une critique approfondie de nombreuses autorités, nous semble d'un haut intérêt pour la science, et nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de l'avoir reproduit.

Obligé de faire un choix des points les plus importants, M. Struve a admis dans sa table, 1° toutes les villes et les forteresses dont les positions exactes sont connues; 2° plusieurs bourgs et villages importants,

et des places frontières; 5° les phares; 4° d'autres points essentiels pour la géographie, tels que les montagnes, les embouchures de fleuves ou rivières, les promontoires ou caps, etc. Il déclare qu'il a tâché de baser les positions sur les meilleures autorités, et il a soin de les rappeler dans son mémoire. Il est glorieux pour la France de pouvoir dire que les premières bases de ces opérations scientifiques avaient été posées dès 1737 par un Français, Joseph de l'Île, alors premier astronome de Saint-Petersbourg.

La table en question, et qui va suivre, contient 508 lieux, dont 396 appartiennent à l'Europe, 90 à l'Asie, et 22 à l'Amérique. On voit par là que les fondements de la géographie quant à la Russie d'Europe sont déjà fort avancés. M. Struve indique, dans ses remarques préliminaires, ce qui reste à faire pour atteindre au degré désirable d'ensemble et de perfection.

Dans l'orthographe des noms de lieux, il a tenu compte de la différence des alphabets, et remplacé les lettres russes par des lettres ou compositions de lettres françaises analogues. Les longitudes sont comptées du premier méridien russe, qui est supposé à 20° à l'ouest de l'observatoire de Paris.

A. M.

POSITIONS GÉOGRAPHIQUES EN RUSSIE.

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude |
|--|---------------------------------|-----------|------------|
| Abagnïtouïevsk, place frontière. | Irkoutsk. | 49°34'38" | 135°29'22" |
| Abo, ville, ci-devant observatoire. | Finlande. | 60 26 58 | 34 57 7 |
| Ak-Boulak, fontaine de steppe. | Steppe des Kirguises | 47 1 57 | 75 29 30 |
| Akerman, ville, église sur la montagne. | Bessarabie. | 46 11 51 | 48 1 28 |
| Akhtyrka, ville, église de l'Intercession. | Kharkov. | 50 17 58 | 52 36 30 |
| Akmetchet, tour du cap occidental. | Tauride. | 45 31 24 | 50 21 56 |
| Alaguéze, montagne, cime. | Groussino-Imérétié. | 40 31 36 | 61 51 0 |
| Aloupka, village, pavillon. | Tauride. | 44 24 30 | 51 43 36 |
| Anaklia, forteresse. | Mingrélie. | 42 22 24 | 59 11 24 |
| Anapa, forteresse, église. | Circassie. | 44 54 24 | 54 58 32 |
| Arabat, forteresse, bastion oriental. | Tauride. | 45 17 53 | 53 9 24 |
| Ararat grand, mont, cime. | Groussino-Imérétié. | 39 42 24 | 61 57 30 |
| Ararat petit, mont, cime. | — — | 39 39 11 | 62 4 12 |
| Ardatov sur l'Alatyr, ville, cathéd. de la Trinité. | Simbirsk. | 54 50 49 | 63 54 0 |
| Arensburg, ville. | Livonie. | 58 15 10 | 40 7 15 |
| Arkhanguelsk, ville de Gouv., cathéd. de la Trinité. | Arkhanguelsk. | 64 32 8 | 58 13 32 |
| Astrakhan, ville de Gouv., cathéd. de l'Assomption. | Astrakhan. | 46 20 53 | 65 45 0 |
| Atchouiev, bourg. | Caucasie. | 45 42 38 | 55 27 15 |
| Azov, bourg, église | Iékaterinoslav. | 47 6 48 | 57 4 54 |
| Baïat, village au pied de l'Ararat. | Groussino-Imérétié. | 39 52 39 | 62 10 42 |
| Bàkou, ville. | Pr. Caspienne. | 40 21 20 | 67 30 43 |
| Balaschev, ville, cathéd. de la Trinité. | Saratov. | 51 33 14 | 60 49 8 |
| Baldjikansk, poste militaire. | Irkoutsk. | 49 17 15 | 127 59 25 |
| Balta, ville, marché. | Podolie. | 47 56 12 | 47 17 49 |
| Bargouzinsk, ville. | Irkoutsk. | 53 36 45 | 127 26 40 |
| Barnaoul, ville. | Tomsk. | 53 19 51 | 101 36 42 |
| Pelev, ville, église de l'Intercession. | Toula. | 53 48 17 | 53 50 26 |
| Belgorod, ville, cathéd. de la Trinité. | Koursk. | 50 35 42 | 54 17 18 |
| Belosaraïsky, ancien phare. | Iékaterinoslav. | 46 58 0 | 55 5 36 |
| Bender, ville. | Bessarabie. | 46 50 32 | 47 16 0 |
| Berezov, ville. | Tobolsk. | 63 55 59 | 82 43 36 |
| Béring, baie. | Amérique. | 59 7 20 | 239 6 13 |
| Béring, cap. | Amérique. | 65 0 30 | 201 53 0 |
| Beschtau, mont, cime. | Caucasie. | 44 6 5 | 60 41 11 |
| Bobrov, ville, cathéd. de la Trinité. | Voronéje. | 51 5 38 | 57 43 44 |
| Bogouslav, ville, cathéd. Ste Praskovie. | Kiev. | 49 33 2 | 48 33 10 |
| Bogoutchar, ville, église de la Trinité. | Voronéje. | 49 56 2 | 58 15 38 |
| B. Igar, ancienne ville, église dans les ruines | Kazan. | 54 59 2 | 66 44 24 |
| Bolkhov, ville, cathéd. de la Trinité. | Ofél. | 53 26 26 | 53 42 36 |
| Bolscheretak, Ostrog. | Kamtchatka. | 52 54 30 | 174 30 0 |
| Borgo, ville. | Finlande. | 60 24 16 | 43 23 35 |
| Borissav, ville, cathéd. de la Résurrection. | Minsk. | 54 14 46 | 46 10 14 |
| Borovsk, ville, cathéd. de l'Annonciation. | Kalouga. | 55 12 26 | 54 10 0 |
| Bouïnsk, ville, église de la Trinité. | Simbirsk. | 54 57 53 | 65 58 17 |
| Boukhtarminsk, ville, monticule Mokhnataïa Sopka. | Omsk. | 49 36 12 | 101 13 30 |
| Bratslav, ville, église catholique. | Podolie. | 48 49 26 | 46 37 12 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement | Latitude. | Longitude. |
|--|----------------------|------------|-------------|
| | OU Province. | | |
| Brest-Litovsk, ville, couvent Franciscain. | Grodno. | 52° 4' 54" | 41° 18' 42" |
| Briansk, ville, ég. de la nativité du Sauveur. | Orel. | 53 14 23 | 52 3 34 |
| Chamisso (fr), île, cime. | Amérique. | 66 13 11 | 215 53 46 |
| Christinestad, ville. | Finlande. | 62 16 9 | 38 57 50 |
| Dagerort, phare. | Estonie. | 58 54 59 | 39 51 30 |
| Danube (fr), embouchure de Guéor- guievsk, pointe N.-E. de l'île. | Bessarabie. | 44 53 44 | 47 14 54 |
| Derbent, ville. | Pr. Caspienne. | 42 4 9 | 65 33 21 |
| Disna, ville, église. | Vilno. | 55 34 10 | 45 52 33 |
| Djanguer, résidence du Djanguer-Khan. | Astrakhan. | 48 45 55 | 65 14 38 |
| Dmitrov, ville, cathéd. de l'Assomption. | Moskva. | 56 20 42 | 55 11 21 |
| Dmitrovsk, cathéd. du Saint-Esprit. | Orel. | 52 30 24 | 52 50 28 |
| Dnestr-Liman, embouchure de Tsare- grad, cap méridional. | Bessarabie. | 46 4 50 | 48 9 49 |
| Bomesness, phare, le plus haut. | Courlande. | 57 45 39 | 40 16 22 |
| Dorogobouje, ville, ég. de l'Intercession. | Smolensk. | 54 55 1 | 50 57 1 |
| Dorpat, ville, observatoire. | Livonie. | 58 22 47 | 44 23 15 |
| Doubno, ville, couvent des Bernardins. | Volynie. | 50 25 12 | 43 22 41 |
| Douglas, cap. | Amérique. | 58 53 0 | 224 48 36 |
| Drouia, ville, couvent des Bernardins. | Vilno. | 55 47 21 | 45 7 57 |
| Dünaburg, ville, cathédrale. | Vitebsk. | 55 43 4 | 44 9 37 |
| Dünamünde, forteresse, église. | Livonie. | 57 2 42 | 41 42 19 |
| —, phare. | — | 57 3 37 | 41 41 16 |
| Ek-holm, phare. | Estonie. | 59 41 8 | 43 27 35 |
| Elhorus, mont, cime orientale. | Caucase. | 43 21 0 | 60 6 47 |
| —, cime occidentale. | — | 43 21 21 | 60 6 7 |
| Saint Elie (fr), mont. | Amérique. | 60 17 35 | 236 48 39 |
| Emba, forteresse sur la rivière Emba. | Step. des Kirguises. | 48 19 21 | 70 5 27 |
| Enaré, village. | Arkhanguelsk. | 68 56 30 | 44 55 45 |
| Est (fr), cap, le plus oriental du continent asiatique. | P. des Tchouktchis. | 66 6 0 | 208 13 30 |
| Fellin, ville, église. | Livonie. | 58 21 46 | 43 15 48 |
| Repdosia, ville, milieu du marché. | Tauride. | 45 1 25 | 53 3 54 |
| Friedrichstadt, ville, église. | Courlande. | 56 37 8 | 42 44 57 |
| Gagra, forteresse. | Abkhazie. | 43 18 0 | 57 49 18 |
| Gatchina, ville, palais. | Saint-Pétersbourg. | 59 23 51 | 47 46 9 |
| Gjatsk, ville, cathéd. de l'Annonciation. | Smolensk. | 55 33 20 | 52 40 10 |
| Glasenap, cap. | Amérique. | 55 14 48 | 214 49 18 |
| Gloukhov, ville, cathéd. de la Trinité. | Tchernigov. | 51 40 39 | 51 36 18 |
| Goldingen, ville, église lettonienne. | Courlande. | 56 58 20 | 39 38 29 |
| Orbitsa, forteresse. | Irkoutsk. | 53 6 6 | 136 47 44 |
| Orï, ville. | Groussino-Imérétie. | 41 57 56 | 61 21 27 |
| Orodetskoi, cap. | Arkhanguelsk. | 67 41 1 | 58 42 23 |
| Orodok, ville, église des Grecs unis | Vitebsk. | 55 27 34 | 47 40 54 |
| Orumri, ville, quarantaine. | Groussino-Imérétie. | 40 46 58 | 61 26 32 |
| Ourliev, ville, centre de l'ancienne fort. | Orenbourg. | 47 6 38 | 69 38 20 |
| Ouzouf, port, cordon. | Tauride. | 44 31 56 | 51 57 2 |
| Oussinoï-Nos, cap, cabane. | Nova-Zemlia. | 72 10 0 | 69 40 0 |
| Ouveville, cap. | Amérique. | 57 34 30 | 225 53 36 |
| Oribovaïa, baie, cap méridional. | Nova-Zemlia. | 73 5 0 | 71 1 0 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement | Latitude. | Longitude. |
|--|--------------------|------------|------------|
| | ou Province. | | |
| Grobin , ville , église. | Courlande. | 56°32' 16" | 38°49' 51" |
| Grodno , ville de Gouv. , couv. des Dominic. | Crodno. | 53 40 44 | 41 29 57 |
| Guélandjik . forteresse , milieu. | Gircassie. | 44 33 24 | 55 43 35 |
| Guéorguievsk , ville , cathédrale. | Caucasie. | 44 8 50 | 61 9 6 |
| Guillaume (fr) , ile , milieu. | Nova-Zemlia. | 75 51 20 | 76 24 0 |
| Hang-ö-udd , phare. | Finlande. | 59 45 58 | 40 37 30 |
| Hasenpoth , ville , église catholique. | Courlande. | 56 43 23 | 39 16 2 |
| Helsingfors , observatoire. | Finlande. | 60 9 42 | 42 37 5 |
| Hermogène (fr) , ile , pointe méridionale. | Amérique. | 58 10 0 | 226 23 36 |
| Hinchinbrook , cap. | — | 60 12 30 | 231 0 25 |
| Hogland , ile , phare supérieur. | Finlande. | 60 5 41 | 44 37 0 |
| — — — inférieur. | — | 60 6 20 | 44 37 10 |
| Iakoutsk , ville de Province. | Iakoutsk. | 62 1 50 | 147 23 25 |
| Ialta , ville , église. | Tauride. | 44 29 31 | 51 50 53 |
| Iamburg , ville , cathédrale. | Saint-Pétersbourg. | 59 22 29 | 46 15 17 |
| Iamyshevskaja , forteresse , église. | Tomsk. | 51 52 57 | 95 135 |
| Iaransk , ville , église de la Glorification. | Viatka. | 62 10 4 | 66 46 32 |
| Iaroslav , ville de Gouv. | Iaroslav. | 57 37 33 | 57 50 0 |
| Iéfrémov , ville , cathédr. de la Trinité. | Toula. | 53 8 12 | 55 48 54 |
| Iégorlitsk , quarantaine , église St. Michel. | Caucasie. | 46 22 8 | 58 29 44 |
| Iékaterinbourg , ville , cathé. Ste. Catherine. | Perm. | 56 50 14 | 78 14 21 |
| Iékaterinoslav , ville de G. , ég. de la Trinit. | Iékaterinoslav. | 48 27 50 | 52 45 29 |
| Iékaterinskaïa-gavau , port , pointe boréale nommée Podouschnik-Nos. | Arkhanguelsk. | 69 13 17 | 51 7 3 |
| Iélets , ville , ancienne cathé. de l'Assomp. | Orél. | 52 37 25 | 56 12 3 |
| Iélisawetgrad , ville , cathé. de l'Assomption. | Kherson. | 48 30 23 | 49 57 3 |
| Iélotykha , rivière , embouchure. | Iénisseïsk. | 61 29 51 | 107 56 25 |
| Iénikalé , forteresse , épars. | Tauride. | 45 20 37 | 54 17 13 |
| — , phare. | — | 45 23 12 | 54 19 22 |
| Iénisseïsk , ville. | Iénisseïsk. | 58 27 17 | 109 56 21 |
| Iénotaïevsk , ville , centre. | Astrakhan. | 47 14 24 | 64 45 33 |
| Ievpatoriïa , ville , église grecque au bord de la mer. | Tauride. | 45 11 44 | 51 14 49 |
| Ilpinsky , cap. | Kamtchatka. | 59 48 30 | 183 37 0 |
| Ioukanskïe , îles , baie de l'observation. | Arkhanguelsk. | 68 3 10 | 57 14 30 |
| Iourbourg , ville , église catholique. | Kovno. | 55 7 18 | 40 26 77 |
| Iourievets-Povol'sky , ville , église de l'Entrée du S. | Kostroma. | 57 19 5 | 60 47 37 |
| Irkoutsk , ville de Gouv. , gymnase ? | Irkoutsk. | 52 17 16 | 121 55 57 |
| Ischim , ville , église. | Tobolsk. | 56 5 51 | 87 7 24 |
| Izioum , ville , cathédrale du Sauveur. | Kbarkov. | 49 11 25 | 54 59 46 |
| Izmail , ville , cathédrale. | Bessarabie. | 45 20 30 | 46 27 26 |
| St. Jacques , couvent sur l'Ararat. | Grousino-Imérétie. | 39 46 12 | 62 1 20 |
| Jakobstadt , ville , église. | Courlande. | 56 29 47 | 43 32 23 |
| Jélesinskaïa , forteresse , église. | Tomsk. | 53 32 15 | 92 58 18 |
| Jijeguïnsk , ile , tour. | Arkhanguelsk. | 65 12 0 | 54 32 14 |
| Jitomir , ville de Gouv. , couvent des Bernardins , sur le marché. | Volynie. | 50 15 26 | 46 20 21 |
| Kadiak , ile port St. Paul. | Amerique. | 57 46 50 | 225 26 21 |
| Kaïnsk , ville , église. | Tomsk. | 55 26 59 | 95 58 9 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|--|---------------------------------|-------------|------------|
| Kaiane, ville. | Finlande. | 64° 13' 30" | 45° 23' 3" |
| Kalgalskha, village, embouch. de la riv. | Arkhanguelsk. | 65 45 4 | 52 22 52 |
| Kalonga, ville de Gouv., égl. sur le marché. | Kabouga. | 54 30 27 | 53 56 57 |
| Kaménets-Podolsky, ville de Gouv., cou- vent des Trinitaires. | Podolie. | 48 40 30 | 44 14 25 |
| Kamtchatskoi, cap, pointe méridionale. | Kamtchatka. | 56 0 0 | 180 37 0 |
| Kamyschin, ville. | Saratov. | 50 5 6 | 63 4 0 |
| Kandalakscha, village, église sur le bord de la rivière. | Arkhanguelsk. | 67 7 43 | 50 6 2 |
| Kanine, cap. | Arkhanguelsk. | 68 39 12 | 61 12 0 |
| Kanoutine, cap, cabanes. | — | 67 11 30 | 61 27 32 |
| Karatchev, ville, église de Notre-Dame de Kazan. | Orel. | 53 7 25 | 52 40 48 |
| Karsoun, ville, cathéd. de l'Élévation. | Simbirsk. | 54 11 45 | 64 39 35 |
| Kassimov, ville, cathéd. de l'Ascension. | Riazan. | 54 56 11 | 59 2 21 |
| Kazan, ville de Gouv., cathéd. au Krem. | Kazan. | 55 47 50 | 66 47 42 |
| — — — observatoire. | — | 55 47 23 | — |
| Kazbek, mont, cime. | Caucase. | 42 42 3 | 62 10 55 |
| Kem, ville, cathédrale. | Arkhanguelsk. | 64 56 33 | 52 18 58 |
| Keret, village, église. | — | 66 16 45 | 51 12 30 |
| Keretskoi, cap, croix sur le bout oriental. | — | 66 19 54 | 57 26 9 |
| Kertch, ville, église de la forteresse. | Tauride. | 45 21 8 | 54 9 15 |
| Kharkov, ville de Gouv., église St. Nicolas. | Kharkov. | 49 59 27 | 53 56 45 |
| Kheratsaïska, forteresse. | Irkoutsk. | 50 28 53 | 122 23 22 |
| Kherson, ville de Gouv., cathéd. de l'Assomption sur le marché. | Kherson. | 46 37 38 | 50 17 24 |
| Khersonèse, phare. | Tauride. | 44 33 45 | 51 2 57 |
| Kholm, ville, cathédrale. | Pskov. | 57 8 47 | 48 50 12 |
| Kiev, ville de Gouv., palais. | Kiev. | 50 26 53 | 48 13 21 |
| Kildine, île, bout S. E. | Arkhanguelsk. | 69 19 24 | 52 1 39 |
| Kilia, bourg, cathédrale. | Bessarabie. | 45 26 3 | 46 55 34 |
| Kinbourne, forteresse, épars. | Tauride. | 46 33 21 | 49 12 9 |
| Kirensk, ville. | Irkoutsk. | 57 47 0 | 125 42 45 |
| Kirsanov, ville, cathédrale. | Tambov. | 52 39 6 | 60 24 17 |
| Kislitsa, village sur le Danube, église. | Bessarabie. | 45 24 1 | 46 41 13 |
| Kislovodsk, forteresse, milieu. | Caucasie. | 43 54 8 | 60 23 51 |
| Kizliar, ville, église arménienne. | Caucasie. | 43 51 42 | 64 22 6 |
| Kline, ville. | Moskva. | 56 20 19 | 54 27 51 |
| Klioutchevskaiâ-Sopka, mont, cime. | Kamtchatka. | 56 4 18 | 178 10 48 |
| Kok-skar, île, phare. | Estonie. | 59 42 0 | 42 41 19 |
| Kola, ville, cathédrale. | Laponie. | 68 52 48 | 50 40 17 |
| Kolomna, ville, église de l'Assomption. | Moskva. | 55 6 20 | 56 25 56 |
| Konstantinogorsk, forteresse, milieu. | Caucasie. | 44 2 32 | 60 42 1 |
| Konstantinograd, ville, cathé. de l'Annonc. | Poltava. | 49 22 20 | 53 9 26 |
| Koschkine, phare. | Pétersbourg. | 59 59 27 | 48 45 28 |
| Kostroma, ville de Gouv., cathéd. de l'Assomption. | Kostroma. | 57 45 52 | 58 36 2 |
| Koudarinsk, forteresse. | Irkoutsk. | 50 12 30 | 124 57 20 |
| Koupiansk, ville, église de l'Intercession. | Kharkov | 49 42 52 | 55 19 15 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude |
|---|---------------------------------|-----------|-----------|
| Koursk, ville de Gouv., couvent de la Sainte Vierge. | Koursk. | 51°43'41" | 53°54'11" |
| Kouzmischtehev, cap. | Kamtchatka. | 59 5 0 | 180 59 0 |
| Kovel, ville, marché. | Volynie. | 51 12 57 | 42 20 37 |
| Kovno, ville de Gouv., hôtel-de-ville. | Kovno. | 54 53 55 | 41 33 42 |
| Kozelets, ville, égl. de la Nativ. de la S. V. | Tchernigov. | 50 54 38 | 48 47 36 |
| Kozlov, ville, église de l'Assomption. | Tambov. | 52 53 19 | 58 11 50 |
| Kozmodemiansk, ville. | Kazan. | 56 20 45 | 64 15 14 |
| Krasnoïarsk, ville de Gouv. | Iénisseïsk. | 56 1 2 | 110 33 22 |
| Krasnoïe-Sélo, ville, église. | Pétersbourg. | 59 44 0 | 47 44 59 |
| Kréménets, ville, couvent des Basiliens. | Volynie. | 50 5 41 | 43 21 53 |
| Krémentchoug, ville, église du Sauveur. | Poltava. | 49 4 4 | 51 5 56 |
| Kreutzburg, bourg, église. | Vitebsk. | 56 30 49 | 43 31 19 |
| Kronotskaïa-Sopka, mont. | Kamtchatka. | 54 45 0 | 178 17 0 |
| Kronotzkoi, cap. | — | 54 54 0 | 179 53 0 |
| Kronstadt, ville, observatoire du corps des pilotes. | Pétersbourg. | 59 59 21 | 47 25 30 |
| Kygyvine, cap. | Amérique. | 64 46 0 | 205 43 0 |
| Laischev, ville. | Kasan. | 55 23 50 | 67 13 26 |
| Lapaminsk, port, corps-de-garde. | Arkhanguelsk. | 64 46 52 | 58 10 20 |
| St. Laurent (fr), baie, écueils (knouku) à l'entrée orientale. | P. des Tchouktchis. | 65 37 50 | 206 56 30 |
| Lomsal, ville, église. | Livonie. | 57 30 58 | 42 22 54 |
| Lenkoran, ville. | Pr. Caspienne. | 38 43 50 | 66 27 15 |
| Lépel, ville. | Vitebsk. | 54 53 9 | 46 21 19 |
| Lgov, ville, église Notre-Dame. | Koursk. | 51 41 19 | 52 59 16 |
| Libau, ville, nouvelle église protestante. | Courlande. | 56 30 47 | 38 40 5 |
| Lida, ville, couvent des Carmélites. | Vilno. | 53 53 17 | 42 57 36 |
| Linglingai, mont. | P. des Tchouktchis. | 65 36 30 | 199 33 0 |
| Lioutsin, ville, égl. en bois sur la montagne. | Vitebsk. | 56 32 53 | 45 23 23 |
| Lipetsk, ville, cathédrale. | Tambov. | 52 36 41 | 57 15 17 |
| Lopatka, cap. | Kamtchatka. | 51 0 15 | 174 22 30 |
| Loubny, ville, cathédrale. | Poltava. | 50 0 53 | 50 41 59 |
| Louga, ville, église. | Pétersbourg. | 58 44 4 | 47 30 42 |
| Loutsk, ville, couvent de la Trinité. | Volynie. | 50 44 30 | 42 57 54 |
| Lovisa, ville. | Finlande. | 60 27 25 | 43 56 4 |
| Makariev, ville sur le Volga, cathédrale de Notre-Dame de Kazan. | Nijny-Novgorod. | 56 5 8 | 62 44 57 |
| Makhnovka, ville, égl. cath. St. Népomouc. | Kiek. | 49 43 20 | 46 21 7 |
| Mamadysch, ville. | Kazan. | 55 43 31 | 69 5 18 |
| Manzansky, poste militaire. | Irkoutsk. | 49 25 55 | 126 34 24 |
| Marioupol, village, église St. Charlame. | Iékaterinoslav. | 47 5 21 | 55 15 6 |
| Matotchkin-Schar, embouchure de la ri- vière Matotchka. | Nova-Zemlia. | 73 14 50 | 71 40 16 |
| Matotchkin-Schar, cap Baranius. | — | 73 19 33 | 72 0 26 |
| Méjetchken, cap. | P. des Tchouktchis. | 65 28 40 | 199 3 0 |
| Mertens, cap. | — | 64 33 15 | 205 20 0 |
| Méschtchovsk, ville, cath. de l'Annonciat. | Kalouga. | 54 19 23 | 52 58 34 |
| Mézène, ville, cathédrale. | Arkhanguelsk. | 65 50 18 | 61 56 13 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|--|---------------------------------|------------|------------|
| Mglin, ville, cathéd. de la Résurrection. | Tchernigov. | 53° 3'50'' | 50°30'34'' |
| Minsk, ville de Gouv., hôtel-de-ville. | Minsk. | 53 54 9 | 45 13 48 |
| Mitau, ville de Gouv., observatoire du gymnase. | Courlande. | 56 39 5 | 41 23 36 |
| Moguilev, ville de G., collège des Jésuites. | Moguilev. | 53 53 49 | 48 0 0 |
| — sur le Dnestr, ville, église catholique sur le marché. | Podolie. | 48 26 36 | 45 27 6 |
| Mogoïtouiensk, poste militaire. | Irkoutsk. | 50 21 21 | 131 39 20 |
| Mojaïsk, cathéd. St. Nicolas. | Moskva. | 55 30 31 | 53 41 0 |
| Morjovets, île, bout N. Ou. | Arkhanguelsk. | 66 45 27 | 60 7 55 |
| Morschansk, ville, cathédrale. | Tambov. | 53 26 32 | 59 29 52 |
| Moscou (fr), capitale, observatoire. | Moskva. | 55 45 21 | 55 13 44 |
| Mozdok, ville, cathéd. du St. Esprit. | Caucasie. | 43 43 51 | 62 21 20 |
| Mozyr, ville, hôtel-de-ville. | Minsk. | 52 3 12 | 46 55 43. |
| Mtsensk, ville, église sur le Marché Rouge. | Orél. | 53 16 53 | 54 16 0 |
| Mulgrave, port. | Amérique. | 59 34 20 | 237 57 39 |
| Nargen, phare. | Estonie. | 59 36 22 | 42 10 40 |
| Narva, ville, hôtel-de-ville. | Pétersbourg. | 59 22 46 | 45 51 35 |
| Nassau, cap. | Nova-Zemlia. | 76 33 0 | 80 37 15. |
| Navarine, cap. | P. des Tchoukhtchis. | 62 16 0 | 196 44 30 |
| Néegtchan, cap. | — | 64 55 30 | 205 22 30 |
| Néjine, ville, cathéd. St. Nicolas. | Tchernigov. | 51 2 48 | 49 35 10 |
| Nertchinsk, villa. | Irkoutsk. | 51 55 34 | 134 12 21 |
| — mine. | — | 51 18 37 | 137 16 6 |
| Neuschlott, ville. | Finlande. | 61 52 7 | 46 38 30 |
| Nével, ville, cathédrale. | Vitebsk. | 56 1 3 | 47 34 47 |
| Newnham, cap. | Amérique. | 58 42 0 | 215 15 36 |
| Nijne-Déwitsk, ville, cath. St. Michel. | Voroneje. | 51 32 54 | 56 4 2 |
| Nijne-Kolymsk, ville. | Iakoutsk. | 68 31 53 | 178 36 11 |
| Nijne-Oudinsk, ville. | Irkoutsk. | 54 55 22 | 116 41 32. |
| Nijny-Novgorod, ville de Gouv., cathéd. de la Glorification. | Nijny-Novgorod. | 56 19 40 | 61 40 34 |
| Nikolaïev, ville, observatoire. | Kherson. | 46 58 21 | 49 38 24 |
| Novaïa-Ladoga, ville, cathéd. St. Nicolas. | Pétersbourg. | 60 6 39 | 49 59 4 |
| Novgorod, ville de Gouv., cath. Ste. Sophie. | Novgorod. | 58 31 23 | 48 56 13. |
| Novgorod-Séversky, ville, cathéd. de l'Assomption. | Tchernigov. | 52 0 46 | 50 56 1. |
| Novo-Arkhanguelsk, forteresse sur l'île de Sitka, église. | Amérique. | 57 2 52 | 242 10 30. |
| Novodvinskaïa, forteresse, épars. | Arkhanguelsk. | 64 41 50 | 58 8 0 |
| Novograd-Volynsk, ville, église St. Joseph. | Volynie. | 50 35 39 | 45 18 22 |
| Novorjev, ville, église. | Pakov. | 57 2 18 | 46 59 32 |
| Novossil, ville, église de l'Assomption. | Toula. | 52 58 16 | 54 44 19 |
| Novo-Tcherkask, ville de Province, église St. Nicolas. | P. des Cos. du Don. | 47 24 35 | 57 45 48 |
| Novo-Tsouroukhaitoniensk, forteresse. | Irkoutsk. | 50 23 21 | 136 41 57 |
| Nykhta, cap. | Amérique. | 65 33 30 | 209 40 48 |
| Obdorsk, bourg. | Tobolsk. | 66 31 7 | 84 21 31 |
| Oboïan, ville, cathédrale. | Koursk. | 51 12 31 | 53 58 23. |
| Odensholm, phare. | Estonie. | 59 18 19 | 41 1 35. |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|---|---------------------------------|------------|-------------|
| Odessa, ville, cathédrale. | Kherson. | 46° 29' 6" | 48° 24' 27" |
| — phare. | — | 46 22 49 | 48 25 37 |
| Okhotsk, ville de Province. | Okhotsk. | 59 20 10 | 160 53 30 |
| Olioutorsk, cap. | Kamtchatka. | 59 58 0 | 188 8 0 |
| Olionets, ville, cathédrale. | Olonets. | 60 58 52 | 50 39 12 |
| Olviopol, ville, marché. | Kherson. | 48 3 8 | 48 31 10 |
| Omsk, ville, tour de la maison de police. | Tobolsk. | 54 58 55 | 91 4 44 |
| Onéga, ville, église St. Michel. | Arkhanguelsk. | 63 53 36 | 55 48 54 |
| Opotckha, ville, cathédrale. | Pskov. | 56 42 51 | 46 19 8 |
| Oranienbaum, ville, palais. | Pétersbourg. | 59 54 57 | 47 24 51 |
| Orél, ville de Gouv., église sur le marché. | Orél. | 52 57 58 | 53 46 29 |
| Orenbourg, ville, église du bazar. | Orenbourg. | 51 45 31 | 72 46 14 |
| Orrengrund, phare. | Finlande. | 60 16 35 | 44 6 55 |
| Orscha, ville, collège des Jésuites. | Moguilév. | 54 30 22 | 48 5 21 |
| Orskaïa, forteresse, église en pierres. | Orenbourg. | 51 12 19 | 76 11 54 |
| Oschmiany, ville, église catholique. | Vilno. | 54 25 24 | 43 36 11 |
| Ostaschkov, ville. | Tver. | 57 9 40 | 50 52 6 |
| Ostrog, ville, couvent des Carmélites. | Volynie. | 50 19 41 | 44 10 28 |
| Ostrogojsk, ville, cathédrale. | Voronéje. | 50 51 27 | 56 47 8 |
| Ostrov, ville. | Pskov. | 57 20 30 | 46 0 47 |
| Otchakov, ville, église. | Kherson. | 46 36 31 | 49 13 10 |
| Oufa, ville de Gouv., cathéd. de Notre-Dame de Smolensk. | Orenbourg. | 54 42 34 | 73 39 14 |
| Ouman, ville, couvent des Basiliens. | Kiev. | 48 44 53 | 47 54 9 |
| Oukinskoi, cap, montagne éminente. | Kamtchatka. | 57 54 0 | 180 32 0 |
| Ounalaschka, île, port Illoulouk. | Amérique. | 53 52 25 | 211 7 36 |
| Ounimak, île, bout S. E. | — | 54 30 0 | 213 9 36 |
| Ouralak, ville, église de Notre-Dame de Kazan. | Orenbourg. | 51 11 23 | 69 22 22 |
| Oust-Kaménogorsk, ville, église. | Tomsk. | 49 56 48 | 100 18 18 |
| Ooust-Labinskaïa, forteresse, milieu. | Caucasie. | 45 12 28 | 57 19 17 |
| Oust-Strétensk, poste militaire. | Irkoutsk. | 53 19 43 | 139 29 51 |
| Oust-Syssolsk, ville, cathéd. de la Trinité. | Vologda. | 61 40 9 | 68 32 33 |
| Ouvrouitch, ville, couvent des Brésiliens. | Volynie. | 51 19 7 | 46 27 45 |
| Ozernaïa, forteresse. | Orenbourg. | 51 35 59 | 71 31 59 |
| Ozernoi, cap. | Kamtchatka. | 57 38 0 | 180 54 0 |
| Pavlograd, ville, cathédrale. | Iékaterinoslav. | 48 31 57 | 53 34 12 |
| Pavlovsk, ville, palais. | Pétersbourg. | 59 41 9 | 48 6 50 |
| — sur le Don, cathéd. de Notre-Dame de Kazan. | Voronéje. | 50 27 33 | 57 47 49 |
| Penza, ville de Gouv., nouvelle cathéd. | Penza. | 53 11 0 | 62 41 33 |
| Péréiaslav, ville, église du couvent de l'Ascension. | Poltava. | 50 4 19 | 49 9 11 |
| Pérékop, ville, porte en pierre des remparts | Tauride. | 46 8 43 | 51 21 39 |
| Péraslav-Zalésky, ville, cathéd. du Sauveur. | Vladimir. | 56 44 9 | 56 31 8 |
| Perm, ville de Gouv. | Perm. | 58 1 13 | 74 6 15 |
| Pernau, ville, église allemande. | Livonie. | 58 23 6 | 42 9 58 |
| Péterhof, ville, église. | Pétersbourg. | 59 53 15 | 47 32 56 |
| St. Pétersbourg, (fr), capitale, observatoire de l'Académie des sciences. | — | 59 56 31 | 47 57 57 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|--|---------------------------------|------------|------------|
| St. Pétersbourg, observat. de l'état-major. | — | 59°56'16'' | 47°58'38'' |
| — observatoire du corps des cadets marins. | — | 59 56 6 | 47 56 27 |
| Pétropavlovsk, ville. | Tobolsk. | 54 52 32 | 86 37 10 |
| Pétropavlovsky, port, église. | Kamtchatka. | 53 0 59 | 176 19 56 |
| Pétrovsk, ville, cathéd. S. Pierre et Paul. | Saratov. | 52 18 53 | 63 4 2 |
| Pétrovskaïa, forteresse, partie méridionale | Iékaterinoslav. | 46 48 54 | 54 35 30 |
| Pétrozavodsk, ville de G., égl. du St Esprit. | Olonets. | 61 47 24 | 52 4 8 |
| Piatigorsk, ville, eaux d'Alexandre | Caucasie. | 44 2 39 | 60 44 46 |
| Pinéga, ville, cathéd. de la Trinité. | Arkhanguelsk. | 64 41 47 | 61 6 24 |
| Pinsk, ville, couvent sur le marché. | Minsk. | 52 6 36 | 43 46 30 |
| Piriatine, ville, cath. de la Nativ. de la S. V. | Poltava. | 50 14 45 | 50 12 47 |
| Pitsounda, bourg, église. | Abkhasie. | 43 9 10 | 57 55 42 |
| Pokrov, ville, cathéd. de Notre-Dame. | Vladimir. | 55 55 0 | 56 51 40 |
| Polangen, bourg, église catholique. | Courlande. | 55 55 9 | 38 44 0 |
| Polotsk, ville, collège des Jésuites. | Vitebsk. | 55 29 16 | 46 25 23 |
| Poltava, ville de G., église de la Purification. | Poltava. | 49 35 4 | 52 16 22 |
| Pouoï, village. | Arkhanguelsk. | 67 4 30 | 58 47 9 |
| Poretchie, ville, cathédrale. | Smolensk. | 55 15 55 | 49 10 28 |
| Porkala-udd, phare. | Finlande. | 59 56 10 | 42 3 25 |
| Porkhov, ville, cathédrale. | Pskov. | 57 45 48 | 47 13 12 |
| Possolsky, couvent. | Irkoutsk. | 52 1 9 | 123 57 4 |
| Poti, malaïa, c'est-à-dire petite, forteresse. | Groussino-Imérie. | 42 8 16 | 59 17 35 |
| Poulkova, observatoire central. | Pétersbourg. | 59 46 19 | 47 59 15 |
| Povorotnoi, cap. | Kamtchatka. | 52 23 25 | 176 28 25 |
| Presnogorsk, forteresse. | Tobolsk. | 54 29 36 | 83 19 18 |
| Proujany, ville, église sur le marché. | Grodno. | 52 33 24 | 42 6 40 |
| Pskov, ville de Gouv., cathéd. de la Trinité. | Pskou. | 57 49 18 | 45 59 27 |
| Radomysl, ville, église des Grecs unis. | Kieû. | 50 30 26 | 46 54 57 |
| Rappin, village, église protestante. | Livonie. | 58 5 57 | 45 7 7 |
| Raumo, ville. | Finlande. | 61 8 0 | 39 6 50 |
| Redoute-Kalé, forteresse, milieu. | Mingrêlie. | 42 16 24 | 59 15 45 |
| Réini, ville, église grecque. | Bessarabie. | 45 26 57 | 45 55 12 |
| Réjitsa, ville, église. | Vitebsk. | 56 29 59 | 44 59 59 |
| Ren-skar, île, phare. | Finlande. | 59 55 28 | 42 1 7 |
| Resal, ville de Gouv., église St. Olaus. | Estonie. | 59 26 35 | 42 24 50 |
| Riajsk, ville, église de l'Intercession. | Riasan. | 53 42 21 | 57 44 11 |
| Riasan, ville de Gouv., cathédrale. | — | 54 38 9 | 57 24 16 |
| Riga, ville de Gouv., église du Dôme. | Livonie. | 56 57 0 | 41 46 13 |
| Rodney, cap. | Amérique. | 64 42 12 | 211 22 12 |
| Rogatchev, ville, centre du marché. | Moguilev. | 53 44 21 | 47 43 20 |
| Romy, ville, cathéd. du St. Esprit. | Poltava. | 50 44 50 | 51 10 48 |
| Rossiény, ville, couvent des Carmélites. | Kovno. | 55 22 49 | 40 44 47 |
| Rot-skar, île, phare. | Finlande. | 59 58 9 | 44 20 23 |
| Roumiantsov, cap. | Amérique. | 61 52 0 | 211 12 0 |
| Rouskoïe-Oustie, village sur l'Indiguirka. | Iakoutsk. | 71 0 19 | 167 10 30 |
| Samara, ville sur le Dnepr. | Iékaterinoslav. | 48 29 35 | 53 0 0 |
| — ville. | Simbirsk. | 53 10 17 | 67 44 52 |
| Saransk, ville. | Penza. | 54 10 57 | 62 52 57 |
| Saratov, ville de Gouv., ancienne cathéd. | Saratov. | 51 31 34 | 63 44 15 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|--|---------------------------------|-----------|------------|
| Sarytchev, mont. | Iles Kouriles. | 48° 6' 0" | 170° 52' 6 |
| Schhatsk, ville, église de la Trinité. | Tambov. | 54 1 7 | 59 23 41 |
| Schavli, ville, église catholique. | Vilno. | 55 56 0 | 40 58 56 |
| Schenkoursk, ville, cath. de l'Annonciat. | Arkhanguelsk. | 62 5 48 | 60 35 26 |
| Schilkinsk, mine. | Irkoutsk. | 52 35 15 | 136 20 55 |
| Schipounskoi, cap. | Kamtchatka. | 53 6 0 | 177 30 15 |
| Schiveloutch, mont, cime. | — | 56 40 32 | 178 56 27 |
| Schlock, ville, église. | Livonie. | 56 56 44 | 42 17 11 |
| Schlüsselburg, ville, cathédrale. | Pétersbourg. | 59 56 39 | 48 41 35 |
| Schoulbinsk, poste militaire. | Tomsk. | 50 23 7 | 98 54 8 |
| Sébéje, ville, église de la Nativité. | Vitebsk. | 56 16 42 | 46 9 55 |
| Sélénguinsk, ville. | Irkoutsk. | 51 6 6 | 124 18 6 |
| Sémiiarsk, poste militaire, église. | Tomsk. | 50 53 13 | 95 59 58 |
| Sémipalatinsk, ville, église de la forteresse. | — | 50 24 23 | 97 55 33 |
| Sénguilei, ville, cour de justice. | Simbirsk. | 53 57 55 | 66 30 54 |
| Séniavine, cap. | Amérique. | 56 23 42 | 217 37 18 |
| Serguievsk, bourg. | Orenbourg. | 53 56 43 | 68 50 20 |
| Serpoukhof, ville, nouveau marché. | Moskva. | 54 54 55 | 55 5 59 |
| Ses-skar, île, phare. | Finlande. | 60 2 7 | 46 12 4 |
| Sevastopol, ville, église St. Pierre et Paul. | Tauride. | 44 36 22 | 51 11 0 |
| Sevsk, ville, cathéd. de l'Assomption. | Orél. | 52 9 22 | 52 11 32 |
| Simbirsk, ville de Gouv., église de l'Ascension près du bazar. | Simbirsk. | 54 18 49 | 66 5 10 |
| Simferopol, ville de Gouv., cathéd. | Tauride. | 44 56 59 | 51 46 8 |
| Skvira, ville, cathéd. de l'Assomption. | Kiev. | 49 43 59 | 47 21 8 |
| Slavianossersk, ville, égl. St. Pierre et Paul | Iékaterinoslav. | 48 35 32 | 57 0 50 |
| Slonim, ville, couvent des Bernardins. | Grodno. | 53 5 18 | 42 58 5 |
| Smolensk, ville de Gouv., cathéd. de l'Assomption. | Smolensk. | 54 47 15 | 49 43 5 |
| Solovetsk, île, cathéd. du couvent. | Arkhanguelsk. | 65 1 22 | 53 24 35 |
| Solvytchegodsk, ville, égl. de l'Intercession | Vologda. | 61 19 44 | 64 37 1 |
| Sommers, île, phare. | Finlande. | 60 12 25 | 45 18 8 |
| Sosnitsa, ville, église de la Ste. Croix. | Tchernigov. | 51 31 22 | 50 10 56 |
| Sosnovets, île, tour. | Arkhanguelsk. | 66 29 20 | 58 23 3 |
| Soudak, bourg. | Tauride. | 44 50 18 | 52 38 1 |
| Soukhom-Kalé, forteresse, milieu. | Abkhasie. | 42 59 18 | 58 39 39 |
| Souliné, embouch. du Danube, phare. | Bessarabie. | 45 9 15 | 47 20 30 |
| Spanberg, cap. | P. des Tchoutkchis. | 64 42 30 | 203 8 0 |
| Spask, ville. | Kazan. | 55 2 49 | 67 3 3 |
| Spencer, cap. | Amérique. | 65 16 42 | 210 52 12 |
| Sredniki, bourg, église catholique sur le marché. | Kovno. | 55 4 43 | 41 2 19 |
| Staraïa-Ladoga, ville, église St. Jean. | Pétersbourg. | 60 0 24 | 49 57 21 |
| Staraïa-Roussa, ville, cathédrale. | Novgorod. | 57 59 15 | 49 0 53 |
| Starobelsk, ville, cath. de l'Intercession. | Kharkov | 49 16 58 | 56 35 47 |
| Staroboud, ville, église de la Nativité. | Tchernigov. | 52 35 12 | 50 25 17 |
| Staroi-Oskol, ville, église de Notre-Dame. | Koursks | 51 17 50 | 55 31 50 |
| Starokonstantinov, ville, couvent des Dominicains. | Volygie. | 49 45 21 | 44 32 30 |
| Stavropol, ville de Province, cathédrale. | Caucasie. | 45 3 9 | 95 39 3 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|---|---------------------------------|-------------|-------------|
| Bavropol, ville. | Simbirsk. | 53° 27' 56" | 67° 22' 22" |
| Stollbovoï, cap. | Kamtchatka. | 56 40 30 | 181 1 0 |
| Storvnoi, phare, premier. | Tauride. | 44 37 10 | 51 14 55 |
| — — second. | — | 44 37 1 | 51 17 21 |
| Strélna, ville, palais. | Pétersbourg. | 59 51 14 | 47 43 11 |
| Strétensk, ville. | Irkoutsk. | 52 14 47 | 135 19 7 |
| Surop, phare. | Estonie. | 59 27 55 | 42 2 45 |
| Svalferort, phare. | Livonie. | 57 54 35 | 39 44 51 |
| Sveaborg, forteresse, épars sur Gustafs- svars ö. | Finlande. | 60 8 23 | 42 39 14 |
| Syzran, église de l'Assomption. | Simbirsk. | 53 9 12 | 66 8 41 |
| Taganrog, ville, église St. Michel. | Iékaterinoslav. | 47 12 13 | 56 35 57 |
| Takil, cap, phare. | Tauride. | 45 5 54 | 54 7 4 |
| Taman, bourg, église au bord de la mer. | Caucasie. | 45 12 58 | 54 23 47 |
| Tambov, ville de Gouv., couvent de Notre- Dame de Kazan. | Tambov. | 52 43 12 | 59 8 54 |
| Tara, ville, église St. Nicolas. | Tobolsk. | 56 54 52 | 92 3 37 |
| Tarkhankout, phare. | Tauride. | 45 20 42 | 50 9 0 |
| Tawastehus, ville. | Finlande. | 61 0 18 | 42 10 47 |
| Tchaplina, cap. | P. des Tchouktschis. | 64 24 30 | 205 26 0 |
| Tchhatyrdag, mont, cime occidentale. | Tauride. | 44 44 0 | 51 57 6 |
| Tchheboksary, ville. | Kazan. | 56 8 57 | 64 56 28 |
| Tcheliaba, ville, cathéd. de la Nativité | Orenbourg. | 55 10 21 | 79 2 53 |
| Tchembar, ville cath. d. St. Nicolas. | Penza. | 52 58 2 | 61 6 37 |
| Tcherepovets, ville, cathéd. de la Résur- rection. | Novgorod. | 59 7 18 | 55 36 5 |
| Tcherkassy, ville, cathédrale. | Kiev. | 49 26 57 | 49 45 16 |
| Tchernigov, ville de Gouv., cathédrale. | Tchernigov. | 51 29 25 | 48 59 23 |
| Tchornoï-Iar, ville. | Astrakhan. | 48 4 13 | 63 53 40 |
| Tchindant, forteresse. | Irkoutsk. | 50 34 0 | 133 10 45 |
| Tchirikov, ile. | Amérique. | 55 49 0 | 222 32 36 |
| Tchistopol, ville. | Kazan. | 55 22 36 | 68 19 54 |
| Tchitansk, forteresse. | Irkoutsk. | 52 1 17 | 131 53 7 |
| Tchoukotskoi, cap joujnoi, c'est-à-dire méridional | P. des Tchouktschis. | 64 16 0 | 204 40 0 |
| Telschi, ville, église catholique. | Vilno. | 55 59 7 | 39 55 28 |
| Tendrovsky, phare sur le bout N. de l'ile. | Tauride. | 46 19 17 | 49 11 8 |
| Tétrouschi, ville. | Kazan. | 54 56 45 | 66 32 6 |
| Thaddée, (fr), cap. | P. des Tchouktschis. | 62 42 0 | 197 18 0 |
| Tiflis, ville de Gouv., jardin du gouver- neur général. | Groussino-Iméretie. | 41 41 4 | 62 30 16 |
| Tigil'skaïa, forteresse. | Kamtchatka. | 57 45 55 | 176 16 0 |
| Tioukalinsk, ville. | Tobolsk. | 55 52 41 | 89 52 48 |
| Tinaspol, vile, cathédrale. | Kerson. | 46 50 7 | 47 17 30 |
| Tobolsk, ville de Gouv. | Tobolsk. | 58 12 22 | 85 56 4 |
| Tolboukbin, phare. | Pétersbourg. | 60 2 33 | 47 12 11 |
| Tounsk, ville de Gouv. | Tomsk. | 56 29 39 | 102 49 36 |
| Torak, ville. | Tver. | 57 2 9 | 52 43 0 |
| Tornea, ville. | Finlande. | 65 50 50 | 41 53 30 |
| Toropets, ville, cathédrale. | Pskov. | 56 29 25 | 49 18 15 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|--|---------------------------------|-----------|------------|
| Totma, ville, église de l'Apparition. | Vologda. | 59°58'12" | 60°26'1" |
| Toula, ville de Gouv., cathéd. de l'Assomption. | Toula | 54 11 45 | 55 16 32 |
| Tououkiskaïa, forteresse. | Irkoutsk. | 51 45 5 | 118 29 3 |
| Tourkiosk, eau. | — | 52 56 46 | 126 33 3 |
| Touroukhans, ville. | Iénisseïsk. | 65 54 56 | 105 17 50 |
| Toutchkov, ville, église. | Bessarabie. | 45 20 36 | 46 29 7 |
| Troitskaïa, forteresse, cathéd. de la Trinité. | Orenbourg. | 54 43 1 | 79 12 59 |
| Troitskossavsk, forteresse. | Irkousk. | 50 20 57 | 124 24 1 |
| Troki, ville, église des Bernardins. | Vilno. | 54 38 17 | 42 36 25 |
| Tsaïka, forteresse. | Transcaucasie. | 41 36 23 | 61 43 30 |
| Tsarkoïe-Séïo, ville, église du palais. | Pétersbourg. | 59 43 2 | 48 33 0 |
| Tsaritsyn, ville, cath. de l'Intercession. | Saratov. | 48 41 59 | 62 12 40 |
| Tuckum, ville, église. | Couïlande. | 56 58 1 | 40 40 21 |
| Tver, ville de Gouv. | Tver. | 56 51 44 | 53 37 8 |
| Umba, bourg. | Arkhanguelsk. | 66 44 30 | 51 52 47 |
| Ut-ö, île, phare. | Finlande. | 59 46 27 | 39 11 15 |
| Us-jocki, village. | Arkhanguelsk. | 69 51 30 | 45 16 15 |
| Valouïki, ville, cath. de Notre-Dame. | Voronège. | 50 12 34 | 55 48 38 |
| Varsovie (fr), capitale, observatoire. | Roy. de Pologne. | 52 13 5 | 38 41 51 |
| Varzoukha, rivière, village Kousomèn. | Arkhanguelsk. | 66 17 45 | 54 34 7 |
| Véïije, ville, église St. Elic. | Vitebsk. | 55 36 35 | 48 51 28 |
| Véïikie-Louki, ville, cathédrale. | Pskov. | 56 20 31 | 48 10 10 |
| Verkhne-oudinsk, ville. | Irkoutsk. | 51 49 43 | 125 24 46 |
| Verkho-ouralsk, ville, église de l'Apparition. | Orenbourg. | 53 52 34 | 76 51 26 |
| Viazma, ville, cath. de la Trinité | Smolensk. | | |
| Viazniki, ville, cathéd. de Notre-Dame de Kazan. | Vladimir. | 55 12 41 | 51 57 1 |
| Vikoulova, bourg, église. | Tobolsk. | 56 14 47 | 59 50 12 |
| Vileïka, ville, église St. George. | Vilno | 56 49 18 | 88 14 51 |
| Vilkomir, ville, égl. cathol. St. Pierre. | Vilno | 54 29 43 | 44 35 27 |
| Vilkovo, village sur le Danube, église. | Kovno. | 55 15 21 | 42 26 4 |
| Vilno, ville de Gouv., observatoire. | Bessarabie. | 45 24 13 | 47 15 44 |
| Vinnitsa, ville, couvent des Dominicains. | Vilno. | 54 41 0 | 42 57 36 |
| Vitebsk, ville de Gouv., collège des Jésuites. | Podolie. | 49 14 4 | 46 7 27 |
| Vladimir, ville de Gouv., cathédrale. | Vitebsk. | 55 11 35 | 47 52 27 |
| — ville, église des Capucins. | Vladimir. | 56 7 38 | 58 4 56 |
| Volkovysk, ville, église du faubourg. | Volynie. | 50 51 0 | 41 57 50 |
| Vologda, ville de Gouv., cath. de l'Assomption. | Grodno. | 53 9 35 | 42 7 54 |
| Volsk, ville sur le Volga, centre du marché. | Vologda. | 59 13 35 | 57 33 25 |
| Voronège, ville de Gouv., cath. St. Mitrofan. | Saratov. | 52 2 9 | 65 4 36 |
| Voronov, cap, bord boréal. | Voronège. | 51 39 23 | 56 51 44 |
| Vyschny-Volotchok, ville, cathédrale de la Résurrection. | Arkhanguelsk. | 66 31 4 | 59 59 38 |
| | Tver. | 57 35 12 | 52 20 45 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|---|---------------------------------|-----------|------------|
| Vytegra, ville, cath. de la Résurrection. | Olonest. | 61° 0'25" | 54° 8'54" |
| Walk, village, église. | Livonie. | 57 46 40 | 43 42 45 |
| Wasa, ville. | Finlande. | 63 4 20 | 39 20 10 |
| Wenden, ville, église. | Livonie. | 57 18 46 | 42 56 17 |
| Werro, ville, église. | — | 57 51 5 | 44 40 35 |
| Wesenberg, ville, église. | Estonie. | 59 21 3 | 44 2 24 |
| Wiborg, ville. | Finlande. | 60 42 42 | 46 25 50 |
| Windau, ville, église. | Courlande. | 57 23 52 | 39 13 40 |
| Wolmar, ville, église. | Livonie. | 57 32 21 | 43 5 33 |
| Zaporojskaïa-Sétcha, bourg. | Iékaterinoslav. | 47 31 35 | 52 2 30 |
| Zmémogorsk, mine. | Tomsk. | 51 9 18 | 99 59 55 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|--|---------------------------------|-----------|------------|
| Totma, ville, église de l'Apparition. | Vologda. | 59°58'12" | 60°26'17" |
| Toula, ville de Gouv., cathéd. de l'Assomption. | Toula | 54 11 45 | 55 16 32 |
| Tounkinskaïa, forteresse. | Irkoutsk. | 51 45 5 | 118 29 3 |
| Tourkinsk, eau. | — | 52 56 46 | 126 3 37 |
| Touroukhans, ville. | Iénisseïsk. | 65 54 56 | 105 17 50 |
| Toutchkov, ville, église. | Bessarabie. | 45 20 36 | 46 29 7 |
| Troïtskaïa, forteresse, cathéd. de la Trinité. | Orenbourg. | 54 4 31 | 79 12 59 |
| Troïtskossavsk, forteresse. | Irkouïsk. | 50 20 57 | 124 24 1 |
| Troki, ville, église des Bernardins. | Vilno. | 54 38 17 | 42 36 25 |
| Tsalka, forteresse. | Transcaucasie. | 41 36 23 | 61 43 36 |
| Tsarkoïe-Sélo, ville, église du palais. | Pétersbourg. | 59 43 2 | 48 3 30 |
| Tsaritsyn, ville, cath. de l'Intercession. | Saratov. | 48 41 59 | 62 12 40 |
| Tuckum, ville, église. | Courlande. | 56 58 1 | 40 49 21 |
| Tver, ville de Gouv. | Tver. | 56 51 44 | 53 37 8 |
| Umba, bourg. | Arkhanguelsk. | 66 44 30 | 51 52 45 |
| Ut-ô, île, phare. | Finlande. | 59 46 27 | 39 1 15 |
| Uts-jocki, village. | Arkhanguelsk. | 69 51 30 | 45 16 15 |
| Valouïki, ville, cath. de Notre-Dame. | Voronéje. | 50 12 34 | 55 48 38 |
| Varsovie (fr), capitale, observatoire. | Roy. de Pologne. | 52 13 5 | 38 41 51 |
| Varzoukha, rivière, village Kousomèn. | Arkhanguelsk. | 66 17 45 | 54 34 7 |
| Vélije, ville, église St. Elie. | Vitebsk. | 55 36 35 | 48 51 28 |
| Vélikie-Louki, ville, cathédrale. | Pskov. | 56 20 31 | 48 10 10 |
| Verkhne-oudinsk, ville. | Irkoutsk. | 51 49 43 | 125 24 46 |
| Verkho-ouralsk, ville, église de l'Apparition. | Orenbourg. | 53 52 34 | 76 51 26 |
| Viazma, ville, cath. de la Trinité | Smolensk. | | |
| Viazniki, ville, cathéd. de Notre-Dame de Kazan. | Vladimir. | 55 12 41 | 51 57 4 |
| Vikoulova, bourg, église. | Tobolsk. | 56 14 47 | 59 50 12 |
| Vileïka, ville, église St. George. | Vilno. | 56 49 18 | 88 14 51 |
| Vilkomir, ville, égl. cathol. St. Pierre. | Kovno. | 54 29 43 | 44 35 27 |
| Vilkovo, village sur le Danube, église. | Bessarabie. | 55 15 21 | 42 26 4 |
| Vilno, ville de Gouv., observatoire. | Vilno. | 45 24 13 | 47 15 44 |
| Vinnitsa, ville, couvent des Dominicains. | Podolie. | 54 41 0 | 42 57 36 |
| Vitebsk, ville de Gouv., collège des Jésuites. | Vitebsk. | 49 14 4 | 46 7 27 |
| Vladimir, ville de Gouv., cathédrale. | Vitebsk. | 55 11 35 | 47 52 22 |
| — ville, église des Capucins. | Vladimir. | 56 7 38 | 58 4 56 |
| Volkovysk, ville, église du faubourg. | Volynie. | 50 51 0 | 41 57 50 |
| Vologda, ville de Gouv., cath. de l'Assomption. | Grodno. | 53 9 35 | 42 7 54 |
| Volsk, ville sur le Volga, centre du marché. | Vologda. | 59 13 35 | 57 33 23 |
| Voronéje, ville de Gouv., cath. St. Mitrofan. | Saratov. | 52 2 9 | 65 4 36 |
| Voronov, cap, bord boréal. | Voronéje. | 51 39 23 | 56 51 44 |
| Vyschny-Volotchok, ville, cathédrale de la Résurrection. | Arkhanguelsk. | 66 31 4 | 59 59 38 |
| | Tver. | 57 35 12 | 52 20 45 |

| NOMS DES LIEUX. | Gouvernement ou Province. | Latitude. | Longitude. |
|---|---------------------------------|-----------|------------|
| Vytegra, ville, cath. de la Résurrection. | Olonest. | 61° 0'25" | 54° 8'54" |
| Walk, village, église. | Livonie. | 57 46 40 | 43 42 45 |
| Wasa, ville. | Finlande. | 63 4 20 | 39 20 10 |
| Wenden, ville, église. | Livonie. | 57 18 46 | 42 56 17 |
| Werro, ville, église. | — | 57 51 5 | 44 40 35 |
| Wesenberg, ville, église. | Estonie. | 59 21 3 | 44 2 24 |
| Wiborg, ville. | Finlande. | 60 42 42 | 46 25 50 |
| Windau, ville, église. | Courlande. | 57 23 52 | 39 13 40 |
| Wolmar, ville, église. | Livonie. | 57 32 21 | 43 5 33 |
| Zaporojskaïa-Sétcha, bourg. | Iékaterinoslav. | 47 31 35 | 52 2 30 |
| Zmëinogorsk, mine. | Tomsk. | 51 9 18 | 99 59 55 |

ILE DE CUBA.

Tableau de la population des villes et bourgs de cette île en 1842.

Une commission nommée par le capitaine général de l'île de Cuba pour le recensement de la population, a dressé, en 1842, un tableau comprenant les villes et bourgs de cette île, avec le nombre des habitants de chacune d'elles. Les personnes qui s'occupent de géographie et particulièrement de statistique nous sauront gré de la communication de ce travail, publié en espagnol, et qui manquait depuis 1827, année où parut un premier recensement, lequel, malgré ses imperfections, servit alors de point de départ à l'administration locale. Le nouveau travail que nous publions semble, d'après le jugement de M. Francis Lavallée, qui a longtemps exercé dans l'île les fonctions de consul, et qui nous a remis ce document, devoir être considéré comme le plus exact et comme digne de figurer dans les ouvrages spéciaux.

La susdite commission, dans son travail, a mentionné pour l'île entière, 12 villes, 11 bourgs, 108 villages et 154 hameaux, répartis ainsi qu'il suit, pour les trois départements qu'elle renferme, savoir :

| Départements. | Villes. | Bourgs. | Villages. | Hameaux. |
|-------------------------|---------|---------|-----------|----------|
| Département occidental. | 6 | 3 | 73 | 35 |
| — central. | 3 | 3 | 18 | 61 |
| — oriental. | 3 | 5 | 17 | 58 |
| Totaux. | 12 | 11 | 108 | 154 |

Le résumé de l'état général présente pour les classes d'habitants les chiffres ci-après, savoir :

| Blancs. | Hommes de couleur. | Noirs. | Hommes de couleur non libres. | Noirs esclaves. | Total. |
|---------------------------------|--------------------------|--------|--|--------------------|-----------|
| <i>Département occidental.]</i> | | | | | |
| 244,023 | 25,280 | 41,183 | 5,885 | 315,389 | 631,760 |
| <i>Département du centre.</i> | | | | | |
| 113,873 | 21,294 | 10,285 | 2,849 | 47,307 | 195,608 |
| <i>Département oriental.</i> | | | | | |
| 60,395 | 41,480 | 13,316 | 2,240 | 62,825 | 180,256 |
| 418,291 | 88,054 | 64,784 | 10,974 | 425,521 | 1,007,624 |

Ainsi l'île de Cuba renferme 418,291 blancs, 88,054 hommes de couleur, 66,784 noirs, 10,974 hommes de couleur non libres, et 425,521 noirs esclaves; en tout, 1,007,624 habitants pour la population fixe des trois départements. Il faut y ajouter 38,000 individus de population flottante, composée de la garnison des villes et forteresses, des équipages des navires nationaux et étrangers et des voyageurs : ce qui, pour toute l'île de Cuba, donne un total de 1,045,624 individus. A. M.

*TABLEAU des populations des villes et bourgs de l'île de Cuba ;
par ordre d'importance.*

| Villes et bourgs. | Habitants. | Villes et bourgs. | Habitants. |
|--|------------|-----------------------------------|------------|
| HAVANE OU HABANA. | 137,498 | Batabano. | 693 |
| SANTIAGO DE CUBA. | 24,753 | Mayari abajo (San Gregorio). | 679 |
| PUERTO-PRINCE (Santa Ma- ria de). | 24,034 | Guatao. | 669 |
| MATANZAS. | 13,882 | Güira de Melena. | 664 |
| Pueblo-Nuevo. | 3,573 | Casilda. | 662 |
| Versalles. | 1,536 | Saltadero (Santa Catalina del). | 620 |
| TRINIDAD. | 12,768 | Lajas (San José de las). | 598 |
| SANCTI-SPIRITUS. | 9,484 | Puentes-Grandes. | 592 |
| BAYAMO (San Salvador). | 7,480 | Quivican. | 590 |
| HORCON. | 7,242 | ROSARIO (Santa Maria). | 587 |
| Regla. | 6,755 | Quemados. | 578 |
| GUANABACO. | 6,634 | Las Vegas (San Antonio). | 553 |
| VILLA-CLARA. | 6,132 | Rio-Blanco (San Antonio). | 518 |
| SAN ANTONIO. | 4,757 | Gibacoa. | 481 |
| LOS REMEDIOS (San Juan). | 4,313 | Tapaste. | 452 |
| HOLGUIN. | 4,199 | Sabanilla. | 451 |
| GUINES. | 3,515 | Cayajabos. | 435 |
| MANZANILLO. | 3,299 | Las Lajas (Santa Isabel). | 428 |
| GUANAJAY. | 2,908 | Los Palos o Nueva Paz. | 411 |
| CARIDAD DEL COBRE. | 2,661 | Guaymaro. | 400 |
| Jesús del Monte. | 2,648 | Sibanicu. | 394 |
| BARACO. | 2,605 | San Diego de Nunez. | 386 |
| FERNANDINA, o Cienfuegos. | 2,437 | Caraballo. | 374 |
| BEITCAL. | 2,269 | Caimito. | 373 |
| Cerro. | 2,200 | Jesús Nazareno. | 362 |
| SANTIAGO. | 2,150 | Cabezas. | 362 |
| Tunas. | 1,953 | Santa Cruz (Puerto-Princepe). | 357 |
| Cardenas. | 1,828 | Zarzal. | 353 |
| Caney (San Luis). | 1,680 | Ceiba-Mocha. | 341 |
| JIGUANI. | 1,451 | Cabanas. | 335 |
| Casa-Blanca. | 1,391 | Cimarrones. | 331 |
| Maríel. | 1,318 | Melena del Sur. | 328 |
| Embarcadero de Sagua la Grande. | 1,216 | Lagnitlan. | 323 |
| Madrugá. | 1,154 | Hoyo-Colorado. | 315 |
| Cano. | 1,118 | Coralillo. | 310 |
| Moron. | 968 | Bahia-bonda. | 302 |
| San Fernando de Nuevitas. | 916 | Alacranes. | 299 |
| Yarey de Gibara. | 899 | Canas. | 297 |
| Artemisa. | 880 | San Cristobal. | 291 |
| Vereda nueva. | 879 | Nueva Gerona. | 289 |
| Esperanza, o Puerta del Golpe. | 840 | Wajay. | 284 |
| JARUCO. | 838 | San Luis de la Ceiba. | 283 |
| Alquizar. | 828 | Pueblo Nuevo. | 282 |
| Figüabos. | 799 | Arroyo-Arenas. | 280 |
| PINAN DEL RIO. | 785 | Casorro. | 274 |
| Calvario. | 732 | Cascrio de Banao. | 272 |
| | | Guanabo. | 270 |

| Villes et bourgs. | Habitants. | Villes et bourgs. | Habitants. |
|--------------------------------|------------|------------------------------------|------------|
| Colonia de Vives. | 265 | San Luis (San Juan y Martinez). | 137 |
| Ciego de Avila. | 263 | La Salud (Santo Cristo). | 137 |
| San Matias de Rio-Blanco. | 260 | San Nicolas. | 134 |
| Mordazo. | 254 | Goaybacoa. | 133 |
| San Miguel de Nuevitas. | 254 | Mojanga. | 132 |
| Ciego Montero. | 252 | Ti-arriba. | 132 |
| Palacios. | 249 | Santa Anna. | 131 |
| Guara. | 249 | Santo Domingo. | 130 |
| Mantua. | 249 | Geronimo de Penalver (San). | 128 |
| GUIZA. | 248 | Pipian. | 127 |
| Aguacate. | 248 | San Miguel de la Entrada. | 127 |
| Banes. | 244 | Magarabombas | 123 |
| San Fernando de Camerones. | 238 | Guanaja. | 121 |
| Quemado de Güines. | 236 | Bermeja. | 120 |
| Marianao. | 232 | Arroyo-Apolo. | 119 |
| Corral-falso. | 228 | Caimito del Sur. | 119 |
| Candelaria. | 223 | Caunado. | 118 |
| Puerta de la Güira. | 224 | Santa Cruz (Rio-blanco). | 114 |
| Paso-Real. | 218 | Luyano. | 111 |
| Arroyo-Naranja. | 213 | Buenaventura. | 111 |
| Los Yeros (San Juan). | 211 | Caracucey. | 110 |
| Jibaro (San Antonio Abad del). | 210 | Marrero. | 103 |
| Barrera. | 207 | San Diego. | 96 |
| Alvarez. | 204 | Boca de Camarioca. | 95 |
| Quiebra-hacha. | 203 | Cojimar. | 93 |
| Consolacion del Sur. | 199 | Vives (Moa). | 92 |
| Guayabal. | 197 | Corral-nuevo. | 89 |
| Pozas. | 196 | Concepcion de Ermita vieja. | 87 |
| Palma de Soriano. | 196 | Jaymanita. | 87 |
| Rita de Yara. | 194 | Cantarrana. | 87 |
| Palmillas. | 193 | Chorrera (San Antonio de la). | 86 |
| Gangrejas. | 189 | Jicotea. | 82 |
| Banao. | 188 | Mordazo. | 82 |
| Limonar. | 184 | Camino Real (Guatao). | 81 |
| Las Mangas. | 183 | San Francisco. | 81 |
| Baga. | 182 | Jacominos. | 80 |
| Mayajigua. | 181 | Embarcadero de Zaza- | 80 |
| Datil. | 180 | Yaguaramas. | 79 |
| Arimao. | 179 | Tumbacuatro. | 76 |
| Rancho-Boyero. | 176 | Rincon. | 74 |
| Guanes. | 155 | Camarioca. | 74 |
| Derrocal. | 152 | Santa Cruz de Cumanayagua. | 73 |
| Virtudes. | 151 | Canimar. | 72 |
| Santa Catalina. | 151 | Moningar. | 67 |
| Santa Cruz. | 147 | Canasi. | 65 |
| Managua. | 147 | Loma de Camarioca. | 62 |
| Calabazar. | 146 | Cercado. | 62 |
| Hato-Nuevo. | 145 | Corojo. | 62 |
| San Juan y Martinez. | 141 | San Antonio Chiquito. | 58 |
| Mantilla. | 139 | San Francisco (Miguel del Padron). | 57 |
| Roque. | 138 | Santa Clara. | 57 |

| Villes et bourgs. | Habitants. | Villes et bourgs. | Habitants. |
|------------------------|------------|------------------------|------------|
| Herradura. | 56 | Surgidero. | 39 |
| Bacuranao. | 53 | Tuabagüey. | 39 |
| Playa de Santa Ana. | 53 | Boca de Jaruco. | 38 |
| Boca del Rincon. | 51 | Cubita-abajo. | 37 |
| Bermeja (Alacranes). | 51 | Loma de San Juan. | 32 |
| Galafre. | 48 | Casiguas. | 32 |
| Jagüey (Managua). | 48 | Felipe. | 31 |
| San Miguel del Padron. | 46 | Mulata. | 28 |
| Boca de Guanabo. | 45 | Baja. | 24 |
| Limones. | 45 | Santo Cristo (Mariel). | 24 |
| San Augustin. | 41 | Puerto Escondido. | 19 |
| Gucimas. | 39 | Yumuri. | 14 |
| Rio Hondo. | 39 | | |

RENSEIGNEMENTS sur la colonie des noirs libres de Liberia
(communiquéés par M. WARDEN).

M. Roberts, gouverneur de Liberia, a acheté du roi et des chefs du territoire du Grand-Sess 6,400 acres de terres fertiles, dans les districts de Bekley et d'Edina, dans le comté du Grand-Bassa, et bornés ainsi qu'il suit : commençant à l'embouchure de la rivière Pow et s'étendant de là 2 milles au sud-est; ensuite 25 milles vers l'est; puis 10 au nord-ouest; de là dans une direction ouest jusqu'à l'embouchure de ladite rivière de Pow.

Le prix de ce terrain fut fixé à 1,000 barres ou 500 dollars, qui devaient être payés par la Société de la colonisation américaine. Les principaux produits de ces deux districts sont le riz et l'huile de palmier.

A la date de la cession, deux comptoirs, l'un américain, l'autre anglais, se trouvaient dans les limites de ces districts, lesquels eurent le droit de commercer librement pendant trois ans.

Le gouverneur Roberts espère faire l'acquisition de

tout le pays situé entre les caps Mount et Palmas. Le 21 octobre 1842, il faisait des préparatifs pour l'exploration de la rivière de Saint-Paul, dans le but d'ouvrir une communication avec les naturels du pays situé au-delà de Bopora.

La même année, la ferme coloniale produisit 3,000 livres de sucre et plus de 200 gallons de mélasse. Le directeur du magasin public avait expédié pour New-York 19,000 gallons d'huile de palmier, 25 tonneaux de cainwood; 8,500 gallons de cette huile avaient été fournis par M. Teague en paiement pour le brick *le Régulus*.

Les recettes de la Société pour la colonisation, en 1842, s'élevaient à 10,586 dollars, dont 8,533 provenaient du commerce avec la colonie.

On fait des préparatifs pour l'établissement d'une cafeterie au cap Palmas, où le sol est très propre pour la culture du caféier.

Le phare du cap Mesurado, à 2 étages et 24 pieds carrés, était terminé.

Un édifice en pierre, à 2 étages, 56 pieds de long et 34 de large, destiné à une maison de ville et une chambre de conseil, était commencé à Monrovia.

Le 21 août, le navire *le Mareposa* arriva de Norfolk avec 232 émigrants qui devaient être établis dans un terrain fertile près le bord sud-est de la rivière Saint-Paul, à 4 milles environ au-dessous de Millsburg (1).

W.

(1) African Repository and New-York journal of 21 January 1843.

Nouvelle station des missionnaires américains sur les bords du Gabon (1), fleuve de l'Afrique occidentale.

La Société des missions de Boston vient d'établir cette station, à environ 20 milles au nord de l'équateur. Suivant le rapport du secrétaire de la Société, M. Wilson aurait remonté le Gabon jusqu'à la distance de 70 milles de son embouchure, où il reçoit ses affluents supérieurs. Il trouva le pays bien peuplé, et y rencontra des individus qui demeuraient à dix ou douze journées plus avant dans l'intérieur, et dont la figure et les traits différaient beaucoup de ceux des riverains du fleuve. Ces naturels ne font usage ni de tabac ni de liqueurs spiritueuses, et l'esclavage n'existe pas parmi eux. Leur pays s'étend à plusieurs centaines de milles dans l'intérieur du côté méridional des montagnes de la Lune. La découverte de tribus inconnues du monde civilisé est un des grands résultats des explorations des missionnaires : elle ouvre un vaste champ à leurs travaux futurs, ainsi qu'aux investigations des géographes et des naturalistes. Les missionnaires ont depuis abandonné la station du cap des Palmes pour s'établir sur le Gabon, où ils espèrent travailler avec fruit.

La colonie de Liberia compte aujourd'hui 20 missionnaires prédicateurs, dont 18 sont des gens de couleur. Le nombre des membres de l'église est de 900 environ.

W.

(1) Les missionnaires écrivent *Gaboon*.

Quelques détails sur les îles du cap Vert et du golfe de Guinée, par M. PEUCHGARIC, capitaine au long cours.

ILES DU CAP VERT.

Elles sont comprises entre le 14° et le 18° degré de latitude N. et le 24° et le 28° degré de longitude O. du méridien de Paris, formant un groupe de dix îles plus ou moins grandes.

Le vent, dans leur voisinage, varie du N. au N.-O., lorsque le soleil approche du zénith. Pendant la saison des pluies, on a des brises de terre et de mer. Les premières soufflent toute la nuit, cessent à 10 heures du matin, et les secondes commencent pour se terminer vers les 5 heures du soir.

Le commencement des pluies a lieu vers la mi-août, continuant jusqu'en octobre presque sans interruption; les vents du S. au S.-O. soufflent pendant cette époque avec raffales; les maladies sont fréquentes, et les habitants souffrent de beaucoup d'incommodités; l'atmosphère est presque toujours humide; les grandes vapeurs qui s'élèvent du sol en sont en majeure partie la cause.

Pendant la saison sèche, les nuits sont froides et humides; la rosée qui tombe la nuit est si grande, qu'elle fournit à la végétation tout le suc nourricier qui la rend si belle, et qui donne à ces îles l'aspect d'un printemps continu.

La mer dans leur voisinage est remarquable par des lits ou amas d'algues flottants. On a souvent cherché d'où pouvaient venir ces végétaux marins. Il est cependant prouvé que cette plante, qui est le *fucus natans* d'Amérique, croît sur les rochers et au rivage du golfe du Mexique et des Florides, d'où elle se détache quand

elle arrive à son état de maturité, est portée par les courants sur la côte d'Afrique, et repoussée ensuite, soit par les courants, soit par les vents alizés.

Je n'ai jamais vu cette plante flétrie, quoi que, comme toutes les autres plantes marines, elle ait ses phases de croissance, de maturité et de dépérissement. Il paraît qu'elle continue à végéter bien longtemps après qu'elle a été détachée. J'ai remarqué que des globules d'air la soutenaient à fleur d'eau. Après en avoir mis une plante dans une caisse pleine d'eau et ayant crevé les globules, je vis que la plante perdait la puissance de flotter; elle coula quelque temps après, dépérit, et se noya sans jamais plus reparaitre à la surface. Je crois m'être expliqué le phénomène de n'avoir jamais remarqué aucun dépérissement à cette plante qui fût au moins apparent.

ILES DU GOLFE DE GUINÉE.

Elles sont au nombre de trois, situées à peu près sous le même méridien, et à très peu de distance les unes des autres. Ces îles sont toutes des produits volcaniques. Le climat est le même, et leurs productions sont à peu près semblables; elles peuvent offrir aux navigateurs qui vont faire le commerce de la troque à la côte d'Afrique et dans le vaste golfe de Guinée, quelques ressources.

FERNANDO-PO.

Cette île est la plus au nord; elle est située vis-à-vis la rivière du vieux Callebar, dont elle n'est éloignée que de 40 milles environ, et de la côte élevée de Caméroous que de 18 milles.

Primitivement, elle fut occupée par les Portugais,

qui l'ont découverte ; ils y bâtirent un fort sur la côte est. Les nègres qui l'habitaient étaient d'un caractère féroce , les chagrinerent longtemps , et forcèrent les Portugais , fatigués de leurs turpitudes , de l'abandonner , désespérant de les soumettre. Les Espagnols en prirent plus tard possession , y formèrent un établissement ; mais , soit cruauté , soit mauvais traitement envers les naturels , ceux-ci les en chassèrent , et devinrent de nouveau seuls possesseurs de cette île , où ils vivaient , comme auparavant , à l'état sauvage.

Depuis cette dernière époque , le commerce de la côte occidentale d'Afrique ayant pris de l'extension , les Anglais , qui le faisaient presque exclusivement , jetèrent les yeux sur cette île , et pensèrent qu'un établissement servant d'entrepôt aux navires qui se livraient à ce commerce ne pouvait que leur être d'une grande utilité , tant à cause du commerce lui-même que des ressources que les navires pourraient y trouver.

Ils en prirent possession , choisirent un point convenable pour un établissement , et ce fut dans le fond de la belle baie de l'Ouest qu'il fut fondé. On l'appela Clarence.

La position avantageuse de cette île , à portée de quatre grandes rivières navigables , du golfe de Biaffra , Bonny , vieux et nouveau Calabar , Camérouous , et peu distante de celle de Benin , dans le golfe de ce nom , dont le commerce alors était considérable pour les Anglais , qui en avaient exclusivement le monopole , ne pouvait manquer que d'offrir une importance réelle à un semblable comptoir , et surtout en parvenant avec modération , et par le contact du commerce d'échange , à soumettre les hordes de nè-

gres habitants de cette île à un état de civilisation qui devait être bientôt satisfaisant.

Les Anglais ne se trompèrent pas ; et tel qu'ils l'avaient prévu et calculé , ils ont aujourd'hui un excellent point de relâche pour les navires , et un entrepôt qui facilite leur commerce de long cours et de cabotage.

Les naturels sont en ce moment soumis et tranquilles ; ils commencent même à être industriels.

Le sol de cette île est extrêmement fertile ; elle produit en abondance et sans beaucoup de culture tous les végétaux de la zone torride , des porcs , des volailles , des cabris en grand nombre ; l'eau est excellente. Cette île est très élevée , et peut être vue , d'un temps clair , à 20 lieues. Venant de l'ouest , elle paraît comme trois montagnes coniques qui s'abaissent sensiblement vers le sud.

Le climat est un peu plus salubre que sur la côte ferme ; cependant , à l'époque des grandes chaleurs ou après la pluie , les fièvres y sont communes et pernicieuses.

ILE DU PRINCE.

Cette île , qui est la plus petite des trois , est située au S.-S.-O de Fernando-Po , et en est éloignée de 35 lieues environ. Elle appartient aux Portugais : c'est la résidence du gouverneur général. Elle est très élevée , couverte de montagnes et de pics ; quand on la voit de 10 à 12 lieues , on dirait des flots détachés. Elle a deux bons mouillages , celui de Saint-Antoine au N.-E. et celui de la baie de l'Ouest. On trouve peu de ressources à Saint-Antoine , bien que ce soit le chef-lieu de l'île , soit pour réparer des avaries majeures , soit pour bien se ravitailler. Il y a abondance de provisions fraîches et de bonne eau.

L'air est peu salubre à Saint-Antoine, surtout depuis janvier jusqu'en avril : aussi, quand on n'a besoin que d'eau, de bois et de vivres frais, il vaut mieux aller à Ouest-Baie, bien que l'on ne vous y laisse que 24 heures.

Cette île produit du café et du cacao ; ces deux fèves seraient d'une qualité bien supérieure si on les cultivait avec soin. La canne à sucre y a été autrefois cultivée ; elle y vient très belle. On y voit encore en plusieurs endroits les restes des anciennes sucreries ; mais depuis que la traite offrit de grands bénéfices, on a négligé les productions du sol pour se tourner vers le commerce des esclaves, branche d'industrie bien plus lucrative. On pourrait avoir toute sorte de fruits et de végétaux, si les Portugais s'adonnaient à la culture d'une terre très productive ; mais le caractère indolent des habitants fait que toutes les cultures sont ignorées ou négligées, et c'est quasi par force qu'ils retirent des arbres le café et le cacao, qui y vient sans presque aucun soin.

L'île du Prince est aussi admirablement située pour servir d'entrepôt au commerce de la côte d'Afrique. Son beau port de Saint-Antoine offrirait un lieu de sûreté pour les navires du commerce de toutes les capacités, et la baie, avec ses deux belles anses bien abritées, un mouillage sûr pour les vaisseaux,

SAINT-THOMÉ.

Elle est située au S.-S.-O. de la dernière, à 26 lieues environ ; elle est plus considérable que l'île du Prince.

Couverte de hautes montagnes et de pics, on la voit de bien loin. La plus élevée a environ 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Au nord, elle a une baie au fond de laquelle est

bâtie une assez belle ville, résidence du gouverneur de l'île, dépendant de celui de Saint-Antoine de l'île du Prince. La population de cette ville est d'environ 5 à 6,000 âmes de différentes races; celle des blancs est de 250, celle de couleur de 5 à 600; le reste, nègres libres ou esclaves.

L'île produit du café et du cacao; comme à l'île du Prince, on n'en soigne pas la culture; on ne le recueille pas en temps convenable, on le retire mal de la coque, de sorte qu'il est très peu marchand. La production annuelle est d'environ 200,000 livres; elle pourrait en produire trois ou quatre fois plus. C'était aussi un lieu d'entrepôt d'esclaves: aussi les habitants sont-ils dans la même position que ceux de l'autre île.

Les saisons sont les mêmes sur ces îles qu'à la côte ferme, dont elles ne sont éloignées que d'environ 40 lieues.

Les mœurs sont portugaises; l'évêque est le seul prêtre blanc, les autres sont nègres; ils vont recevoir leur ordination au Brésil. La population de l'île est à peu près égale à celle de l'île du Prince.

ANNOBON.

Petite île située au S.-S.-O. de Saint-Thomé, à 35 lieues environ. Elle est d'un très joli aspect, bien boisée et accidentée; elle est habitée par des nègres qui ont un petit village dans le N.-E., avec un bon mouillage. Elle n'est visitée que par des navires qui passant près, vont y acheter des provisions qui y sont très abondantes, et que l'on échange pour très peu de chose; l'eau est très bonne.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENTICE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 4 août 1843.

M. le conseiller de Macédo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, remercie la Société de l'envoi de son Bulletin, et lui adresse, au nom de cette Académie, la 1^{re} partie du tome I (2^e série) du Recueil de ses Mémoires. M. le Président fait observer que ce volume contient un Mémoire étendu sur les travaux géodésiques exécutés en Portugal, et il prie M. le capitaine Couthaud d'en rendre compte à la Société.

M. Lepelletier de Saint-Remy, secrétaire de la Société maritime de Paris, adresse le manifeste des deux premiers N^{os} du Recueil publié par cette nouvelle institution, en exprimant le désir de recevoir le Bulletin en échange de cet envoi. — Le comité du Bulletin est invité à faire un rapport sur cette demande.

M. Bineteau, qui a préparé la gravure lithographique de plusieurs planches sur les antiquités de l'Amérique centrale, désire recevoir les ordres de la Société sur la suite qu'elle se propose de donner à ce travail. — Renvoi aux sections de publication et de comptabilité.

M. le capitaine Pricot de Sainte-Marie donne communication de plusieurs plans manuscrits des villes de la régence de Tunis qu'il a levés pendant son séjour dans cette contrée.

M. le D^r Mallat fait une communication verbale sur

les araignées sérifères des Philippines ; il offre à la Société pour son musée deux de ces insectes conservés dans deux petits bocaux, divers échantillons de soie et quelques fragments de minéraux recueillis pendant son voyage. — Remerciement à M. Mallat, et dépôt au musée de la Société.

M. d'Avezac présente un aperçu verbal sur diverses cartes catalanes manuscrites. D'après ses recherches, le nombre de ces monuments géographiques serait de sept, depuis la plus ancienne carte connue de 1375, qui a appartenu à Charles V. M. d'Avezac est prié de rédiger une Note à ce sujet pour le Bulletin.

Séance du 18 août 1843.

M. le ministre de l'agriculture et du commerce adresse à la Société la suite des documents qu'il fait publier sur le commerce extérieur de la France.

M. de Skalkowski, conseiller de cour de l'empire de Russie, écrit d'Odessa, le 4 janvier 1843, pour annoncer à la Société l'envoi de plusieurs ouvrages qu'il a publiés sur l'histoire, la statistique et la géographie de la Russie méridionale. M. Desjardins est prié de rendre compte de ces ouvrages lorsqu'ils seront parvenus à la Société.

M. Crosilhes Calvet informe la Société qu'il possède un Géorama de 5 mètres de hauteur, et qu'il est disposé à le céder à un prix modéré aux personnes qui désireraient en faire l'acquisition.

M. de la Roquette offre à la Société, au nom de M. Carl Roosen, capitaine de génie norvégien, une carte générale de Norvège que cet officier a dressée et publiée en 1829, et une carte particulière du Nordland et du Finmark, que le même officier a fait paraitre en 1841.

M. d'Avezac communique un Note sur la carte catalane du Musée de Naples, et il s'applique à faire ressortir l'intérêt de ce document, dont une explication complète doit être donnée par monsignor Rossi. M. d'Avezac pense que la date en peut être provisoirement estimée antérieure à l'an 1413, date de la cession de Thessalonique aux Vénitiens par les Paléologues, en sorte que cette carte serait, après l'atlas de 1375, le plus ancien monument connu de l'école catalane. M. d'Avezac ajoute qu'il y aurait un grand intérêt à s'occuper d'un travail héraldique qui, en rendant raison des pavillons armoriés répandus sur les cartes du moyen âge, servirait de fil conducteur pour la détermination des dates de ces documents.

M. Thomassy lit un fragment d'un Mémoire sur le Maroc, et présente des considérations sur les pêcheries des côtes occidentales d'Afrique. M. Berthelot, en rappelant les recherches qu'il a faites à ce sujet, donne des détails sur les sécheries de poissons qui sont aujourd'hui établies sur les côtes de Provence.

M. le capitaine Pricot de Sainte-Marie annonce son prochain départ pour Tunis. Cet officier, muni de tous les instruments qui lui sont nécessaires pour continuer les levés de la carte de cette régence, promet à la Société de la tenir au courant de ses travaux.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 août 1843.

Par l'Académie royale des sciences de Lisbonne : Historia et Memorias. 2^a série, tome I, parte 1, in-4.

Par madame Arthus-Bertrand : Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du nord, exécuté pendant les

années 1832, 1833 et 1834, par le prince Maximilien de Wied-Neuwied; ouvrage accompagné d'un atlas de 80 planches, dessinées sur les lieux par M. Charles Bodmer. Paris, 1840, 41 et 43. 3 vol. in-8, avec une carte et 31 vignettes.

Par la Société maritime : Bulletin de cette Société, N^o 1 et 2, in-8. — Exposé du but de la Société maritime, broch. in-8.

Séance du 18 août.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur. N^o. 44 à 58. Paris, juin 1843, in-8.

Par M. Albert-Montémont : Notice nécrologique sur S. A. R. M^{gr} le duc d'Orléans, prince royal, et sur M. le vicomte de Morel-Vindé, tous deux membres de la Société nationale de vaccine. Paris, 1843, in-8.

Par M. Paul Autran : Éloge historique de M. l'abbé Brunet, prononcé dans l'Académie de Marseille (séance publique du 11 juin 1843). Marseille, 1843, broch. in-8.

Par M. le capitaine Roosen : Kart over Norge af C. B. Roosen, 1829, 1 feuille. Kart over det Nordlige Norge, Nordlands og Finmarkens Aniter, af C. B. Roosen, Christiania, 1841, 1 feuille.

Par les auteurs et éditeurs : Journal asiatique, mai et juin. — Recueil de la Société polytechnique, juin. — Journal des missions évangéliques, août. — Mémoires encyclopédique, juillet. — Boletín enciclopédico de la Sociedad de amigos del país. N^o 5 et 6. Valencia, 1843. — L'Écho du Monde savant. — Nouvelles annales des voyages, juillet. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juillet. — Bulletin de la Société maritime de Paris. 5^e cahier.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

DES

CARAVANES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE (1).

PAR M. R^D THOMASSY.

I.

Les populations de l'Afrique et de l'Asie n'ont pas comme nous les libres voies de la civilisation, les grandes routes navigables ni les chemins de fer, qui suppléent à l'absence des fleuves ou à l'impossibilité des canaux; mais à défaut de roulage et de diligences, de locomotives et de bateaux à vapeur, elles emploient la caravane; et pour la conduire à travers les océans de sables, elles ont le chameau, ce *vaisseau du désert*, sur lequel le nomade aime à se glorifier de n'avoir jamais fait naufrage.

(1) Ce Mémoire a été lu dans une séance de l'Académie des sciences morales et politiques.

Ce poétique surnom nous indique déjà que le chameau est l'élément primitif, essentiel, de l'association voyageuse qu'il s'agit pour nous d'étudier. Nulle bête de bât ou de selle ne résout, en effet, aussi bien que le chameau le problème de l'économie et de la facilité des transports ; et pour le fardeau comme pour la longue course, il défie également tous les animaux dont on lui fait des auxiliaires. Sa nourriture n'entraîne d'ailleurs presque aucune dépense ; car il vit de quelques biscuits d'orge salé, et de plantes arides et coriaces dont le sol le plus ingrat est toujours abondamment fourni. Il peut enfin braver l'affreux tourment de la soif jusqu'à rester plus d'une semaine entière sans s'abreuver ; et c'est dans ces conditions qu'il porte de 600 à 1,000 livres, c'est-à-dire de quoi nourrir et désaltérer des familles entières de voyageurs. Ainsi destiné aux traversées du désert, il franchit les espaces uniformes, les solitudes immenses, où l'on ne voit que ciel et sable, et il s'oriente parmi leurs dunes flottantes, dont les changements gigantesques, rapides, continuels, troublent la vue et rappellent les vagues et les lames les plus terribles de l'Océan. Ajoutons que le dromadaire ou chameau coureur joint à tous ces avantages la faculté de parcourir jusqu'à 500 milles en quatre jours.

Dès lors plus d'obstacle insurmontable aux communications des peuplades disséminées dans les oasis et sur les divers plateaux de l'Afrique ; plus d'impossibilité d'y rapprocher les habitants des régions fertiles, d'entretenir chez eux un certain état social, et même d'y introduire une certaine civilisation.

Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que l'homme de ces régions sauvages a été formé lui-même pour n'être dans son état normal qu'en les ha-

bitant. L'Arabe surtout vit dans le désert comme dans son élément essentiel. *Il y est*, dit Léon l'Africain, *comme un poisson dans l'eau*; et de là son aversion profonde, instinctive, pour la vie des cités, dont les murs lui semblent une prison, et les populations des races d'hommes dégénérées. Lui, au contraire, maître du désert et régnant dans l'espace, croit y avoir conservé la pureté primitive du noble sang de ses aïeux. Cependant, comme la vie pastorale ne peut toujours suffire à ses besoins, il se met souvent en rapport avec les villes pour échanger les produits de sa solitude contre ceux de la cité. C'est alors que le commerce devient l'occupation de tous ses loisirs, le complément nécessaire de ses travaux de pâturage et d'agriculture, en un mot, la satisfaction de cette patiente et courageuse ambition d'acquérir que la pauvreté du désert a toujours suggérée à ses habitants. Le commerce assure d'ailleurs le profit des courses lointaines et aventureuses; et il sourit d'autant plus aux populations solitaires que loin de contrarier leur amour pour une liberté sans frein, il en est en quelque sorte l'appât et la récompense: aussi le nomade ne manque-t-il jamais d'aller demander aux villes qu'il méprise leurs produits manufacturés et tous les fruits du travail sédentaire. Il en prend d'abord sa part, et puis s'en va échanger le reste de tribus en tribus, d'oasis en oasis, jusqu'au terme où l'empire des traditions, non moins fort que celui de la nature, lui a dit qu'il s'arrêtera. C'est alors que la caravane, formée et accrue successivement de tous les marchands que réunissent des intérêts semblables, devient le grand lien des relations commerciales entre les populations les plus éloignées, et supplée aux puissants moyens de transport et de

communication dont notre Europe moderne a été dotée par l'industrie.

Mais la caravane n'est pas seulement la locomotive intelligente du commerce ; elle est encore celle de la religion et de tous les intérêts moraux des populations qu'elle traverse. Elle seule, par exemple, permet d'accomplir l'obligation du pèlerinage à la Mecque, qui met en mouvement les sectateurs de l'islamisme et les réunit périodiquement au foyer de leur civilisation. Chacun d'eux, d'après le Coran, doit, en effet, s'y rendre personnellement au moins une fois dans sa vie, et en cas d'empêchement légitime, comme celui de maladie ou de pauvreté, il doit s'y faire représenter par un pèlerin qu'il délègue à cet effet. Grâce donc à ce précepte de Mahomet, la pensée des musulmans, constamment tournée vers leur ville sainte, les y conduit encore des extrémités de l'Afrique ; et comme sans la caravane ils ne pourraient accomplir ce devoir, comme ces pieux voyageurs la créeraient au besoin pour eux-mêmes, il en résulte que la religion, aussi bien que le négoce, la maintient en activité, et l'empêche de déchoir en la rendant doublement nécessaire. De là, cet autre surnom d'*Hadji-Baba* donné au chameau, qui n'est pas seulement le *vaisseau du désert*, mais est aussi pour les Arabes le *père des pèlerins*.

Ajoutons que dans la langue des Indous et des musulmans d'Asie, l'idée de pèlerinage et celle de marché s'expriment par le même mot *méla* (1), tant le

(1) « Le *méla* est le nom que l'on donne aux réunions de pèlerins et de marchands qui, les uns par dévotion, les autres pour gagner de l'argent, et quelques uns pour l'un et l'autre objet, se rendent

commerce et la religion, en associant leurs intérêts, s'identifient naturellement dans l'esprit des races orientales ! C'est ainsi que la caravane a toujours fait marcher de concert l'instinct du négoce et le prosélytisme religieux, l'amour du gain et la robuste foi des musulmans.

Instrument nécessaire des communications de l'Afrique et de l'Asie, elle a d'ailleurs constamment préoccupé les successeurs du prophète, et par elle seule il a été donné aux kalifes de maintenir si longtemps l'unité de religion parmi leurs innombrables sujets. Les routes et les caravansérails, que ces souverains avaient établis pour la sécurité et la commodité du pèlerinage, étaient en même temps pour eux comme les bras de l'administration intérieure. C'étaient les plus fortes garanties de l'unité de leur empire, et c'est pourquoi la surveillance en fut toujours confiée à un prince de la dynastie, ou au personnage le plus important de l'État. C'est par le même motif que les anciennes familles d'Arabie se sont toujours honorées de descendre des chefs qui avaient été conducteurs des pèlerins ou chargés de les abreuver sur la route ; car elles reconnaissaient en eux les fonctionnaires de la civilisation primitive des Arabes, les grands promoteurs du commerce et de la religion.

Les voies de pèlerinage étaient en outre des itinéraires pour les armées et des véhicules pour la guerre sainte. Aaron-el-Reschid avait jadis pris pour devise et fait graver sur son casque : « Le pèlerinage est une

dans les lieux considérés comme sacrés, aux fêtes de certains dieux indiens et des personnages réputés saints parmi les musulmans. »
 (*Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, par M. Garcia de Tassy. Nouveau Journal asiatique, N° d'août 1831.)

source de gloire. » Il avait lui-même fait huit fois le pèlerinage de la Mecque, et il attribuait à ces pieux voyages d'avoir huit fois vaincu ses ennemis en bataille rangée : c'est que les caravanes, qui l'avaient transporté à la ville sainte, étaient aussi des instruments de puissance contre les infidèles et contre les schismatiques, et que nul ennemi du Coran ne pouvait échapper en Asie ou en Afrique à ces machines de guerre et de domination.

N'est-ce pas enfin la caravane qui a aussi secondé le prosélytisme pacifique des musulmans ? Avec elle les missionnaires de l'islamisme se sont élancés dans les brûlants espaces qui séparent le pays des blancs de la Nigritie ; avec elle ils ont traversé des déserts sans bornes, et sont allés porter la parole de Dieu et du prophète aux peuplades nègres de l'intérieur, dont ils ont renversé les fétiches, aboli les sacrifices humains, restreint la polygamie, relevé la famille et l'état social sur des bases supérieures, et sur les notions de la morale chrétienne adoptée par Mahomet.

C'est ainsi que ces missionnaires reprirent au profit de la religion nouvelle l'œuvre des anciens solitaires de la Thébaïde, et s'approprièrent en Afrique les travaux des premiers missionnaires chrétiens.

Mais, qui le croirait ? c'est par le même moyen qu'ils vont encore de nos jours porter l'islamisme chez les noirs du Soudan en partant des bords de la mer Rouge ou de la Méditerranée. Quelquefois même ils partent de la Turquie, d'où ils se rendent par mer dans les régences barbaresques, et de là jusqu'à la Sénégambie et à la côte de Guinée.

Ce qu'il faut enfin rappeler au christianisme pour qu'il apprenne à se servir des hommes et des instru-

ments propres à la civilisation de l'Afrique , c'est que ces missionnaires musulmans , quelque grossiers et incultes qu'ils soient eux-mêmes , convertissent par milliers les sauvages habitants de l'intérieur. Or ces derniers , une fois saisis par l'islamisme et imbus de son esprit , sont arrachés pour jamais à l'influence chrétienne , à moins d'efforts extraordinaires et de moyens tout nouveaux pour nous , dont le succès dépendra de l'emploi que nous ferons de l'association voyageuse.

Quoi qu'il en soit de cet avenir , la caravane , en s'adressant à l'esprit et au corps des races africaines , en satisfaisant à la fois leurs intérêts religieux et commerciaux , est vraiment la seule condition de vie large et complète et de mouvement général dans un continent où les populations sont encore si divisées d'origine , de traditions et d'intérêt. D'un autre côté , quoi de plus remarquable dans ces régions que nous appelons stationnaires et immobiles , mais dans lesquelles il serait bien plus juste de reconnaître la persistance de la nature , que de voir la caravane se renouveler comme un phénomène naturel , aussi périodiquement , par exemple , que la crue du Nil ? Constante et salubre comme ce fleuve nourricier de l'Égypte , elle alimente les oasis qu'elle traverse , en y déposant son trop-plein de marchandises , ou bien elle y complète ses provisions de voyage jusqu'à ce qu'arrivant au but de son cours , elle décharge sa cargaison au centre d'un commerce supérieur. C'est ainsi qu'elle apparaît régulièrement à des époques déterminées ; et puis tout rentre dans le repos habituel , où l'esprit des populations se reporte sur la variété des caravanes antérieures , et les compare à celles dont il attend le retour.

II.

Il serait ici trop long d'entrer dans les détails du matériel et du personnel de la caravane ; contentons-nous d'indiquer dans quelles conditions morales elle se met en marche, et à quel droit des gens elle demande ses premières garanties de sécurité et de succès. Commençons à cet effet par les entreprises les plus aventureuses, c'est-à-dire par celles où marchands et pèlerins stationnent dans de rares oasis, et ont à franchir d'immenses espaces pour se mettre en rapport avec les populations nomades.

Nous avons déjà remarqué l'analogie que ces traversées du désert avaient avec la navigation. Pour la caravane, comme pour la flotte marchande, ces voyages ne sont qu'un même sillage à travers les sables ou à travers les eaux. Dans l'un et l'autre cas, les conditions d'isolement, de protection ou d'hostilité sont donc parfaitement semblables. Cette analogie a d'ailleurs été nécessaire en Afrique par suite des rapports intimes du commerce de terre avec celui de mer.

Transportons-nous, par exemple, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, à cette époque dont nous signalerons plus bas les différences avec la nôtre, mais dont les antécédents s'offrent à nous pleins d'à-propos, puisque la navigation avec l'Inde tend de plus en plus à reprendre comme alors le passage de l'Égypte à la place de celui du Cap. A cette époque donc où l'Orient inondait l'Occident de ses produits, où l'Afrique, comme l'Asie, enrichissait l'Europe, qui venait s'alimenter aux échelles du Levant, c'était par des caravanes que se faisait l'immense commerce des con-

tinents asiatique et africain ; et comme le commerce de mer, surtout dans la Méditerranée, n'était alors que la continuation de celui de terre, il en prenait aussi le nom, de même que l'accessoire prend le nom du principal. Ainsi les vaisseaux génois et marseillais accomplissaient leurs caravanes en allant commercer dans le Levant. Les campagnes maritimes des chevaliers de Malte s'appelaient aussi caravanes ; enfin les pèlerinages des musulmans à la Mecque, par voie de mer, ont toujours conservé ce nom, et prouvent l'analogie et les rapports intimes qui existaient alors entre les deux manières de commercer.

Mais qu'en résulte-t-il maintenant ? c'est qu'en échangeant les marchandises avec les associations voyageuses, les flottes échangeaient aussi leurs idées, leurs coutumes et leur législation ; de sorte que par ces échanges comme par suite des circonstances semblables, où soit au long cours, soit au prochain terme, la caravane de terre et celle de mer poursuivaient leur but, l'une et l'autre étaient nécessairement soumises à certains principes communs. Or, ces principes, modifiés ou plutôt développés par les progrès de la navigation chrétienne, survivent encore, chez les nomades, aux transformations qu'ils ont dû éprouver dans le droit public de l'Europe. On est même sûr de les trouver dans leur état primitif sur le continent africain ; d'où l'on pourrait conclure, *à priori*, que la traversée des mers de sable y est subordonnée au même droit des gens qui, du XI^e au XV^e siècle, par exemple, protégeait chez nous l'intercourse maritime de la chrétienté.

Eh bien ! si, malgré le progrès des idées chrétiennes, cette protection avait alors besoin de s'appuyer sur la

force, il ne faut pas nous étonner s'il en est encore de même pour le commerce de l'Afrique. La force est donc pour celui-ci la meilleure garantie de sécurité; mais cette force n'exclut pas d'autres garanties morales qui lui servent de sanction. Or, c'est grâce à ces dernières que la caravane peut négocier l'épée à la main avec les tribus dont elle traverse le territoire. Elle marche donc constamment armée; et à l'exemple des sociétés sédentaires, même des plus civilisées, elle aussi a pour devise : *Si vis pacem, para bellum*. C'est ainsi que, de son point de départ jusqu'à son point d'arrivée, elle conclut des traités de paix ou de trêve, ou bien transige en payant tribut. Mais pour que ces transactions ou ces traités aient lieu, il faut évidemment qu'ils s'appuient sur un respect traditionnel et sur quelque notion de droit. Cela est d'autant plus vrai qu'il est inouï de voir les nomades violer leurs engagements. Bien plus, ces peuples barbares sont si accoutumés à conclure et à respecter de temps immémorial leurs traités avec la caravane, qu'ils les font avec elle sans pour parler et avec de simples signaux. La caravane sait aussitôt si elle a affaire à des ennemis, à des neutres ou à des alliés, et se gouverne en conséquence. Or, si ce n'est pas là une preuve évidente qu'un certain droit des gens, différent sans doute du nôtre, mais non moins réel, existe chez les nomades, je ne sais où la conscience des diplomates pourra jamais le reconnaître.

Telles sont donc les garanties morales où l'on peut entrevoir en germe le principe qui tend à protéger la marchandise sur le dos de la caravane, comme il la protège déjà chez nous à l'ombre du pavillon. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans l'un et l'autre cas, le commerce des neutres en Afrique conserve assez générale-

ment sa liberté. Il n'est pas libre sans doute en vertu d'une notion parfaite du droit; mais c'est du moins à l'abri de certains faits également protecteurs, résultant de nécessités et d'intérêts semblables à ceux qui ont fait régulariser peu à peu le code maritime des nations civilisées. Ainsi partout où un certain ordre social et le respect des droits d'autrui peuvent se maintenir, c'est-à-dire, le plus souvent, loin des nations européennes qui se sont appliquées à tout diviser pour mieux dominer, la caravane africaine jouit d'un caractère sacré qui la rend inviolable. Le droit d'asile existe alors pour elle; et même au milieu des luttes nationales et des guerres civiles, une sorte de trêve et une paix de Dieu la protège contre toute agression. En Abyssinie, par exemple, nos voyageurs ont vu des caravanes traverser paisiblement l'espace qui séparait deux partis prêts à en venir aux mains (1).

Nous reviendrons plus bas sur les causes et sur les conséquences pratiques du respect instinctif que, dans certaines limites et à certaines conditions, les populations naturellement commerçantes et religieuses de l'Afrique conservent pour la caravane. Qu'il nous suffise de le signaler maintenant comme un des caractères de la vie morale de cette association. Qu'on ne suppose pas d'ailleurs que ce respect soit général: il ne saurait l'être là où tout est divisé, morcelé par la nature du sol et par les hostilités des tribus; mais, bien qu'à l'état incomplet et toujours précaire parmi des races incultes, un fait aussi permanent n'en est pas moins destiné à être érigé pour elles en principe, si

(1) C'est M. Antoine d'Abbadie, voyageur aussi exact qu'intrépide et intelligent, qui nous a dit avoir été témoin de ce fait.

nous savons nous en servir un jour pour les civiliser.

L'application de ce principe pourrait être même beaucoup plus prochaine qu'on ne pense. Il suffit de voir, en effet, comment, dans le Maroc, ce sanctuaire de puritanisme musulman, les déclarations de guerre contre les chrétiens n'ont jamais interrompu avec eux les relations commerciales. Ainsi depuis le fameux Muley Ismaël, contemporain de Louis XIV, jusqu'à la cessation de la piraterie barbaresque, notre commerce direct avec cet empire a pu continuer pendant la guerre aussi bien que pendant la paix, et y trouver dans l'un et l'autre cas les mêmes avantages et la même protection. Les Maures, il est vrai, puisant leurs principales ressources dans le commerce extérieur, et par conséquent dans l'arrivée des vaisseaux chrétiens, avaient besoin de l'exportation de leurs produits indigènes comme de l'importation de ceux de l'Europe; et il était naturel que le Maroc laissât arriver nos marchandises pour nous vendre les siennes. Mais il en est de même pour beaucoup de tribus de l'intérieur ou du littoral africain, par exemple, des kabiles de Bougie et de Constantine, qui ont toujours commercé avec l'ancienne Régence d'Alger, malgré leurs hostilités si fréquentes avec le Divan.

Il y a donc là un fait curieux à constater, et peut-être aussi un principe susceptible d'application immédiate: c'est de voir consacrer au sein de la barbarie ce besoin moral si peu respecté de nos jours, que la guerre entre deux puissances ne doit interrompre ni troubler le cours des transactions privées entre leurs citoyens. Ainsi les peuples rapprochés de la nature, et qu'il nous coûte si peu d'appeler barbares, peuvent encore

donner des leçons aux peuples civilisés ; et les mêmes questions que ceux-ci débattent sur la mer s'agitent aussi d'oasis en oasis à travers les océans de sables , comme si Dieu voulait montrer partout l'identité de la conscience humaine.

Au surplus, tout ce qui précède ne s'applique bien qu'aux traversées du désert , que les Arabes nomment *voyages de course*.

Quant aux *voyages de terre* et aux stations que la caravane fait de ville en ville à travers des populations plus compactes et plus sédentaires , elle suit entièrement les lois de police et de sûreté qui gouvernent ces populations. Et d'abord elle y trouve un repos assuré dans les hôtelleries , où des magistrats veillent à ce que les greniers soient toujours pleins des approvisionnements nécessaires. Dans l'empire ottoman et en Perse , c'est le gouvernement ou les bachas des provinces qui se chargent d'établir ces retraites publiques. Fort mal bâties sans doute , et fort incommodes pour nous Européens du XIX^e siècle, elles sont bien loin de répondre à ce que nous en disent les *Mille et une Nuits* , ou à aucun de nos rêves dorés sur l'Orient ; mais elles n'en sont pas moins une des institutions les plus utiles , et celle qu'il nous importe le plus d'échelonner nous-mêmes sur les routes où nous voulons rappeler les caravanes.

Or, parmi ces caravansérails , les uns sont dotés comme fondations religieuses pour faciliter le pèlerinage à la Mecque , et dans ceux-là l'hospitalité est sans réserve. Leur établissement était jadis le privilège des sultans ou des chefs musulmans qui s'étaient rencontrés trois fois en bataille rangée contre les chrétiens. Il est aussi des caravansérails où l'on ne trouve

que le simple logement , et d'autres enfin construits comme nos auberges dans un but intéressé, et où l'on n'obtient rien sans payer.

Tous ces caravansérails sont de forme carrée, à peu près comme les cloîtres de nos abbayes , et comme eux présentent à l'intérieur des galeries voûtées supportées par des pilastres. Bien que les plus magnifiques, surtout parmi ceux qui existent encore, ne soient guère que des monstres d'architecture, ils suffisent toutefois à l'abri des voyageurs, et servent en même temps d'entrepôt et de marché dans le voisinage des villes, où ils sont toujours construits. L'arrivée de la caravane y est toujours proclamée à l'avance, après avoir été annoncée le plus souvent par des pigeons destinés à ce genre de message. C'est alors que son passage et ses diverses haltes appellent sur toute la route la vie commerciale et le mouvement des affaires. Chaque cité, en lui accordant protection, y trouve l'occasion de remplir son trésor par la perception des droits d'entrée ; et la contrée tout entière participe aux échanges consommés dans le caravansérail.

Ainsi la caravane devient une foire ambulante qui vend et achète sans cesse, exploitant et fécondant l'une après l'autre toutes les ressources locales jusqu'au terme de sa course, qui a duré souvent plusieurs années. Alors le marchand, qui a commencé avec peu, se trouve infailliblement enrichi, s'il a bien calculé son itinéraire et prévu l'accroissement de valeur que certains produits acquièrent d'une station à l'autre. Mais ce qui devient plus curieux peut-être à remarquer, c'est qu'assurée des mouvements du commerce général et des retours périodiques de la caravane, l'industrie locale et privée ne va jamais au-devant des voyageurs. Au lieu

de se déranger, elle attend qu'on vienne lui demander ses produits; et de là sans doute le caractère stationnaire de cette industrie qui forme le plus singulier contraste avec les destinées mobiles de l'association voyageuse dont elle n'est pourtant que le résultat. Ce fait général n'explique-t-il pas encore la conduite des marchands musulmans de nos jours, toujours impassibles et flegmatiques, et qu'à notre grand étonnement l'avidité du gain la moins douteuse ne peut jamais déterminer à provoquer les acheteurs? A ce trait particulier, nous reconnaissons comment la caravane a laissé son empreinte sur les mœurs orientales et en a fondé l'immobilité sur son propre mouvement.

III.

Partant maintenant de ces considérations comme de la théorie de nos recherches, nous pourrions en poursuivre le but immédiatement applicable à nos possessions africaines; mais ce sera l'objet d'un autre travail. Répétons d'ailleurs que des faits que nous avons signalés, la plupart sont à présent réduits aux plus minimes proportions, par suite de la décadence de l'islamisme. On dirait les rejetons rabougris d'une riche végétation; mais ils n'en restent pas moins comme des germes toujours prêts à renaître au profit d'une civilisation nouvelle, et comme les données essentielles de toutes les questions commerciales et religieuses que nous aurons à résoudre avec les races orientales. Les pèlerinages, par exemple, sont bien déchus de leur ancienne splendeur. Dans les temps de ferveur de l'islamisme, les Kalifes et les grands personnages accomplissaient en personne ce devoir sacré. Mais depuis longtemps la plupart des chefs musulmans, surtout en Turquie, croiraient s'abaisser s'ils s'en acquittaient eux-mêmes.

Ils se contentent de le faire remplir par d'autres, et se considérant comme ayant part à leur mérite, ils prennent aussitôt le titre d'*hadji*. Aussi, qu'en est-il résulté? Cette indifférence religieuse des Ottomans a porté un coup fatal à leur commerce, surtout dans les provinces de l'Asie-Mineure et de la Syrie, où jadis la foule innombrable des pèlerins communiquait partout le mouvement à la richesse publique. Réciproquement, les révolutions qui ont abaissé la puissance maritime et continentale des musulmans ont du même coup refroidi leurs croyances, et, en amoindrissant leurs richesses et le bénéfice des grandes caravanes, elles ont de jour en jour diminué le nombre des pèlerins.

Ainsi, depuis que la découverte du passage de Bonne-Espérance a détourné le commerce de l'Inde de la route de l'Arabie et de l'Égypte, l'islamisme, attaqué sur ses derrières et dans ses richesses jusqu'alors inexpugnables, vaincu par la croisade commerciale de Vasco de Gama bien plus que par toutes les croisades du moyen-âge, a successivement perdu autant de pèlerins que de marchands. Cette religion, toutefois, n'est pas encore près de mourir; on peut même prévoir qu'elle se réveillera en partie avec le goût des pèlerinages, lorsque le commerce aura repris la route qui fit jadis la puissance commerciale des musulmans. A cet événement, qui ne peut tarder, certaines caravanes reprendront aussitôt leur cours, et recouvrant leur ancienne prospérité, elles convieront nécessairement les pèlerins à se rendre une dernière fois à la Mecque. C'est alors que notre civilisation aura à respecter tous ces pieux voyageurs, si elle veut s'ouvrir à son tour les grands itinéraires de l'Afrique. Remarquons bien, au surplus, que dans le seul intérieur de ce continent, de nouvelles destinées attendent et appellent

l'association voyageuse; car là seulement les caravanes, échappant à la concurrence de la navigation chrétienne, peuvent renaitre comme par le passé, et doivent même à jamais se maintenir.

Quant aux associations qui traversaient jadis l'Algérie, en attendant de nous en occuper avec détail, n'oublions pas que depuis le xvii^e siècle elles ne se composaient guère que de pieux voyageurs. Ce qu'il importe aussi de rappeler, c'est qu'au retour d'une caravane de la Mecque, la dynastie aujourd'hui régnante dans le Maroc y fut portée sur le trône par des pèlerins. Cette dynastie descend, en effet, d'Ali Schérif, descendant du Prophète, qui, sur la fin du xvi^e siècle, naquit à Jambo, près Médine, fut amené de l'Arabie par des pèlerins maures, et ensuite élu empereur à Talifet, où il mourut en 1664 (1075 de l'hégire). Ses deux fils, Muley Arxid et le fameux Muley Ismaël, relevèrent la fierté musulmane si longtemps courbée devant l'Espagne et le Portugal : aussi n'y eut-il rien que de naturel si pendant leur règne les pèlerinages reprirent faveur. Les princes maures ont ainsi ranimé parmi leurs sujets l'antique austérité de l'islamisme; et c'est encore par le même moyen qu'ils en soutiennent la ferveur primitive, comme s'ils voulaient rendre à l'institution du pèlerinage tout ce qu'ils en ont jadis reçu.

L'islamisme, il est vrai, est plus unitaire dans le Maroc que partout ailleurs, et par cette raison, il y est aussi plus étroitement orthodoxe et plus exalté (1). La secte malékite, qui régit cet empire, prescrit, par

(1) « Ainsi dans le royaume de Fez et de Maroc, dit Saint-Olon, le muphti et le cadi ne sont qu'une seule personne administrant la mosquée et la justice. En Turquie, au contraire, ces deux fonctions sont distinctes. »

exemple, le pèlerinage de la Mecque à quiconque peut se pourvoir des choses nécessaires durant ce voyage ; tandis que la secte hanéfite de Turquie est beaucoup plus indulgente. Cette dernière ne fait un devoir strict du pèlerinage qu'à ceux qui joignent aux provisions nécessaires une bonne santé, la commodité d'une voiture et la sûreté de la route : conditions qui affranchissent de l'accomplissement du précepte un nombre de fidèles toujours croissant chez les Turcs. Les Maures au contraire ne s'arrêtent ni devant les fatigues, ni devant les dangers du désert, et se distinguent entre tous les pèlerins par leur fanatisme et leur intrépidité : aussi la guerre de l'Algérie, bien qu'interceptant leur grande voie à la Mecque, n'a-t-elle jamais pu les empêcher de communiquer avec cette ville sainte. Tout ce qui en est résulté, c'est qu'à notre grand détriment, ces communications ont été détournées de nos possessions nouvelles, et que nous avons perdu, avec les voyageurs, le commerce et les moyens d'influence que leur passage devait nous assurer.

Maintenant donc, c'est par le versant méridional de l'Atlas, et à travers les déserts dont il est semé, que les caravanes conduisent chaque année à la Mecque les pèlerins les plus fervents de Fex et de Maroc. Leur nombre est sans doute fort diminué, mais leur fanatisme s'exalte en raison des obstacles de la route. Nos voyageurs ont récemment rencontré ces aventureux Magrebis sur les bords de la mer Rouge. Ils les ont vus aller aussi dans l'Arabie-Heureuse, cherchant, pour la guérison des maladies, les simples dont leurs livres de médecine leur avaient appris la vertu salutaire. Ajoutons qu'en s'aventurant parfois dans les sables de l'intérieur, et s'échelonnant par les oasis du Sahara, par les stations du Soudan et du Darfour, ces pèlerins-marchands

atteignent l'extrémité sud de l'Abyssinie, et là se divisent, tantôt pour suivre la route de Gondar vers l'île de Moussawa, le meilleur port du golfe Arabe, tantôt pour traverser les hautes terres et les déserts affreux qui séparent l'Éthiopie de l'Égypte, joindre alors le cours navigable du Nil qui les voiturer au Caire avec ce qu'ils ont apporté de plus utile et de plus précieux, et arriver enfin, après des milliers de lieues, jusqu'à la terre sacrée de l'islamisme.

Rien, au reste, n'est plus commun que ces voyages d'une extrémité à l'autre de l'Afrique ; et c'est même ce qui permit à l'intrepide Gaillé de tenter la découverte de Tombouctou en partant du Sénégal. Il se fit passer pour un Arabe d'Alexandrie qui retournait dans son pays natal, et sa réponse parut si naturelle que, loin de le soupçonner de mensonge, chacun s'empressait de lui venir en aide, la charité musulmane lui assurant ainsi d'étape en étape son pain quotidien.

Le pèlerinage dure ordinairement plusieurs années, pendant lesquelles la cinquième partie ou le quart des pieux voyageurs succombent souvent aux fatigues et aux dangers de la route ; mais ceux qui en échappent s'en retournent chez eux avec le titre honorable de hadji, et ont seuls droit de porter le turban. Reçus avec les plus grands honneurs, ils deviennent les experts et les sages de leur patrie, et jouissent de toute la considération de leurs compatriotes, qui leur accordent, comme aux marabouts, le privilège de sainteté.

Ainsi, par les caravanes, les impénétrables sentiers du désert relient la Mecque et le Caire à l'autre extrémité de l'Afrique septentrionale, et, mystérieux véhicules de la barbarie, conduisent encore la sève musulmane de son tronc épuisé à son rameau le plus lointain.

NOTE sur les divisions administratives, et sur la superficie et la population comparatives des provinces de la Suède de 1795 à 1835, par M. DE LA ROQUETTE.

J'ai publié dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois de juillet 1843 un relevé des divisions administratives, de la population et de la superficie de la Suède, d'après Forsell et d'autres statisticiens et géographes suédois modernes. Dans le tableau ci-joint je vais donner, sur le même royaume, des informations semblables plus exactes et plus complètes, puisées dans des documents officiels que M. Leyonmarck a eu la bonté de me communiquer.

Pour faciliter la comparaison, tout en conservant les superficies en milles carrés suédois, je les ai réduites en milles carrés géographiques de 60 au degré. Or, comme le mille carré suédois est égal à 2,07 milles carrés allemands de 15 au degré, et que ce dernier mille carré correspond à 16 milles carrés géographiques de 60 au degré, j'ai multiplié le nombre de milles carrés suédois par 33,12. Afin d'obtenir le nombre d'habitants de chaque province, et ensuite de toute la Suède par mille carré géographique, j'ai dû faire une opération inverse, c'est-à-dire diviser par 33,12 le nombre d'habitants que les documents officiels attribuent à chaque mille carré suédois.

Il résulte du tableau que je présente ici :

1° Que la population approximative que, dans mon premier travail, j'attribue à la Suède en 1835, année prise pour terme de comparaison, diffère peu de celle qu'on trouve citée dans les documents officiels,

| | |
|-------------------------|-----------------|
| puisque je l'évaluais à | 3,040,474 âmes. |
| et qu'elle est de | 3,025,439 . |

Ce qui offre la différence minimale de 15,035 .

2° Que la population de la Suède proprement dite, c'est-à-dire non compris la Finlande (1), a augmenté, savoir : de 1795 à 1805 (10 ans) de 132,331 âmes, ou de 5,8 p. 0/0; de 1805 à 1815 (10 ans) de 52,294 âmes, ou de 2,1 p. 0/0; de 1815 à 1835 (20 ans) de 560,373 âmes, ou de 22,7 p. 0/0; et enfin de 1795 à 1835 (40 ans) de 744,998 âmes, ou de 32,6 p. 0/0.

3° Que les provinces comparativement les plus peuplées, en 1815 comme en 1835, sont :

| | | | |
|--------------------------------|---------------------|----------|-----------------------|
| | | | [par mil. car. géog. |
| le Malmöhus, qui avait en 1815 | 120 âmes et en 1835 | 157 âmes | |
| le Blekinge | — | 91 | — 114 |
| le Göteborg | — | 90 | — 112 |

et que celles dont la population comparative a été le moins élevée pendant les deux mêmes années sont :

(1) On sait que par l'article 4 du traité de paix signé à Nystad le 30 août (10 septembre) 1721, la Russie, en restituant à la Suède la majeure partie du grand-duché de Finlande conquis en 1713 et 1714, s'en réserva une portion dans le règlement des limites, et que, par les articles 4 et 5 des traités de Jönköping du 10 décembre 1809 et de Paris du 6 janvier 1810, la Suède acheta la paix par la renonciation à tous ses droits sur la totalité du grand-duché de Finlande, qui fut définitivement cédé à la Russie avec les îles Aland et avec la partie du Wästerbotten, située à l'est de la rivière de Tornea et de celle de Muonio, qui y tombe.

| | | |
|---|-----------|------------|
| On évaluait la population du grand-duché de Finlande possédé par la Suède | en 1795 à | 761,661 |
| | en 1800 à | 836,000 |
| et M. A. Balbi évalue la population de ce grand-duché à la fin de | 1826 à | 1,350,000. |

[par mil. car. géog.

| | | | |
|--|---|-----|-------|
| le Norrbotten, qui n'avait en 1815 que 1,5 âme et en 1835 que 2,0 âmes | | | |
| le Wästerbotten | — | 1,5 | — 2,3 |
| le Jämtland | — | 2,6 | — 3,2 |

4° Que les provinces dont la superficie est la plus étendue sont :

| | |
|------------------------|---------------------------|
| le Wästerbotten, qui a | 22470,529 mil. car. géog. |
| le Norrbotten | — 22365,571 — |
| le Jämtland | — 13397,769 — |

et que celles qui ont le moins de superficie sont :

| | |
|--------------------|-------------------------|
| le Blekinge, qui a | 796,735 mil. car. géog. |
| le Gottland | — 899,175 — |
| le Halland | — 1305,127 — |

5° Que, en n'ayant point égard à la superficie, les provinces les plus peuplées de la Suède étaient :

| | | | |
|----------|---|---|---------|
| en 1795, | l'Östergothland, dont la population s'élevait à 155,012 | | |
| — | l'Elfsborg | — | 148,144 |
| — | le Malmöhus | — | 136,776 |
| en 1805, | l'Östergothland | — | 162,859 |
| — | l'Elfsborg | — | 156,271 |
| — | le Malmöhus | — | 149,892 |
| en 1815, | le Malmöhus | — | 165,432 |
| — | l'Östergothland | — | 163,831 |
| — | l'Elfsborg | — | 159,664 |
| en 1835, | l'Elfsborg | — | 210,259 |
| — | le Malmöhus | — | 209,584 |
| — | l'Östergothland | — | 197,045 |

et les provinces les moins peuplées

| | | | |
|----------|-----------------|---|--------|
| en 1795, | le Jämtland | } dont la population réunie n'était que 67,890, ou approximativement pour chacune que d'environ | |
| — | le Wästerbotten | | |
| — | le Norrbotten | | 22,630 |
| — | le Gottland | — | 30,129 |
| en 1805, | le Jämtland | — | 31,819 |
| — | le Gottland | — | 32,988 |
| — | le Wästerbotten | — | 33,872 |
| — | le Norrbotten | — | 34,017 |
| en 1815, | le Gottland | — | 33,380 |
| — | le Wästerbotten | — | 33,487 |

| | | |
|-----------|--|--------|
| — | le Norrbotten , dont la population s'élevait à | 34,132 |
| — | le Jämtland — — | 35,015 |
| en 1835 , | le Gottland — — | 40,671 |
| — | le Jämtland — — | 44,239 |
| — | le Norrbotten — — | 45,356 |
| — | le Wästerbotten — — | 53,144 |

6° Que la superficie occupée par la ville de Stockholm est de 4,901 milles carrés géographiques de 60 au degré , et que la population de cette capitale , qui était en 1795 de 74,378 âmes , a été réduite en 1805 à 72,652 , s'est un peu relevée en 1815, puisqu'on l'évalua à cette époque à 72,989 , et enfin qu'en 1835, on a reconnu qu'elle s'élevait à 82,655.

7° Que les eaux qui s'étendent sur la surface de la Suède en occupent un peu plus de la 12^e partie ; que les grands lacs Mälars , Hielmaren , Wetterns et Wennern en forment un peu moins de la 49^e partie ; et enfin que la proportion entre les eaux et les terres est de 1 à 10 $\frac{1}{2}$, et entre les quatre lacs ci-dessus désignés et les terres de 1 à 45 environ.

POPULATION et SUPERFICIE comparatives des provinces (Län) du royaume de Suède, d'après les documents joints au Rapport adressé au roi le 30 avril 1838, par la Commission (Tabell-Commissionen) présidée par M. John-Ad. Leyonmarck.

| NOMS DES LÄN OU DISTRICTS. | POPULATION | | Augm ^{en} tation 100. | POPULATION | | Augm ^{en} tation 100. | AUGMENTATION de 1795 à 1835. | | SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS | | | NOMBRE D'HABITANTS PAR MILLE CARRÉ | | | |
|--|------------|-----------|-----------------------------------|------------|-----------|-----------------------------------|------------------------------------|-------------------------------|--------------------------------|-----------------------|------------|--|------|----------|---------|
| | en 1795. | en 1805. | | en 1815. | en 1835. | | en 1835. | en nomh. d'habi- tants. | p. 1000. | Terre. | Eau. | Terre. | Eau. | EN 1815. | EN 1835 |
| | | | | | | | | | STÉDIOIS. | GÉOM. DE 60 AU DEGRE. | | Suédois (Géograp. Suédois (Géograp. P. | | | |
| Stockholm | 92,776 | 99,377 | 7.4 | 108,098 | 11.0 | 15,359 | 16.5 | 65,865 | 5,321 | 2145,145 | 109,991 | 45 | 1692 | 51 | |
| Upsala | 78,415 | 84,141 | 7.5 | 84,777 | 5.8 | 6,364 | 8.1 | 45,495 | 4,171 | 4806,794 | 58,785 | 25 | 1865 | 26 | |
| Nöderland | 94,424 | 18,761 | 4.6 | 111,835 | 12.3 | 17,460 | 18.4 | 54,490 | 5,327 | 1804,709 | 18,28 | 59 | 2052 | 61 | |
| Ostergötland | 455,012 | 463,839 | 5.0 | 497,045 | 20.3 | 42,033 | 27.1 | 82,903 | 9,831 | 2745,717 | 525,272 | 29 | 2577 | 72 | |
| Jonköping | 115,328 | 117,381 | 3.6 | 117,503 | 1.5 | 14,865 | 20.3 | 94,227 | 8,305 | 5051,558 | 275,002 | 28 | 1370 | 47 | |
| Kronoberg | 85,767 | 89,053 | 4.5 | 91,840 | 114,156 | 24.2 | 28,369 | 55.1 | 9,939 | 9709,180 | 328,550 | 42 | 1595 | 42 | |
| Calmare | 499,647 | 50,189 | 5.1 | 140,830 | 171,011 | 25.6 | 44,564 | 54.3 | 97,556 | 5,550 | 176,550 | 47 | 1787 | 51 | |
| Gottland | 59,988 | 59,988 | 9.5 | 40,671 | 91.4 | 40,543 | 55.0 | 27,140 | 0,431 | 899,175 | 45,40 | 57 | 1500 | 45 | |
| Bläkings | 67,909 | 67,909 | 12.0 | 90,801 | 24.4 | 30,808 | 31.4 | 24,058 | 4,353 | 796,755 | 44,140 | 91 | 3775 | 114 | |
| Christiansstad | 115,261 | 120,547 | 6.4 | 157,853 | 26.7 | 41,667 | 39.4 | 51,980 | 2,203 | 1820,528 | 75,050 | 69 | 2875 | 86 | |
| Malmöhus | 136,776 | 149,892 | 9.6 | 165,452 | 209,584 | 26.7 | 72,808 | 53.2 | 41,414 | 0,748 | 1571,652 | 24,774 | 120 | 5061 | 152 |
| Bjälund | 69,688 | 75,394 | 8.6 | 95,525 | 90.8 | 25,087 | 54.0 | 39,406 | 4,814 | 1505,137 | 60,080 | 129 | 2569 | 71 | |
| Gästeborg | 110,565 | 118,429 | 7.4 | 125,622 | 157,012 | 25.0 | 46,449 | 42.0 | 4,486 | 1589,540 | 43,216 | 90 | 3742 | 112 | |
| Elfsborg | 146,144 | 153,271 | 8.5 | 159,664 | 910,269 | 21.7 | 62,115 | 41.9 | 10,987 | 5584,852 | 565,889 | 47 | 2029 | 62 | |
| Skaraborg | 154,959 | 158,410 | 2.6 | 142,178 | 175,175 | 25.2 | 40,536 | 50.0 | 66,682 | 5,250 | 2,274,085 | 106,978 | 62 | 2551 | 77 |
| Wärmland | 150,067 | 160,100 | 7.7 | 140,977 | 186,785 | 32.5 | 56,686 | 45.6 | 150,108 | 14,761 | 4,071,577 | 488,884 | 38 | 1244 | 57 |
| Nerrike | 191,587 | 199,428 | 6.2 | 96,764 | 121,550 | 25.5 | 26,945 | 28.5 | 68,131 | 6,064 | 2,259,148 | 90,840 | 43 | 1783 | 54 |
| Wästmanland | 80,851 | 84,808 | 4.9 | 85,814 | 91,461 | 9.4 | 10,640 | 13.1 | 54,768 | 9,611 | 1815,585 | 86,476 | 46 | 1670 | 50 |
| Kopparberg | 119,068 | 124,816 | 4.8 | 119,643 | 40,538 | 16.6 | 20,450 | 17.2 | 265,890 | 18,772 | 8805,946 | 631,729 | 45 | 525 | 45 |
| Gedåborg | 81,227 | 84,799 | 4.4 | 98,125 | 907,250 | 21.7 | 26,023 | 52.1 | 158,152 | 14,891 | 2,857,352 | 463,190 | 47 | 678 | 20 |
| Wäster-Norrland | 59,684 | 59,684 | 8.9 | 66,542 | 63,920 | 26.5 | 85,940 | 56.5 | 205,518 | 9,864 | 6806,769 | 526,029 | 0 | 409 | 12 |
| Jämtland | 51,819 | 58,015 | 8.9 | 44,959 | 50,65 | 79,289 | 53.8 | 401,553 | 29,917 | 1559,756 | 190,881 | 87 | 2,6 | 108 | |
| Wästerbotten | 55,872 | 55,487 | 8.2 | 55,144 | 53,749 | 58.9 | 45,536 | 52.9 | 678,488 | 48,651 | 2,2470,529 | 1610,658 | 2,6 | 68 | 5,2 |
| Norrbottn | 34,172 | 34,172 | 8.2 | 45,536 | 53.9 | 45,536 | 52.9 | 675,389 | 50,125 | 2,2470,529 | 1610,658 | 50 | 78 | 2,5 | |
| Ville de Stockholm | 74,378 | 72,652 | 8.2 | 82,655 | 15.2 | 8,277 | 11.4 | 0,148 | 4,901 | 4,901 | 1680,140 | 1,5 | 6 | 2 | |
| Population totale de la Suède | 2,280,441 | 2,412,772 | 5.8 | 2,465,066 | 9,235,459 | 92.7 | 744,998 | 32,610 | 3578,876 | 961,925 | 118652,540 | 680 | 815 | 220 | |
| Le lac Mälär a une superficie de | | | | | | | | | 10,016 | 80528,765 | 680 | 815 | 220 | | |
| Hielmarin | | | | | | | | | 4,837 | 531,750 | 680 | 815 | 220 | | |
| Wettern | | | | | | | | | 340,827 | 150,266 | 680 | 815 | 220 | | |
| Weners | | | | | | | | | 16,869 | 159,701 | 680 | 815 | 220 | | |
| Superficie totale de la Suède. | | | | | | | | | 48,150 | 1594,728 | 680 | 815 | 220 | | |
| 3019,702 | | | | | | | | | 540,827 | 123820,530 | 680 | 815 | 220 | | |

La relation du premier voyage autour du monde a-t-elle été composée en français par Antoine Pigaphète (1), compagnon de la navigation de Magellan ? — Par M. R^D THOMASSY.

L'examen que nous avons pu faire à Nancy d'un manuscrit français de la célèbre relation de Pigaphète, nous a fait entreprendre ces recherches (2). Et d'abord on ne connaît que quatre mss. de cette relation : un seul en italien, les trois autres en notre langue, et tous les quatre dédiés à un Français, à Villiers de l'Île-Adam, grand-maître des chevaliers de Rhode, par Antoine Pigaphète, reçu chevalier de cet ordre au retour de son immortel voyage autour du monde.

S'il fallait s'en rapporter aux apparences, la question serait déjà décidée en faveur de la langue française. Mais cette question se complique ; car aux xv^e et xvi^e siècles les premières relations, comme l'ont très bien remarqué le président Desbrosses et M. de Humboldt, n'ont pas été publiées dans leur texte original.

Ainsi la relation de Cadamosto, le Vénitien, a été publiée en latin, bien qu'il l'eût écrite en italien pour ses compatriotes, et certainement aussi en portugais pour le Portugal, qui l'avait alors à son service.

Il en fut de même de Christophe Colomb, qui écri-

(1) Telle est l'orthographe de ce nom dans les mss. que nous croyons contenir la relation originale du célèbre voyageur. On sait d'ailleurs que l'orthographe italienne du xvi^e siècle employait indifféremment *f* et *ph*.

(2) Le ms. en question nous a été communiqué avec la plus gracieuse obligeance par M. Beaupré, juge au tribunal de première instance de Nancy. Ce fut durant la mission que M. le ministre de l'Instruction publique nous avait confiée en 1841, pour faire le catalogue analytique et raisonné des mss. de la bibliothèque publique de cette ville.

vait à la fois au pape et au ministre d'Espagne, pour leur donner des nouvelles de ses découvertes. Quant au trop fameux Améric Vespuce, on ignore si ses premières relations furent rédigées dans la langue des cours d'Espagne ou de Portugal qui l'avaient tour à tour employé. Toutefois, comme Vénitien, il en composa une pour ses compatriotes, laquelle fut d'abord traduite en français et puis du français en latin. Toutes ces traductions manuscrites, imprimées souvent en plusieurs langues avant que l'original l'eût été dans la sienne, rendaient aussitôt incertaine, même pour des contemporains, la question du texte primitif : question ensuite d'autant plus difficile à résoudre que ces traductions se multipliaient avec plus de rapidité par la presse, en Allemagne, en Suisse, en France et en Italie. Telle était, en effet, l'ardente et généreuse curiosité de l'époque pour la découverte des nouvelles parties du globe, qu'à défaut de relations originales, on se contentait le plus souvent d'en avoir les traductions de seconde ou troisième main.

Quant à Pigaphète, en quel idiome a-t-il composé la relation dont il a successivement entretenu Jean III, roi de Portugal, Charles-Quint, Louise de Savoie, régente de France pendant la captivité de François I^{er} ; enfin le pape Clément VII, et sans doute aussi d'autres personnages éminents, tous désireux de seconder ou de connaître le progrès des découvertes géographiques ?

Il est d'abord probable que Pigaphète a dû rédiger son voyage en plus d'une langue ; mais la question est de savoir quel était son texte préféré, celui qu'il offrait comme l'original de sa relation, et, puisque les quatre mss. qui en restent sont tous dédiés au Français Villiers de l'Île-Adam, si ce n'est pas en français qu'il l'a définitivement rédigé.

Avant d'examiner directement cette question, rappelons quelques circonstances de la vie de Pigaphète. Né à Vicence , vers la fin du xv^e siècle , il devint Toscan d'intérêts et d'opinion à l'époque précisément où les victoires de Charles VIII et de Louis XII ranimaient l'ancienne influence de notre idiome dans toute l'Italie septentrionale. Sous Louis XII en particulier, cette influence avait si bien repris son empire, que Jean-le-Maire, alors historiographe de la reine de France , composa un traité sur l'accord des langues française et italienne, en considérant cet accord comme celui même des nations qui parlent ces deux idiomes. C'est ainsi que rappelant, d'un côté, le voyage de Dante à Paris et les constantes relations du peuple de Florence avec la noblesse française , cet historiographe nous apprend de l'autre : « qu'aux temps modernes plusieurs » nobles hommes de France fréquentent les Italles , se » délectent, et exercent au dit langaige toscan à cause » de sa magnificence , élégance et douceur ; tandis que » les bons esprits italiques prisent et honorent la langue » françoise, et se y déduisent mieulx qu'en la leur » propre à cause de la résonance, de la gentillesse et » courtoisie humaine (1). »

Si le traité encore inédit de Jean le Maire avait été connu, peut-être se serait-on demandé plus tôt si Antoine Pigaphète, cet esprit italien si distingué, n'était pas du nombre de ceux qui préféreraient notre langue française à la leur, et si par conséquent sa relation n'avait pas été rédigée en français.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la protection que nous accordions alors à la république de Florence assurait, particulièrement dans la Toscane, la prépondé-

(1) Autre ms. de la collection de M. Beaupré.

rance renaissante de la langue française. Pigaphète, issu d'une noble famille, et par conséquent initié de bonne heure aux grandes affaires de son pays, n'avait donc pu rester étranger à l'usage de notre idiome. C'est alors que désireux de s'embarquer avec Magellan pour tenter le premier voyage autour du monde, il alla trouver Charles-Quint, pour qui le français était une langue maternelle. On sait d'ailleurs que ce prince devait bientôt se faire prêcher en notre langue par son confesseur et conseiller le français Jean Clapion (1), au milieu de la cour de Bruxelles, où tant de personnages illustres, flamands, espagnols, anglais et allemands allaient se donner rendez-vous. Par ce seul fait, Charles-Quint, la plus haute expression de la société politique de son temps, nous montre qu'au début du xvi^e siècle le français était encore, comme au moyen-âge, la langue de la chevalerie, c'est-à-dire la langue de toutes les classes élevées, et des guerriers comme des hommes d'État.

Je ne rappellerai donc pas la devise française, *Qui je défends est maître*, que le roi d'Angleterre, Henri VIII, prit alors dans ses conférences avec François I^{er} et Charles-Quint, ni cette autre devise du prince Henri le Navigateur : *Talent de bien faire* que les matelots portugais avaient gravée en notre langue sur les monuments de leurs découvertes géographiques, comme pour attester

(1) Voir le sermon en question recueilli à Bruxelles par Volcyre, secrétaire du duc de Lorraine, et publié dans le *Recueil du Polygraphe*. C'est là que Volcyre nous apprend que Jean Clapion était « du Maine, natif de libres et honorables citains de la Ferté-Bernard. » C'est donc par erreur que la *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale* (Bruges, 1843) fait naître Jean Clapion dans cette province.

au monde la présence toujours active de notre ancien génie chevaleresque. Mais ce qui me fait rentrer directement dans mon sujet, ce sont les mots qu'au retour de la plus périlleuse des navigations Pigaphète fit graver sur la porte de sa maison paternelle : *Il n'est rose sans épines*. Noble et touchante allusion à la gloire de son voyage et aux maux qu'il avait soufferts ! Cette devise française, qu'on voit peut-être encore à Vicence dans la rue de la Lune, atteste quelle était la langue privilégiée de Pigaphète. Il faut dire aussi qu'il venait alors d'être créé chevalier de Rhode (3 octobre 1524), et qu'à Rhode le français n'avait jamais cessé un instant d'être la langue familière et officielle des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le Français Villiers de l'Île-Adam était grand-mattre de l'ordre à cette époque de glorieuse mémoire, et ce fut à sa demande que Pigaphète, nouvellement décoré du titre de chevalier, composa la relation de son voyage avec Magellan.

En quelle langue a donc été composée la relation de ce premier voyage autour du monde ?

Si l'on se rappelle maintenant que toutes les copies manuscrites qu'on a conservées de cette relation sont dédiées au grand-mattre Villiers de l'Île-Adam, on n'hésitera sans doute pas à répondre. Toutefois, nous avons dit qu'un de ces mss. était rédigé en italien : c'est celui qui a été découvert, il y a environ quarante-quatre ans, par M. Amoretti dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan ; mais ce savant, bien loin d'y reconnaître la relation originale remise au pape ou au grand-mattre de Rhode, n'y voit qu'une copie de ce grand travail. Qu'a-t-il en effet rencontré dans cette copie ? un bizarre mélange d'italien, de vénitien et d'espagnol, que dans sa traduction en bon italien il

s'est efforcé de faire disparaître, en même temps qu'il éclaircissait les nombreuses obscurités de ce texte incorrect. Ces détails, donnés par l'éditeur lui-même sur le ms. qu'il a mis en lumière, et dont il n'était sans doute pas disposé à sacrifier ni amoindrir la valeur, suffisent pour nous convaincre qu'on ne doit point y rechercher le texte avoué par Pigaphète (1). Cherchons donc ailleurs l'original de sa relation, c'est-à-dire dans les mss. français dont il nous reste à parler.

Le texte de ces derniers est d'abord remarquable par une clarté de style qu'on ne trouve pas supérieure dans nos meilleurs écrivains du commencement du xvi^e siècle : on en jugera par les extraits que nous donnons plus bas. Mais, pour mieux l'apprécier, rappelons ce que nous avons déjà dit : qu'il existe trois mss. français de Pigaphète. Deux sont à la Bibliothèque du roi. Le troisième appartient à M. Beaupré, de Nancy ; et celui-ci est sans contredit le plus complet et le plus correct : on dirait une édition, revue et corrigée par l'auteur, sur le manuscrit de sa première relation. Quant au texte que nous possédons à Paris, il se trouve presque identiquement reproduit dans deux mss., le N^o 68, fonds Lavallière, et le N^o 10270 B, ancien fonds de la Bibliothèque du roi. Ce dernier, qui est en papier, paraît dater du premier quart du xvi^e siècle, et présente une écriture un peu antérieure à celle du ms. Lavallière ; tandis que celui-ci, sauf l'omission (2) de quelques passages compromettants pour la pudeur, n'est que la reproduction

(1) Les autres arguments de M. Amoretti, pour établir ce fait, ne sont pas moins concluants. Voir p. xl, de son *Introduzione. Primo viaggio intorno al globo*. In Milano. 1800.

(2) Cette omission de détails peu chastes pourrait faire croire que le beau ms. de Lavallière est celui-là même qui fut offert à la Régente, Louise de Savoie.

littérale du précédent, faite avec luxe sur beau vélin, et avec lettres historiées. Quant au ms. de M. Beaupré, la calligraphie en est parfaitement semblable à celle du ms. Lavallière, et il est de la même époque, par conséquent postérieur au ms. N° 10270 B.

Remarquons maintenant que celui-ci, outre la priorité de l'écriture et de l'orthographe, porte tous les caractères de la relation originale de Pigaphète. Pour s'en convaincre, il suffit, en effet, d'en lire le titre : « Navigation et descouvrement de la Indie supérieure faicte par moy Antoyne Pigaphète, Vincentin, chevalier de Rhodes. » — La rubrique du ms. de M. Beaupré signale en outre « les isles de Molucques où naissent les clous de girofle : » détail qui s'adresse surtout à la curiosité publique et semble écrit après coup. On y lit ensuite pour dédicace : *Antoine Pigaphète, patricie Vincentin et chevalier de Rhodes, à illustrissime et très excellent seigneur Philippe de Villiers l'Île-Adam, inclite grand-maitre de Rhodes, son seigneur osservantissime*, avec la devise NEAGECITO (ne age citò).

Citons maintenant le texte français du manuscrit de M. Beaupré, et voyons, à la simple lecture, si c'est là une traduction ou bien l'original revu par l'auteur.

« *Prologue de Anthoine Pigaphète sur le présent livre sien traictant la navigation des isles Molucques. Fernand de Magaglianes, Portugaloy, capitaine général de l'armée voyagière; et la hayne que les patrons et aultres capitaines avoient contre luy.*

Chapitre premier.

« Pour ce qu'il y a plusieurs gentz curieux, très illustre et très révérend Seigneur, qui non scullement se contentent d'escoutter et scavoir les grandes et mer-

veilleuses choses que Dieu m'a permys veoir et souffrir en la longue et périlleuse navigation que j'ai faicte, ci-après escripte; mais encores veulent scavoir les moyens et façons et le chemin que j'ai tenu pour y aller, non adjoustant foy (1) ny ferme créance à la fin, si premièrement ilz ne sont bien advertiz et cerciorez du commencement; pourtant, Monseigneur, il vous plaira entendre que me trouvant en Espagne l'an de la nativité Nostre Seigneur mil cinq centz dix et neuf à la cour de sérénissime Roy des Romains, avecque le révérend seigneur Mons^r. Francois Cheregato, alors prothonotaire apostolique et ambassadeur du pape Léon dixiesme : lequel par sa vertu parvint depuis à l'évesché de Aprutino et principauté de Theramo; et congnoissant tant par lecture de plusieurs livres que par rapport de plusieurs clercz et entendus, qui prati-quoient avec le dit prothonotaire les très grandes et espouventables choses de la mer Océan, je délibéray (avecq la bonne grâce de l'Empereur et susdit seigneur) experimenter et aller veoir à l'œil parties des dites choses, au moyen de quoy je peusse satisfaire à la volonté desditz seigneurs, et ancores à la mienne; affin qu'il fut dit que j'ay fait ledit voyaige et bien veu à l'œil les choses cy-après escriptes, et pour me acquérir quelque fameux nom après la postérité.

» Et pour venir à deschiffrer le commencement de mon voyage, très illustre Seigneur, ayant entendu qu'il y avoit en la cité de Sévigne une petite armée au nombre de cinq navires pour faire ce long voyaige, c'est assavoir pour trouver et descouvrir(2) les isles de Maluque d'où

(1) *Foy ni*, manque dans ms. n° 10270 B, ancien fonds de la Bibl. du Roi.

(2) *Et descouvrir*, manque dans ms. n° 10270 B.

viennent les espisseries. De la quelle armée estoit capitaine général Fernand de Magaglianes, gentil-homme portugaloy, commandeur de saint Jacques de l'Espée, qui avoit faict plusieurs voyages en la mer Océane, où il s'estoit porté très honnestement et en homme de bien. Je partis avecque plusieurs lettres en ma faveur de Barselonne, là où pour lors l'empereur estoit, et veins par mer jusques à Malègue et de là m'en allay par terre, tant que jarrivay à la susdicte cité de Sévige, où demouray l'espace de troys moys, actendant que la dicte armée fust en ordre et preste pour faire son voyaige.

« Et pour ce, très illustre Seigneur, que au retour dudict voyaige, m'en allant à Romme vers la sainteté de nostre Saint Père, je trouvay vostre seigneurie à Monterose, où de sa grâce me feist bon recueil, et me donna après à congnoistre qu'elle désiroit avoir (1) par escript les choses que Dieu par sa grâce m'avoit permis veoir en mon dit voyaige; dont, pour satisfaire et obtempérer à vostre volonté, j'ay réduyt en ce petit livre les choses principalles au mieulx que j'ay peu... »

La découverte des îles Moluques avait été le but principal du voyage de Magellan; nous allons donc extraire de préférence le passage qui la concerne. Mais d'abord un mot du chapitre xxvii^e de la Relation, où Pigaphète parle avec le plus de détails de l'héroïque navigateur, et le glorifie après l'avoir vu périr au milieu de son audacieuse entreprise (2).

(1) *Avait désir d'avoir*, dans le ms. n^o 10270 B. ancien fonds Bibl. du Roi.

(2) Je cite toujours le texte du ms. de Nancy, qui est plus complet que ceux de la Bibliothèque du Roi, et semble, comme nous l'avons déjà dit, avouer une révision de l'auteur.

Le Roi et la Reine de Zzubu, Ile du groupe de *Bissayas* dans l'archipel des Philippines, étaient déjà baptisés, et leurs sujets, en embrassant le christianisme, avaient juré fidélité au roi d'Espagne, lorsque les habitants de l'île Mattan et leur chef Cilapulapu refusèrent de prêter le même serment de foi et d'hommage. Magellan marcha aussitôt contre eux, et l'incendie de leurs maisons ayant exaspéré ces derniers habitants :

« Lors vindrent, dit Pigaphète, tant furieusement contre nous, qu'ils passèrent une flèche envenimée à travers la jambe du capitaine, par quoi il commanda de nous retirer peu à peu..... Mais lui, comme bon capitaine et chevalier, tousjours se tenoit fort avecques aucuns aultres plus d'une heure ainsi combatans; et ne se voulant plus retirer, ung Indien luy gecta une lance de canne au visaige, et lui soudain desalance le tua et la luy laissa dedans le corps. Puis voulant mestre la main à l'espée, ne la peut tirer que à moitié. à cause d'une plaie de lance de canne qu'il avoit au bras; ce que ces genz voyant se gectèrent tous vers luy, dont l'un avecq ung grand javelot, qui est comme une pertisane, mais plus gros, lui donna ung coup en la jambe gauche par laquelle il cheut le visaige devant; dont tous soudain se gectèrent sur luy avecques lances de fer et de cannes et avecq ces javelots : tellement qu'ils occirent le miroer, la lumière, le confort et notre vraye guide. Quand ces gens le fêrissoient, plusieurs fois se tourna en derrière pour veoir si nous étions tous ès navires. Puy le voyant, le mieulx que peusmes, saulvames et mismes les blessés ès navires qui desjà s'en partoyent.... (1) »

(1) Les mss. de la Bibl. du Roi disent plus brièvement : « ces gens

« J'ay espérance en vostre très illustre seigneurie , dit alors Pigaphète au grand-maitre Villiers de l'Île-Aamd, que la renommée d'un vaillant et noble (1) capitaine ne sera point extaincte ne mise en oubly en nostre temps ; car entre ses aultres vertus, il estoit le plus constant en une très grande fortune et gros affaire que jamais fut ung aultre. Il supportoit la fain plus que tous les aultres. Il naviguoit et faisoit carte marine (2) ; et que cela soit vray est veu appertement ; car jamais aultre n'avoit eu tant d'engin, hardiesse ny sçavoir de circuir une foys le monde , comme il y avoit desja donné ordre. Mais ceste bataille entrerompit sa très magnanime entreprise : laquelle bataille fut faicte à ung sabmedi le vingt et septième jour d'avril , mil cinq centz vingt et ung ; et la voulut faire le capitaine au jour de sabmedi , pour que c'estoit son jour de dévotion. »

voyant ce, et que le capitaine avoit fait brusler aulcunes de leurs maisons, pour les cuyder espoventer, eulx devenus plus furieux, nous lancèrent tant de lances ferrées et tirèrent tant de flèches, mesmes à l'endroit du capitaine, que à peine poyvons nous défendre. Finalement, culs nous repoussans jusques à la ryve, nostre capitaine vertueusement combattant ayant eu une flèche à la jambe, ung indien d'entr'eulx lui gecta une lance de canne envenimée au visaige, qui le tua tout royde, et nous pressèrent tant que fusmes contraincts nous retirer en noz bateaux et laisser là le corps mort du capitaine général avec les aultres des nôtres mortz. »

On voit combien la leçon du ms. de M. Beaupré est supérieure à cette dernière, qu'elle complète et rectifie.

(1) *Et noble*, qui est omis dans le ms. *Lavall*, se trouve dans le ms. N° 10270 B., lequel est d'ailleurs presque entièrement conforme au ms. *Lavallière*.

(2) Les mss. de la Bibl. du Roi offrent ici une leçon moins précise ; car on y lit : « En l'art de la mer estoit le plus expert et savant qui fust au monde. »

J'arrive maintenant à la découverte des Moluques. Et d'abord : « Là devant que le capitaine mourust, nous eusmes nouvelles des isles de Mallucque, » est-il dit au milieu du XXVIII^e chapitre.

C'est de là qu'il faut passer au XXXVI^e, où on lit :

« Adonc le pilot qui nous estoit demouré dist comment ces quatre isles estoient Malucque : de quoy nous remerciasmes Dieu, et par grande joye deschargeasmes toute notre artillerie.

« Ce n'est pas à s'esmerveiller si nous estions fort (1) joyeux, veu que avions esté en travaux et périls l'espace de vingt et cinq mois, deux jours moins, à chercher Malucque; et que par toutes ces isles jusques à Malucque, le moindre fondz que nous trouvasmes estoit de cent et de deus centz brasses, tout au contraire de ce que nous avoyent dit les Portugaloyz, que là on ne pouvoit naviguer pour les grandes pierres et le ciel obscur, comme ils pensoyent (2) : de quoy estoyent déceuz... »

Quant à la cause qui avait porté Magellan à entreprendre cette périlleuse découverte, l'auteur nous l'apprend à la fin du même chapitre, en s'adressant toujours au grand-mattre de Rhode.

« Affin que vostre très illustre seigneurie saiche les isles où naissent les girofles, il y en a cinq : c'est assavoir Tarenate, Tadore, Mutir, Machian et Bacchian.... Toute ceste province où naissent les girofles se nomme Mallucques. Il n'y avoit pas encore huit moys que s'estoit mort en Tarenate ung Portugaloyz appelé Fran-

(1) *Moult*, variante ms. n° 10270 B.

(2) *Comme ils avaient imaginé*, variante du ms. n° 10270 B.

cois Serran , capitaine général du Roy de Tarenate contre le Roy de Tadore : lequel (1) fait tant qu'il contrainct celluy roy de Tadore donner une sienne fille pour femme audit Roy de Tarenate et bailler quasi tous les enfants de ses principaulx pour ostaiges. De laquelle fille nasquit celluy nepveu du Roy de Tadore. Puy fut faicte la paix entre eulx. Und jour estant venu Francoys Sarran en Tadore pour acheter des giroffles , ce Roy le fait empoysonner avec des feuilles dites *betres* , et ne vesquit que quatre jours. Son Roy le vouloit faire ensevelir selon ses manières et coustumes ; mais troys chrestiens , ses serviteurs , ne le voulurent consentir.

» Cestuy Francoys laissa ung filz et une fille petite , qu'il eut d'une femme qu'il prist en Java la grand , et deux centz barrilz de girofle. Il estoit grand amy et parent de nostre bon et loyal feu (2) Capitaine général , et fut cause de l'esmouvoir à faire ceste entreprise et voyage (3) , pource que plusieurs fois , estant nostre capitaine à Mallacque , lui avait escript comme il se tenoit là (4). Le seigneur Manuel , jà Roy de Portugal , par non-vouloir croistre la pension et gaiges de nostre dit Capitaine général que d'un teston le moys pour tous ses bienfaits et mérites , vint en Espagne où il eut de sacrée Majesté tout ce qu'il voulut demander... »

Après ce passage , le dernier qui soit relatif à Magellan , venons à la conclusion de Pigaphète lui-même.

(1) Qui , dans les mss. de la Bibl. du Roi.

(2) Feu , omis dans les mss. de la Bibl. du Roi.

(3) Et voyage , omis dans les mss. Bibl. du Roi.

(4) Comme il se tenoit là ; avec toute la phrase suivante , est omis dans les mss. de la Bibl. du Roi. Nouvelle omission qui montre toute l'importance du ms. de M. Beaupré.

Nous la trouvons dans le LVII^e chapitre de sa relation, qui porte pour rubrique :

« Des Lechii qui sont en terre ferme et de leur Roy. De l'isle Hau et aultres. De dix sortes d'hommes qui sont en la grande Inde. Nos gens naviguèrent le cap de Bonne-Espérance. De la souffrète et mortalité d'eulx ès navires. L'astuce de noz gens aux Portugaloyz pour avoir des vivres. Trèze de nos gens furent des Portugaloyz retenuz. Noz gens arrivent à Sévigne, où feirent leurs veuz, et l'auteur partit d'avecques eulx pour s'en aller. »

Voici comment finit ce chapitre, et avec lui le voyage de Pigaphète.

« A la fin contrainctz de grande nécessité allasmes aux isles de Cap-Vert.

« Mercredi neufviesme de juillet arrivasmes à une d'icelles, dicte Saint Jacques, où soudain envoyasmes le bateau en terre, pour avoir des vivres, soubz ceste faincte et couleur de dire aux Portugaloyz que nostre trinquet estoit rompu soubz la ligne équinoxiale, combien que (1) fust sur le cap de Bonne-Espérance (2), et comment, cependant que acoustrions nos navires (3), nostre capitaine général avecq les autres deux navires s'en estoit allé devant en Espagne. Ainsi avecq nos marchandises et ces bonnes parolles (4) eusmes deux batteaux pleins de riz; et commandames aux nostres du bateau que eulx estants en terre deman-
dassent quel jour il estoit : ausquelz fut respondu que

(1) *Qu'elle fust*, variante ms. 20270 B.

(2) *Adventure*, variante (*id.*).

(3) *Cependant... navires*. Omis dans le ms. n^o 10270 B.

(4) *Et ces bonnes parolles*. Omis dans le ms. 10270 B.

aux Portugaloys estoit jeudi , dont furent moult esbahiz , pour ce que à nous estoit mercredi ; et ne scavions comment avions faylli ; car tous les jours , je , qui estoys toujours sain , avoys escript sans aucune intermission chascun jour . Mais ainsi que depuys nous fut dit , il n'y avoit point de faulte . Car nous avions tousjours fait nostre voyage par Occident et retourné au même lieu du partement , comme fait le soleil , dont le long voyage avoit emporté l'avantage de vingt et quatre heures , ainsi que clérement se veoyt.....

• Samedi sixiesme de septembre mil cinq centz vingt et deux entrasmes en la Baia de Saint Lucar , et n'estions que dix huyt hommes , et la pluspart malades , du reste de soixante qui estoient partiz de Mallucques , dont les ungz moururent de faim , les autres s'en allèrent en l'isle de Timor , et les aultres avoyent été puniz à mort pour leurs délictz .

• Depuis le temps que partismes de cette Baia jusques au jour présent , nous avons fait quatorze mille quatre centz et soixante lieues et accompli le cercle du monde de levant au ponant .

• Lundi huytième de septembre , geclasmes l'ancre près le mole de Sévigle et y deschargeasmes toute l'artillerie ; et le mardi , nous tous en chemises et piedz nudz , allasmes , chascun une torche en la main , visiter le lieu de Sainte Marie de la Victoire et celui de Sainte Marie de Lanticque .

• Moy , party de Sévigle , allay à Vagliadole , où je présentai à la sacrée majesté de Monseigneur Charles , non or ny argent , mais chose pour estre prisée d'un tel seigneur ; et entre les aultres luy donnay ung livre escript de ma main , traictant de toutes les choses

passées de jour en jour en nostre voyage. Puyz m'en party de là et allay en Portugaloyz , où je parlay au Roy Monseigneur Jehan , des choses que j'avoys veues. Et passant par l'Espaigne, vins en France où je feis ung don d'aulcunes choses de l'aultre émispère à madame la Régente , mère du très chrestien Roy Monseigneur Francoys. Après vins en Italie où j'estably à tousjours ma demeure ; et ordonnay cestes miennes vacations et vigiles au très illustre et noble seigneur Philippe de Villiers Lisle-Adam , très digne grand-maistre de Rhodes (1). »

Tel est le texte , digne sous tous les rapports de l'usage que Pigaphète avait dû faire de notre langue. Faut-il maintenant se demander si ce voyageur a pu le composer en français ? En vérité, lorsque c'est pour *obtempérer au désir* d'un Français comme Villiers de l'Île-Adam que l'ouvrage est composé , et que c'est par un nouveau chevalier , heureux de lui en faire la dédicace , il semble que la question est superflue. Les convenances de la dédicace réfutent tous les doutes ; les circonstances morales déterminent la conviction.

Mais une objection s'est toujours présentée , et faute de l'examiner de près , on l'a laissée jusqu'ici sans réponse. C'est une relation française du voyage de Pigaphète , publiée par Fabre (2) , et terminée par ces

(1) Le ms. 10270 B de la Bibl. Royale , où nous avons déjà lu dans le titre de la relation *faite par moy*, porte à la fin ces mots : « *Le chevalier Antoyne Pigaphète.* » Cette orthographe du nom de l'auteur est celle que nous avons cru devoir suivre comme la plus authentique.

(2) A Paris , en la maison de Simon de Colines , libraire. Sans date et gothique.

mots : *Cy finit l'extract du dist livre translate de italien en françois.* Donc , a-t-on ajouté , l'original de Pigaphète était *en italien*. Mais , répondrons-nous à notre tour , si la relation originale eût existé en cette langue , comment quelques années après , c'est-à-dire en 1536 , la traduction française de Fabre eût-elle été retournée en italien dans l'édition in-4° de Venise (1) , lorsqu'il eût été si facile de retrouver l'original en Italie , s'il eût jamais existé en italien ? Ce n'est pas tout : l'éditeur de 1536 affirme à ce sujet un fait évidemment inexact , et qui , répété par Ramusio , a produit toute la confusion qu'il s'agit ici de démêler. Ce fait consiste à dire que Pigaphète , ayant envoyé sa relation à Louise de Savoie , régente de France , celle-ci pria « l'illustre philosophe Fabre , qui avait fait ses études en Italie , de la traduire en français. » Mais comment Fabre aurait-il entrepris de la traduire par ordre de la Régente sans mentionner cet ordre , lorsque ce fait seul pouvait illustrer son travail ? Le silence de Fabre détruit ici l'affirmation de l'éditeur de 1536.

C'est donc bien plutôt sur une relation sèchement résumée , et envoyée d'Italie par quelque nouvelliste contemporain , qu'a dû être faite la traduction de Fabre. Cette explication est vraiment la seule admissible à propos d'une œuvre aussi fautive qu'incomplète. Pour se convaincre , en effet , combien les pensées et les sentiments de l'héroïque Pigaphète y sont mal rendus , il n'y aurait qu'à comparer cette traduction avec le texte de nos mss. français ; mais il nous sera plus que suffisant de citer ici le seul titre de l'abrégé de Fabre :

(1) Édition de la bibliothèque de M. Ternaux-Compans. Citer cette bibliothèque , c'est rappeler l'obligeance infinie avec laquelle son docte propriétaire la communique aux amis de la science.

Pour les érudits qui jadis voyaient tout dans l'hébreu, et à l'aide des étymologies faisaient tout remonter à la civilisation phénicienne, le nom de *Maguelone* se rapprochait assez de *Magedo*, de *Magon*, et autres mots puniques ou phéniciens, pour fournir matière à quelques conjectures; mais ces conjectures, malheureusement pour elles, ont été combattues et retournées avec autant de droit au profit des origines celtiques : témoin ce qu'a fait Astruc, l'auteur de savants *Mémoires sur le Languedoc*, qui voit dans *Magalo* un vrai nom celtique, en supposant, dit-il, qu'il ne vienne pas de *Mag*, ville, autre mot celtique, et du grec ἄλω, nom d'une colonie phocéenne indiquée sur les rivages du Midi de la Gaule par le géographe grec Artémidore (1).

Quant aux auteurs qui pour résoudre la question s'arrêtent à l'époque grecque et romaine, ils ont d'abord, avec le témoignage d'Artémidore rapporté par Étienne de Byzance, ceux de Strabon et de Ptolémée; ensuite les textes latins de Pomponius Mela, de Pline et de Festus Avienus. Ce dernier géographe est le plus récent en date, car il parait contemporain des premières invasions barbares dans le midi de la Gaule; mais il est considéré par tous les savants commentateurs comme le reproducteur d'anciens périples carthaginois; et il nous présente, à ce titre, le plus ancien témoignage, le premier par conséquent que nous ayons à discuter.

C'est dans son *Ora maritima* (2) que Festus Avienus

(1) Voir Astruc, page 375 de ses Mémoires.

(2) Voy. Festus Avienus, *Ora marit.*, VS. 604. Nous en donnons ici, d'après l'édition des classiques latins de Lemaire (*Poetæ latini minores*, t. V, p. 477), un texte beaucoup plus correct qu'on ne le trouve communément.

. Blasco propter insula est,

nous fait connaître avec une précision remarquable l'état général des lieux où nous allons chercher l'origine de Maguelone. Nous y voyons dépeint tout le littoral qui s'étend depuis le mont Setius ou promontoire de Sète (1) jusqu'à l'embouchure du Rhône. Or, dans les traits nombreux qui caractérisent si bien ce tableau, il n'en est pas un seul qui puisse faire supposer qu'à l'époque où remonte cette description, Maguelone existât sur le rivage où nous la voyons aujourd'hui.

Nous allons donner la traduction du poète-géographe; mais comme cette traduction est faite sur un texte un peu différent de celui d'Astruc et des érudits que nous voulons réfuter, nous avons d'abord à justifier que ce texte est aussi beaucoup plus correct. En d'autres termes, il faut prouver qu'il s'applique à toute la côte du Bas-Languedoc depuis le mont de Sète jusqu'à la rive gauche du Rhône, limite primitive de la domination des Ligures, et nullement à la portion d'étang qui a conservé de nos jours le nom d'étang de Thau. Pour cela, nous n'avons qu'à lire, sans préoccupations locales, le texte de l'*Ora maritima*; et nous y voyons que F. Avienus y fait, non

Teretique forma cespes editur salo.
 In continenti et inter adsurgentium,
 Capita jugorum, rursùm arenosi soli
 Terga explicantur; seque fundunt littora,
 Orba incolarum. Setius inde mons tumet
 Procerus arcem et pinifer. Setiũ jugum
 Radice fusa in usque Taphrum pertinet;
 Taphron paludem namque gentici vocant
 Rhodani propinquam flumini: hujus alveo
 Iibera tellus atque Ligyes asperi,
 Intersecantur. Hic sat angusti laris
 Tenuisque censu civitas Polygium est.

(1) Sète et non Cette, orthographe vulgaire repoussée par l'étymologie.

de la topographie, mais une description de géographie très générale, qu'il y jette un coup d'œil large et rapide sur le littoral de la Méditerranée, et que tout chez lui se dessine à grands traits, en allant d'Occident en Orient. La marche comme la nature de ce travail exclut donc l'hypothèse d'après laquelle Astruc, en faisant rétrograder la description, cherche l'Érau là où Isaac Vossius signale au contraire le Rhône. Astruc voit encore le *pié Fégué*, monticule insignifiant, là où il faut évidemment reconnaître le mont *Setius* marqué par tous les géographes, parce que ce mont frappe en effet tous les regards. Or, ce sont deux erreurs capitales, trop généralement acceptées par les antiquaires du midi; mais une fois ces erreurs corrigées, le texte de l'édition de Vossius redevient la plus fidèle description de l'état primitif de la contrée, et cesse d'être une source de méprises pour les géologues comme pour les historiens (1). Voici donc le sens de ce texte carthaginois reproduit par le poète-géographe :

Après avoir parlé de Brescou, dont le nom est resté attaché à un îlot voisin de la ville d'Agde, *Agathopolis* qu'il ne mentionne pas, parce que ce nom grec appartient à une époque postérieure, Festus Avienus continue :

« Au-delà, dit-il, s'élève le mont *Setius*, élancé par le sommet, couvert de pins, et dont le pied glisse dans l'étang de Thau (*Taphrum*). Cet étang, que les indigènes appellent ainsi, avoisine le Rhône, dont le lit

(1) Rectifier à ce propos l'erreur géologique de M. Henri Rebour, au sujet du *Mesua* de Pomponius Méla. (Géologie de la période quaternaire, par M. Henri Rebour, correspondant de l'Institut, p. 94-98.)

sépare les Ibériens des âpres Ligures. Là se trouve une petite cité, et de peu de revenu : c'est *Polygium*.

Le *Taphrum*, où se baignait le mont *Setius*, et qui s'étendait jusqu'au Rhône, représente donc ces eaux intérieures découpées aujourd'hui en plusieurs petits étangs, et qu'une étroite plage de sable sépare de la Méditerranée au fond du golfe de Lion (1). Or, le long de cette côte sablonneuse on ne voit aucunement que le géographe ait indiqué *Maguelone*; car *Poligium* paraît désigné comme se trouvant entre les Ligures et les Ibères, partant vers l'embouchure du Rhône, où tout d'ailleurs se prêtait si bien à l'établissement d'une cité. L'îlot de *Maguelone*, au contraire, en présence de cette plage inculte et sauvage, ne pouvait mériter la moindre attention dans les temps primitifs de la Gaule, alors qu'une seule petite ville était mentionnée à partir du mont *Setius* jusqu'au pays des Ligures.

Après F. Avienus, nous citerons Pomponius Mela, qui nous montre les mêmes lieux transformés par la civilisation Romaine. Voici le passage où cet autre géographe descend jusqu'aux détails de la topographie. Après avoir parlé de Nîmes, il ajoute : *Ultrà sunt stagna Volcarum, Ledum flumen, castellum Latara, Mesua collis insinctus mari penè undique, ac nisi quòd angusto aggere continenti annectitur, insula* (2). C'est avec ce texte,

(1) « *Mare Leonis*; ideo sic nuncupatur quod est semper asperum, fluctuosum et crudele. » Guillaume de Nangis, dans la Vie de saint Louis. Malgré l'étymologie et le sens commun, on trouve pourtant sur des cartes modernes : *le golfe de Lyon* (Lugduni).

(2) Pompon. Mela, *De situ orbis*, lib. II, pag. 237. Edition de Vossius, qui préfère *Ledus flumen* d'après Sidoine Apollinaire et Festus Avienus, et qui ne met pas de virgule après *Mesua*.

où tout est caractérisé par son mot propre, qu'on a voulu appliquer le mot *collis* à la position faiblement culminante que présente l'île de Maguelone, tandis que le mont Setius, cité par tous les géographes, le mérite assurément cent fois plus. Il faut aussi remarquer comment le *Taphrum* de F. Avienus est ici représenté par les étangs des Volces, dont P. Mela nous dépeint les plages exposées à tous les vents du midi. Du reste, fort peu de villes, ajoute ce dernier géographe, car les ports sont rares, et toute la plage est exposée aux vents du sud et de l'Afrique : *quia rari portus, et omnis plaga austro atque Africo exposita est.*

Combien cette dernière phrase relative à tout le golfe de Lion, s'applique avec force à notre plage désolée du Bas-Languedoc ! La nature ingrate n'y a créé aucun abri pour les vaisseaux, et tous les efforts de l'art peuvent à peine y conserver ceux qu'on est parvenu à y établir. Aussi P. Mela, qui indique si bien les ports de la Provence et tous ceux qu'on trouvait au-delà des étangs des Volces, ne dit-il pas un mot des mauvaises relâches qui s'y rencontrent entre les villes d'Arles et d'Agde. Pline précise davantage cette pensée. *Oppida de cætero rara, præjacentibus stagnis* : « fort peu de villes derrière les étangs. » Comment donc serait-il question de Maguelone sur le rivage désert ? Strabon dit la même chose des parages en question, en les considérant depuis Arles jusqu'à Narbonne ; ce qui prouverait que le port d'Agde, compris entre ces deux cités, n'était alors qu'un mauvais abri. « Des fleuves, dit-il, avec des villes sur leurs bords, don la navigation sans importance se fait avec de petits vaisseaux, c'est-à-

dire Latte sur le Léz, Agde sur l'Érau (1), etc. • Mais rien qu'on puisse rapporter à Maguelone, ainsi délaissée de tous les géographes, et sans doute pas sans motif. Voyez au contraire à quelques lieues de là comme le mont Setius ou Sigius frappe l'attention de tous nos auteurs. Cité surtout par Strabon et Ptolémée (2), il ne pouvait rester en oubli. Strabon même attache à cette position une certaine importance; car il la considère comme le point de division de deux golfes, dont l'un s'étend à droite vers Narbonne et l'autre à gauche vers Marseille (3).

Le mont Setius est d'ailleurs situé entre le *Castellum Latara* et le port d'*Adge*, qu'indique si bien P. Mela; de là encore sa position si remarquable sur une plage livrée aux assauts d'une mer souvent orageuse. C'est la colline ou la montagne (*collis et mons* étaient synonyme chez les Latins) qu'il importe le plus de faire connaître aux navigateurs; et il est impossible de n'être pas frappé de la description qu'en fait Pomponius Mela : *Mesua collis incinctus mari penè undique et nisi*

(1) Qu'il nous soit encore permis de restituer la véritable orthographe de ce mot et de lui rendre sa physionomie originelle. L'*Arauris* des Latins est devenu, dans les chartes du ix^e siècle, *Araur* et *Araou*. Ce dernier nom, qui appartient à la langue romane, s'est conservé dans la prononciation du patois languedocien, et c'est lui qu'on a coutume d'écrire en français *Hérault*, par une bizarre orthographe qu'il serait temps d'exclure de la nomenclature officielle. (Voyez Journal de l'instruction publique, 15 mai 1836.)

(2) *Sigium* dans Strabon, ΣΙΓΙΟΝ ὄρος (lib. IV, pag. 181); et dans Ptolémée *Setium*, Σήτιον (II, 5); et à la marge, comme synonymes, *Sigius* et *Mesua collis*.

(3) Δύο κόλπους ἀφορίζον ἔκκεται τὸ Σίγιον ὄρος. — Celui du côté de Marseille nommé Γαλατικὸς; d'où le Γαλλικὴ Θάλασσα de Ptolémée. (Vid sup.)

quod.... insula, dont tous les caractères lui conviennent si bien. Vouloir confondre une pareille position avec Maguelone, c'est vouloir bouleverser tous les textes des géographes et s'aveugler sur l'aspect des lieux.

Loin de moi toutefois de prétendre que, placée sur le rivage ibero-ligures, entre Marseille et Arles d'un côté, et Narbonne de l'autre, Maguelone n'ait été abordée par les caboteurs de ces puissantes cités.

Assurément lorsque la ville phocéenne, rivale de Carthage et des rivages de l'Afrique, étendait ses colonies sur les côtes méridionales des Gaules depuis Antibes jusqu'à Ampurias, elle ne dut pas manquer de faire visiter un poste aussi rapproché d'elle que l'île en question; et partant les pêcheurs purent souvent y jeter l'ancre, y bâtir leurs cabanes, en faire un lieu de rendez-vous passager et lui donner un nom. Mais avant de s'y fixer en permanence, les Phocéens avaient à occuper des positions autrement avantageuses. Comment donc auraient-ils bâti une ville dans ce lieu, où le malheur des temps put seul déterminer des fugitifs à y construire plus tard un établissement durable?

D'un autre côté, avec les progrès de la civilisation romaine dans les Gaules, Narbonne, qui d'auxiliaire de Marseille était devenue son émule, par le privilège qu'elle avait de servir d'entrepôt au commerce de l'Espagne; Narbonne, également intéressée à connaître l'hydrographie des rivages gaulois, et profitant des notions qu'elle avait dû acquérir des Massaliotes, dut connaître aussi le poste intermédiaire de Maguelone; mais rien ne prouve ni ne rend même probable qu'elle y ait eu un établissement politique ou civil, cité, château ou autre établissement fixe. Entre Narbonne et Marseille se rouvaient, en effet, Agde la Phocéenne, et le camp

romain d'Arles à l'embouchure du Rhône, dont la proximité rendait parfaitement inutile l'établissement supposé à Maguelone. D'un autre côté, le mont Sigius, poste bien plus favorable au point de vue commercial et naval, restait, à cette même époque, couvert d'une forêt de pins, et ne parait avoir eu aucune importance par ses habitants. Il n'était donc pas naturel d'aller occuper un lieu aussi peu convenable que Maguelone, quand on n'était point encore à l'étroit dans les lieux que la nature rendait bien plus avantageux.

Il y eut pourtant une époque, et une seule, où, par sa position insulaire, Maguelone devint le poste le plus propice aux vœux des populations; et ici nous touchons enfin à ses véritables origines. Ce fut lorsque les Barbares, débordant de toutes parts, se précipitèrent le fer et la flemme à la main sur toutes les provinces méridionales de l'empire. A cette époque, Venise sortait des lagunes de l'Adriatique et se peuplait de fugitifs échappés à la fureur d'Attila; Pise naissait par-delà une chaîne de montagnes escarpées qui protégeaient son berceau; et Amalfi, bâtie par une colonie romaine, loin de l'invasion d'Alaric, au fond du golfe de Salerne, sur un roc de la montagne de Cama, recevait de ses fondateurs le nom de l'asile que ceux-ci avaient d'abord trouvé sur les bords du Melfi.

Eh bien! c'est alors que Maguelone dut naître à son tour pour servir de boulevard aux populations de la Narbonnaise. Celles-ci durent s'y réfugier aux premiers feux des invasions, au lieu de rester sur le continent, livrées, comme sur une grande route, à la violence de tous les dévastateurs. De leur côté, les Barbares, anéantissant par leur présence les relations du commerce, des arts et de l'agriculture, ne durent respecter

qu'une seule industrie, qui par son emplacement comme par sa nature pouvait échapper à la destruction : c'était la pêche exploitée par les pauvres habitants des côtes. Il suffisait, en effet, à ces derniers de quelque flot ou de quelque rocher pour y trouver un asile ; et tandis que leur obscurité les mettait à l'abri de tout pillage, leur sauve-garde toujours assurée contre des invasions purement continentales était dans leur barque mise à flot. « C'est ainsi que des pêcheurs, dit Noël de la Morinière, conservèrent leur liberté dans les lagunes de Commachio, de Venise, au milieu des étangs de Narbonne, en plaçant entre elles et la cupidité des Barbares de vastes marais qui leur tenaient lieu de remparts (1). »

Peuplée de la sorte par une association de pêcheurs et par des fugitifs, l'île de Maguelone acquit bientôt par mer, sous la domination des Wisigoths, toute l'importance que les villes voisines avaient perdue sur terre à la suite des invasions. Elle s'accrut de toutes les relations commerciales que sa position lui permettait d'avoir avec le littoral de la Narbonnaise, avec l'Espagne et l'Italie, et même avec l'Afrique et l'Orient. C'est alors que, parmi les villes de la province, elle fut élevée au rang de cité (*civitas*). Elle ne dut pas tarder non plus à être jointe au continent, par une chaussée dont nous parlerons plus bas, laquelle fut restaurée dans le XI^e siècle, mais dont l'origine remontait certainement à l'époque des Wisigoths. C'est ainsi que l'île de Tyr, peuplée aussi par des fugitifs, s'éleva en face de Palé-Tyr, qu'avait ruinée une invasion Assyrienne, et plus tard fut unie au continent par la chaussée d'Alexandre,

(1) *Histoire générale des Pêches*, par Noël de la Morinière, p. 196.

qui servit à réparer pendant la paix les maux qu'elle lui avait apportés avec la guerre macédonienne.

Du reste, que cette comparaison et les autres que nous avons pu employer, à défaut de preuves positives, ne fasse point tort à notre modeste Maguelone; elle ne fut ni Tyr, ni Venise, ni même une ville de premier ordre. Maguelone ne fut qu'un chef-lieu de comté, dont les suzerains visigoths, devenus les alliés de Pépin et de Charlemagne contre les Sarrasins, eurent la gloire de donner à la France saint Benoit d'Aniane, réformateur des moines d'Occident. Elle fut pourtant quelque chose de plus sous le rapport religieux; car c'est comme siège d'évêché qu'elle joua son principal rôle, et c'est à ce titre surtout que le christianisme y implanta ses légendes, que la poésie y apporta ses romans chevaleresques, et que l'histoire y a laissé d'utiles souvenirs.

II.

ORIGINES DE L'ÉVÊCHÉ ET DU COMTÉ DE MAGUELONE.

Nous savons déjà comment les invasions barbares permirent de fonder Maguelone au milieu de la nature la plus ingrate et dans les circonstances géographiques les plus défavorables. Il nous reste à rechercher, pour compléter le tableau de ses origines, quels furent être ses progrès et son importance jusqu'à l'époque où elle prit date certaine dans l'histoire. Et d'abord c'est en 589 de l'ère chrétienne, au troisième concile de Tolède, tenu en Espagne par les Wisigoths, que Maguelone se trouve mentionnée pour la première fois dans les actes de ce concile. Son évêque Boèce s'y était

fait représenter par l'archidiacre Genesius, qui signa : *archidiaconus pro Boecio episcopo Magalonensium*.

Ainsi Maguelone était alors chef-lieu d'évêché. Mais comment prit-elle ce titre ? comment, dernière née parmi les villes de la Narbonnaise, put-elle se faire admettre sur le premier rang dans la géographie ecclésiastique de cette province ? L'histoire ne dit rien à cet égard, et nous avons à découvrir les origines de l'évêché, comme nous avons déjà retrouvé les origines de la ville.

Rendez-vous des populations romaines qui avaient échappé au déluge des invasions, Maguelone dut se recruter bientôt après d'autres fugitifs qui venaient y chercher asile et protection contre les persécutions religieuses des Wisigoths ariens. Ces Barbares, en effet, après être passés et repassés plusieurs fois en dévastant tout le midi de la Gaule, s'y établirent comme auxiliaires ou plutôt comme héritiers des empereurs d'Occident ; mais en même temps ils s'efforcèrent d'y propager l'Arianisme, et d'y perpétuer les querelles religieuses de l'empire d'Orient avec l'Église Romaine. De là des calamités nouvelles qui firent affluer les populations orthodoxes vers les lieux où la mer les mettait en rapport direct avec Rome, leur grande métropole. C'est ainsi que la population primitive de Maguelone dut être composée de servents catholiques et d'une portion notable du clergé de la Narbonnaise. De là, précisément, la nécessité de former un nouveau chef-lieu de diocèse, pour remplacer aux yeux des habitants orthodoxes les villes épiscopales voisines occupées par des évêques ariens. L'évêché de Maguelone serait donc sorti de la persécution des envahisseurs, comme la ville était déjà née des désastres de

l'invasion. La nature de cet évêché nous explique d'ailleurs pourquoi il n'est pas mentionné dans les premiers conciles des Wisigoths ; c'est que ceux-ci, en tant qu'ariens, ne pouvaient le reconnaître, tandis que d'un autre côté il se trouvait de date trop récente pour être officiellement proclamé dans les conciles catholiques. Mais ces obstacles à la reconnaissance de l'évêché de Maguelone disparurent enfin à l'époque de la conversion des Wisigoths au catholicisme. Ceux-ci, en effet, ne pouvaient moins faire que de reconnaître le nouvel évêché, dépositaire jusqu'alors et presque martyr de la véritable foi ; c'est l'époque précisément où Maguelone parut pour la première fois dans les tables de leurs conciles, alors que Récarède se convertissait à l'orthodoxie. Le représentant du nouvel évêché signa donc, en 589, les canons du concile de Tolède avec les autres évêques de la première Narbonnaise ; or, si l'on songe à la gravité d'une pareille signature et au changement qu'elle constatait dans la géographie ecclésiastique, on verra que cette circonstance pouvait seule amener la reconnaissance officielle de Maguelone, et lui faire attribuer une circonscription diocésaine au détriment des évêchés voisins. Telle est la seule explication naturelle des faits relatifs à l'établissement du nouveau siège épiscopal.

Maintenant, si, à défaut de preuves positives, on veut s'éclairer de quelques rapprochements historiques, on n'a qu'à se rappeler comment fut érigé, vers la même époque, l'évêché de Venise, dont l'histoire se rapproche encore ici de celle de Maguelone. Cet événement religieux s'accomplit en des circonstances parfaitement analogues, en 606, sous l'empire des Lombards, autres Barbares ariens, et à la suite du schisme qui partagea

le diocèse d'Aquilée. L'église de Venise s'étant érigée elle-même en siège épiscopal, les populations orthodoxes de la côte et des îles y élurent un patriarche fidèle à l'église romaine; et celui-ci alla résider à Grado, tandis que la partie du diocèse soumise aux Lombards continuait à reconnaître et à soutenir le patriarche schismatique d'Aquilée. La Vénétie forma donc à elle seule une circonscription ecclésiastique, témoignage de sa nouvelle importance, et signe avant-coureur de sa prospérité. Alors, en effet, les riches familles ennemies de la domination politique des Lombards ou de leur hétérodoxie vinrent se joindre à la population des îles, et jetèrent les véritables fondements de *Venise la dominante*. C'est ainsi que le nouvel évêché signala en quelque sorte l'apparition de cette puissante république.

Mais ce n'était encore là qu'un évêché de fait, un évêché contesté, dont l'état précaire se prolongea pendant tout le VII^e siècle. Il ne fut reconnu comme évêché permanent qu'à la fin du schisme qui avait si longtemps divisé Rome et Aquilée; et encore fallut-il de nombreuses et difficiles négociations pour que le patriarche d'Aquilée renonçât à réclamer la portion de son diocèse accordée au patriarche de Grado. C'est ainsi que les ecclésiastiques vénitiens obtinrent un diocèse séparé, dont l'origine peut nous expliquer celle de l'évêché de Maguelone. — Le troisième concile de Tolède, où Récarède et les Wisigoths se convertirent au catholicisme, fut aussi la fin du schisme qui avait partagé la Narbonnaise; et la reconnaissance officielle du siège épiscopal de Maguelone dut y être, comme à Venise, un moyen de réconciliation pour tous les partis.

Mais, en devenant évêché, Maguelone prit nécessairement un titre analogue dans l'administration civile : ce fut le titre de *civitas*, dont il importe de préciser le sens géographique, pour comprendre les circonstances religieuses et politiques où nous verrons figurer le représentant du nouveau siège épiscopal.

Parmi les divisions territoriales de la Gaule romaine conservées par les Francs après leur conquête, *civitas* ne doit jamais être confondu avec le mot *urbs* ; car la cité était un démembrement de la province, et formait à la fois une division civile et ecclésiastique : ainsi, la première Narbonnaise en eut d'abord cinq, dont les établissements étaient, Toulouse, Béziers, Nîmes, Lodève et Uzès. A une époque postérieure, un nouveau chef-lieu fut créé : c'était Agde, dont le choix indiquait déjà l'importance croissante des villes maritimes. Plus tard, enfin, nous voyons la cité de Maguelone, seulement nommée à la fin du vi^e siècle, et ne figurant du reste qu'à titre d'évêché au troisième concile de Tolède. Mais alors évêché et cité étaient deux termes corrélatifs en géographie. Comprenant la même circonscription territoriale, le premier la désignait sous le rapport ecclésiastique, et le second sous le rapport civil. Telle fut la tradition du système divisionnaire des Romains, maintenue sans altération jusque sous les Rois francs des deux premières races (1). L'évêché de Maguelone était donc en même temps une cité, et à ce titre elle avait son comte ou son préfet, aussi bien que son évêque.

(1) Voyez l'ouvrage de M. B. Guérard, couronné par l'Institut en 1830 : *Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule depuis l'âge romain jusqu'à la fin de la dynastie carlovingienne*. Paris' Debure Frères, rue Serpente, n^o 7, 1832.

Tout ce que nous connaissons de l'organisation des comtés et des diocèses s'appliquera donc à la circonscription administrative de Maguelone ; et quant aux cités dont le démembrement servit à former son nouveau territoire , c'est aux divisions voisines d'Agde , de Béziers , de Lodève et de Nîmes qu'elle dut le prendre par portions à peu près égales. C'est ainsi que les origines de Maguelone éclairent un petit coin du tableau , où il faut étudier les changements survenus dans la géographie des Gaules à la chute de l'empire romain.

Au VII^e siècle , une nouvelle division de diocèses fut établie dans la Narbonnaise par Wamba , roi des Wisigoths ; et Maguelone occupe alors tantôt le troisième , tantôt le sixième rang. Mais les manuscrits de la notice de la Gaule précisent mieux l'importance relative de Maguelone ; les plus anciennes rédactions de cette notice , qui remontent , comme on sait , au règne d'Honorius , 395-423 , nomment dans l'ordre suivant les chefs-lieux des cités de la province : Béziers , Nîmes , Lodève , Uzès. Mais les textes des IX^e et X^e siècles offrent des variantes qui placent constamment Maguelone après Agde , et avant Nîmes , Béziers , etc. Ainsi Maguelone peut être considérée , pour l'époque dont au IX^e siècle on avait gardé le plus le souvenir , c'est-à-dire pour l'époque des Wisigoths , comme la troisième ville maritime de la province , Narbonne en étant toujours le port principal , grâce au canal établi par les Romains , et restauré ou entretenu par Charlemagne.

Telle était la position respective des cités à l'époque qui nous occupe. Quant aux divisions intérieures de la cité de Maguelone , son ressort comprenait deux districts ou pays (*pagi*) , *pagus magalonensis* et *pagus*

substancionensis. Or, le *pagi* correspondait alors aux archidiaconés, comme les diocèses correspondaient aux cités : c'était une corrélation nécessaire de la géographie civile et de la géographie ecclésiastique ; et nous voyons, en effet, que Maguelone avait alors deux archidiaconés, de même qu'elle avait deux *pagi*.

Quant au *pagus substancionensis*, il avait pour chef-lieu l'ancienne ville romaine de Substancion ; et cette ville, lors de la décadence de Maguelone sous les derniers Carlovingiens, devint elle-même le chef-lieu du comté. Le centre de l'administration ecclésiastique s'y trouva également réuni ; et c'est alors que l'île de Maguelone, désolée par les invasions maritimes des Sarrasins, comme le continent l'avait d'abord été par les invasions continentales des races germaniques, fut désertée par le clergé, qui alla chercher à Substantion, dans l'intérieur des terres, l'asile qu'aux 14^e et 15^e siècles la mer seule avait pu lui fournir. Mais cette désertion devait cesser un jour, et Maguelone se repeupler encore, pour rajeunir sa propre histoire et atteindre à sa plus haute prospérité. Ce fut à l'époque des croisades, quand les populations du Midi eurent repris la supériorité maritime. Vint enfin pour elle le moment d'un abandon sans retour : ce fut quand les progrès de la navigation, exigeant des havres appropriés à l'importance des constructions navales et du mouvement commercial, eurent montré l'insuffisance absolue de son petit port.

L'histoire de ces vicissitudes sera l'objet d'un prochain article ; et comme la géographie s'y montrera toujours le pivot des événements, c'est elle aussi qui nous expliquera comme a décliné et disparu la modeste

sont répandues, nous devons chercher dans l'accroissement graduel de notre musée à nous entourer de tous les secours propres à nous éclairer sur toutes les parties d'une science que l'on apprécie chaque jour davantage, et qui entre aujourd'hui dans le système de l'enseignement public.

La géographie, réduite à son acception propre, et considérée comme simple description de la terre, pouvait d'abord sembler aride dans ses préceptes, dans ses mesures de distances locales, de longitudes et de parallèles; mais elle fut ensuite embellie du cortège des autres sciences qui l'avoisinent. Son étude est aussi devenue celle de la race humaine; elle se lie également à l'observation des phénomènes du ciel; et si elle aide à perfectionner l'astronomie, elle en emprunte elle-même de puissants et habituels secours.

C'est en nous plaçant à ce point de vue élevé que nous pouvons embrasser dans son ensemble le domaine de la géographie, et reconnaître l'utilité du musée que vous lui consacrez. Il était voté depuis plusieurs années, et vous avez pu en rassembler les premiers éléments; mais nous touchons sans doute à l'époque d'un accroissement plus rapide et plus important; et nous savons que plusieurs géographes attendaient l'inauguration du musée pour l'enrichir de différentes productions de l'art ou de la nature.

L'établissement est formé; il vous restera, messieurs, quelques mesures à prendre pour en régler l'organisation et l'entretien. Nous avons l'honneur de vous proposer de vous en occuper dans une de vos prochaines séances.

La plupart des avantages de ce musée ne peuvent

et les analogies ou les dissemblances que l'on remarque entre les différentes parties du globe. Vous accrotrez ainsi les connaissances locales que la géographie peut acquérir, non seulement sur les richesses de la terre, mais sur les peuples civilisés qui occupent une portion de son domaine, et sur les sauvages tribus qui commencent à peine à s'élever à l'ordre social.

Il ne peut pas y avoir unité dans le système de cette collection; elle embrasse différents genres comme différents pays. Et en effet, en passant d'une contrée à l'autre, le spectacle change : les vieilles nations ont leurs antiquités, leurs monuments, et les productions de leur industrie et de leur intelligence; les peuples dans l'enfance ont leurs arcs, leurs tomahacs, leurs pirogues, et quelques informes produits de leur travail.

Ne nous étonnons pas de trouver dans notre musée géographique différents objets appartenant à l'industrie ou au sol de la France, quoique ces objets nous soient familiers, et paraissent moins utiles à notre instruction. Ce musée est également à l'usage des étrangers qui appartiennent à votre Société de géographie; et ceux-ci attachent du prix à connaître la France, comme nous cherchons nous-mêmes à étudier les contrées qu'ils habitent, leurs arts, leurs mœurs et leurs progrès intellectuels.

Nous croyons pouvoir comprendre dans notre collection une grande variété d'objets, parce que nous n'avons pas à donner des bornes à la géographie elle-même. Si, aussi bien que la chronologie, elle sert de guide à l'histoire, si elle est étroitement liée à la géologie, si elle aide à suivre les différents âges et les révolutions, soit de la terre, soit des nations qui y

On remédia en partie à cet inconvénient, en creusant un nouveau canal ayant sa prise d'eau plus haut et venant se jeter dans le Bahr Chibine ; on fit aussi à l'ouverture de ce canal nommé *Mit-Assib* un barrage pour en régulariser la recette. Mais bientôt il se forma encore là un atterrissement, et le Bahr Chibine fut presque à sec pendant l'étiage.

Il y a six années, S. A. ordonna au ministère des travaux publics de lui soumettre un projet pour parer à ces accidents. Ce projet, fait par M. Linant, consistait dans la construction d'un épi en pierres en enrochement, vis-à-vis de la prise d'eau pour enlever l'atterrissement qui s'y était formé, et pour rejeter le cours du fleuve de ce côté-là ; à établir à l'embouchure du Bahr Chibine, au lieu de l'épi précité, un barrage propre à mettre plus de régularité dans les effets de l'augmentation du fleuve pendant sa crue, et lorsqu'il serait terminé, à enlever les pierres ou le *musoir* fait précédemment pour diminuer la largeur de la prise d'eau, afin d'en laisser entrer davantage lorsque le besoin l'exigerait.

L'épi fut fait d'abord, et à la première crue l'atterrissement enlevé en partie ; pendant la seconde, les barques passaient où l'année précédente il y avait des terrainsensemencés sur l'atterrissement ; et enfin, la troisième le cours du Nil fut rejeté vers la prise d'eau du Bahr Chibine ; en même temps on creusait les fondations du barrage ainsi qu'un nouveau lit ; car M. Linant de Bellefonds, sachant que dans un pays qui vient de s'organiser tout ne peut marcher aussi régulièrement qu'en Europe, et que l'inondation pourrait arriver lorsque tout ne serait pas prêt pour y parer, ne voulut pas bâtir dans le lit du Bahr Chibine ; il craignit

aussi que les matériaux et les ouvriers ne fussent pas fournis au temps fixé ; effectivement, il n'a eu qu'à se louer d'avoir pris cette judicieuse précaution ; car son travail eût été emporté deux fois s'il eût bâti dans le cours du Bahr Chibine , attendu que les matériaux et les ouvriers n'arrivèrent ni régulièrement ni à temps.

C'est le plus beau barrage qui se trouve en Égypte , et le seul où il y ait un *sas éclusé* pour le passage des bateaux : ainsi les plus grandes barques du Nil , malgré les travaux de la prise d'eau du Bahr Chibine , pourront toujours entrer dans ce canal sans aucun obstacle.

Ce barrage a 10 arches éclusées de la largeur de 5 mètres chacune, plus celle réservée au passage des barques et qui est large de 7 mètres , et qui a entre les portes une longueur de 21 mètres. Les piles ont 3 mètres d'épaisseur, 17 de longueur et une hauteur de 8,50 au-dessus du radier ; la pile-culée formant le *sas* a 3 mètres d'épaisseur, une longueur de 31 mètres et la même hauteur que les autres piles. Les voûtes sont en anse de panier à trois centres. Le *sas* est recouvert par un pont de service en bois et à coulisse. Le radier a 100 mètres de longueur, y compris les culées, et 37 de largeur ; en aval est un faux radier de 10 mètres de largeur ; l'épaisseur du radier est de 3 mètres , et pendant les plus forts étiages il sera toujours recouvert de 2,10 d'eau.

Le radier est construit en moellons et en briques , et au moyen du ciment que l'on a employé , toute cette masse ne forme qu'un corps compacte et solide.

Les piles, les culées, les voûtes sont en pierres de taille , de même qu'une chaînette placée en aval.

Le ciment qui a été employé dans une grande par-

tie de cette construction , a été fait avec un mélange de chaux et de limon du Nil ; ce mortier a cet avantage que le mouvement de l'eau ne l'empêche pas de se consolider : aussi , au bout de quelques jours prend-il une consistance remarquable qui va toujours en augmentant. Ce ciment est employé avec succès dans les maçonneries en briques devant rester toujours sous l'eau.

Dans d'autres parties du travail on a employé un ciment fait avec de la pouzzolane factice tirée de briques composées à cet effet avec des terres d'alluvion. Ces terres avaient été reconnues propres à cet emploi par M. Linant de Bellefonds lorsqu'il commença les travaux des barrages du Nil , et déjà , à cette époque , il en avait fait préparer beaucoup sur différents points.

Ce travail par sa bonne et consciencieuse exécution , par son élégance , par le soin avec lequel il est achevé et par la coupe des pierres , prouve beaucoup en faveur de l'ingénieur , qui d'ailleurs est déjà avantageusement connu dans le monde savant , artistique , industriel , et qui a su s'y faire un nom. Ses nombreux travaux en Égypte témoignent aussi de sa capacité pour diriger les ouvriers arabes ; car cet ouvrage qui semble européen n'a été fait que par des indigènes. M. Linant jouit de plus de la satisfaction d'avoir formé des ouvriers qui seront fort utiles à leur pays.

Pour jeter les fondations et pour les épaissements partiels on n'a eu recours qu'à de faibles moyens , tels que sakiés et *catonas* , sorte de panier manœuvré par deux hommes.

Le nombre comme l'effet de ces moyens était médiocre ; cependant on bâlissait à 5 ou 6 mètres sous l'eau ; aucun bois comme pilotis , palplanches , etc. , n'a été employé dans ces travaux hydrauliques.

Les excavations que ce barrage a nécessitées sont
de. 431,422 mètres cubes.

Dont une partie sert pour fermer
l'ancien lit, et possède en terrasse-
ments. 68,750 "

On a employé en moellons pour
l'épi 26,395 "

Pour les jetées fermant l'ancien lit. 2,500 "

Pour le faux radier. 1,967 "

Pour perré. 479 "

Pour la construction du pont. 11,153 "

On a employé en briques pour la
construction du pont-barrage. 5,215 "

La quantité des pierres de
taille, etc., de. 2,844 "

Le total de la maçonnerie du
barrage. 21,179 "

(*Extrait du Phare d'Alexandrie.*)

NOUVELLES D'ÉGYPTE, *communiquées par M. JOMARD.*

(4 et 24 août 1843.)

La relation du voyage de M. d'Arnaud, à la décou-
verte des sources du Nil, est retardée par la mission
qu'il vient de recevoir, de faire la reconnaissance du
grand désert de la Nubie entre Korosko et Abou-
Hamet, c'est-à-dire entre la première cataracte et la
quatrième. D'après une lettre du D^r Perron, le but du
gouvernement égyptien serait de procurer de l'eau,
n'importe par quels moyens, dans toute la longueur
du trajet; la mission de M. d'Arnaud serait d'exami-
ner quel système d'approvisionnement d'eau serait le

plus convenable à établir sur ce long espace de chemin, qui n'est pas parcouru sans danger par les voyageurs et les caravanes. Aussitôt après l'achèvement de la double écluse d'Atfet, il est parti pour sa nouvelle destination ; il a dû quitter le Caire le 5 août. La troisième et dernière expédition aux sources du Nil se trouve ainsi ajournée. Il en est de même du projet du canal des Deux Mers.

D'après des lettres du D^r Clot-Bey et du D^r Perron, un journal scientifique et populaire à la fois doit bientôt paraître, dont le but est de répandre des notions d'hygiène, de médecine usuelle, d'art vétérinaire et de pratiques agricoles et industrielles. Des notions sur le régime du Nil et des observations météorologiques y seront insérées. Les matières seront fournies par les ingénieurs, les médecins, les agriculteurs, etc., et le journal sera dirigé par le conseil de santé, sous le nom de *Locman égyptien*. Le projet est d'en distribuer dans le peuple un bon nombre d'exemplaires gratis.

On parle des recherches de M. Lepsius au Labyrinthe d'Égypte, et l'on assure qu'il en a retrouvé l'emplacement. Il serait curieux de savoir si cette localité est la même que celle qui avait été indiquée par les ingénieurs de l'expédition française.

Le directeur du lazaret d'Odessa est venu au printemps dernier avec deux médecins pour faire des expériences sur l'action de la chaleur considérée comme capable de détruire l'agent pestilentiel. 56 individus ont revêtu des hardes qui avaient servi à des pestiférés, et qui avaient été soumises pendant 48 heures à une température de 60° Réaumur. Après quinze jours d'épreuve, tous en sont sortis sains et saufs.....

Un jeune Arménien élevé en France vient d'être chargé par le gouvernement d'exploiter la mine d'émeraudes voisine de la mer Rouge. M. Ayme-Bey est toujours à Djebel-Zeyt faisant des fouilles pour trouver du charbon fossile ; Ekekin-Bey fait des recherches à Tourah ; il a déjà sondé jusqu'à 184 pieds, mais sans résultat.

Les ateliers du Caire sont assez avancés pour fabriquer des machines à vapeur : un bateau à vapeur vient d'être construit par ordre du vice-roi, pour être offert au sultan ; tout le luxe oriental y est déployé. Il doit coûter, dit-on, dix à douze millions de piastres.

Les canaux d'irrigation de la Haute-Égypte, ainsi que les digues, sont terminés d'après le système d'irrigation de M. Linant de Bellefonds. Il en est de même des barrages, ponts et déversoirs, etc. Maintenant, avec de faibles crues, on ne craindra plus le manque d'inondation.

Le même ingénieur a proposé un canal commençant à Djebel-Silsili, suivant le désert jusqu'au Fayoum, et se prolongeant jusqu'au lac Mariout.

En creusant les fondations du pont-barrage à Ghybyn, M. Linant a trouvé, à 8 mètres sous la surface du sol, les restes d'un petit village ; les puits avaient leur embouchure à ce niveau. On voyait dans les cahanes des jarres d'une poterie plus fine que celle d'aujourd'hui, ayant servi à une fabrique d'indigo. Les puits et autres maçonneries sont en briques cuites. Aucun caractère, aucune médaille, aucun signe n'a pu faire découvrir l'époque de ce village ; cependant M. Linant pense qu'il n'a pas été bâti au niveau où il se trouve, et qu'il s'est affaissé dans un affouillement du fleuve.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 1^{er} septembre 1843.

MM. les consuls généraux de France à Tanger et à Tripoly de Barbarie écrivent à la Société de géographie en réponse à la lettre de recommandation de M. le Président, qu'ils se feront un plaisir d'accueillir l'Africain Abderhaman, qui a le projet de se rendre en ligne directe de Gondar à la partie occidentale du continent africain; ils transmettront également à la Société les renseignements qu'ils pourront se procurer sur son voyage.

MM. les secrétaires de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, annoncent à la Société que la réunion annuelle de l'Association aura lieu à Cork dans le courant du mois d'août, et qu'ils verraient avec plaisir quelques uns de ses membres assister à cette réunion.

M. Vandermaelen écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de la carte pittoresque des chemins de fer de la Belgique, publiée dans son établissement géographique.

M. Roux de Rochelle donne lecture d'une lettre que **M. Jomard** lui a adressée d'Aix en Savoie, le 23 août, et qui renferme plusieurs communications intéressantes sur l'Égypte.

Le même membre, qui, en qualité de vice-président de la Commission centrale, occupe le fauteuil en l'absence de **M. Jomard**, fait, au nom de la Société, l'ouverture et l'inauguration du musée dont elle avait approuvé l'établissement, et où l'on a commencé à classer les différents envois qui lui ont été faits. Ce discours est renvoyé au comité du Bulletin, et la Commission est priée de s'occuper dans une prochaine séance des mesures à prendre pour l'organisation définitive de ce dépôt.

M. d'Avezac, au nom de **M. Ayrton**, membre de la Société, dépose sur le bureau une série de cahiers publiés par la Société géographique de Bombay et destinés à compléter la collection des Mémoires de cette compagnie conservés à la bibliothèque; ces cahiers ont été envoyés dans ce but à **M. Ayrton**, par **M. Buist**, nouveau secrétaire de la Société de Bombay, en remplacement de **M. le Dr Heddle**, décédé. Tout doit faire espérer, ajoute **M. d'Avezac**, que les rapports de la Société de géographie de Paris avec celle de Bombay, contrariés ou retardés par diverses circonstances étrangères au bon vouloir de l'une et de l'autre, ne tarderont point à avoir toute la régularité désirable.

Le même membre donne communication d'une lettre qu'il a reçue de **M. William B. Hodgson**, de Savannah, qui annonce l'existence aux États-Unis d'un Foulah très lettré, avec lequel **M. Hodgson** a déjà entamé une correspondance en arabe, et de qui il espère obtenir des renseignements étendus sur sa patrie et

son peuple , ainsi que les éléments d'un dictionnaire et d'une grammaire de la langue soulah.

M. Berthelot lit une Note sur les progrès de la navigation à la vapeur dans la Méditerranée. Cette Note est extraite d'un travail étendu que l'auteur vient de faire sur les côtes de France ; par ordre de M. le ministre de l'agriculture et du commerce.

Séance du 16 septembre 1843.

La Société royale de Londres et l'Institut historique et géographique du Brésil adressent la suite de leurs publications.

M. Passama , officier de la marine royale , fait don au musée de la Société de différents objets qu'il a recueillis pendant ses voyages.

La Commission chargée de s'occuper du monument à élever à M. le contre-amiral Dumont d'Urville a adopté un des plans qui lui ont été présentés par MM. Constant Dufeu et Garrez , architectes , et par M. Dantan aîné , statuaire. L'exécution de ce projet , confiée à MM. Dufeu et Dantan , a été immédiatement commencée , et l'on a lieu d'espérer qu'elle sera terminée dans quelques mois.

M. d'Avezac offre , de la part M. Dease , compagnon de voyage de M. Simpson , la relation des découvertes faites sur la côte nord de l'Amérique par les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson de 1836 à 1859. Cette relation , rédigée par M. Simpson , a obtenu , au concours de 1842 , une médaille de la Société.

Le même membre présente verbalement des considérations géographiques et historiques sur les anciennes délimitations de la Guyane. Il est prié de rédiger une Note à ce sujet.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTICE sur *Erzéroum*, *fragment d'un journal de voyage*,
1839, 1840;

PAR M. CH. TEXIER.

Erzéroum, vue de loin, donne l'idée d'une ville grande et bien bâtie. Elle s'élève en amphithéâtre sur le versant septentrional d'une montagne, et est dominée par une forteresse entourée de murailles. Cette ville est aujourd'hui un chef-lieu de pachalik qui comprend toute la haute Arménie connue des Turcs sous le nom de Kurdistan. Erzéroum domine une plaine très étendue, et est située presque au point de partage des eaux de l'Euphrate et de la mer Caspienne, l'ondulation qui forme le col étant presque insensible au premier coup d'œil. Nous nous rendîmes directement chez le gouverneur Issac-Pachra, qui se trouvait par hasard à Erzéroum, de retour d'une campagne contre les Kurdes.

A l'époque où l'Arménie était indépendante, tous

ces cantons portaient le nom de *pays de Garin* : c'est l'ancienne *Caranitis* de Pline. La ville capitale portait le même nom, qui fut changé plus tard en celui de *Théodosiopolis* (1).

« La ville de *Garin*, dit le géographe arménien, est *Arsroum*, qu'on nomme *Théodosiopolis*, parce que l'empereur Théodose-le-Jeune la fit entourer de murs. Moïse-le-Grammairien (de Khorène) et David-l'Invincible furent chefs des travaux. Déjà à cette époque, elle passait pour la plus importante ville d'Arménie. Ce fut Anatolius, général des armées d'Orient, qui en jeta les fondements vers l'an 415 (2). »

La position de la ville actuelle d'Erzérourm s'accorde trop bien avec celle que les géographes arméniens assignent à *Théodosiopolis* pour qu'on puisse douter de leur identité. Elle était située, disent-ils, près des sources de l'Euphrate et au pied des montagnes de *Garin*. Saint-Martin explique comment, vers le milieu du *x^e* siècle, elle prit le nom de *Arzroum*, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Selon les historiens orientaux, il existait près de *Théodosiopolis* un bourg nommé *Ardzen*, qui fut pris et saccagé par les Turcs seldjoukides. Les habitants se retirèrent à *Théodosiopolis*, qui appartenait aux empereurs grecs, et lui donnèrent le nom du pays qu'ils quittaient. La forteresse fut donc appelée l'*Ardzen* des Grecs ou *Arzroum*.

Erzérourm (la forteresse des Grecs) ne parait pas être fort antérieure aux derniers temps du royaume d'Arménie. Elle est complètement entourée d'une muraille de pierres de taille, crénelée et défendue

(1) *Géographie de Vartan*, Ap. Saint-Martin, II, 427.

(2) *Moïse de Kh.*, hist. liv. III, chap. 59.

par un large fossé. Les croix sculptées sur un grand nombre de pierres des murailles et des caractères grecs qui subsistent encore sur quelques portes, indiquent que les murailles sont l'ouvrage des Byzantins. Le château, construit sur une éminence, défendant la ville du côté du nord, a été renforcé par des ouvrages modernes qui n'ont pas empêché la ville de tomber au pouvoir des Russes dans la campagne de 1828. Issac-Pacha habite dans l'intérieur de la ville un vaste palais de bois qui est dans l'état le plus déplorable. Lorsque nous arrivâmes, tout dans les environs avait un aspect guerrier. Une batterie de quatre pièces de campagne et de deux obusiers se trouvait dans la cour du palais. Quelques débris des régiments de l'armée de Nézib avaient été ramenés à Erzéroum, et ce n'est qu'avec la plus grande peine que le pacha maintenait la discipline. Chaque jour il éclatait quelque sédition à laquelle prenaient part tous les Kurdes qui se trouvaient dans la ville. Peu de jours avant notre arrivée, un instructeur français, M. Rive, avait failli être victime d'un soulèvement que le pacha lui-même n'avait pu arrêter. Les Nizam, fatigués de l'instruction européenne, voulaient égorger leur instructeur. M. Rive avait été obligé de se retirer dans la maison du consul d'Angleterre, M. Brandt, qui était parvenu à maintenir les Nizam jusqu'au soir, et donna ainsi à M. Rive la facilité de se rendre à Constantinople pour demander justice.

Nous logeâmes dans une maison arménienne, non loin de l'entrée de la ville. Tout le quartier des chrétiens est situé hors des murs, du côté de l'est. Les consuls de Russie et d'Angleterre ont également leurs habitations dans ce quartier. Mais pour un homme habitué à la commodité des maisons européennes, celles d'Er-

zérourm sont presque inhabitables pendant la plus grande partie de l'année ; car aujourd'hui , comme du temps de Xénophon , les familles ont l'habitude de se retirer pendant l'hiver dans une pièce unique et presque sans jour. Le feu se fait au milieu de la chambre , et la fumée s'échappe par une fenêtre ménagée au plafond. Les autres pièces , disposées dans des corps de logis tout en bois , sont sans cheminée et ont rarement des vitres aux fenêtres ; car il n'y a pas de verrerie à Erzérourm , et les carreaux sont un luxe inusité : aussi M. Brandt , en prenant possession de son consulat , a-t-il commencé par se faire bâtir une maison disposée à l'anglaise avec des portes et des fenêtres qui ferment. Il a été obligé de faire venir des menuisiers et des maçons de Constantinople. L'usage du peuple étant de se chauffer avec des fientes de bestiaux , le bois est extrêmement cher , parce qu'on l'apporte à dos d'âne de plusieurs journées de distance. Il en est de même du charbon , qui se fabrique dans les montagnes du Kurdistan , et qui est apporté par la même voie d'une distance de six ou sept jours. Le chameau est peu employé comme bête de somme , tant à cause du froid qui règne une grande partie de l'année qu'à cause de la difficulté qu'il y aurait pour ces animaux à gravir ces plateaux élevés.

Il fut un temps où la ville d'Erzérourm faisait un commerce considérable avec la haute Arménie et le Kurdistan. Des ustensiles de cuivre , les camelots , les feutres , se portaient jusque dans la Géorgie. Cette ville recevait en échange des peaux de brebis et des salaisons de la mer Caspienne , qui offraient de grandes ressources à ses habitants pour les nombreux carêmes de la religion arménienne. Mais la Russie ayant trans-

porté ses frontières jusqu'à l'Arpa-tchai, a fermé par ses douanes et ses quarantaines les débouchés entre cette ville et les provinces septentrionales. Et la puissance russe s'est accrue non seulement des conquêtes matérielles qu'elle a faites, mais encore de la puissance spirituelle qu'exerce le grand patriarche, devenu sujet russe. En effet, la ville d'Etch-Miazin ayant été, par les traités de 1828, placée sous la domination russe, l'empereur se regarde aujourd'hui comme le protecteur, peut-être même comme le chef spirituel de tous les Arméniens schismatiques qui tombent sous la juridiction du grand patriarche : aussi n'est-il pas d'avances, de grâces et de promesses qui ne leur soient faites pour les décider à quitter les terres du grand-seigneur et à venir s'établir sur celles de la Russie. Lorsque l'armée russe quitta Erzéroum, après avoir désarmé le château et détruit plusieurs bastions, elle amena avec elle, dit-on, six mille familles arméniennes auxquelles on avait promis dix années d'exemption d'impôt et des concessions dans le territoire nouvellement conquis. Cette désertion en masse des chrétiens d'Erzéroum dépeupla notablement la ville ; et comme les Arméniens sont principalement adonnés au commerce, les vastes bazars qui faisaient l'admiration des voyageurs se trouvèrent déserts et abandonnés. Le château, que le pacha nous donna la permission de visiter, est maintenant presque complètement ruiné dans l'intérieur. Tout ce qu'il y a encore d'habitable était rempli par des prisonniers kurdes que le pacha avait amenés avec lui. Il avait fait main-basse sur ces malheureux en quittant le territoire du Khan de Mahmoud, et les gardait, disait-il, comme otages. On nous permit d'entrer dans la salle des prisonniers : lorsqu'ils appri-

rent que nous avions l'intention de visiter le Kurdistan, tous ceux qui n'étaient pas enchaînés à des pièces de bois vinrent nous entourer en nous demandant à être nos guides, et nous promettant de nous faire parcourir toute la contrée sans qu'il nous arrive le moindre accident. Khan de Mahmoud était en guerre avec le pacha uniquement pour soutenir les droits qu'il avait reçus du sultan. « Les exactions des pachas, disait-il, et les prétentions exagérées des officiers de la Porte, entretiennent seules les haines qui, depuis plusieurs années, divisent les deux nations. » Peu de mois avant la mort du Grand-Seigneur, le bey des Kurdes, Khan de Mahmoud, dont la famille jouit depuis un temps immémorial d'un pouvoir héréditaire, avait fait sa soumission en envoyant au sultan une portion du tribut qu'on lui demandait, et sur lequel le sultan lui avait accordé une réduction. La principale condition à laquelle il tenait particulièrement était de traiter directement avec la Porte. Mais au moment où nous passions, les deux pachas de Van et d'Erzérourm s'étaient ligüés pour intercepter les communications. Le bey s'était retiré dans une kassaba, située dans des vallées inaccessibles. Ses possessions particulières s'étendent sur les bords du lac, depuis le midi d'Ardgich jusqu'au village de Surp. Tous les bords du lac sont envahis par les régiments des pachas, qui osent à peine s'aventurer dans la montagne, parce que la désertion se met incontinent dans leurs troupes. Le bey peut mettre sur pied jusqu'à 3,000 cavaliers et un plus grand nombre d'hommes de pied. Il est certain que, dans l'état des choses, s'il voulait prendre l'offensive, la résistance serait faible de la part des autorités, et il trouverait une grande sympathie chez les montagnards,

qui n'aiment rien tant que d'abaisser le pouvoir de Constantinople.

Il ne reste à Erzeroum aucun monument qui remonte à l'époque où cette ville était entre les mains des chrétiens; mais on y remarque quelques édifices d'architecture musulmane qui ne sont pas sans intérêt par le mélange du style arménien et byzantin employé dans leur construction. La grande mosquée Oulou-Djami, monument du XIII^e au XIV^e siècle, est bâtie avec une grande simplicité; l'*imaret* (hospice) qui en dépend est construit avec luxe et couvert d'ornements très remarquables. Ces édifices dépendent des grandes mosquées et sont destinés à servir d'asile aux pèlerins, auxquels on distribue des vivres et des secours. Le plan de l'édifice est celui d'une nef d'église latine au fond de laquelle est élevé le tombeau du fondateur. De part et d'autre, des colonnes de pierre soutiennent des arcs en ogive qui forment un portique à deux étages. L'intérieur se compose d'une grande cour séparée en deux parties par un grand arc en ogive. La portion de la cour qui est derrière l'arcade est plus étroite que l'autre. Le tombeau est de forme octogone et couvert par une pyramide octogone en pierre. La porte, qui était d'albâtre, a été enlevée par les Russes et emportée à Erivan. La façade se compose d'une grande arcade qui encadre la porte formée d'un arceau surbaissé. Le tympan, en forme de niche, qui surmonte la porte, est orné d'un ajustement de polygones dont la description donnerait difficilement une idée; car c'est dans ces sortes d'ornements, qui ont été si souvent employés dans les grandes portes des mosquées de Constantinople, que les artistes arabes ont cherché à déployer toutes les ressources d'un art élégant et

varié, mais qui, renfermé dans les limites inexorables de la sunna, se trouve privé des secours dont ont si bien profité les artistes de toutes les époques en ajoutant dans leurs monuments des figures d'hommes et d'animaux. C'est donc à la géométrie seule que les Arabes ont demandé les premières idées de leurs ornements. Dédaignant d'imiter les exemples que leur avaient légués les artistes anciens et qu'ils trouvaient à chaque pas sur ce sol de l'Asie si fécond en ruines, ils ont fait plus que nous n'avons fait nous-mêmes, qui les traitons dédaigneusement de barbares. Ils ont inventé des formes, non pas de ces produits d'une imagination désordonnée et sans guide, mais des formes dans lesquelles la plus inextricable complication se joue de l'œil et de l'intelligence de l'observateur, qui s'étonne, après avoir recherché les principes de ces ornements, de les trouver soumis aux règles invariables de la géométrie élémentaire. Et ceci n'est pas seulement une invention adoptée dans une province et n'ayant eu qu'un succès momentané, c'est un goût adopté par tous les peuples de l'Islam, qui apparaît avec toute sa perfection dès les premiers temps, et qui pendant six siècles couvre de monuments innombrables l'Asie, l'Afrique et les extrémités de l'Europe, la Grèce et l'Espagne.

J'avoue que c'est un problème que je ne suis pas parvenu à résoudre. J'ai étudié la marche qu'a suivie l'art des Arabes dans les monuments du Caire et dans ceux qui sont dus aux travaux de Seldjoukides et aux Omniades, et nulle part je n'ai remarqué ce tâtonnement qui accompagne toujours les premiers essais d'un art, et que l'on suit avec tant d'intérêt dans les monuments de l'antiquité. L'art arabe apparaît en Orient comme en Occident avec une allure franche et décidée, s'impatro-

nisant par la conquête et disparaissant le jour où l'étendard de Mahomet se retire devant la croix du christianisme. Ce qui me porte à croire que les artistes persans ne sont pas complètement étrangers à la construction de cet imaret, c'est qu'on y trouve çà et là quelques figures ou quelques portions d'animaux, des têtes de serpents qui sortent d'un groupe de fleurs, une espèce d'aigle à deux têtes sur un bouquet de plumes de paon. Mais tout cela est exprimé timidement, comme si l'artiste eût craint d'offenser la susceptibilité des sunnis orthodoxes.

L'encadrement de la porte se compose d'ajustements de fleurs fantastiques ; mais tout cela est si précis, si positif d'exécution, qu'on ne peut se lasser d'admirer l'habileté avec laquelle ces artistes musulmans maniaient le ciseau. Deux petites colonnes engagées qui soutiennent la retombée de la grande arcade sont un véritable chef-d'œuvre de délicatesse.

Maintenant, le vieil imaret s'écroulant peu à peu, est aussi dédaigné des habitants que s'il se trouvait dans quelque rue de Barcelonne ou de Grenade. Ces édifices, qui rappellent le beau temps de l'islamisme, le temps où il marchait à la conquête de l'Asie, n'obtiennent pas même un regard de cette foule ignorante. Personne ne connaissait la destination primitive de cet édifice ; c'est en le comparant avec ceux du même genre que j'avais rencontrés en d'autres parties de l'Asie que j'ai pu hasarder cette conjecture à un vieux mollah qui a pleinement partagé mon opinion. Il y a loin du temps où cinq cents pauvres venaient journallement recevoir leur ration de pain et de pilau à celui où un pauvre nizam, embarrassé d'un fusil de munition et d'un briquet de voltigeur,

file en montant sa garde la laine noire des troupeaux d'Arménie.

On appelle aujourd'hui cet édifice Tchfité-Minaret à cause de ceux qui s'élèvent sur les massifs de pierre placés de chaque côté de la porte. Ces minarets devraient selon l'usage être contigus à la mosquée. J'imagine qu'ils ont été placés sur l'imaret, parce qu'il est sur un terrain plus élevé que la mosquée, et que la voix du muezzin pouvait se faire entendre plus loin. Aujourd'hui cet édifice a été transformé en magasin à poudre. On y voit quelques vieux boulets dépareillés, des affûts brisés, tous les restes d'un arsenal sur lequel les Russes vainqueurs ont fait main basse, et qui a été augmenté des trophées du prince Paskewich.

Il est rare de trouver dans les villes turques des maisons dont l'extérieur attire l'attention de l'étranger. Il semble que l'habitant cherche à cacher à des yeux jaloux son bonheur ou sa richesse. Des portes basses et mal tenues, des escaliers pourris, des paliers remplis de débris, des esclaves noirs en guenilles jouant avec des enfants barbouillés et morveux, voilà l'aspect que présentent presque toutes les maisons; et puis, de distance en distance, de grands espaces vides, des troupes de chiens poilus, couchés sur des amas de décombres, et troublant par leurs aboiements lugubres le silence de mort qui règne dans ces quartiers où l'incendie a exercé ses ravages. Mais c'est le beau temps d'Erzérourm; voici venir l'hiver avec l'ouragan qui gronde dans la plaine, avec la tourmente de neige qui se précipite du haut des monts, qui efface les chemins et qui engloutit les maisons. Alors malheur au pauvre habitant qui n'a pas fait sa chétive provision de fiente sèche. Il ne faut pas qu'il compte sur la charité pu-

blique, car la misère est trop générale pour que l'on songe à son voisin. Il n'y a pas d'autre travail que d'aller sur les routes écartier la neige pour frayer un chemin aux rares caravanes qui arrivent dans ces lieux désolés. Erzéroum devrait encore être, comme dans le moyen-âge, la clef de l'Arménie. Placée sur le plateau le plus élevé de la contrée, elle commande les vallées supérieures de l'Euphrate, et coupe en deux le haut Kurdistan. Mais depuis dix ans, loin de commander, elle a été mise hors d'état de se défendre elle-même, et se souviendra encore longtemps de la campagne de Paskewich. Issac-Pacha, qui commandait au moment de notre passage, avait le grade de mouchir (général de division) ; mais nous ne trouvâmes à Erzéroum qu'un régiment de recrues, toutes les troupes régulières étant en cantonnement dans le Kurdistan pour arrêter les tribus guerrières de Khan de Mahmoud.

La caserne des Nizam est située dans la partie sud-ouest de la ville. On a démoli pour l'établir une ancienne mosquée dont la construction remonte à la même époque que Tchifté-Minaret, mais qui porte encore plus que cet édifice le cachet de l'art persan. Il ne reste plus de cette mosquée qu'une porte du même style que celle de l'imaret, et un minaret de briques orné à l'extérieur d'ajustements en émail vert et bleu. Cette ruine porte le nom de Mourgo-Sérai (le palais de Mourgo). Ce Mourgo, disent les habitants, était un chef des *Yesidi*, adorateur du démon. Il avait rassemblé une troupe nombreuse de montagnards, et marchait contre le sultan Mourad, lorsque le prince allait à la conquête de Bagdad. Étant arrivé dans un défilé nommé Derbend, où campait l'armée musulmane, il

posta les Yesidi sur différentes hauteurs pour écraser les musulmans en faisant rouler sur eux des rochers. Mourgo était un guerrier d'une beauté singulière ; il ne marchait jamais que vêtu d'une cotte de mailles et coiffé d'un casque éblouissant, portant une masse d'armes que nul autre ne pouvait soulever. Curieux de savoir ce qui se passait dans le camp des Turcs, il se déguisa en derviche, et s'approcha jusqu'aux tentes du grand-vizir, qui campait dans une prairie avec son harem, ses chevaux et ses esclaves.

Pendant qu'il examinait le camp, il s'entendit appeler par une voix de femme d'une douceur peu commune. Pieux derviche, lui dit-elle, prenez ceci, et demain apportez un blanc mouton pour faire un courban en l'honneur de notre bien-aimé sultan et pour le succès de ses armes. En même temps elle lui jeta un bracelet orné d'une pierre talismanique qui portait le sceau du grand Salomon. Mourgo ramassa ce bracelet, et revenu dans son camp, il se proposait de retourner le lendemain avec des Yesidi déguisés en derviches pour assassiner le grand-vizir. En se couchant, il mit sous son tapis le don de la princesse ; mais dans la nuit il eut une vision qui le frappa de terreur : c'était Mohammed lui-même qui apparaissait, accompagné des douze grands imans, chantant les versets du Koran. Sur un signe du Prophète, les imans se séparèrent en deux bandes, et chacune d'elles s'empara d'un fantôme couvert d'un long voile. Lorsque le voile tomba, il se reconnut lui-même dans les deux fantômes. L'un tenait un kangiar et frappait à outrance tous ceux qui s'approchaient, lorsque l'ange Ariel, apparaissant armé d'une massue d'acier, lui fendit le crâne, d'où il s'écoula des flots de sang noir, pendant

que l'autre fantôme, prosterné aux pieds du Prophète, avait été revêtu d'une robe blanche, et chantait avec les imans les louanges de Mohammed.

Effrayé d'une telle vision, il alla trouver le chef des melewis, embrassa entre ses mains l'islamisme, et lui fit connaître le lieu qui recélait ses trésors, afin qu'il fit bâtir une mosquée; puis il alla trouver les Yesidi pour les décider à embrasser l'islamisme. Mais les sectateurs de l'esprit de ténèbres, loin d'écouter la parole de Mourgo, s'assemblèrent en armes et le massacrèrent. Le chef des derviches, pour exécuter les dernières volontés de Mourgo, fit bâtir la mosquée dont on voit aujourd'hui les ruines.

Ce conte fait voir que les Orientaux n'ont pas perdu le goût des récits merveilleux. Il en ressort un fait bien connu, c'est l'implacable animosité des Turcs contre les Yesidi, et l'éloignement de ces derniers pour la religion musulmane. D'après cette tradition, le Mourgo-Seraï aurait été construit par les Turcs. Mais ce qui reste de cet édifice indique trop clairement un travail persan pour que les architectes de cette nation n'y aient pas mis la main. Il est à croire que cet édifice a été construit par les princes seldjoukides lorsqu'ils étaient maîtres de l'Arménie.

Nous devons songer à nous mettre en route pour le haut Kurdistan. Les renseignements que nous obtenions de tous côtés étaient très rassurants. L'évêque catholique d'Erzérroum, qui arrivait de Bidlis en Kurdistan, nous affirmait que, malgré l'état d'exaspération des tribus kurdes contre le gouvernement de la Porte, nous ne serions pas inquiétés dans nos courses.

Parmi les provisions que nous jugeâmes à propos d'emporter, nous fîmes préparer une charge de bis-

cuits pour remplacer, autant que possible, le pain grossier et mal cuit que l'on mange habituellement. Après huit jours de séjour à Erzeroum, nous partîmes le 16 septembre à dix heures du matin. Nos muletiers avaient renouvelé la plupart de nos montures, et nous amenaient des petits chevaux kurdes, agiles et nerveux, qui sont excellents pour parcourir les routes rocailleuses et pour gravir les coteaux. Cette race a l'encolure assez courte et ramassée sur elle-même, et la tête très forte pour sa taille. On fait travailler les chevaux dès l'âge de deux ans et demi, sans que cela nuise à leur développement.

Nous continuons notre route en nous dirigeant à l'est. En sortant de la ville de ce côté, on se trouve tout-à-coup dans un terrain inculte et sauvage, les environs d'Erzeroum étant fort arides. Depuis que nous avons quitté la montagne de Kocha-Pongar, nous avons trouvé dans la plaine de nombreuses traces de volcans, et nous avons vu des laves basaltiques au village de Euzné. La ville d'Erzeroum est bâtie sur une large coulée de laves noires qui reposent sur des tufs gris de plusieurs sortes. Au pied du château les bancs de ce tuf ont 7 ou 8 mètres de puissance. La route entre Erzeroum et Hassan-Kalé suit constamment la pente d'une montagne exposée au nord. Nous apercevons dans la plaine quelques villages entourés de plantations. Au bout de deux heures, nous franchissons d'une manière presque insensible le point de partage des eaux de l'Euphrate et de l'Araxe. Après cinq heures de marche, nous arrivons à Hassan-Kalé, que nous apercevions presque depuis notre départ d'Erzeroum. La forteresse qui domine la vallée parait imposante par son développement. Elle commande le cours

de la rivière, et par sa position a autant d'importance eu égard à la vallée de l'Araxe qu'Erzérourm pour celle de l'Euphrate. Sa fondation ne remonte pas au-delà de l'établissement du pouvoir musulman dans ces contrées; elle était avec Erzérourm la principale place de ces quartiers. La ville, qui est située au pied du rocher de la forteresse du côté de l'ouest, offre une enceinte presque circulaire qui était entourée d'une double muraille flanquée de tours, aujourd'hui tombant en ruines. Le développement des murailles est d'environ 3,000 mètres. Cette ville est située sur le penchant méridional d'une des montagnes qui forment la vallée de l'Araxe et sur la rive gauche de ce fleuve. Le gouvernement de la Porte, qui n'avait depuis plusieurs siècles pour ennemis que quelques tribus indomptées du Kurdistan, avait négligé d'entretenir les fortifications de Hassan-Kalé, qui étaient restées entre les mains d'un bey ou zabit presque indépendant.

Mais depuis environ vingt ans, le sultan Mahmoud, qui poursuivait sans relâche tous ces petits pouvoirs partout où il pouvait les atteindre, avait anéanti la famille de ce bey et l'avait remplacée par un voivode dépendant du pachalik d'Erzérourm. Lorsque dans la campagne de 1828 les Russes, après avoir passé le Soganli-Dagh, se portèrent sur Erzérourm, Hassan-Kalé fut armé à la hâte, et le commandement de la place remis à Salegh-Pacha. Mais le général Paskewich marchant contre cette place, le général turc jugeant la résistance impossible, abandonna le château et une douzaine de pièces de canon, qui tombèrent entre les mains des Russes avec les magasins de vivres. Les Russes, maîtres de la place, offrirent aux

Arméniens des établissements dans les provinces nouvellement conquises, et le plus grand nombre des chrétiens de Hassan-Kalé accepta ces propositions.

Le château, qui s'élève sur une masse de tuf calcaire, était défendu par une double enceinte flanquée de tours crénelées. Toutes les murailles qui n'ont pas été renversées par les mines que les Russes y pratiquèrent sont construites selon le système de défense usité dans l'antiquité. On circule sur le sommet des murs par un chemin couvert que défendent un parapet et des créneaux. Mais la plate-forme est dominée de si près du côté du nord par les rochers de la montagne, que ce château ne saurait résister à l'attaque de l'artillerie.

L'intérieur de la ville n'est plus occupé que par deux ou trois cents maisons presque toutes turques ; tout le reste tombe en ruines.

On remarque encore à l'extérieur les traces d'un fossé qui pouvait être inondé par le petit ruisseau de Hassan-Sou, qui va se jeter dans l'Araxe. Une source minérale chaude, légèrement sulfureuse et ferrugineuse, sort de terre au pied du rocher du château du côté du sud. Il existait aussi une source thermale près de Théodosiopolis : c'est ce qui a causé l'erreur de plusieurs géographes européens, qui ont cru reconnaître dans Hassan-Kalé la ville de Théodose. Ses bains sont en grande réputation, et attirent dans la saison les habitants d'Erzérroum et du voisinage.

ITINÉRAIRES
EN ARMÉNIE, EN KURDISTAN ET EN PERSE,
PAR M. TExIER.

NOTA. L'heure de marche est estimée une lieue de vingt au degré (d'après des observations suivies pendant plusieurs années.)

| Différence entre les observations. | | | Heures des observations. | | | Degrés de la boussole. | | | ANNOTATIONS. | Différence entre les observations. | | | Heures des observations. | | | Degrés de la boussole. | | | ANNOTATIONS. | |
|------------------------------------|---|--|--------------------------|----|----|------------------------|----|--|--|------------------------------------|----|----|--------------------------|----|----|------------------------|--|--|--------------|---------------------------------------|
| h | m | | h | m | | | | | | h | m | | h | m | | | | | | |
| | | | 11 | | | | | | Le 27 août 1859, départ de Trébisonde. | 10 | 1 | 50 | 130 | | | | | | | Trachyte décomposé. |
| | | | | | | | | | | 20 | 2 | 10 | 135 | | | | | | | Rivière, 1800. |
| 8 | | | 7 | | | 180 | | | Arrivée à Djévislik. | 15 | 2 | 25 | 170 | | | | | | | |
| | | | | | | 6 | 45 | | Le 28 août, départ de Djévislik. | 10 | 2 | 35 | 180 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 10 | 2 | 45 | 70 | | | | | | | |
| | | | 15 | 7 | | 277 | | | | 35 | 3 | 20 | 90 | | | | | | | |
| | | | 20 | 7 | 20 | 270 | | | Calcaire argileux. | 5 | 3 | 25 | 140 | | | | | | | |
| | | | 15 | 7 | 35 | 225 | | | Trachyte bleu. | 5 | 3 | 30 | 135 | | | | | | | |
| | | | 17 | 7 | 52 | 180 | | | | 5 | 3 | 40 | 135 | | | | | | | Halte à Veiseruk. |
| | | | 18 | 8 | 10 | 192 | | | Serpentine. Schiste. | 5 | 3 | 45 | 180 | | | | | | | |
| | | | 15 | 8 | 25 | 192 | | | Schiste calcaire. Forêt. | | | | | 4 | 15 | | | | | Vendredi 30 août, départ de Veiseruk. |
| | | | 20 | 8 | 45 | 180 | | | Calcaire. | | | | | | | | | | | |
| | | | 35 | 9 | 20 | 225 | | | Forêt. Pays peuplé d'habitats éparses. Grès schisteux. | | | | | | | | | | | |
| | | | 25 | 9 | 45 | 180 | | | | 5 | 4 | 30 | 180 | | | | | | | |
| | | | 5 | 9 | 50 | 247 | | | Très mauvais chemin. | 20 | 4 | 50 | 90 | | | | | | | |
| | | | 40 | 10 | 30 | 225 | | | Forêt de bêtres. | 5 | 4 | 55 | 90 | | | | | | | Village de Gennara. |
| | | | 25 | 10 | 55 | 180 | | | | 20 | 5 | 15 | 90 | | | | | | | Pont. |
| | | | 25 | 11 | 30 | 180 | | | Halte au Khan de Kara-Capan. | 5 | 5 | 20 | 100 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 10 | 5 | 30 | 100 | | | | | | | Pont. Calcaire. |
| | | | | | | | | | | 5 | 5 | 35 | 180 | | | | | | | Trachytes. |
| | | | | | | | | | Départ. Grès. Sommet sans arbres. | 5 | 5 | 40 | 192 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 15 | 5 | 55 | 130 | | | | | | | |
| | | | 25 | 12 | 50 | 180 | | | | 15 | 6 | 10 | 180 | | | | | | | Caderna (V). |
| | | | 25 | 1 | 15 | 225 | | | Brouillard. | 10 | 6 | 20 | 90 | | | | | | | Montée rapide. Trachytes. |
| | | | 20 | 1 | 35 | 140 | | | Sommet. | 10 | 6 | 30 | 135 | | | | | | | Le col de Koulabat, 3150. |
| | | | 40 | 2 | 15 | 170 | | | | 15 | 6 | 45 | 125 | | | | | | | |
| | | | 40 | 2 | 55 | 180 | | | Trachytes bleus. | 20 | 7 | 5 | 90 | | | | | | | Iskila (V). |
| | | | 45 | 3 | 40 | 180 | | | Trachytes. | 35 | 7 | 40 | 135 | | | | | | | |
| | | | 10 | 3 | 50 | 225 | | | Calcaire argileux. | 21 | 8 | | 192 | | | | | | | Calcaire gris. Grès. |
| | | | 25 | 4 | 15 | 185 | | | Trachytes. | 20 | 8 | 20 | 180 | | | | | | | Source. |
| | | | 15 | 4 | 30 | 180 | | | Arrivée à Koulabat-Bogazi. | 25 | 8 | 45 | 135 | | | | | | | Calcaire gris. |
| | | | | | | | | | | 10 | 8 | 55 | 180 | | | | | | | Calcaire. Tuf volcanique. |
| | | | | | | | | | | 15 | 9 | 10 | 135 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | Jedi 29 août, départ de Koulabat-Bogazi. | 20 | 9 | 30 | 180 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 5 | 9 | 35 | 135 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 40 | 10 | 15 | 100 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 20 | 10 | 35 | 110 | | | | | | | Belakor, village. |
| | | | | | | | | | | 25 | 11 | | 110 | | | | | | | Halte à un pont. |
| | | | | | | | | | | | | | | 2 | | | | | | Départ de la halte. |
| | | | | | | | | | | 10 | 2 | 10 | 135 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 20 | 2 | 30 | 90 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 20 | 2 | 50 | 100 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 25 | 3 | 15 | 110 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 10 | 3 | 25 | 90 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 45 | 4 | 10 | 110 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 20 | 4 | 30 | 125 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 20 | 4 | 50 | 90 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 40 | 5 | 30 | 120 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 1 | 6 | 30 | 120 | | | | | | | Arrivée à Bailouth. |
| | | | | | | | | | | | | | | 12 | 35 | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | Le 31 août, départ de Bailouth. |
| | | | | | | | | | | 40 | 1 | 15 | 120 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 5 | 1 | 20 | 170 | | | | | | | Rivière. |
| | | | | | | | | | | 20 | 1 | 40 | 170 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 10 | 1 | 50 | 160 | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | 5 | 1 | 55 | 150 | | | | | | | |

| Différence entre les observations | | | ANNOTATIONS. | | | Différence entre les observations | | | ANNOTATIONS. | | |
|-----------------------------------|----|----|-------------------------|----------------------|--|-----------------------------------|----|----|-------------------------|----------------------|--|
| h | m | o | Heures des observations | Degrés de la bouzole | | h | m | o | Heures des observations | Degrés de la bouzole | |
| 50 | 2 | 45 | 133 | | | | | | | | |
| 25 | 3 | 10 | 110 | | | | | | | | Départ de la halte. |
| 5 | 3 | 15 | 115 | | Vallée, 1900. | 30 | 2 | 50 | 90 | | Gniapha, 1800. |
| 5 | 3 | 20 | 115 | | La vallée se resserre. | 40 | 3 | 00 | 90 | | Gotchije, 1800. |
| 35 | 3 | 55 | 110 | | La vallée s'élargit. | 1 | 4 | 00 | 90 | | Traverse Karas. |
| 25 | 4 | 20 | 90 | | Top Souiou. Rivière. Direction 1800. Sa source, située à Tchoban-Déré-Si, à 10 h. de sa jonction. | 1 | 5 | 00 | 90 | | Arrivée à Euzac. |
| | | | | | | | | | | | Le 2 sept., départ de Euzac. |
| 40 | 5 | | 90 | | | 1 | 33 | 11 | 35 | 160 | Passage de l'Euphrate. Pont. |
| 50 | 5 | 30 | 90 | | | 1 | 35 | 1 | 10 | 184 | Arrivée à Erzeroum. |
| 1 | 15 | 6 | 45 | 90 | Arrivée à Mazat-Déré-Si. | | | | | | Le 10 septembre, départ d'Erzeroum. |
| | | | | 7 | Le 1 ^{er} septembre, départ de Mazat-Déré-Si. | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | |
| 1 | 30 | 8 | 30 | 90 | On passe le pont. | 50 | 11 | | 00 | | |
| 5 | 8 | 35 | 90 | | | 5 | 11 | 5 | 90 | | Raïssou. Vallée, 400. |
| 10 | 8 | 45 | 100 | | | 25 | 11 | 30 | 90 | | Tufs volcaniques. |
| 15 | 9 | | 140 | | | 40 | 11 | 40 | 90 | | |
| 20 | 9 | 20 | 180 | | | 25 | 12 | 5 | 80 | | Halte sur le sommet, Hassan-Kalé, 900. |
| 25 | 9 | 45 | 192 | | Eau sulfur. et carboniq. froide. | | | | | | Départ. |
| 40 | 9 | 55 | 192 | | Tuf calcaire. | 42 | 30 | | | | |
| 5 | 10 | | 192 | | On quitte la rivière. | 30 | 1 | | 90 | | |
| 10 | 10 | 10 | 192 | | | 30 | 1 | 20 | 90 | | Nebi-Kouï, 1600 (1 h.). |
| 5 | 10 | 35 | 120 | | | 2 | 3 | 20 | 90 | | Rivière de Nebi, 1800. |
| 5 | 10 | 20 | 100 | | | 1 | 50 | 5 | 10 | 90 | Calcaire. |
| 25 | 10 | 45 | 90 | | | | | | | | Arrivée à Hassan-Kalé. |
| 1 | 15 | 12 | 70 | | | | | | | | Le 11 septembre, parti de Hassan-Kalé, Trachytes. |
| | | | | 12 | Halte. | | | | | | |
| | | | | | | 1 | 5 | 8 | 45 | 90 | Rivière dans la plaine. |
| | | | | | Départ de la halte. | 4 | 15 | 10 | 90 | | Sur Hassan-Kalé, 2600. Volcanique. |
| 10 | 2 | 40 | 160 | | Calcaire argileux. Vallée d'érosion. | 45 | 10 | 45 | 90 | | Sur Hassan-Kalé, 3760. |
| 40 | 3 | 20 | 160 | | Confluent. Direction de la rivière 1100. | 5 | 10 | 50 | 90 | | Rivière, source ferrugineuse. |
| 10 | 3 | 30 | 160 | | Argilo-calcaire. | 40 | 11 | 30 | 90 | | Halte. |
| 15 | 3 | 45 | 120 | | On monte. | | | | | | Départ. Terrain de transport avec trachytes et argile. |
| 5 | 3 | 50 | 135 | | | 42 | 15 | | | | |
| 15 | 4 | 5 | 180 | | Trapp. Calcaire. | | | | | | |
| 5 | 4 | 10 | 140 | | Calcaire. | 30 | 12 | 45 | 80 | | Pluteux. |
| 10 | 4 | 20 | 90 | | | 45 | 1 | 30 | 70 | | Vallée Ali-Kouï. Calcaire. |
| 25 | 4 | 45 | 192 | | | 1 | 2 | 30 | 70 | | Ara, village. |
| 10 | 4 | 55 | 130 | | On monte. | 1 | 45 | 4 | 15 | 70 | Amp, village. |
| 20 | 5 | 15 | 130 | | | 5 | 4 | 20 | 70 | | |
| 10 | 5 | 25 | 125 | | Point de partage des eaux de l'Euxin et de l'Euphrate. On descend. | 15 | 4 | 35 | 140 | | Arrivée à Zars. |
| | | | | | | | | | | | Le 12 sept., départ de Zars. |
| 15 | 5 | 40 | 120 | | | | | | | | |
| 30 | 6 | 10 | 90 | | On descend. | 13 | 8 | 50 | 360 | | Ardos. |
| 20 | 6 | 50 | 130 | | Arrivée à Kocha-Pongar. | 30 | 9 | 20 | 70 | | Calcaire. |
| | | | | | | 30 | 9 | 50 | 75 | | Naurach. |
| | | | | | | 10 | 10 | | 90 | | Transport. |
| | | | | | Le 2 sept., départ de Kocha Pongar. On descend. | 15 | 10 | 15 | 90 | | On monte. |
| | | | | | | 25 | 10 | 40 | 70 | | |
| 35 | 8 | 5 | 90 | | On monte (Anim-Sou venant de Mendéré, Passe à Tchardatchik et va à l'Euphrate). | 1 | 20 | 12 | 360 | | Plateau. |
| | | | | | | 13 | 12 | 15 | 80 | | Raïssou. |
| 40 | 8 | 45 | 90 | | | 45 | 1 | | 70 | | Sommet. |
| 15 | 9 | | 90 | | | 30 | 1 | 30 | 60 | | Rivière et vallée, Zirvin-Kalé. |
| 1 | 10 | 10 | 170 | | Craie et argile. Dans le Serchéme Tchai va à Ascara et à l'Euphrate (Serchéme, village). La vallée de Serchéme, 360. | 20 | 1 | 50 | 60 | | |
| | | | | | | 20 | 2 | 10 | 45 | | Raïssou. |
| | | | | | Grande plaine. | 20 | 2 | 30 | 45 | | Arrivée à Karagoran. |
| 2 | 10 | 30 | 90 | | | | | | | | Le 13 septembre, départ de Karagoran. |
| 12 | 10 | 30 | 90 | | | | | | | | |
| 50 | 1 | | 90 | | Halte. | 5 | 5 | 50 | 45 | | Aiguilles trachytiques. |

| Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. | Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. |
|------------------------------------|------------------------|--------------------------|---|------------------------------------|-----------|--|---|
| Heures des observations | Degrés de la boussole. | Heures des observations. | | Degrés de la boussole. | | | |
| b m | h m o | | | b m | h m o | | |
| 40 | 10 55 310 | | Keussa-Dagh, sur une montagne de 4 h. 270°. | 12 | 35 | | Le 29 sept., départ de Bayazid. |
| 15 | 11 10 325 | | | 5 | 12 40 335 | | Sorti de la ville. |
| 10 | 11 20 350 | | Halte. | 15 | 12 55 335 | | Argile verte sur calcaire. Argile contenant pouzzolane trachytique. |
| | 12 | | Départ de la halte. | | | | Couffient. Argile avec grès vert. |
| 5 | 12 5 120 | | | 5 | 1 225 | | Calcaire argileux serpentine. |
| 25 | 12 30 125 | | | 10 | 1 10 235 | | Ruisseau. Calcaire gris veiné en blocs de grès. |
| 35 | 1 5 130 | | Calcaire. | 5 | 1 15 240 | | Sur Bayazid, 50°. |
| 40 | 1 15 255 | | Calcaire grossier. Rivière de Karadjä-Fendem-Sou. | 5 | 1 25 225 | | Ruisseau. Craie sous le grès. |
| 15 | 1 30 195 | | | 15 | 1 40 285 | | Calcaire à gryphées. |
| 15 | 1 45 180 | | | 15 | 1 55 267 | | |
| 5 | 1 50 210 | | | 5 | 2 235 | | Bayazid, 57°. |
| 10 | 2 190 | | | 40 | 2 10 210 | | Sommeil. Trapp et serpentine. |
| 30 | 2 30 240 | | Rivière, 133° | 45 | 2 55 253 | | Endurek-Dagh. Volcan. |
| 20 | 2 50 240 | | | 35 | 3 30 210 | | Schiste argileux. Calcaire. Arrivée à Tépéris Kouï. |
| 15 | 3 5 180 | | Sur Toprak-Kalé, 270°. | | | | |
| 25 | 3 30 270 | | Sur la montagne sudite, 300°. Keussa-Dagh. | | | | |
| 5 | 3 35 270 | | Arrivée à Toprak Kalé. | | | | |
| | 8 10 | | | 1 45 | | | Le 30 sept., départ de Tépéris. |
| | | | | 25 | 2 10 100 | | Fin de la plaine. |
| | | | | 50 | 2 40 145 | | |
| | | | | 1 5 | 3 45 100 | | Sommeil, Grand piton. |
| | | | | 1 45 | 4 45 235 | | De 5 h. à 7 h., grande couche de laves en blocs amorphes. |
| 3 | 10 10 297 | | Kechich-Kouï, Sur Toprak-Kalé, 297°. Halte. | 1 40 | 6 25 140 | | |
| | 11 10 297 | | Départ. | 55 | 7 30 180 | | Fin des laves. |
| | 11 45 297 | | Kasol, Sur Sepau-Dagh, 180°. | 1 10 | 8 30 170 | | Sobouk-Sou. Van à Van (au lac). |
| 1 25 | 1 10 297 | | Rivière. | 20 | 8 50 195 | | |
| 15 | 1 25 | | Arrivée à Kara-Kilicé, Sur Toprak-Kalé, 288°. | 55 | 9 45 240 | | |
| | | | | 40 | 10 25 235 | | Halte près de la rivière. |
| | 5 | | | | | | |
| | | | Le 24 septembre, départ de Kara-Kilicé. | | | | Départ de la halte. |
| | | | | 1 20 | 1 20 246 | | Fin du plateau. |
| 1 | 6 145 | | | 35 | 1 45 235 | | La rivière passe par une vallée encaissée et basaltique. Direction, 195°. |
| 1 | 7 130 | | Tentes de Kurdes. | | | | |
| 1 | 8 150 | | | | | | |
| 1 | 9 110 | | | 25 | 2 10 210 | | |
| 40 | 9 40 90 | | | 35 | 2 45 255 | | Passage de la rivière. |
| 2 20 | 13 110 | | Halte à Utch-Kilicé. | 1 5 | 3 270 | | Vallée. |
| | | | | 2 | 3 30 230 | | |
| | 1 90 | | Départ. | 20 | 3 40 180 | | |
| | | | | 50 | 4 30 210 | | Sur le village. Fin de la vallée. |
| 3 | 4 20 110 | | Arrivée à Diadin. | 15 | 4 45 160 | | Arrivée au village de Berghiri. |
| | | | | | | | |
| | 8 45 | | Le 25 sept., départ de Diadin. | | | | |
| | | | | 0 5 | | | 1er octobre, dép. de Berghiri. Plac. |
| 45 | 9 50 90 | | | | | | |
| 10 | 10 10 80 | | | 27 | 9 32 210 | | Sur Sépan-Dagh, 277°. |
| 15 | 10 25 110 | | Schiste ardoise. | 18 | 9 50 220 | | |
| 5 | 10 30 90 | | Schiste argileux, calcaire et spath calcaire. | 1 35 | 11 25 255 | | Sur Berghiri, 50°. |
| | | | | 30 | 11 55 257 | | |
| 15 | 10 45 140 | | Sur le grand Ararat, 70°. Petit Ararat, 90°. | 5 12 | 277 | | Au bord du lac. |
| | | | | 40 | 12 40 277 | | Sur Berghiri, 70° |
| 5 | 10 50 90 | | Sur Bayazid, 110°. | 20 | 1 270 | | Halte au bord du lac. |
| 20 | 11 10 90 | | Laves poreuses et scories. | | | | |
| | 12 10 | | | | | | |
| | 12 45 | | | 2 | | | Départ de la halte. |
| 35 | 1 10 100 | | Schiste argileux, calcaire. | | | | |
| 25 | 1 10 90 | | Sur Bayazid. | 1 10 | 3 10 244 | | |
| 40 | 1 50 90 | | Rivière traversée. | 5 | 3 15 240 | | Calcaire. |
| 20 | 2 10 90 | | Halte au bord de la rivière. | 25 | 3 38 260 | | Arrivée à Merik. |
| | | | | | | | |
| 50 | 3 95 | | | | | | |
| | | | | 7 30 | | | Le 2 octobre, départ de Merik. |
| 2 10 | 5 10 110 | | Arrivée à Bayazid. | 30 | 8 232 | | Craie. |

| Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. | | | Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. | | |
|------------------------------------|----|-----|------------------------|---|----|------------------------------------|-----|-----|------------------------|---|---------------------|
| Heures des observations. | | | Degrés de la boussole. | | | Heures des observations. | | | Degrés de la boussole. | | |
| h | m | o | | | | h | m | o | | | |
| 40 | 3 | 125 | | | | 10 | 9 | 30 | 125 | | Souman, 16°, à 2 h. |
| 43 | 3 | 45 | 125 | Rivière. | 20 | 6 | 50 | 115 | | Kodja-Kaïn. | |
| 15 | 4 | 125 | | Arrivée à Hadji-Aga. | 25 | 10 | 15 | 115 | | | |
| | | 8 | 25 | Le 12 nov., dép. de Hadji-Aga. Plaine, cailloux de trachyte. | 20 | 10 | 35 | 120 | | Arrivée à Kutchuk-Souman. | |
| 40 | 9 | 5 | 140 | Karakuren, 45°, 1 h. Déplé. On passe la rivière. | 12 | 20 | | | | Départ de la Halte. | |
| 15 | 9 | 20 | 140 | | 10 | 12 | 30 | 170 | | Halte. Direct. de la route, 115°. | |
| 10 | 9 | 30 | 180 | | 15 | 12 | 45 | | | | |
| 45 | 10 | 15 | 145 | | 10 | 12 | 55 | 120 | | | |
| 25 | 10 | 40 | 140 | | 5 | 1 | 95 | | | | |
| 20 | 11 | 155 | | Sur Dickmé-Tasch. Basaltes. | 7 | 1 | 7 | 90 | | Rivière. | |
| 40 | 11 | 40 | 205 | Arrivée à Dickmé-Tasch. | 7 | 1 | 14 | | | | |
| 30 | 12 | 30 | | Sur le Khan. | 16 | 1 | 50 | 120 | | | |
| 35 | 1 | 5 | 110 | Arrivée au Khan. | 1 | 30 | 3 | 108 | | Kiert, 90°, 3 m. | |
| | | 3 | 5 | Départ du Khan. | | | | | | Ogouulek, 60°, 3 m. | |
| 30 | 3 | 35 | 170 | Arrivée à Ali-Calatch. | 30 | 3 | 30 | 120 | | Kodjadj, 40°, 3 h. 30 m. Tuf. volc. gris. | |
| | | 8 | 20 | Mercredi 13 novembre, départ de Ali-Calatch. | 10 | 3 | 40 | 125 | | | |
| 15 | 8 | 35 | 140 | | 10 | 3 | 50 | 90 | | Vallée, 337°. | |
| 15 | 8 | 50 | 160 | Ahmet-Abad. | 10 | 4 | 115 | | | Rivière, 250°. | |
| 20 | 9 | 10 | 110 | | 15 | 4 | 15 | 115 | | Vallée et rivière, 345°. | |
| 20 | 9 | 30 | 135 | Epitchia. | 10 | 4 | 25 | 115 | | Vallée. | |
| 15 | 9 | 45 | 90 | | 5 | 4 | 30 | 115 | | Terrain. | |
| 5 | 9 | 50 | 150 | | 10 | 4 | 40 | 145 | | Vallée, 45°. Trachytique de diverses couleurs. | |
| 5 | 9 | 55 | 45 | | 5 | 4 | 45 | 170 | | | |
| 10 | 10 | 10 | 120 | | 5 | 4 | 50 | 165 | | Torrent, 20°. | |
| 2 | 10 | 12 | 80 | | 10 | 5 | 160 | | | | |
| 8 | 10 | 20 | 140 | | 15 | 5 | 15 | | | Torrent, 20°. | |
| 10 | 10 | 30 | 145 | | 10 | 5 | 25 | | | | |
| 10 | 10 | 40 | 100 | Kirildja. | 45 | 6 | 10 | 180 | | Arrivée à Myana. | |
| 20 | 11 | 140 | | | | | 10 | | | Vendr. 15 nov., dép. de Myana. Chictar-Agn, 240°, à 3 h. | |
| 25 | 11 | 25 | 120 | Halte à Saadi. | 25 | 40 | 25 | 162 | | Iemi-Abud. (Voir la carte.) | |
| | | 1 | | Départ de Saadi. | 50 | 10 | 55 | 170 | | | |
| 20 | 1 | 20 | 115 | | 10 | 11 | 5 | 175 | | | |
| 10 | 1 | 30 | 110 | | 13 | 11 | 18 | 140 | | | |
| 5 | 1 | 35 | 90 | Tchida-Caïn. | 22 | 11 | 40 | 128 | | | |
| 5 | 1 | 40 | 90 | | 18 | 11 | 58 | 140 | | | |
| 10 | 1 | 50 | 125 | | 15 | 12 | 13 | 175 | | | |
| 10 | 2 | 50 | | Karatchiman. | 17 | 12 | 30 | 130 | | Sommet. | |
| 25 | 2 | 25 | 50 | Au Kan-Gillet, 380°, 5 h. | 5 | 12 | 35 | 140 | | | |
| 10 | 2 | 35 | 45 | Plateau. | 10 | 12 | 45 | 125 | | | |
| 25 | 3 | 100 | | Rivière. | 20 | 1 | 5 | 160 | | Sur le pont du Kiril-Onzen. | |
| 10 | 3 | 10 | 100 | | 5 | 1 | 30 | 180 | | | |
| 5 | 3 | 15 | 90 | Vallée, rivière. | 5 | 1 | 35 | 160 | | | |
| 45 | 3 | 30 | 90 | | 15 | 1 | 50 | 180 | | | |
| 15 | 3 | 45 | 95 | | 14 | 2 | 4 | 140 | | | |
| 15 | 4 | 120 | | | 11 | 2 | 15 | 130 | | | |
| 30 | 4 | 20 | 120 | Rivière et village Méimandost. | 5 | 2 | 20 | 70 | | | |
| 40 | 5 | 120 | | Arrivée à Careptost. | 10 | 2 | 30 | 110 | | Gypse. | |
| | | 7 | | Le 14 nov., dép. de Careptost. | 15 | 2 | 45 | 90 | | | |
| | | 8 | | | 8 | 2 | 53 | 110 | | | |
| 15 | 8 | 15 | 150 | | 22 | 3 | 15 | 90 | | Plateau. | |
| 15 | 8 | 30 | 180 | | 27 | 3 | 42 | 105 | | Poudingue calcaire. | |
| 20 | 8 | 50 | 90 | | 40 | 4 | 22 | 80 | | | |
| 3 | 8 | 55 | 110 | Eurengè, 180° à 1 h. | 18 | 4 | 40 | 75 | | | |
| 15 | 9 | 10 | 90 | | 20 | 5 | 10 | 90 | | Arrivé à Gul-Tépc. | |
| 10 | 9 | 20 | 150 | | | | 7 | 10 | | Le 16 nov., dép. de Gul-Tépc. | |
| | | | | | 1 | 12 | 8 | 22 | 100 | | |

| Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. | Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. |
|------------------------------------|-----------------------|--|--------------|------------------------------------|--|---|--------------|
| Heures | Degrés de la boussole | Heures | | Degrés de la boussole | | | |
| h m | h m o | | h m | h m o | | | |
| 8 30 | 140 | | 52 8 15 | 242 | | Calcaire gris, veiné, stratifié. Grès. | |
| 50 9 20 | 170 | Ackian. | 13 8 20 | 199 | | | |
| 20 9 40 | 120 | | 5 8 35 | 190 | | | |
| 10 9 50 | 110 | Au Col, 125°. | 10 8 45 | 180 | | Col Trapp. | |
| 1 37 11 27 | 130 | Halte. | 27 9 12 | 196 | | Calcaire. | |
| | 12 20 | Départ du point 9 h. 50 m. au point 1 h. 30 m. 150°. | 5 9 17 | 205 | | | |
| | | | 16 9 33 | 235 | | Grande plaine. Montagne. 240°, à 4 h. 30 m. neige. Grès blanc sur calcaire veiné. | |
| 45 1 5 | 145 | Trachytes. | 13 9 45 | 240 | | | |
| 19 1 24 | 145 | | 25 10 10 | 188 | | | |
| 36 2 | 125 | | 1 50 12 | 210 | | | |
| 30 2 30 | 125 | | 20 12 30 | 199 | | Halte. | |
| 55 3 25 | 115 | | | 12 52 | | Départ. | |
| 5 3 30 | 102 | | 1 55 2 45 | 180 | | Péiramber. | |
| 30 4 | 132 | | 30 3 15 | 182 | | Calcaire. | |
| 30 4 30 | 166 | Arrivée à Carieu. | 55 4 10 | 170 | | Arrivée à Hassar. Mahmoud Aouf, 120°, 2 h. | |
| | 7 30 | Le 17 nov., départ de Carieu. | | 7 30 | | Le dimanche 24 novembre, départ de Hassar. | |
| 30 8 | 145 | | | | | | |
| 15 8 15 | 170 | | | | | | |
| 20 8 35 | 175 | Kutjur, 240° à 0 h. 45 m. | | | | | |
| 1 15 9 50 | 175 | Halte à Bagh. | | | | | |
| | 10 55 | Départ. | 1 58 9 28 | 184 | | | |
| | | | 42 10 10 | 192 | | | |
| 5 11 | 160 | | 10 10 25 | 170 | | | |
| 35 11 35 | 192 | | 20 10 45 | 192 | | | |
| | | Meschin, 43°, 2 h. | 5 10 50 | 207 | | | |
| 10 11 45 | 138 | Armahana, 70°, 1 h. 30 m. | 5 10 55 | 195 | | Halte à Gendjehil. h. | |
| | | Veliane, 85°, 2 h. | | 11 45 | | Départ. | |
| 30 12 15 | | | | | | | |
| 55 1 10 | 150 | Vallée de Caratchai. Direction, 50°. | 55 12 40 | 195 | | | |
| 18 1 28 | 110 | | 20 1 | 110 | | | |
| 17 1 45 | 160 | Zeou. | 10 1 10 | 195 | | | |
| 41 2 26 | 168 | | 40 1 50 | 190 | | Arrivée à Pirmesvan. | |
| 39 3 5 | 170 | | | | | Du village de Pirmesvan. | |
| 1 5 4 10 | 160 | | | | | | |
| 13 4 23 | 170 | Dans le vallon. | | | | | |
| 47 5 10 | 243 | Arrivée à Saremsac. | | | | | |
| | 8 35 | Le 18 nov., dép. de Saremsac. | | | | | |
| 1 20 9 55 | 170 | | | | | | |
| 40 10 35 | 145 | Arrivée à Zengnan. | | | | | |
| | 9 50 | Le 19 nov., dép. de Zengnan. | | | | | |
| 10 10 | 112 | | | | | | |
| 1 11 | 116 | | | | | | |
| 45 11 45 | 120 | | 1 22 8 58 | 175 | | | |
| 1 15 1 | 170 | | 9 9 7 | 175 | | Argile calcaire. | |
| 1 20 1 20 | 132 | Halte. | 23 9 30 | 170 | | | |
| | | | 50 10 20 | 184 | | | |
| 2 | | Départ. | 55 11 15 | 175 | | Craie avec falaises. | |
| | | | 35 11 50 | 166 | | A 5 h., chaloe N.-S. avec neige à l'Est. | |
| 30 2 30 | 140 | Rivière. | 35 12 25 | 180 | | Halte. A l'Ouest, montagnes basses et détachées. | |
| 45 3 13 | 155 | | | | | | |
| 2 3 15 | 138 | | | | | | |
| 2 5 15 | 152 | Arrivée à Sultanieh. | | | | | |
| | 6 | Le samedi 23 novembre, départ de Sultanieh. | 1 10 2 10 | 165 | | Départ de la halte de Tourli. | |
| | | | 45 2 55 | 148 | | | |
| | | | 35 3 30 | 178 | | | |
| 1 45 7 45 | 225 | | 15 3 45 | 165 | | | |

| | n h m | o h r |
|-----------|----------|-----------------------|
| Sur Zaga, | 130 0 30 | Sar Aratchi, 170 2 30 |
| Kodjour, | 180 1 | Truhbar, 210 1 |
| Bouldoun, | 195 1 | Dourakia, 225 1 |
| Gotchaga, | 210 1 30 | Galtepé, 240 1 30 |
| Tchurun, | 180 2 | Isma-Ahad 210 2 |
| Toadé, | 180 3 | |

| Différence entre les observations. | | | Heures des observations. | | | Degrés de la boussole. | ANNOTATIONS. | Différence entre les observations. | | | Heures des observations. | | | Degrés de la boussole. | ANNOTATIONS. |
|------------------------------------|----|--|--------------------------|----|-----|------------------------|--|------------------------------------|----|----|--------------------------|-----|-----|------------------------|--|
| h | m | | h | m | c | | | h | m | c | h | m | c | | |
| | 55 | | 10 | 45 | 160 | | | | 10 | 2 | 50 | 170 | | | |
| | 15 | | 11 | | 162 | | | | 15 | 2 | 45 | 125 | | | |
| | 25 | | 11 | 25 | 125 | | | | 15 | 4 | | 140 | | | Arrivée à Kouroum-Abad. |
| | 35 | | 12 | | 145 | | Abderrhain, 115o, 1 h. Dewlet-Abad, 252o, 5 h. Abderrain, 60o. | | | 7 | 30 | | | | Le 12 décembre, départ de Kouroum-Abad. |
| | 45 | | 12 | 45 | 160 | | | | 30 | 8 | | 135 | | | Calcaire gris schisteux. Couches très contournées. |
| | 50 | | 1 | 15 | 150 | | | | 25 | 9 | 15 | 125 | | | |
| | 55 | | 1 | 40 | 125 | | | | 15 | 9 | 30 | 135 | | | |
| | 20 | | 2 | | 90 | | Arrivée à Khendehort. Lundi 9 décembre, départ de Khendehort. | | 30 | 10 | | 120 | | | |
| | | | 7 | 45 | | | Tadjar, 244o, 1 h. Jovanna, 116o, 30 m. Sultan-Abad. | | 45 | 10 | 45 | 118 | | | |
| | 45 | | 8 | 30 | 146 | | | | 1 | 40 | 12 | 25 | 120 | | |
| | 10 | | 8 | 40 | 156 | | | | 1 | 5 | 1 | 30 | 115 | | |
| | 55 | | 9 | 35 | 156 | | | | 1 | 45 | 3 | 15 | 115 | | Arrivée à Koméin. |
| | 55 | | 10 | 30 | 152 | | | | | 9 | 7 | | | | Le 13 déc., départ de Koméin. |
| | 15 | | 10 | 45 | 135 | | Tchisan, 20o, 1 h. Kanierdje, 58o, 1 h. 30 m. Chauva, 85o, 75 m. Lama, 18o, 75 m. | | 38 | 9 | 45 | 126 | | | Col de Kouroum-Abad, 115o. |
| | | | 5 | 10 | 50 | 135 | | | 15 | 10 | | 128 | | | |
| | 40 | | 11 | 30 | 155 | | | | 45 | 10 | 45 | 135 | | | |
| | 10 | | 12 | 40 | 158 | | | | 15 | 11 | | 140 | | | |
| | 55 | | 1 | 15 | 130 | | Arrivée à Khondaub. | | 1 | 15 | 12 | 15 | 145 | | |
| | | | 7 | 20 | | | Mardi 10 déc., dép. de Kondaub. | | 5 | 12 | 20 | 105 | | | |
| | 45 | | 8 | 5 | 135 | | | | 25 | 12 | 45 | 180 | | | |
| | 40 | | 8 | 45 | 135 | | | | 10 | 12 | 55 | 175 | | | |
| | 35 | | 9 | 20 | 146 | | | | 5 | 1 | | 155 | | | |
| | 45 | | 10 | 5 | 152 | | | | 5 | 1 | 5 | 120 | | | |
| | 25 | | 10 | 30 | 152 | | | | 15 | 1 | 20 | 116 | | | Arrivée à Ghilpaigon. |
| | 15 | | 10 | 45 | 110 | | | | 1 | 40 | 3 | 132 | | | |
| | 15 | | 11 | | 165 | | Halte à Gaoursin. | | | 8 | 20 | | | | Le 15 déc., départ de Ghilpaigon. |
| | | | 11 | 35 | | | Départ. | | 2 | 50 | 11 | 10 | 105 | | |
| | | | | | 158 | | | | 20 | 11 | 30 | 126 | | | |
| | 25 | | 12 | | 175 | | Sol couvert de neige. | | 30 | 12 | | 138 | | | |
| | 15 | | 12 | 15 | 175 | | | | 45 | 12 | 45 | 125 | | | |
| | 10 | | 12 | 35 | 175 | | | | 50 | 1 | 35 | 155 | | | Arrivée à Dourrh. |
| | 35 | | 1 | 10 | 155 | | | | 1 | 25 | 3 | 136 | | | |
| | | | 2 | 10 | 175 | | | | | 6 | 20 | | | | Le 16 déc., départ de Dourrh. |
| | 50 | | 2 | 40 | 170 | | | | | 7 | 20 | 135 | | | |
| | 45 | | 3 | 25 | 160 | | | | 52 | 8 | 12 | 138 | | | |
| | 15 | | 3 | 40 | 210 | | | | 16 | 8 | 28 | 140 | | | |
| | 5 | | 3 | 45 | 160 | | Direction de la vallée, 210o. | | 17 | 8 | 45 | 154 | | | Khan. |
| | 30 | | 4 | 15 | 196 | | | | 1 | 9 | 45 | 115 | | | Col. |
| | 30 | | 4 | 45 | 170 | | Col. Du Col au village, la moyenne, 192o. | | 55 | 10 | 40 | 132 | | | |
| | | | 6 | 45 | 156 | | | | 20 | 11 | | 127 | | | |
| | 1 | | 30 | | 175 | | Arrivée à Kademgo. | | 1 | 30 | 12 | 30 | 110 | | |
| | | | 9 | 30 | | | Le 11 déc., départ de Kademgo. | | 1 | 1 | 30 | 125 | | | Arrivée à Debat. |
| | | | | | 130 | | Neige. | | | 4 | 45 | | | | Le 17 déc., départ de Debat. |
| | 15 | | 10 | 15 | 135 | | | | 1 | 5 | 45 | 135 | | | |
| | 40 | | 10 | 55 | 160 | | | | 1 | 25 | 6 | 10 | 135 | | |
| | 45 | | 11 | 40 | 160 | | | | 1 | 20 | 2 | 30 | 140 | | |
| | 20 | | 12 | | 155 | | | | 55 | 8 | 25 | 138 | | | |
| | 20 | | 12 | 20 | 155 | | | | 30 | 8 | 55 | 134 | | | |
| | 15 | | 12 | 35 | 108 | | | | 15 | 9 | 10 | 150 | | | |
| | 20 | | 12 | 55 | 95 | | | | 10 | 9 | 20 | 132 | | | |
| | 30 | | 1 | 25 | 122 | | | | 1 | 10 | 10 | 30 | 132 | | Col. Calcaire gris. |
| | 25 | | 1 | 50 | 127 | | | | 30 | 11 | | 95 | | | |
| | 30 | | 2 | 20 | 135 | | | | 1 | 50 | 11 | 50 | 125 | | |
| | | | | | 135 | | | | 2 | 10 | 2 | | 124 | | Arrivée au Khan de Tchellesé. |

| Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. | | | Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. | | |
|------------------------------------|----|----|--------------|-------|--|------------------------------------|----|----|--------------|---|---|
| h | m | o | h | m | o | h | m | o | h | m | o |
| | 5 | 25 | | | | 20 | 1 | 50 | 316 | | |
| | | | Jeu | di 30 | avril, départ de Kaar-Kupru. | 10 | 2 | | 313 | | |
| 3 | 5 | 1 | 30 | 315 | Halte. | 10 | 2 | 10 | 341 | | |
| | | | | | Départ. | 30 | 2 | 40 | 10 | | |
| | | | | | Arrivée au camp. | 15 | 2 | 55 | 345 | | |
| | | | | | Vendr. (1 ^{er} mai, dép. du camp. | 25 | 3 | 20 | 338 | | |
| 5 | 45 | 11 | | 337 | Halte. | 10 | 5 | 50 | 300 | | |
| | | | | | Départ. | 40 | 5 | | 356 | | |
| | | | | | Arrivée à Tchelli-Aga. | 40 | 5 | 40 | 360 | | |
| | | | | | Le 2 mai, dép. de Tchelli-Aga. | 35 | 6 | 15 | 308 | | |
| 2 | 5 | 8 | 20 | 274 | Campement. | | | | | | |
| 40 | 9 | | | 300 | Départ du camp. | 5 | 4 | 8 | 293 | | |
| 20 | 9 | 20 | | 300 | Djerbus. | 10 | 4 | 15 | 330 | | |
| 55 | 10 | 15 | | 271 | Arrivée à Altim-Tepesi. | 20 | 4 | 20 | 315 | | |
| 45 | 11 | | | 215 | Du 3 mai, dép. de Altim-Tepesi. | 40 | 5 | | 356 | | |
| | | | | | Départ. | 40 | 5 | 40 | 360 | | |
| 2 | 50 | 4 | | 315 | Départ du camp. | 35 | 6 | 15 | 308 | | |
| | | | | 235 | Djerbus. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Altim-Tepesi. | 5 | 10 | | | | |
| | | | | | Du 3 mai, dép. de Altim-Tepesi. | 75 | 5 | 45 | 334 | | |
| 3 | 30 | 9 | 40 | 282 | Arrivée à Nisibin. Halte. | 15 | 6 | | 315 | | |
| | | | | | Le 3 mai 1840, dép. de Nisibin. | 10 | 6 | 10 | 330 | | |
| | | | | | Arrivée à Katra. | 12 | 6 | 22 | 35 | | |
| | | | | | Le 4 mai, départ de Katra. Sur Mardyn, 319°. | 21 | 6 | 45 | 359 | | |
| 40 | 7 | 10 | | 285 | Départ. | 24 | 7 | 7 | 344 | | |
| 4 | 45 | 11 | 55 | 315 | Halte. | 8 | 7 | 15 | 20 | | |
| | | | | | Départ. | 15 | 7 | 30 | 330 | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | 1 | 8 | 30 | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| 1 | 40 | 9 | 10 | 341 | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| 1 | 15 | 10 | 25 | 330 | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | Sur le plateau, de 10 h. 25 m. à Mardyn, 323°. | | | | | | |
| | | | | | Schiste calcaire argileux. Calcaire argileux de Brousse. | | | | | | |
| | | | | | Halte. | | | | | | |
| | | | | | Départ. | | | | | | |
| | | | | | Arrivée à Mardyn. | | | | | | |
| | | | | | Le 6 mai, départ de Mardyn. Dans la vallée. | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | |

| Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. | Différence entre les observations. | | | ANNOTATIONS. |
|------------------------------------|--------------------------|----------------------------|--|------------------------------------|----------|-----|---|
| Heures / des observations. | Degrés / de la boussole. | Heures / des observations. | | Degrés / de la boussole. | | | |
| h m | h m o | | | h m o | | | |
| 40 | 11 30 | 248 | Plateau. | 35 | 7 20 | 274 | |
| 54 | 12 24 | 266 | Sur Diarbekir, 248o. | 15 | 7 35 | 278 | Cham-Tchai va à Hadji-Koul. |
| 6 | 12 30 | | | 40 | 8 15 | | Craie et calcaire grossier en couches horizontales. |
| 25 | 12 55 | 285 | | 35 | 8 50 | 270 | |
| 25 | 1 20 | 274 | Passage du Karadja-Dagh sur Diarbekir, 242o. | 22 | 9 12 | 225 | Le terrain volcanique recouvre les calcaires. |
| 10 | 1 30 | 289 | Halte. | 23 | 9 35 | 237 | |
| 30 | 2 | 470 | Départ. | 35 | 10 10 | 240 | Halte. |
| | 2 55 | | | 12 | 15 | | Départ de la halte. |
| 1 | 3 55 | 270 | | 15 | 12 30 | 210 | |
| 5 | 4 | 278 | Arrivée au camp. Moyenne de la route du 9 mai, 251o. | 15 | 12 45 | 236 | |
| | 5 15 | | Le dimanche 10 mai, départ du campement. | 25 | 1 10 | 217 | |
| | | | | 10 | 4 20 | 225 | |
| | | | | 1 | 10 2 30 | 217 | |
| | | | | 15 | 2 45 | 217 | Désert. |
| 30 | 5 35 | 270 | | 30 | 3 15 | 203 | |
| 1 | 6 35 | 245 | Diarbekir, 252o. | 5 | 3 20 | 199 | |
| 10 | 6 45 | | | 5 | 3 25 | 160 | |
| 20 | 7 5 | 268 | | 15 | 3 40 | 175 | |
| 20 | 7 25 | 248 | Sur le plateau. | 25 | 4 5 | 193 | |
| 15 | 7 40 | 262 | | 15 | 4 20 | 201 | |
| 20 | 8 | 246 | | 15 | 4 35 | 191 | |
| 20 | 8 20 | 245 | | 10 | 4 45 | 225 | |
| 20 | 8 40 | 280 | Karabaghtché. | 10 | 4 55 | 270 | |
| 20 | 9 | 315 | Au khan de Karabaghtché, route de Séverek, 152o. Direction générale, 153o. | 25 | 5 20 | 184 | Arrivée au camp. |
| | 5 9 5 | | | 5 | | | Le 13 mai, départ du camp. |
| 1 | 5 10 10 | 270 | | 25 | 5 25 | 208 | |
| 10 | 10 20 | 248 | | 20 | 5 45 | 225 | |
| 35 | 10 55 | 255 | Halte. | 15 | 6 | 229 | |
| | 12 50 | | Départ de la halte. | 2 | 15 8 15 | 203 | |
| | | | | 15 | 8 30 | 191 | Halte. |
| 3 | 3 30 | 250 | | 8 | 55 | | |
| 15 | 5 45 | 245 | Arrivée au camp de Nulli. | 45 | 9 40 | 191 | |
| | 5 30 | | Le lundi 11 mai, départ du camp. | 20 | 10 | 180 | |
| | | | | 1 | 30 11 30 | 188 | |
| 25 | 5 55 | 274 | | 45 | 12 15 | 188 | Arrivée à Orfa. |
| 17 | 6 12 | 262 | | 15 | 12 30 | 210 | |
| 1 | 28 7 40 | 274 | Laves bleues à grain blanc. | | 6 20 | | Le 16 mai, départ de Orfa. |
| 1 | 8 40 | 285 | Avastoi. Tépés dans la plaine | | | | |
| 1 | 40 9 20 | | | 35 | 7 15 | 255 | |
| | 10 20 | 272 | | 4 | 11 15 | 270 | Halte. |
| | 5 10 25 | 295 | Ruisseau. | | 12 25 | | Départ. |
| | 10 10 35 | | Sur Séverek. | | | | |
| | 55 11 30 | 282 | Arrivée à Séverek. | | | | |
| | 6 55 | | Départ. | 3 | 35 4 | | Camp. |
| | 5 7 | | | | 11 | | Dimanche 17 mai, départ. |
| 35 | 7 35 | 218 | | | | | |
| 40 | 8 15 | 215 | Passage de la rivière. | 1 | 15 12 15 | | Halte. |
| 1 | 9 15 | 240 | | | 6 25 | | |
| 1 | 30 10 45 | 225 | Arrivé au Tépé de 6 h. 55 m. à 10 h. 45 m., 237o. | 3 | 59 10 24 | 270 | Col. Halte. |
| | 6 | | Le mardi 12 mai, départ du Tépé. | 36 | 11 | | Le 18 mai, arrivée à Bir. sur l'Euphrate. |
| 45 | 6 45 | 285 | | | | | |

NOTA. La route de Bir à Alep est connue par les cartes.

COUPES HYSOMÉTRIQUES

du plateau de l'Iran ou Arméno-Caucasien, d'après les observations
barométriques de M. TEXIER,
calculées par M. le commandant DELCROS. — Années 1839-1840.

| NOMS DES LIEUX. | | Hauteurs au-dessus de la mer. Mètres. |
|--|---|--|
| CONSTANTINOPLE, | colline de Péra, moyenne de 4 obs. | 88,7 |
| TREBIZONDE, | au bord de la mer | 00 |
| | au Conac | 58,6 |
| Djevislik, | à 6 ^h S. de Trebizonde, route d'Erzéroum. | 372,5 |
| Kara-Kapan, | au Khan, sur la route | 1804,8 |
| Montag. de Kara-Kapan, | au point A de la carte | 2327,8 |
| | au point B., route d'Erzéroum | 2634,0 |
| Koulâbat, | au Khan, 2 observations | 2492,4 |
| | en route sur Erzéroum. Point C. | 2905,6 |
| | en route. Point D. | 2812,8 |
| Veïsernik, | village | 2889,2 |
| Jeni-Kouprou, | pont, route d'Erzéroum | 1661,9 |
| Baïbouth, | ville | 2637,8 |
| | route d'Erzéroum | 1821,6 |
| | route d'Erzéroum. Point E. | 1997,9 |
| Point de partage des eaux de la mer Noire | route d'Erzéroum. Point F. et du golfe Persique. | 2703,6 |
| Kocha-Pongar, | village | 2185,0 |
| Plaine d'Erzéroum, | | 1949,5 |
| ERZÉROUM, | moyenne de 6 observations | 1965,1 |
| Karagoran, | village | 1893,4 |
| Soghanli-Dagh, | montagne | 2526,3 |
| Tchirpakleu, | village | 2103,8 |
| Kars, | ville | 1905,1 |
| Ani, | ancienne ville | 1507,9 |
| Kaghisman, | village sur l'Araxe | 1531,7 |
| Kans, | village | 1837,5 |
| Col sur la route de Kaghizman à Tsprakkalé | | 2265,5 |
| | Même route | 2749,7 |
| | Point de partage des eaux de l'Araxe et de l'Euphrate | 2906,0 |
| Toprak-Kalé, | ville | 1932,3 |
| Kara-Kilicé, | village kurde arménien | 1738,1 |
| Bayarid, | au pied du pic | 1727,2 |
| Bayazid, | dans la ville | 1938,6 |
| * Ararat, | le sommet du grand Ararat | 5248,0 |
| Plateau du fleuve Bendemaï | | 2132,8 |
| Merik, | village au bord du lac de Van | 1712,7 |
| Lac de Van, | au bord de l'eau | 1629,9 |
| Heravel-Dagh, | Mont entre le lac de Van et Tabriz | 2743, |
| Couvent de St-Thaddeus | | 1645, |
| Laves, | au sud du couvent | 1828,5 |

(*) D'après une opération trigonométrique. — (M. Delcros).

| NOMS DES LIEUX. | | Hauteurs au-dessus de la mer. Mètres. |
|-------------------|---|--|
| Ali-Bagh , | plateau de partage entre les eaux du Tigre et celles du lac de Van | 2285,3 |
| Mourh-Dagh, | montagne | 2943,0 |
| Djida-Dagh , | au sud du lac de Van. | 4220,3 |
| Bidlis , | montagne, villesud-ouest de Van | 1625,0 |
| Sépan-Dagh , | montagne au nord-ouest du lac | 3353,0 |
| Lac d'Artchek , | | 1803,2 |
| Khoie , | ville de l'Aderbidjan | 1136,2 |
| Ouroumiah , | au corps-de-garde, route de Tabriz | 1310,3 |
| Lac d'Ouroumiah , | au bord de l'eau | 1282,0 |
| TABRIZ , | ville (Tauriz) | 1364,6 |
| Sahend , | montagne au sud de Tabriz | 2591,0 |
| Batchmich , | village | 1738,7 |
| Chimli-Khan , | caravanseraï , route de Téhéran | 2016,8 |
| Hadji-Aga , | village | 1791,5 |
| Kutchuk-Seïman , | village | 1414,9 |
| Balkiz , | montagne au sud-ouest de Miana, source du Kizil-Ouzen | 2438,0 |
| Gul-Tépé , | village | 1722,9 |
| Bagh , | village | 1786,1 |
| ZENGAN , | ville | 1632,9 |
| Taniek , | village | 1817,4 |
| Sultanieh , | halte sur la route | 1794,4 |
| Ghendich-Chilah , | — | 1960,4 |
| Pirmesvan , | village | 1837,4 |
| Kaladjou , | moyenne de 2 observations | 2007,7 |
| HAMADAN , | plaine de Hamadan | 1637,7 |

*Suite de la coupe du plateau de l'Iran ou Arméno-Caucasien depuis
Ispahan jusqu'au golfe Persique, calculs de M. le commandant
DELCROS.*

| | | |
|------------------|--|--------|
| ISPAHAN , | ville | 1344,8 |
| Khoun-Schah , | village | 1528,1 |
| Yezdi-Khaust , | | 1921,8 |
| Dehgardoh , | village | 2132,2 |
| Kouschk-Y-Zerd , | Col | 2165,4 |
| Persépolis , | plaine de Kennara | 1610,2 |
| Zergoun , | plateau de Merdacht au sud | 1559,2 |
| Shiraz , | les dattiers n'y croissent point. La- titude du Caire. | 1391,6 |
| Descht-è-Argin , | contrefort du plateau de l'Iran | 2339,0 |
| Kauzeroun , | plateau intermédiaire, limite de la végétation des dattiers à l'est des ruines de Schapour | 900,5 |
| Kaumaridje , | contrefort du second plateau | 927,7 |
| Khonar-Tacta , | second plateau intermédiaire | 508,7 |
| Daulaki , | village, plaine de Ghermesir | 87,7 |
| Bourasjoun , | — — | 87,7 |

| NOMS DES LIEUX. | | Hauteurs au-dessus de la mer. Mètres. |
|-----------------|-----------------------------------|--|
| Abouscheïr, | port de mer sur le golfe Persique | 000,0 |

Coupe hypsométrique d'Ispahan à Téhéran, d'après les calculs de M. le commandant DELCROS.

| | | |
|-----------|--|--------|
| ISPAHAN , | ville | 1344,8 |
| Kho-Rud , | col | 1962,7 |
| Kachan , | ville | 814,7 |
| Koum , | ville, point le plus bas du plateau de l'Iran | 664,6 |
| TÉHÉRAN , | capitale | 1229,8 |

Environs de Téhéran.

| | | |
|-------------------|--|--------|
| Jaz-Rud , | village , | 1396,2 |
| Larhassan , | — | 2072,5 |
| Ask , | — | 1767,8 |
| Germah , | — | 2042,0 |
| Demawend , | au pied du pic | 1828,5 |
| Demawend , | pic volcanique au nord-est de Té- héran | 4548,0 |
| Col de Demawend , | entre Téhéran et Amol | 2133,0 |

Coupe hypsométrique du plateau, de Khorasân de Téhéran à Méched.

| | | |
|---------------------------------------|------------------|--------|
| TÉHÉRAN , | ville | 1229,8 |
| Semnoun , | — | 1138,3 |
| Gurduni-Sidara , | Caravanseraï | 1485,2 |
| Dewlet-Abad , | ville | 861,5 |
| Damghau , | village | 941,4 |
| Deh-Mollah , | — | 873,2 |
| SHAROU , | ville | 1109,0 |
| MURIDOUH , | village | 818,6 |
| Merh , | — | 818,6 |
| NICHAPOUR , | ville | 888,8 |
| Mines de turquoises de Nichapour , | dans la montagne | 1366,3 |
| MÉCHED , | ville | 808,2 |
| Plateau de Kaboul , | de 1900 à | 2600,0 |

Coupe hypsométrique de Tabriz à Asterabad sur la mer Caspienne.

| | | |
|------------|--|--------|
| TABRIZ , | | 1364,6 |
| Sevillan , | montagne près d'Ardebil | 3962,1 |
| ARDEBIL , | ville | 1523,8 |
| Zedik , | village à 2 journées à l'ouest de Reshd | 1066,4 |

| NOMS DES LIEUX. | | Hauteurs au-dessus de la mer. Mètres. |
|-----------------|--|--|
| Menzillé, | vallée du Kizil-Ouzen | 243,6 |
| Elburz, | Col près de Amol | 2133,0 |
| Asterabad, | au-dessous de la mer Noire | 30,5 |
| Astara, | village au bord de la mer Caspienne, au-dessous de la mer Noire. | 32,5 |

Hauteur de l'Hindou-Khòh, montagne du plateau de l'Iran 6245,0

*Coupe hypsométrique de la plaine de Mésopotamie, de Mosoul
à Mardyn*

| | | |
|-------------------|---|--------|
| Mosoul, | sur le Tigre | 106,3 |
| Altoun-Kupri, | limite de la végétation des datt. | 130,0 |
| Baghtan, | montagne à l'est du fleuve Zab | 1136,9 |
| Champ de bataille | d'Arbelles (Erbil) | 151,8 |
| Zakhn, | montagnes des Nestoriens au nord de Mosoul. | 812,1 |
| Nisibin, | | 396,3 |
| Plaine de Mardyn, | | 410,0 |
| Mardyn, | au sommet de l'Acropole | 914,4 |
| Diabekir, | hauteur estimée au cours du Tigre | 1025,0 |

Coupes hypsométriques de quelques lieux habités de l'Asie-Mineure.

| | | |
|-----------------------|---|--------|
| A Gheyra, | ancienne Aphrodisias (Carie) | 824,0 |
| A Cadmus, | Passage du col | 1277,3 |
| A Pambouk-Kalé-Si, | anc Hierapolis (Phrygie) | 421,4 |
| Au café de Devrent, | près de Boullada | 413,0 |
| A Devrent, | village | 536,9 |
| A Koula, | dans la ville | 803,5 |
| Au château de Smyrne, | | 231,5 |
| A Selenti, | anc. Silandus (Phrygie) | 557,9 |
| A Derbend, | village sur l'Hermus | 657,4 |
| Au Yaëla de Khediz, | | 1266,4 |
| A Aziani, | plateau de la Phrygie centrale, niveau de Kutayah | 1085,2 |

*Itinéraires en Perse , par M. le comte DE LAGUICHE ,
capitaine au corps royal d'état-major.*

Pendant son voyage en Perse, M. Ph. de Laguiche a dressé des itinéraires de toutes ses routes, et les a rapportés au quatre cent millième en 6 feuilles, format grand-aigle. La première feuille contient la route de Trebizonde à Bayazid; la seconde de Bayazid à Tabriz; la troisième feuille donne la route de Tabriz à Hamadan; la quatrième d'Hamadan à Ispahan; la cinquième d'Ispahan à Schiraz, et la sixième de Schiraz à Baibahon. En longeant la côte du golfe Persique, M. de Laguiche prenait ses relèvements avec la boussole à réflexion de Ernst. Le champ de cette boussole est plus grand que celui des boussoles en forme de montre; mais l'extrême mobilité du cadran, qui est suspendu sur un style, oblige de descendre de cheval pour opérer. On ne peut prendre des relèvements aussi fréquemment qu'avec le compas en forme de montre. La boussole de Ernst étant munie d'une alidade, il est possible de viser sur des points assez éloignés, ce qui compense la rareté des observations. Il est bon qu'un voyageur soit muni de ces deux genres de boussole, car on ne peut opérer avec celle de Ernst dans le désert, où les points de reconnaissance de la route manquent généralement, et l'on est obligé de cheminer en prenant des relèvements à de courts intervalles.

M. de Laguiche a fait des observations de latitude dans plusieurs grande villes. A Tabriz, Hamadan, Ispahan, Shiraz, ces points de repère lui ont été très utiles pour dresser sa carte.

La latitude de Hamadan n'avait pas encore été observée, Ce serait rendre service à la géographie que de publier les tables de ces latitudes. Les plans de plusieurs places-fortes de la Turquie d'Asie ont été levés par M. de Laguiche. Nous citerons le plan de Kars, grande ville frontière entre la Turquie et la Russie. Cette place a été assiégée en 1828 par l'armée russe sous les ordres du général Paskewitch, et s'est rendue après huit jours de siège. Elle est naturellement défendue par une petite rivière qui serpente autour d'un rocher très élevé, au sommet duquel se trouve le château. Cette position a beaucoup d'analogie avec celle de Constantine.

Le plan de la ville de Van est une des opérations les plus importantes qu'ait entreprises M. de Laguiche. On sait que jusqu'à ces derniers temps, les pachas de Van ont toujours interdit aux étrangers l'entrée du château. Il était impossible de songer à faire des relevements des fortifications. M. de Laguiche ayant eu la faculté de pénétrer dans toutes les parties des fortifications, n'a été contrarié en rien dans ses opérations par la garnison turque. La ville est située près d'un rocher d'un mille de longueur, qui s'élève au milieu d'une plaine : c'est une position unique au monde. L'enceinte de la ville est formée par un fossé derrière lequel est un chemin couvert d'après le système de défense du moyen-âge, et un mur crénelé, flanqué de tours, complète la fortification. On a ajouté aux extrémités de la ville deux tours armées de quelques pièces d'artillerie. Le château, situé à plus de 40 mètres au-dessus de la ville, est presque entièrement ruiné. On y trouve quelques pièces d'artillerie sans affût, qui sont là depuis le temps du sultan Sélim.

Les plans d'Ani, ville arménienne de Hassan-Kalé, place entièrement démantelée par les Russes, sont aussi au nombre des documents rapportés par M. de Laguiche, qui s'est empressé de remettre à M. le ministre de la guerre ses itinéraires de Perse. Il serait à désirer pour le progrès des sciences géographiques que ces cartes fussent bientôt publiées.

CH. T.

NOTE sur ORTYGIE et, sur quelques lieux anté-helléniques
de la côte d'Asie.

Fragment du journal de l'expédition de Magnésie
du Méandre.

PAR M. TEXIER.

Dans le courant de l'année 1842; M. le ministre de l'intérieur envoya une Commission scientifique en Asie-Mineure pour recueillir les fragments de sculpture provenant des ruines du temple de Diane à Magnésie du Méandre.

M. le ministre de la marine désigna la corvette *l'Expéditive* pour aller sur les côtes d'Asie opérer le transport de ces monuments qui ont été rapportés récemment en France, et déposés au Louvre.

Le Roi a donné des ordres pour que ces fragments fussent déposés dans une des salles du rez-de-chaussée du Louvre.

Quelques habitants de Scala-Nova m'avaient informé qu'il existe non loin de cette ville des ruines remarquables vers lesquelles nul voyageur n'a encore dirigé ses pas. Le 5 juin, j'organisai une caravane pour aller les observer.

Nous suivons d'abord la route de Seukié ; au bout d'une demi-heure, nous tournons à l'est, et nous franchissons plusieurs collines assez bien cultivées, et pour la plupart couvertes de vignes. Tout ce pays est agréablement coupé. Nous entrons ensuite dans une grande vallée qui a son embouchure dans la mer de Samos, précisément en face de l'île. Cette vallée est arrosée par une petite rivière, sur le flanc Est s'ouvre une gorge de rochers très pittoresques. On aperçoit des fabriques nouvellement bâties ; de gros noyers et d'énormes platanes forment des groupes de verdure au milieu desquels s'élèvent à droite et à gauche des groupes de peupliers ; les rochers taillés à pic semblent défendre l'entrée du vallon : on ne saurait voir d'endroit plus sauvage, plus frais et plus agréable. Les constructions qui s'élèvent de toutes parts et les terres de la vallée appartiennent à un monastère grec. Deux ou trois Caloyers nous reçoivent à la descente du cheval, et nous apportent des fleurs et des fruits.

En s'enfonçant plus avant dans la gorge, on aperçoit une église rustique récemment construite. Un moulin à eau fait entendre son bruit monotone : on se croirait dans quelques vallées de la Suisse. Le torrent qui descend de la montagne roule avec fracas au milieu des débris des rochers, parmi lesquels on remarque d'énormes blocs grossièrement écartés. En effet, la profondeur du vallon a été autrefois occupée par une construction dont il reste des vestiges imposants ; ce sont trois assises de pierre de taille ou plutôt de fragments de rochers qui formaient sans doute les fondations d'une grotte ou d'un nymphée. On voit encore une partie circulaire qui terminait le fond du nymphée. Les eaux passaient sans doute par quelque

issue souterraine aujourd'hui détruite. Ce qui reste de cet édifice rappelle les plus anciennes constructions des premiers Grecs. Près de l'église, on voit une colonne de granit qui appartient évidemment à une époque moins ancienne; en effet, les Caloyers l'ont trouvée sur la partie supérieure de la montagne et l'ont roulée jusque là.

Les trois assises de pierre reposent sur un soubassement en saillie d'environ 2 mètres et de même construction. C'est là tout ce qui reste de cet antique édifice. Il paraît que dès les premiers temps du christianisme quelque anachorète vint habiter ces lieux et y vécut en paix. C'est du moins ce que mentionne l'inscription placée sur la porte de l'église, qui fut bâtie en 327, reconstruite en 1832.

ΕΚΤΙΣΘΗΕΤΕΙ327ΑΝΕΚΑΙΝΙΣΘΗ ΕΤΤ. 1832.

Une autre inscription plus longue mentionne les restaurations qui ont été faites récemment :

Au-dessus de la porte on lit :

ΟΝΑΟΣΟΥΤΟΣΠΡΟΠΟΛΛΩΝΕΤΩΝΗΔΗΚΕΚΡΥΦΟΣ
ΥΠΟΓΗΝΚΕΝΤΩΕΤΕΙΑΩΛΒΔΙΟΡΑΜΑΤΟΣ
ΠΑΡΕΥΣΕΒΟΥΣΤΙΝΟΣΑΝΑΦΑΝΕΙΚΚΑΝΑΣ
ΚΑΦΕΙΣΕΝΩΤΟΠΩΗΚΥΡΙΑΘΕΟΤΟΚΟΥΕΠΕΙΔΕΙΣΕΝΚΑ
ΝΕΚΑΙΝΕΙΣΘΗΕΚΒΑΘΡΩΝΤΗΠΡΟΤΟΠΗΚΕΠΙΣΤΑ
CΙΑΤΘΕΟΦΙΛΕCΤΑΤΘΕΠΙCΚΟΠΟΥΑΓΙΟΥΚΡΗΝΗCΚΥΡΙ
ΘΚΘ
ΜΑΚΑΡΙΟΥΚΤΗΔΑΠΑΝΗΚΒΟΗΘΕΙΑΤΩΝΕΥCΕΒΩΝ
CΥΝΔΡΟΜΗΤΩΝΔΙΑΤΟΥΟCΙΩΤΑΤΟΥΕΝΜΟΝΑΧΟΙCΑΝ
ΘΙΜΟΥΒΡΥΕΙΤΟΙCΜΕΤΕΥΛΑΒΕΙΑCΑΥΤΩΠΡΟCΙΟΥCΙΝ
ΤΗΝ
ΑΡΕΙΑΝΤΩΝΥΥΧΩΝΚΕCΟΜΑΤΩΝΑΩΛΔΦ'Ν.

Je publie cette inscription pour montrer combien

l'épigraphie grecque moderne se rapproche de l'épigraphie ancienne.

TRADUCTION.

Cette église ensevelie sous terre depuis plusieurs années a été découverte et déblayée par un homme pieux , à la suite d'un songe qu'il eut en 1832 , et dans lequel lui apparut en ce même endroit la Mère de Dieu.

Elle a été rebâtie depuis les fondements sous l'inspection et la direction du vénérable et bien-heureux évêque Saint Cyrène ? aux frais et par le secours de pieux souscripteurs et sous les ordres d'Anthymus fils de Brythès ? célèbre parmi les moines (de ce monastère).

A ceux qui s'approcheront avec piété on promet la délivrance des âmes et des corps. Mois de février 1834.

En remontant le cours du torrent, on trouve à gauche , une route , taillée dans le roc au milieu des broussailles , qui conduit à une grotte profonde d'où s'échappe une source abondante. Une partie de la grotte a été excavée de main d'homme , et sur le flanc du rocher s'ouvre un conduit d'aqueduc qui recevait la majeure partie des eaux de la source. Ces eaux étaient portées à Éphèse par le grand aqueduc , qui suit la sinuosité des montagnes , et dont nous avons observé d'énormes débris dans la vallée de Pigèle. Depuis la prise d'eau jusqu'à Éphèse , les eaux parcouraient un espace de 5 myriamètres , toujours soutenues à 35 ou 40 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il ne reste aucun document qui puisse apprendre quel était le nom de ce lieu dans l'antiquité ; mais la description de la côte par Strabon contient le nom d'un endroit qui n'a pas encore été déterminé , parce qu'on l'a toujours cherché sur le bord de la mer ,

Le géographe grec s'exprime ainsi (1) : « Au-dessus de

(1) Liv. XIV, page 639.

la mer est Ortygie : c'est un bois magnifique planté de toute espèce d'arbres , mais principalement de cyprés. Il est traversé par le Cenchrius , dans lequel , dit-on , Latone se lava après ses couches. Or, c'est dans ces lieux que la fable place l'accouchement de cette déesse, l'autre où cet accouchement eut lieu, la nourrice des enfants (nommée Ortygie), et l'olivier à l'ombre duquel Latone se reposa après le travail de l'enfantement. Au-dessus de ce bois est le mont Solmissus, où l'on dit que les curètes étourdirent par le bruit de leurs armes Junon , qui épiait par jalousie les couches de Latone, et par ce moyen parvinrent à les lui cacher. Il y a dans ces lieux plusieurs temples, les uns anciens, les autres construits plus tard. Dans les premiers se trouvent d'antiques statues de bois; dans les derniers des ouvrages modernes. On y voit Latone tenant un sceptre, et Ortygie; auprès d'elle, un enfant dans chaque main (1).

• On célèbre tous les ans à Ortygie une fête; la jeunesse, par un usage particulier, se pique surtout d'y donner des repas magnifiques. Le collège des curètes donne aussi des repas, et célèbre aussi quelques sacrifices secrets. •

Il ne reste plus rien de tant de magnificence; seulement on voit près de la porte du monastère un débris de cymaise de style grec parfaitement sculpté, et orné d'une tête de lion presque brisée.

Toute la topographie correspond parfaitement à la description de Strabon. Le ruisseau serait le Cenchrius. Il va se jeter dans la mer en face de Samos. La montagne qui domine serait le mont Solmissus. En ligne droite, ce lieu n'est pas éloigné d'un myriamètre de la

(1) Voy. les médailles de Magnésie sur le Méandre.

mer d'Éphèse, et dans l'antiquité il portait une partie de ses eaux à cette capitale.

Pendant que nous prenions quelques rafraichissements sous une treille du monastère, un paysan s'approcha de moi, et me dit qu'il connaissait dans le voisinage un ancien château qui n'avait jamais été visité par des étrangers. Après quelques questions qui me firent penser qu'il s'agissait d'un ouvrage antique, nous montâmes à cheval, et, franchissant la montagne qui s'élève au sud, nous marchâmes pendant trois quarts d'heure vers le sud-est par des chemins presque impraticables; enfin nous arrivâmes au pied d'un pic isolé et aride, sur les flancs duquel on aperçoit encore des restes de construction grecque. Une portion de murailles en gros blocs de pierre à bossage joint deux parties de rochers, et forme au pied du pic une sorte d'enceinte, dans l'intérieur de laquelle se trouve un fragment de rocher qui a été taillé en escalier. C'est par là que l'on monte à la partie supérieure du pic. Il se divise en deux points couronnés par des plates-formes. L'escalier a environ quarante marches. La plate-forme inférieure n'offre rien de remarquable. La plate-forme supérieure, à laquelle on arrive avec assez de peine à cause d'une coupure naturelle du rocher, est environnée par une construction. La muraille entourait tout le sommet, et forme dans la partie nord une espèce de tour circulaire au milieu de laquelle se trouve une excavation assez profonde taillée dans le rocher. Était-ce tout simplement une citerne ou le puits de quelque oracle ?

Cette excavation est presque carrée. La plate-forme supérieure n'a pas plus de 10 mètres en tous sens. Lorsqu'on est sur le sommet, on distingue fort bien

trois lignes de fortifications qui faisaient de ce rocher un château presque imprenable. Il ne reste aucune inscription ni aucun fragment d'architecture. Toute cette ruine paraît dater de la plus haute antiquité. Les bergers appellent ce château Tichakir-Aly. Nous retournâmes à Scala-Nova en suivant la vallée de Genchrius que nous passons un peu au-dessus de son embouchure.

Les aqueducs qui portent de l'eau à Scala-Nova traversent la route. La prise d'eau est à une source différente de celle de Dermen-Dérésî (la vallée des Moulins), où sont les ruines d'Ortygie.

Pendant que j'étais allé à Magnésie pour traiter avec l'aga de notre établissement dans ces ruines, la corvette *l'Expéditive* avait conduit à Samos les membres de la Commission, qui visitèrent les restes du temple de Junon, afin de s'assurer s'il y avait lieu d'opérer quelques recherches sur leur emplacement. En sortant du port Vaty, le mauvais temps étant survenu, la corvette se trouva forcée de mouiller, et en filant la chaîne perdit son ancre au fond de l'eau. Il fallut envoyer des plongeurs d'éponges pour reconnaître l'emplacement où la chaîne et l'ancre étaient coulées, et placer une bouée pour venir plus tard en opérer le sauvetage. Toutes ces opérations retinrent la corvette à Samos plus longtemps que je ne l'avais cru. Je profitai de ce loisir pour aller reconnaître l'emplacement du Panionium, ainsi nommé, comme on sait, parce que c'était le lieu d'assemblée des députés des villes de la confédération ionienne.

Le Panionium, d'après Strabon, était situé au cap Trogile, à trois stades du rivage. Il était placé sur le versant du mont Mycale, et faisait face au nord. Ce

n'était pas une ville, c'était un lieu d'assemblée au milieu duquel se trouvait le temple de Neptune Héliconien. Les habitants de Priène, qui introduisirent en Ionie le culte de ce dieu, avaient demandé aux Achéens une statue de Neptune avec un plan de son temple, parce qu'ils voulaient en élever un sur le même modèle. Ce plan leur fut envoyé après que le dieu eut manifesté sa volonté aux habitants de la ville d'Héliæ, en Achaïe.

Tous les ans, les députés de la confédération se réunissaient au Panionium, et y discutaient les intérêts généraux de l'Ionie (1).

L'inspection que j'avais faite du mont Mycale pour transporter les marbres du temple de Magnésie m'avait convaincu de l'impossibilité de faire traverser la montagne à toute espèce de fardeau ; j'espérais néanmoins trouver quelque vallée plus facile qui m'aurait ouvert une route directe et sans montée entre la vallée du Méandre et la mer : c'était le principal but de ma course. Scala - Nova, assise sur l'extrémité d'un cap, n'a de routes qu'à l'est et au nord. Cette dernière conduit dans les environs de Smyrne, et l'autre communique avec les routes de l'intérieur. En sortant de la ville, je gagnai le bord de la mer dans le golfe de Samos, et je marchai longtemps sur le sable, qui, en cet endroit, était alors fin et brûlant. J'apercevais au loin une grande foule sur le rivage, et je m'avancais tranquillement suivi du cawas Méhémet lorsque cette foule se mit à pousser de grands cris qui ne m'arrêtèrent pas, car je n'en connaissais pas le but. Nous hâtaâmes au contraire le pas de nos chevaux, et nous

(1) Strabon, Liv. XIV, p. 629; Hérodote.

nous trouvâmes au milieu d'une troupe nombreuse de femmes, les unes à moitié habillées, et les autres complètement nues. Il y en avait de Juives, d'Arméniennes et de Turques. Méhémet s'apercevant du désordre que nous apportions voulait rebrousser chemin; mais nous étions trop avancés, et nous préférâmes continuer. La plupart des femmes se blottirent dans le sable, et celles qui étaient vêtues les couvraient de sable et de manteaux. Quand nous fûmes un peu loin, et que la confusion fut apaisée, je demandai à une vieille négresse dans quel but tout ce monde était réuni. Elle m'expliqua que pendant le cours du mois de septembre, on vient de tous les environs prendre des bains de sable sur la plage de Scala-Nova: « C'est, dit-elle, un excellent remède contre les rhumatismes et les relâchements des muscles. Les malades se font enterrer dans le sable brûlant, et y restent exposés à l'action du soleil. » Il y a un règlement tacite qui détermine les jours qui sont choisis pour les hommes et ceux qui sont laissés aux femmes, et il ne paraît pas que les uns ni les autres enfreignent ce règlement, car nous n'aperçûmes pas un seul homme sur toute la plage.

A une lieue de là, on voit une source minérale, dont la température est de 18 à 19 degrés, et dont les eaux sont alcalines. Elle sort du pied d'un monticule entouré d'antiques constructions, et forme jusqu'à la mer un marais où croissent des plantes aquatiques. J'avais dans d'autres voyages examiné les fortifications de cette montagne, mais je n'avais jamais gravi jusqu'au sommet. Ayant mis pied à terre, je visitai toute l'étendue de l'enceinte. On retrouve dans ces constructions tous les caractères des monuments des premiers

âges; elles sont appareillées en joints irréguliers, et ne portent pas de traces d'ornementation dans les faces des portes ni dans les tours. La muraille suit toutes les sinuosités de la montagne, et peut avoir 1,000 ou 1,200 mètres de développement. Je ne trouvais là aucun vestige de l'art romain ni d'une époque postérieure. Aussi j'ai été longtemps disposé à regarder ces ruines comme celles de Pigèle, dont les historiens grecs attribuent la fondation aux soldats d'Agamemnon (1); car, de toutes les ruines que l'on trouve sur cette côte, celles-ci sont certainement les plus anciennes; mais je préfère m'en référer à la topographie de Strabon, qui place Pigèle entre Éphèse et Scalanova, correspondant à l'ancienne Néapolis. Il resterait à déterminer le nom de cette place; nous sommes là-dessus sans aucune espèce de renseignement. Il est certain qu'antérieurement à toutes les villes dont les noms subsistent encore, cette partie de l'Asie a été conquise et habitée par des nations qui ne nous sont plus connues que par leur nom, et par quelques exploits qui pour les anciens Grecs étaient déjà perdus dans la nuit des temps. Les Trères et les Lélèges ont ravagé ce pays, s'y sont établis militairement, et Strabon atteste que déjà, de son temps, on voyait des fortifications abandonnées, que l'on attribuait aux Lélèges. J'ai déjà déterminé près d'Iassus en Carie un camp retranché, dont j'attribue la construction à ce dernier peuple. Ces châteaux isolés, construits presque tous sur des mamelons inaccessibles, me représentent le siège des garnisons de ces hordes conquérantes, qui ne se mêlèrent jamais avec les populations,

(1) Pline, V, 29; Strabon, XIV, p. 169.

et qui finirent par être chassées par des conquérants nouveaux, comme les Lélèges le furent par les Cariens. Il faudrait de longues recherches et de plus longues années pour éclaircir l'histoire de ces temps héroïques de l'Asie, qui, effacés par la civilisation grecque, laissent encore assez de vestiges pour que les patientes recherches d'un érudit puissent les coordonner.

En suivant le contour de la côte, on arrive à l'embouchure du fleuve Cenchrius, près duquel est un château-fort du moyen-âge et de construction très médiocre, dont les Turcs attribuent la fondation aux Génois : c'est une esplanade massive entourée de douze tours demi-circulaires. Le même terrain offre ainsi aux voyageurs deux châteaux construits à deux mille ans de distance, qui sont là comme pour attester que le sort invariable de ce pays est d'être soumis à une domination étrangère.

Après ce château, on entre dans le territoire de Tchangli : c'est une vaste plaine bien cultivée, située au pied du mont Mycale, et dans laquelle sont plusieurs fermes et deux villages du même nom, dont le plus important est le Tchangli-Turc; l'autre est appelé le Djaour-Tchangli, ou Tchangli des Grecs.

Chandler a bien déterminé la position du Panionium à Tchangli. On sait l'incident qui empêcha de visiter ces lieux en détail (1), et depuis lui, sir W. Gell a publié une inscription dans laquelle est mentionné le Panionium. Le cap Trogile, près duquel il se trouvait, est aujourd'hui appelé Boudo : c'est l'extrémité nord du canal de Samos du côté du continent. En parcourant les environs du village de Tchangli, situé

(1) Voy. Chandler ; tome I^{er}, p. 349 de la traduction française.

dans la plaine , j'aperçus à mi-côte, au milieu des broussailles , une longue muraille en appareil irrégulier que je regarde comme le mur d'enceinte de Panionium. C'est au milieu de cette enceinte et du côté de la mer que devait se trouver le temple de Neptune Héliconien , qui aujourd'hui est complètement renversé , et dont il ne reste pas de vestiges. Rien n'annonce aux alentours qu'il y ait eu des constructions. Il faudrait rechercher dans la partie sud si l'on ne trouverait pas des édifices destinés à loger les envoyés. C'est derrière la montagne qu'est située la ville de Priène, dont ce territoire était tout-à-fait indépendant. Les renseignements que je demandais m'apprirent que, dans le mont Mycale, il existait plusieurs châteaux-forts qui n'avaient jamais été visités par les voyageurs européens. Sans compter faire là des découvertes imprévues, je me décidai à parcourir cette partie de la montagne, qui jusqu'à présent était tout-à-fait inconnue. Je me dirigeai d'abord vers un monastère situé sur un des pics les plus élevés du Mycale, et éloigné de toutes les routes frayées. En partant de Tchangli, je commençai à monter au milieu d'une forêt, composée de chênes verts et d'arbres entrelacés, qui rendaient la route excessivement pénible. Parti à trois heures, nous n'arrivâmes qu'à sept heures et demie au couvent pour être témoin du plus beau coucher du soleil qu'il fût possible de voir, car de là la vue s'étend sur les îles de Samos, Nicaria, Chio, et se termine au nord par les montagnes élevées du golfe de Smyrne. Scala-Nova paraît au pied comme une carte de géographie tracée sur un fond bleu.

Nous trouvâmes près de là les ruines de plusieurs petites églises byzantines qui attestent qu'ancienne-

ment cet endroit était un lieu de pèlerinage. Aujourd'hui tout cela est détruit ; mais l'église principale a été restaurée depuis peu, et l'évêque de Scala-Nova, de qui elle dépend, y a installé un caloyer, qui vit là avec deux autres familles grecques. Suivant l'usage invariable, l'église est composée d'un pendentif porté sur quatre colonnes. Le narthex était décoré de peintures qui sont aujourd'hui presque effacées. C'est là que le caloyer m'étendit des nattes pour passer la nuit. Une source abondante qui sort du rocher est regardée comme sainte par les Grecs : c'est ce qu'ils appellent *Agiasma*.

Toute cette partie du Mycale est couverte de belles forêts, et malgré l'incurie des Turcs, qui n'ont pas la moindre idée de l'aménagement des bois, cette contrée offrirait encore d'immenses ressources à une administration tant soit peu régulière. Ces propriétés publiques sont laissées à la merci des paysans, qui pour une très faible rétribution peuvent abattre les grands arbres. Les nomades ne paient pas davantage pour avoir le droit de pacage, qui est aussi ruineux pour les forêts que la dévastation de la hache. On voit quelquefois les tribus de Yourouk camper sur un plateau, incendiant les arbres, et laissant leurs chèvres errer dans les taillis, et détruire toutes les jeunes pousses. L'année suivante les traces de ces ravages sont bien visibles, car tout est desséché autour du campement.

Pendant mon séjour à Ortygie, le bruit s'était répandu qu'un léopard (kaplan) avait cherché sa retraite dans le bois voisin du couvent. Ces léopards ne sont autre chose que de grands chats sauvages assez inoffensifs pour l'homme. On cerna le lieu où l'on croyait la bête fauve retirée, on mit le feu au bois, et

l'incendie dura plusieurs jours. Les nomades croient aussi que l'incendie des broussailles excite la végétation de l'herbe. Il est possible que cela soit; mais il est certain que les terrains ainsi incendiés restent plusieurs années sans rien produire.

Je n'étais pas arrivé au but de ma course. Il s'agissait de visiter les ruines de ce château de Fondoukli dont on m'avait parlé.

Le 3 septembre, au lever du soleil, à cinq heures du matin, Méhémet, qui se promenait la lunette à la main sur l'esplanade du couvent, vint m'éveiller en signalant la corvette qui faisait route vers Scala-Nova. Nous montâmes à cheval, et je partis pour le château. Après avoir erré plusieurs heures dans des défilés impénétrables, qui étaient toujours dominés par ce château, je m'en approchai assez pour me convaincre que ce n'était qu'un ouvrage byzantin qui ne méritait pas une pareille perte de temps. Je retournai à Scala-Nova, et le lendemain 4, on commença à débarquer le matériel.

Les officiers de l'*Expédition* s'occupèrent, pendant le temps de la station, à relever la carte hydrographique du mouillage de Scala-Nova. Ils trouvèrent par leurs sondes un banc de roche, qui n'était pas encore signalé. Leur travail est d'autant plus utile que depuis quelque temps le port de Scala Nova acquiert de l'importance, et un grand nombre de bâtiments de Marseille vont y faire des chargements d'huile et de sésame. Ils se rendaient précédemment à Smyrne, et ne communiquaient avec les marchés de l'intérieur que par cette échelle.

Plan des atterages et des mouillages de Scala-Nova (côte d'Asie-Mineure), levé par MM. ALLEMAND et MOTTEZ, élèves de première classe de la marine royale.

(Note des auteurs du plan.)

L'irrégularité de la plage ne permettant pas de mesurer une base assez grande par une seule opération, nous l'avons mesurée en deux parties se réunissant en B; les angles en A et en A' ont été pris au cercle par un grand nombre d'opérations croisées de manière à ne laisser aucun doute sur leur exactitude; les deux angles en A et A' étant très petits, la formule $AA' = AB \cos A + A'B \cos A'$, nous a donné AA' très exactement.

Tous les angles ont été pris au cercle; les côtes de tous les triangles importants ont été calculés, et tous les autres angles ont été portés au moyen des cordes pour le rayon mille.

Nous avons calculé les rayons pour tous les points déterminés par segments, en ayant soin de les prendre, autant que possible, dans les cas favorables, et en nous servant dans la formule $\frac{1}{2} \frac{\text{distance}}{\sin \text{angle}} = \text{rayon de distances calculées}$.

Lorsque nos lignes se coupaient sous un angle assez aigu pour laisser des doutes sur l'intersection, nous avons porté ces points par un segment et une distance dans le cas des côtes calculées, et par un segment et une direction dans le cas des côtes non calculées.

Les bancs de roches ont été entourés par des bouées mouillées sur un fond de 30 à 40 pieds, et de nom-

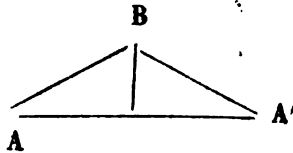
breuses diagonales entre ces bouées et entre ces mêmes bouées et la terre nous ont déterminé les bancs et les passages, comme il est facile de le voir sur le plan; les bouées ont été déterminés par segments ou par triangles.

Des dessins des sinuosités de la côte nous ont permis de joindre nos points déterminés par un contour suffisamment exact.

Les angles qui ont servi à donner les hauteurs des tours ont été corrigés de la dépression en ayant égard à la distance de la côte prise sur le plan.

L'azimuth de A T a été obtenu par trois relèvements astronomiques; le relèvement de A T, au compas, nous a donné la variation.

L'échelle est de 0^m,0001 par mètre.



**sur LA DERNIÈRE EXPÉDITION DU CAPITAINE JAMES ROSS,
VERS LE POLE AUSTRAL.**

Par M. DAUSST.

La Société de géographie a décerné l'année dernière sa grande médaille d'or au capitaine James Ross pour ses découvertes dans les mers antarctiques. Le récit des deux premières campagnes qu'il fit dans les glaces en 1841 et 1842 a été lu dans l'assemblée générale du 13 mai dernier, et inséré dans le Bulletin.

Déjà à cette époque on savait qu'il était reparti

pour tenter une troisième fois de visiter les régions polaires, et nos vœux les plus ardents avaient été pour son heureux succès, car dans les sciences il n'y a pas de rivalité.

Aujourd'hui le capitaine Ross est de retour, après avoir signalé sa troisième expédition par de nouvelles découvertes. Nous croyons devoir profiter du premier récit qui a été donné de ce voyage dans la *Literary Gazette*, et qui a été répété dans plusieurs journaux, pour mettre les lecteurs du Bulletin au courant de cette dernière tentative.

Nous ne transcrivons pas ici tout ce qui est dit dans cet article des travaux du capitaine Ross dans ses deux premières expéditions; on y trouverait peu de chose à ajouter à ce qui a déjà été dit à ce sujet dans le N° 113 du Bulletin; nous croyons cependant devoir citer la phrase suivante.

« Les tentatives précédentes du lieutenant américain Wilkes et du capitaine français d'Urville étant venues à la connaissance de nos compatriotes, le capitaine Ross usa sagement du pouvoir discrétionnaire qui lui avait été donné pour changer la route qu'il avait dû primitivement suivre. »

Ainsi les travaux de M. d'Urville n'ont pas été inutiles au capitaine Ross pour le diriger sur la route qui l'a conduit aux brillantes découvertes qu'il a faites. Nous passons maintenant à la troisième campagne dans les glaces.

Le 17 décembre 1842, l'expédition fit voile des îles Falkland, et le 24 on vit les premières montagnes de glace à peu près par la latitude de l'île Clarence (1).

(1) La plus orientale des Nouvelles Shetland, par 61° 15' de latitude S.

Le lendemain , on fut arrêté par un amas de glaces compactes. Le 26 fut employé à essayer à pénétrer dans cette masse , dont on fut obligé de suivre le bord vers l'ouest. Le capitaine Ross étant persuadé que la grande étendue de mer libre que le capitaine Weddell avait trouvée jusque par 74° de latitude était le résultat des vents d'ouest prolongés qui avaient éloigné la glace de quelque côté d'une grande étendue (probablement la partie est de la terre Graham) , se détermina à gagner , s'il était possible , cette côte , et à pénétrer au S. et à l'E. entre elle et la glace solide , espérant arriver ainsi à cette partie de la mer que Weddell avait trouvée libre. Il regardait aussi comme plus convenable d'explorer ces terres que de suivre les traces de Weddell , sur lesquelles on ne pouvait guère espérer de faire des découvertes. Le 28 , on reconnut la terre ; elle s'étendait depuis le S. jusqu'au S.-O.¹/40. ; mais la côte était obstruée d'un si grand nombre de montagnes de glace accumulées et touchant le fond , qu'il était impossible d'en approcher à moins de 3 à 4 milles. On ne put donc que la suivre et l'examiner à cette distance. Toute cette terre , à l'exception de deux caps qui se trouvent vers son extrémité septentrionale , était entièrement couverte de neiges et de glaces , qui , d'une hauteur de 2 à 300 pieds , descendaient jusque dans la mer , où , brisées par le choc des vagues , elles formaient des falaises perpendiculaires de 20 à 30 pieds (6 à 9 mètres) d'élévation. Les montagnes de glaces que nous avons dit ci-dessus obstruer la côte , s'en détachaient de temps en temps , et venaient s'échouer sur les bas-fonds. Les tourbillons produits par la violence de la marée gênaient beaucoup la navigation , et on observait vers la pointe de terre la plus

éloignée plusieurs petits îlots entièrement dégagés de neige, et qui s'étendaient vers le S.-E. Un brouillard épais s'étant élevé, l'expédition fut forcée de prendre le large et de se porter vers l'E., où on rencontra bientôt l'extrémité O. de la banquise. Dans la soirée du 30, on se rapprocha encore une fois de la terre, et on traversa un golfe profond pour atteindre son extrémité; mais la glace ne permettait pas d'arriver jusqu'à la côte; et le 4 janvier, étant par $64^{\circ} 1/2$ S., les navires se trouvèrent enfermés par les glaces, et dérivèrent rapidement vers le N. Le lendemain, ils réussirent à se dégager, et parvinrent enfin à aborder sur une île située à l'entrée d'une profonde ouverture sur la côte S. du golfe. Le capitaine Ross en prit possession au nom de S. M. B. Cette île est d'origine volcanique, et quoiqu'elle n'ait pas plus de 2 milles de diamètre, elle présente un cratère parfaitement formé et élevé de 3,500 pieds (1067 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Elle git par $64^{\circ} 12'$ de lat. S. et $56^{\circ} 49'$ de long. O. de Greenwich ($59^{\circ} 9'$ O. de Paris). Une magnifique montagne terminée en plateau s'élève vers l'O.; elle peut avoir 7,000 pieds (1234 mètres) d'élévation, et toute la côte O. de ce grand golfe est formée par des chaînes de montagnes couvertes de neiges éternelles. On lui donna le nom de golfe de *l'Erebus* et de *la Terror*. Il a environ 40 milles d'étendue entre les deux caps et à peu près autant de profondeur. Excepté dans la partie S., il était rempli de glaces épaisses; dans cette partie on apercevait deux espaces où on ne distinguait aucune apparence de terre, et qui probablement communiquent avec le détroit de Bransfield. Vers le soir, la glace s'étant éloignée de la terre, les navires doublèrent la pointe S. du golfe, et longèrent la terre

vers le S.-O. entre la côte et une chaîne de montagnes de glace échouée à environ 2 ou 3 milles de distance. Toute cette partie était dégagée de neige pendant une vingtaine de milles; on retrouva plus loin des falaises de glaces; elles étaient perpendiculaires et descendaient d'une montagne couverte de neige; leur hauteur était de 200 pieds (61 mètres). Elles formaient en petit une barrière complète, et tendaient à confirmer l'opinion du capitaine Ross, qu'un vaste continent existe au S. de la grande barrière découverte par lui en 1841, et s'étend vers l'E. à 450 milles du mont Erebus.

Des glaces de toutes sortes de formes entourèrent les bâtiments pendant quelque temps, et on fit des observations sur celles qui étaient fixes. Il ne restait aucun doute que le détroit que l'on voyait ne communiquât avec le détroit de Bransfield, et probablement aussi avec le canal d'Orléans; mais il était tellement fermé par les glaces, qu'on ne put rien constater sur ce point. La lutte avec les glaces continua jusqu'au 1^{er} février. Alors il devint indispensable de dégager les bâtiments de cette position dangereuse, et de tenter de pénétrer vers le sud. Le 4, on parvint à regagner la banquise, et on navigua encore une fois dans une mer libre, après avoir été engagés dans les glaces pendant quarante jours. Des vents d'est et des brouillards épais étaient presque constants, et la saison favorable était à peu près passée. On coupa la route de Weddell à son retour par 65° de latitude, et on trouva la glace fixe là où il avait trouvé la mer libre. On ne put pas pénétrer au-delà de 65° 15' S. Les bâtiments se trouvaient alors 100 milles au S.

de la route suivie par l'amiral d'Urville , lorsqu'il tenta vainement de suivre les traces de Weddell.

Le 22 , l'expédition coupa la ligne, où la déclinaison de l'aiguille est nulle ; on se trouvait alors par 61° de lat. S. et 24° de long. O. de Gr. ; l'inclinaison était de $57^{\circ} 40'$. Ce fait est d'une très grande importance pour la science , puisque cette observation paraît prouver que la supposition de deux pôles magnétiques vers le sud (comme on sait que cela a lieu au nord) est erronée, et qu'il n'y a réellement dans l'hémisphère S. qu'un seul pôle magnétique. Il est à remarquer que toutes les observations de cette année tendent à confirmer la position que le capitaine Ross avait assignée à ce point d'après les observations qu'il fit dans la première année de son voyage , et quand il était dans les environs de ce pôle.

Le 23 , on doubla l'extrémité N. de la banquise ; on porta ensuite au S.-E. , et le 1^{er} mars , par $7^{\circ} \frac{1}{2}$ de long. O. ($9^{\circ} 50'$ O. de P.), on traversa le cercle polaire. Le capitaine Ross essaya alors de pénétrer vers le S. par le méridien qui se trouve exactement entre les routes de Weddell et de Bellinghausen ; en conséquence , il se dirigea vers le S.-O. Le 23 , étant par $68^{\circ} 34'$ de lat. et $12^{\circ} 49'$ de long. O. de Gr. , il profita d'un calme parfait pour sonder ; mais il ne put atteindre le fond avec 6,000 brasses (10972 mètres) de ligne. Cette grande profondeur semble prouver qu'il n'existe pas de terre aux environs. Le capitaine Ross persévéra cependant encore pendant quelque temps à courir au S. ; mais les glaces devenaient encore plus menaçantes , et une tempête qui dura trois jours sans interruption fit courir de grands dangers à l'expédition. L'obscurité des nuits

et le nombre des montagnes de glace semblaient redoubler le courage des équipages, et les bâtiments étaient manœuvrés d'une manière vraiment admirable. Le 8, le vent tourna à l'est, et nos braves marins, le cœur plein de reconnaissance envers Dieu, dont la protection les sauvait lorsque tous les efforts humains étaient inutiles, purent enfin cingler vers le nord. Ce ne fut cependant que le 12 qu'ils se trouvèrent tout-à-fait à l'abri de la crainte de se voir encore une fois jetés sur les masses de glace qui les menaçaient continuellement.

Le 17, ils atteignirent la latitude de l'île Bouvet, 54° 19' à 8° environ à l'O. de la position qui lui est assignée; mais, comme Cook, il la cherchèrent en vain, et ils conclurent que Bouvet a dû être trompé par des glaces. La dernière montagne de glace que l'on aperçut était par 47° 3' S. et 10° 51' E. Poussés par un coup de vent favorable, les bâtiments portaient alors sur le cap de Bonne-Espérance, où ils arrivèrent le 4 avril.

Dans cette troisième campagne, le capitaine Ross n'a pas pu pénétrer aussi avant que Weddell; mais la constance inaccoutumée des vents d'est, en empêchant les glaces de se détacher de la terre, lui a permis d'atteindre 71° 1/2 S., sous un méridien occupé ordinairement par les glaces que les vents d'O. amènent de la terre de Graham, et d'étendre ses recherches sous ce méridien (15° O.), à 12° de lat. plus sud que ses prédécesseurs Cook, Bellinghausen et Biscoe.

La découverte et la reconnaissance d'une étendue considérable de côtes inconnues, qui font voir que l'on doit regarder comme des îles cette portion de terre, découverte pour la première fois par Bransfield

en 1820, fréquentée ensuite pendant plusieurs années par nos pêcheurs, et vue (1) enfin en 1839 par l'amiral d'Urville, qui lui donna le nom de terre Louis-Philippe, nous semblent devoir être regardées comme des additions importantes à nos connaissances de cette partie du globe.

A la fin d'avril *l'Erebus* et *la Terror* quittèrent le cap de Bonne-Espérance, et touchèrent à Sainte-Hélène et à l'Ascension, pour répéter les observations magnétiques qui y avaient été faites au commencement du voyage, et vérifier les instruments. Pour compléter ses travaux, il était nécessaire que l'expédition touchât à Rio-Janeiro; elle y arriva en effet le 18 juin : après quelques jours de relâche qui furent employés à observer, les bâtiments firent voile pour l'Angleterre; ils touchèrent à une des îles Western, et reconnurent les îles Scilly le 27 août. La traversée de la Manche fut longue, à cause des calmes qu'on y rencontra; en sorte que ce ne fut que le 4 septembre que le capitaine Ross débarqua à Falkstone, et le soir du même jour il était à Londres, où il fut accueilli de la manière la plus flatteuse par les lords de l'amirauté.

(1) Nous traduisons ici textuellement, quoique nous voyions avec peine aller chercher jusqu'aux voyages des pêcheurs, qui n'ont laissé aucune trace, et dont on ignore même souvent la route, pour ne laisser à M. d'Urville que le mérite d'avoir vu ! P. D.

DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. ROUX DE ROCHELLE.

Séance du 6 octobre 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre du commerce adresse la suite des documents publiés par son département sur le commerce extérieur de la France.

La Société philosophique américaine de Philadelphie envoie le 8^e volume (3^e partie) de ses Transactions et le Bulletin de ses séances.

M. Warden adresse une Notice sur les travaux de M. J. Sparks, historien des États-Unis, auteur de plusieurs ouvrages très estimés.

M. Gabriel Lafond offre 24 nouvelles livraisons de ses Voyages dans l'Amérique espagnole et dans les mers du Sud, de la Chine et de l'Inde.

Le même membre lit une Notice sur Tonga-Tabou et sur les îles des Navigateurs. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Thomassy donne quelques détails sur les chemins

de fer de l'Allemagne et de la Belgique, et sur les nombreux débouchés que ces voies de communication offrent au commerce de ces pays avec l'Angleterre. Il voit avec peine que la France reste, sous ce rapport, en arrière de ses voisins.

M. Daussy annonce le retour de l'expédition du capitaine Ross, et présente un aperçu de ses dernières découvertes dans les mers polaires.

M. Desjardins, sur l'invitation de M. le Président, entretient l'assemblée de ses travaux géographiques et des procédés nouveaux qu'il vient d'appliquer à la gravure des cartes; il espère que le perfectionnement de ces procédés, dont il s'occupe activement depuis plusieurs années, pourra rendre d'utiles services à la géographie.

Séance du 20 octobre 1843.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Pokorny écrit de Vienne pour offrir à la Société une carte des frontières militaires de l'Autriche qu'il vient de publier en 6 feuilles.

M. Giraudeau, membre de la Société, lui écrit pour lui faire hommage d'un atlas géographique et statistique des départements de la France, de l'Algérie et des colonies françaises, en 95 feuilles. Cette nouvelle édition, revue avec soin, a été adoptée par le conseil royal de l'instruction publique.

M. Jomard offre, de la part de M. A. de Balbi, un exemplaire de ses *Éléments de géographie générale*,

et de la part de M. Linant, un Mémoire sur le lac Mœris; il rendra compte de ce dernier ouvrage.

M. Eyriès offre, de la part de M. E. Biot, deux Mémoires, l'un sur les changements du cours inférieur du fleuve Jaune, et l'autre sur le chapitre Yu-Koung du Chou-King, et sur la géographie de la Chine ancienne.

La Commission vote des remerciements aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Jomard, récemment de retour d'un voyage en Italie, entretient la Commission centrale des recherches et des observations qu'il a faites pendant le cours de cette excursion; il signale surtout les monuments et les documents géographiques du moyen-âge qui existent dans les bibliothèques de plusieurs des villes qu'il a visitées. M. Jomard est prié de rédiger à ce sujet une Notice pour le Bulletin. Il ajoute que M. l'abbé Bettio, savant vénitien, lui a témoigné le désir de posséder toutes les publications de la Société.

M. Jomard communique ensuite les extraits suivants de sa correspondance : 1° M. de Castelnau, par sa lettre datée de Rio-Janeiro, le 14 juillet 1843, donne quelques détails sur le pays de Dakar, qu'il a visité à son passage sur les côtes d'Afrique, sur son arrivée au Brésil et sur les préparatifs du départ de sa caravane. Son projet est de visiter Villa-Rica, Paracatu, Goyas et Cussaba, d'explorer la frontière septentrionale et entièrement inconnue du Paraguay, et, remontant vers le nord, de se diriger sur Lima; il explorera ensuite le Solimoens, qui jusqu'à présent est resté en blanc sur toutes les cartes. 2° M. Linant adresse des renseignements sur les travaux hydrauliques.

ques qu'il vient d'exécuter en Égypte au canal de Chybyn , et il annonce la découverte qu'il a faite , en creusant les terres , d'un village à 8 mètres de profondeur au-dessous du sol. Une Notice jointe à cette lettre est renvoyée au comité du Bulletin. 3° M. d'Arnaud annonce qu'il a été obligé d'ajourner sa nouvelle exploration des sources du Nil. Il vient d'être chargé avec deux ingénieurs de reconnaître le terrain entre Korosko et Abou-Hannek , c'est-à-dire entre la première et la quatrième cataracte du Nil, où le Viceroy a le projet d'ouvrir un canal. 4° L'Association littéraire d'Égypte adresse le Compte-rendu de ses travaux pendant la première année de sa fondation , et elle annonce la prochaine publication du 1^{er} volume de ses Miscellanées égyptiens. 5° M. le colonel Visconti , directeur du dépôt topographique de Naples, adresse à la Société une nouvelle feuille de la grande carte du royaume des Deux-Siciles avec deux plans de Brindisi et de Trapani. Il espère pouvoir lui communiquer incessamment les déterminations des points géographiques sur toute l'étendue de ce royaume.

M. de La Roquette met sous les yeux de la Société une carte manuscrite dressée par M. P.-A. Munch, professeur d'histoire à l'Université de Christiania, et comprenant une des parties les plus remarquables de la Norvège par leurs hautes montagnes et par leurs glaciers, bornée à l'ouest par les districts de Sogn, Voss et Hardanger, et à l'est par ceux de Valdres, Hallingdal, Numedal et Telemark. Une Notice descriptive de cette carte a été demandée à M. le professeur Munch , qui fait graver, en ce moment, en Allemagne une carte générale de la Norvège. Lorsque la Notice descriptive du savant norvégien sera parvenue à M. de La Roquette, il s'em-

pressera de la communiquer à la Société, et il y joindra, s'il y est autorisé, une lithographie de la carte manuscrite.

M. d'Avezac annonce qu'il vient de se former une nouvelle Société à Boston, et il communique le premier numéro de son journal.

M. le Président informe la Commission centrale de la perte sensible qu'elle vient de faire dans la personne de M. Chapellier, son trésorier, et l'un de ses membres fondateurs. Il ajoute que M. Chapellier fils a été chargé provisoirement des comptes, et a paru disposé à accepter les mêmes fonctions s'il y était appelé par la Société. La Commission prie M. le Président d'être auprès de la veuve l'interprète de ses vifs regrets. Plusieurs membres expriment en même temps le vœu que M. Chapellier fils, notaire, soit proposé à la prochaine assemblée générale pour les fonctions de trésorier, qui ont été remplies avec tant de zèle par son père depuis la fondation de la Société.

La Commission centrale apprend aussi avec peine la mort de M. Monnier, ingénieur-hydrographe de la marine, auteur de nombreux travaux hydrographiques, et qui avait été récemment chargé par le ministre de continuer le *Pilote français* pour les côtes de la Méditerranée. M. Daussy est prié de remettre au comité du Bulletin une Notice sur les travaux de cet habile ingénieur.

Enfin la Commission est informée de la mort de M. de Rienzi, membre de la Société.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance de 1^{re} septembre 1840.

Par M. A. de Demidoff: Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, 9^e livraison.

Par M. Vandermaelen : Carte pittoresque des chemins de fer de la Belgique , 1 feuille.

Par M. d'Avezac : Essai sur l'histoire de l'espèce humaine, par C.-A. Walckenaer. Paris, 1798. 1 vol. in-8°.

Par la Société géographique de Bombay : Proceedings of the Bombay geographical Society. February, 1839. September — november 1839. December 1839. — February 1840. — Journal of the Bombay geographical Society for may 1840. August 1840.—Bombay geographical Society : Quaterly meeting. February 19th 1841.

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales, août. — Recueil de la Société polytechnique, juillet. — Séances de la Société royale d'agriculture de Caen, mai et juin. — L'Écho du Monde savant.

Séance du 15 septembre.

Par M. W. Struve : Table des positions géographiques principales de la Russie. Saint-Petersbourg, 1843, broch. in-4°.

Par M. Th. Simpson : Narrative of the discoveries on the North coast of America; effected by the officers of the Hudson's Bay company during the years 1836-39 by Thomas Simpson. London, 1843. 1 vol. in-8°.

Par M. Redfield : On Whirlwind Storms : with replies to the objections and strictures of Dr Hare, by W. C. Redfield. New-York, 1842, broch. in-8°.

Par M. Vallet d'Artois : Mémoire ou observations soumises à MM. les membres de la Société géologique, réunis en congrès à Aix, touchant la chaleur centrale de la terre. Aix, 1843, broch. in-8°.

Par la Société royale de Londres : Philosophical trans-

actions of the royal Society. 1842, part. II. 1843, part. I, in-4°. — The royal Society, 30th november 1842, in-4°. — Proceedings of the royal Society, n^o. 55-56, in-8°.

Par l'Institut historique et géographique du Brésil : Revista trimensal de historia e geographia, n^{os} 13 à 17, in-8°. — Memoria, sobre as minas da capitania de Minas Geraes, suas descripções, ensaios, e domicilio proprio, etc. ; escripta em 1801 pelo D^e Jose Vieira Couto. Rio de Janeiro, 1842, 1 vol. in-8°, — As primeiras negociações diplomaticas respectivas ao Brazil ; por F. A. de Varnhagen. Broch. in-8°.

Par la Société asiatique de Bombay : Journal of the Bombay branch royal asiatic Society. N^o III, in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles Annales des voyages, août. — Annales de la propagation de la foi, septembre. — Bulletin de la Société géologique, tome XIV, feuilles 31-40. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, août. — Mémorial encyclopédique, août. — L'Écho du Monde savant.

Séance du 6 octobre 1843.

Par la Société philosophique de Philadelphie : Transactions de cette Société, volume VIII, 3^e partie. — Bulletin des séances de cette Société, N^o 25.

Par M. le ministre du commerce : Documents sur le commerce extérieur. N^{os} 59 à 74.

Par M. Gabriel Lafond : Voyage dans l'Amérique espagnole pendant les guerres de l'Indépendance. 10 livraisons. — Voyages dans les mers du Sud, de la Chine et archipels de l'Inde. 14 livraisons.

Par M. Warden : Notice sur M. Sparks, homme de lettres. (Extrait de la Biographie des gens de lettres et artistes, in-8.)

Par les auteurs et éditeurs : Annales maritimes et coloniales , septembre. — Journal asiatique , juillet et août. — Bulletin de la Société de géologie, tome XIII, feuilles 27 à 34. — Journal des missions évangéliques, septembre. — Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire , juillet et août. — Recueil de la Société polytechnique, août. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers , mai et juin. — L'Écho du Monde savant.

Séance du 20 octobre 1843.

Par M. Giraudeau : Atlas géographique et statistique des départements de la France, de l'Algérie et des Colonies françaises, dressé par Fremin et A. Donnet, revu par Ernest Grangez, 95 feuilles.

Par M. Pokorny : Die kaiserl : Konigl : Militair grenze gewidmet Seiner hochwohlgeborn dem herrn Karl Freiherrn von hitzinger Seiner K. K. apostolischen Majestat wirklichen hofrathe und staatsrathlichen Referenten in tiefer Ehrfurcht von W. Pokorny. 1840, 6 feuilles.

Par M. Visconti : Carte topographique du royaume de Naples, feuille 6. — Plans des villes et ports de Trapani et de Brindisi , 2 feuilles.

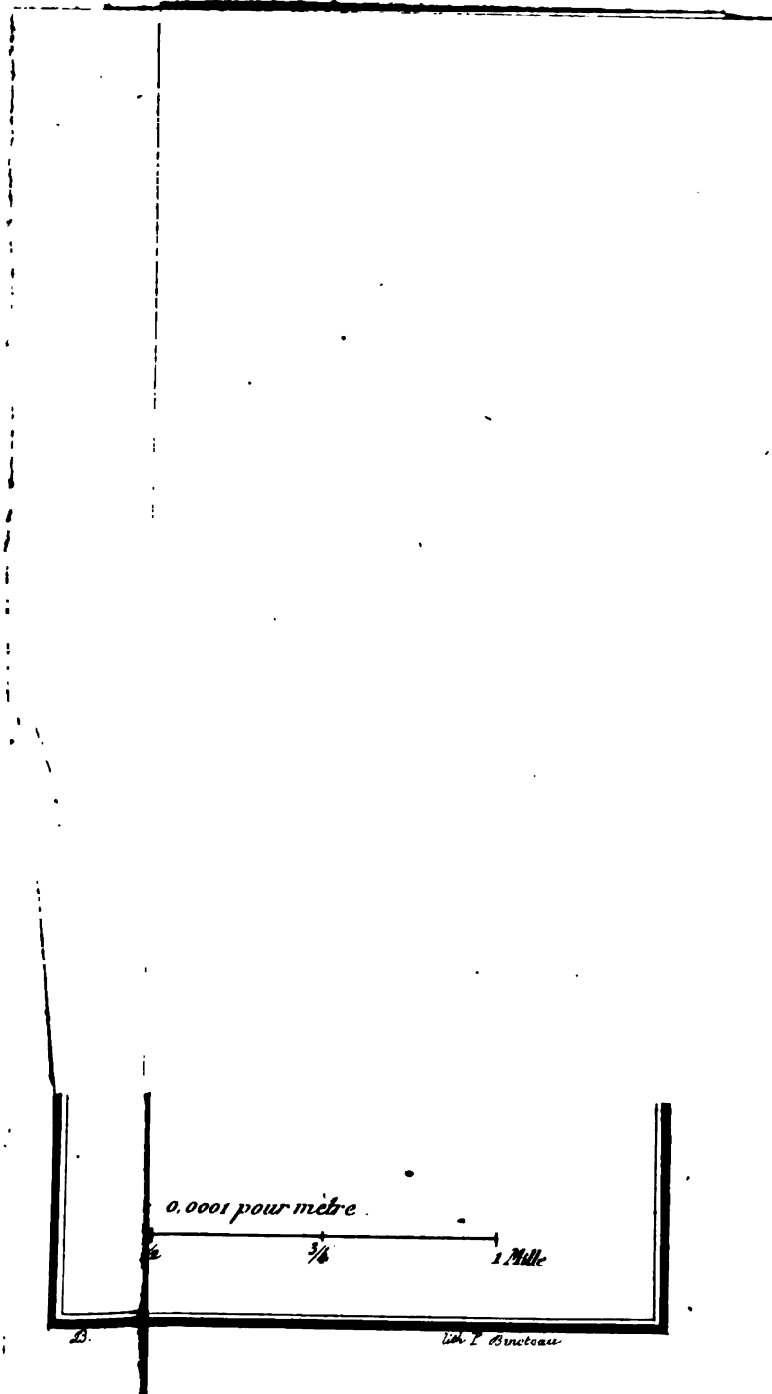
Par M. Balbi : Éléments de géographie générale, ou Description abrégée de la terre, d'après les divisions politiques, etc. , 1 vol. in-12.

Par M. Biot : Mémoire sur le chapitre Yu-Koung du Chou-King , et sur la géographie de la Chine ancienne, brochure in-8. — Mémoire sur les changements du cours inférieur du fleuve Jaune , brochure in-8.

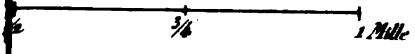
Par M. Linant de Bellefonds : Mémoire sur le lac Mœris , brochure in-4.

Par les auteurs et éditeurs : Nouvelles annales des voyages , septembre. — L'Investigateur , journal de l'Institut historique , septembre. — Mémorial encyclopédique , septembre. — Journal des missions évangéliques , octobre. — L'Écho du monde savant.





0,0001 pour mètre .



23.

W. I. B. B. B.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE 1843.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ILE DE MADAGASCAR.

RECHERCHES SUR LES SAKKALAVA ,

PAR M. V. NOEL.

(3^e article.)

Droits civils et politiques ; répression des délits.

Les Sakkalava, rois et sujets, sont régis par des traditions orales précieusement conservées par les *Am-piassi-fisazanga* ou conservateurs des traditions, dont la connaissance est le principal objet de l'éducation publique. Ces traditions sont indifféremment appelées *fitéra*, coutumes, ou *n'ataoniraza*, chose faite par les ancêtres.

Les Sakkalava en distinguent deux sortes : la coutume

gouvernementale (*fittéra n'pandzaka*) et la coutume sociale (*fittéra n'tani*). La première détermine les droits réciproques du souverain et des sujets ; l'autre règle les rapports des sujets entre eux , et le mode à suivre pour la répression des attentats contre la vie , la propriété ou l'honneur des individus. Les droits du souverain sont : le droit de propriété sur toutes les terres occupées par ses sujets , et conséquemment le droit de les leur retirer à son gré ; le droit de dîme sur les produits du sol ; le droit d'imposer des corvées à ses feudataires pour la culture des biens royaux ou sacrés ; le droit d'établir les taxes sur les marchandises étrangères ; le droit de grâce ou de mort pour crime politique ; le droit de juger en dernier ressort les causes civiles , quand l'accusé y consent ; et enfin le droit de choisir ses ministres , ses généraux et ses conseillers. Les droits des sujets libres de toutes les classes sont : le droit de possession mobilière et le droit de propriété sur les prisonniers qu'ils font à la guerre ; le droit de haute et basse justice sur leurs esclaves ; le droit d'être jugés par leurs pairs , et de les juger dans les causes civiles ou criminelles ; le droit de ne payer l'impôt et de ne fournir les corvées qu'après les observations des chefs de villages , et le droit de n'obéir aux ordres du roi qu'après convocation d'un kabbar royal.

Les crimes et délits contre lesquels sévit la coutume sociale sont : le meurtre (*fanpamoūnou*), la sorcellerie (*famoūriki*), les voies de fait avec blessure et sans blessure , le vol (*fanangālati*), la calomnie et l'insulte (*voularāti*), l'adultère (*mangamātou*) et toute espèce de dommage causé par un homme libre à un autre.

Les peines portées contre les délinquants sont : la

mort (famâté), l'amende (rêhitsi), et l'esclavage (fangandévou).

Chaque classe a ses tribunaux particuliers, présidés par un Sakkalava de la classe immédiatement supérieure. Le tribunal des anakambé, composé des plus notables d'entre eux, a pour président un anakandrian, celui des anakandrians un ampandzaka, et celui des ampandzaka, le roi ou l'un de ses officiers chargé de le représenter.

L'action intentée contre un Sakkalava se poursuit par devant le tribunal de sa classe, quelle que soit celle de l'accusateur ou partie civile. Le président est chargé de l'information du délit, et doit appliquer les peines conformément à la décision des autres membres.

L'information a lieu par témoins (sahāda), par serment judiciaire (pouki), et par l'épreuve (fahatānté) sur des hommes ou sur des animaux, selon la gravité de la cause.

Le témoignage est la déclaration pure et simple, sans serment, par un individu désintéressé dans le procès, des faits qui établissent la prévention.

Le serment consiste à dire : Si je ne suis pas innocent de ce dont on m'accuse, je veux que tel malheur arrive à tel individu. Cette imprécation influe plus ou moins sur la décision des juges, selon qu'elle attire plus ou moins de dangers sur celui qui la prononce. Si la personne sur la tête de laquelle elle repose n'est pas à même de nuire à son auteur, elle est appelée *Kéli-pouké*, faible imprécation; et dans le cas contraire, *Mahéré-pouki*, forte imprécation. La personne de l'Ampandzaka-mandzaka est la seule sur laquelle il ne soit pas permis de jurer. Si un coupable échappe à la justice par le serment, et qu'il soit re-

connu plus tard qu'il l'a prononcé avec la connaissance de sa culpabilité, la personne par laquelle il a juré a le droit de le tuer ou de le réduire en esclavage.

L'épreuve judiciaire a lieu par l'administration d'un poison appelé tanguin (en sakkalava *tanghé*) du nom de l'arbre qui le fournit. Les Sakkalava en distinguent deux sortes : le tanguin mâle (*tānghé-lāhé*) et le tanguin femelle (*tānghé-vāvé*). Le premier donnerait inévitablement la mort à quiconque aurait l'imprudence d'en goûter; le second, moins violent, est le seul qui soit juridiquement employé. Le breuvage de tanguin se fait par l'infusion de l'enveloppe ou écorce de son fruit, quand il doit être administré à des coupables ordinaires, et par l'infusion des graines que renferme ce fruit, quand on doit le faire prendre à des animaux ou à des sorciers. La première de ces préparations est peu dangereuse pour le patient, quoique sa violence soit telle que, si l'on n'avait la précaution de lui tenir la tête renversée et de lui faire ouvrir la bouche le plus possible, sa langue et ses gencives courraient risque d'être cruellement endommagées. L'infusion des graines est mortelle, et il y a peine de mort contre l'*ampitanghé* ou préparateur de tanguin qui, par erreur ou autrement, en ferait boire à tout autre qu'à un individu prévenu de sorcellerie (*ampa-mōūriki*).

Toutes les fois que l'accusé prononce un serment, son accusateur est obligé de jurer, et le parjure entraîne pour celui-ci les mêmes conséquences que pour le premier, c'est-à-dire, l'esclavage ou la mort.

Quand l'accusé subit l'épreuve du tanguin, son accusateur doit également la subir, à moins que le pre-

mier ne soit accusé de sorcellerie ou n'appartienne à une classe inférieure à la sienne.

Sont regardés comme preuves de la fausseté de l'accusation : le témoignage, quand le nombre des témoins à décharge étant plus considérable que celui des témoins à charge, la partie civile se désiste de la plainte ; le serment, lorsque celui prononcé par le prévenu est plus terrible que celui de son accusateur ; l'épreuve par animaux, lorsque les chiens ou les poules auxquels on a fait boire le tanguin résistent à ce poison ; l'épreuve sur hommes, quand l'accusé a moins souffert de la violence du tanguin que son accusateur.

Les circonstances contraires établissent la culpabilité du prévenu et la véracité de l'accusateur.

Lorsque l'innocence de l'accusé a été prouvée par l'épreuve du tanguin, son accusateur devient son esclave, s'il est d'une classe inférieure ; il doit lui payer une indemnité appelée *sassa-bava*, rincement de la bouche, s'il est son supérieur ; s'il est son égal, il est condamné à la peine qui aurait atteint l'accusé, dans le cas où la culpabilité de celui-ci eût été démontrée.

Quand un individu accusé de sorcellerie résiste à l'épreuve du tanguin, il a le droit de réduire son accusateur en esclavage, si ce dernier appartient à la même classe ; le droit de le tuer, s'il est d'une classe inférieure à la sienne ; s'il appartient à une classe supérieure, il a droit à une indemnité que fixe le tribunal, et qui doit lui être payée par son accusateur à titre de *sassa-bava*. Si l'accusé est esclave, l'accusateur doit lui donner au même titre un vêtement neuf et une petite somme d'argent ; si l'accusateur est prince ou roi, il doit donner un de ses propres esclaves en échange au maître de l'accusé, et accorder à celui-ci la liberté !

Le Sakkalava convaincu de meurtre est livré aux parents de la victime, qui peuvent le réduire en esclavage, s'il est de la même classe qu'eux; le forcer à payer une forte amende en bœufs ou en argent, s'il est d'un rang plus élevé, et le tuer s'il est esclave. Le meurtrier voué à l'esclavage peut toujours se racheter en payant la rançon fixée par les parents du mort. Le voleur est obligé de rendre à celui au préjudice duquel le vol a été commis une valeur double de celle des biens soustraits. Les coups, l'adultère, les injures sont le plus souvent punis par une amende que fixe le tribunal. L'insolvabilité des condamnés ou leur refus de payer, donne à la partie lésée, à quelque classe qu'ils appartiennent d'ailleurs, le droit de les réduire en esclavage.

Les mattres sont responsables de tous les délits commis par leurs esclaves; s'ils prennent la fuite, ils sont tenus de les représenter au procès, en se soumettant à ses chances, ou de se désister de leurs droits de propriété sur lesdits esclaves en faveur de la partie civile.

L'insolvabilité des condamnés libres ou leur refus de payer donne à la partie lésée le droit de les réduire en esclavage, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent.

Les amendes auxquelles les esclaves sont condamnés doivent être payées par leurs mattres, à moins que ceux-ci ne préfèrent les abandonner en paiement.

Vie privée et usages particuliers.

Quand les femmes sakkalava sont parvenues au sixième mois de leur grossesse, elles se rendent chez leurs mères, et à défaut de celles-ci, restent dans la

maison de leurs maris, mais en évitant tout contact avec eux. L'art de l'accouchement (faha-mêlou), quoique ordinairement exercé par des femmes, est familier à un grand nombre d'hommes ; les plus distingués d'entre eux ne croient pas déroger en recueillant dès le sein de sa mère l'enfant auquel ils ont donné le jour. Andrian-Souli, ex-roi de Bombétoc, s'est acquis une espèce de célébrité par l'adresse qu'il a souvent déployée en accouchant ses nombreuses femmes.

Lorsque l'enfant est dégagé des liens qui l'attachent à sa mère, on lui fait boire un peu de lait ou de l'eau de riz. A l'exception des femmes de sang royal, obligées par l'étiquette à donner leurs enfants à nourrir à des femmes d'un rang inférieur, il n'est pas de femme sakkalava qui ne soit fière d'allaiter ses propres enfants et qui voulût les confier à une nourrice étrangère. Les mères s'abstiennent de voir leurs maris (mahatānte-āmini-vādi-ni) jusqu'à ce que leur nourrisson soit sevré, ce qui n'arrive guère que lorsqu'ils ont atteint l'âge de deux ou trois ans.

Pendant les huit premiers jours qui suivent la naissance de l'enfant, les parents du père et de la mère sont invités, en réjouissance de cet événement, à une fête dont le sacrifice d'un ou plusieurs bœufs, l'absorption d'une quantité plus ou moins considérable d'hydromel et d'eau-de-vie, la danse et les combats simulés sont les éléments indispensables. La dentition du nouveau-né est aussi l'occasion d'une fête du même genre, mais seulement lorsque la première dent perce à la mâchoire inférieure ; le cas contraire est d'un mauvais présage pour la durée de l'existence des parents.

Les Sakkalava ne donnent un nom à leurs enfants que lorsque ceux-ci sont parvenus à l'âge de quatre ou cinq ans ; ce nom se rapporte, soit à quelque une de leurs qualités morales ou physiques, soit à quelque circonstance de leur naissance, à leur origine ou aux prédictions des Ampi-sikili. Rien au reste n'égale l'inconstance des parents à ce sujet ; ils appellent quelquefois leurs enfants de vingt noms différents avant de trouver une qualification définitive. Les enfants eux-mêmes ne se font pas faute de changer de nom quand celui dont ils ont été gratifiés prète au ridicule ou n'est pas d'accord avec leurs prétentions. L'un des plus braves guerriers d'Andrian-Souli avait reçu dans sa famille le nom de Mëna, qui signifie *rouge*, à cause de la couleur de son teint ; les mauvais plaisants de Bouëni, par une fâcheuse addition, transformèrent ce nom en Mëna-Voûtou (*rubra-mentula*). Le guerrier s'empressa de quitter un nom si malencontreux, et prit celui de Fionzoûna, sublime, sous lequel il est généralement connu et respecté depuis plusieurs années.

La circoncision, qui se pratique sur les enfants de dix à onze ans, c'est-à-dire une ou deux années avant l'âge de puberté, leur donne le droit de porter la lance et de combattre les ennemis de l'État. C'est alors que commence leur éducation sociale. Les sciences (Fihānatsi-Hāzi) qu'on leur enseigne sont au nombre de cinq : la tradition (Fihānatzi--Firazānga ou Fahāni-Rāza), la médecine (Fittāha), l'astrologie (Vīnta), la sorcellerie (Vōriki), et la divination par le Sikili. La première des sciences que nous venons de nommer est considérée par les Sakkalava comme la plus noble et la plus importante. Elle embrasse l'histoire,

la mythologie et la poésie. Les jeunes gens n'étudient la sorcellerie que pour se mettre à l'abri des enchantements.

Les Sakkalava d'extraction libre ne jouissent des droits civils et politiques du citoyen qu'après leur premier mariage, et restent jusqu'à l'accomplissement de cet acte sous la tutelle de leur père ou de leur mère. Avant cette époque, ils ne peuvent rien posséder en propre, et ne peuvent pas davantage disposer des biens que ceux-ci leur ont laissés en mourant. La gestion de ces biens est laissée aux plus proches parents des père et mère, mais à ceux du premier préférablement. Un Sakkalava libre ne peut se marier sans le consentement de son père ou de sa mère. Celui des tuteurs institués par l'un ou par l'autre lui est également indispensable; cependant, en cas de refus de la part de ces derniers, leur pupille peut les traduire devant le tribunal de sa classe, qui décide s'il y a lieu à maintenir ou à lever l'interdiction dont il est l'objet.

Les jeunes gens se marient quelquefois à l'âge de douze ou treize ans, mais en général à quinze ou seize. Les filles sont rarement mariées avant l'âge de onze à douze ans, époque ordinaire de leur nubilité. Après s'être assuré du consentement de la femme qu'il désire épouser, le jeune homme la demande en mariage au père de celle-ci, action qui s'appelle *manouki-vali*. A l'exception des princes du sang royal, qui, pour des raisons politiques, choisissent autant que possible leurs épouses dans leur propre famille, et qui, à défaut de parentes moins rapprochées, peuvent épouser une de leurs sœurs, les Sakkalava regardent peu à l'illustration des familles auxquelles ils s'allient

ne l'ait formellement répudiée, elle ne peut s'engager dans de nouveaux liens. La formule de répudiation consiste à dire, en présence de témoins, au père de la femme que l'on veut répudier : « Marie la fille à un homme de l'Est, de l'Ouest, du Nord ou du Sud ; elle n'est plus ma femme (fatsivāli-kou kouā). » Cette déclaration faite à la femme elle-même en présence de témoins est également valide, et la formule est la même : « Marie-toi à un homme de l'Est, de l'Ouest...., etc. » La répudiation en ces termes est appelée *magnētouvali-ni*.

Le mari a le droit de garder tous les enfants de la femme qu'il a répudiée, à quelque sexe qu'ils appartiennent, pourvu toutefois qu'il ne les ait pas reniés avant de se séparer de leur mère. Un Sakkalava peut épouser sa femme après l'avoir répudiée. Les formalités et les cérémonies de cette nouvelle union, que l'on nomme *Boufanambalia*, sont les mêmes que pour la première.

Lorsqu'un Sakkalava veut épouser son esclave, il l'envoie demeurer pendant trois jours en société de femmes libres ; elle est alors considérée comme digne de partager la couche de son maître, et devient sa femme légitime. Cette union ne l'affranchit pas nécessairement ; il est loisible au mari de lui donner la liberté ou de la retenir en esclavage. Cependant les enfants qui naissent du mariage du maître et de l'une de ses esclaves sont libres de droit. Si le mari meurt sans avoir affranchi sa femme esclave, et si, à sa mort, l'aîné des fils qu'il a eus d'elle n'est pas encore marié, celle-ci devient la propriété de son propre fils, et cela soit que ce fils ait été renié ou non par le défunt. Le fils aîné non marié de l'esclave femme légitime d'un

homme libre ne peut pourtant pas vendre sa mère ; l'usage ne lui accorde sur elle le droit de propriété que pour lui permettre de réparer, en l'affranchissant, l'oubli ou la mauvaise volonté de son mari-maitre, et il est sans exemple chez les Sakkalava qu'un fils ait manqué à ce devoir. Le fils libre d'une femme esclave saisit toujours l'occasion de son premier mariage pour donner la liberté à sa mère, qui, dès ce moment, vit dans la case nuptiale, où elle est traitée avec les plus grands égards, et où elle se voit souvent servie par plusieurs esclaves. Si le fils aîné libre d'une femme esclave meurt avant de s'être marié, son frère puîné hérite de ses droits sur sa mère, et doit l'affranchir à son mariage; si celle-ci n'a que des filles libres, c'est l'homme qui épouse l'aînée, ou à son défaut ses sœurs, qui doit l'affranchir. Si l'esclave femme légitime d'un homme libre perd son mari avant d'avoir été affranchie par lui, et si elle est restée sans enfants, elle devient esclave des héritiers du défunt ; mais ceux-ci lui donnent ordinairement la liberté.

Quand une femme libre épouse un de ses esclaves, elle doit d'abord lui donner sa liberté.

Le mariage chez les Sakkalava n'entraîne pas la paternité du mari ; il peut reconnaître ou renier à sa volonté tous les enfants que ses femmes lui donnent. Il peut de même reconnaître les enfants d'une femme mariée à un autre, soit qu'il ait entretenu des relations illégitimes avec elle ou qu'elle lui soit restée étrangère. Mais, dans l'un ou l'autre cas, cette reconnaissance ne peut avoir lieu que lorsque le mari de celle-ci refuse de reconnaître les enfants de sa femme. La reconnaissance des enfants par leur père réel ou putatif, ou leur adoption par un étranger, constitue donc seule la

paternité légale chez les Sakkalava. Pourtant si le mari meurt sans avoir renié les enfants de ses femmes, son silence est considéré comme une reconnaissance tacite, et les enfants sont admis au partage de sa succession.

La femme qu'un Sakkalava épouse la première est de droit vādi-bé, femme principale; mais si le mari prend dans la suite une femme d'un rang supérieur à celui de la première, celle-ci est forcée d'abdiquer son titre en faveur de la nouvelle venue, qui devra le céder à son tour si son mari épouse une femme d'un rang encore plus élevé. N'oublions pas que la femme à laquelle déplairait la seconde place a le droit du *mēnga*, c'est-à-dire le droit de quitter son mari et d'aller vivre dans sa famille.

Les droits de la vādi-bé sur son mari ne sont pas différents de ceux de ses autres femmes; elle mène seulement un plus grand train, jouit de plus de considération que ses compagnes, et, quel que soit leur nombre, a toujours une case particulière et des esclaves spécialement affectés à son service.

Les enfants des deux sexes héritent du rang de leur mère quand son mari est d'une classe inférieure ou égale à la sienne, que le mari les ait ou non reconnus. Les enfants sont dits alors *mahéré n' voungounahitsi*, à noblesse bien établie, par le même motif qui a fait donner aux princes et princesses *voūla-mēna* qui tiennent leurs droits au trône de leur mère, la qualification de *mahéré n' fandzaka*, princes aux droits solides. Les enfants reconnus par leur père réel ou adoptif qui doivent le jour à une mère d'une classe inférieure, bien que libre, à celle de son mari, héritent du rang de celui-ci; mais ceux dont la mère est d'o-

rigine serve ne peuvent être admis, quelque illustre que soit le rang de leur père, que dans la classe des anakōmbé ou simples bourgeois.

De l'adultère (mangamatou).

Lorsqu'un Sakkalava s'aperçoit que sa femme entretient avec quelqu'un un commerce adultère, il se contente ordinairement de lui administrer une correction corporelle. Si l'amant avoue sa complicité, ce que l'évidence le force souvent de faire, il compose avec le mari, et lui paie une amende appelée *rehetsi*, cicatrisation. Cette amende varie suivant la qualité de l'offenseur et les prétentions de l'offensé. S'ils ne peuvent s'entendre, le dernier porte sa plainte au tribunal de sa classe, où l'affaire se poursuit comme nous l'avons dit au chapitre de la répression des délits. Mais si le délinquant a avoué sa faute en présence de témoins, et s'il est avéré qu'il possède moins de douze bœufs, le mari a le droit de le tuer ou de le réduire en esclavage, sans être obligé pour cela de le faire traduire au préalable devant la justice du pays. Hors ce cas, le mari ne peut tuer l'amant de sa femme que lorsqu'il les surprend en flagrant délit dans sa propre maison.

Le paiement du *rehetsi* par l'offenseur n'ôte pas à l'offensé la faculté de répudier sa femme pour cause d'inconduite. Aucune idée de honte n'est attachée à la condition de mari trompé. La femme est suffisamment justifiée aux yeux des Sakkalava par l'affection qu'ils lui supposent pour l'homme qui l'a éloignée de ses devoirs, et par la faiblesse et la facilité de sa nature. Quant à l'amant, quoique sa punition paraisse juste

à tout le monde, la passion lui sert aussi d'excuse, et il est moins blâmé pour l'acte dont il s'est rendu coupable envers le mari qu'à cause du scandale occasionné par sa maladresse.

Les enfants qui résultent des relations illégitimes d'une femme mariée (*ánaka-minrântou* ou *anaka-mountou*) appartiennent à son mari, qui peut les reconnaître ou les renier à son gré.

Testament, funérailles.

Les Sakkalava sont dans l'usage, quand ils sont malades, de se peindre en blanc les parties du corps où ils souffrent le plus. Si la maladie a quelque gravité, les parents font venir auprès d'eux un ampissikili et un médecin, lesquels n'ont droit à un salaire que dans le cas où leur client guérit. Quand ce dernier se croit en danger de mort, il fait venir des témoins auprès de lui, et déclare en leur présence à ses femmes et à ses enfants quelles sont ses dernières volontés. Cet acte se nomme *Námetsi voula*, parole explicative. Le testateur peut disposer de ses biens absolument comme il l'entend; cependant il est des prescriptions traditionnelles qu'il ne saurait violer sans attirer sur sa mémoire un blâme universel. Ainsi, l'usage lui permet bien, et lui recommande même, de léguer une plus large part de sa succession à l'aîné des enfants de sa première femme ou *vādi-bé* qu'aux aînés de ses autres femmes, et à l'aîné de sa dernière femme une part plus faible qu'à tous ses confrères en primogéniture; mais l'usage lui impose en même temps l'obligation morale de n'allouer au second enfant de sa première femme qu'une part inférieure à celle échue

à l'aîné de la dernière en rang ; au troisième enfant de la première femme , qu'une part inférieure à celle du second de la dernière , et ainsi de suite en appliquant le même procédé jusqu'aux derniers nés de ses différentes femmes.

Le testateur peut nommer pour exécuteur de ses volontés , soit un homme , soit une femme de sa famille , soit un étranger ; mais s'il meurt *ab intestat* , l'aîné des enfants mâles de sa vâdi-bé se trouve investi de ce titre , et doit procéder au partage de la succession de son père de la manière que nous avons indiquée plus haut.

La femme ne peut hériter de son mari qu'autant que la quotité du legs qui lui a été fait par le défunt a été clairement définie par lui devant témoins. Le mari esclave d'extraction , qu'une femme d'une classe libre quelconque a affranchi en l'épousant , ne peut non plus hériter de celle-ci , à moins qu'elle ne l'ait institué son légataire par-devant témoins.

Le corps du Sakkalava qui vient de mourir est immédiatement recouvert de ses plus beaux vêtements , on lui met quelquefois sept ou huit habits les uns sur les autres ; ses colliers et ses bracelets , quel qu'en soit le métal , sont laissés à son cou et à ses bras. Son fusil est placé à sa droite , sa lance de combat à sa gauche. Si le corps est celui d'une femme , on lui met ses plus riches atours et ses bijoux les plus précieux comme pour un jour de fête.

Le cadavre ainsi accoutré est déposé dans une hutte que les parents construisent auprès du lieu où il doit être inhumé , et reste suspendu sur des branchages jusqu'à ce que la bière qui doit le recevoir soit achevée. Cette bière (tamāngo) est un tronc d'arbre que

l'on creuse à la hachette , et que l'on sculpte ensuite avec le plus grand soin , double opération qui n'est jamais terminée que lorsque les chairs du cadavre ont été entièrement dissoutes par la putréfaction ou desséchées par les ardeurs du soleil. Pendant que les ouvriers travaillent à la confection de la bière , les parents , les femmes surtout , font assaut de pleurs , de cris et de chants élegiaques. Mais dès que le mort y a été renfermé , dès que les derniers coups de marteau ont rivé sur lui son étroite demeure , les larmes se séchent , la joie apparaît sur tous les visages un instant auparavant abattus par la douleur , les complaints funèbres font place à des chants joyeux , des bœufs sont égorgés et mangés palpitants ; les danses s'engagent , l'hydromel et l'eau-de-vie circulent à la ronde , et les instruments de musique font entendre leurs sons discordants. La bière et les restes qu'elle contient sont descendus pendant cette sorte de bacchanale dans une tombe d'un mètre de profondeur , sur laquelle on rassemble , après l'avoir comblée , un grand nombre de petites pierres que l'on dispose en forme de tumulus. De nouvelles victimes sont alors immolées , leurs urnes sont fixées à de longues perches que l'on plante autour du tombeau , et le festin continue jusqu'à ce que la nuit , l'ivresse ou l'épuisement des provisions ait forcé les acteurs de la fête à se retirer. Tant que la mémoire du mort est chère à ses parents ou amis , ils se réunissent de cinq mois en cinq mois sur sa tombe , à compter du jour de son inhumation , la réparent , tuent des bœufs en son honneur , et se réjouissent de la manière que nous venons de décrire.

Les Sakkalava n'ont pas de cimetières à proprement parler , mais des tombeaux de famille quelquefois

assez rapprochés les uns des autres. Ces tombeaux sont ordinairement élevés dans des lieux peu accessibles, comme les forêts et les rochers les plus escarpés. Les tombeaux des rois sont des sortes de mausolées en bois, garnis à l'intérieur de magnifiques draperies ; ils passent en général pour contenir d'immenses trésors, et s'il fallait en croire les habitants de Nossi-bé, celui de Mārou-Vouhāi, où reposent cinq des ancêtres de Tsi-Oumēi-Kou, serait un des plus riches de Madagascar. Les sépulcres royaux n'ont ordinairement qu'un seul caveau creusé à l'avance ; le tronc d'arbre qui renferme le corps du prince nouvellement décédé est déposé sur celui de son prédécesseur dans la tombe ; et quand la fosse est comble, on la scelle, et l'on en pratique une autre pour les futurs habitants de ce lieu funèbre.

A la mort de l'Ampadzāka-Mandzāka, et immédiatement après que son corps a été couvert de ses vêtements mortuaires, les nobles et le peuple se réunissent en kabbar ou conseil autour du lit de parade sur lequel il doit rester jusqu'à ce que la bière puisse le recevoir. Là, en présence de son cadavre livré à la dissolution, ils examinent scrupuleusement la vie de celui qui fut leur souverain, rappellent le bien qu'il a fait pour bénir sa mémoire, et ses méfaits pour la flétrir. Lorsque chacun a donné libre cours au blâme ou à la louange, les Ampiāssi-Firazānga proposent à l'assemblée différents surnoms destinés par leur composition à éterniser le jugement du peuple. Ces surnoms posthumes qui sont rarement acceptés sans orage, commencent toujours par le mot *andrian*, seigneur, et se terminent invariablement par le mot *arrivou*, millier. Le premier indique le haut lignage

du défunt, et le second qu'il fut placé pendant sa vie à la tête d'une nombreuse nation. Le corps du mot composé renferme l'épithète appliquée au personnage, épithète qui est quelquefois composée elle-même de plusieurs mots. Si aucun des surnoms proposés n'emporte l'assentiment de la majorité, le royal défunt reçoit plusieurs qualifications ayant chacune rapport à quelque trait isolé de sa vie ou de son règne. C'est ainsi que *Houântitsi*, aïeule maternelle de la reine de Nossi-bé, a été surnommée à sa mort *la reine inébranlable* (*Andrian-Mangôsi-arrivou*) par allusion à la fermeté qu'elle déploya contre les Hova, et qu'elle a reçu en outre le surnom de *la reine qui s'empare* (*Andrian-Mangorégni-arrivou*), parce qu'en effet c'est elle qui s'empara du pouvoir quand son frère Andrian-Souli fut détrôné. La fille de Houântitsi, la princesse *Táoûssi*, reçut également après sa mort les surnoms de *la regrettée* (*Andrian-Tangiani-arrivou*) et de *l'inséparable* (*Andrian-Tsi-Midssaraka-arrivou*), le premier parce qu'elle mourut dans toute la force de l'âge, et avant que sa fille Tsi-Ouméi-Kao fût en état de gouverner les Anti-Bouéni; le second, parce qu'elle resta constamment du parti de sa mère contre son oncle Andrian-Souli. Les noms posthumes des rois sakkalava étant, comme nous venons de le voir, le résultat des délibérations de leurs propres sujets, l'on conçoit que ces noms ne soient pas toujours adoptés par leurs ennemis: aussi les Sakkalava d'Andrian-Souli et de Tsi-Ouméi-Kou donnent-ils un surnom presque injurieux au prince Makka, père de Tsi-Mandroûhou, et les sujets de ce dernier ne se montrent-ils pas plus respectueux envers Andrian-Mandrissou-arrivou ou le *victorieux*, prince qui doit ce surnom à un avantage qu'il remporta sur les partisans de Makka.

Les princes et les princesses zounla-ména qui n'ont pas régné reçoivent aussi des noms posthumes, soit qu'ils appartiennent à la catégorie des princes mahéré ou à celle des princes tsi-mahéré; mais, à moins que ces noms n'aient trait à quelque événement important de l'histoire de leur pays, les Sakkalava les ont vite oubliés. Les différents surnoms d'un même prince, qu'il ait régné ou non, sont bien loin aussi de se conserver tous, et c'est à peine si les Sakkalava se rappellent aujourd'hui qu'Andrian - Tanghiani - arrivou a été surnommé en même temps Andrian-Tsi-Missāraka-arrivou.

Dès qu'un ou plusieurs noms posthumes ont été adoptés par le peuple pour caractériser un prince, le nom que portait celui-ci pendant sa vie devient *fâli*, sacré, et il y a peine de mort contre quiconque oserait le prononcer. Les mots qui ont quelque affinité avec le nom proscrit deviennent également *fâli*, de sorte que le peuple se voit dans la nécessité de les altérer pour faire disparaître les consonnances suspectes, ou de les remplacer par d'autres mots. Nous ne citerons que quelques exemples pour donner une idée de la perturbation apportée dans la langue, à la mort de Makka et de Taoussi, par ce singulier usage. Le mot *lâka*, qui signifiait une pirogue, a été remplacé par le mot *fioun-râma*; *taoussi*, beau, belle, a disparu aussi pour faire place au mot *senga*, qui signifie proprement *beau, bonne* *ântétsi*, vieux, vieille, fut remplacé par *matoué*, qui n'avait d'abord que le sens de *mûr* (maturus); *mat-taouatsi*, avoir peur, fut transformé en *mattahoré*; *voûssi*, châtré, s'exprima par le mot *manupaka*, qui peut s'appliquer indifféremment à tout ce qui est *coupé*; Nossi, Ile devint *variou*, nom composé qui veut dire tout simplement *un lieu où il y a du riz*. Il est à re-

marquer, au surplus, que ces changements ne sont admis que par les sujets ou partisans du prince défunt. La pirogue continue à s'appeler *laká* chez les Sakkalava de Tsi-Ouméi-Kou, et une île se dit toujours *nassi* parmi les sujets de Tsi-Mandrouhoun. Quant aux Sakkalava d'Andrian Souli, comme ce prince a été à la fois l'antagoniste de Makka, de Houânútsi et de Tsoussi, aucun des mots qui ont été mis à l'index à la mort de ces trois Voula-Ména n'a cessé d'être employé par eux.

NOTE sur des documents relatifs à la Sénégambie, envoyés par M. l'abbé BOILAT, vicaire à St-Louis du Sénégal ;

Par M. le baron ROGER.

Le retour au Sénégal de trois jeunes prêtres africains longtemps et soigneusement élevés en France, avait fait concevoir de justes espérances aux amis des sciences et de la civilisation. À peine arrivés depuis une année dans leur pays natal, ils ont déjà fait voir que ces espérances ne seront pas déçues. Par leur impulsion et sous leur surveillance, l'instruction publique reçoit au Sénégal une extension et des perfectionnements remarquables. Les écoles primaires, qui étaient en souffrance, donnent les plus heureux résultats ; le nombre des élèves s'est accru ; elles sont même fréquentées par des enfants esclaves, ce qui est un progrès tout nouveau, notamment à Gorée.

Le zèle de ces jeunes et intéressants ecclésiastiques, leur désir de répandre la lumière parmi les indigènes, leurs compatriotes, ne se sont pas arrêtés là. Avec l'ap-

pui du gouvernement, ils ont ouvert un collège dans lequel un bon nombre d'élèves se livrent à des études d'un ordre supérieur. Il est impossible de prévoir tous les bons effets que doit produire cette nouvelle institution. Les jeunes Sénégalais qui montreront le plus d'application et de capacité, venant plus tard recevoir en France un complément d'instruction, retourneront bientôt aussi dans leur pays, où ils multiplieront à leur tour les germes des améliorations intellectuelles et morales. Que n'en devra-t-on pas attendre pour les progrès de notre commerce en Afrique, et pour le succès des recherches qui intéressent les sciences et surtout la géographie? Nous pouvons entrevoir là une pépinière de voyageurs acclimatés, parlant les langues du pays, y possédant déjà des relations de famille, et toutes les ressources naturelles qui ont manqué aux courageux Européens, que les difficultés locales, et trop souvent la mort, ont arrêtés dans ces périlleuses entreprises.

Tant de devoirs, tant de travaux, n'empêchent pas que nos trois ecclésiastiques africains ne se livrent à des études propres à mieux faire connaître leur pays, et ne recueillent des documents qu'ils se proposent de communiquer successivement à notre Société. L'un d'eux, M. l'abbé Frédoil, curé de Gorée, m'écrit qu'il prépare des notes relatives aux peuplades de la côte au-delà du cap-Vert. J'espère les recevoir bientôt.

D'un autre côté, M. l'abbé Boilat, vicaire à Saint-Louis, vient de nous envoyer à M. Jomard et à moi de nombreux documents que, d'après ses intentions, je dépose sur le bureau de la Société de géographie, et dont je crois devoir donner une désignation sommaire. Vous remarquerez, messieurs, que ce n'est pas seu-

loment de la part de M. Boilat une preuve de dévouement; mais que son envoi révèle beaucoup d'intelligence, de discernement, et un goût éclairé pour l'étude des langues et de l'ethnographie.

La collection qui vous est offerte par M. l'abbé Boilat se compose de cinq cahiers reliés et assez volumineux.

Le 1^{er} a pour titre : *Mœurs et coutumes des Maures du Sénégal*. C'est un petit recueil d'histoires, d'anecdotes et de fables, écrites dans le dialecte vulgaire des Maures du pays. Vous ne pouvez manquer d'y attacher de l'importance. Depuis longtemps les orientalistes désiraient avoir à leur disposition des textes soignés et authentiques, afin de bien connaître les variations qu'a éprouvées l'arabe dans le dialecte parlé sur les bords du Sénégal. Le gouvernement a envoyé dans le pays, sans résultats satisfaisants, des interprètes européens pour se livrer à ces recherches. Les textes transmis par M. Boilat pourront être utilement comparés à ceux qui proviennent journallement de l'Algérie.

Le 2^e et le 3^e cahier contiennent des *notes en langue des Maures du Sénégal*. C'est un recueil de textes beaucoup plus nombreux que le premier.

Le 4^e cahier renferme *les prières publiques des mahométans de la Sénégambie*. Ce doit être encore un sujet précieux. — A la suite des prières, se trouvent quelques pages écrites en arabe par un *Talibā*, ou élève de marabout, avec l'encre dont on se sert dans le pays. Enfin, ce cahier est orné de dessins faits par M. Boilat lui-même, avec une fidélité et une naïveté remarquables. Le costume, la pose, la physionomie

des personnages, des marabouts notamment, y sont d'une vérité frappante.

Le 5^e cahier est une espèce d'*album in-4°*, plus intéressant peut-être encore que les précédents. Il commence par deux portraits, l'un au crayon, l'autre à la plume, de *Dhiādhiaca* et de *Amadi-Golojo*, les deux marabouts qui ont principalement fourni des documents à M. Boilat. Ces portraits sont si curieux, ils reproduisent avec tant de naturel les types de deux races différentes de noirs, et la physionomie des individus, qu'il serait à désirer que la lithographie pût en orner notre *Bulletin* (1). — Viennent ensuite plusieurs *grigris* (ou talismans) *originaux* que l'abbé a confisqués, suivant sa naïve expression, à des *Signares* qui cumulaient jusqu'alors avec les croyances du christianisme les superstitions locales du mahométisme. Ces *grigris* avaient pour objet, les uns d'assurer des chances toujours heureuses dans le commerce, les autres de préserver de la mort ou des sorciers, d'autres encore d'attirer toutes sortes de maux sur les ennemis de ceux qui les portaient. L'un d'eux est annoté comme ayant coûté la valeur d'un esclave. On peut juger par là combien sont grandes, d'un côté la fourberie, et de l'autre la crédulité. Outre des textes écrits par des indigènes (lettres d'affaires ou d'amitié), on voit encore dans ce cahier des figures cabalistiques, divers dessins, et des espèces de vignettes ou d'ornements tracés en plusieurs couleurs par des marabouts. Il contient aussi des fables écrites en oualof, et recueillies à Gorée et sur la rivière de Gambie. — Enfin, il s'y trouve joint un manuscrit qui paraît ancien, et qui est d'une fort belle écriture, en caractères arabes, d'encre noire et rouge.

(1) Voir ces portraits au commencement de ce numéro.

Vous jugerez sans doute convenable , messieurs , de recommander ces curieux documents à l'examen d'un des savants orientalistes qui font partie de la Société de géographie. Il vous parattra juste aussi d'adresser à M. l'abbé Boilat des remerciements et des encouragements.

Ces conclusions sont adoptées.

NOTE sur la Séance solennelle de la Société royale des antiquaires du Nord de Copenhague du mois d'octobre 1843, par M. DE LA ROQUETTE, ancien consul de France en Danemark et en Norvège.

Les réunions solennelles de la Société des antiquaires du Nord offrent toujours un vif intérêt ; le nombre de ses membres augmente chaque année ; sa bibliothèque, de même que son musée, continuent de s'enrichir par les dons qu'ils reçoivent de toutes parts, et les informations qui lui parviennent des différents pays du globe, et plus spécialement de la Norvège, de la Suède, de la Russie, de l'Amérique, jettent un jour nouveau sur l'histoire des peuples de ces contrées septentrionales. Les savants professeurs Rafn et Finn-Magnusen, le D^r Pingel, et plusieurs autres membres de ce corps distingué donnent de l'intérêt à ces séances par leurs savantes dissertations dont il serait trop long de présenter ici même l'analyse.

Dans la dernière assemblée générale du mois d'octobre 1843, plusieurs importantes communications ont été faites, tant par des Danois que par des étrangers. Un savant norvégien, M. Dahl, professeur de peinture à l'Académie de Dresde, connu par ses travaux archéologiques, a soumis de curieuses observations sur un siège ou fauteuil patriarcal qu'il est parvenu à se procurer, aussi remarquable par

son antiquité que par les sculptures dont il est enrichi. En les examinant avec attention, M. Dahl s'est assuré que cette espèce de trône a servi au roi *Sverre*, ce héros du moyen-âge, célèbre par son courage et par ses connaissances littéraires, qui conquit la Norvège, et rédigea, dit-on, le *Miroir royal*, monument précieux de littérature scandinave, ainsi qu'une histoire de son temps. Ce fut en 1307, cinq ans après la mort de Sverre, que les ennemis de ce prince, connu sous le nom de *Baglers*, s'étant emparés du château de Bergen, y trouvèrent ce fauteuil royal, dont leur roi Philippe fit cadeau à l'archevêque de Drontheim (Tronhem).

Un autre savant, M. Sorterup a soumis à la Société les dessins de différents objets en bronze qu'il a trouvés, surtout dans la Suisse française pendant un voyage archéologique en Allemagne, en Suisse et en Italie. La ressemblance qu'ils paraissent avoir avec des objets analogues qu'on rencontre fréquemment dans la Scandinavie, et quelques faits recueillis par M. Sorterup pendant ses voyages, lui font penser qu'il a existé une civilisation générale européenne qu'on pourrait appeler celtique, bien antérieure à la civilisation grecque-romaine.

L'Islande et le Groenland, ces deux colonies du Danemark, fondées par les Norvégiens, continuent d'être journellement explorées, et fréquemment on y découvre des objets ouvrés en bronze et en pierre, souvent chargés d'inscriptions. C'est le premier de ces pays que vient de visiter M. Jonas Halgrimsson, et c'est dans le Groenland que le pasteur Steenberg, missionnaire à Holsteinberg, a étendu ses recherches. Le morceau le plus remarquable trouvé par ce dernier est une pointe de flèche en calcédoine, travaillée avec beau-

coup d'habileté et de goût par des Esquimaux. Les observations judicieuses de M. le D^r Pingel sur les communications faites par le pasteur Steenberg, et sur les antiquités récemment découvertes dans la mère colonie de *Godthaab* et dans le district de *Jacobshavn*, méritent d'être méditées. On a aussi entendu avec un vif intérêt les communications de M. le professeur Finn-Magnusen, relatives à des inscriptions runiques sur bois, trouvées depuis peu en Islande.

L'Amérique est une mine fort riche en antiquités, dont les produits augmentent journellement les collections de la Société des antiquaires du Nord. Ainsi cette Société a reçu depuis peu de M. Virgel von Helmreichen, naturaliste autrichien qui voyage en ce moment au Brésil, deux pointes de flèche ou fers de lance, on ne peut pas plus remarquables, l'une en cristal de roche et l'autre en *hornsteen* (*felix corneus*), trouvées à Cida de Diamantina dans la province de Mipas-Geraes. Mais c'est surtout des États-Unis de l'Amérique septentrionale que viennent les envois les plus nombreux. La Société doit à M. Charles Hammond, de Boston, une collection de trois cents pièces d'objets d'antiquité en pierre, en bronze et en os, et quelques vases en argile noire et rouge, remarquables par le fini du travail et par les ornements intérieurs et extérieurs. Ces objets ont été recueillis, les uns près de Dresde dans l'État du Maine, les autres dans les tombeaux près de Nayant, de Middborough et de Rochester dans le Massachusetts, et d'autres enfin près de Middletown dans le Connecticut. Une autre collection de deux cent quinze pièces, toutes en pierre, a été découverte dans un endroit d'environ 2 acres de superficie sur les bords de la Delaware, à 5 milles à l'est de Easton. Cette circonstance a fait supposer au donateur, M. le D^r Swift, que ces objets

d'antiquité provenaient d'une fabrique établie sur le lieu par les Indiens dans un temps plus ou moins reculé. La Société doit aussi à un autre citoyen des États-Unis, M. Henri R. Colcraft, de New-York, une communication concernant des objets d'antiquité chargés d'inscriptions trouvés en Virginie près de Grave-Creek, dans la vallée de l'Ohio.

Parmi les hommages faits à la Société, on remarque celui de M. William Hooper, habitant d'Honolulu dans les Iles Sandwich, qui lui a envoyé deux numéros du *Spectator hawaian* imprimé à Honolulu, ainsi qu'une carte des Iles Sandwich, gravée et imprimée par des indigènes. La bibliothèque vient aussi de s'enrichir récemment d'un grand nombre de Mémoires et d'ouvrages que des établissements scientifiques et quelques particuliers lui ont transmis. Nous citerons entre autres :

1° Un rapport sur quelques antiquités de l'île de Laaland, accompagné de dessins, par le pasteur Bloch;

2° La Description des antiquités les plus remarquables de la collection de la Société royale des sciences de Trondhiem (Drontheim) (Norvège);

3° Un Mémoire sur le système monétaire des trois royaumes du Nord depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par l'assesseur norvégien Schwach;

4° Une nouvelle édition du célèbre parchemin de Bergen, par M. Munch, professeur d'histoire à l'Université de Christiania; qui en a adressé un exemplaire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

5° Un Mémoire sur les premiers habitants de la Scandinavie, par le professeur Nielson, de Lund, 4° cahier;

6° La description des sculptures gravées sur des rochers du Jemteland (Suède) avec un dessin représentant différents animaux ayant quelque ressemblance avec des élans ou des rennes, etc. , par le D^r Wetterbeck ;

7° L'Edda, de Snore, traduite en anglais à Stockholm, par M. George Webbe Dasent.

8° Des observations sur des antiquités trouvées près de la ferme de Berga, paroisse de Skultuna dans le Westmanland (Suède), par M. Iverus ;

9° Des observations sur la croyance à la sorcellerie et aux exorcismes ou adjurations dans la paroisse de Lappajarvi, et en général dans le district de Vasa en Finlande, par le pasteur Jacob Fellman ;

10° La collection des ouvrages publiés par la Commission impériale russe d'archéographie, composée :

a. Des actes (*Acter*) réunis dans les bibliothèques et archives de l'empire de Russie, depuis 1394 jusqu'en 1700 en 4 volumes ;

b. Des actes historiques de 1334 à 1700, en 5 vol. ;

c. Des actes juridiques, ou concernant l'ancienne procédure ;

d. Une collection complète des chroniques russes, en 2 volumes ;

e. Une histoire de la Russie sous le règne d'Aleixei Michailowitch, par Koschichin, auteur contemporain ;

f. *Historicæ Russiæ monumenta ex antiquis exterarum gentium archivis et bibliothecis depromta ab A.-J. Turgenio*, 2 vol. in-4 ;

g. Une collection de médailles russes en 4 cahiers in-fol. ;

11° *Asseb O-sseyard*, ou les Sept planètes, contenant l'histoire des kans de Crimée de 1466 à 1787, par

Seind Muchammed Risa, publié à Kasan par le professeur **Mirza-Kasem-Beg** ;

12° Le catalogue des livres , manuscrits et cartes en langues chinoise, mantschoue , mongole, tibétaine et sanscrite de la bibliothèque du département asiatique à Saint-Pétersbourg , par M. Desmaison , directeur de l'Institut asiatique ;

13° *La Mort de Cicupala* , poème sanscrit de Magha , traduit et offert par le D^r Schütz de Belesfeld ;

14° Un Mémoire sur les temps anciens du Danemark, accompagné de dessins représentant des tombelles et objets d'antiquité , par M. J.-J. Worsaae ;

15° *Overzicht over de Rune literatur, etc.*, aperçu sur la littérature runique, par M. Hettema, de Leewarden, qui a transmis aussi des copies d'inscriptions en caractères runiques , gravées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur d'une très ancienne urne trouvée en faisant des fouilles dans le Brabant septentrional ;

16° *Wendische Geschichten* , etc. , Histoire des Vendes depuis l'année 780 jusqu'en 1182, par le professeur Giesebrecht de Stettin ;

17° *Etruschische und Koempanische Wasenbilder des Königlichen Museums zu Berlin* , par le professeur Gerhard ;

18° Le tome 1^{er} des *Papyri græci Musei antiquarij publici Lugduni-Batavi* , ainsi que le tome V de la continuation des *Ægyptische monumenten* , Monuments de l'Égypte. Ces deux ouvrages , publiés aux frais du roi des Pays-Bas , sont offerts en son nom par le D^r Leeman ;

19° Un cahier de l'*Archeologia* par la Société des antiquaires de Londres, qui adresse en même temps

un Mémoire important de John Gage Rokevode *on the painted chamber in the palace of Westminster* ;

20° La Nouvelle édition des œuvres de M. William Herbert, dans lesquelles on remarque des poésies dont le sujet est puisé dans les mythes du Nord, etc. ;

21° Le tome XIX, partie 2, des Transactions de l'Académie royale d'Irlande, qui renferme entre autres morceaux un curieux Mémoire sur la géographie *norse* de l'ancienne Irlande.

La Société a également reçu :

1° De M. Navrotskoy, capitaine de la garde impériale russe, vingt monnaies bulgares qu'il a trouvées, au mois de novembre 1840, dans les ruines de l'antique *Bolgar*, gouvernement de Kasan ;

2° De M. Olsoufieff, maréchal de la cour du grand-duc Alexandre, quarante objets divers d'antiquités, découverts en 1837 dans une tombelle des environs de Moskou, dont il était gouverneur à cette époque. M. le professeur Rafn se propose de comparer ces objets aux analogues qui existent dans le musée de Copenhague, et de soumettre son opinion à ce sujet.

Nous terminerons cette nomenclature en faisant connaître les noms des derniers membres admis par la Société des antiquaires du Nord de Copenhague; ce sont :

Le grand-duc Michael Polowitsch, de Russie.

Le duc Maximilien, de Leuchtenberg.

Le prince Pierre d'Oldenburg.

Les princes Dmitri Galitzin, de Moskou, et Pierre Volkonski, ministre de la maison impériale.

Le général Aklosticheff, gouverneur militaire d'Odessa.

Le conseiller de conférence intime Boutkoff.

Le général Von Essen.

Le maréchal de la cour Olsafieff.

Le général Orloff.

Le conseiller d'État russe N. Rumin.

Le comte de Münch-Bellinghausen , de Vienne.

Johan Schindler, prélat de la maison de S. S. le Pape.

Le comte Tischkewitsch , de Minsk , et M. Uhde , de Mexico.

RAPPORT sur la 5^e édition de la DESCRIPTION GÉNÉRALE
DES PHARES de M. Coulier et sur la publication de son
atlas.

Par M. S. BERTHELOT, secrétaire général de la Commission centrale.

M. Coulier a fait hommage à la Société de sa *Description générale des phares*. Les navigateurs ont su déjà apprécier l'utilité de ce petit livre, que les nomenclatures officielles publiées par les différentes nations maritimes ont successivement augmenté.

L'ouvrage de M. Coulier est arrivé à sa cinquième édition. L'auteur y décrit tous les phares, fanaux et signaux de reconnaissance placés pour la sûreté de la navigation et faciliter les atterrages sur les côtes des deux hémisphères; il indique la nature des feux sous le rapport de leur apparence, leur position géographique, leur direction d'après les relèvements, leur portée suivant le système d'éclairage, et leur élévation au-dessus du niveau de la mer.

Les descriptions sommaires qu'il a résumées dans

son catalogue sont une preuve des progrès qu'a faits l'éclairage des côtes depuis quelques années , et des développements qu'il a pris sous l'impulsion donnée par la France d'abord , qui a eu la gloire de guider les autres nations , puis par l'Angleterre et les États-Unis , qui ont imité ses utiles améliorations. La Hollande , le Danemark et la Russie ont marché aussi dans la voie du progrès pour avancer cette œuvre de philanthropie maritime.

Les anciens phares ne projetaient pas toujours leur lumière à des distances suffisantes. Il y a une vingtaine d'années que M. Becquey , directeur général des ponts et chaussées , et que la Société de géographie s'honore de compter au nombre de ses présidents honoraires , invita la Commission des phares à rechercher les moyens de corriger les vices de l'ancien système. Le problème fut résolu par l'ingénieur Fresnel , qui substitua dans l'appareil des phares , pour la concentration des rayons lumineux , le système lenticulaire à l'emploi des réflecteurs métalliques , idée féconde qui a amené les plus heureux résultats. Peu à peu les procédés dus au génie de Fresnel sont venus remplacer les anciennes méthodes d'éclairage ; partout des réformes nécessaires , d'utiles améliorations , d'ingénieux perfectionnements ont été mis en pratique. Chaque nation , dans ses limites respectives , a rivalisé de zèle ; les phares ont été multipliés sur différents points dans toutes les mers navigables , ici pour prévenir les marins contre les dangers d'une côte aux abords difficiles , là pour signaler l'entrée des ports les plus fréquentés. Il est aujourd'hui certaines côtes le long desquelles on peut naviguer de nuit en se guidant de phare en phare , de manière à en avoir toujours

deux ou trois en vue , car la portée de leur feu s'étend souvent au-delà de 18 milles. Ces feux sont fixes , à éclipses intermittentes; différentes colorations de lumière servent à les distinguer. Les feux à éclipses ou feux tournants n'offrent de différence bien tranchée que dans la durée de leurs phases, qui se reproduisent régulièrement à des intervalles dont les variations dépendent des dispositions de l'appareil. Ainsi , dans les feux variés par des éclats , la lumière fixe est plus intense et de plus longue durée. Les appareils sont tantôt catoptriques ou à réverbères, tantôt dioptriques ou lenticulaires, c'est-à-dire composés de lentilles qui circulent autour d'une lampe à mèches concentriques , pour produire des éclats de minute en minute , et dont plusieurs rangées de miroirs prolongent la durée. Les brillants reflets que l'on obtient par ce mécanisme ne durent guère au-delà de 8 à 9 secondes , et sont toujours suivis d'éclipses. Dans les appareils tournants à réflecteurs , les éclats restent visibles pendant 12 à 15 secondes. Les phares à éclat sans éclipse totale , c'est-à-dire ceux dont la lumière fixe reste permanente , offrent aux navigateurs l'avantage de pouvoir continuer les opérations du relèvement. Parmi les tours ou les constructions analogues sur lesquelles on a placé les feux indicateurs , il en est qui ont jusqu'à 80 mètres d'élévation, et même davantage. Sur les côtes de France , plusieurs de nos phares ont une portée très étendue , entre autres celui de Belle-Ile qu'on découvre en mer , dans un beau temps , à 26 milles de distance. L'appareil est placé à 84 mètres de hauteur , et produit un feu à éclipses et à éclats ; mais ceux-ci varient d'intensité , c'est-à-dire qu'un éclat brillant est précédé d'un autre plus faible. Ces

beaux effets de lumière offrent dans leurs intervalles un feu fixe visible à plus de 9 milles. Au-delà de cette portée, les éclipses paraissent totales. Le phare de la tour de Cordouan est à feu tournant ; il est principalement destiné à marquer l'embouchure de la Gironde. C'est le premier feu qui ait été établi sur le principe de rotation pour éclairer les mers du globe.

En Espagne, le phare de Santander a été construit sur le nouveau principe, et peut passer pour un des plus remarquables. Placé sur le cap *Mayor*, il est visible à 21 milles pendant le jour, et varié par des éclats qui se succèdent de 36 secondes en 30 secondes, et qui montrent un feu fixe au-dessus et au-dessous : on peut l'apercevoir de nuit à plus de 25 milles de distance pendant ses reflets lumineux, et à 18 milles environ lorsqu'il n'est éclairé que par ses feux fixes. Toutefois, beaucoup de phares de la Péninsule hispanique sont encore construits d'après l'ancien système, et l'entretien de quelques uns doit être fort dispendieux, celui de Valence, par exemple, dont la portée est de 12 milles. Son feu est fixe, et forme un demi-cercle lumineux de 0^m,32, renfermé dans un fanal monstre semi-circulaire de 1^m,17 de haut, et de 3^m,09c. dans la demi-circonférence qu'il décrit. Le réverbère est composé de miroirs qui multiplient la lumière de 9 lampes formant le demi-cercle lumineux, dont le diamètre est du côté de la terre, et la partie convexe tournée vers la mer.

Mais ce n'est pas à ces seules notions que se borne M. Coulier dans l'ouvrage qu'il nous a adressé ; il indique encore toutes les marques et signaux de reconnaissance établis sur les différentes côtes, et n'omet

aucun renseignement important pour l'instruction des pilotes. Ainsi, il a soin de prévenir que les feux sont allumés sur les côtes de Russie depuis le 12 juillet jusqu'aux premières glaces, et depuis le moment où elles se débarrassent jusqu'à la fin de mai ; qu'en Angleterre, les feux flottants, c'est-à-dire ceux qui sont établis dans des bateaux mouillés à poste fixe, sont munis de *tum-tam*, que les gardiens frappent, dans les temps de brouillard, de dix minutes en dix minutes. Il désigne les lieux où se trouvent placés les signaux de jour, tels que les tours, vigies et pyramides blanches ou rougeâtres, ou bien à bandes de différentes couleurs, comme on en voit sur les côtes de la Baltique, les perches surmontées d'un baril, les mâts de signaux garnis de bras indicateurs, les halises, les bouées flottantes plantées de pavillons rouges ou portant des balais comme dans les passes du golfe de Finlande.

M. Coulier n'a rien négligé pour augmenter les descriptions déjà très nombreuses qu'il avait données dans les éditions précédentes. Cette fois, 940 phares sont mentionnés dans son catalogue : c'est 240 de plus qu'en 1839. L'Angleterre, la France et les États-Unis, c'est-à-dire les trois premières nations maritimes du monde, ont fait les frais du plus grand nombre. L'augmentation de ces trois dernières années a été de 33 feux pour la Grande-Bretagne, de 20 pour les États de l'Union américaine, et de 17 pour la France. Les côtes de la Baltique et la partie du littoral de l'Europe continentale baignée par la mer du Nord, comptent aussi un grand nombre de feux. Dans la Méditerranée, les côtes de France sont les seules bien éclairées. L'Italie, la Grèce, la Turquie et l'Espagne sont restées en arrière. • Les côtes d'Espagne et des Iles Baléares,

observe M. Coulier, sont garnies d'un grand nombre de tours très utiles pour le cabotage, mais dont la navigation ne saurait tirer qu'un secours très secondaire, en supposant que la confusion n'occasionnât pas de funestes accidents. » Cette considération l'a engagé à supprimer de sa nomenclature ces constructions, élevées autrefois pour la défense des côtes contre les Maures. Aujourd'hui, ces sortes de vigies ou *atalayas* tombent généralement en ruines; quelques unes même, qu'on retrouve indiquées sur les anciennes cartes de Tosino, ont déjà disparu. Du reste, leur objet principal devient inutile depuis que la France a garanti la chrétienté des déprédations barbaresques en occupant le nord de l'Afrique. Il faut espérer que l'Espagne, à laquelle l'étendue de ses côtes sur les deux mers, ses excellents ports et ses îles avancées assurent de si beaux avantages, pensera sérieusement à les mettre à profit dès que la stabilité de son gouvernement lui permettra de s'occuper des intérêts matériels du pays en se livrant au commerce et à la navigation, ce grand art qui fit jadis sa fortune. Alors sans doute, en reprenant son rang parmi les nations maritimes, l'Espagne perfectionnera son système d'éclairage, et de nouveaux feux, que les besoins de la navigation réclament, seront placés sur différents points de son littoral.

M. Coulier a progressivement augmenté et perfectionné son œuvre. Plusieurs erreurs, dépendantes sans doute du défaut de renseignements, et qui lui avaient été signalées dans les premières éditions, ont disparu dans la nouvelle.

D'après un prospectus que nous avons reçu, M. Coulier annonce la prochaine publication d'une grande

carte ou Atlas des phares qui paraîtra en plusieurs livraisons. Ce sera le complément de son travail descriptif. En donnant sur des plans à grands points la position des feux, le tracé de leur portée et les alignements de nuit avec l'expression des angles sous lesquels on devra les tenir pour aborder une côte ou entrer dans un port , il guidera les marins dans la navigation nocturne ; il remédiera à tous les doutes , à toutes les incertitudes que laissent encore dans l'esprit les descriptions écrites, et prévendra les sinistres auxquels donne lieu , sur les cartes marines, le défaut d'indications ou la trop grande négligence dans les détails hydrographiques. Ces belles feuilles d'atlas où les contours des côtes ont été pris à grandes distances, ne sont pas toujours les plus utiles. Les difficultés de la navigation ne se rencontrent pas au large , mais sur les atterrages. C'est donc là qu'il faut multiplier les données. M. Coulier se propose de reproduire la description sommaire des feux au bas de chaque carte , et d'y figurer les vues de côtes , comme supplément indispensable. On ne peut que le féliciter de cette idée.

L'Atlas des phares , tel que M. Coulier a entrepris de le publier, d'après le spécimen qu'il a donné dans son prospectus , aura pour les marins un avantage incontestable sur les descriptions de son catalogue ; car, au moment de l'atterrage , le capitaine , occupé de la manœuvre , jugera bien mieux du danger qu'il doit éviter par les indications graphiques que par la narration. C'est dans ces instants critiques surtout que la carte doit l'éclairer. Si elle comprend tous les renseignements du texte , si elle signale le mouillage et la route qu'il faut suivre , si elle donne les sondages ,

la direction de la côte, la position et la portée des feux, la situation des écueils, un coup d'œil suffit au marin pour saisir tous ces détails, les apprécier dans leurs rapports et les comprendre dans leur ensemble. La carte est sous ses yeux, précise comme le pilote; avec elle les méprises sont impossibles, car le relèvement et la portée des feux peuvent toujours faire distinguer le phare que l'on cherche de celui qui l'avoisine.

Voyez ce navire venant du large au milieu d'une nuit obscure, et sans autre renseignement sur le mouillage qu'il cherche que *la Description des phares*. En vue du feu de l'île de Groix, le capitaine le prend pour celui du *fort de la Croix*, situé à l'extrémité orientale de la même île; il coupe son méridien, puis fait route au nord, et se perd sur les roches de l'île. Cependant l'indication des deux feux était exacte dans le texte et suffisait pour le tenir en garde contre toute méprise. Mais a-t-on le temps de lire quand il faut manœuvrer? Avec la carte, au contraire, il n'y avait pas d'erreur à craindre; elle aurait indiqué la portée des deux feux voisins; le capitaine, prévenu, n'aurait déterminé la route à suivre qu'après les avoir relevés l'un et l'autre; il aurait donc laissé courir à l'est après avoir vu le premier. Bientôt le véritable feu du fort de la Croix serait venu le confirmer dans son relèvement et il eût sauvé son navire. (*Historique.*)

Cet exemple suffit pour démontrer que l'Atlas des phares de M. Goulier sera un ouvrage des plus utiles entre les mains des navigateurs. Espérons que l'administration supérieure encouragera cette publication, et qu'il sera donné à son auteur de terminer des travaux qu'il poursuit dans un but aussi louable. On ne saurait

le bouleversement des missions jésuitiques; 2° une carte de Chiquitos, par MM. de Oviden et Bach, qu'il a publiée dans le journal géographique de M. Lüdde.

M. le capitaine James Ross écrit à la Société qu'il a reçu avec une vive reconnaissance la grande médaille d'or qu'elle lui a décernée pour ses dernières découvertes au pôle sud, et il la remercie du titre de correspondant étranger.

M. Chapellier fils écrit à M. le Président, pour le remercier à l'occasion des regrets qu'il lui a exprimés, au nom de la Société, au sujet de la perte douloureuse qu'il vient de faire. Il annonce en même temps qu'il sera prêt à rendre les comptes de son père à la prochaine assemblée générale.

M. le Président offre, de la part de M. Coulier, la première feuille de sa carte des phares, accompagnée d'une Notice, et il appelle l'attention de la Société sur cette utile publication.

M. Roux de Rochelle offre, de la part de M. le Dr Siebold, une brochure ayant pour titre : Lettre sur l'utilité des musées ethnographiques et sur l'importance de leur création dans les États européens qui possèdent des colonies ou qui entretiennent des relations avec les autres parties du monde, adressée à M. E.-F. Jomard, par M. Ph.-Fr. de Siebold.

M. Jomard communique plusieurs lettres de M. Boilat, l'un des jeunes Sénégalais élevés en France, et retournés depuis peu en Afrique, après avoir été ordonnés prêtres; ces lettres sont datées de Saint-Louis le 4 juillet dernier. Il donne des détails sur la mort du voyageur français Duranton, et il envoie des observations géographiques et des dessins sur le pays de Fouta et le Sénégal; il adresse aussi les discours qu'il

a prononcés à l'ouverture et à la distribution des prix du collège du Sénégal, et à la distribution des prix de l'école des frères de Saint-Louis, en qualité de principal du collège et d'inspecteur des écoles. — Renvoi de ces documents au comité du Bulletin.

Le même membre annonce que, d'après une nouvelle lettre du Caire, la mission donnée par le vice-roi d'Égypte à M. d'Arnaud paraît consister principalement dans la recherche des moyens d'approvisionner d'eau en tout temps la route du désert de Nubie, situé entre Korasko et Abou-Hannek; 1° qu'il a reçu plusieurs tableaux des dernières crues du Nil dont la marche a été anormale; 3° qu'il possède un nivellement exact du Fayoum, et de l'espace compris entre le fleuve et cette province, travail exécuté avec des instruments de précision sous les yeux du général Edhem-Bey; il en rendra compte en même temps que du Mémoire de M. Linant.

Après ces communications, M. Jomard donne de nouveaux détails, sous les rapports ethnographiques et géographiques, sur l'excursion qu'il vient de faire dans l'Italie supérieure. Il signale, à Turin, outre la grande carte des États sardes en plusieurs feuilles, la carte générale réduite, qui est très avancée et d'une très belle exécution; la carte des Alpes et toutes les grandes coupes en 6 feuilles, par Mlasalegna, accompagnant une histoire des Alpes militaires; les musées, et particulièrement les galeries de l'*Armeria*, assez riches en objets d'ethnographie; la collection des cartes et des manuscrits recueillis par feu le comte Vidua, ou exécutés par lui-même, collection renvoyée des Moluques par la personne chez qui a succombé ce savant et infatigable voyageur; puis à Florence, l'observa-

toire des *Scuole-Pie*, où, sous la direction du Père Iagherami, l'on recueille assidûment les observations météorologiques, etc. Enfin, il rend compte d'une méthode topographique qui a été employée par les ingénieurs militaires sardes pour les travaux relatifs à la défense de Gênes. Cette méthode donne à la fois les trois coordonnées, et elle est pratiquée par les simples soldats du génie; elle supplée la planchette, et la remplace avec avantage dans presque tous les cas. M. Jomard en doit la connaissance à un savant académicien de Turin, M. Léon de Menabria, capitaine du génie.

M. d'Avezac, au nom de la section de publication, fait un rapport verbal sur la question de savoir si l'on doit imprimer dès à présent la collection des dessins du colonel Galindo, déjà lithographiés, relatifs aux antiquités de l'Amérique centrale. Les pierres pouvant être effacées d'un moment à l'autre, la section propose d'en faire exécuter immédiatement le tirage, dont la dépense n'irait pas beaucoup au-delà de 350 fr. Le rapporteur ajoute que les matériaux entreraient dans le nouveau volume qui est sous presse, et à la suite du Dictionnaire berbère. Après diverses observations, la Commission centrale décide, sur l'avis de la section de comptabilité, que l'on fera l'acquisition des pierres.

Séance du 17 novembre 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Madame Chapellier écrit à M. le Président pour le remercier des témoignages d'intérêt qu'il a bien voulu

lui donner, au nom de la Commission centrale, à l'occasion de la perte douloureuse qu'elle vient de faire. Madame Chapellier exprime en même temps le désir de joindre sa souscription à celles des membres de la Société.

M. Simmonds, directeur du *Colonial Magazine*, à Londres, écrit à la Société pour lui exprimer le désir d'être admis au nombre de ses *correspondants étrangers*. Ses relations scientifiques avec les colonies américaines et avec les membres les plus distingués des corps savants de ce pays lui permettront de faire d'utiles communications à la Société.

La Commission centrale accueille les offres de M. Simmonds, et elle recevra ses communications avec un vif intérêt; mais elle regrette que le nombre limité de ses correspondants, dont le cadre est rempli, ne lui permette pas d'accorder pour le moment à M. Simmonds le titre officiel qu'il désire obtenir.

M. le Président annonce que la Commission centrale possède dans son sein trois savants norvégiens, M. Broch, capitaine du génie, qui a concouru à la triangulation des côtes septentrionales de la Norvège, et MM. Langsberg et Unger, membres de l'Université de Christiania.

M. le Président donne des renseignements sur les progrès de l'impression du Dictionnaire et de la Grammaire berbères de Venture; cette publication est très avancée.

M. Jomard communique l'extrait d'une lettre particulière de M. le baron de Derfelden de Hinderstein, où ce savant exprime le désir que la France ordonne une expédition, dirigée de la colonie d'Alger sur l'Afrique centrale. Son opinion est que le lac *Tchad* ne peut être le grand lac du Soudan, et que peut-être il

faut chercher le pays de Wangara dans la contrée d'Owyheil.

Il offre ensuite, de la part de M. Joseph Russegger, de l'Institut impérial militaire géographique de Vienne, trois nouvelles feuilles de l'atlas de ses voyages en Afrique ; ce sont : la carte géognostique de l'Égypte, la carte du Soudan, et celle du pays de Tumat et du fleuve Bleu.

M. Roux de Rochelle offre, de la part de M. Warden, une carte du Texas et un rapport de M. Ashbel Smith, sur la fièvre jaune qui s'était déclarée à Galveston en 1839. L'auteur de ce rapport exprime en même temps le désir d'être admis dans la Société.

La Commission centrale reçoit en outre l'hommage de plusieurs ouvrages et recueils périodiques ; elle en ordonne le dépôt à sa bibliothèque, et vote des remerciements aux donateurs.

M. de Froberville dépose sur le bureau une partie du manuscrit de la table générale des matières du Bulletin : ce travail est sur le point d'être achevé, et l'on peut en commencer immédiatement l'impression. La section de comptabilité est invitée à préparer un devis de la dépense, et à présenter son rapport à ce sujet dans une des prochaines séances.

La Commission centrale fixe l'assemblée générale au vendredi 15 décembre.

M. de La Roquette annonce qu'il prépare pour cette séance une Notice historique sur les travaux de M. Louis de Freycinet, capitaine de vaisseau, membre de l'Institut, et l'un des fondateurs de la Société.

Le même membre communique une lettre de M. Le Prévost, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au sujet de deux manuscrits sur

lesquels il lui avait demandé des renseignements. Le premier de ces manuscrits, qui se trouve entre les mains de M. Férét, bibliothécaire de la ville de Dieppe, est une relation contemporaine et inédite, avec figures coloriées, d'un voyage de Champlain aux Antilles et à la Terre-Ferme d'Amérique. Les objets d'histoire naturelle sont fort reconnaissables. Il avait été question de publier cette relation, et M. de Blainville avait promis d'y joindre des Notes. Le second manuscrit, qui appartient à M. de La Quesnerie, juge de paix du canton de Duclair, est l'original de la relation imprimée de la conquête des Canaries, par Jean de Béthencourt. Les figures ont peu de caractère et d'intérêt. D'après la collation de ce manuscrit sur l'imprimé, M. Le Prévost n'y a trouvé de plus qu'un chapitre relatif à l'histoire domestique de Béthencourt.

M. Berthelot présente quelques observations sur le dernier de ces manuscrits, qu'il a cité avec toutes les circonstances qui s'y rattachent dans la partie ethnographique de son histoire naturelle des îles Canaries.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 novembre.

M. CHAPPELLIER, notaire.

M. HOMMAIRE DE HELL, ingénieur civil des mines.

Séance du 17 novembre.

M. Ashbel SMITH, chargé d'affaires du Texas à Paris.

(La liste des ouvrages offerts au prochain numéro).

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

DÉCEMBRE 1843.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 15 DÉCEMBRE 1843.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

ET SUR LES PROGRÈS DE LA SCIENCE

PENDANT L'ANNÉE 1843.

PAR M. S. BERTHELOT,

Secrétaire-général de la Commission centrale.

MESSIEURS,

Il y a vingt-trois ans que des hommes honorables, voués aux études géographiques, jetèrent les fondements de cette institution. Faire connaître les pays sous le rapport de leur position, de leur climat et de leurs ressources, provoquer des découvertes nouvelles,

encourager les voyages , diriger , soutenir , récompenser le zèle des explorateurs et ramener à des vues générales toutes les observations individuelles , tel fut le programme de vos fondateurs. Vous en comptez encore plusieurs dans vos rangs. L'œuvre qu'ils commencèrent , et que vous poursuivez ensemble avec une si louable persévérance , n'est pas restée stérile ; ses résultats sont une preuve de l'influence que vous étiez appelés à exercer sur les progrès de la géographie et témoignent de ce dévouement que vous savez si bien inspirer aux autres. A votre appel , d'intrépides voyageurs vont braver les périls pour pénétrer dans des contrées souvent inhospitalières , et rapporter au centre commun les documents qu'ils ont recueillis. La publicité que vous donnez à leurs renseignements , en profitant aux sciences , à la navigation , au commerce surtout , avance les progrès de la civilisation ; car c'est par le commerce , par les relations qu'il entretient , les moyens dont il dispose , par toutes les prospérités dont il est la source , que les peuples se civilisent.

Ainsi , tandis que , dans l'intérêt des sciences , comme dans celui des arts utiles , le monde s'ouvre aux conquêtes pacifiques , tandis que les voyages se multiplient pour seconder cette activité commerciale qui cherche partout des débouchés aux produits croissants de l'industrie , la géographie , grâce à l'heureuse direction que vous lui imprimez , répond aux besoins de l'époque par des résultats sociaux et pratiques.

C'est de ce point de vue que j'examinerai les progrès de la science dans le cours de l'année qui va finir. Je me bornerai à l'analyse des faits , laissant à votre jugement d'en apprécier la portée : seulement , dans les considérations que je hasarderai sur ceux qui m'ont paru

les plus importants , j'indiquerai en passant les conséquences qu'on doit en déduire et les enseignements qu'on peut en tirer. Les régions du globe vers lesquelles marche la civilisation, dans ce grand mouvement qui donne l'essor à tant d'entreprises, fixeront plus particulièrement mon attention. Je m'y arrêterai de préférence pour constater les services que la géographie a rendus, et ce sera par l'Océan Pacifique que je commencerai mon examen.

Océanie.

Cette vaste mer qui baigne les côtes de l'Amérique et de l'Asie, cette région polynésienne que tant de récits nous ont déjà fait connaître, est devenue aujourd'hui un des grands centres où aboutissent les intérêts de plusieurs nations maritimes. Au sud, les ports du Chili et du Pérou s'ouvrent sur cet Océan où la France s'est créé des points d'appui; au centre, l'isthme de Panama, qu'on essaie de canaliser, promet aux navigateurs un trajet plus facile; plus haut s'étend la côte du Mexique et cette Californie septentrionale qu'on laisse abandonnée à ses seules ressources; non loin de là, l'Angleterre et les États-Unis débordent par les montagnes Rocheuses; les Russes, par l'extrémité de l'Asie, étendent leurs possessions sur toute la côte du nord-ouest; ici l'archipel de Sandwich, convoité par des puissances rivales; les Iles de la Société, qui réclament notre protection; les Marquises, que nous occupons; les Wallis, les Gambiers et tant d'autres groupes devenus le théâtre de religieux dévouements. Plus loin, c'est un monde nouveau: la Nouvelle-Zélande, l'Australie et la Tasmanie, qui ne sauraient plus rien nous offrir, car la colonisation anglaise a

retenu d'avance tout ce qu'elle n'a pu encore envahir; de l'autre bord, c'est le Japon, que la Russie avoisine; la Chine, forcée d'ouvrir cinq de ses ports au commerce du monde; les Philippines et les îles de la Malaisie orientale, si riches de leurs produits; la Nouvelle-Guinée enfin, encore indépendante, mais prête à payer son tribut au premier occupant. Tels sont les limites et les points culminants de cette région immense où les ambitions et les rivalités pourront se rencontrer dans leur lutte. Nos missionnaires y ont pénétré, nos balciniers y établissent leurs croisières, nos stations navales y font respecter notre drapeau.

Une circulaire de M. le ministre de la marine a annoncé que les ports des îles Marquises et ceux de Taïti étaient placés sous le régime de la franchise absolue. La situation géographique de ces archipels, leur destination principale comme lieu de relâche et de ravitaillement, réclamaient cette mesure, que l'on doit considérer comme un premier pas vers la prospérité future des établissements français de l'Océanie.

Des renseignements officiels, publiés dans l'intérêt de nos relations maritimes, signalent les archipels de Pomatu et de Gambier, situés à quelques journées de route des Marquises, comme les plus fréquentés pour la pêche des nacres de perle; les îles Hamoa, les Viti, le petit groupe des Gilbert et des îles Marchal, placés sur la ligne des vents alizés, n'en sont qu'à quinze jours de navigation; l'écaïlle de tortue et le bois de sandal y abondent, et ces riches produits forment le meilleur fond des cargaisons destinées pour la Chine. Ainsi des éléments d'activité et de ressource pour notre commerce existent aux alentours de nos possessions, et tout ce qu'il y avait de conjectural sur les

avantages qu'elles pouvaient offrir se traduit en faits positifs.

Une autre circonstance vient augmenter l'intérêt qui se rattache à cette partie de la Polynésie : c'est le peu de succès que présente maintenant la pêche de la baleine dans les mers australes. Nos baleiniers commencent à abandonner les parages épuisés de la Nouvelle-Zélande pour se diriger vers les Marquises, Otaïti, les îles Sandwich, et de là sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, où leurs opérations ont été des plus fructueuses durant les deux dernières saisons.

M. Estancelin, député de la Somme, l'un des hommes qui s'occupent avec le plus de sollicitude de nos intérêts commerciaux, a fait insérer dans le *Bulletin de la Société maritime de Paris* (1), dont il est membre, un mémoire très important sur les possessions françaises dans la Polynésie et sur le commerce dans l'Océanie. Cet écrit est le résumé des documents qui ont été communiqués à l'honorable député de la Somme par le capitaine Hurtel, et que ce navigateur, plein de zèle, a recueillis durant ses nombreux voyages dans l'Océan Pacifique. M. Hurtel a étudié avec fruit l'état actuel des populations de l'Océanie, et plus particulièrement celles des îles que nous venons d'occuper ; il a donné des détails étendus sur leur agriculture, sur leur industrie, et il fortifie de sa propre expérience ce qu'il dit du commerce avantageux que la France peut créer dans cette partie du monde. Il indique les relations qui doivent indispensablement s'établir entre ces archipels et l'Amérique méridionale, l'Amérique centrale et la côte du nord-ouest. Il démontre les avan-

(1) Voy. le 5^e cahier de cette publication.

ciété de Pomotou et de Nouka-Hiva? Tonga-Tabou, dont Cook, d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville, ont fait connaître le mérite et l'importance, est une annexe indispensable à Tafti. Cette position assurerait à la France la domination de la partie de la Polynésie comprise entre le tropique et l'équateur, à partir du 180° degré de longitude. Ainsi se trouverait faite sa part de la distribution de cette partie du monde où l'Angleterre, par la possession de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande, s'est adjugé un lot si considérable..! »

Ces citations suffiront; je crois, pour démontrer dans quel esprit M. Estancelin a présenté les renseignements que lui a fournis le capitaine Hurtel. C'est en s'inspirant de ces précieuses données que l'honorable député de la Somme a rédigé son excellent travail. L'exposé que je viens d'en faire, bien que très incomplet, ne sera pas déplacé dans ce rapport, au moment surtout où l'attention de la France semble se tourner sérieusement vers la région polynésienne.

M. Gustave d'Eichthal, dans un Mémoire sur l'histoire primitive des races océaniques, dont il a fait lecture à l'Institut, a appelé l'attention de l'Académie des sciences morales sur cette région du globe qui commence à prendre place dans le grand mouvement de la civilisation humaine. L'Océanie, par son passé, son présent et son avenir, par l'originalité de ses caractères naturels et par l'importance des intérêts qui s'agissent autour d'elle, offre à la fois un vaste champ d'observation aux savants et aux philosophes. « Longtemps renfermée en elle-même, et défendue du contact étranger par un ensemble de conditions tout particulier, l'Océanie voit aujourd'hui les représentants de

toutes les grandes races historiques, de toutes les vieilles civilisations, venir s'installer chez elle, et préparer une société nouvelle dont la position, l'énergie et les ressources ne peuvent manquer d'exercer une grande influence sur les autres portions du globe. • Le Mémoire de M. d'Eichthal est le résumé d'un travail très étendu qui doit paraître dans le Recueil de la Société ethnologique. — Rechercher dans les analogies du langage, des coutumes et des traditions, les vestiges de l'histoire primitive des peuples de la Polynésie, tel est le but des intéressantes études de notre collègue.

Tous les faits qui concernent ces terres lointaines acquièrent aujourd'hui une grande importance, et sous ce rapport l'ouvrage que MM. Vincendon Dumoulin et G. Desgraz ont publié sous le titre des *Iles Marquises* ou *Nouka-Hiva* méritait de fixer l'attention. Notre confrère, M. Eyriès, vous en a rendu compte. Les auteurs, déjà avantageusement connus par leurs travaux scientifiques, ont fait une étude consciencieuse de l'histoire et de la géographie des îles où flotte notre pavillon. C'est le résumé de toutes les notions acquises sur cet archipel. MM. Dumoulin et Desgraz ont décrit les mœurs des Noukahiviens d'après leurs propres observations, et l'intérêt d'actualité qu'a présenté cet ouvrage a été augmenté par les considérations générales sur les colonies européennes de l'Océanie, que M. Dumoulin a exposées dans le dernier chapitre.

Un rapport adressé à M. le contre-amiral Dupetit-Thouars par M. Mallet, commandant la corvette *l'Embuscade*, nous a fait connaître les heureux résultats du zèle apostolique de nos missionnaires aux îles de Sandwich et de Wallis. Pendant le séjour du capitaine

liques sur leurs rivages naguère ensanglantés par les festins des cannibales. Un vicaire apostolique et 12 prêtres vont aborder aux côtes de Guinée pour annoncer aux noirs de l'Afrique centrale ce Dieu dont ils sont aussi les enfants. Les postes les plus périlleux sont les plus enviés. La Chine et le Tong-Kin, arrosés du sang des martyrs, ne cessent d'attirer de nouveaux catéchistes.

Ces hommes pieux, dont on ne saurait trop admirer le dévouement, arrivent par l'étude des langues à faire comprendre aux nations sauvages les avantages de cet état social qui élève l'intelligence, et place l'homme dans une condition d'existence plus digne de lui. Par les renseignements qu'ils fournissent sur les contrées qu'ils visitent, les missionnaires ont déjà beaucoup contribué aux progrès de la géographie.

La mission des Marquises eut à lutter dans son principe contre le mauvais vouloir d'un des grands chefs insulaires, qui, après avoir visité plusieurs îles de l'Océanie à bord des baleiniers américains, s'était attaché au parti des méthodistes. Maintenant ses succès sont assurés, et sa prépondérance s'étend dans les autres archipels.

Aux Sandwich, un de nos missionnaires dirige une fabrique de nattes et d'ouvrages de vannerie, dont le produit est distribué aux jeunes ouvrières. Les terrains qui lui ont été concédés par les chefs du pays sont distribués aux cathécumènes pour être cultivés sous ses yeux, et une école a été établie pour les arts mécaniques de première nécessité.

A Tonga, nos missionnaires, d'abord mal accueillis par les naturels, que suscitaient contre eux des rivalités étrangères, ont su mériter la confiance du roi, qui s'est déclaré le protecteur *des amis nouveaux-venus*.

Aux îles Wallis, les habitants d'Ouvea, réputés les plus intraitables de la Polynésie, sont les premiers à marcher dans la bonne voie. L'esprit du christianisme et sa morale sublime, en pénétrant chez ce peuple, a opéré les plus heureux changements. Les guerres ont cessé, et des sentiments d'humanité sont venus remplacer des mœurs féroces. Les naturels de Wallis apprennent de nos missionnaires à cultiver le coton, à le filer, à le tisser, à construire des habitations plus saines et plus commodes, à élever des bestiaux et à naturaliser des plantes européennes. Tant de bienfaits leur ont acquis la reconnaissance de ces peuplades, et chaque jour ils reçoivent de nouveaux témoignages du respect qu'ils inspirent.

AUSTRALIE.

Tandis que l'influence civilisatrice de la France se fait sentir dans la Polynésie, l'Angleterre étend et consolide sa puissance dans la région australe. La Nouvelle-Hollande, où l'activité anglaise se déploie sur un si vaste champ, a pris tout-à-fait l'aspect d'une contrée européenne.

Un décret du gouvernement britannique divise l'Australie méridionale en neuf districts ou contrées dont il fixe les limites. D'après le dernier recensement de la terre Van-Diemen, la population de cette colonie s'élevait à 50,216 habitants : Hobart-Town comptait plus de 14,000 âmes, et Launceston plus de 7,000.

Le gouverneur colonial de la Nouvelle-Zélande a pris possession, au nom de S. M. B., de tout le pays et de ses dépendances, sans en excepter la partie du territoire où la France a fondé un établissement.

Le commandant Bérard, chef de la station française dans ces parages, a, dit-on, protesté contre cet acte jusqu'à ce que notre gouvernement lui transmette ses ordres. En attendant, le pavillon de la Grande-Bretagne flotte dans le port d'Akarsa, où le magistrat Robinson a installé son tribunal, et les droits du fisc sont perçus par un collecteur anglais.

Le *Journal des missions évangéliques* nous fournit aussi des notions qui intéressent la géographie; mais nous aimerions à le voir rédigé dans un esprit plus tolérant, et montrer moins de dédain pour les travaux de ceux qui marchent sous une autre bannière. Les établissements européens de la Nouvelle-Zélande et les progrès des missions catholiques dans ce pays ne paraissent pas aux rédacteurs devoir amener de bons résultats. Ils désespèrent de l'avenir des peuples aborigènes (1).

Dans la Nouvelle-Hollande, au contraire, cette vaste contrée où l'on a voulu organiser une société sur de si étranges bases, ils nous disent que la moralisation commence à porter ses fruits, et qu'à côté de l'hon-

(1) « La Nouvelle-Zélande, pays de bonnes et de tristes nouvelles, »
 « pays où l'Europe a envoyé ce qu'elle a de bon et ce qu'elle a de mau- »
 « vais : l'Évangile qui éclaire les esprits, et la superstition qui les »
 « égare, la colonisation qui enrichit les peuples civilisés et tue les »
 « peuples sauvages; pays où des hommes venus des contrées étrangères »
 « enseignent à de pauvres et ignorantes créatures, les premiers qu'il »
 « faut adorer Dieu; les seconds, qu'il faut adorer les saints; les autres, »
 « qu'il faut adorer rien du tout; où les uns répandent la Bible, les »
 « autres des chapelets et des croix, les autres des armes et des vices; »
 « pauvre peuple, qui, sortant de ses ténèbres et de ses crimes, voit »
 « des exemples si contraires, et ne sait de quel côté diriger ses pas in- »
 « certains... » Extr. du *Journ. des miss. évang.*, 18^e année, 10^e liv.,
 p. 373.

nète colon, le convict émancipé, revenu à de meilleurs sentiments, reprend le rang qu'il a perdu. Nous voudrions croire à ces assertions; mais que faut-il penser quand on a pris connaissance des faits rapportés par M. W. Ullathorne, vicaire général de la mission d'Australie, dans un Mémoire communiqué à la Société orientale, et inséré dans la *Revue de l'Orient* (1)? Cet écrit d'un missionnaire catholique renferme des détails affligeants sur le sort des déportés, et ne nous laisse presque aucun espoir de voir s'opérer la régénération morale de cette population, qui vit dans la corruption et le vice comme dans son élément naturel. Une réforme peut seule sauver le pays de son déplorable avenir. Le gouvernement britannique osera-t-il la tenter?.....

• 50,000 prisonniers croupissent dans l'esclavage (nous dit M. Ullathorne); le fer qui ronge leurs pieds consume aussi leur cœur; le fouet qui s'abreuve de leur sang dévore en eux jusqu'au sentiment de la condition humaine. On les a jetés là pour les intimider.... on n'a fait que redoubler leur rage; pour les purifier... et ils sont mille fois plus corrompus qu'au moment où la patrie les a expulsés. Chaque année 6,000 individus viennent grossir cette population. Fasse le ciel qu'on sorte enfin d'une erreur trop commune, et qu'on apprenne à connaître quelles souffrances corporelles, quelles horreurs morales sont réservées dans ces contrées lointaines aux malheureux condamnés (2) ! »

(1) VI^e cahier. Octobre 1843.

(2) Tous ceux qui s'intéressent au bien de l'humanité et désirent le soulagement des misères qui l'affligent, ne liront pas sans frémir le mémoire de M. W. Ullathorne, dont je reproduis ici quelques fragments :

« ... Pendant cinq ans, j'ai conversé avec le condamné et vécu

La Nouvelle-Galles du Sud, ce grand baigneur de l'Angleterre, est arrivée en peu d'années à un haut degré

» pour ainsi dire avec lui. Souvent je l'ai reçu au moment de son arrivée à la Nouvelle-Galles du Sud ; trois fois je l'ai visité dans la terre de Van-Diemen. Je suis allé le chercher dans le dépôt où on le renferme ; j'ai pénétré avec lui dans l'intérieur du pays, jusqu'au lieu de sa destination ; je l'ai suivi dans le champ qu'il arrose de ses sueurs, dans les pâturages déserts, dans les forêts lointaines où il guide ses troupeaux... Le criminel est venu à moi pour décharger le poids de sa conscience, pour confier à mon oreille le récit de ses folies et de ses malheurs. Il s'est présenté sortant du fond du bois, le visage sombre, le corps fatigué, revêtu d'un accoutrement honneux et chargé de ses chaînes bruyantes.. Deux fois j'ai fait voile avec les condamnés pour l'île de Norfolk, ce dernier asile accordé sur la terre au crime et au désespoir.

» Quant au motif qui m'a fait agir, je n'en ai qu'un sur la terre... ce motif, c'est la réforme de cette malheureuse colonie... Si l'on m'accuse de hardiesse, je répondrai : considérez la cause que je défends... Oui, je le dirai hardiment, on a commis une action monstrueuse et impie ; on a pris une large portion de la terre de Dieu pour la changer en cloaque. Cette immense étendue de mers qui environne le globe d'une ceinture merveilleuse est devenue comme le canal de cet effroyable égout. On a versé écume sur écume, entassé ordures sur ordures ; et lorsque ce mélange a commencé à prendre quelque consistance, on en a construit une nation de criminels, qui, si l'on n'y porte promptement remède, deviendra bientôt pour tous les peuples de la terre un objet d'horreur et de malédiction. Jamais l'œil de Dieu ne s'est abaissé sur une société comme celle-ci, où chacun est en état d'hostilité avec son voisin et se défie de son ami ; où la communauté n'a point de lien ; où les hommes sont profondément méchants, les femmes sans aucune pudeur, les enfants sans respect pour leur père ; où l'on ne sait, suivant l'expression du Prophète, que le vol, le meurtre, l'adultère et le parjure.

» Le sauvage errant au milieu de ses forêts sans limites ne connaît aucun de ces crimes monstrueux, jusqu'au moment où l'Angleterre s'est chargée de les lui enseigner en lui envoyant ses prisonniers. L'amélioration d'un semblable état de choses n'intéresse-t-elle pas l'humanité tout entière ? »

de prospérité matérielle. Sa population dépasse déjà 120,000 âmes, et se compose de 70 à 75,000 membres de l'église anglicane, d'environ 30,000 catholiques et de 10 à 11,000 presbytériens. Le gouvernement de la Grande-Bretagne encourage l'émigration des femmes anglaises par des fortes primes, et les fait transporter en très grand nombre à la Nouvelle-Hollande; mais que doit-on espérer de celles qui tentent un pareil voyage dans la seule pensée d'épouser un condamné ?

Le *Journal des missions évangéliques* rend compte de la manière suivante de l'état de la colonie : «..... Les rues se couvrent de magasins et les champs de fermes. Grâce à ses champs fertiles, à ses belles vallées, à ses riches forêts qui promettent au travail une abondante récompense, la Nouvelle-Galles du Sud s'annonce déjà comme un pays d'un grand avenir. Tout surgit à la fois, maisons, villages, villes, hôpitaux, écoles (1), églises, agriculture, industrie, arts, sciences, tout se développe à vue d'œil. L'élégante voiture européenne roule sur le pavé de l'Australie, et sur ces rives lointaines la vieille Angleterre semble renaître une seconde fois.»

(1) Lorsqu'en 1832 M. Ullathorne débarqua dans l'île de Van-Diemen, il n'y existait qu'une école; l'état de la religion y était déplorable; un hangar en planches suffisait à peine pour contenir la moitié des fidèles: c'était la seule église de l'île. — Dans la Nouvelle-Galles du Sud, deux écoles libres avaient été établies à Sydney, mais on n'en comptait encore que deux dans l'intérieur du pays. Le tiers de la population de ce district était catholique, et pourtant l'église de Sydney n'était pas encore terminée. Grâce au zèle de M. Ullathorne et à la bienveillante coopération du gouverneur, sir Richard Bourke, six nouvelles écoles furent fondées, et l'on prit des mesures pour la construction d'autres églises... Voy. le Mém. cité. *Revue de l'Orient*.

Nous doutons fort que la vieille Angleterre accepte cette comparaison.

Il est dans l'Australie une question philosophique qui dominé toutes les autres. Aux yeux de l'humanité, ce n'est pas assez que le commerce trouve dans ce pays de nouveaux débouchés en même temps que de nouveaux produits, ni que la science ait devant elle tout un continent à explorer, et que de Sydney ou d'Hobart-Town, comme d'un lieu de relâche, elle s'élançe vers les régions du pôle pour arracher à la nature ses derniers secrets. Les progrès de l'industrie, les spéculations de la science, nous les souhaitons sans doute, mais tout n'est pas là; il faut encore que le problème moral qu'on a tenté de résoudre puisse amener de bons résultats, et, nous devons l'avouer, sa solution nous effraie lorsque nous réfléchissons aux funestes conséquences du système suivi jusqu'à ce jour. La philanthropie voit-elle renaitre à la vertu par le repentir, l'expiation et le travail, ces hommes auxquels on a voulu offrir les moyens d'une réhabilitation sociale? Cette population naissante sur le rivage d'un continent qu'un jour peut-être elle couvrira tout entier, cette colonie, qui dans son développement progressif doit devenir un nouveau monde, offre-t-elle quelque garantie de moralité?... Disons-le sans crainte d'être démenti: jusqu'ici on a voulu utiliser des hommes au profit d'autres hommes, on a formé une association de crimes, on a fondé une société pervertie, dangereuse au monde, un foyer de contagion pour toutes les régions environnantes. Voilà à quoi s'est réduit ce système philanthropique si vanté. Ses bases, ses éléments, ses résultats, les voici. C'est un homme digne de foi qui nous les fournit, un ecclésiastique respec-

table par son caractère, et dont l'âme sensible s'est profondément émue au douloureux spectacle des misères humaines.

« Le nombre des criminels déportés annuellement est d'environ 6,000. Dans l'année 1835, 3,006 hommes et 179 femmes débarquèrent à la Nouvelle-Galles du Sud; 2,976 individus, dont 922 femmes, furent expédiés en outre pour la terre de Van-Diemen; en tout 6,161 criminels. La totalité des individus en état actuel de servitude est d'environ 30,000 dans la Nouvelle-Galles du Sud, et de 20,000 dans la terre de Van-Diemen. Il faut y ajouter encore 3,000 dans les établissements de correction de l'île de Norfolk, de Moreton-Bay et du port Arthur.

» Un tiers de toute cette population est composé d'Irlandais catholiques. La plupart, si l'on en excepte ceux qui habitent les grandes villes, ont été déportés pour quelques infractions aux lois pénales ou rurales, tandis que ceux qui viennent d'Angleterre sont, à peu d'exceptions près, des hommes qui se sont rendus coupables d'attentats directs contre les personnes et les propriétés. Ces condamnés sont tous confondus dans le même châtiment, et il résulte de ce mélange une dépravation générale. La troupe des condamnés aux fers se compose en grande partie de prisonniers qui depuis leur arrivée dans la colonie ont commis des crimes de deuxième classe. En 1835, le nombre des condamnés aux fers dans la Nouvelle-Galles était de 1,191, et celui des condamnés aux travaux des grandes routes de 982. Dans la terre de Van-Diemen, on en comptait à la même époque 805 de la première catégorie, et 2,199 de la seconde.

» Que dirai-je des femmes condamnées (1)? Une fois arrivées dans la colonie, elles sont adjugées indistinctement, comme domestiques, à des personnes de toutes classes. L'établissement de Parramatta est leur maison de correction. Il y en a un semblable dans l'île de Van-Diemen; mais ces maisons n'ont été jusqu'ici qu'un affreux réceptacle d'infamie. Leur personnel, qui se renouvelle sans cesse, se compose ordinairement de 600 femmes, dont la principale occupation est de travailler à se pervertir mutuellement. Envoyées là pour expier les fautes commises au service de leur mattre, elles viennent se retremper dans le vice pour le propager à leur sortie sur tous les points de la colonie.

» Peut-on s'étonner après cela du nombre de délits qui se commettent? En 1835, le tribunal de Sydney a prononcé 116 condamnations à mort pour crimes de meurtre. La même année, le nombre des condamnations pour délits moins graves s'est élevé, dans cette colonie seulement, à près de 22,000. Dans l'espace de quatre ans, un seul prêtre, M. Encroe, a assisté 74 condamnés à la peine capitale, et un plus grand nombre encore de criminels envoyés à l'île Norfolk, genre de supplice qui équivaut à une seconde mort. »

Après une pareille statistique, quel intérêt peut-on prendre aux progrès de l'industrie et à leurs résultats matériels?

(1) « ... On sait qu'elles sont plus corrompues et bien plus difficiles à ramener que les hommes. Elles ne se distinguent que par l'immodestie, l'ivrognerie, l'obscénité de leur langage. Sur le bâtiment qui les transporte, il est rare qu'il ne se rencontre pas quelques unes de ces furies à tête grise, véritables incarnations du crime, qui, pendant le voyage, ne s'occupent qu'à pervertir les plus jeunes et celles dont le cœur n'est pas aussi dépravé. » *Mémoire de W. Ullathorne.*

Si, laissant la question des colonies pénales établies dans l'Australie, nous envisageons l'avenir des tribus indigènes de cette vaste contrée, nous sommes peu rassurés en lisant le *Journal des missions évangéliques*. « On a peu fait, disent les rédacteurs, pour cette population. On sait sa misère, sa dégradation physique, intellectuelle et morale. Pour des hommes aussi brutis, quelles ne sont pas les conséquences de tout contact avec les colons européens? La population qui s'étend autour d'eux les presse, les refoule, et menace de les détruire. Les indigènes boivent, s'enivrent, s'épuisent et périssent. Les lois de la colonie prennent d'une main ce qu'elles donnent de l'autre. Elles accordent aux protecteurs des indigènes (nommés par le gouvernement britannique) le droit de défendre ces pauvres sauvages, et aux colons la liberté de s'étendre comme ils le veulent, de s'appropriier les terrains qui leur plaisent, sans avoir pour cela ni permission à demander ni compensations à fournir. Si l'Indien, intelligent, fier, passionné pour la guerre et l'indépendance, fuit tremblant devant le colon civilisé de l'Amérique du Nord, que peut-on attendre pour l'inhabile et dégradé aborigène de la Nouvelle-Hollande? Peut-être les immenses régions intérieures lui serviront-elles longtemps d'asile; mais, un jour, traqué aussi par la marche ascendante de la race européenne, il périra peut-être sur le sol qui le vit naître et qui lui a été ravi (1). »

Cette prédiction s'est malheureusement déjà réalisée dans l'île de Van-Diemen.

(1) *Journal des Miss. évang.*, 18^e année, 10^e liv., p. 390.

estime le produit annuel à 200,000 kilogrammes de noix.

MALAISIE.

M. le docteur Hombron, qui a fait partie de la mémorable expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, et auquel les sciences naturelles sont déjà redevables d'importants travaux, a publié des extraits de son journal dans les *Annales maritimes*. A l'intéressant récit de son excursion au volcan de Ternate, il a joint la relation d'une course dans les montagnes d'Amboine. On suit volontiers le voyageur dans cette excursion pittoresque, on partage l'enthousiasme du botaniste au milieu de cette végétation tropicale qui étale à l'envi ses plus riches trésors. Mais M. Hombron ne s'est pas borné à recueillir des plantes; il a porté ses observations dans un ordre de faits plus élevés. En étudiant la race malaise, il s'est demandé si le climat, ce grand réactif de l'organisation, n'aurait pas modifié les caractères du type originaire, de manière à produire une apparence de variété. Les recherches auxquelles il s'est livré sur les caractères dominants des peuples de la Malaisie seront profitables aux études ethnologiques et aux progrès d'une science longtemps négligée, mais dont tous les bons esprits comprennent aujourd'hui l'importance.

Une notice historique sur les établissements hollandais des îles de la Malaisie, qu'on désigne aussi sous le nom de *Grand Archipel des Indes*, a paru dans les *Annales maritimes*. Elle est extraite du journal de M. Dubouzet, capitaine de corvette, et l'un des compagnons de notre infortuné d'Urville.

Au moment où la France se lance dans la voie des colonisations lointaines , le travail de M. Dubouzet , écrit dans un esprit de progrès , ne pouvait venir plus à propos. Les résultats obtenus par la puissance hollandaise dans les îles si riches et si fertiles de la Malaisie , l'influence de ces résultats sur le commerce , nous offrent à la fois un grand enseignement et un beau sujet de méditation. M. Dubouzet , rendant hommage aux hommes qui secondèrent de la manière la plus active les premières expéditions hollandaises , rappelle les mérites de Corneille Heutman , que la jalousie des Portugais tint renfermé dans les prisons de Lisbonne , et qui racheta sa liberté en transmettant à ses compatriotes les renseignements qu'il avait acquis sur la navigation de l'Inde. Il cite quelques passages de l'histoire du célèbre Van den Brock , ce grand navigateur du xvii^e siècle , dont la naïveté des récits fait encore plus ressortir l'audace des entreprises auxquelles il prit part. Ce fut par la constance dans ces entreprises , par l'admirable esprit de suite qui les dirigea , que s'établit en peu de temps , sur de larges bases , la puissance des Hollandais dans les Indes. La prospérité et l'agrandissement du commerce furent le but de ce peuple spéculateur qui visait à la conquête du monopole , en respectant toutefois les institutions des pays où il fondait ses comptoirs. Les Hollandais , en effet , ne froissèrent ni la religion , ni les mœurs , ni les coutumes des peuples ; la plus grande probité régna dans leurs transactions commerciales comme dans leurs relations privées. Les annales de la domination des Européens dans les Indes nous les montrent comme la nation qui a répandu le moins de sang pour établir sa puissance dans cette partie du

globe , celle dont les actes ont été le plus empreints de sagesse , et qui a le mieux compris la colonisation.

Après avoir donné un aperçu de la politique qui guida l'ancienne compagnie hollandaise, M. Dubouzet passe à l'examen de l'administration actuelle des possessions néerlandaises ; et dans cet exposé des faits , on reconnaît que le gouvernement successeur de la compagnie a suivi prudemment toutes ses traditions.

ASIE.

Indoustan. — Dans la dernière assemblée générale, notre collègue, M. Fontanier, vous a lu une esquisse de ses voyages dans l'Inde et des travaux géographiques exécutés dans cette contrée. Sa relation renfermait des considérations importantes sur la belle exploration de l'Euphrate par le colonel Chesney, et sur le voyage qu'il entreprit ensuite sur le Tigre avec cet officier supérieur. M. Fontanier a la modestie de ne présenter que comme de simples remarques des aperçus d'une haute portée. On reconnaît qu'il a vu l'Inde en observateur habile, et qu'il est dû à son esprit éclairé de faire une appréciation juste et impartiale de l'état et des besoins de ce pays.

Un ouvrage a paru cette année sous le titre de *Voyage dans l'Inde, exécuté de 1834 à 1839, par M. Adolphe Delessert.* On trouve dans cette relation une description intéressante de la végétation des contrées que M. Delessert a parcourues, des détails curieux sur l'île du Prince de Galles, qu'il visita avec le commandant de l'*Astrolabe*, et des renseignements sur les villes de Singapour et de Samboangan.

Le voyageur a exploré les monts Nilgheries dans le

sud-ouest de Pondichéry, où son compagnon, M. Perrotet, a fait un long séjour. Les observations de ces deux naturalistes, sur la géographie botanique de ces hautes régions, se recommandent à l'attention des savants. L'Académie des sciences a fait connaître par les rapports de ses commissaires les importantes acquisitions dues au zèle de M. Delessert.

Asie centrale.—Des renseignements curieux, rassemblés par Moorcroft sur les pays voisins de *Ladakh*, contrées complètement inconnues jusqu'à lui, et sur le *Turkestan chinois* (1), qui en est limitrophe, ont été consignés dans la publication posthume de ses voyages, faite par le savant orientaliste Horace Hayman Wilson (2). La traduction qu'en a donnée M. O. Mac Carthy, secrétaire de la Société orientale, a été insérée dans la *Revue de l'Orient* sous le titre de *Notice sur quelques contrées du Tibet et du Turkestan, sujettes ou seulement tributaires de l'empire chinois*. Cet excellent article nous a fourni une nouvelle preuve de l'importance des observations du célèbre voyageur anglais. Les renseignements dont il est question sont relatifs à la topographie des provinces de Tchan-Than, Rodokh, Yarkand et Khoten. Le Tchan-Than, ou le pays neigeux, est désigné sous le nom de *Nari* par les Tibétains, et s'étend le long de la frontière de Ladakh,

(1) Le Turkestan chinois, qu'on a appelé aussi *Petite Boukharie*, s'étend à l'est de la haute chaîne du Bolor, entre le Thian-chan, les montagnes célestes, et le Kouen-loun, la Dzoungarie et le Tibet.

(2) Sous ce titre : *Travels in the Himalayan provinces of Hindustan and Punjab, in Ladakh and Kashmir, in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara*; by William Moorcroft and M. C. Trebeck, from 1819 to 1825. Londres, 1841. 2 vol. in-8°.

sur une ligne presque semi-circulaire : c'est le principal marché des laines à châles. La province de Rodokh avoisine vers le nord le lac Pang-Kak. Le Yarkand, au nord de Ladakh et à la sortie des montagnes de Karakoram, est une autre province avec sa capitale du même nom, dont la population est de 50 à 60,000 âmes. Le district de Khoten, séparé du Yarkand par un des rameaux des monts Karakoram, compte plusieurs villes importantes : *Karakasch*, ou la ville de la rivière noire, à 200 kilomètres de Yarkand, contient 3,000 maisons ; *Eltchu*, ou *Khoten*, en renferme 6,000 ; *Tchira* et *Karia* réunissent aussi de grandes populations. Le pays est très bien cultivé ; les femmes s'adonnent à l'éducation des vers à soie et à la fabrication du fil ; les soins de l'agriculture, le commerce et les manufactures occupent spécialement les hommes. Les troupeaux y sont nombreux, surtout les chèvres à laine de châles. La Notice donne quelques détails sur la zoologie de ces contrées, sur le commerce qu'elles font avec la Russie, et sur les revenus qu'en retire le gouvernement chinois ; elle nous renseigne en outre sur le cours de la *Kara-Kasch*, ou rivière noire, et du *Youroung-Kasch*, ou rivière rapide, et enfin sur les productions minérales du Khoten.

Un ouvrage très important, dû à un des hommes qui ont le plus illustré la géographie physique, M. A. de Humboldt, a paru dans le cours de cette année sous le titre d'*Asie centrale*, ou Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée. Il se compose de trois volumes dans lesquels l'auteur a tracé, avec ce talent qui le distingue, les grands caractères géologiques des différentes régions montagneuses sur lesquelles il a appliqué ses savantes observations. Il

nous montre les analogies et les contrastes que présentent, avec les systèmes orographiques de l'Altaï et de l'Oural, les Cordilières du nouveau continent et la partie alpine de l'Europe qu'il désigne comme le prolongement péninsulaire de l'Asie. M. de Humboldt rattache à la climatologie de notre continent des investigations générales sur les formes des lignes isothermes, sur les causes de leurs inflexions, sur la hauteur des neiges perpétuelles dans les deux hémisphères, en comparant la limite où se maintiennent ces neiges au Caucase, sur les deux pentes de l'Himalaya, au Mexique et sur les Andes boliviennes.

Dans le dernier volume, où il traite plus spécialement de la climatologie et du magnétisme terrestre, il fait connaître, d'après des renseignements officiels, les richesses métalliques de l'Oural et de la région aurifère sibérienne qui s'étend à l'est de cette chaîne, région qui lui parait devoir traverser l'Asie entière, entre les 54° 30' et 56° de latitude. La carte qui accompagne l'ouvrage indique les alluvions les plus riches. L'illustre voyageur, en appelant l'attention sur cette abondance prodigieuse de l'or asiatique, ces masses d'or natif trouvées à de petites profondeurs au-dessous du gazon, et atteignant jusqu'au poids de 36 kilog., a puissamment contribué aux progrès des exploitations. Le produit de *l'or de lavage*, qui, dans toute l'étendue de l'empire de Russie, n'était encore en 1829, à l'époque de l'expédition de l'auteur, que de 4,718 kilog. par année, s'est élevé en 1842 à 15,890 kilog. L'exploitation des terrains d'alluvion de l'Oural et de la Sibérie a produit, de 1827 à 1841, 120,250 kilog. d'or de lavage, qui représente une valeur de 312 millions de francs.

Les emprunts que M. de Humboldt a faits à la littérature chinoise dans ce nouvel ouvrage ont un haut intérêt géographique, et l'aveu qu'il en fait est un hommage rendu à un des savants qui ont jeté le plus de lumière sur cette branche importante des connaissances humaines. C'est sous l'autorité de M. Stanislas Julien, de l'Institut de France, auquel M. de Humboldt a payé un tribut de reconnaissance qui l'honore, qu'il a fait paraître « une série d'éclaircissements orographiques et physiques dus à l'étude la plus profonde d'une littérature (dit-il) dont les surprenantes richesses, dans le domaine de la géographie, embrassent une immense étendue de continent, et n'ont pas été assez exploitées. »

Missions scientifiques. — Deux voyageurs français sont partis pour l'Inde à la fin de 1842, chargés par M. le ministre de l'instruction publique de missions de genres différents; l'un est M. le D^r G. Robert, l'autre M. d'Ochoa.

M. le D^r Robert avait déjà résidé longtemps dans l'Inde lorsqu'il revint en 1841. La Société orientale de Paris publia en 1842 un extrait de son journal sous le titre de : *De Delhi à Bombay*, fragment d'un voyage dans les provinces intérieures de l'Inde. Ce petit écrit donne une idée très favorable du caractère observateur et de la sagacité de M. Robert, en même temps que de son instruction dans les choses relatives à l'Orient. On y trouve plusieurs renseignements nouveaux et remplis d'intérêt.

M. Robert s'était d'abord proposé de suivre un immense itinéraire. En partant de Bombay, il devait passer l'Indus et gagner Kandahar, où il pensait résider plusieurs mois pour y réunir toutes les données géogra-

phiques que lui devaient procurer ses excursions dans les contrées circonvoisines : au midi, vers le Baloutchistan ; à l'ouest, vers la région d'où sont sortis les Afghans. Cette exploration de tout l'Afghanistan méridional devait l'occuper tout l'hiver. Aux premiers jours d'été, le voyageur se proposait de gagner les montagnes de l'Indou-Koush pour explorer le Kafristan, le Koundouz, le Badackhan ; mais les dernières hostilités des Anglais contre les émyrs du Sindh lui ont enlevé tout espoir d'exécuter cette première partie si importante de sa mission, et, devant des obstacles insurmontables, il a dû modifier entièrement son itinéraire. D'après une lettre d'Avreng-Abad, il va traverser l'Inde centrale pour la seconde fois, puis le Lahore, et il reprendra ensuite son itinéraire dans le Kafristan. Les terres basses de la Boukharie lui seront fermées, mais il cherchera à gagner Khokand, et à pénétrer de ce côté dans les possessions chinoises en franchissant le Belour-Tagh. S'il avait le bonheur de réussir, il traverserait alors Yarkand, Kacheghar, Khotan, et explorerait le bassin supérieur de l'Indus, pour prendre le grand fleuve du Thibet (le Yaroudzangbo-tchou) à sa source et le redescendre jusqu'à l'endroit où il entre dans l'Indo-Chine, afin de s'assurer si ce fleuve est le même que l'Irraouady, ainsi que le prétend Klaproth. Parvenu à l'extrémité orientale de l'Himalaya, M. Robert doit le suivre dans toute son étendue, faisant sur ce côté de la chaîne, mais en sens contraire, ce qu'il aurait exécuté dans la vallée de Yaroudzangbo-tchou. Dans cette longue excursion, il traverserait le Boutan, le Sikkim, le Népal, puis tous les petits États montagnards situés au-delà jusqu'à l'Indus, dont il explorerait alors les deux rives au-

dessus et au-dessous des montagnes que coupe le fleuve.

Outre les importantes données que ce grand voyage promet à la géographie, M. le docteur Robert doit s'occuper d'observations sur la physique du globe et de recherches ethnographiques. Il s'est muni de bons instruments, et nous espérons que l'ardeur qui l'anime tournera au profit de la science. Doué d'une excellente constitution, d'un caractère résolu et inébranlable, familiarisé avec les dialectes hindoustanis, ce zélé voyageur nous offre les plus solides garanties, et nous faisons des vœux pour le succès de sa belle entreprise.

Si la mission de M. Robert est toute géographique, celle de M. d'Ochoa est au contraire presque exclusivement littéraire. Déjà connu par quelques travaux sur les langues de l'Orient, notre jeune compatriote va parcourir toutes les provinces de l'Inde pour y recueillir les ouvrages des poètes, des historiens et des autres écrivains, dont nous ne connaissons guère les ouvrages que de nom.

MM. Robert et Olloba d'Ochoa appartiennent l'un et l'autre à la *Société orientale* de Paris, dont les travaux ont attiré l'attention de tous ceux qui ont à cœur d'utiliser la science dans l'intérêt du pays.

M. Sainte-Croix-Pajot, membre de cette même association, vient d'entreprendre aussi un voyage sous les auspices de MM. les ministres de l'instruction publique et des relations extérieures. Il se rend dans l'Arabie méridionale, qu'il cherchera à traverser dans toute son étendue, en entrant par l'Yemen et sortant par Mascate. M. Pajot doit ainsi explorer une région encore fort peu connue, et qu'il sera intéressant de connaître sous le double rapport de la géographie et de

l'archéologie. L'itinéraire que ce voyageur se propos de suivre a été inséré dans la *Revue de l'Orient*.

A la suite de ces projets de voyage, je rendrai compte d'une exploration dont nous connaissons déjà les heureux résultats.

En décembre 1841, M. Tchichatcheff fut chargé par S. M. l'empereur de Russie de l'exploration scientifique de l'Altai oriental et des branches occidentales de la chaîne des Sayanes. Le principal but de ce voyage était de découvrir les sources de la Tchoura, de la Tchoulichmane et de l'Abakhane, et enfin d'explorer le système de ces trois rivières, sous le double rapport de la géologie et de l'orographie, ainsi que les parties voisines de la Mongolie chinoise.

M. Tchichatcheff employa toute une année à parcourir ces contrées restées presque inconnues aux Européens, et ses travaux furent couronnés d'un plein succès. Il atteignit les sources des trois rivières sur des plateaux marécageux, la plupart inclinés vers le sud, et terminés par des pentes très abruptes. Ce caractère est aussi celui des versants méridionaux des monts Sayanes, que l'intrépide voyageur traversa deux fois. En gravissant cette chaîne par le nord, dans le voisinage des sources de l'Abakhane, il employa près de trois mois à traverser les montagnes; mais lorsqu'au prix des plus grandes fatigues il fut parvenu sur le versant méridional du plateau neigeux et rempli de marécages, situé dans cette région élevée des Sayanes, une demi-journée lui suffit alors pour descendre par des pentes rapides vers un pays moins ingrat. A l'exploration des sources des trois rivières qui lui avaient été désignées dans ses instructions, il ajouta la reconnaissance de celle d'un des principaux affluents du

Iénisséy. Suivant ensuite cette rivière jusqu'à Krasnoyarsk, il en traça le cours comme il l'avait fait des trois autres, et il termina ses courses laborieuses par l'exploration d'une partie des montagnes de Kouznetsk, de Salair, Riddorsk et Tmieff, et par quelques excursions dans la steppe des Kirghiz. La relation du voyage de M. Tchichatcheff, accompagnée de deux grandes cartes, sera imprimée incessamment sous les auspices du gouvernement russe.

Chine. — (*Nouvelles*), La satisfaction que les mandarins de Macao ont donnée au commandant Cécille, la punition exemplaire infligée aux malfaiteurs qui ont osé attenter à ses jours, prouvent bien clairement les progrès de l'influence européenne depuis les derniers événements qui se sont passés en Chine. Un des grands fonctionnaires du Céleste Empire a adressé plusieurs lettres au commandant de l'*Erigone*, dans lesquelles il lui témoigne, de la manière la plus expansive, tout le regret qu'il a éprouvé en apprenant qu'un officier aussi distingué par son noble caractère et ses sympathies pour les Chinois, avait failli être victime d'un infâme guet-apens. Cet excès de courtoisie de la part d'une nation qui nous aurait confondus, il y a deux ans, avec les peuples *barbares*, est de bon augure pour le succès de notre ambassade. Nous devons nous en réjouir, car la géographie n'aura qu'à gagner dans les nouvelles relations qui pourront s'établir.

Une grande carte chinoise a été envoyée récemment au cabinet de la Bibliothèque royale, dont les richesses s'augmentent chaque jour sous la savante direction et la laborieuse activité de M. Jomard, notre honorable président de la Commission centrale. Cette acquisition est due à M. de Jancigny, qui partit, il y aura bientôt

trois ans, pour la Chine avec une mission du gouvernement. La nouvelle carte a pour limites l'extrémité orientale de la Mantchourie et les confins du Turkestan à l'ouest. Les huit grandes feuilles dont elle se compose sont une réimpression, revue et corrigée, de celle des missionnaires catholiques du XVIII^e siècle, auxquels la géographie asiatique doit ses premiers progrès. La révision du travail a duré dix ans, et a été achevée en 1832, époque probable de l'impression et de la publication de ce précieux document.

Fleuve Jaune.—Le déplacement du cours inférieur du fleuve Jaune, dont l'embouchure, située autrefois dans le golfe de Pe-Tchi-Li, se trouve aujourd'hui reportée à 125 lieues du premier point, est un fait des plus curieux, et peut-être unique dans l'histoire des fleuves. M. Biot, qui a jeté déjà tant de lumières sur la géographie et la géologie de la Chine, s'est livré à l'étude des ouvrages originaux qui pouvaient éclairer la question géographique, dont il a donné une complète explication dans le *Journal asiatique*. Cet excellent travail, qu'il a accompagné d'une carte, est le complément de celui qu'il fit paraître en 1842, dans le même recueil, et qu'il consacra à l'examen de l'état du fleuve aux temps les plus anciens. D'après M. Biot, il paraîtrait que le cours inférieur du fleuve Jaune pourra varier encore, et prendre une direction moins septentrionale. Les suivantes recherches dont il s'est occupé prouvent tout le parti qu'on peut tirer de l'étude de la langue chinoise pour la solution des questions qui se rattachent à la géographie ancienne de l'Asie orientale; et, à cet égard, les réflexions que fait M. Biot, en terminant son Mémoire, nous ont paru fort justes. « Des changements analogues à ceux du fleuve Jaune ont pu

» avoir lieu dans le cours de plusieurs grands fleuves
 » qui sillonnent notre globe ; mais le souvenir de ces
 » modifications importantes de la surface terrestre s'est
 » perdu dans la nuit des temps, faute d'annales histori-
 » ques. Quel ensemble de recherches n'a-t-il pas fallu
 » pour retrouver l'ancien cours de l'Oxus et rétablir
 » par présomption la jonction ancienne de la mer Cas-
 » pienne et du lac Aral ? L'histoire complète des change-
 » ments du fleuve Jaune nous a été au contraire parfaite-
 » ment conservée par les annales régulières de la Chine. »

Ile de Hong-Kong. — Le capitaine E. Belcher, qui
 procéda à la reconnaissance hydrographique de l'île
 de Hong-Kong, a continué ses opérations dans la ri-
 vière de Canton, entre cette ville et Lintin. Les travaux
 de cet officier seront incessamment publiés.

On sait que la première convention passée entre le
 commissaire chinois Ki-Chin et le plénipotentiaire
 Elliot ne fut pas approuvée par l'empereur ; mais les
 Anglais n'en restèrent pas moins les maîtres de l'île
 de Hong-Kong ; et sans attendre la fin de la guerre,
 des commerçants de toutes les nations, encouragés
 par l'exemple de la Grande-Bretagne, qui faisait des
 dépenses considérables pour ce nouveau comptoir, y
 accoururent en foule. L'activité européenne s'y est
 développée en peu de temps. Déjà, au mois de juin de
 l'année passée, tous les terrains de la nouvelle colonie
 étaient adjugés, défrichés ou couverts de constructions ;
 de grands bâtiments pour l'administration et plus
 de cent édifices commençaient à s'élever. Les Chinois
 eux-mêmes venaient du continent pour se livrer au com-
 merce et établir leurs loges. Une route, qui devra par-
 courir les différents points de l'île, avait été poussée à
 travers les montagnes. A côté d'un vaste port, d'une lieue

d'enceinte, s'élevaient des forts, des bastions et des casernes pour le défendre. Le P. Joset, directeur de la propagande, écrivait naguère à ses confrères que, malgré la protection des autorités anglaises, ce n'avait été qu'à grand'peine qu'il avait pu trouver un terrain pour la chapelle et la maison de refuge destinée aux enfants trouvés, qu'il a été fonder à Hong-Kong.

Voyage dans l'intérieur de la Chine. — C'est encore à un missionnaire apostolique envoyé dans la Tartarie occidentale, pour la propagation de l'œuvre, que nous devons la relation d'un voyage dans l'intérieur des provinces de Canton (Kouang-Toung) et de Kiang-Si. Un grand fond de franchise, joint à beaucoup d'esprit, règne dans le récit de M. Huc. On admire son sang-froid au milieu des périls qui le menacent dans l'immense trajet qu'il doit parcourir pour se rendre à sa destination. M. Huc paraît doué d'un de ces caractères rares qui s'accommodent à toutes les situations. Il se soumet de gaieté de cœur aux chances de son entreprise, aux vicissitudes, à tous les dangers d'un voyage des plus aventureux. Confiant dans la Providence : « Celui qui m'a protégé sur les eaux de l'Océan, » dit-il, me guidera, si cela lui plait, à travers les fleuves » et les routes de la Chine. » Forcé de tromper la vigilance de la police chinoise, M. Huc n'a vu Canton que pendant la nuit; mais sa description vaut toutes celles qui ont été faites de jour. Il nous montre cette ville avec ses rues tortueuses, ses maisons bizarrement construites, qu'éclairent vers le soir des lanternes de toutes les formes et de toutes les couleurs; il dépeint sa rivière peuplée de barques, de jonques, des radeaux avec leurs habitations flottantes; il la remonte pour s'engager dans le cœur de l'empire n'ayant d'autre passeport que

son déguisement et sa parfaite connaissance de la langue mandarine. M. Huc a soin de nous prévenir qu'il n'est parti de Macao qu'après avoir fait sa toilette à la chinoise, c'est-à-dire s'être fait raser les cheveux, à l'exception de la touffe obligée qu'il avait laissée croître. Son teint a été rembruni par une couleur jaunâtre, ses sourcils découpés à la manière du pays; les longues et épaisses moustaches qu'il cultivait depuis longtemps, ont dissimulé la tournure trop européenne de son nez, et les habits chinois sont venus compléter la contrefaçon. — Les détails qu'il nous donne sur la rivière de Canton font prévoir tout l'intérêt que promet aux géographes l'itinéraire qu'il s'est tracé. Quatre cents lieues lui restent encore à parcourir avant d'arriver à Péking par la route qu'il veut suivre, et déjà il nous parle de montagnes coupées pour donner passage au fleuve, de pagodes de douze étages, qui rivalisent avec les clochers de nos plus belles églises du moyen-âge, d'un pont aux proportions gigantesques, bâti en pierres de taille et d'une architecture imposante. « Je n'en connais qu'un seul, affirme-t-il, qui lui soit supérieur : c'est celui de Toulouse ; » ceux de Paris ne le valent pas. » Ses renseignements sur la grande *voie impériale* ne sont pas moins curieux. Cette route est encombrée de Chinois qui font un métier de mulets : chargés d'énormes fardeaux, ils les transportent toujours en courant. Là, point de voitures ni de charroi d'aucune espèce, mais des chaises à porteur pour les gens aisés. Ces chemins, bordés d'hôtelleries, sont étroits, mal tracés, et souvent incommodes aux piétons, qui préfèrent parfois passer à travers champ; car en Chine, comme ailleurs, l'utilité publique prescrit sur le droit de propriété; mais, en

vertu sans doute du système de compensation, M. Iluc nous apprend que le champ à son tour empiète sur le chemin de l'empereur. Le courageux voyageur, en entrant dans la province de Kiang-Si, a bientôt quitté la voie impériale pour prendre les chemins de rivière, ce grand supplément des routes artificielles, qui ouvre les communications de l'intérieur et facilite tous les transports. C'est après 55 jours de trajet que notre missionnaire est arrivé à Kieu-Tou, d'où il a daté sa première lettre.

Mœurs chinoises. — Nous puisons dans la correspondance de M. Baldus avec le supérieur de la congrégation de Saint-Lazare, d'autres notions intéressantes sur la Chine, où ce missionnaire réside depuis longtemps. Selon lui, les Chinois n'occupent pas un haut rang parmi les nations civilisées. A quelques qualités qui l'honorent, ce peuple réunit tant de défauts, qu'il est bien inférieur aux sociétés européennes, au-dessus desquelles certains observateurs n'ont pas craint de le placer. Le tableau que M. Baldus fait des mœurs chinoises n'est guère flatteur. Si, chez ce peuple, les pères sont jaloux de se voir revivre dans une postérité nombreuse, leurs affections de famille ne vont jamais dans leur cœur jusqu'à la tendresse. Ils ne tiennent à leurs enfants que par égoïsme, et ceux-ci n'ont pour leurs parents qu'une vénération légale. L'attachement est réciproquement sans amour; les époux eux-mêmes sont bien plus unis par un sentiment d'intérêt que par un lien d'affection. Le mari conserve son impassibilité, même dans les circonstances les plus émouvantes; il se croirait déshonoré s'il était surpris à donner quelques pleurs au souvenir de sa femme. Les formules de dévouement ne manquent pas aux Chinois; mais ces

protestations expansives ne sont que sur leurs lèvres ; ils savent donner à leurs politesses des manières affectueuses , bien que le cœur y reste étranger. L'amour de l'or qui les domine s'allie chez eux à la paresse et à tous les vices qu'elle engendre.

La province de l'empire que M. Baldus considère comme la moins tarée, sous le rapport des mœurs, est celle de Kiang-Nan, qui fut le berceau du christianisme en Chine ; mais la pusillanimité des néophytes de cette contrée laisse peu d'espoir de voir se propager hors de ses limites l'œuvre de la foi. Heureusement pour eux que les persécutions y sont rares, et, grâce à la vénalité des mandarins, on peut y acheter la paix. Le Sou-Tchéou, qui forme le littoral de la province, est, selon M. Baldus, un pays des plus fertiles, que les Anglais ont surnommé *le Jardin du Céleste Empire*.

Hydrographie. — Ondoit au master de la corvette anglaise le *Wanderer* des renseignements nautiques sur la navigation des côtes de la Chine. Ils sont relatifs à la traversée de Macao à Tchousan. Ce marin donne des détails sur les difficultés de cette navigation contre la mousson du nord-est ; il expose le résultat de ses observations sur l'archipel de Tchousan et sur l'entrée de la rivière de Nan-king (*Yang-Tse-Kiang*), que l'exploration du capitaine Béthune nous avait déjà fait connaître.

Les capitaines Kellett et Collinson, des navires *Starling* et *Plover* (l'Étourneau et le Pluvier), qui escortèrent la flotte de l'amiral Parker jusqu'à Peking, ont fait la reconnaissance de l'archipel de Tchousan et des îles du Yang-Tse--Kiang.

Voyage dans l'intérieur de l'Asie. — Nous devons rendre grâce à la pensée généreuse qui a guidé M. le comte Jaubert en faisant imprimer la re-

lation des longues courses de l'infortuné Aucher-Éloy, cet intrépide voyageur qui parcourut pendant huit années, presque sans relâche, les principales contrées de l'Orient, la Grèce et son archipel, la Turquie, l'Égypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, la Galatie, l'Arménie, l'Aderbidjan, la Mésopotamie, la Perse, le pays des Baktiaris, resté inconnu aux Européens, les provinces voisines du golfe Persique, Bander-Abassi, Mascate et plusieurs points de l'Arabie méridionale dépendants des États de l'Oman.

L'ouvrage qui résume tous ces voyages a paru cette année, et forme deux beaux volumes. M. le comte Jaubert, qui en est l'éditeur, l'a accompagné d'une Notice historique sur l'auteur de la relation. Aucher-Éloy n'est pas seulement recommandable aux yeux du monde savant par ses travaux en histoire naturelle; on doit aussi lui tenir compte des services qu'il a rendus à la géographie. Si la plupart des pays qu'il a visités étaient déjà connus, les nouveaux faits qu'il a observés comblent bien des lacunes. • Ses descriptions sont toujours exactes, pittoresques et empreintes de cette originalité qui lui est propre, (dit M. le comte Jaubert); son style, facile, est celui d'un homme d'esprit et de goût, familiarisé avec les littératures grecque et latine. Ses sentiments sont toujours nobles; sa tendre affection pour sa famille et ses amis, son dévouement à la science, son attachement à l'honneur et aux intérêts de son pays se manifestent en toute occasion. Sa constance dans les entreprises et son caractère résolu lui firent surmonter toutes les vicissitudes attachées à la vie d'épreuves qu'il s'était si courageusement imposée. Tout ce que le climat, les maladies et la méchanceté des hommes peuvent accu-

muler de misères, il les a supportées pendant huit ans. Mais sa constitution physique, soumise à tant de secousses, était ruinée sans retour, et, victime de son zèle, Ancher-Éloy est venu augmenter la liste des martyrs de la science (1). »

Les laborieuses explorations de l'infortuné Ancher-Éloy m'amènent à vous parler des travaux d'un voyageur non moins intrépide, et qui a fait aussi le sacrifice sa vie à cette science qu'il affectionnait : c'est Csöma de Kœrœs, un des philologues les plus recommandables de notre époque. Il était né en Hongrie. Après s'être rendu familiers plusieurs dialectes slaves, il se mit à la recherche du siège primitif des ancêtres de la nation hongroise. D'après quelques ressemblances de langue, il était convaincu que cette contrée devait se trouver dans cette partie de l'Asie centrale située entre le Thibet et le Boutan, au nord-est de Hlassa sur le cours supérieur de Brahmapoutra. Dans cette pensée, et afin de se rendre maître de la langue tibétaine, il va passer douze ans, résidant tantôt au monastère de Zimskar, dans le Caman, tantôt à Ladakh, privé de tout, n'ayant d'autre lit que la terre nue, ne faisant pas de feu par les froids les plus rudes ; mais il parvint à réunir 40,000 mots de la langue du Thibet, à en former une grammaire et un dictionnaire. Quelques jours avant sa mort (en 1842) Csöma de Kœrœs était à Dardjiling dans le Sikkim, et prêt à partir pour pénétrer jusqu'à Hlassa.

Mésopotamie. — M. Botta, dont les recherches dans

(1) Voyez *Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838*, par Ancher-Éloy, revues et annotées par M. le comte Jaubert, membre de la chambre des députés, etc. Paris, 1843, 2 vol. in-8.

l'enceinte de l'antique Ninive ont déjà fourni d'heureux résultats pour l'étude des inscriptions cunéiformes, vient de découvrir, il y a quelques mois, dans les environs de Korsabad, village voisin de Ninionah, à cinq heures de caravane dans le nord de Mossoul, un monument qu'on doit rapporter, selon toutes les apparences, à l'époque de la splendeur de Ninive, et dont les sculptures, accompagnées d'inscriptions, jetteront un grand jour sur une des époques fameuses de l'histoire des Assyriens. La partie déblayée jusqu'à présent de ces vastes constructions a mis à découvert une série de bas-reliefs que M. Botta a décrits et dessinés avec soin. Plusieurs figures colossales ont été trouvées en bon état de conservation. Les sculptures, par leur style, par le genre de vêtements des personnages à pied ou à cheval qu'elles représentent, s'assimilent à celles de Persépolis, mais elles ont plus de mouvement, le dessin en est plus correct, et montre plus de science anatomique. La découverte de M. Botta est d'autant plus intéressante que nous n'avions jusqu'à présent aucune idée de la sculpture assyrienne. L'on pourra tirer beaucoup de lumières des bas-reliefs de Khorsabad et de leurs légendes pour l'histoire et l'ethnographie d'un des peuples les plus remarquables de l'antiquité. Je suis heureux de rendre hommage au zèle éclairé dont MM. les ministres de l'intérieur et de l'instruction publique ont fait preuve dans cette circonstance, en prenant des mesures qui mettront M. Botta à même de continuer les fouilles, et d'envoyer en France toutes les sculptures qui pourront être transportées.

Asie-Mineure. — En 1841 et 1842, M. Kiepert a exécuté de Berlin, à ses propres frais, et pour les progrès de la géographie, un voyage dans la partie occidentale de l'Asie-Mineure.

De Brousse, où il étudia la topographie du mont Olympe, il se dirigea sur Smyrne, et prit en compagnie de deux savants, MM. Schœnborn et Loew, une nouvelle route par Adranas, Bahaditche, Balouk-Hissar, Pergâmo et Manisa, en explorant les vallées latérales du haut Rhyndacus et du Macistus.

En partant de Smyrne, M. Kiepert visita seul Phocée et Lesbos, afin d'en donner une carte plus exacte. Ce fut pendant cette exploration qu'il eut connaissance des ruines cyclopéennes d'Éresus et d'Arisba. Durant l'été de 1842, il parcourut la Chersonèse de Thrace, la Troade, les montagnes de l'Ida et les contrées adjacentes (les vallées inexplorées du Rhodius, du Practius, du Granique et de l'Æsepus). Les inscriptions qu'il recueillit dans cette tournée ont été publiées dans l'ouvrage de Boekh, *Corpus inscriptionum*. Le voyageur visita en outre Imbros et Samothrace, ces deux îles de l'Archipel encore peu explorées. Après l'étude de la structure géognostique de Samothrace, le résultat le plus important de l'exploration de M. Kiepert a été la découverte d'une ancienne ville et d'un temple des Cabires. Des Dardanelles, il retourna à Smyrne par Andramiti et la côte éolienne. De là, il visita, accompagné du D^r Welcker, Éphèse, Magnésia, Tralles (*Sultan-Hissar*), Tiréh et Nymphie (Nymphia), où il prit un dessin du bas-relief appelé *Monument de Sésostris*. Ce dessin, une carte du district environnant et un mémoire explicatif ont été publiés par M. Kiepert dans le journal archéologique du professeur Gerhard.

Le voyage des professeurs Schoenborn et Loew, de Posen, est tout-à-fait distinct de celui de M. Kiepert, bien qu'ils l'aient accompagné depuis Constantinople

jusqu'à Smyrne. Cette exploration, encouragée par le gouvernement prussien, fut entreprise dans le but de compléter et d'étendre les découvertes de M. Fellowes en Lycie. Les recherches de ces savants ont éclairé d'un nouveau jour les parties les plus obscures de la géographie de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Pisidie et de la Phrygie. M. Loew s'est occupé principalement de géologie et d'histoire naturelle. Pendant le voyage, M. Schoenbern se sépara souvent de son compagnon ; son itinéraire fut le suivant :

En Pamphylie, il pénétra dans les vallées du Cestrus (*Kara-Hissar*) et de l'Eurymedon (*Zacuth*), d'une part jusqu'à Isbarta, et de l'autre jusqu'à Egbyrdi et au lac Bey-Chehr. La connaissance des cours d'eau et la direction des principales chaînes de montagnes de la contrée furent les résultats de cette exploration. A l'orient du Cestrus, M. Schoenborn reconnut les ruines de Selgæ, puis celles d'une autre grande ville au nord de Karabourlou, les restes d'une troisième avec plusieurs monuments dans la vallée de l'Eurymedon, près Kesmé. Le voyageur explora la côte du golfe d'Adalia, les défilés qui y aboutissent et la vallée du Douden. Il visita Termessus et parcourut la haute plaine située au nord jusqu'au lac de Bouldour. Les ruines d'Olbassa et celles qu'on rencontre près de Folle et de Padjama-che (*Isionda*?) fixèrent son attention. Il examina avec soin le plateau d'Almalu et les gorges qui l'avoisinent ; il fixa dans la Cibyratide l'emplacement de l'antique Bupon et ceux de Gibyra, de Balbura et d'Œnoanda ; il reconnut les affluents du Talaman-Tchai, et suivit le cours de ce fleuve jusqu'à la mer. Trapesopolis, au pied du Baba-Tagh, fut aussi une des stations déterminées

par M. Schoenborn. La topographie de ces contrées s'est encore enrichie de renseignements intéressants sur les défilés, sur les plaines de Davas et de Karadjik et les rivières qui les arrosent, et que le voyageur signale comme les affluents du Yénidéré-Tchai, qui se jette dans le Méandre. La course qu'il entreprit sur les flancs occidentaux des monts Solyma lui fit découvrir la position de l'ancienne Marmora et de Cynaë à l'ouest de Myra, dans la direction d'Antiphellos. Irnési, qu'il visita aussi dans la vallée de Kassaba, rappelle évidemment Arneae.

Le professeur Schoenborn, par ses savantes explorations et ses reconnaissances des cours d'eau de la côte de Lycie et de la Pamphylie, a ajouté des notions très importantes aux renseignements qu'on avait déjà sur la géographie de ces contrées. Il a rapporté de ses voyages plus de cent inscriptions en grec et dans la langue de la Lycie.

Un mémoire sous le titre de : *Relations de la reconnaissance d'une portion de la côte méridionale de l'Asie-Mineure et d'un voyage dans l'intérieur de la Lycie en 1840 et 1841*, par M. Richard Hoskin, a été inséré dans le dernier volume du journal de la Société géographique de Londres. M. le colonel Leake l'a accompagné de renseignements sur quelques points de géographie comparée, et d'une explication d'inscriptions grecques recueillies par M. Hoskin et par M. Forbes.

Arménie et Caucase. — Une expédition dirigée par le professeur Koch de Tubingen s'est organisée, sous les auspices du roi de Prusse et de l'Académie des sciences de Berlin, pour explorer l'Arménie et le Caucase, sous le rapport de la géographie, de la philologie et de l'histoire naturelle. M. le Dr Rosen s'est

associé à cette entreprise, qui a pour but l'exploration des sources des affluents de l'Euphrate au nord d'Erz-Roum, du Tchourouk et du cours supérieur de l'Araxe. C'est dans les pays qu'arrose cette dernière rivière que les voyageurs espèrent recueillir des informations sur les langues des Tcherkesses, des Ossetes et des autres races caucasiennes.

Perse et Kourdistan. — M. Ch. Texier, dont j'ai eu déjà plusieurs fois occasion de citer les travaux, a inséré dans notre *Bulletin* d'octobre plusieurs mémoires importants extraits du journal de ses voyages en Orient. D'abord une Notice sur Erzéroum, qu'il a accompagnée de ses itinéraires en Arménie, dans le Kourdistan et en Perse, avec l'indication géologique des divers terrains qu'il a parcourus; puis une Note sur Ortygie et sur quelques lieux anté-helléniques de la côte d'Asie.

Perse. — M. le baron Clément Auguste de Bode a fait un voyage intéressant dans la Perse méridionale. Il se dirigea d'abord de Kazeroun sur Bebehan, et de là, laissant sur la gauche la route suivie par Mac Donald Kinneir, il s'avança dans un pays peu fréquenté en se dirigeant au nord, à la base des monts Zagros. Les dessins des sculptures qu'il copia à Tenghi-Soulek et le tracé de son itinéraire ont été communiqués à la Société géographique de Londres. M. Bode traversa ensuite le cours supérieur des rivières du Kourdistan et s'avança par Mandjanik et Kale-Toul jusqu'à la plaine de Mal-Amir, remarquable par les tertres et les grottes sculptées qui la bordent, près de laquelle le voyageur crut reconnaître les restes de l'ancienne ville des Uxii, subjuguée par Alexandre. La neige qui couvrait les montagnes l'ayant empêché de poursuivre sa

route jusqu'à Ispahan , il se dirigea vers l'est à travers une région montagneuse , et arriva par Beitavend à Chouster. Ce voyage , qu'on peut considérer comme le complément de ceux exécutés par Rawlinson et Kinneir, le long des monts Zagros du côté du sud-ouest , a fourni des renseignements sur des pays presque inconnus , et de nouvelles notions sur plusieurs monuments sassanides.

Syrie. (Alep et Damas.) — On doit à M. C.-B. Houry un excellent article sur le commerce de la Syrie , et en particulier sur celui d'Alep et de Damas (1).

Alep s'est acquis en Orient et en Europe une grande réputation par son industrie , par ses richesses et le commerce actif que cette ville entretient avec le Diarbekir , l'Arménie , le Kourdistan , la Perse , etc. Sa situation présente un point central de réunion pour les caravanes qui se dirigent , vers la Méditerranée , des contrées asiatiques voisines du golfe Persique. Ses communications , par ce golfe , avec Bassora mettent Alep sur la route de l'Inde ; par Damas , elle entretient ses relations avec l'Égypte et l'Arabie ; par Alexandrette avec l'Europe ; les défilés du Taurus lui ouvrent les chemins de l'Arménie , du Kourdistan et des pays du Caucase. Alep est encore aujourd'hui une des places les plus importantes de la Syrie : aussi , sous ce rapport , les renseignements que nous donne M. Houry sont-ils d'un très grand intérêt. La population d'Alep est de 80,000 âmes , et celle des districts environnants de

(1) Voy. *Revue de l'Orient*. VI^e cahier. Oct. 1843. *Commerce de la Syrie*, p. 177.

195,000. Les Francs possèdent dans cette ville trente comptoirs dirigés par des Anglais, des Français, des Allemands et des Italiens ; les Musulmans en comptent quatre-vingt-cinq, et les Israélites dix. Le capital engagé par ces différentes maisons de commerce est estimé à 18,000,000 de piastres turkes.

Il existe en outre à Alep plusieurs fortes maisons de banque, et une foule de négociants de Bagdad, de Mossoul, de Diarbékir, d'Orfa, de Constantinople et de Smyrne.

Dix-neuf maisons de commerce tiennent les draps de France et de Belgique, et soixante-dix les produits manufacturés de fabrication anglaise.

M. Houry donne des détails sur les marchandises d'Europe qui conviennent au marché d'Alep, et sur les fabriques et manufactures de cette ville qui réunit, dans ses différents ateliers, 4,000 métiers pour la fabrication des brocards d'or et d'argent, 1,700 pour celle des étoffes de soie et 200 pour la confection des cotonnades et mousselines. Le total annuel des produits manufacturés est évalué à 25,000,000 de piastres ou 6,125,000 francs.

On compte en outre à Alep 100 teinturiers et imprimeurs d'étoffes, 15 fabriques de fil d'or et d'argent qui emploient 1,600 personnes.

L'auteur de cette intéressante statistique nous fournit encore des renseignements sur les caravanes qui partent d'Alep ou s'y rendent de différents points. Le nombre d'individus qui en font partie varie de 10,000 à 30,000, et celui des bêtes de somme s'élève de 800 à 1,000 pour les caravanes de marchands, et de 1,200 à 1,500 pour celles des pèlerins. Dans certaines années, ces caravanes présentent un chiffre de 3,000,

Cette ville, bâtie au milieu des rochers, est dominée par des châteaux-forts de construction portugaise. Elle renferme une population de 20,000 âmes, composée d'Arabes, de Banians et de marchands persans. Les Bédouins de la plaine y viennent en foule pour leurs achats. Son bazar est bien fourni : on y trouve généralement les productions de l'Afrique orientale, de la mer Rouge, de la côte sud-est de l'Arabie et des pays limitrophes et accessibles du golfe Persique (1). Tous les vaisseaux, en sortant de ce golfe, abordent à Mascate, qui par sa situation est la clef de ce bras de mer. C'est ce qui rend son port l'entrepôt des marchandises destinées pour les marchés de Bassora et de la Perse. Les relations commerciales de Mascate s'étendent en outre dans la mer Rouge, sur la côte orientale d'Afrique, à l'île Maurice, et dans plusieurs ports du continent et des îles de l'Inde et de la Chine. L'association des Banians y a établi une compagnie d'assurance maritime. Les États-Unis se sont promis de grands avantages du traité conclu avec le sultan; mais l'établissement des Anglais à Aden est un coup porté au commerce de Mascate, et les intérêts des Américains pourraient bien s'en ressentir.

Les États du sultan de Mascate, quoique d'une étendue considérable, n'ont pas de limites bien arrêtées.

(1) Les principales marchandises exposées en vente sont des verroteries, des bracelets, des cotonnades, de l'antimoine en bâton, du séné en feuilles, des boutons de rose, des sandales et des lames de sabre.

Le commerce d'exportation consiste en froment, dattes, chevaux, raisins secs, poisson salé et séché, café moka et drogueries.

Les marchandises importées sont le riz, les toiles de coton, les étoffes de laine, le fer, le plomb, le sucre et les épicerics.

Le sultan comprend dans ses vastes domaines toute la côte orientale d'Afrique, depuis le cap Delgado (10° S. jusqu'au cap Guardafui (11° 50' N.). Ainsi , outre les ports de ce littoral , les îles Monfia , Zanzibar , Pemba et Socotora lui appartiendraient. Dans l'Arabie méridionale et orientale , il exerce son autorité depuis Aden jusqu'au Raz-el Had , et de là jusqu'à Bassora , y compris les îles du golfe Persique , et surtout celles de Barhein où se fait la pêche des perles , et dont le produit , bien que diminué depuis que les Anglais en partagent les Lénéfices , rapporte encore au sultan 7,500,000. fr. De plus , il tient à ferme des mines de soufre en Perse et plusieurs terres à Gomroun ou Bender-Abassy.

Saïd-Seïd , sultan de Mascate depuis 1807 , est un des princes les plus distingués de l'Asie ; il unit la bravoure du guerrier à la piété du musulman ; il estime la France et vénère la mémoire de Napoléon , dont un de nos officiers de la marine , qui a commandé ses vaisseaux , l'a souvent entretenu. S'il s'attachait davantage à propager l'instruction publique dans ses États , à y fonder des écoles spéciales pour les progrès de l'industrie , à organiser , comme Mohammed-Aly , une force militaire capable d'en imposer aux Wahabi , sa puissance le rendrait redoutable. Toutefois son alliance n'est pas à dédaigner , surtout pour la France , qui , par les nouveaux établissements qu'elle vient de fonder dans l'archipel de Comore , et ceux qu'elle projette sur la côte de Madagascar , doit trouver un grand intérêt dans ses relations avec les contrées soumises au prince arabe. — Les forces navales du sultan consistent en 75 bâtiments de guerre , construits sur la côte du Malabar , et dont plusieurs

sont des frégates de 56 canons. Les principaux officiers de cette marine arabe ont reçu leur éducation nautique à Bombay et à Calcutta, et ils savent faire observer strictement la discipline à leur équipage.

Un autre article sur la côte de Zanguebar et Mascate a été inséré dans les *Annales maritimes* (3 décembre 1845) : Il provient de deux notes fournies par M. le capitaine de corvette Guillain. Les renseignements de cet officier tendent à démontrer que le gouvernement de l'Oman par un prince plus éclairé que ses prédécesseurs, et sa présence fréquente dans ses possessions d'Afrique, ont puissamment contribué à la prospérité commerciale du pays. M. Guillain traite dans ces deux notes du commerce de la côte de Zanguebar, des îles adjacentes et de celui de Mascate ; il fait connaître les résultats que les Anglais et les Américains ont obtenus jusqu'ici sur ces divers marchés : il entre dans des détails sur les principaux produits du pays, sur leurs qualités et leur valeur, et présente des considérations générales sur les avantages que promettent à nos armateurs les opérations qu'ils tenteront dans les différentes escales qu'il désigne. Au point de vue commercial aussi bien que sous le rapport géographique, ces renseignements, qui ont dû coûter beaucoup de peine à recueillir, sont également recommandables.

La *description des 500 milles de la côte sud d'Arabie*, par le capitaine Haines de la marine d'Angleterre, est un travail très remarquable qui a déjà été cité dans les précédents rapports ; mais M. Passama, en en donnant cette année une traduction complète, a rendu un nouveau service à la géographie. Il importait de faire connaître tous les détails de cette belle exploration de

la côte arabique depuis Raz-Bab-el-Mandeb (cap de la Porte de l'Affliction), promontoire à l'entrée de la mer Rouge, jusqu'à Misénat, par 15° 3' latit. N. et 41° 23' 10" long. E. M. P.).

M. Haines a employé plus de deux ans (de 1834 à 1836) à relever ce littoral resté presque inconnu. Sa relation contient d'excellents renseignements hydrographiques, accompagnés de remarques sur l'histoire et le commerce de cette partie de l'Arabie. M. Haines appelle surtout l'attention sur la ville d'Aden, et tâche de faire apprécier les avantages de sa situation. L'eau, ce premier bienfait de la nature dans les régions brûlantes, abondait autrefois dans cette ville; elle était reçue dans de vastes citernes, et y arrivait par le grand aqueduc que fit construire Soliman *le Magnifique*. Ces ouvrages d'utilité publique, bien que ruinés en partie, témoignent encore de l'ancienne splendeur d'Aden. Il y a moins de trois siècles que cette ville était rangée parmi les premiers marchés de l'Orient. Sous l'empereur Constantin, son grand commerce et ses excellents ports attiraient les galères marchandes des différentes parties du monde connu.

« Aujourd'hui (écrivait M. Haines en 1835) son commerce est anéanti, son gouverneur imbécile, ses citernes en ruines, son eau saumâtre, ses rues désertes, et ses ports plus déserts encore; mais ces derniers sont restés tels que la nature les a faits, excellents, spacieux et sûrs. » Le narrateur ne cesse d'appeler l'attention sur ce dernier point. « *La supériorité d'Aden, ajoute-t-il ailleurs, est dans ses excellents ports, deux à l'est et deux à l'ouest. Cette station est des plus importantes, et il est trop évident qu'on doit la demander avec instance, car elle offre un abri aux*

» flottes , une forteresse imprenable, et un facile accès dans les provinces de l'Yémen et de l'Hadramaout. » M. Haines, EN DEMANDANT AVEC INSTANCE l'occupation d'Aden, a soin de faire remarquer que la petite péninsule rocheuse sur laquelle est bâtie la ville ressemble beaucoup au rocher de Gibraltar. Mais il nous paraît avoir exagéré les avantages de sa position lorsqu'il assure qu'on pourrait la rendre inexpugnable. Aden pourra toujours être investie du côté de l'isthme qui joint cette place avec le continent ; les ouvrages que les Anglais veulent relever, pour l'alimenter d'eau salubre, peuvent être inutilisés en quelques heures, et les populations arabes environnantes ne vivront jamais en harmonie avec les nouveaux occupants.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement britannique n'a pas négligé les renseignements fournis par M. Haines. Aden exporte du café et du millet. Ses principales importations consistent en toile de coton ; elle reçoit, en outre, beaucoup de fer, du plomb, du riz et des dattes ; les bestiaux y arrivent de Berberah, de Bander-Kosair et de Zeila.

Parmi les nombreuses notions contenues dans la relation de M. Haines, je citerai celles qu'il a recueillies sur la tribu des Foudhli, forte de 15,000 âmes. Les hommes qui en font partie sont d'une constitution robuste et d'un caractère résolu ; leurs femmes passent pour les plus belles de l'Arabie. Lors du séjour du *Palinure* à Sougra, port principal du district de Foudhli, le café valait 12 centimes la livre.

M. Haines désigne la ville de Makallah comme le plus grand entrepôt de cette côte. Sa population est de 4,500 âmes, mélangée de tribus Beni-Hasa et Yafai, de Karatchis, de Banians et de toute sorte

d'étrangers. Son port est très fréquenté par les bateaux caboteurs et les daous arabes. On apporte sur le marché de la gomme, des cuirs et du séné, en échange de cotonnades de l'Inde et d'autres marchandises, telles que du plomb, du fer, des poteries et du riz de Bombay, des dattes et des fruits secs de Mascate, du millet Bajeri (1), et du miel d'Aden, du café de Moka, des moutons, de l'aloès, de l'encens, et surtout des esclaves de Berberah, Bander - Kosair et autres ports africains. L'odieux trafic des esclaves a pris à Makallah une effrayante extension. M. Haines a vu jusqu'à 700 jeunes filles nubiennes exposées en même temps dans le bazar, et assujetties à la brutale et dégoûtante inspection des acheteurs. Le prix de ces infortunées variait depuis 160 jusqu'à 600 francs.

Isthme de Suez et côtes de la mer Rouge. — Sous le titre *De l'Acclimatation sur la mer Rouge*, M. Aubert-Roche, ex-médecin en chef au service d'Égypte, a publié dans la *Revue de l'Orient* (11^e cahier; juin 1843) un mémoire qui, bien que consacré en grande partie à démontrer, d'après des considérations hygiéniques, les influences du climat, de la nature des lieux, et de la nourriture sur les populations du littoral, présente néanmoins beaucoup d'intérêt sous le rapport géographique. M. Aubert-Roche passe en revue toutes les populations des golfes de Suez et d'Akabah sur les côtes de la presqu'île du Sinaï, puis celles de la côte d'Arabie et de la côte africaine; il les envisage sous le point de vue de l'acclimatation, c'est-à-dire d'après les circonstances naturelles des pays habités par les différentes tribus; il indique leur mode d'alimentation,

(1) *Panicum plicatum*.

leur vêtements, enfin leur manière de vivre en tout ce qui tient aux besoins journaliers. Dans cet exposé de géographie hygiénique, l'auteur a eu pour but de rechercher quelles ont été les conditions d'existence qui ont le plus contribué à l'état sanitaire des populations. Les résultats de son examen serviront de guide dans l'élection des points où l'on voudrait fonder des établissements. Il y aurait même avantage pour la France de poursuivre des travaux analogues sur plusieurs parties du littoral de l'Afrique, et notamment sur les côtes de l'Algérie, où le bon choix des localités avancera les progrès de la colonisation.

Dans un autre mémoire d'une plus haute importance, M. Aubert-Roche examine la question du percement de l'isthme de Suez dans l'intérêt du commerce européen. (*Revue de l'Orient*, VIII^e cah., déc. 1843.)

« La canalisation de l'isthme de Suez, dit-il, est la plus grave des questions qui puissent agiter l'Europe. Les Anglais le savent bien, et les puissances européennes qui bordent le bassin de la Méditerranée ont les plus grands intérêts à ce que l'Angleterre ne se trouve pas seule en possession de ce passage... Les Anglais sont antipathiques aux Arabes et aux Abyssins des côtes de la mer Rouge. C'est de cette circonstance qu'il faut profiter en sachant lier les intérêts de ces peuples riverains aux nôtres. » M. Aubert-Roche jette d'abord un coup d'œil général sur les établissements situés sur les deux côtes, et démontre, dans le cas du percement de l'isthme, les avantages qu'offrirait ceux situés de Souakin au cap Guardafuy d'une part, et ceux de Djedda à Dabar de l'autre. Il traite ensuite de la navigation à la vapeur et des lignes qu'il conviendrait de servir, des moyens à pren-

dre pour les approvisionnements en charbon, des escales de ravitaillements et des stations; enfin il termine par une revue statistique du commerce de l'Arabie, de l'Égypte, du Sennar, de la Nubie, des îles de la mer Rouge et de la côte d'Abyssinie.

Arabie. — Plusieurs rapports de M. Jehenne sur le voyage de la gabarre *la Prévoyante* ont été insérés dans les *Annales maritimes*. Vous savez, messieurs, que le but principal de la mission confiée à cet officier distingué était de rapporter de l'Yémen des semences et des jeunes plants du caféier de l'Arabie pour renouveler l'espèce dans nos colonies. M. Jehenne n'a rien négligé pour accomplir cette utile entreprise, malgré les tracasseries qui lui ont été suscitées par le gouverneur de Moka. L'active assistance de MM. Perwillé et Noël, secondée par le zèle du lieutenant de vaisseau Passama, chef de la caravane expédiée dans l'intérieur de l'Yémen pour se procurer les semences dont on avait besoin, ont été couronnés d'un plein succès. La mission de M. le commandant Jehenne a duré plus de quatorze mois, depuis son départ de Bourbon, en 1841, jusqu'à son retour à Lorient, le 8 décembre 1842, après avoir parcouru la mer d'Arabie et une partie de la mer Rouge, après avoir traversé deux fois l'Atlantique, s'être arrêté aux Séchelles, à Bombay, à Socotra, à Moka, à Aden, au cap de Bonne-Espérance, à Cayenne et aux Antilles, sans compter plusieurs autres stations. Cette campagne a été utilisée dans l'intérêt de l'hydrographie par la rectification de plusieurs positions que M. Jehenne a discutées dans ses rapports. Sa judicieuse critique sur les travaux de ses devanciers, comparés avec ses propres observations, fournit d'excellents rensei-

gnements. Il a donné le résultat de ses opérations aux îles la Gallega , Coëtivi , aux Séchelles , dans la baie de Socotra et sur la côte N.-E. de l'Afrique , en touchant aux îles Maït , Missach et Périm , aux ports de Beurbeura et de Zeila. Ses observations serviront à rectifier sur les cartes le tracé du littoral dans les 60 lieues qui sont à l'ouest du détroit de Bab-el-Mandeb. Les ressources du commerce sur les différents points de relâche de *la Prévoyante* ont fixé l'attention de son commandant ; mais malheureusement il n'est pas probable que nous puissions tirer parti de ces ressources pour nos relations ; car ce ne sera plus maintenant ni à Mascate , ni à Makallah , ni à Moka , ni même sur la côte de l'Abyssinie qu'il faudra aller chercher les produits des pays limitrophes de la mer Rouge , ce sera à Aden , ce nouveau Gibraltar , qui doit attirer dans son marché tout le commerce de l'Arabie et de la côte voisine. La garnison de cette place a été portée à 2,000 hommes : elle habite encore sous les tentes ; mais , avec l'argent de la Compagnie de l'Inde , de grandes casernes vont être construites , les fortifications relevées ; le plan de la ville nouvelle , qu'on va bâtir sur l'emplacement de l'ancienne , est déjà tracé : « Aujourd'hui , dit M. Jehenne , Aden n'est encore qu'un camp au milieu des ruines ; dans dix ans , ce sera une belle ville ; dans trente ans , une colonie des plus florissantes. » Cette prédiction ne saurait étonner personne ; dès l'occupation d'Aden par les Anglais , on a pu prévoir de suite tout ce qu'on devait attendre d'une nation qui , depuis la paix , marche vite en fait de conquête.

Dans la première partie de sa relation , consacrée aux événements qui ont eu lieu pendant son séjour sur la côte d'Arabie , M. Jehenne a donné un aperçu

historique de la situation politique de l'Yémen, et en particulier du gouvernement de Moka, d'abord vis-à-vis les tribus indépendantes des montagnes et des provinces soumises à l'iman de Saana, et ensuite dans ses rapports avec les Anglais. La seconde partie des renseignements de M. Jehenne comprend ses travaux hydrographiques et renferme des détails intéressants sur la côte des Saumalis. On lui doit, en outre, un excellent travail sur l'île de Mayotte, que *la Prévoyante* visita pour la première fois en 1840. M. Jehenne a ajouté à ses observations antérieures tout ce qui concerne la géographie et l'histoire de cette île, une des plus intéressantes de l'archipel de Comore. Enfin un rapport spécial a été consacré aux Séchelles, ces îles que les traités de 1815 nous ont enlevées. Les détails dans lesquels est entré M. Jehenne sont d'autant plus intéressants, qu'ils nous instruisent de la situation des Séchelles depuis l'émancipation des esclaves. M. Laplace, qui visita aussi cette colonie, la vit florissante à une époque où les travaux de l'industrie agricole et commerciale occupaient une population de 4,000 nègres dirigés par les colons. Aujourd'hui les choses ont changé de face. Toutefois M. Jehenne fait remarquer que les changements survenus par suite de la liberté accordée aux noirs, tout en compromettant les intérêts du commerce et de l'agriculture, n'ont cependant occasionné aucun trouble, et il appelle l'attention sur les effets matériels et moraux qui ont été les résultats de l'émancipation. Il en trouve la cause dans la conduite sage et exemplaire de l'administration locale, dans la confiance qu'elle a su inspirer aux affranchis, et dans les réglemens paternels qui les régissent. Les moyens de moralisation employés par M. Mylius, à la

fois gouverneur et pasteur de la colonie, ont contenu l'élan d'une population qui a passé avec une joie délirante de l'état d'esclavage à la condition d'hommes libres. C'est par l'instruction religieuse et l'éducation élémentaire que cet administrateur éclairé et plein de philanthropie a ramené les noirs à l'amour du travail.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse des importants travaux de M. Jehenne. Les renseignements contenus dans ces différents rapports (1), imprimés par ordre de M. le ministre de la marine, occuperaient plus d'un volume des *Annales* s'ils étaient tous réunis (2).

Les résultats de l'expédition de *la Prévoyante* dans les divers parages que je viens de signaler m'entraînent à vous parler des observations de M. Passama qui a si bien secondé M. Jehenne pendant cette campagne.

Cet officier eut à surmonter des difficultés sans nombre pour pénétrer dans l'Yémen avec sa petite caravane. Parti de Moka, il suivit la route à travers la plaine par Yakhtoul, Rouba, Rouès, Zahari, Mou-shish et la ville de Hés, qui compte 20 caravansérails et autant de mosquées.

M. Passama donne des détails statistiques sur cette ville et son territoire ; il cite les principaux lieux dont la culture la plus importante est celle du caféier. Ce n'est pas dans les environs de Moka, comme on le pensait, que se récolte le meilleur café : les vallées de

(1) Y compris ceux de MM. Pervillé et Passama.

(2) Je ne dois pas omettre de citer aussi le rapport de M. Jehenne sur l'île de Nossibé, et plusieurs autres de la côte N.-O. de Madagascar, dans lequel les navigateurs et les géographes trouveront d'excellentes observations.

l'Assyr, les montagnes du Khaulan, les pentes du mont Saber, le pays de Kattaba et les terrains qui avoisinent la côte du sud de l'Yémen, produisent plusieurs de ces qualités renommées dans tout l'Orient par l'excellence de leur parfum, et qu'on confond dans le commerce sous le nom générique de café d'Arabie. Cette précieuse denrée, que Mohammed-Aly dirigeait dans nos ports de la Méditerranée par le Suez et l'Égypte, lorsque l'Arabie était sa tributaire, afflue maintenant à Aden depuis que les Anglais s'y sont établis.

Encore un mot sur l'Arabie :

MM. Galinier et Ferret ont rédigé, d'après M. Chédoufau, une Notice géographique sur l'Arabie, qui a paru dans notre Bulletin. M. Jomard a fait apprécier l'importance de ce travail par les considérations dont il l'a accompagné.

M. Chédoufau, médecin en chef de l'armée égyptienne en Arabie, et M. le lieutenant-colonel Mary, aide-de-camp d'Ahmed-Pacha, parcoururent l'Hedjaz et l'Assyr pendant les huit dernières années de l'occupation de ces pays par les troupes du vice-roi d'Égypte. Une série d'observations et de reconnaissances ont servi à fixer la position des lieux explorés dans les différentes positions militaires dont ces deux officiers firent partie. Il a fallu à nos compatriotes le rang qu'ils occupaient dans l'armée égyptienne et les événements politiques de l'époque pour obtenir sur l'Arabie tous les renseignements que nous leur devons. Les circonstances qui les ont favorisés ne sauraient se rencontrer aujourd'hui que le pouvoir protecteur de Mohammed-Aly a cessé d'exercer son influence en Asie. Une nouvelle carte de l'Assyr et de l'Hedjaz a été dressée d'a-

près les nombreux itinéraires de MM. Chédoufau et Mary. Le premier s'est particulièrement appliqué à étudier la topographie du pays et la géographie physique. Il a indiqué la direction des montagnes et des cours d'eau, les villes et les stations les plus importantes; enfin le caractère et les mœurs des tribus arabes qui habitent ces contrées.

Les travaux de M. Chédoufau sur l'Arabie m'ont rapproché de l'Égypte; ce sera donc par ce pays que je commencerai ma revue de l'Afrique.

AFRIQUE.

Égypte. — Les efforts incessants de Mohammed-Aly pour l'amélioration, je dirai même pour la régénération de l'Égypte, méritent d'être appréciés, car les vues de ce prince ont été diversement jugées. Persévérant dans son système, le vice-roi conserve toutes ses sympathies, et ne cesse de favoriser les progrès de cette civilisation que la France importa en Égypte, et dont l'influence morale et les résultats matériels doivent profiter au monde. Les sciences, les arts, l'industrie, toutes les lumières de l'Europe propagées au bord du Nil, sous les auspices du prince qui a su en apprécier les bienfaits, doivent se répandre tôt ou tard dans les possessions turques pour en corriger la barbarie. L'opinion publique est fixée aujourd'hui sur l'homme remarquable dont le génie actif pèse encore d'un grand poids dans les destinées de l'Orient. La position forcée qu'on lui a faite, loin de l'abattre, semble au contraire redoubler son énergie. Les événements de 1840 ont été pour lui l'occasion de porter tous ses efforts sur les développements indus-

triels et agricoles. En licenciant une partie de ses armées, il a trouvé des bras pour les champs, des têtes bien organisées pour diriger les travaux publics et l'administration intérieure. Ses généraux sont devenus des intendants de province, et les premiers intéressés, comme grands propriétaires, aux progrès de l'agriculture. Après la désastreuse épizootie qui a enlevé à l'Égypte plus de 200,000 bœufs, Mohammed-Aly a assuré les récoltes en employant aux labours les chevaux de sa cavalerie. Des entreprises gigantesques, des travaux de tous genres ont été poussés avec une étonnante activité. Les populations en masse, accourues à la voix du prince, ont sauvé le pays du ravage des inondations. De fortes digues se sont élevées sur les rives du fleuve ; la canalisation de l'Égypte supérieure, pour faciliter les irrigations, a été achevée par l'ingénieur Linant de Bellefonds, auquel est due l'exécution du magnifique pont-barrage de Chibyn dans la Basse-Égypte ; la double écluse d'Atfêh, à l'embouchure du canal d'Alexandrie, est entièrement terminée ; le grand bassin que dirige à Alexandrie l'ingénieur français Mongel, et dont l'achèvement s'avance, peut être cité comme un exemple de l'impulsion extraordinaire que le vice-roi imprime aux travaux industriels depuis la fin de la guerre. Il est question d'ouvrir un canal pour compléter l'irrigation du Saïd, d'entreprendre un grand barrage à la tête du Delta, de mettre à exécution le chemin de fer de Suez au Caire. Ce canal des Deux Mers, dont le plan date de l'expédition française, serait même déjà commencé, si des difficultés politiques et des obstacles d'une autre nature n'en avaient différé l'exécution. — Du reste, les travaux industriels ne se bornent pas là. Dans les ateliers de cette capitale, d'où est sortie

la dernière machine à vapeur du navire que Mohammed-Aly a envoyé au sultan de Constantinople, on fabrique des armes, des instruments et des outils de tous genres. Au Fazoklo, on exploite des terrains aurifères. En face de Benisuef on retire des carrières des blocs d'albâtre d'une dimension colossale. Un nouveau moyen de transport s'organise en Nubie pour approvisionner d'eau le grand désert situé entre Korosko et Abou-Hamed, vaste espace où les caravanes sont quelquefois surprises par le terrible vent de Kham-syn (1).

En ne considérant les entreprises de Mohammed-Aly que sous le rapport géographique, on ne peut disconvenir qu'elles ont puissamment contribué aux progrès de la science durant la guerre comme pendant la paix. Ce sont ses campagnes d'Arabie qui ont révélé pour ainsi dire le Nedjd et l'Assyr. Les voyages de son fils Ismail et les siens, dans la Nubie supérieure, ont fait connaître le Cordofan et le Fazoklo; on doit à ces expéditions les découvertes de M. Frédéric Cailliaud et du D^r Ruppell. Les trois explorations du Nil-Blanc ont ouvert un nouveau champ aux investigations géographiques. Vous en connaissez déjà les détails; il me suffira de citer ici la carte qui accompagne la relation de M. d'Arnaud, et qui donne le cours de la partie explorée du fleuve avec les pays adjacents, d'après les itinéraires et les observations astronomiques. L'expédition projetée au Darfour nous promet d'autres résultats importants, et nous faisons des vœux pour qu'elle se réalise. Les découvertes en Abyssinie ne sont pas non plus demeurées étrangères à la

(1) Voy. *Bull. de la Soc.* Septembre, 1843.

protection du vice-roi : il les a secondées par ses firmans accordés aux voyageurs pour traverser les pays limitrophes. Le nivellement du Fayoum a été exécuté par ses ordres ; enfin la sûreté des routes dans des contrées où l'on n'aurait osé s'aventurer autrefois sans courir le risque d'être dépouillé par les Bédouins , doit compter au nombre des grands services que le prince égyptien a rendus à la géographie. Ainsi Mohammed-Aly, encore plein de force, de courage et de virilité , malgré son grand âge, porte sur toutes les branches de l'administration cette intelligence instinctive qui ne cesse de le guider. Les grandes entreprises qu'il projette , qu'il encourage et qu'il accomplit font sortir l'Égypte de ses ruines, et rappellent les beaux jours d'Alexandrie et de Memphis.

M. Jomard, auquel la Société de géographie est redevable , en grande partie , des renseignements que je viens de résumer, nous a donné connaissance des observations météorologiques faites au Caire de 1835 à 1841, et qui lui ont été communiquées par M. Destouche, membre du conseil général de santé d'Égypte. Ces observations , comparées avec celles de notre mémorable expédition, prouvent que le climat et la température de l'Égypte n'ont pas changé depuis quarante ans. La moyenne annuelle donne toujours treize jours de pluie, 23°3' de température, et 760 millimètres de pression atmosphérique.

M. Perron, professeur de chimie et directeur de l'école médicale du Caire, a donné, dans une lettre adressée à M. Mohl, de la Société asiatique, des détails sur l'imprimerie créée à Boulac pour la publication des ouvrages traduits des langues européennes en arabe. Sa lettre contient en outre des observations curieuses

sur les progrès des écoles égyptiennes. D'après le savant docteur, l'instruction publique en Égypte et le développement intellectuel sont entièrement dans les écoles établies par le vice-roi, « et déjà, dit-il, il surgit du sein des élèves une puissance scientifique qui, si elle continue à vivre quelque temps encore, sera assez forte pour dominer les croyances des ulemas et faire tomber leur vieille rouille scolastique. Le temps est passé où les schayks avaient la magistrature de la science; les enfants des écoles spéciales les ont débordés. »

.
 Parmi le grand nombre d'ouvrages imprimés à Bou-lac et qu'on expédie ensuite à Constantinople, Smyrne, Salonique et dans tout le Levant, on compte une cinquantaine de traductions arabes ou turques de livres français sur les mathématiques, la mécanique, la géodésie, l'art militaire, la médecine, la chirurgie, la physiologie, et en général sur les sciences physiques et naturelles. Presque toutes ces traductions ont été faites par les Égyptiens qui ont étudié en France. La géographie, l'histoire de l'Égypte et d'une partie de l'Europe ont également occupé les traducteurs. Il existe même dans ce genre des ouvrages originaux, écrits par des indigènes.

Notre collègue, M. Cochelet, vous a communiqué l'extrait d'un rapport de M. Lefèvre, ce jeune géologue qui, après avoir exploré si utilement les bords de la mer Rouge et le mont Sinaï, a fini par succomber aux fatigues d'une nouvelle mission dans le Fazoklo. Le rapport de notre infortuné compatriote est relatif aux sables aurifères du Mohammed-Aly-Polis. Il renferme indication des différentes méthodes d'exploitations

employées et celle des localités où abonde le produit.

Un voyage, dont les détails n'ont été connus que cette année, mérite aussi une mention particulière : c'est celui qui a été exécuté par trois petits bâtiments à voiles latines et montés par des officiers de la marine et du génie des États romains. Cette expédition, ordonnée par le souverain pontife Grégoire XVI, fut confiée à M. Alexandre Cialdi, capitaine de marine qui avait fait preuve de talent et d'énergie dans plusieurs autres missions. Les bâtiments sous ses ordres quittèrent l'embouchure du Tibre vers la fin de 1840, et se dirigèrent sur l'Égypte pour remonter le Nil jusqu'à la première cataracte, et aller charger aux carrières de Benisuef les grands blocs d'albâtre que Mohammed-Aly avait offerts au pape, et qui devaient servir à l'embellissement de la renaissante basilique de Saint-Paul. En redescendant le fleuve, après avoir terminé les opérations de l'embarquement des blocs, l'expédition fut retardée dans sa marche par le vent du nord qui soufflait avec une extrême violence; le commandant eut alors l'heureuse idée d'employer un moyen fort ingénieux pour continuer sa route, malgré les difficultés de la navigation. Une voile tendue de l'avant du navire et plongeant dans l'eau, lui fit vaincre la résistance du vent contraire, en mettant à profit l'impulsion communiquée par le courant du fleuve. Le rapport que Mohammed-Aly fit demander à l'officier italien sur cette manœuvre d'un nouveau genre, provoqua l'ordre émané du vice-roi pour faire l'application du même moyen sur les barques égyptiennes qui descendent du fleuve.

Abyssinie.— M. Antoine d'Abbadie, dont j'ai eu souvent occasion de vous parler dans mes précédents rapports, ne cesse d'entretenir une correspondance active avec plusieurs membres de la Société. Les stations de M. d'Abbadie ne sont pas moins fructueuses que ses voyages ; il sait les mettre à profit par les informations qu'il acquiert sur des contrées qu'il n'a pu visiter encore. C'est à cet esprit de recherches qui le guide toujours si bien, que nous lui sommes redevables de renseignements curieux sur la Haute-Éthiopie et d'une esquisse du pays d'Énarya, d'après un dessin fait sur les lieux par un Abyssin musulman.

M. le D^r Petit (1), voyageur naturaliste du *Muséum*, a poursuivi ses explorations dans l'Abyssinie, et son zèle infatigable s'est constamment soutenu au milieu des vicissitudes qui sont venues l'assaillir. Vers la fin de l'année passée, il écrivait d'Ouadgerate, sur les frontières du pays des Azoubo-Galla, et transmettait à un de nos collègues de curieux renseignements sur les mœurs des peuplades belliqueuses qu'il avait visitées. La Société a consigné dans son Bulletin la relation des fêtes guerrières que célèbrent les Galla, lorsque, en buvant l'hydromel, ils s'exaltent au récit de leurs exploits.

Les matériaux que le D^r Petit a déjà recueillis nous promettent des notions très variées sur l'histoire physique et naturelle de la partie de l'Afrique qu'il a parcourue. Ce voyageur annonce un album in-folio, dont les dessins sont tous coloriés sur nature.

(1) Nous avons appris, depuis la lecture du Rapport, la mort du docteur Petit en traversant le Nil et toutes les circonstances de cet événement déplorable.

5 carnets de notes sur la zoologie et la botanique de la Haute-Éthiopie, plusieurs vocabulaires des langues de cette partie de l'Afrique; enfin un herbier de 40,000 échantillons de plantes, et de nombreuses collections en oiseaux et mammifères.

M. Rochet d'Héricourt, avant d'aborder sur la côte orientale d'Afrique, a fait parvenir à la Société, par l'intermédiaire de M. d'Avezac, des observations sur son itinéraire de la mer Rouge. Il a indiqué les points commerciaux et l'importance du port de Djedda, le prix des denrées de l'Inde sur les divers marchés et les droits qu'elles paient. Ses lettres fournissent de curieux détails sur l'association des Banians, ces marchands indous qui exploitent le commerce de la mer Rouge. Notre voyageur s'est ensuite remis en route pour poursuivre ses explorations. Malgré les entraves qu'on a tâché de mettre à l'accomplissement de sa mission, M. Rochet d'Héricourt est parvenu à surmonter tous les obstacles. Sa persévérance a triomphé du mauvais vouloir. Une bonne étoile semble le guider au milieu des contrées les plus inhospitalières, car il trouve assistance et sécurité là où d'autres n'ont rencontré que désappointements et disgrâces. C'est sous la sauvegarde d'un Bédouin qu'il s'élançait pour la seconde fois dans le désert de l'Adel, et qu'il parvient encore sans accident jusqu'à la capitale du Choa.

Le D^r Beke, après avoir été retenu quelque temps à Dima pour rétablir sa santé, écrit à ses amis de Londres qu'il s'est remis en route pour continuer ses explorations dans l'intérieur de l'Abyssinie et se rendre à Dembetcha. Il a traversé d'abord le Gad, afin de pénétrer dans le district de Yazinna, et s'avancer ensuite vers l'ouest en appuyant un peu au sud. Cet

itinéraire lui a permis de longer la base des monts Tal-ba-Waha, que l'on dit couverts de neiges éternelles, et d'où se précipitent plusieurs torrents qui viennent grossir les premières eaux de l'Abai. Ces torrents coulent au sud-est et au sud, et le voyageur eut à les traverser successivement pour arriver au monastère de Yéderéban. De là, après une journée de marche par des plateaux couverts de hautes herbes, d'acacias et de rosiers sauvages, il atteignit le point de partage des eaux, et traversa plusieurs fois le torrent de Didjil qui se jette dans le Godib; puis il entra dans la province de Damot. Le Godib, dont le courant est très paisible, est une petite rivière fort étroite, et qui n'a que 2 pieds de profondeur. Le 27 janvier 1842, le D^r Beke parvint à Dembetcha, d'où il a daté sa dernière lettre.

Un rapport sur la géologie et la minéralogie de la province du Tigré a été adressé à la Société géologique de France par M. Vignaud, élève de l'école des mines. Ce naturaliste-voyageur donne un aperçu des provinces d'Abyssinie qui bordent la mer Rouge, depuis Massuah jusqu'à la chaîne de montagnes d'Adoua. — La première partie du rapport comprend l'espace qui s'étend depuis la mer jusqu'au Mareb; la seconde traite du pays situé entre Axoum et les limites du Tacazé. M. Vignaud a gravi au sommet du Somaiata, qui a plus de 9,000 pieds d'altitude. « Du haut de cette montagne, dit-il, on jouit d'un des plus beaux panoramas, car on domine tout le Tigré, le Temben et une partie de l'Aguimé. » On peut se faire une idée, d'après les renseignements de M. Vignaud, de la hauteur des plateaux abyssins et de leur singulière structure. La dislocation et les bouleversements qui acci-

dentent le sol de la contrée , paraissent avoir été produits par des révolutions volcaniques très anciennes. Les eaux des torrents , à l'époque des grandes pluies , ont aussi beaucoup contribué à l'isolement des massifs , en s'ouvrant passage par les ravins que des torrents impétueux se sont creusés dans toutes les directions.

Algérie. — Parmi le grand nombre d'écrits consacrés à l'examen de la question de la colonisation algérienne , qui ont paru successivement depuis l'établissement de notre puissance dans le nord de l'Afrique , le plus remarquable , sans contredit , est celui publié au commencement de cette année par M. Enfantin , un des membres de la commission scientifique , à laquelle on doit déjà plusieurs travaux importants. Historien érudit autant que logicien profond , M. Enfantin jette d'abord un coup d'œil sur les changements qui ont eu lieu dans cette partie de l'Afrique , depuis l'occupation romaine , et fait à chaque domination la part qu'elle a prise dans l'amélioration matérielle du pays. Son ouvrage , écrit dans un esprit philosophique , est un véritable traité de colonisation. Le système qu'il expose , et dont il développe la synthèse , laisse de suite entrevoir ses tendances et ses résultats. M. Enfantin , descendant des principes aux conséquences , s'applique à rechercher comment notre conquête pourrait devenir moins coûteuse et bientôt même productive. « Après avoir délivré l'Europe de la piraterie à nos risques et périls , dit-il , après avoir dispensé presque toute la chrétienté du honteux tribut qu'elle payait aux successeurs de Barberousse , la chrétienté serait en droit de nous refuser son approbation et ses louanges , si nous nous montrions moins habiles que les Turcs à cultiver

le sol conquis par nos armes. » Heureusement qu'il n'en est pas ainsi, et les développements de l'industrie, les villages qui se forment, l'accroissement d'une population nationale dont le chiffre s'élève déjà à plus de 50,000 âmes, la protection qu'un gouvernement éclairé ne cesse d'accorder à toutes les entreprises dirigées dans un but d'utilité réelle, tout aujourd'hui nous fait espérer de pouvoir bientôt *recueillir* sur cette terre arrosée du sang de nos braves.

Pour atteindre le double but de légitimer notre occupation aux yeux de l'Europe, et d'utiliser notre conquête dans notre intérêt, comme dans celui de la civilisation et du bien-être des populations indigènes, notre entreprise, selon M. Enfantin, doit différer de toutes celles qui l'ont précédée. « Il faut que nos actes inévitables de *destruction* soient accompagnés de puissantes tentatives de *production*. » La colonisation de l'Algérie par la France ne doit pas se traduire seulement par la transplantation d'une masse de sa population sur le sol africain, mais aussi par l'organisation de la population indigène, d'après un système d'administration en rapport avec ses besoins. En partant de cette base, M. Enfantin s'est attaché à étudier et à résoudre les questions renfermées dans ces trois grandes divisions de l'ordre civil, l'administration, la justice et la religion, en les considérant toujours du double point de vue de l'intérêt des indigènes et de celui des colons. Ces deux populations, encore si peu unies, se rapprocheront progressivement avec le temps et les efforts des hommes, et c'est pour arriver à ce but que l'auteur de l'ouvrage appelle l'attention publique sur les institutions civiles qui doivent préparer et consolider cette heureuse association.

Sahara. — Une description du *Sahara algérien*, par M. Ismaël Urbain, a été insérée dans la *Revue de l'Orient*. L'auteur établit d'abord les trois grandes divisions de l'Algérie et de leurs populations respectives, savoir : le pays montagneux du littoral occupé par les Kabyles, le Sahara ou le sol inculte et aride que les Arabes nomades habitent avec leurs troupeaux pendant une partie de l'année, puis, entre ces deux races, le Tell ou l'espace intermédiaire, plus favorable aux travaux agricoles, où s'est fixée la population mélangée, qui sert pour ainsi dire de lien aux deux autres par le commerce d'échange et la nécessité des besoins réciproques. Ainsi ce partage de race établit naturellement la distinction géographique des parties de territoire que ces populations se sont appropriées, et qui étaient plus en rapport avec leurs mœurs et leurs coutumes. M. Urbain, traçant les démarcations du Sahara, nous montre cette singulière contrée sous ses différents aspects, avec les ressources qu'en retirent les tribus nomades qui y vivent. Les considérations qu'il expose à la fin de sa notice sur les conditions forcées que la nécessité et les circonstances font aux Arabes du Sahara, permettent d'apprécier et le genre de relation qui a pu exister entre elles et Abd-el-Kader, et de quelle nature doit être la domination que nous sommes appelés à exercer sur ces tribus. Lorsque, traqué de retraits en retraite, l'émir dut chercher un refuge dans le désert, amenant avec lui la plus grande partie de ce qui lui restait de ses forces régulières, sa famille et celles de ses plus dévoués partisans, lorsqu'il constitua enfin sa Zemalah, les tribus du Sahara eurent à supporter les conditions qu'il leur imposa. Abd-el-Kader, chassé du Tell, demanda à la population du

désert les approvisionnements qu'il ne pouvait plus tirer du pays fertile. Il fallut se soumettre et subir sa loi pour avoir dès grains, car il gardait les portes du Tell. On conçoit donc de quelle importance était pour nous la destruction de la Zemalah de l'émir. Le commerce d'échange se trouvait interrompu : mais l'expédition, si bien dirigée par le duc d'Aumale, vint changer cet état de chose. La Zemalah, surprise par l'avant-garde de notre colonne, fut subitement attaquée; le jeune prince ordonna la charge sans coup-férir, et quelques instants suffirent au courage français pour détruire cette capitale de tentes. Ce succès, en dégagant les abords du Tell, nous a rendus maîtres de la situation; les tribus nomades sont venues d'elles-mêmes nous offrir leur soumission, et maintenant il dépend de nous, suivant les besoins de notre politique, de les affamer en leur fermant les marchés du Tell, ou bien de ne leur laisser franchir les défilés que sous bonne garantie. Ces faits, et les conséquences qui en découlent, sont exposés dans la notice de M. Urbain. Aujourd'hui, il n'est plus nécessaire de porter la guerre dans le désert pour étendre notre domination sur cette partie de l'Afrique algérienne; l'occupation du Tell, avec une surveillance active et intelligente de tous les marchés, nous suffit pour tenir le Sahara dans l'obéissance.

Le *Spectateur militaire*, ce recueil hebdomadaire que M. Noiroi dirige avec autant de zèle que d'intelligence, contient souvent des articles qui intéressent la géographie. Les observations publiées récemment sur les antiquités romaines de la province d'Oran, et en particulier sur les ruines de Tiaret, sont de ce nombre. Ces deux articles ont été extraits de deux lettres adres-

zées à M. Hase, membre de l'Institut, par M. Azema de Montgravier, capitaine d'artillerie. Cet officier fait le récit de l'occupation de Tiaret par l'armée française, et donne le plan des ruines que les Arabes appellent dans leur langue *adjer Roun*, les pierres de Rome. « La Mauritanie césarienne, dit M. de Montgravier, ne fut réduite en province romaine que sous l'empereur Claude, c'est-à-dire longtemps après la première apparition des Romains sur la côte d'Afrique. La France est dans ce pays depuis hier, et déjà elle étend son bras sur le désert. L'occupation de Tiaret est un fait de haute portée et de nature à faire perdre courage au dernier partisan de l'émir. »

Régence de Tunis. — Des fouilles, exécutées par deux Allemands aux environs de Magarao, dans la régence de Tunis, ont fait découvrir un grand nombre d'anciens tombeaux avec des inscriptions en caractères puniques, parmi lesquels il s'en trouve plusieurs avec la traduction latine correspondante. Ces précieuses antiquités ont été acquises par le consul d'Angleterre à Tunis, qui s'est empressé de les envoyer à Londres. Nous attendons de plus amples détails sur une découverte si importante sous le rapport linguistique, et qui doit éclairer l'histoire du peuple dont la domination s'étendit sur la partie de l'Afrique où les succès de nos armes ont établi notre puissance.

Côtes occidentales. — L'expédition du Niger a coûté la vie à dix-huit officiers de la marine d'Angleterre. Leurs corps reposent à Fernando-Po à côté de celui de Lander. *Le Quorra*, *l'Albunca* et *le Soudan*, sont restés longtemps abandonnés sur la rive par quelques matelots que la fièvre consumait, et pourtant, malgré ces désastres, et en dépit d'un climat destructeur, il est

encore des hommes dévoués qui ne craignent pas de braver le danger pour avancer les progrès de la science dans cette partie de l'Afrique. M. le capitaine Allen, qui a déjà rendu tant de services à la géographie dans les expéditions tentées sur ce fleuve fatal, vient d'explorer récemment le Cameroun et la baie d'Amboises. Après avoir mouillé avec le *Wilberforce* dans l'estuaire, il remonta la rivière en bateau, accompagné de plusieurs officiers. Il lui fallut d'abord éviter des récifs et des bancs de vase, où des mangliers et d'autres matières végétales en décomposition engendraient une odeur infecte. Ayant atteint ensuite une nappe d'eau étendue et découverte, il pénétra dans un canal plus étroit de 450 mètres de large, dont les rives basses étaient couvertes de hautes herbes, au milieu desquelles on distinguait des plantations variées. A mesure que l'on s'avancait, les villages devenaient plus nombreux, et les cultures qui les entouraient indiquaient une population plus industrielle. A 3 milles de la tête du Delta, la rivière Yabiari, qui vient de l'ouest, est navigable jusqu'à Abou, où les explorateurs passèrent la nuit. Un peu au-dessus de ce confluent, le Cameroun se divise en deux branches qui enveloppent l'île de Wouri, dont le capitaine Allen fit le tour. L'expédition regagna le *Wilberforce* sans avoir éprouvé aucun accident. Dans cette excursion, la rivière a été parcourue jusqu'à 40 milles de la mer; les marées qu'il fallut traverser avaient assez de profondeur pour les grands bâtiments; mais on dit qu'à 90 milles de la mer, ils seraient arrêtés par des roches. Quant aux observations du capitaine Allen, sur la baie d'Amboises ou Ambas, il pense que d'après sa situation et d'autres circonstances locales, cette baie peut être considérée comme la plus saine

de la côte occidentale d'Afrique , et la plus sûre à cause de son excellent ancrage.

Nous devons à M. Peuchgaric , capitaine au long cours , quelques détails sur les îles du cap Vert et du golfe de Guinée. Ses fréquents voyages à la côte d'Afrique lui ont fourni l'occasion de se rendre utile à la science sans négliger les intérêts du commerce. A cet égard , notre estimable collègue M. de La Roquette , en citant dans le rapport de l'année passée plusieurs renseignements importants consignés dans nos *Bulletins* , vous a fait remarquer la louable émulation qui anime les capitaines de notre marine marchande.

Des renseignements sur la colonie des noirs libres de Liberia nous ont été communiqués par M. Warden. Le gouverneur de cette colonie africaine , que dirige une compagnie de missionnaires de Boston , a acheté du roi et des chefs du pays du grand Sess 6,400 acres de terres cultivables. Les produits de la colonie consistent en riz et en huile de palme , dont 19,000 gallons ont été expédiés l'année passée à New-York. On a commencé à cultiver le sucre dans la ferme coloniale ; l'on fait des préparatifs pour l'établissement d'une cafétéria au cap des Palmes , et un phare a été construit sur le cap Mesurado. — La Société des missions de Boston vient d'établir une autre colonie sur les bords du Gabon , à environ 20 milles au nord de l'équateur. Le fleuve a été exploré jusqu'à 70 milles de son embouchure , où il reçoit ses affluents supérieurs. Le pays est habité , dit-on , par des tribus dont les habitudes diffèrent de celles des nègres de la côte. — La colonie Liberia compte aujourd'hui 20 missionnaires prédicateurs , dont 18 sont des gens de couleur. — Toutes ces tentatives préparent des éléments de succès aux

investigations géographiques qu'on dirigera vers cette partie du continent africain.

Le *Nautical Magazine* reproduit la communication faite à l'association des capitaines de navires de commerce de Liverpool par le capitaine Midgley. Elle contient des instructions nautiques sur la Côte-d'Or. Le capitaine Midgley indique, dans cette note, les vents et les courants qui règnent le long du littoral.

La relation d'une excursion dans le pays d'Assinie, par M. Parent, lieutenant du génie, a été insérée dans les *Annales maritimes* (novembre 1843). Elle est accompagnée d'un plan provisoire de l'établissement français d'Assinie, et du cours de cette rivière à travers le territoire d'Attacla. M. Parent décrit l'aspect de cette partie de la Côte-d'Or où se trouve notre comptoir; il donne des renseignements sur les ressources qu'offre la pêche maritime et fluviale, et sur celles que l'on peut tirer du sol et de l'industrie des habitants. Pendant le séjour de *l'Indienne* sur cette côte, M. Parent, accompagné de plusieurs officiers, fit différentes explorations dans la rivière. Remontant d'abord par le Marigot, entre l'île des Éléphants et celles des Hippopotames, il s'avança jusqu'à l'île du Repos, admirant la brillante végétation qui s'étendait sur les deux rives, et le coup d'œil du lac Ahy, qui a cinq à six lieues de large, et dont les îles verdoyantes se déroulent comme un magnifique panorama. Dans une autre excursion, il descendit à terre en face de l'île du Repos pour examiner des arbres gigantesques dont le tronc sert aux nègres d'Assinie à faire des pirogues d'une seule pièce qui ont 16 mètres de long sur 1 mètre de large. Le lieutenant Parent pénétra ensuite dans le lac Ahy, et le remonta jusqu'à l'île de

Calaos ; mais il ne put passer entre cette île et les collines d'Alamengis, qu'il apercevait à sa gauche toutes couvertes de rochers d'une très grande hauteur. Après avoir doublé la pointe Mont-Louis, il revint sur ses pas pour retourner à Assinie. Le village d'Aby, sur les bords du lac de ce nom, fut visité dans une troisième expédition. M. Parent y vit des habitations commodes, spacieuses, bien distribuées et tenues avec une propreté remarquable. A son retour, il rentra au village d'Assinie par le Marigot d'Apollonie. Ces explorations ont fait connaître les différentes passes qui coupent le delta de la rivière entre le lac et la côte où se trouve situé notre comptoir.

Madagascar.—Nous devons à M. V. Noël la description topographique des différentes provinces qu'occupent, dans cette grande île, les tribus sakkalava, dont il indique les caractères physiques. C'est dans le Ménabé que paraît s'être conservé dans sa pureté originaire le type de cette race madécasse. L'excellent travail de M. Noël a paru en deux parties dans notre recueil mensuel. Parmi les renseignements curieux qu'il renferme, on y lit avec plaisir la description de la forteresse naturelle d'Ankara, et de la prise de cette position formidable par les troupes de Radama et Ranawalou, ainsi que des nouvelles notions sur l'île de Mayotte. L'auteur énumère les différentes dynasties des rois sakkalava, et rapporte les événements qui se sont succédé sous le règne des derniers princes. L'organisation politique de cette nation guerrière termine la seconde partie d'une relation que doit compléter un troisième mémoire.

Mozambique. — Le D^r Peters, élève de J. Müller, le savant professeur d'anatomie et de physiologie de

Berlin, s'est dirigé sur Mozambique par Lisbonne. Il voyage aux frais et avec les instructions du roi de Prusse et de l'Académie des sciences, pour explorer, sous le rapport zoologique, la partie tropicale de la côte d'Afrique, région presque encore inconnue aux naturalistes. Les collections qu'il doit recueillir sont destinées au musée de Berlin. M. le D^r Peters se propose en outre de ne pas négliger les observations qui pourront intéresser la géographie.

La marche que j'ai suivie dans la revue que je viens de faire de l'Afrique m'a éloigné de l'Europe ; je poursuivrai donc mon exploration, et traverserai l'Atlantique pour m'arrêter quelques instants sur le continent américain.

AMÉRIQUE.

Géologie générale. — Dans un Mémoire très étendu, dont l'Académie des sciences entendit la lecture, notre confrère, M. Alcide d'Orbigny, exposa des *considérations générales sur la géologie de l'Amérique méridionale*. Le meilleur éloge qu'on puisse faire de ce travail important se trouve dans le rapport des savants commissaires de l'Institut, chargés d'en rendre compte. Le Mémoire de M. d'Orbigny est fondé sur ses propres observations pendant ses longues et pénibles excursions dans les vastes plaines de la Patagonie et à travers le pays des Missions jusqu'au sommet des Andes péruviennes. Dans l'état actuel de la science, les immenses matériaux acquis par M. d'Orbigny, comparés avec tous les documents recueillis avant lui sur la géologie du nouveau continent, devaient offrir des résultats d'un grand intérêt ; mais parmi les faits nouveaux

qu'on peut déduire de l'examen auquel il s'est livré sur la constitution du sol américain à ses différents âges, il en est qui caractérisent d'une manière particulière l'esprit d'investigation et la portée transcendante de ses laborieuses études. M. d'Orbigny, dans ses considérations générales sur la géologie de l'Amérique méridionale, nous montre les trois états du grand système paléozoïque se succédant dans le même ordre que ceux du même système européen avec lesquels ils ont respectivement plus d'analogie. Ce fait remarquable, que les travaux de M. d'Orbigny ont mis dans une complète évidence, est, suivant l'expression du rapport présenté à l'Institut, un des plus importants dont la science se soit enrichie dans ces dernières années. En résumé, M. d'Orbigny a embrassé, dans ses considérations, l'ensemble du vaste système géologique dont l'étude doit jeter de vives lumières sur les grandes révolutions que notre planète a subies. Ce système, qui se développe en Amérique sur les plus larges proportions, il l'a esquissé à grands traits, il l'a indiqué dans sa simplicité de composition et à ses différentes périodes; il nous l'a montré dans le grandiose de ses formes, dans ses reliefs tracés sur des centaines de lieues, comme dans ces immenses dépôts de plusieurs degrés carrés de surface; car, dans ce continent qui couvre de sa masse imposante le quart de l'hémisphère occidental, les montagnes comme les bassins, tout se manifeste, dit-il, sur la plus vaste échelle, tout est visible, les causes puissantes et leurs grands résultats. » M. d'Orbigny ne s'est point dissimulé que de nouvelles observations pourraient modifier quelques unes de ses vues théoriques; mais tous les géologues reconnaîtront, avec le savant rapporteur qui a

jugé son œuvre, qu'il a l'incontestable mérite d'avoir considéré son sujet d'un de ces points élevés qui commandent l'attention, et ouvrent la voie vers de nouveaux progrès.

Chili. — Un fragment très remarquable du voyage au Chili et au Cusco a été lu par M. Gay dans l'assemblée générale du 30 décembre dernier, et vous l'avez écouté avec un vif intérêt. Notre compatriote a employé dix années d'exploration et de studieuses recherches à recueillir des matériaux sur l'histoire physique et politique de cette république du Chili, qui, à l'exemple de celle du Vénézuéla, et au milieu des révolutions et de l'anarchie des États voisins, donne au nouveau monde le spectacle consolant de la prospérité publique, garantie par une bonne organisation. Ce fut sous les auspices de ce gouvernement, et grâce à sa protection spéciale, que M. Gay parcourut les différentes provinces du Chili et ses hautes Cordillères; qu'il pénétra chez les Araucaniens, cette nation indomptable, qu'un amour héréditaire de liberté a maintenu dans son indépendance; qu'il passa plusieurs mois à Lima pour compléter ses recherches historiques dans les archives de l'ancienne vice-royauté; qu'il visita successivement Tarma, Guancavelica et Ayacucho, ce champ de gloire qui donna l'indépendance au Pérou, et dont le nom est devenu aujourd'hui d'une si triste célébrité; Cusco, cette ville aux constructions colossales; Zurita et Oropesa, ces forteresses des Incas; la vallée d'Urumbaba, si remarquable par ses antiquités; Vilcobamba, ce dernier retranchement d'une nation malheureuse; et enfin Choquiquiraou, cette autre cité monumentale presque entièrement ensevelie sous la végétation, qui dans ces climats se développe partout avec tant de

force. M. Gay, de retour en France pour publier les résultats de ses observations, s'occupe de la grande édition de son ouvrage, et c'est le gouvernement chilien qui en fait les frais.

Yucatan. — Vers la fin de 1841, M. Norman, habitant de la Nouvelle-Orléans, entreprit un voyage dans le Yucatan, dont les résultats ont été publiés cette année. Sa description des antiques ruines de Chichen, à onze lieues au sud-ouest de Valladolid, est des plus intéressantes. Aucun voyageur n'avait encore visité ces restes d'une civilisation éteinte. « Pendant cinq jours, dit M. Norman, je me promenai au milieu des monuments dégradés d'une cité qui doit avoir été une des plus grandes du monde. Je contemplais devant moi, dans un circuit de plusieurs milles de diamètre, des murailles de palais, de temples et des pyramides plus ou moins délabrées. La terre était jonchée, à perte de vue, de colonnes, les unes brisées, les autres presque entières. Nulle trace, nul signe n'annonçait que ce lieu eût été visité auparavant. » D'après la relation du voyageur, il existe encore dans ce vaste espace plusieurs édifices assez bien conservés, entre autres un temple dont les murs, chargés d'ornements sculptés ont plus de 130 mètres de long. La partie de l'enceinte que le temps a respectée a 18 mètres de haut. Ces ruines sont situées dans une grande plaine, à peu près à 100 milles de la mer, et hors de toute communication par eau. M. Norman a visité les principales villes du Yucatan, et notamment Mérida, Mani, autrefois capitale de la province, les antiquités de Ticul et d'Uxmal. Il donne plusieurs dessins des monuments qu'il décrit. C'est à notre laborieux confrère, M. Eyriès, que nous sommes redevables de l'analyse de l'ouvrage de M. Norman.

Balise. — Une note sur la colonie anglaise de Balise et sur ses rapports avec le Yucatan mexicain a été insérée dans les *Nouvelles Annales des voyages*. L'auteur, M. L. L., paraît être très bien renseigné sur les développements qu'a pris en peu d'années l'établissement fondé par l'Angleterre à l'embouchure de la rivière Balise pour introduire les produits de l'industrie anglaise, par le Rio-Hondo, dans tout le Yucatan. Depuis l'occupation de cette rivière, les Anglais se sont étendus sur toute la côte orientale de la péninsule comprise entre le 16° et le 18° degré 30' de latitude; dans l'intérieur, ils se sont avancés jusqu'au 92° degré de longitude. Leur population coloniale, déjà considérable, s'est augmentée de toutes les tribus indiennes que l'état de révolution des pays limitrophes a forcées de s'expatrier. La colonie de Balise, par ses empiétements progressifs, tend à envahir *la Laguna*, et à exploiter la baie de Campêche, dont ses établissements se sont rapprochés. La notice fournit, en outre, des renseignements importants sur les marchandises anglaises qui se vendent à Balise et sur leur valeur.

Le *Moniteur* a publié aussi des documents propres à faire connaître l'état de l'agriculture et du commerce dans le Yucatan. D'après ces renseignements, Balise réunirait aujourd'hui une population de 4,500 âmes, et centraliserait le commerce du Yucatan, de la côte de Bacalar et d'une grande partie de l'Amérique centrale. La valeur totale des importations et exportations de cette colonie anglaise serait de 25 millions de francs.

Honduras. — Des instructions, rédigées par M. Lawrence, sur les atterrages de la côte d'Omoa, dans l'État d'Honduras, ont été insérées dans le *Nautical*

Magazine (fév. 1843). Cette notice nous fournit plusieurs bonnes indications sur les différents mouillages et sur les localités où l'on exploite le bois d'acajou. A ces divers renseignements sont venus se joindre ceux que M. Hersant, ex-consul de France à Saint-Louis de Potosi et à Tampico, vous a communiqués sur la république de l'Amérique centrale.

Isthme de Panama. — M. Darondeau, ingénieur hydrographe, a donné, dans les *Annales maritimes*, une histoire complète des projets qui ont été présentés à différentes époques pour opérer le percement de l'isthme de Panama. Cet excellent travail, dont je vais tâcher de donner une analyse, contient des notions curieuses sur une question qui depuis quelque temps préoccupe tous les esprits. L'idée d'une communication entre l'Océan Atlantique et la mer Pacifique n'est pas nouvelle : Fernand Cortez, frappé des avantages qui résulteraient de la jonction des deux mers dans cette partie du Nouveau-Monde où le territoire mexicain vient former, par son rétrécissement, l'isthme de Tehuantepec, désigna ce point sous le nom du *Secret du Déroit* (*Secreto de l'Estrecho*), dans ses lettres à Charles-Quint. Lorsque la domination espagnole s'étendit sur ce continent, que les rois catholiques auraient voulu posséder tout entier, une politique ombrageuse fit rejeter les divers projets que présentèrent, pour faciliter la communication d'une mer à l'autre, des hommes guidés par une pensée généreuse. Les archives des vice-royautés et celles de la métropole possèdent un grand nombre de documents sur ce sujet, et, il y a quelques dizaines d'années, lorsqu'on indiqua un passage dans la province de Choco qui rendait facile le trajet d'un bord à l'autre des deux océans, les auto-

rités espagnoles en interdirent l'usage sous peine de mort. Il paratt cependant que les Cortès d'Espagne avaient, en 1814, décrété l'ouverture d'un canal de six à sept lieues, au moyen duquel la communication devait se faire. — En 1825, le gouvernement mexicain chargea une commission, présidée par le général du génie don Juan Orbegoso, d'explorer l'isthme de Tehuantepec, sous le rapport de la possibilité d'un percement. Les conclusions de cette commission furent que la canalisation de l'isthme présentait des obstacles presque insurmontables, et que le succès de cette entreprise serait toujours problématique. Toutefois, on croyait pouvoir établir un moyen de transport par le Rio-Goazacoalcos et les lagunes intérieures, et arriver à la mer par celle de Fidema. — Après cet exposé, M. Darondeau examine les grands projets de la ligne du lac de Nicaragua, d'abord en ce qui concerne celui que l'ingénieur français Martin de la Bastide présenta au gouvernement espagnol, vers l'an 1780, pour la communication des deux mers par la rivière San-Juan, le lac et un canal de jonction avec le Rio-Partido, ensuite relativement aux propositions faites successivement par diverses compagnies à partir de l'année 1825. Il cite, à ce sujet, les différents contrats qui furent passés avec le gouvernement du Centre-Amérique, et les discute d'après les explorations et les nivellements exécutés. Passant de là à l'examen de la ligne de Panama, il fait connaître les tentatives qui eurent lieu pour établir la communication par le Rio Chagres. Les avantages que présentait le percement sur ce point n'échappèrent pas au génie entreprenant de Bolivar, qui, en 1828, chargea M. Lloyd du nivellement de l'isthme, opération exécutée avec habileté et précision

par cet ingénieur anglais, secondé par un officier suédois. Enfin, après avoir exposé tout ce qui a été projeté sur cette ligne, les concessions accordées par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, et les engagements contractés par la compagnie franco-grenadine, M. Darondeau termine en ces termes :

« Sur une question si importante pour toutes les puissances maritimes et commerciales, le gouvernement français ne pouvait rester indifférent : aussi l'administration vient-elle de donner à un savant ingénieur des mines, M. Garella, la mission de parcourir l'isthme de Panama, et de rechercher, avec toutes les ressources qu'offre la science, la direction la plus convenable à faire suivre au cañal qui doit unir une mer à l'autre. Il est donc probable que d'ici à peu de temps le problème sera résolu, ou du moins dégagé de ce vague qui semble encore l'entourer. »

Guyane. — Une notice historique sur la Guyane française, par M. Ternaux-Compans, est venue réveiller l'attention publique sur une colonie dont on s'est peu occupé jusqu'à ce jour, et qui pourtant est susceptible d'un vaste développement. La publication de notre collègue a démontré que les mauvaises mesures et les vicissitudes des temps se sont seules opposées à la prospérité d'une colonie importante, qui ne demande que des bras et des capitaux pour rivaliser avec les plus riches possessions des nations rivales. M. Ternaux donne un résumé de toutes les tentatives qui ont été faites à différentes époques pour coloniser la Guyane ; et, malgré leur peu de succès, il ne désespère pas de l'avenir d'un pays plein de ressources. La Guyane, en effet, par sa position géographique, son immense étendue, les grandes rivières qui l'ar-

rosent, pourrait s'élever en peu d'années à un haut degré de prospérité agricole. Les relations qu'on établirait avec les pays environnants, et surtout avec les provinces intérieures du Brésil, seraient très profitables à notre commerce. C'est ce que M. Ternaux a cherché à faire comprendre. Il a voulu rendre un grand service à son pays en déterminant le gouvernement à mettre en valeur une contrée fertile.

Projet d'exploration. — L'importance de notre colonie de la Guyane, par son voisinage du Brésil, doit faire apprécier davantage le projet présenté au dernier congrès scientifique de France tenu à Angers, et qui se recommande à l'intelligente activité de notre commerce. La puissance de la vapeur, si heureusement appliquée à la navigation fluviale, y a donné motif. Son but est l'exploration des belles contrées que baignent l'Amazone et ses nombreux affluents. Par l'exposé que M. Julien de Paris a fait de cette vaste entreprise, dans la séance de clôture du congrès scientifique, on a pu entrevoir ses résultats dans l'intérêt des sciences et de la civilisation.

États-Unis. — M. Michel Chevaier continue la publication de son *Histoire et Description des voies de communication aux États-Unis*. La deuxième partie du second volume de cet important ouvrage vous a été envoyée cette année par M. le ministre de l'instruction publique. L'auteur y traite des communications entre la baie de Chesapeake et l'Ohio, de celles qui existent entre le bassin de Mississipi et celui du Saint-Laurent, puis du nord au midi le long de l'Atlantique, et des lignes qui rayonnent autour des métropoles. Une table générale des canaux et chemins de fer de l'Amérique du Nord fait suite à ces descriptions, que termine un ap-

pendice très intéressant sur la construction des ponts.

M. J.-N. Nicollet, de Baltimore, en présentant à la Société philosophique de Philadelphie sa carte manuscrite du territoire nord-ouest des États-Unis, a fait le récit de son exploration aux sources du Mississippi. On en lit le détail dans le compte-rendu de la dernière séance anniversaire de cette Académie (1).

Ce voyageur, en partant de *Crow-Wing River*, 189 milles au-dessus de Saint-Pierre, s'écarta de la route explorée par le major Pike et d'autres Américains, et se dirigea par la Gayank (*Gall River*), vers le lac Sangsue (*Leech Lake*). Trois Indiens le conduisirent ensuite dans un canot d'écorce à travers plusieurs petits lacs jusqu'à celui de Kabeko-Nang. Il remonta alors la rivière de ce nom, qui coule dans une vallée profonde et étroite, et parvint jusqu'à sa source. De là, par un portage de 5 milles, il atteignit une autre rivière qu'il remonta jusqu'au lac Assawa; puis, par un second portage beaucoup plus pénible à traverser que le premier, il passa dans le lac Itasca, l'*Omoshkos* des Chippeways, le lac à la Biche des Français, l'*Elk Lake* des Anglais, qui a été regardé jusqu'ici comme la source du Mississippi. M. Nicollet a reconnu qu'il était alimenté par cinq criques où se réunissent d'innombrables ruisseaux qui s'écoulent des bancs d'argile situés à la base des «*Hauteurs de Terres*.» Ces collines, composées de sable, de gravier et de terre argileuse, ont une centaine de pieds d'élévation; leur sommet est plat et couvert de forêts. Elles forment, au midi du lac Itasca, une région semi-circulaire à fond marécageux, et constituent la ligne de partage des eaux

(1) *American Philosop. Society, Proceedings*, volume III, n° 27, may 1843.

que reçoit la baie d'Hudson et celles qui vont se jeter dans le golfe du Mexique. Les eaux alimentées par le flanc septentrional de ces collines , c'est-à-dire par celles qui sont au midi de l'Itasca, donnent naissance aux cinq courants, qui déversent dans ce lac. Ce sont ces eaux que M. Nicollet considère comme les sources les plus reculées du Mississippi. Celles qui coulent du flanc méridional de ces mêmes hauteurs, et qui vont au lac de l'Arc (*Bow Lake*), doivent être regardées comme les véritables sources de la rivière Rouge du Nord, de sorte que les tributaires de la baie d'Hudson et du golfe du Mexique se touchent presque à leur point de départ. M. Nicollet a donné le nom de La Place à une des petites rivières qui alimentent le lac Itasca, et à la crique qu'elle traverse celui de Bowdich, le traducteur de la *Mécanique céleste*.

Les premières eaux du Mississippi se réunissent à une petite distance des collines qui leur donnent naissance, et forment un petit lac d'où s'échappe un ruisseau auquel viennent se joindre bientôt plusieurs autres, et qui alimente un second lac qu'il traverse. Ce torrent, devenu plus considérable, entre dans un troisième lac d'une plus grande étendue, et suit ensuite son cours pendant 2 ou 3 milles avant d'arriver au lac Itasca. Le Mississippi, à sa sortie du lac, a 16 pieds de largeur et une profondeur de 14 pouces. Ses eaux sont limpides et son courant assez rapide; une lieue plus bas, sa largeur est de 27 pieds et sa profondeur de 3.

Voyages des missionnaires et progrès de leurs établissements de l'Amérique du Nord. — Un article sur le territoire de la compagnie d'Hudson et sur les pays qu'elle exploite a été inséré dans le *Journal des Missions évan-*

géliques , et se recommande à l'attention des géographes par les renseignements qu'il contient.

La Compagnie anglaise qui a établi ses postes dans le nord de l'Amérique pour le commerce des pelleteries , s'occupe aussi d'améliorer le sort des tribus indiennes avec lesquelles elle est en relation. C'est par ses soins et ses secours que des missions ont été organisées dans plusieurs stations très distantes les unes des autres.

La première est celle de *Moose Factory*, à 700 milles nord de Montréal, dans le bas Canada. Elle forme au sud de la baie d'Hudson le principal entrepôt de la Compagnie. La seconde station est située sur les bords du lac Supérieur : c'est *Michicoten*. La troisième est celle du *lac de la Pluie*, placée sur les hauteurs qui envoient leurs eaux au nord vers la baie , et à l'est vers le Saint-Laurent. Elle est éloignée de Montréal de 1,300 milles. Le *fort Alexander* marque la quatrième station , et se trouve sur le passage de la rivière Winipeg , à 1,500 milles de Montréal. *Edmonton* forme la cinquième ; on la rencontre en remontant la rivière Saskatchewan , qui se jette dans la baie , après s'être réunie à la rivière Nelson. Elle est à 2,800 milles de Montréal , à l'autre extrémité de la Nouvelle-Angleterre , et éloignée de plus de 3,000 milles des bords de l'Atlantique. Enfin la sixième station , établie au nord du lac Winipeg , à 2,000 milles de Montréal , est la plus importante de toutes. Ces divers postes sont entourés de tribus indiennes qui trafiquent avec les gens de la Compagnie.

Plusieurs lettres du Père de Smet , sur le voyage aux montagnes Rocheuses , ont été insérées dans les *Annales de la propagation de la foi*. C'est la seconde expédition que cet intrépide missionnaire entreprend

dans ces lointaines contrées. Il est reparti de Saint-Louis du Mississippi avec plusieurs de ses confrères, et d'autres voyageurs qui se rendaient dans les établissements situés sur les rives du *Colorado*. Après avoir traversé le territoire des Sawanis et des Delaware, la petite caravane arriva sur les bords de la rivière des Kants, et fut bien accueillie par les hordes guerrières de la contrée. Le P. de Smet décrit les mœurs de ces Indiens. La nation des Pawnis fut celle qu'on visita en quittant la village des Kants.

Après deux mois d'un pénible trajet à travers d'immenses solitudes, on commença à découvrir les montagnes, et l'on s'avança dans leur direction. « Cette longue chaîne de monts, dit le P. de Smet, parcourt, du nord au sud, presque toute l'Amérique septentrionale en s'étendant dans le Mexique, le Texas et le Cohahuila, pour se rattacher aux Cordillères. Au levant, elle embrasse les montagnes moins connues de la *Rivière du Vent*; ces dernières renferment les sources qui donnent naissance à plusieurs rivières, dont les unes se déchargent dans la mer Pacifique, et les autres dans le grand fleuve, qui porte à l'Atlantique le tribut de ses eaux. Les *Côtes noires*, les plaines élevées qui séparent les sources du haut Missouri de celles du Mississippi, appelées le *Coteau des prairies*, les monts *Ozarks* et les *Masserues*, peuvent être considérés comme des ramifications des montagnes Rocheuses. D'après des observations barométriques, d'accord avec les calculs de la trigonométrie, on porte la hauteur de quelques uns de leurs pics à 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. »

Pendant les 1,500 milles que la caravane avait eu à parcourir depuis *West-port* jusqu'aux sources de l'*Eau*

sacrée, le pays n'offrait qu'un océan de prairies qu'accidentaient de loin en loin quelques coteaux peu élevés. La description que fait le P. de Smet de la rivière *Plate* est des plus intéressantes. On sait que ce nom lui a été donné à cause de sa largeur, qui est souvent de 6,000 pieds, tandis qu'elle n'en a tout au plus qu'un à cinq de profondeur : aussi l'auteur d'Astoria l'appelle-t-il *la plus merveilleuse et la plus inutile des rivières*. A mesure que la caravane remontait vers les sources de *la Plate*, le pays prenait un aspect plus sévère. Après avoir quitté la branche du nord pour se rapprocher de l'*Eau sacrée*, on se dirigea vers les *Côtes noires*. Outre les renseignements géographiques contenus dans les lettres du P. de Smet, on y trouve aussi de curieux détails sur l'histoire naturelle des contrées qu'il a parcourues.

La nation des *Têtes-Plates*, qui avait fait demander des missionnaires, envoya une avant-garde de ses guerriers à la rencontre de la caravane. Le rendez-vous eut lieu à la *Rivière-Verte*. Après avoir dépassé le fameux *Roc-de-l'Indépendance*, au pied duquel les voyageurs ont coutume d'inscrire leur nom, et les Indiens leurs hiéroglyphes, la caravane s'engagea dans les montagnes par la gorge que les chasseurs américains ont appelée l'*Entrée-du-Démon*, puis elle gravit les hauteurs de *Far-West*. « Parvenus au faite, dit le P. de Smet, nous découvritmes l'immense *Orégon*, et je gravai le saint nom de Dieu sur un rocher qui dominait toutes les grandeurs. » A partir de ce point culminant, la caravane descendit vers la mer Pacifique, et s'arrêta d'abord sur les rives du *Haut-Calorado* où abondent les castors. Reprenant ensuite sa marche à travers des escarpements d'un accès difficile, elle erra

pendant dix jours dans un labyrinthe de vallées et de montagnes, avant de pouvoir arriver sur les bords de la *Rivière-à-l'Ours*. Enfin, après avoir franchi un dernier défilé, elle parvint au *fort Hall*. — Ce ne fut que quatre mois après leur départ de *West-Port* que les missionnaires rallièrent le gros de la nation indienne vers laquelle ils étaient spécialement envoyés. Quatre des principaux chefs s'étaient portés en avant, et rencontrèrent la caravane à l'une des sources du *Missouri*, dite la *Tête-de-Castor*. Le 30 août 1841, le P. de Smet et ses compagnons, sous la conduite des nouveaux guides, s'avançaient dans une grande plaine où était établi le camp du *Grand-Visage*, centre de réunion des *Têtes-Plates*. Le P. de Smet annonçait par ses dernières lettres (28 décembre 1841) qu'il avait fait plusieurs longs voyages dans les pays environnants. Sa première excursion l'a conduit au fort Colville, sur le fleuve *Columbia*, à 320 milles environ du camp du *Grand-Visage*, afin de se procurer des provisions pour l'hiver, des semences pour le printemps, et les outils pour les Indiens disposés au travail. Il a visité, pendant ce pénible trajet, la tribu des *Kalispel* ou *Pends-d'Oreilles*. Dans une forêt qu'il traversa avec son escorte, il vit des arbres gigantesques qui confirment ce que M. de Mofras nous a dit de la belle végétation de ces contrées. Un cèdre, mesuré par le missionnaire, avait 42 pieds de circonférence, un autre, qu'on avait abattu, offrait une tige de 200 pieds de longueur. Dans une seconde excursion, le P. de Smet se rendit au *fort Vancouver*, le grand entrepôt de la Compagnie de la baie d'Hudson. La distance qu'il eut à parcourir est d'environ 300 lieues. La description qu'il fait du passage des *Grandes-Dalles*, où s'engouf-

fre un des bras du Columbia, est des plus imposantes. — Vers la fin de l'année passée, après avoir installé ses compagnons dans ces vastes contrées de l'Orégon, dont les populations indiennes s'organisent comme le firent autrefois celles du Paraguay, sous l'intelligente direction des anciens jésuites, le P. de Smet est retourné à Saint-Louis en suivant à peu près la même route. Ainsi, c'est pour la troisième fois qu'il a exécuté un des plus longs voyages qu'on puisse entreprendre à travers les continents.

États-Unis. — Dans une analyse d'un ouvrage sur les tribus indiennes des États-Unis et des possessions britanniques à l'orient des montagnes Rocheuses, M. Roux de Rochelle, toujours si dévoué à la science, et dont le zèle semble s'accroître encore lorsqu'il s'agit de nous fournir d'utiles renseignements, vous a fait connaître les importants travaux de M. Albert Gallatin. Ce savant s'est spécialement dédié à l'étude des dialectes que parlent les Indiens du nord, et il a déduit de leur analogie la preuve d'une langue-mère, et de la communauté d'origine des différentes tribus. M. Gallatin ne croit pas avoir besoin de recourir à l'emprunt d'une civilisation étrangère pour expliquer celle que les Européens observèrent dans certaines contrées de l'Amérique à l'époque de la conquête. S'ils y trouvèrent des monuments, des inscriptions figurées, des formes de calendrier, des mythes religieux analogues à ceux de quelques anciens peuples de l'autre continent, il n'y voit lui que le développement graduel des facultés des hommes placés dans les mêmes conditions d'existence. L'auteur a fait des recherches très étendues sur les coutumes, les arts et les traditions des nations américaines; il a comparé et analysé leurs vo-

cabulaires, et il est parvenu, à l'aide de ces rapprochements, à présenter une classification méthodique et naturelle des différents idiomes. Vingt ans consacrés à cet examen ont placé M. Gallatin au rang des historiens polyglottes qui ont le plus contribué aux progrès des études philologiques.

Californie. — M. Dufлот de Mofras vous a lu un fragment de son voyage en Californie. Il s'est attaché dans sa description à dépeindre ce pays sous le rapport de sa situation, de ses productions naturelles et du système d'administration qui le régissait à l'époque où les missionnaires espagnols y fondèrent leurs utiles établissements. M. de Mofras pense que la Californie peut offrir de très grands avantages à la colonisation par ses excellents ports, ses bois de construction, la fertilité de ses terres, et surtout par sa position géographique, qui facilite ses relations avec les départements occidentaux du Mexique, les États de l'Amérique du Sud, les comptoirs américains et russes de la côte du nord-ouest, les îles Sandwich et les autres archipels du grand Océan.

Exploration scientifique. — M. Daussy vous a fait l'analyse des travaux de l'expédition américaine aux régions australes, d'après l'exposé lu à l'Institut national de Washington, par le capitaine Wilkes. — Les instructions du gouvernement des États-Unis ne se limitaient pas aux découvertes que l'on pourrait faire vers le pôle sud; elles embrassaient une vaste exploration qui a été suivie pendant un voyage de circumnavigation dont la durée a été de trois ans et dix mois. Parmi les travaux qui ont occupé les officiers placés sous les ordres du capitaine Wilkes, je citerai un grand nombre d'observations magnétiques et météorologi-

ques, des longitudes déterminées au moyen d'étoiles culminantes et d'observations correspondantes faites aux États-Unis, des latitudes déduites de hauteur circummériennes, cent quatre-vingts cartes levées pendant la campagne, et cinq cents vues de caps et d'entrées de ports. Le commandant a rédigé lui-même des instructions nautiques sur les différentes échelles qu'ont à parcourir les navires baleiniers, et sur les ressources qu'y trouveront les bâtimens de commerce. L'expédition a rapporté, en outre, d'immenses collections dans les différentes branches de l'histoire naturelle; des études ont été faites sur les îles coralifères, et sur la géographie botanique des contrées visitées. Tels sont, messieurs, les résultats de ce long voyage, un des plus importants par les services qu'il a rendus aux sciences et à la navigation.

Sur la côte du N.-O. de l'Amérique septentrionale, *l'Orégon et la Pourpoise*, deux des navires de l'expédition, ont remonté le Rio-Columbia jusqu'à sa cataracte, éloignée de 120 milles de la mer, et le Sacramento jusqu'à 170 milles de son embouchure. Les opérations du capitaine Wilkes, le long de cette côte, et les reconnaissances qu'il ordonna dans l'intérieur, nous montrent l'intérêt que les États-Unis attachent à cette contrée.

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails. M. Dausy a pris soin de vous satisfaire à cet égard, et il s'en est acquitté comme vous aviez lieu de l'espérer de son zèle.

Publications géographiques sur l'Amérique. — M. Ternaux-Compans continue à illustrer l'histoire de l'Amérique, et particulièrement celle des Mexicains, par les traductions des textes originaux tirés de sa belle bibliothèque. Parmi les documents qui, dans le cours

de cette année, sont venus augmenter l'intérêt des *Nouvelles Annales des voyages*, nous avons remarqué les suivants :

L'Histoire de la république de Tlaxcallan, par l'Indien Muños-Camargo ;

Une Notice sur le Yucathan, tirée des écrivains espagnols ;

Le Voyage dans la Guyane espagnole, de don José Solano ;

Le Voyage dans l'intérieur de la Guyane, chez les Indiens Roucayens, par Claude Tony, mulâtre libre d'Approuague ;

Et la Lettre de Louis Ramirez sur le voyage de Sébastien Cabot au Rio de la Plata.

Notre laborieux collègue, M. Lafond, poursuit la publication des *Voyages autour du monde et des Naufrages célèbres*. Les cahiers des deux premiers volumes, dont il a fait hommage à la Société, sont relatifs à l'Amérique. Je n'entreprendrai pas d'analyser ici tout ce qu'on trouve d'instructif dans cet ouvrage, que j'ai déjà mentionné dans mes précédents rapports, et dont la Société a pu apprécier le mérite par les fragments que l'auteur lui a communiqués, et qui ont été insérés dans son Bulletin. L'histoire des événements de la guerre de l'Indépendance de l'Amérique espagnole forme, dans les nouvelles livraisons, une série de chapitres très intéressants. Les renseignements sur le commerce de la Californie, du Mexique, du Pérou, du Chili et des ports de la côte opposée, visités par l'auteur, offrent des garanties de réussite aux expéditions qui se dirigeront dans ces parages, et qui profiteront des instructions fournies par le capitaine Lafond.

Dans le troisième volume, notre collègue a réuni

Tout ce qui concerne la mer du Sud, la Chine et l'archipel des Indes. Les Marquises et les Iles de la Société y occupent la première place; les Iles Sandwich y sont décrites en détail et sous tous les rapports. M. Lafond a présenté, sur la question des colonisations lointaines, des considérations qui demandent à être méditées dans l'intérêt de nos relations commerciales. Les chapitres consacrés aux Philippines ne sont pas moins importants, et nos armateurs ne pourront que gagner à les consulter.

La Société continue de recevoir les importantes publications de l'Institut historique et géographique du Brésil fondé à Rio-Janeiro. Le dernier cahier du journal de cette Académie (*Revista trimensal*, janvier, 1842) qui nous est parvenu contient plusieurs mémoires remarquables, entre autres l'*exposé du droit de propriété et de la prise de possession, pour la couronne de Portugal, des terres du cap du Nord situées entre la rivière des Amazones et de l'Oyapock ou rivière de Vincent-Pinçon*. Cet article, rédigé par M. Alex. Rodrigues Ferraira, est accompagné d'une carte représentant les côtes du cap du Nord, et les embouchures des Amazones, depuis le premier degré de latitude boréale jusqu'au quatrième. Ce même cahier renferme en outre de nouvelles notions sur les Indiens des bords de l'Amazone et de la province de Maranhao. Une autre question de limite a été traitée avec intelligence par M. Ant. Ladislau-Montairo-Baena. Cette dissertation a pour titre : *Mémoire sur la tentative faite par les Anglais de Demerari d'usurper les terres à l'ouest de Ripuuri, pour étendre leur colonie*. (Voy. *Revista trimensal*, octobre 1841.)

EUROPE.

En abordant la vieille Europe , après avoir parcouru l'Amérique , j'ai encore bien des travaux à citer ; car j'arrive au foyer des connaissances humaines , au point de départ de cette intelligence , dont l'esprit de recherche se répand dans le monde pour retourner à sa source , riche de tout ce qu'il rapporte de ses investigations. Il me reste donc à vous entretenir des acquisitions de la science dans la mère-patrie. Je commencerai par l'aperçu sommaire des travaux de la Société dont je n'ai pas encore fait mention , et j'exposerai successivement ceux qui ont été exécutés en France et dans les autres parties de l'Europe.

Prix d'Orléans. — M. Roux de Rochelle , dans un second rapport sur le prix d'Orléans , vous a fait apprécier la généreuse-pensée du prince qui a voulu encourager les voyageurs à enrichir la France d'une découverte utile à l'agriculture , à l'industrie et à l'humanité. Si , pendant la trop courte existence de celui que nous regrettions , nous n'avons pu voir l'accomplissement de ses vœux , notre digne collègue nous a fait espérer du moins que quelque grand service rendu à la patrie , en méritant la récompense promise , nous fournira une occasion solennelle de remplir les intentions de l'auguste fondateur et d'honorer sa mémoire. (Voy. *Bulletin de la Soc.*)

Prix annuel. — Dans son rapport sur le concours du prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie , M. Daussey a rappelé les voyages les plus remarquables commencés en 1840 , et qui ont été continués l'année suivante. La courageuse persévé-

rance du capitaine James Ross dans son exploration des mers antarctiques a été couronnée conformément à l'opinion de la Commission. (*Voy. Bull. de la Société.*)

Par une notice qui a été insérée dans le Bulletin d'octobre, M. Daussy vous a fait connaître les résultats de la troisième tentative du capitaine Ross, et vous a annoncé son retour en Angleterre. Notre collègue vous a fait remarquer, à cette occasion, que les travaux de M. d'Urville n'ont pas été inutiles à l'explorateur anglais pour le diriger sur la route qui l'a conduit à de nouvelles découvertes.

Éloge du contre-amiral d'Urville. — En prononçant l'éloge historique du contre-amiral d'Urville dans l'assemblée générale du 12 mai dernier, j'ai essayé moi-même de retracer la vie laborieuse de l'illustre navigateur qui aborda le premier sur ce continent polaire dont le capitaine Ross a continué l'exploration. (*Voy. Bullet. de la Soc.*)

Musée ethnographique. — Le but que la Société de géographie s'est proposé en fondant un musée ethnographique dans la salle de ses réunions, a été de faire connaître sous un plus grand nombre de rapports les différentes contrées du globe. Les premiers objets qui lui furent offerts ont été progressivement augmentés, et l'inauguration du musée a eu lieu dans la séance particulière du 1^{er} septembre dernier. M. Roux de Rochelle a profité de cette circonstance pour faire appel aux voyageurs, dont le généreux concours doit contribuer à l'accroissement de ces précieuses collections. (*Voy. Bullet. de la Soc.*)

Il est à propos de rappeler ici la *Lettre sur l'utilité des musées ethnographiques, et sur l'importance de leur créa-*

tion dans les États européens. que M. Ph.-Fr. de Siebold a adressée à M. Jomard. Il était dû au savant auteur de *Nippon* et de la *Bibliothèque japonaise* de faire apprécier les avantages que présentent ces sortes de collections classées avec intelligence. • Lorsqu'un État possède des colonies, ou qu'il entretient des relations suivies avec des pays extra-européens (dit M. de Siebold), il importe que, dans ses collections, les produits de chaque contrée forment une catégorie distincte. Une collection d'ethnographie, classée d'après ce plan, sera l'école primaire des hommes qui désireront voyager avec fruit. Missionnaires, savants, naturalistes, employés militaires ou civils, marchands et marins, tous pourront, avant leur départ, et sous la simple direction d'un catalogue raisonné, acquérir, dans un musée de ce genre, des connaissances préparatoires et d'un prix inestimable pour leurs travaux ultérieurs... Il est toujours avantageux de donner à ces collections une extension qui puisse les élever au rang d'une exposition de l'industrie des peuples. Elles éveillent l'attention publique sur les nouveaux articles d'importation, et sollicitent souvent nos artistes et nos fabricants à des imitations heureuses. • Cette citation doit suffire pour faire juger de l'intérêt que M. de Siebold a su répandre sur le sujet qu'il a traité. En adressant sa lettre à M. Jomard, il a voulu rendre hommage au savant qui a conçu depuis longtemps l'heureuse idée d'un établissement public où les produits matériels des voyages lointains, que le gouvernement a fait entreprendre, seraient déposés à demeure (1).

(1) • Notre industrie européenne (disait M. Jomard, dans un rapport), toute perfectionnée qu'elle puisse être, ne peut que ga-

Géographie générale. — M. de La Roquette a fait insérer dans le Bulletin de juillet des observations sur le Danemark, la Suède et la Norvège, à propos des *Éléments de géographie générale*, de M. Ad. Balbi, dont la récente publication a été annoncée par anticipation dans le rapport de l'année dernière. Aujourd'hui que cet ouvrage est acquis à la science, je profiterai de l'opportunité pour le mentionner parmi les travaux émérites qui constatent les progrès de la géographie classique, et facilitent son étude. Les *Éléments de géographie générale* de M. Balbi sont, il est vrai, une reproduction de l'*Abrégé de géographie* du même auteur; mais les nombreuses additions que réclamait l'état actuel de la science, les changements politiques, les notions plus précises de la statistique et les nouvelles découvertes, en ont fait un ouvrage nouveau. La géographie est une science éminemment progressive, et à mesure que son domaine s'agrandit, il faut modifier les premières données, et consigner, dans les répertoires qui doivent servir à l'enseignement, la marche ascendante des connaissances acquises. C'est ce qu'a fait M. Balbi avec son zèle infatigable, et l'esprit de méthode qui l'a si bien guidé dans ses autres travaux. Pour perfectionner son œuvre, il a fait usage des renseignements puisés aux meilleures sources; les géographes les plus accrédités se sont empressés de les lui communiquer, et M. de La Roquette, dont le savoir fait autorité en ce qui concerne la géographie des trois royaumes scandinaves, y a contribué largement.

guer à des comparaisons qui doivent l'enrichir encore en suggérant ou des procédés plus simples, ou des usages nouveaux de substances naturelles négligées chez nous, ou étrangères à nos climats. »

Certes, le savant italien ne pouvait s'adresser à un homme plus compétent; mais le cadre qu'il s'était tracé ne lui a pas permis d'y faire entrer toutes les indications importantes fournies par notre collègue de la Commission centrale, qui, dès-lors, a jugé à propos de les insérer dans le Bulletin de la Société : nous devons lui en savoir gré.

Géographie physique. — Un travail très remarquable sur les eaux salées des lacs et bassins intérieurs est dû à M. Angelot. Il a pour titre : *Recherches sur l'origine du haut degré de salure de divers lacs placés dans le fond de grandes dépressions du sol des continents, et en particulier de la mer Morte, suivies de considérations sur l'origine du sel gemme en couche.* (Voy. Bull. de la Soc. géolog. de France.)

Sur plusieurs points de l'ancien continent la dépression du niveau de certaines nappes d'eau salée a été constatée par des nivellements géodésiques exécutés avec le plus grand soin. Ce phénomène, sur lequel il ne reste plus de doute, a frappé l'attention des géologues. M. Angelot paraît l'avoir étudié sous tous les rapports. Il expose d'abord, dans son Mémoire, des observations sur la dépression des bassins fermés du département des Bouches-du-Rhône, sur les bassins des lacs amers de l'Égypte et sur ceux de la mer Caspienne et de la mer Morte. Il discute ensuite les causes géologiques qui ont amené l'isolement des bassins et des lacs salés intérieurs, qui durent, à une époque très ancienne, faire partie de la même mer. Quant à la salure des eaux, il l'explique par les mêmes phénomènes qui se passèrent dans les mers méditerranées et dans les océans, à l'origine des gisements de sel en couche en contact avec ces bassins.

Une notice sur les lacs salés de la mer Caspienne, par M. Hommaire de Hell, se rattache aux travaux de M. Angelot, et fait admettre l'hypothèse que la mer Caspienne a eu une étendue beaucoup plus considérable, et n'a diminué de surface qu'à la suite de sa séparation avec la mer Noire, qui a détruit l'équilibre entre les eaux enlevées par l'évaporation et celles amenées par les fleuves. Ainsi le bassin de la mer Caspienne, loin d'être considéré par M. de Hell comme une dépression, ne serait en réalité que le fond d'une mer dont les eaux en baissant de niveau ont abandonné une partie de sa surface.

Sous le titre de : *Remarques et expériences sur les glaciers sans névé de la chaîne de Faulhorn, dans le canton de Berne*, M. Ch. Martins a présenté une nouvelle série d'observations. Les résultats auxquels il est arrivé tendent à démontrer que les glaciers sans névé se forment par l'imbibition de la neige qui se pénètre de l'eau provenant des parties supérieures, et qui se congèle ensuite, lorsque la température est au-dessous de zéro. Cette congélation de l'eau qui pénètre la masse des glaciers en l'augmentant, les fait croître par *intus-susception*, suivant l'expression de M. Élie de Beaumont, et non par simple addition de nouvelles couches de neiges qui se transforment en glaciers, comme on l'avait pensé.

Ethnologie générale. — *L'histoire naturelle de l'homme* (1) était un ouvrage trop important pour rester dans une langue étrangère. L'auteur, M. Prichard, a recherché si l'influence des agents physiques et moraux n'était pas la cause dominante des variétés qui distinguent entre elles les différentes races humaines.

(1) 2 vol. in-8. Paris, 1843.

Cette question d'ethnologie avait déjà occupé plusieurs naturalistes. Il était dû à M. Roulin, qui le premier appela l'attention des savants sur le retour des animaux domestiques de l'ancien monde, transportés dans le nouveau, à leurs habitudes sauvages, de faire passer dans notre langue l'œuvre de M. Prichard ; car les recherches auxquelles cet écrivain s'est livré pour expliquer les changements que les circonstances climatériques et les habitudes de la vie ont fait subir au type primitif de la race humaine, présentaient, dans un autre ordre de faits, des considérations analogues à celles qu'il avait émises lui-même.

Géographie comparée. — Une question difficile et souvent discutée vient d'être reprise par un jeune géographe plein de zèle et de talent, M. O. Mac-Carthy, déjà connu par beaucoup de bons travaux. Chargé par deux éditeurs, auxquels on doit les meilleurs livres classiques (1), de rédiger un lexique de géographie comparée pour la *Vita Alexandri* de Quinte-Curce, il a éclairé son travail de toutes les lumières qu'ont pu répandre sur la marche du conquérant de l'Asie les commentaires des critiques et les nombreuses explorations des voyageurs dans les contrées parcourues par le héros macédonien. On sait quelle est l'étendue de cet itinéraire d'Alexandre, qui commence aux rives de l'Adriatique, et se termine à celles de l'Hyphase, qui touche en même temps au Iaxartes et à Memphis d'Égypte. La détermination d'un grand nombre de lieux qui jalonnent ce long tracé de marches et de contre-marches est un rude travail pour le commentateur, lorsqu'il s'agit d'en donner la synonymie d'après la géographie moderne, surtout si, se livrant

(1) MM. E. Magdeleine et Dezobry.

à une critique sévère, il veut discuter toutes les opinions émises sur les points contestés. Cette tâche pénible, M. Mac-Carthy n'a pas craint de l'entreprendre, et nous pouvons dire qu'il l'a accomplie en homme de conscience et de talent. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les sources où il a puisé pour se faire une idée de l'étendue de ses recherches. Les noms se pressent sous la plume lorsqu'on interroge l'histoire géographique sur les travaux qui se rattachent à cette grande question. Je regrette, dans cette courte analyse, de ne pouvoir signaler que quelques lieux dont le véritable emplacement était ignoré ou douteux, et qui par cela même exigeaient un examen plus approfondi.

L'Asie-Mineure présentait peu de positions qui eussent besoin d'être discutées. Parmi les noms mentionnés dans les parties de l'itinéraire qui traversent la Syrie, l'Égypte et la Mésopotamie, nous avons remarqué l'étymologie nouvelle du mot *Nasamons*, que l'auteur du Lexique fait dériver du copte *nas*, ancien, et d'*amon*, *amoun*, *ammon*, les anciens Ammoniens. A l'article *Nilus*, M. Mac-Carthy a fait aussi une application très heureuse des recherches toutes récentes de notre savant voyageur A. d'Abbadie, en rapprochant l'*Ansaba* de l'*Astosaba* de Strabon. Il y avait une localité sur le Tigre, en Mésopotamie, dont il était important de déterminer l'emplacement: c'était la *Sittace* de Xénophon. M. Mac-Carthy la fait correspondre à *Scheryât el Beydhâ*, situé à 8 kilomètres au nord de Bagdadh.

L'entrée de l'armée macédonienne dans la Perside se fit par les *Pilæ Persicæ*, les portes persiques, ce défilé d'où sort le Tab des modernes (l'ancien *Arosis*)

tir le mérite des laborieuses études de M. Mac Carthy, satisfèrait complètement tous les amis de la science.

Géographie nautique. — Nous devons encore à M. de Siebold de nous avoir révélé l'histoire des découvertes de deux anciens navigateurs dans la partie nord du Grand Océan, en publiant un opuscule dont M. Jomard s'est empressé de vous rendre compte. On sait maintenant de la manière la plus positive que la première connaissance des Iles Bonin (*Bonin Simá*) appartient au célèbre marin Abel Tasman, et à son compagnon, Mathieu Quast, qui explorèrent la partie boréale de l'océan Pacifique en 1639. Les recherches auxquelles M. de Siebold s'est livré dans les archives du gouvernement néerlandais, font connaître les titres de cette priorité. Ces archives renferment l'extrait des instructions que le gouverneur général, A. Van Diemen, donna à Mathieu Quast et Abel Tasman, ainsi que le journal de navigation des deux flûtes qu'ils commandaient. L'expédition partit de Batavia le 2 juin 1639, toucha aux Philippines, reconnut des récifs à 178 mill. du cap Spiritu-Santo, et découvrit le groupe des Iles Bonin. Tasman et son compagnon continuèrent leur navigation jusqu'à 600 milles à l'est du Japon, et gouvernèrent ensuite sur cet archipel pour venir mouiller à Iedo. De là les deux navires se dirigèrent sur le détroit de Van-Diemen, et après avoir relevé plusieurs autres Iles, ils vinrent jeter l'ancre à Formose. (*Voy. Bullet. de la Soc.*)

L'amiral Krusenstern a justement appelé Abel Tasman le plus grand navigateur du xvii^e siècle; mais nous ne devons pas oublier aussi que, dans un mémoire dont l'Académie des inscriptions entendit la lecture, il y aura bientôt trente ans, notre vénérable

doyen, M. Eyriès, appela le premier l'attention des savants sur ce hardi marin, et que le nom de *Tasmanis*, qu'il proposa pour la terre de Van-Diemen, est resté acquis à la nomenclature géographique.

Géographie sacrée. — M. le comte de Laborde a prouvé par ses *Commentaires géographiques sur l'Exode et les Nombres*, qu'il est aussi en France des esprits capables d'aborder les grandes questions de géographie biblique, et de les traiter avec une savante érudition. Un de nos collègues, M. d'Avezac, en rendant compte à la Commission centrale, sous le point de vue de la géographie positive, de l'ouvrage offert à la Société par M. de Laborde, a résumé les recherches du commentateur et les explications qu'il a proposées sur la grande migration des Israélites. (Voy. *Bullet. de la Soc.*)

Cartographie ancienne. — La Société a reçu de M. le ministre des affaires intérieures à Naples un exemplaire *fac-simile* d'une carte du moyen-âge, dont l'original est conservé au musée Bourbonien. M. d'Avezac, qui a étudié ce précieux échantillon du talent cartographique des anciens cosmographes, en rapporte l'exécution à la fin du xiv^e siècle. (Voy. *Bullet. de la Soc.*)

Le défaut de publicité des documents manuscrits relatifs à la cartographie ancienne, enfouis dans les archives, a arrêté jusqu'ici un genre d'étude qui se lie aux recherches historiques et sert à les éclairer. L'entreprise qu'a conçue depuis l'origine de la Société, et qu'exécute dans ce moment M. Jomard, satisfera complètement les besoins de la science. Trente-huit cartes sont déjà gravées (1). La Société a vu avec un vif intérêt plusieurs planches de ce recueil de monu-

(1) Voy. la Notice dans l'Appendice cartographique.

ments géographiques, qui reproduit les types avec une si scrupuleuse exactitude, soit dans l'ensemble, soit dans les moindres détails, de manière à conserver le style de l'époque dans toute son originalité.

Cartographie moderne. — J'ai compris dans l'appendice imprimé à la suite de ce rapport tout ce qui concerne la cartographie, cette partie de la science qui nous intéresse à un si haut point, notamment les levées topographiques de nos officiers d'état-major, les autres travaux qui s'exécutent au Dépôt de la guerre sous la savante direction de M. le lieutenant-général Pelet; ceux du Dépôt de la marine, auxquels M. Daussy prend une part si active, et toutes les cartes que publient ces deux établissements modèles. Je joindrai en même temps à cet appendice les nouveaux travaux cartographiques terminés ou en cours d'exécution dans les autres États de l'Europe.

Tableaux géographiques de l'Europe. — M. Desjardins vous a entretenus de la publication de ses tableaux géographiques et des moyens qu'il a employés pour rendre les cartes plus *parlantes*. Notre collègue a voulu populariser l'étude de la géographie en faisant comprendre tout ce qu'elle peut offrir de renseignements utiles. Il a mis la science en tableaux sur lesquels sont représentés les cours d'eau, les accidents du terrain, les produits de la nature, les zones des diverses températures, les divisions naturelles, ethnographiques et politiques. On peut juger ainsi d'un coup d'œil de la configuration du sol, de ses ressources et de ses richesses. Le travail de M. Desjardins est un précis de l'Atlas géographique et historique qu'il a publié en Allemagne, et qu'il a augmenté de nouveaux documents.

Triangulation et nivellement topographique de Paris.

— La détermination géodésique des principaux monuments de l'intérieur de Paris, obtenue par M. de la Follie, au moyen de la triangulation et du nivellement, est une opération qui mérite d'être citée. Des données précises sur les distances relatives de nos principaux édifices publics, sur leur coordonnées géographiques et leur hauteur absolue au-dessus du niveau de l'Océan, ont été les résultats de ce travail, dont notre collègue, M. Gouthaud, vous a rendu compte. (*Voy. Bullet. de la Société.*)

Géologie. — La description géologique du département de l'Ain, par M. le vicomte d'Archiac, est un travail très important, et qu'il serait fort utile de continuer pour les autres parties de la France. Il forme la seconde partie du tome V des *Mémoires de la Société géologique.*

Les progrès de l'agriculture et d'un grand nombre d'industries dépendent de la connaissance des terrains. • Indiquer aux propriétaires, aux agriculteurs, aux industriels les ressources et les richesses qu'ils ignorent, c'est les mettre sur la voie du progrès. Les grands travaux d'utilité publique, tels que le creusement des canaux, la confection des routes, l'établissement des chemins de fer, le forage des puits artésiens, l'exploitation des mines, ont un rapport immédiat avec la constitution du sol, et l'art forestier, lui-même, puise dans les descriptions géologiques, convenablement faites, d'utiles renseignements. • Ces considérations que, M. d'Archiac développe avec un talent remarquable, l'ont constamment guidé dans le cours d'un travail qu'il a rendu des plus complets en y consacrant dix années d'étude.

Italie. — M. le colonel Corabœuf vous a lu le rap-

port que vous lui aviez demandé sur la nouvelle carte topographique des États continentaux du roi de Sardaigne. L'opinion de notre savant collègue a fait encore plus ressortir le mérite du beau travail dont il vous a rendu compte. La situation des opérations trigonométriques nous promet la détermination complète de toutes les villes et chefs-lieux des États de terre ferme du royaume sarde. La triangulation, à l'époque de la publication de la première feuille de la carte, embrassait déjà 600 points obtenus par plus de 1,500 triangles qui se vérifient mutuellement, et ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'exactitude. La notice qui accompagne la première livraison renferme des comparaisons entre les résultats de la triangulation sarde et ceux qui proviennent des opérations géodésiques des États limitrophes. Les stations destinées à compléter le réseau du premier et du second ordre sont choisies et signalées. (Voyez *Bulletin de la Soc.*)

Nous devons à M. de La Roquette une Notice historique sur le bureau topographique du royaume des Deux-Siciles, d'après M. le colonel Visconti, directeur de cet établissement. (Voy. *Bulletin de la Soc.*)

Portugal. — L'Académie royale des sciences de Lisbonne a publié, dans le 7^e volume de sa Collection, des notions pour servir à l'histoire et à la géographie des nations d'outre-mer, le journal de voyages et les détails des opérations des astronomes et géographes, chargés, après le traité du 13 janvier 1750, de déterminer les limites respectives des possessions espagnoles et portugaises. L'Académie a aussi commencé la publication d'un ouvrage manuscrit du xvi^e siècle sur les Moluques, dédié à Dn. Constantin de Bragance,

et relatif aux découvertes des Portugais et des Castillans.

Valachie et Moldavie. — L'extrait du voyage de M. Cochelet, dans les principautés du Danube, a fait connaître sous plusieurs rapports les pays visités par notre collègue. Son itinéraire à travers les monts Karpaths, pour pénétrer dans la Valachie, lui a fourni l'occasion de rendre hommage à l'urbanité valaque. M. Cochelet avait mission de s'assurer des débouchés avantageux que la France pourrait ouvrir avec les ports du Danube par la voie de mer, et ce fut dans l'intérêt de nos relations commerciales qu'il visita Ibraïl et Galatz. Le tableau qu'il a tracé de l'état de la Moldavie et de la Valachie est des plus satisfaisants. L'agriculture et le commerce prospèrent dans ces contrées. La nouvelle organisation politique des deux principautés, les hommes de mérite placés à la tête du gouvernement, l'esprit national des hautes classes et l'intelligence du peuple, présentent dans ces pays des garanties d'ordre, de prospérité et de civilisation qui doivent ouvrir des sources abondantes de richesses. (*Voy. Bulletin de la Soc.*)

Russie. — M. Struve, directeur de l'observatoire de Poulkova a communiqué à l'Académie impériale de Saint-Petersbourg une table des principales positions géographiques de l'empire russe et de ses dépendances. Ce travail a été reproduit dans notre Bulletin par M. Albert-Montémont. L'auteur indique les longitudes et les latitudes de toutes les villes et forteresses de l'intérieur, dont les positions ont été déterminées, les places et bourgs des frontières, les points géographiques les plus importants, tels que les embouchures de fleuves et des rivières, les caps, promontoires,

phares, etc. Cette table contient 508 positions, dont 396 appartiennent à l'Europe, 90 à l'Asie et 22 à l'Amérique. Dans une notice qui accompagne le mémoire présenté à l'Académie, M. Struve a soin de citer les autorités sur lesquelles il a établi ses données.

Royaumes scandinaves. — Les renseignements que M. de La Roquette vous a communiqués sur le Danemark et la Suède sont fondés sur les travaux de Forcell et d'autres statisticiens et géographes suédois. Ils nous ont fait connaître les divisions administratives, le résumé comparatif de la population par provinces à différentes époques, l'étendue du territoire d'après ses divisions, et enfin la position des principales villes. Dans un autre tableau sur le même royaume, il a complété ces importantes données, en présentant, d'après les documents officiels qui lui ont été fournis par M. Leyonmarck, plusieurs nouvelles indications sur les divisions administratives et sur la superficie et la population comparatives des provinces suédoises de 1795 à 1835. (Voy. *Bullet. de la Soc.*)

Parmi les travaux qui ont été publiés dans les autres parties de l'Europe, je citerai, pour ce qui concerne la Scandinavie, ceux du professeur Forchhammer. Ce savant a continué ses recherches sur la géologie du Danemark. Dans un discours prononcé devant l'assemblée séculaire de la Société des sciences de Copenhague, il a démontré que la théorie des glaciers d'Agassiz et celle de Seltstrom (pétridiluvienne) ne pouvaient s'appliquer aux phénomènes des blocs erratiques et des stries observés en Scandinavie.

On a inséré dans le neuvième volume des transactions de la Société géographique de Londres un tra-

vail très intéressant de M. Steenstrup sur les marais tourbeux du Danemark.

M. le docteur Pigel a résumé dans un mémoire les résultats des recherches sur les parties du Groenland qui renferment des vestiges des anciennes colonies scandinaves. Ce travail a été imprimé dans les Annales de la Société pour 1842 et 1843.

Une mort prématurée est venue enlever à la science un jeune naturaliste, M. Stuwitz, que le gouvernement norvégien avait envoyé, en 1839, à Terre-Neuve, pour y recueillir des échantillons géologiques destinés au Muséum de l'Université de Christiania. M. Stuwitz avait fait aussi des observations météorologiques et magnétiques, et s'était appliqué à connaître les méthodes que l'on suit dans les établissements de la côte pour la dessiccation et la préparation de la morue. Plusieurs mémoires avaient déjà été publiés sur ses travaux; tous ses manuscrits ont été rapportés à Christiania, probablement dans le même but.

Belgique. — M. Dally continue la publication de ses éléments d'histoire de la race humaine mise en rapport avec sa distribution géographique. Le même auteur fait paraître en 600 livraisons, devant former 16 volumes, une nouvelle édition de *Lettres édifiantes et curieuses*, qui contiendra, comme addition, les voyages et les renseignements les plus importants des missionnaires catholiques dans les différentes parties du monde, depuis la dernière édition des *Lettres édifiantes et curieuses*, c'est-à-dire de 1784 à 1819.

Allemagne. — La docte Allemagne se fait toujours remarquer parmi les pays où la géographie est cultivée avec le plus de succès. Les différents États ne cessent d'encourager les entreprises dirigées dans l'intérêt de

la science, et font exécuter de grands travaux géodésiques, dont ils publient les résultats. Grâce aux subventions accordées aux voyageurs, les pays lointains sont explorés avec fruit, et l'enseignement de la géographie entre, comme partie essentielle, dans le système d'instruction publique. La méthode et le zèle des professeurs sont dignes des plus grands éloges, et méritent d'être imités, en France surtout, où cette branche si utile des connaissances humaines a été si longtemps négligée. Notre collègue, M. Desjardins, a déjà appelé l'attention de la Société sur la bonne direction qu'il a vu imprimer aux études géographiques pendant son séjour en Allemagne. Les progrès qu'il a signalés sont dus, en grande partie, à l'influence que les ouvrages et les cours de M. Ritter ont exercée sur l'enseignement. Les disciples de cet illustre savant ont marché dans la voie du maître; les manuels de géographie de Berghaus, de Roon et Setten, composés d'après les principes de Ritter, sont d'excellents modèles à suivre pour tous les travaux de ce genre.

Parmi les publications consacrées à la géographie générale qui ont paru en Allemagne dans le courant de l'année, je mentionnerai les nouvelles livraisons de l'*Atlas physique* de H. Berghaus, ouvrage d'une haute importance, et qui embrasse toutes les parties de la science: la météorologie, l'hydrographie, la géologie, le magnétisme terrestre, la géographie des plantes, la zoologie et l'anthropologie. 47 livraisons ont déjà été publiées; 30 environ restent à paraître. Une traduction de cet ouvrage s'imprime en Angleterre.

La géographie ancienne a trouvé aussi de savants interprètes; les cartes de MM. Kutschert et Kiepert en sont une preuve; mais je ne dois pas omettre non

plus la nouvelle édition de Strabon, de Gustave Kramer, accompagnée de notes et d'une table complète. A la publication de cet ouvrage, qui paraîtra en 4 vol., il faut joindre celle non moins importante du 2^e vol. du *Corpus inscriptionum* (1). Il est à regretter qu'un fâcheux désaccord, entre l'auteur et l'éditeur, ait suspendu momentanément la publication de l'*Histoire géographique des anciens*, par notre savant confrère M. Reigannum, auquel je suis redevable de la plupart des renseignements sur l'état des sciences en Allemagne.

Dans le nombre des travaux relatifs à l'Asie, j'ai à mentionner ceux de M. Ritter sur les pays de l'Euphrate et du Tigre, la continuation de l'ouvrage de M. Robinson sur la Palestine, et les observations de M. Ball sur Jérusalem.

M. de Gestner poursuit ses intéressantes études sur les lignes de communication dans l'Amérique du Nord; M. Buschmann, qui s'est dédié à celle des langues polynésiennes, et auquel on doit des travaux historiques et philosophiques sur les Marquises et les Iles de la Société, continue à s'occuper de l'Océanie.

Pour ce qui concerne la géographie de l'Europe, je citerai la description statistique de la Norvège, par J.-P. Blom, avec une préface de C. Ritter (2); la nouvelle description des Alpes, de M. Beizke; une excellente topographie de Rome, par MM. Bunsen, Platner et d'autres savants collaborateurs; les travaux de M. Possart sur les provinces russes de Courlande, de Livonie et d'Esthland; la description de l'Autriche par

(1) *Corpus inscriptionum græcorum autoritate et impensis Academiae Litterarum Regiæ Borussicæ*, edidit Augustus Böckh, Acad. Soc. Beferoni. Folio. Ex officina Academica. Reimer, 1843, vol. xi.

(2) Leipzig, 1843. 2 vol.

M. Schimmer, celle de la Moravie et de la Bohême par MM. Sommer et Wolney, et les renseignements statistiques sur la ville de Vienne par Brunner. — La description des bords du Mein par Menk-Dittmarsh, celle des bords du Rhin par M. Klein, et du littoral du Danube par M. Wolf, méritent aussi une mention particulière. — Outre la description des cercles de Coblentz, imprimée sous les auspices du gouvernement prussien, et celle de la Poméranie par M. Henning, plusieurs autres ouvrages importants ont été publiés sur l'Allemagne. M. Hempel s'est occupé du grand-duché de Meklenbourg, MM. Schuch, Huchn et Popel du grand-duché de Bade, MM. Leo et Halem de la Saxe et de la Frise orientale, M. Wittmann du Wurtemberg. M. Klemm a fait un rapport sur les levées trigonométriques exécutées dans le même royaume; enfin des renseignements sur les forêts et les montagnes du Spessart sont dus à MM. Behlen et Merkel.

Les voyages exécutés par les Allemands, et les relations auxquelles ils ont donné lieu, n'ont pas offert moins d'intérêt. Je signalerai d'abord le voyage en Grèce de M. Stephani, et les excursions archéologiques de M. Ross dans les îles de la mer Égée. La seconde exploration de M. Koch, professeur de Iéna, dans les pays du Caucase, promet aussi à la science de bons résultats. — Deux vaisseaux prussiens, *le Mentor* et *la Louise*, sont de retour de leurs courses dans l'hémisphère occidental. Cette expédition a été entreprise dans l'intérêt de la science et du commerce; des savants distingués en ont fait partie et M. Berghaus en a publié la relation dans un ouvrage intitulé : *Observations physiques et hydrographiques sur l'Amérique*.

On imprime aussi en Allemagne un grand nombre

de journaux et de recueils qui renferment souvent d'excellents mémoires. Parmi ceux exclusivement consacrés à la géographie, je citerai les rapports mensuels de la Société de géographie de Berlin ; les feuilles périodiques publiées par M. Berghaus, dont le nom se présente toujours lorsqu'il s'agit de bons travaux. Le journal de M. Ludde est aussi une publication remarquable qui justifie complètement les espérances qu'elle fit concevoir à l'apparition de son programme. Outre beaucoup de mémoires importants sur les différentes parties de la science, ce journal donne, avec une critique éclairée, l'analyse de tout ce qui parait en Allemagne et dans les autres contrées de l'Europe ; il fait connaître les travaux des Sociétés de géographie ; il rend compte des voyages et des entreprises scientifiques ; on y lit très souvent des notices biographiques fort intéressantes sur les géographes contemporains, et des nécrologies sur les hommes de mérite dont la carrière a été signalée par d'importants travaux. Les recueils d'observations magnétiques et météorologiques de MM. Kreil et Lamont sont aussi fort estimés. Je citerai encore, pour terminer cette longue liste de productions scientifiques, quelques ouvrages généraux auxquels la géographie n'est pas étrangère : le *Dictionnaire des sciences physiques* de M. Gehler, l'*Encyclopédie universelle des Allemands*, qu'on publie à Leipzig, et qui renferme de bons articles géographiques accompagnés de cartes, et enfin les travaux des différentes académies des sciences et des lettres, notamment les *Mémoires de l'Académie royale de Berlin* que M. Ritter vient d'enrichir d'une savante dissertation sur les anciens passages de l'Euphrate.

NÉCROLOGIE.

Je terminerai, messieurs, par la tâche la plus pénible, celle de rappeler en peu de mots les pertes que la Société a éprouvées. Chaque année nous avons à regretter quelqu'un de nos membres, et dans le cours de celle-ci la mort nous a ravi trois de nos anciens fondateurs : Guillaume Barbier du Bocage, géographe du ministère des affaires étrangères, formé de bonne heure à la science et à la vertu par l'exemple de son digne père; Charles Chapellier, trésorier de la Société, un des hommes qui ont le plus honoré la carrière du notariat, et que nous voyions toujours assister avec le même zèle et le même dévouement à nos assemblées générales.

Le sort inexorable est venu ajouter ces jours derniers le troisième nom à cette liste de deuil : c'est celui d'un de nos vice-présidents, Émile Le Puillon de Boblaye, ancien élève de cette École Polytechnique d'où sont sortis tant d'hommes recommandables par leur solide instruction et les services qu'ils ont rendus au pays. Député du Morbihan, chef d'escadron au corps royal d'état-major, de Boblaye, si promptement enlevé aux sciences qu'il affectionnait, se distingua par d'importants travaux. Employé à la carte de France pendant une grande partie de sa carrière militaire, il trouva le temps de composer plusieurs ouvrages sur la statistique, la géologie et l'histoire naturelle. Comme officier d'état-major, il embrassa dans ses études toutes les connaissances que réclame le grand art de la guerre; il fut chargé de la triangulation qui rattache les points de la province de Constantine avec le golfe de Stora, et porta ses opérations

sur les premiers sommets occupés par nos avant-postes, alors que l'état de guerre dans lequel se trouvait l'Algérie orientale entourait les travaux géodésiques des plus grandes difficultés. Ce fut pendant son séjour en Afrique qu'il recueillit d'intéressantes notions sur ces voies romaines si admirablement conduites par les lignes de faite, sur l'aspect et la topographie du pays depuis Constantine jusqu'à Bone, et sur l'antique Rusicada. Un port de la Mauritanie césarienne qui fut colonisé sous l'empereur Claude, Tipasa (Téfésa) fixa aussi son attention, et les renseignements qu'il donna sur sa position, comme point de départ des opérations qu'on pourrait tenter dans la vallée du Chélif, témoignèrent de son zèle patriotique pour tout ce qui pouvait contribuer à nos succès. De Boblaye fit partie de l'expédition scientifique de Morée, et publia en 1835 un volume de recherches géographiques sur les antiques ruines de cette terre classique. La carte générale de la Morée et des Cyclades, qui accompagne cette statistique archéologique, offre le tableau résumé de ses recherches sur la géographie comparée du Péloponèse, et peut servir de guide pour l'étude des principaux faits de la géographie naturelle et de la géognosie. Ainsi, en interrogeant tour à tour le sol du Péloponèse et de la Numidie, Puillon de Boblaye, par ses triangulations et ses savantes reconnaissances, traça les glorieuses stations de nos armées sur le théâtre des triomphes de la Grèce et de Rome.

APPENDICE CARTOGRAPHIQUE.

TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES DU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA GUERRE
EN 1843.

Les travaux géographiques exécutés par le Dépôt de la guerre sous la direction du lieutenant-général Pelet, directeur général, embrassent différents objets d'une haute importance, qui tiennent sans contredit le premier rang parmi les productions les plus utiles provenant des applications de cette science. On sait déjà que la nouvelle carte de France est en première ligne. Cette grande œuvre, dont l'exécution est confiée aux officiers du corps royal d'état-major, approche de son terme, au moins pour la partie géodésique. Les opérations qui la concernent ont été continuées en 1843 avec non moins d'activité que les années précédentes.

La triangulation de premier ordre, formant le grand canevas géodésique de la France, est presque terminée. On a achevé cette année ce qui restait à faire à l'occident du méridien de Paris, et au sud du parallèle de Cordouan jusqu'à la Garonne, c'est-à-dire dans les départements de la Dordogne et de Lot-et-Garonne. On a entrepris de semblables opérations dans le quadrilatère dit des Landes, ou dans les départements de la Gironde et des Landes; ce quadrilatère est le dernier à trianguler pour compléter le réseau géométrique du royaume. Cette opération est assez avancée pour faire espérer qu'elle sera entièrement terminée l'année prochaine.

La triangulation de second ordre , servant à partager celle du premier ordre en triangles plus petits pour faciliter les levées topographiques , précède ordinairement ces derniers. En se dirigeant vers le sud , elle s'est étendue , à l'est de la méridienne , dans les départements des Hautes-Alpes , de la Drôme , de l'Ardèche et de la Lozère ; et à l'ouest de cette ligne , dans les départements de la Charente , de la Charente-Inférieure et de la Vendée. On relève , par cette série d'opérations , un grand nombre de positions nouvelles et de côtes de nivellement , qui , jointes aux immenses résultats déjà obtenus , fournissent des données précieuses pour l'étude de tout projet relatif aux travaux publics , et principalement pour les communications de terre et d'eau.

Les levés topographiques , exécutés au 1/40,000 , donnent des feuilles-minutes qui sont soigneusement conservées au Dépôt : on en fait une réduction pour la gravure à l'échelle de 1/80,000. Les opérations concernant ces levés ont eu lieu en 1843 dans les feuilles de Grenoble , Allevard , Valence , Monistrol , le Puy , Brioude , Mauriac et Saint-Flour ; ces feuilles sont comprises dans les départements de l'Isère , de la Drôme , de la Loire , de l'Ardèche ; de la Haute-Loire , du Cantal et de la Corrèze.

Les travaux sur le terrain se terminent chaque année vers la fin de l'automne ; c'est au Dépôt que se font les mises au net , et que l'on prépare les feuilles pour être livrées aux graveurs. On est parvenu à terminer cette année les feuilles de Dijon , Mâcon , Saint-Claude , Orléans , Beaugency , Lisieux , Cherbourg et Mortagne. Ces feuilles seront publiées incessamment. Il y a de plus trente-quatre autres feuilles

dans les mains des graveurs, dont le travail est plus ou moins avancé. Au commencement de cette année, soixante-dix-huit feuilles avaient déjà été publiées; celles que nous avons indiquées plus haut porteront avant peu ce nombre à quatre-vingt-six.

Les travaux des officiers d'état-major employés à la carte de France ne se bornent pas au levé du terrain et au dessin des feuilles-minutes; ces officiers réunissent en outre, dans les diverses contrées qu'ils explorent, des renseignements généraux au moyen desquels chacun rédige un mémoire dans lequel il complète les données topographiques ou de géographie physique qui ne peuvent être exprimées sur les cartes. Ce mémoire contient en outre un aperçu statistique du pays; des observations relatives à la défense du territoire, d'après une instruction spéciale donnée aux officiers par le lieutenant-général directeur; la description des communications de toute espèce, et enfin des notions historiques sur les faits les plus marquants sur lesquels l'examen des localités peut fournir des éclaircissements. Le Dépôt possède dans ses archives 725 de ces mémoires, qui sont fréquemment consultés. Outre l'instruction que les officiers acquièrent par cet exercice, on forme une collection considérable de renseignements qui seront utiles dans une foule de circonstances.

Je viens de parler de l'utilité de la carte de France pour les projets de travaux publics; un fait qui témoigne de cette grande utilité est la communication des levés de cette cartes aux différentes administrations qui ont eu à les consulter pour des projets de chemins de fer, de canaux, de routes de toute espèce, d'aménagement de forêts, etc. Ces communications ont eu

lieu pour une étendue de 610 lieues carrées dans le cours d'une seule année. Cette circonstance montre la célérité et l'économie qui résultent de ces communications, puisque les travaux préparatoires de ces projets se trouvent tout faits.

A mesure qu'il paraît de nouvelles feuilles de la carte de France, le Dépôt de la guerre continue l'autographie des cartes départementales. Ces cartes, dont la haute utilité est généralement reconnue, sont formées par des reports sur pierre des feuilles ou parties de feuilles composant un même département. Les cuivres qui ont servi à ces reports n'en sont nullement altérés, et cependant on obtient les feuilles autographiées avec une telle perfection qu'il est souvent difficile de les distinguer des feuilles gravées. Jusqu'à présent, des cartes de ce genre ont été faites pour dix-huit départements. (Ces dix-huit départements sont ceux du Bas-Rhin, de la Meuse, de la Moselle, du Pas-de-Calais, de la Somme, de la Marne, de la Meurthe, de l'Oise, de l'Eure, du Nord, du Haut-Rhin, de Seine-et-Marne, de l'Aisne, des Ardennes, de la Seine-Inférieure, du Doubs, de la Haute-Saône et de Seine-et-Oise.)

Je dois également rappeler un autre travail du Dépôt de la guerre, exécuté en 1839 sous la direction du général Pelet, d'après les levés des officiers d'état-major : c'est la carte du département de la Seine en 9 feuilles et à l'échelle de 1/40000^e. Cette carte, dont la gravure a été admirablement exécutée, aurait été livrée au public depuis longtemps si des circonstances particulières n'en avaient retardé la publication.

L'histoire militaire de la France a aussi sa part dans les travaux du Dépôt de la guerre. On s'occupe dans

cet établissement de former des atlas sur les campagnes mémorables des armées françaises, pour lesquels on a construit plusieurs cartes d'ensemble des théâtres de guerre, et un grand nombre de plans des batailles et combats les plus célèbres. Ces atlas, au nombre de trois, concernent, 1° les campagnes de 1805, 1806, 1807 et 1809; 2° la campagne de 1814; 3° la campagne de 1706.

Afrique. Parmi les importants travaux qui s'exécutent au Dépôt de la guerre, dont j'ai déjà mentionné une partie, on doit citer les cartes de l'Algérie, que l'on étend et perfectionne à mesure que les opérations militaires permettent de nouvelles explorations. Les officiers d'état-major employés à l'armée d'Afrique ont fourni cette année un grand nombre de bonnes reconnaissances et d'itinéraires qui ont donné lieu à des améliorations considérables. Déjà une carte générale de l'Algérie et de Tunis au 1/1500000^e, rectifiée sur les matériaux de l'année dernière, a été publiée. Les cartes des provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine à l'échelle du 1/400000^e ont été rectifiées sur les matériaux de cette année. Ainsi la première a éprouvé des changements notables, et l'on a étendu sa surface vers le sud, d'après les reconnaissances faites par MM. de Martimprey et Gouyon, chefs d'escadron; de Mimont, capitaine; Appert et Beaudoin, lieutenants, dans les expéditions qui ont eu lieu dans l'Ouanranse-ri, le Dabra, à Tenez, dans différentes vallées, telles que l'Oued-Riou, la Mina, l'Oued-Rouina, etc., dans la province de Tlemcen vers le sud et la frontière de Maroc; enfin sur un grand nombre de points importants pour l'occupation du pays, tels que El-Esnam,

Tiaret, Amnir, Moussa, Tenez, Karnaïchen et plusieurs autres.

De grandes améliorations ont été également apportées dans la carte des provinces d'Alger et de Titer, sur les reconnaissances et itinéraires faits par MM. Gouyon, Durrieu, Dumareix, Appert et Berthaud, pendant les expéditions de M. le gouverneur-général dans le sud-ouest, sur Boghar, sur différentes routes de Milianah à l'Oued-Riou et à Teniet-el-Hed, d'Orléansville à Tazerout, à l'Oued-Demouz, etc.

Enfin la carte de la province de Constantine a été également rectifiée d'après les travaux de MM. Dieu, Dargent et Doulcet, par suite des mouvements exécutés sous les ordres du général Baraguay-d'Illiers, entre Bône, Philippeville, Collo et Constantine, des marches de la colonne du colonel Senilhes, allant de Bône dans les mêmes contrées, et les plans de Bordj-Bou-Areridj et de Collo.

Au moyen de ces précieux matériaux, les cartes des provinces dont je viens de parler ont été perfectionnées et étendues sur un grand nombre de points jusqu'au désert.

La carte de la régence de Tunis, en une feuille avec un supplément, à l'échelle de $1/400000^e$, qui a été établie sur des matériaux fournis par MM. Falbe, capitaine de vaisseau danois, et Pricot de Sainte-Marie, capitaine d'état-major français, est gravée déjà depuis quelque temps. M. de Sainte-Marie fait en ce moment, dans cette régence, de nouvelles explorations qui serviront à compléter la carte dont il s'agit en l'étendant vers le sud.

Grèce. Les travaux de la carte générale de la Grèce en 12 feuilles, levée par les officiers d'état-major français,

ont été continués en 1843; 9 feuilles sont entièrement terminées, et les trois dernières sont très avancées. On peut espérer que cette carte sera achevée l'année prochaine, et alors on pourra en entreprendre immédiatement la gravure.

PUBLICATIONS

FAITES PAR LE DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA MARINE

depuis le 20 novembre 1842 jusqu'au 10 décembre 1843.

CARTES ET PLANS.

CÔTES SEPTENTRIONALES DE FRANCE.

- 1° Carte des côtes de France, partie comprise entre l'île de Bas et l'île Bréhat.
- 2° Carte particulière des côtes de France, partie comprise entre l'île Grande et la Héaux, les Sept-Iles, Perros, le Port-Blanc, rivière de Tréguier.
- 3° Plan des entrées de Perros et du Port-Blanc.
- 4° Plan des passes de la rivière de Tréguier.
- 5° Plan de la rivière de Tréguier.
- 6° Carte des côtes de France, partie comprise entre l'île d'Ouessant et l'île de Bas.
- 7° Carte particulière des côtes de France, partie comprise entre Pontusval et l'île Bas. — Plan du port de Pontusval.

- 8° Plan du canal de l'île de Bas et parties adjacentes.
- 9° Carte particulière des côtes de France, partie comprise entre les roches de Porsal et Pontusval, l'Abervrach, l'Aberbenott, Corréjou.
- 10° Plan de l'Abervrach et de ses environs.

Ces cartes et plans ont été levés et dressés par les ingénieurs-hydrographes, sous les ordres de M. Beaumont-Beaupré.

MÉDITERRANÉE.

- 11° Carte de la partie de la Méditerranée comprise entre Gibraltar et la Sardaigne. — Plan du port Mahon.

Dressés au Dépôt.

- 12° Carte particulière de France, partie comprise entre la presqu'île de Giens et le Bec de l'Aigle.
- 13° Carte particulière des côtes de France, partie comprise entre la presqu'île de Giens et le cap Camarat.
- 14° Plan des rades de Brusc, de Bandol et du port de Saint-Nazaire.
- 15° Plan du mouillage de Cavalaire. — Plan de la rade de Bormes et du mouillage de Lavadou.
- 16° Plan de la rade d'Agay.

Toutes ces cartes ont été levées et dressées au Dépôt par MM. Lebourguignon-Duperré, Bégat, Lieussou et Delamarque, sous la direction de M. Monnier, cet habile ingénieur-hydrographe que la mort est venue frapper au milieu de ses travaux. Ce qui a paru jusqu'à

présent de cette belle série n'a rien de comparable sous le rapport de la précision des détails, de la beauté de l'exécution et de l'importance des renseignements. La partie orographique des côtes de la Provence a été rendue avec une admirable vérité; les effets du relief y sont exprimés d'après nature, et il est à regretter que nous ne possédions pas dans ce genre une plus grande étendue de territoire.

- 17° Carte des côtes occidentales d'Italie, partie comprise entre Livourne et l'embouchure du Tibre. — Plan du port de Civita-Vecchia.

Dressés au Dépôt.

- 18° Carte du passage entre la Sicile et l'Afrique.

Dressée par MM. Bonard, lieutenant de vaisseau; et Darondeau, ingénieur-géographe.

AMÉRIQUE.

- 19° Carte des îles Saint-Pierre et Miquelon.

- 20° Plan de l'anse de Miquelon.

- 21° Plan de l'île Saint-Pierre (côte méridionale de Terre-Neuve).

Levés par M. de la Roche Poncié, ingénieur-géographe.

- 22° Carte du golfe du Mexique.

- 23° Carte des grandes Antilles (Cuba, Haïti, Jamaïque, archipel des Bahama).

- 24° Carte de la mer des Antilles, partie orientale.

- 25° Carte de la partie des Antilles comprise entre la Martinique et Saint-Christophe.

- 26° Carte de la partie des Antilles comprise entre Saint-Christophe et Porto-Rico.

Dressées par M. Keller, ingénieur-hydrographe.

GRAND OcéAN.

27° Plan de la rade de Panama.

Levé par M. Fisquet, assisté de M. Garnault, à bord de la *Danaïde*, commandée par M. de Rosamel.

28° Croquis des attéragés de la baie de San Francisco (haute Californie).

Levé par M. de Tesson, secondé par MM. Chiron du Brossay et Mesnard, à bord de la *Vénus*, commandée par M. Dupetit-Thouars.

29° Carte des archipels Talti, Pomoutou, Nouka-Hiva, etc.

Dressée par M. Vincendon-Dumoulin, ingénieur-hydrographe.

MER DES INDES.

30° Carte de Mayotte. — Plan de la baie Longoni, située à la côte N.-E de Mayotte. — Plan de la crique de Longoni.

31° Plan des passes et des mouillages de la partie S.-E. de Mayotte.

32° Carte d'une partie de la côte N.-O. de Madagascar, comprenant Nossi-Bé, Nossi-Cumba, Nossi-Fali et Nossi-Mitsiou.

33° Plan des mouillages de la partie S. de Nossi-Bé, situé à la côte N.-O. de Madagascar.

34° Plan de Bavatoubé, situé à la côte N.-O. de Madagascar (baie Dalrympe du capitaine Owen).

35° Plan de Nossi-Mitsiou et autres petites îles environnantes, situées à la côte N.-O. de Madagascar.

36° Plan du mouillage de St-Denis (île Bourbon).

- 37° Plan de la rade de Moka.
- 38° } Vues de diverses parties de la côte N.-E d'A-
39° } frique, de l'entrée de la mer Rouge, de la
40° } côte d'Arabie, de l'attérage de Bombay et
41° } des Iles Socotra, Coëtivi, Galéga, Madagascar,
Nossi-Bé, Mossi-Cumba et Mayotte.

Levés et dressés par M. Jehenne, capitaine de corvette, commandant *la Prévoyante*, secondé par MM. Passama, Cloné, Soury et Dufrétoy, officiers de marine.

- 42° Carte du détroit de Malacca, partie septentrionale, comprenant depuis Poulo-Penang jusqu'au mont Parcelar.
- 43° Carte du détroit de Malacca, partie méridionale, comprenant depuis le mont Parcelar jusqu'à Singapour.

Dressées au Dépôt.

MÉMOIRES ET INSTRUCTIONS NAUTIQUES.

- 1° Routier des Antilles, des côtes de Terre-Ferme et de celles du golfe du Mexique. Traduit pour la première fois de l'espagnol, en 1829, par M. Chaucheprat ; 4^e édition, revue sur la dernière publication du dépôt de Madrid, augmentée de documents traduits de divers ouvrages anglais, par M. Rigault de Genouilly. 2 vol. in-8°.
- 2° Instructions pour les bâtiments qui se rendent du Cap de Bonne-Espérance aux côtes S.-E. de l'Australie, in-8°. Traduites de l'anglais par M. Darondeau.

- 3° Renseignements nautiques sur Nossi-Bé, Nossi-Mitsiou, Bavatoubé, etc. (côte N.-O. de Madagascar), in-8°.
- 4° Renseignements nautiques et autres sur l'île Mayotte, in-8°. Par M. Jehenne.
- 5° Pilote Français — Instructions nautiques. — Partie des côtes septentrionales de France comprise entre la pointe de Barfleur et Dunkerque, in-4°. Rédigées par M. Givry.
- 6° Annuaire des marées des côtes de France pour 1844, in-18. Par M. Chazallon.

VOYAGES SCIENTIFIQUES.

Aux mémoires et instructions nautiques dont nous venons d'énoncer les titres, il faut ajouter les grands ouvrages accompagnés d'atlas qui se publient sous les auspices de M. le ministre de la marine, et dont plusieurs livraisons ont été livrées par le Dépôt dans le cours de cette année. Tels sont le voyage de *la Recherche* en Islande, ceux de la Commission scientifique du Nord en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Féroë; les voyages de *la Bonite*, de *l'Artémise* et de *la Vénus*; le voyage au pôle sud et dans l'Océanie des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*.

TRAVAUX CARTOGRAPHIQUES EXÉCUTÉS EN ANGLETERRE OU DANS SES POSSESSIONS.

Les travaux de la carte officielle d'Angleterre se poursuivent avec activité. — Le cadastre communal de l'Irlande est achevé. Plusieurs séries importantes de nivellements ont été exécutées dans le cours de

cette année, et l'on a joint à ces opérations de bonnes observations de marées.

Le bureau hydrographique de l'amirauté, sous les ordres du capitaine Beaufort, a publié, dans le courant de l'année qui vient de finir, un grand nombre de cartes, dont la plupart se trouvent citées, avec des indications sur les nouveaux renseignements qu'elles fournissent aux navigateurs, dans les *Annales maritimes* (Voy. N. 7, juillet 1843, p. 164, part. n. off.). Ces cartes ou plans comprennent différentes parties du littoral des Iles Britanniques, des côtes de la Méditerranée, de l'Afrique occidentale, de l'Amérique du nord et de la Chine. — Les officiers employés par l'administration continuent leurs travaux : le capitaine Bullock, du navire de S. M. B. *le Tartarus*, a terminé la reconnaissance de la Medway, du port de Rochester au Nore, et du Nore à Harwich. Le capitaine Washington, commandant *le Blazer*, a levé le plan d'un nouveau chenal des rades de Lowestoff. Les résultats des opérations exécutées sur les côtes d'Irlande par le capitaine Frazer seront bientôt publiés. La reconnaissance des îles de l'archipel Grec a été terminée par les commandants Greaves et Brock.

Terre-Neuve. — M. Arrowsmith a complété une carte de Terre-Neuve d'après les matériaux fournis par l'amirauté et le dépôt des colonies. La côte orientale de Belle-Ile au cap Race a été tracée d'après la reconnaissance du capitaine Bullock. Les positions relatives des principaux points de la côte ont été conservées telles que les indique le travail de cet officier; mais les latitudes et les longitudes sont toutes corrigées d'après les observations de M. Jones, du vaisseau de S. M. *le Hussar*. M. Arrowsmith s'est guidé pour la

côte méridionale, du cap Race au cap Ray, d'après les positions déterminées par M. Jones et la belle reconnaissance du capitaine Cook. Les travaux du célèbre navigateur lui ont servi aussi pour le tracé de la côte occidentale du cap Ray à Belle-Ile. L'intérieur a été dessiné d'après les itinéraires de M. Cormack en 1822 et 1827, et d'après ceux du capitaine Buchan et de M. Jukes. Une ligne d'exploration tracée sur la carte de sir Richard Bonnycastle, de la pointe la plus septentrionale de la baie de Placentia jusqu'au rivage sud-est du Grand-Étang, longue de 150 milles, a fourni de nouvelles données sur la topographie du pays (voy. le Compte-rendu des trav. de la Soc. géog. de Londres, 22 mai 1843, p. 58-59.)

Inde. — La mesure d'un grand arc du méridien, commencée il y a environ 20 ans par le colonel Lambton et sous les auspices des directeurs de la Compagnie des Indes, a été terminée dans le cours de l'année dernière par le lieutenant-colonel Everest. Cet officier supérieur s'occupe maintenant des calculs pour en dégager les résultats. L'arc entier s'étend du cap Comorin aux monts Himâlaya. Les officiers que M. Everest avait sous ses ordres étaient divisés en différentes sections, qui opéraient sur des méridiens subordonnés, se rattachant au grand arc, afin d'étendre la triangulation sur toute la péninsule. Le levé du district de Salem a été envoyé à Londres l'année passée; il complète à peu de chose près la carte de la présidence de Madras. Les levés du territoire du Nizam avancent rapidement; ceux des Circar de Nandair, qui sont aussi terminés, serviront à la publication de la 56^e feuille de l'atlas indien.

TRAVAUX CARTOGRAPHIQUES EXÉCUTÉS EN ALLEMAGNE.

La cartographie n'a pas été moins cultivée cette année en Allemagne que dans les précédentes. La publication des atlas de MM. Sieler, Platt, Glaser, Kœlher et Lentemann, la continuation de l'atlas historique et géographique de M. Lœwemberg et de celui de M. Wedell, sont des travaux à mentionner.

Plusieurs cartes ont paru sur différentes parties de l'Europe : une carte de l'Italie, par M. Schulz ; celle du duché de Modène, par le Bureau topographique de Vienne ; l'atlas de l'Allemagne, par M. Fried ; la carte chorographique du cercle de Mulh en Autriche, par M. Pellwein ; celle des bords du Danube, par M. Moshammer ; la carte du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Coblentz, par M. Ravenstein ; celle du Mein, depuis Bamberg jusqu'à Mayence, par M. Schein.

A ces travaux cartographiques sont venus se joindre ceux de M. Siebert sur le royaume de Wurtemberg, de M. Weiland sur les provinces danoises de Scheleswig, de Holstein et de Lauenbourg ; la carte du territoire de Lubeck, par M. Behrens, et celle des montagnes de Hartz, par M. Werner.

Un recueil de 68 modèles ou specimens de dessins appropriés à l'étude de la topographie, de la statistique et de la tactique, à l'usage de l'armée bavaroise, a été récemment publié par l'Institution topographique de Bavière, et offre la preuve de l'impulsion intelligente que cet établissement sait imprimer à l'instruction militaire.

Plusieurs essais satisfaisants ont été faits de la gravure galvanoplastique appliquée à la cartographie.

On a publié, en plusieurs feuilles, une carte d'assemblage du grand cadastre de Bavière, sur laquelle se trouvent indiquées, au moyen de différentes couleurs, les progrès de ce travail et les résultats qui en ressortent, tels que les parties triangulées ou nivelées, le classement des propriétés d'après leurs catégories et leur taxe. Une table annexée à la carte présente la marche des opérations dans tous leurs détails.

Il a paru en Bavière un atlas qui comprend, entre autres cartes, celle de l'émirat de Cordoue à l'extinction des Omayyades, ou première carte particulière de l'Espagne sous les Mohammedans. Elle embrasse la côte nord de l'Afrique jusqu'à Constantine. Les feuilles 3, 4 et 5 représentent la péninsule Ibérique, depuis 1028 jusqu'à l'époque actuelle; elles sont accompagnées de cartes et de plans additionnels, tels que la carte de l'Andalousie, le plan de Grenade, etc.; la feuille 6 donne les divisions ecclésiastiques de la péninsule avec les couvents, et la feuille 7, l'ensemble général des possessions des Espagnols et des Portugais au xvi^e siècle.

La carte générale de Prusse et de l'Allemagne septentrionale, en 24 sections à l'échelle de 1/600000, a été publiée à Berlin, sous la direction de S.-B. Engelhardt. C'est la troisième édition; la première parut en 1820, la deuxième en 1833, et la troisième, aujourd'hui complète, avait été commencée en 1840. Ce travail a atteint un haut degré de perfection; chaque localité a été mise en rapport avec les limites, les routes nouvelles et les chemins de fer. On a indiqué tous les nouveaux postes de douane, les progrès opérés dans les défrichements du sol. Ces additions sont portées successivement sur un exemplaire déposé au Bureau to-

et des Anglais. Les deux feuilles centrales renferment la Cappadoce, la Galatie et la Cilicie, d'après les levés des majors Von Vincke, Von Fisher et Von Maelke. Les deux dernières feuilles (de la partie occidentale) se rapportent à l'Asie-Mineure, et ont été dressées sur les données des voyageurs prussiens Schœnborn, Lœw et Kiepert.

Enfin nous mentionnerons en dernier lieu la carte générale de l'Asie centrale, construite sur un nouveau plan par le lieutenant Zimmermann. Les détails des chaînes de montagnes n'y sont pas représentés, mais il a indiqué la direction normale de leurs axes et de leurs profils. Les terres cultivées, les déserts et les régions montagneuses y sont distinguées par des couleurs différentes. L'échelle de cette carte est de 1:4400000°.

TRAVAUX CARTOGRAPHIQUES EXÉCUTÉS AUX ÉTATS-UNIS.

La gravure de la carte de la section N.-O. des États-Unis par M. Nicolai n'est pas encore terminée. Il en est de même des feuilles des côtes atlantiques, d'après la reconnaissance de M. Haster. Les infirmités qui affligent cet hydrographe ne laissent guère espérer de voir continuer ce travail avec activité.

Les levés de la Pensylvanie, de New-York et de New-Jersey sont terminés. M. le professeur Rogers, qui dirige les travaux géodésiques de la Pensylvanie, prépare un rapport sur les opérations. Le grand cadastre se poursuit sans interruption sous les auspices du ministre des finances du gouvernement fédéral.

TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES EXÉCUTÉS EN ESPAGNE.

Malgré la tourmente politique qui a mis tout en émoi dans la malheureuse Espagne, et au milieu des

querelles des partis, il est toujours des hommes qui ne cessent de s'occuper d'utiles travaux au sein même de cette capitale où s'agitent tant d'ambitions. Le vénérable don Martin Fernandez de Navarrete est digne, par son caractère comme par son savoir, de figurer en première ligne parmi les hommes d'élite qui ne désespèrent pas de l'avenir du pays, et préparent en silence des éléments de progrès pour des temps meilleurs. Directeur du Dépôt hydrographique de la marine à Madrid, l'illustre auteur de la *Collection des voyages et découvertes des Espagnols* veille avec sollicitude sur l'établissement confié à son zèle. C'est à sa recommandation que le ministre de la marine permit, il y a un an, à un jeune officier du dépôt, don Juan Noguera, de venir résider un certain temps à Paris pour étudier l'art de la gravure topographique sous la direction de M. Collin, dont l'habile burin a déjà produit tant de belles planches. La gravure de la carte de Fontarabie, dessinée par Noguera, d'après la carte française, et qui lui a été confiée par le dépôt de Madrid, ne tardera pas à être achevée : cette carte sera suivie du plan de l'embouchure de l'Adour et du port de Bayonne. — Après deux années d'études assidues, ce jeune officier retournera en Espagne pour exécuter des travaux plus importants dans l'établissement auquel il appartient, et enseigner à d'autres élèves ce qu'il aura acquis de connaissances et de pratique.

Plusieurs officiers de mérite sont attachés au dépôt hydrographique de Madrid. Don Baltazar Vallarino, capitaine de vaisseau, qui est chargé du détail de l'établissement, a publié l'année passée une excellente traduction de l'ouvrage anglais de Darcy Lever sur le gréement et la manœuvre des vaisseaux, qu'il a aug-

menté de notes intéressantes et de plusieurs nouvelles planches.

Parmi les cartes publiées cette année par le Dépôt, et que nous avons eu occasion d'examiner, nous citerons les suivantes, dressées la plupart sur les meilleurs renseignements :

Carte de la côte septentrionale d'Afrique, de Tlemcen à Bougie ;

— du cap Verga au Grand-Lahou ;

— du cap de Bonne-Espérance ;

— du canal de Mozambique ;

— de la partie orientale de l'île de Madagascar et d'une partie de l'Océan Indien ;

— du détroit de Dampier ;

Plan du port de Santander, levé par don Antonio de Arevalo.

LISTE DES CARTES OFFERTES A LA SOCIÉTÉ PENDANT
L'ANNÉE 1843.

Karte von Japanischen Reich nach originalkarten und astronomischen Beobachtungen der Japaner. Die Inseln Kiu Siu Kikok und Nippon, Dem Kaiserl. Russ. admiral von Krusenstern aus Hochachtung und Dankbarkeit gewidmet von von Siebold. 1840, 1 feuille.

De Baai Van Nagasaki, Opgenomen door Ph. Fr. von Siebold. 1 feuille.

Straat Vander Capellen. 1 feuille.

Karte von der Koraischen Halbinsel, Nach einem japanischen originale, 1840. 1 feuille.

Nouvelle carte des environs de Paris, dressée par V^r Raulin, d'après les cartes les plus récentes, et notam-

ment d'après la nouvelle carte de France publiée par le Dépôt général de la guerre, Paris, 1843. 1 feuille.
Carte géognostique du plateau tertiaire parisien, par V^{or} Raulin, 1 feuille.

L'importance de ces deux cartes de M. Raulin a été appréciée par tous les géologues. Le coloriage des planches a été exécuté au moyen de l'impression lithographique en couleur, procédé dont la complète réussite est due à la persévérance de l'habile lithographe Kæppelin, et qui joint à l'économie l'avantage de rendre impossibles les omissions et les erreurs inévitables dans le coloriage à la main.

Carte administrative et industrielle, comprenant les mines, minières, carrières, usines, etc., de la Belgique, dressée par les ingénieurs des mines, publiée sous la direction de M. l'ingénieur en chef Cauchy, par ordre du ministre des travaux publics à l'établissement géographique de M. Vander Maellen. 9 feuilles.

La Suisse et les pays limitrophes (en relief), par M. Bauerkeller.

Carte spéciale des voies navigables qui mettent en communication Paris, le nord de la France et la Belgique, indiquant la navigation naturelle, artificielle et maritime, etc., par Ernest Grangez. Paris, 1843, 2 feuilles.

Übersichts Karte zu den Reisen in Europa, Asien und Afrika Unternommen von dem k : k : Oesterreich : Bergrath Joseph Russegger. Wien, 1842. 1 feuille.

Karte des Taurus und seiner Nebenzweige in den Paschaliken Adana und Marasch, nebst dem Angrenzenden Theile des Paschalikes von Aleppo. Nach den Bestimmungen des k : k : Bergrathes J. Russegger. Wien, 1842. 1 feuille.

Geognostische karte des Taurus. Wien, 1842. 1 feuil.

Geognostische karte von Ægypten nach den Bestim-

mungen des k : k : Bergrathes Joseph Russegger.
Wien, 1842. 1 feuille.

Karte von Oste Sudan umfassend die Lander Kordofan, Nuba, Sennaar, Roserres, Fasokl undel Pert nebst den angrenzenden Theilen von Darfur, Nubien, Abessinien und den Galla Landern. Nach den Bestimmungen des k : k : oesterrich Bergrathes Jos. Russegger. Wien, 1843. 1 feuille.

Karte der Lander am Thumat und blauen Flusse von Meck el Leli in Roserres bis zu den Gallas nach den Bestimmungen des Kais. Königl. oester. Bergrathes J. Russegger. Wien, 1843. 1 feuille.

Nouvelle carte topographique de la France, feuilles 16. Les Pieux. — 27, Barneville. — 45, Falaise. — 46, Bernar. — 79, Châteaudun. — 83, Chaumon. — 98, Chatillon. — 160, Nantua.

Cartes hydrographiques publiées au Dépôt de la marine, en 1843, du N° 976 au N° 1,006.

Carte du pays de Monténégro, dressée d'après les opérations géodésiques sur les lieux, et recherches les plus soigneuses, par M. le comte de Karacsay.

Les ramifications des montagnes et la direction des vallées sont indiquées avec précision sur cette belle carte, dont la gravure est due à l'un des élèves de l'Institut topographique de Milan.

Mappa de la isla de Cuba y tierras circunvecinas, segun la division de los naturales, con las derrotas que siguió el almirante Don Cristobal Colon en sus descubrimientos por estos mares, y los primeros establecimientos de los españoles. Por D. Jos. Maria de la Torre. Habana, 1841. 1 feuille.

Plano topografico, historico y estadistico de la ciudad de Trinidad. Por D. Rafael Rodriguez. 1 feuille.

Plano topografico, historico y estadistico de la ciudad y puerto de la Habana. Por D. R. Rodriguez. 1 feuille.

Plano topografico del puerto y bahia de la Habana, con los pueblos de su circunferencia y fortalezas que lo defienden. Por D. R. Rodriguez. 1 feuille.

Plano topografico de los barrios extramuros de la ciudad de la Habana por la parte del Oeste, incluso el pueblo de Cerro. Por D. R. Rodriguez. 1 feuille.

Plano hidrografico topographico de los puertos de Trinidad. Por D. R. Rodriguez. 1 feuille.

Carte géologique du département de l'Aisne, exécutée et publiée sous les auspices de M. Legrand, sous-secrétaire d'État des travaux publics, par M. le vicomte d'Archiac. 1 feuille.

Kart over Norge of Carl B. Roosen. 1 feuille.

Kart over det Nordlige Norge, Norlands og Finmarkens aniter af Carl R. Roosen. 1 feuille.

Carte des chemins de fer de la Belgique, par M. Van der Maelen. 1 feuille.

Atlas géographique et statistique des départements de la France, de l'Algérie et des colonies françaises, dressé par Fremin et A. Donnet, publié par M. Girardeau. 95 feuilles.

Die Kaiserl. Konigl. Militair grenze, von W. Pokorny. 6 feuilles.

Carte topographique du royaume des Deux-Sicules, par M. Visconti. Feuille 6.

Pianta della citta e porto di Trapani. 1 feuille.

Pianta della citta e del porto di Brindisi. 1 feuille.

Karte der Provinzen Matto Grosso, Chiquitos, Otuquis, etc. entworfen, von Hern Jose Leon de Oliden zu seiner Reise auf dem flusse Paraguay, etc. Herausgegeben im Jahre 1841, von Mauricio Bach. 1 feuille.

A new Map of Texas, with the contiguous American, et Mexican states, by J.-H. Yong. 1 feuille.

Carte hydrographique du lac et du volcan de Taal de

Bonbon (île Luçon, province de Batangas), levée en 1839 par MM. Halcon frères, par ordre du gouvernement colonial. 1 feuille.

COLLECTION GÉOGRAPHIQUE

DE

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,

année 1843.

L'année 1843 n'a pas été stérile pour l'accroissement de la collection de la Bibliothèque royale. Les grands ouvrages de géographie en train de publication ont été complétés ou continués, et de nouvelles productions plus ou moins importantes sont entrées dans le cabinet des cartes géographiques. La branche des anciennes cartes s'est enrichie de plusieurs monuments précieux, grâce à la munificence d'étrangers distingués, ainsi qu'au zèle éclairé des savants de tous les pays, qui apprécient l'utilité d'un grand dépôt général consacré spécialement à la géographie, et ouvert sur un point de l'Europe qui est considéré comme un centre d'instruction scientifique. On ne saurait témoigner ici trop de reconnaissance envers M. le comte Dietrichstein, directeur de la Bibliothèque impériale de Vienne; envers M. le chevalier de San-Angelo, ministre de l'intérieur à Naples; envers M. de Martius, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Munich, et le Dépôt de la guerre de cette ville; le colonel Visconti et monsignor Rossi, à Naples; M. Micali, correspondant de l'Institut, et le comte Gräberg de Hemsö, MM. del Furia et Gelli, bibliothécaires de la Laurenziana et de la Magliabechiana à Florence; les Sociétés savantes, telles que l'Institut de géographie et d'histoire du Brésil, dont M. de Barbosa est le secré-

taire perpétuel, la Société géographique de Londres, et la Société géologique de France ; le docteur Boehmer, bibliothécaire de Francfort-sur-Mein ; M. Angelo Pezzana, directeur de la bibliothèque de Parme ; le comte Giovanni Orti Manara, podestat de Vérone ; MM. Gazzera, San-Quintino et le chevalier de Saluces à Turin ; l'abbé Bettio, directeur de la bibliothèque Saint-Marc à Venise, successeur de Morelli ; le comte C. Ottavio Castiglione, M. Zardetti, le comte Melzi et l'abbé P. Catena, bibliothécaire de l'Ambrosienne, à Milan ; M. Telesforo Bini, à Lucques ; le général de la Marmora et MM. Garibaldi, Gandolfi, Raggi, et surtout le savant père Spotorno, à Gênes, M. Hansteen à Christiania ; enfin, envers l'Amirauté britannique, le bureau d'artillerie et les savants de l'Angleterre, principalement sir John Barrow, M. Greenough, le colonel Sabine, le docteur Thomas Wright, le révérend Renouard, M. Macqueen, ainsi que Lady Rennell et plusieurs autres personnes qu'il serait trop long de nommer, soit pour les *fac-simile* qu'ils ont procurés depuis l'origine, soit pour la libérale communication qu'ils ont faite ou promise des richesses de leurs établissements, en cartes, notices, documents et renseignements divers (1). Avec de tels secours, et d'autres encore qu'elle ne peut manquer d'obtenir, la Bibliothèque royale de Paris sera en mesure de pouvoir mettre sous les yeux du public lettré une sorte d'*histoire graphique* de la géographie. Cette histoire serait formée par la série chronologique des cartes du moyen-âge, soit en origi-

(1) En Amérique, M. Gallatin et Cajigal, le colonel Codazzi et l'Université de Harvard ; en Russie, le comte de Tourgueneff ; en Suisse, le pasteur Sedelin ; en Belgique, M. Vandermalen, M. Zimmer à Liegnitz, M. de Slane, etc. Si l'on citait ici les donateurs français, on nommerait au premier rang MM. Valckenaer, Biot, Stan. Julien, Reinaud, Berthelot, Tassin, Delesert, Vivien, Sédillot, Grille, Fr. Lavallée, Ballin, etc.

naux, soit en *fac-simile* assez parfaits pour éviter aux savants des voyages dispendieux, et tenir lieu jusqu'à un certain point des premiers, si ceux-ci venaient à se détruire.

Dans plusieurs voyages qu'a entrepris le conservateur de la *Collection*, en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en Italie, il a ouvert des relations au moyen desquelles on doit espérer des acquisitions importantes pour les études historiques.

On ne peut donc aujourd'hui qu'augurer favorablement de l'avenir du cabinet géographique de la Bibliothèque royale. Quoique encore doté bien modestement par l'État, et privé d'un nombre suffisant de collaborateurs, il a pris assez de consistance pour qu'on le considère comme solidement fondé ; et, dès à présent, il suffira aux besoins du public aussitôt qu'un local spécial et convenable lui sera affecté.

Nous diviserons, comme précédemment, en cinq branches principales les cartes dont s'est enrichie la Bibliothèque royale en 1843 :

- 1° La *cosmographie* et la *géographie mathématique*;
- 2° La *chorographie* et la géographie proprement dite, comprenant l'hydrographie ;
- 3° La *géographie physique*, c'est-à-dire les cartes géologiques, géognostiques et minéralogiques, les cartes physiques, magnétiques, etc., ainsi que l'hydrographie continentale ou les eaux intérieures du globe ;
- 4° La *géographie politique*, savoir : les cartes statistiques, économiques, industrielles, agricoles, administratives, etc., les cartes des chemins de fer, les itinéraires des bateaux à vapeur, puis les cartes ecclésiastiques, judiciaires, douanières, etc. ;
- 5° La *géographie historique*, savoir : la géographie

ancienne, la géographie sacrée, les *monuments de la géographie*, les cartes des voyages de découvertes, le théâtre de la guerre, etc.; on adjoint ici les cartes orientales.

Les *pièces diverses* qui ne rentrent pas dans les divisions précédentes forment une sixième branche qui comprend des parties distinctes, telles que les dictionnaires géographiques, les recueils périodiques consacrés à la géographie et aux voyages, plusieurs traités spéciaux avec cartes, les cartes remarquables comme objets curieux par leur rareté ou par leur exécution, les cartes murales, scolaires, etc., les cartes exécutées par des procédés nouveaux, enfin les cartes en relief.

I. L'ouvrage principal pour l'uranographie est l'atlas céleste de G. Schwink, *Mappa cœlestis inerrantium septimum ordinem non excedentium*, etc., en 5 grandes feuilles, tables calculées pour le milieu du XIX^e siècle, Leipzig, 1843 (cet ouvrage est d'une belle exécution). Notons le tracé de la grande éclipse de soleil du 8 juillet 1842. Pour l'hypsométrie, il faut citer, quoique peu étendu, le travail de M. Raumer sur la géographie biblique et l'*hypsométrie* de la Palestine. Il a rassemblé dans un tableau les principaux résultats du nivellement géodésique exécuté de la Méditerranée à la mer Morte. Vingt-quatre points y sont déterminés, les uns géodésiquement, les autres approximativement : voici les chiffres principaux en pieds de Paris ; les points les plus élevés sont, à l'est, le mont Sinai, 7,033 pieds au-dessus de la Méditerranée ; le mont Sainte-Catherine, 8,063 ; à l'ouest, le Grand-Hermon, 10,000 ; Hebron, 2,700 ; Nazareth, 821 ; Thabor, 1,748 ; Safed, 2,500 ; Damas, 2,186. Les

points au-dessous de la mer sont : Araba près Kades, 91 ; le lac Tiberias, 84 ; la mer Morte, 1,337. Nous devons mentionner un ouvrage important, la mesure du degré de latitude dans les provinces orientales de la Russie, exécutée de 1821 à 1831 sous les auspices de l'Université de Dorpat, ouvrage de G.-W. Struve, 2 vol. in-4°.

II. La *collection* a reçu la suite des grands atlas publiés à l'étranger ; voici les principaux ouvrages : la suite du duché de Bade, par le bureau topographique badois, l'atlas rédigé pour l'Asie de Ritter, par Grimm et Mahlmann, la 2^e livraison ; l'atlas de Hanovre par Papen (en 67 feuilles), les feuilles 60-65 ; la grande chorographie de l'Italie (qui se publie à Florence), arrivée à la 79^e livraison et approchant de son terme : elle contiendra 650 cartes ou vues topographiques ; trois nouvelles planches (en 12 feuilles) de la belle carte topographique d'Angleterre (ou carte d'ordonnance), par le bureau d'artillerie ; les 8 dernières feuilles de la nouvelle carte topographique de la France par notre Dépôt de la guerre ; la carte de la Syrie méridionale du commandant Callier, publiée par le même établissement ainsi que les cartes des trois provinces de l'Algérie, retouchées, avec la carte générale de l'Algérie ; la suite de l'atlas méthodique de Sydow, grandes cartes scolaires bien appropriées à leur objet ; 3 feuilles de l'atlas du royaume de Wurtemberg par le bureau topographique de Stuttgart ; l'atlas des régences de Prusse par Witzleben, savoir : l'atlas de la régence de Magdebourg et celui de la régence de Francfort-sur-l'Oder, en 32 feuilles, faisant suite aux régences de Bromberg et de Gumbinnen ; l'Afghanistan et les pays au N.-O. de l'Inde par Carl Zimmermann, Berlin, 1842 ; la Géorgie, d'après la description géographique en géor-

gien de Wakhoucht, publiée par M. Brosset, 6 feuilles, Pétersbourg, 1842; plusieurs cartes de l'ouvrage du célèbre voyageur de Siebold, la carte de l'empire du Japon, établie d'après les cartes originales et les observations astronomiques des Japonais, la péninsule de Korai, la baie de Nagasaki et le détroit de Vander-Capellen; la carte du Kourdofan et de la Nubie, d'après les observations savantes d'Édouard Ruppell, 4 feuilles; le pays de Monténégro, par le comte de Karacsay, d'après des opérations géodésiques, 1843; une carte de l'Amérique anglaise par J. Arrowsmith, 1842, donnant toutes les nouvelles découvertes au Nord; l'atlas de l'Asie antérieure de Zimmermann, 12 feuilles doubles; 11 feuilles de l'Amérique, gravées dans le pays, offertes en don par M. Francisque Lavalée, agent consulaire dans l'île de Cuba, notamment la carte de l'île, la Trinité, les Bermudes, etc. (on s'occupe en ce moment à la Havane d'un ouvrage étendu, sous le titre de : *La isla de Cuba o coleccion corografica de planos topograficos, historicos y estadisticos de los principales pueblos de ella*, le pays divisé en 3 départements et 33 subdivisions); ensuite la carte générale du duché de Styrie, réduite en 4 feuilles par l'Institut militaire de Vienne, 1842; deux nouvelles cartes de Schlesswig et Holstein, 1842; Küstenland territoire de Hongrie, par Vincent Kettner, Vienne, une grande carte; la 2^e livraison du bel et grand atlas de la Saxe, par Oberreit; une carte nouvelle de la Suisse, par Wörl; le Khorassan, par Ritter et Zimmermann; le Nouvel-Archangel, principale colonie russe dans l'Amérique septentrionale, par Ed. Blaschke, 1842, 2 feuilles; une ancienne carte espagnole manuscrite du Chili et de Chiloe, très riche en détails; une carte

de la côte d'Afrique, comprenant le cours du Kowara, par J. Arrowsmith, 1842; la carte de Constantinople avec les environs et le Bosphore, par le baron Moltke, Berlin, 1842; la belle carte physique et politique de la république de Venezuela, en 4 feuilles, avec les hauteurs des lieux, la comparaison du cours des rivières, etc., par le colonel Codazzi, ouvrage dédié au Congrès (don de M. Cajigal, secrétaire de la légation de Venezuela); 14 cartes sur les Indes occidentales, de l'ouvrage de Herrera; plusieurs cartes-panoramas ou cartes pittoresques du cours du Rhin, du Mein, du Neckar; 6 feuilles des environs de Bruxelles, par Vander Maelen; 5 feuilles de la nouvelle carte de Belgique en 25 feuilles, par de Keyser; une belle carte du duché de Modène en 8 feuilles, publiée par l'Institut géographique militaire de Vienne, etc.; en outre un certain nombre de plans de villes, tels que: un grand plan d'Ofen et de Pesth, en 4 feuilles et le plan de Carlsbad; enfin le grand atlas de la Chine, par M. Endlicher, d'après les pères jésuites de Mailla et Henderer, publié par la Bibliothèque impériale de Vienne (don de M. le comte de Dietrichstein, directeur de la Bibliothèque impériale).

Dans l'hydrographie, le cabinet s'est enrichi: 1° de 31 feuilles nouvelles, publiées et offertes en don par l'amirauté anglaise, entre autres le golfe St-Laurent, 2 feuilles, 1843; la mer Adriatique, 4 feuilles, 1842; plusieurs parties des côtes de la Chine, 1842, 5 feuilles, etc.; 2° de 11 cartes nouvelles du Dépôt de la marine de France, dont: côtes du Brésil, Mogador, Iles-Marquises, Archipel de Gallopagos, etc., avec 3 volumes du routier des Antilles; 3° de l'Océan Atlantique de Purdy, 1843, deux très grandes feuilles, et l'Isthme de Darien par John Arrowsmith, d'après les cartes espagnoles.

III. Les cartes physiques n'ont pas été aussi multipliées pendant cette année que pendant les précédentes. M. Berghaus a continué son Atlas physique jusqu'à la 9^e livraison ; il renferme les résultats d'intéressantes recherches sur les lignes isothermes, et sur différents phénomènes météorologiques, sur l'*habitat* des plantes et des animaux et sur la *magnétographie* ; l'atlas magnétique de Hansteen est une acquisition précieuse, et c'est un don de l'auteur ; ensuite les résultats des observations de la Société magnétique de 1836 à 1840, par Carl. Fréd. Gauss et Wil. Weber, avec cartes. On distingue, parmi les cartes et ouvrages de géologie et de minéralogie, la carte de l'Irlande présentant ses principaux caractères physiques et géologiques, par le lieutenant Larcom, en 6 feuilles, 1840 ; une très grande carte géognostique de l'Allemagne et des pays environnants, carte scolaire, c'est-à-dire pour l'instruction de la jeunesse, par Daniel Volter, 1842, et qui montre (pour le dire en passant) à quel point l'instruction est poussée dans les écoles de ce pays ; l'ouvrage du révérend W. Buckland sur la géologie considérée dans ses rapports avec la théologie naturelle, renfermant 69 planches, 1837 ; la suite de l'ouvrage de M. Léonard, l'ouvrage sur les eaux minérales de Walchner, 1843 ; les formations diluviales de la Forêt-Noire, par Carl. Fromherz, 1842 ; plusieurs cartes de la végétation tropicale, par le savant voyageur M. de Martius ; la carte géologique du département de l'Aisne, par le vicomte d'Archiac, don de la Société géologique de France : cette carte est toute coloriée à la presse ; il en est de même de la carte géognostique du plateau tertiaire parisien, par M. Victor Raulin, 1843.

Les cartes consacrées à l'hydrographie continentale, c'est-à-dire aux eaux intérieures, courantes ou stagnantes, ne sont pas très nombreuses; cependant on doit signaler la carte hydrographique de la Russie d'Europe, par Slavenhagen, 1842, jointe à l'ouvrage du baron de Wittenheim, et même la carte hydrographique de Russie, par Wiebeking, 1840; le nivellement trigonométrique de l'Oder, d'Oderberg jusqu'à la frontière autrichienne, par C. Hoffmann et G. Salzenberg, 1840; une collection d'anciens plans et profils manuscrits sur le lac de Bientina.

La *partie orographique* s'est enrichie de l'ouvrage et de la carte de l'illustre baron de Humboldt sur l'Asie centrale, ouvrage que l'Europe savante attendait impatiemment.

IV. Les principales cartes relatives à la statistique, à l'administration et à l'économie politique sont les suivantes : la suite, en plusieurs feuilles, de la carte de l'union douanière allemande (Zollverein), par Zindl; la carte industrielle et administrative de la Belgique, publiée par l'ingénieur en chef Cauchy, carte qui renferme l'indication de toutes les usines, mines, carrières, etc., et dressée par les ingénieurs des mines; une carte itinéraire de la monarchie autrichienne, dressée par Jⁿ. Zakowski, d'après la nouvelle fixation de la lieue, Vienne, 1838; plusieurs cartes des chemins de fer, telles que la carte militaire des chemins de fer de l'Allemagne, Berlin, 1842; la suite du Rail-way de l'empereur Ferdinand, la carte générale de tous les chemins de fer en Europe, avec tous les canaux et fleuves navigables, et toutes les lignes de *packet* à vapeur, par G. Schram et C. Hench, 1842, et une autre semblable, par Friederich Schilling 1843.

Une carte de cette quatrième catégorie, qui mérite d'être signalée, c'est la carte ecclésiastique, ethnographique, statistique, etc., du royaume de Hongrie et de partie de la Croatie, de l'Esclavonie et de la Transylvanie, en 7 feuilles, par Aszalay de Szendro; la dernière partie a été publiée à Vienne en 1838. Il a paru, en 1841, à Dresde et à Leipzig, deux ouvrages de géographie et d'ethnographie sur un plan nouveau, et, sinon d'une rigoureuse exactitude (le sujet ne le comporte pas), du moins très curieux pour le sujet et la manière dont il est traité; l'un a un objet général, l'autre a seulement la Belgique pour objet: le premier, par F.-G. Kohl, renfermant 24 planches, le second par le D^r Ferd. Gobbi, relatif à la force physique de la population, et comprenant 11 planches.

La collection a reçu également des cartes relatives à l'organisation judiciaire.

V. La *géographie historique*, avec ce qui s'y rapporte, comprend un assez grand nombre de cartes diverses et d'ouvrages accompagnés de cartes et de figures, et d'abord les *atlas historiques*; nous citerons l'*atlas historique de l'église des premiers temps et de l'extension du christianisme jusqu'au xvi^e siècle*, en 5 feuilles, par Witsch, Gotha, 1843; une carte murale de l'histoire biblique, en 6 feuilles, par Schneider, d'après Robinson, Raumer, Smith, Schubert, Kiepert, etc., 1843; l'*atlas historique de J. Lowenberg (la suite)*; l'*atlas historico-géographique des pays et des peuples de l'Allemagne*, par J. Valerius Kutschelt, 5 grandes feuilles.

En second lieu, pour la géographie ancienne et comparée, on a reçu la nouvelle édition de Ptolémée de Wilberg, etc., 4^e livraison; la géographie des Grecs et des

Romains, d'Ukert, 4 vol. avec les 6 cartes, 1842; la Scythie, d'après Hérodote, par Lindner, 1841, 4 feuilles; la géographie ancienne des Gaules, par le baron Walckenaer, 1839, avec son atlas; l'*Orbis terrarum antiquus*, de Kaercher, 23 feuilles; l'atlas pour les recherches de l'emplacement de Carthage, par M. Falbe; l'atlas de la géographie ancienne de D'Anville publié en anglais.

3° Pour les relations de voyages, accompagnées de cartes, les voyages de J. Russegger en Afrique, Europe et Asie, de 1835 à 1841 (parties 2°, 3° et 4°), avec des cartes et des figures (on sait que cet ouvrage important est plus spécialement consacré aux sciences naturelles); un assez grand nombre de voyages anciens, mais nécessaires pour compléter la collection, tels que Pietro della Valle, Lebrun, Tavernier, Kœmpfer, Tournefort, Monconys, Thévenot, Adam Oléarius, J. Struys, Norden, Niebuhr, Cook, Bougainville, J. Barrow, Golbery et Durand au Sénégal, Bowdich aux Aschanties, d'Ulloa, Gray et Dochart, etc., avec leurs atlas ou cartes et figures, et un grand nombre d'autres semblables, puis des voyages plus récents, comme ceux de Denham, Clapperton et Lander en Afrique, MM. Long et Michaux en Amérique, Hamilton dans l'Asie-Mineure, Wellsted en Arabie; Sélim-Effendi à la découverte des sources de Bahr-el-Abyad; enfin l'histoire des découvertes depuis la fin du xv^e siècle, par Kulb, 1841, avec 2 cartes d'Afrique au commencement du xvi^e siècle.

4° Dans l'*histoire militaire*, le théâtre de la guerre dans l'Afghanistan, par Zimmermann, Berlin, 1842, avec les pays au N.-O. de l'Inde; *State of Egypt after the battle of Heliopolis*, ouvrage traduit de l'original du général Reynier, rare, ainsi que la carte qui l'accompagne;

plusieurs ouvrages anglais sur leur campagne en Egypte, par Wilson et autres.

Dans les cartes orientales nous comptons, 1° une carte originale japonaise de Miaco, une autre d'Osaca, de grande dimension; 2° La grande carte de Chine, publiée tout récemment, c'est-à-dire en 1852, par ordre de l'empereur. Cette carte est un don du roi; elle été a envoyée de Chine par M. Dubois de Jencigny, qui avait offert ses services pour la collection de la Bibliothèque royale, en partant pour sa dernière mission; elle se compose d'un très grand nombre de feuilles partagées en huit rouleaux; on l'a imprimée en rouge; le bas présente une carte générale, composée à peu près à la manière des nôtres, avec ses carreaux correspondant à ceux de l'atlas. A la différence des autres cartes chinoises, celle ci est graduée en latitude et en longitude. 3° Les tables géographiques d'Abulfeda, Nassir Eddin et Ulugbeig. 4° Le *fac simile* colorié, parfaitement conforme à l'original, de la carte arabe d'El-Edrisi, d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale, provenant du consul de France, M. Asselin, qui se l'était procuré au Caire. C'est la réduction de cette carte qui doit parattre dans les *Mémoires* de la Société, et qui a été annoncée dans le volume V (pag. xii). Le *fac-simile* où sont réunies les 69 cartes de l'auteur arabe a environ 3^m,5 sur 1^m,5 (10 pi^{es} 1/2 sur 4 pi^{es}. 1/2.), sans compter la mappemonde.

Viennent enfin les cartes anciennes du moyen-âge, qu'on s'accorde aujourd'hui à désigner sous le nom de *Monuments de la géographie*; et d'abord, le complément du globe céleste d'Appianus, conservé à la Bibliothèque royale de Munich, de 1550, *fac-simile*; le lacus Benacus (lac de Garde) de 1546, par Georgius

Jodocus; un atlas de Diegus Homem, cosmographe portugais, sur parchemin, en 8 cartes, or et couleur, daté de 1559; le calendrier qui est en titre porte l'année 1540; le *fac-simile* de l'atlas de P. Vesconte, dû à la libéralité de M. le comte Dietrichstein; un exemplaire de la carte catalane du musée Bourbon en 2 feuilles, offerte par M. le chevalier San-Angelo, ministre de l'intérieur à Naples et par monsieur Rossi, à qui on a l'obligation de cette publication intéressante; la *Cosmographie* de Seb. Munster, édition latine de 1554, avec toutes les cartes; celle de P. Appianus, 1550, et un fragment du même renfermant une petite mappemonde qui présente un intérêt particulier; ensuite, quoique ouvrage moins ancien, mais à cause de ses cartes xylographiques, le petit traité de Benedetto Scotto, dédié à Louis XIII, intitulé *Globe maritime*; l'ouvrage rare d'Antoine La-sale, auteur du xiv^e siècle, intitulé *la Salade*, édition de 1597 renfermant une mappemonde curieuse, gravée sur bois, etc.

VI. La dernière partie de la collection, celle des cartes et productions diverses, comprend, comme on l'a dit, les objets qui ne rentrent pas dans les cinq grandes divisions précédentes. La collection continue à s'enrichir des bons dictionnaires géographiques et statistiques, principalement des dictionnaires spéciaux si nécessaires pour faire une étude approfondie de l'état des différentes contrées civilisées, tels que celui du grand-duché de Bade, par Huhn, livraisons 5 à 12; le *Diccionario geografico historico de Espana*, par l'Académie royale d'histoire, 2 vol. in-4°; le Dictionnaire géographique et historique de l'empire de Russie, contenant le tableau politique et statisti-

que de ce vaste pays, par N.-S. Vsevolojsky, Moscou, 1825, 2 vol.; le *Geografiskt Lexikon öfwer Skandinavien*, etc., par Daniel Djurberg, Orebro 1818; la liste alphabétique des villes et villages de la Valachie, en français et en slave, publiée à Bucharest, sans nom d'auteur ni date; la suite du Dictionnaire de la Bretagne d'Oger, nouvelle édition; deux dictionnaires géographiques de la Suisse, dont celui de Lutz, 1837, 4 volumes; le Dictionnaire topographique de l'Irlande, par Samuel Lewis, avec atlas, 2 vol. in-4°, 1837; le Dictionnaire géographique et statistique de W. Jaeger, édition de Mannert, Nuremberg; l'Universal Lexicon de Wurtemberg, par Griesinger et C. Pfaff. Nous passons sous silence plusieurs autres productions géographiques accompagnées de cartes; il serait trop long de les mentionner toutes; citons seulement la Russie de Thaddæus Bulgarin, 3 vol. in-4°, avec 9 cartes. Riga et Leipzig, 1839-1841; une série d'opuscules sur le figuré du terrain et la topographie comprenant les opinions de divers savants, tels que MM. le général Haxo, Gorkum, Massiat, Puissant, Clerc, Bonne, Salneuve et autres. 2° Les recueils périodiques consacrés à la géographie; la suite des Annales de Berghaus, 1842 et 43, et la suite du Zeitschrift, etc., de Ludde, méritent d'être mentionnées, et aussi la *Revista trimensal de historia e geographia do instituto historico-geographico brasileiro*, journal scientifique publié à Rio-Janeiro par l'Institut du Brésil, 1839 à 1840 (don offert à la collection par ce corps savant, et transmis par le secrétaire perpétuel M. de Barbosa); le recueil de la Société géographique de Berlin, rédigé par Mahlmann, le journal de la Société royale géographique de Londres. La collection s'est procuré aussiles An-

nales de la géographie et des voyages, par MM. Maltebrun et Eyriès, et d'autres journaux géographiques.

Parmi les cartes remarquables ou curieuses par leur singularité, leur rareté ou la beauté de leur exécution, l'on citera un recueil manuscrit de cartes espagnoles, chef-d'œuvre de finesse et de calligraphie : c'est un atlas des postes d'Espagne, en 2 volumes, dessiné à Madrid, en 1789, par D. Francisco de Yta et D. Juan Victoriano Xareño, pour l'usage du comte de Florida-Blanca; les campagnes de Louis XIV en Flandre, de 1674 à 1677, en 4 volumes, comprenant 141 cartes manuscrites, supérieurement dessinées et coloriées; la carte du pays de Jansénie, carte symbolique faisant partie d'un petit ouvrage intitulé : *Relation du pays de Jansénie, où il est traité des singularitez qui s'y trouvent, des coutumes, mœurs et religion de ses habitants*, par Louys Fontaines, sieur de Saint-Marcel, 1660.

On sait que les *cartes en relief* ont pris dans ces dernières années un grand développement. Indépendamment de celles qui ont été exécutées en France, et qu'on peut seulement nommer dans ce précis (qui ne comprend point les publications entrées à la Bibliothèque en vertu du dépôt légal), de nouveaux ouvrages de ce genre ont été produits en Allemagne. On commence à reconnaître assez généralement l'utilité dont ils sont pour l'instruction géographique, et encore les services qu'ils peuvent rendre pour les sciences naturelles, pour la stratégie, etc., quand elles sont exécutées par des hommes instruits et au courant des connaissances acquises en géologie et en géographie physique. Un jour même, on n'en peut douter, ces cartes étant suffisamment perfectionnées, pourront servir à l'étude des voies de

communication. Les heureux essais de M. Bauer-Keller, à Paris, ont popularisé en France les cartes-relief, parce qu'il est venu à bout de les produire à un prix extrêmement modéré, grâce à d'ingénieux procédés mécaniques et artistiques : la Suisse, la France, le Mont-Blanc, sont, jusqu'à présent, les pièces qui ont le mieux réussi; elles approchent de la beauté, du fini des cartes prussiennes qui lui ont servi de modèle et de point de départ, telles que l'Allemagne et la France de Kummer, et que la Bibliothèque royale possédait depuis longtemps; elles les dépassent même pour l'exactitude en certains points comme elles leur sont supérieures pour le bon marché; or, ce qui a nui beaucoup au succès et au développement de cet art, c'est l'excessive cherté de ses produits. Des cartes en relief étrangères parvenues à la Bibliothèque royale, on ne peut citer cette année que la carte du Rheingand, par M. Ravenstein. Ce savant géographe a exécuté en 30 sections, d'environ 69 centim. de côté chacune, la carte du cours du Rhin depuis Mayence jusqu'à Bonn, avec le pays environnant; on s'accorde à la regarder comme un excellent ouvrage de cette espèce. La section qui comprend le Siebengebirge, c'est-à-dire une des parties les plus accidentées et les plus pittoresques de la région du Rhin, a été acquise pour la collection, déjà riche de 40 pièces en ce genre, exécutées en France, en Angleterre, en Prusse, à Francfort, à Tubingue, dans le Wurtemberg, etc. Les cartes de Lartigue (don de sa fille, madame Méchain), sont les plus anciennes de toutes.

NOTE sur la publication des monuments de la géographie,
par le conservateur de la collection de la Bibliothèque
royale.

La publication des plus anciennes cartes géographiques et des divers monuments de la géographie a été souvent appelée par les vœux des savants de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Depuis un siècle environ, l'on a mis au jour quelques unes de ces productions du moyen-âge, et on les a accompagnées de dissertations plus ou moins savantes ou curieuses, imprimées dans ces différentes contrées, ainsi qu'en France, en Portugal, en Espagne et ailleurs. Mais nulle part, jusqu'ici, on n'a conçu, ou annoncé du moins, le projet de donner une collection de ces anciennes cartes, qui pourraient faire connaître, avec plus de précision que par tout autre moyen, l'histoire des découvertes, et les droits de chaque peuple à la priorité. L'histoire des sciences n'est pas moins intéressée que celle de la géographie à la publication d'un *corpus* des cartes de cette espèce, non seulement des pièces inédites, conservées dans les dépôts publics ou dans les bibliothèques particulières, mais encore des pièces données jusqu'à présent avec plus ou moins d'imperfection : c'est l'objet que s'est proposé le conservateur de la *Collection géographique* formée à la Bibliothèque royale de Paris depuis quelques années.

En réunissant ces monuments dans notre grand musée littéraire, avec l'approbation du ministre de l'instruction publique et le concours de l'administration, il avait pour but, en premier lieu, que les savants de tous les pays qui viennent y étudier pussent y puiser

ser ce genre d'instruction, et ensuite, que ceux qui ne peuvent point visiter les capitales de l'Europe trouvaient ici des *fac-simile* assez parfaitement exacts pour tenir lieu des originaux. Une publication de cette nature paraîtra sans doute digne d'être encouragée par le public lettré, puisqu'elle réunit déjà d'honorables suffrages; il est parvenu au cabinet géographique de la Bibliothèque royale un assez grand nombre de matériaux précieux, des cartes sur parchemin du XIII^e, du XIV^e et du XV^e siècles; des astrolabes arabes des IX^e et X^e siècles; des sphères célestes des XI^e et XII^e siècles, etc., etc. Les instruments des arabes qui ont servi aux géographes de cette nation à prendre les hauteurs méridiennes du soleil et à déterminer la situation des lieux sur la terre quant à la latitude, seront publiés dans la première partie de l'ouvrage comme introduction cosmographique; ensuite viendront les différentes cartes par ordre chronologique depuis les IX^e et X^e siècles jusque vers 1540. Plusieurs cartes postérieures à cette dernière date et conduisant jusqu'à la grande époque d'Ortelius, qui est celle de la réforme de la géographie, entreront encore dans cette publication. Les cartes orientales ne seront pas négligées; dès le XII^e siècle elles étaient déjà parvenues à un certain degré d'exactitude, alors que les Européens ne possédaient guère que des représentations grossières des diverses parties du globe. Certains monuments cosmographiques trouveront une place dans l'ouvrage, ainsi que les cadrans anciens et les plus anciennes boussoles, à cause de leurs rapports avec la construction géographique.

Les premières livraisons des *monuments géographiques* comprendront :

1° Le *fac-simile* de la mappemonde de Hereford, en 6 grandes planches doubles;

2° Les dessins d'un *globe céleste* de bronze, en arabe-coufique, monument précieux, qui paraît remonter au xi^e siècle de l'ère chrétienne, figuré en deux planches;

3° Le *fac-simile* d'un globe terrestre du xvi^e siècle, trouvé récemment dans une bibliothèque de l'Allemagne, en une planche double;

4° *Carte militaire* italienne du Bosphore et des contrées danubiennes, dont l'époque est l'an 1453, dessinée dans une forme qui rappelle les anciennes tables itinéraires;

5° La *mappemonde* entière de Juan de la Cosa (le pilote de Christophe Colomb), dont quelques parties seulement sont connues : carte datée de la dernière année du xv^e siècle et formant 3 planches doubles ; de la bibliothèque du baron Walckenaer ;

6° Une carte *pisane* du xiv^e siècle, très grande planche;

7° Une mappemonde française de l'époque de Henri II (moitié du xvi^e siècle), aux armes du Dauphin, plus grande encore que celle de Hereford, carte qui est un chef-d'œuvre d'exécution et remarquable surtout en ce que l'Austrasie y est figurée très distinctement, etc. ;

8° L'atlas de P. Visconti de 1318, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne ;

9° La carte itinéraire d'un pèlerinage de Londres à Jérusalem, d'après l'original conservé au *British Muséum*, etc. Les livraisons suivantes renfermeront la carte de Pizzigani de 1367 ; plusieurs cartes de la Laurenziana, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer : toutes cartes encore inédites.

**NOTICES HISTORIQUES sur MM. HENRI et LOUIS
DE FREYCINET ,**

PAR M. DE LA ROQUETTE.

Lues à la séance générale de la Société de géographie
du 15 décembre 1843.

MESSIEURS ,

Je viens vous entretenir de deux frères, de deux illustres marins également distingués comme navigateurs et comme savants, de MM. de Freycinet, que vous vous honoriez de compter au nombre de vos collègues, et que vous avez eu le malheur de perdre tous les deux.

Le plus jeune des deux frères s'étant plus spécialement occupé de géographie et des sciences qui s'y rattachent, c'est de lui que je vais d'abord vous parler.

Freycinet (Louis - Claude Desaulses de), navigateur français, né à Montélimart, dans l'ancienne province de Dauphiné, le 7 août 1779, était le second fils de Louis Desaulses de Freycinet et d'Élisabeth Armand. Négociant recommandable, et appréciant tous les avantages d'une bonne éducation, le père de Louis de Freycinet le fit élever sous ses yeux par d'habiles professeurs, ainsi que Henri, son fils aîné (1) plus âgé d'un an et demi environ. A la fin de 1793, les

(1) M. de Freycinet père eut quatre fils, Louis et Henri dont nous donnons la biographie; Casimir, aujourd'hui directeur des contributions indirectes à Souillac, et Charles, occupé d'affaires commerciales, mort à l'Île de France.

événements politiques déterminèrent M. de Freycinet à faire entrer ses deux fils dans la marine militaire, carrière pour laquelle ils témoignaient avoir tous deux une égale et vive sympathie. Il les conduisit lui-même à Toulon, et, le 27 janvier 1794, il les vit embarquer ensemble sur le vaisseau *l'Heureux*, en qualité d'aspirants de 3^e classe.

Devenus dans les premiers jours de l'année suivante (31 janvier 1795) aspirants de 2^e classe, Louis et Henri de Freycinet passèrent avec ce grade sur le *Formidable*, le 18 novembre 1796. Déjà ils naviguaient depuis plus de quarante mois, et avaient pris part à trois combats généraux (1) contre des escadres anglaises, lorsque le contre-amiral Nielly, sous les ordres duquel ils se trouvaient, demanda pour eux au ministre de la marine le grade d'enseigne de vaisseau. C'était par une exception honorable que cet officier général sollicitait un tel avancement pour les deux frères, puisqu'ils n'avaient pas encore les quarante-huit mois de navigation (2) exigés par les ordonnances pour devenir enseignes de vaisseau. Mais ils s'étaient tous deux si parfaitement conduits, et leur instruction était tellement avancée, que ce fut sans la moindre hésitation qu'il les présenta sans les faire passer, suivant l'usage, par le grade intermédiaire d'aspirant de 1^{re} classe. Truguet, à cette époque ministre de la marine, approuva la proposition, et, le 13 juillet 1797, il fit expédier leurs brevets. L'extrême modestie des deux frères ne leur permit pas d'accepter ce qu'ils considé-

(1) Les 13 et 14 mars et 13 juillet 1795.

(2) Le décret du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795) exigeait quarante-huit mois de navigation pour obtenir le grade d'enseigne de vaisseau ; il n'y avait d'exception que pour les actions d'éclat, etc.

raient comme une faveur, et qui n'était qu'un acte de justice : aussi adressèrent-ils immédiatement au ministre une lettre collective contenant un refus formel. « Nous ne voulons être qu'aspirants de 1^{re} classe, » disaient-ils, « désirant laisser la place d'enseigne à ceux qui par leurs services et leur habileté peuvent être infiniment plus utiles à la patrie (1). » Lorsque cette étrange supplique parvint dans les bureaux, elle y excita un étonnement général. Nonobstant le refus des jeunes marins, on proposa au ministre de confirmer sa première décision, en lui faisant observer que le refus de MM. Freycinet, fondé sur le motif qu'ils n'étaient pas assez instruits, offrait un cas des plus extraordinaires, peut-être sans exemple.

Ce fut en comblant d'éloges les jeunes marins, que Truguet leur annonça qu'il ne pouvait réformer sa première décision. Ils s'embarquèrent donc en qualité d'enseignes, d'abord sur le vaisseau *l'Océan*, et successivement sur *le Jean-Jacques-Rousseau*, *la Révolution* et *le Batave*. Ils montèrent ensuite la goëlette *la Biche*, dont Henri de Freycinet avait le commandement, et avec laquelle ils soutinrent, au mois de mars 1800, un engagement contre un cutter anglais. A la fin de juillet de la même année, les deux frères reçurent l'ordre de se rendre au Havre, pour faire partie d'une expédition de découvertes aux terres australes, qui avait principalement pour objet la reconnaissance de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, alors presque entièrement inconnue. Cette importante expédition, dont le plan, auquel des contretemps de tout genre

(1) Lettre des deux frères au ministre de la marine du 3 thermidor an v. (21 juillet 1797.)

apportèrent de nombreuses modifications, avait été tracé par M. de Fleurieu, au nom d'une commission de l'Institut (1), fut placée sous le commandement du capitaine de vaisseau Baudin. Une corvette de 450 tonneaux, le *Géographe*, et une grosse gabarre, le *Naturaliste*, furent mises à la disposition de cet officier. Henri de Freycinet fit partie de l'état-major du premier de ces bâtiments, et son frère Louis fut embarqué sur le *Naturaliste*. « Vingt-quatre personnes nommées » sur la présentation de l'Institut furent destinées aux recherches scientifiques. Jamais un développement aussi » considérable n'avait été donné à cette partie de la com- » position des voyages de découvertes; jamais des moyens » aussi grands de succès n'avaient été préparés. Astrono- » mes, géographes, minéralogistes, botanistes, zoologis- » tes, dessinateurs, jardiniers, tout s'y trouvait en nom- » bre double, triple, ou même quintuple (2). » Le 19 octobre 1800, les deux navires mirent à la voile du port du Havre, et après avoir touché à Ténériffe, arrivèrent le 15 mars 1801, à l'Île de France. Là, quelques officiers et plusieurs savants tombés malades, ou croyant avoir à se plaindre des procédés du capitaine Baudin, abandonnèrent l'expédition (3). Le 25 avril, elle remit

(1) Les autres membres de la Commission qui avait pour rapporteur M. de Fleurieu, étaient MM. Lacépède, Laplace, Cuvier, Bougainville, Jussieu, Lelièvre, Camus et Langlès.

(2) Voir Péron, *Voyage de découvertes aux terres australes*.

(3) Ce furent MM. Gicquel, Bonie et Baudin, lieutenants de vaisseau, Capmartin, enseigne, de Meslay, Morin et Billard, aspirants de 1^{re} classe, Montgery, Bottard et Isabelle, aspirants de 2^e classe, Bissy, astronome, Lebrun dessinateur-architecte, Michaux et Dejisse, botanistes, Bory de Saint-Vincent et Dumont, zoologistes, Garnier, peintre de genre, Milbert, peintre de paysage, Caguet et Merlot, garçons jardiniers.

à la voile, et le 27 mai on eut connaissance de la partie occidentale de la Nouvelle-Hollande ; c'était la *terre de Leuwin*, point où commencèrent les opérations auxquelles Louis et Henri de Freycinet devaient prendre une part active. Le 8 juin une tempête violente du nord-ouest ayant forcé les deux navires de quitter précipitamment une baie récemment découverte, et qui avait reçu le nom de *baie du Géographe*, le *Naturaliste* se dirigea sur l'île *Rottneest*, rendez-vous convenu. Pendant le séjour que l'on fit dans ces parages, Louis de Freycinet détermina avec M. Faure, ingénieur-géographe, la position d'un grand nombre d'îles, et exécuta ensuite la description géographique de la partie méridionale d'un vaste enfoncement, improprement appelé *baie* (1) *des Chiens Marins*. Le *Naturaliste* se rendit ensuite à Timor, et il jeta l'ancre dans la rade de Coupang, où le *Géographe* était déjà arrivé. De nombreuses observations de longitudes par des distances lunaires y furent faites par Henri de Freycinet, aidé de l'astronome Bernier, avec lequel il détermina ainsi la position du fort *Concordia*. Avant de quitter Timor pour se rendre à la Terre de Diémen (13 novembre), les deux frères furent nommés (20 octobre) lieutenants de vaisseau provisoires. Le 13 janvier 1802, on eut la première vue des pitons de cette terre, et des explorations commencèrent immédiatement. Ce n'est point ici le lieu de donner même un simple aperçu des opérations nombreuses exécutées dans ces parages par MM. Henri

(1) Ce fut le célèbre Dampier, en général si exact dans tous ses travaux, qui appela *Shark's Bay* ou baie des Chiens Marins, cette suite de golfes, de havres, de baies, à laquelle il ne donna ce nom que parce qu'il n'avait pas eu le temps d'en reconnaître la configuration et l'étendue.

et Louis de Freycinet, ainsi que par leurs collaborateurs. Je dirai seulement que le résultat le plus important de l'examen fait par Louis de Freycinet de la portion de côte qui s'étend depuis la baie Marion jusqu'à la baie Fleurieu, fut la découverte d'un petit enfoncement qu'il nomma port *Montbazin*; et qu'il reconnut ensuite le port Dalrymple dans le détroit de Bass. J'ajouterai que son frère remonta la rivière du Nord plusieurs milles au-delà du point où s'était terminée la reconnaissance de l'amiral Dentrecasteaux, qu'il trouva le port Frédéric-Hendrik dans la position relative que lui avait assignée Tasman, qu'il leva avec grand soin le plan d'une partie de la côte, et fit ensuite la géographie d'une partie de la *Terre Napoléon* (du 29 mars au 8 mai 1802 (1)).

Le scorbut et les rigueurs de l'hiver austral forcèrent les deux navires de venir relâcher au Port-Jackson; Louis de Freycinet profita d'un séjour de cinq mois dans cette colonie anglaise pour réunir sur ce curieux et vaste établissement une masse de renseignements qu'il augmenta dans le voyage qu'il y fit quelques années plus tard. Les pertes successives qu'avaient éprouvées les équipages ayant rendu nécessaire de renvoyer en France l'un des bâtiments, en ne lui laissant que le nombre d'hommes strictement nécessaire pour la traversée, *le Naturaliste* fut désigné; on lui remit les précieuses collections d'histoire naturelle rassemblées depuis le commencement de la campagne, ainsi que les cartes, les mémoires et les observations qui se trouvaient alors rédigés, avec un

(1) Elle porte aujourd'hui le nom de *côte Sud-Ouest*, et sur la carte anglaise celui de *terre de Flinders*.

nombre considérable de plantes vivantes, de graines de toute espèce, et quelques animaux particuliers à la *Nouvelle-Hollande*. Une goëlette d'un petit tonnage (30 tonneaux), à laquelle on donna le nom de *Casuarina* à cause du bois dont elle était construite, fut achetée à Sidney, et Louis de Freycinet en reçut le commandement. Son frère Henri resta à bord du *Géographe*, où il remplissait les fonctions de second. L'armement du *Casuarina* fut terminé au mois d'août; mais les travaux qui s'exécutaient sur les deux autres bâtiments n'ayant été achevés qu'en novembre, l'expédition ne put quitter Port-Jackson que le 18 de ce dernier mois. Elle fit route pour le détroit de Bass, et, le 6 décembre, les trois navires, qui avaient toujours navigué de conserve, mouillèrent dans la baie des Éléphants de l'île King. Trois jours après (1), le *Naturaliste* ayant reçu ses dernières instructions, appareilla pour retourner en France (2).

Chargé de faire l'importante géographie des îles Hunter, situées à la partie nord-ouest de la *Terre de Diëmen*, Louis de Freycinet parvint, avec l'aide de l'ingénieur-géographe Boullanger, à terminer heureusement ses opérations en dix-neuf jours, malgré le mauvais temps et les orages dont ils furent sans cesse assaillis. Par suite de cette reconnaissance, la géogra-

(1) 9 décembre 1802.

(2) Le *Naturaliste*, commandé par le capitaine Hamelin, après avoir atterri à l'île de France, où il débarqua quelques malades, continua sa route, et fut arrêté, le 29 mai 1803, en vue des côtes d'Angleterre, et conduit à Portsmouth par la frégate anglaise *la Minerve*, capitaine Bullen. Relâché ensuite le 6 juin, il entra le lendemain dans le port du Havre, d'où il était parti deux ans sept mois et dix jours auparavant.

phie du littoral de la Terre de Diémen se trouvait complétée par les soins des Français, qui avaient auparavant exécuté des travaux tant à l'extrémité sud, qu'à la côte orientale et dans le nord de cette grande Ile australe. Louis de Freycinet se dirigea ensuite sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande dont il n'avait pu s'approcher suffisamment lors de sa première reconnaissance. Le peu de tirant d'eau du *Casuarina* lui permit cette fois de se tenir plus près de terre et d'explorer les deux grands golfes qui s'enfoncent dans la *Terre Napoléon*. C'est au retour de cette hasardeuse expédition, pour l'exécution de laquelle le capitaine Baudin ne lui avait accordé que vingt jours, en ne lui laissant emporter que la provision d'eau strictement suffisante, que le *Casuarina* se trouva pour ainsi dire abandonné. Les calmes et les vents contraires n'ayant permis à Louis de Freycinet d'arriver à l'Ile Decrès, lieu du rendez-vous convenu, qu'un jour plus tard que celui qui avait été fixé, il trouva que le *Géographe* était déjà sous voiles. Pendant plusieurs heures toutefois les deux bâtimens furent en vue; mais, à la grande surprise du commandant du *Casuarina*, les manœuvres de Baudin parurent avoir pour but d'éviter sa conserve, dont la marche était mauvaise; dans la nuit la séparation fut consommée. Après bien des recherches et des tentatives inutiles qui conduisirent néanmoins à quelques découvertes géographiques, Freycinet dut se décider à faire route pour le port du *Roi-Georges* situé à l'extrémité occidentale de la *Terre de Nuyts*. Trois cents lieues le séparaient alors de ce point, le seul dans lequel on pût se procurer de l'eau. On n'en avait à bord que pour quatre jours, en outre la provision de biscuit était

presque épuisée, et la *franche-ferrure* du gouvernail était cassée. Telles étaient aussi les autres avaries du *Casuarina*, qu'en arrivant au port du Roi-Georges il fallut l'échouer sur la plage. Sans la circonstance véritablement extraordinaire de vents forcés pendant six jours consécutifs, la mort la plus cruelle eût été pour eux le résultat d'une séparation inconcevable, car lorsqu'ils échouèrent, *quelques bouteilles d'eau leur restaient seulement*. Cinq jours après le *Géographe* jetait l'ancre à côté de sa conserve. Pendant leur séparation, outre les travaux exécutés par différents officiers et savants à bord du *Géographe*, Henri de Freycinet et Bernier avaient complété la suite d'opérations géographiques qu'ils avaient commencées à la terre Napoléon (côte sud-ouest).

La carte anglaise du port du Roi-Georges que possédait l'expédition, ayant été reconnue incomplète et défectueuse sur plusieurs points, le capitaine Baudin jugea indispensable de la refaire. Louis de Freycinet, MM. Faure et Ransonnet furent chargés de cette mission. La tâche du premier, qui n'était pas la moins difficile, consista dans la révision du havre de la Princesse. D'immenses bancs de sable qui encombrèrent le fond de ce havre ne permettant pas aux plus faibles embarcations d'en approcher, ce fut à pied que Freycinet put seulement espérer de faire un travail exact. Pendant plusieurs jours il continua ses relèvements de pointe en pointe, de cap en cap; il fit le tour des plus petites anses, et parvint ainsi à dresser le plan du havre avec une perfection qu'il est bien rare de pouvoir mettre dans ces sortes de travaux. Lorsqu'ils furent terminés, les deux navires abandonnant le mouillage, allèrent explorer les terres de Nuyts, de Leuwin, d'E-

del et de Witt, qui, en général, avaient été relevées à de trop grandes distances pendant la précédente campagne. On prolongea ensuite l'archipel étendu qui avoisine la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, et peu de temps après on interrompit les opérations pour aller relâcher une seconde fois à Timor. En partant de cette île, les deux bâtiments essayèrent encore d'explorer les côtes de la Nouvelle-Hollande; mais comme la rigueur de la saison et le triste état de l'équipage empêchaient de se livrer à un travail suivi, le capitaine Baudin, grièvement incommodé d'un crachement de sang opiniâtre, fit interrompre les opérations. En se rendant à l'île de France, l'astronome Bernier succomba en mer sous le poids des fatigues, le 6 juin 1803, et Baudin lui-même mourut dans cette île le 16 septembre suivant, un mois à peine après son arrivée. On désarma alors immédiatement *le Casuarina*, et Louis de Freycinet passa avec son équipage à bord du *Géographe*, où son frère avait, pendant la maladie de Baudin, rempli les fonctions de commandant, qu'il dut céder néanmoins, par ordre du contre-amiral Linois, au capitaine de frégate provisoire Milius (1). *Le Géographe* quitta l'île

(1) Le lieutenant de vaisseau Milius, nommé plus tard capitaine provisoire de frégate, avait été laissé malade à Port-Jackson, le 18 mai 1802, et n'avait plus dès ce moment fait partie de l'expédition. Cependant comme il se trouvait, pour ainsi dire par hasard, à l'île de France lorsqu'elle aborda dans cette île au mois d'août 1803, le contre-amiral Linois, se fondant sur l'ancienneté des services de cet officier, crut devoir lui accorder l'honneur de reconduire l'expédition en France, de préférence à H. de Freycinet. Plusieurs personnes ont regardé cet acte comme un passe-droit, d'abord à cause des travaux de H. de Freycinet pendant le voyage, sous le double rapport de la géographie et des observations astronomiques,

le 16 décembre 1803, et jeta l'ancre dans le port de Lorient le 25 mars suivant, après une traversée qui n'offre rien de remarquable, et une absence de quarante et un mois. A leur arrivée en France, Louis et Henri de Freycinet apprirent qu'ils avaient été confirmés dans leur grade de lieutenants de vaisseau par une décision collective qui remontait au 5 mars 1803. Henri reçut bientôt le commandement du brick *le Phaéton*, et son frère fut placé sous ses ordres avec *le Voltigeur*. Mais ce dernier ne conserva que peu de temps ce poste, le délabrement de sa santé l'ayant forcé de demander un congé pour venir la rétablir à Paris, où il arriva au commencement de septembre 1805. A partir de cette époque, les deux frères qui ne s'étaient jamais quittés depuis leur naissance, qui par un concours fort extraordinaire de circonstances, avaient servi près de douze ans toujours ensemble dans la marine, à bord des mêmes bâtimens, ou du moins dans les mêmes expéditions, et qui avaient tous les deux obtenu les mêmes jours tous les grades auxquels ils avaient été successivement promus, embrasent pour ainsi dire une carrière différente, et ne se retrouvent plus que dans les rares intervalles pendant lesquels il leur est permis de fouler en même temps le

et ensuite parce que depuis plus d'un an il remplissait les fonctions de capitaine en second, et que pendant la maladie de Baudin, il avait exercé le commandement à sa place. Linois semble s'excuser dans une lettre qu'il écrivit au ministre dans le mois de vendémiaire an XII (octobre 1803), lettre dans laquelle il rend un juste hommage au mérite des deux frères. « Je ne saurais trop louer le zèle, l'activité et la modestie de MM. Freycinet, dit Linois; ce sont des officiers distingués. » On le voit, à ce moment comme dès le début de leur carrière, la modestie, vertu si rare, a toujours fait remarquer les deux frères.

sol de la patrie. Henri de Freycinet acquiert de nouveaux droits à l'estime de son pays par ses exploits militaires et par les talents qu'il déploie comme administrateur ; et son frère Louis , abandonnant presque le service actif de la marine militaire , se livre tout entier aux travaux scientifiques. Je ne m'occuperai pour le moment que de ce dernier. Après l'expiration du congé qui lui avait été accordé , Louis de Freycinet , attaché au Dépôt des cartes et plans de la marine , y fut chargé de la rédaction des opérations géographiques et nautiques dans les mers australes , exécutées en grande partie par son frère et par lui. Il était occupé de ce travail , dont l'ensemble est représenté dans trente-deux belles cartes qu'il a dessinées directement sur cuivre , par des procédés qui lui sont propres et qu'il a décrits (1) , lorsque la mort de Péron (14 décembre 1810) vint interrompre la publication de l'*Histoire du voyage aux terres australes* , que le ministre de l'inté-

(1) Quelques cartes de cet atlas ont été critiquées , et on les a accusées d'inexactitudes. Cependant un juge compétent , M. le capitaine Cécile , envoyé dans l'hémisphère austral pour y protéger nos baleiniers , cite plusieurs fois avec éloge dans son rapport au ministre de la marine du 16 août 1839, ce qu'il appelle le beau travail de M. de Freycinet. « Ce serait , suivant cet officier , un service à rendre aux » capitaines baleiniers , qui probablement fréquenteront encore pendant plusieurs années les côtes de la Nouvelle-Hollande et de la » Diéménie , que de mettre dans le commerce l'atlas du *Voyage aux » terres australes*. Ils y trouveront des cartes extrêmement utiles à la » navigation..... » Le vœu de M. le capitaine Cécile est depuis longtemps rempli , car les cartes de l'atlas sont à la disposition du public. On a aussi reproché à M. de Freycinet d'avoir changé plusieurs des noms primitivement donnés par le capitaine Baudin et ses collaborateurs ; il justifie parfaitement ces changements dans sa préface du *Voyage aux terres australes* , en répondant aux critiques du capitaine Flinders.

rieur avait confiée à ce savant naturaliste. Cette belle œuvre resta inachevée pendant plusieurs années, malgré les démarches réitérées de L. de Freycinet et de Lesueur (1), ami intime de Péron, et légataire de ses manuscrits. Mais lorsque le premier eut fait paraître son Atlas hydrographique (1812), ainsi que le volume consacré à la géographie et à la navigation (1815), il reçut la mission de mettre en ordre et de publier les matériaux précieux laissés par Péron (2). Ce travail fut terminé complètement en 1816, et, huit ans plus tard, 1824, Freycinet donna une seconde édition de *l'Histoire du voyage*. En se conformant autant que possible au plan adopté par Péron, son continuateur se vit obligé néanmoins d'y apporter certaines modifications, tout en faisant un usage scrupuleux des matériaux laissés par l'auteur, qu'il crut devoir justifier dans une préface des inculpations mal fondées du capitaine Flinders. Celui-ci avait, en effet, reproché aux Français (3) d'avoir voulu lui ravir ses droits à la découverte d'une partie de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Les explications données par L. de Freycinet portent le cachet de l'impartialité, et prouvent d'une

(1) Le prince Maximilien de Wied-Neuwied parle beaucoup dans son *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord*, de l'ami de Péron. Il a trouvé Lesueur établi à New-Harmony, où il s'occupait de l'étude du règne animal, et de la réunion de tous les objets intéressants que lui offrait le pays, qu'il avait parcouru dans tous les sens.

(2) Péron avait lui-même surveillé sur son lit de mort l'impression du texte du 2^e volume jusqu'à la page 231 de la première édition in-4^o; ce second volume forme 271 pages.

(3) Dans sa relation intitulée : *A Voyage to Terra Australis, prosecuted in the years 1801, 1802 and 1803, etc. by Matthew Flinders, commander of the Investigator*; London, 1814.

Le capitaine Flinders, après avoir été retenu prisonnier à l'île de

manière incontestable que les deux célèbres voyageurs étaient dignes l'un de l'autre, et que tout repose sur des malentendus (1). Les dernières parties du *Voyage aux Terres australes* venaient de paraître lorsque le gouvernement forma le projet d'un autre voyage maritime destiné aux progrès des connaissances humaines. C'est peut-être le premier qui n'ait pas eu spécialement l'hydrographie pour objet.

La détermination de la forme du globe terrestre dans l'hémisphère sud, l'observation des phénomènes magnétiques et météorologiques, enfin l'étude des trois règnes de la nature, formèrent le but essentiel de cette mission, dans laquelle on devait encore s'occuper de recherches sur les mœurs, les usages, les langues des peuples indigènes, etc.; et la géographie, proprement dite, sans être absolument exclue, fut cependant reléguée au second rang. Louis de Freycinet, nommé depuis quelque temps capitaine de frégate, obtint le commandement de cette expédition, qui devait s'effectuer sur *l'Uranie*, corvette de 20 canons. On lui permit de choisir parmi les officiers de marine les plus instruits, ceux qui lui parai-

France pendant six ans et demi environ, arriva en Angleterre exactement dix-sept jours avant la mort de Péron, et mourut lui-même le 19 juillet 1814, à l'instant où son voyage venait d'être mis au jour.

(1) *Le Géographe*, que montait Baudin, et *l'Investigator*, commandé par Flinders, étaient tous deux chargés de faire l'exploration des côtes alors inconnues du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, et se sont rencontrés en un point désigné. Or, le premier de ces navires faisant route de l'est à l'ouest, tandis que le navire anglais, au contraire, allait de l'ouest à l'est, on peut dire d'une manière générale que la portion de côte inconnue à l'ouest du point de rencontre, et qui a été vue par Flinders, lui appartient comme première découverte, et que celle à l'est du même point appartient à Baudin.

traient les plus propres à exécuter sous sa direction les divers travaux qui lui étaient imposés ; le ministre le laissa libre de former le personnel de son équipage , ainsi qu'il le jugerait convenable , et de prendre enfin toutes les dispositions qu'il croirait utiles au succès de son voyage. Des officiers de santé du corps de la marine , joignant au talent de leur profession des connaissances en histoire naturelle , furent désignés en nombre triple de celui qu'on eût accordé dans une navigation ordinaire , pour remplir à la fois sur le vaisseau les fonctions de leur grade et celles de naturalistes (1). Obligé de prévoir les événements désastreux qui pouvaient être la suite d'une longue navigation dans des parages encore imparfaitement explorés , sur les 120 hommes dont se composait son équipage , Freycinet en fit admettre environ 50 qui étaient à la fois matelots et ouvriers , et pouvaient au besoin exercer les professions de charpentier , de forgeron , de cordier , etc. , et il eut à se féliciter de cette heureuse idée. Les instruments destinés aux expériences

(1) Dans le rapport de M. Geoffroy-Saint-Hilaire , présenté à l'Académie des sciences , le 9 mai 1825 , sur la partie zoologique du Voyage autour du monde , ce savant reprocha à M. Louis de Freycinet de n'avoir pas pris avec lui des naturalistes de profession. On a répondu à ce reproche et justifié le commandant de l'*Uranie* , en rappelant ce qui était arrivé pendant l'expédition de Baudin. C'est par économie , pour éviter l'embarras d'un trop nombreux état-major , et , surtout , pour maintenir à bord l'amitié et l'harmonie qui font le succès des expéditions nautiques , que Freycinet crut ne devoir prendre avec lui que des hommes déjà attachés à quelqu'une des branches scientifiques de la marine royale. C'étaient MM. Quoy et Gaimard , le premier médecin et chirurgien major , et le second , médecin et second chirurgien , tous deux naturalistes de l'expédition ; et M. Gaudichaud , pharmacien , qui remplissait les fonctions de botaniste.

sortaient des ateliers des meilleurs artistes, et avaient été soumis aux vérifications qui devaient en constater l'exactitude. L'abondance fut réunie au choix et à l'excellente qualité des approvisionnements; et outre des caisses en fer (1) pour conserver l'eau, on mit à bord un alambic propre à distiller en grand celle de la mer, ainsi qu'une ample provision de gélatine et de substances alimentaires conservées par la méthode d'Appert. Rien n'avait enfin été négligé de ce qui pouvait entretenir la santé et le bien-être des équipages. Quoique décidée au mois de septembre 1816, ce ne fut cependant qu'un an après que *l'Uranie* put mettre à la voile. Avant de partir, et surtout pendant les relâches à Sainte-Croix de Ténériffe et à Rio-Janeiro, Freycinet crut devoir donner aux officiers de son état-major des instructions très détaillées. « Elles offrent, dit un savant distingué, M. Franceur, une réunion rare de talent, de prévoyance et d'ardeur pour le bien. » Du port de Toulon qu'elle quitta, le 17 septembre 1817 (2), *l'Uranie* se dirigea d'abord sur Gibralt-

(1) L'usage de conserver l'eau dans des caisses en fer, introduit récemment en Angleterre, n'avait point été encore adopté jusqu'alors en France.

(2) On sait que, contrairement aux règlements maritimes qui défendent d'embarquer des femmes sur les vaisseaux de l'Etat chargés d'une expédition, madame de Freycinet, déguisée en matelot, rejoignit son mari; celui-ci n'eut pas le courage de renvoyer une personne à laquelle il était tendrement attaché, et qui n'agissait probablement que d'accord avec lui; quoi qu'il en soit, elle partit avec son mari tous les dangers d'une circumnavigation. Le ministre de la marine témoigna un vif mécontentement de cette infraction aux ordonnances dans une dépêche qu'il adressa, le 6 octobre 1817, au vice-amiral, comte Burgues de Missiessy, à cette époque commandant de la marine à Toulon. « Vous avez sans doute déjà

tar; elle toucha ensuite à Ténériffe, et le 6 décembre laissa tomber l'ancre dans la magnifique baie de Rio-Janeiro. Freycinet et les officiers de *l'Uranie* y firent à tour de rôle d'intéressantes expériences dont les résultats ont été publiés, et l'on y recueillit de précieuses observations sur le pays, ainsi que sur ses habitants. On visita ensuite successivement le cap de Bonne-Espérance, l'île de France (1) et Bourbon, et le

remarqué que plusieurs journaux ont parlé d'une manière fort ironique de l'embarquement furtif de madame de Freycinet à bord de *l'Uranie*, et il paraît que ce que j'avais peine à croire n'est que trop réel... Il faut qu'un fait dont les journaux ont tant parlé ne soit pas encore venu à votre connaissance, puisque vous ne m'en avez jusqu'ici rendu aucun compte... » Déjà l'expédition était en route lorsque la dépêche ministérielle parvint à sa destination; il n'y fut au surplus donné depuis aucune suite. Ce qui avait, à ce qu'il paraît, le plus mécontenté le ministre, ce fut un rapport inexact et malveillant qu'on lui adressa. On avait prétendu que, pour placer plus commodément sa femme, M. de Freycinet avait fait débarquer un de ses officiers, qui avait, par d'autres causes, cessé de faire partie de l'expédition. Freycinet était incapable de recourir à un semblable moyen; et, d'ailleurs, il n'en aurait pas eu besoin, puisqu'il possédait à bord plus de place qu'il n'en fallait pour loger sa femme avec lui. C'est un fait qui m'a été attesté par M. le capitaine Duperrey.

(1) Pendant le séjour qu'on fit à l'île de France, plusieurs des membres de l'expédition visitèrent l'habitation de M. Camberton, située non loin de l'église des Pamplemousses, et précisément dans le lieu que Bernardin de Saint-Pierre désigne comme le théâtre des amours de Paul et Virginie. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le journal manuscrit de M. Gaimard, à la date du 6 juin 1818 : « Deux urnes qui portent le nom des deux amants attirent encore les étrangers dans ce coin de terre tant célébré par l'auteur des *Harmonies de la nature*. Madame Latour, mère de Virginie, n'est pas morte, comme cet écrivain l'assure, de chagrin d'avoir perdu sa fille dans le naufrage du *Saint-Géran*; elle s'est remariée trois fois : la première avec M. Mallet, dont la famille existe encore; la seconde avec M. Creuton, et la troisième avec M. de Colligny; elle était grand'mère d'une famille Saint-Martin qui habite en ce moment les plaines de Wilhems. M. La-

12 septembre 1818 on mouilla sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, dans la baie des Chiens Marins. On se trouvait sur la terre d'Endracht, aride et dépourvue d'eau douce, au moment où la provision de ce liquide indispensable était entièrement épuisée. Freycinet y suppléa au moyen des alambics qu'il avait pris la précaution de faire embarquer; et bientôt il obtint toute l'eau nécessaire non seulement pour la consommation journalière de son équipage, mais même pour la traversée qu'il allait entreprendre. Lors du premier voyage qu'il avait fait aux *Terres australes*, sur la corvette *le Naturaliste*, Freycinet avait eu occasion d'explorer l'île *Dirck-Hartighs* (1). Par un hasard singulier, on y avait découvert, enterrée dans le sable, une plaque d'étain chargée d'inscriptions, annonçant que, le 16 octobre 1616, un navigateur hollandais, commandant le navire *Endracht*, avait visité l'île qui porte si justement son nom. Retenu par de nobles scrupules, Hamelin, capitaine du *Naturaliste*, refusa de permettre qu'on déplaçât ce monument historique, et se contenta de faire reclouer la plaque sur un poteau neuf

tour est mort à Madagascar. Le pasteur qui joue un si grand rôle dans le roman était un chevalier de Bernage, mouquetaire, qui ayant tué son adversaire dans un duel, se retira à l'île de France, et fixa sa résidence à la Rivière du Rempart, à une demi-lieue de l'endroit où *le Saint-Géran* fit naufrage. Il était très considéré de tous ses voisins, qui le prenaient pour médiateur dans leurs différentes discussions; il en est peu à qui il n'ait rendu de grands services. On n'a aucune notion sur l'existence de Paul, ce qui prouve assez que l'ouvrage de M. Bernardin de Saint-Pierre n'est qu'un roman; les fautes topographiques plus décisives dont il fourmille détruisent au surplus tout-à-fait l'illusion. »

(1) Les cartes hollandaises de 1697 appellent cette île *Dirck-Hartogs*.

en bois de chêne. Freycinet ne crut pas commettre un sacrilège en agissant différemment. Arrivé de nouveau dix-sept ans plus tard à la terre d'*Endracht*, l'un de ses premiers soins fut de diriger une embarcation sur l'île *Dirck-Hartighs*, avec la mission, non seulement de fixer la position du cap Levillain, et d'explorer le pays sous le rapport de l'histoire naturelle, mais surtout de chercher et de rapporter l'espèce de médaille consacrant la découverte du navigateur hollandais. Jetée par le vent à quelque distance du poteau sur lequel elle avait été clouée, ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la retrouver. Elle eût sans doute été bientôt entièrement recouverte par le sable, et perdue à jamais pour la postérité, si Freycinet ne l'eût fait ramasser religieusement et porter sur son vaisseau. A son retour en France, il s'empressa d'en faire hommage à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 23 mars 1821, et cette savante Compagnie lui en adressa les plus vifs remerciements. Bien que le littoral de la baie des Chiens-Marins eût été exploré avec assez de détails lors de l'expédition du capitaine Baudin, il restait encore une lacune importante à remplir dans la partie orientale du havre Hamelin. M. Duperrey, chargé par M. de Freycinet de compléter ce travail hydrographique, vit son projet contrarié par des vents violents qui le forcèrent de borner son examen à la partie occidentale du havre et aux côtes de l'île Faure. De son côté, le commandant de l'expédition présida lui-même à l'établissement de l'observatoire, et après avoir détaché la chaloupe à la recherche du canot envoyé à *Dirck-Hartighs*, et dont l'absence prolongée commençait à donner de l'inquiétude, il manœuvra, le 27, pour sortir de la

baie par sa passe septentrionale ; le 8 octobre, la corvette avait atteint l'île Timor. Pendant la visite successive des principaux établissements hollandais et portugais situés sur le littoral, Freycinet recueillit sur l'origine, les mœurs et la langue de cette île et du grand archipel d'Asie des renseignements du plus haut intérêt, dont il a fait usage dans la rédaction de son voyage, en les complétant avec ceux qu'il a pu se procurer plus tard en France et en Angleterre. Parti de Timor le 27 novembre, Freycinet visita successivement *Waigiou*, *Rawak*, *Boni* et *Manouaran*, appartenant au groupe des Papous, et employa les vingt jours qu'on y resta à faire différentes séries d'observations de physique, de géographie et d'histoire naturelle. Appareillant de *Rawak* le 6 janvier 1819, en passant en vue des îles des Anachorètes, de l'Amirauté et des Carolines, on jeta l'ancre, le 17 mars suivant, dans la rade d'Umata de l'île de Guam, la principale des Mariannes. On commença par y régler les chronomètres, on y fit ensuite des expériences du pendule et du magnétisme terrestre. Une échelle des marées fut dressée près du mouillage, et M. Duperrey compléta la géographie de l'île, tandis que l'histoire naturelle s'enrichissait par les recherches de MM. Quoy, Gaimard et Gaudichaud. Un séjour de trois mois dans les Mariannes fut employé par Freycinet à réunir une masse considérable de matériaux sur leur histoire ancienne et moderne, sur leur topographie, leur commerce, l'industrie, la langue, les mœurs et coutumes de leurs habitants. La sévère interdiction imposée aux *matoua* ou nobles, non seulement de s'allier avec des filles plébéiennes ou *mangatchangs*, mais même de prendre des concubines parmi elles, fournit au navigateur français des pages touchantes sur les suites de ce

préjugé. En quittant les îles Mariannes, *l'Uranie* visita les îles Sandwich, où les officiers de la corvette firent des observations de magnétisme et d'astronomie, tandis que M. Duperrey s'occupait plus spécialement de faire la géographie de la baie de *Kohaihai* et du port d'*Onorourou*, et que les deux médecins et M. Gaudichaud parcouraient le pays en examinant les productions de la nature. Entré le 7 octobre dans l'hémisphère sud, on détermina, le 19, la position géographique des îles du *Danger*, et deux jours après, étant à l'est des îles des *Navigateurs*, on découvrit un flot entouré de récifs qui n'était point marqué sur les cartes; Freycinet l'appela île *Rose*, du nom de sa femme. Il rectifia ensuite la position de l'île *Pylstaart* et des îles *Howe*, et entra, le 18 novembre, dans la rade de Sidney. On séjourna un peu plus d'un mois dans la Nouvelle-Galles du Sud; pendant ce temps différentes excursions furent faites dans l'intérieur, et Freycinet amassa une ample récolte d'observations. Réunies à celles qu'il avait recueillies pendant son précédent voyage dans les mêmes lieux et aux informations puisées dans des documents publiés ou inédits, elles l'ont mis plus tard en état de tracer un tableau presque complet de la rapide et vaste colonisation de la Nouvelle-Hollande et de présenter l'ensemble des établissements anglais dans l'Australie. Considérant alors les instructions qu'on lui avait données comme accomplies, le commandant de *l'Uranie* fit mettre à la voile pour retourner en France. Le 4 janvier 1820, la corvette se trouvait encore à l'ouest de la Nouvelle-Zélande, le 6 février elle doubla le cap Horn, et le 7 elle laissa tomber l'ancre dans la baie de *Bon-Succès*. Freycinet se disposait à faire mettre les embarcations à la mer pour satisfaire à l'impatience des observateurs,

lorsqu'un vent furieux porta *l'Uranie* en dérive sur les brisants ; elle ne dut pour le moment son salut qu'à la promptitude avec laquelle il fit couper le câble. Mais nos navigateurs étaient réservés à une plus cruelle épreuve.

On venait d'atteindre la baie Française, située dans l'une des Malouines, avec une mer belle et une brise agréable, lorsque *l'Uranie* frappa tout à-coup sur une roche sous-marine, semblable à une cime de clocher. On parvint à la dégager ; mais les morceaux de bordages répandus à la surface de la mer prouvèrent bientôt au commandant que la corvette venait de recevoir une avarie extrêmement grave dans sa carène. Malgré le jeu des pompes, l'eau allant toujours croissant dans la cale, le danger devint bientôt imminent. Voulant sauver du moins l'équipage et les travaux de l'expédition, Freycinet profita d'une légère brise pour éviter les rivages rocaillieux et escarpés qu'on prolongeait, et parvint ainsi à s'échouer sur une partie de la côte qui offrait plus de sécurité. Par ses soins, les journaux et les papiers de l'expédition furent immédiatement mis en sûreté, et l'on sauva heureusement tous les travaux exécutés et les collections, à l'exception de quelques caisses d'échantillons qui se trouvaient dans la cale. Les naufragés restèrent quelque temps incertains du sort qui les attendait sur ces plages lointaines et dénuées de ressources. D'une partie des débris de *l'Uranie* on construisit une petite barque à laquelle on donna d'un commun accord le nom de *l'Espérance*, et M. Duperrey, auquel le commandement en fut confié, allait se diriger avec elle sur le Rio de la Plata pour réclamer des secours, lorsque des cris de joie se firent entendre. Un navire était signalé, et bientôt en effet un sloop sous voiles parut à l'entrée de la baie : c'était *le Pingouin*.

Peu de jours après on eut connaissance d'un second bâtiment anglo-américain, *le Mercury*, de 280 tonneaux, que Freycinet fréta d'abord jusqu'à Rio-Janeiro, et dont il acquit ensuite définitivement la propriété, au nom de son gouvernement. Il en prit le commandement, le 8 mai, dès son arrivée à Montévidéo, et changea son nom en celui de *la Physicienne*. Le 13 septembre on toucha à Rio-Janeiro, et l'on découvrit les côtes de France dans les premiers jours de novembre. Après une courte apparition à Cherbourg, Freycinet entra, le 13 de ce dernier mois, dans le port du Havre, où il débarqua les précieuses collections de sa belle campagne, qui n'avait pas duré moins de trois ans et deux mois.

Traduit devant un conseil de guerre maritime, présidé par le vicomte de Lamarre de la Millerie, capitaine de vaisseau, Freycinet fut non seulement acquitté à l'unanimité, le 16 décembre 1820, mais il reçut encore du président, parlant au nom du Conseil, les plus grands éloges pour la conduite qu'il avait tenue dans son naufrage et dans les circonstances qui en furent la suite. Admis peu de jours après en audience particulière dans le cabinet du roi Louis XVIII, ce prince lui dit en le congédiant : « Vous êtes entré ici capitaine de frégate, vous en sortirez capitaine de vaisseau. Mais ne me remerciez point, dites-moi ce que Jean Bart » répondit à Louis XIV qui venait de le nommer chef d'escadre : *Sire, vous avez bien fait.* » Le brevet de son nouveau grade fut expédié le 30 décembre. A peine rendu à Paris, Freycinet ayant déposé, avec l'autorisation du ministre de la marine, tous les manuscrits de l'expédition, formant trente et un volumes in-f°, au secrétariat de l'Académie des sciences, ce corps sa-

vant s'empessa de charger une commission spéciale (1) de lui faire un rapport sur l'ensemble des travaux exécutés pendant le voyage de *l'Uranie* autour du monde. Il résulte de ce rapport, présenté, le 23 avril 1821, par M. Arago, qu'aucune partie des sciences physiques, nautiques ou naturelles n'avait été négligée; que la multitude des observations de tout genre faites par Freycinet et par ses collaborateurs, et le grand nombre d'objets divers rapportés, montraient quels avaient dû être leur zèle et leur constance. Bien que l'Académie, en adoptant les conclusions de sa commission, eût témoigné comme elle le désir qu'une prompte publication fit bientôt jouir les sciences des résultats qu'elles devaient retirer de ce voyage, ce ne fut cependant qu'à la fin de l'année que Freycinet put obtenir, avec l'autorisation de mettre au jour ses travaux, les fonds nécessaires à l'exécution d'une aussi vaste entreprise. Il s'occupa alors de la classification des divers matériaux recueillis par ses collaborateurs et par lui, en indiquant nominativement ceux qui les avaient fournis. Il se fit une loi d'examiner avec soin tous les journaux, de faire servir au perfectionnement de son travail ce qu'ils contenaient d'important et d'utile, et de former du tout un corps méthodique et régulier. A dater du retour de *la Physicienne* en France, Freycinet consacra tous ses instants à la rédaction des travaux de l'expédition, et c'est à ce moment qu'on peut dire que se termine son service actif dans le département de la marine. Il méditait cependant une autre exploration scientifique dans laquelle il nous avait proposé de l'accompagner comme

(1) Cette commission était composée de MM. de Humboldt, Cuvier, Desfontaines, de Rosset, Biot, Thénard, Gay-Lussac et Arago. Ce dernier en fut nommé rapporteur.

historiographe de l'expédition ; mais quoique approuvée par le gouvernement, on n'y songea bientôt plus, sans doute par suite de changements survenus dans le ministère. Ce fut en 1821 que Freycinet concourut avec les Malte-Brun, les Walckenaer, les Rossel, les Fourier, etc., à la formation de la Société de géographie, dont il fut longtemps un des membres les plus assidus et les plus utiles. En 1826, l'Académie des sciences, dont il était depuis onze ans (1815) le zélé correspondant, l'admit dans son sein, section de géographie et de navigation. L'année suivante, la Société royale d'Édimbourg l'associa à ses travaux, et le 10 février 1830 il fut élu à la place que la mort du contre-amiral de Rossel laissait vacante au Bureau des longitudes. Il était depuis longtemps membre de plusieurs autres Sociétés savantes de France et de l'étranger. Une commission, chargée de préparer les règlements intérieurs d'une école d'application de marine ayant été créée en 1826, sous la présidence du baron de Mackau, Freycinet en fit partie ; et, sur la demande pressante de M. Sganzin, inspecteur général des ponts et chaussées, président de la commission consultative des travaux de la marine, il fut aussi attaché à cette commission au mois de mars 1830. Malgré la multiplicité de ses occupations, Freycinet fût, sans doute, parvenu à terminer plus promptement la publication des travaux de l'expédition de *l'Uranie* et de *la Physicienne*, dont nous devons reconnaître que la lenteur a été excessive (1), s'il n'eût été dominé par des scrupules trop consciencieux qui lui faisaient toujours

(1) En effet, commencée à la fin de 1821, la première partie du 1^{er} volume de la *Relation historique du Voyage* ne parut qu'en 1825, et la deuxième en 1828 ; la première partie du tome II n'a été pu-

craindre de ne jamais faire assez bien, et s'il n'eût pas voulu, par ce motif, mettre à profit, après une sévère discussion, toutes les informations publiées par d'autres sur les sujets traités par lui. L'insuffisance de ses ressources pécuniaires, et des malheurs qui survinrent à M. de Freycinet et s'enchaînèrent à partir de 1828, époque à laquelle on lui supprima tous frais de bureau, furent des raisons bien autrement influentes qui amenèrent cette déplorable lenteur. Vers 1830, madame de Freycinet éprouva une longue et grave maladie ; environ deux ans après, son mari fut mis à la retraite, et presque en même temps il perdit ses économies dans plusieurs faillites qui atteignirent également son frère. Sur ces entrefaites le choléra survient : attaqué de ce terrible fléau, il lui échappa grâce aux soins éclairés de M. Gaimard, son ami et son compagnon de voyage qui venait tout récemment, par ordre du gouvernement français, d'étudier le cholera-morbus en Russie, en Prusse et en Autriche, et grâce surtout au dévouement héroïque de madame de Freycinet, qui, malade elle-même à cette époque, ne voulut cependant pas quitter un seul instant son chevet et succomba à la peine (1). La biète que l'année suivante, et ce n'est qu'en 1839 que l'impression des deuxième et troisième parties de ce dernier volume a été terminée. On a publié en outre, savoir : en 1824, deux volumes consacrés à la *zoologie* ; en 1826, deux volumes de *botanique*, deux volumes d'*hydrographie* et un volume d'*observations du pendule* ; en 1842, un volume de *magnétisme*, et, enfin, en 1844, un volume de *météorologie*. Les parties *historique*, *hydrographique*, *botanique* et *zoologique*, sont accompagnées chacune d'un atlas.

(1) Rose Marie Pinon, née à Saint-Julien-de-Sault, département de l'Yonne, le 29 septembre 1794, fut élevée à Paris et reçut une éducation extrêmement soignée. Elle épousa, le 6 juin 1814, Louis de Freycinet, à cette époque capitaine de frégate. Trois ans à peine s'étaient écoulés depuis leur mariage, lorsque Freycinet obtint le commandement de l'expédition de l'*Uranie*. Quoique d'un caractère

perle de cette épouse aussi bonne et aussi aimable que spirituelle, et plus tard la mort du contre-amiral son doux, réservé et même un peu timide, madame de Freycinet, toujours prête à se dévouer pour ceux qu'elle affectionnait, eut la première l'idée de suivre son mari dans le voyage de long cours qu'il allait entreprendre. Il repoussa d'abord la proposition qu'elle lui en fit; mais ensuite le vif attachement qu'il avait pour elle le déterminà à céder à ses pressantes instances. Nullement effrayée des dangers qu'elle pouvait courir, elle fit avec calme ses préparatifs de départ. Dès que ses effets furent embarqués, elle se rendit le soir à bord, habillée en homme, pour tromper les yeux de ceux qui composaient l'équipage de l'*Uranie*, et ce ne fut qu'après la relâche qu'on fit à Sainte-Croix de Ténériffe (27 octobre 1817) qu'elle reprit, pour ne plus les quitter, les vêtements de son sexe. Sa santé fut parfaite pendant tout le voyage, et elle n'éprouva pas un seul instant le mal de mer. Aux moments de danger, elle montra la plus grande fermeté, et, dans la situation quelque peu difficile qu'elle s'était faite, elle sut par sa réserve, par sa modestie et par son excellent esprit, s'attirer l'estime et exciter l'admiration] non seulement de tous les officiers du bord, mais aussi de tous les étrangers qu'elle rencontra pendant cette longue navigation. Chaque fois que la corvette touchait à un port, et qu'on y apprenait que la femme du capitaine était à bord, tous les gouverneurs ou capitaines anglais, espagnols, portugais, hollandais s'empressaient de l'accueillir avec la plus grande distinction. Tous organisaient des fêtes en son honneur; tous auraient voulu posséder le plus longtemps possible l'aimable Française qui n'avait pas craint de se hasarder sur l'Océan pour venir les visiter; et plusieurs, parmi lesquels nous citerons M. Maffac, de l'île de France, composèrent des pièces de vers en son honneur.

• Notre traversée de Sidney au cap Horn, dit-elle dans une lettre
 • qu'elle écrivait de Montévidéo à sa sœur, sous la date du 14 mai
 • 1820, avait été superbe, et nous avions déjà atteint le mouillage
 • de la baie du Bon-Succès, de Cook, qui n'en est pas très loin, et
 • où Louis devait faire quelques observations. Mais à peine étions-
 • nous mouillés qu'un coup de vent affreux se déclara et nous fit
 • chasser sur des roches qui bordent le rivage; nous y eussions infail-
 • liblement péri si Louis n'eût eu la présence d'esprit de faire couper
 • les câbles et de faire de la voile. Nous n'étions plus alors qu'à une
 • longueur de la corvette de la terre rocailleuse qui bordait le rivage.

frère et son meilleur ami, répandirent la tristesse sur les derniers moments de sa vie et en abrégèrent le cours. En

« Nous fâmes heureux d'en être quittes pour trois jours de mauvais temps!... »

Au moment où *l'Uranie* fuyait ce danger et passait à une petite distance des récifs sur lesquels elle aurait pu se briser, madame de Freycinet a raconté souvent que, connaissant toute l'étendue du danger, elle avait cependant conçu un vif désir d'observer tout ce qui arriverait. La tête appuyée sur sa main, respirant à peine, elle suivait avec une attention inquiète autant qu'avidé tout ce qui se passait; mais afin d'éviter qu'aucun cri ne vint à trahir sa frayeur, elle avait placé un doigt sur sa bouche. Dans sa préoccupation, ce doigt s'enfonça insensiblement entre ses dents qui y pénétrèrent si profondément que bientôt le sang ruissela le long du bras; ce ne fut qu'alors qu'elle s'aperçut de l'état dans lequel elle s'était mise.

Lorsque la corvette fit naufrage aux îles Malouines, madame de Freycinet, malgré les instances de son mari, ne voulut pas se séparer un instant de lui, et comme il ne quitta le navire que le dernier, ainsi que son devoir l'y obligeait, elle ne débarqua, elle aussi, qu'après que tout l'équipage fut en sûreté sur le rivage. Tous, en la voyant, au moment le plus terrible du naufrage restaient frappés de sa résignation et de cet admirable courage que les femmes montrent si souvent dans les grandes circonstances. Accablé d'inquiétude et de fatigue, et couché sous une tente où pénétrait la pluie, Freycinet, dont la santé était déjà altérée, tomba dangereusement malade, et pendant huit jours on craignit pour sa vie. La position de madame de Freycinet était affreuse, car à la crainte de perdre celui pour lequel elle s'était pour ainsi dire sacrifiée, se joignait celle de rester à vingt-six ans seule femme avec 125 hommes, sans protection et ignorant si elle pourrait jamais quitter ces tristes parages. Les moments d'angoisses qu'elle éprouva alors furent affreux; sa confiance absolue dans la Providence put seule soutenir son courage. Enfin M. de Freycinet se rétablit, et on ne tarda pas à rentrer en France. L'auteur de cet article, ami du commandant de *l'Uranie*, a vu souvent madame de Freycinet et a pu apprécier ses excellentes qualités, son esprit vif et piquant; il regrette de ne pas avoir pris note des curieux détails qu'elle donnait avec autant de simplicité que de modestie sur ce qui l'avait frappée pendant ce long voyage, sur ses entrevues avec les sa-

dehors de la force morale qu'il puisait dans ses sentiments religieux, le travail était encore la seule distraction possible à ses mortels chagrins, auxquels il eût succombé sans les soins affectueux et assidus de madame Lamothe, sa nièce, auprès de laquelle son âme brisée s'était réfugiée après la mort de sa femme. Ses publications, un instant suspendues en 1833, furent reprises en 1839, lorsque l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, juste appréciateur de son mérite, lui eut fait accorder une allocation convenable. Il venait de terminer ses *Recherches sur les eaux d'Aix*, dont le manuscrit est prêt à être imprimé, et il s'occupait de la mise en ordre des dernières parties de son voyage, dont il entrevoyait enfin le terme, lorsque, le 18 août 1842, il succomba à un anévrisme au cœur, dans sa terre de Freycinet. Peu de mois auparavant, le ministre de la guerre l'avait désigné pour faire partie de la commission scientifique chargée de la publication des documents recueillis sur l'Algérie. Trois parties du dernier voyage de Freycinet

vages des îles que l'expédition visitait, etc., etc. Elle a décrit les sensations que tant d'objets nouveaux avaient faites sur elle, dans des lettres écrites à sa famille, que son mari avait, dit-on, réunies pour les publier peut-être un jour, et que nous n'avons pu nous procurer; nous savons seulement qu'elle y rend ses impressions de la manière la plus piquante. Le choléra s'étant déclaré à Paris, madame de Freycinet, déjà malade depuis dix mois d'une gastralgie, voulut soigner son mari que le terrible fléau avait atteint. Elle ne tarda pas à en être victime, et, le 7 mai 1832, elle mourut, en se félicitant d'avoir sauvé celui dont l'existence lui semblait bien plus précieuse que la sienne propre. Nous avons vu qu'un îlot découvert pendant le voyage a reçu le nom d'île *Rose*; une fort belle colombe aussi a été appelée *P'inon* en l'honneur de la femme du commandant de l'*Uranie*.

restaient à paraître au moment où il a été enlevé à la science, le *magnétisme*, la *météorologie* et le volume des langues de l'Océanie, et en particulier des langues des îles Mariannes. Grâce aux efforts réunis de M. Louis, René de Freycinet, fils du contre-amiral son frère, aujourd'hui enseigne de vaisseau, et de M. Félix Lamothe, mari de l'une de ses nièces, les savants possèdent en ce moment les volumes qui traitent du magnétisme et de la météorologie. Mais il est à craindre qu'il n'en soit pas ainsi de longtemps du volume des langues, bien que les fonds destinés à son impression aient été votés par les Chambres. Cependant si ce volume était terminé, ce serait peut être celui qui ferait le plus d'honneur à la mémoire de Freycinet, et qui aurait le plus d'utilité réelle, surtout dans les circonstances actuelles, puisqu'il doit contenir, outre des collections plus ou moins riches de mots et de phrases recueillis avec soin chez les différentes peuplades de l'Océanie et de la Polynésie, un dictionnaire raisonné et complet de la langue parlée par les tribus de l'archipel des Mariannes. Ce fut à Guam, dans les archives du gouvernement local, qu'il avait eu la permission de visiter, que Freycinet eut le bonheur de découvrir un manuscrit vermoulu *espagnol-mariannais*, dont il se fit céder la possession. Dû aux patients travaux des anciens missionnaires espagnols, ce manuscrit, d'autant plus précieux que l'exemplaire est unique, forme 3 volumes, offrant un ensemble d'environ 2400 pages, remplies de mots, de locutions et de phrases dont tous les éléments ont été disséqués et analysés. C'est le principal document employé par Freycinet pour son travail sur les langues des peuples qu'il a visités. Il aurait dû

naturellement trouver place dans le cadre historique ; mais les matériaux recueillis étant très nombreux, on a jugé plus convenable de le réunir avec les vocabulaires dans un ouvrage spécial qui sera en quelque sorte, s'il est un jour publié, le complément naturel et indispensable de la relation (1).

(1) Le manuscrit original du dictionnaire des langues mariannaises qui porte en marge la date de 1769, comme ayant appartenu à cette époque au père Antonio de la Concepcion, récollet Augustin (exemplaire unique, et dont la copie même ne s'est plus retrouvée à Guam lorsque M. Dumont-d'Urville a voulu le consulter) est aujourd'hui dans un état pitoyable. Beaucoup de feuillets en sont détachés, vermoulus, corrodés par l'eau de mer, et en grande partie effacés par un frottement de plus de vingt années d'usage, malgré tous les soins qu'on a mis à s'en servir. De son côté, le texte du dictionnaire *Mariannais-Français* est distribué sur plus de quinze mille bulletins chargés de phrases traduites et de remarques. Ce texte, n'étant encore que le produit brut d'une première rédaction, a besoin d'être achevé d'abord, ensuite revu, corrigé et recopié avec soin avant d'être livré à l'impression. En outre, les observations grammaticales sont aussi pêle-mêle sur des feuilles volantes. Laisser tous ces matériaux dans cet état, c'est vouloir qu'ils soient bientôt éparpillés, jetés au vent et entièrement perdus pour la science. Il serait bien à désirer que, puisque des fonds ont été alloués pour l'impression de ce dictionnaire, M. Gros, homme de lettres distingué, qui pendant dix-sept ans a concouru, sous les ordres de M. de Freycinet, au travail philologique relatif aux langues des Mariannes et de l'Océanie, pût enfin y apporter la dernière main. C'est un vœu que nous croyons devoir former. Il paraîtrait que ce manuscrit, ainsi que les autres matériaux apportés par M. L. de Freycinet et destinés à composer un volume contenant tous les vocabulaires des langues du Grand-Océan, sont restés, par suite de quelque mal entendu, entre les mains des héritiers de cet officier, au lieu d'être conservés dans un dépôt public jusqu'à leur impression. Espérons qu'on ne tardera pas à demander la restitution de ces importants documents, propriété, non du commandant de l'*Uranie* ou de ses héritiers, mais du gouvernement qui a ordonné l'expédition et payé tous les frais, et que leur publication ne se fera pas plus longtemps attendre.

D'un caractère grave, réservé, et même un peu sévère, quoique naturellement bienveillant, Louis de Freycinet, excellent marin et savant distingué, était extrêmement laborieux. Nommé en 1814 chevalier de Saint-Louis et membre de la Légion - d'Honneur, il avait été élevé, le 19 août 1824, au grade d'officier dans ce dernier ordre, et, le 20 décembre 1832, il en fut nommé commandeur. Outre les ouvrages dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir et qui ont été publiés, et ceux qu'il laisse encore en manuscrit, Freycinet a enrichi de bons mémoires les recueils de différentes Sociétés dont il était membre. Il serait au moins inutile aujourd'hui de vous en donner la nomenclature; j'aime mieux vous parler de son frère dont j'ai déjà commencé d'esquisser la biographie.

Freycinet (Louis-Henri Desaulses, baron de), contre-amiral, frère aîné du précédent, était comme lui de Montélimart, où il naquit le 31 décembre 1777. Nous avons vu que les deux frères reçurent ensemble la même éducation, qu'ils entrèrent ensemble dans la carrière de la marine, qu'ils y obtinrent les premiers grades les mêmes jours jusqu'à celui de lieutenant de vaisseau inclusivement, et par des ordonnances collectives. Nous avons vu aussi qu'ils naviguèrent presque toujours sur les mêmes bâtiments, que tous deux firent partie de l'état-major du capitaine Baudin, dans son *Voyage de découvertes aux terres australes*, et enfin, qu'ils ne se quittèrent que dans les derniers mois de 1805, époque à laquelle Louis de Freycinet dut se rendre à Paris pour y rétablir sa santé, tandis que son frère Henri continua de tenir la mer à bord du brick le *Phaéton* dont il avait le commandement. C'est à partir de cette première séparation qui les éloigna pour

ainsi dire à toujours l'un de l'autre que je vais m'occuper exclusivement de Henri de Freycinet. Après avoir navigué quelque temps dans l'Escant et croisé sur les côtes d'Angleterre avec le brick *le Phaéton*, ayant en même temps sous ses ordres *le Voltigeur* et une division de flottille, Henri de Freycinet fit, avec ces deux brics, une campagne aux colonies françaises des Antilles. Il se trouvait au commencement de mars 1806 à la Guyane, où il sut gagner par sa conduite l'estime du gouverneur : « C'est un officier, disait Victor Hughes » au ministre en parlant de Freycinet, qui doit un jour » faire honneur à la marine par ses talents, son courage » et son dévouement. » Ce fut après avoir rempli la mission qui l'avait appelé dans cette colonie, et en revenant de la Martinique, qu'il soutint, contre le brick anglais *le Rein-Deer*, un long combat pendant lequel il eut la jambe fracassée. Ce bâtiment venait à peine de s'éloigner pour ne plus revenir, lorsque Freycinet fut rencontré, en vue de Saona, près de Santo-Domingo, où il avait l'ordre de se rendre, par la frégate anglaise *la Pique* (1) et par une goëlette de guerre de la même nation qui lui donnèrent immédiatement la chasse. Déjà affaibli par le premier engagement, et hors d'état de résister à des forces aussi supérieures, Freycinet dut mettre, ainsi que sa conserve, toutes voiles dehors pour les éviter. Mais lorsqu'il vit que ses efforts étaient vains et que l'ennemi le gagnait de vitesse, il n'hésite plus alors sur ce qu'il doit faire ; il prend une résolution intrépide, communique son ardeur à son équipage, et aborde audacieusement la frégate qui semblait attendre qu'il baissât pavillon.

(1) *La Pique* était armée de 34 canons de 18 et de 14 caronades de 32.

Quelque inégale que fût la lutte, Freycinet la soutint longtemps pour ainsi dire corps à corps ; mais la fortune trahit son courage. Il avait déjà perdu beaucoup de monde ; M. Ransonnet, son second, venait de recevoir deux coups de feu en voulant monter à l'abordage , et lui-même avait eu l'épaule traversée par un biscayen et le bras droit emporté par un boulet, qu'il continuait de résister encore. Ce ne fut qu'en voyant le *Phaëton* prêt à couler bas qu'il put se déterminer, en cédant à une triste nécessité, à rendre son bâtiment à l'ennemi⁽¹⁾. Cet événement si honorable, quoique malheureux, eut lieu le 26 mars 1806 (2). Emmené prisonnier à la Jamaïque où les habitants lui firent le plus noble accueil, il ne tarda pas à être échangé et fut transporté le 12 juin à Santo-Domingo. Enthousiasmé de l'activité et de l'intelligence de Freycinet, le capitaine-général Ferrand présagea de hautes destinées au jeune marin, lorsqu'il quitta la colonie pour aller en France se rétablir de ses blessures. Nommé capitaine de frégate le 12 juillet 1808, il obtint, à la fin de l'année suivante, lorsqu'il fut en état de reprendre la mer, le commandement de la frégate *l'Élisa*. Rencontré par une division anglaise, Freycinet pour l'éviter alla relâcher à la Hougue où un coup de vent fit échouer son bâtiment. En cet état néanmoins il combat les forces infiniment supérieures qui ne tardent pas à le bloquer. Sous le feu de leurs

(1) Le *Voltigeur* se rendit quelques instants après.

(2) Ce beau combat a été représenté par M. Gilbert, peintre de marine, dans un tableau en la possession de M. Louis de Freycinet, enseigne de vaisseau, fils du contre-amiral, d'après les indications fournies par le capitaine de vaisseau Ransonnet, qui avait été présent à l'action, en qualité de second.

batteries qui le canonnerent cinq jours consécutifs, le brave et habile commandant de *l'Élisa* réarme sa frégate et soutient un second combat avec les batteries flottantes. Il appareille de nouveau par un temps forcé dans la nuit du 22 décembre (1810); mais obligé de serrer la côte de très près, une méprise du pilote entraîne la perte de *l'Élisa* sur un banc de roches entre l'île Tatihou et Reville, près la Hougue. Le 22 janvier 1811, Freycinet, traduit devant un conseil de guerre maritime, tenu à la Hougue même, fut, on doit le concevoir, honorablement acquitté. Au mois d'avril suivant il fut envoyé à Mayence avec deux officiers pour surveiller une levée de matelots du Nord, et en 1812 il s'embarqua comme commandant en second sur le vaisseau *le Régulus*. Il passa ensuite avec la même qualité sur *le Patriote*, à bord duquel il se trouva pendant près de deux ans avec l'escadre en rade de l'île d'Aix, en présence continuelle des forces anglaises très souvent sous voiles et en fréquents mouvements de guerre. Nommé en 1814 commandant la compagnie provisoire des gardes du pavillon du Grand Amiral, il fut attaché au département de Rochefort. Ce fut pendant son séjour dans ce port qu'il épousa mademoiselle Clémentine Bérard, fille d'un capitaine de vaisseau. Le 10 juillet 1816 il obtint lui-même ce grade, et exerça pendant quelques jours les fonctions de major-général (1), puis celles de commandant des élèves de la marine (2) en remplacement de M. de Sérigny.

Appelé à Paris, au mois d'août 1820, Freycinet apprit à son arrivée que le roi l'avait nommé commandant et administrateur de l'île de Bourbon (3). C'était une nou-

(1) Du 20 septembre au 12 octobre.

(2) 5 janvier 1818.

(3) 13 septembre 1820, ministère du comte de Chabrol.

velle carrière qu'il allait parcourir et dans laquelle il devait également servir avec la plus grande distinction. Il se rendit immédiatement à son poste, et pendant six ans qu'il l'occupa, il s'appliqua à seconder l'impulsion qui a conduit à un état prospère la colonie dont la direction lui était confiée. Il n'est point d'amélioration possible qu'il n'y ait fait exécuter. Réunissant la fermeté et l'intégrité à la plus extrême bienveillance, il sut, tout en remplissant ses obligations envers le gouvernement, se concilier l'estime et l'affection des colons, qui lui en donnèrent un témoignage éclatant en lui offrant à son départ de Bourbon un magnifique service en argenterie, dont chaque pièce portait, outre les armes de la colonie, cette inscription : *A Henri de Freycinet l'île de Bourbon reconnaissante*. Lorsque le nouveau système de gouvernement colonial fut introduit dans cette colonie, on pensa qu'il pourrait y avoir des inconvénients à y confier des pouvoirs restreints et limités à un gouverneur dont l'autorité avait été jusqu'alors en quelque sorte absolue, et il reçut la destination de Cayenne, où il fut installé au mois de février 1827 comme gouverneur de la Guyane française. De même qu'à Bourbon, Freycinet s'attacha et parvint à concilier ses devoirs, quelquefois rigoureux comme représentant le gouvernement de la mère-patrie, avec ceux, qui n'étaient pas à ses yeux moins sacrés, de contribuer autant qu'il dépendait de lui au bonheur des habitants de la colonie : aussi lui étaient-ils sincèrement attachés. C'est surtout grâce au zèle et à la franchise avec lesquels il entra dans les vues du gouvernement et à son esprit d'ordre et de conciliation, qu'on a attribué le fait que la Guyane est une des colonies françaises où la nouvelle organisation administrative marche avec le plus de régularité. Pour

récompenser à la fois ses anciens services et ceux qu'il venait tout récemment de rendre, Freycinet reçut, avec le titre de baron, le grade de contre-amiral (26 novembre 1828), et fut appelé le même jour au gouvernement de la Martinique, en remplacement du comte de Bouillé. Il avait à peine résidé un an dans cette colonie, où il ne laissait que des souvenirs affectueux et honorables, lorsque des motifs de santé le rappelèrent en France au mois de mars 1830. Les mêmes motifs le déterminèrent peu de mois après (août) à donner sa démission. Elle fut acceptée avec regret, et il resta deux ans retiré des affaires; mais à ce moment son état se trouvant amélioré, il accepta au mois de juillet 1832 le poste qui lui fut offert de major-général de la marine à Toulon, en remplacement de M. Ducrest de Villeneuve, appelé à servir à la mer. Le 1^{er} janvier 1834, il fut chargé de l'intérim de la préfecture maritime de Toulon, et quatre mois et demi plus tard (15 mai) on le nomma préfet maritime à Rochefort (1). Depuis six ans environ, il remplissait ces fonctions importantes avec un zèle et une assiduité que ni le besoin de sa santé ni ses affaires domestiques ne pouvaient arrêter un instant, car jamais et sous aucun prétexte il ne retarda d'un jour l'expédition de la moindre affaire, lorsque ses anciennes blessures se rouvrirent. Sa maladie eut une courte durée, et quelques heures avant la mort qui l'enleva, le 21 mars 1840,

(1) L'arsenal de Rochefort lui doit un amphithéâtre, une vaste bibliothèque, une salle des actes. La direction des travaux hydrauliques a mûri sous son administration les vastes projets qui assurent l'avenir de cet arsenal; les fosses aux mâts, le bassin de la Vieille-Ferme, les halles aux forges, les défenses du fort Boyard sont des titres à la reconnaissance des habitants.

à sa patrie et à ses nombreux amis, au moment peut-être où il allait être appelé au poste le plus élevé de la marine, sa voix défaillante s'informait encore des affaires de son service, et il exprimait le regret de ne pouvoir signer sa correspondance. Doué d'une rare modestie et d'un désintéressement extrême, Henri de Freycinet ne parlait jamais de ses services, de ses combats, de ses blessures, ni des témoignages d'estime qu'il avait reçus dans les pays qu'il avait gouvernés, et jamais aussi il ne s'occupa du soin de sa fortune et ne sollicita de faveurs. Aimant passionnément l'étude, il consacrait tous les moments dont il pouvait disposer à la lecture des classiques latins et à celle de nos bons écrivains, parmi lesquels Montaigne et Rabelais faisaient surtout ses délices. Nous avons vu, dans la notice consacrée à son frère, quelle part active il prit dans les travaux scientifiques des compagnons de Baudin. Membre de la Société de géographie (1), aux progrès de laquelle il prenait un vif intérêt, ainsi que de l'Académie de Rochefort, il a lu dans ce dernier institut des mémoires remarquables sur les parties les plus difficiles de l'art de la navigation. « Jeune homme, dit M. Lesson, il fut renommé par ses hautes études classiques ; jeune marin, il parcourut les mers dans l'un des plus beaux voyages de découvertes que les Français aient entrepris ; militaire, il brava la mitraille qui le laissa mutilé ; administrateur de nos possessions d'outre-mer, il joignit à une noble fermeté les capacités les plus rares, un désintéressement plus rare encore ; il unit la sévérité à l'activité pour prévenir toute tentative de dilapidation, et la plus extrême bienveil-

(1) Il fut élu dans la séance générale du 26 mars 1830.

lance. Son cœur ne battit jamais que pour les émotions les plus nobles et les plus pures; et, pour me servir des expressions de M. Bonnet de Lescure, maire de Rochefort, uni au contre-amiral Freycinet par une ancienne et constante amitié (1), il laisse à ses deux fils (2), qui suivent la carrière où des souvenirs si honorables sont attachés à leur nom, des exemples de dévouement, d'honneur et de vertu. •

(1) M. Bonnet de Lescure a prononcé un discours sur la tombe de l'amiral, et M. Lesson lui a consacré une notice nécrologique. Nous avons fait usage des renseignements contenus dans ces deux écrits insérés dans les *Tablettes de Rochefort*.

(2) M. de Freycinet a laissé trois enfants : une fille mariée à M. Félix Lamothe, employé au ministère des finances, et deux fils ; l'aîné, enseigne de vaisseau a fait sa première campagne à Saint-Jan d'Ulloa, sous les ordres du prince de Joinville ; et l'autre est élève de première classe de la marine embarqué à Toulon.

COMPTE-RENDU *des Recettes et des Dépenses de la Société*
pendant l'exercice 1842-1843.

RECETTES.

| | |
|--|-------------------------------------|
| Reliquat du compte de 1841-1842 ; intérêts des fonds placés ; souscription du Roi ; renouvellement des souscrip- tions annuelles et produit des diplô- mes délivrés aux nouveaux mem- bres ; vente du Recueil des Mémoires et du Bulletin ; encouragement du Ministère du Commerce pour la pu- blication des Mémoires. | 12,659 ^l 75 ^c |
|--|-------------------------------------|

DÉPENSES.

| | |
|---|-----------|
| Frais d'agence, d'administration, de loyer ; impression du Bulletin et gravure des planches ; médailles dé- cernées en 1843. | 10,524 65 |
|---|-----------|

| | |
|--------------------------------|----------|
| En caisse le 15 décembre 1843. | 2,135 10 |
|--------------------------------|----------|

Plus, une inscription de 600 fr. de
rente 5 p. 100.

*Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé par
l'Assemblée générale.*

Signé CHAPPELLIER.

Paris, le 15 décembre 1843.



DIAE

Marabou de
né à

Portrait dessiné par M. i





AMADI-GALOU.

Marabou Toucouleur, de race pure,
neveu de Sahada Almami de Boudou.

(Portrait dessiné par M. l'Abbé Peilat, Senegal 1863.)



DEUXIÈME SECTION.

Actes de la Société.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 1^{er} décembre 1843.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le ministre du commerce adresse à la Société la suite des documents publiés par son département sur le commerce extérieur de la France.

M. Ashbel Smith, chargé d'affaires du Texas à Paris, adresse ses remerciements à la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. le Dr E. Wappäus, assesseur de philosophie à la Faculté de Göttingue, écrit à la Société pour lui offrir la première partie d'un ouvrage qu'il publie sur les républiques de l'Amérique méridionale, et exprime le désir d'être admis au nombre de ses correspondants étrangers. La Commission centrale accueille avec intérêt l'ouvrage de M. Wappäus, et prie M. Eyriès de lui en rendre compte; elle décide en outre que son nom sera inscrit sur la liste des candidats pour les places de correspondant.

M. Challaye, vice-consul de France à Manille, adresse à la Société une carte hydrographique du lac et du volcan de Taal de Bonbon (Ile Luçon), levée en 1839, par MM. Halcon frères, d'après l'ordre du gouvernement colonial.

M. Jomard offre, de la part de M. Dubois de Montpéreux, le 6^e et dernier volume du texte, et les livraisons 19 et 20 des planches de son voyage au Caucase.

La Commission centrale vote des remerciements aux auteurs et aux donateurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages à la bibliothèque.

M. Berthelot lit une Notice sur la nouvelle édition de la Description des phares adressée à la Société par M. Coulier, et sur la publication de la grande carte générale qui doit accompagner cet ouvrage. La Notice de M. Berthelot est renvoyée au comité du Bulletin après quelques observations faites par M. Eyriès et par M. de La Roquette, qui avait été chargé de rendre compte de cet ouvrage.

M. Jomard lit une Notice historique sur J.-M. Venture de Paradis, à l'occasion de la publication de sa Grammaire et de son Dictionnaire berbères dans les Mémoires de la Société. Sur la proposition de M. Roux de Rochelle, la Commission décide que cette Notice sera inscrite au nombre des lectures qui seront faites à l'assemblée générale du 15 décembre.

Le même membre met sous les yeux de l'assemblée une carte militaire italienne du xv^e siècle, et annonce qu'il lira à la prochaine séance une Note sur ce monument géographique du moyen-âge.

Assemblée générale du 15 décembre 1843.

La Société de géographie a tenu sa deuxième assemblée générale annuelle le vendredi, 15 décembre 1843, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce, président sortant, en l'absence, pour cause de maladie, de M. l'amiral Roussin, président titulaire de la Société. Parmi les personnages de distinction qui assistaient à cette séance, on remarquait, entre autres étrangers, plusieurs officiers danois et norvégiens, et des membres de l'Université de Christiania.

M. le ministre ouvre la séance par une allocution dans laquelle il rappelle, que l'an dernier, à pareille époque, il avait dû aux suffrages de la Société de géographie l'honneur de présider l'assemblée générale. Une circonstance douloureuse le force aujourd'hui de remplacer l'illustre marin désigné pour occuper le fauteuil de la présidence. « Mon honorable ami, M. l'amiral Roussin, ajoute M. le ministre du commerce, après avoir consacré sa vie tout entière au service de son pays, a vu dans ces derniers temps sa santé s'altérer ; il a été forcé d'aller demander au sol natal, loin des affaires publiques, le repos nécessaire à son rétablissement, et tout fait espérer que bientôt il pourra revenir au milieu de nous. »

M. de La Roquette, remplissant les fonctions de secrétaire, lit le procès-verbal de la dernière assemblée générale, et donne communication de la liste des cartes et des ouvrages offerts à la Société.

M. Berthelot, secrétaire général de la Commission centrale, lit la Notice annuelle des travaux de la So-

ciété et des progrès des sciences géographiques pendant l'année 1843 ; il est interrompu plusieurs fois par de vifs applaudissements.

MM. Jomard et de La Rquette donnent lecture de Notices rédigées par eux ; le premier sur **M. J.-M. Venture de Paradis** (1), auteur d'une Grammaire et d'un Dictionnaire berbères, et le second sur **MM. Louis et Henri de Freycinet**, marins et voyageurs célèbres, que la Société s'honorait de compter au nombre de ses membres. Ces Notices sont écoutées avec intérêt.

L'assemblée procède à l'élection du trésorier de la Société, dont la place est devenue vacante par le décès de **M. Chapellier**, ancien notaire. **M. Chapellier fils**, notaire à Paris, est nommé au scrutin.

La séance est levée à dix heures et demie.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1^{er} décembre 1843.

M. ANTHELME COSTAZ.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 novembre 1843.

Par l'Académie royale des Sciences de Berlin : *Abhandlungen der Königlichcn Akademie der Wissenschaften zu Berlin aus dem Jahre 1841, 3 v ol. in-4. — Bericht über die zur Bekanntmachung geeigneten Verhandlungen der Kön. Akad. Juli 1842-juni 1843, in-8°.*

Par M. le ministre de la marine : *Catalogue général des livres composant les bibliothèques du département de la marine et des colonies, tome V. Table alphabé-*

(1) La Notice de **M. Jomard** est placée en tête de la première partie du tome VII du *Recueil des Mémoires*, contenant la Grammaire et le Dictionnaire berbères de **Venture**.

tique par noms d'auteurs et par lettres d'ouvrages anonymes. 1 vol. in-8°.

Par M. le ministre de l'agriculture et du commerce : Documents sur le commerce extérieur, n° 75 à 88.

Par M. Kriegk : Die Jesuiten und ihre mission Chiquitos un Südamerika. Eine historisch-ethnographische Schilderung von Moriz Bach. Herausgegeben und mit einem Vorwote begleitet von D^r Georg Ludwig Kriegk. Leipzig, 1843, broch. in-8°. — Karte der Provinzen Matto Grosso, Chiquitos, Otuquis, etc., entworfen von herrn J.-L. de Oliden zu seiner Reise auf dem Flusse Paraguay, etc., Herausgegeben in jahre 1841 von M. Bach. Magdeburg. 1 feuille.

Séance du 17 novembre.

Par M. J. Russegger : Geognostische karte von Ägypten nach den Bestimmungen des k : k : Bergrathes Joseph Russegger. Wien 1842, 1 feuille. — Karte von Ost Sudan umfassend die Länder Kordofan, Nuba, Sennaar, Roserres, Fasokl und el Pert nebst den angrenzenden Theilen von Dar Fur, Nubien, Abessinien und den Galla Ländern. Nach den Bestimmungen des k : k : österr. Bergrathes J. Russegger. Wien 1843. 1 feuille. — Karte der Länder am Tumat und blauen Flusse von Meck el Leli in Roserres bis zu den Gallas nach den Bestimmungen des k : k : österr. Bergrathes J. Russegger. Wien 1843. 1 feuille.

Par M. Lafond : Voyages dans l'Amérique espagnole pendant les guerres de l'indépendance, 89-96^e livr. — Voyages dans les mers du Sud, de la Chine et archipels de l'Inde, 97-98^e livr., in-8°.

Par M. Eugène Robert : Histoire et description naturelle de la commune de Meudon, Paris, 1843, 1 vol.

in-8. — Notices pittoresques et physiques sur Saint-Valéry en Caux et ses environs, suivies d'un aperçu géologique de la même contrée et d'observations archéologiques concernant les ruines du château d'Arques et l'amphithéâtre romain de Lillebonne. Fécamp, 1843, broch. in-12.

Par M. W.-B. Hodgson : The Foulahs of central Africa and the African slave trade. 1843, broch. in-8°.

Par M. Warden : A new map of Texas, with the contiguous American et Mexican States, by J.-H. Young. Philadelphia, 1837. 1 feuille.

Par M. Ashbel Smith : An account of the yellow fever wich appeared in the city of Galveston, republic of Texas, in the autumn of 1839 with cases and dissections. Galveston, 1839, broch. in-8°.

Par les auteurs et éditeurs : Boletin enciclopedico de la Sociedad economica de amigos del Pais. Valencia, 1843, n° 8 et 9. — Journal of the American oriental Society. Boston, 1843, vol. I, n° 1. — Annales maritimes et coloniales, novembre. — Revue de l'Orient; Bulletin de la Société orientale, vi° cahier, octobre. — Annales de la propagation de la foi, novembre. — Mémorial encyclopédique, octobre. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, octobre. — Recueil de la Société polytechnique, septembre. — Bulletin de la Société maritime de Paris, 1° et 7° cahiers. — L'Écho du Monde savant.

Séance du 1^{er} décembre 1843.

Par M. le ministre du commerce : Documents sur le commerce extérieur, n° 89 à 104.

Par M. Dubois de Montpéroux : Voyage autour du

Caucase, chez les Toherkesses et les Abkhasas, en Colchide, en Géorgie; en Arménie et en Crimée, tome VI et dernier, in-8°, Paris, 1843. Atlas, 19° et 20° livr., in-folio.

Par M. Wappäus : Die Republiken von Sudamerica geographisch-statistisch, mit besonderer Berücksichtigung ihrer Produktion und ihres Handelsverkehrs vornehmlich nach amtlichen Quellen dargestellt von D^r Wappäus. Erste Abtheilung, Göttingen, 1843, 1 vol. in-8°.

Par M. Challaye : Carte hydrographique du lac et du volcan de Taal de Bonbon (île Luçon, province de Batangas), levée en 1839 par MM. Halcon frères, par ordre du gouvernement colonial. Manille, 1842, 1 feuille.

Par les éditeurs : Nouvelles Annales des voyages, octobre. — Journal des missions évangéliques, novembre. — Journal d'éducation populaire, bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire, septembre et octobre. — L'Écho du Monde savant.

Séance générale du 15 décembre.

Par M. le ministre de la marine : Voyage en Islande et au Groenland, exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette *la Recherche*, etc., publié sous la direction de M. Paul Gaymard. — Littérature islandaise, par M. X. Marmier, première partie, in-8°. — Atlas historique, 34° livr.

Voyage autour du monde, exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette *la Bonite*. Album historique par M. Lauvergne, 8° livr. — Histoire naturelle. Botanique, par M. Ch. Gaudichaud, 6° et 7° livr.

Voyage autour du monde sur la frégate *la Vénus* pendant les années 1836-39. Physique, par M. V. de Tesson, tome III, observations magnétiques. — Atlas d'histoire naturelle : Zoologie, 3^e livr. — Botanique, 1^{re} livr.

Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, exécuté pendant les années 1837-40. Histoire du voyage, tome V. — Atlas pittoresque, 26^e à 32^e livr. — Atlas d'histoire naturelle : Zoologie, 6^e à 9^e livr. — Botanique, 3^e à 6^e livr.

Pilote français. Instructions nautiques (partie des côtes septentrionales de France comprise entre la pointe de Barfleur et Dunkerque), rédigées par M. Givry, ingénieur-hydrographe de première classe, et publiées par ordre du roi, au Dépôt général de la marine. Paris, 1842, 1 vol. in-4^o.

Renseignements nautiques et autres sur l'île Mayotte, par M. Jehenne. Paris, 1843, broch. in-8^o.

Cartes hydrographiques publiées au Dépôt général de la marine, de mai à décembre 1843.

N^o 970. Carte des côtes de France, partie comprise entre l'île de Bas et l'île Brehat. — 971. Carte des côtes de France, partie comprise entre l'île d'Ouessant et l'île de Bas. — 972. Plan des passes de la rivière de Tréguier. — 973. Plan de la rivière de Tréguier. — 974. Plan des entrées de Perros et du port Blanc. — 975. Plan du canal de l'île de Bas et parties adjacentes. — 983. Carte des côtes occidentales d'Italie, partie comprise entre Livourne et l'embouchure du Tibre. — 984. Carte du passage entre la Sicile et l'Afrique. — 985. Carte des archipels Taiti, Pomotou, Nouka-Hiva, etc. — 986. Carte de Mayotte, plan de la baie

de Longoni, plan de la crique de Longoin. — 987. Plan des passes et des mouillages de la partie sud-est de Mayotte. — 988. Carte de la partie de la côte N.-O. de Madagascar, comprenant Nossi-Bé, Nossi-Cumba, Nossi-Fali et Nossi-Mitsiou. — 989. Plan des mouillages de la partie sud de Nossi-Bé. — 990. Plan de Bavatoubé, situé à la côte N.-O. de Madagascar. — 991. Plan de Nossi-Mitsiou et autres petites îles environnantes situées à la côte N.-O. de Madagascar. — 992. Plan du mouillage de Saint-Denis (île Bourbon). — 993. Plan de la rade de Moka. — 994, 995, 996, 997. Vues des côtes relevées pendant la campagne de *la Prévoyante* dans les mers de l'Inde. — 998. Carte des grandes Antilles (Cuba, Haïti, Jamaïque, archipel de Bahama). — 999. Carte de la mer des Antilles, partie orientale. — 1000. Carte des îles Saint-Pierre et Miquelon. — 1001. Plan de l'anse de Miquelon. — 1002. Croquis des attéragés de la baie de San-Francisco (Haute-Californie). — 1003. Carte de la partie des Antilles comprise entre la Martinique et Saint-Christophe. — 1004. Plan de la rade de Panama. — 1005. Carte de la partie des Antilles comprise entre Saint-Christophe et Porto-Rico. — 1006. Carte de la partie de la Méditerranée comprise entre Gibraltar et la Sardaigne.

Par M. le ministre de l'instruction publique : Voyage en Orient, par M. Léon de Laborde, 26° à 29° livr.

Description de l'Asie-Mineure, faite par ordre du gouvernement français, de 1833 à 1837, par M. Ch. Texier, 27° à 30° livr.

Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, par M. Ch. Texier, 5° et 6° livr.

Voyage dans l'Amérique méridionale, par M. Alcide d'Orbigny, 67^e à 71^e livr.

Par M. Gustave d'Eichthal : Mémoire sur l'histoire primitive des races océaniques et américaines, lu à l'Académie des Sciences morales et politiques. Broch. in-8^o.

Par M. Pierquin de Gembloux : Histoire et antiquités de Gergovia Boiorum, chez les Éduens fédérés. Bourges, 1843, broch. in-8^o. — Attila sous le rapport iconographique, broch. in-8^o. — Attila défendu contre les iconoclastes Roulez et de Reiffenberg, broch. in-8^o.

Souscription ouverte dans le sein de la Société de géographie pour le Monument à élever à la mémoire du contre-amiral DUMONT D'URVILLE.

Liste des Souscripteurs du 1^{er} juillet au 31 décembre 1843.

| | |
|--|---------------------------------------|
| M. DE PASSAMA, officier de la marine royale, membre de la Société | 10 ^{fr.} |
| M. DUMOUTIER, phrénologiste de l'expédition au Pôle sud | 30 |
| Total | 40 ^{fr.} |
| Montant des premières listes | 5,060 50 ^{c.} |
| Intérêts échus des fonds de la souscription placés en bons du trésor | 52 50 |
| Total général au 31 décembre 1843 | 5,153 ^{fr.} 00 ^{c.} |

TABLE DES MATIÈRES

CONTENS

DANS LE XX^e VOLUME DE LA 2^e SÉRIE.

N^{os} 115 à 120.

(Juillet à Décembre 1843.)

PREMIÈRE SECTION.

| MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS. | Pages. |
|---|--------|
| Quelques mots sur le Danemark, la Suède et la Norvège, à propos des <i>Éléments de géographie générale</i> de M. <i>Adrien Balbi</i> , par M. DE LA ROQUETTE. | 5 |
| Notice historique sur le Bureau topographique du royaume des Deux-Siciles, par M. DE LA ROQUETTE. | 22 |
| Note sur le percement de l'isthme de Panama. | 30 |
| Sur la hauteur de la ville de Moscou et des rivières Moskowa et Oka au-dessus du niveau de la mer, par J. KAMEL. | 31 |
| Sur la différence du niveau entre la mer Caspienne et la mer Noire, par M. HOMMAIRE DE HELL. | 34 |
| Observations météorologiques faites à Hès (Yémen), par M. J. PASSAMA, officier de la marine royale. | 36 |
| <i>Ile de Madagascar</i> . — Recherches sur les Sakkalava, par M. V. NOEL. (Suite). | 40 |
| Carte du Musée Bourbon, à Naples, par M. D'AVEAC. | 64 |
| Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sous le commandement de M. <i>Dumont d'Urville</i> . Analyse par M. ALBERT-MONTÉMONT. | 77 |
| Table des positions géographiques principales de la Russie, rédigée par M. STRUVB, directeur de l'Observatoire central de Poulkova. | 110 |
| <i>Ile de Cuba</i> . — Tableau de la population des villes et bourgs de cette ile en 1842. | 124 |

| | |
|---|-----|
| Renseignements sur la colonie des noirs libres de Liberia (communiqués par M. WARDEN). | 128 |
| Nouvelle station des missionnaires américains sur les bords du Gabon, fleuve de l'Afrique occidentale. | 130 |
| Quelques détails sur les îles du cap Vert et du golfe de Guinée, par M. PEUCHOANIC, capitaine au long cours. | 131 |
| Des caravanes de l'Afrique septentrionale, par M. R ^e THOMASSY. | 141 |
| Note sur les divisions administratives, et sur la superficie et la population comparatives des provinces de la Suède de 1795 à 1835, par M. DE LA ROQUETTE. | 160 |
| La relation du premier voyage autour du monde a-t-elle été composée en français par Antoine Pigaphète, compagnon de la navigation de Magellan ? — Par M. R ^e THOMASSY. | 165 |
| Maguelone (en Bas-Languedoc), par M. R ^e THOMASSY. | 183 |
| Inauguration du Musée de la Société de géographie (1 ^{er} septembre 1843), par M. ROUX DE ROCHELLE. | 200 |
| Barrage de Chibine dans le Delta, par M. LANANT DE BELLEFONDS. | 203 |
| Nouvelles d'Égypte, communiquées par M. JOMARD. | 207 |
| Notice sur Erzeroum : fragment d'un journal de voyage, 1839, 1840; par M. CH. TEXIER. | 213 |
| Itinéraires en Arménie, en Kurdistan et en Perse, par M. CH. TEXIER. | 219 |
| Coupes hypsométriques du plateau de l'Iran ou Arméno-Caucasien, d'après les observations barométriques de M. Texier, calculées par M. le commandant DELCROS. | 246 |
| Itinéraires en Perse, par M. le comte de LA GUCHE, capitaine au corps royal d'état-major. | 250 |
| Note sur Ortygie et sur quelques lieux anté-helléniques de la côte d'Asie, par M. TEXIER. | 252 |
| Note sur le plan des attéragés et du mouillage de Scala-Nova (côte d'Asie-Mineure), levé par MM ALLMAND et MOTTET, élèves de première classe de la marine royale. | 266 |
| Sur l'expédition du capitaine James Ross. (P. D.). | 267 |
| Île de Madagascar. — Recherches sur les Sakkalava, par M. V. NOEL. (3 ^e article.). | 285 |
| Note sur les documents relatifs à la Sénégambie, envoyés par M. l'abbé Boilat, vicaire à Saint-Louis du Sénégal, par M. le baron ROGER. | 306 |

| | |
|--|-----|
| Note sur la séance solennelle de la Société royale des antiquaires du Nord de Copenhague du mois d'octobre 1843, par M. DE LA ROQUETTE, ancien consul de France en Danemark et en Norvège. | 310 |
| Rapport sur la 5 ^e édition de la <i>Description générale des phares</i> de M. Coulier et sur la publication de son atlas des phares, par M. S. BERTHELOT, secrétaire général de la Commission centrale. | 317 |
| Notices historiques sur MM. Henri et Louis de Freycinet, par M. de LA ROQUETTE ; lues à la séance générale de la Société de géographie, du 15 décembre 1843. | 501 |

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

| | |
|---|---------------------|
| Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1843, par M. S. BERTHELOT, secrétaire général. | 333 |
| Compte-rendu des Recettes et des Dépenses de la Société, pendant l'exercice 1842-1843. | 540 |
| Procès-verbal de la séance générale du 15 décembre 1843. | 543 |
| Procès-verbaux des séances de la Commission centrale, 69, 137, 210, 277, 326 et | 541 |
| Membres admis dans la Société. | 74, 332 et 544 |
| Ouvrages offerts à la Société. | 74, 140, 280 et 544 |
| Liste des Souscripteurs au Monument du contre-amiral d'Urville. | 550 |
| Table des matières contenues dans le xx ^e volume. | 551 |

PLANCHES.

Plan des atterages et du mouillage de Scala Nova , levé sous la direction de M. Guesnet , lieutenant de vaisseau , commandant l'*Expéditive* , par MM. Allemand et Mottes , élèves de 1^{re} classe.

Diadhiaca , marabou du Fouta-Toro , dessiné par M. l'abbé Boilat.

Amadi Galojo , marabou Toucouleur de race pure , dessiné par M. l'abbé Boilat.

ERRATA.

Page 495 , ligne 2 ; öfwer , lisez öwer.

Page 497 , ligne 17 , Rheingand , lisez Rheinland.

